


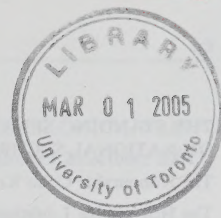


3 1761 11650462 2



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116504622>



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable COLIN KENNY

Président :

L'honorable COLIN KENNY

Monday, October 18, 2004
Monday, October 25, 2004
Wednesday, October 27, 2004

Le lundi 18 octobre 2004
Le lundi 25 octobre 2004
Le mercredi 27 octobre 2004

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Organization meeting

Réunion d'organisation

and

et

First and second meetings on:

Première et deuxième réunions concernant :

Canada's national security policy

La politique de sécurité nationale du Canada

INCLUDING:
THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Expenses of the committee incurred in the Third
Session of the Thirty-seventh Parliament)

Y COMPRIS :
LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Les dépenses du comité encourues durant la troisième
session de la trente-septième législature)

WITNESS:
(See back cover)

TÉMOIN :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Atkins	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Nolin is substituted for that of the Honourable Senator Meighen (*October 27, 2004*).

The name of the Honourable Senator Meighen is substituted for that of the Honourable Senator Nolin (*October 28, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall
et

Les honorables sénateurs :

Atkins	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Nolin est substitué à celui de l'honorable sénateur Meighen (*le 27 octobre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Meighen est substitué à celui de l'honorable sénateur Nolin (*le 28 octobre 2004*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, October 20, 2004:

It was moved by the Honourable Senator Kenny,

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security policy of Canada. In particular, the Committee shall be authorized to examine:

(a) the capability of the Department of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada and its ability to respond to and prevent a national emergency or attack, and the capability of the Department of Public Safety and Emergency Preparedness to carry out its mandate;

(b) the working relationships between the various agencies involved in intelligence gathering, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and how these functions might be enhanced;

(c) the mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in intelligence gathering; and

(d) the security of our borders and critical infrastructure.

That the papers and evidence received and taken during the Thirty-seventh Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate no later than March 31, 2006 and that the Committee retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee until May 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 20 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Kenny propose,

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à mener une étude et à faire rapport sur la politique de sécurité nationale du Canada. Le comité sera en particulier autorisé à examiner :

a) la capacité du ministère de la Défense nationale de défendre et de protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada et sa capacité de réagir à une urgence nationale ou à une attaque et de prévenir ces situations, ainsi que la capacité du ministère de la Sécurité publique et de la Protection civile de remplir son mandat;

b) les relations de travail entre les divers organismes participant à la collecte de renseignements, comment ils recueillent, corrigent, analysent et diffusent ces renseignements, et comment ces fonctions pourraient être améliorées;

c) les mécanismes d'examen de la performance et des activités des divers organismes participant à la collecte de renseignements;

d) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles.

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus lors de la trente-septième législature soient renvoyés au Comité;

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2006 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'au 31 mai 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 18, 2004

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 3:02 p.m. in room 160-S, Centre Block, for the purpose of holding its organizational meeting, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, Lynch-Staunton, Meighen and Munson (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Dawson and Liam Price, Analysts.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to rule 88, the Clerk of the Committee presided over the election of the Chair.

It was moved by the Honourable Senator Forrestall that the Honourable Senator Kenny do take the Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Clerk invited Senator Kenny to take the Chair.

The Chair presided over the election of the Deputy Chair.

It was moved by the Honourable Senator Day that the Honourable Senator Forrestall be the Deputy Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Meighen:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the Chair, the Deputy Chair, and one other member of the Committee, to be designated after the usual consultation; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Banks:

That the committee print its proceedings; and

That the Chair be authorized to set the number to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Banks that, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 18 octobre 2004

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 15 h 2, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, afin d'y tenir sa séance d'organisation, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, Lynch-Staunton, Meighen et Munson (9).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et Liam Price, analystes.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'article 88 du Règlement, le greffier préside à l'élection à la présidence.

L'honorable sénateur Forrestall propose que l'honorable sénateur Kenny soit président du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier invite le sénateur Kenny à occuper le fauteuil.

Le président préside à l'élection du vice-président.

L'honorable sénateur Day propose que l'honorable sénateur Forrestall soit vice-président du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Meighen propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose du président, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Banks propose :

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que le président soit autorisé à en fixer les quantités en fonction des besoins.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Banks propose que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre les témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La question, mise aux voix, est adoptée.

It was moved by the Honourable Senator Forrestall that, pursuant to rule 104, the Chair be authorized to report expenses incurred by the committee during the last session.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Atkins:

That the committee ask the Library of Parliament to assign research officers to the committee;

That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject matters of bills, and estimates as are referred to it; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the Chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Banks:

That, pursuant to section 32 of the Financial Administration Act, authority to commit funds be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee; and

That, pursuant to section 34 of the Financial Administration Act, and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Atkins that the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Forrestall that the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and

consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

L'honorable sénateur Forrestall propose que, conformément à l'article 104 du Règlement, le président soit autorisé à faire rapport des dépenses faites au cours de la dernière session.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Atkins propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche auprès du comité;

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de personnel technique, d'employés du bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, la teneur de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapports.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Banks propose :

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée au président ou, en son absence, au vice-président et au greffier du comité; et

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Atkins propose que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Forrestall propose que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

déterminer si un membre du comité remplit un « engagement public » aux fins de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et

considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement public » si ce membre : a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité, ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

It was moved by the Honourable Senator Banks that, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable traveling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the Chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Munson that the Chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Banks:

That the Subcommittee on Veterans Affairs be established to study matters relating to veterans affairs which may be referred to it from time to time by the committee;

That the Subcommittee on Veterans Affairs consist of five (5) members, three (3) of whom shall constitute a quorum;

That the initial membership of the Subcommittee on Veterans Affairs be as follows: the Honourable Senators Atkins, Day, Forrestall, Kenny and Meighen;

That the Subcommittee on Veterans Affairs be authorized to send for persons, papers and records, whenever required, and to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it;

That, subject to the approval of the Senate, the committee's power to permit coverage by electronic media of meetings be conferred on the subcommittee;

That, pursuant to Section 32 of the Financial Administration Act, the committee's authority to commit funds be conferred on the Subcommittee; and

That, pursuant to Section 34 of the Financial Administration Act and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, the committee's authority for certifying accounts payable be conferred on the Subcommittee.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 3:20 p.m., pursuant to rule 92(3)(e), the committee proceeded in camera, in room 160-S (Subcommittee Room) to consider a draft agenda.

It was moved by the Honourable Senator Banks, that the Chair be authorized to seek authority of the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security policy of Canada. In particular, the committee shall be authorized to examine:

L'honorable sénateur Banks propose que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin d'un organisme, après qu'une demande de remboursement aura été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses pour un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Munson propose que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de façon à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le sénateur Banks propose :

Que le Sous-comité des anciens combattants soit formé afin d'examiner les questions liées aux anciens combattants qui pourraient lui être renvoyées de temps à autre par le comité;

Que le Sous-comité des anciens combattants soit composé de cinq (5) membres, dont trois (3) constitueront le quorum;

Que le Sous-comité des anciens combattants soit composé dans un premier temps des membres suivants : les honorables sénateurs Atkins, Day, Forrestall, Kenny et Meighen;

Que le Sous-comité des anciens combattants soit autorisé à envoyer chercher, au besoin, des personnes, documents et dossiers, et à faire imprimer au jour le jour les documents et témoignages dont l'impression s'impose;

Que, sous réserve de l'approbation du Sénat, l'autorisation du comité de permettre la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique soit conférée au sous-comité;

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques, l'autorité du comité d'engager des fonds soit conférée au sous-comité;

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat*, l'autorité du comité d'approuver les comptes à payer soit conférée au sous-comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 15 h 20, conformément à l'alinéa 92(3)e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos, dans la salle 160-S (annexe) pour examiner un projet d'ordre du jour.

L'honorable sénateur Banks propose que l'on permette au président de demander l'autorisation du Sénat au sujet de l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à mener une étude et à faire rapport sur la politique de sécurité nationale du Canada. Le comité sera en particulier autorisé à examiner :

(a) the capability of the Department of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada and its ability to respond to and prevent a national emergency or attack, and the capability of the Department of Public Safety and Emergency Preparedness to carry out its mandate;

(b) the working relationships between the various agencies involved in intelligence gathering, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and how these functions might be enhanced;

(c) the mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in intelligence gathering; and

(d) the security of our borders and critical infrastructure.

That the papers and evidence received and taken during the Thirty-seventh Parliament be referred to the committee;

That the committee report to the Senate no later than March 31, 2006 and that the committee retain all powers necessary to publicize the findings of the committee until May 31, 2006.

The question being put on the motion, it was adopted.

The committee discussed a draft work plan.

At 4:55 p.m. the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, October 25, 2004

(2)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 5:10 p.m., in room 160-S (Subcommittee), Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny and Munson (6).

Other senator present: The Honourable Senator Nolin (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Dawson and William Price, Analysts; Kevin Pittman, Committees Directorate; Captain (N) Kenneth Stewart; and General (R) Keith McDonald.

Also present: The official reporters of the Senate.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 7:14 p.m., the committee suspended its sitting.

At 7:34 p.m., the committee resumed its sitting in public in room 160-S, Centre Block.

a) la capacité du ministère de la Défense nationale de défendre et de protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada ainsi que sa capacité de réagir à une urgence nationale ou à une attaque, et de prévenir ces situations, tout comme la capacité du ministère de la Sécurité publique et de la Protection civile de remplir son mandat;

b) les relations de travail entre les divers organismes participant à la collecte de renseignements, comment ils recueillent, colligent, analysent et diffusent ces renseignements, et comment ces fonctions pourraient être améliorées;

c) les mécanismes d'examen de la performance et des activités des divers organismes participant à la collecte de renseignements; et

d) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles.

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus lors de la 37^e législature soient déferés au comité;

Que le comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2006 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'au 31 mai 2006.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le comité discute d'une ébauche de plan de travail.

À 16 h 55, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 25 octobre 2004

(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 17 h 10, dans la salle 160-S (annexe) de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny et Munson (6).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Nolin (1).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et William Price, analystes; Kevin Pittman, Direction des comités; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart et le général à la retraite Keith McDonald.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 19 h 14, le comité interrompt sa séance.

À 19 h 34, le comité reprend sa séance publique dans la salle 160-S de l'édifice du Centre.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee began its examination on the national security policy for Canada.

WITNESS:

Department of National Defence:

Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister (Policy).

The Chair made an opening statement.

Kenneth Calder made a presentation and answered questions.

At 9:07 p.m., the committee suspended its sitting.

At 9:13 p.m., the committee resumed its sitting *in camera* in room 160-S (Subcommittee), to consider its draft agenda in accordance with rule 92(2)(e).

At 9:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, October 27, 2004
(3)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, at 12:20 p.m., in room 172-E, Centre Block, the Deputy Chair, the Honourable J. Michael Forrestall, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Cordy, Forrestall, Kenny and Nolin (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament; Grant Dawson and William Price, Analysts; and Kevin Pittman, Legislative Clerk, Committees Directorate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the national security policy for Canada.

It was moved by the Honourable Senator Cordy that the following budget application for the fiscal year ending March 31, 2005 be concurred in; and

That the Chair submit same to the Standing Senate Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Professional and other services:	\$ 138,000
Transportation and Communications:	\$ 443,600
All other expenses:	\$ 28,600
TOTAL:	\$ 610,200

After debate, The question being put on the motion, it was adopted.

At 12:30 p.m., Senator Kenny assumed the Chair.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le 20 octobre 2004, le comité entreprend son examen de la politique de sécurité nationale du Canada.

TÉMOIN :

Ministère de la Défense nationale :

Kenneth J. Calder, sous-ministre adjoint (Politiques).

Le président fait une allocation d'ouverture.

Kenneth Calder fait une déclaration puis répond aux questions.

À 21 h 07, le comité interrompt sa séance.

À 21 h 13, le comité reprend sa séance à huis clos dans la salle 160-S (annexe) pour examiner son ébauche d'ordre du jour, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement.

À 21 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 27 octobre 2004
(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 12 h 20, dans la salle 172-E de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable J. Michael Forrestall (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Cordy, Forrestall, Kenny et Nolin (5).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et William Price, analystes; et Kevin Pittman, greffier législatif, Direction des comités.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada.

L'honorable sénateur Cordy propose que soit adoptée la demande de budget ci-dessous pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005; et

Que le président présente ce budget au Comité sénatorial permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Services professionnels et autres :	138 000 \$
Transports et communications :	443 600 \$
Toutes les autres dépenses :	28 600 \$
TOTAL :	610 200 \$

Après débat, la question, mise aux voix, est adoptée.

À 12 h 30, le sénateur Kenny occupe le fauteuil.

At 12:48 p.m., the committee proceeded in camera to consider its draft agenda in accordance with rule 92(2)(e).

At 1:23 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 12 h 48, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner son ébauche d'ordre du jour, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement.

À 13 h 23, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, October 19, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to table its

FIRST REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to Rule 104, that the expenses incurred by the Committee during the Third Session of the Thirty-seventh Parliament are as follows:

With respect to its special study to examine and report on the need for a national security policy for Canada (authorized by the Senate on Friday, February 13, 2004):

During this study, your Committee spent 62.9 hours meeting 78 persons in hearings and fact-finding visits. In addition to hearings in Ottawa, your Committee visited Washington DC to meet its congressional counterparts, administration officials and representatives of think tanks. During this study, there were 232 references to the Committee in the print media. There were 38,715 hits on the Committee's Website.

Your Committee submitted one substantive report entitled "National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines."

Professional Services	\$ 42,142
Transportation and Communication	\$ 55,851
Other expenditures	\$ 3,831
Witness Expenses	\$ 4,235
Total	\$ 106,059

With respect to its special study to examine and report on veterans' services and benefits, commemorative activities and charter (authorized by the Senate on Thursday, February 26, 2004):

This Order of Reference was delegated to a Subcommittee on March 29, 2004, which heard one witness and held one meeting (1.3 hours) in relation to its work.

Professional Services	\$ 191
Transportation and Communication	\$ Nil
All other expenditures	\$ Nil
Witness Expenses	\$ Nil
Total	\$ 191

Respectfully submitted,

Le président,
COLIN KENNY
Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 19 octobre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner les mesures législatives et autres questions qui lui ont été déferées, dépose, conformément à l'article 104 du Règlement, le relevé suivant des dépenses engagées à cette fin par le Comité au cours de la troisième session de la trente-septième législature :

Relatif à son étude spéciale pour examiner, pour ensuite en faire rapport, la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité pour le Canada (autorisée par le Sénat le vendredi 13 février 2004) :

Pendant son étude, votre Comité a passé 62.9 heures à rencontrer 78 personnes lors d'audiences et de visites d'information. Outre ses audiences à Ottawa, le Comité s'est aussi rendu à Washington, DC pour rencontrer ses homologues du Congrès, des fonctionnaires et des représentants de centres d'études. Pendant cette étude, le Comité a été mentionné 232 fois dans les médias imprimés et il y a eu 38 715 visites au site Web du Comité.

Votre Comité a présenté un rapport substantiel intitulé « Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne ».

Services professionnels	42 142 \$
Transport et communications	55 851 \$
Autres dépenses	3 831 \$
Dépenses des témoins	4 235 \$
Total	106 059 \$

En ce qui a trait à son étude spéciale pour examiner les prestations et services offerts aux anciens combattants, les activités commémoratives et la charte (autorisée par le Sénat le jeudi 26 février 2004) :

Ce mandat a été délégué à un sous-comité le 29 mars 2004, lequel a entendu un témoin et a tenu une réunion (1,3 heures).

Services professionnels	191 \$
Transport et communications	Nil \$
Autres dépenses	Nil \$
Dépenses des témoins	Nil \$
Total	191 \$

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 18, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 3:02 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Mr. Daniel Charbonneau, Clerk of the Committee: Honourable senators, I see a quorum. It is my duty to preside over the election of the chair of this committee. I am now prepared to accept any nominations.

Senator Forrestall.

Senator Forrestall: Chair, it gives me a great deal of pleasure, on behalf of all the members of this committee and another ad hoc committee that worked almost all summer on related business, to put forward the name of Senator Colin Kenny as chair of this committee.

We have two major jobs to go through the rest of the fall and, depending on the wishes and desires of the government, perhaps more intricate and involved work in another related capacity.

I can think of none better prepared to lead us in the continuation of this work than Senator Kenny, who has been outstanding in his efforts, his contribution, not just his contribution of personal time but his energy and efforts. I am delighted to put his name forward in nomination.

Mr. Charbonneau: It is moved by Senator Forrestall that Senator Kenny do take the chair. Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

Mr. Charbonneau: Senator Kenny, I invite you to take the chair.

Senator Colin Kenny (Chairman) in the chair.

The Chairman: Honourable senators, thank you very much for your expression of support.

Going through these motions is a long exercise, so I will move to those immediately so that we may proceed to discuss matters of substance.

Item No. 2 on the agenda is the election of the deputy chair.

Senator Day: Mr. Chair, I will be briefer, but I take an equal amount of pleasure in nominating for the position of deputy chair of this committee Senator Michael Forrestall.

The Chairman: Are there any other nominations?

Senator Banks: I move nominations close.

The Chairman: Is it agreed that Senator Forrestall be deputy chair of the committee?

Hon. Senators: Agreed.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 18 octobre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 15 h 2, conformément à l'article 88 du Règlement du Sénat, pour tenir sa séance d'organisation.

[Traduction]

M. Daniel Charbonneau, greffier du comité : Honorables sénateurs, je vois que nous avons le quorum. Je vais donc présider à l'élection du président de ce comité. Je suis maintenant prêt à recevoir les mises en candidature.

Sénéateur Forrestall.

Le sénateur Forrestall : Monsieur le président, au nom de tous les membres de ce comité et d'un autre comité spécial qui a travaillé pratiquement tout l'été sur des dossiers connexes, j'ai le grand plaisir de proposer la candidature du sénateur Colin Kenny à la présidence de ce comité.

Nous devons nous acquitter de deux grandes tâches d'ici à la fin de l'automne et, en fonction des souhaits et des désirs du gouvernement, faire du travail plus subtil et plus compliqué à d'autres titres.

Je ne peux penser à personne de mieux préparé que le sénateur Kenny pour nous diriger dans la poursuite de ces travaux, compte tenu de ses efforts remarquables, de son investissement personnel et de son abnégation. Je me réjouis donc de soumettre sa candidature.

M. Charbonneau : Le sénateur Forrestall propose que le sénateur Kenny assume la présidence du comité. Plaît-il au comité d'adopter la motion?

Des voix : Oui.

M. Charbonneau : Sénateur Kenny, je vous invite à venir occuper le fauteuil.

Le sénateur Colin Kenny (président) occupe le fauteuil.

Le président : Honorables sénateurs, je vous remercie beaucoup de m'avoir exprimé votre appui.

Passer au travers de ces motions est un long exercice. Je vais donc procéder immédiatement pour que nous puissions aborder ensuite des questions de fond.

Le deuxième point à l'ordre du jour concerne l'élection du vice-président.

Le sénateur Day : Monsieur le président, je serai plus bref, mais je suis tout aussi ravi de proposer la candidature du sénateur Michael Forrestall à la vice-présidence de ce comité.

Le président : Y a-t-il d'autres mises en candidature?

Le sénateur Banks : Je déclare close la période des mises en candidature.

Le président : Plaît-il aux membres du comité que le sénateur Forrestall assume la vice-présidence de ce comité?

Des voix : Oui.

The Chairman: The next motion on the list deals with the Subcommittee on Agenda and Procedure. Would someone move this motion, please?

Senator Meighen: So moved.

The Chairman: I take it that we will do the usual consultation and report back to the committee.

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: On motion No. 4, could I have a mover, please, that the committee print its proceedings and that the chair be authorized to set the number to meet demand? In previous sessions, we printed around 280 copies, but the number may vary according to the number of requests we get. We need authority to do that.

Senator Banks: So moved.

The Chairman: It is moved by Senator Banks. All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Motion No. 5 deals with the authorization to hold meetings and print evidence when a quorum is not present. Would a senator move that, please?

Senator Banks: Would you entertain a motion to move items Nos. 5 through 12?

The Chairman: I will consult with the clerk as to whether that is in order.

Mr. Charbonneau: Yes, it is.

Senator Meighen: Is it a practice borne out of courtesy or is it an established rule that, if there is no quorum present, there should be representatives from both the government and the opposition?

The Chairman: It is just a practice. The established rule is that, in order to hear evidence, members from both sides should be present. That is my understanding. We will find out the real answer in a moment. My memory tells me that that was in place so that one side could not hold up the other side indefinitely.

Senator Meighen: That is fine. If we do not have a quorum, I am in favour of proceeding as long as there is somebody from each side present.

The Chairman: In order to receive evidence we need two members, one from the government and one from the opposition. That is something that we are adopting under this item.

Mr. Charbonneau: You may hold a meeting with only two members as long as one from each side is present.

The Chairman: That is, to receive evidence.

Le président : La prochaine motion sur la liste concerne le Sous-comité du programme et de la procédure. Plaît-il à quelqu'un de proposer cette motion?

Le sénateur Meighen : J'en fais la proposition.

Le président : J'en conclus que nous effectuerons les consultations d'usage et que nous ferons également rapport au comité.

Des voix : D'accord.

Le président : Qui est pour?

Des voix : D'accord.

Le président : La quatrième motion se lit comme suit : Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et que la présidence soit autorisée à fixer la quantité en fonction des besoins. Lors des sessions précédentes, nous avons fait imprimer environ 280 copies, mais le nombre peut varier en fonction de la demande. Quelqu'un peut-il proposer cette motion?

Le sénateur Banks : J'en fais la proposition.

Le président : Le sénateur Banks en a fait la proposition. Qui est pour?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

La cinquième motion concerne l'autorisation à tenir des réunions et l'impression des témoignages en l'absence de quorum. Quelqu'un peut-il en faire la proposition?

Le sénateur Banks : Est-il possible de proposer une motion pour adopter d'un seul coup les motions 5 à 12?

Le président : Je vais consulter le greffier pour lui demander si c'est conforme au Règlement.

M. Charbonneau : Oui, ça l'est.

Le sénateur Meighen : Est-ce une pratique qui se fonde sur la courtoisie ou est-ce une règle établie voulant que s'il n'y a pas de quorum, il faut qu'il y ait des représentants du gouvernement et de l'opposition?

Le président : C'est seulement une pratique. Selon la règle établie, on ne peut entendre de témoins sans la présence de membres des deux côtés. C'est comme ça que je le comprends. Nous allons en avoir la confirmation dans un instant. D'après mes souvenirs, c'est ce qui se faisait pour empêcher qu'un côté ne bloque l'autre indéfiniment.

Le sénateur Meighen : Très bien. Je suis d'accord pour que nous fonctionnions même si nous n'avons pas atteint le quorum, à condition qu'un représentant de chaque côté soit présent.

Le président : Pour entendre des témoignages, il faut deux membres, un représentant le gouvernement et l'autre, l'opposition. C'est ce que propose cette motion.

M. Charbonneau : Vous pouvez tenir une réunion avec seulement deux membres, à condition qu'ils représentent chacun un parti.

Le président : Vous voulez dire pour entendre des témoignages.

Mr. Charbonneau: Yes. You cannot make any decisions. There must be a quorum before a decision is made.

The Chairman: You could have a quorum without having both sides present.

Mr. Charbonneau: Yes. It requires only four members of the committee, whether they be from one party or another.

The Chairman: Does that satisfy you, Senator Meighen?

Senator Meighen: Does that mean you could have a quorum and, therefore, a valid meeting without having both sides represented?

The Chairman: Correct.

Senator Meighen: That would mean you could receive evidence without both sides being present?

The Chairman: Yes, if four people are present, but if you only have two, both sides must be represented. These are not rules that I have made up. As I understand it, these are to be found in the *Rules of the Senate*.

Mr. Charbonneau: Yes.

Senator Forrestall: The practice in the past has been as you suggest.

The Chairman: The clerk will read the appropriate rule.

Mr. Charbonneau: Rule 89 reads as follows:

A quorum is required whenever a vote, resolution or other decision is taken by a select committee, but any such committee, by resolution thereof, may authorize the chairman to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

The rule does not specify that you require both sides to be present when a quorum is achieved.

Senator Meighen: The chair has certainly always respected that. It would be an unfortunate precedent, whether there are two members present or four members present, to go ahead without representatives from both sides, unless by agreement.

The Chairman: The purpose of the "two" rule is to deal with a meeting going ahead without a quorum, which is unusual. In order to meet without a quorum, but still allow the committee to adduce evidence, there is an agreement that we will vote only when both sides are represented.

Senator Meighen: I understand that. That is fine with me. You could also have a meeting of four members, which constitutes a quorum, but both sides may not be represented.

The Chairman: That is also correct.

M. Charbonneau : Oui, mais vous ne pouvez pas prendre de décisions. Pour cela, il faut qu'il y ait le quorum.

Le président : Il se peut que le quorum soit atteint sans que les deux côtés soient représentés.

M. Charbonneau : Effectivement, puisqu'il ne faut que quatre membres du comité présents pour qu'il y ait le quorum, peu importe qu'ils soient d'un parti ou d'un autre.

Le président : Cette réponse vous satisfait-elle, sénateur Meighen?

Le sénateur Meighen : Êtes-vous en train de dire qu'il peut y avoir le quorum et que la séance peut avoir lieu sans que les deux côtés soient représentés?

Le président : Absolument.

Le sénateur Meighen : Cela signifie que vous pourriez entendre des témoins sans que les deux côtés ne soient représentés, n'est-ce pas?

Le président : Oui, à condition que quatre membres du comité soient présents, mais s'il n'y en a que deux, il faut qu'ils soient chacun d'un côté. Ce n'est pas moi qui ai inventé ces règles. D'après ce que j'ai compris, cela émane du *Règlement du Sénat*.

M. Charbonneau : Oui.

Le sénateur Forrestall : C'est comme ça que cela se faisait par le passé.

Le président : Le greffier va nous lire l'article du Règlement qui s'applique.

M. Charbonneau : L'article 89 du Règlement dit ceci :

Le quorum est nécessaire pour tout vote, résolution ou autre décision d'un comité particulier, mais tout comité peut, par résolution, autoriser son président à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en permettre la publication sans qu'il y ait le quorum.

Cet article ne précise pas qu'il faut que les deux côtés soient représentés lorsque le quorum est atteint.

Le sénateur Meighen : Le président a certainement toujours respecté cette règle. Ce serait un malheureux précédent, qu'il y ait deux ou quatre membres présents, que de poursuivre les travaux sans s'assurer que les deux côtés sont représentés, à moins d'une entente contraire.

Le président : Le but de la règle des « deux » est de pouvoir tenir une séance sans le quorum, ce qui est inhabituel. Pour qu'une séance ait lieu sans le quorum, mais permettre quand même au comité d'entendre des témoins, il faut s'être entendu préalablement pour qu'il n'y ait de vote que lorsque les deux côtés sont représentés.

Le sénateur Meighen : Je comprends. Cela me convient. Il se peut aussi que seulement quatre membres assistent à la séance, ce qui constitue le quorum, mais que les deux côtés ne soient pas représentés.

Le président : C'est aussi vrai.

Senator Meighen: I suggest that would be a risky practice.

The Chairman: That is not where a chair would like to go.

Senator Meighen: That is what I wanted to hear the chair say.

Senator Forrestall: What is your intention?

The Chairman: I hope I am never faced with that question, but it is certainly not a practice that this chair would like to adopt.

Senator Forrestall: Perhaps we could have the clerk seek further clarification from the appropriate standing committee of the Senate, because there is a potential conflict.

The Chairman: Absolutely. I take it you would like the clerk to inquire of the Standing Senate Committee on Rules, Procedures and the Rights of Parliament.

Senator Meighen: In the meantime, as Senator Banks has suggested, can we move item Nos. 5 through 12 inclusive.

The Chairman: Those in favour?

Senator Lynch-Staunton: I would like to go through all the motions.

The Chairman: We have a request that we go through the motions, Senator Banks.

Would a senator move motion No. 5, please?

Senator Banks: So moved.

The Chairman: Those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 6 deals with the financial report. Who would care to move that?

Senator Forrestall: I so move.

The Chairman: All agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

The next item deals with research staff. Would you care to move that, Senator Atkins?

Senator Atkins: I so move.

The Chairman: All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

The next item relates to the authority to commit funds and certify accounts.

Senator Banks: So moved.

The Chairman: Moved by Senator Banks. I am giving Senator Lynch-Staunton an opportunity to read it.

Le sénateur Meighen : Je trouve que ce serait une pratique risquée.

Le président : Ce n'est pas la voie que choisirait d'emprunter un président.

Le sénateur Meighen : Je me plais à vous l'entendre dire.

Le sénateur Forrestall : Quelle est votre intention?

Le président : J'espère n'être jamais confronté à ce type de problème, mais ce n'est évidemment pas une pratique que j'aimerais adopter.

Le sénateur Forrestall : Peut-être pourrions-nous demander au greffier d'obtenir des éclaircissements supplémentaires auprès du comité sénatorial permanent pertinent car il y a un risque de conflit.

Le président : Absolument. Je prends bonne note que vous souhaitez que le greffier s'informe auprès du Comité sénatorial permanent du règlement, de la procédure et des droits du Parlement.

Le sénateur Meighen : En attendant, comme l'a proposé le sénateur Banks, nous pourrions adopter d'un bloc les motions 5 à 12.

Le président : Qui est pour?

Le sénateur Lynch-Staunton : J'aimerais que l'on adopte les motions une par une.

Le président : Sénateur Banks, quelqu'un demande que nous examinions chacune des motions individuellement.

Un sénateur peut-il proposer la cinquième motion?

Le sénateur Banks : J'en fais la proposition.

Le président : Êtes-vous pour?

Des voix : Oui.

Le président : La sixième motion concerne le rapport financier. Qui veut en faire la proposition?

Le sénateur Forrestall : Moi.

Le président : Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée.

La motion suivante concerne le personnel de recherche. Voudriez-vous en faire la proposition, sénateur Atkins?

Le sénateur Atkins : J'en fais la proposition.

Le président : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

La motion suivante porte sur l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer.

Le sénateur Banks : J'en fais la proposition.

Le président : Le sénateur Banks en fait la proposition. Je laisse au sénateur Lynch-Staunton le temps de lire cette motion.

Senator Lynch-Staunton: In part, the motion reads that the authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair and the clerk. Does that mean each one individually can commit funds?

The Chairman: That is correct. Normally it goes sequentially. If the chair is not there, then the clerk may call upon the deputy chair. In the event that neither is present, the clerk has the authority to commit funds.

Senator Lynch-Staunton: Is that standard for every committee?

The Chairman: It is standard for every committee, sir. Every motion that we have to date, I would describe as boiler plate and has been passed by every committee at its organizational meeting. Sometimes the motions are read aloud. I would be happy to read them aloud if that would help.

Senator Lynch-Staunton: No, that is all right.

The Chairman: Motion No. 9 relates to travel. May I have a mover, please?

Senator Atkins: So moved.

The Chairman: All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Motion No. 10 deals with the designation of members traveling on committee business. Senator Forrestall.

Senator Forrestall: I will move the motion, but was this issue resolved? It was an issue generally in the last Parliament.

The Chairman: There was no problem with this.

Senator Forrestall: Senator Carney raised it on a number of occasions. She participated in what she understood to be committee business in Vancouver and was not here.

The Chairman: The Subcommittee on Agenda and Procedure needs to agree that it is committee business. If they agree that it is committee business, it then is listed as official business as opposed to public business.

Her dispute related to which column her name appeared. She was arguing after the fact that it should not have been under public business. It should have been under official business. That would depend upon the minutes of the Subcommittee on Agenda and Procedures.

Senator Meighen: It would be *ex post facto*, as we say.

The Chairman: I do not know that. Can she do the work and then approach the committee and ask the committee to make a correction afterwards?

Mr. Charbonneau: Yes.

Le sénateur Lynch-Staunton : La motion dit notamment que l'autorisation d'engager des fonds du comité soit conférée individuellement au président, au vice-président et au greffier du comité. Cela signifie-t-il que chacun, individuellement, peut engager des fonds?

Le président : Oui. Normalement, on procède par ordre. Si le président n'est pas là, le greffier peut faire appel au vice-président, mais si celui-ci est également absent, le greffier a le pouvoir d'engager lui-même des fonds.

Le sénateur Lynch-Staunton : Est-ce la norme pour chaque comité?

Le président : Oui, monsieur. Chacune des motions que nous avons adoptées jusqu'à maintenant se fonde sur un modèle qui a été adopté par chaque comité à sa séance d'organisation. Il arrive que les motions soient lues à voix haute. Je serai ravi de le faire si vous le jugez utile.

Le sénateur Lynch-Staunton : Non, ça va.

Le président : La neuvième motion concerne les voyages. Quelqu'un veut-il en faire la proposition?

Le sénateur Atkins : J'en fais la proposition.

Le président : Ceux en faveur?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

La dixième motion traite de la désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité. Sénateur Forrestall.

Le sénateur Forrestall : Je vais en faire la proposition, mais avant, j'aimerais savoir si la question a été résolue car c'était un problème au cours de la dernière législature.

Le président : Il n'y avait aucun problème là-dessus.

Le sénateur Forrestall : Le sénateur Carney a soulevé la question à plusieurs reprises. Elle a participé à ce qu'elle considérait être des affaires du comité à Vancouver, mais cela n'a pas été désigné comme tel.

Le président : Le Sous-comité du programme et de la procédure doit reconnaître que cela concerne les affaires du comité. Si c'est le cas, on considère que le membre remplit un engagement officiel et non un engagement personnel.

Dans son cas, le différend portait sur la colonne dans laquelle figurait son nom. Elle a défendu, après coup, que celui-ci n'aurait pas dû figurer sous « affaires publiques ». Il aurait dû être dans la colonne « engagement officiel ». Cela relève du Sous-comité du programme et de la procédure.

Le sénateur Meighen : C'aurait donc été fait rétroactivement, comme on dit.

Le président : Je ne sais pas. Peut-elle faire le travail puis s'adresser au comité pour lui demander d'apporter des corrections à posteriori?

M. Charbonneau : Oui.

Senator Banks: However, in respect of an *ex post facto* situation, the likelihood of receiving approval has been subject to the policies of Internal Economy.

Senator Meighen: Say no more, Senator. I get the drift.

The Chairman: The clerk draws to my attention that it is published in the *Journals of the Senate*, and the Journals are not corrected after the fact. There is a remote chance that it would be corrected.

Senator Meighen: Unless there is an egregious error.

The Chairman: The Journals are not corrected until the end of a session.

Senator Banks: In any case, in this committee such a question has never been raised.

The Chairman: That is correct. We have not had the problem.

Senator Forrestall has moved motion No. 10. All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Motion No. 11 deals with traveling expenses.

Senator Banks: So moved.

The Chairman: All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 12 is the electronic media coverage of public meetings.

Senator Munson: So moved.

The Chairman: All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Motion No. 13 deals with the Subcommittee on Veterans Affairs. It is That the Subcommittee on Veterans Affairs be established to study matters relating to veterans affairs which may be referred to it from time to time by the committee; that the Subcommittee on Veterans Affairs consist of five members, three of whom shall constitute a quorum; that the initial membership of the Subcommittee on Veterans Affairs be as follows; that the Subcommittee on Veterans Affairs be authorized to send for persons, papers and records, whenever required, and to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it.

Senator Lynch-Staunton: Dispense.

Le sénateur Banks : Toutefois, pour ce qui est de la possibilité de rectifier ultérieurement des données, il faut savoir que l'autorisation de le faire est assujettie aux politiques de Régie interne.

Le sénateur Meighen : N'en dites pas plus, sénateur. J'ai tout compris.

Le président : Le greffier attire mon attention sur le fait que cela est publié dans les *Journaux du Sénat* et que ceux-ci ne sont pas corrigés après coup. Les chances de pouvoir y apporter des modifications sont infimes.

Le sénateur Meighen : À moins d'une erreur flagrante.

Le président : Les Journaux ne sont corrigés qu'à la fin de la session.

Le sénateur Banks : Quoiqu'il en soit, ce problème ne s'est jamais présenté à ce comité.

Le président : C'est vrai. Nous n'avons jamais été confrontés à ce type de situation.

Le sénateur Forrestall a proposé l'adoption de la dixième motion. Tous ceux en faveur?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

La onzième motion concerne les frais de déplacement des témoins.

Le sénateur Banks : J'en fais la proposition.

Le président : Tous ceux en faveur?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

La douzième motion traite de la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique.

Le sénateur Munson : J'en fais la proposition.

Le président : Tous ceux en faveur?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

La treizième motion concerne le Sous-comité des anciens combattants. Elle propose que le Sous-comité des anciens combattants soit formé afin d'examiner les questions liées aux anciens combattants qui pourraient lui être renvoyées de temps à autre par le comité; que le Sous-comité des anciens combattants soit composé de cinq (5) membres, dont trois (3) constitueront le quorum; que le Sous-comité des anciens combattants soit composé dans un premier temps des membres suivants; que le Sous-comité des anciens combattants soit autorisé à envoyer chercher, au besoin, des personnes, documents et dossiers, et à faire imprimer au jour le jour les documents et témoignages dont l'impression s'impose.

Le sénateur Lynch-Staunton : Dispensez-nous du reste.

The Chairman: The question before us is the membership of the committee. If I recall correctly, in the last Parliament, Senator Meighen was in the chair and Senator Day was deputy chair. I believe Senator Atkins was a committee member, as was I. That adds up to four, but I believe there were five members on the committee.

Would all those who were on the committee last time have an interest in serving this time?

Senator Day: Yes. Senator Forrestall attended many of the meetings.

The Chairman: Senator Forrestall, would you like to be on the committee?

Senator Forrestall: I want to be on another committee later on.

The Chairman: I understand.

Senator Forrestall: Sure.

The Chairman: Would it be agreeable to have a Subcommittee on Veterans Affairs made up of Senators Meighen, Day, Forrestall, Atkins and myself?

Senator Banks: So moved.

The Chairman: All those in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: When this meeting concludes, it is the intention to have the clerk of the Subcommittee on Veterans Affairs immediately take the place at the head of the table and call for an election of the chair of the Subcommittee on Veterans Affairs. That will take place when this meeting is adjourned.

Senator Banks: I thought I just moved all of item No. 13.

The Chairman: You did just move it and it was adopted.

Item No. 14 is for information purposes only.

Honourable senators, at this point, with your permission, I will suspend the meeting, move into the smaller room and continue in camera. There we will have an opportunity to discuss our order of reference and the work of the committee.

Senator Meighen: Is it not possible, chair, to hold the organizational meeting for the Subcommittee on Veterans Affairs at this point?

The Chairman: This meeting should first be adjourned and then a notice should be sent out that there is will be a meeting of the Subcommittee on Veterans Affairs. I understand that a message has been sent to the appropriate place indicating that we have now adopted our motions. The notice would read that we are proceeding at the end of this meeting.

Senator Day: The five members, since they are all present, can waive the requirement for formal notices to be sent to their offices.

Le président : La question que nous devons régler concerne les membres du comité. Si ma mémoire est bonne, à la dernière législature, les président et vice-président étaient respectivement le sénateur Meighen et le sénateur Day. Je crois que le sénateur Atkins était membre du comité, tout comme moi. Cela monte donc à quatre, mais il me semble que nous étions cinq à ce comité.

Est-ce que tous ceux qui siégeaient à ce comité à la dernière session ont un intérêt quelconque à continuer cette fois-ci?

Le sénateur Day : Oui. Le sénateur Forrestall a assisté à beaucoup de séances.

Le président : Sénateur Forrestall, voudriez-vous siéger à ce comité?

Le sénateur Forrestall : J'aimerais siéger à un autre comité plus tard.

Le président : Je comprends.

Le sénateur Forrestall : Certainement.

Le président : Êtes-vous d'accord pour que le Sous-comité des anciens combattants soit constitué des sénateurs Meighen, Day, Forrestall, Atkins et de moi-même?

Le sénateur Banks : Oui, j'en fais la proposition.

Le président : Tous ceux en faveur?

Des voix : D'accord.

Le président : Lorsque nous arriverons au terme de cette réunion, nous demanderons au greffier du Sous-comité des anciens combattants de prendre immédiatement place à la table pour procéder à l'élection du président du sous-comité. Nous le ferons lorsque cette séance sera levée.

Le sénateur Banks : Il me semblait avoir proposé l'adoption de la treizième motion au complet.

Le président : C'est bien ce que vous avez fait et elle a été adoptée.

La quatorzième motion est uniquement là à titre indicatif.

Honorable sénateurs, à ce stade-ci, et avec votre permission, je vais suspendre la séance, vous demander de venir avec moi dans la petite salle et poursuivre à huis clos. Nous pourrions alors discuter de notre ordre de renvoi et des travaux du comité.

Le sénateur Meighen : N'est-il pas possible, monsieur le président, de tenir la séance d'organisation du Sous-comité des anciens combattants maintenant?

Le président : Il faut d'abord lever cette séance puis envoyer un avis annonçant qu'il y aura une réunion du Sous-comité des anciens combattants. À ma connaissance, un message a été envoyé à qui de droit pour signaler que nous avons adopté nos motions. L'avis indique que nous procéderons après la levée de cette séance.

Le sénateur Day : Puisque les cinq membres sont tous ici présents, ils peuvent lever l'exigence selon laquelle des préavis officiels doivent être envoyés à leurs bureaux.

The Chairman: All senators are entitled to attend the meeting, not just the five who are present.

Senator Day: Who is allowed to vote?

The Chairman: Only the members are allowed to vote.

Senator Day: The five who are here?

The Chairman: Yes, sir.

Senator Day: Thank you.

The Chairman: I would suggest that we suspend our meeting and withdraw to the smaller room to meet in camera to discuss the future business of the committee and the order of reference.

The committee continued in camera.

OTTAWA, Monday, October 25, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 7:10 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Today the committee will hear testimony relating to the review of Canadian defence policy. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee.

On my immediate right is the distinguished Senator Michael Forrestall from Nova Scotia. Senator Forrestall has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their member of the House of Commons and then as their senator. At my far right is Senator Jim Munson from Ontario, who was a trusted journalist and former director of communications for the Prime Minister before he was called to the Senate in 2003. Beside him is Senator Tommy Banks from Alberta, well-known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers. He has received a Juno Award and is an Officer of the Order of Canada. On my extreme left is Senator Pierre Claude Nolin, who chaired the Senate Special Committee on Illegal Drugs that issued a comprehensive report calling for the reform and regulation of cannabis in Canada.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine security and defence. During the last Parliament, we completed a number of reports, beginning with "Canadian Security and Military Preparedness." This study, tabled in February 2002, examined the major defence and security issues facing Canada. The Senate then asked our committee to examine the need for a national security policy. To date we have released five reports on various aspects of national security: "Defence of North America: A Canadian Responsibility," in September 2002; "For an Extra \$130 Bucks...Update on Canada's

Le président : Tous les sénateurs peuvent assister à cette réunion, pas uniquement les cinq membres ici présents.

Le sénateur Day : Qui est autorisé à voter?

Le président : Seulement ceux qui ont le droit de vote.

Le sénateur Day : Les cinq qui sont ici?

Le président : Oui, monsieur.

Le sénateur Day : Merci.

Le président : Je vous propose donc que nous suspendions nos travaux et que nous nous retirions dans la petite salle pour nous réunir à huis clos afin de discuter des travaux futurs du comité et de l'ordre de renvoi.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

OTTAWA, le lundi 25 octobre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la Sécurité nationale et de la Défense se réunit aujourd'hui à 19 h 10 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonsoir. Je suis heureux de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la Sécurité nationale et de la Défense. Le comité entendra aujourd'hui des témoignages concernant l'examen de la politique de défense canadienne. Je m'appelle Colin Kenny. Je suis sénateur de l'Ontario et je préside les travaux du comité.

À ma droite, vous apercevez le distingué sénateur Michael Forrestall de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Forrestall représente les électeurs de Dartmouth depuis 37 ans, d'abord à titre de député puis comme sénateur. À mon extrême droite se trouve le sénateur Jim Munson de l'Ontario qui était un journaliste digne de confiance et directeur des communications du premier ministre avant d'être nommé au Sénat en 2003. À côté de lui, il y a le sénateur Tommy Banks de l'Alberta, bien connu des Canadiens comme étant l'un de leurs plus versatiles musiciens et artistes. Il a reçu un prix JUNO et il est Officier de l'Ordre du Canada. À mon extrême gauche se trouve le sénateur Pierre Claude Nolin ancien président du Comité spécial sur les drogues illicites qui a publié un rapport exhaustif demandant une réforme et une réglementation du cannabis au Canada.

Notre comité est le premier comité permanent du Sénat ayant pour mandat de se pencher les questions de sécurité et de défense. Au cours de la dernière législature, notre comité a publié une série de rapports, dont le premier s'intitulait « L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense. » Cette étude, déposée en février 2002, faisait état des grandes questions relatives à la défense et à la sécurité pour le Canada. Puis, le Sénat a chargé notre comité d'examiner la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité. Jusqu'à présent, nous avons présenté cinq rapports sur divers aspects de la sécurité nationale :

Military Financial Crisis, A View from the Bottom UP," in November 2002; "The Myth of Security at Canada's Airports," in January 2003; "Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World," in October 2003; and "National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines," in March 2004.

The committee is now turning its attention to a review of Canadian defence policy. During the next year, we will hold hearings in every province and engage Canadians to determine their national interests, what they see as Canada's principal threats, and how they would like the government to respond. The committee will attempt to generate a debate on national security in Canada and to forge a public consensus on the need for the military.

This evening's witness is well-known to the committee. Dr. Ken Calder was appointed Assistant Deputy Minister (Policy), Department of National Defence, in 1991. He is the principal source of defence policy advice to the deputy minister and to the Chief of Defence Staff. Dr. Calder, welcome back to the committee. I understand you have a short opening statement; please proceed.

Mr. Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister (Policy), Department of National Defence: Senators, it is a pleasure to be back with you. I do not have an elaborate presentation because of the short notice to appear before the committee, but I do have some opening remarks to set the context. When I was here in April, I spoke about the international policy review and the defence policy review. I thought it would be useful if I were to pick up where we left off in that discussion.

As you know, the government is conducting a comprehensive review of Canada's place in the world. The Minister of Foreign Affairs, in conjunction with the Minister of National Defence, the Minister of International Trade, the Minister of International Cooperation and the Minister of Finance, is leading the international policy review. The review is aimed at developing an integrated and coherent international policy framework for diplomacy, defence, development and trade.

This international policy review focuses on a wide range of issues including Canada-U.S. relations, international security, prosperity, human rights and multilateralism. Work on the review is closely coordinated through cabinet committees, other meetings of ministers, meetings of deputy ministers and interdepartmental meetings at my level. While things slowed down a bit during the election campaign and the subsequent ministerial transition, the pace has picked up over the last few months. Work is progressing steadily, and I will come back at the end of my remarks to the issues of public consultations and the release of reports.

At the same time, we are continuing our own defence policy review, which will be consistent with and which will flow directly from the international policy review. It will also build on the

« La défense de l'Amérique du Nord, une responsabilité canadienne » est paru en septembre 2002; « Mise à jour sur la crise financière des forces canadiennes, une vue de bas en haut » a été publiée en novembre 2002; « Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens » a été rendu public en janvier 2003; « Les Côtes du Canada : les plus longues frontières mal défendues au monde » en octobre 2003 et « Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne » en mars 2004.

Maintenant, le comité porte son attention à l'examen de la politique de la défense canadienne. Au cours de l'année prochaine, nous aurons des audiences dans toutes les provinces et nous invitons les Canadiens à définir leurs intérêts nationaux, les principaux dangers qui menacent le Canada et la façon dont ils aimeraient que le gouvernement y réponde. Le comité essaiera de lancer un débat sur la sécurité nationale au Canada et d'établir un consensus public sur l'utilité des militaires.

Le témoin de ce soir est bien connu du comité. M. Ken Calder a été nommé sous-ministre adjoint (politique) au ministère de la Défense nationale en 1991. Il est le principal conseiller du sous-ministre et du chef d'état major en matière de politique de défense. Monsieur Calder, je vous souhaite de nouveau la bienvenue devant le Comité. Je sais que vous avez une brève déclaration préliminaire, commencez s'il vous plaît.

M. Kenneth J. Calder, sous-ministre adjoint (politique), ministère de la Défense nationale : Sénateurs, c'est un plaisir de revenir vous voir. Mon témoignage n'est pas très détaillé vu le préavis relativement court que l'on m'a donné pour me présenter devant le comité, mais j'ai quelques remarques préliminaires qui situeront le contexte. Lorsque je suis venu ici au mois d'avril, j'ai parlé de l'examen de la politique internationale et de l'examen de la politique de la défense. Je pense qu'il serait utile de reprendre notre discussion où nous l'avons laissée.

Comme vous le savez, le gouvernement fait un examen exhaustif de la place du Canada dans le monde. Le ministre des Affaires étrangères en collaboration avec le ministre de la Défense nationale, le ministre du Commerce international et le ministre des Finances, dirige l'examen de la politique internationale. L'examen vise à développer une politique internationale intégrée et cohérente au plan de la diplomatie, de la défense, du développement et du commerce.

Cet examen de la politique internationale est axé sur tout un éventail de questions y compris les relations entre le Canada et les États-Unis, la sécurité internationale, la prospérité, les droits de la personne et le multilatéralisme. Le travail lié à l'examen est bien coordonné par des comités du Cabinet, par d'autres réunions de ministres, des réunions de sous-ministres et des réunions interministérielles à mon niveau. Bien qu'il ait eu un ralentissement au cours de la campagne électorale et de la transition ministérielle subséquente, le rythme des travaux s'est accéléré ces derniers mois. Le progrès est constant et je reviendrai à la fin de mes remarques sur les questions de consultations publiques et de publication de rapports.

En même temps, nous continuons notre propre examen de politique de défense qui sera compatible à l'examen de politique internationale et qui en découlera directement. Il sera également

principles and initiatives of the national security policy. The policy group works closely within national defence with the military, in particular with the vice-chief of the defence staff, in developing a draft policy. As well, the minister is heavily engaged and is providing us with the direction that we need.

We have made significant headway since I last appeared before this committee. Obviously, I cannot tell you what we are recommending to ministers, what direction they are giving us or what will be in the final product — the final policy consult — because that has not yet been determined. However, I can give you some idea of the types of issues that we are addressing. The defence policy review will identify our key defence priorities. It will assess changes in the international security environment including threats such as global terrorism, the proliferation of weapons of mass destruction, failed and failing states, and regional hot spots. It will also take into account the Canadian Forces recent operational experience, with a view to setting out the type of military forces Canada will need in the future. It will reaffirm the need outlined in the national security policy for Canada to have armed forces that are flexible, responsive, combat capable for a wide range of operations and that are able to work with our allies. It will outline the government's commitment to increase the size of the Canadian Forces by 5,000 regular and 3,000 reserve personnel.

The new policy will re-examine the Canadian Forces three roles: Defending Canada and Canadians; contributing to North American security; and contributing to international peace and security. It will specify specific military tasks in each one of these roles. It will also address the need to find an appropriate balance between our continental and our overseas responsibilities. There may well be greater emphasis on domestic defence, which is only natural in a world after 9/11. This reflects the fundamental premise of the national security policy, which is that there can be no greater role, no more important obligation for a government, than the protection and safety of its citizens.

We are examining how the Canadian Forces can focus more of their efforts at home on conducting surveillance and responding to asymmetric threats, especially with respect to air and maritime security. We are exploring practical measures beyond the national security policy to enhance the protection of Canadians at home. These include, among other things, identifying and possibly enhancing specific capabilities to respond to terrorist and asymmetric threats, increasing the size and capabilities of the reserves to deal with domestic crises, and looking at ways to expand our military presence and capabilities in the North.

For the defence of North America, we will be looking at working with the United States in new and innovative ways to protect our continent against emerging threats. As such, I expect

fondé sur les principes et les initiatives de la politique de la sécurité nationale. Le groupe de la politique collabore étroitement, au sein de la Défense nationale, avec les militaires et en particulier avec le vice-chef d'état-major, pour élaborer une ébauche de la politique. Le ministre est aussi très impliqué et nous indique la voie à suivre.

Nous avons fait d'importants progrès depuis ma dernière comparution devant le comité. Assurément, je ne peux pas vous dire ce que nous recommandons aux ministres, la voie qu'ils nous demandent de suivre ou ce que ce sera le produit final — la politique finale — car elle n'a pas encore été définie. Cependant, je peux vous donner une certaine idée du genre de questions que nous abordons. L'examen de la politique de la défense identifiera nos priorités essentielles en matière de défense. Il évaluera les changements au niveau de la sécurité internationale y compris les menaces telles que le terrorisme mondial, la prolifération des armes de destruction massive, les États déliquescents ou en voie de déliquescence et les points chauds dans le monde. Il tiendra aussi compte de l'expérience opérationnelle acquise récemment par les Forces canadiennes afin de déterminer le type de forces militaires dont le Canada aura besoin à l'avenir. Il réaffirmera la nécessité, énoncée dans la politique de la sécurité nationale, pour le Canada d'avoir des forces armées qui soient flexibles, qui puissent intervenir, qui aient une capacité de combat dans un large éventail d'opérations et qui puissent collaborer avec nos alliés. L'examen mettra en évidence l'engagement du gouvernement à augmenter l'effectif des Forces canadiennes en ajoutant 5 000 militaires de la Force régulière et 3 000 de la Force de réserve.

La nouvelle politique réexaminera les trois rôles des Forces canadiennes : la défense du Canada et des Canadiens; la contribution à la sécurité de l'Amérique du Nord et à la paix et la sécurité internationales. Elle définira des tâches militaires spécifiques à chacun de ces rôles. Elle abordera aussi la nécessité de trouver un équilibre approprié entre nos responsabilités envers le continent et celles à l'égard de l'étranger. Il se pourrait bien que la défense du pays occupe une plus grande place, ce qui est tout à fait normal après le 11 septembre. C'est là l'essence même de la politique de la sécurité nationale, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'obligation plus importante pour un gouvernement que la protection et la sécurité de ses citoyens.

Nous étudions les moyens par lesquels les Forces canadiennes pourraient plus se consacrer à la surveillance et de la réponse aux menaces asymétriques au pays, particulièrement en ce qui concerne la sécurité aérienne et la sécurité maritime. Nous envisageons des mesures pratiques, dépassant le cadre de la politique de la sécurité nationale, pour que les Canadiens bénéficient d'une protection accrue au pays. Ces mesures comprennent, entre autres, l'identification et l'amélioration de capacités spécifiques pour répondre au terrorisme et aux menaces asymétriques en augmentant le nombre et les capacités des réserves pour résoudre les crises intérieures et étudier les moyens d'élargir notre présence et nos capacités militaires dans le Nord.

En ce qui concerne la défense de l'Amérique du Nord, nous envisagerons une collaboration avec les États-Unis sous un aspect nouveau et innovateur afin de protéger notre continent contre de

the new policy to address the issue of the binational planning group, whose mandate expires at the end of this year. This will also tie in with the future of the NORAD agreement, which is up for renewal in 2006. As you know, the NORAD agreement was amended this year to make its missile warning function available to U.S. commands responsible for ballistic missile defence.

There have also been discussions about expanding our bilateral cooperation to include other aspects of North American defence such as maritime security. In short, we will need to think about how we want NORAD to evolve in the coming years.

With respect to international operations, we must continue to have a capability to address threats as far away from our shore as is possible, as stated in the national security policy. We must be able to meet our treaty commitments and we must support our foreign policy with hard military assets. The Canadian Forces are likely, therefore, to continue to participate in a wide range of international operations from humanitarian assistance to combat. We may also play an increased role in peace building in failed and failing states, especially as part of the government's 3-D approach. The commitment in the Speech from the Throne to increase the regular force by 5,000 personnel, the bulk of which will go into the army, will be critical in this respect.

Finally, we will need to discuss the importance of NATO and the United Nations to deal with the complex threats we are facing today.

We expect both the international and defence policy reviews to be completed later this fall. As indicated in the Speech from the Throne, parliamentarians and Canadians will have the opportunity to debate the analyses and proposed directions of the international security statement.

Our minister has also indicated recently that he "intends to seek the views of Parliament through the committee process," and that he is, "committed to working with ...fellow parliamentarians in charting the way ahead for defence."

We do not at this point have an absolutely clear vision of how the parliamentary consultations will be conducted, and a great deal of that is, of course, up to the two parliamentary committees, but we are committed to working with both in the development of defence policy. Since his appointment, Mr. Graham has been consulting with key defence experts, and I expect he will continue to do so in the coming months.

With that, Mr. Chairman, I would invite questions.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Calder. Since we began, we have been joined by Senator Jane Cordy from Nova Scotia. She is an accomplished educator with an extensive record

nouvelles menaces. Ainsi, j'attends de la nouvelle politique qu'elle aborde la question du Groupe de planification binational dont le mandat se termine à la fin de cette année. Cela est aussi lié à l'avenir de l'Accord du NORAD, qui doit être renouvelé en 2006. Comme vous le savez, l'Accord du NORAD a été modifié cette année afin que le commandement américain chargé de la défense contre les missiles balistiques puisse disposer de la fonction d'alerte aux missiles de NORAD.

Il y a également eu des discussions sur l'élargissement de notre coopération bilatérale en vue d'inclure d'autres aspects de la défense de l'Amérique du Nord comme la sécurité maritime. En résumé, nous devons penser à la façon dont nous voulons voir NORAD évoluer au cours des prochaines années.

En ce qui concerne les opérations internationales, nous devons continuer à disposer d'une capacité de réponse aux menaces et cela le plus loin possible de nos côtes, ainsi qu'il est énoncé dans notre politique de sécurité nationale. Nous devons être en mesure de respecter nos obligations conventionnelles et nous devons appuyer notre politique étrangère au moyen d'une forte capacité militaire. Par conséquent, les Forces canadiennes continueront vraisemblablement à participer à tout un éventail d'opérations internationales allant de l'aide humanitaire au combat. Nous pouvons aussi jouer un rôle plus important dans l'établissement de la paix dans les pays déliquescents ou en voie de déliquescence, particulièrement dans le cadre de la démarche 3D du gouvernement. L'engagement énoncé dans le discours du Trône visant à augmenter la Force régulière de 5 000 personnes, la majorité ira à l'armée, sera déterminant à cet égard.

Finalement, nous devons discuter l'importance de l'OTAN et des Nations Unies pour faire face aux menaces complexes qui planent aujourd'hui.

Nous prévoyons que les deux examens de la politique internationale et de la politique de défense seront terminés plus tard cet automne. Comme il est indiqué dans le discours du Trône, les parlementaires et les Canadiens auront l'occasion de débattre des analyses et des orientations proposées par la déclaration sur la sécurité internationale.

Notre ministre a aussi indiqué récemment « qu'il a l'intention de consulter le Parlement par l'entremise des comités » et « qu'il s'est engagé à collaborer avec... des collègues parlementaires pour établir l'orientation politique en matière de défense. »

Pour l'instant, nous ne savons pas précisément la façon dont se poursuivront les consultations parlementaires. Il est vrai que cette responsabilité incombe en grande partie aux deux comités parlementaires, mais nous nous engageons à collaborer avec les deux comités pour le développement d'une politique de défense. Depuis sa nomination, M. Graham a consulté des experts importants en matière de défense et je m'attends à ce qu'il continue à le faire dans les prochains mois.

Cela dit, monsieur le président, j'attends les questions des membres du comité.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Calder. Le sénateur Jane Cordy de la Nouvelle-Écosse nous a rejoint après le début de la réunion. Elle a une carrière distinguée en éducation et s'est

in community involvement. She is also the chair of the Canadian NATO Parliamentary Association. We have also been joined by Senator Norm Atkins from Ontario. Senator Atkins came to the Senate in 1986 with a strong background in the field of communications and with experience as an adviser to former Premier Davis of Ontario. Welcome to you both.

Our first questioner today is Senator Forrestall, followed by Senator Munson.

Senator Forrestall: Good evening, Dr Calder. It is good to have you back for your third visit since 9/11.

I want you to tell us — and you have already taken some steps in that direction — what should go into a new defence policy. It has been more than 10 years since the last major review. There is no question that the world has changed. When you were with us shortly after the tragic events of 9/11, you indicated to us that, if we wrote a new defence policy today, and that is back then, of course, it would in fact retain many, if not all, of the main elements of the current policy. Indeed, if you look at it, September 11 proved we were right when we said the world was unstable, unpredictable and dangerous. We were also right when we concluded, I would suggest, that we needed multipurpose combat-capable forces, and that we had to maintain the capability to respond to terrorist incidents. You went on to say that, when the next policy is drafted, while we will have many of these same elements, we will probably see changes in emphasis and priority.

I would ask you to elaborate on changes in emphasis and priority. What did you have in mind then, and is that still true today?

Mr. Calder: Senator, you will appreciate that I can only go so far in terms of saying what might be in the next policy because that is for ministers to deal with.

I am relieved that the statement you quoted still sounds to me like a good statement. When you talk about the changes, it is what I alluded to in my opening remarks. Post-9/11 there is the issue of domestic security, security of Canada and Canadians with respect to global terrorism, asymmetric threats and so forth, reflected in the work this committee has done on national security. Without going to the point of saying what the government will decide at the end to do about that, that is obviously something that has to be quite seriously addressed, more so than we traditionally did in Cold War defence policies which focussed on Moscow and the Soviet Union.

There is also the issue with respect to the binational planning group in NORAD, and there is the issue of North American continental defence. Clearly, this is a much more complex and difficult business than it was during the Cold War. It was not easy during the Cold War, but it was reasonably well focused on the Soviet Union. We have to develop mechanisms to work more effectively with the Americans in our defence and in their defence, and the defence of the continent as a whole.

également illustrée par son engagement au service de la communauté. Elle est aussi présidente de l'Association parlementaire canadienne de l'OTAN. Le sénateur Norm Atkins de l'Ontario nous a aussi rejoint. Le sénateur Atkins est entré au Sénat en 1986 avec une solide expérience dans les communications en tant que conseiller de l'ancien premier ministre Davis de l'Ontario. Bienvenue à tous les deux.

Aujourd'hui, notre premier questionneur est le sénateur Forrestall, il sera suivi par le sénateur Munson.

Le sénateur Forrestall : Bonsoir, monsieur Calder. C'est un plaisir de vous revoir, c'est votre troisième visite depuis le 11 septembre.

J'aimerais que vous nous disiez — et vous l'avez déjà un peu fait — ce qui doit être incorporé dans une nouvelle politique de défense. Le dernier examen le plus important a été fait il y a plus de dix ans. Il est sûr que le monde a changé. Quand vous vous êtes présenté devant nous peu de temps après les événements tragiques du 11 septembre, vous avez dit que si nous rédigeons une nouvelle politique de défense aujourd'hui, c'est-à-dire à cette époque bien sûr, la plupart, sinon tous, des principaux éléments de la politiques actuellement en vigueur seraient maintenus. En fait, en y pensant, le 11 septembre a prouvé que nous avions raison de dire que le monde était instable, imprévisible et dangereux. Nous avions aussi raison de conclure que le Canada avait besoin de forces polyvalentes et aptes au combat et de vouloir maintenir la capacité de répondre aux attaques terroristes. Vous aviez indiqué que lorsque la prochaine politique sera rédigée, bien que l'on y retrouvera la plupart de ces éléments, on y verra probablement aussi des changements au niveau de l'importance et de la priorité.

J'aimerais que vous nous parliez des changements au niveau de l'importance et de la priorité. Qu'aviez-vous en tête à cette époque et est-ce encore valable aujourd'hui?

M. Calder : Sénateur, vous comprendrez que je ne peux pas en dire trop sur ce que sera la prochaine politique, car c'est le travail des ministres.

Je suis rassuré que la déclaration que vous avez citée me semble encore juste. Lorsque vous parlez de changement, c'est ce à quoi je faisais allusion dans mes remarques préliminaires. Après le 11 septembre, se pose la question de la sécurité du pays, la sécurité du Canada et des Canadiens face au terrorisme mondial, aux menaces asymétriques, et cetera et qui c'est lié au travail que le comité a fait sur la sécurité nationale. Sans aller jusqu'à dire ce que le gouvernement finira par décider à ce sujet, c'est certainement une question qu'il faut aborder très sérieusement, plus sérieusement que les politiques de défense durant la guerre froide qui visaient Moscou et l'Union soviétique.

Il y a aussi la question du Groupe de planification binational de NORAD et celle de la défense du continent nord-américain. Il est évident que ce problème est beaucoup plus complexe et difficile qu'il ne l'était durant la guerre froide. Ce n'était pas facile durant la guerre froide, mais il était essentiellement axé sur l'Union soviétique. Nous devons mettre au point des mécanismes pour travailler plus efficacement avec les Américains afin d'assurer notre défense, la leur et celle de tout le continent.

Those are the areas I was alluding to in terms of where I would see greater emphasis, and I think those still apply.

Senator Forrestall: Many people have suggested, indeed continue to suggest, that the new defence policy should have as a requirement a clean sheet, there should be a new start. In previous testimony you indicated that the first principles of a defence policy should remain — as you to a degree suggested — the same as those of the 1994 paper.

You have suggested on a number of occasions when you have been pursued by the press that this is an ongoing process that you are working at. At one point you said that the policy has been an ongoing process and that it is virtually completed.

How do you respond to the criticisms in the press in this particular regard? It seems to many of us that you are being somewhat unfairly attacked, given the very rapid changes that have taken place over this last 18 months or two years. How do you respond to these comments that the policy is virtually completed, when in fact you have said that there is a clear indication from the external policy of this country where it wants to go, making it a little bit easier to construct a defence policy that would support that external policy? How do you respond to the criticisms?

Mr. Calder: I am not sure, senator, that I have ever said that the policy is virtually completed. Others may have said that.

Senator Forrestall: Perhaps I said it on your behalf.

Mr. Calder: I assure you that it is not completed because it is never completed until ministers have made their decisions, and we are not at that point. You mentioned the foreign policy aspect. It is our intention to have a defence policy after or simultaneous with the international policy reviews so that there will be a seamless connection between foreign and defence policy.

You said at the very beginning of your remarks that some people suggested that one should start with a blank piece of paper or at the very beginning and, as an intellectual exercise, I agree with that. Whenever you examine a policy you should go right back and satisfy yourself from square one that it is sound. I would still maintain that, if you do that in the case of Canadian defence policy, if you do start back at square one, I you would end up with the fundamental principles that have been enunciated in the past, which are that our key missions are the defence of Canada, the defence of North America and contributing to international peace and security. To accomplish those missions, we need combat-capable and flexible forces. Even if you started back at the beginning you would still arrive at that conclusion.

Senator Forrestall: Should there be emphasis on the blue beret or on the steel helmet? I am not trying to probe your ongoing work, but I am anxious that we in this committee are able to do

Voilà les questions auxquelles je faisais allusion lorsque je parlais d'une plus grande importance et je crois que c'est toujours valable.

Le sénateur Forrestall : Beaucoup de personnes ont suggéré, et même continuent à suggérer, que la nouvelle politique de défense devrait commencer sur une feuille de papier vierge. Vous avez indiqué, lors de vos précédents témoignages, que les principes de base d'une politique de défense devraient être — comme vous l'avez plus ou moins suggéré — les mêmes que ceux du livre blanc de 1994.

Vous avez plusieurs fois suggéré en réponse aux questions des journalistes que ce processus était un processus continu. Et vous avez déclaré une fois que la politique a été un processus continu et que ce processus est pratiquement terminé.

Que répondez-vous aux critiques des journalistes à ce sujet? Pour plusieurs d'entre nous, ces attaques semblent un peu injustes, étant donné les très rapides changements qui ont été apportés au cours de ces 24 ou 18 derniers mois. Que répondez-vous à ces déclarations avançant que la politique est pratiquement terminée alors que vous avez bien dit que la politique étrangère de ce pays montre bien la voie qu'il veut suivre, rendant un peu plus facile l'élaboration d'une politique de défense qui appuierait cette politique étrangère? Que répondez-vous aux critiques?

M. Calder : Je ne suis pas sûr, sénateur, avoir jamais dit que la politique est pratiquement terminée. D'autres l'ont peut-être dit.

Le sénateur Forrestall : Peut-être l'ai-je dit en votre nom.

M. Calder : Je vous assure qu'elle n'est pas terminée, car elle ne le sera que lorsque les ministres auront pris leur décision et nous n'en sommes pas là. Vous avez mentionné la politique étrangère. Nous avons l'intention d'avoir une politique de défense après ou en même temps que les examens de politique internationale afin qu'il n'y ait pas d'incompatibilité entre la politique étrangère et la politique de défense.

Vous avez dit tout au début de vos remarques que certaines personnes avaient suggéré que l'on devrait élaborer la nouvelle politique de défense à partir d'une feuille de papier vierge ou au tout début, je suis d'accord avec cette approche pour l'exercice intellectuel. Chaque fois que l'on procède à l'examen d'une politique, il faut la revoir au tout début pour s'assurer qu'elle est bonne. Je maintiens que si l'on faisait cela pour la politique de défense canadienne, si l'on commençait au tout début, on retrouverait des principes fondamentaux déjà énoncés, c'est-à-dire que nos missions essentielles sont la défense du Canada, la défense de l'Amérique du Nord et la contribution à l'établissement de la paix et de la sécurité internationales. Pour y arriver, nous avons besoin de forces polyvalentes et aptes au combat. Même si l'on reprenait du tout début, on continuerait à arriver à cette conclusion.

Le sénateur Forrestall : Doit-on mettre l'accent sur le bérêt bleu ou sur le casque d'acier? Je ne cherche pas à vous tirer les vers du nez, mais j'ai hâte que le comité soit en mesure de faire du travail

credible work on the development of a defence policy. We have a year to do it and we would like to do a good job. Are we still in the blue beret mode? Is the role still peacekeeping?

Mr. Calder: The distinction between blue beret and steel helmet is no longer valid. It was essentially a Cold War formulation where there was peacekeeping in Cyprus, for example, and then there was the prospect of a major war on the central front in Europe with two quite separate roles for the Canadian Forces. Everything we have done over the last decade, internationally, such as in Afghanistan, Kandahar, in Kosovo, Bosnia, and Croatia and so forth, demonstrates that the distinction is no longer real. When people are sent abroad they may be wearing a blue beret, and it may be a blue-beret mission, but you had better be certain that your people have the capabilities that are needed by combat forces because you can never be absolutely certain about what will happen after troops are deployed. What may start off as a reasonably benign peacekeeping operation can turn very sour and you really do need combat capability. We saw that happen in Bosnia with the Medak pocket. The operations we have seen, particularly in places like Afghanistan, show that you must have well-equipped combat-capable forces. That capability is not only required for ongoing missions, but the men and women of the Canadian Forces deserve to have that capability.

Senator Forrestall: Is this not a time for us to be considering whether there is an appropriate role for combat-ready, trained, capable forces in the three elements?

Mr. Calder: I would certainly argue that we still need to have combat capability in all three elements of the Canadian Forces and that is what is called for in the missions we are undertaking.

Senator Forrestall: May I commend to you the capabilities of the Halifax Rifles? I believe that in that body of men and women lies a coastal defence capability that is sufficient, knowledgeable, on the scene, totally capable, and can be reconstructed or reconstituted at minimal expense to the people of Canada. I will not ask you that question again for years.

The Chairman: Thank you, Senator Forrestall. It has been a fine tradition to mention the Halifax Rifles at every meeting. Perhaps we could do it once a month instead of once a week. The committee has got the point, for sure, and we will send letters to the government on your behalf.

Senator Munson: I would like a reality check. In your estimation, how far do you think we have come since the white paper and the sweeping recommendations by the Senate? How far has our military improved since all of these recommendations? Ten years has gone by. Are you satisfied that anything has come out of that white paper?

crédible sur l'élaboration de la politique de défense. Nous avons une année pour le faire et j'aimerais que nous fassions du bon travail. Sommes-nous encore dans le mode béret bleu? Est-ce que le rôle est encore le maintien de la paix?

M. Calder : La distinction entre béret bleu et casque d'acier n'est plus valable. Il s'agissait essentiellement d'une création de la guerre froide où il fallait garder la paix à Chypre, par exemple, et d'autre part, il y avait la possibilité d'une guerre majeure sur le front central de l'Europe, ce qui représentait deux rôles assez distincts pour les Forces canadiennes. Tout ce que nous avons fait au cours de la dernière décennie à l'échelle internationale, comme l'Afghanistan, Kandahar, le Kosovo, la Bosnie et la Croatie, et le reste, montre bien que la distinction n'est plus pertinente. Lorsqu'on envoie des troupes à l'étranger, elles peuvent bien porter un béret bleu, et il pourrait bien s'agir d'une mission de bérets bleus, mais vous devez vous assurer que vos gens ont les capacités dont ont besoin les forces de combat parce que vous n'êtes jamais absolument certain de ce qui arrivera une fois les troupes déployées. Ce qui pourrait débiter comme une opération de maintien de la paix raisonnablement bénigne peut tourner au vinaigre et vous avez vraiment besoin de vos capacités de combat. Nous avons vu cela se produire en Bosnie, dans la poche de Medak. Les opérations que nous avons menées, particulièrement dans des endroits comme l'Afghanistan, montrent que vous devez avoir des forces aptes au combat et bien équipées. Cette capacité est non seulement nécessaire pour les missions en cours, mais les hommes et les femmes des Forces canadiennes méritent d'avoir cette capacité.

Le sénateur Forrestall : N'est-ce pas le moment pour nous d'examiner s'il y a un rôle approprié pour des forces prêtes au combat, entraîné et aptes dans les trois éléments.

M. Calder : Je défendrais certainement l'idée que nous avons toujours besoin d'une capacité de combat dans les trois éléments des Forces canadiennes et c'est ce dont nous avons besoin dans les missions que nous entreprenons.

Le sénateur Forrestall : Puis-je vous recommander les capacités des Fusiliers de Halifax? Je crois que dans ce groupe d'hommes et de femmes, on trouve une capacité de défense côtière qui est suffisante, connaissante, sur place, tout à fait capable et qui peut être reconstruite ou reconstituée à peu de frais pour le peuple canadien. Je ne vous poserais plus cette question pendant des années.

Le président : Merci, sénateur Forrestall. C'est une belle tradition que de faire mention des Fusiliers de Halifax à toutes les réunions. Peut-être pourrions-nous le faire une fois par mois plutôt qu'une fois par semaine. Je suis certain que le comité a compris et nous allons faire parvenir des lettres au gouvernement en votre nom.

Le sénateur Munson : J'aimerais qu'on regarde la réalité. À votre avis, quel chemin avons-nous parcouru depuis la publication du livre blanc et des recommandations très étendues du Sénat? Dans quelles mesures nos forces militaires ont-elles progressé depuis que toutes ces recommandations ont été faites? Dix années se sont écoulées. Diriez-vous que ce livre blanc a donné des résultats?

Mr. Calder: Are you referring to the 1994 white paper?

Senator Munson: Yes.

Mr. Calder: A great deal has been achieved since 1994 in terms of modernization of the capabilities of the Canadian Forces. I am not sure I could list all of the things we have done over the decade. Just recently, for example, we launched a project for the joint support ship. We are also replacing tanks with the mobile gun system, and we are acquiring fixed-wing search and rescue aircraft. We are updating the CF-18s and the Aurora aircraft. We have acquired the Coyote reconnaissance vehicle and so forth. A great many improvements have been made in the Canadian Forces since 1994.

Most of the actual equipment projects in the 1994 white paper, I think all of them in fact, were achieved some time ago, so that is in a sense outdated. However, the world has changed. The world is different now and I think we all recognize that the 1994 white paper, although it was valid for a long period of time, needs to be re-examined. The forces need new direction, and the government needs new direction with respect to defence policy. That is what we hope to see out of this current exercise.

Senator Munson: You talked about the 5,000 troops and you talked about the troops being combat ready. The Prime Minister talked about that during the campaign, yet many people believe that these troops would more aptly be described as peacekeepers. Will the 5,000 new troops be special troops performing special tasks or will they be lumped in with the reserves as part of the overall military?

Mr. Calder: That has yet to be decided. At the moment, the army is considering options for, primarily, the 5,000, but also the 3,000 with respect to how they will be integrated into the Canadian Forces. It is generally understood that the bulk of those will go into the army. Clearly, the challenge for military planners is to ensure that those personnel are incorporated into the Canadian Forces in a fashion that maximizes our ability to deploy abroad. You need not put them into parts of the organization that are not deploying. One will seek to get the maximum capability out of them.

Returning to whether or not they are peacekeepers goes back to Senator Forrestall's question. Everyone in the Canadian Forces is a peacekeeper. When we have Hercules aircraft flying into Kabul, they are on a peacekeeping mission. When we have ships in the Indian Ocean intercepting potential terrorists and so forth, those are also peacekeeping missions, broadly writ. In a sense, I do not think the distinction between soldier and peacekeeper is valid. As I was saying to your colleague, I think

M. Calder : Faites-vous allusion au livre blanc de 1994?

Le sénateur Munson : Oui.

M. Calder : Il s'est fait beaucoup de choses depuis 1994 en termes de modernisation des capacités des Forces canadiennes. Je ne suis pas certain de pouvoir énumérer toutes les réalisations qui ont eu lieu au cours de la décennie. Tout récemment, par exemple, nous avons lancé le projet de navire de soutien interarmées. Nous remplaçons également les chars d'assaut par le système de canon mobile et nous faisons l'acquisition d'appareils de recherche et sauvetage à voilure fixe. Nous procédons à la remise à neuf des CF-18 et des appareils Aurora. Nous faisons l'acquisition de véhicules de reconnaissance Coyote et ainsi de suite. De très nombreuses améliorations ont été apportées aux Forces canadiennes depuis 1994.

La plupart des projets ayant trait à l'équipement figurant dans le livre blanc de 1994, en fait, je pense que tous les projets y figurant, ont été réalisés il y a un certain temps; alors, en un sens, cela est périmé. Toutefois, le monde a changé. Le monde est différent maintenant et je pense que nous reconnaissons tous que le livre blanc de 1994, bien qu'il ait été valable pendant une longue période de temps, a besoin d'être revu. Les forces ont besoin d'une nouvelle orientation et le gouvernement a besoin d'une nouvelle orientation en ce qui a trait à la politique de défense. Et c'est ce que le présent exercice nous permettra de définir, nous l'espérons.

Le sénateur Munson : Vous avez parlé de 5 000 recrues et vous avez parlé de troupes prêtes au combat. Le premier ministre a parlé de cette question durant la campagne électorale, pourtant beaucoup de gens croient qu'il serait plus juste de décrire ces troupes comme des gardiens de la paix. Est-ce que ces 5 000 recrues formeront des troupes spéciales destinées à exécuter des tâches spéciales ou seront-elles regroupées avec la Force de réserve pour former la force militaire globale?

M. Calder : C'est une décision qui reste à prendre. À l'heure actuelle, l'armée envisage des options, principalement pour les 5 000 de la Force régulière, mais aussi pour les 3 000 de la Force de réserve, en ce qui concerne leur intégration aux Forces canadiennes. On s'entend généralement pour dire que la plus grande partie de ces recrues iront à l'armée. Il est clair que le défi pour les planificateurs militaires, c'est de s'assurer que ce personnel est incorporé dans les Forces canadiennes d'une manière qui maximise notre capacité à les déployer à l'étranger. Il ne faut pas les incorporer dans des parties de l'organisation qui ne seront pas déployées. Nous chercherons à obtenir la capacité maximale de ces troupes.

Quant à savoir s'il s'agit ou non de gardiens de la paix, selon nous ramène à la question du sénateur Forrestall. Tout le monde dans les Forces canadiennes est un gardien de la paix. Lorsque nos avions Hercules partent pour Kaboul, ils participent à une mission de maintien de la paix. Lorsque nous avons des navires dans l'océan Indien qui interceptent des terroristes potentiels et ainsi de suite, ces navires participent également à des missions de maintien de la paix; c'est très clair. En un sens, je ne pense pas que

that we are all in the peacekeeping business and we must be combat capable while we do that business.

Senator Munson: Do you worry at all that the government's expenditure review might get in the way of these new announcements of expansion? Obviously, the Department of Defence must find ways of eliminating some programs. Is there a balance?

Mr. Calder: I hope there is a balance. The policy review is ongoing. Part of that policy review must be a consideration of defence funding, the size of the defence budget and so forth. At the same time, the expenditure review process is ongoing, but it has not been going on as long. They must come together. One would hope there will be a balance, but it is too early to say. The subject of expenditure review gets people's attention.

Senator Munson: It has our attention.

You referred to the binational planning group dealing with NORAD. Do you perceive NORAD being enhanced to encompass sea and land operations?

Mr. Calder: That is being discussed in Ottawa. It is being discussed in Colorado Springs, at NORAD headquarters. I believe it is being discussed by our colleagues in Washington. I am referring to the whole question of how to make NORAD more effective. The discussion may not be in the context of NORAD. It may be in some other context, such as: How do we make Canada-U.S. cooperation, security and defence more effective?

Clearly, the area of prime interest and concern is maritime security, security on the east and west coast, the Great Lakes, the seaway and so forth. Without prejudging the outcome, that is an area under active consideration. It is not for us alone to make decisions. We would have to negotiate any changes with our friends in Washington. That subject is under active consideration.

Senator Munson: In your estimation, what is the most crucial threat facing this country?

Mr. Calder: I am not sure that I would like to list an item as being more important than another. One can fall into the trap of trying to make predictions. There are a number of threats. We have no direct traditional military threat against Canada. We do have the threat of global terrorism, not only terrorism against Canadian interests and Canadians abroad, but also a threat to Canada.

There are also threats with respect to failed and failing states and the problems they generate for the international system. There are threats out there of regional conflict between various countries in the world that may destabilize the international system and are detrimental to Canadian interests.

la distinction entre soldats et gardiens de la paix est valable. Comme je le disais à votre collègue, nous sommes tous engagés dans l'activité de maintien de la paix et nous devons être aptes au combat pendant que nous participons à cette activité.

Le sénateur Munson : Ne craignez-vous pas que l'examen des dépenses du gouvernement vienne compromettre ces nouvelles annonces d'expansion? De toute évidence, le ministère de la Défense doit trouver une façon d'éliminer certains programmes. Y a-t-il un équilibre?

M. Calder : J'espère qu'il y a un équilibre. L'examen de la politique de défense est en cours. Une partie de cet examen de la politique doit être l'étude du financement de la défense, la taille du budget de la défense et ainsi de suite. Au même moment, le processus d'examen des dépenses est en cours, mais pas depuis aussi longtemps. Les deux doivent finir par se rejoindre. On espère qu'il y aura un équilibre, mais il est trop tôt pour le dire. La question de l'examen des dépenses capte l'attention des gens.

Le sénateur Munson : Elle capte la nôtre.

Vous avez parlé du groupe de planification binational concernant le NORAD. Voyez-vous le rôle du NORAD être enrichi au point d'englober les opérations sur mer et sur terre?

M. Calder : Cette question fait l'objet de discussions à Ottawa. Elle fait également l'objet de discussions à Colorado Springs, dans les quartiers généraux du NORAD. Je crois qu'elle fait l'objet de discussions chez nos collègues à Washington. Je fais allusion à la question de savoir comment rendre le NORAD plus efficace. La discussion peut ne pas avoir lieu dans le contexte du NORAD. Elle peut se faire dans un autre contexte, par exemple : comment rendre la coopération, la sécurité et la défense du Canada et des États-Unis plus efficaces?

Clairement, la question qui suscite un intérêt primordial est celle de la sécurité maritime, la sécurité sur les côtes Est et Ouest, dans les Grands Lacs, dans la voie maritime et ainsi de suite. Sans vouloir préjuger de l'issue de cette discussion, il s'agit-là d'une question qui fait l'objet d'une étude active. Nous ne sommes pas seuls à prendre les décisions. Nous devons négocier tous les changements avec nos amis à Washington. Cette question fait l'objet d'une étude active.

Le sénateur Munson : À votre avis, quelle est la menace la plus importante pour notre pays?

M. Calder : Je ne suis pas certain de vouloir indiquer un élément comme étant plus important qu'un autre. On peut tomber dans un piège lorsqu'on fait des prédictions. Il y a un certain nombre de menaces. Il n'y a pas de menace militaire traditionnelle directe qui touche le Canada. Mais nous avons la menace liée au terrorisme mondial, non seulement le terrorisme contre les intérêts canadiens et les Canadiens à l'étranger, mais également contre le Canada lui-même.

Il y a également les menaces liées aux états effondrés et aux états déliquescents et les problèmes qu'ils entraînent pour le système international. Il y a des menaces de conflits régionaux entre divers pays dans le monde qui peuvent déstabiliser le système international et nuire aux intérêts du Canada.

The situation on the Korean Peninsula is always of concern, given the heavy armaments on both sides of the parallel. There is also the situation with Taiwan, which must be a concern to anyone who watches the international security equation. There is the relationship between India and Pakistan. Both countries have nuclear weapons, which is also a concern. We live in an uncertain environment which generates concerns with which we have to deal.

To go back to your question, the most serious, direct threat would be that of terrorism.

Senator Atkins: My first question is: How is the recruitment going?

Mr. Calder: It is not my field, but I am under the impression that we are doing well on the recruiting side. I could not give you specific numbers on that.

Senator Atkins: Are there incentives to encourage young people to join the Armed Forces?

Senator Banks: There are if you are a doctor.

Mr. Calder: I cannot answer the question. We can get back to you on details on recruiting. It is my understanding that the recruiting efforts are being successful.

Senator Atkins: Some of us have been on this committee since it was first put together. We have always had a sense, at least I have, that we are spread pretty thin as an armed force. That first came to light when we went to Camp Borden. We saw many members of all services waiting for courses. It was explained to us that the reason they were sitting around cooling their heels was that there was insufficient training personnel.

Is the infrastructure in place to train another 5,000 recruits? Before you answer that question, let me give you another example. We went to Gagetown and met with the training schools for the infantry, the artillery and the army. The biggest complaint we heard had to do with the shuffling of the NCOs. If they were there, they were being reassigned to overseas assignments. How will we deal with this if these circumstances prevail?

Mr. Calder: Senator, you are absolutely right. My impression on the recruiting side, and from what I am told by my military colleagues, is that there is no difficulty in getting people to join the Canadian Forces, sign up; it is in the training process and in fully training those people so that they can be deployed. That is a problem.

You said that we are spread thin. There is no doubt that the Canadian Forces, particularly the army, is spread thin. During the spring we deployed 14 per cent of the army overseas. With the exception of the United States, that was the

La situation dans la Péninsule coréenne est toujours préoccupante, si l'on considère l'armement très important massé de part et d'autre du parallèle. Il y a également la situation de Taïwan, qui doit être une préoccupation pour quiconque surveille l'équation de la sécurité internationale. Il y a aussi la relation entre l'Inde et le Pakistan. Les deux pays possèdent des armes nucléaires, ce qui est également une source de préoccupation. Nous vivons dans un environnement incertain qui crée des préoccupations auxquelles nous devons faire face.

Pour en revenir à votre question, la menace directe la plus sérieuse serait celle du terrorisme.

Le sénateur Atkins : Comment se déroule le recrutement?

M. Calder : Ce n'est pas mon domaine de compétences, mais j'ai l'impression que les choses vont bien du côté du recrutement. Je ne pourrais pas vous donner de chiffres précis à cet égard.

Le sénateur Atkins : Y a-t-il des incitatifs pour encourager les jeunes à joindre les rangs des forces armées?

Le sénateur Banks : Il y en a, si vous êtes médecin.

M. Calder : Je ne peux répondre à votre question. Nous pourrions vous présenter plus tard des détails sur le recrutement. Je crois savoir que les efforts de recrutement connaissent du succès.

Le sénateur Atkins : Certains d'entre nous siègent au comité depuis qu'il a été créé. Nous avons toujours eu le sentiment, du moins je l'ai toujours eu, qu'en tant que forces armées, nos ressources sont étirées. Nous avons constaté cela la première fois lorsque nous nous sommes rendus à Borden. Nous avons vu beaucoup de militaires appartenant à tous les services qui attendaient des cours. On nous a expliqué que la raison pour laquelle ces gens attendaient à ne rien faire, c'était qu'il n'y avait pas suffisamment d'instructeurs pour donner la formation.

Est-ce que l'infrastructure est en place pour former 5 000 recrues? Avant que vous répondiez, laissez-moi vous donner un autre exemple. Nous sommes allés à Gagetown et nous sommes allés dans les écoles de formation de l'infanterie, de l'artillerie et de l'armée. La plainte qui revenait le plus souvent, c'était le va-et-vient incessant des sous-officiers. S'il y en avait, ils étaient réaffectés à des tâches outremer. Comment allons-nous faire face à cette situation, si les mêmes circonstances se présentent?

M. Calder : Sénateur, vous avez absolument raison. Mon impression concernant le recrutement, et ce que me disent mes collègues militaires, c'est qu'il n'y a pas de difficulté à trouver des gens pour joindre les rangs des forces canadiennes, pour signer; le problème, c'est le processus d'entraînement et le fait de s'assurer que ces recrues sont pleinement entraînées de manière qu'elles puissent être déployées.

Vous dites que nos ressources sont étirées, et il ne fait aucun doute que les ressources des Forces canadiennes, et particulièrement celle de l'armée, sont étirées. Au printemps, nous avons déployé 14 p. 100 de l'armée à l'étranger. À

highest percentage of all NATO nations. When you have that many people abroad, you are spread thin back at home.

The recruiting of 5,000 people and training them to the extent that they can be deployed is a real challenge. It will be done, but it will be a challenge.

Senator Atkins: Since our committee was formed, we have been watching closely the budgets. As I recall, we started off with around \$12 billion. I believe that we might now be at \$13.5 billion.

Mr. Calder: Something like that, yes.

Senator Atkins: Is that enough money to do all the things that have to be done by way of expanding the force and providing them with equipment?

Mr. Calder: If I recall correctly, the defence budget has increased every year since 1999. Some of that has been year-end funding, of course, but I believe that has amounted to an increase in the base budget of \$1.7 billion, which has taken us up to around \$13 billion. Therefore, the budget has been moving upward.

Whether that is enough depends on what you want to do. There is no magic number that should be put into defence. It depends on what kind of forces you want to have, how many forces you want to have, what quality of personnel you want to have and the roles you want them to play. You have to work out what you want the forces to do, and from that you can work out what amount of money should be put in.

I hope we will see that in the defence policy that will come out.

Senator Atkins: Are we not yet at that stage?

Mr. Calder: I hope that any policy will not only lay out what the forces will look like in the future and what capabilities they should have, but also that it will be explicit on the funding necessary for that. I would expect a committee like this, which will look at whatever we put out, to point out any deficiencies in that respect.

Senator Atkins: Senator Weibe would want me to ask about reserves. How will they fit into this new plan?

Mr. Calder: When you asked me that in the spring, I was less certain because the government had not yet made a decision. Since then, during the campaign, the government has undertaken that, in addition to the 5,000 regulars that they will put into the Canadian Forces, they will increase the militia by 3,000, so there will be an expansion of the militia. Also under consideration is the roles of the militia and the reserves in Canada with respect to domestic security, response to terrorist attacks, and so forth.

l'exception des États-Unis, c'est le pourcentage le plus élevé de tous les pays de l'OTAN. Lorsque nous avons autant de gens à l'étranger, nos ressources à la maison sont étirées.

Recruter 5 000 personnes et les former pour qu'elles soient prêtes à être déployées est un véritable défi. Ce sera fait, mais ce sera un défi.

Le sénateur Atkins : Depuis que notre comité a été créé, nous avons examiné de près les budgets. Si ma mémoire est fidèle, nous avons débuté avec un budget d'environ 12 milliards de dollars. Je crois que nous en sommes maintenant à 13,5 milliards de dollars.

M. Calder : Dans cet ordre-là, oui.

Le sénateur Atkins : Est-ce que c'est suffisant pour faire tout ce qu'il y a à faire dans le contexte de l'accroissement des forces et pour mettre à leur disposition tout l'équipement nécessaire?

M. Calder : Si je me souviens bien, le budget de la défense a augmenté tous les ans depuis 1999. Une partie de cette somme provenait d'un financement de fin d'année, évidemment, mais je crois que cela a entraîné une augmentation du budget de base de 1,7 milliard de dollars, pour le porter à quelque 13 milliards de dollars. Par conséquent, le budget a augmenté.

Quant à savoir si cela est suffisant, cela dépend de ce que vous voulez faire. On ne devrait pas mettre de chiffre magique dans le cas de la défense. Cela dépend du type de forces que vous voulez avoir, de l'effectif que vous voulez avoir, de la qualité du personnel que vous voulez avoir et des rôles que vous voulez confier à ce personnel. Vous devez d'abord déterminer ce que vous voulez que les forces fassent et ce n'est qu'après que vous pouvez déterminer combien d'argent vous devriez y consacrer.

J'espère que c'est ce que nous allons voir dans la politique de défense qui sera présentée.

Le sénateur Atkins : N'en sommes-nous pas à cette étape?

M. Calder : J'espère que la politique qui sera arrêtée, quelle qu'elle soit, ne se contentera pas simplement de dire à quoi ressembleront les forces dans l'avenir et quelles devraient être les capacités de ces dernières, mais qu'elle précisera également, de manière explicite, quel sera le financement nécessaire pour y arriver. Je m'attends qu'un comité comme le vôtre, qui examinera nos propositions, signalera les lacunes qu'il pourrait y avoir à cet égard.

Le sénateur Atkins : Le sénateur Weibe aimerait que je vous interroge sur la Force de réserve. Quelle sera sa place dans ce nouveau plan?

M. Calder : Lorsque vous m'avez posé cette question au printemps, j'en étais moins certain parce que le gouvernement n'avait pas encore rendu sa décision. Depuis, durant la campagne électorale, le gouvernement a annoncé qu'en plus des 5 000 militaires qui s'ajouteront à la Force régulière, il augmentera la Force de réserve de 3 000 personnes, alors il y aura une augmentation de l'effectif de la Force de réserve. Le rôle de la Force de réserve au Canada en ce qui concerne la sécurité nationale, la réaction à des attaques terroristes et ainsi de suite, est également à l'étude.

I am hopeful that we will see some solid comment on this in the next policy.

Senator Atkins: When we travelled to meet with some reserve units, we picked up on two problems. One was the problem of recruiting for reserves and the other was the funding that the reserve units received for training. How will we address that to make it relevant?

Mr. Calder: We will have to see what comes out in the policy. I can assure you that the authorities in the department who are dealing with the reserves are looking at the 3,000 and how the reserves will fit in, but in the end it depends on the decisions the ministers make in that respect.

Senator Atkins: As an aside, in the presidential debate there has been discussion of the draft. A back-door draft is being carried out through the National Guard. They are not letting them fulfill their function but keeping them on, which is interesting.

As my last question, how many CF18s do we have now? You said that we are refurbishing them.

Mr. Calder: I am not particularly numerate on these things, but I think we have 80 operational CF18s. There would be more than that if we consider those in the process of being renewed, but I think the operational number is 80.

I will have my people check on that to make sure. In policy I am not always terribly numerate.

Senator Nolin: Thank you, Dr. Calder, for accepting our invitation. I am new around this table, but I am interested in military and defence matters. At various stages my colleague Senator Cordy, our chair and I have been involved in the NATO parliamentary assembly. My questions will deal with that treaty of which we have been a part since the beginning of NATO.

At the outset, let us talk about European foreign policy and security. To what extent will it or is it already influencing the thinking within the department on the review?

Mr. Calder: We follow this issue closely. We have always supported European efforts to bring their defence into a more coherent and cohesive whole, which is what is happening in the European security and defence policy.

We deal with this issue through NATO and also directly with the European Community. We wish to ensure that there is no overlap between the efforts of the European Community and NATO so that resources are not wasted.

J'espère que nous allons voir des orientations claires sur cette question dans la prochaine politique.

Le sénateur Atkins : Lorsque nous avons visité certaines unités de la Force de réserve, nous avons décelé deux problèmes. Un de ces problèmes était le recrutement des membres de la réserve et l'autre était le financement que les unités de la Force de réserve recevaient pour l'entraînement. Comment allons-nous résoudre ces problèmes pour que la Force de réserve soit pertinente?

M. Calder : Nous devons voir ce que prévoit la politique. Je peux vous assurer que les autorités, au sein du ministère, qui s'occupent de la Force de réserve examinent la question des 3 000 recrues et de la place qu'occupera la Force de réserve, mais ultimement, cela dépendra des décisions que les ministres prendront à cet égard.

Le sénateur Atkins : En aparté, dans le débat présidentiel, il y a eu une discussion au sujet de la conscription. Une conscription déguisée a lieu par le biais de la Garde nationale. On ne laisse pas les militaires remplir leurs fonctions, mais ils restent dans la Garde nationale, ce qui est intéressant.

Et ma dernière question, combien disposons-nous de CF18 à l'heure actuelle? Vous avez dit que nous étions en train de les remettre à neuf.

M. Calder : Je n'ai pas de chiffres précis concernant ce genre de choses, mais je pense que nous avons 80 CF18 qui sont opérationnels. Il y en aurait davantage, si l'on considère que certains sont en voie de remise à neuf, mais je pense que le chiffre opérationnel est de 80.

Je ferai vérifier cette information par mes gens pour en être sûr. Lorsqu'il est question des politiques, je ne suis pas toujours fort en chiffres.

Le sénateur Nolin : Merci, monsieur Calder, d'avoir accepté notre invitation. Je suis nouveau à cette table, mais je suis intéressé par les questions militaires et les questions liées à la défense. À divers moments, mon collègue, le sénateur Cordy, notre président et moi-même avons eu un rôle à jouer dans l'Assemblée parlementaire de l'OTAN. Les questions porteront sur ce traité dont nous sommes signataire depuis la création de l'OTAN.

D'emblée, parlons de la politique étrangère et de la sécurité européennes. Dans quelle mesure cette question influera-t-elle ou a-t-elle influé sur la façon de penser au sein du ministère concernant l'examen?

M. Calder : Nous suivons cette question de très près. Nous avons toujours appuyé les efforts européens visant à amener leur défense à devenir un tout plus cohérent, ce que vise la politique de sécurité et de défense européenne.

Nous traitons de cette question par le biais de l'OTAN, mais également directement avec la Communauté européenne. Je tiens à vous assurer qu'il n'y a pas de chevauchement entre les efforts de la Communauté européenne et ceux de l'OTAN, de sorte qu'il n'y a pas de gaspillage de ressources.

We are concerned to see a close relationship between the European military structures and NATO so that they can be mutually supportive. As you probably know from your NATO discussions, NATO has agreed to make various capabilities available to the Europeans.

In addition to that, we have made it known to the Europeans that should they deploy military forces outside of NATO, but on their own missions. In many cases we might be willing to participate and cooperate with them. For example, when the European Community sent a mission to the eastern Congo, we provided Hercules aircraft to support them.

The European Community is taking over the peacekeeping functions from NATO in Bosnia at the end of this year. It has not been decided yet, but we may have a small number of Canadians serving with that European force there. This obviously influences our NATO involvement and influences our policy, by and large in a positive fashion.

Senator Nolin: You say "in a positive fashion." It is a review and you therefore must forecast. Are you assuming that the Europeans will get together and build their own military capability and use the NATO assets?

Mr. Calder: We are assuming that this development is entirely natural and, in many respects, inevitable. In an organization like the European Community, which is working toward a common foreign policy, it makes sense that they would have a common defence effort. There is a certain inevitability about that.

It is also positive in this sense. With the Europeans working together, they may be able to do even better at improving their military capabilities within that framework, something which is good for us.

We also work on the assumption that the relationship between the European endeavours and the NATO endeavours will be mutually supportive and will be positive. In that issues in the past in NATO have been resolved in a positive sense, we see this as an entirely beneficial endeavour.

Senator Nolin: I wish to ask about the NATO rapid response force which Canada, along with the other members of the NAC, have accepted. We are talking about a force which numbers between 22,000 and 25,000 and which is rapidly deployable. What is our pledge in that regard? In terms of forces, what have we agreed to?

Mr. Calder: We are looking at contributions on land, sea and in the air over a number of years. I am not certain about this, but I think their first engagement is to start at the beginning of 2006. It will start with naval and air assets, with army contributions later on.

We also have to look at that in relation to other deployments that the army may be making, for example, in Afghanistan or elsewhere during that period of time.

Nous voulons voir une relation étroite entre les structures militaires européennes et celles l'OTAN pour qu'elles puissent s'appuyer mutuellement. Comme vous le savez probablement à partir de nos discussions à l'OTAN, l'OTAN a accepté de mettre diverses capacités à la disposition des Européens.

De plus, nous avons laissé savoir aux Européens que s'ils devaient déployer des forces militaires en dehors de l'OTAN, mais dans des missions qui leur sont propres, nous serions prêts, dans nombre de cas, à participer et à collaborer avec eux. Par exemple, lorsque la Communauté européenne a envoyé une mission dans l'est du Congo, nous avons fourni des appareils Hercules pour l'appuyer.

La Communauté européenne prendra en charge les opérations de maintien de la paix de l'OTAN à la fin de l'année. Rien n'a encore été décidé, mais il est possible qu'un certain nombre de Canadiens fassent partie des troupes européennes prêts, dans envoyées dans ce pays. Il est certain que cela influence de manière positive notre participation avec l'OTAN et notre politique, en général.

Le sénateur Nolin : Vous dites « de manière positive ». Il s'agit d'un examen et, par conséquent, vous devez faire des prévisions. Supposez-vous que les Européens vont mettre sur pied leur propre capacité militaire et utiliser les ressources de l'OTAN?

M. Calder : Nous supposons que ce scénario est tout à fait naturel et, sous de nombreux aspects, inévitable. Dans une organisation comme la Communauté européenne, qui vise l'élaboration d'une politique étrangère commune, il est logique d'avoir un effort de défense commun. C'est assez inévitable.

Et voici la raison pour laquelle c'est positif : En travaillant ensemble, les Européens peuvent réussir encore mieux à améliorer leurs capacités militaires dans ce cadre, ce qui est bon pour nous.

Nous supposons également que les relations entre les Européens et l'OTAN se renforceront mutuellement et qu'elles seront positives. Et les questions dont a été saisie l'OTAN par le passé ont été résolues d'une manière positive, alors nous considérons que cet effort est entièrement favorable.

Le sénateur Nolin : J'aimerais poser une question au sujet de la force d'intervention rapide de l'OTAN, que le Canada ainsi que d'autres membres du Conseil de l'Atlantique Nord ont acceptée. Nous parlons d'une force d'environ 22 000 à 25 000 personnes qui peut être déployée rapidement. Quel est votre engagement à ce sujet? En ce qui concerne les Forces, qu'est-ce que qui a été convenu?

M. Calder : Nous prévoyons faire des contributions aux niveaux terrestre, maritime et aérien pendant un certain nombre d'années. Je ne suis pas certain, mais je crois que le premier engagement qu'ils ont fait s'appliquera au début de 2006. Il y aura au début des contributions en ressources maritimes et aériennes, puis les contributions de l'armée suivront.

Nous devons également tenir compte de cela par rapport à d'autres déploiements qui pourraient être faits par l'armée durant cette période, par exemple en Afghanistan ou ailleurs.

Senator Nolin: I understand the latter part of your answer. Like the other 26 nations sitting around that table, we have agreed to create, collectively, a rapid response force. We have said that Canada will be part of it. We cannot — and I am sure you will say yes — say “yes” for now and then, later, if we have other missions, perhaps say “maybe.” Is that part of your review? To what extent is it an important aspect of our international undertakings?

Mr. Calder: We have an undertaking in that sense. As well, we have an undertaking to the NATO mission in Afghanistan. Obviously, one has to decide which mission is the most useful and appropriate for us to contribute to. The same applies to NATO. It is a matter of balancing the available assets.

Senator Nolin: My last question does not have to do with NATO but with the UN. Since you have a role to play in the defence operations of Canada, you will know that we play a lesser role in UN-led missions and a greater one in NATO-led missions. My question is blunt. To what extent in your review process is the UN review important? To what extent is what we want to see happen as a renaissance in the UN important to the review that you have undertaken in defence?

Mr. Calder: Certainly, the UN and our commitments to it are fundamentally important. The UN is the premier international organization to which we belong. Canada has been a stalwart supporter not only of the UN but also of its reform. In the past, we have made suggestions as to how the UN could be more effective, respond more rapidly, et cetera.

As the world has evolved, the bulk of the significant international peacekeeping missions tend to be done by coalitions, desirably under the auspices of the UN, but they are often done by NATO as is the case with ISAF in Afghanistan, for example. The result is that much of our effort appears of to have shifted away from the UN to organizations like NATO. That happens to be simply a reflection of the evolution of international peacekeeping, with the UN doing a certain amount of peacekeeping but many of the toughest missions being done separate from the UN, although under its umbrella. When we were in ISAF we were still serving the United Nations, although we were not in a UN peacekeeping operation.

Senator Nolin: Do I read in your answer that it is easier to come up with a consensus around the NAC table in Brussels than it is to come up with a consensus in Washington or New York?

Mr. Calder: That is a difficult question. From one crisis to another it depends on which organization can come to a faster decision. The advantage NATO has is that it has a large and sophisticated military machine, something which the United

Le sénateur Nolin : Je comprends la dernière partie de votre réponse. Comme les 26 autres nations qui siègent à cette table, nous avons accepté de créer, collectivement, une force d'intervention rapide. Nous avons dit que le Canada en ferait partie. Nous ne pouvons pas — et vous en conviendrez — dire « oui » maintenant et, plus tard, si nous avons d'autres missions, dire « peut-être ». Est-ce que cela fait partie de votre examen? Dans quelle mesure cela est-il un aspect important de nos engagements internationaux?

M. Calder : Nous avons un engagement à ce sujet. De plus, nous avons un engagement envers la mission de l'OTAN en Afghanistan. Évidemment, il faut décider à quelle mission nous devons contribuer, quelle est la plus utile et la plus appropriée. Il s'agit d'équilibrer les ressources disponibles.

Le sénateur Nolin : Ma dernière question n'a rien à voir avec l'OTAN, mais plutôt avec l'ONU. Étant donné que vous intervenez dans les opérations de défense du Canada, vous savez que nous jouons un rôle moins important dans les missions de l'ONU que dans les missions de l'OTAN. Ma question est très directe. Dans le cadre de votre processus d'examen, quelle importance accordez-vous à l'ONU? Dans quelle mesure la renaissance de l'ONU, que nous souhaitons, est-elle importante dans le cadre de l'examen de la défense que vous avez entrepris?

M. Calder : Il est certain que l'ONU et que nos engagements envers cette organisation sont fondamentalement importants. L'ONU est la première organisation internationale à laquelle nous appartenons. Le Canada a appuyé sans retenue l'ONU ainsi que sa réforme. Par le passé, nous avons fait des suggestions sur la manière dont l'ONU pourrait améliorer son efficacité, réagir plus rapidement, et cetera.

Avec le temps, la majorité des missions importantes de maintien de la paix qui sont effectuées à l'échelle internationale sont faites par des coalitions sous l'égide de l'ONU, de préférence, mais aussi de l'OTAN, comme dans le cas de la Force internationale d'assistance à la sécurité en Afghanistan, par exemple. Par conséquent, une bonne partie de nos efforts qui étaient sous l'égide de l'ONU sont maintenant dirigés par des organisations comme l'OTAN. Cela reflète simplement l'évolution des forces de maintien de la paix à l'échelle internationale; l'ONU s'occupe d'une certaine quantité de missions de maintien de la paix alors qu'une bonne partie des missions plus musclées sont effectuées à l'écart de l'ONU, mais demeurent chapeautées par elle. Lorsque nous étions avec la Force internationale d'assistance à la sécurité, nous servions quand même les Nations Unies, même si nous ne faisons pas partie d'une de leurs opérations de maintien de la paix.

Le sénateur Nolin : Cela signifie-t-il qu'il est plus facile d'en arriver avec un consensus à la table du Conseil de l'Atlantique Nord à Bruxelles, plutôt qu'à Washington ou à New-York?

M. Calder : C'est une question difficile. D'une crise à l'autre, cela dépend de l'organisation qui parvient à prendre une décision le plus rapidement. L'avantage de l'OTAN, c'est qu'elle dispose d'une machine militaire de grande envergure et sophistiquée,

Nations never developed and, therefore, does not have. Although it was envisaged in the original charter, it was never fully developed.

For a sophisticated military operation, such as what we are doing in Afghanistan, for example, NATO is more effective. I believe NATO has recognized that and has undertaken to expand its responsibilities. The UN has recognized that and, to some extent, is relying upon NATO to carry out these missions under its umbrella and mandate.

Senator Cordy: Thank you for appearing before us once again to help us kick off our season.

I want to reiterate what Senator Atkins said. I am sure all of us sitting around this table were pleased with what we heard in the Speech from the Throne about recruiting 5,000 new members for our Armed Forces. One of the great concerns that those of us around the table who have travelled to military bases have concerns the training of new personnel. It was not only in Gagetown where we saw those involved in the training being deployed. As a result, there appeared to be little or no continuity.

On some bases, we also saw new military personnel who were excited and buoyant at the prospect of belonging to our military but who were twiddling their thumbs for long periods of time. That was not a good experience. It was a major concern. I hope that when the 5,000 new recruits come in they will be incorporated into our military and trained quickly.

My next question relates to the Canadian public. Shortly after 9/11, the public was greatly engrossed in the idea of security of our continent. Terrorism was certainly in the minds of Canadians. However, during the last election campaign, I do not think security and defence were top issues. Health care, child care and education were some of the top issues.

How do you bring forward to Canadians the importance of security and defence without fear mongering? You do not want to be saying every second day that there is a red alert or an orange alert. However, it is important that Canadians realize that security is not just important to the U.S. but that we are part of North America and that there should be a North American defence policy in place.

Mr. Calder: That is a very good question, senator, but I am not sure I know the answer. You are right. There is a requirement to discuss security and the threat of terrorism and so forth. However, you do not want to do so to the extent to which you are seen to be fear mongering and causing panic. I have no easy solution on how to do that.

There is a requirement for the political leaders in this country to address these issues. There is a requirement for government officials and so forth, when they have an opportunity, to do the same. One hopes that this is picked up and reported well by the media and that people get the message without getting into too much of a panic at the same time. One must have a balance. I am not sure we have the balance at the moment.

quelque chose que les Nations Unies n'ont jamais mis sur pieds. Même si cela avait été envisagé dans la charte originale, cela n'a jamais été mis en œuvre.

Lorsqu'il s'agit d'une opération militaire sophistiquée, comme ce que nous faisons en Afghanistan, l'OTAN est plus efficace. Je crois que l'OTAN a reconnu ce fait et a entrepris d'accroître ses responsabilités. L'ONU a reconnu cela et, dans une certaine mesure, se fie sur l'OTAN pour effectuer des missions sous son égide et dans le cadre de son mandat.

Le sénateur Cordy : Merci de votre témoignage, cela nous aide à amorcer notre saison.

Je voudrais rappeler ce que le sénateur Atkins a dit. Je suis certaine que nous sommes tous heureux d'avoir entendu, dans le discours du Trône, que le gouvernement comptait recruter 5 000 nouveaux membres dans nos forces armées. L'une des grandes préoccupations des personnes qui, parmi nous, ont visité des bases militaires, c'est l'entraînement des nouveaux membres. Ce n'est pas seulement à Gagetown que nous avons vu que les personnes chargées de l'entraînement ont été déployées. Cela semble nuire à la continuité, qui devient minime ou nulle.

Dans certaines bases, nous avons également vu des militaires excités et pleins d'entrain à l'idée de faire partie de notre armée, mais qui se tournaient les pouces. Cela n'a pas été une bonne expérience. C'était une préoccupation majeure. J'espère donc que lorsque les 5 000 nouvelles recrues arriveront, elles seront rapidement incorporées à notre armée et entraînées.

Ma prochaine question porte sur la population canadienne. Peu après le 11 septembre, la population se préoccupait beaucoup de la sécurité de notre continent. Le terrorisme était certainement dans l'esprit des Canadiens. Cependant, lors de la dernière campagne électorale, je ne crois pas que la sécurité et la défense ont été des questions majeures. Les grandes questions étaient la santé, la garde des enfants et l'éducation.

Que faites-vous pour que les Canadiens prennent conscience de l'importance de la sécurité et de la défense tout en ne tenant pas des propos alarmistes? Nous ne voulons pas dire à toutes les secondes qu'il y a une alerte rouge ou orange. Cependant, il est important que les Canadiens réalisent que la sécurité est importante pas seulement aux États-Unis, que nous faisons partie de l'Amérique du Nord et qu'une politique de défense nord-américaine devrait être en place.

M. Calder : C'est une très bonne question, madame le sénateur, mais je ne suis pas certain de la réponse. Vous avez raison. Il faut discuter de la sécurité et de la menace du terrorisme, et cetera. Cependant, il ne faut pas que l'on pense que nous voulons semer la peur et la panique. Je n'ai pas de solution facile à vous proposer à ce sujet.

Il faut que les dirigeants politiques de ce pays abordent ces questions. Il faut que les responsables gouvernementaux les abordent aussi, lorsqu'ils en ont l'occasion. Il faut espérer que la question est rapportée correctement par les médias et que la population comprenne le message sans toutefois trop paniquer. Il faut un juste équilibre. Je ne suis pas certain que nous avons cet équilibre en ce moment.

Senator Cordy: Politics being what it is, when you are preparing a budget, particularly in a minority government situation, you want to react to what the public wants, and it certainly is a challenge to get the public tuned into the importance of defence and security.

In speaking earlier in response to a question, you said we should have combat-capable forces in all three elements of our Canadian Forces. As a follow-up to that question, how do you feel about niche capabilities and whether we should be specializing? Some would say that we specialized in peacekeeping. How do you feel about specialization within the Canadian Forces?

Mr. Calder: I get nervous about specialization. I am nervous about niche forces because I am nervous about our ability to predict the future. Professor Desmond Morton, for whom I have great respect, says that, with a certain basis of fact, we always get our predictions wrong. I am mindful of that. I worry that if we go into niche forces because we predict this is an area where we will be able to make a real contribution, we may end up with something that is totally unusable because we have made an incorrect prediction. I have been asked that question many times, and often by some of my bosses, and my response to it is that you can have specialization as long as you specialize in the thing that is highest utility. You specialize in the thing that you will use in any circumstance whatsoever, not the thing that is the least likely to be used. For example, as a simple civilian, the thing that is clearly the most used in the navy is the frigates, and in the army it is the infantry. Those are what you look at. I would hesitate to get into specialization in more esoteric capabilities because you may find you are wasting your money.

Senator Cordy: You believe in not specialized specialization. Thank you very much.

Senator Banks: It is nice to see you again, Dr. Calder. We had to go to a couple of defence establishments to see a capability called DART, with which I think you are familiar. This is a hospital setup that can be sent anywhere in the world on fairly short notice and it does a lot of good. When things were bad and getting worse in Haiti, it was believed by some that it would be very useful to send DART there, but that we would not do so because it would cost too much. What would it take for us to send DART to a place where it would be helpful?

Mr. Calder: I was out of the country when those decisions were made, so I am not absolutely up to speed on that particular decision. The DART is a capability which is useful in some circumstances, and there are other circumstances where in fact what it has to offer is certainly less capable. It is not cheap. It costs a fair amount of money to deploy. In some circumstances, it is very useful to deploy it. In other circumstances, it is far better to give aid in some other form. Sometimes the best way you can give aid in an emergency is to send a cheque. In other circumstances,

Le sénateur Cordy : La politique étant ce qu'elle est, lorsque le budget est préparé, particulièrement dans une situation de gouvernement minoritaire, il est fait en fonction de ce que la population désire; attirer l'attention de la population sur l'importance de la défense et de la sécurité est assurément un défi.

Lorsque vous avez répondu tout à l'heure à une question, vous avez dit que nous devrions avoir des troupes aptes au combat dans les trois composantes des Forces canadiennes. À ce sujet, que pensez-vous des capacités-créneaux? Pensez-vous que nous devrions nous spécialiser? Certains diront que nous nous spécialisons dans le maintien de la paix. Que pensez-vous de la spécialisation au sein des Forces canadiennes?

M. Calder : Lorsque l'on parle de spécialisation, cela me rend nerveux. Les forces-créneaux, cela me rend nerveux, car je ne suis pas certain de notre capacité de prédire l'avenir. Le professeur Desmond Morton, pour qui j'ai un grand respect, dit, en tenant compte de certains faits, que nous nous trompons toujours sur nos prédictions. Je tiens compte de cela. Je crains que si nous mettons sur pied des forces-créneaux parce que nous croyons que nous sommes dans une période où nous pouvons apporter une réelle contribution, nous pourrions nous retrouver avec quelque chose de totalement inutilisable si notre prévision est fautive. Je me suis fait posé cette question beaucoup de fois, notamment par certains de mes supérieurs, et je réponds toujours que l'on peut se spécialiser à condition que l'on se spécialise dans ce qui est le plus utile. Il faut se spécialiser dans quelque chose qui sera utile dans toutes les circonstances, et non dans quelque chose qui a moins de chance d'être utilisé. Par exemple, en tant que simple civil, ce qui est à coup sûr le plus utilisé dans la Marine, ce sont les frégates, et dans l'armée, c'est l'infanterie. C'est ce qu'il faut examiner. J'hésiterais de faire une spécialisation dans des capacités plus spéciales, parce que cela pourrait être une perte d'argent.

Le sénateur Cordy : Alors vous prônez une spécialisation non spécialisée. Merci beaucoup.

Le sénateur Banks : Je suis heureux de vous revoir, monsieur Calder. Nous avons dû visiter un certain nombre d'établissements de défense pour voir une capacité qui s'appelle DART, soit l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe, que vous connaissez je crois. C'est un dispositif hospitalier qui peut être envoyé partout dans le monde sur court préavis, et cela fonctionne très bien. Lorsqu'il y a eu des problèmes et que la situation s'est aggravée en Haïti, certains croyaient qu'il aurait été très utile d'envoyer la DART là-bas, mais que nous ne l'avons par fait, car cela aurait coûté trop cher. De quoi avons-nous besoin pour envoyer la DART là où elle pourrait être utile?

M. Calder : Je n'étais pas au pays lorsque des décisions ont été prises à ce sujet, alors je ne suis vraiment pas au courant de cette situation en particulier. La DART est utile dans certaines circonstances, mais dans d'autres, sa capacité est moindre. L'Équipe coûte cher. Son déploiement coûte assez cher. Dans certaines circonstances, il est très utile de la déployer. Dans d'autres, il est beaucoup mieux de fournir une aide sous une autre forme. Parfois, lorsqu'il y a une urgence, la meilleure façon d'aider est d'envoyer un chèque. Dans d'autres circonstances, il

you are far better off sending medical supplies, or you may actually want to simply send part of the DART capability and not the whole capability because it may not be needed.

It is a judgment call in any particular crisis, and it is not a judgment, by and large, which we in National Defence tend to make. It is a judgment that is made to some extent by the first responders in the area of the crisis about what is required. We take advice from CIDA directly as to what is the appropriate aid we can provide. The DART is sometimes not the right solution, depending on the nature of the particular problem.

Senator Banks: You were not here, so I cannot pursue it, but I understand that the CIDA people and others were saying that they needed a hospital. I was worried about that.

We know that to move DART completely anywhere would take, if I recall the number correctly, 26 loads on Hercules aircraft. I think that my colleagues would agree with me that we would be hard pressed to mount 26 consecutive loads of Hercules anywhere at any time in a week, at the moment. I presume we are talking about replacing those airplanes. In the last Parliament, we learned, when we were talking about the question of strategic heavy airlift, to move DART or soldiers or whatever to other places, the philosophical concept of strategic heavy airlift was not in the government's plans. The government had decided not to do that. This is a new Parliament. Is it back in the realm of possibility, or is it still off the table policy-wise?

Mr. Calder: Obviously, in doing a policy review, in effect, everything is on the table. The decision at the time was that it was a matter of the Canadian Forces needing a strategic lift in some form or other. That does not mean you have to buy strategic lift, but you have to have it to get there for exactly the reason you mention. We have in the past tended to use leased Ukrainian Antonovs to ship a lot of that equipment. There is no doubt that there is a requirement.

The question is: What is the best and most cost-effective way to satisfy that requirement? One solution, of course, is to go out and buy a number of aircraft, but when you do that, if you do not dispose of other aircraft, you are significantly increasing your PO&M costs, and you are putting a drain on the capital budget, so then you have to ask, "What am I giving up to achieve that capability?"

The Chairman: Would you explain what PO&M is?

Mr. Calder: Personnel operation and maintenance cost. Having strategic lift capability is good, but if we have that is it worth what we have to give up or displace, for example, if we have to move some other projects out? The previous government decided that it was sufficient to lease the Antonovs for the number of times we would use them, and that seemed to make sense in light of the budget.

est beaucoup mieux d'envoyer des fournitures médicales, ou encore d'envoyer seulement une partie de la DART, et non pas toute la capacité, parce que cela n'est pas nécessaire.

À chaque fois qu'il y a une crise, c'est une question de jugement, et en général, ce n'est pas nous à la Défense nationale qui décidons. Dans une certaine mesure, ce sont les premiers intervenants, dans la région où s'est produit la crise, qui décident des besoins. Nous consultons directement l'ACDI pour lui demander ce que nous pouvons faire pour fournir de l'aide. La DART n'est pas toujours la meilleure solution, cela dépend de la nature de chaque problème.

Le sénateur Banks : Vous n'étiez pas ici, alors je ne veux pas poursuivre à ce sujet, mais j'ai appris que des personnes de l'ACDI et d'autres organisations avaient fait savoir qu'elles avaient besoin de cet hôpital. C'est pourquoi je me posais la question.

Nous savons que pour déplacer l'ensemble de la DART, il faudrait, si je me souviens bien, remplir 26 fois un hercule. Je crois que mes collègues vont être d'accord avec moi, il serait bien difficile de charger 26 fois un hercule et de l'envoyer en quelque part en moins d'une semaine. Je suppose que nous parlons de remplacer ces avions. Au cours de la dernière législature, nous avons appris, lorsque nous avons parlé de la question du transport aérien stratégique, de déplacer la DART ou des soldats ou peu importe vers d'autres endroits, que le concept du transport aérien stratégique n'était pas dans les plans du gouvernement. Le gouvernement a décidé de ne pas faire cela. Une telle chose est-elle encore possible, ou cette question est-elle restée en plan?

M. Calder : Assurément, lors d'un examen stratégique, en effet, tout est sur la table. Auparavant, la décision était appuyée sur l'argument que les Forces canadiennes avaient besoin d'un transport aérien stratégique sous une forme ou une autre. Cela ne veut pas dire qu'il faut approuver le transport aérien stratégique, mais il faut être là exactement pour la raison que vous mentionnez. Par le passé, nous avons surtout utilisé les Antonov ukrainiennes pour envoyer une bonne partie de l'équipement. Il y a un besoin, cela ne fait aucun doute.

Mais la question est la suivante : Quelle est la manière la plus efficace et la plus rentable de satisfaire à ce besoin? Bien sûr, une solution possible consisterait à acheter un certain nombre d'avions, mais en faisant cela, si nous ne vendons pas d'autres avions, nous augmentons de manière importante les coûts de PF&E et nous pigeons dans le budget en capitaux, alors il faut se demander ce qu'on est prêt à abandonner pour obtenir cette capacité.

La présidente : Voulez-vous expliquer ce que signifie PF&E?

M. Calder : Il s'agit des coûts de personnel, de fonctionnement et d'entretien. Avoir une capacité de transport aérien stratégique, c'est une bonne chose, mais est-ce assez important pour que nous abandonnions ou reportons d'autres projets? Le gouvernement précédent a décidé que c'était suffisant de louer les Antonovs pour les fois que nous les utilisons, et cela semble être une bonne décision si l'on tient compte du budget.

We now have a new government, a new Parliament, and we are working on a defence policy. In a sense, everything is on the table, though a lot of those considerations would still apply. You have to look at it in terms of what you can afford.

Senator Banks: We had to stand in line waiting for some of those big planes to arrive, for our purposes. A fairly long list of people wanted access to them.

Mr. Calder: I am not aware of operations where we have tried to acquire strategic lift and it has not been available, or that we have been unduly delayed. That may have happened, but I do not recall that.

Senator Banks: Other senators asked you about the clean sheet of paper concept. If I understand correctly, you had a great deal to do with the 1994 white paper. I am not entirely cynical yet, but it is rather like the Russian Constitution in that if you look at it on paper it is absolutely terrific. If we had ever been able to do what the 1994 white paper said that we should have been able to do, and please correct me if I am wrong, we would all be much less unhappy, in some respects, than we are. The 1994 white paper said, for example, that we would be able to put a brigade in place and sustain it for a while. However, we have been unable to do that for a long time. I am told that we have even been unable to conduct exercises at the brigade level. How much faith can we have in a white paper or a green paper that states policy when we know that, in the past, we had a very good policy paper that was never implemented?

Mr. Calder: As you know, senator, from our previous discussions, I tend to be a little more optimistic or more positive than some of the critics. In many respects, the white paper was implemented and it was effective. However, even those of us involved in writing that paper recognize that we did not get it entirely right. We did not anticipate the number of operations that we would conduct abroad, their geographic scope and the need to put parcels of troops in a variety of different places, thus putting particular strain on the logistics. Our analysis of the problems that would arise in the 1990s was not entirely perfect, and it certainly underestimated the strain on individuals in the Canadian Forces and the degree to which that would push us to the thinness that Senator Atkins talked about.

In some respects policies become outdated simply because the circumstances change. Obviously, one hopes that we will get the analysis reasonably correct in the next paper. Of course, we also work on the assumption that the policy will be appropriately and properly funded.

Senator Banks: We all know the old saying about trying to plan the next war in the context of the last one because it is the only one we know. I have a terrible fear that is shared by others that we are not paying enough attention to the North and that a lot will happen in the North. Just by way of example, we have some boundary disputes in the North.

Nous avons maintenant un nouveau gouvernement, une nouvelle législature, et nous travaillons sur une politique de défense. D'une certaine manière, tout est sur la table, mais une bonne partie de ces arguments vont encore s'appliquer. Il faut tenir compte de ce que l'on peut se permettre.

Le sénateur Banks : Nous devions attendre en ligne pour certains de ces gros avions, pour votre information. Beaucoup de personnes voulaient les avoir.

M. Calder : À ma connaissance, lorsque nous voulions ces avions stratégiques, cela a toujours été possible et nous n'avons pas attendu trop longtemps. La situation contraire s'est peut-être produite, mais je ne m'en souviens pas.

Le sénateur Banks : D'autres sénateurs vous ont posé une question au sujet du concept d'un nouveau livre blanc. Si je comprends bien, vous avez pris part largement à l'élaboration du livre blanc de 1994. Je ne suis pas entièrement désabusé à ce sujet, mais c'est un peu comme la Constitution de la Russie, en ce sens que ce qui y est écrit est absolument magnifique. Si nous avions pu faire ce que prévoyait le livre blanc de 1994, corrigez-moi si je me trompe, nous aurions été beaucoup moins mécontents sur certains points. Par exemple, selon le livre blanc de 1994, nous aurions dû mettre une brigade en place et la faire fonctionner pendant un bout de temps. Cependant, cela fait longtemps que nous ne sommes pas capable de faire cela. On m'a dit que nous n'avons même pas pu effectuer des exercices à l'échelle de la brigade. Comment pouvons-nous avoir confiance dans une politique consignée dans un livre blanc ou un livre vert alors que nous savons, par expérience, que de très bonnes politiques sur papier n'ont jamais été appliquées?

M. Calder : Comme vous l'ont appris nos discussions précédentes, sénateur, je tends à être un peu plus optimiste ou plus positif que certains des détracteurs. À bien des égards, le Livre blanc a été mis en œuvre et a été efficace. Cependant, même ceux d'entre nous qui ont participé à sa rédaction reconnaissent qu'il n'est pas parfait. Nous n'avons pas prévu le nombre d'opérations que nous effectuerions à l'étranger, leur ampleur géographique et la nécessité de déployer des troupes en différents endroits, mettant ainsi à rude épreuve la logistique. Notre analyse des problèmes qui surgiraient dans les années 90 n'a pas été tout à fait parfaite, et elle a certainement sous-estimé le fardeau imposé aux membres des Forces canadiennes et à quel point cela nous mènerait à la minceur dont a parlé le sénateur Atkins.

À certains égards, les politiques deviennent désuètes simplement parce que les circonstances changent. On espère certes que notre analyse sera raisonnablement juste dans le prochain livre. Bien entendu, nous partons aussi de l'hypothèse que la politique sera convenablement financée.

Le sénateur Banks : Nous connaissons tous le vieil adage selon lequel on essaie de planifier la prochaine guerre dans le contexte de la précédente parce que c'est la seule qu'on connaît. Je crains terriblement, et je ne suis pas le seul, que nous ne portions pas suffisamment attention au Nord et qu'il s'y passe beaucoup de choses. Juste à titre d'exemple, nous avons certains différends frontaliers dans le Nord.

A great deal of international law, as I understand, is based on possession, occupation — how long people have been there. We cannot be there in a short time, but others can. Some have the capability of going, in the worst possible conditions, into areas that will fairly soon be in hot dispute because they are loaded with all kinds of resources. If someone else puts people there and builds a permanent establishment there and is able to justify it legally on the basis of possession by saying that they have been there for 10 years while Canadians have not — whether this is precisely military or not — we ignore that at our peril. If money were no object and we had enough to put ships, planes and people, not only military but also civilian, in the North, we could not do it for 10 years because of the time required to purchase, build and transport, as well as train the people.

I am asking for a response. In the paper that you are working on, I am hopeful that a critical and careful view will be taken of our surveillance capability, our presence, our enforcement of our sovereignty in the North and the questions of access to those waterways that we cannot currently contest, let alone protect.

Mr. Calder: You are absolutely right, senator. I would add to the considerations the issue of commercial air traffic over the North Pole, which is a new development. There is also the prospect of the Northwest Passage being opened up to shipping for a longer period of time, which could serve as an important route between Europe and China. Things are happening in the North that we have to consider.

I am not a lawyer, but my understanding is that our sovereignty over the land in the North is not contested, but it is contested over the passageways and so forth. That aside, one does have to be alert to this possibility.

Senator Banks: The contest I referred to was over the shelf that extends out from the north slope of Alaska and the question of the angle of the Alaska-Yukon border. You are right, that is not land, but there needs to be a presence in place.

Mr. Calder: We are talking about very large land, ocean and air areas. Quite frankly, you could put the entire Canadian Forces into the North and probably lose them, given the magnitude of the area. The challenge is to figure out the best and most effective way of pursuing our interests in the North that is affordable under the defence budget. Obviously, one wants to look at better techniques for surveillance.

Senator Banks: If we doubled the surveillance, we might be able to make as many as four surveillance flights per year.

Mr. Calder: Hopefully, technology will be of some assistance in that respect. Allow me to assure you that we are looking at this in the defence policy. I am not sure how it will come out, but that issue is on the table for consideration. Your concerns are shared by others who speak to me on these matters.

Une grande partie du droit international, comme je le comprends, repose sur la possession, l'occupation — le temps que les gens y ont passé. Nous ne pouvons y être rapidement, mais d'autres le peuvent. Certains disposent des moyens leur permettant d'aller, dans les pires conditions possibles, dans des régions qu'on se disputera très bientôt âprement parce qu'elles regorgent de toutes sortes de ressources. Si quelqu'un d'autre y installe des gens et y construit une installation permanente et peut justifier son geste légalement en se fondant sur la possession, disant qu'ils y sont depuis dix ans, alors que les Canadiens n'y sont pas — que ce soit dans un but militaire ou non — c'est quelque chose dont nous faisons fi à nos risques et périls. Si l'argent n'était pas un problème et que nous en avions suffisamment pour mettre des navires, des avions et des gens, pas seulement des militaires mais aussi des civils, dans le Nord, nous ne pourrions pas le faire avant dix ans à cause du temps nécessaire pour les achats, la construction et le transport de même que l'entraînement des gens.

Je cherche une réponse. Dans le document sur lequel vous travaillez, j'espère qu'on étudiera soigneusement notre capacité de surveillance, notre présence, l'exercice de notre souveraineté dans le Nord et les questions d'accès à ces voies maritimes que nous ne pouvons actuellement pas contester, et encore moins protéger.

M. Calder : Vous avez tout à fait raison, sénateur. J'ajouterais le trafic aérien commercial au-dessus du pôle Nord, qui est un nouvel élément. Il y a également la perspective d'une ouverture du passage du Nord-Ouest à la navigation pour une période plus longue, qui pourrait servir de route importante entre l'Europe et la Chine. Il se passe des choses dans le Nord que nous devons étudier.

Je ne suis pas avocat, mais je crois comprendre que notre souveraineté sur le territoire dans le Nord n'est pas contestée, mais qu'elle l'est sur les voies de communication, et cetera. Cela dit, c'est une possibilité qui requiert notre vigilance.

Le sénateur Banks : Le litige dont je parlais concernait le plateau qui s'étend depuis le versant nord de l'Alaska et la question de l'angle de la frontière Alaska-Yukon. Vous avez raison, il ne s'agit pas du territoire, mais il doit y avoir une présence sur place.

M. Calder : Nous parlons de très vastes régions, que ce soit sur terre, sur mer ou dans les airs. Franchement, on pourrait déployer toutes les Forces canadiennes dans le Nord et probablement en perdre la trace, étant donné l'immensité de la région. Le défi consiste à déterminer la façon la plus efficace de protéger nos intérêts dans le Nord qui soit à la mesure des moyens financiers de la Défense. De toute évidence, il faut envisager de meilleures techniques de surveillance.

Le sénateur Banks : Si la surveillance était doublée, nous pourrions être en mesure d'effectuer au moins quatre vols de surveillance par année.

M. Calder : Nous pourrions compter, je l'espère, sur la technologie à cet égard. Permettez-moi de vous assurer que nous nous penchons là-dessus dans la politique de défense. Je ne sais pas quelle en sera l'issue, mais cette question est étudiée. D'autres partagent vos préoccupations sur ces questions.

The Chairman: As a follow-up to Senator Banks' question, how closely do you work with the Coast Guard in respect of these issues? I realize the responsibility is split between the Department of Fisheries and Oceans and the Department of Transport. Their fleet is significantly older than the navy's fleet. Are they part of an ongoing review? Are you in consultation with them?

Mr. Calder: The Coast Guard is outside our bailiwick with respect to defence policy. However, work was done under the national security policy on marine security, which involves not only the navy but also the Coast Guard and the Department of Transport. There is an interdepartmental working group to deal with how those measures from the national security policy perspective are implemented.

The appropriate naval staff in the Department of Defence is, I understand, in intimate contact with both the Coast Guard and Transport Canada.

The Chairman: Earlier you were asked a question about threats and you said that global terrorism was the overarching one. You then gave examples of China, Taiwan, India, Pakistan, and North and South Korea. Could you describe how the Canadian Forces can have an impact on those areas of threat?

Mr. Calder: In those particular hot spots, if something were to go wrong, Canada, and probably the Canadian Forces, would be affected. I am not sure that the Canadian Forces can do anything at this time. It is possible that the foreign office may well be able to play a role in some of those areas, and obviously they do in working with the Indians and the Pakistanis. I am not sure there is a role for the Canadian Forces.

When dealing with failed and failing states there is a role for those states. What we are doing in Afghanistan is trying to help recreate a failed state.

The Chairman: Relate that to how someone living in Moose Jaw would understand how dealing with those threats that you listed or dealing with a failed state is a threat to that individual. How do you expect the average Canadian to perceive these as threats to their security and their safety?

Mr. Calder: Certainly before 9/11 it would have been impossible or a great challenge to argue to an average Canadian that the internal situation in Afghanistan was a direct threat to him or her. Post-9/11, where we have seen how al-Qaeda used Afghanistan and was in fact nurtured in Afghanistan, one can see that there is a direct relationship between Afghanistan as a failing state and what happened in 9/11, and what happened in 9/11 of course killed Canadians, as well as Americans and many other people. We have all learned a lesson.

Le président : Dans la même veine que la question du sénateur Banks, jusqu'à quel point collaborez-vous avec la Garde côtière sur ces questions? Je me rends compte que la responsabilité est partagée entre le ministère des Pêches et des Océans et le ministère des Transports. Leur flotte est considérablement plus vieille que celle de la marine. Participent-ils à un examen continu? Les consultez-vous?

M. Calder : En ce qui concerne la politique de défense, la Garde côtière ne relève pas de nous. Cependant, dans le cadre de la politique de sécurité nationale, du travail a été accompli sur la sécurité maritime, qui fait intervenir non seulement la marine, mais également la Garde côtière et le ministère des Transports. Un groupe de travail interministériel s'occupe de la mise en œuvre de ces mesures du point de vue de la politique de sécurité nationale.

Le personnel compétent de la marine au ministère de la Défense entretient, d'après ce que je crois comprendre, des liens étroits tant avec la Garde côtière qu'avec Transports Canada.

Le président : À une question qu'on vous a posée plus tôt au sujet des menaces, vous avez répondu que le terrorisme mondial était la principale. Vous avez ensuite évoqué la Chine, Taïwan, l'Inde, le Pakistan, la Corée du Nord et la Corée du Sud. Pouvez-vous nous dire quel rôle pourrait jouer les Forces canadiennes dans ces régions?

M. Calder : Dans ces points chauds particuliers, si les choses tournaient mal, le Canada, et probablement les Forces canadiennes, en ressentiraient les effets. Je ne suis pas sûr que les Forces canadiennes puissent faire quoi que ce soit à ce moment-ci. Il est possible que les Affaires étrangères puissent être en mesure de jouer un rôle dans certaines de ces régions et, de toute évidence, elles le font en travaillant avec les Indiens et les Pakistanais. Je ne suis pas sûr qu'il y ait un rôle pour les Forces canadiennes.

Elles en ont un pour ce qui est des États effondrés et des États déliquescents. Ce que nous faisons en Afghanistan, c'est essayer d'aider à recréer un État effondré.

Le président : Montrez-nous comment quelqu'un qui vit à Moose Jaw pourrait penser que ces menaces que vous avez énumérées ou les difficultés d'un État effondré représentent une menace pour lui. Comment s'attendre à ce que le Canadien moyen perçoive cela comme des menaces pour sa sécurité?

M. Calder : Certes, avant le 11 septembre, il aurait été impossible ou extrêmement difficile de faire comprendre au Canadien moyen que la situation interne en Afghanistan représentait une menace directe pour lui. Mais au lendemain des événements du 11 septembre qui ont montré comment al-Qaïda utilisait l'Afghanistan et y avait en fait pris son essor, on peut voir le lien direct entre l'Afghanistan comme État déliquescents et ce qui est arrivé le 11 septembre; et ce qui est arrivé le 11 septembre a bien entendu tué des Canadiens, de même que des Américains et bien d'autres gens. Nous avons tous appris une leçon.

A decade ago we dealt with failing or failed states, such as Somalia, for humanitarian purposes. I think we now have a new understanding that we cannot stand by and allow states to fail and do nothing about it, because they become breeding grounds for even greater difficulties.

The Chairman: With another colleague you talked about the European defence initiative. Do you believe that it will in fact increase European defence capabilities or are we seeing people just “double hatting” and not seeing any more boots on the ground?

Mr. Calder: The evidence does not support me particularly well in the sense that, over the life of the ESDP, with the exception of probably France and maybe the United Kingdom, defence expenditures in many European countries have been decreasing, but that does not necessarily mean they will continue to do that. I have been told by my European colleagues that, in most of the NATO European countries, it is much easier to get political support for a defence project or spending if it is put in a European context rather than in a NATO context. In that sense, my opposite numbers in Berlin, Paris or elsewhere would say this will improve European capabilities because it has more popular support in their countries.

The Chairman: Can you name an initiative where the European countries have managed to move forward without American leadership?

Mr. Calder: They have made progress in cooperating on lift, I believe, and some other areas.

The Chairman: Could you explain what you mean by “lift”? Could you be more precise?

Mr. Calder: The European Community is coming together and coordinating their air assets more effectively. They have also undertaken, as you know, to take over the peace support mission in Bosnia at the end of this year, so they will have the leadership there. They also had missions in the eastern Congo and Macedonia. They are in fact slowly but steadily proving that they can act without the Americans.

The Chairman: After Senator Nolin's question you talked to us about NATO. Do you have concerns about the governance of NATO now that we have an enlarged organization? Can we expect to have the same set of rules, the same requirement for consensus or unanimity on NATO decisions in the future, or will we see an inner and outer NATO?

Mr. Calder: NATO is evolving. At NATO meetings there are now 26 representatives in attendance. That is having an impact on NATO, but it is too early to say what that impact will be because expansion was recent. The consensus rule does exist, that is, the formal rule inside NATO. However, only on rare occasions is it exercised. I would hope that with 26 countries it is not exercised often. There is an issue about how NATO is governed and will be

Il y a dix ans, nous nous occupions d'États délinquants ou effondrés comme la Somalie, pour des raisons humanitaires. Je crois que nous avons maintenant compris que nous ne pouvons laisser des États aller à la dérive sans rien faire, parce qu'ils deviennent des terrains fertiles pour des difficultés encore plus grandes.

Le président : Vous avez parlé de l'initiative européenne de défense avec un autre collègue. Croyez-vous qu'elle augmentera dans les faits les capacités de défense européennes ou s'agit-il seulement d'une « dualité de fonctions » sans un accroissement du nombre de militaires sur le terrain?

M. Calder : Je ne suis pas tellement bien servi par les faits au sens où, pendant la durée de la PESD, à l'exception probablement de la France et peut-être du Royaume-Uni, les dépenses en matière de défense dans bon nombre de pays européens ont diminué, mais cela ne signifie pas nécessairement que cela va continuer. Mes collègues européens m'ont dit que dans la plupart des pays européens membres de l'OTAN, il est beaucoup plus facile d'obtenir un appui politique pour des dépenses ou un projet de défense s'ils sont placés dans un contexte européen plutôt que dans celui de l'OTAN. En ce sens, mes interlocuteurs à Berlin, Paris ou ailleurs diraient que l'initiative améliorera les capacités européennes parce qu'elle dispose d'un soutien plus populaire dans leurs pays.

Le président : Pouvez-vous nommer une initiative où les pays européens ont réussi à aller de l'avant sans le leadership américain?

M. Calder : Ils ont fait des progrès en coopérant sur le transport aérien, je crois, et dans certains autres domaines.

Le président : Pourriez-vous expliquer ce que vous voulez dire par « transport aérien »? Pourriez-vous être plus précis?

M. Calder : La Communauté européenne collabore et coordonne ses capacités aériennes plus efficacement. Ses membres ont également entrepris, comme vous le savez, de prendre en charge la mission de paix en Bosnie à la fin de cette année, si bien qu'ils y exerceront le leadership. Ils ont également effectué des missions dans l'est du Congo et en Macédoine. Ils sont en train de prouver lentement mais sûrement qu'ils peuvent agir sans les Américains.

Le président : Après la question du sénateur Nolin, vous nous avez parlé de l'OTAN. Êtes-vous inquiet de la gouvernance de l'OTAN maintenant que l'organisation est élargie? Pouvons-nous nous attendre à ce que les mêmes séries de règles, la même exigence de consensus ou d'unanimité s'appliquent aux décisions de l'OTAN à l'avenir, ou celles-ci seront-elles prises par un petit groupe sélect plutôt que par tous?

M. Calder : L'OTAN évolue. Vingt-six représentants assistent maintenant à ses réunions. Cela n'est pas sans effet sur l'OTAN, mais il est trop tôt pour dire quel en sera l'impact parce que l'expansion est récente. La règle du consensus existe effectivement, à savoir la règle officielle au sein de l'OTAN. Cependant, elle n'est appliquée qu'en de rares occasions. J'espère qu'avec 26 pays, elle ne le sera pas souvent. On s'interroge sur la

governed in the future. From what I have seen from attending NATO meetings, particularly at the ministerial level, it is working effectively, but it is still a work-in-progress.

The Chairman: You spoke to the committee about a shift from Canada's historical expeditionary posture in terms of its defence capabilities, and you have talked about a need for some rebalancing towards the defence of North America. Could you talk to us a little more about that and what sort of rebalancing you see?

Mr. Calder: I should caveat that by saying that one would hope that this will not be at the expense of international operations which will remain important, although those decisions have yet to be made. There are areas, for example, follow-on actions in the national security policy with respect to marine security that may be worth pursuing within the defence context.

Other contributions could be made to make us more effective against terrorist attacks. I do not think I can go much beyond that because I would then get into dealing with the proposals that are on the table for the decisions of ministers.

The Chairman: Thank you. Senator Nolin, did you have a follow-up?

Senator Nolin: I will start on a note of optimism. You talked about the North, and my colleague Senator Banks raised a very important question about the North. Perhaps you have been in contact with your Norwegian colleague, but you will be interested to know that the Minister of Foreign Affairs, at a recent conference, talked about the sensitivity of the North, that the North is opening up and warming up, so that the route to Asia will be much more open for business. It will be interesting for you to be in touch with those people to see how they are dealing with that, in light of their own military forecasting.

My follow-up question deals with Afghanistan and the continuing conflict. Do you think that the training of our infantry and the equipment that we are providing to our infantry needs to be adapted, taking into consideration the lessons of Afghanistan?

Mr. Calder: This is not my field but, if you were to ask LGen. Hillier, for example, who has just returned, or MGen. Leslie, who was there, I think they would say yes to that question. In other words, as in any sort of operation like this, you do learn things that you did not know before. You encounter new experiences. As LGen. Hillier was explaining to us just a couple of days ago, in Afghanistan you are in an environment where you are operating in the midst of people, some of whom are your supporters and some of whom are your enemies and you cannot tell them apart. On one street corner you can be providing humanitarian assistance; on another street corner two blocks away you can be fighting someone.

façon dont l'OTAN est régie et sera régie à l'avenir. D'après ce que j'ai constaté en assistant aux réunions de l'OTAN, notamment au niveau ministériel, cela marche bien, mais c'est encore en cours d'élaboration.

Le président : Vous avez dit au comité que le Canada s'écartait de sa position historique pour ce qui est de ses capacités de défense, et avez parlé de la nécessité d'un rééquilibrage vers la défense de l'Amérique du Nord. Pourriez-vous nous en dire un peu plus et nous dire quelle sorte de rééquilibrage vous entrevoyez?

M. Calder : Je ferai une mise en garde en disant qu'on espère que cela ne sera pas aux dépens des opérations internationales qui demeureront importantes, bien que ces décisions n'aient pas encore été prises. Il y a des domaines, par exemple, les actions de suivi dans la politique de sécurité nationale concernant la sécurité maritime qu'il vaudrait peut-être la peine d'étudier dans le contexte de la défense.

D'autres contributions pourraient être envisagées pour accroître notre efficacité contre des attaques terroristes. Je ne pense pas pouvoir en dire beaucoup plus parce que j'aborderais alors les propositions soumises aux ministres pour décision.

Le président : Merci. Sénateur Nolin, aviez-vous une question dans la même veine?

Le sénateur Nolin : Je vais commencer sur une note optimiste. Vous avez parlé du Nord, et mon collègue le sénateur Banks a soulevé une question très importante à son sujet. Peut-être avez-vous eu des contacts avec votre collègue norvégien, mais il vous intéressera d'apprendre que le ministre des Affaires étrangères, lors d'une conférence récente, a parlé du caractère sensible du Nord, de l'ouverture et du réchauffement du Nord, si bien que la route vers l'Asie sera beaucoup plus ouverte au commerce. Ce sera intéressant pour vous de communiquer avec ces personnes pour voir comment elles envisagent la chose, à la lumière de leurs propres prévisions militaires.

Ma question traite de l'Afghanistan et du conflit qui y persiste. Pensez-vous que l'entraînement de notre infanterie et l'équipement que nous leur fournissons doivent être adaptés, compte tenu des leçons apprises de l'Afghanistan?

M. Calder : Ce n'est pas mon domaine, mais si vous posiez la question au lieutenant-général Hillier, par exemple, qui vient juste de rentrer, ou au major-général Leslie, qui y était, je crois qu'ils répondraient oui à cette question. Autrement dit, comme dans toute opération de ce genre, vous apprenez des choses que vous ne saviez pas auparavant. Vous faites de nouvelles expériences. Comme le lieutenant-général Hillier nous l'expliquait il y a quelques jours, en Afghanistan, vous vous retrouvez dans un milieu où vous côtoyez les gens, dont certains sont vos amis et certains vos ennemis, et vous ne pouvez faire la différence. À un coin de rue, vous pouvez être en train de fournir une aide humanitaire et deux coins de rue plus loin, en train de combattre quelqu'un.

I think that the army would tell you that, indeed, they have learned lessons in Afghanistan which they will incorporate and, as a result, they will be more effective.

Senator Nolin: The departments have undertaken a review in Europe. My underlying question is: To what extent are those lessons part of your thinking for the future?

Mr. Calder: A lot of those lessons are at a level of detail that we would be unlikely to get into in a policy paper, except at the highest level. However, that will not stop the army from going ahead and incorporating those lessons into their standard way of doing things.

Senator Nolin: Terrorism being the ultimate concern, is that the theatre of the future that we should be ready for? In proposing to your political masters a new framework, do you focus on the fact that that kind of theatre is the war of the future and that we should be prepared for that?

Mr. Calder: That is right, although you make me nervous when you put it quite that way. It relates to niche and specialization.

Senator Nolin: I tried not to use those words.

Mr. Calder: We have to be prepared to deal with future Afghanistan-type situations. We probably have to be prepared to be in Afghanistan for a significant number of years. I hesitate to say that is what we have to prepare for, because as soon as you say that, something else will come along. That is why we have always stressed, in defence policy, the requirement for general capabilities, for flexibility, for multi-purpose combat capability. You must be able to adapt.

For example, the situation we encountered in Afghanistan was different from the one we had in East Timor, and that was different from the one we encountered in Bosnia. You must ensure that your general principles are correct. You need to maintain flexibility, and then you hope the members of the Canadian Forces are smart enough to adapt. Quite frankly, so far they have demonstrated that they are pretty good at doing precisely that.

Senator Banks: My question has to do with the policy review you are now undertaking. In one of our reports we strongly questioned the wisdom of trying to devise a military policy in the absence of a clear foreign policy. To put it simply, if a country decides, as a long and distinguished list of countries has from time to time, whether by osmosis or the accidents of time and geography or whatever, that it is going to have an empire, then it must have a military force and make a commitment to it. Alternatively, a country may decide that it will be like Costa Rica and have no military force at all. Many choices can be made between those two extremes.

How much sense does it make to you to be undertaking military planning for expenditures, acquisitions, design, the very nature of what we do, in a vacuum as far as a clear policy is

Je pense que l'armée vous dirait qu'en effet elle a tiré des enseignements des leçons qu'elle a apprises en Afghanistan et que par conséquent elle sera plus efficace.

Le sénateur Nolin : Les ministères ont entrepris un examen en Europe. Voici ma question : Dans quelle mesure ces leçons font-elles partie de votre réflexion pour l'avenir?

M. Calder : Beaucoup de ces leçons sont à un niveau de détail que nous pourrions difficilement intégrer dans un document d'orientation, sauf au niveau le plus élevé. Cependant, cela n'empêchera pas l'armée d'aller de l'avant et d'intégrer ces leçons à son *modus operandi* standard.

Le sénateur Nolin : Le terrorisme étant la préoccupation ultime, est-il le théâtre du futur auquel nous devrions nous préparer? En proposant à vos maîtres politiques un nouveau cadre, vous concentrez-vous sur le fait que ce genre de théâtre est la guerre du futur et que nous devrions nous y préparer?

M. Calder : Oui, bien que vous me rendiez nerveux quand vous l'exprimez de cette façon. Cela concerne le créneau et la spécialisation.

Le sénateur Nolin : J'ai essayé de ne pas utiliser ces mots.

M. Calder : Nous devons nous préparer à faire face à l'avenir à des situations ressemblant à celle de l'Afghanistan. Nous devons probablement être prêts à demeurer en Afghanistan pendant bon nombre d'années. J'hésite à dire que c'est à cela que nous devons nous préparer, parce que dès qu'on le dit, quelque chose d'autre survient. C'est pourquoi nous avons toujours insisté, dans la politique de défense, sur la nécessité de disposer de capacités générales, de flexibilité, d'une capacité de combat polyvalente. Nous devons être capables de nous adapter.

Par exemple, la situation que nous avons rencontrée en Afghanistan était différente de celle que nous avions connue au Timor-Oriental, et celle-là était différente de ce que nous avions connu en Bosnie. Il faut s'assurer que les principes généraux sont justes. Il faut conserver une flexibilité et ensuite espérer que les membres des Forces canadiennes sauront s'adapter. Honnêtement, jusqu'à présent, ils ont montré qu'ils réussissent très bien à le faire.

Le sénateur Banks : Ma question a trait à l'examen que vous entreprenez maintenant. Dans l'un de nos rapports, nous avons fortement remis en question la sagesse consistant à essayer d'élaborer une politique militaire en l'absence d'une politique étrangère claire. En termes simples, si un pays décide, comme l'ont fait de temps en temps une longue liste de pays réputés, que ce soit par osmose ou en raison d'accidents dus à l'époque ou à la géographie, ou Dieu sait quoi, d'avoir un empire, il doit alors se doter d'une force militaire qu'il doit soutenir. En revanche, un pays peut décider qu'il sera comme le Costa Rica et n'aura aucune force militaire. Bien des choix peuvent être faits entre ces deux extrêmes.

Jusqu'à quel point trouvez-vous sensé d'entreprendre une planification militaire pour des dépenses, des acquisitions, de la conception, l'essence même de ce que nous faisons, dans un vide

concerned? I am exaggerating slightly but not by much. This is not a chicken-and-egg question. Defence policy must, per force, follow on national foreign policy, must it not?

Mr. Calder: In part, I agree. What you say is true with respect to the international operations of the Canadian Forces. We are doing the international policy review in order to set an international framework.

Senator Banks: Will it come first?

Mr. Calder: It will either come out and it will be followed immediately by a defence paper, or it will come out and a defence paper will come later. It will not be the other way around. The idea is certainly that what we produce will derive from the international policy review, the principles therein, and the two should fit together in a seamless fashion.

I said that I agree with you in part because the Canadian Forces do have roles to play inside Canada. They provide aid to the civil power, humanitarian assistance, and so forth regardless of their foreign policy. We must always keep in mind the domestic requirements of the Canadian Forces as well as the international requirements. We must keep both in mind.

Senator Banks: I agree, but when you are designing the forces, and that is a given, aspects of it have to be guided by a clear foreign policy. Will we be peacemakers, peacekeepers or humanitarians, or will we make war?

Mr. Calder: One would hope that a foreign policy would give a sense of where in the world the Canadian Forces should operate, what kind of missions they should operate, for what purposes they should operate, because that makes it much easier for us to plan if those things are clear.

Senator Banks: It also makes it easier to plan the means by which we will get there.

The Chairman: On behalf of the committee, thank you Dr. Calder. Your testimony, as always, has been helpful. Our committee is off to a good start in its effort to review the role and activities of the Canadian Forces. We look forward to having you before us again.

Mr. Calder: Thank you.

The Chairman: If you have questions or comments, please visit our Web site by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. You may also contact the clerk of the committee at 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee. This meeting is suspended and we will reconvene in the next room in camera in three minutes.

The committee continued in camera.

en ce qui concerne une politique claire? J'exagère un peu mais pas trop. Cela n'a rien à voir avec la question de la poule et l'œuf. La politique de défense ne doit-elle pas forcément suivre la politique étrangère nationale?

M. Calder : Je suis d'accord en partie. Ce que vous dites est vrai en ce qui concerne les opérations internationales des Forces canadiennes. Nous procédons à l'examen des politiques internationales afin d'établir un cadre international.

Le sénateur Banks : Viendra-t-il en premier?

M. Calder : Soit il sortira et sera suivi immédiatement d'un livre sur la défense, soit il sortira et un livre sur la défense sortira plus tard. Ce ne sera pas l'inverse. Certes, l'idée consiste à ce que nos conclusions découlent de l'examen des politiques internationales, ses principes, et les deux devraient s'intégrer sans heurts.

J'ai dit que j'étais d'accord avec vous en partie parce que les Forces canadiennes ont des rôles à jouer au Canada. Elles fournissent une aide au pouvoir civil, une aide humanitaire, et cetera, indépendamment de la politique étrangère. Nous devons toujours garder à l'esprit le mandat des Forces canadiennes au pays de même que son mandat international. Nous devons tenir compte des deux.

Le sénateur Banks : Je suis d'accord, mais comme on en est à définir les Forces, et c'est un fait qu'il faut accepter, certains aspects de cet exercice doivent être guidés par une politique étrangère claire. Serons-nous des pacificateurs, des gardiens de la paix, des travailleurs humanitaires, ou ferons-nous la guerre?

M. Calder : Il est à espérer qu'une politique étrangère donnerait une idée de l'endroit où les Forces canadiennes devraient être déployées dans le monde, pour quelles sortes de missions, à quelles fins, parce que c'est beaucoup plus facile pour nous de planifier si ces choses sont claires.

Le sénateur Banks : C'est alors beaucoup plus facile de planifier les moyens qui nous permettront d'y arriver.

Le président : Au nom du comité, je vous remercie, monsieur Calder. Comme toujours, votre témoignage a été utile. Notre comité part du bon pied pour entreprendre l'examen du rôle et des opérations des Forces canadiennes. Nous sommes impatients de vous recevoir à nouveau.

M. Calder : Merci.

Le président : Si vous avez des questions ou des commentaires, veuillez vous rendre sur notre site Web à l'adresse www.sen-sec.ca. Nous y affichons les témoignages de même que les calendriers de comparutions confirmées. Vous pouvez aussi communiquer avec la greffière du comité au 1-800-267-7362 pour de plus amples renseignements ou pour rejoindre des membres du comité. La séance est suspendue. Nous reprendrons nos travaux dans la salle d'à côté à huis clos dans trois minutes.

La séance se poursuit à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESS

Monday, October 25, 2004

Department of National Defence:

Kenneth J. Calder, Assistant Deputy Minister (Policy).

TÉMOIN

Le lundi 25 octobre 2004

Ministère de la Défense nationale:

Kenneth J. Calder, Sous-ministre adjoint (Politiques).





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

National Security and Defence

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Monday, November 1, 2004

Issue No. 2

Third meeting on:
Canada's national security policy

INCLUDING:
THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget — Study of the national security policy
for Canada, 2004-05)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité sénatorial
permanent de la*

Sécurité nationale et de la défense

Président :
L'honorable COLIN KENNY

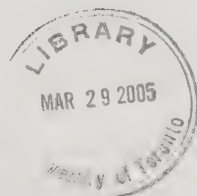
Le lundi 1^{er} novembre 2004

Fascicule n° 2

Troisième réunion concernant :
La politique de sécurité nationale du Canada

Y COMPRIS :
LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Budget — Étude d'une politique nationale sur la sécurité
pour le Canada, 2004-2005)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	Lynch-Staunton
* Austin, P.C. (or Rompkey, P.C.)	Meighen
Banks	Mercer
* Kinsella (or Stratton)	Moore
	Trenholme Counsell

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Moore is substituted for that of the Honourable Senator Day (*November 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Stollery is substituted for that of the Honourable Senator Cordy (*November 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Rompkey is substituted for that of the Honourable Senator Banks (*November 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Mercer is substituted for that of the Honourable Senator Munson (*November 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Trenholme Counsell is substituted for that of the Honourable Senator Stollery (*November 2, 2004*).

The name of the Honourable Senator Banks is substituted for that of the Honourable Senator Rompkey (*November 4, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs :

Atkins	Lynch-Staunton
* Austin, C.P. (ou Rompkey, C.P.)	Meighen
Banks	Mercer
* Kinsella (ou Stratton)	Moore
	Trenholme Counsell

**Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Moore est substitué à celui de l'honorable sénateur Day (*le 1^{er} novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Stollery est substitué à celui de l'honorable sénateur Cordy (*le 1^{er} novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Rompkey est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 1^{er} novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Munson (*le 1^{er} novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Trenholme Counsell est substitué à celui de l'honorable sénateur Stollery (*le 2 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Rompkey (*le 4 novembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, November 1, 2004

(4)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 5:02 p.m., in room 160-S (Subcommittee Room), Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Forrestall, Kenny, Lynch-Staunton, Meighen, Mercer, Moore, Rompkey, P.C., and Stollery (9).

Other senator present: The Honourable Senator Nolin (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Dawson and William Price, Analysts; Kevin Pittman, Legislative Clerk, Committees Directorate.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

It was moved by the Honourable Senator Forrestall that the Chair of the Subcommittee on Veterans Affairs be authorized to seek the authority of the Senate for the following order of reference:

That the Senate Committee on National Security and Defence be authorized to undertake a study on:

- (a) the services and benefits provided to veterans in recognition of their services to Canada, in particular examining:
 - access to priority beds for veterans in community hospitals;
 - availability of alternative housing and enhanced home care;
 - standardization of services throughout Canada;
 - monitoring and accreditation of long term care facilities;
- (b) the commemorative activities undertaken by the Department of Veterans Affairs to keep alive for all Canadians the memory of the veterans achievements and sacrifices; and
- (c) the need for an updated Veterans Charter to outline the right to preventative care, family support, treatment and re-establishment benefits;

That the papers and evidence received and taken during the Third Session of the Thirty-seventh Parliament be referred to the Committee;

That the Committee report to the Senate from time to time, no later than June 30, 2005.

The question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 1^{er} novembre 2004

(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 17 h 2, dans la salle 160-S (annexe) de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Forrestall, Kenny, Lynch-Staunton, Meighen, Mercer, Moore, Rompkey, C.P., et Stollery (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Nolin (1).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et William Price, analystes; Kevin Pittman, greffier législatif, Direction des comités.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

L'honorable sénateur Forrestall propose que l'on permette au président du Sous-comité des anciens combattants de demander l'autorisation du Sénat au sujet de l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à entreprendre une étude sur :

- a) les prestations et services offerts aux anciens combattants en reconnaissance des services qu'ils ont fournis au Canada, et plus particulièrement :
 - l'accès prioritaire à des lits pour les anciens combattants dans les hôpitaux communautaires;
 - des places dans des centres d'hébergement et de meilleurs soins à domicile;
 - l'uniformisation des services dans tout le Canada;
 - la surveillance et l'agrément des établissements de soins de longue durée;
- b) les activités commémoratives organisées par le ministère des Anciens combattants pour rappeler à tous les Canadiens les réalisations et les sacrifices des anciens combattants;
- c) la nécessité de réviser la Charte des anciens combattants pour souligner le droit à des soins préventifs, au soutien de la famille, à des traitements et à des prestations de réinstallation;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus durant la troisième session de la trente-septième législature soient déferés au comité;

Que le comité fasse périodiquement rapport au Sénat, au plus tard le 30 juin 2005.

La question, mise aux voix, est adoptée.

It was moved by the Honourable Senator Moore that the budget application for 2004-05 be amended to include \$40,100 for the attendance of senators at conferences.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 5:59 p.m., the committee suspended its sitting.

At 6:05 p.m., the committee resumed its sitting in public in room 160-S, Centre Block.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1 of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Department of National Defence:

Alan Williams, Assistant Deputy Minister (Matériel).

Carleton University:

Norman Hillmer, Professor of History and International Affairs.

The Chair made an opening statement.

Alan Williams made a presentation and answered questions.

At 7:41 p.m., the committee suspended its sitting.

At 7:45 p.m., the committee resumed its sitting.

The Chair made a statement.

Norman Hillmer made a presentation and answered questions.

At 8:55 p.m., the committee suspended its sitting.

At 9:00 p.m., the committee resumed its sitting in camera in room 160-S (Subcommittee Room) to consider its draft agenda in accordance with rule 92(2)(e).

At 9:19 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

L'honorable sénateur Moore propose que la demande de budget pour 2004-2005 soit modifiée pour y inclure 40 100 \$ destinés à couvrir les frais de participation des sénateurs à des conférences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 17 h 59, le comité interrompt sa séance.

À 18 h 5, le comité reprend sa séance publique dans la salle 160-S de l'édifice du Centre.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen sur la nécessité d'avoir une politique de sécurité nationale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ministère de la Défense nationale :

Alan Williams, sous-ministre adjoint (Matériel).

Université Carleton :

Norman Hillmer, professeur d'histoire et d'affaires internationales.

Le président fait une allocution d'ouverture.

Alan Williams fait une déclaration puis répond aux questions.

À 19 h 41, le comité interrompt sa séance.

À 19 h 45, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

Norman Hillmer fait une déclaration puis répond aux questions.

À 20 h 55, le comité interrompt à nouveau sa séance.

À 21 heures, le comité poursuit ses travaux à huis clos dans la salle 160-S (annexe) pour examiner son projet d'ordre du jour, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement.

À 21 h 19, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, November 4, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

SECOND REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, to examine and report on the national security policy for Canada, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to adjourn from place to place within Canada and to travel inside and outside Canada, for the purpose of such study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

COLIN KENNY

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 4 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004 à étudier, afin d'en faire rapport, sur la politique nationale sur la sécurité pour le Canada, demande respectueusement que le comité soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire, ainsi qu'à s'ajourner d'un lieu à l'autre au Canada et de voyager à l'intérieur et à l'extérieur du Canada aux fins de ses travaux.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE**

SPECIAL STUDY

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday, October 20, 2004:

The Honourable Senator Kenny moved, seconded by the Honourable Senator Day:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security policy of Canada. In particular, the Committee shall be authorized to examine:

- (a) the capability of the Department of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada and its ability to respond to and prevent a national emergency or attack, and the capability of the Department of Public Safety and Emergency Preparedness to carry out its mandate;
- (b) the working relationships between the various agencies involved in intelligence gathering, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and how these functions might be enhanced;
- (c) the mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in intelligence gathering; and
- (d) the security of our borders and critical infrastructure.

That the papers and evidence received and taken during the Thirty-seventh Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate no later than March 31, 2006 and that the Committee retain all powers necessary to publicize the findings of the Committee until May 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul Bélisle

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE**

ÉTUDE SPÉCIALE

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2005**

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 20 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Kenny propose, appuyé par l'honorable sénateur Day,

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à mener une étude et à faire rapport sur la politique de sécurité nationale du Canada. Le Comité sera en particulier autorisé à examiner:

- a) la capacité du ministère de la Défense nationale de défendre et de protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada et sa capacité de réagir à une urgence nationale ou à une attaque et de prévenir ces situations, ainsi que la capacité du ministère de la Sécurité publique et de la Protection civile de remplir son mandat;
- b) les relations de travail entre les divers organismes participant à la collecte de renseignements, comment ils recueillent, colligent, analysent et diffusent ces renseignements, et comment ces fonctions pourraient être améliorées;
- c) les mécanismes d'examen de la performance et des activités des divers organismes participant à la collecte de renseignements;
- d) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles.

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus lors de la trente-septième législature soient déferés au Comité; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2006 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'au 31 mai 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 143,000
Transportation and Communications	479,000
All Other Expenditures	<u>28,600</u>
TOTAL	\$ 650,600

The above budget was approved by the Standing Committee on National Security and Defence on October 27, 2004, and amended on November 1, 2004.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date	Colin Kenny
	Chair, Standing Senate Committee on National Security and Defence

Date	George Furey
	Chair, Standing Committee on Internal Economy, Budgets, and Administration

FOR INFORMATION ONLY

Fiscal year	1999-2000	2000-2001	2001-2002	2002-2003	2003-2004
Total approved	—	—	\$ 364,200	\$ 477,170	\$ 359,077
Expenditures	—	—	\$ 316,959	\$ 359,844	\$ 282,413

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	143 000 \$
Transport et communications	479 000
Autres dépenses	<u>28 600</u>
TOTAL	650 600 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense le 27 octobre 2004 et amendé le 1^{er} novembre 2004.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le budget sera étudié.

Date	Colin Kenny
	Président, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense

Date	George Furey
	Président, Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration

POUR INFORMATION SEULEMENT

Exercice financier	1999-2000	2000-2001	2001-2002	2002-2003	2003-2004
Budget approuvé	—	—	364 200 \$	477 170 \$	359 077 \$
Dépenses	—	—	316 959 \$	359 844 \$	282 413 \$

**STANDING COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE
SPECIAL STUDY
EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Professional Services

Senior Military Advisor (5 months @ \$3,100)	\$ 15,500
Military Advisor (Enlisted Personnel) (5 months @ \$300)	1,500
National Security Advisor (5 months @ \$3,100)	15,500
Communications Consultant (5 months @ \$1,680)	8,400
Writer-Editor-Researcher (5 months @ \$2,400)	12,000
Clerical Assistance (5 months @ \$1,000)	5,000

2. Reporting and Transcribing Services

12 days at \$2,500	30,000
--------------------	--------

3. Translation and Interpretation Services

7 days at \$2,500 = \$ 17,500	35,000
5 days at \$3,500 = \$ 17,500	

4. Meals

Working meals (17 meals at \$300 each)	5,100
Working meals (Travel)	3,000

5. Hospitality

	2,000
--	-------

6. Advertising

	5,000
--	-------

7. Conference Fees

	<u>5,000</u>
--	--------------

Total — Professional and Other Services

\$ 143,000

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

**A. Travel for Public Hearings and Fact-Finding in Regina, Winnipeg, Windsor,
CFB Borden, Toronto and Kingston**

November 28, 2004 to December 3, 2004

Participation: 9 senators + 2 clerks + 3 consultants + 2 researchers +
1 administrative assistant + 3 interpreters + 1 French Debates + 1 Media
Relations = 22 Participants

Air transportation:

9 x \$3,900 (business class)	\$ 35,100
13 x \$3,500 (economy)	45,500

Ground Transportation:

Taxis = \$100 x 22 participants	2,200
Bus and other transportation = \$5,000	5,000

Per diem and incidentals:

6 days at \$73.10/day x 22 participants	9,650
---	-------

Hotel accommodations:

5 nights @ \$180/night x 22 participants	19,800
--	--------

Miscellaneous:	<u>12,000</u>
-----------------------	---------------

Total

\$ 129,250

**B. Travel for Public Hearings and Fact-Finding in St. John's,
Charlottetown and Saint John**

January 30, 2005 to February 2, 2005

Participation: 9 senators + 2 clerks + 3 consultants + 2 researchers +
1 administrative assistant + 3 interpreters + 1 French Debates + 1 Media
Relations = 22 Participants

Air transportation:

9 x \$3,900 (business class) \$ 35,100

13 x \$3,400 (economy) 44,200

Ground Transportation:

Taxis = \$100 x 22 participants 2,200

Bus and other transportation = \$5,000 5,000

Per diem and incidentals:

6 days at \$73.10/day x 22 participants 9,650

Hotel accommodations:

5 nights @ \$180/night x 22 participants 19,800

Miscellaneous: 10,000

Total \$ 125,950

C. Travel for Public Hearings and Fact-Finding in Edmonton and Calgary

Fact-Finding in Colorado Springs and Denver

February 27, 2005 to March 4, 2005

Participation (Canada): 9 senators + 2 clerks + 3 consultants + 2 researchers
+ 1 administrative assistant + 3 interpreters + 1 French Debates + 1 Media
Relations = 22 Participants

Participation (United States): 9 senators + 1 clerk + 3 consultants +
2 researchers + 1 Media Relations = 16 Participants

Air transportation:

9 x \$5,500 (business class) \$ 49,500

7 x \$4,700 (economy) 32,900

6 x \$3,300 (economy) 19,800

Ground Transportation:

Taxis = \$100 x 22 participants 2,200

Bus and other transportation = \$6,000 6,000

Per diem and incidentals:

2 days at \$73.10/day x 16 participants (Canada) 2,350

4 days at \$92.84/day x 16 participants (United States) 5,950

3 days at \$73.10/day x 6 participants (Canada) 1,350

Hotel accommodations:

2 nights @ \$180/night x 22 participants 7,950

3 nights @ \$300/night x 16 participants 14,400

Miscellaneous: 14,000

Total \$ 156,400

2. Conferences

Air transportation: \$ 20,000

Ground transportation: 2,000

Per diem and incidentals: 3,500

Hotel accommodations: 6,600

Miscellaneous: 3,300

Total: \$ 35,400

3. Promotion of Reports

Travel and Living Expenses \$ 20,000

4. Communications/Courier	<u>\$ 12,000</u>	
Total — Transportation and Communications		\$ 479,000
ALL OTHER EXPENDITURES		
1. Rentals of meeting rooms		
12 days @ \$ 1,500	\$ 18,000	
2. Purchase of books and periodicals	2,000	
3. Plaques	5,000	
4. Miscellaneous contingencies	<u>3,600</u>	
Total — All Other Expenditures		<u>\$ 28,600</u>
GRAND TOTAL		<u>\$ 650,600</u>

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director of Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE
ÉTUDE SPÉCIALE**

**EXPLICATION DES POSTES DE DÉPENSES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

1. Services professionnels		
Conseiller militaire principal (5 mois à 3 100 \$)	15 500 \$	
Conseiller militaire (membre de l'effectif militaire) (5 mois à 300 \$)	1 500	
Conseiller en sécurité nationale (5 mois à 3 100 \$)	15 500	
Consultant en communications (5 mois à 1 680 \$)	8 400	
Rédacteur-réviseur-attaché de recherche (5 mois à 2 400 \$)	12 000	
Soutien de bureau (5 mois à 1 000 \$)	5 000	
2. Services de compte rendu et de transcription		
12 jours à 2 500 \$	30 000	
3. Services de traduction et d'interprétation		
7 jours à 2 500 \$ = 17 500 \$	35 000	
5 jours à 3 500 \$ = 17 500 \$		
4. Repas		
Repas de travail (17 repas à 300 \$ chaque)	5 100	
Repas de travail (Voyage)	3 000	
5. Accueil (0410)	2 000	
6. Publicité	5 000	
7. Frais d'inscription	5 000	
Total — Services professionnels et autres		143 000 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

1. Frais de déplacement		
A. Déplacements pour audiences publiques et missions d'étude à Regina, Winnipeg, Windsor, BFC Borden, Toronto et Kingston		
Du 28 novembre 2004 au 3 décembre 2004		
Participation (Canada) : 9 sénateurs + 2 greffiers + 3 consultants + 1 adjointe administrative + 2 attachés de recherche + 3 interprètes + 1 membre francophone des Débats + 1 représentante des relations avec les médias = 22 participants		
Transport aérien :		
9 x 3 900 \$ (classe affaires)	35 100 \$	
13 x 3 500 \$ (classe économie)	45 500	
Transport au sol :		
Taxis = 100 \$ x 22 participants	2 200	
Autocar et autre transport = 5 000 \$	5 000	
Indemnités journalières et faux frais :		
6 jours à 73,10 \$/jour x 22 participants	9 650	
Hébergement à l'hôtel :		
5 nuits à 180 \$ / nuit x 22 participants	19 800	
Divers :	12 000	
Total		129 250 \$

B. Déplacements pour audiences publiques et missions d'étude à St. John's, Charlottetown et Saint John

Du 30 janvier 2005 au 2 février 2005

Participation (Canada) : 9 sénateurs + 2 greffiers + 3 consultants + 1 adjointe administrative + 2 attachés de recherche + 3 interprètes + 1 membre francophone des Débats + 1 représentante des relations avec les médias = 22 participants

Transport aérien :

9 x 3 900 \$ (classe affaires)	35 100 \$
13 x 3 400 \$ (classe économie)	44 200

Transport au sol

Taxis = 100 \$ x 22 participants	2 200
Autocar et autre transport = 5 000 \$	5 000

Indemnités journalières et faux frais :

4 jours à 73,10 \$/jour x 22 participants	6 450
---	-------

Hébergement à l'hôtel :

3 nuits à 180 \$/nuit x 22 participants	11 900
---	--------

Divers :

	8 000
--	-------

Total

112 850 \$

C. Déplacements pour audiences publiques et missions d'étude à Edmonton et Calgary

Missions d'étude à Colorado Springs et Denver

Du 27 février 2005 au 4 mars 2005

Participation : 9 sénateurs + 2 greffiers + 3 consultants + 1 adjointe administrative + 2 attachés de recherche + 3 interprètes + 1 membre francophone des Débats + 1 représentante des relations avec les médias = 22 participants

Participation (États-Unis) : 9 sénateurs + 1 greffier + 3 consultants + 2 attachés de recherche + 1 représentante des relations avec les médias = 16 participants

Transport aérien :

9 x 5 500 \$ (classe affaires)	49 500 \$
7 x 4 700 \$ (classe économie)	32 900
6 x 3 300 \$ (classe économie)	19 800

Transport au sol

Taxis = 100 \$ x 22 participants	2 200
Autocar et autre transport = 6 000 \$	6 000

Indemnités journalières et faux frais :

2 jours à 73,10 \$/jour x 16 participants (Canada)	2 350
4 jours à 92,84 \$/jour x 16 participants (Etats-Unis)	5 950
3 jours à 73,10 \$/jour x 6 participants	1 350

Hébergement à l'hôtel :

2 nuits à 180 \$ /nuit x 22 participants	7 950
3 nuits à 300 \$ /nuit x 16 participants	14 400

Divers :

	14 000
--	--------

Total

156 400 \$

2. Conférences

Transport aérien	20 000 \$
------------------	-----------

Transport au sol	2 000
------------------	-------

Indemnités journalières et faux frais	3 500
---------------------------------------	-------

Hébergement à l'hôtel	6 600
-----------------------	-------

Divers :	3 300
----------	-------

Total :	35 400 \$
---------	-----------

3. Promotion des rapports du Comité

Dépenses de déplacement et de séjour	20 000 \$
--------------------------------------	-----------

4. Communications/Messagerie	<u>12 000 \$</u>	
Total — Transports et communications		479 000 \$
AUTRES DÉPENSES		
1. Locations		
12 séances à 1 500 \$	18 000 \$	
2 Achat de livres et de périodiques	2 000	
3. Plaques	5 000	
4. Montant pour éventualités	<u>3 600</u>	
Total — Autres dépenses		<u>28 600 \$</u>
TOTAL GÉNÉRAL		650 600 \$

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, November 4, 2004

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on National Security and Defence for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its Special Study on the need for a National Security Policy, as authorized by the Senate on Wednesday, October 20, 2004. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 35,680
Transportation and Communications	\$ 80,748
Other Expenditures	\$ 8,500
Total	\$ 124,928

Respectfully submitted,

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 4 novembre 2004

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale sur la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004. Le budget approuvé se lit comme suit :

Services professionnels et autres	35 680 \$
Transports et communications	80 748 \$
Autres dépenses	8 500 \$
Total	124 928 \$

Respectueusement soumis,

Le président,

GEORGE FUREY

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, November 1, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 6:05 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, it is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee.

On my immediate right is the distinguished senator from Nova Scotia, Senator Michael Forrestall. Prior to his appointment to the Senate in 1990, Senator Forrestall was first elected as a member of Parliament in 1965. He was re-elected a further six times. During his tenure, he served as parliamentary secretary to several cabinet ministers, including the Minister of Transport and the Minister of Regional Industrial Expansion.

At the far end of the table is Senator Norm Atkins from Ontario. Senator Atkins has been involved in the administration of several universities and is now on the advisory board of the Faculty of Business of Acadia University. He does a great deal of charity work and is very involved with the Canadian Diabetes Association.

Beside him is Senator Pierre Claude Nolin from Quebec. He was appointed to the Senate in 1990 and since has chaired the Special Committee on Illegal Drugs. Today, he is the Deputy Chairman of the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration. Senator Nolin is the current Chair of the Science and Technology Committee of the Canadian-NATO Parliamentary Association.

Beside him is Senator Michael Meighen from Ontario. Senator Meighen is a lawyer and an active businessman with a wide range of charitable and educational institutions. He was recently elected as Chairman of the Subcommittee on Veterans Affairs.

Beside him is Senator John Lynch-Staunton from Quebec. He is a successful businessman from Montreal and was, until recently, Leader of the Official Opposition in the Senate. Prior to his election as leader, Senator Lynch-Staunton was the Deputy Leader of the Government from September 1991 until November 1993.

On my far left is Senator Terry Mercer from Nova Scotia. Senator Mercer has held a wide variety of positions with various charitable institutions, including the Canadian Diabetes Association and the Canadian Lung Association. He is very active in the Association of Fundraising Professionals and is chair-elect of the AFP Foundation for Philanthropy in Canada. The senator has lectured extensively on modern ethical fundraising techniques.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 1^{er} novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 18 h 5 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Mesdames et messieurs, je suis heureux de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je m'appelle Colin Kenny, je suis sénateur de l'Ontario et je préside les travaux du comité.

À ma droite, vous apercevez le distingué sénateur Michael Forrestall, de la Nouvelle-Écosse. Avant d'être nommé au Sénat en 1990, le sénateur Forrestall a d'abord été élu comme député en 1965, puis réélu six fois. Au cours de ses mandats, il a été secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, notamment du ministre des Transports et du ministre de l'Expansion industrielle régionale.

Au bout de la table, vous trouvez le sénateur Norm Atkins, de l'Ontario. Le sénateur Atkins a siégé au conseil d'administration de plusieurs universités et siège actuellement au comité consultatif de la Faculté des affaires à l'Université Acadia. Il est très engagé dans les œuvres caritatives ainsi qu'à l'Association canadienne du diabète.

Le sénateur Pierre Claude Nolin, du Québec, est assis à côté de lui. Le sénateur Nolin a été nommé au Sénat en 1990 et a depuis présidé le Comité spécial sur les drogues illicites. Il est présentement vice-président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration. Il est aussi présentement président du Comité de la science et de la technologie de l'Association parlementaire Canada-OTAN.

À côté de lui se trouve le sénateur Michael Meighen, de l'Ontario. Le sénateur Meighen est un avocat de même qu'un homme d'affaires très actif dans diverses institutions caritatives et d'enseignement. Il a récemment été élu président du Sous-comité des affaires des anciens combattants.

Le sénateur John Lynch-Staunton, du Québec, est assis à côté de lui. Le sénateur Lynch-Staunton a été un homme d'affaires émérite à Montréal et était, jusqu'à tout récemment, leader de l'opposition officielle au Sénat. Avant d'être le leader au Sénat, le sénateur Lynch-Staunton était leader adjoint du gouvernement au Sénat de septembre 1991 à novembre 1993.

À mon extrême gauche se trouve le sénateur Terry Mercer, de la Nouvelle-Écosse, qui a occupé divers postes dans plusieurs institutions caritatives, notamment l'Association canadienne du diabète et l'Association pulmonaire du Canada. Il a joué un rôle très actif au sein de l'Association of Fundraising Professionals et a été président élu de la Fondation pour la philanthropie au Canada. Le sénateur Mercer a donné beaucoup de conférences sur les techniques modernes de la collecte éthique de fonds.

Beside him is Senator Wilfred Moore from Nova Scotia who was appointed to the Senate in 1996. In the past, he was Chair of the *Bluenose II* Preservation Trust, a group of volunteers charged with restoring and maintaining the historic *Bluenose II* schooner. Senator Moore is also a former member of the Royal Canadian Air Force Reserve Squadron.

Beside him is Senator Peter Stollery from Ontario, one of the most senior senators in the Senate. Currently, he is Chairman of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs. The committee recently completed a comprehensive review of the North American Free Trade Agreement with the tabling of its final volume entitled, *Mexico: Canada's other NAFTA Partner*.

Beside him is Senator William Rompkey from Newfoundland and Labrador. He is Deputy Leader of the Government in the Senate and has been since January of this year. He has held several other parliamentary and government posts, including Minister of National Revenue, Minister of State (Small Business and Tourism), Co-chair of the Special Joint Committee on Canada's Defence Policy and Vice-chair of the Canadian-NATO Parliamentary Association, to name only a few.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine security and defence. During the last Parliament, we completed a number of reports, beginning with *Canadian Security and Military Preparedness*. This study, which was tabled in February 2002, examined the major defence and security issues facing Canada.

The Senate then asked our committee to examine the need for a national security policy. So far we have released five reports on various aspects of national security. First, *Defence of North America: A Canadian Responsibility* tabled in September of 2002; second, *For an Extra \$130 Bucks...Update on Canada's Military Crisis, A View from the Bottom UP*, in November of 2002; third, *The Myth of Security at Canada's Airports*, which was tabled in January, 2003; fourth, *Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World*, October 2003; and fifth and most recently, *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*, which was tabled in March 2004.

The committee is now turning its attention to a review of Canadian defence policy. During the next year, the committee will hold meetings in every province and engage Canadians to determine their national interests, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond. The committee will attempt to generate debate on national security in Canada and to forge a public consensus on the need for a military.

Le sénateur Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse, est assis à côté du sénateur Mercer. Le sénateur Moore a été nommé au Sénat en 1996 après avoir été président de la Fiducie de conservation du *Bluenose II*, groupe de bénévoles chargé de restaurer et d'entretenir la goélette historique *Bluenose II*. Le sénateur Moore est également ancien membre de l'escadron de réserve de l'Aviation royale canadienne.

À côté du sénateur Moore, vous trouverez le sénateur Peter Stollery, de l'Ontario, l'un des plus anciens au Sénat. Il préside actuellement le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères qui vient de terminer récemment un examen exhaustif de l'Accord de libre-échange nord-américain et a déposé son dernier volume intitulé *Mexique : L'autre partenaire au sein de l'ALENA*.

À côté de lui se trouve le sénateur William Rompkey, de Terre-Neuve-et-Labrador, qui est leader adjoint du gouvernement au Sénat depuis janvier dernier. Il a occupé plusieurs autres postes au Parlement et au gouvernement, et a été notamment ministre du Revenu national, ministre d'État à la petite entreprise et au tourisme, coprésident du Comité mixte spécial sur la politique de défense du Canada et vice-président de l'Association parlementaire Canada-OTAN.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent ayant reçu le mandat d'étudier la sécurité et la défense. Au cours de la dernière législature, nous avons déposé plusieurs rapports, dont le premier était *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense*. Cette étude, déposée en février 2002, traite des grandes questions de défense et de sécurité qui concernent notre pays.

Le Sénat a ensuite demandé à notre comité de se pencher sur la nécessité d'avoir une politique nationale de la sécurité. Nous avons jusqu'à maintenant publié cinq rapports de fond sur les divers aspects de la sécurité nationale, à savoir en premier lieu *La défense de l'Amérique du Nord : une responsabilité canadienne*, déposé en septembre 2002; en deuxième lieu, *Pour 130 \$ de plus... Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes, une vue de bas en haut*, déposé en novembre 2002; en troisième lieu, *Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens*, déposé en janvier 2003; en quatrième lieu, *Les côtes du Canada : les plus longues frontières mal défendues au monde*, déposé en octobre 2003; et enfin, notre plus récent rapport, *Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*, déposé en mars 2004.

Le comité veut examiner maintenant la politique de défense du Canada. Au cours de la prochaine année, il organisera des réunions dans toutes les provinces et consultera les Canadiens pour déterminer quels sont les intérêts du Canada comme nation, ce qu'ils considèrent comme les plus grandes menaces pour notre pays et comment ils voudraient voir notre gouvernement réagir. Le comité tentera de lancer le débat sur la sécurité nationale au Canada et de former un consensus dans la population autour de la nécessité d'avoir une politique en ce sens.

This evening our first witness is Alan Williams. Mr. Williams was appointed Assistant Deputy Minister (Materiel) at the Department of National Defence in 1999. He is responsible for ensuring effective materiel acquisitions for both the Department of National Defence and the Canadian Forces.

Mr. Williams, welcome to the committee. I understand you have a short opening statement. Please proceed.

Mr. Alan Williams, Assistant Deputy Minister (Materiel) Department of National Defence: Honourable senators, thank you for inviting me here this evening to speak to you and answer your questions on our procurement processes. I will begin by telling you a little bit about my role in the Department of National Defence. The ADM of materiel is the central service provider and authority for all materiel in the Canadian Forces and the Department of National Defence. The military define their requirements. The Materiel Group takes these requirements and manages equipment through its entire life cycle, that is, through procurement, maintenance and support, test and evaluation, moving and warehousing, and ending with disposal.

In addition, we provide logistic planning for military operations, including transporting troops and equipment, housing them and supplying their needs. Our assets are valued at approximately \$21.8 billion and our inventory at \$5.4 billion. We spend approximately \$1.5 billion on acquiring new assets and a similar amount to maintain and sustain these assets.

Let me pause here to address a common misconception. It is generally believed that the cost to maintain new equipment must be less than that for old equipment. In fact, the opposite is true, with the costs of new equipment often doubling or tripling that of older equipment. New equipment is technologically more complex and involves the maintenance and updates of sophisticated software.

[Translation]

About 4,000 men and women, both military and civilian, work in the Materiel Group. They are engineers, project managers, procurement officers and many others whose mission it is to acquire equipment, goods and services for the Canadian military at the right price for taxpayers. They do their jobs with amazing energy, enthusiasm and excellence while upholding a high standard of ethics — a management code and value system we call “E cubed plus one”.

Nous accueillons ce matin en premier lieu M. Alan Williams, qui a été nommé sous-ministre adjoint (Matériels) au ministère de la Défense nationale en 1999. Il doit veiller à l'efficacité de l'acquisition du matériel au ministère de la Défense nationale et dans les Forces canadiennes.

Monsieur Williams, bienvenue au comité. Je crois savoir que vous avez une brève déclaration à faire et je vous donne la parole.

M. Alan Williams, sous-ministre adjoint (Matériel) ministère de la Défense nationale : Honorables sénateurs, merci de m'avoir invité ce soir pour prendre la parole et pour répondre à vos questions concernant nos processus d'acquisition. Laissez-moi d'abord vous expliquer en quoi consiste mon rôle au ministère de la Défense nationale. Le SMA (Matériel) agit en tant que fournisseur de services central et est l'autorité pour tout le matériel utilisé au sein des Forces canadiennes et du ministère de la Défense nationale. Les forces armées définissent leurs besoins. Le Groupe des matériels étudie ses besoins et gère l'équipement pendant toute la durée de son cycle de vie, soit à travers l'acquisition, l'entretien et le soutien, les essais et l'évaluation, le transport et l'entreposage, et enfin l'aliénation.

De plus, nous assurons la planification logistique pour les opérations militaires, y compris le transport des troupes et du matériel, tout en fournissant aux soldats un logement et en veillant à leurs besoins. Nos actifs sont évalués à environ 21,8 milliards de dollars et notre inventaire à 5,4 milliards de dollars. Nous dépensons environ 1,5 milliard de dollars pour l'acquisition de nouveaux actifs et un montant semblable pour maintenir ces actifs.

Permettez-moi d'aborder une question qui fait l'objet d'un malentendu. De façon générale, on croit que les coûts d'entretien des nouveaux équipements sont inférieurs aux coûts d'entretien d'équipements qui ne sont pas neufs. En fait, c'est l'inverse qui se produit, car les coûts des nouveaux équipements doublent ou triplent par rapport aux équipements anciens. Sur le plan technologique, ces équipements sont beaucoup plus complexes et requièrent un entretien et des mises à jour sur leurs logiciels d'avant-garde.

[Français]

Environ 4 000 hommes et femmes, militaires et civils, travaillent au sein du Groupe des Matériels. Tous ces ingénieurs, gestionnaires de projets, agents d'approvisionnement et autres ont le mandat d'acheter de l'équipement, des produits et des services pour les forces armées à un prix satisfaisant pour les contribuables. Ils s'acquittent de leurs tâches avec une énergie surprenante tout en faisant preuve d'enthousiasme et d'excellence dans leur travail et en maintenant un niveau d'éthique élevé — un code de gestion et un système de valeurs que nous appelons « E au cube plus un ».

[English]

Military procurement is a very big business. During 2003-04, more than 18,000 new contracts and contract amendments were let to close to 6,000 suppliers for more than \$4.8 billion.

DND procurement is also very complex. Over the past decade, acquisition reforms have reduced the complexity of our procurement business. Processes are more streamlined and more aligned to commercial practices. The number of contracts and suppliers has been reduced by entering into comprehensive, long-term arrangements. Despite all of our reforms, however, some defence procurements will always have a higher level of complexity than you will find in industry.

Finally, DND procurement, unlike its commercial counterpart, strives to be entirely open and transparent. It must be able to withstand scrutiny from the media, from the public and from individual firms, both domestic and foreign. It must meet all the provisions of domestic and international trade agreements, which in Canada generally means it must be a competitive process. Finally, it must stand up to independent review by the Canadian International Trade Tribunal, the Federal Court and the Office of the Auditor General.

Military procurement is big, complex and transparent. Making it work depends on our ability to change both our business processes and our organizational culture. To help guide the changes that are needed in our organization, we developed a strategic framework called, "Getting It Right." Getting It Right means obtaining the right goods or services at the right time for the right price, while ensuring the right support and applying the right rules, all with the right people.

There are three main thrusts to Getting It Right. The first is to use the strengths of allies and industry, both to share expertise and achieve economies of scale. Working with our international partners can be a great help in reducing our time frames for acquisitions. For example, we recently had a requirement to provide an air-to-air refuelling capability. We recognized that our German colleagues were undertaking a similar initiative. Rather than reinventing the wheel, we signed a memorandum of understanding with them to place our aircraft in their production line to undergo the necessary modifications. We cut three years from the planned time frame and saved the Canadian taxpayers over \$50 million. Today, as a normal part of our business approach, we look for collaborative opportunities with our allies in order to streamline the process and save money.

[Traduction]

L'acquisition d'équipement militaire est une entreprise gigantesque en soi. Ainsi, durant l'exercice 2003-2004, plus de 18 000 nouveaux contrats et modifications de contrats ont été octroyés à plus de 6 000 fournisseurs et sont évalués à plus de 4,8 milliards de dollars.

Le processus d'approvisionnement au MDN est très complexe. Au cours des 10 dernières années, les réformes en matière d'acquisition ont simplifié le processus d'acquisition; en effet, les processus sont davantage axés sur les pratiques commerciales et ressemblent à celles-ci. Le nombre de contrats et de fournisseurs a diminué lorsque le ministère a conclu des accords généraux à long terme. Toutefois, malgré les réformes que nous avons apportées, certaines acquisitions en matière de défense seront toujours très complexes, contrairement à l'entreprise privée.

Enfin, au MDN, nous nous efforçons de faire des achats en employant un processus ouvert et transparent, contrairement aux pratiques dans le commerce. Le processus d'acquisition doit être en mesure d'être soumis à un examen minutieux des médias, du public et d'entreprises privées canadiennes et étrangères. Ce processus doit respecter les dispositions contenues dans les accords commerciaux canadiens et internationaux; au Canada, cela se traduit habituellement par un processus d'appel d'offres. Enfin, le processus d'acquisition doit faire l'objet d'une évaluation indépendante par le Tribunal canadien du commerce extérieur, la Cour fédérale et le Bureau du vérificateur général du Canada.

Cela dit, le processus d'acquisition militaire est une activité énorme à gérer, complexe et transparente. Si nous voulons améliorer les choses, nous devons être en mesure de changer notre façon de faire des affaires et notre culture d'entreprise. Pour nous guider dans les changements qui sont requis à même notre organisation, nous avons élaboré un cadre stratégique que nous avons appelé « Bien faire les choses ». « Bien faire les choses » veut dire obtenir les bonnes marchandises et les bons services au bon moment, à bon prix, tout en offrant un bon soutien et en appliquant les bonnes règles, et en faisant appel aux bonnes personnes.

Bien faire les choses regroupe trois volets. Le premier volet, c'est le recours aux effectifs de l'industrie et des alliés afin de partager les connaissances spécialisées et de réaliser des économies d'échelle. Le fait de travailler avec nos partenaires internationaux peut nous aider à réduire de façon significative les délais en matière d'acquisition. Par exemple, le ministère a récemment été sollicité pour fournir des capacités d'opérations de ravitaillement en vol. Nous savions que nos homologues allemands avaient amorcé une initiative en ce sens et au lieu de réinventer la roue, nous avons signé un protocole d'entente avec l'Allemagne pour que les modifications requises sur nos avions soient apportées en Allemagne à même leur chaîne de production. Nous avons ainsi réduit de trois ans les délais d'exécution tout en épargnant aux contribuables canadiens plus de 50 millions de dollars. Aujourd'hui, notre façon normale de faire des affaires est de tenter d'établir une collaboration avec nos alliés en vue de simplifier le processus d'acquisition et de réaliser des économies.

[Translation]

Industry also has a role to play in “Getting It Right.” I think it is fair to say that the relationship between industry and DND has grown closer over the past few years. We meet more often, talk more openly and learn more about each other's environments. I meet with industry leaders frequently and speak at industry forums often. I have set up a Defence Industry Advisory Committee which is made up of government, industry and academic representatives who meet three times a year to exchange views on defence materiel and industry-related issues. This is an important step in communicating with industry, giving them the opportunity to raise concerns and to provide advice to us on issues of mutual interest.

[English]

Corporately, under the direction of the Vice Chief of the Defence Staff, we have developed a 15-year strategic capability investment plan. This is a superb planning document that allows us to better plan and manage our capital expenditures. In addition, by providing industry with a window into our plans they can better position themselves to respond to our needs.

One significant recent change in the defence-industry relationship is that we now routinely provide industry with draft requests for proposals or draft RFPs. They, in turn, provide comments to the department before finalization so that some of their suggestions can be incorporated into the final RFP. Our recent maritime helicopter program contract worked this way. We conducted hundreds of hours of consultation with industry when the draft RFP was released. Roughly 400 changes to the final maritime helicopter RFP resulted from this process, none of which — and this is crucial — changed the military's statement of requirements.

The second thrust of “Getting It Right” is introducing best practices. Let me briefly discuss four examples.

The first is total package procurement where we bundle together the initial acquisition with long-term support. In doing so, we are able to hold the contractor accountable for the full life cycle costs of the weapon system.

Second, as a general policy, we will be following a compliant lowest price evaluation methodology. That is, for bidders to be successful, they will first have to meet our mandatory requirements. Of those bidders that meet our requirements, the one with the lowest cost will be selected. This approach makes best use of every dollar in our budget. Any time you minimize life

[Français]

Le secteur privé contribue également à « Bien faire les choses ». Je pense ne pas me tromper quand je dis que les relations entre le secteur privé et le ministère de la Défense nationale sont plus étroites depuis ces dernières années. Nous nous rencontrons plus souvent, nous parlons plus ouvertement et apprenons davantage des uns et des autres. Je rencontre souvent les chefs d'entreprise et je participe fréquemment aux forums de l'industrie. J'ai créé un comité consultatif de l'industrie de la défense qui inclut des représentants du gouvernement, du secteur privé et du monde universitaire qui se réunissent périodiquement pour échanger des points de vue sur le matériel et l'industrie. Nous avons franchi une étape importante dans la voie de la communication avec le secteur privé, en donnant aux divers représentants la possibilité de soulever des questions et de nous conseiller sur des enjeux d'intérêt commun.

[Traduction]

Au ministère, sous l'autorité du vice-chef d'état-major de la Défense, nous avons mis en œuvre un plan d'investissement en capacité stratégique qui s'étend sur 15 ans. C'est un excellent document de planification qui nous permet de mieux planifier et de mieux gérer nos dépenses en immobilisations. En plus, en offrant au secteur privé la possibilité de connaître nos plans, ils sont plus à même d'être en mesure de répondre à leurs besoins.

La relation entre la Défense et l'industrie a amorcé un tournant important dernièrement. Nous fournissons au secteur privé les versions provisoires des demandes de propositions. De leur côté, les représentants du secteur privé adressent leurs suggestions au ministère avant la dernière mise au point de manière à les incorporer à la version finale de la demande de propositions. Cela s'est passé de cette façon pour notre contrat récent dans le cadre du projet des hélicoptères maritimes. Nous avons eu des centaines d'heures de consultation avec l'industrie lorsque la version provisoire de la demande de propositions a été diffusée. Ces consultations ont permis d'apporter 400 changements à la version finale de la demande de propositions des hélicoptères. Aucun de ces changements, et ceci est capital, n'a modifié l'énoncé des besoins des militaires.

Le second volet de « Bien faire les choses » consiste à mettre en application les meilleures pratiques. Laissez-moi discuter brièvement de quatre exemples.

Le premier exemple, c'est celui de l'acquisition globale où nous regroupons ensemble l'acquisition initiale au soutien à long terme. En agissant de la sorte, nous sommes capables de faire porter la responsabilité de l'ensemble des coûts des cycles de vie du système d'arme par le fournisseur.

Le deuxième exemple, c'est que nous suivrons en tant que politique générale la méthode qui consiste à évaluer le soumissionnaire conforme qui offre le prix le plus bas. Cela veut dire que, pour que les soumissionnaires soient gagnants, ils doivent d'abord répondre à nos critères obligatoires. Parmi les soumissionnaires qui répondent à nos critères obligatoires, celui

cycle costs and buy only what you need, you achieve best value. It is the approach we followed in acquiring our maritime helicopters and one we hope to replicate in the future.

A third example is optimized weapons system management, OWSM. Equipment used to be maintained with hundreds of small contracts lasting for two or three years. Under OWSM, we bundle the requirements into a few contracts, often no more than three or four, for terms of 10 years or more. Doing business this way saves the Crown large administration costs and provides industry with incentives to invest in the program as there is much more money on the table with a longer payback period.

Some examples of these optimized support agreements include Air Canada providing the parts and maintenance for our Airbus platform; Bell Textron managing the parts inventory for the Griffon helicopter with only limited holdings at squadrons; and the contractor providing in-service support to our maritime coastal defence vessels. Each of these contracts is performance-based, maximizes the use of best commercial practices, and includes incentives for cost reduction.

A final example of best practices is purchasing commercial or military off-the-shelf equipment. By avoiding developmental products, we reduce risk and save time and money. For example, in response to rapidly changing threats and requirements, we were able to buy off-the-shelf unmanned air vehicles (UAVs) very quickly. We purchased and fielded the French Sperwer UAV in support of Operation Athena in Afghanistan. We also purchased the United States Silver Fox mini-UAV and are using that in support of collaborative Canadian Forces wide experimentation. It will permit Canada's navy, air force and army, as well as Defence Research and Development Canada, to enhance their understanding about the potential use of mini-UAVs in the modern battle space.

The final thrust of "Getting It Right" is to enhance contract structure and management. Initiatives in this area include developing contracts with built-in incentives and penalties, focusing on performance criteria rather than detailed specifications and building in appropriate off ramps.

[Translation]

A major driver for all these changes is the requirement to speed up the procurement process. Several years ago we conducted a study that showed that capital equipment projects were taking an average of 16 years to move from concept to project close down. This timeframe is totally unacceptable, particularly in light of the

qui sera sélectionné sera celui qui offre le coût le plus bas. Cette méthode est celle qui permet de tirer le meilleur parti de notre budget. Vous obtenez le meilleur rapport qualité-prix quand vous réduisez au minimum le coût du cycle de vie et que vous achetez uniquement ce dont vous avez besoin. C'est cette méthode que nous avons suivie lorsque nous avons fait l'acquisition de nos nouveaux hélicoptères maritimes et c'est une méthode que nous aimerions reprendre à l'avenir.

Le troisième exemple, c'est la gestion optimisée des systèmes d'armes (GOSA). L'entretien de l'équipement se faisait habituellement par le biais de centaines de petits contrats d'une durée de 2 à 3 ans. En vertu de la GOSA, nous regroupons les besoins en quelques contrats, souvent pas plus de deux ou trois, pour des durées de 10 ans ou plus. Travailler de cette façon fait épargner à la Couronne des frais d'administration importants et incite le secteur privé à investir dans le programme puisqu'il y a beaucoup plus d'argent et que la période de récupération est plus longue.

Les exemples de ces accords de soutien optimisés incluent Air Canada qui fournit des pièces et des services d'entretien à la plate-forme Airbus; Bell Textron qui gère l'inventaire des pièces pour l'hélicoptère Griffon, laissant un minimum d'équipement dans les inventaires des escadres, et le fournisseur qui assure un service à l'interne à nos navires de défense côtière. Chacun de ces contrats qui sont basés sur le rendement s'appuie sur les meilleures pratiques commerciales et comprend des mesures d'incitation visant la réduction des coûts.

Comme dernière exemple de nos meilleures pratiques, je citerai l'achat d'équipement disponible sur le marché. En évitant les biens en phase de mise au point, nous réduisons les risques, nous gagnons du temps et nous économisons. Ainsi, nous pouvons acheter très rapidement des véhicules aériens sans pilote sur le marché pour répondre aux menaces et aux besoins changeants. Nous avons acquis le véhicule aérien télépiloté (UAV) français Sperwer afin d'appuyer l'opération Athena en Afghanistan. Nous avons également acquis le mini-véhicule aérien télépiloté américain United States Silver Fox et nous nous en servons dans le cadre d'essais faits à l'échelle des Forces canadiennes. Cela permettra à la Marine, à l'Armée et à l'Aviation canadiennes, de même qu'à l'Organisation de recherche et développement de la défense au Canada d'accroître leur compréhension de l'utilisation éventuelle des véhicules aériens télépilotes dans les champs de bataille modernes.

L'objectif final de « Bien faire les choses », c'est d'améliorer la structure et la gestion des contrats. Les initiatives dans ce domaine comprennent la conception de contrats comportant des incitatifs et des pénalités, l'accent mis sur les critères de rendement plutôt que sur les spécifications détaillées, et la mise en place de clauses de sortie.

[Français]

La motivation principale derrière ces changements venait du besoin d'accélérer le processus d'acquisition. Il y a quelques années, nous avons mené une étude qui a démontré que les projets d'acquisition d'équipement prenaient environ 16 ans pour passer de l'étape du concept à celle de la fin du projet. Ces délais sont

rapid changes in technology. We have committed to reducing acquisition time by at least 30 per cent and in the longer term by 50 per cent through a broad range of initiatives. For example, of the 16 years, approximately nine years were being taken for the military to define their requirements and for my organization, with support from Public Works and Government Services Canada and Industry Canada, to conduct the procurement process culminating in the signing of a contract.

[English]

A year ago the Vice Chief of the Defence Staff and I agreed that this length of time could be reduced from nine years to four years — two years to produce the requirements and two years to produce the specifications and award the contract. Accordingly, we have issued new standards to this effect.

Next, we expect that by focusing, as I mentioned earlier, on commercial and military off-the-shelf equipment, we will reduce the delivery schedule from our suppliers.

Finally, we are also cutting back on the back end of the procurement process. We recently introduced a new project management milestone called effective project completion. We used to have dozens of projects that were still open and had project offices and dedicated staff long after the equipment was delivered, accepted and put into service. Sometimes this went on for five or seven years or even up to 10 years. The outstanding issues were usually minor, at least from a project management perspective, issues such as waiting for the translation of documents or waiting for U.S. or foreign military sales invoices. Now the project manager can certify the project effectively complete, close the project and transfer the remaining items to the in-service support organization.

All of the changes I have talked about this evening have just one purpose, and that is to make the business of military procurement faster and more cost efficient. Working toward this goal will ensure that Canadian taxpayers get the most for their money and that the men and women of our Armed Forces get the equipment and services they need to do their jobs properly.

Thank you Mr. Chairman.

Senator Forrestall: If you could only get the politics out of the process, you might save another five or six years.

I want to zero in on two or three particular questions. First, I want to ask about maritime helicopter replacement. Second, I want to know about the situation we find ourselves in with the matter now before the courts and the government's apparent decision to move ahead. I would ask if you can tell us the risks involved in that. I will also have a couple of questions about the upgrading of the Aurora aircraft and the CF-18s.

totalement inacceptables, surtout lorsqu'on tient compte de la vitesse à laquelle surviennent les progrès technologiques. Nous nous sommes engagés à réduire le temps d'acquisition d'au moins 30 p. 100, et à long terme de 50 p. 100, par le biais de toute une gamme d'initiatives. Par exemple, sur ces 16 années, environ neuf d'entre elles étaient utilisées pour que les Forces armées puissent définir leurs besoins et pour que mon organisation, avec l'appui le ministère des Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, et de Industrie Canada, puisse mener le processus d'acquisition menant à la signature du contrat.

[Traduction]

Il y a un an, le vice-chef d'état-major à la Défense et moi avons convenu que nous pourrions faire passer de neuf à quatre ans la période de temps requise — deux années pour définir les exigences et deux années afin de réaliser les spécifications et octroyer le contrat. Par conséquent, nous avons mis en place de nouvelles normes en ce sens.

Nous nous attendons ensuite à ce qu'en nous concentrant, comme je l'ai mentionné plus tôt, sur l'équipement commercial et militaire offert sur le marché, nous puissions réduire le temps de livraison de nos fournisseurs.

Enfin, nous avons également réduit le temps passé sur le processus final de l'acquisition. Nous avons récemment introduit un nouveau jalon de gestion de projet appelé la clôture efficace de projets. Nous avions l'habitude d'avoir en cours une douzaine de projets auxquels se consacraient des bureaux de projets et du personnel dévoué et ce, bien après que l'équipement fut livré, accepté et mis en service. Cela pouvait durer 5, 7 ou même 10 ans. Les questions à régler étaient en général plutôt mineures, du moins du point de vue de la gestion de projet : attendre la traduction de documents ou attendre les factures américaines de vente à l'étranger. Le gestionnaire de projet peut maintenant attester qu'un projet est réellement terminé, en effectuer la clôture et transférer les derniers détails mineurs à l'organisation de soutien à l'interne.

Tous les changements dont je viens de vous parler n'ont qu'un seul but — rendre le processus d'acquisition militaire plus rapide et plus rentable. Nos efforts communs feront en sorte que les contribuables canadiens en auront pour leur argent et que les hommes et les femmes oeuvrant au sein de nos forces armées obtiendront l'équipement et les services dont ils ont besoin afin de bien faire leur travail.

Merci, monsieur le président.

Le sénateur Forrestall : Si on pouvait se débarrasser de l'aspect politique en cours de route, vous pourriez même gagner encore cinq ou six ans.

J'ai une ou deux questions précises à vous poser. D'abord, je voudrais aborder la question du remplacement des hélicoptères maritimes. Ensuite, j'aimerais en savoir un petit peu plus au sujet de l'affaire qui est sub judice et la décision qu'a apparemment prise le gouvernement d'aller de l'avant. Pourriez-vous nous parler des risques que cela comporte. Enfin, j'aurais une ou deux questions au sujet de la modernisation de l'avion Aurora et des CF-18.

What is the present status of the maritime helicopter project, in particular, when might a contract be signed and when might the Canadian Forces see the Sea King replacements? What risks are at stake in proceeding when the matter is before the courts?

Mr. Williams: In July of this year we concluded our evaluation that resulted in us declaring Sikorsky the winner of the competition. Since then, we, with our colleagues in Public Works and Government Services Canada, have been working to finalize the contract.

The term of the RFP was to require the successful bidder to be able to produce the first helicopters four years from the signing of the contract. In the event that we sign a contract some time this fall, we expect that the first helicopters will arrive some time four years from now, and then an average of one a month thereafter.

The matter is before the courts. I cannot really say much. We are confident in our position, but we will let that unfold as it will while we continue to do our work at the same time.

Senator Forrestall: What is the worst scenario should your confidences not be upheld by the courts?

Mr. Williams: I am not sure what the worst case scenario can be. We are proceeding under the presumption that we think we did everything appropriately. We would like to get the contract signed and the equipment to our men and women as quickly as we can.

Senator Forrestall: Equipment that, under other circumstances, might have been offered in the tendering process. Should there be any delay, could there be a reasonable chance of calling for a new contract call?

Mr. Williams: I, frankly, am confident in what we have done. There is no way I could speculate on what might happen. There is a myriad of options. As I said, we think we were fair, open and transparent.

Senator Forrestall: Mr. Williams, the SCIP projects capital funding at approximately \$1.6 billion this year, increasing to \$1.77 billion. Is the money there for the maritime project?

Mr. Williams: In our 15-year capital plan we do have the monies earmarked for the maritime helicopter.

Senator Forrestall: How does that bring us back to the four years? When do we start paying for these things?

Mr. Williams: Most of the funding for the maritime helicopters themselves — most, but not all — will start upon delivery. There are some up-front costs now in that the contract is signed to facilitate the company getting going, but the vast majority is payable upon delivery of the equipment.

Où en est le projet des hélicoptères maritimes et, en particulier, quand peut-on s'attendre à ce qu'un contrat soit signé? Et quand les Forces canadiennes pourraient-elles voir les *Sea King* remplacés par le nouvel hélicoptère maritime? Quels risques présentent pour vous le fait que l'affaire soit devant les tribunaux?

M. Alan Williams : En juillet dernier, nous avons terminé notre évaluation et déclaré que Sikorsky avait gagné l'appel d'offres. Depuis, nos collègues de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada et nous-mêmes sommes à pied d'œuvre pour mettre le point final au contrat.

Dans la demande de propositions, nous exigeons du soumissionnaire retenu qu'il puisse produire les premiers hélicoptères quatre ans après avoir signé le contrat. Si nous devons signer ce contrat plus tard cet autonome, nous nous attendrions à ce que les premiers hélicoptères nous soient livrés dans quatre ans, et un par mois en moyenne par la suite.

Comme l'affaire est devant les tribunaux, je ne puis vous en dire beaucoup plus. Nous sommes sûrs de notre position, mais nous laisserons les tribunaux trancher et continuerons de faire notre travail entre-temps.

Le sénateur Forrestall : Quel serait le pire scénario, si les tribunaux n'étaient pas de votre avis?

M. Williams : Je ne sais pas quel pourrait être le pire scénario. Nous partons de l'hypothèse que nous avons fait tout ce qu'il fallait faire. Nous voudrions que le contrat soit signé et que l'équipement parvienne à nos soldats le plus rapidement possible.

Le sénateur Forrestall : De l'équipement qui, dans d'autres circonstances, aurait pu faire l'objet d'un processus d'appel d'offres. S'il devait y avoir du retard, serait-il raisonnable de faire une nouvelle adjudication?

M. Williams : Franchement, j'ai confiance en ce que nous avons fait. Je n'ose spéculer sur ce qui pourrait se produire, car il y a toutes sortes de scénarios. Je répète que, à notre avis, nous avons agi équitablement, ouvertement et avec transparence.

Le sénateur Forrestall : Monsieur Williams, le financement des immobilisations du PSIC s'élève à environ 1,6 milliard de dollars pour le présent exercice et il est censé passer à 1,77 milliard. A-t-on prévu des fonds pour le projet des hélicoptères maritimes?

M. Williams : Certes. Notre plan de financement des immobilisations sur 15 ans prévoit des fonds pour les hélicoptères maritimes.

Le sénateur Forrestall : Mais quel est le lien avec les quatre ans dont vous avez parlé? Quand allons-nous commencer à payer pour cet équipement?

M. Williams : La plupart des paiements pour les hélicoptères maritimes — mais pas la totalité d'entre eux — commenceront à livraison de ceux-ci. Bien sûr, il y a eu des coûts initiaux à la signature du contrat pour permettre à la compagnie de démarrer, mais la grande majorité des paiements est prévue à la livraison de l'équipement.

Senator Forrestall: Can you tell us why the Canadian Forces are upgrading only 16 Aurora aircraft? Surely we should be upgrading the entire fleet, given the inadequacy of Aurora's surveillance flights.

Could you tell us why the CF is only upgrading 80 CF-18 aircraft? Since 9/11, there has been an upgraded status of requirement on their capability and time.

Can you tell us the status of the fixed wing search and rescue project? I understand the project sits in the approval process. What are the principal elements of the project?

Mr. Williams: With regard to the number of aircraft we are upgrading both the CF-18s and the Auroras, those directions come to me from the military. They define their requirements and the number of aircraft they think they need to do their mission. In fairness to them, they could probably better answer why certain numbers were specified.

With regard to the fixed wing search and rescue project, the military — and the air force in particular — is in the process of finalizing its requirements, making it absolutely clear. Once that is done it will go to cabinet for approval. If agreement is reached by cabinet, it will then come back to the department and to me to try to put this action in motion to acquire the kind of aircraft that the air force believes they need.

The Chairman: Mr. Williams, you make it sound like the folks in uniform come to you and say, "We need 16 Aurora aircraft this year," or "We need 18 CF-18s." It is much more complex than that, is it not?

Mr. Williams: The whole process is very complex. In terms of the numbers, it is they who tell me how many must be upgraded. You are talking about multibillion dollar programs with multiple projects. Each is done in a way that is most appropriate to the particular components of the programs. Most of the programs are multibillion dollar programs. These are not simple programs at all. They are complex and there are a lot of complexities in each different sub-project.

The Chairman: In broad terms for the committee, could you assist us with the CF-18s? Would the commander of the air force be told that his budget is fixed and that, if he wants to pay for other items, he has to reduce the number of CF-18s? Alternatively, does he make that choice knowing that, if he does not make that choice, his budget will be squeezed in another area?

Mr. Williams: Parliament appropriates an envelope of money to us. That money is used for people, for capital, for infrastructure and to sustain our capital. Within the department there is, typically, a lot of discussion and direction by people like our vice chief and others to determine how much money is needed for each component. Once that is earmarked, there is a process by

Le sénateur Forrestall : Pouvez-vous nous dire pourquoi les Forces canadiennes procèdent à la modernisation de seulement seize des avions Aurora? Ne devrions-nous pas moderniser tous ces appareils, vu l'insuffisance des vols de surveillance des Aurora.

Pouvez-vous nous dire aussi pourquoi les Forces canadiennes ne modernisent que 80 chasseurs CF-18? Après tout, depuis le 11 septembre, on a des besoins accrus en matière de capacité et de temps d'utilisation.

Pouvez-vous nous dire où en est rendu le projet d'aéronef de recherche et de sauvetage à voilure fixe? Je crois savoir que le processus d'approbation n'est pas terminé. Quels en sont les éléments principaux?

M. Williams : Pour ce qui est du nombre d'aéronefs que nous modernisons — à la fois pour les CF-18 et pour les Aurora — je dois me conformer à ce que me demandent les forces armées. Ce sont elles qui définissent leurs besoins et le nombre d'aéronefs dont elles auront besoin pour accomplir leur mission. Il vaudrait sans doute mieux que vous leur demandiez à elles d'expliquer pourquoi elles nous ont demandé de moderniser ce nombre d'appareils et pas plus.

Pour ce qui est du projet d'aéronef de recherche et de sauvetage à voilure fixe, les forces armées — et particulièrement l'aviation — sont à mettre le point final à leurs besoins, pour qu'ils soient parfaitement clairs. Une fois cela fait, la demande sera envoyée au conseil des ministres et si celui-ci l'approuve, elle nous reviendra au ministère. Je devrai alors prendre les mesures voulues pour acquérir le type d'appareil dont l'aviation dit avoir besoin.

Le président : Monsieur Williams, à vous entendre, on a l'impression que les forces armées viennent vous voir et vous demandent 16 avions Aurora cette année ou 18 CF-18. Mais c'est beaucoup plus complexe que cela, n'est-ce pas?

M. Williams : En effet, toute la démarche est très complexe. Mais pour ce qui est du nombre, ce sont les forces armées qui me disent combien d'appareils doivent être modernisés. Dans le cas des projets multiples, on parle de programmes de multi milliards de dollars. Or, chaque projet est élaboré de façon à s'harmoniser le mieux possible aux composantes particulières des programmes. Mais dans la plupart des cas, cela va chercher dans les milliards de dollars; ce ne sont pas des simples petits programmes. Ce sont des programmes complexes dont chacune des subdivisions est tout aussi complexe.

Le président : Pour le bénéfice du comité, pourriez-vous expliquer de façon générale comment cela se passe pour les CF-18? Est-ce que le commandant de la force aérienne se fait dire que son budget est fixe et que s'il a besoin de s'offrir autre chose, il devra réduire le nombre de CF-18 à moderniser? Prend-il ces décisions en sachant que si ce n'est pas ce qu'il décide, son budget sera comprimé dans un autre secteur?

M. Williams : Le Parlement nous alloue des fonds qui doivent être utilisés en ressources humaines, en immobilisations, en infrastructures et en services de maintien de nos immobilisations. Au ministère, on discute toujours de la question et notre vice-chef et d'autres dirigeants nous disent combien d'argent il faut mettre de côté pour chaque composante.

which each of the military environments prioritize their requirements, keeping an eye on what they need and how much money they have in the envelope for the next 15 years. For example, the 15-year strategic investment plan was done this way. The military prioritized their needs together. They looked at the funds available in their allocation for the coming years and developed a plan that would allow them to accomplish their priorities consistent with the available funds.

That puts it in our budget, but it does not give authority to proceed. Depending on the program, you may need cabinet approval or Treasury Board approval at the outset, before you start to use the funds to fulfil the requirements of the particular project that you are trying to undertake.

Senator Forrestall: To follow that up, who does the squeezing? Is it the vice chief and his immediate staff? I ask that question because there is a concern. The first example that comes to mind is the replenishment/replacement program. Could the Aurora program be hoisted for two or three years to come up with the dollars? I do not like dealing in hypothetical situations, but if that were the case who would make that decision?

Mr. Williams: It is our responsibility within the department to make the best use of the funds appropriated. That is all we do. We must make those resource reallocations consistent with the budget. The worst we could do is blow our budget. We try to stay within our allocated budget. That requires significant and serious management of our funds. Our programs are broad, complex and long and there are often slippages in them. We must have back up plans so that when we put money into one project, we can reallocate it to another. We go through that process all the time, and it was designed so that we could live with whatever money Parliament appropriated to us.

To answer your question about the Aurora, that project is in the final throes of implementation. In that project, as in many others, it would be rare for us to lay down tools and move money from that to something else. When you are in the midst of acquisition, you want to weigh that carefully because you would have expended a fair amount of taxpayers' money. That would not be the scenario. We typically try to have a handle on what we have and plan appropriately.

Senator Mercer: Welcome to the committee. I am not sure whether I am mystified or mesmerized by one statement that you made. You told us that the average procurement time is 16 years to move projects from concept to completion. However, you also told us that you will move to a four-year timeline and you indicated that you and the Vice Chief of the Defence Staff have agreed to that reduced time. Quite frankly, I do not believe that can happen. You talked about reducing the time frame from the

Une fois cela fait, chaque secteur des forces armées doit établir ses besoins en ordre de priorité, en tenant compte de ce qu'il leur faut et de l'enveloppe budgétaire mise de côté pour les 15 prochaines années. C'est ainsi que nous avons préparé notre plan d'investissement stratégique sur 15 ans. Les forces armées ont établi ensemble leurs besoins en fonction des fonds qui leur avaient été alloués pour les prochaines années, et elles ont préparé un plan leur permettant de respecter leurs priorités en fonction des sommes disponibles.

Une fois que les fonds sont inscrits à notre budget, nous n'avons pas pour autant le feu vert. Selon qu'il s'agisse de tel ou tel programme, nous avons parfois besoin de demander l'approbation du conseil des ministres ou du Conseil du Trésor dès le départ, c'est-à-dire avant de commencer à puiser dans le budget pour entreprendre un projet donné en fonction de critères donnés.

Le sénateur Forrestall : Mais justement, qui fait la compression? Est-ce le vice-chef de l'état-major et ses adjoints immédiats? Si je pose la question, c'est parce qu'il y a un problème. Le premier exemple qui me vient à l'esprit, c'est celui du programme de remplacement ou de recomplètement. Le programme Aurora ne pourrait-il pas être reporté de deux ou trois ans jusqu'à ce qu'on ait le budget suffisant? Je n'aime pas faire des hypothèses, mais si c'était le cas, qui prendrait la décision?

M. Williams : Au ministère, nous, nous sommes chargés d'utiliser de façon optimale les fonds qui nous sont alloués, rien de plus. Les réaffectations de ressources financières doivent rester conformes à notre budget. Le pire qui puisse nous arriver, ce serait de le dépasser; nous devons respecter le budget alloué, ce qui exige de notre part que nous gérons de façon très sérieuse et rigoureuse les fonds. Comme nos programmes sont complexes, longs et ont beaucoup d'envergure, les glissements dans le budget sont fréquents. Il nous faut donc avoir des plans d'appoint qui nous permettent de faire des réaffectations de fonds, une fois que l'argent est injecté dans un projet. C'est ce que nous faisons constamment, et cette démarche nous permet de respecter les affectations de crédits du Parlement.

Quant aux Aurora, le projet en est à ses dernières étapes de mise en œuvre. Dans le cas des Aurora comme pour beaucoup d'autres projets, il serait improbable que nous déposions nos outils et que nous réaffections les fonds à d'autres secteurs. Quand l'acquisition est déjà en voie d'exécution, il faut peser le pour et le contre avant de prendre une décision en ce sens, car on a déjà dépensé pas mal d'argent. Il serait donc improbable que l'on agisse ainsi : on essaie dès le départ de cerner les tenants et les aboutissants des projets et de prévoir les fonds en conséquence.

Le sénateur Mercer : Bienvenue au comité, monsieur Williams. Je ne sais trop que penser d'une des choses que vous avez dites. Vous avez affirmé qu'il faut 16 ans en moyenne dans les achats publics pour qu'un projet passe du concept à la réalité. Mais vous avez également affirmé vouloir adopter un échéancier de quatre ans sur lequel vous-même et le vice-chef de l'état-major vous seriez entendus. À vrai dire, cela me semble très improbable. Vous avez parlé de réduire le délai entre le moment où la décision est

time decisions are made to the time the project is delivered, and you are closing down the shops. History shows that does not happen. I think that you are setting yourself, the department, the government and the Armed Forces up for failure and ridicule when they do not meet these targets.

Mr. Williams: I am glad you do not believe me, because I was not clear if that is what you understood. Of the 16 years, the first nine is usually the amount of time it has taken us to get something to contract. I am talking about reducing to the first nine years to four.

We think we can do that in the ways that I have talked about. We need not take all the time we have taken to define our requirements. Our requirements are not unlike those of other countries and we can learn and borrow from them. Our approach has been that it would take two years to define requirements. Once that is done we think we can convert those requirements into specifications and work constructively with industry and get the contract in, roughly, two years after that. That is our standard, but we will probably not meet it each and every time.

In terms of culture change, it is important to get our organization — that is, our people — to understand that we expect things to be done differently. We do not expect things to be done in the long way they used to be done. If they cannot meet the four years, we do not say no. However, they must get special approval if a project might take longer.

We allow for exceptions, but the point is that the world is changing. We cannot afford to take the amount of time we have taken to get equipment out to our men and women. It is unconscionable. Equipment will be delivered. Since we are not doing developmental projects, hopefully, the length of time to produce it will be shorter. That will squeeze that part a bit.

As to the back end that I talked about, where we used to keep projects going forever — enough of that. If we are 80 or 85 per cent done, let us close the project office down and save those years. Typically, it would be three or four years. Close it down, identify the final issues and let the rest of the organization handle it as a normal course of business.

Senator Mercer: You are reducing the first nine years to four years. That would leave seven years of the 16, but will you cut years off that? What is the real number?

Mr. Williams: Our target is to cut 30 per cent. That is about five years.

Senator Mercer: So we are left with 11 years.

prise et le moment de la livraison, et vous êtes en train de fermer des boîtes chez vous. Mais l'histoire nous apprend que ce que vous projetez de faire se concrétise rarement. Vous, votre ministère, le gouvernement et les Forces canadiennes foncez droit vers l'échec et le ridicule, car vous ne pourrez pas respecter vos objectifs.

M. Williams : Je me réjouis que vous ne m'ayez pas cru, car je ne savais pas au juste ce que vous aviez compris. Les neuf premières années des 16 ans dont j'ai parlés correspondent habituellement au temps qu'il nous a fallu pour obtenir un contrat. C'est cette première période de neuf ans que je voudrais réduire à quatre.

Nous pensons pouvoir le faire des façons que je viens de décrire. Nous n'avons pas besoin de prendre tout le temps que nous avons pris pour définir nos exigences. En effet, nos exigences ne sont pas si différentes de celles des autres pays, dont nous pouvons nous inspirer. Notre approche exige deux ans pour définir les exigences. Une fois cela fait, nous pensons être en mesure de convertir ces exigences en spécifications et de travailler de manière constructive avec l'industrie et, somme toute, apporter les touches finales au contrat en l'espace de deux ans environ. Voilà donc la norme à laquelle nous souscrivons, mais nous n'allons probablement pas y arriver à chaque fois et en tout temps.

S'agissant du changement de culture, il est important d'amener notre organisation — c'est-à-dire les gens qui la constituent — à comprendre que nous escomptons faire les choses autrement. Nous ne voulons plus que les choses prennent aussi longtemps qu'auparavant. Si on ne peut satisfaire au critère des quatre ans, nous ne dirons pas non. Cela étant, on doit obtenir une approbation spéciale si l'on sait que le projet risque de prendre plus de temps.

Nous prévoyons des exceptions, mais il faut comprendre que le monde est en train de changer. Nous ne pouvons plus nous permettre les délais d'autrefois pour faire parvenir l'équipement à nos hommes et à nos femmes. C'est inadmissible. L'équipement doit être livré. Comme nous ne sommes pas engagés dans des projets de développement, le temps nécessaire pour produire l'équipement sera, je l'espère, plus court. Cela resserra les choses quelque peu.

Pour ce qui est de l'aval, nous ne devons plus permettre aux projets de perdurer indéfiniment. Si nous en sommes à 80 ou 85 p. 100 de la fin d'un projet, que l'on ferme le bureau chargé du projet et que l'on économise des années. On gagnerait ainsi généralement trois ou quatre ans. Que l'on ferme le bureau, que l'on recense les questions qui restent en suspens et que l'on laisse le reste de l'organisation s'occuper du cours normal des choses.

Le sénateur Mercer : Vous réduisez les neuf premières années à quatre années. Cela laisserait sept ans sur les 16, mais comptez-vous réduire les années de cela aussi? Quel est le vrai nombre d'années?

M. Alan Williams : Nous ciblons une réduction de 30 p. 100. Cela représente grosso modo cinq ans.

Le sénateur Mercer : Il resterait alors 11 années.

Mr. Williams: From 16 years to 11 years, yes. We must find ways of doing it more quickly. I set a target of trying to do it in half the time. If it is half the time, we are talking about eight to nine years. That would not be surprising because, if it takes four years to get to contract, many of our programs take four or five years to get to delivery stage. That is the ballpark we are looking at.

Senator Mercer: Those of us around the table are in a smoke and mirrors business. You need to be more exact about how you deliver your message. If the four-year message gets out, people will not take it seriously. If 11 years is the number, you should be using that term and sticking to it.

Mr. Williams: The four years has been articulated in writing by the vice chief and me. That is what we are working towards. The delivery schedule will depend on the product involved. That may be three, four or five years to add on. The close down can also be a lot faster.

We want people to reach for improvement. We need to change the culture. I do not want to have a benchmark of 11 years if that is longer than we should take. We will look at each program individually and force the project teams to try to give us their best judgment as to how we can shorten the time, to the extent possible.

Senator Mercer: If you try to squeeze that square peg into a round hole, I am concerned that you will continually set the department, both your side and the military side, into a spiral of frustration greater than what they already experience. You must be more realistic. However, there is no question that we all want to shorten the time.

Mr. Williams: We are not imposing a specific number on the project team. We have said to them, "This is how we want you to reshape and rethink a project. Do not necessarily do things today the same way you did them yesterday and the day before. Try to find a new way, and come to us with your proposed time frames. We will look at them, but keep in mind the order of magnitude we are talking about." We are not imposing time frames on them and trying to set a new benchmark or standard for them to work to. If they can convince us that it will not happen in four years because the project is too complex, we will not say no. We will listen, and if we think they are in line, we will say, "Fine, go ahead."

We will try to effect a change in culture. As you know, in any business, private sector or public sector, that is a very difficult thing to do. We try to do it by encouraging new ways of thinking and rewarding and recognizing people. The air-to-air refuelling example is a marvellous way of cutting the time from six years to three years or less. We did it because people did not think the old

M. Williams : C'est bien cela, on passerait de 16 à 11 ans. Nous devons trouver des moyens de le faire plus vite. J'ai établi un objectif pour tenter de réduire la durée de moitié. Si c'est la moitié du temps, il sera alors question de huit à neuf ans. Ce ne serait pas surprenant, car la passation d'un contrat prend quatre ans, et nombre de nos programmes prennent quatre ou cinq ans avant d'aboutir. Voilà grosso modo ce que nous ciblons.

Le sénateur Mercer : Ceux qui comme moi sont autour de la table sont carrément dans la brume. Pourriez-vous éclairer notre lanterne et nous dire comment vous faites passer votre message. Si vous annoncez l'objectif des quatre ans, les gens ne vous prendrons pas au sérieux. Par contre, s'il est question de 11 ans, vous devriez alors vous en tenir à ce nombre d'années.

M. Williams : Les quatre années ont été signifiées par écrit par le vice-chef et par moi-même. C'est ce à quoi nous nous employons. Le calendrier de livraison dépendra du produit en question. Il se peut qu'il faille ajouter 3, 4, ou 5 ans. Le dossier pourrait être clos beaucoup plus vite.

Nous voulons que les gens aspirent à l'amélioration. Nous voulons un changement de culture. Je ne veux pas de cible de 11 ans si c'est plus long que ce dont nous avons besoin. Nous allons passer en revue tous les programmes et obliger les équipes chargées de projets de nous donner leur meilleure estimation de la manière dont nous pouvons raccourcir les délais, dans la mesure du possible.

Le sénateur Mercer : Si vous tentez de faire rentrer un carré dans un cercle, je crains que vous condamnerez votre ministère, tant votre volet que le volet militaire, à une spirale de frustration continuelle, pire que c'est le cas actuellement. Vous devez être plus réaliste. Cela dit, il ne fait aucun doute que nous voulons tous raccourcir les délais.

M. Williams : Nous n'imposons aucun nombre d'années à l'équipe chargée des projets. Voici ce que nous avons dit aux membres de l'équipe : « Voici comment nous voulons que vous remaniez et repensiez un projet. Vous ne faites pas nécessairement les choses aujourd'hui de la même manière que vous les avez faites hier et avant-hier. Tâchez de trouver une nouvelle façon de faire, puis venez nous proposer des échéanciers. Nous allons les examiner, tout en gardant à l'esprit l'ampleur de ce nous vous proposons. » Nous n'imposons pas d'échéancier aux membres de l'équipe, mais tentons simplement d'établir un nouveau jalon ou une nouvelle norme à respecter. S'ils peuvent nous convaincre que le projet n'est pas possible en quatre ans, parce que trop complexe, nous n'allons leur refuser la demande. Nous écouterons attentivement, et si nous estimons qu'ils ont raison, nous dirons : « D'accord, vous avez le feu vert. »

Nous tenterons d'opérer un changement de culture. Comme vous le savez, dans n'importe quel domaine, que ce soit le secteur privé ou le secteur public, c'est quelque chose de très difficile à faire. De notre part, nous tentons de promouvoir de nouvelles façons de penser et récompensons les gens qui pensent autrement. Le ravitaillement en vol est un exemple qui illustre une excellente

way. We looked around and found someone to help us shorten the time frame.

In other cases, we will find different ways of doing things by collaborating or short-circuiting. We have to rethink and reshape, otherwise, we will not achieve the kind of changes that everyone is asking us for. I have not found there to be a negative pushback by staff. They have not come screaming and yelling. They like to be empowered and to be recognized for being innovative and creative and demonstrating what they can do. I am hoping we can build on this kind of success.

Senator Moore: Thank you for being here, Mr. Williams. I want to ask you about the joint support ships. I presume that these would be vessels that would replace the HMCS *Protecteur* and the HMCS *Preserver*. Canada built those ships, and we have been operating that sort of ship for years. I presume that DND, the appropriate people in the navy, would be building a file as to the performance of the current ships and the desired capabilities of new vessels. You are not starting from zero in this instance. Where is that project in terms of concept and approach, years before the ships would be launched?

Mr. Williams: We are at the front end of process. The military have articulated their expectations of these ships and the capability they want to be delivered. We have had numerous discussions with industry and they know our thoughts in this regard. Frankly, we are now in the process of trying to get feedback from them as to whether they think our approach and method make sense and if there are ways of streamlining the process or doing it smarter, better or faster. Once we get a handle on it, we will be in the more solid position of knowing how best to proceed.

In general terms, I expect there will be a prequalification process where we will identify the consortiums that can design build the ship we want. We will probably provide industry consortiums with an opportunity to give us their bids. We will select one, and it will then build the ships that it committed to build. That is the general process. I am looking forward to hearing from industry, having been told that they think they can do it even faster. I told them that I look forward to their feedback as to how we can do it faster.

Senator Moore: How many years is your concept-to-launch schedule?

Mr. Williams: The typical process, through the phases I have talked about, would take, assuming no problems, three-plus years to get through. Then the actual production would probably start by, maybe, 2009-10, through to 2015 before delivery. That would be a guess

Senator Moore: You would start to build in 2009-10.

façon de réduire le temps de six à trois ans au moins. Nous y sommes parvenus, parce que les gens ne s'y sont pas pris de la vieille méthode. Nous avons regardé autour et nous avons trouvé quelqu'un capable de réduire le délai.

Dans d'autres cas, nous trouverons différentes façons de faire les choses en collaborant ou en court-circuitant les choses. Nous devons repenser les choses, les remanier, car autrement, nous ne réussirons pas à opérer le genre de changement que tout le monde nous demande. Je n'ai pas senti de résistance de la part du personnel. Il n'y a pas eu de tollé. Les gens aiment qu'on leur donne les moyens et qu'on reconnaisse leur innovation et leur créativité. J'espère que nous pourrions faire fond sur ce genre de réussite.

Le sénateur Moore : Merci d'être ici, monsieur Williams. Je voudrais vous interroger sur les navires de soutien interarmées. Je présume que ce serait des navires qui remplaceraient le NCSM *Protecteur* et le NCSM *Preserver*. Le Canada a construit ces navires, et cela fait des années que nous utilisons ce type de navire. Je présume que le MDN, le personnel compétent au sein de la marine, constituerait un dossier sur la performance des navires actuels et sur les capacités souhaitées des nouveaux navires. Vous ne partez pas de zéro dans ce cas-ci. Où en est ce projet pour ce qui est de la conception et de la démarche? Est-ce qu'il reste encore des années avant que les navires ne soient opérationnels?

M. Williams : Nous sommes en amont du processus. L'armée nous a fait part de ses attentes par rapport à ces navires et à leur capacité. Nous avons tenu de nombreuses discussions avec l'industrie, et nos attentes à ce sujet sont bien connues. En toute franchise, nous attendons que les représentants de l'industrie nous disent si nos approches et méthodes se tiennent et s'il y a des moyens de simplifier le processus ou de faire les choses de manière plus intelligente, plus efficace ou plus rapide. Une fois que nous aurons eu leur rétroaction, nous serons en meilleure position pour déterminer la meilleure façon de faire.

D'une manière générale, je m'attends à ce qu'il y ait un processus de préqualification durant lequel nous recenserons les consortiums capables de concevoir et de construire le navire que nous voulons. Nous donnerons probablement au consortium industriel l'occasion de faire des soumissions. Nous retiendrons une soumission, et le candidat retenu construira les navires qu'il s'engagera à construire. Voilà les modalités générales. Je suis impatient d'entendre la rétroaction de l'industrie, d'autant que j'ai entendu dire qu'on serait capable de faire les choses encore plus vite. J'ai bien indiqué que j'attendrai impatiemment pour savoir comment on entend faire les choses plus vite.

Le sénateur Moore : Votre calendrier du concept-au-lancement s'étale sur combien d'années?

M. Williams : Typiquement, en suivant les phases que j'ai évoquées, à supposer qu'il n'y a pas de problèmes, il s'étalerait sur trois ans ou plus. Puis, la production réelle commencerait probablement vers 2009-2010 et se poursuivrait jusqu'à 2015 avant que le produit ne soit livrable. C'est ce que j'imagine.

Le sénateur Moore : La construction commencerait en 2009-2010.

Mr. Williams: Yes, and it would probably be 2015-16 before we got the ships. That would be a guesstimate. If industry comes back with innovative options that allow us to do it slower, or if they say that is too fast and it will take longer, that factors into our equations.

Senator Moore: Why would that take so long? We knew that the life of the other ships was winding down. Why would there not be a concurrent identification of desired capabilities, looking at different consortiums, whoever will build components or whoever will build these ships? Why was it not going on concurrently? This just blows your "Getting It Right" theory all to heck. We are now talking about 2015-16, and we have been in the business of building ships and operating them for years.

Mr. Williams: It gets back to my initial point. Typically, the military tries to look at all their priorities and plan them. In this particular case, when looking at their priorities and the availability of existing equipment and its usage and what other equipment needs replenishment or replacement sooner rather than later in terms of scheduling, this is when this fit into their prioritization, on the one hand, with available funding on the other.

Senator Moore: Are you telling the committee that we do not lift a pencil to open a file on the replacement of a vessel until we have all the funding in place to see it through the whole life of that project, from concept to building to maintenance?

Mr. Williams: I am saying that the funding has not necessarily been approved for this program even today. We have it notionally allocated in our funding profile for the future. The question is, though: When do we start working on it? We are starting work on it now, even though we do not necessarily have the right kind of Treasury Board approvals.

We have limited resources. People have to be working on the immediate programs, and if they are working on certain programs, they cannot be working on others. You factor in dollars and people, and you prioritize the things you will work on in a certain year. When you consider all the priorities and the people that we have, both in the military and in my organization, every program gets its own slot. Some are today, and some are out to the right. Depending on what comes first or second, different programs have been shifted to the right. Now is the time this one is coming up for the kind of examination we have been talking about.

Senator Moore: I am amazed at the time frame required to do this. We need them "yesterday." We knew when the current vessels would be phased out. They were tied up sitting in Halifax

M. Williams : Oui, et il faudrait probablement attendre 2015-2016 avant la livraison des navires. C'est une estimation de ma part. Si les gens de l'industrie nous reviennent avec des options novatrices qui nous permettraient de faire les choses plus vite, ou encore s'ils nous disent que c'est trop rapide et qu'il faudrait prévoir plus de temps, nous tiendrions alors compte de ces facteurs dans nos calculs.

Le sénateur Moore : Pourquoi cela prendrait-il aussi longtemps? Nous savions que la durée de vie utile des autres navires tirait vers sa fin. Pourquoi ne procéderait-on pas dans le même temps à une identification des capacités souhaitées, en s'adressant à des consortiums différents, ou à quiconque serait en mesure de construire les composantes des navires ou les navires comme tels? Pourquoi ne pas faire les choses en parallèle? Il me semble que cela sape les fondements de votre théorie du « Bien faire les choses ». Voilà que vous parlez maintenant de 2015-2016, alors que cela fait des années que nous construisons et que nous utilisons des navires.

M. Williams : Cela me ramène à mon propos initial. Typiquement, l'armée essaie de passer en revue toutes ses priorités et de les planifier. En l'occurrence, en examinant les priorités et la disponibilité de l'équipement existant et son utilisation ainsi que tout autre équipement nécessitant un remplacement ou une remise à niveau plus tôt que plus tard, c'est là qu'interviennent la liste des priorités d'une part, et le financement disponible, d'autre part.

Le sénateur Moore : Êtes-vous en train de dire au comité que vous ne levez pas le petit doigt pour ouvrir un dossier concernant le remplacement d'un navire jusqu'à ce que tout le financement soit en place pour la durée totale du projet, c'est-à-dire de la conception à la construction à la maintenance?

M. Williams : Ce que je vous dis, c'est que le financement n'a pas nécessairement été approuvé pour ce programme, pas encore. Nous l'avons inscrit à notre profil de financement de projet futur. La question est de savoir quand nous allons nous y mettre. Nous y travaillons actuellement, même si nous n'avons pas nécessairement reçu toutes les approbations du Conseil du Trésor.

Nos ressources sont limitées. Les gens doivent s'attaquer aux programmes immédiats, et ceux qui s'affairent sur certains programmes ne peuvent travailler à d'autres. On ajoute à cela les facteurs financiers et humains, puis nous établissons une priorité des choses sur lesquelles nous devons travailler pendant une année donnée. Quand on pense à toutes nos priorités et à nos effectifs, tant le côté militaire que civil, vous comprendrez qu'à chaque programme, nous réservons un créneau. Certains programmes doivent être exécutés aujourd'hui, tandis que d'autres doivent être relégués au second plan. Priorité oblige, différents programmes ont dû être mis de côté. En l'occurrence, le moment est venu pour que ce programme fasse l'objet du genre d'examen dont nous vous avons parlé.

Le sénateur Moore : Je suis abasourdi par le temps que cela exige. Nous en avons besoin hier. Nous savions quand les navires actuels allaient commencer à être désaffectés. Ils étaient là à ne

harbour. We knew this was coming. Did someone around the table four or five years ago not say, "We have to start planning for this"?"

Mr. Williams: It is not a question of people not having known about it. We are still operating a number of our replenishment ships. We will maintain those operationally, and we will continue to do that until these come into place. Would it have been nicer to do it sooner? Probably, but if we were doing these sooner, we would not have been doing something else. It is not a question of being able to do everything at once. You have to make those critical priority decisions. The military makes those decisions based on what they think, collectively, are their first, second, third, fourth and fifth priorities. This is how it unfolds, and in a time frame that, hopefully, meets their requirements.

The Chairman: The question that has not been asked is: Why are we getting these ships at all? Why does no other country in the world have ships like this? Why does Canada need a ship so unique that we have to design it ourselves? Given the constraints we have on our budget, given the number of things that our military does not have, why are you going out to design a one-off that no other navy in the world appears to need?

Mr. Williams: I will make two points. The first is due to the responsibility and accountability of the military. My job is to see, once we have specified that, how much risk there is in the design phase. The feedback I have received from industry so far, although it is early, is that they do not view this necessarily as something with extreme high risk. That may change. I have not received any direct feedback. I have met with companies that have shown me designs and do not seem perturbed by the kinds of requirements we have requested. However, it is early. If it turns out that there are very high risks, we will have to reassess whether the costs and implications in terms of schedule warrant a re-examination, and that will be done as part of the process that we undertake with industry, with their feedback.

The Chairman: What happened to buying off the shelf? Does no one else have one already? If someone does, why are we not just ordering another one to be made?

Mr. Williams: That gets back to the specific requirements of the navy. The main requirements that they have asked for are perhaps not seen on other vessels, but in Canada we cannot afford, as many other countries can, multiple platforms to do different aspects of a particular role. Therefore, we typically try to see if we can, working with industry, use one platform for many roles. We did the same thing with the maritime helicopters. We had both the support surface and subsurface responsibilities embodied in one helicopter.

The Chairman: Are you suggesting that is a model for this vessel?

rien faire dans le port d'Halifax. Nous savions que ce jour allait arriver. Quelqu'un autour de la table n'a-t-il pas dit il y a quatre ou cinq ans : « Nous devons commencer à planifier en conséquence »?

M. Williams : Le problème n'est pas que les gens n'étaient pas au courant. Nous continuons d'utiliser un certain nombre de nos navires qui ont été remis en état. Ceux-ci continueront d'être opérationnels, et nous continuerons de nous en servir jusqu'à ce qu'ils soient remplacés. Aurait-il été préférable de le faire plus tôt? Probablement, mais si nous l'avions fait plus tôt, nous n'aurions pas pu faire autre chose. Ce n'est pas une question de pouvoir tout faire en même temps. Nous devons être en mesure de prendre des décisions prioritaires qui sont critiques. L'armée prend ses décisions en fonction de ce qu'elle considère, collectivement, comme étant une priorité numéro un, numéro deux, numéro trois, numéro quatre et numéro cinq. C'est ainsi qu'on procède, et l'échéancier, nous l'espérons, nous permettra de satisfaire aux exigences.

Le président : La question qui n'a pas été posée est la suivante : Pourquoi acquérir ces navires? Comment se fait-il qu'aucun autre pays du monde ne possède ce genre de navire? Pourquoi le Canada a-t-il besoin de concevoir un navire qui lui est unique? Compte tenu des pressions budgétaires et du nombre de choses qui manquent à notre armée, pourquoi concevoir même un navire dont aucune autre marine au monde ne semble avoir besoin?

M. Williams : Il y a deux facteurs qui entrent en ligne de compte. Le premier se rapporte aux responsabilités des forces armées. C'est à moi de quantifier les risques associés à cette phase de conception. Il est vrai que nous n'en sommes qu'au début, mais d'après les réactions du secteur concerné, les risques n'ont pas l'air d'être démesurés. Mais la situation risque de changer. On ne m'a pas fait de commentaires directs. J'ai simplement rencontré des représentants de sociétés qui m'ont montré des plans. Nos exigences n'avaient pas l'air des les perturber. Mais nous en sommes toujours aux premières étapes et s'il s'avère que les risques sont effectivement très élevés, il faudra déterminer si l'évolution des coûts et le report des échéances justifient un réexamen, ce qui sera fait dans le cadre de notre collaboration avec les représentants de l'industrie, en tenant compte de leur rétroaction.

Le président : N'est-il pas possible d'en acheter un déjà tout fait? N'en existe-t-il pas ailleurs? Et si oui, pourquoi n'en commandions-nous pas un?

M. Williams : En raison des exigences particulières de la marine. Les caractéristiques principales recherchées ne se trouvent pas nécessairement sur les autres bâtiments, et au Canada, on ne peut pas se permettre, comme beaucoup d'autres pays, d'avoir des plates-formes multiples afin d'assumer les différents aspects d'un même rôle. Ainsi, de concert avec l'industrie, nous essayons de déterminer s'il est possible d'utiliser une seule plate-forme à un grand nombre de fins. C'est ce qui a été fait dans le cas des hélicoptères maritimes qui nous ont permis d'assumer nos responsabilités de soutien de surface et de subsurface.

Le président : Ce serait donc un modèle pour le bâtiment qui nous intéresse?

Mr. Williams: I am suggesting that it is smart business to see whether we can get what we need in one platform through working effectively with industry and making the best use of our dollars. We were unquestionably successful with the maritime helicopters. It is too early to tell if we will be as successful here.

The Chairman: Can you suggest a witness to the committee who can best defend the acquisition of this vessel?

Mr. Williams: Absolutely. I would suggest the head of the navy.

The Chairman: Thank you.

Senator Atkins: One report of this committee recommended that we increase spending by \$4 billion and increase the number of military up to 75,000. Senior offices who appeared before us told us that, even if they got that money, they could not spend it. Yet, at Petawawa, Gagetown and other military bases they constantly told us that they are short-handed. That said that they have no ammunition, that the artillery cannot go out in the field and fire a number of rounds.

Is it not true that there are ways in which that money could be injected into the system, either with off-the-shelf purchases or with the investment of the amount of money that we were recommending?

Mr. Williams: I would make two points. One I already made in terms of budget and funding, our job is to make use of whatever is given as best we can; hence some of the innovations we have talked about with regard to streamlining processes and being more innovative. If we were told that we would have X dollars more, we would try to determine our priorities and prepare a spending profile to make optimum use of those funds.

When you undertake major capital programs, there is a slow ramping up. One must be cognizant of those kinds of limitations with regard to spending money. Having said that, much depends on the particular circumstance in the particular year and whether we have opportunities for additional buys of spares or other items to make best use of money if it is offered to us.

Senator Atkins: Is that not one of the problems the military has had? After 1994, there was a levelling out of investment in capital purchases. Now you have a lot of outdated equipment and the requirement is substantially higher than if there had been a gradual investment over the last 10 years.

Mr. Williams: There is no question. We have a 15-year capital plan that has a lot of meat in it. We must buy many things over the next 15 years to spend, on average, \$1.5 billion a year over 15 years. Without question, we have significant requirements to upgrade and update our forces.

M. Williams : J'estime qu'en collaborant avec l'industrie pour déterminer s'il est possible qu'une seule plate-forme réponde à tous nos besoins, nous nous assurons que notre budget sera bien dépensé. Les hélicoptères maritimes ont été une véritable réussite mais il est encore trop tôt pour se prononcer dans ce cas-ci.

Le président : Qui, à votre avis, est le mieux placé pour défendre l'acquisition de ce bâtiment?

M. Williams : Le chef de la marine.

Le président : Merci.

Le sénateur Atkins : Dans un rapport du comité, on a recommandé que les dépenses soient augmentées de 4 milliards de dollars et qu'on augmente le personnel des forces armées pour qu'il atteigne 75 000. Pourtant, certains des hauts gradés qui ont témoigné nous ont dit que même si cet argent était débloqué, ils ne pourraient le dépenser. Mais à Petawawa, Gagetown et dans d'autres bases militaires, on ne cesse de déplorer le manque de ressources. On nous dit qu'il n'y a pas suffisamment de munitions et que l'artillerie ne peut même pas s'exercer à tirer.

Serait-il possible d'injecter cet argent dans le système, en achetant du matériel de série ou en investissant les sommes d'argent que nous avons recommandées?

M. Williams : Je dirais deux choses. J'ai déjà abordé la première. Pour ce qui est du budget et du financement, nous devons nous assurer de dépenser le plus judicieusement possible; c'est ainsi qu'on s'intéresse à certaines des innovations dont nous avons parlé relativement à la simplification des processus et à l'innovation. Si on apprenait que notre budget allait augmenter d'une somme X, nous identifierions nos priorités et préparerions une stratégie pour maximiser ce financement.

Les grands programmes d'immobilisations importants démarrent lentement. Il faut être conscient de ses limites lors de la planification des dépenses. Cela dit, ce sont dans une large mesure les circonstances précises, l'année et la possibilité de rentabiliser au maximum le budget qui nous est attribué en achetant notamment des pièces de rechange qui déterminent la marche à suivre.

Le sénateur Atkins : C'est justement un des problèmes auxquels font face les forces armées, n'est-ce pas? Depuis 1994, les acquisitions d'immobilisations stagnent. Le matériel des forces armées est maintenant désuet et la mise à niveau sera beaucoup plus coûteuse que si on avait continué d'investir au cours des dix dernières années.

M. Williams : Tout à fait. Notre plan d'acquisition de matériel, qui s'étend sur 15 ans, est ambitieux. Nous allons faire d'importantes dépenses dans les 15 prochaines années qui s'élèveront en moyenne à 1,5 milliard de dollars par année. Il est clair que pour mettre à niveau nos forces armées il faudra déployer des efforts considérables.

Senator Meighen: You said that you have a lot of capital equipment to update. You have the Strategic Capability Investment Plan, but my information is that only about 13 per cent of the monies in that plan, over 15 years, goes to capital expenditures. Is that right?

Mr. Williams: No, that is not correct. That represents our capital planning program for 15 years. We expect to have funds in that approximate order of magnitude to undertake the projects in that plan.

Senator Meighen: I did not understand that.

Mr. Williams: I am saying that we would like to be able to accomplish exactly what is in those plans. If everything went exactly according to schedule, all of those monies would be spent exactly as earmarked.

Senator Meighen: That would be nice, but how much are you spending on capital replacement? I see that \$1.6 billion is your total over 15 years.

Mr. Williams: It is \$1.6 billion a year. We have a \$12-billion or \$13-billion budget, so initial capital acquisition and sustaining it is roughly one quarter of our budget.

Senator Meighen: Capital funding is roughly one quarter?

Mr. Williams: No, that would be one eighth. If you take the percentage of \$12 billion or \$13 billion, I do not know exactly what it comes to.

Senator Meighen: One eighth is not far off 13 per cent, is it?

Mr. Williams: If you are asking whether we are spending 13 per cent on capital expenditures from our total budget, I can say that we absolutely are.

Senator Meighen: That seems surprisingly low.

Mr. Williams: It may be low but, as I said, we are trying to balance paying people, paying for infrastructure, buying new equipment and sustaining existing equipment. You must make those prioritization decisions. That number is often the one that is affected, because you must pay people, you must sustain the equipment, and you have to house the people as well as have proper facilities for the equipment. Therefore, it is not surprising that what must be affected most is front-end capital.

Senator Meighen: If someone gave you more money, as has been called for by all kinds of organizations, including this committee, one area that might jump to mind would be capital expenditures.

Mr. Williams: There is no question about it. How we would allocate it would be another question.

When we look at acquisitions, we no longer consider capital acquisitions in isolation. That is a mistake we used to make. We used to look at the cost of capital acquisition without recognizing that the cost to sustain the acquisitions would be more than the

Le sénateur Meighen : Vous avez dit que beaucoup de votre matériel devait être modernisé. Si j'ai bien compris, seul 13 p. 100 du budget du Plan stratégique d'investissement dans les capacités de la Défense nationale sera réservé aux dépenses en capital et ce pour les 15 prochaines années. Est-ce bien ça?

M. Williams : Non, c'est faux. C'est plutôt représentatif de notre programme de dépenses en capital pour les 15 prochaines années. Nous nous attendons à ce que les fonds de cet ordre soient débloqués pour mener à bien les projets du plan.

Le sénateur Meighen : Je n'ai pas compris l'explication.

M. Williams : En fait, on aimerait que tout ce qui figure dans les plans aboutisse. Si tout se passait comme prévu, le financement serait dépensé comme prévu.

Le sénateur Meighen : Ce serait bien, mais quelles sommes vont être attribuées au remplacement du matériel? Je constate qu'il y a un total de 1,6 milliard de dollars sur 15 ans.

M. Williams : C'est plutôt 1,6 milliard de dollars par année. Notre budget est de 12 ou 13 milliards de dollars, dont environ un quart est attribué à l'acquisition de nouveau matériel et à la maintenance.

Le sénateur Meighen : Les dépenses en capital représentent donc environ un quart du budget?

M. Williams : Non, c'est plutôt un huitième. Par rapport au budget de 12 ou 13 milliards de dollars, je ne sais pas ce que ça représente exactement.

Le sénateur Meighen : Un huitième, ça représente plus ou moins 13 p. 100, n'est-ce pas?

M. Williams : Si vous voulez savoir si nous consacrons 13 p. 100 de notre budget aux dépenses en capital, je peux vous dire que c'est tout à fait exact.

Le sénateur Meighen : C'est incroyablement peu.

M. Williams : C'est peut-être le cas, mais comme je l'ai déjà dit, nous devons à la fois payer les salaires du personnel, financer les infrastructures, acheter de nouveaux équipements et entretenir le reste du matériel. Les décisions sont prises en fonction des priorités. Le pourcentage est ce qu'il est parce qu'il faut que le personnel soit rémunéré, que les équipements soient entretenus, que le personnel soit logé et que les équipements soient entreposés dans des installations adéquates. Par conséquent, il est normal que le gros du budget soit attribué aux priorités.

Le sénateur Meighen : Si on augmentait votre budget, comme il a été demandé par toute une panoplie d'organisations, y compris notre comité, il faudrait cibler les dépenses en capital.

M. Williams : Tout à fait. Pour ce qui est de la répartition du financement, c'est une autre paire de manches.

Dans le contexte des acquisitions en général, on ne peut pas examiner les dépenses en capital de façon isolée. Nous ne voulons plus répéter cette erreur. Par le passé, on ne reconnaissait pas que les coûts de maintenance seraient plus élevés que les coûts

cost to buy them. Now our position is that, unless we have the full life cycle costs earmarked, we should not even start. It is foolish to continue to buy things if you cannot afford to sustain them.

Senator Atkins: Let us talk about maintenance and component parts. As the equipment gets older, those costs go up. Does that money come from the capital budget?

Mr. Williams: No, it comes from the national procurement budget, but it is still dollars, and we must ensure that we have the dollars to sustain it.

The other problem that we have pertains not just to the acquisition of these parts but to their availability. The longer the program has been around, what is the likelihood that the manufacturer will maintain the parts we need?

Both those go into affecting the risk and scheduling new acquisitions.

Senator Atkins: That was going to be my next question. Are some component parts no longer available because of the age of this old equipment?

Mr. Williams: We can sustain the equipment we have today. We are replacing the older equipment because, if do not, we will run that risk.

Senator Atkins: We had a tour of the signal unit in Kingston. A soldier in a truck explained to us how he wanted to connect with another truck but that he could not get the component part. He told us, "You know, if we went down to RadioShack, we could buy it."

Is there no way to speed up this process so that the military can get available parts on the open market rather than through a procurement process? As a former supply clerk, I know a little bit about this.

Mr. Williams: The answer ought to be yes. I would certainly be interested in getting specifics on this particular case because, if that were the case, that would worry me.

Senator Atkins: That is what he told us.

Mr. Williams: I do not doubt it, and if someone would give me the specifics, I will try to find out the facts. If something is inefficient or if we are doing something that is not the smartest, it is good for me to know about it so that I can try to change that. I would welcome that kind of feedback.

Typically, our parts are not available at RadioShack or Canadian Tire. They are very complex, military parts. As well, they are typically part of open, fair and transparent contracting. If we want to buy anything, it often has to be done in a competitive way, and that takes time. That is not an excuse. We must figure out a way to get parts on time and on schedule. We

d'acquisition. Maintenant nous estimons que les achats ne devraient se faire qu'à partir du moment où on est en mesure de financer le cycle de vie complet de l'équipement en question. On serait malavisé de continuer à acheter du matériel si on n'est pas en mesure d'en assurer la continuité.

Le sénateur Atkins : Pour ce qui est de la maintenance et des pièces détachées, plus l'équipement est vieux, plus les coûts augmentent. Ces coûts sont-ils couverts par le budget des immobilisations?

M. Williams : Non, par le budget de l'approvisionnement national. Mais peu importe la provenance, nous devons nous assurer d'avoir suffisamment de fonds pour la maintenance du matériel.

Ensuite il y a toute la question de la disponibilité des pièces. À long terme, il faut se demander si les fabricants continueront de produire les pièces dont nous avons besoin.

Il faut prendre en compte ces deux facteurs lors de l'évaluation des risques et de la planification des nouvelles acquisitions.

Le sénateur Atkins : Ma prochaine question portait justement là-dessus. Peut-on dire que certaines pièces ne sont plus disponibles parce que l'équipement est trop ancien?

M. Williams : Pour l'instant, ce n'est pas un problème. Nous remplaçons justement les équipements les plus anciens parce qu'autrement ça risquerait d'en devenir un.

Le sénateur Atkins : Nous avons visité l'unité de transmissions à Kingston. Il y avait un soldat en camion qui nous a expliqué qu'il aurait voulu communiquer avec un autre camion mais que c'était impossible car il lui manquait une pièce. Il nous a dit « Vous savez, cette pièce, on pourrait l'acheter chez RadioShack. »

Serait-il possible de faire bouger les choses pour que les forces armées puissent acheter librement les pièces qui sont disponibles sur le marché au lieu de passer par un processus d'acquisition? J'ai travaillé comme agent d'approvisionnement, donc je connais ce domaine.

M. Williams : Il faudrait que ce soit possible. J'aimerais que vous m'en disiez plus sur cette affaire car si ce que vous dites est vrai, c'est inquiétant.

Le sénateur : C'est ce que le soldat nous a dit.

M. Williams : Je n'en doute pas, mais si vous me donniez plus de détails, je pourrais m'assurer de leur véracité. S'il existe des dysfonctionnements, il faut que je le sache pour que je puisse y remédier. C'est ce genre de chose que je voudrais qu'on me signale.

En général, nos pièces ne sont pas disponibles chez RadioShack ou Canadian Tire car ce sont des composants militaires très complexes. De plus, l'octroi de contrats se fait de façon ouverte, équitable et transparente. Pour tout achat, il faut souvent passer par un processus concurrentiel et ça ne se fait pas rapidement. Mais ce n'est pas une justification et il faut que les

are doing a lot to optimize our warehousing and distribution and playing down those costs in order to reallocate funds to deal with the kinds of situations you talked about.

Senator Meighen: Mr. Williams, you have been very forthcoming in admitting that some changes are needed to your organization. You pointed to the "Getting It Right" strategic framework that you put into place. How long has that been operative?

Mr. Williams: For about four years.

Senator Meighen: You mentioned some successes that you had. Where does former minister McCallum's committee on efficiencies fit in when it reported that your acquisition process was inefficient and took too long for projects to move from acquirement to contract?

Mr. Williams: Much of what I have said is in response to that kind of critique.

Senator Meighen: Excuse me for interrupting, but I believe Minister McCallum's report was just over a year ago.

Mr. Williams: Yes, it was.

Senator Meighen: You have had this framework, "Getting It Right", in place for four years.

Mr. Williams: As I said — and I will not try to minimize it — we are trying to change the culture in our organization. The way of doing things has been done one way for over 20 years. That change will not happen overnight.

Having said that, we have made improvements. We have some examples here, and we can point to others.

As part of that efficiency report, we are in the process of undertaking a three-year plan to cull from our warehousing, distribution and supply system, approximately \$50 million. Those savings can be reoriented and reprioritized to other military needs. That was a key part of the minister's commitment to try to find \$200 million. This is one quarter of that.

We are trying to be innovative in many different ways. We are reducing our inventory costs and our handling costs to try to do the things you are talking about.

I would like it to be done sooner, but I can see that this requires, day in and day out, person by person, forcing new ways of thinking, challenging and questioning, rewarding and recognizing. We are a big organization. We have over 4,000 people in my organization alone. These things have to filter down and different people need to know the different expectations. I would like to say that it could happen much faster than it has. I think it is happening. Hopefully, we will continue to

pièces soient disponibles quand on en a besoin. Nous nous sommes efforcés d'optimiser nos systèmes d'entreposage et de distribution pour réaffecter les économies ainsi réalisées à la gestion des situations dont vous avez parlé.

Le sénateur Meighen : Monsieur Williams, vous avez indiqué, sans vous en cacher, que certains aspects de votre organisation allaient devoir être changés. Vous avez parlé du programme d'action « Bien faire les choses » que vous avez mis en place. Depuis combien de temps existe-t-il?

M. Williams : Depuis environ quatre ans.

Le sénateur Meighen : Vous avez mentionné la réussite de ce programme à certains égards. Comment expliquez-vous la critique formulée par le comité sur l'efficacité, créé par l'ancien ministre McCallum, faisant état de l'inefficacité de votre processus d'acquisitions et des délais trop importants entre la décision d'achat et l'octroi de contrats?

M. Williams : La plupart de mes remarques découlent de ce genre de critique.

Le sénateur Meighen : Je ne voudrais pas vous interrompre, mais je pense que le rapport du ministre McCallum a été déposé il y a un peu plus d'un an.

M. Williams : Oui, en effet.

Le sénateur Meighen : Et le programme d'action, « Bien faire les choses », existe depuis quatre ans.

M. Williams : Comme je l'ai dit — et c'est une tâche importante — nous essayons de changer la culture de notre organisation. Mais cela fait plus de 20 ans qu'on procède de la même façon et les changements ne pourront pas se faire du jour au lendemain.

Cela dit, les choses se sont améliorées. Des exemples ont déjà été donnés et il en existe d'autres.

Pour ce qui est du rapport sur l'efficacité, nous nous apprêtons à lancer un programme s'étalant sur trois ans dont l'objet est de réduire d'environ 50 millions de dollars les coûts de notre système d'entreposage, de distribution et d'approvisionnement. Nous pourrions alors réaffecter ces économies pour répondre à d'autres besoins militaires. Cette somme représente le quart de l'engagement pris par le ministre de réduire de 200 millions les dépenses.

Nous tentons d'être innovateurs à bien des égards. Nous réduisons nos coûts d'entreposage et de manutention pour pouvoir nous attaquer aux dossiers dont vous nous avez parlé.

J'aimerais que ces changements se fassent plus rapidement mais il faut comprendre qu'il faut travailler sans relâche et individuellement pour imposer de nouvelles façons de penser, de questionner et de récompenser. Nous faisons face à un appareil énorme. Une organisation à elle seule comprend plus de 4 000 personnes. Il faut que ces changements se répercutent aux différents échelons et que les différents intervenants comprennent quelles sont les attentes. Je dirais qu'il est possible d'accélérer le

build until it is something that we can all point to in a few years as being the norm of operation within the organization.

Senator Meighen: I encourage you to pursue that line. Much of what you are doing, of course, does not reach the public eye. What does reach the public eye is that we have one set of helicopters for search and rescue and now we have gone and bought another type of helicopter for the frigates. You would think that it would save a great deal of money if spare parts and whatnot were the same for both helicopters.

Mr. Williams: Let me comment on that because that would be an erroneous conclusion. The company that won the first contract did so because it submitted the best bid. The company that won the recent contract won it because it submitted the best bid.

Many of the savings you talk about could have been reflected in the company's bid price because they are the ones providing us with the spares. If the spares were much lower over the life cycle, they could have said "We can save money because we are accountable for the full life cycle. We can take that off our bid price and we will benefit by being able to win the competition." I have no doubt that they did that. In spite of that fact, their bid price was — and I have said publicly — hundreds of millions of dollars more than the winning bidder. Hundreds of millions of dollars is not trivial. It is much more than, perhaps, optimizing some spare parts over a life cycle, which I do believe they probably took into account in any case.

I think the way we approached it was great business practice, great for the military and great for the taxpayer.

Senator Meighen: I hope you are right.

The Chairman: As you have described, it Mr. Williams, it sounds like both bids were done on the same basis. Is that so?

Mr. Williams: They were both done on the same basis. The evaluation criteria were known. They both bid based on the same premise in the request for proposal. They both knew it was compliant lowest price. They both bid. One was hundreds of millions of dollars less than the other.

Senator Meighen: Why did it take so long, Mr. Williams?

Mr. Williams: In fact, it did not take very long. In December 2002, approval was given to go down to one contract. It was within two years from the official time we said "go" until we picked the winner.

Senator Meighen: That was not the first "go," was it? There had been previous "goes" on a multicontract basis.

processus et c'est justement ce qui se passe. J'espère que nous pourrions continuer notre travail pour créer un système qui, dans quelques années, pourra servir de norme opérationnelle au sein de l'organisation.

Le sénateur Meighen : Je vous encourage à continuer sur votre lancée. Bien sûr, les Canadiens ne sont pas au courant de la plupart de vos activités. Par contre, ils savent que nous avons un type d'hélicoptère pour les opérations de recherche et de sauvetage et que nous avons acheté un autre type d'hélicoptère pour les frégates. Et pourtant, on pourrait faire des économies importantes si on pouvait utiliser les mêmes pièces de rechange pour les deux types d'hélicoptères.

M. Williams : Permettez-moi de vous corriger car la conclusion est erronée. Dans le premier cas, le contrat a été accordé à la société dont la soumission était la meilleure. Dans le second cas, le contrat a été accordé à la société dont la soumission était la meilleure.

Les économies dont vous parlez auraient pu dans bien des cas se refléter dans la soumission de la société car c'est elle qui nous approvisionne en pièces détachées. Si ces pièces avaient été beaucoup moins chères pendant tout le cycle de vie, le soumissionnaire aurait pu se dire : « On va pouvoir faire des économies parce que nous sommes responsables du cycle de vie complet. Par conséquent, on va répercuter ces économies sur la soumission, ce qui nous permettra de remporter le contrat. » Je suis convaincu que c'est ce qui s'est passé. Mais, en dépit de ça, leur offre — et je l'ai dit publiquement — dépassait celle de la société choisie de quelques centaines de millions de dollars. Des centaines de millions de dollars, ce n'est pas rien. Ça représente sans doute bien plus que l'approvisionnement en pièces détachées au cours du cycle de vie des produits, facteur qu'ils ont de toute façon sans doute pris en compte.

Je pense que nous avons fait de bonnes affaires dans l'intérêt des forces armées et du contribuable.

Le sénateur Meighen : Je l'espère.

Le président : D'après votre description, monsieur Williams, les deux soumissionnaires étaient sur un pied d'égalité. Est-ce vrai?

M. Williams : Oui. Les critères d'évaluation étaient connus. Les deux soumissions ont été faites en fonction des informations dans l'appel d'offres. Les deux savaient que le contrat serait accordé à la société dont la soumission était la plus basse, en conformité avec les règles. Les deux parties ont fait une offre. Il y avait un écart de centaines de millions de dollars entre les deux.

Le sénateur Meighen : Pourquoi le processus a-t-il duré si longtemps, monsieur Williams?

M. Williams : En fait, il n'a pas pris très très longtemps. En décembre 2002, le contrat unique a été approuvé. À peine deux ans se sont écoulés entre le lancement officiel du processus et l'octroi du contrat.

Le sénateur Meighen : Ce n'était pas la première fois qu'on lançait le processus, n'est-ce pas? On avait lancé d'autres processus sur la base de contrats multiples.

Mr. Williams: We only received approval to proceed about two years before the selection was made. Up until then, there was a lot of discussion and debate, but no formal approval to the Department of National Defence to proceed with a request for proposals down the road.

Senator Meighen: You are not the right person to ask why there was a long delay.

Mr. Williams: I am saying that, from the time we got the go ahead, there was not a long delay.

Senator Forrestall: There was a long contract.

Mr. Williams: Initially, there was a lot of debate and discussion about having in-service support separate from the acquisition.

Senator Forrestall: My message is simply: You got it wrong, you got it wrong again, and you still got it wrong.

Senator Meighen: Time will tell, will it not?

I have a specific question on reports that I saw in the press about the maintenance per man-hour flight for the search and rescue Cormorant helicopter. Allegedly, that was about double the number stated in the contract. Can you bring us up to date on that? Is that accurate? Why is it so high? What has been done about it? Do you think you can achieve the level that was in the contract?

Mr. Williams: First, that is accurate.

Second, let me mention an important point called "total package procurement." I mentioned in my brief introduction that, as a general course of smart business, we are trying to bundle together the acquisition with the support. That would eliminate the problem that has now arisen. We did not do that with the search and rescue. We had one contract to buy the thing and another to support it.

You could have a difference of opinion between the original equipment manufacturer and the subsequent provider as to how many hours the equipment will keep flying. Where the truth lies is a difficult point, but the Crown is in the middle.

The way to get around that, typically, is to make one company accountable for the full life cycle, which is exactly what we have done with the maritime helicopter. We can then hold someone to account because there is nobody else to blame except the company that sold us the piece of equipment and also committed to providing the service at a certain price for the period of time.

Senator Meighen: Some time ago, we were told by the commander of the army that the new training centre in Wainwright was an integral part of army training and transformation. We also determined that, if we had the facility in Wainwright it could, perhaps, be used in discussions with the Americans. Because of its size, we could provide them with something that they do not have, except for one instance, I think, in the continental U.S.A. We, as a committee, certainly thought

M. Williams : L'approbation a seulement été reçue environ deux ans avant que la sélection ne se fasse. C'est vrai qu'avant, il y a eu beaucoup de discussions mais le lancement formel d'un appel d'offres n'avait pas été approuvé par le ministère de la Défense nationale.

Le sénateur Meighen : Il faudra demander à quelqu'un d'autre pourquoi le processus a duré si longtemps.

M. Williams : Je vous dis qu'après l'approbation officielle le processus n'a pas duré très longtemps.

Le sénateur Forrestall : Le contrat a été long.

M. Williams : Au début, on a beaucoup discuté de la séparation de l'acquisition et du soutien en service.

Le sénateur Forrestall : Mon message est simple : Vous vous êtes trompés, vous vous êtes trompés à nouveau et vous persistez.

Le sénateur Meighen : Avec le temps, on le saura.

Ma question porte sur les rapports lus dans la presse portant sur la maintenance par heure de vol pour les hélicoptères de recherche et de sauvetage Cormorant. Apparemment, c'est le double de ce qui figure dans le contrat. Est-ce vrai? Pourquoi y a-t-il tant d'heures? Qu'est-ce qu'on a fait pour régler le problème? Pourra-t-on imposer les conditions qui figurent dans le contrat?

M. Williams : Tout d'abord, c'est exact.

Ensuite, permettez-moi de vous parler de ce qu'on appelle l'acquisition globale. J'ai mentionné dans mes remarques liminaires que nous mettons l'accent sur la rentabilisation et essayons de regrouper l'acquisition et le soutien. Cela nous permettrait d'éliminer le problème qui s'est manifesté. Dans le cas des hélicoptères de recherche et de sauvetage, nous avions un contrat pour l'achat et un autre pour le soutien.

Il se pourrait que l'équipementier et le fournisseur ne s'entendent pas sur le nombre d'heures que le matériel peut voler. Il est difficile de dire qui a raison, mais la Couronne se retrouve entre les deux.

Normalement, pour contourner ce genre de problème, on décide qu'une compagnie est responsable du plein cycle de vie du matériel, et c'est justement ce que nous avons fait avec l'hélicoptère maritime. À ce moment-là, il est possible de demander à quelqu'un de rendre des comptes parce que personne n'est à blâmer sauf la compagnie qui nous a vendu les pièces et qui s'est également engagée à assurer des services à un prix fixe pendant cette période.

Le sénateur Meighen : Il y a un bon moment, le commandant de l'armée nous a dit que le nouveau centre de formation à Wainwright faisait partie intégrante de tout programme de formation et transformation des forces armées. Nous avons également conclu que si nous avions le centre de Wainwright, il pourrait figurer dans nos discussions avec les Américains. En raison de sa taille, nous pourrions offrir aux Américains des services qu'ils n'ont qu'à un seul endroit si je ne me trompe dans

this was something of importance, and we underlined the hope that it would be completed and operational as soon as possible.

I am now told that the project continues to slip, and your own Web site says that the centre will not be operational until 2006. Can you tell me why it slipped, if indeed it has, and would you also tell us what happened to Gagetown's individual training?

Mr. Williams: Unfortunately, that is not under my purview. I cannot, with any degree of knowledge, speak to that. However, I can attempt to get that information back to the committee.

Senator Meighen: Restrict it to Wainwright if you wish, but if they have anything to say about Gagetown, that information would be helpful.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Williams, our military interventions in various theatres of operation are increasingly destined to work in close cooperation with our allies. When we undertook air operations in Kosovo, one of the first concerns raised by NATO forces was the interoperability of our instruments.

What changes has your group made to make such an operation as efficient as possible, both for you and for our multiple military operations?

Mr. Williams: Typically, when the armed forces provide their specifications, these things are thought of at the beginning of each project. In other words, if there are NATO standards, equipment standards, we make sure to specify the same standards in our specifications for industry.

[English]

I guess what I am trying to say is that, when we begin a project, we have one eye on what is out there. We do not have one standard across the board, but if there are NATO standards respecting parts or processes, we will try to embed them to the extent that we can in our particular programs. We are well aware of the need to be interoperable with the Americans, the British or other allies. Where we can do that, we do.

I would also emphasize that we spend a lot of time with allies in different training missions where, in fact, our assets, people and doctrine are merged with those to ensure that, to the extent that we can, we are interoperable. Where we see difficulties in doctrine, we attempt to regularize them to the extent that we can.

la partie continentale des États-Unis. Notre comité jugeait qu'il s'agissait d'une chose importante et nous avons signalé que nous espérons que le centre serait opérationnel le plus tôt possible.

J'ai appris que le projet accuse un important retard et à votre propre site Internet, vous signalez que le centre ne sera pas opérationnel avant 2006. Pouvez-vous m'expliquer ce retard, s'il y a en fait retard, et pourriez-vous nous dire ce qui se passe au niveau de l'instruction individuelle à Gagetown?

M. Williams : Malheureusement, ces questions ne sont pas de mon ressort. Je ne pourrais pas répondre à votre question de façon fiable. Cependant, je peux essayer de me procurer ces renseignements et les fournir au comité.

Le sénateur Meighen : Si cela vous convient, renseignez-vous sur Wainwright tout particulièrement; cependant, si on peut vous donner des renseignements sur Gagetown, cela pourrait nous être utile.

[Français]

Le sénateur Nolin : Monsieur Williams, nos interventions militaires sur les différents théâtres d'opération sont de plus en plus vouées à fonctionner en étroite collaboration avec nos alliés. Lorsque nous avons entrepris les opérations aériennes au Kosovo, une des premières craintes soulevées par les forces d'état-major de l'OTAN était l'interopérabilité de nos instruments.

À partir de ce moment, quelles ont été les modifications entreprises au sein de votre division pour vous assurer qu'un tel phénomène soit le plus efficient possible, tant pour vous que pour nos opérations militaires multiples?

M. Williams : Typiquement, quand les forces armées font leurs spécifications, pensons à ces choses au commencement de chaque projet. Autrement dit, s'il y a des standards pour l'OTAN, des standards pour l'équipement, nous nous assurons que nous pouvons spécifier ces mêmes standards dans nos spécifications pour l'industrie.

[Traduction]

Ce que j'essaie de dire, c'est que lorsque nous lançons un projet, nous surveillons ce qui se passe dans le secteur. Nous n'avons pas une norme pour tout, mais s'il y a des normes de l'OTAN touchant les pièces ou la façon de faire les choses, nous essaierons de les inclure dans la mesure du possible dans nos propres programmes. Nous sommes parfaitement conscients du fait qu'il nous faut une certaine interopérabilité avec les Américains, les Britanniques et nos autres alliés. Lorsque c'est possible, nous le faisons.

J'aimerais également signaler que nous consacrons beaucoup de temps à diverses missions de formation et d'instruction avec nos alliés; nos actifs, notre personnel et notre doctrine sont alors associés aux leurs afin de s'assurer que dans la mesure du possible, tout est interopérable. Si nous identifions des problèmes au niveau de la doctrine, nous essayons dans la mesure du possible d'assurer une certaine uniformisation.

Again, if you want more detailed information, the VCDS would be the person to talk to you about the operational aspects.

Senator Nolin: We will keep that in mind. Not all of the NATO countries have agreed to create the NATO rapid response force.

Mr. Williams: Yes.

Senator Nolin: To what extent will that influence your side of the equation?

Mr. Williams: I am not sure. Again, the process would unfold in that the people accountable for that in the military would, at the appropriate time, be advising on the ramifications of that in terms of their requirements and their priorities. At that stage I would learn whether the creation of this kind of force would require different kinds of equipment with different kinds of specifications, and then I would act on it. At this stage, nothing has come to me to suggest a change in the kinds of equipment or the way we are to go about getting those.

Senator Nolin: In listening to all of the questions about time, I am reminded that in the proposed rapid response team of NATO, the word "rapid" is an important component of the effort.

Mr. Williams: Absolutely.

Senator Nolin: People listening to us tonight may question if the word "rapid" has the same meaning for your organization as it does for NATO. That is not my question.

Still on the international component of your responsibility, you have in your division a director general responsible for international and industry programs.

Mr. Williams: Yes.

Senator Nolin: Can you tell us the extent of the role of that person? I understand there is the international component as well as the industry component. Start with the international component, and I will have a follow-up question on the industry component.

Mr. Williams: As a national armaments director in NATO, I have meetings twice a year at NATO with the people of my equivalent in the other 25 NATO countries.

Senator Nolin: That means you know Mr. Billingsbridge in Brussels, the new materiel deputy general.

Mr. Williams: Very well.

Senator Nolin: You are aware of his vision of what will be needed for the theatre of the future for NATO.

Encore une fois, si vous voulez de plus amples détails, je crois que le VCEDM serait mieux en mesure de répondre aux questions touchant les aspects opérationnels.

Le sénateur Nolin : Très bien. Tous les pays membres de l'OTAN n'ont pas convenu de participer à la création de l'unité d'intervention rapide de l'OTAN.

M. Williams : C'est exact.

Le sénateur Nolin : Dans quelle mesure cela aura-t-il un impact sur votre position?

M. Williams : Je ne le sais pas. Encore une fois, les responsables du dossier pour le secteur militaire communiqueront en temps opportun les ramifications de cette unité, en ce qui a trait aux besoins et aux priorités. C'est à ce moment-là que je saurai si la création de ce genre de force nécessitera du matériel différent assorti de normes particulières; je prendrai alors les mesures qui s'imposent. Cependant, on ne m'a encore rien dit qui indique de quelque façon que ce soit qu'il y aura un changement de matériel ou de notre programme d'acquisition.

Le sénateur Nolin : Lorsque j'écoute toutes les questions qui sont posées au sujet du facteur temps, je note bien que dans l'équipe d'intervention rapide proposée pour l'OTAN, le terme « rapide » est un élément très important.

M. Williams : C'est vrai.

Le sénateur Nolin : Les gens qui nous écoutent ce soir peuvent se demander si le terme « rapide » a la même signification pour votre organisation que pour l'OTAN. Mais ce n'est pas ma question.

Pour ce qui est du volet international de vos responsabilités, vous avez au sein de votre division un directeur général responsable des programmes internationaux et industriels.

M. Williams : C'est exact.

Le sénateur Nolin : Pouvez-vous nous expliquer son rôle? Si j'ai bien saisi, il y a un volet international et un volet industriel. Si vous voulez bien, commencez par le volet international. Puis je vous poserai une autre question sur le volet industriel.

M. Williams : À titre de directeur national pour les armements au sein de l'OTAN, j'ai des rencontres deux fois par année à l'OTAN avec mes homologues des 25 autres pays membres de l'OTAN.

Le sénateur Nolin : Cela veut dire que vous connaissez M. Billingsbridge, qui est à Bruxelles, le nouveau directeur général adjoint, responsable du matériel.

M. Williams : Oui, je le connais très bien.

Le sénateur Nolin : Vous êtes au courant de sa vision de ce qui sera nécessaire pour le théâtre de l'OTAN de demain.

Mr. Williams: Absolutely. We try to come together twice a year to map out those kinds of priorities, and to understand what we can do to expedite the key programs on behalf of NATO. Preparations for those meeting are made by his organization for me.

Equally important are the bilateral meetings that I have with members of NATO. I meet with a number of them, either in Canada or in their countries. We have the ability to examine each other's programs and priorities. We develop personal relationships. These are instrumental in, for instance, the air carrier refuelling project with our German colleagues. We meet, talk, and try to understand.

This becomes invaluable when you encounter difficult situations. For example, I dealt with my U.K. counterpart a great deal over the phone recently because, together, we are trying to make sure that the right messages are heard and people do not go off into areas that should be avoided.

My U.S. counterpart is a very close colleague. We often do things to ensure that there are competitive opportunities for our Canadian industries in the States and vice versa. When we hear of issues or circumstances, we can pick up the phone and speak to each other.

During the maritime helicopter issue, I had close discussions with my French counterpart about what was happening. These bilateral meetings take place throughout the year. Much work and preparation goes into making sure that the time is well spent. These are a couple of dimensions I would mention in dealing with the international aspect of your question.

One other point that I would raise, and it is a huge success story, is that we may want to participate in certain international programs where the international industry is in attendance. I would specifically refer to the joint strike fighter program, a program of which you may be aware. It is the largest U.S. procurement in their history at \$200 billion. They are attempting to produce the next iteration of aircraft fighter, assuring a common platform between three different versions. What is unique about this is that they have invited international participation, and we have joined in.

We have joined in. We joined in virtually at the outset after the U.S. and the U.K. The U.K. is a multibillion dollar contributor. We are a level 3 contributor, which means we invested \$100 million, plus \$50 million in funding from Industry Canada. The objective in participating, for the Department of National Defence, is to be part of all of the studies and all of the work that is going into making this a leading edge program.

It is equally beneficial for our industry. Without participating, our industry would have no opportunity. However, in participating, there is no guarantee. You must be competitive, and you must win.

M. Williams : Parfaitement. Nous essayons de nous réunir deux fois par année pour établir ce genre de priorités et comprendre ce que nous pouvons faire pour accélérer la mise en œuvre des principaux programmes au nom de l'OTAN. C'est son organisation qui organise ces réunions pour moi.

Les réunions bilatérales que j'ai avec les membres de l'OTAN sont tout aussi importantes. J'en rencontre un certain nombre, au Canada ou dans leurs pays respectifs. Nous pouvons alors étudier nos programmes et priorités respectifs. Nous créons des liens personnels. Ils sont très importants, par exemple, dans le cadre du programme de ravitaillement aérien auquel nous participons avec nos collègues allemands. Nous nous rencontrons, nous discutons de la question et nous essayons de bien comprendre.

Ça devient très important lorsqu'il y a des situations difficiles. Par exemple, j'ai eu beaucoup de conversations téléphoniques avec mon homologue britannique récemment parce que nous essayons de nous assurer que les bons messages sont communiqués et que personne ne prend de direction à éviter.

Mon homologue américain est un très proche collègue. Nous faisons souvent des choses pour nous assurer qu'il y a des débouchés compétitifs pour nos industries canadiennes aux États-Unis et vice versa. Lorsque nous entendons parler de problèmes ou de circonstances particulières, nous nous téléphonons simplement.

Pour ce qui est des hélicoptères maritimes, j'ai eu dans le cadre de ce projet des discussions avec mon homologue français. Ces réunions bilatérales se déroulent tout au long de l'année. Les responsables de la préparation de ces réunions font des pieds et des mains pour s'assurer que le temps consacré est bien utilisé. Il s'agit là de certains détails sur le volet international de votre question.

J'aimerais mentionner, et c'est toute une réussite, que nous voudrions peut-être participer à certains programmes internationaux où l'industrie internationale est présente. Je pense particulièrement au programme d'avions d'attaque interarmées, un programme que vous connaissez peut-être. C'est le plus important programme d'acquisition américain, car il s'élève à 200 milliards de dollars. Ils essaient de produire la prochaine génération d'avions de chasse, en assurant une plateforme commune pour les trois versions différentes. Ce qui est unique dans ce programme c'est qu'ils ont invité des intervenants étrangers à y participer. Nous y participons.

En fait nous y participons pratiquement depuis le début; nous y avons adhéré juste après les Américains et les Britanniques. Le Royaume-Uni injecte des milliards de dollars dans ce programme. Notre contribution est de niveau 3, ce qui veut dire que nous avons investi 100 millions de dollars, plus 50 millions de dollars sous forme de financement d'Industrie Canada. Le ministère de la Défense nationale, en participant à ce projet, veut participer à toutes les études et à tous les travaux visant à faire de ce programme un programme à la fine pointe de la technologie.

Tout cela est à l'avantage de notre industrie aussi. Si nous ne participions pas, aucun débouché ne serait offert à notre industrie. Notre participation ne garantit cependant aucun contrat. Il faut être compétitif et remporter les contrats.

The good news is that we are probably the envy of every other country, no matter how much they have contributed. We have already won about \$160 million of contracts in the particular phase we are in, the system design and development demonstration phase, not including low rate initial production and full production which would translate into over \$1 billion already. We are winning one out of every four contracts for which we compete. We are trying to partner with other countries that have been less successful because, if you want the most dominant database of opportunities out there, we can tell our companies when some requests are coming out. We can tell them to go for it because they have a good chance. We hope that, by working collaboratively with colleague countries, we can form an even stronger force that cannot be denied in terms of business.

When these kinds of international business opportunities arise, it is this organization that is very much trying to push these initiatives forward. That gets into moving from an international perspective somewhat into an industry perspective.

I must meet or talk to industry almost every day. Tomorrow I am speaking before the Canadian Defence Industries Association. As I mentioned, we have a committee set up that meets three times a year with leaders in industry as well as academia. We pride ourselves in letting industry know that there is an easy window of opportunity to come to talk to the government. It is not complicated. We give them our phone number and we invite them to come and talk to us. We tell them that they do not have to spend a lot of money on third parties in order to talk to us. We suggest that we meet and talk about the issues. Having this kind of openness with Canadian industry is vital.

Getting them to better understand what motivates us and what drives us is crucial. We benefit because we get their feedback; and they can plan their business opportunities knowing what is down the road two, three or four years from now.

This organization does a lot of homework and a lot of the preparation in ensuring that industry knows that they can come in. If they have an issue or concern, we are willing to meet with them in our office.

Senator Nolin: Specifically because you meet and have thorough discussion with your colleagues from other allied countries, do you feel it is your responsibility to have Canadian technology better understood by your colleagues from other countries?

Mr. Williams: Absolutely. We are very proud of what our industry can do. The fact that they are so successful in these international fora with the joint strike fighter program proves it. When we see that there is an opportunity for our industry to be successful, we will do whatever we can for them. The perfect example is General Dynamics Canada. They spent over \$1 billion providing us with a leading edge communications system. When

La bonne nouvelle c'est que nous faisons probablement l'envie de tous les autres pays, peu importe le montant qu'ils ont investi dans le programme. Nous avons déjà remporté environ 160 millions de dollars en contrats pour l'étape à laquelle nous sommes actuellement, l'étape de la conception du système et de la démonstration; viennent s'ajouter à cela la première série limitée et la pleine production, qui représentent déjà plus d'un milliard de dollars. Nous remportons en moyenne un contrat sur quatre. Nous essayons de nous associer à d'autres pays qui ont eu moins de succès, pour avoir accès au plus grand nombre de débouchés possible, de sorte que nous puissions signaler les demandes à nos entreprises dès qu'elles sont présentées. Nous pouvons alors leur dire d'essayer parce qu'elles ont de bonnes chances de remporter le contrat. Nous espérons qu'en collaborant avec les autres pays, nous pourrions former un groupe encore plus fort qui saura remporter la plus grande partie des contrats.

Lorsque ce genre de débouché se présente sur la scène internationale, c'est cette organisation qui essaie de faire avancer le dossier. On passe à ce moment-là du volet international au volet industriel.

Je rencontre des représentants de l'industrie, ou je leur parle, pratiquement tous les jours. Demain, je m'adresserai à l'Association de l'industrie de la défense du Canada. Comme je l'ai signalé, nous avons un comité qui rencontre, trois fois par année, les leaders de l'industrie et du monde universitaire. Nous sommes fiers de pouvoir dire à l'industrie qu'il existe un mécanisme qui leur permet de venir discuter facilement de diverses choses avec le gouvernement. Ce n'est pas compliqué. Nous leur donnons notre numéro de téléphone ou les invitons à venir nous rencontrer. Nous leur disons qu'ils n'ont pas besoin de dépenser beaucoup d'argent en intermédiaires pour nous parler. Nous disons qu'il suffit de se rencontrer pour discuter de diverses questions. Ce genre d'ouverture auprès de l'industrie canadienne est très important.

Il faut absolument qu'ils comprennent ce qui nous inspire. Nous en profitons parce que nous pouvons ainsi connaître leurs réactions. Ils peuvent alors planifier leurs affaires en sachant que ce qui pourrait se produire dans deux, trois ou quatre ans.

Notre organisation consacre beaucoup de temps et d'efforts à la préparation afin que l'industrie sache que nous sommes à son écoute. Si les représentants de l'industrie ont un problème ou des inquiétudes, nous sommes prêts à les rencontrer à nos bureaux.

Le sénateur Nolin : Vous dites que vous rencontrez vos homologues des pays alliés et que vous discutez abondamment avec eux de diverses choses; jugez-vous que c'est à vous qu'il appartient de mieux faire connaître à ces collègues la technologie canadienne?

M. Williams : Certainement. Nous sommes très fiers de ce que nous pouvons faire pour notre industrie. Le simple fait que nous réussissions si bien à l'échelle internationale avec le programme d'avions d'attaque interarmées montre bien que notre industrie peut accomplir beaucoup. Lorsque nous constatons qu'il existe un débouché pour notre industrie, nous faisons tout ce que nous pouvons pour l'appuyer. Le parfait exemple est celui de General

my colleagues in the U.K. ran into trouble with their contractor, they looked around for opportunities. General Dynamics Canada won because they were the best, without any question.

Senator Nolin: They were informed that they were needed, probably.

Mr. Williams: Absolutely. We did our part. I know I did my part with people in the U.K. government — at least advising them of my experience, how good a contractor General Dynamics had been and discussing whether they had lived up to their commitments. We try to do our part in providing them with useful information. Companies that are successful within Canada can often get some leverage from that fact in order to be successful internationally because international companies and governments know that, in Canada, we typically do not give contracts to a company simply because it is a Canadian company. You have to win. You have to show that you are the best if we are going to give you the business. If you do win and you are a Canadian company, people usually sit up and take notice.

Senator Rompkey: Mr. Williams, I wanted to follow up on the relationship between industry and DND that you have told us has grown closer over the last few years. We have heard that DND cannot support some operations and have moved to something called contractors in support of deployed operations.

I must confess that I am more interested in the operations than I am in materiel, but you will be able to tell me what questions you can and cannot answer.

Over the years, DND has experimented with bringing in the private sector. Savings have been realized that, perhaps, could be diverted to other areas of the budget which is what you are looking for, namely, overhead costs that the companies can provide, pensions, all that sort of thing. I am thinking of instances, for example, at Portage la Prairie and Moose Jaw, where we have contracted with companies like Bombardier to do flight training. I must admit — and my colleagues will not be surprised — that the site I am most interested in is Goose Bay, Labrador, where we also have a private company operating and where we would like to have that private company operate even more if DND would see fit to approve that.

That has resulted in savings for the department and for the Armed Forces. How widespread is the practice, what types of jobs are civilian contractors doing, and what is the trajectory like? On a scale of one to 10, how would you assess the trajectory?

Mr. Williams: Thank you for the question. It allows me to expand on many different aspects.

Dynamics Canada. Cette entreprise a dépensé plus d'un milliard de dollars pour nous fournir un système de communication à la fine pointe de la technologie. Lorsque mes collègues du Royaume-Uni ont eu des problèmes avec leur fournisseur, ils ont cherché des solutions de rechange. General Dynamics Canada a remporté le contrat parce que c'était le meilleur fournisseur, il n'y a aucun doute.

Le sénateur Nolin : On leur a probablement dit qu'on avait besoin d'eux.

M. Williams : Absolument. Nous avons joué notre rôle. Je sais que j'ai fait ce que je devais faire avec les représentants du gouvernement britannique — au moins je leur ai fait part de mon vécu avec cette compagnie, j'ai dit à quel point c'était un bon fournisseur et j'ai discuté avec eux du fait que General Dynamics avait respecté toutes les modalités de son contrat. Nous essayons de leur fournir des renseignements utiles. Les entreprises qui réussissent au Canada peuvent souvent grâce à cette situation connaître un bon succès à l'échelle internationale parce que les gouvernements et les entreprises étrangères savent qu'au Canada nous n'accordons pas d'habitude un contrat à une entreprise simplement parce qu'il s'agit d'une entreprise canadienne. Les entreprises doivent se mériter le contrat. Elles doivent démontrer qu'elles sont les meilleurs pour l'obtenir. Lorsqu'une entreprise canadienne remporte un contrat, ça se remarque.

Le sénateur Rompkey : Monsieur Williams, je voulais discuter du rapport qui existe entre l'industrie et le MDN; vous nous avez dit que ces liens sont beaucoup plus étroits depuis quelques années. Nous avons entendu dire que le MDN n'avait pas les moyens d'effectuer certaines opérations et faisait appel à des entrepreneurs pour leur déploiement.

Je dois avouer que je m'intéresse plus aux opérations qu'au matériel, mais vous pourriez me dire à quelle question vous êtes en mesure de répondre.

Au fil des ans, le MDN a fait croître la participation du secteur privé à ses activités. Des économies ont été réalisées et elles pourraient peut-être être réaffectées à d'autres secteurs du budget, comme vous le recherchez. Je pense à des économies de frais généraux et au régime de pension, des choses du genre. Je pense par exemple à Portage la Prairie et Moose Jaw, où vous avez passé des contrats avec des entreprises comme Bombardier pour assurer l'instruction en vol. Je dois avouer — et mes collègues ne seront pas surpris — que le site qui m'intéresse le plus est celui Goose Bay, au Labrador, où une entreprise privée offre également des services; nous serions très heureux que cette entreprise puisse offrir d'autres services au MDN si le ministère était d'accord.

Par le passé cela a permis au ministère et aux forces armées d'économiser de bons montants. Est-ce que le MDN fait souvent appel au secteur privé? Et quelle sorte de tâche confie-t-on aux entrepreneurs privés? Est-ce que ce genre de contrat est à la hausse? Comment évaluez-vous, en fonction d'une échelle de un à dix, la tendance?

M. Williams : Je vous remercie de cette question. Ça me permettra de vous en dire plus long sur plusieurs questions.

Using contractors to complement us is a basic principle that we try to follow. It does not always save money. Very often, it increases the expenditure, but we are doing it for a valid reason. In other instances, it does reduce costs. However, in certain cases it makes no sense to do. Let me talk about all of them.

The Canadian Contractor Augmentation Program, CANCAP, is the program under which the private sector supports us in theatre. That program was not designed to save money. All the costs are totally incremental. It was designed because we recognized that we did not have sufficient people within the military to carry out the kind of support tasks that we needed to be undertaking in theatre operations without having a negative impact on their quality of life.

People would go on a rotation, coming back for only a short period, and be required to go out again. We recognized that it might cost us money to do this. It is not as if like we are reducing military personnel, we are not. We are complementing military personnel by adding a civilian capability. In so doing, we are enriching the lives of our people because they can now go out, come back and be with their families for some period of time before they have to go back again.

We have structured programs where industry has benefited us by providing invaluable services in Afghanistan and in Bosnia, doing myriad services and allowing our military limited resources not to have to redeploy as often. That is one situation.

In other situations we have found that allowing the private sector to do something may not have been the wisest decision and we have reversed the decision. A perfect example of that is when, in response to Senator Meighen's question before, I mentioned that in our supply business we had undertaken a program to cull about \$50 million to reallocate. The decision was initially made to outsource this business to the private sector. When I got into my position, that decision had been made and we were in the process of identifying the private sector firm that could do it.

While this was going on, it will not surprise honourable senators to know that the kind of reaction I got from employees across the country was a rather angry one, in particular because they felt they were never given the chance to prove how well they could do the job. They were convinced that, if you only allowed them the opportunity, they could do it equally as well. As I was waiting for the final report from the private sector firm on their vision of the way ahead, I told our people that they had three months to get their act together and prove to me that they had the smarts, innovativeness and creativity to cull the kinds of savings that the minister was looking for. To their credit, they produced a report that, upon rigorous examination, we felt was lower-risk and provided larger returns than the private sector proposal. We turned around and told the private sector that we were sorry that

Le recours au secteur privé pour compléter nos services est un principe de base que nous essayons de suivre. Cela ne permet pas toujours d'économiser. Très souvent, cela augmente les coûts, mais nous le faisons pour une bonne raison. Dans d'autres cas, cela permet de réduire les coûts. Cependant, dans certains cas ce n'est absolument pas logique. Permettez-moi de vous donner des exemples dans tous les cas.

Le Programme de soutien contractuel canadien est le programme grâce auquel le secteur privé peut nous aider lors de déploiements. Ce programme n'a pas été conçu pour économiser de l'argent. Tous les coûts sont à la hausse. Il a été conçu parce que nous sommes conscients du fait que nous n'avons pas suffisamment de personnel au sein des forces armées pour s'occuper des tâches de soutien qui sont nécessaires lors de déploiements si l'on ne veut pas que cela ait un impact négatif sur sa qualité de la vie.

Le personnel était déployé en fonction d'un roulement, il revenait pendant une brève période et devait être déployé de nouveau. Nous étions conscients du fait qu'il nous coûterait cher d'avoir recours au secteur privé. N'allez pas penser que nous réduisons les forces armées. Pas du tout. Nous complétons le personnel militaire en ajoutant un volet civil. Ce faisant, nous enrichissons la vie de notre personnel armé parce qu'il peut maintenant partir en déploiement et revenir passer une bonne période avec sa famille avant d'être redéployé.

Nous avons des programmes structurés qui permettent à l'industrie de nous aider en offrant des services très importants en Afghanistan et en Bosnie, s'occupant de diverses choses, ce qui nous évite de redéployer nos forces militaires limitées aussi souvent. C'est un exemple.

Dans d'autres cas, nous avons constaté que de permettre au secteur privé de faire quelque chose n'a peut-être pas été la meilleure décision possible et nous sommes revenus sur notre décision. En voici un parfait exemple. En réponse à la question du sénateur Meighen, j'ai mentionné que nous avons entrepris un programme de compression dans le secteur de l'approvisionnement afin de réaffecter environ 50 millions de dollars. Nous avons décidé à l'origine de nous tourner vers le secteur privé pour l'approvisionnement. Lorsque j'ai été nommé à mon poste, la décision avait déjà été prise. Nous étions en fait en train de déterminer à quelle société ce contrat serait confié.

Les honorables sénateurs ne seront pas surpris d'apprendre que la réaction que j'ai eue des employés du pays tout entier était plutôt colérique, tout particulièrement parce qu'ils jugeaient qu'on ne leur avait jamais donné la chance de prouver qu'ils pouvaient s'acquitter fort bien de ces responsabilités. Ils étaient convaincus que si on leur en donnait la chance, ils pourraient montrer qu'ils pouvaient faire les choses tout aussi bien que le secteur privé. J'attendais le rapport final de la société du secteur privé sur sa vision du service, et j'ai dit à nos employés qu'ils disposaient de trois mois pour s'organiser et me prouver qu'ils étaient suffisamment fûtés, innovateurs et créatifs pour réaliser le genre d'économies que le ministre recherchait. À leur crédit ils ont produit un rapport qui a démontré, après examen rigoureux, qu'il y avait moins de risques et plus d'avantages à faire appel à leurs

we would not proceed with their proposal. We tasked our people within the department from coast-to-coast with a commitment and a challenge to cull the savings.

In the first year of the three-year plan we exceeded our targets. We are now in the second year and we hope to achieve those and, by the end of third year, we hope to be able to turn over to the military an additional \$45 to \$50 million to reprimoritize.

There are times when it does not make sense to do this. The fact that we reversed the decision on this sent a positive message. We strongly believe in outsourcing only when the business case warrants it. Where it does not make sense, we will not outsource.

I would, however, cite the example of the NFTC with Bombardier where only through the innovativeness of the private sector could we launch programs such as NATO flight training. That is a huge, \$3-billion program. You have to give credit to private sector firms that were smart enough to realize there was a window of opportunity in 1994-95, to seize that opportunity, to make an offer we could not refuse, and to provide us with the current capability and level of professionalism in flight training that is equal to or better than anything we have had in the past. Multiple countries from around the world participate in the program.

We have a wide range of different practices dealing with the issue of outsourcing. The bottom line is that it must make sense and there must be a good business case before we undertake it.

Senator Rompkey: What is the graph like?

Mr. Williams: We are always looking at opportunities to reduce costs.

Senator Rompkey: The concept of going to the private sector is relatively new. Is that correct?

Mr. Williams: We have been outsourcing for a few years.

Senator Rompkey: From the time you started, what does the graph look like? How much more of the private sector are you involving now than you involved 10 years ago?

Mr. Williams: I would have to add up all of the outsourcing opportunities. If you add the \$3 billion to NFTC and amounts to CANCAP and others, then we are talking about a sizable percentage of business being outsourced. I could obtain the exact figures, but I can say that it has added up significantly. I always hope that it makes sense, and that it has reduced costs. There are times when it is done for other reasons.

services qu'à ceux du secteur privé. Nous avons donc dit au secteur privé que nous étions désolés, mais que nous ne pouvions pas retenir la proposition que nous avait présentée l'entreprise. Nous avons demandé au personnel du ministère de toutes les régions de s'engager à réduire les coûts et à augmenter les économies.

Nous avons dépassé la cible fixée pendant la première année de ce programme triennal. Nous en sommes maintenant à la deuxième année et nous espérons atteindre les objectifs fixés et, à la fin de la troisième année, nous espérons que nous pourrions rendre au secteur militaire de 45 à 50 millions de dollars qui pourront être réaffectés à d'autres priorités.

Ce n'est pas toujours la meilleure marche à suivre. En changeant notre décision nous avons envoyé un message positif. Nous croyons fermement dans la sous-traitance seulement si c'est avantageux pour nous. Si ce n'est pas avantageux pour nous, nous ne faisons pas de sous-traitance.

J'aimerais, par contre, citer l'exemple de l'Entraînement en vol de l'OTAN au Canada avec Bombardier. C'est seulement grâce à l'innovation du secteur privé que nous pouvons lancer des programmes tels que l'Entraînement en vol de l'OTAN au Canada. Il s'agit d'un programme immense de 3 milliards de dollars. Il faut reconnaître que les entreprises du secteur privé ont été assez intelligentes pour se rendre compte qu'il y avait une occasion en 1994-95, saisir cette occasion, nous faire une offre que nous ne pouvions pas refuser et nous fournir une capacité et niveau de professionnalisme en entraînement en vol qui équivalaient ou dépassaient tout ce que nous avons eu antérieurement. Beaucoup de pays du monde participent à ce programme.

Nous avons plusieurs façons de faire différentes pour la sous-traitance. En bout de ligne, il faut que ce soit un choix logique et que ce soit avantageux pour nous.

Le sénateur Rompkey : À quoi ressemble le tableau?

M. Williams : Nous cherchons toujours des occasions de réduire les coûts.

Le sénateur Rompkey : L'idée de recourir au secteur privé est assez nouvelle, n'est-ce pas?

M. Williams : Nous nous servons de la sous-traitance depuis quelques années.

Le sénateur Rompkey : Depuis que vous avez commencé, à quoi ressemble le tableau? Quelle est la participation du secteur privé comparée à sa participation d'il y a dix ans?

M. Williams : Il faudrait que je fasse le calcul. Si on additionne les trois milliards de dollars de l'Entraînement en vol de l'OTAN au Canada aux montants du CANCAP et aux autres, alors le pourcentage des contrats fournis au secteur privé est assez important. Je pourrai obtenir les données exactes, mais je dirais que cela a augmenté de façon importante. J'espère toujours que c'est une démarche logique et qu'elle réduit les coûts. Parfois on agit ainsi pour d'autres raisons.

Senator Rompkey: Is it important to do it not only for local operations but also for NATO allies? Would you deem it important to encourage the private sector to take over remote bases such as Goose Bay that were used for NATO training, even though it is not part of the core mandate of the Department of Defence or of the Armed Forces?

Mr. Williams: We are always looking at innovative ways to reduce our costs and to be seen as constructive and helpful with NATO allies. Goose Bay is one example, and NATO flying training is other perfect example. Doing things that make Canada the best at something appeals to me. It is great to be able to do something better than anyone else; and we should look for opportunities to do that. Doing that with the private sector is smart.

Senator Lynch-Staunton: In view of the testimony that you gave last week, I believe, before the House committee studying the submarine purchase, it was said for the first time that there was no barter arrangement and it was done on a cash basis. When the contract was signed, was there any mention of barter or a trade-off in the contract?

Mr. Williams: Yes, section 27.3 of the contract specifically allows that to happen. The memorandum of understanding between the U.K. and Canada provided for it, where practical. The notion of barter means that it is allowed without the demand that it be done.

Senator Lynch-Staunton: It was an option and not the only provision in the contract in terms of an exchange; the other being an exchange of currency.

Mr. Williams: Correct. Barter implies taking a number of different programs and netting out the difference in some way, shape or form. The fact that we are showing each program to the fullest extent to the public in our public accounts improves the openness, fairness and transparency of the program. Perhaps people should have been more aware of the fact that we had not netted things out. However, we are paying what we are expected to pay on one program for the submarines, while we are receiving payment from the United Kingdom for their costs for appropriate training. All of these different programs are open, fair and transparent for all to examine.

Senator Lynch-Staunton: Perhaps we cannot read but the impression at the time was that it was strictly a barter arrangement. That is evident from the press release of then Minister of Defence Art Eggleton. Did anyone read that press release before it went out? Did anyone say that it was incomplete because there was more to the contract than advertising a free purchase for services in return?

Mr. Williams: I cannot comment on what was said in that press release or the impression that it made. I would hope no one ever thought that the costs of the submarine program would not be in the order of \$800 million. I never heard anything to suggest that the submarines would not cost that amount of money. How one

Le sénateur Rompkey : N'est-il pas important de le faire non seulement pour les opérations locales mais aussi pour les alliés de l'OTAN? Croyez-vous qu'il serait important d'encourager le secteur privé à prendre la responsabilité de bases plus éloignées telle que celle de Goose Bay, dont on s'est servi pour l'entraînement de l'OTAN, même si cela ne fait pas partie du mandat principal du ministère de la Défense ou des forces armées?

M. Williams : Nous cherchons toujours des façons novatrices de réduire nos coûts et de nous présenter comme étant constructifs et attentifs aux besoins de nos alliés de l'OTAN. Goose Bay en est un exemple, et l'entraînement en vol de l'OTAN au Canada est un autre exemple parfait. L'idée de faire des choses qui permettent au Canada d'être le meilleur dans un domaine quelconque m'attire. C'est fantastique de pouvoir faire quelque chose mieux que qui que ce soit; et nous devons chercher ce genre d'occasion. Il est intelligent d'agir ainsi avec le secteur privé.

Le sénateur Lynch-Staunton : Je crois que lorsque vous avez donné votre témoignage la semaine dernière, devant le comité de la Chambre qui se penche sur l'achat des sous-marins, c'était la première fois qu'on disait qu'il n'y avait eu aucun troc, qu'il s'agissait d'une transaction monétaire. Lorsque le contrat a été signé, était-il question de troc ou d'échange?

M. Williams : Oui, le paragraphe 27.3 du contrat le permet de façon précise. Le protocole d'entente entre le Royaume-Uni et le Canada le permettait, si c'était pratique. La notion de troc signifie qu'on le permet sans exiger que ce soit ainsi.

Le sénateur Lynch-Staunton : C'était l'un des choix possibles, mais ce n'était pas le seul type d'échange permis en vertu du contrat; l'autre étant un échange monétaire.

M. Williams : C'est exact. Le troc signifie que l'on tient compte de plusieurs programmes différents et que l'on mesure la différence d'une façon ou d'une autre. Le fait que nous rendons chaque programme public de la façon la plus complète possible dans nos comptes publics ne fait qu'améliorer l'ouverture, l'équité et la transparence de ce programme. Peut-être les gens auraient dû être plus informés du fait que nous n'avions pas mesuré la différence. Cependant, nous payons ce que nous devons payer pour un programme relié aux sous-marins, tandis que nous recevons des paiements du Royaume-Uni pour couvrir les coûts de l'entraînement fourni. Tous ces programmes différents sont ouverts, équitables et transparents pour quiconque veut les vérifier.

Le sénateur Lynch-Staunton : C'est peut-être nous qui avons mal compris, mais à l'époque nous avions vraiment l'impression qu'il s'agissait de troc. On le voit clairement dans le communiqué de presse de l'ancien ministre de la Défense, M. Art Eggleton. Le communiqué de presse a-t-il été relu avant d'être publié? A-t-on dit qu'il était incomplet parce que le contrat ne se limitait pas à publiciser un achat gratuit en échange de services?

M. Williams : Je ne peux pas commenter ce qui a été dit dans ce communiqué de presse ni son interprétation. J'espère tout simplement qu'on n'a pas donné l'impression que le programme de sous-marins ne coûterait pas environ 800 millions de dollars. Pour ma part, je n'ai jamais rien entendu qui m'a fait penser que

accounts for it is another matter. Everything I have read ensured that the costs of the acquisition were known to be in the area of \$700 to \$800 million.

Senator Lynch-Staunton: It might have been known but it was not publicized.

Mr. Williams: I am referring to what was known in 1999, and you are talking about what happened in 1998 before I joined the portfolio.

Senator Lynch-Staunton: I am referring to the press release that did not mention a dollar figure, as I recall, but did speak to how proud and pleased we were to have this unique arrangement.

The Chairman: Thank you Mr. Williams for appearing this evening to assist us in our defence review.

For questions or comments please visit the committee's Web site at www.sen-sec.ca. We post witness testimony and confirmed hearing schedules. Otherwise, contact the Clerk of the Committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

Our next witness is Dr. Norman Hillmer who is a professor of History and International Affairs at Carleton University. He has published 24 books, exploring themes in Canadian politics, diplomacy and security issues.

Welcome to the committee. Please proceed.

Mr. Norman Hillmer, Professor of History and International Affairs, Carleton University: Thank you, Mr. Chairman and honourable senators for the invitation to speak with you tonight. I have followed your work with great interest over the years.

I came tonight to report on the findings of the latest inquiry of the Norman Paterson School of International Affairs at Carleton University which will be published early next year by McGill Queen's University Press as *Canada Among Nations 2004, Setting Priorities Straight*. This will be the twentieth edition of the *Canada Among Nations* exercises which bring together leading scholars, practitioners, journalists and graduate students. One such student was Grant Dawson, who has gone on to work with this committee.

The *Canada Among Nations* volumes, I am pleased to say, are widely used in foreign policy courses across Canada, in the United States and abroad and constitute an annual publication of record, the only one of its kind on Canada's policies and actions in international affairs.

The theme and thrust of the 2004 volume is priorities, proceeding from the belief that Canada's diplomatic defence and development efforts have become over extended in relation to the capabilities the government is willing to deploy. As the Prime Minister said, Canada needs to specialize in "what we do best and on what the world needs most." This has led us to an examination in the volume of what Professor Dennis Stairs, who writes the

le coût des sous-marins serait autre. Je ne sais pas comment on peut expliquer cette interprétation. Dans tous les documents que j'ai lus, on disait que l'acquisition allait coûter entre 700 et 800 millions de dollars.

Le sénateur Lynch-Staunton : Certaines personnes le savaient peut-être mais cela n'a pas été rendu public.

M. Williams : Moi je parle de ce qu'on savait en 1999 et vous, vous parlez de ce qui s'est passé en 1998, avant que je ne sois responsable de ce portefeuille.

Le sénateur Lynch-Staunton : Je parle du communiqué de presse dans lequel aucun montant n'était cité, si je me rappelle bien, mais qui mentionnait à quel point on était fier de cet accord unique.

Le président : Merci, monsieur Williams, de votre comparaison qui nous aidera dans notre étude sur la défense.

Si vous avez des questions ou des commentaires, consultez le site Web du comité à l'adresse suivante : www.sen-sec.ca. Vous y trouverez le témoignage de nos invités ainsi que les avis de convocation des réunions. Pour en savoir plus ou pour contacter les membres du comité, veuillez prendre contact avec le greffier au 1-800-267-7362.

Nous allons maintenant passer à notre prochain témoin, à savoir M. Norman Hillmer, professeur d'histoire et d'affaires internationales à l'Université Carleton. Il est l'auteur de 24 ouvrages portant sur la politique canadienne, la diplomatie et la sécurité.

Bienvenue. Vous avez la parole.

M. Norman Hillmer, professeur d'histoire et d'affaires internationales, Université Carleton : Je vous remercie, monsieur le président et honorables sénateurs, de m'avoir invité ce soir. C'est avec grand intérêt que je suis vos travaux depuis longtemps.

Ce soir, je voudrais vous parler des conclusions de la dernière enquête menée par la Norman Paterson School of International Affairs de l'Université Carleton, qui seront publiées au début de l'année prochaine par McGill Queen's University Press sous le titre de *Canada Among Nations 2004, Setting Priorities Straight*. Il s'agit de la 20^e édition de la série *Canada Among Nations*, qui regroupe les meilleurs universitaires, praticiens, journalistes et étudiants. D'ailleurs, Grant Dawson, qui a travaillé pour ce comité, a fait partie de ces étudiants.

Les volumes *Canada Among Nations*, à mon grand bonheur, sont beaucoup utilisés comme références dans les cours de politique étrangère partout au Canada, aux États-Unis et à l'étranger et constituent les annales, les seules, des politiques et activités du Canada dans le domaine des affaires internationales.

Le volume de cette année a pour thème les priorités, dans le contexte de l'impression générale que les efforts de défense et de développement diplomatique du Canada dépassent de loin les ressources que le gouvernement est prêt à y consacrer. Comme l'a dit le premier ministre, le Canada doit se spécialiser dans ce qu'il fait de mieux, en fonction de ce dont le monde a le plus besoin. Cela nous a amenés à passer en revue la partie de l'ouvrage qui

keynote chapter, has called “hard choices” in the making of Canadian foreign and defence policy. The aim is to magnify results by concentrating effort.

That is easier said than done because the forces, institutional and international, which will be arrayed against fundamental change are powerful and perhaps inexorable. Enormous effort and application of leadership will be necessary.

A minority government might choose to put great effort into the international arena which the Prime Minister, to judge from his speeches, believes is fundamental to Canada's future, or it may choose to do absolutely nothing, which would be relatively painless.

In the book's introduction, Fen Osler Hampson, David Carment and I attempt to bring together the disparate views of the authors. In doing so, we mount an argument for what we call smart power. This ties the selection of specific priorities to the amplification of Canada's influence in the world.

Smart power recognizes that there are more limits on the public purse than there were in the fondly remembered golden age of the 1950s, when defence and diplomacy were kings. Smart power suggests the mobilizing of the national experience in areas like water management, science and technology and humanitarian intervention, and calls for focused Canadian leadership in the search for alternative forms and procedures of global governance. Smart power goes beyond a more concentrated use of knowledge and skill to demand better coordination between all the arms of foreign policy, as well as the renewal of Canada's military.

The proponents of smart power do not sneer at the idea that Canadians have values they think important to protect and project, nor do they accept that Canada is a faded power.

Smart power begins, as Canada's international policies must, with the United States and with the understanding of the primacy of that relationship in all that we do, a fact implicated by the increasing intensity of indiscriminate threats emanating from a wide variety of largely non-state sources which threaten all of North America, not just one part of it.

Whether Canadians like it or not, and particularly so since September 11, the country is caught in the slip stream of American national security policy and action. There is no evading Canada's alignment to the United States which paradoxically allows Canada to do many of its good international deeds. Nevertheless, we do not agree with those who think that all of Canada's policies must be subordinated to North American imperatives or that continental partnership precludes international action which goes against Washington's

porte sur ce que le professeur Dennis Stairs, auteur du chapitre principal, appelle les « choix difficiles » qui ont guidé les politiques étrangères et de défense du Canada. L'objectif, c'est d'améliorer les résultats en centralisant les efforts.

Mais ce n'est pas si facile de mettre en pratique cette théorie parce que les forces, institutionnelles et internationales, qui seront déployées contre les changements fondamentaux sont puissantes et peut-être même inexorables. Il faudra déployer des efforts énormes et faire preuve d'un leadership inégalé.

Le gouvernement minoritaire peut choisir d'accorder une grande importance à l'arène internationale, qui d'après les discours du premier ministre jouera un rôle fondamental dans l'avenir du Canada, ou il peut choisir de ne rien faire, ce qui ne serait pas trop douloureux.

Dans l'introduction, Fen Osler Hampson, David Carment et moi-même essayons de concilier les opinions disparates des auteurs. Ce faisant, nous montons un dossier pour ce qu'on appelle la puissance intelligente, qui lie la sélection de priorités précises à l'amplification de l'influence du Canada à l'échelle internationale.

Selon le concept de la puissance intelligente, on reconnaît que le trésor public est encore plus limité aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque de l'âge d'or tant chéri des années 50, quand la défense et la diplomatie étaient rois. On préconise la mobilisation des expériences à l'échelle nationale dans les domaines comme la gestion de l'eau, les sciences et les technologies et les interventions humanitaires et on prône un leadership canadien ciblé qui serait toujours à la recherche de nouvelles formes de gouvernance mondiale. La puissance intelligente ne se limite pas à la concentration des connaissances et des compétences, elle exige une meilleure coordination des différents volets de la politique étrangère en plus du renouvellement des Forces armées canadiennes.

Les défenseurs de la puissance intelligente ne se moquent pas des Canadiens qui estiment qu'il est important de protéger et de projeter leurs valeurs et n'acceptent pas non plus l'idée selon laquelle le Canada serait une puissance dépassée.

Le point de départ obligé de la puissance intelligente, comme des politiques internationales du Canada, ce sont les États-Unis et l'importance de nos relations avec ce pays à tous les niveaux, fait qui a été renforcé par l'augmentation de l'intensité des menaces variées qui émanent en général de sources non étatiques multiples qui mettent en péril l'Amérique du Nord toute entière, et non une seule région.

Que ça plaise ou pas, le Canada est happé par le courant des politiques et activités américaines touchant la sécurité nationale, phénomène qui s'est amplifié depuis le 11 septembre. On ne peut pas échapper à l'alignement du Canada et des États-Unis, qui, paradoxalement, permet au Canada d'exécuter ses projets humanitaires internationaux. Par contre, nous ne nous rangeons pas du côté de ceux qui estiment que toutes les politiques canadiennes doivent découler d'impératifs nord-américains ou qu'un partenariat continental interdit toute action à l'étranger

grain. We believe it would be helpful to have a clear public articulation of North American priorities and policies.

We find that Canada's deeply rooted internationalism is not going anywhere, not at least since the Prime Minister is on the record as saying that Canada will be treated with more respect in the United States if it is influential in world affairs. At the core of the Paul Martin message, as we understand it, is the promise that his multilateralism will tighten and intensify the beam Canadians shine on the world. The overall aim, as the first of the 2004 speeches from the throne put it, is to find ways to work smarter in diplomacy, development, defence and international trade, all of which have become profoundly interdependent and are increasingly touching Canadians in their daily lives. What is left not fully said and perhaps not fully comprehended is that a resolute government will have to set clear priorities and make hard choices if Mr. Martin's smarter Canada is to be realized.

Senator Rompkey: Recognizing that smart power would involve some coordination on a number of different fronts to amplify Canada's influence in the world, I noted that in your comments you refer to Canada as a faded power.

I am struck by the relationship between the military and the other branches of government services, particularly in peacekeeping, the NGOs, the other branches of what we do, how we carry out our policy. I was at Valcartier some years ago when the Van Doos were preparing to go to the Bosnia. General Dallaire was in charge at the time. He impressed upon me the necessity for having battle trained troops and battle ready equipment if you are going overseas, because if you cannot provide security, you cannot do anything else properly.

In the relationship between the Armed Forces and the other aspects of what we do, both civilian and non-civilian overseas in any particular venue, is it your feeling that we have to continue to provide that battle ready capability? Are you concerned that we do not have that battle ready capability in some areas today that we had some years ago?

Mr. Hillmer: You have raised a number of issues, senator. I will quickly say that at some point I would like to get across the notion that I do not think Canada is a fading or a faded power.

Senator Rompkey: You said, "...nor do they accept that Canada is a fading power."

Mr. Hillmer: At some point I would like to say a few words on the question of Canada sleepwalking its way to oblivion and all the recent polemics that have been written along those lines. I would also like to comment on the need for coordination of the three Ds to make for the kind of coordination on the ground, which the departments are now talking about, all of which is terribly important.

avec laquelle Washington ne serait pas d'accord. Nous pensons que les politiques et priorités nord-américaines devraient être expliquées publiquement.

Nous estimons que l'internationalisme si cher au Canada ne mène à rien, surtout depuis que le premier ministre a dit publiquement que le Canada serait traité avec plus de respect par les États-Unis s'il exerçait plus d'influence dans les affaires internationales. Ainsi, Paul Martin semble promettre que son multilatéralisme permettra de resserrer et d'intensifier l'éclairage que le Canada apporte au monde. L'objectif global, repris dans le premier discours du Trône de 2004, c'est d'améliorer notre façon de faire en matière de diplomatie, de développement, de défense et de commerce international, domaines qui sont tous profondément interdépendants aujourd'hui et qui rejoignent de plus en plus les Canadiens dans leur quotidien. Ce qu'on ne dit que partiellement et qui n'est peut-être pas tout à fait compris, c'est que le gouvernement, s'il se veut engagé, devra établir des priorités claires et faire des choix difficiles si l'on veut que le Canada imaginé par M. Martin se matérialise.

Le sénateur Rompkey : Quand vous avez dit que la puissance intelligente comprend une certaine coordination à différents niveaux pour amplifier l'influence internationale du Canada, vous avez également qualifié le Canada de puissance dépassée.

Je suis frappé par les relations entre les forces armées et les autres secteurs de services gouvernementaux, particulièrement dans les domaines du maintien de la paix et des ONG, dans les autres secteurs de nos activités et dans la mise en oeuvre de nos politiques. J'étais à Valcartier il y a un certain nombre d'années quand les Van Doos se préparaient à aller en Bosnie. C'est le général Dallaire qui était responsable à l'époque. Il a insisté sur le fait qu'il était nécessaire d'avoir des troupes bien formées au combat et de l'équipement de combat adéquat pour les missions à l'étranger, parce que si on n'est pas en mesure d'assurer la sécurité, on ne peut rien faire d'autre correctement.

Pour ce qui est de la relation entre les forces armées et nos autres activités à l'étranger, militaires ou civiles, pensez-vous qu'il est important qu'on ait des troupes et de l'équipement prêts au combat? Pensez-vous que nous avons perdu ces capacités dans certains domaines depuis quelques années?

M. Hillmer : Vous avez soulevé un certain nombre de questions, sénateur. Laissez-moi d'abord mettre rapidement les choses au point. J'aimerais qu'on se comprenne. Je ne crois pas que le Canada soit une puissance déclinante ou dépassée.

Le sénateur Rompkey : Vous avez dit : « ...ils n'acceptent pas non plus l'idée selon laquelle le Canada serait une puissance dépassée. »

M. Hillmer : À un moment ou à un autre je voudrais dire quelques mots sur l'idée que le Canada est un somnambule qui se dirige vers l'oubli total et sur la polémique qu'elle a récemment suscitée. Je voudrais aussi parler de la nécessité de coordonner les trois D, afin de permettre la coordination dans la pratique dont parlent les ministères, tout ceci étant vraiment important.

In terms of being combat capable, the underlying tenet of peacekeeping all through the Cold War years was that Canada would be combat capable. That was the *sine qua non*; it was the trained Canadian soldier at the heart of peacekeeping achievements from Suez and before, right through to the end of the Cold War. As Dr. Calder said to your committee a few days ago, there is now no real distinction between the combat soldier and the peacekeeper. Those distinctions are now of another time.

We must have combat capable forces. We are all aware of the grave deficiencies that have become evident and the way in which our Armed Forces have been pushed to the limit. Yet, the achievements are quite staggering. All through the 1990s, we had one peacekeeping or one peace support operation after another until they totalled, according to the Department of National Defence figures, in the 40s, and then Kosovo and Afghanistan, and before that, at the beginning of the post Cold War period, the first Persian Gulf war. It is a pretty stunning military achievement against the background of diminishing budgets.

My hat is off to the soldier and the sailor and the air person of Canada, and my hat is only partially tipped to the government whose support of those people has been less than stellar.

Senator Rompkey: Would you agree that, in the allocation of resources, a substantial amount has to be put into the budget of repositioning and refurbishing the Armed Forces to be battle ready should they have to go into operations, whether they are peacekeeping or otherwise? Would you agree that that is an important part of the budget and it is important to keep them up to a certain standard, however that standard is defined? This committee has done some work on defining what the standard should be in terms of numbers, capability and equipment. Would you agree that, in designing foreign policy, that aspect must be taken care of?

Mr. Hillmer: Absolutely. The foreign policy of the country, as the Prime Minister defines it in speeches like the Gagetown, Montreal and Washington speeches, has more and more, as an integral part, a military component — nation building, for example, which is right at the heart of what the Prime Minister talks about. It is crucial, but it is not clear that it is happening or that it is going to happen.

The sustainability gap is large. There is no particular sign that the government will pour the kind of money that is needed to raise the Canadian Armed Forces to the kind of level that all of us in this room would like to see. There are other demands on the public purse. Although scholars, journalists and others write a great deal about how the Canadian military has been killed, it would be uncharacteristic of the government to put great money into the military because in peace time this has really never happened, apart from the early Cold War when we were on a war footing in the 1950s.

En matière d'aptitude au combat, le principe qui a sous-tendu le maintien de la paix tout au long des années de guerre froide était que le Canada était apte au combat. C'était la condition *sine qua non*; le soldat canadien bien entraîné était au cœur des réussites dans le domaine du maintien de la paix, à partir de Suez, auparavant, et jusqu'à la fin de la guerre froide. Comme l'a dit M. Calder à votre comité, il y a quelques jours, il n'y a plus de véritable distinction entre le soldat prêt au combat et celui qui maintient la paix. C'est une différenciation révolue.

Il nous faut des forces aptes au combat. Nous avons tous conscience des faiblesses majeures qui se manifestent et de la façon dont nos forces armées ont été poussées à bout. N'empêche que les réussites sont saisissantes. Au cours des années 90, nous avons enchaîné une opération de maintien de la paix ou de soutien de la paix après l'autre, tant et si bien qu'elles se chiffrent, selon le ministère de la Défense nationale, au nombre de 40 environ. Puis il y a eu le Kosovo et l'Afghanistan; et, avant cela, au début de la période suivant la guerre froide, la première guerre du Golfe. Vu le rétrécissement des budgets, c'est une réussite militaire plutôt éblouissante.

Au soldat, au marin et à l'aviateur canadiens, je dis : « chapeau! » Je félicite un peu moins le gouvernement, qui a apporté à ces gens un soutien plutôt mitigé.

Le sénateur Rompkey : Si je dis que dans le budget, il convient d'allouer des ressources substantielles au repositionnement et à la remise en état des forces armées, afin qu'elles soient aptes au combat si elles doivent intervenir, qu'il s'agisse de maintien de la paix ou d'autre chose, êtes-vous d'accord avec moi? Êtes-vous d'accord pour dire que cela constitue une partie importante du budget et qu'il est nécessaire de respecter certaines normes, quelque que soit la façon dont ces normes sont définies? Dans ses travaux, le présent comité s'est efforcé de définir ce que les normes devraient être en matière de chiffres, de capacité et d'équipement. Êtes-vous d'accord pour dire que l'élaboration de notre politique étrangère doit tenir compte de cette question?

M. Hillmer : Tout à fait. Plus cela va, plus la politique étrangère du pays comporte une composante militaire qui en fait partie intégrante. Le premier ministre a cerné la question dans ses discours de Gagetown, de Montréal et de Washington, discours au cœur desquels figure, notamment, l'édification d'un pays. C'est crucial, mais il n'est pas certain que ce soit en cours ni que cela se produise à l'avenir.

Il existe un énorme écart en matière de durabilité. Rien n'indique que le gouvernement est disposé à allouer aux Forces armées canadiennes les montants d'argent qui seraient nécessaires pour les mettre au niveau que nous souhaitons, tous autant que nous sommes ici. Les deniers publics sont comptés et les besoins multiples. Malgré les prises de position des chercheurs, des journalistes et d'autres, selon qui on a tué les Forces armées du Canada, il est improbable que le gouvernement consacre de grandes sommes aux forces armées. En temps de paix, cela ne s'est quasiment jamais fait, sauf au début de la guerre froide, quand nous étions sur un pied de guerre, dans les années 50.

Senator Rompkey: Would you agree that we are in a different age now? Since 9/11 and the war on terrorism, are we not in a different sort of war now, and do we not have to be ready for that war in some way? Is there not a need to respond to that situation?

On another topic, one aspect of gaining more funds for anything is public opinion. How do you feel Canadians generally respond to the importance of the Armed Forces and the importance of supporting them and giving them the kind of equipment and training that they need to do the job? My experience is that there is a very small constituency for the Armed Forces across the country. Much of it is reflected around this table. Still, in all, politicians respond to the public. We serve the public. We are elected by the public. Those of us who are not elected by the public still serve the public and perhaps feel a greater responsibility to that.

Tell me about your assessment of the support that Canadians would give to increasing the role and the ability of the Armed Forces today.

Mr. Hillmer: One of the old saws of Canadian defence policy is that the Canadian people do not support it, so the government does not spend the money. There is some evidence that that has changed or is changing. The Polara poll, for example, in 2004, showed increased support both for homeland security and for national defence. Anecdotally, one sees a change in attitude at the doctor's office or the butcher's shop.

Senator Rompkey: Tomorrow night, for example, we will be watching an election that will be driven, to a large degree, by people's interest in security and safety and so on. Is that reflected in Canada, too?

Mr. Hillmer: No, I think that we think of this war on terrorism as not our war. When the United States went to war on September 12, we did not go to war with them — not in our mentality, and not in our psychology. We did go to Afghanistan and have distinguished ourselves, but I think that we can turn our backs somehow, particularly because we regard this current president of the United States as kind of a cowboy. We know how Canada would vote tomorrow if there were an ability to vote in that election. We would vote 60 per cent or more for John Kerry, because we do not go along with that kind of cowboy mentality. It makes it very difficult to induce the government to spend money when there is not the kind of support that there is in the United States for the military, for example.

Senator Moore: Thank you for being here, professor. In view of Senator Rompkey's question as to what the Canadian perception or support level is for defence, what do you think Canadians would like to see provided in terms of service and so on from DND? What do you think they are looking for? There is

Le sénateur Rompkey : Ne croyez-vous pas que les temps ont changé? Depuis l'attentat du 11 septembre et l'avènement de la guerre contre le terrorisme, n'est-il pas vrai que nous participons à une guerre d'un type différent et que nous devons nous préparer à cette guerre, d'une façon ou d'une autre? N'est-il pas nécessaire de réagir à la situation?

La question a un autre aspect : le rôle que joue l'opinion publique dans l'attribution de fonds supplémentaires. À votre sens, quel est le sentiment des Canadiens et des Canadiennes sur l'importance des forces armées et, par conséquent, sur l'importance de leur apporter le soutien voulu et de leur donner le type d'équipement et de formation requis pour qu'elles puissent effectuer leur travail? Selon mon expérience, les défenseurs des forces armées sont peu nombreux, d'un bout du pays à l'autre. Une bonne part des défenseurs se retrouve autour de la présente table. N'empêche que les politiciens se font l'écho de la population. Nous servons la population. C'est elle qui nous élit. Et ceux d'entre nous qui ne sont pas élus par la population restent à son service et s'en font peut-être même un plus grand devoir.

À votre sens, si on décidait d'augmenter le rôle et les capacités des forces armées aujourd'hui, jusqu'à quel point pourrait-on compter sur l'appui des Canadiens et des Canadiennes?

M. Hillmer : On nous rebat les oreilles du fait que les Canadiens et les Canadiennes ne soutiennent pas la politique de défense du Canada, si bien que le gouvernement ne lui octroie pas de fonds. Or, il semblerait que la situation ait changé ou soit en passe de changer. Dans le sondage Polara, par exemple, qui a été réalisé en 2004, on enregistrait un soutien accru à la fois à la sécurité intérieure et à la défense nationale. Soit dit au passage, on constate un changement d'attitude dans la salle d'attente d'un médecin ou chez le boucher.

Le sénateur Rompkey : Demain soir, par exemple, nous suivrons une élection qui sera largement déterminée par l'intérêt des gens pour toutes les questions de sécurité. Est-ce une évolution que l'on constate également au Canada?

M. Hillmer : Non, je crois que nous ne nous sentons pas impliqués dans la guerre contre le terrorisme. Quand les États-Unis sont entrés en guerre, le 12 septembre, nous ne sommes pas entrés en guerre à leurs côtés — pas dans notre mentalité, ni dans notre psychologie. Nous sommes allés en Afghanistan et nous nous y sommes distingués, mais c'est une question dont nous pouvons nous détourner, surtout parce que nous considérons le président actuel des États-Unis comme une espèce de cowboy. Nous savons tous comment le Canada voterait demain, s'il avait voix au chapitre : il y aurait au moins 60 p. 100 des votes pour John Kerry, parce que nous ne nous identifions pas à cette mentalité de cowboy. Les Canadiens ne soutiennent pas leurs forces armées avec le même enthousiasme que les Américains, d'où la difficulté d'amener le gouvernement à leur consacrer des fonds.

Le sénateur Moore : Merci d'être venu, monsieur le professeur. Je vais continuer dans la veine de la question du sénateur Rompkey sur la façon dont les Canadiens et les Canadiennes perçoivent ou soutiennent la Défense. Selon vous, quels sont les services et réalisations que les Canadiens attendent du ministère

obviously pride in the past sacrifices and the need for some security and surveillance to provide for jurisdiction over our territory. What do you think they would reasonably expect the government to do and be prepared to accept?

Mr. Hillmer: The reaction to the tragic death of the sailor the other day —

Senator Moore: Lieutenant Chris Saunders.

Mr. Hillmer: Yes, and to the four deaths in Afghanistan illustrates Canadian sensitivity, but also our lack of awareness of the dangers of military life. We may not be ready for a great expenditure of the willpower and money that it takes to run a real military operation, but I think that we are certainly interested in homeland defence or aid to the civil power. Those efforts that the military carries out are tremendously valued. We are interested, in some vague sense, in continental security. We are also interested because of that internationalist streak that we have, that Pearsonian streak that we have had for more than half a century, in making some kind of a difference internationally. I do not think that the average Canadian would have much more of an idea than that about just what the military does or what the military should do.

Senator Stollery: I welcome Dr. Hillmer. I look at this more from a foreign policy or foreign affairs perspective. The phrase, "foreign policy," seems to be pretty overworked these days.

I have never thought that Canada was a faded power. I do not know where that thought came from. The 1950s was a different world: a colonial world. There were probably 300 million industrial workers in the whole world. I was in Algeria during the Algerian War in the 1950s. Canada was unknown in the 1950s. That would not be the case today in countries that I knew very well in 1950. I totally agree with you on that observation.

We had President Fox here last week. I am trying to come to a question here, but it is difficult because this area does not lend itself to such specifics. When the Foreign Affairs Committee was in Mexico, we determined that, every year, about 400,000 to 500,000 Mexicans cross the U.S.-Mexican border illegally, undocumented, and that there are roughly 10 million undocumented Mexicans in the United States today. In Canada we have somehow persuaded ourselves of the security issue with the U.S., but we have totally ignored the fact that the Mexican-U.S. border is a disaster for many reasons that I will not go into here.

It is a bigger world than just Canada-U.S. Of course, the biggest of our foreign policy challenges is how to get along with our neighbour, the United States. However, is it not reasonable to say that energy prices are affecting world affairs more than what

de la Défense nationale? Qu'est-ce qu'ils recherchent, d'après vous? Nous sommes manifestement fiers des sacrifices consentis par le passé et conscients de la nécessité d'avoir une certaine sécurité et surveillance si nous voulons conserver la souveraineté de notre territoire. À votre avis, quelle action du gouvernement serait considérée comme raisonnable et acceptée?

M. Hillmer : La réaction au décès tragique du marin, l'autre jour...

Le sénateur Moore : Le lieutenant Chris Saunders.

M. Hillmer : Oui et celles aux quatre décès en Afghanistan illustrent combien les Canadiens sont sensibles, mais aussi combien ils mesurent mal les dangers de la vie militaire. Peut-être ne sommes-nous pas prêts à dépenser les efforts et les sommes considérables nécessaires pour une véritable opération militaire, mais nous n'en sommes pas moins intéressés par la défense du territoire ou par l'assistance aux autorités civiles. Nous apprécions énormément les efforts de nos forces armées dans ce domaine. Nous nous intéressons aussi, assez vaguement, à la sécurité du continent. Nous nous intéressons aussi à la question à cause de notre fibre internationaliste, celle qu'avait Pearson, qui se manifeste depuis plus de 50 ans : le désir de changer un peu le monde. À mon sens, le Canadien moyen en reste là, quand il s'agit de savoir ce que les forces armées font ou ce qu'elles devraient faire.

Le sénateur Stollery : Bienvenue, monsieur Hillmer. C'est plutôt par le biais de la politique étrangère ou des affaires étrangères que j'aborde la question. Le terme « politique étrangère » est d'ailleurs mis à rude contribution ces derniers jours.

Je n'ai jamais pensé que le Canada est une puissance dépassée. Je ne sais d'ailleurs pas d'où sort cette idée. Il existait dans les années 50 un monde différent : un monde colonial. Les travailleurs industriels se chiffraient probablement à 300 millions dans le monde entier. J'étais en Algérie durant la guerre d'Algérie, dans les années 50. Or, le Canada était inconnu, dans les années 50. Ce ne serait pas le cas aujourd'hui, dans des pays que je connaissais très bien en 1950. Je suis tout à fait d'accord avec vous sur cette observation.

Nous avons eu la visite du président Fox la semaine dernière. J'essaie bien d'en venir à une question, mais c'est difficile, parce que c'est un domaine où il est difficile d'être explicite. Quand le Comité des affaires étrangères est allé au Mexique, nous avons déterminé que, chaque année, entre 400 000 et 500 000 Mexicains franchissaient la frontière entre le Mexique et les États-Unis de façon illégale, sans papiers. Il y a ainsi environ 10 millions de Mexicains sans papiers aux États-Unis aujourd'hui. Au Canada, nous avons fini par nous convaincre qu'il existait un problème de sécurité avec les États-Unis, tout en faisant complètement fi du fait que la situation à la frontière entre le Mexique et les États-Unis est un désastre total, pour plusieurs raisons, sur lesquelles je ne m'appesantirai pas ici.

Le monde ne se réduit pas au Canada et aux États-Unis. Notre défi le plus important en matière de politique étrangère consiste effectivement à entretenir de bons rapports avec nos voisins au sud, les États-Unis. Toutefois, on n'est pas en droit d'affirmer que

happened to the World Trade Center? What do you think about that? Fifty dollar a barrel oil is making Russia a major player in the world, is it not?

Mr. Hillmer: I would agree. That helps to put 9/11 into some sort of context and into some kind of perspective. However, it obviously shook the United States in a way that is very difficult for us to comprehend. In the aftermath of 9/11, the President and Vice-president of the United States both said that they had never imagined that the United States would be subject to an attack. That they had just gone through a half a century of Cold War, when the United States had nuclear missiles by the thousands pointed at it, indicates something of the tremendous shock that that was to the system. Of course, it was not only a shock to the system; it was also a great political opportunity for the President. He grabbed both the shock and the opportunity and he turned it into that which we all know.

I say "yes" to your question regarding energy prices. A former Prime Minister of Canada said that if he were Prime Minister of Canada for five years and then President of the United States in 10 minutes, he could make a greater impact on Canada in that 10 minutes than he could as five years as Prime Minister.

Senator Stollery: I am not suggesting that the World Trade Center was not a great tragedy and a huge event, but it is just one part of what is taking place. There is the increase in oil prices. When we talk about Canada's foreign policy in this changing world, it seems to me, as I reflect on it, that it is very difficult to come to a kind of conclusion, because, as Macmillan said, "Events, dear boy. Events"

What do we do? We have the United States, but do we not also have the EU becoming as large a commercial power in the world as the United States, though not to Canada? We have Russia rising out of the chaos. We do not know how long the process will take, but it is certainly happening. China has become the second largest importer of oil, having overtaken Japan over the past several years. Will these events not have a huge impact also on Canada?

This is, of course, the Standing Senate Committee on National Security and Defence. I understand it is not the Standing Senate Committee on Foreign Affairs. I am sure the chairman believes that there must be a coherent foreign policy in order to make it easier to have a coherent defence policy. Given the nature of these dramatic changes outside of North America, but in the world that we are part of, does it not make it difficult for Canada and every other country to have a coherent policy because the events may be different next year?

le coût de l'énergie a un effet beaucoup plus marqué sur les affaires mondiales que ce qui s'est passé au World Trade Center? Quel est votre avis à ce sujet? Un baril de pétrole à 50 \$ fait de la Russie un partenaire incontournable dans le monde, n'est-ce pas?

M. Hillmer : Je serais d'accord. C'est une façon de mettre l'attentat du 11 septembre en contexte et de prendre un peu de recul. Toutefois, il a infligé aux États-Unis une secousse dont nous avons du mal à mesurer l'amplitude. À la suite des événements du 11 septembre, le président et le vice-président des États-Unis ont dit tous deux n'avoir jamais imaginé que les États-Unis pouvaient être la cible d'une attaque de ce type. Une telle déclaration, au sortir d'un demi-siècle de guerre froide, où les États-Unis vivaient sous la menace constante de milliers de missiles à tête nucléaire pointés vers eux, est une petite indication du choc colossal ressenti par le système. Bien sûr, au-delà du choc, c'était aussi une occasion en or pour le président sur le plan politique. Il a saisi le choc et l'occasion, avec les résultats que nous connaissons tous.

Je réponds oui aussi à votre question sur le coût de l'énergie. Un ancien premier ministre du Canada a dit que, s'il remplissait un mandat de premier ministre pendant cinq ans au Canada puis un mandat de président des États-Unis pendant 10 minutes, il aurait plus d'impact sur le Canada dans les 10 minutes en question qu'il n'en aurait eu dans ses cinq ans comme premier ministre.

Le sénateur Stollery : Loin de moi l'idée de nier la tragédie et l'impact énormes de l'attentat du World Trade Center, mais cela ne reste qu'un élément du puzzle. L'augmentation des cours du pétrole compte aussi. Quand on se penche sur la politique étrangère du Canada dans un monde en constante évolution, plus je réfléchis, plus je me dis qu'il est extrêmement difficile d'en arriver à une quelconque conclusion, parce que, comme le disait Macmillan : « Les événements, mon cher. Les événements. »

Que faire? Il y a les États-Unis, mais il y a aussi l'Union européenne, qui devient une puissance commerciale comparable à celle des États-Unis, même si ce n'est pas le cas pour le Canada. Il y a la Russie, qui émerge du chaos. Nous ne savons pas combien de temps le processus nécessitera, mais il est manifestement en cours. Il y a la Chine, qui est devenue le second importateur de pétrole du monde, ayant dépassé le Japon au cours des dernières années. Ne s'agit-il pas d'événements qui auront aussi un impact énorme sur le Canada?

Nous sommes ici, bien sûr, au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je sais bien qu'il ne s'agit pas du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères. Le président, j'en suis convaincu, estime qu'il faut une politique étrangère cohérente si l'on veut également une politique de défense cohérente. Vu la nature des changements dramatiques qui se sont produits hors de l'Amérique du Nord, mais dans un monde dont nous faisons toutefois partie, n'est-il pas difficile pour le Canada ou pour tout autre pays d'avoir une politique cohérente, étant donné que les événements peuvent être complètement différents l'année prochaine?

Mr. Hillmer: Mr. Pearson is reputed to have said, when he was asked what Canadian foreign policy was, "Ask me at the end of the year and I will tell you what our foreign policy has been."

We are a secondary power. We are reactive by nature and by necessity. These events that you mention are tremendously important. They are tremendously important to the United States. It may be that the United States is the fading power and maybe we have hitched our wagon a little too closely to the United States. We will see. Foreign policy is a day-to-day affair in Canada.

Senator Stollery: It may be everywhere.

Mr. Hillmer: It is frequently said that we do not have a foreign policy or that our foreign policy is made elsewhere. Certainly, events in the world make it, and these events that you describe are largely unknown to most people because we so concentrate on North America.

I might just take this opportunity to say that one of our chapters is written by a Carleton University academic, Jean Daudelin. His case is that Canadian foreign policy has been a stunning success; that we have been prosperous; that we have been well-modulated; that we have succeeded in the only relationship that matters, that with the United States. His claim is that the vast majority of foreign policy has to do with our southern neighbour and that the rest of it is really peripheral activity.

Senator Mercer: Welcome, professor. I will probably demonstrate my schizophrenic approach to this committee and the military. I grew up in Halifax, a military town. I have a great deal of respect for the men and women who serve in the Armed Forces. My brother is retired from the air force; my father served in the navy.

I also note Senator Rompkey's comment about the size of the constituency. Would you not agree that, since the 1960s, or at least since the early 1970s, Canadians have elected consecutive governments who have only been willing to pay lip service to support in numbers and equipment for the military and have realized Senator Rompkey's statement that it is a very small constituency and have played to the much larger constituency that does not serve that?

I do have a second question.

Mr. Hillmer: I would agree with that, absolutely. The last Prime Minister of Canada who took the military seriously was Lester B. Pearson who ceased being Prime Minister in 1968, which is a very long time ago. As I said earlier, that neglect of the Armed Forces is a Canadian tradition in peacetime.

Senator Mercer: You do call it neglect, though.

Mr. Hillmer: I do.

M. Hillmer : Quand on a demandé à M. Pearson ce qu'était la politique étrangère du Canada, il paraît qu'il aurait répondu : « Demandez-moi cela à la fin de l'année; je vous dirai alors ce qu'a été notre politique étrangère. »

Nous sommes une puissance de deuxième rang. Nous réagissons par nature et par nécessité. Les événements que vous avez mentionnés sont d'une importance vitale. Ils sont d'une importance vitale pour les États-Unis. Peut-être les États-Unis sont-ils en fait la puissance déclinante et peut-être nous sommes-nous liés d'un peu trop près au sort de notre voisin. L'avenir nous le dira. Au Canada, la politique étrangère se joue au jour le jour.

Le sénateur Stollery : C'est peut-être le cas partout.

M. Hillmer : On affirme souvent que nous n'avons pas de politique étrangère ou que notre politique étrangère est déterminée ailleurs que chez nous. Manifestement, elle est déterminée par les événements dans le monde, événements dont une bonne part des gens n'ont pas conscience, du fait de notre tendance à nous concentrer sur l'Amérique du Nord.

Puis-je profiter de l'occasion pour préciser que l'un de nos chapitres est écrit par un universitaire de Carleton, Jean Daudelin? Il avance que la politique étrangère du Canada est un succès étonnant, que nous sommes prospères, que nous savons moduler nos effets et que nous connaissons le succès là où il compte, dans nos rapports avec les États-Unis. Selon lui, la plus grande part de notre politique étrangère est alignée sur notre voisin du Sud, le reste étant en fait accessoire.

Le sénateur Mercer : Bienvenue, monsieur le professeur. Je vais sans doute montrer combien je suis schizophrène quand il s'agit du présent comité et des forces armées. J'ai grandi à Halifax, une ville militaire. J'ai un profond respect pour les hommes et les femmes qui servent dans les Forces canadiennes. Mon frère a fait carrière dans l'aviation; mon père a servi dans la marine.

Je voudrais revenir sur le commentaire du sénateur Rompkey à propos du faible soutien accordé aux forces armées au Canada. Je dirais que, depuis les années 60 ou, du moins, depuis le début des années 70, les Canadiens ont porté au pouvoir une succession de gouvernements qui se sont contentés de parler de leur appui aux forces armées, sans leur fournir les ressources nécessaires. Je dirais aussi que ces gouvernements, comme le sénateur Rompkey, savaient pertinemment que les défenseurs des forces armées étaient peu nombreux et qu'on s'appuyait plutôt sur une majorité d'électeurs indifférents. Seriez-vous d'accord avec moi?

J'aurais une seconde question.

M. Hillmer : Je serais parfaitement d'accord avec vous. Le dernier premier ministre du Canada à avoir pris les forces armées au sérieux a été Lester B. Pearson. Or son dernier mandat s'est achevé en 1968, ce qui commence à remonter à loin. Comme je l'ai dit plus tôt, le Canada néglige traditionnellement ses forces armées en temps de paix.

Le sénateur Mercer : Vous parlez bien de négligence, toutefois.

M. Hillmer : Effectivement.

Senator Mercer: To refer to your opening statement, you said that there is no evading Canada's alignment to the United States. You then go on to say that you do not agree with those who think that all of Canadian policy must be subordinated to North American imperatives. You go back to the theory of us sleeping with the elephant.

Based on those statements, I am interested to hear your opinion on our decision not to go to Iraq. I would also be interested to hear your advice on whether or not we should participate in missile defence.

Mr. Hillmer: First, with respect to Iraq, whether or not it seemed like the right thing at the time, our decision certainly seemed like the right thing to most Canadians, and it has turned out to be the right thing. One must keep in mind that at the time the United States went to war in Iraq we were serving in Afghanistan and the Persian Gulf.

Senator Meighen: In secret with the U.S. I might add.

Mr. Hillmer: Indeed, and perhaps that was not done in quite the right way. Perhaps the Prime Minister should not have played to the crowd in quite so ostentatious a way.

However, I think that was the right choice. It helped to make the point that we are different from the United States, that we do see problems differently and that we do things differently.

As for missile defence, the argument could be made that we are already part of missile defence as a result of the August 2004 decision to accept the transmission of NORAD data. We are inching into missile defence. It is inevitable. The consequences for our participation in NORAD are quite large and, frankly, unacceptable. Missile defence is a done deal, and it ought to be a done deal.

Senator Mercer: I take exception to what you said earlier about us not going to war on September 12 with the Americans. I suggest that we went to war on September 11. We were the first ones there. We were the first line of defence. We took in everybody who needed to be taken in. Canadians demonstrated their generosity and their friendship to our American neighbours.

I have a nephew in the American army who is currently somewhere in Iraq. I agree with you that the war in Iraq is wrong. There were no weapons of mass destruction. They have never been found and probably they never will be. I would say that Canadians have been there shoulder to shoulder with our American neighbours.

As Senator Meighen said, it is a well kept secret that we were in the Persian Gulf and Afghanistan. As but one Canadian, I recognize the contribution made by our Armed Forces in the war on terror, and I recognize the contribution they continue to make.

Le sénateur Mercer : Pour revenir à vos remarques préliminaires, vous avez dit que le Canada ne pouvait pas ne pas s'aligner sur les États-Unis. Vous ajoutez que, par contre, vous n'êtes pas d'accord avec ceux qui pensent que toute la politique du Canada doit être subordonnée aux impératifs nord-américains. Vous revenez à la théorie des risques que court la souris qui dort avec un éléphant.

Cela étant dit, je serais curieux de savoir ce que vous pensez de notre décision de ne pas envoyer nos troupes en Irak. J'aimerais aussi savoir si vous pensez que nous devrions participer à la défense antimissile.

M. Hillmer : Tout d'abord, en ce qui concerne l'Irak, que cela ait semblé juste ou non à l'époque, notre décision a été massivement approuvée par les Canadiens, et elle s'est avérée justifiée. N'oublions pas non plus que, à l'époque où les États-Unis sont entrés en guerre contre l'Irak, nous étions engagés en Afghanistan et dans le golfe Persique.

Le sénateur Meighen : En secret et aux côtés des États-Unis. Il convient de le rappeler.

M. Hillmer : Effectivement, et peut-être cette façon de faire laissait-elle à désirer. Le premier ministre n'aurait peut-être pas dû courtiser la foule de la façon aussi ostentatoire qu'il l'a fait.

N'empêche que c'était le bon choix, du moins je le crois. Il a clairement indiqué que nous étions différents des États-Unis, que nous considérons les problèmes d'un autre œil et que nous faisons les choses différemment.

En ce qui concerne la défense antimissile, on pourrait avancer, à la suite de la décision prise en août 2000 d'accepter la transmission des données du NORAD, que nous faisons déjà partie de la défense antimissile. Nous nous mouillons peu à peu. C'est inévitable. Notre participation au NORAD a des conséquences majeures et, à vrai dire, inacceptables. La défense antimissile est chose faite et devrait être chose faite.

Le sénateur Mercer : Vous avez dit plus tôt que nous n'étions pas entrés en guerre aux côtés des Américains, le 12 septembre. Je ne suis pas d'accord. Je dirais même que nous sommes entrés en guerre le 11 septembre, que nous étions les premiers sur place, les premiers sur la ligne de défense. Nous avons recueilli tous ceux qui avaient besoin d'être recueillis. Les Canadiens ont prouvé leur générosité et leur amitié pour leurs voisins américains.

J'ai un neveu dans l'Armée américaine qui est en ce moment quelque part en Irak. Vous dites que la guerre en Irak n'est pas justifiée. Je suis d'accord avec vous. Il n'y avait pas d'armes de destruction massive. Elles n'ont jamais été trouvées et ne le sauront sans doute jamais. Je dirais que les Canadiens ont épaulé leurs voisins américains.

Comme l'a dit le sénateur Meighen, notre participation dans le Golfe persique et en Afghanistan est un secret bien gardé. Comme canadien, je reconnais la contribution de nos forces armées à la guerre contre la terreur et la contribution qu'elles continuent d'y apporter.

Senator Atkins: Professor, you say that the authors do not accept that Canada is a faded power. Are we a faded influence when we talk about Canada-U.S. relations?

Mr. Hillmer: I find myself saying "Well..." as President Reagan might have said. Influence is the most difficult commodity to measure. It is literally undefinable.

When a group of Canadian policymakers were asked whether peacekeeping conferred influence in the international community, overwhelmingly they said yes. At the same time, the question was asked of a number of international policymakers. Overwhelmingly, the answer was no.

We overrate our influence. We value it as a kind of honey of international politics. Was Brian Mulroney influential in Washington because he was very good at the Canadian-American personal relationship, or was Jean Chrétien right to buck against the grain? Those are impossible questions to answer.

Senator Atkins: On occasion when we travelled to Washington, when we discussed Canada-U.S. relations, we were informed that we might not be taken seriously at the table if we did not invest significantly in our military. My impression is that the politicians may not take it seriously, but those who have worked with the Canadian military are very impressed, so there is that diversion of influence and analysis. Would you comment on that?

Mr. Hillmer: My view is that the Canadian-American relationship is not simply a dependent relationship but an interdependent relationship. I think the Americans need us, not as much as we need them, but they need us a great deal. I do not think that what we do at a given moment about the military or even, frankly, missile defence, matters all that much. We are, after all, the leading trading partner of 39 American states. We all know the figures. We all know the level of interaction that takes place on a professional level and on a personal level in trade and culture and all the rest. It is an enormously complex and interdependent relationship. Sure, they get mad as hell at us from time to time, just as we get mad as hell at them from time to time but, in the final analysis, as an old historian said, we are the Siamese twins of North America who cannot separate and live. That is a fact of life for them and a fact of life for us.

Senator Atkins: I would agree with that. Although we are the neighbours of the big elephant, it is my view that they need us as much as we need them, for different reasons. It is obviously not military power. It is the fact that we can do some things for them that they cannot do for themselves in terms of international

Le sénateur Atkins : Monsieur le professeur, vous dites que les auteurs n'acceptent pas que le Canada soit défini comme étant une puissance dépassée. Quand il s'agit des rapports entre le Canada et les États-Unis, l'influence de notre pays est-elle une chose du passé?

M. Hillmer : J'ai envie de répondre comme l'aurait fait le président Reagan : « Eh bien... ». Il est difficile de mesurer l'influence. Elle est intrinsèquement difficile à définir.

On a demandé à un groupe de décideurs canadiens si le maintien de la paix permettait d'exercer une influence dans la communauté internationale. Une grande majorité a répondu que oui. Dans le même temps, on a posé la même question à des décideurs sur la scène internationale. Leur réponse? Non, dans une énorme majorité.

Nous avons tendance à surestimer notre influence. Nous y voyons une espèce de miel dans la politique internationale. Brian Mulroney avait-il de l'influence à Washington parce qu'il avait établi d'excellents rapports personnels dans les relations entre le Canada et l'Amérique? Ou bien Jean Chrétien avait-il raison de ruer dans les brancards? Ce sont des questions auxquelles il est impossible de trouver une réponse.

Le sénateur Atkins : Quand nous nous sommes rendus à Washington, pour discuter des rapports entre le Canada et les États-Unis, on nous a dit que nous risquions de ne pas être pris au sérieux dans les discussions, faute d'investir des sommes conséquentes dans nos forces armées. Or, même si les politiciens ne prennent pas, selon moi, nos forces armées au sérieux, j'ai l'impression que ceux qui ont travaillé avec elles sont très favorablement impressionnés. On peut donc faire de notre influence une analyse différente. Qu'en pensez-vous?

M. Hillmer : À mon sens, les rapports entre le Canada et les États-Unis ne sont pas des rapports de dépendance, ce sont des rapports d'interdépendance. Je pense que les Américains ont besoin de nous, peut-être pas autant que nous avons besoin d'eux, mais ils ont vraiment besoin de nous. À mon avis, nos décisions ponctuelles sur le plan militaire, voire sur le plan de la défense antimissile, sont en fait accessoires. Nous sommes, après tout, le plus gros partenaire commercial de 39 États américains. Nous connaissons tous les chiffres. Il y a des myriades d'interactions au niveau professionnel, au niveau personnel, dans le commerce, la culture et tout le reste. Nous le savons tous. Ce sont des rapports d'interdépendance d'une grande complexité. Bien entendu, il y a des fois où les États-Unis sont furieux contre nous, de la même façon qu'il y a des fois où nous sommes furieux eux. Mais, au bout du compte, comme le disait vieil historien, nous sommes les frères siamois de l'Amérique du Nord, ceux qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre. C'est un fait incontournable pour eux comme pour nous.

Le sénateur Atkins : Je suis de votre avis. Bien que nous nous frottions à un gros éléphant, celui-ci a besoin de nous comme nous avons besoin de lui, même si c'est pour des raisons différentes. Manifestement les États-Unis n'ont pas besoin de notre puissance militaire. Dans le cadre de négociations ou de

negotiations or discussions.

Do you think it matters who wins tomorrow? Bush's position in relation to Canada is pretty clear. We have been watching it. We do not know Kerry's position.

Senator Meighen: We do on trade.

Senator Atkins: Yes, but I would argue that, even on trade, it is one thing to argue rhetoric in a campaign; it is another to take over the presidency.

Senator Stollery: Twelve per cent of our exports go through a pipeline. How are you going to stop the pipeline?

Mr. Hillmer: I accept what you say when you indicate that Senator Kerry is in some ways a bit more worrying on the day-to-day issues. I think it is important who wins tomorrow. If Senator Kerry does not win, I think we will be exposed to the danger of Bush and Cheney for another four years. I think that Bush and Cheney are not only dangerous to us but to themselves and to the United States. I think that George Bush has demonstrated the limits of American power. If you are a North Korean or an Iranian, you have every reason to be less worried about the United States than you were prior to the invasion of Iraq.

Senator Atkins: Do you think the election of Kerry would defuse international polarization?

Mr. Hillmer: Yes, I do not think he will know how to get out of Iraq, and that will continue to be a quagmire and a very difficult problem, but I do not think that he will threaten the world in the way in which George Bush has threatened the world.

Senator Meighen: Welcome, Mr. Hillmer, this is a very interesting discussion and as usual when I go down the list, I see that other people have asked my questions. However, I want to go back, if I may, to this business of why we are doing what we are doing, or why we are not doing what we should be doing in the terms of the military.

I was intrigued by your anecdotal evidence that people were asked whether it made any difference whether we were active players on the international stage militarily, and some say yes and some say no. If it does not make a difference, why are we doing it? Why should we do what I hear you advocating, that is, having a more robust military capability? I could answer the question as I think you would, but I would like to hear it in your words.

discussions internationales, toutefois, nous sommes en mesure de faire pour eux des choses qu'ils ne sauraient faire pour eux-mêmes.

Les résultats de l'élection de demain sont-ils importants, à votre avis? Nous connaissons bien la position de M. Bush en ce qui concerne le Canada. Nous l'avons vu à l'œuvre. Par contre, nous ne connaissons pas la position de M. Kerry.

Le sénateur Meighen : Nous la connaissons en matière d'échanges commerciaux.

Le sénateur Atkins : Effectivement. N'empêche que, même en matière d'échanges commerciaux, il y a une marge entre ce qui se dit dans une campagne électorale et ce qui se fait quand on prend les rênes d'un pays.

Le sénateur Stollery : Douze pour cent de nos exportations passent par un pipeline. Voulez-vous me dire comment on arrête un pipeline?

M. Hillmer : Je veux bien croire ce que vous dites : que le sénateur Kerry peut être plus préoccupant par certains côtés, quand il s'agit des questions quotidiennes. Mais je pense quand même que les résultats des élections de demain se feront sentir. Si le sénateur Kerry ne l'emporte pas, je pense que nous serons exposés aux dangers de MM. Bush et Cheney pendant encore quatre années. Je pense que MM. Bush et Cheney sont dangereux, non seulement pour nous, mais pour eux-mêmes et pour les États-Unis. Je pense que George Bush a montré les limites de la puissance américaine. Si vous habitez la Corée du Nord ou l'Iran, la puissance des États-Unis vous préoccupe sans doute beaucoup moins maintenant qu'avant l'invasion de l'Irak.

Le sénateur Atkins : Vous pensez que l'élection de Kerry permettrait d'atténuer la polarisation au niveau international?

M. Hillmer : Oui. Je ne pense pas qu'il sache comment s'extirper de l'Irak, qui continuera à être un borbier et un problème épineux, mais je ne pense pas qu'il menacera le monde de la façon dont George Bush l'a menacé.

Le sénateur Meighen : À mon tour de vous souhaiter la bienvenue, monsieur Hillmer. La discussion est passionnante et, comme d'habitude quand j'interviens parmi les derniers, je constate que d'autres personnes ont déjà posé les questions que j'avais en tête. Toutefois, je souhaite revenir, si vous le permettez, à la question de savoir pourquoi nous faisons ce que nous faisons ou pourquoi nous ne faisons pas ce que nous devrions faire quand il s'agit des forces armées.

J'ai été intrigué par votre anecdote, c'est-à-dire que, lorsqu'on demande aux gens si le rôle actif que pourraient jouer les Forces canadiennes sur la scène internationale serait susceptible de faire une différence, certains répondent oui, d'autres non. Si cela ne fait pas de différence, alors pourquoi le faire? Pourquoi se doter, comme vous le recommandez, de capacités militaires plus robustes? Je crois pouvoir anticiper votre réponse, mais j'aimerais l'entendre de votre propre bouche.

Mr. Hillmer: I am an historian so I keep taking refuge in history. The traditional reason that we have had — perhaps a robust military is bit strong.

Senator Meighen: It was the third largest navy in the world in the Second World War.

Mr. Hillmer: It was very briefly, and it ceased to be pretty quickly; but, generally speaking, we have not had a robust Armed Forces, but we have spent as much money as we thought we needed to spend so the United States would not move in and do the job. That is the old saw about Canadian defence policy.

Obviously, we need to defend ourselves in the most fundamental ways. Homeland security has a national security component, but it also has a military component. There is aid to the civil power; there is continental defence. Then there is this internationalist streak which I spoke about, which makes quite a difference to Canadians. I think, in some vague sense, Canadians think of themselves as connected to the world. Now many Canadians, of course, are recently from another part of the world, so they are even more connected to the world. A military is useful in all of those senses.

When I said earlier I thought we were vague about it, I think it is because we are traditionally an unmilitary people. We think of ourselves as peaceful folk, a peaceable kingdom. It is no coincidence that our greatest military achievement in the eyes of most Canadians is that we are peacekeepers. Johnny Canuck keeps the peace; Uncle Sam makes war. It is another one of those wonderful little additions to our self image.

Senator Meighen: Where did that come from? It must have grown up in the last 30 years. That was not the belief in 1945. I accept your point that we totally neglected our Armed Forces between the First World War and the Second World War, but did we think of ourselves as a non-warring nation in 1945?

Mr. Hillmer: Not in 1945, but we quickly demobilized and then we mobilized with a vengeance after the Chinese attacked South Korea.

Senator Meighen: Why did we not offer to send peacekeepers? We did not; we said we would join.

Mr. Hillmer: If you look at a list of peacekeeping operations now, Korea is frequently listed.

Senator Meighen: That was a euphemism for the United Nations.

Mr. Hillmer: It may be, but it appeals to a lot of scholars and a lot of Canadians. Sure, it is an invention of the last 30 or 40 years. It is an invention of the Suez and the Nobel Peace Prize. The idea that Mr. Pearson was a peacenik is, of course, a misreading of

M. Hillmer: En tant qu'historien, je me réfugie toujours derrière l'histoire. Traditionnellement, la raison pour laquelle nous avons... c'est peut-être un peu fort que de parler de forces armées robustes.

Le sénateur Meighen: Notre marine occupait la troisième place dans le monde lors de la Seconde Guerre mondiale.

M. Hillmer: Ce fut très bref. Cela n'a pas duré longtemps. Généralement parlant, nous n'avons pas eu des forces armées robustes. Nous leur avons consacré juste l'argent que nous estimions nécessaire pour que les États-Unis ne se mêlent pas d'assumer eux-mêmes la responsabilité. En matière de politique de défense au Canada, c'est une vieille rengaine.

Manifestement, nous devons nous défendre sur des plans plus fondamentaux. La sécurité du territoire a un volet de sécurité nationale, mais aussi un volet militaire. Il y a l'assistance aux autorités civiles; il y a la défense du continent. Et je reviens à cette fibre internationaliste, à laquelle tiennent les Canadiens. Il me semble que les Canadiens ont le sentiment indéfini d'être reliés au reste du monde. De nos jours, bien sûr, nombreux sont les Canadiens qui sont récemment arrivés d'un autre point du globe, si bien que le sentiment d'être reliés au reste du monde est encore plus vivant. Sur tous ces plans, il est bon d'avoir des forces armées.

J'ai dit plus tôt que cela m'avait semblé vague, et c'est, je crois, parce que nous sommes traditionnellement un peuple peu militariste. Nous nous considérons comme un peuple pacifique, comme un pays pacifique. Ce n'est pas par hasard que, aux yeux de bien des Canadiens, notre plus importante réalisation militaire est le maintien de la paix. Le Canadien fait la paix, l'Américain fait la guerre. C'est une autre caractéristique de l'image que nous avons de nous-mêmes.

Le sénateur Meighen: D'où cela vient-il? Cette croyance a dû prendre de l'importance ces 30 dernières années, car elle n'existait pas en 1945. Comme vous, j'estime que nous avons absolument négligé nos forces armées entre la Première et la Seconde Guerres mondiales, mais nous considérons-nous comme un pays non belliqueux en 1945?

M. Hillmer: Pas en 1945, mais la démobilisation s'est faite très vite avant la mobilisation rapide qui a suivi l'attaque de la Corée du Sud par la Chine.

Le sénateur Meighen: Pourquoi n'avons-nous pas offert une force de maintien de la paix? Nous ne l'avons pas fait; nous avons dit que nous participerions.

M. Hillmer: De nos jours, la Corée figure fréquemment sur la liste des opérations de maintien de la paix.

Le sénateur Meighen: C'était un euphémisme pour les Nations Unies.

M. Hillmer: Peut-être, mais cela plaît à bien des érudits et à bien des Canadiens. Oui, c'est un concept qui a pris de l'ampleur ces 30 ou 40 dernières années et qui a été inventé après Suez et l'obtention du prix Nobel de la paix. Toutefois, on n'interprète

history. He was a hard man as well as a peaceful man.

Senator Meighen: Senator Rompkey pointed out, and it seems frustrating to me, that the constituency that responds favourably to the need for a stronger military remains depressingly small. As you pointed out, many people come to this country from parts of the world that have been deeply troubled, where there has been all kinds of violence and war.

Senator Stollery: That is why they came here.

Senator Meighen: Why have we not succeeded in transmitting the idea that we have a responsibility as a nation to not only defend ourselves to the extent we are capable, but also to be able to play a substantial role around the world in making it a safer place, so that we do not end up in this country in the situation you find in many countries around the world?

Mr. Hillmer: We think that we do those things.

Senator Meighen: As Senator Rompkey says, and you agreed, there are very few people who believe that in this country.

Mr. Hillmer: It is not that we do not believe that we are out there doing good things — I think I got caught up in my negatives — we do believe that we are out there doing good things.

Senator Meighen: As long as we do not have to pay very much for it, and as long as we do not get into any trouble overseas.

Mr. Hillmer: Exactly, and our political leaders have played shamelessly to that prejudice. Mr. Trudeau, Mr. Mulroney, Mr. Chrétien and others all carry some of the responsibility for that.

It might be interesting for a prime minister to say that we need to put substantial new money into the military. I do not think it will happen, but it would be very interesting to see that phenomenon and see what the reaction of Canadians would be. It might surprise us all.

Senator Meighen: It is called leading public opinion or moulding public opinion rather than following it.

In another part of your text you say, talking about Canadian policies and their subordination or not to North American imperatives, that you believe it would be helpful to have a clear public articulation of North American priorities and policies. I am not sure in what forum we would do that. Would it be in an academic forum, a political forum or both? We might be able to establish some common priorities, but I suspect there are differences between Canada and the United States in terms of priorities.

Mr. Hillmer: Yes, and I was referring there to a Canadian articulation of our North American policies. We have a tendency in this country in our foreign policy to have a kind of secret life. We could say that 85 per cent of our trade is with the United States, and probably 85 per cent of our foreign policy is with the

mal l'histoire quand on affirme que M. Pearson était un partisan de la paix à tout prix. C'était un pacifiste qui savait aussi adopter la ligne dure.

Le sénateur Meighen : Le sénateur Rompkey a souligné, et je trouve cela frustrant, que les défenseurs d'une armée plus forte sont encore trop peu nombreux. Comme vous l'avez fait remarquer, beaucoup de gens arrivant au Canada de diverses régions du monde ont été très perturbés, très touchés par la violence et la guerre.

Le sénateur Stollery : Voilà pourquoi ils viennent ici.

Le sénateur Meighen : Pourquoi n'avons-nous pas su transmettre l'idée que notre pays a la responsabilité non seulement de se défendre dans la mesure de ses capacités, mais aussi de jouer un rôle important dans la sécurité du monde, dans la prévention des conflits qui font rage actuellement dans de nombreux pays?

M. Hillmer : Nous estimons que c'est déjà ce que nous faisons.

Le sénateur Meighen : Comme l'a dit le sénateur Rompkey, et vous vous êtes dit d'accord, bien peu de gens au pays sont de cet avis.

M. Hillmer : Ce n'est pas que nous ne croyons pas faire le bien dans le monde — excusez mon emploi du double négatif — nous croyons faire le bien dans le monde.

Le sénateur Meighen : Tant que cela ne nous coûte pas trop cher, et tant que nous n'avons pas de difficulté outre mer.

M. Hillmer : Précisément, et nos dirigeants politiques se sont servis de façon éhontée de ce préjugé. M. Trudeau, M. Mulroney, M. Chrétien et d'autres ont tous une part de responsabilité à cet égard.

Il serait intéressant qu'un premier ministre affirme que nous devons faire de nouveaux investissements considérables dans nos forces armées. Je ne crois pas que cela produira, mais j'aimerais bien voir quelle serait la réaction des Canadiens. Cette réaction pourrait nous étonner tous.

Le sénateur Meighen : C'est ce qui s'appelle diriger ou façonner l'opinion publique plutôt que de la suivre.

Ailleurs dans votre texte, au sujet des politiques canadiennes et du fait qu'elles sont parfois subordonnées aux impératifs nord-américains, vous dites qu'il serait bon que les politiques et priorités nord-américaines soient clairement articulées. Je me demande sur quelle tribune cela pourrait se faire : sur une tribune universitaire, sur une tribune politique ou les deux? Nous pourrions peut-être établir certaines priorités communes, mais j'ai l'impression que les priorités du Canada diffèrent de celles des États-Unis.

M. Hillmer : Oui, et je pensais à une version canadienne de nos politiques nord-américaines. Nous avons tendance, dans nos politiques étrangères, à avoir une vie que je qualifierais de secrète. Je crois que 85 p. 100 de nos échanges commerciaux sont avec les États-Unis et je crois que l'on peut également dire que 85 p. 100

United States, but we like to put on masks and talk about our values and our internationalism, partly as a way of saying we are not Yanks.

What I thought would be useful there, and I think my coauthors agreed, was that if the government were to clearly articulate our continental interests and what we think those are. If we could have a clear political direction as the beginning of an overarching analysis of our foreign policy and of Canadian-American relations, that might put a lot of things into perspective. As an example, how much do we value interoperability between Canada and the United States in the armed forces of the two countries? If we value those things, there are investments that need to be made to keep those up to date and consistent. Because we do not articulate the policy, then the money and the resources might or might not follow.

Senator Forrestall: Because of the common reaction to this kind of a forum, and because, while we would like to start out with a clean sheet of paper, I think we recognize that there is only one to the argument that there are very few options.

I have spent virtually all of my adult life in the political field, starting with Robert Stanfield back in the mid-1960s. Then we had a lot of young Norman Hillmers and young Jack Granatstein around. Mr. Pearson was a younger man when he was working in external affairs.

Are there young men and women academics today who will rise to levels of influence in Canadian thinking? If there are not, is that to some degree the responsibility of the universities? Are we teaching only one side of the story? If you were not a historian but in some other academic field I might not ask you this, but I ask you as a historian: Are we locked into a very common debate in which we are asked to pursue very few avenues? Is there any hope for us in articulation? I am addressing why there is not a greater interest. Why is this particular community so small? To my knowledge, after thirty years in politics, with half a dozen in the House of Commons, the last military minister we had was Léo Cadieux.

Are there young people in the academic field who are ready to replace you elegant gentlemen with your rhetoric? I spend most of my life reading and following you. What little I do know I have garnered from you. Is your area of expertise a growing field of younger people?

Mr. Hillmer: Not in the history field. However, military history attracts enormous numbers of students, but it is hard to get any history department in the country to hire a military historian. Roger Sarty, the former deputy director of the Canadian War Museum, has just been hired by Wilfred Laurier University. However, on the whole, military history is not done by established academics or those upcoming, but it is interesting to students.

de nos contacts en politique étrangère sont avec ce pays également; cependant, nous nous cachons derrière des masques et nous parlons de nos valeurs et de notre internationalisme, simplement pour dire de cette façon que nous ne sommes pas des Américains.

Je pensais qu'il serait utile, et je crois que mes coauteurs étaient d'accord, que le gouvernement énonce clairement nos intérêts pour ce continent et ce qu'il pense que sont nos intérêts. Si nous pouvions avoir une vision politique claire comme fondement d'une analyse générale de notre politique étrangère et de relations canado-américaines, peut-être les choses seraient-elles placées dans leur contexte. Par exemple, quelle importance accordons-nous à l'interopérabilité des forces armées du Canada et des États-Unis? Si ces choses sont importantes, certains investissements doivent être faits pour que nos opérations demeurent compatibles et pertinentes. Si la politique n'est pas énoncée, rien ne garantit que les ressources seront affectées.

Le sénateur Forrestall : Nous sommes conscients des réactions que suscite ce genre de forum et nous savons pertinemment que, même si nous voulions repartir à zéro, faire table rase, il nous faut reconnaître que très peu d'options s'offrent à nous.

J'ai passé pratiquement ma vie d'adulte dans le secteur politique; en fait, ma vie politique remonte à Robert Stanfield au milieu des années 60. Il y avait à l'époque beaucoup de jeunes Norman Hillmer et de jeunes Jack Granatstein. M. Pearson était un jeune homme qui travaillait dans le secteur des affaires étrangères.

Y a-t-il aujourd'hui de jeunes universitaires, hommes et femmes, qui sauront influencer sur la façon de penser des Canadiens? S'il n'y en a pas, n'appartient-il pas aux universités de former ces jeunes? N'enseignons-nous qu'un aspect de la question? Si vous n'étiez pas historien mais oeuvriez dans un autre secteur, je ne poserais peut-être pas la question, mais puisque vous êtes historien, je la poserai : participons-nous à un débat fort simple dans le cadre duquel on nous demande de nous pencher sur quelques possibilités fort limitées? Est-il possible d'élargir cette discussion? Je me demande pourquoi cette question ne suscite pas plus d'intérêt. Pourquoi le groupe d'intéressés est-il si limité? À ma connaissance, après 30 ans dans le secteur de politique, dont six ans à la Chambre des communes, je me souviens que le dernier ministre provenant des forces armées était Léo Cadieux.

Y a-t-il des jeunes universitaires qui sont prêts à vous remplacer, messieurs, comme experts? Pratiquement toute ma vie j'ai suivi vos activités et j'ai vu vos publications. Le peu que je connais, je l'ai appris de vous. Est-ce que votre domaine de connaissance attire de plus en plus de jeunes?

M. Hillmer : Pas dans le domaine de l'histoire. Cependant, l'histoire militaire intéresse beaucoup d'étudiants, mais il est difficile de convaincre les facultés d'histoire au Canada de recruter un historien militaire. Roger Sarty, l'ancien directeur adjoint du Musée canadien de la guerre vient d'être embauché par l'Université Wilfred Laurier. Cependant, dans l'ensemble, l'histoire militaire n'est pas enseignée par des universitaires experts dans le domaine ou par les experts de demain, mais la question intéresse certainement les étudiants.

In the fields of political science and international relations, we have all kinds of defence and military experts in the academic community. We always make sure we have at least one graduate student writing in *Canada Among Nations*. This year, Philippe Lagassé wrote an unorthodox piece, which I sent over to the committee the other day. It makes a number of against-the-grain arguments about Canadian defence. I am perfectly content to leave our future in his and other people's hands.

The Chairman: I would like to return to Senator Meighen's line of questioning. I was struck when you responded to Senator Moore that, for half a century, Canadians have exhibited a streak of internationalism, which I think was the word you used. I, for one, thought of Canadian defence policy as being an expeditionary policy, that we have been of the view that we should fight the wars "over there." We have a history of citizen warriors, if you will. I go back to the Boer War, World War I, World War II and Korea. That is a different history from the one you describe. We are a history of warriors who go "over there," fight, come home and resume our lives. Does that square with how you see it?

Mr. Hillmer: Our military record in the twentieth century — by my count, six wars and six distinguished performances — was stellar. I was referring to government neglect of the Armed Forces.

The Chairman: It is an issue of motivation. It is not the business of this committee to defend the government. We are here to hold it to account, but people went overseas because they had a need. They saw an interest.

What threats do Canadians see these days? How would you describe the threats that the average Canadian perceives?

Mr. Hillmer: Mr. Martin, in one of his speeches, said that the greatest threat to Canadians was terrorism. I do not think that most Canadians think that is the case. Most Canadians think the greatest threat to their security is George W. Bush, which is why he would get so few votes in Canada.

Another famous line by another famous historian, George Stanley, who wrote *Canada's Soldiers*, is that we were an unmilitary people, and to that, the great historian Charles Stacey added we were an unmilitary people who fought war extremely well. The government and politicians appealed to the unmilitary side, and it is from time to time when a threat becomes very palpable that your citizen soldiers and the very fine core of Canada's soldiers step up to the plate, and the two run in contradiction right through Canadian history.

Quant à la science politique et aux relations internationales, nous avons dans le secteur universitaire toutes sortes d'experts des questions militaires et des questions de défense. Nous nous assurons toujours d'avoir au moins un diplômé qui publie un chapitre dans *Canada Among Nations*. Cette année, Philippe Lagassé a rédigé un article peu orthodoxe que j'ai fait parvenir au comité l'autre jour. Il y présente des arguments sur la défense canadienne qui vont à l'encontre de ce qui est généralement accepté. Je suis parfaitement heureux de placer notre avenir entre ses mains et entre celles des autres universitaires.

Le président : J'aimerais revenir aux questions posées par le sénateur Meighen. J'ai été surpris lorsque vous avez dit en réponse au sénateur Moore que, pendant un demi-siècle, les Canadiens ont fait preuve d'une tendance à l'internationalisme. Si je ne me trompe pas, c'est le terme que vous avez employé. Personnellement, je pensais que la politique de défense du Canada était plutôt une politique axée sur le corps expéditionnaire, que nous avons toujours pensé que nous devions livrer bataille « à l'étranger ». Nous avons longtemps eu des citoyens combattants si je peux m'exprimer ainsi. Je pense à la guerre des Boers, à la Première Guerre mondiale, à la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée. Cette histoire est bien différente de ce que vous décrivez. Nous avons une histoire de soldats qui vont « à l'étranger », qui participent au combat, reviennent au pays et reprennent leur vie. Est-ce que cela correspond à votre perception?

M. Hillmer : Notre bilan militaire au XX^e siècle — selon mes calculs, six guerres et six performances distinguées — est excellent. Je faisais allusion à la négligence du gouvernement à l'égard des forces armées.

Le président : C'est une question de motivation. Notre comité n'est pas là pour défendre le gouvernement. Nous sommes là pour lui demander des comptes, mais les gens sont allés à l'étranger parce qu'ils avaient un besoin. Ils avaient un intérêt.

Qu'est-ce que les Canadiens considèrent comme une menace à l'heure actuelle? Comment décrivez-vous les menaces que perçoit le Canadien moyen?

M. Hillmer : M. Martin, dans une de ses allocutions, a dit que la plus grande menace pour les Canadiens était le terrorisme. Je ne pense pas que la plupart des Canadiens estiment que ce soit le cas. La plupart pensent que la plus grande menace à leur sécurité est George W. Bush, et c'est la raison pour laquelle il obtiendrait si peu de voix au Canada.

Une autre déclaration célèbre par un autre historien célèbre, George Stanley, qui a écrit *Canada's Soldiers*, est que nous sommes un peuple non militaire. Ce grand historien a ajouté que nous étions un peuple non militaire qui faisait la guerre extrêmement bien. Le gouvernement et les politiciens ont fait appel à l'aspect non militaire, et c'est de temps en temps, lorsqu'une menace devient très concrète, que nos citoyens soldats et les excellents militaires canadiens se montrent à la hauteur, et c'est une contradiction qui se retrouve tout au long de l'histoire du Canada.

The Chairman: Then, if you are between wars, how do you explain to the baker, the automaker or the farmer the need for national security or the need for defence? How would you tell them that having a robust military capacity is important to their lives?

Mr. Hillmer: I would begin in the way in which Prime Minister Mackenzie King described the situation in the late 1930s. When President Roosevelt put pressure on Canada to start rearming and rather threatened us that if we did not, he would do something about it, the Prime Minister of Canada stood up and said thanks but no thanks. We will take care of ourselves. It is a matter of self respect.

That seems to me to be the argument that we have to make. If we do not have a military that can do anything more than deploy a few hundred or a few hundreds for a few months, is that a situation of self respect in the world? I think not. That is the argument that has always struck me as the most important one that you could possibly make.

It is hard to say to the farmer or the butcher that national defence is crucial to him or her because it just does not seem to be. However, self respect is something that we can all understand, and that is what that little rather fat unmilitary man, Mackenzie King, said in the late 1930s, and it is not what any Canadian Prime Minister has said in the modern era.

The Chairman: You talked about foreign policy as something Canadian leaders best determine looking backwards, and then you talked briefly about national interests. The one national interest you touched on — and I think it was just as an example — was the question of interoperability with the United States. Would you suggest to the committee other national interests that we should be concerned about?

Mr. Hillmer: When we thought about what we might say in this book, we tried to make the case that we need to establish some priorities. For that matter, we need to establish our national interests. We are not very good at spelling these things out. We are not very good at making choices, so we think that we can do it all with very little. We want the best of all worlds. As Henry Kissinger said of us in his memoirs, we want to be the peacekeeper and we want to be the alliance member. We want to be close to the United States economically but we also want to have our independence. A clear articulation of the national interest would be a very helpful way to begin.

I think you could argue this in two ways. You could say, "Listen, the national interest of Canada is the United States, period. We have become completely North Americanized. That is the beginning and end, all that matters." Alternatively, you could say, more traditionally, that a balance between bilateralism and multilateralism is crucial to an understanding of us, to our psychology and to our balance in the world. It is the way we avoid the stifling bilateral embrace.

Le président : Alors, si on est entre deux guerres, comment expliquer au boulanger, au fabricant d'automobiles ou à l'agriculteur le besoin d'assurer la sécurité nationale ou de se défendre? Comment leur expliqueriez-vous qu'il est important pour leur vie d'avoir une solide capacité militaire?

M. Hillmer : Je commencerais par décrire la situation comme l'a fait le premier ministre Mackenzie King vers la fin des années 30. Lorsque le président Roosevelt a fait des pressions auprès du Canada afin que ce dernier procède au réarmement et nous a en quelque sorte menacés en disant que, si nous ne le faisons pas, il y verrait, le premier ministre du Canada s'est levé et a dit non merci. Nous nous occuperons de nous-mêmes. C'est une question de respect de soi-même.

Il me semble que c'est là l'argument que nous devons faire valoir. Si nous n'avons pas une armée qui peut faire autre chose que de déployer quelques centaines de militaires pour quelques mois, est-ce une situation de respect de soi dans le monde? Je ne pense pas. C'est l'argument qui m'a toujours frappé comme étant le plus important que l'on puisse présenter.

Il est difficile de dire à l'agriculteur ou au boucher que la défense nationale est cruciale pour lui, tout simplement parce que cela ne semble pas être le cas. Cependant, le respect de soi est une chose que nous devons tous comprendre, et c'est ce que ce petit homme plutôt non militariste, Mackenzie King, a dit à la fin des années 30, et aucun premier ministre canadien n'a dit cela à l'époque moderne.

Le président : Vous avez dit que la politique étrangère était une chose que les dirigeants canadiens pouvaient déterminer le mieux en rétrospective, ensuite vous avez brièvement parlé des intérêts nationaux. L'intérêt national dont vous avez parlé — et je pense que ce n'était qu'un exemple — est la question de l'interopérabilité avec les États-Unis. Pouvez-vous dire au comité quels autres intérêts nationaux devraient nous préoccuper?

M. Hillmer : Lorsque nous avons songé à ce que nous pourrions dire dans ce livre, nous avons tenté de faire valoir que nous devions établir des priorités. À cet égard, nous devons déterminer nos intérêts nationaux. Nous ne sommes pas très bons lorsqu'il s'agit de déterminer ce genre de chose. Nous ne sommes pas très bons pour ce qui est de faire des choix, de sorte que nous pensons que nous pouvons tout faire avec très peu. Nous voulons le meilleur de tous les mondes. Comme Henry Kissinger l'a dit dans ses mémoires, nous voulons être les gardiens de la paix et nous voulons être membres de l'alliance. Nous voulons être près des États-Unis sur le plan économique, mais nous voulons également notre indépendance. Un point de départ pertinent serait de déterminer clairement quel est l'intérêt national.

Je crois qu'il y a deux arguments qu'on pourrait faire valoir. On pourrait dire : « Écoutez, les intérêts nationaux du Canada se trouvent aux États-Unis, point à la ligne; nous sommes devenus complètement nord américanisés; voilà, c'est tout ce qui compte. » Par contre, on pourrait faire valoir de façon plus traditionnelle qu'il faut un équilibre entre le bilatéralisme et le multilatéralisme afin de nous comprendre, en ce qui a trait tant à notre psychologie qu'à notre équilibre dans le monde. C'est ainsi qu'on évite les étreintes bilatérales étouffantes.

We are the world's greatest joiner of international organizations. You have heard the rhetoric, but it is more than that. It, too, is the reality and that dominates our thinking. When Mr. Martin delivered all those speeches at the end of 2003 and the beginning of 2004, he did not talk for very long about the United States. He talked about the Canada core, about nation building and about our multilateralism. That is the way he said he we were going to count again in the world. It is clear that the policymakers — and we have included some of their work in the volume — are still very much tied to this internationalist streak. The viewpoint that it is the beginning and end down South is not the dominant point of view that I see in this case.

The Chairman: There has been talk tonight about lack of political leadership, lack of political will. There has also been talk that the politicians have it right, they are reading the electorate pretty accurately. Can you suggest to this committee a process for developing an order of national interests?

Mr. Hillmer: What we would like to see would be the kind of analysis which is going on today, namely, the international policy review, but with a difference. We would like to see a clear direction from the government about its priorities — that is, its sense of Canada in the world — so that the departments, for example, National Defence, Foreign Affairs, International Trade and CIDA, have a clear idea of just how they should render their advice. As far as I know, that is not happening and the international policy review is being batted back and forth between the departments. There is one pen and there is another pen, but there is no clear articulation of national interests from the people who are the elected representatives. I think that is the most important thing.

The Chairman: That suggests entirely a top-down process. What about a bottom-up process? How does one talk to Canadians about what their interests are and determine where they want to go and what they think is important?

Mr. Hillmer: That is devoutly to be wished. Mr. Axworthy talked about the democratization of foreign policy. I think he believed it and he acted on it to some extent. His idea of public opinion was often that of an NGO. It is not easy to know exactly how you do this through a method like yours of going across the country and listening to Canadians and letting them talk. That is one possibility. However, I do not think it can come from the bureaucracy or from the people. It comes from the people when they elect a government.

This government ought to have made it very clear as the first order of business just where it wanted this policy review to go so that priorities would be established and then resources and decisions about money and all of the rest — that is, what weapon system to stand down, what weapon system to emphasize, what embassy to close or what base to close — could proceed from some kind of leadership.

Nous sommes le pays qui est membre du plus grand nombre d'organisations internationales. C'est une banalité que vous avez tous entendue, mais c'est également la réalité qui domine notre mentalité. Quand M. Martin a prononcé tous ses discours à la fin de 2003 et au début de 2004, il n'a pas dit grand-chose à propos des États-Unis. Il a parlé de l'aisance du Canada, de la construction du pays et de notre multilatéralisme. C'est ainsi, selon lui, que nous allions retrouver notre importance sur le plan international. Il est clair que les décideurs — et nous avons intégré des extraits de leurs textes au tome — adhèrent toujours à cette tendance internationaliste. L'opinion selon laquelle c'est l'alpha et l'oméga au Sud n'est pas l'opinion dominante en l'occurrence, à mon avis.

Le président : On a beaucoup parlé ce soir du manque de leadership politique, du manque de volonté politique. On a également fait valoir que les politiciens sont dans le bon chemin, qu'ils lisent assez bien dans la pensée de l'électeur. Pouvez-vous suggérer au comité comment s'y prendre pour élaborer un ordre des intérêts nationaux?

M. Hillmer : Nous souhaiterions voir le genre d'analyses qui se fait actuellement, à savoir l'examen de la politique internationale, mais à une différence près. Nous aimerions que le gouvernement soit clair à propos de ses priorités — soit son idée du rôle du Canada sur le plan international —, de sorte que les ministères, par exemple Défense nationale, Affaires étrangères, Commerce international et l'ACDI, aient une bonne idée de la façon dont ils devraient offrir leurs conseils. À ce que je sache, cela ne s'est pas encore fait et les ministères se renvoient l'examen de la politique internationale. Diverses opinions ont été exprimées, mais les élus n'ont pas clairement exprimé les intérêts nationaux. Ça, c'est la chose la plus importante, à mon avis.

Le président : Cela laisse entendre une démarche tout à fait descendante. Et si elle était ascendante, comment fait-on pour parler aux Canadiens à propos de leurs intérêts et pour s'informer de leurs objectifs et de ce qu'ils estiment important?

M. Hillmer : C'est à espérer avec ardeur. M. Axworthy a parlé de la démocratisation de la politique étrangère. Je pense qu'il y croyait et qu'il y a donné suite dans une certaine mesure. Son idée de l'opinion publique était souvent celle d'un ONG. Ce n'est pas facile de savoir précisément comment s'y prendre en se déplaçant comme vous d'un bout à l'autre du pays à l'écoute des Canadiens. C'est une possibilité. Or, je ne crois pas que cela relève de la fonction publique ni de la population. Cela relève de la population lorsqu'elle porte un gouvernement au pouvoir.

Comme premier point à l'ordre du jour, ce gouvernement aurait dû clairement établir précisément ce qu'il attendait de cet examen de la politique afin qu'on puisse établir les priorités, puis les ressources, les décisions financières et le reste — notamment, quel système d'armes abandonner, quel système d'armes privilégier, quelle ambassade fermer ou quelle base fermer — pourraient découler d'une espèce de leadership.

The Chairman: That is a good note on which to end. Thank you very much, Professor Hillmer. We appreciate having you here. I am sure that the committee has found the discussion stimulating and we look forward to hearing from you again in the not-too-distant future.

If you have questions or comments visit our Web site at www.sen-sec.ca. We post witness testimony here as well as confirmed hearing schedules. Otherwise you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

This meeting is suspended and we will reconvene in camera in the adjacent room in two minutes.

The committee continued in camera.

Le président : C'est le moment opportun de lever la séance. Merci beaucoup, monsieur Hillmer. Merci d'avoir été des nôtres. Je suis certain que le comité a trouvé la discussion stimulante, et nous avons hâte de vous revoir dans un avenir rapproché.

Si vous avez des questions ou des observations, consultez notre site Web au www.sen-sec.ca. Nous y affichons les témoignages ainsi que les dates de séances confirmées. Vous pouvez également contacter le greffier du comité en composant le 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements ou pour qu'on vous aide à contacter les membres du comité.

La séance est suspendue, et nous allons reprendre à huis clos dans la salle attenante dans deux minutes.

Le comité poursuit sa réunion à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, November 1, 2004

Department of National Defence:

Alan Williams, Assistant Deputy Minister (Materiel).

Carleton University:

Norman Hillmer, Professor of History and International Affairs.

TÉMOINS

Le lundi 1^{er} novembre 2004

Ministère de la Défense nationale :

Alan Williams, sous-ministre adjoint (Matériel).

Université Carleton :

Norman Hillmer, professeur d'histoire et d'affaires internationales.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

National Security and Defence

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Monday, November 15, 2004
Monday, November 22, 2004

Issue No. 3

Fourth and fifth meetings on:
Canada's national security policy

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Sécurité nationale et de la défense

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Le lundi 15 novembre 2004
Le lundi 22 novembre 2004

Fascicule n° 3

Quatrième et cinquième réunions concernant :
La politique de sécurité nationale du Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	Day
* Austin, P.C.	* Kinsella
(or Rompkey, P.C.)	(or Stratton)
Banks	Nolin
Christensen	Tkachuk
Cordy	

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Mercer is substituted for that of the Honourable Senator Banks (*November 10, 2004*).

The name of the Honourable Senator Banks is substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*November 15, 2004*).

The name of the Honourable Senator Cordy is substituted for that of the Honourable Senator Trenholme Counsell (*November 17, 2004*).

The name of the Honourable Senator Day is substituted for that of the Honourable Senator Moore (*November 17, 2004*).

The name of the Honourable Senator Nolin is substituted for that of the Honourable Senator Lynch-Staunton (*November 18, 2004*).

The name of the Honourable Senator Tkachuk is substituted for that of the Honourable Senator Meighen (*November 18, 2004*).

The name of the Honourable Senator Christensen is substituted for that of the Honourable Senator Munson (*November 22, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs :

Atkins	Day
* Austin, C.P.	* Kinsella
(ou Rompkey, C.P.)	(ou Stratton)
Banks	Nolin
Christensen	Tkachuk
Cordy	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 10 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 15 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Cordy est substitué à celui de l'honorable sénateur Trenholme Counsell (*le 17 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Day est substitué à celui de l'honorable sénateur Moore (*le 17 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Nolin est substitué à celui de l'honorable sénateur Lynch-Staunton (*le 18 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Tkachuk est substitué à celui de l'honorable sénateur Meighen (*le 18 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Christensen est substitué à celui de l'honorable sénateur Munson (*le 22 novembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, November 15, 2004

(5)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, in camera, at 9:08 a.m., in room 160-S (subcommittee), Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Kenny, Meighen, Mercer, Munson and Trenholme Counsell (7).

Other senator present: The Honourable Senator Stollery (1).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Dawson and William Price, Analysts; Kevin Pittman, Legislative Clerk, Committees Directorate; and Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 9:32 a.m., the committee suspended its sitting.

At 9:40 a.m., the committee resumed its sitting in public in room 160-S, Centre Block.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee proceeded to continue to examine and report on the national security policy for Canada. (*See Issue No. 1 of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESS:

McGill University:

Desmond Morton, Professor, Department of History.

The Chair made an opening statement.

Desmond Morton made a presentation and answered questions.

At 11:05 a.m., the committee suspended its sitting.

At 11:15 a.m., the committee resumed its sitting in camera in room 172-E, Centre Block, to consider its draft report.

At 12:50 p.m., the committee suspended its sitting.

At 1:15 p.m., the committee resumed its sitting.

At 4:13 p.m., Senator Meighen assumed the Chair.

At 4:15 p.m., Senator Kenny returned to the Chair.

At 8:40 p.m., Senator Munson assumed the Chair.

At 8:43 p.m., Senator Kenny returned to the Chair.

It was moved by the Honourable Senator Munson:

That the committee adopt the report; and

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 15 novembre 2004

(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 9 h 8, dans la pièce 160-S (sous-comité) de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Kenny, Meighen, Mercer, Munson et Trenholme Counsell (7).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Stollery (1).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et William Price, analystes; Kevin Pitman, greffier législatif, Direction des comités; et le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité fait l'étude de son projet d'ordre du jour.

À 9 h 32, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 40, le comité entreprend sa séance publique dans la pièce 160-S, de l'édifice du Centre.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen et son rapport concernant la politique de sécurité nationale du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

Université McGill :

Desmond Morton, professeur, Département d'histoire.

Le président fait une déclaration.

Desmond Morton fait une exposé et répond aux questions.

À 11 h 5, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 15, le comité reprend ses travaux à huis clos dans la pièce 172-E de l'édifice du Centre pour examiner son avant-projet de rapport.

À 12 h 50, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 15, la séance reprend.

À 16 h 13, le sénateur Meighen assume la présidence.

À 16 h 15, le sénateur Kenny reprend le fauteuil.

À 20 h 40, le sénateur Munson assume la présidence.

À 20 h 43, le sénateur Kenny reprend le fauteuil.

Il est proposé par l'honorable sénateur Munson :

Que le comité adopte le rapport; et

That the Chair, in consultation with the Deputy Chair, be authorized to make minor editorial, stylistic and factual changes to the report as needed.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 9:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, November 22, 2004

(6)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day, in camera, at 11:45 a.m., in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Christensen, Cordy, Forrestall, Kenny, Nolin and Tkachuk (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Dawson and William Price, Analysts; Kevin Pittman, Legislative Clerk, Committees Directorate; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Captain (N) Kenneth Stewart, Liaison Officer, DND.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 12:35 p.m., the committee suspended its sitting.

At 12:40 p.m., the committee resumed its sitting in public in room 2, Victoria Building.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination of a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1 of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Canadian Defence Industries Association:

Patrick J. (Paddy) O'Donnell, President.

Royal Military College of Canada:

Joel Sokolsky, Dean of Arts and Professor of Political Science.

The Chair made an opening statement.

Patrick O'Donnell made a presentation and answered questions.

At 2:30 p.m., the committee suspended its sitting.

At 2:37 p.m., the committee resumed its sitting

Joel Sokolsky made a presentation and answered questions.

Que le président, en consultation avec le vice-président, soit autorisé à apporter au rapport des changements mineurs sur le plan de la mise en forme, du style et des faits, au besoin.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 21 h 5, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 22 novembre 2004

(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 11 h 45, dans la pièce 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Christensen, Cordy, Forrestall, Kenny, Nolin et Tkachuk (8).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et William Price, analystes; Kevin Pittman, greffier législatif, Direction des comités; le major-général Keith McDonald (à la retraite), conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; et le capitaine (N) Kenneth Stewart, agent de liaison, MDN.

Conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité fait l'étude de son projet d'ordre du jour.

À 12 h 35, la séance est suspendue.

À 12 h 40, la séance publique reprend dans la pièce 2 de l'édifice Victoria.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen et son rapport concernant la politique de sécurité nationale du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association des industries de défense canadienne :

Patrick J. (Paddy) O'Donnell, président.

Collège militaire royal du Canada :

Joel Sokolsky, doyen de la Faculté des arts et professeur de science politique.

Le président fait une déclaration.

Patrick O'Donnell fait un exposé et répond aux questions.

À 14 h 30, la séance est suspendue.

À 14 h 37, la séance reprend.

Joel Sokolsky fait un exposé et répond aux questions.

At 3:27 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:30 p.m., the committee resumed its sitting in camera in room 7, Victoria Building.

At 4:03 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 15 h 27, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 30, le comité poursuit la séance à huis clos dans la pièce 7 de l'édifice Victoria.

À 16 h 3, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, November 15, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:40 a.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. My name is Colin Kenny. I am the chair of the committee. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. I will introduce the members of the committee to you.

Senator Norman Atkins, from Ontario, spent more than 27 years in the field of communications. Senator Atkins has been involved in a great deal of charity work, including serving as chair of fundraising for Camp Trillium, a camp for kids with cancer.

Senator Meighen is also from Ontario. He is a lawyer and a member of the Law Society of Upper Canada and of the bar of the Province of Quebec. Senator Meighen is a great patron of the arts and is currently involved with the Stratford Festival as its past chair.

Senator Munson, from Ontario, has had an extensive career in journalism, both in Canada and abroad. He was CTV's bureau chief in Beijing from 1987 to 1992, reporting on events in China such as the Tiananmen Square massacre of June 4, 1989. As a journalist he has covered the Iran-Iraq war, the Gulf War, and the Philippines.

Senator Terry Mercer is from Nova Scotia. He was appointed to the Senate in 2003. Previously, he held a wide variety of positions with charitable institutions. From 1993 to 1995, he was Executive Director of the Metro Toronto Branch of the Canadian Diabetes Association. From 1997 to 2003 he was Vice-President and Director, Financial Development, of the YMCA of Greater Toronto.

Senator Marilyn Trenholme Counsell is from New Brunswick. She has served as a nutritionist with the governments of New Brunswick and Ontario. She was a family physician for the Toronto General and Sackville Memorial hospitals. She was also a Minister of State for the Province of New Brunswick and, most recently, its Lieutenant-Governor.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine security and defence. During the last Parliament we completed a number of reports, beginning with *Canadian Security and Military Preparedness*. This study, which was tabled in February 2002, examined the major defence and security issues facing Canada.

The Senate then asked our committee to examine the need for a national security policy. So far, we have released five reports on various aspects of national security: first, *Defence of North*

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 15 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 h 40 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. Je m'appelle Colin Kenny. Je suis président du comité. Je suis heureux de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. J'aimerais vous présenter les membres du comité.

Le sénateur Norman Atkins, de l'Ontario, a passé plus de 27 ans dans le domaine des communications. Le sénateur Atkins a beaucoup oeuvré au sein des organismes de bienfaisance, ayant été entre autres président d'une campagne de levée de fonds pour le Camp Trillium, un camp pour les enfants atteints du cancer.

Le sénateur Meighen est également de l'Ontario. Il est avocat et membre du Barreau du Haut-Canada, et membre du Barreau du Québec. Le sénateur Meighen est un protecteur des arts et il s'intéresse au Festival de Stratford à titre d'ancien président.

Le sénateur Munson, de l'Ontario, a fait une longue carrière en journalisme, au Canada et à l'étranger. Il a été chef de bureau à Beijing pour le réseau de télévision CTV de 1987 à 1992 et il a fait des reportages sur des événements qui se sont déroulés en Chine, notamment le massacre du 4 juin 1989 sur la place Tian'anmen. À titre de journaliste, il a couvert la guerre entre l'Iran et l'Irak, la guerre du Golfe et les Philippines.

Le sénateur Terry Mercer est de la Nouvelle-Écosse. Il a été nommé au Sénat en 2003. Auparavant, il a occupé divers postes au sein d'organismes de bienfaisance. De 1993 à 1995, il a été directeur exécutif de la division de la communauté urbaine de Toronto de l'Association canadienne du diabète. De 1997 à 2003, il a été vice-président et directeur, Développement financier, du YMCA du Grand Toronto.

Le sénateur Marilyn Trenholme Counsell est du Nouveau-Brunswick. Elle a été nutritionniste auprès des gouvernements du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario. Elle a été médecin de famille au Toronto General Hospital et au Sackville Memorial Hospital. Elle a également été ministre d'État pour la province du Nouveau-Brunswick et, plus récemment, lieutenant-gouverneur de cette province.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent qui ait pour mandat d'étudier la sécurité et la défense. Au cours de la dernière législature, il a publié un certain nombre de rapports, dont le premier était intitulé *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense*. Cette étude, déposée en février 2002, fait le point sur les grandes questions de défense et de sécurité auxquelles le Canada est confronté.

Le Sénat a ensuite demandé à notre comité d'étudier la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité. À ce jour, nous avons publié cinq rapports sur différents aspects de la sécurité

America: A Canadian Responsibility, in September 2002; second, *Update on Canada's Military Crisis: A View From the Bottom Up*, in November 2002; third, *The Myth of Security at Canada's Airports*, in January 2003; fourth, *Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World*; and fifth and most recently, *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*, in March 2004.

Our committee is now turning its attention to a review of Canadian defence policy. During the next year the committee will hold hearings in every province and engage with Canadians to determine national interests, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond.

The committee will attempt to generate debate on national security in Canada and forge a public consensus on the need for the military. This morning, our first witness is Desmond Morton. He is the founding director of the McGill Institute for the Study of Canada and is Hiram Mills Professor in the Department of History at McGill University. Welcome to the committee.

Mr. Desmond Morton, Professor, Department of History, McGill University: I was very flattered and a little surprised by the invitation because I am a fairly notorious skeptic about policy reviews. I understand their attraction and I am well aware of their pitfalls, since when I wrote *A Military History of Canada* I had expected to get considerable guidance from them, and I did. The trouble was — and you may well escape this by greater genius or greater independence — they usually led in the wrong direction.

In 1949, for example, Brooke Claxton, not a stupid man, by any means, a well-informed and able minister, produced a White Paper on Defence which anticipated that Canada's defence problems would be substantial and domestic and that defence efforts had to be directed almost wholly to the protection of Canada. A year later we were in Korea, two years later we were in Europe, and the defence of Canada was a minor priority for the next 10 years.

In 1964, Paul Hellyer produced a white paper which said, appropriately for his Prime Minister, that peacekeeping would be the biggest thing we would do from then on. In some respects he was right, but we did not inaugurate any new projects for the rest of that decade. We had finished doing Cyprus, which became a major holding operation. If you were to read the Hellyer white paper, apart from a few discreet words about unification buried in the text, you would not have a clue what was to happen in Canadian defence.

nationale : le premier, *La défense de l'Amérique du Nord : une responsabilité canadienne*, en septembre 2002; le deuxième, *Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes : une vue de bas en haut*, en novembre 2002; le troisième, *Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens*, en janvier 2003; le quatrième, *Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde*, en octobre 2003; et le cinquième et le plus récent, *Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*, en mars 2004.

Le comité examine maintenant la politique nationale de défense. Au cours de l'année à venir, il tiendra des audiences dans chacune des provinces et consultera les Canadiens afin de déterminer les intérêts nationaux, afin de savoir ce qu'ils considèrent comme étant les principales menaces pour le Canada, et de quelle façon ils aimeraient que le gouvernement y réponde.

Le comité essaiera de lancer un débat sur la sécurité nationale au Canada et de dégager un consensus public sur nos besoins sur le plan militaire. Ce matin, notre premier témoin est Desmond Morton. Il est directeur fondateur de l'Institut d'études canadiennes de McGill et il est professeur Hiram Mills d'histoire à l'Université McGill. Bienvenue à notre comité.

M. Desmond Morton, professeur, Département d'histoire, Université McGill : J'ai été très flatté et un peu surpris de l'invitation car je suis assez connu pour être réfractaire en ce qui concerne les examens des politiques. Je comprends leur intérêt et je connais bien leurs pièges, puisque lorsque j'ai écrit *Une histoire militaire du Canada*, je m'attendais à y trouver énormément de conseils, ce qui a été le cas. L'ennui — et vous y échapperez peut-être du fait de votre indépendance ou de votre intelligence supérieure — c'est qu'elles menaient habituellement dans la mauvaise direction.

En 1949, par exemple, Brooke Claxton, qui n'était pas un homme stupide, loin de là, mais un ministre capable et bien informé, a préparé un Livre blanc sur la défense qui prédisait que le Canada aurait considérablement de problèmes en matière de défense intérieure et que les efforts en matière de défense devaient être presque entièrement dirigés vers la protection du Canada. Un an plus tard, nous étions en Corée, deux ans plus tard, nous étions en Europe, et la défense du Canada a été une priorité mineure pendant les dix années qui ont suivi.

En 1964, Paul Hellyer a publié un Livre blanc dans lequel il disait, ce qui était approprié pour son premier ministre, que le maintien de la paix serait le principal rôle que jouerait le Canada dorénavant. À certains égards, il avait raison, mais nous n'avons inauguré aucun nouveau projet pour le reste de cette décennie. Nous avions terminé notre travail à Chypre, qui s'est transformé en une mission permanente exigeant beaucoup de ressources. Si vous lisez le Livre blanc de Hellyer, à part quelques passages discrets au sujet de l'unification enfouis dans le texte, vous n'auriez aucune idée de ce qui devait arriver dans le domaine de la défense au Canada.

Recently, my former student, Perrin Beatty, produced a paper that was remarkably wrong. It was entirely understandable; it was exactly what people expected him to say in 1985. However, as a projection of future policy, it was an amazing gift to his critics.

I give you that warning because history is not entirely encouraging about this enterprise, and for obvious reasons. As someone has said — it may have been me — only God knows what will happen and she is not telling. That is a serious problem for all of us who make plans. You have to make plans because it is very difficult to begin from a standing start in defence issues.

You cannot go down to Wal-Mart and buy the gear; you cannot put a recruiting station on Sparks Street and get qualified personnel. You may pretend to, and Canada has done that continuously, in two world wars and whenever. The result, of course, is a hidden part of our military history. Canadians do not want to dwell on why we did so badly in both world wars.

We want to say we did brilliantly. Veterans, more than anyone, want that story. Why did the navy fail to sink submarines until the end of the war? For a good reason: They did not have a clue about sinking submarines in 1939. It was not their specialty. They were to be a little part of the British fleet.

That was not what was called for; however, getting the equipment and the knowledge, the skill and the training was not something that could be accomplished with a raw navy, with homemade equipment.

I could go on and say the same about the air force and the army. Why did we do badly at Dieppe? It was a terrible situation to be in. It was notable that the troops who were well trained and well equipped — for example, the Royal Marines — did not do nearly as badly as troops who had been poorly trained in England for several years by officers and NCOs who did not have very good training themselves. You cannot rise from that base quickly or easily.

Canadians easily pass over that to tell themselves how heroic and how sacrificial they were. Sacrificial, yes. Heroic, yes. Successful? Well, best not look too closely. That is why knowing what will happen is so important. If you can overcome the reluctance of the Deity to share that future with you, blessings be on your head. The trouble is that what God will say will happen may not be widely or universally believed by your fellow Canadians. I would argue that if that part of the Beatty white paper that would have led us into 12 nuclear-powered submarines had been followed, our navy would be better equipped today. That is not to do with acquisitions; I simply say that navies can use these nuclear-powered submarines for a variety of tasks that I can see stretching ahead of us and which have stretched behind us. However, at the time, it was virtually unthinkable for three reasons. First, because of the instinctive lobby of Canadians, who,

Récemment, Perrin Beatty, un de mes anciens élèves, a produit un document dans lequel il se trompait royalement. C'était tout à fait compréhensible; c'était exactement ce que les gens s'attendaient à ce qu'il dise en 1985. Cependant, comme projection de la politique future, il a fait un cadeau extraordinaire à ses critiques.

Je vous fais cette mise en garde car l'histoire n'est pas garante de l'avenir en l'occurrence, et pour des raisons évidentes. Comme quelqu'un l'a dit — c'était peut-être moi — seul Dieu sait ce qui arrivera, et elle ne le dit pas. C'est un grave problème pour nous tous qui faisons des plans. En matière de défense, il faut faire des plans car il est très difficile de commencer quoi que ce soit quand tout est déjà en train.

On ne peut pas aller chez Wal-Mart acheter l'équipement, on ne peut pas installer un poste de recrutement sur la rue Sparks et trouver du personnel qualifié. On peut prétendre le faire, et le Canada l'a fait continuellement, lors de deux guerres mondiales et à d'autres reprises. Le résultat, cependant, est une partie cachée de notre histoire militaire. Les Canadiens ne veulent pas s'attarder trop longtemps aux raisons pour lesquelles nous avons eu si peu de succès au cours des deux guerres mondiales.

Nous voulons dire que nous avons brillamment réussi. Les anciens combattants, plus que qui que ce soit, veulent dire cela. Pourquoi la marine n'a-t-elle pas réussi à couler des sous-marins jusqu'à la fin de la guerre? Pour une bonne raison : elle n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire pour faire couler un sous-marin en 1939. Ce n'était pas sa spécialité; elle devait être une toute petite partie de la flotte britannique.

Ce n'était pas ce qu'on lui demandait de faire; cependant, on ne pouvait pas trouver du matériel, des connaissances, des compétences et donner de la formation avec une armée inexpérimentée, avec de l'équipement maison.

Je pourrais dire la même chose des forces aériennes et de l'armée. Pourquoi n'avons-nous pas mieux réussi à Dieppe? C'était une situation terrible dans laquelle nous nous retrouvions. On savait que les troupes qui étaient bien entraînées et bien équipées — par exemple, les Royal Marines — étaient loin d'avoir aussi peu de succès que les troupes qui avaient été mal entraînées en Angleterre pendant de nombreuses années par des officiers et des sous-officiers qui n'avaient eux-mêmes pas eu un très bon entraînement. On ne peut pas s'élever de ces rangs aussi rapidement ni aussi facilement que cela.

Les Canadiens passent facilement par-dessus cela et se disent qu'ils ont été héroïques et qu'ils ont fait des sacrifices. Oui, ils ont fait des sacrifices. Oui, ils ont été héroïques. Ont-ils eu du succès? Eh bien, il vaut mieux ne pas y regarder de trop près. C'est pour cette raison qu'il est si important de savoir ce qui arrivera. On serait béni si Dieu acceptait de nous dire ce que nous réserve l'avenir, même s'il est peu disposé à le faire. L'ennui, c'est que vos concitoyens ne sont peut-être pas tous prêts à croire ce qui, selon Dieu, arrivera. Je dirais que si l'on avait donné suite à cette partie du Livre blanc de Perrin Beatty concernant l'acquisition de 12 sous-marins nucléaires, notre marine serait mieux équipée aujourd'hui. Ce n'est pas une question d'acquisitions; je voudrais tout simplement dire que les marines peuvent utiliser ces sous-marins nucléaires pour toutes sortes de tâches que nous pourrions, à mon avis, accomplir et que nous aurions pu

when they hear the word "nuclear," salivate in rage and indignation; second, because the business community looked at the cost and sent messages, copies of which I saw, to the government of that day saying "Do not go there"; third, because the Pentagon sent that message, not only more discreetly, but also much more influentially.

In the questions I received, I was asked: What are Canada's interests? Quite simply, they are to avoid the problems that national defence and national security are designed to prevent; to achieve peace, security and national integrity; and to preserve the basis of our prosperity. It is also worth noting, though it is not common to do so, that by those very standards, Canada has had an amazingly successful defence policy over its history since Confederation. We have not been invaded. We have not been pillaged or severed. Our losses in war have been substantial, and no one this close to November 11 can forget that, but they have been by our choice. They have not been imposed upon us by assaults from outside so much as by our own decision to support our allies.

Canadians have a repeated, demonstrated interest in being at peace, and, to an amazing degree, our policies have allowed them to do so. Compare our experience with that of any significant power in the 20th century. I think I make my point, though you will notice it is not a point commonly made to people who probably come before this committee.

I think a lot of that has to do with a decision made very early in Confederation by the then Prime Minister, Sir John A. Macdonald, whom I see offered across the street as a great Canadian. I have no question about that. I think I was here with Senator Lynch-Staunton to urge the commemoration of a Macdonald Day, and a Laurier Day, too. In 1867, Great Britain fulfilled an intention that was the direct result of a sensible evaluation of a long-standing British policy, and that was to defend Canada against the United States. The British had, in those years, spent an incredible amount of money defending Canada, building the Rideau Canal, Old Fort Henry, the citadels in Quebec and in Halifax, and maintaining a garrison of British troops in Canada virtually equal in strength to the U.S. regular army.

The Civil War forced the British, quietly and discreetly, to ask themselves whether this was possible any longer. The answer came back very clearly: We cannot win another War of 1812. The sensible thing is to pull out; and they did. By November 11, 1871, the last British soldier got on a ship in Quebec City harbour and that was the end of the British garrison. Of course, they left behind urgent instructions to the new Confederation to defend itself to the death, to arm itself. Indeed, they left the weapons here for us. The government of that day took a very different line, for which it has been condemned by defence enthusiasts, British generals and Canadian colonels ever since. That was simply this: If we did not threaten the Americans, they would not threaten us.

accomplir par le passé. Cependant, à l'époque, cela était pratiquement impensable pour trois raisons. Premièrement, en raison du lobby instinctif de Canadiens qui, lorsqu'ils entendent le mot « nucléaire », ne peuvent qu'avoir un sentiment de rage et d'indignation; deuxièmement, parce que les gens d'affaires ont vu le coût et envoyé au gouvernement de l'époque des messages, dont j'ai vu des exemplaires, disant : « Ne faites pas cela »; troisièmement, parce que le Pentagone a envoyé ce message, non seulement plus discrètement, mais également avec beaucoup plus de poids.

Dans les questions que j'ai reçues, on me demandait : quels sont les intérêts du Canada? Bien simplement, ils consistent à éviter les problèmes que la défense nationale et la sécurité nationale ont pour but d'éviter; assurer la paix, la sécurité et l'intégrité du pays, et préserver les bases de notre prospérité. On le fait trop peu souvent, mais il vaut la peine de signaler que si l'on en juge d'après ces normes, le Canada a étonnamment bien réussi à cet égard, pendant toute son histoire, depuis la Confédération. On ne nous a pas envahis. On ne nous a ni pillés, ni démantelés. Nos pertes de guerre ont été substantielles, et on ne saurait l'oublier si près du 11 novembre, mais nous avons choisi d'entrer en guerre. Ces pertes ne nous ont pas été imposées par des agressions extérieures, mais plutôt par notre décision d'appuyer nos alliés.

Les Canadiens ont à maintes reprises prouvé qu'ils voulaient la paix et, dans une grande mesure, nos politiques leur ont permis de la garder. Comparez notre expérience à celle de toute autre puissance importante du XX^e siècle. Je crois que mon argument est valable, même si vous remarquerez que ce n'est pas celui que vous présentent habituellement vos témoins.

Je pense que cela découle pour une bonne part d'une décision prise très tôt dans la Confédération par le premier ministre de l'époque, sir John A. Macdonald, dont on voit le portrait de l'autre côté de la rue, où il est présenté comme un grand Canadien, ce dont je ne doute aucunement. Je pense que j'étais ici avec le sénateur Lynch-Staunton pour demander la commémoration d'une journée en souvenir de Macdonald, ou de Laurier. En 1867, la Grande-Bretagne s'est acquittée de l'obligation qui résultait directement d'une évaluation raisonnable d'une vieille politique britannique selon laquelle il fallait défendre le Canada contre les États-unis. Dans ces années-là, les Britanniques avaient consacré des sommes incroyables à défendre le Canada, en construisant le canal Rideau, le fort Henry, les citadelles de Québec et de Halifax et en maintenant des garnisons de troupes britanniques au Canada dont les effectifs rivalisaient avec ceux de l'armée régulière américaine.

La guerre civile a forcé les Britanniques, tout doucement et discrètement, à se demander s'il était possible de continuer ainsi. La réponse était très claire : nous ne pourrions pas gagner une autre guerre de 1812. Il était raisonnable de se retirer, ce que fit la Grande-Bretagne. Le 11 novembre 1871, le dernier soldat britannique s'est embarqué dans le port de Québec, et ce fut la fin de la garnison britannique. Bien entendu, il revenait alors urgemment à la nouvelle Confédération de se défendre elle-même à mort, s'il le fallait, et à fourbir ses armes. D'ailleurs, on nous laissait des armes. Le gouvernement de l'époque a vu les choses autrement, ce qui lui a valu les reproches des militaristes, des généraux britanniques et des colonels canadiens depuis lors.

It was a big gamble at the time — a gamble against much Canadian public opinion, particularly influential opinion — but in return for \$1 million, the Macdonald government got enough militia to protect the border from, essentially, our invasions and our troublemaking in the United States. That was certainly the primary function of the militia as it was structured by Sir George-Étienne Cartier in 1868. When our Prairie West was ours and also threatened American peace of mind, we created 300 members of the Northwest Mounted Police to patrol that border and to preserve its security and integrity. That is a brilliant defence policy that lasted for a long time and is at the heart of the success of Canadian defence policy as we collectively, as a people, remember it.

I do not recall reading in Macdonald's hagiographies any recognition of this brilliance. I think it was taken for granted, like so many other things in history. If I have tried to draw it to people's attention, it is to do overdue justice to the old chieftain's memory. Also, it is to remind us of how and why Canadians feel about defence, as they so clearly do.

I have told this story perhaps several times, and you may have heard it from me or others like me. In the spring of 2001, I was in Washington with a group of Canadian and American academic specialists on Canada, briefing our current American ambassador on this country he was going to. It was not entirely necessary. Mr. Cellucci, as Governor of Massachusetts, had already learned a lot about more Canada than I suspect many Canadians know about the United States, or certainly about Massachusetts. One of the other members of our team, Joel Sokolsky, who teaches political science at the Royal Military College, started his presentation with these memorable words: The military problem of Canada is that we have no military problem.

Well, that felt like a lose thump on people because Mr. Cellucci thought we had a military problem of unpreparedness — we were not up to the mark — and he proceeded to say so. However, as he spoke his part, I began to realize that he was saying things that would come as a complete surprise to the great many Canadians to whom I have spoken on this subject. Not they are unaware of our unpreparedness. Opinion polls showed us that.

However, those same opinion polls revealed that most Canadians did not think it was a high priority to do something about the problem, even when they recognized it.

After all, I had grown up in Canada during the Diefenbaker years, when we were urged to build fallout shelters. With remarkable consistency, Canadians, who should have been aware of the potential for thermonuclear disaster — newspapers were filled with reports of such a possibility — did not build

C'était tout simple : si nous ne menaçons pas les Américains, ils ne nous menaceraient pas. C'était pour l'époque tout un pari, que ne soutenait pas une bonne partie de l'opinion publique canadienne, particulièrement chez les gens influents. Mais contre 1 million de dollars, le gouvernement Macdonald a trouvé des milices suffisantes pour protéger la frontière essentiellement contre nos invasions et tout trouble que l'on aurait pu causer aux États-Unis. C'était certainement la principale fonction de la milice structurée par sir George-Étienne Cartier en 1868. Quand l'Ouest nous a appartenu et qu'il menaçait aussi la quiétude américaine, nous avons créé une police montée de 300 membres pour patrouiller la frontière et pour préserver sa sécurité et son intégrité. Voilà une politique de défense brillante, qui a été vraiment durable et qui est au cœur du succès de la politique de défense canadienne dont nous nous souvenons collectivement, comme peuple.

Dans les hagiographies de Macdonald, je ne me souviens pas qu'on ait reconnu combien il était brillant. C'était tenu pour acquis, comme tant d'autres choses dans l'histoire. Si j'essaie d'attirer l'attention des gens là-dessus, c'est pour rendre justice, enfin, à la mémoire de notre vieux chef. C'est aussi pour qu'on se rappelle ce que les Canadiens pensent de la défense, et pourquoi, comme ils le font si clairement.

J'ai dû raconter cette histoire plusieurs fois déjà, et vous l'avez peut-être déjà entendu aussi racontée par moi ou par d'autres. Au printemps 2001, je me trouvais à Washington avec un groupe d'universitaires canadiens et américains spécialisés en études canadiennes, dans le but d'informer l'actuel ambassadeur des États-Unis au Canada sur ce pays où il allait être posté. Cet exercice n'était pas absolument nécessaire. En effet, M. Cellucci, à titre de gouverneur du Massachusetts, en savait déjà beaucoup plus sur le Canada que ce que peuvent savoir bon nombre de Canadiens, je pense, au sujet des États-Unis, ou certainement l'État du Massachusetts. L'un des membres de notre équipe, Joel Sokolsky, qui enseigne les sciences politiques au Collège militaire royal du Canada a commencé son exposé par ces propos mémorables : « Le problème militaire du Canada, c'est que nous n'avons pas de problème militaire. »

Eh bien, ces propos ont ébranlé les gens, parce que M. Cellucci quant à lui pensait que nous avions un problème militaire dû à notre piètre état de préparation — nous n'étions pas à la hauteur — et il l'a ensuite bien dit. Cependant, pendant qu'il prenait la parole, j'ai commencé à me rendre compte qu'il était en train de dire des choses qui étonneraient beaucoup les nombreux Canadiens à qui j'ai déjà parlé de cette question. Non pas qu'ils ne sont pas au courant de notre piètre état de préparation. Les sondages d'opinions nous l'ont montré.

Cependant, ces mêmes sondages d'opinion ont révélé que la plupart des Canadiens n'estimaient pas prioritaire de faire quelque chose pour régler le problème, même quand ils en reconnaissaient l'existence.

Après tout, j'avais grandi au Canada à l'époque de Diefenbaker, où on nous incitait à construire des abris antiatomiques. Avec une belle unanimité, les Canadiens, qui devaient être conscients du risque d'une guerre thermonucléaire — les journaux regorgeaient d'articles sur cette menace — ne

shelters. The Prime Minister did; individuals did; people who occasionally got their names in the newspaper did; but it is evident that the great majority of Canadians did not.

I remember during the Cuban missile crisis — as I wrote in a recent issue of the LRC — standing on the parade square at Camp Borden with our empty trucks behind us, our next mission to go and rescue the survivors of Toronto, including my parents, from the smoking ruins of that city after the crisis had run its course and wondering why the nuclear disarmament lobby had so strongly urged them to not build any protection for themselves, and why everyone in Toronto had taken that advice.

The answer was that they did not believe in that threat. It was another cry of “Wolf, wolf!” It seems to me that, in the ensuing years, that cry has come many times and Canadians have responded as the shepherds in the fable eventually responded.

After the professor had said this, at a discreet interval, I asked him, “What do you mean by that?” He said, “There is no real threat to Canada that Canadians perceive.” I said, “Are you sure? It seems to me we have always had three invulnerable sides — the three oceans and the Arctic — but there is a fourth side, from which every danger has always come.” He said, “Yes, but do you expect me to say that in Washington, in front of a U.S. ambassador? Have some sense.” Yes, I understand that.

In fact, the threat does come from there. The pressure comes from there. The reality comes from there. In fact, we do have a military problem. The problem is not the defence of Canada from the Americans, unless, perhaps, you are Mel Hurtig. It is the defence of North America and the part we must play in that defence. After all, another date worth remembering is August 20, 1940, when the Prime Minister of Canada went to Ogdensburg and asked the President of the United States for fulfillment of the promise Roosevelt had made two years earlier at Queen's University when he got his honorary degree, that they would be there to defend us against any other empire. I think he meant, at the time, Japan, and in 1940 it was Nazi Germany.

On August 20, 1940, Canada turned to the United States and the result was a news release of an important treaty in that forum. Senator Munson will recognize it as a document of significance. That news release led to the permanent joint board of defence, and while perhaps that permanent joint board could have lapsed at the end of the Second World War, we know that it did not because another war ensued — the Cold War, thank goodness, and in that Cold War the confirmation of our partnership in North American defence was established.

Perhaps at the end of the Cold War, in 1989 or 1990, we might again have changed our position, but we did not. I often think that one of the tragedies of Gen. D'Allaire's experience in Rwanda is that he was the one general I knew who was determined to rethink how national defence was planned and carried out in Canada and, of course, after Rwanda, he was no

bâtissaient pas de tels abris. Le premier ministre en avait fait construire un; des particuliers l'avaient fait; des gens dont le nom figurait à l'occasion dans les journaux aussi, mais il est évident que la grande majorité des Canadiens ne l'ont pas fait.

Je me souviens que pendant la crise des missiles de Cuba — comme je l'ai écrit dans un récent numéro de *Litterary Review of Canada* — je me trouvais sur le terrain de parade à Borden avec nos camions vides derrière nous, ayant pour mission de partir secourir les survivants de Toronto, où se trouvaient mes parents, pour les tirer des ruines fumantes de cette ville à l'expiration de la crise et je me souviens m'être demandé pourquoi le lobby pour le désarmement nucléaire les avait-il si fermement exhortés à ne pas se construire d'abris et pourquoi tout le monde avait suivi ce conseil.

La réponse tient au fait qu'ils ne croyaient pas en cette menace. On pensait qu'on criait encore au loup. Il me semble que dans les années qui ont suivi, on a à maintes reprises crié au loup et les Canadiens ont réagi comme les bergers de la fable.

Après un certain temps, suite à cette observation qu'avait faite le professeur, je lui ai demandé : « Que voulez-vous dire par là? » Il a répondu : « Il n'y a pas de véritable menace pour le Canada qui soit perçue par les Canadiens. » J'ai dit : « En êtes-vous certain? Il me semble que nous avons toujours eu trois côtés invulnérables — les trois océans et l'Arctique — Mais il y en a un quatrième, d'où le danger est toujours venu. » Il a dit : « Oui, mais vous attendez-vous à ce que je dise cela à Washington, devant un ambassadeur des États-Unis? Réfléchissez un peu. » Oui, je comprends.

En fait, la menace vient bel et bien de là. La pression vient de là. La réalité vient de là. En fait, nous avons bel et bien un problème militaire. Le problème ce n'est pas la défense du Canada contre les États-Unis, à moins peut-être, que vous soyez Mel Hurtig. Il s'agit de la défense de l'Amérique du Nord et du rôle que nous devons jouer dans cette défense. Après tout, une autre date dont il vaut la peine de se souvenir, c'est celle du 20 août 1940, quand le premier ministre du Canada s'était rendu à Ogdensburg et avait demandé au président des États-Unis de tenir la promesse que Roosevelt avait faite deux ans plus tôt à l'Université Queen's quand on lui avait décerné un diplôme honorifique, à savoir qu'ils seraient là pour nous défendre contre tout autre empire. Je pense qu'il voulait dire, à l'époque, le Japon, et en 1940 c'était l'Allemagne nazie.

Le 20 août 1940, le Canada s'est tourné vers les États-Unis et il en est résulté un communiqué de presse sur un important traité. Le sénateur Munson reconnaîtra l'importance de ce document. Le communiqué de presse a donné lieu au comité mixte permanent de la défense, qui aurait pu disparaître à la fin de la Seconde Guerre mondiale mais qui est resté vivant à cause de la guerre qui a suivi, la guerre froide, Dieu merci, grâce à laquelle on a confirmé notre partenariat dans la défense de l'Amérique du Nord.

À la fin de la guerre froide, en 1989 ou en 1990, on aurait pu encore changer de position, mais nous ne l'avons pas fait. Je pense souvent que l'un des aspects tragiques de l'expérience du général D'Allaire au Rwanda, c'est qu'à mon avis, c'est le seul général que je connaisse qui était résolu à repenser la planification et le fonctionnement de la défense nationale au Canada mais que,

longer fit to give that kind of leadership. It has been a tragedy that we have not had that alternative in those years; but, of course, as of September 11, 2001, we clicked back into position, into the most predictable and logical arrangement and the most predictable and logical obligation, which we continue to have.

Therefore, for all of these reasons, we have responsibilities. We do not necessarily have threat perceptions, but we have to be ready. Being ready is awfully difficult. What is the wisdom that we should be seeking? I as a historian only know what has gone on in the past. I have no prophetic skills, although those would make for a good living. Historians are never welcomed for what they remember. They are only welcomed for what they absolutely do not know but which everybody wants, which is prediction. I am not in that category.

To meet some people's expectations of what we should be doing, not least those of some of my American colleagues, and perhaps those that you know better than I, this country could well be bankrupted by the need to modernize our forces to the standard the Americans have achieved, want to achieve, or know they have to achieve.

What do Canadians want? Over time — I think it is not a big secret — they want a source of pride. They are embarrassed, if not necessarily to the point of action, to believe that their forces are ill-equipped, inferior in quality, and small in size and significance. We want, like all minor powers, a source of pride in our military organization.

We also want minimal casualties. You are aware of the acute sensitivity of Canadians to losses, however small they have been, as are Americans.

When we adopt a policy of putting more infantry on the ground — I presume that is one interpretation of Mr. Martin's election-time promise of 5,000 more pairs of boots on the ground — remember that people who wear boots on the ground in dangerous places are vulnerable, which is why allies always want them, why the British wanted soldiers in 1914-15 and in 1939-40, and why governments might want to provide sophisticated equipment. I have noted — as I am sure you have as well — that it has been possible to keep a significant squadron in the Arabian Sea throughout the whole of the post-9/11 crisis without losing an individual. It has been impossible to keep troops in Afghanistan even in a relatively non-combative situation without casualties.

Canadians want success and they want recognition, and they want it at a very low cost or none at all.

Finally, like all junior allies, we want praise from our allies. I do not think those are mysteries. How we achieve them, however, is a question that this committee will address with much better resources than I have.

The Chairman: Thank you, Professor Morton.

après le Rwanda, il n'était plus en mesure d'assumer ce genre de leadership. C'est une tragédie, que nous n'ayons pas eu cette option, dans ces années-là. Mais, bien entendu, à partir du 11 septembre 2001, nous sommes revenus à cette position, dans l'arrangement le plus prévisible et logique, en raison de l'obligation le plus prévisible et logique, qui demeure.

Pour toutes ces raisons, nous avons donc des responsabilités. Sans nécessairement percevoir une menace, il nous faut être prêts. Être prêts, c'est très difficile. Où trouver la sagesse? Comme historien, je ne sais que ce qui s'est produit dans le passé. Si j'avais des talents de prophète, je pourrais bien gagner ma vie. Les historiens ne sont jamais les bienvenus, à cause de ce dont ils se souviennent. On les aime pour ce qu'ils ne savent vraiment pas, mais que tout le monde veut, c'est-à-dire des prédictions. Je ne peux pas vous en donner.

Pour répondre aux attentes quant à ce que nous devrions faire, et certainement à celles de mes collègues américains, et d'autres personnes que vous connaissez mieux que moi, le pays pourrait se mettre en faillite en essayant de moderniser ses forces pour qu'elles soient au niveau de celles que les Américains ont, veulent avoir ou savent qu'ils doivent avoir.

Que veulent les Canadiens? Tout le monde le sait — avec le temps, ils veulent une source de fierté. Ils sont embêtés de savoir que leurs forces sont mal équipées, inférieures en qualité, en taille et en importance, même si cela ne les pousserait pas nécessairement à agir. Comme toutes les puissances mineures, nous voulons que notre organisation militaire soit une source de fierté.

Nous voulons aussi le moins de pertes possible. Vous connaissez la grande sensibilité des Canadiens face aux pertes, si petites soient-elles, qui n'est pas sans rappeler celle des Américains.

Si on adopte une politique qui fait augmenter l'infanterie sur le terrain, je présume que c'est ainsi que l'on interprétera la promesse électorale de M. Martin relative à 5 000 paires de bottes supplémentaires sur le terrain — il faut se rappeler que ceux qui portent ces bottes dans des endroits dangereux sont vulnérables, et c'est la raison pour laquelle les alliés les veulent, pourquoi les Britanniques voulaient des soldats en 1914-1915 et en 1939-1940, et pourquoi les gouvernements veulent leur procurer du matériel perfectionné. Comme vous, sans doute, j'ai remarqué qu'on a pu garder un escadron important dans la mer d'Oman pendant toute la période de la crise qui a suivi le 11 septembre 2001, sans perte de vie. Il a été impossible de garder des troupes en Afghanistan, même dans une situation qui n'en était pas vraiment une de combat, sans pertes.

Les Canadiens veulent la réussite et la reconnaissance mais ne veulent pas en payer le prix, ou alors très peu.

Enfin, comme toutes les puissances de moindre importance, nous voulons la reconnaissance de nos alliés. Ce n'est pas un grand mystère. Comment y arriver, c'est la question à laquelle devra répondre votre comité, qui a des ressources supérieures aux miennes.

Le président : Merci, professeur Morton.

Senator Munson: Welcome, professor. At the beginning of your talk, I think you implied that reviews are a waste of time.

Mr. Morris: No, they are difficult, and getting them right has been rare.

Senator Munson: As the chair mentioned, we are on a defence review. What kind of direction do you think we should take?

Mr. Morris: I think some of the other questions that were offered to me, such as, "What do Canadians want?" may be more profitable because there are answers, confusing and contradictory answers, no doubt, but confusion and contradiction is a common experience when dealing with human beings.

Understanding complexity seems to me more of a challenge to all people dealing in public policy than any other. Sorting out ways through confusion is even better leadership and a product of the experience that most Canadians associate with solidly led Senate committees.

Senator Munson: In your statement you talked about the defence of North America and the share we must pay. With the amount of money the Americans are pouring into the defence of North America, how can we, in our budgets, ever play at least a small role in that defence? I do not think we will ever be able to catch up.

Mr. Morton: You have emphasized "small." I do not know what "small" means. When I come to Ottawa, it seems to add a couple of zeros to the "small" I am familiar with in trying to operate my corner of McGill. It is expensive, and it becomes more expensive.

I now have a subscription to a fascinating publication called *Defense News*. It is "the" journal of the military industrial complex. I thought I would bring a copy here, although you probably subscribe to it. You should see it in its bi-weekly manifestation.

This is an American publication. It is the world's view of defence production, sales, contracts, rival bids and the complex national struggles over European versus American versus Indian and Pakistani production. It is an amazing reminder that we are one integrated world. The arms industry is more global than any, even if it competes vigorously.

This publication deals with such issues as how to keep Boeing alive. A big issue for the magazine is how to keep alive the European aero defence systems, or EADS? How do you keep the Russian aircraft industry going, or should you? If you did not, what would they do?

Le sénateur Munson : Bienvenue, professeur. Au début de votre présentation, je pense que vous avez laissé entendre que les examens sont une perte de temps.

M. Morton : Non, ils sont difficiles et il est rare qu'on les fasse correctement.

Le sénateur Munson : Comme l'a mentionné le président, nous sommes en train de procéder à un examen de la défense. Quelle orientation à votre avis devrions-nous prendre?

M. Morton : Je pense que certaines des autres questions qui m'ont été proposées comme « Que veulent les Canadiens? » pourraient être plus utiles parce qu'il existe des réponses, des réponses déconcertantes et contradictoires, sans aucun doute, mais la confusion et la contradiction sont des expériences courantes lorsque l'on a affaire à des êtres humains.

Comprendre la complexité me semble une tâche plus difficile pour tous ceux qui s'occupent de politique publique que tout autre groupe. Se frayer un chemin à travers cette confusion est encore une meilleure façon d'exercer le pouvoir et un résultat de l'expérience que la plupart des Canadiens associent à des comités sénatoriaux dirigés fermement.

Le sénateur Munson : Dans votre déclaration, vous avez parlé de la défense de l'Amérique du Nord et de la part que nous devons payer. Compte tenu des énormes sommes d'argent que les Américains consacrent à la défense de l'Amérique du Nord, comment pouvons-nous, dans nos budgets, même jouer au moins un petit rôle dans cette défense? Je ne crois pas que nous serons jamais en mesure de les rattraper.

M. Morton : Vous avez mis l'accent sur « petit ». Je ne sais pas ce que « petit » signifie. Lorsque je viens à Ottawa, il me semble que quelques zéros se rajoutent au « petit » montant dont je m'accommode pour exercer mes activités dans mon département à McGill. Cela est coûteux et cela devient encore plus coûteux.

Je suis maintenant abonné à une publication très intéressante intitulée *Defense News*. Il s'agit « du » journal du complexe militaro-industriel. J'ai pensé vous en apporter un exemplaire quoique vous y êtes probablement abonnés. Il vaut la peine d'en prendre connaissance dans son incarnation bi-hebdomadaire.

Il s'agit d'une publication américaine. On y présente la perspective mondiale de la production, des ventes, des contrats, de soumissions rivales en matière de défense et des rivalités complexes qu'entretiennent les pays, en ce qui concerne la production, qu'il s'agisse de l'Europe par rapport aux États-Unis par rapport à l'Inde et au Pakistan. C'est une façon incroyable de nous rappeler que nous vivons dans un monde intégré. L'industrie de l'armement est l'industrie la plus planétaire qui soit, même si elle se livre une concurrence vigoureuse.

Cette publication traite entre autres de la façon de permettre à Boeing de survivre. Une grande question pour cette revue consiste à déterminer comment permettre aux systèmes de défense aériens de l'Europe de survivre? Comment peut-on assurer la survie de l'industrie aéronautique de la Russie, ou doit-on le faire? Si on ne le fait pas, que leur arriverait-il?

I am not here to flog subscriptions to *Defense News*, but the committee should be aware of this publication. It says a great deal about what is going on in the world. Canada even pops up occasionally, as we did with the HMCS *Chicoutimi*, and as we do with our helicopter acquisitions and their problems.

What we do will be small. However, we have terrain to offer, if we chose to, or not, as the case may be, for the ballistic missile system. Have we asked the Americans what they would like us to do? I think we were planning to, and the feeling was that that was going too far. Have we engaged in any kind of overture negotiations to see what we would do?

If Canadians were to become frightened about nuclear missiles, then our negligence in this area would be a source of public indignation. I am talking now about people different from the anti-missile people I have been reviewing, such as Mel Hurtig; but they would be angry that we had not done something to protect ourselves. We would be angry, legitimately, if the Americans were to treat our soil as the killing ground for incoming missiles and anti-missile missiles. We would be upset to find that Vancouver, or even the interior of British Columbia, was a possible target for directing things that you wanted to dump. What comment is that on First Nations' property? Do we owe no one anything in the form of defence against this threat?

Hurtig appears chiefly upset that, thus far, the defence mechanism has found our failures. Do we have anything to contribute to make them more successful? Perhaps not, but do I know? Do you know? Can we be there to offer whatever it is we can offer? Is that not what you do for friends? When friends need help, they do not look at your credit balance and assume you are too poor to help. They would like some help, perhaps just a place to dump their semi-burnt furniture as they clean out the house after the fire. Why not make that kind of offer? It does not have to be more expensive than we can afford. The Americans may be intent on ruining their own economy, but I think we can protect our own.

Senator Munson: Are you saying that you do not have an issue with American radar systems on our terrain?

Mr. Morton: I did not when they were there to protect us from Soviet bombers. Why would I be now when they are there to protect from rogue-state missiles?

Senator Munson: How real is that threat when others within the American military are saying that perhaps the emphasis should be more on barges along the U.S. coast with short-range missiles rather than what we are talking about now? Obviously, it is a divisive issue in our country.

Mr. Morton: All issues of defence are divisive in the United States, for the same reason they are here. Various interests within the Pentagon have been fighting a war ever since they entered

Je ne suis pas ici pour faire la promotion de l'abonnement à *Defense News*, mais le comité devrait être au courant de l'existence de cette publication. Elle renferme de nombreux renseignements sur l'état du monde. On y mentionne le Canada à l'occasion, comme dans le cas du NCSM *Chicoutimi*, et dans le cas de l'achat d'hélicoptères et des problèmes qu'ils ont connus.

Notre rôle sera un petit rôle. Cependant, nous avons un territoire à offrir, si nous décidons de le faire ou non, selon le cas, pour le système de défense contre les missiles balistiques. Avons-nous demandé aux Américains ce qu'ils aimeraient que nous fassions? Je crois que nous avions prévu de le faire et on a eu l'impression que cela allait trop loin. Avons-nous entamé des négociations préalables pour déterminer ce que nous ferions?

Si les Canadiens se mettent à craindre les missiles nucléaires, alors notre négligence dans ce domaine sera une source d'indignation publique. Je parle maintenant de gens autres que ceux qui s'opposent aux missiles dont j'ai parlé, comme Mel Hurtig, mais ils seraient furieux que nous n'ayons pris aucune mesure pour nous protéger. Nous serions furieux, avec raison, si les Américains décidaient de traiter notre territoire comme le champ de bataille des missiles en approche et des missiles anti-missiles. Nous serions bouleversés d'apprendre que Vancouver, ou même l'intérieur de la Colombie-Britannique, pourrait être une cible pour y déverser des choses dont on veut se débarrasser. Quelle est l'opinion que l'on se fait alors des biens des Premières nations? Ne doit-on pas assurer une forme de protection contre cette menace?

Ce qui semble déranger particulièrement Hurtig, jusqu'ici, c'est que le mécanisme de défense ait découvert nos lacunes. Avons-nous quoi que ce soit qui permettrait que cela marche mieux? Peut-être pas, mais qu'en sais-je? Le savez-vous? Peut-on être là pour offrir ce que l'on a à offrir? Est-ce que ce n'est pas ce que l'on fait pour ses amis? Quand des amis ont besoin d'aide, ils ne vont pas voir votre solde créditeur pour savoir s'ils peuvent attendre de l'aide. Ils souhaitent une aide quelconque, peut-être seulement un endroit où entreposer leur mobilier endommagé alors qu'ils nettoient la maison après l'incendie. Pourquoi ne pas faire ce genre d'offre? Pas besoin que ce soit plus que ce que nous pouvons nous permettre. Les Américains ont peut-être l'intention de ruiner leur propre économie, mais je crois que nous pouvons protéger la nôtre.

Le sénateur Munson : Êtes-vous en train de dire que vous ne voyez pas de problème à avoir des systèmes de radar américains sur notre territoire?

M. Morton : Je n'y voyais aucun inconvénient lorsqu'ils étaient là pour nous protéger contre les bombardiers soviétiques. Pourquoi cela me gênerait-il maintenant qu'ils veulent nous protéger contre les missiles d'États voyous?

Le sénateur Munson : Est-ce que cette menace est vraiment réelle quand on sait que certains parmi l'armée américaine disent que l'on devrait peut-être s'occuper davantage des barges qui longent les côtes américaines avec des missiles à courte portée que de ce dont nous discutons aujourd'hui? Il est évident que c'est une question qui divise notre pays.

M. Morton : Toutes les questions de défense divisent les États-Unis, pour la même raison qu'ici. Divers intérêts au sein du Pentagone se font la guerre depuis qu'ils sont entrés à West Point,

West Point, Annapolis and Colorado Springs against the other two to four groups. The United States military is a very conflicted organization, as you all know. If the navy can get its version of anti-missile defence in, it will do so. Doubtless the army has something of its own that it would like to do. Therefore, it is difficult to deal with the Americans when they are having one of their inter-service spats, and it is impossible to find a time when they are not. That is part of the reality we have come to understand as we have worked more closely with the Americans on defence policy issues over the past 30 to 40 years.

Senator Meighen: I want to follow along the line of questioning opened by Senator Munson. Let us consider North America for a second, leaving aside the rest of the world and any obligations we might have there. Obviously, our chief challenge, if not our chief obligation, as you were discussing a moment ago, is to help, in our own self-interest, the Americans in the defence of North America. One always asks, as Senator Munson did: What can we do in that regard? You took up the question.

Given the size of our military today, and probably tomorrow, and given the perceived responsibility for our military outside North America, it seems to me the best thing we can do to help the Americans is to get them to a state of mind where they are no longer "worried" about the northern border, which they seem to persist in being worried about, rightly or wrongly. Let us say that we had \$100 to spend in North America on defence, broadly interpreted. How would you react to the thesis, which I would not say is mine necessarily, that we take 80 of those dollars and put them toward border questions, both in terms of the security of the border as well as in terms of our own self-interest in the economic sphere, that is, ensuring the border does not close down for physical reasons, such as lack of processing facilities, bridges, or whatever, and also that it does not close down because the Americans perceive a threat coming from the north? Then let us say that we put \$15 toward some area of traditional defence, whether it be the navy, the air force or whatever.

That is a rather long-winded way of asking: For more bang for our buck, and in our own self-interest, should we not spend more money right now with, perhaps, greater public support and no need to generate it, on border matters rather than military matters within North America?

Mr. Morton: You raise a very important point. Historically, preserving American self-confidence has been the basis of our own security. That is to say, they were not frightened of us and we did not have to be frightened of them, which is the Macdonald theory. Obviously, I will stick to that theory as long as I possibly can. One obvious problem is that we have to depend on the rationality of our neighbours not to get too excited about threats that may not be as great as they want, or threats that are, perhaps, expanded for political purposes.

Annapolis and Colorado Springs. L'armée des États-Unis est, comme vous le savez tous, une organisation qui connaît très bien les conflits. Si la Marine peut obtenir sa version de défense antimissile, elle le fera. Sans doute l'armée a-t-elle quelque chose elle-même qu'elle aimerait faire. Il est donc difficile de traiter avec les Américains quand ils se bagarrent ainsi entre services et il est impossible de trouver un moment où ce n'est pas le cas. Cela fait partie de la réalité que nous sommes parvenus à comprendre alors que nous nous sommes davantage rapprochés des Américains en matière de politique de défense ces 30 à 40 dernières années.

Le sénateur Meighen : J'aimerais continuer dans la veine des questions abordées par le sénateur Munson. Considérons un instant l'Amérique du Nord, en laissant de côté le reste du monde et toute obligation que nous pouvons avoir dans ce contexte. Évidemment, notre grand défi, sinon notre première obligation, comme vous le disiez il y a un instant, est d'aider, dans notre propre intérêt, les Américains dans leur défense de l'Amérique du Nord. On se demande toujours, comme le faisait le sénateur Munson : que pouvons-nous faire à cet égard? Vous avez répondu à la question.

Étant donné l'importance de notre armée aujourd'hui, et probablement demain, et sachant les responsabilités qu'on lui donne en dehors de l'Amérique du Nord, il me semble que la meilleure chose que nous puissions faire pour aider les Américains est de leur faire comprendre qu'ils n'ont plus à « s'inquiéter » de leur frontière du Nord, qui semble continuer de les inquiéter, à tort ou à raison. À supposer que nous ayons 100 \$ à dépenser en Amérique du Nord pour la défense, au sens large, que diriez-vous d'une thèse, que je n'épouse pas nécessairement, qui préconiserait que nous utilisions 80 de ces dollars à régler les problèmes à la frontière, qu'il s'agisse de la sécurité de la frontière ou de notre propre intérêt dans le contexte économique, à savoir, que la frontière ne ferme pas pour des raisons matérielles, faute par exemple d'installations de traitement, de ponts ou autres, ou parce que les Américains perçoivent une menace qui viendrait du Nord? Ensuite, disons que nous mettions 15 \$ dans un secteur ou un autre de la défense traditionnelle, qu'il s'agisse de la marine, de l'armée de l'air, ou d'autre chose.

C'est prendre bien des détours pour en arriver à la question suivante : Pour que ce soit plus rentable, et dans notre propre intérêt, ne devrions-nous pas plutôt — et ce avec l'appui d'une plus grande partie de la population et sans être obligés d'aller chercher de l'argent ailleurs — dépenser plus à l'heure qu'il est sur les questions de frontière plutôt que sur les questions militaires à l'échelle de l'Amérique du Nord?

M. Morton : Vous soulevez une question très importante. Traditionnellement, nous avons toujours cherché à préserver la confiance en eux-mêmes des Américains pour asseoir notre propre sécurité. Autrement dit, et c'est la théorie de Macdonald, ils ne devaient pas nous craindre ni nous les craindre. Je voudrais évidemment que cette théorie s'applique le plus longtemps possible. Un des problèmes qui sautent aux yeux c'est que nous devons cependant dépendre du comportement rationnel de nos voisins et espérer qu'ils ne s'inquiètent pas outre mesure de menaces qui pourraient ne pas être aussi graves qu'ils nous le font croire ni de menaces que l'on voudrait, dans certains cas, faire paraître plus graves pour des raisons politiques.

We also are dependent on the quality of their judgment of the world, and I think most Canadians, rightly or wrongly, figure this is not the most brilliant period in American world management or perhaps even domestic policy management. Certainly the people who advise me on my wretched investments tell me this is a terrible time to be in the United States and to get out, although their advice to go to China alarms me a little, because I do not think they know nearly as much about China as they do about the United States, and what they know about the United States, as I said, is always limited by God's refusal to share her knowledge of what is coming.

You were right. It seems to me that back in 9/11 it was not 9/11 itself that troubled Canadians but 9/12, when the border clanked shut and our economy seemed destined to go down the tubes. That still troubles me, and if there is a border security dimension to that, obviously we should be doing something about it.

I was struck at the time that the Chrétien government, which was not spending notoriously generously on security and defence matters, suddenly had \$2 billion to lay on the border, because they saw the priority, they recognized that Canadians did, and \$80 out of \$100 seemed to me not a bad reflection on Canadians' continuing priorities. How to increase border security past a certain point, I do not know.

I came here today grumbling about my Swiss army knife experiences. For years, I dealt with my fingernails with a Swiss army knife on the end of my key chain. Our airport security was based on the assumption that someone could easily hijack an airplane with a Swiss army knife. I must say that in the history of terrorism that would be a Victoria Cross achievement, but nonetheless it was there as a fear, and I have lost a couple at Dorval to that purpose.

That, of course, underlines to many fellow Canadians that security can be silly as well as significant, and that is a threat you do not want to get too far into either. You can make security look ridiculous by making it ridiculous. Some of that has happened. I will not say it is Swiss army knife style, but it has happened.

Also, security can be an alibi for economic interests that do not want Canadian products to compete with theirs. It is pretty hard, so far as I can understand the science, to accept the BSE threat as a justification for the kind of boycott that the Canadian cattle industry has suffered. The Canadian softwood lumber case is so complicated that I have lost the ability to sit still long enough to hear the full complexity of it, but again, I think these are powerful interest groups that, in the Washington context, simply have more influence than the Canadian counters do.

Nous dépendons également de la façon dont les Américains jugent le reste du monde, et j'ai l'impression que, à tort ou à raison, la plupart des Canadiens jugent que les États-Unis ne traversent pas la période de leur histoire la plus brillante en termes de gestion du monde ou même de gestion de la politique intérieure. Certains de ceux qui me conseillent dans mes terribles investissements me disent qu'il ne fait pas bon actuellement investir aux États-Unis et que je devrais sortir mes investissements de ce pays, bien que leur conseil d'aller investir en Chine m'inquiète et me laisse croire qu'ils ne connaissent pas ce pays aussi bien qu'ils connaissent les États-Unis. Or, je répète que ce que l'on sait des États-Unis se limite à ce qui se passe aujourd'hui et que nul ne peut prédire l'avenir.

Mais vous avez raison. Il me semble qu'au moment des attaques de septembre 2001, ce n'est pas tant le 11 septembre lui-même qui a troublé les Canadiens mais plutôt ce qui s'est passé le lendemain, lorsque l'on a fermé la frontière et qu'on a eu l'impression que notre économie allait à vau-l'eau. Cela continue à me troubler, et s'il faut vraiment ajouter au tableau la dimension de la sécurité à la frontière, nous devrions évidemment agir.

À l'époque, j'ai été frappé de voir le gouvernement Chrétien — qui n'avait jusque-là pas été généreux outre mesure en matière de sécurité de défense — trouver tout à coup 2 milliards de dollars à dépenser à la frontière, parce que cela correspondait à une priorité pour lui et pour les Canadiens et que dépenser 80 cents par dollar semblait correspondre à ce que demandaient les Canadiens. Mais je ne sais pas vraiment comment on peut faire plus pour accroître la sécurité à la frontière, au-delà d'un certain point.

Je suis arrivé ici aujourd'hui en me plaignant de mon expérience avec les couteaux suisses. Pendant des années, je me suis curé les ongles avec un petit couteau suisse pendu à mon porte-clés. Or, à l'aéroport, les gens de la sécurité présupposaient que n'importe qui pourrait détourner aisément un avion en profitant des menaces avec un couteau suisse. Parvenir à le faire, ce serait être digne de la croix de Victoria dans l'histoire du terrorisme. Néanmoins, cela constituait une crainte pour les gens de la sécurité, et j'ai d'ailleurs perdu un ou deux couteaux suisses à Dorval à cause de cela.

La situation illustre pour beaucoup de Canadiens le fait que les questions de sécurité peuvent être aussi stupides qu'elles peuvent être importantes; mais personne ne veut tenter sa chance, n'est-ce pas? On peut rendre les mesures de sécurité ridicules si on les applique de façon ridicule, et cela s'est déjà produit, mais pas nécessairement avec un couteau suisse.

La sécurité peut également devenir un alibi pour les intérêts économiques qui ne voudraient pas voir les produits canadiens concurrencer les leurs. À la lumière des connaissances scientifiques, j'ai du mal à croire que la menace d'une vache infectée à l'ESB puisse justifier le type de boycott qui s'est abattu sur l'industrie canadienne du bétail. L'affaire du bois d'oeuvre canadien est devenue aujourd'hui si complexe que je suis incapable de rester assis assez longtemps pour en comprendre tous les tenants et les aboutissants; mais dans ce cas-ci également, je crois que des groupes d'intérêts puissants sont en jeu et qu'ils ont plus d'influence à Washington que leurs homologues canadiens.

Again, I am suspicious when security issues justify what seem to me unfair trade issues, and I am sure you have thought about that too.

However, why not be in discussion with Americans about where their priorities are and where ours are? I have great reservations about American priorities to provide more infantry troops to various unpleasant places in the world where they want to be involved and I do not think necessarily we have the interest in being, because I know how Canadians will respond to significant casualties for insignificant purposes.

When I see a government moving away from our more sophisticated equipment to provide rather unsophisticated and unprotected forces to serve American interests, I tend to hold back a bit. Human beings count a little more heavily for me than do new electronic technologies in which Canada has a possible contributing role and where we should be putting what money we have. We are not an unsophisticated country.

Senator Meighen: I turn now to Canadian Forces in the international sphere. Keeping in mind your absolutely correct assessment of reviews as being perennially wrong, if you were designing our forces, and if we have taken care of whatever we had agreed upon with the Americans for the defence of North America and now we perceive an international obligation, what is your view on whether we have international military obligations, on whether they are in our national self-interest and on whether it is important for us to ensure, other than on strict humanitarian grounds, that there is peace in Bosnia? Are we doing that only so that the conflict there does not grow into a worldwide conflagration that will ultimately touch Canadian shores? What kind of forces do we need for that? I suppose it is obvious that we need flexible forces with the ability to get there otherwise than by taking a slow boat to China, which we do not now have. Where are our interests in getting involved? We cannot get involved in every conflict that flares up, although we have tried to. How should we choose?

Finally, how did we succeed in getting absolutely no credit in the United States for the very considerable — given the size of our armed forces — involvement in the Gulf and in Afghanistan? We put a great deal of what we had there and we got absolutely no credit. Was it due to the alleged lack of chemistry between our Prime Minister and the American president at the time, or was it due to other factors?

Mr. Morris: Historians are ill-advised to answer questions that close to the present. You have heard the argument that we have not yet seen the documents, and we have not. I think Americans are highly preoccupied with their own role in the world and their own contribution to world change and do not have a great deal of media space left over for anybody else. If you were to go to Great Britain, which has made a significant contribution to the Iraq war, you would find that the British resent the fact that they are

J'ai toujours des doutes lorsqu'on se sert de problèmes de sécurité pour justifier ce qui me semble être des pratiques déloyales de commerce, et je suis sûr que vous en avez vous aussi.

Cependant, pourquoi ne pas discuter avec les Américains de leurs priorités et des nôtres? J'ai de graves réserves devant les priorités que se fixent les Américains et qui les poussent à envoyer plus de troupes d'infanterie dans divers endroits désagréables du monde, sous prétexte qu'ils veulent être présents dans ces régions, contrairement à nous; nous n'avons pas nécessairement les mêmes intérêts et je sais comment les Canadiens réagiront devant de lourdes pertes de soldats qui ne se justifient pas à leurs yeux.

J'ai aussi des réserves lorsque je vois le gouvernement canadien refuser de s'équiper avec des armes à la fine pointe, ce qui rend vulnérables nos forces canadiennes lorsque nous les envoyons servir les intérêts américains. Les vies humaines ont plus de poids pour moi que les technologies, et si le Canada peut éventuellement jouer un rôle en s'équipant de technologies à la fine pointe de l'électronique, il devrait y investir à la hauteur de son budget. Notre pays n'est tout de même pas doté d'équipement sommaire.

Le sénateur Meighen : Passons maintenant au rôle des Forces canadiennes à l'échelle internationale. Vous avez, à mon avis, correctement évalué la situation en dénonçant les examens et affirmant qu'ils avaient de tout temps été source d'erreurs. Supposons que l'on vous demande de concevoir de nouvelles forces armées pour le Canada; supposons aussi que nous ayons accepté, à la demande des Américains, de prendre part à la défense de l'Amérique du Nord; supposons que, une fois cela fait, le Canada perçoive qu'il peut jouer un rôle à l'échelle internationale : que pensez-vous de ces obligations militaires internationales? En avons-nous? Est-ce qu'elles répondent à l'intérêt de notre nation? Nous faut-il intervenir pour assurer la paix en Bosnie, autrement que pour des raisons strictement humanitaires? Intervenons-nous uniquement pour que le conflit ne déborde pas de ce pays et entraîne une conflagration mondiale qui finira par aboutir sur les côtes du Canada? Si c'était le cas, quel type de forces militaires nous faudrait-il? Ce qui semble évident, il me semble, c'est qu'il nous faut des forces flexibles qui puissent se rendre sur les lieux plus rapidement qu'elles ne le font actuellement. Avons-nous vraiment intérêt à intervenir? Même si nous avons essayé de le faire, nous ne pouvons pas intervenir dans tous les conflits qui surgissent. Comment choisir?

Enfin, comment avons-nous fait pour que les États-Unis ne reconnaissent aucunement notre participation considérable — étant donné la taille de nos forces armées — dans la guerre du Golfe et en Afghanistan? Nous avons envoyé dans ces deux endroits une grande partie de nos forces, et pourtant, les États-Unis ne l'ont absolument pas reconnu. Était-ce parce qu'il n'y avait aucun atome crochu entre notre premier ministre et le président américain de l'époque, ou est-ce pour d'autres raisons?

M. Morton : Les historiens ne devraient jamais répondre à des questions portant sur l'actualité trop récente. Vous avez entendu dire que personne n'avait encore vu des documents, et c'est vrai. Les Américains sont très préoccupés par leur propre rôle dans le monde et par leur propre contribution au changement dans le monde, et c'est pourquoi il ne reste plus grand place dans les médias pour qui que ce soit d'autre. Si vous deviez vous rendre en Grande-Bretagne, qui a contribué considérablement à la guerre en

not front and centre in the American media for their contribution, yet on a day-to-day basis you can find evidence in the American media, certainly in the Eastern media, that the British are there.

All allies in all wars have wanted more credit than they ever got. In the war I deal with most, the First World War, in 1918 we finally got major credit in the British media because we were fighting in the last 100 days. After the war, one of the motives for the many riots that occurred between British and Canadians in England was that the Canadians had been hogging the credit. You can get into trouble for getting credit, though even then it was smaller than most Canadians thought we were entitled to. A century later it looks rather more excessive than we were entitled to at the time.

How do you balance out credit? How do you balance out what you will lead with in the morning paper? It is a problem and not easily solved. Allies have this infinite appetite for praise and an ultimate revulsion for any criticism whatsoever; so, suck it up, as they say. Do not expect very much.

The future is unpredictable and developing skills is difficult. I mentioned submarine warfare, which Canadians say we do not need any more. How do you know? Our Victoria class submarines are good quality, pre-nuclear-powered submarines. Some of the rogue states have them as well. I do not know if Libya still qualifies, but it has conventional submarines, as does North Korea. The Americans do not. The Americans are trying to rent a conventional-style Swedish submarine so that they will have one at their Honolulu submarine base on which to practise.

Is this a wicked thing for Canadians to have available?

I suspect it is a useful thing to have available since the Victoria class are excellent of their type. They are not the most modern. I would have been happier if we had gone the route that Perrin Beatty and his advisers wanted to go, but we did not, and we still have a contribution to make.

In general, I say we should keep as many skills alive in the Canadian Forces as we can. We do not know which ones we will need when it comes time to use them. For example, people tell me there is now, to my surprise, a war on terrorism. This is a kind of political phrase. It has no juridical meaning whatsoever. In fact, it complicates the juridical scene, as we have seen with Guantanamo.

I will leave you with another competitor of possibilities. You may have thought about it already. I happen to have a friend in Kingston who is a former colonel in the People's Liberation Army of China. He is quite a convert to Canada and regards the PLA as full of all sorts of problems, but he does tell me regularly by e-mail about the slightest hint of news of trouble in the Taiwan Straits.

Irak, vous constateriez que les Britanniques reprochent aux médias américains de les négliger malgré leur contribution à cette guerre, même si, dans les faits, on mentionne l'apport des Britanniques dans certains médias, particulièrement ceux de l'est des États-Unis.

De tout temps, dans toutes les guerres, les alliés ont toujours voulu qu'on reconnaisse plus largement leur contribution. Si on revient à la guerre que je connais la mieux, la Première Guerre mondiale, on constate que les Canadiens ont fini par être mentionnés considérablement dans les médias britanniques en 1918 simplement parce qu'ils avaient pris part au combat au cours des 100 derniers jours de la guerre. À la fin de celle-ci, une des raisons pour lesquelles il y a eu tant d'affrontements entre les Britanniques et les Canadiens en Angleterre, c'est parce que les Canadiens accaparaient toute la reconnaissance. Obtenir tous les remerciements peut vous nuire, même si les Canadiens s'attendaient à encore plus à cette époque-là. Un siècle plus tard, on remarque que la reconnaissance était quelque peu excessive que ce à quoi on aurait eu droit.

Mais comment décider à qui vont les éloges? Comment décider de la manchette du lendemain? C'est un problème difficile à résoudre. L'appétit de reconnaissance des alliés est toujours énorme, de même que leur répugnance à être critiqués; alors tant pis, comme on dit. Il ne faut pas s'attendre à beaucoup.

Il est difficile de prédire l'avenir, de même qu'il est difficile de perfectionner ses compétences. J'ai mentionné la capacité de faire la guerre avec des sous-marins, dont les Canadiens affirment ne plus avoir besoin. Comment savoir si c'est vrai? Nos sous-marins de catégorie Victoria sont de bonne qualité, même s'ils sont de l'époque des sous-marins pré-nucléaires. D'ailleurs, certains États voyous sont équipés de ces bâtiments. Je ne sais pas si on peut toujours qualifier la Libye d'État voyou, mais ce pays s'est équipé de sous-marins conventionnels, tout comme la Corée du Nord. Mais pas les Américains, qui cherchent à affréter un sous-marin suédois de type conventionnel, de façon à pouvoir faire leur entraînement à partir de leur base de Honolulu.

Est-il mauvais que les Canadiens en aient un?

Je crois que c'est au contraire très utile à avoir, puisque le bâtiment de catégorie Victoria est excellent dans son genre. Ce n'est pas un bâtiment des plus modernes, et j'aurais été plus heureux si l'on avait fait comme le souhaitait Perrin Beatty et ses conseillers. Mais tant pis, et nous devons quand même faire notre part.

De façon générale, nous devrions maintenir autant de compétences actives dans les Forces canadiennes que possible, car on ne sait jamais lesquelles seront nécessaires au moment voulu. On me dit aujourd'hui, par exemple, et à ma grande surprise, que l'on fait la guerre actuellement au terrorisme. C'est actuellement dans le discours politique, mais cela n'a aucun sens juridique. D'ailleurs, cela ne fait que compliquer la situation du point de vue juridique, comme on l'a vu à Guantanamo.

Je terminerai par une autre possibilité de situations qui pourraient survenir et à laquelle vous avez peut-être déjà songé. J'ai parmi mes amis à Kingston un ancien colonel de l'Armée de libération populaire de la Chine. Il est converti au Canada et considère que l'ALP a toutes sortes de problèmes, mais il m'informe régulièrement par courriel de la moindre nouvelle de

There is a war which I hope no one in this room was thinking about until I mentioned it, but it is a possibility. It is a horrible possibility, particularly when you think of China's possession of most of the American foreign debt and the economic leverage that country is acquiring daily, minute by minute, it sometimes seems, if you believe my advisers. Also, it has a substantially modern army with a lot of attitude and a lot of need to maintain face reflected in everything from Tiananmen to the Taiwan situation. All it would take to create a crisis in that area would be an organized campaign to tell Taiwan that it must become a more dutiful province of China, and that crisis would involve the United States. Would the Americans go? Could they go? Do they have the resources for a two-front, two-world war? What is Canada's position? The Chinese are a significant part of our immigrant population. How do they feel about that issue, on either side? How would Canadians feel?

One thing about Canada has come home to me since the Gulf War. During the Gulf War, I was principal of the University of Toronto's Mississauga campus. I was sitting there quietly one day when a delegation of Iraqi students arrived to ask me, the military historian and their academic boss, why their country Canada was attacking their country Iraq. One of them I had had the odd chat with, and I knew his dad had been tortured and managed to escape the Saddam regime, so I asked him, "What do you feel about this?" He said, "Of course I hate Saddam, but Baghdad is the greatest city in the world. It is the centre of civilization." I thought, well, we could have two opinions about that, but whatever. It was not a two-opinion question for him.

Canada is full of people who have many loyalties. You know that. In 1914, it was full of a great many Canadians who had British loyalties, many of them because they were recent emigrants and many of them because that is where their roots lay. Other people had rather slimmer French roots, though that was less obvious at the time. We went to war in 1914, I will argue, and I do so publicly, and in 1939 because this was fundamentally, for many of us, a British country. The Prime Minister, William Lyon Mackenzie King, who was anti-war himself, was an anglophile with a deep emotional commitment. We were going to war; he knew it; he prepared us for it.

That seemed all right at the time, but now there are all sorts of Canadians who have hyphens after their names that link them to somewhere else in the world about which they feel as intensely emotional as our English-speaking British or French ancestors felt. That is one of the complications of making defence policy. If CNN shows it, and it is your country, you feel strongly about it, and these kids from Iraq, most of them pretty hostile to the Saddam regime, felt strongly about their country. It was not a surprise to me that there would be a civil war in Iraq after the

troubles qui seraient survenus dans le détroit de Taiwan. On parle ici d'une guerre à laquelle aucun de vous n'avait songé, je l'espère, jusqu'à ce que je la mentionne, mais elle reste possible. Ce serait catastrophique, surtout si l'on considère les investissements étrangers faramineux des États-Unis en Chine ainsi que le poids économique que ce pays acquiert d'un jour à l'autre, et presque d'une minute à l'autre, à en croire mes conseillers. De plus, la Chine peut compter sur une armée relativement moderne qui a beaucoup d'attitude et qui ne peut se permettre de perdre la face dans quelque situation que ce soit, que l'on parle de Tiananmen ou de Taiwan. Pour qu'il y ait une crise dans cette région, il suffirait d'une campagne organisée de propagande pour convaincre les Taïwanais qu'ils doivent former une province plus loyale à la Chine; et cette crise interpellerait immédiatement les États-Unis. Les Américains s'engageraient-ils sur le terrain? Pourraient-ils le faire? Ont-ils les ressources pour mener une guerre sur deux fronts et dans deux mondes différents? Quelle est la position du Canada? Les Chinois forment une part importante de nos immigrants. Qu'en penseraient-ils, et que penseraient les Canadiens?

Il y a une chose que j'ai bien comprise depuis la guerre du Golfe. À l'époque de cette guerre, j'étais le recteur du campus à Mississauga de l'Université de Toronto. J'étais bien tranquille une journée lorsqu'une délégation d'étudiants irakiens est venue me demander, à titre d'historien militaire et de recteur du campus, pourquoi leur pays, le Canada, attaquait leur pays, l'Irak. J'avais déjà causé avec l'un d'entre eux de temps à autre, et je savais que son père avait été torturé par le régime de Saddam, mais avait réussi à échapper à ses sbires. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il en pensait, il m'a répondu qu'il haïssait Saddam, bien entendu, mais que Bagdad était le berceau de la civilisation et la plus belle ville du monde. J'ai pensé, en mon for intérieur, que tous ne seraient nécessairement du même avis, mais pour lui, la question était entendue.

Vous savez bien que le Canada est rempli de gens qui ont plusieurs allégeances. En 1914, le pays était peuplé de beaucoup de Canadiens dont l'allégeance allait à la Grande-Bretagne, nombre d'entre eux parce qu'ils avaient immigré récemment et parce que c'est là qu'ils trouvaient leurs racines. D'autres Canadiens avaient des liens plus ténus avec la France, même si cela paraissait beaucoup moins évident à l'époque. Les Canadiens sont donc allés en guerre en 1914 et en 1939 parce que, et je le dis publiquement, le Canada était fondamentalement pour bon nombre d'entre eux un pays britannique. Même le premier ministre, William Lyon Mackenzie King, qui était personnellement contre la guerre, était un anglophile profondément attaché à la Grande-Bretagne. Il était donc convaincu qu'il nous faudrait aller en guerre et nous a préparés à le faire.

Tout cela semblait très bien à l'époque, mais aujourd'hui, beaucoup de Canadiens portent des noms doubles qui les relient à un autre pays dans le monde, auquel ils sont aussi profondément attachés que l'étaient nos ancêtres d'origine britannique ou française. Cela complique encore plus la tâche d'élaborer une politique en matière de défense. Dès lors que CNN vous montre des images de votre pays, cela vous touche directement, et ces jeunes Irakiens dont la plupart étaient carrément hostiles au régime de Saddam Hussein étaient pourtant très attachés à leur

American invasion, because Iraqis want their country back. It may be silly, stupid, ill-guided, terroristic even, but it is perfectly predictable. Those kids reminded me of that when I met them in 1991. I had to assure them that Canada was not doing very much to Iraq. It might like to, but it could not. We sank a gun boat, which was not a bad thing to do in a day's work, but that was it. The complex reality of a multicultural, multinational, multi-hyphenated population out there is a factor in making defence policy just as much as the geography of a country.

Senator Mercer: Welcome, Mr. Morton. I want to go back to one of your earlier comments about Perrin Beatty and how he was amazingly wrong. You did preface that by telling us that he was your student, so I am assuming he was not that good a student.

Mr. Morton: He was a very able student, but set up against God's ability to hide the future.

Senator Mercer: You skirted around what I call the great Canadian inferiority complex. We tend to beat ourselves up because we are not as good as we would like to be or as big as we would like to be or as mighty as we would like to be. I have a difficult time with this. Even given the well-equipped and large American Forces, you read articles and headlines about parents trying to protect their sons in Iraq any way they can — the 351st needs protection — or collecting bullet-proof vests for use in Iraq. I suggest it does not matter what we do in military preparation, because if we do not know where we are going or what we will face, whatever we are prepared to take with us is probably not the right or the best equipment. The Americans find themselves driving around in Iraq in vehicles that cannot withstand landmines, so they are putting old bullet-proof vests on the floors of these vehicles to protect the troops.

Another question relates to a topic that Senator Munson raised, which was missile defence. What is your opinion? Should we be participating in the missile defence project? Can it work, and is it too costly for us?

Finally, you used the word "obligation" in your discussion of North American defence. What do you think our obligation is? Is it just to provide a place for training our allies' personnel, because we are blessed with such a vast land mass, or do we need to participate in what some would call a more meaningful way?

Mr. Morton: Is any army ever prepared for war? Usually not, and certainly not when they have not had a serious war for as long as we have, because it is something you forget how to do. Armies learn pretty quickly. The Russians have learned a lot in Chechnya. We have been spared those experiences except to the degree that we can learn from our allies.

pays. Je n'ai été nullement surpris qu'une guerre civile éclate en Irak après l'invasion américaine, parce que je savais que les Irakiens voulaient récupérer leur pays. C'était peut-être des gestes stupides, malavisés et même terroristes, mais ils étaient parfaitement prévisibles. Cela m'a rappelé ces jeunes que j'avais rencontrés en 1991. Je me suis vu obligé de les convaincre que le Canada n'intervenait pas beaucoup en Irak, et que même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu. Nous avons fait couler une canonnière, ce qui n'est pas mauvais dans une journée de travail, mais c'est tout. Quand on prépare une politique de défense, il faut tenir tout autant compte d'une population multiculturelle, multinationale et à plusieurs noms que du facteur géographique.

Le sénateur Mercer : Bienvenue, monsieur Morton. Vous avez parlé plus tôt de Perrin Beatty et du fait qu'il s'était complètement trompé. Comme vous nous aviez également dit qu'il avait été votre étudiant, je me dois de conclure qu'il n'était pas un si brillant élève que cela.

M. Morton : Au contraire, c'était un très bon étudiant, mais incapable de prédire l'avenir.

Le sénateur Mercer : Vous avez effleuré ce que j'appellerais le grand complexe d'infériorité des Canadiens. Nous avons l'habitude de nous en vouloir parce que nous ne sommes pas aussi bons que nous le souhaiterions, pas assez gros ou pas assez puissants que nous le voudrions. C'est une attitude qui m'embête beaucoup. Même si les Forces américaines sont imposantes et bien équipées, on lit dans les journaux des articles au sujet de parents cherchant à protéger leurs fils qui sont envoyés en Irak, de toutes les façons possibles — le 351^e bataillon a besoin d'être protégé — ou qui collectionnent des vestes pare-balles pour les envoyer en Irak. Au fond, peu importe la préparation militaire, comme nous ne savons pas où nous allons nous engager ou vers quoi nous nous destinons, nous ne nous préparons sans doute jamais avec le bon équipement. Même les Américains se retrouvent aujourd'hui à conduire en Irak des véhicules qui sautent sur les mines terrestres, et ils cherchent à se protéger en tapissant le plancher de leurs véhicules avec de vieilles vestes pare-balles pour protéger leurs troupes.

Je reviens maintenant à la question posée par le sénateur Munson au sujet de la défense antimissile. Qu'en pensez-vous? Devrions-nous prendre part au projet de défense antimissile? Peut-il donner de bons résultats ou coûte-t-il trop cher pour nous?

Enfin, en discutant de la défense de l'Amérique du Nord, vous avez parlé d'« obligation ». À votre avis, quelles sont nos obligations? Devons-nous uniquement fournir un théâtre d'entraînement pour le personnel de nos alliés, parce que nous sommes bénis par une immense masse terrestre, ou devons-nous plutôt prendre part aux manœuvres de façon plus concrète?

M. Morton : Les armées sont-elles jamais préparées pour la guerre? D'habitude, elles ne le sont pas, et certainement pas quand elles n'ont pas pris part depuis longtemps à une grande guerre comme c'est le cas pour le Canada; en effet, on oublie comment faire la guerre, même si les armées peuvent apprendre très rapidement. Les Russes ont en effet beaucoup appris de la Tchétchénie. Le Canada a pour sa part été épargné, sauf qu'il peut néanmoins apprendre de l'expérience de ses alliés.

Learning from your allies is an extremely useful thing to do. It is cheaper than sharing in those lessons. That is why it is good have allies, to take advantage of their knowledge, to adapt as best you can, and as I said earlier to Senator Meighen, to have as wide a variety of skills as you can possibly afford and not just throw skills away because they will not be useful in the short run. That is hard to do because keeping up skills costs money. You do not necessarily have to have a lot of the newest equipment; you do have to have some, and you gain experience in using it experimentally. You do not have to have a full kit, in other words. You can have examples; you can buy a few and test them out.

One of the virtues of having a regionalized country and regionalized military, particularly the army, which operates in three hermetically sealed vacuum tubes I sometimes think — Valcartier, Petawa and Wainwright — is that you can do things in one place, not necessarily in all of them, and you can keep skills alive.

In the Korean War we had forgotten how to patrol. It was the most important part of that war and we were very poor at it, despite telling ourselves we were wonderful. The more you tell yourself you are wonderful, the less likely it is that you are. That is something that some hockey and football teams could perhaps digest. Keeping those skills alive is possible and should be a higher priority in any defence policy simply because of the uncertainties and unknowns of any such policy.

What should we do about American missile defence? I do not have a list but I have a suggestion, that we go to discuss what we can do for them and what they can do for us instead of ignoring it and hoping it will go away. I suspect some of that discussion has been going on. I have talked to some people. What they say to me is confidential and I will not share that here. You can get it yourselves, to the degree that they want to share it with you. That discussion has probably occurred more in officers' clubs than in committee rooms. However, there are ideas out there.

What is our obligation? I think it is to do the best we can to ensure our allies understand we are onside. It is not comfortable to be onside when a leadership's population, for good reasons or bad, does not feel confident. It is like going to war with generals who seem elderly and incompetent. Our armies have gone to war under that scheme. It is part of life. You wish you could do better, and by the end of the war you will do better because those people will be fired. However, you have to accept that and accept the propaganda, because the media is saying these are the most wonderful people since Napoleon. That is life. You wish they could do better, but as I have said, unless you want to become an American you cannot get a vote in an American election. Forget

Il est extrêmement utile d'apprendre de l'expérience de ses alliés et cela coûte moins cher que de prendre une part active. Voilà pourquoi il est bon d'avoir des alliés, de tirer des leçons de leurs connaissances, de s'adapter de son mieux et, comme je le disais plus tôt au sénateur Meighen, d'avoir autant de compétences qu'on peut se permettre d'en avoir, c'est-à-dire de ne pas refuser d'acquiescer certaines compétences parce que l'on n'en aura pas besoin à court terme. C'est ce qui est difficile à faire, car maintenir active une compétence coûte cher. Il n'est pas nécessaire d'avoir la fine pointe de l'équipement; il faut bien sûr s'équiper dans une certaine mesure, et l'expérience s'acquiert justement en faisant des expériences. Autrement dit, il n'est pas nécessaire d'être armé jusqu'aux dents. On peut s'équiper de certaines armes, en acheter quelques-unes et les mettre à l'essai.

Il y a un avantage à ce qu'un pays soit divisé en régions et à ce que les forces militaires soient régionales, et je pense particulièrement aux forces armées qui semblent parfois fonctionner dans trois endroits distincts et hermétiques — Valcartier, Petawawa et Wainwright : cela permet de faire certaines choses à un endroit, et pas nécessairement dans les trois endroits, et de maintenir actives vos compétences.

Lors de la guerre de Corée, nous avions oublié comment faire des patrouilles. Même si c'était l'aspect le plus important de la guerre, nous étions très mauvais dans nos patrouilles, même si nous voulions nous convaincre que nous étions formidables. D'habitude, quand on veut se convaincre qu'on est formidable, c'est parce qu'on ne l'est justement pas. C'est ce à quoi certaines équipes de hockey et de football devraient se sensibiliser. Donc, il est possible de maintenir actives des compétences, et cela devrait faire partie des priorités les plus hautes de toute politique de défense, en raison des incertitudes et des inconnus.

Maintenant, que faire du projet de défense antimissile des Américains? Je n'ai pas une liste à vous donner, mais plutôt une suggestion : Pourquoi ne pas discuter avec eux de la façon dont nous pouvons les aider et de la façon dont ils peuvent nous aider plutôt que de faire comme si le projet n'existait pas et espérer qu'il disparaisse de lui-même? Je pense d'ailleurs qu'il y a déjà des discussions en ce sens, car j'ai parlé à certaines gens qui m'ont dit des choses sous le sceau du secret que je ne partagerai pas avec vous. Vous pourriez d'ailleurs le leur demander vous-mêmes. J'ai l'impression que la discussion s'est tenue surtout dans les clubs des officiers plutôt que dans les salles de comité. Quoi qu'il en soit, on fait circuler des idées.

Quelles sont nos obligations? C'est, à mon avis, de faire de notre mieux pour convaincre nos alliés que nous sommes de leur côté. C'est une situation qui n'est pas confortable pour un gouvernement dont la population n'est pas convaincue, peu importe la raison. C'est comme aller à la guerre avec des généraux qui semblent vieux et incompetents. Mais nos armées ont déjà dû faire la guerre dans ce genre de climat, et cela fait partie de la vie. On aimerait faire mieux, et à la fin de la guerre, c'est le cas parce que ces gens sont renvoyés. C'est une chose qu'il faut accepter tout comme il faut accepter la propagande déployée par les médias qui affirment que ces gens sont les plus grands sauveurs depuis Napoléon. C'est la réalité. On voudrait faire mieux, mais

about it then. Get used to whom they elect and make the best of it. You make better allies if you treat people as friends rather than contemptible enemies.

Senator Trenholme Counsell: It has been very interesting to listen to you this morning. My first question is totally frivolous. As a historian, I wonder how you have concluded that God is a woman.

Mr. Morton: It gets their attention.

Senator Trenholme Counsell: That is not a complete answer, but accepted.

I want to ask, seriously, whether you think we pay enough attention to the opinions, the knowledge and the experience of our military leaders. I ask this question after spending many hours with military leaders at Gagetown, which you did not mention when you mentioned the three silos. You mentioned three bases but did not mention Gagetown. As a New Brunswicker, I picked that up. I am impressed with our military leaders' level of intelligence, study and qualifications. I sometimes feel that they are not listened to enough in terms of whether we need to do more and how we should do it, especially with regard to domestic and international issues.

I should have the latest polls in my head, but I do not. Perhaps it is because we have just had November 11, but I sense that Canadians are more in favour now of greater support of the Canadian military than they have been. I do not know whether that is true but I would like your opinion.

Mr. Morton: My mother is a New Brunswicker from Saint John and I was raised there during the war. I know about Gagetown, which is a base designed to break down those three separate, regional silos reflected by our three regular regiments. I remember telling a New Brunswick Minister of National Defence that he should do something about reorganizing the army so it was not broken down that way. When you have a small army anyway, to break it into three separate parts culturally may be an extravagance. Gagetown is the base that tries to do that and I do not know if it succeeds.

Do we pay enough attention to leaders of the CF? I said earlier that people who cry wolf a lot do not get much attention. That is the whole purpose of that famous fable. If you go out crying about dangers that never happen, people lose faith and respect for you. It is the misfortune of Canadian generals, as of security chiefs generally, to tell Canadians that they live in a dangerous, risky world for which they have to pay money to protect themselves. Canadians do not, after all these years of a blessed existence, share that apprehension. That is a political reality.

comme je l'expliquais, à moins de devenir Américain, vous ne pouvez voter lors des élections aux États-Unis. Autant oublier vos doléances et vous habituez à ce que les Américains auront élu pour en prendre votre partie. Ces gens feront de bien meilleurs alliés si vous les traitez comme des amis plutôt que comme des ennemis méprisables.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je vous ai trouvé très intéressant ce matin. Ma première question est tout à fait frivole. J'aimerais savoir comment vous avez conclu, comme historien, que Dieu était une femme.

M. Morton : C'est pour avoir toute l'attention.

Le sénateur Trenholme Counsell : C'est un peu rapide comme réponse, mais je l'accepte.

Plus sérieusement, j'aimerais savoir si, à votre avis, nous accordons suffisamment d'attention aux opinions, aux connaissances et à l'expérience de nos dirigeants militaires. Si je pose la question, c'est que j'ai passé beaucoup d'heures avec nos chefs militaires à Gagetown, base que vous avez omis de mentionner lorsque vous avez parlé des trois silos. Vous en avez nommé trois autres, sans mentionner Gagetown, ce qui m'a fait réagir, moi qui suis du Nouveau-Brunswick. J'ai été très impressionné par l'intelligence, le niveau de compétence et la scolarisation de nos leaders militaires. J'ai parfois l'impression qu'on ne les écoute pas suffisamment lorsqu'on se demande si le Canada doit faire plus et comment il devrait le faire, et je songe notamment aux enjeux canadiens et internationaux.

Je devrais avoir les chiffres des derniers sondages en tête, mais je ne les ai pas. Peut-être est-ce parce que le 11 novembre vient tout juste de passer, mais j'ai l'impression que les Canadiens sont d'accord en plus grand nombre que jamais auparavant pour que l'on soutienne de façon accrue les forces militaires du Canada. Je ne sais si c'est vrai, mais j'aimerais votre avis là-dessus.

M. Morton : Ma mère vient de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, et c'est là que j'ai été élevé pendant la guerre. Je connais bien Gagetown, base militaire censée faire tomber le mur qui sépare les trois silos distincts et hermétiques dont j'ai parlé et qui abritent nos trois régiments des forces régulières. Je me rappelle avoir déjà conseillé à un ministre de la Défense nationale du Nouveau-Brunswick de réorganiser l'armée pour qu'elle ne soit pas divisée ainsi. Quand l'armée est petite, la diviser en trois sections distinctes d'un point de vue culturel, ce peut être ridicule. Or, à Gagetown, on a une base qui essaie de réunir les trois secteurs, mais je ne sais pas si elle y parvient.

Prête-t-on aux chefs des Forces canadiennes l'attention qu'ils méritent? Comme je l'ai dit plus tôt, à force de crier « au loup! », on lasse les gens. C'est la morale de la fable bien connue. Si vous poussez sans cesse de hauts cris à propos de dangers qui ne se matérialisent jamais, les gens perdent toute confiance en vous, tout respect pour vous. Les généraux canadiens, comme les chefs de la sécurité en général, doivent rappeler aux Canadiens qu'ils vivent dans un monde dangereux, où ils doivent payer pour se protéger. Hélas, après des années et des années d'une existence bénie, ce n'est pas une appréhension que partagent les Canadiens. Politiquement, c'est une réalité incontournable.

For the past few years I have been going to talk to the new generals of the Canadian Forces, the newly promoted brigadiers, commodores, chief warrant officers, the new leadership, and I say, "You have to overcome your aversion to politics, you have to start realizing that if your goal is to retire to being a senior officer in Ottawa, you have a lot of learning to do about political processes, about how to make arguments, about how to make friends in the bureaucracy."

I was told of a security conference in Ottawa organized by Agriculture Canada, which interested me. There are some security interests that Agriculture Canada is deep into. They had invited Health Canada and other departments. The names have changed so often lately I forget them all, but most of the departments were there except National Defence. How come you did not invite DND? They did not want to come. Why? Too busy.

As an occasional visitor to Ottawa, there does not seem to be a shortage of people with gold braid on their shoulders walking around. Is there so much to be done in the George Pearkes Building they could not spare a captain or a lieutenant to go over there and listen, and maybe during the coffee break have a chat? Apparently they could not. Too busy — too stupid, because that is where you make your political contacts, not with honourable senators here necessarily or with MPs, but with the people in Ottawa who are part of the departmental structure. You get to know how those departments work and who matters.

Our generals are insufficiently politically trained to understand the machinery of Ottawa. They spend most of their careers as far away from it as possible. This is bizarre because their goal and ambition in life is to get three or four maple leaves on their shoulders and end up in Ottawa. If you are training all your life to end up in Ottawa, you should include as part of your training understanding Ottawa.

We do ignore the military chiefs and we are missing a lot of common sense and wisdom. However, they are missing the chance to be here, to be influential and interesting, because they are not preparing themselves either. I give them hell when I can, particularly the new ones who are still trainable. The ones who get to the top are the ones who cause no trouble, who will not make waves.

Another thing I learned from Doug Young's committee is how you get promoted. You get promoted by never causing any possible disturbance. People talk to me about how so-and-so had a bit of grey in him. What do you mean by "grey"? Well, there was something he did at some point, we do not even know what it was, but it caused some controversy. It turned out in one case an officer on his way up had fired his adjutant. Should he have fired him? Probably, but it was done in such a way that there was a grievance. Of course there will be a grievance. The adjutant does not want to be fired. Does that surprise you? It would be crazy if

Voici plusieurs années que je m'adresse systématiquement aux officiers nouvellement promus des Forces canadiennes, généraux, brigadiers, commodores, adjudants-chefs, disant : « Vous n'aimez pas la politique? Eh bien, forcez-vous. Si vous souhaitez finir votre carrière dans un poste de haute direction à Ottawa, vous avez beaucoup de choses à apprendre sur le processus politique, sur l'art de convaincre, sur la façon de se faire des amis dans la bureaucratie. »

J'ai entendu parler d'une conférence sur la sécurité organisée à Ottawa par Agriculture Canada. Cela m'intéressait car il y a des questions de sécurité qui concernent au plus haut chef le ministère de l'Agriculture. Étaient présents Santé Canada et toute une série d'autres ministères. Leurs noms ont changé si souvent dernièrement que je les oublie. Mais la Défense nationale n'était pas représentée. Les gens du ministère avaient décliné l'invitation. Pourquoi? Ils étaient trop occupés.

Au cours de mes visites occasionnelles à Ottawa, je constate effectivement qu'il semblerait y avoir une pénurie de personnes aux épaulettes dorées. Le personnel de l'édifice George Pearkes est-il trop occupé pour qu'un capitaine ou un lieutenant assiste à la conférence d'Agriculture Canada et discute un peu avec les participants pendant la pause café? Manifestement, oui. Trop occupés, ou trop bêtes, parce que c'est dans ces cercles que l'on tisse des contacts politiques, pas nécessairement avec les honorables sénateurs ici ni avec les députés, mais avec les gens qui font partie de la structure des ministères ici, à Ottawa. On apprend ainsi à savoir comment ces ministères fonctionnent et qui compte.

L'information politique de nos généraux est insuffisante. Ils ne comprennent pas les rouages d'Ottawa. Ils passent l'essentiel de leur carrière aussi loin de la capitale que possible, ce dont on est en droit de s'étonner, vu que leur ultime ambition est d'avoir trois ou quatre feuilles d'érable à leurs épaulettes et de finir à Ottawa. Si vous orientez toute votre carrière pour pouvoir finir à Ottawa, il semblerait pourtant logique de vous former à comprendre Ottawa.

Il est vrai que nous faisons peu de cas des chefs militaires et que nous nous privons ainsi d'un bagage de bon sens et de sagesse. N'empêche qu'ils se privent eux aussi de l'occasion d'être présents, d'avoir de l'influence, d'être intéressants, faute de se préparer de façon adéquate. C'est pourquoi je leur passe un savon chaque fois que j'en ai l'occasion, notamment à ceux qui sont encore susceptibles d'être formés. Ceux qui grimpent dans la hiérarchie sont ceux qui ne dérangent pas, qui ne font pas de vague.

Le comité de Doug Young m'a appris autre chose : à quoi tenait l'art d'être promu. On est promu en s'abstenant toujours de causer le moindre dérangement. Par exemple, j'entends à l'occasion des gens dire qu'un tel a un peu d'ombre dans sa carrière. Quand je demande ce qu'ils entendent par « ombre », ils me disent qu'il a fait quelque chose, à un moment quelconque, on ne sait pas vraiment quoi, mais c'était sujet à controverse. Dans un cas, par exemple, à un moment de sa carrière, un officier avait renvoyé son adjutant. Avec raison? Sans doute. Mais le renvoi avait donné lieu à un grief. Rien là de bien étonnant. L'adjutant

he did not file a grievance. There was controversy. It seems to me that that is something you want in a general, somebody willing to fight for principles, not to cause trouble.

Is that not what soldiers are supposed to do, go abroad and cause trouble? Yes, but that is over there, not here — not in the chain of command. Maybe that is the problem. I know lots of really able officers.

Years ago, when there was an entity called the Canadian Forces Staff School for captains, I used to go to lecture them on Canada and on Quebec. It was delightful, because I got frank, angry, articulate discussion. I used to send other colleagues from the University of Toronto because they would get a different impression of Canadian army officers. I also lectured at the Canadian Forces Staff College at Armour Heights. It was very boring because in the back rows sat the directing staff, deciding these people's careers, and they were looking out for troublemakers. They did not want to be troublemakers. I asked what happened to these guys in between being a captain and becoming a major. Did the spirit get drained away somehow? It seemed to me to be wrong. It is a question that troubled me deeply and I am delighted that you raised it because I do not think it is all our fault or all your fault.

Senator Trenholme Counsell: The Canadian public, that was third.

Senator Mercer: I have some question about your thought that the senior military people are not very political. This is the one department in government that, when there is a conflict between the department, the military and the minister, in successive governments — and you as a historian could study this easily — they are very quick to kill the minister. Historically, over a number of governments in my lifetime, ministers of National Defence have been politically killed by their own department because envelopes have come out of there that create embarrassments that the minister must live with and which he probably did not create. That minister has become expendable because they have not been able to get what they want from him. They are very political in their ability to dispose of unwanted ministers.

Mr. Morton: Who are the "they"? The trouble with plain brown wrappers is that you do not know who sent them. What has also marked National Defence, at least since the early 1970s and the Macdonald reforms has been civilianization. I am not sure the people who serve this political role are necessarily the military, because often the ministers who are serving the military interests are the first to go. There is complicated politics inside the Department of National Defence. It has been redesigned by the Macdonald era reform to ensure civilian voices are heard.

It is a complicated department to run because of the tribal system and all the competing interests. I have mentioned the Pentagon — it is just the same in the Pearkes Building: different

renvoyé aurait bien tort de se priver de déposer un grief. Toujours est-il qu'il y a eu une controverse. Il me semble pourtant souhaitable d'avoir un général prêt à se battre, pour ce à quoi il croit, pas pour le plaisir de déranger.

Vous me direz que c'est précisément ce que les soldats sont censés faire : aller à l'étranger et déranger. D'accord, mais là-bas, pas ici, pas dans la chaîne de commandement. C'est peut-être à cela que tient le problème, car je connais beaucoup d'officiers éminemment capables.

Il existait autrefois pour les capitaines une École d'état-major des Forces canadiennes où j'allais faire des présentations sur le Canada et le Québec, ce qui suscitait une discussion franche, emportée, éloquente. Un tel plaisir que j'ai envoyé d'autres collègues de l'Université de Toronto, simplement pour changer leur idée des officiers des Forces canadiennes. Je faisais également des présentations à l'École d'état-major des Forces canadiennes d'Armour Heights, ce qui, par contre, était désespérément ennuyeux. Pourquoi? Parce que le personnel de direction prenait place à l'arrière de la classe et cherchait à repérer les fauteurs de trouble. Il n'y en avait pas, personne ne voulant risquer sa carrière. C'est à se demander ce qui arrive à ces gars, entre le moment où ils sont capitaines et celui où ils deviennent majors. L'enthousiasme est-il systématiquement étouffé? C'est un phénomène qui m'a troublé et qui me semblait profondément regrettable. Je suis donc particulièrement heureux que vous ayez soulevé la question, parce que je pense que ce n'est pas entièrement notre faute ni entièrement la vôtre.

Le sénateur Trenholme Counsell : Le troisième point portait sur la population canadienne.

Le sénateur Mercer : Vous avez dit que les militaires hauts placés se mêlaient peu de politique. Permettez-moi d'en douter. C'est un ministère où on a vite fait de se débarrasser du ministre, en cas de conflit entre lui, le ministère et des militaires. Cela se vérifie gouvernement après gouvernement, ce que vous constateriez aisément, en tant qu'historien. De mon vivant, déjà, j'ai vu plusieurs fois un ministère de la Défense saboter la carrière politique de son propre ministre. Il y a parfois dans le ministère une enveloppe qui crée une situation gênante que le ministre doit assumer, même s'il n'en est pas responsable. Le ministre qui ne leur donne pas ce qu'ils veulent devient bon à jeter. Dans leur capacité à se débarrasser des ministres dont ils ne veulent pas, ils sont on ne peut plus politiques.

M. Morton : Qui, « ils »? C'est comme les envois enveloppés de papier brun, l'expéditeur n'est pas indiqué. N'oublions pas non plus le nombre croissant de civils dans la Défense nationale, du moins depuis le début des années 70 et les réformes de Macdonald. À mon sens, ce ne sont pas nécessairement les militaires qui jouent ce rôle politique. D'ailleurs, les ministres qui servent la cause des forces armées sont souvent les premiers dont on se débarrasse. Les manœuvres politiques au sein du ministère de la Défense nationale sont complexes. Il a été remanié par la réforme effectuée à l'époque de Macdonald, pour que la voix des civils soit entendue.

Diriger un ministère de ce type, où existe un système tribal et où s'affrontent des intérêts divergents, n'est pas une sinécure. J'ai parlé du Pentagone; je pourrais en dire autant de l'édifice

interests supporting different causes all locked up together, with different career paths and branch loyalties, different equipment programs, all fighting hard but ineffectively, and often without detailed political experience or Ottawa experience. The word "politics" suggests a big "P." In using "partisan," I am talking about managing Ottawa briefs. Many of the military people say to me that they get a decent minister and he is gone by the time he started taking a knowledgeable interest in this.

Senator Trenholme Counsell: To pick up on what Senator Mercer said, I do not think I was talking about political involvement. I was talking about people in the decision-making process going to the experts, not necessarily in international relations, but in military development, planning and preparedness, et cetera. It is like the daycare issue. We have gone to the daycare community to involve them fully. I was not talking about politics, although it is a different angle and an important one. The other one is shift in public opinion. I do not know about the reliability of the polls. I do not know the latest poll; I am sure Senator Munson would.

Mr. Morton: Some recent polls that I have seen, which are inspired by defence and pro-defence-oriented groups and I have the suspicion that they are the product of their own makers, have indicated Canadians are more aware of the limitations of their Canadian military representation and are eager to do something about it. The problem is always what are you willing to sacrifice for this? When I address groups about the defence issue, I take a look at the group and define it. One of the ways we can raise money is to cancel medicare for people in the last year of life. That is where most of the spending occurs. Why do we not save that money? You have been keen on spending lots of money on defence. Here is a good way to find it and not increase the deficit. If it is a financially oriented group, well, let us forget about the deficit and borrow. That is what Bush is doing. There is a model for you. If you like George Bush, you must like deficit financing. Pick a group. Why do we not force students to pay the full costs of their education, then we would have the money. When you put it that way, when they are not unloading the cost on someone not in the room, they become more cautious. They become like the cabinet, which represents all sorts of interests that do not want money spent or do not want money spent on anyone but themselves. That kind of complication is important to bring into the equation. Any one abstractly will say, "Yes. We should have more military and modern equipment; whatever we think should be done." There is a price. It costs over \$100,000 for one of those pairs of boots that the Prime Minister promised during the last campaign. That is not wages. It is what it costs to feed, keep, buy a rifle for and ship the soldier somewhere to the other side of the world to do it. It is so expensive that the Americans can no longer find the money to do it.

Pearkes : un écheveau d'intérêts différents au service de causes différentes, avec des cheminements de carrière et des loyautés différents, des programmes d'équipement différents, le tout dans une mêlée aussi acharnée qu'inefficace, vu la fréquente absence de véritable expérience politique ou d'expérience des rouages à Ottawa. On a tendance à s'imaginer la politique avec un grand « P ». Or, c'est plutôt le petit « p » de « partisan » qui s'applique à la gestion des mémoires pour Ottawa. J'entends d'ailleurs bien des militaires se plaindre : quand ils ont un ministre correct, on la remplace alors qu'il commence juste à savoir de quoi il retourne.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pour revenir à ce qu'a dit le sénateur Mercer, je ne parlais pas vraiment d'implication dans le milieu politique. Je parlais de la nécessité pour les décideurs de s'adresser à des experts, pas nécessairement en matière de relations internationales, mais en matière de développement, de planification et de préparation militaires, par exemple. C'est ce que vous avons fait pour les garderies : faire participer pleinement tous les intervenants des garderies. Je ne parlais donc pas de politique, bien que ce soit une autre façon de considérer les choses et un point de vue important. L'autre élément est l'évolution de l'opinion publique. Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut se fier aux sondages, ni quels sont les derniers résultats. Le sénateur Munson serait sans doute au courant.

M. Morton : D'après certains des sondages dont j'ai pris connaissance récemment et qui ont été effectués sous l'impulsion de groupes en faveur de la défense, et j'ai dans l'idée qu'ils reflètent leurs points de vue. Les Canadiens seraient plus conscients des limites de leur représentation militaire et auraient hâte d'y remédier. Le problème, comme toujours, est de savoir ce qu'ils seraient prêts à sacrifier en contrepartie. Quand je m'adresse à différents groupes sur des questions de défense, je m'efforce d'abord de définir le groupe. L'une des façons de recueillir des fonds est de cesser de rembourser les soins médicaux prodigués lors de la dernière année de la vie, la plus coûteuse. Pourquoi pas? Si vous voulez consacrer de grosses sommes à la défense, sans augmenter le déficit, économisez donc dans le domaine de la santé. Si je m'adresse à un groupe tourné vers les finances, j'ai une suggestion différente : oubliez le déficit et empruntez. C'est précisément ce que fait M. Bush. Voilà un modèle dont on peut s'inspirer. Si vous aimez George Bush, le financement de l'économie par le déficit doit vous plaire. Il y a toujours une suggestion adaptée à chaque groupe. Pourquoi ne pas financer la défense en contraignant les étudiants à assumer le coût véritable de leurs études, par exemple? Dès que l'on présente les choses ainsi, dès que l'on empêche ses interlocuteurs de refléter les dépenses de défense aux autres, ils expriment des réserves. Ils réagissent comme le Cabinet, qui représente une foule d'intérêts qui refusent de faire des dépenses ou d'engager des dépenses pour d'autres priorités que les leurs. C'est une complication qu'il est vital d'introduire dans l'équation. Dans l'abstrait, on est tous d'accord. Oui, on devrait avoir plus de militaires et d'équipement moderne. Oui, on devrait faire ce qu'il faut. Mais il y a un prix à payer. Savez-vous combien d'argent il faut pour remplir une des paires de bottillons promises par le premier ministre lors de sa dernière campagne? Cent mille dollars. Pas en salaire. C'est la somme qu'il faut pour nourrir et loger un soldat, lui acheter un fusil et l'expédier à l'autre bout du monde pour faire son métier. C'est si coûteux que même les Américains ne savent plus où trouver l'argent voulu.

Senator Atkins: Professor Morton, picking on something you said to Senator Munson, you talked about the U.S. economy and that it could go sour but we have to protect our own. Are we not dependent on the success or failure of the American economy?

Mr. Morton: Definitely, but we are not in a controlling role in that economy. I presume the present government would say it had set an example in good financial management that the present U.S. government maybe inherited but has not been able to carry on with. To the degree they have unloaded their debt on the Chinese and created a huge deficit, we did not have much influence on that, although we are blamed for it. It is a problem, as you will have realized from your own investment awareness.

Senator Atkins: I think since 1994, the budgets for defence have been flatlined, at best. Do you think that was a wise policy of the Minister of Finance and the government? There is no way of catching up now, even if you address a conventional kind of military.

Mr. Morton: There is a way of catching up. As I have said, you have various ugly trade-off policies. I make them as simple as possible so that whatever audience I am talking to can grasp them. When you talk about raising the hundred billion dollars that it would cost today to bring our forces back, that is real money. I remind them of a fact that has escaped most history books. During the 1950s, under the St. Laurent government, half of all federal spending was devoted to national defence. This is one of those things that somehow passed us by.

During that period, people complained that the Liberals did not fulfill their 1945 social welfare promises. They did not, because they were financing the Cold War. At that time they did not do badly, comparatively, by old age pensions and hospital insurance, which they established in those years, but they did not bring in the medical care insurance plan that was part of the 1945 national security program.

However, they rearmed the Canadian military. They expanded it to its largest size ever in peacetime. Everything about the Canadian Forces today is really still influenced by that 1950s period, including the married quarters that were built with 1950s-style houses at most Canadian Forces bases and all the radar stations. Most of the bases date from the 1950s. Galetown, certainly, was purchased and built, and all the permanent buildings at Petawawa, Valcartier, Wainwright, and Calgary, formerly, were built in that period. We forget that and so do they.

When it came to rearming again in the Trudeau years, it was piecemeal and patched because there was never the will to spend that kind of money. Flatlined? The government will tell you national defence has had the biggest increases of any of the budgets. You understand statistics better than I do and how easily

Le sénateur Atkins : Monsieur Morton, je voudrais revenir à quelque chose que vous avez dit au sénateur Munson. Vous avez parlé de l'économie des États-Unis, de la pente dangereuse qu'elle suivait, et de la nécessité de protéger la nôtre. Ne sommes-nous pas dépendants de la réussite ou de l'échec de l'économie américaine?

M. Morton : Indubitablement, mais nous n'avons pas les moyens de contrôler cette économie. Le gouvernement actuel se targuerait sans doute d'être un exemple de bonne gestion financière. Le gouvernement actuel des États-Unis en a peut-être hérité, mais n'a pas été en mesure de le mettre en pratique. Prenez la façon dont les Américains ont fait supporter leur dette aux Chinois et créé un énorme déficit. Cela s'est fait sans qu'on y puisse grand-chose bien qu'on nous en fasse porter le blâme. Le problème existe, comme vous le savez sans doute si vous suivez la Bourse.

Le sénateur Atkins : Depuis 1994, je crois, les budgets de la défense stagnent, au mieux. Selon vous, est-ce sage de la part du ministre des Finances et du gouvernement? À présent, il est impossible de regagner le terrain perdu, même si on s'occupe de forces armées conventionnelles.

M. Morton : Si, on peut regagner le terrain perdu. Comme je l'ai dit, c'est une question de priorité, souvent désagréable. Quand je parle à un auditoire, je m'efforce de rendre les choix aussi simples que possible. Pour remettre en état nos forces armées, il faudrait 100 milliards de dollars. On ne les trouve pas sous le sabot d'un cheval. Je signale à mon auditoire un fait qui a échappé à bien des historiens : que, durant les années 50, sous le gouvernement de St. Laurent, la moitié des dépenses fédérales étaient consacrées à la défense nationale. C'est un détail qu'on tend à passer sous silence.

Durant cette période, les Canadiens se plaignaient du fait que les libéraux ne tenaient pas leurs promesses de 1945 en matière de bien-être social. Pourquoi? Parce qu'ils finançaient la guerre froide. Vu les circonstances, en fait, ils s'en sont plutôt bien tirés, en établissant à l'époque le régime de retraite et le remboursement en cas d'hospitalisation. Par contre, ils n'ont pas introduit le régime d'assurance pour soins médicaux qui devait faire partie du programme de sécurité nationale promis en 1945.

Toutefois, on a réarmé les Forces canadiennes, dont la taille a atteint un niveau sans précédent en temps de paix. Toutes les initiatives actuelles relatives aux Forces canadiennes sont encore influencées par la période des années 50, y compris les logements familiaux bâtis sur le modèle de maisons des années 50 sur la plupart des bases des Forces canadiennes et à tous les emplacements radar. La plupart des bases datent des années 50. Il est clair que la base de Galetown a été achetée et construite à cette époque, de même que tous les bâtiments en maçonnerie de Petawawa, de Valcartier, de Wainwright et de Calgary, anciennement. Nous avons tendance à l'oublier tout comme le gouvernement.

Lorsqu'on a décidé de réarmer à nouveau à l'époque de M. Trudeau, cela s'est fait de façon improvisée et il s'agissait plutôt de rapièçage car il n'y a jamais eu de volonté réelle de dépenser les sommes nécessaires. Le financement accordé aux Forces canadiennes a-t-il été maintenu? Le gouvernement vous

this can be said. I just know there has not been enough to make it over, and every year the deficit in replacing equipment that dates back 30 or 40 years becomes larger.

Also, it is not easy to replace. Let me tell you my little 8 Wing story. I am the Honorary Colonel of Canadian Forces Air Force Base Trenton 8 Wing, the air transport wing. We fly Hercules C117s. They date from the 1960s. They are older than the pilots flying them. They are not unlike a certain helicopter we have heard much about. The manufacturers of the Hercules want us to by new ones. They have a new model, "stretch" Hercules. They are not the Hercules my people tell me we need, but they would be new. The air force wants them. "Stretch" Hercules, like stretch anything, can carry more bulk; they cannot carry more weight. They cannot land in the places the old, shorter Hercules could land. However, they are not building those any more. Other countries are building aircraft like that but we are stuck with Hercules. That is what the Americans would like us to have.

Do we really want them? No, we would like to rebuild the old 1960s version. They are the best we have ever had for our needs as Canadians. We cannot get them.

There is something else. We cannot get them because they are sitting on the tarmac at Spar Aerospace in Edmonton, the contractor for replacement. They are there because they are short of technicians. They are short of technicians because they are proudest of their contract with the U.S. Coast Guard. They have the Coast Guard repair contract. That is their priority, as you would understand.

What about us? Do we have a penalty clause? Yes, but we have been warned by Spar that the day we start talking about the penalty clause, they will start recruiting our technicians at Trenton. We are short of them as well, because we are also trying to keep a base going in an unnamed United Arab Emirate that I shall not mention, which you all know. Perhaps you have visited it.

We are caught in a bind. We want an aircraft renewed and cannot get it. We do not want the replacement because it will not be as good for us. Tell me how I should tell my colonel to get out of that dilemma.

Senator Atkins: We need a crystal ball.

Mr. Morton: If that is the solution you raise for this problem, that is a good one. Every time Mackenzie King put his faith in the crystal ball or the magic table, he was wrong. He asked them the

dira que la défense nationale est le poste budgétaire qui s'est vu accorder les augmentations les plus importantes. Vous comprenez les chiffres mieux que moi et vous savez à quel point il est facile de faire de telles déclarations. Tout ce que je sais, c'est que les Forces canadiennes n'ont pas suffisamment d'argent pour joindre les deux bouts, et chaque année il y a de plus en plus d'équipement vieux de 30 ou 40 ans qui n'est pas remplacé.

En outre, il n'est pas facile de remplacer l'équipement. Je peux vous raconter une petite anecdote qui concerne la 8^e escadre. Je suis colonel honoraire de la 8^e escadre de la base aérienne de Trenton des Forces canadiennes. Il s'agit d'une escadre d'aérotransport. Nous pilotons des Hercules C117 qui datent des années 60. Ces aéronefs sont plus vieux que les pilotes qui les conduisent. Cela n'est pas sans rappeler un certain hélicoptère dont nous avons beaucoup entendu parler. Les fabricants du Hercules souhaitent que nous en achetions des modèles modernes. Ils produisent en effet un nouveau modèle de Hercules extensible. Ce ne sont pas là les Hercules dont les militaires me disent que nous avons besoin. Néanmoins, ces Hercules extensibles auraient l'avantage d'être neufs. Les forces aériennes veulent en obtenir. Les Hercules extensibles, comme tous les produits extensibles, peuvent porter une charge supplémentaire. Ils ne peuvent porter davantage de poids. Ils ne peuvent atterrir là où les vieux Hercules plus courts pouvaient atterrir. Toutefois, les anciens Hercules ne sont plus fabriqués. Il y a d'autres pays où de tels aéronefs sont construits mais nous devons nous contenter des Hercules. C'est ce que les Américains aimeraient que nous obtenions.

Est-ce là ce que nous voulons réellement? Non, nous aimerions fabriquer à nouveau l'ancien modèle des années 60. Il s'agit du modèle qui répond le mieux à nos besoins typiquement canadiens. Nous ne pouvons pas les obtenir.

Il y a plus. Si nous ne pouvons pas obtenir ces aéronefs, c'est parce qu'ils sont confinés à l'aire de trafic de Spar Aérospatiale à Edmonton, Spar Aérospatiale étant l'entreprise qui détient le contrat de remplacement des aéronefs. Pourquoi? Parce que l'entreprise manque de techniciens. Il y a pénurie de techniciens parce que l'entreprise est plus fière de son contrat avec la Garde côtière américaine. Spar Aérospatiale a signé un contrat de réparation avec la Garde côtière. Il s'agit là de leur priorité, comme vous l'imaginez.

Que pouvons-nous faire? Notre contrat comporte-t-il une clause pénale? Oui, mais Spar nous a avertis qu'elle comptait recruter nos techniciens de Trenton si nous évoquions la possibilité de nous prévaloir de la clause pénale. Nous manquons également de techniciens car nous voulons maintenir en état d'activité une base se trouvant dans un émirat arabe uni dont je tairai le nom, une base que vous connaissez tous. Vous l'avez peut-être déjà visitée.

Nous sommes pris au piège. Nous voulons renouveler notre flotte d'aéronefs et nous sommes dans l'impossibilité de le faire. Nous ne voulons pas obtenir le modèle de remplacement car il ne nous serait pas utile. Dites-moi quelle solution je dois proposer à mon colonel.

Le sénateur Atkins : Il nous faut une boule de cristal.

M. Morton : Si c'est la solution que vous proposez pour résoudre ce problème, ce doit être la bonne. Chaque fois que Mackenzie King faisait confiance à une boule de cristal ou à une

night before the British election who would win. Gladstone and others would appear and tell him what he wanted to hear, and usually they were wrong. As you know, the British Liberal Party disappeared into middle distance. King learned not to trust the table rappers, but they are comforting.

The Chairman: Professor Morton, I would like to thank you for appearing before the committee. Crystal ball and all, it has been of great assistance to us.

If you have any questions or comments, please go to our Web site at www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of this committee.

The committee adjourned.

OTTAWA, Monday, November 22, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 12:40 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon and welcome to the committee. My name is Colin Kenny; I am a senator from Ontario; and I chair the committee.

On my immediate right is the distinguished Senator Michael Forrestall from Nova Scotia. Senator Forrestall served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their member of the House of Commons, then as their senator. During his tenure in the House he served as parliamentary secretary to several cabinet ministers, including the Minister of Transport and the Minister of Regional Industrial Expansion.

On my far right is Senator Norman Atkins from Ontario. Senator Atkins came to the Senate in 1986 with more than 27 years in the field of communications. He is a former President of Camp Associates Advertising Limited and also served as an advisor to former Premier Davis of Ontario.

Beside him is Senator David Tkachuk from Saskatchewan. Senator Tkachuk was first appointed to the Senate in 1993 and is Deputy Chair of the Standing Senate Committee on Transport and Communications. He has also served as Deputy Chair of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce, which tabled its important report on bank mergers, competition in the public interest and large bank mergers in Canada.

Beside him is Senator Tommy Banks. Senator Banks is well known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers whose musical career spans over 50 years. He has

table tournante, il se trompait. La veille des élections en Grande-Bretagne, on lui a demandé qui serait le vainqueur. Gladstone et d'autres personnages lui apparaissaient et lui disaient ce qu'il voulait entendre, et, de façon générale, ils se trompaient. Comme vous le savez, le Parti libéral britannique a été relégué au second plan. King a appris à ne pas se fier aux coups qui secouaient la table même s'ils lui semblaient réconfortants.

Le président : Professeur Morton, je voudrais vous remercier de votre comparution devant le comité. Votre témoignage, y compris vos propos sur les boules de cristal, nous sera très utile.

Si vous avez des questions ou des observations, veuillez consulter notre site Web à l'adresse suivante : www.sen-sec.ca. Nous affichons les témoignages de même que le calendrier de nos audiences lorsqu'il est confirmé. Vous pouvez également communiquer avec le greffier du comité en téléphonant au 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements ou pour prendre contact avec des membres du comité.

La séance est levée.

OTTAWA, le lundi 22 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 12 h 40, pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Mesdames et messieurs, je vous souhaite la bienvenue à notre comité. Je m'appelle Colin Kenny, je suis sénateur de l'Ontario et je préside les travaux du comité.

À ma droite immédiate, vous apercevez le distingué sénateur Michael Forrestall, de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Forrestall représente les électeurs de Dartmouth depuis 37 ans; il a d'abord été leur député à la Chambre des communes, puis est devenu sénateur. Pendant ses mandats à la Chambre, il a été secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, y compris du ministre des Transports et du ministre de l'Expansion industrielle régionale.

Au bout de la table, à ma droite, se trouve le sénateur Norm Atkins, de l'Ontario. Le sénateur Atkins a été nommé au Sénat en 1986 après plus de 27 ans de travail dans le domaine des communications. Il a été président de Camp Associates Advertising Limited et a travaillé comme conseiller de l'ancien premier ministre Davies, de l'Ontario.

À côté de lui se trouve le sénateur David Tkachuk, de la Saskatchewan. Le sénateur Tkachuk a été nommé au Sénat en 1993. Il est vice-président du Comité sénatorial permanent des transports et des communications. Il a aussi été vice-président du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce, qui a déposé un important rapport sur les fusions d'institutions financières intitulé *Concurrence et intérêt public : les fusions de grandes banques au Canada*.

À côté de lui, vous voyez le sénateur Tommy Banks. Le sénateur Banks est bien connu des Canadiens. C'est l'un de nos musiciens et artistes les plus polyvalents; sa carrière musicale a

received a Juno Award and is an Officer of the Order of Canada. He is the Chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources and is the Chair of the Alberta Liberal caucus.

On my left is Senator Jane Cordy from Nova Scotia. Senator Cordy is an accomplished educator with an extensive record in community involvement, which includes serving as Vice-chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. She is also the Chair of the Canadian NATO Parliamentary Association.

Beside her is Senator Ione Christensen from Yukon. Senator Christensen is currently a member of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources.

During the last session of Parliament, this committee completed a number of reports beginning with *Canadian Security and Military Preparedness*. This study, tabled in February 2002, examined the major defence and security issues facing Canada. Then the Senate asked our committee to examine the need for a national security policy. To date, we have released five reports on various aspects of national security. First, the *Defence of North America: a Canadian Responsibility* tabled in September 2002; second, *For an Extra \$130 Bucks....Update on Canada's Military Financial Crisis, A View from the Bottom Up*, tabled in November 2002; third, *The Myth of Security at Canada's Airports*, tabled in January 2003; fourth, *Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World*, tabled in October 2003; and fifth, and most recently, *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*, tabled in March 2004.

The committee now turns its attention to a review of Canadian defence policy. During the next year, the committee will hold meetings in every province and engage with Canadians to determine their natural interests, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond. The committee will attempt to generate debate on national security in Canada and to forge a public consensus on the need for the military.

This afternoon's first witness is Mr. Patrick O'Donnell. Retired Lieutenant-General O'Donnell is currently the President of the Canadian Defence Industries Association, CDIA. In his last posting, he was Vice-chief of Defence Staff. Welcome to the committee, Mr. O'Donnell; please proceed.

Mr. Patrick J. (Paddy) O'Donnell, President, Canadian Defence Industries Association: Mr. Chairman, ladies and gentlemen, I appreciate this opportunity to appear before you as you begin to evolve your plans for the defence review. I am currently President of the Canadian Defence Industries Association and a business consultant in the security and defence sectors. I am also a former Vice-chief of the Defence Staff and, in fact, was serving in that capacity during the development and initial implementation of the

déjà franchi le cap des cinquante ans. Il est récipiendaire d'un trophée Juno et fait partie de l'Ordre du Canada à titre d'officier. Il préside le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles ainsi que le caucus libéral de l'Alberta.

À ma gauche, vous trouvez le sénateur Jane Cordy, de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Cordy est une éducatrice accomplie, forte d'une longue expérience en intervention communautaire. Elle a d'ailleurs déjà été vice-présidente de la Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Elle préside l'Association parlementaire canadienne de l'OTAN.

À côté d'elle se trouve le sénateur Ione Christensen, du Yukon. Le sénateur Christensen est actuellement membre du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles.

À la dernière session parlementaire, notre comité a préparé divers rapports, à commencer par *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense*. Cette étude, qui a été publiée en février 2002, porte sur les principaux enjeux auxquels le Canada est confronté en matière de défense et de sécurité. Le Sénat a aussi demandé à notre comité de se pencher sur la nécessité d'une politique de sécurité nationale. Jusqu'à maintenant, nous avons produit cinq rapports sur divers aspects de la sécurité nationale. Il y a d'abord *La défense de l'Amérique du Nord : une responsabilité canadienne*, qui a été déposé en septembre 2002; il y a ensuite *Pour 130 \$ de plus... Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes, une vue de bas en haut*, qui a été déposé en novembre 2002; le troisième s'intitule : *Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens* et a été présenté en janvier 2003; le quatrième s'intitule : *Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde*, il a été déposé en octobre 2003; enfin, notre cinquième et dernier rapport, *Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*; a été présenté en mars 2004.

Le comité veut maintenant examiner la politique de défense du Canada. Au cours de la prochaine année, il organisera des réunions dans toutes les provinces et consultera les Canadiens pour déterminer quels sont leurs intérêts naturels, soit ce qu'ils considèrent comme les plus grandes menaces pour notre pays et comment ils voudraient voir notre gouvernement réagir. Le comité tentera de lancer le débat sur la sécurité nationale au Canada et de créer un consensus dans la population autour de la nécessité de la défense militaire.

Notre premier témoin de cet après-midi est M. Patrick O'Donnell. Le lieutenant-général à la retraite O'Donnell est actuellement président de l'Association des industries de défense canadienne, l'AIDC. À la fin de sa carrière militaire, il était vice-chef d'état-major de la Défense. Monsieur O'Donnell, je vous la bienvenue à notre comité; la parole est à vous.

M. Patrick J. (Paddy) O'Donnell, président, Association des industries de défense canadienne: Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de me permettre de comparaître devant vous au moment où vous commencez à planifier votre examen de la défense. Je suis actuellement président de l'Association des industries de défense canadienne et consultant professionnel dans les secteurs de la sécurité et de la défense. J'ai également été vice-chef d'état-major de la Défense, et

1994 White Paper on Defence. Thus, I am intensely interested in security and defence issues, both domestic and international. May I emphasize at the outset of this discussion how important I believe it is to get this review right, and how valuable a role this committee can play in achieving that objective.

Our defence association represents companies that generate about \$7 billion annually on the sale of defence-related products and services, of which \$2 billion is in exports, one-half of which go to the U.S. The association's mandate is to promote the interests and advancement of our domestic and industrial base. We do that through interactions with government agencies and the sponsoring of exhibitions and information forums. By definition, we are strong advocates for an increased national focus on security and defence.

As an introductory point of clarification, while much of our discussion today will apply to specifics of defence issues and of defence policy, all this detail is best framed in the broader context of national interests and the security derivatives of these national interests, within which the Canadian Forces have national and international roles. The importance of this flow-down construct cannot be overemphasized. An effective defence policy must be derived from clearly defined national and international security objectives and commitments. The essentials are clarity of defence objectives and commitment of adequate resources. That is, clarity in what the government wants the Canadian Forces to do in form and scale and assured funding to accomplish the mandate. Neither essential is currently being satisfied. Most crucially, the Canadian Forces is in constant financial crisis such that even the present modest scale of operational capability is not sustainable.

This is the current reality. To redress the situation, the Canadian Forces requires an immediate injection of operating funding of not less than \$1 billion annually to forestall further erosion of current capacity. The defence policy review process must be accelerated to enable identification of, and transition to, a redefined force model. I would emphasize that the \$1-billion increase that I have cited would be supplementary to the promised funding for the additional 5,000 regulars and 3,000 reservists proposed by the government.

I have a few points related to the framing of the defence review. First, the key elements of the review framework or process are: defining national interests in foreign affairs, economics, security, et cetera — the panoply of national engagement; assessing, or more accurately risk analyzing, the future global security environment; and deriving the corresponding defence priorities and policies for domestic security and for contributing to international peace and stability. Second, the federal government must own the review's outcome. That is, defence policy and its application are not solely or uniquely Department of National Defence issues. Third, while we may have unique national issues to deal with, in general, security is a globally

c'est le poste que j'occupais lorsque a été préparé et lancé le Livre blanc de 1994 sur la défense. Par conséquent, je m'intéresse vivement à la sécurité et à la défense, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Je tiens à souligner d'emblée à quel point il est important de bien effectuer cet examen à mon avis et combien le rôle que ce comité peut jouer dans l'atteinte de cet objectif est précieux.

Notre association de défense représente des entreprises qui génèrent environ 7 milliards de dollars par année pour la vente de produits et services liés à la défense, ce qui englobe 2 milliards de dollars en exportations, dont la moitié est destinée aux États-Unis. Le mandat de notre association est de défendre les intérêts et de favoriser l'avancement de notre base industrielle nationale. Nous le faisons grâce à nos interactions avec les organismes gouvernementaux, au parrainage d'expositions et à des tribunes d'information. Par définition, nous préconisons fortement que le Canada mette davantage l'accent sur la sécurité et la défense.

Je tiens d'emblée à préciser que bien que la discussion d'aujourd'hui porte sur certains aspects particuliers de la défense et de la politique de défense, il est préférable de présenter ces détails dans le vaste contexte des intérêts nationaux et de leurs dérivés liés à la sécurité, pour lesquels les Forces canadiennes ont des rôles à jouer à l'échelle nationale comme internationale. On ne peut souligner assez l'importance de ce lien : une politique de défense efficace doit nécessairement découler d'objectifs et d'engagements nationaux et internationaux clairement définis en matière de sécurité. Les aspects essentiels sont la clarté des objectifs de défense et l'affectation de ressources suffisantes. Il faut que les attentes du gouvernement à l'égard des Forces canadiennes soient claires tant en ce qui concerne la forme que la portée de leurs activités, et qu'il leur garantisse le financement nécessaire pour l'accomplissement de ce mandat. Aucun de ces critères n'est satisfait. Plus grave encore, les Forces canadiennes sont en crise financière constante, de sorte qu'elles ne peuvent même pas maintenir la capacité opérationnelle actuelle, si modeste soit-elle.

C'est la réalité d'aujourd'hui. Pour remédier à la situation, les Forces canadiennes ont besoin d'un investissement immédiat de fonds de fonctionnement d'au moins un milliard de dollars par année, pour prévenir que cette capacité ne s'érode davantage. L'examen de la politique de défense doit s'accélérer pour permettre l'établissement d'un modèle de force redéfini et la transition vers ce modèle. Je précise que l'augmentation d'un milliard de dollars que je viens d'évoquer s'ajouterait au financement promis pour l'embauche de 5 000 réguliers et de 3 000 réservistes de plus, comme le gouvernement l'a proposé.

J'ai quelques points à souligner pour la préparation de l'examen de la défense. Premièrement, les principaux éléments du plan d'examen devraient être les suivants : définir les intérêts nationaux en affaires étrangères, économie, sécurité, etc. (toute la panoplie d'engagements nationaux); évaluer l'avenir de la sécurité dans le monde ou analyser les risques de façon plus exacte; établir les priorités et les politiques de défense correspondantes pour assurer notre sécurité nationale et contribuer à la paix et à la stabilité internationales. Deuxièmement, le gouvernement fédéral doit faire siens les résultats de cet examen. En effet, la politique de défense et son application ne relèvent pas exclusivement du ministère de la Défense nationale. Troisièmement, bien que nous

shared pursuit. Our domestic security framework must recognize that we share continental security challenges with the United States. In parallel, we must dramatically increase our contribution to international peace and stability if we wish to contribute our fair share, and have global influence.

Fourth, the review must principally focus on the “what” of future defence capability rather than the details of “how.” The debate on specific equipment solutions will divert focus from the crucial larger framing issues of “what.”

Fifth, the quality of our defence solutions would be significantly enhanced by the fuller integration of defence capabilities with complementary national capacities. I make specific reference to the capabilities of Canada’s industrial sector, which should be more directly incorporated into security and defence planning.

As you begin the review, and in the absence of any further government clarification or direction, I recommend that the review be framed by the following assumptions and principles:

First, domestic security should be markedly improved, and policy and solutions should be closely coordinated with the United States; the Canadian Forces roles in domestic security should be specifically defined and incrementally funded.

Second, Canada’s international intervention capability will be increased commensurate with our relative wealth and our ambition that Canada has a recognized influence in international affairs. For the Canadian Forces, this translates into adequately sized, combat-capable, interdependent — that is land, sea and air — capabilities for stabilization and post-stabilization operations.

Third, interoperability with allies, especially with the U.S. and the United Kingdom, should be the governing criterion for operational capability.

Finally, prioritization and risk management should be the dominating criteria for defence decision-makers, to forestall further capability erosion and to efficiently transition to the future force structure.

In closing, CDIA will remain an aggressive proponent of increased priority for security and defence. In the defence review, we have a rare opportunity to re-establish the capabilities and international credibility of the Canadian Forces, and we and our association look forward to providing whatever assistance we can to your committee.

The Chairman: Thank you very much, general. Our first questioner is Senator Forrestall.

Senator Forrestall: There is something about the mid-90s that clicks back into my mind; it was another point in history when we were embarking upon somewhat similar work to that which we are endeavouring to get underway here today.

ayons des problèmes propres à notre pays, la sécurité générale est une entreprise commune au monde entier. Notre structure nationale de sécurité doit tenir compte du fait que nous partageons avec les États-Unis la responsabilité de la sécurité continentale. Parallèlement, nous devons intensifier beaucoup notre contribution à la paix et à la stabilité internationales si nous voulons faire notre juste part et exercer une influence à l’échelle internationale.

Quatrièmement, cet examen doit focaliser principalement sur la nature de notre future capacité de défense plutôt que sur les détails d’exécution. Les débats sur les solutions matérielles nous éloignerons de l’essentiel : la nature de notre capacité de défense.

Cinquièmement, la qualité de nos solutions de défense se trouverait grandement améliorée si nous intégrions plus en profondeur nos capacités de défense et nos capacités nationales complémentaires. Je pense en particulier aux capacités du secteur industriel du Canada, qui devraient être plus directement intégrées dans la planification de la sécurité et de la défense.

Au moment où vous commencez votre examen, en l’absence de toute orientation claire et précise du gouvernement, je recommande que vous vous appuyiez sur les arguments et les principes suivants :

Premièrement, la sécurité nationale doit être grandement améliorée et nos politiques ainsi que nos solutions, étroitement coordonnées avec les États-Unis; les rôles des Forces canadiennes dans la sécurité nationale doivent être clairement définis et financés davantage.

Deuxièmement, la capacité d’intervention internationale du Canada augmentera proportionnellement à notre richesse relative et à notre ambition que le Canada exerce une influence reconnue dans les affaires internationales. Pour les Forces canadiennes, cela se traduit par des capacités terrestres, maritimes et aériennes de taille suffisante, prêtes au combat et interdépendantes dans les opérations de stabilisation et de maintien de la paix.

Troisièmement, notre interopérabilité avec les alliés, particulièrement avec les États-Unis et le Royaume-Uni, doit être le critère prédominant de notre capacité opérationnelle.

Finalement, la priorisation et la gestion du risque doivent être les principaux critères des décideurs en matière de défense, afin de prévenir que notre capacité ne s’érode davantage et de favoriser une transition efficace vers la future structure de nos forces.

Pour conclure, l’AIDC continuera d’insister activement pour que la sécurité et la défense soient élevées au rang de priorité. Cet examen de la défense nous offre une rare occasion de rétablir les capacités et la crédibilité internationale des Forces canadiennes. Nous et notre association sommes prêts à fournir toute l’aide que nous pouvons à votre comité.

Le président : Je vous remercie beaucoup, général. Notre premier intervenant sera le sénateur Forrestall.

Le sénateur Forrestall : Je me rappelle d’une chose au milieu des années 90; c’était un autre moment de l’histoire, et nous nous apprêtions à nous attaquer à une tâche semblable à celle qui nous attend ici aujourd’hui.

It started with that 1994 effort, probably one of the first in-depth opportunities that Canadians and a joint committee had to participate in the development policy, other than the floor of the House of Commons and some very articulate speeches made in the Senate and elsewhere. It was an opportunity, I think you would agree, for Canadians of all walks of life to participate.

Having said that, most people would tend to agree that as useful a white paper as that was, it certainly was underfunded and did not allow the full development of the policy's recommendations.

Do you agree with that generally? If so, what kind of policy should we pursue now and how do you reconcile it with the availability of resources?

Mr. O'Donnell: I agree with your overall assessment of the process for the 1994 white paper, and the reality that we did not fund the paper in order to enable us to actually deliver the capabilities against the model that we described in the document. I think the process was a sound one.

It is one of the reasons that it is so important at the outset of this review that we actually frame the process adequately from the beginning. That is, base the final defence solution on clarification of our national interest and analysis of the security environment, and then drill down into the specifics of what that should be translated into by way of security and defence capabilities.

It must be a process that is owned by government. I think what happened in the 1994 white paper, it was a period of tremendous transition in military requirements in the intelligence environment. We were also going through some dramatic changes nationally in trying to reconcile them and balancing the budget. All of that to say that we early on lost focus on the actual implementation of the paper. Clearly, the most significant detrimental factor was the reality that we did not fund it from virtually day one. This time, what we have to do is get government ownership, buy-in to whatever the solution will be, and force the reality of payment for the implementation.

Senator Forrestall: Should we pursue this until such time as we have a public look at external policy?

Mr. O'Donnell: I think we must. I do not think that we can do otherwise.

Senator Forrestall: There is no point in delaying?

Mr. O'Donnell: I do not believe there is. We can make an adequate assessment to the degree that we need what the future environment will look like across this security spectrum that we used to call, the "conflict spectrum." In the event that Canada has stated an ambition to play a larger role internationally, we can define the parameters with sufficient accuracy that we can get on with the job. The most urgent requirement is for us to legitimize the defence solutions that the government wants the Canadian Forces to be able to conduct.

Senator Forrestall: Would that include, for example, the maintenance of combat-capable forces, or is it perhaps time that we should rethink that and look more at a soft array?

Cela a commencé en 1994; c'était probablement l'une des premières véritables occasions pour les Canadiens et un comité mixte de participer à la politique de développement ailleurs qu'à la Chambre des communes, et des discours très articulés ont été présentés au Sénat et ailleurs. C'était une belle occasion, vous serez d'accord, pour les Canadiens de tous azimuts de participer au processus.

Cela dit, la plupart des gens seront d'accord pour dire que malgré sa grande utilité, ce livre blanc était nettement sous-financé, ce qui a empêché la mise en oeuvre complète des recommandations stratégiques qu'il contenait.

Êtes-vous d'accord avec cela en général? Dans l'affirmative, quel type de politique devrions-nous maintenant viser et comment conciliez-vous cela avec l'accès aux ressources?

M. O'Donnell : Je suis d'accord avec votre appréciation générale du processus de 1994 qui a mené à l'adoption du livre blanc et avec le fait que nous ne l'avons pas suffisamment financé pour atteindre les objectifs du modèle décrit dans ce document. Je pense que cet effort était très valable.

C'est l'une des raisons pour lesquelles il est si important de bien préparer cet examen dès le départ. La solution de défense finale doit se fonder sur la clarification de nos intérêts nationaux et l'analyse de notre environnement sur le plan de la sécurité. Elle doit ensuite préciser comment cela se traduira concrètement dans les capacités de sécurité et de défense.

Le gouvernement doit s'approprier ce processus. Je pense que lorsque le livre blanc a été adopté, en 1994, nous traversons une grande période de transition dans les besoins militaires du milieu du renseignement. Nous vivions aussi de grands changements nationaux en essayant de concilier tout cela et d'équilibrer le budget. Tout cela pour dire que nous avons très rapidement perdu le cap sur la mise en oeuvre véritable du livre blanc. Il est clair que le plus important facteur négatif a été que nous ne l'avons pas financé, pratiquement dès le départ. Cette fois-ci, nous devons faire en sorte que le gouvernement s'approprie cet examen et qu'il adhère aux solutions qui seront trouvées pour ensuite forcer les choses afin qu'on en finance la mise en oeuvre.

Le sénateur Forrestall : Devons-nous continuer jusqu'à ce qu'il y ait véritable examen public de notre politique externe?

M. O'Donnell : Je pense qu'il le faut. Je doute que nous puissions faire autrement.

Le sénateur Forrestall : Ne devrions-nous pas attendre?

M. O'Donnell : Je pense que non. Nous pouvons évaluer avec soin le degré de sécurité dont nous avons besoin à l'avenir dans le spectre de la sécurité, que nous appelons souvent la gamme des conflits. Si le Canada affirme son ambition de jouer un rôle accru dans le monde, nous pouvons définir les paramètres de ce nous pouvons faire avec assez d'exactitude. Le plus urgent pour nous, c'est de légitimer les solutions de défense que le gouvernement veut confier aux Forces canadiennes.

Le sénateur Forrestall : Cela comprendrait-il, par exemple, le maintien de forces prêtes au combat ou serait-il peut-être temps de repenser la formule et d'envisager un modèle moins offensif?

Mr. O'Donnell: If I take you through in large blocks, these are the elements of the future capability that have to be addressed. First, looking through the prism of the spectrum of security, where at one end you have peace and stability, and then with degrees of unrest we roll through an era of deterrence, and should that fail you get into combat, combat capability, post-combat operations and stabilization, this is the general background that you make your security assessments against.

Then there are two major components of the defence solution. The first is the homeland defence, the domestic defence piece. As I indicated earlier, to me that is a continental problem as opposed to strictly a national Canadian program. You have the homeland defence piece which, through the national security policy and the formation of the new public security and emergency preparedness department, we have the beginnings of structure to be able to do that more effectively. This is the cannot-fail part of the security and defence solution. You have to be able to provide that homeland defence capability.

The second major element is the contribution to international peace and stability; the form and scale of what Canada can contribute to global stability and should that fail, to global combat capability, post-war reconstruction, et cetera. We have the two pieces; the homeland defence and the international intervention capability.

We have those two theatres if you will, homeland and abroad intervention, and then there are two major activity pieces that will govern your capability. The first of those is the surveillance and monitoring of what is going on domestically and across the planet. This is intelligence-gathering, monitoring, interaction with allies, and ensuring that you have an understanding of the global security environment. The second phase is the actual response capability to what you are monitoring.

We have the homeland defence and the international intervention capability in two different domains, one being the monitoring and the second being responding to whatever is happening.

In the homeland defence the combat capability, except in certain specialized fields, does not play a large factor. It is much more striking in the international intervention capability where you have the full continuum of operations; at the low end of conflict, other government departments policing that type of activity and, at the far end of that, you have the heavy combat operations.

We have to select the place on that continuum that Canada can add value to these international issues as they arise. In my own view, that does demand robust combat-capable forces, with interdependence amongst the land, sea and air elements. I do not think it is realistic to forecast that we would be capable of doing all the activities at the high end of the heavy-war capabilities, and that capability is best epitomized or identified by the capability of

M. O'Donnell : Pour vous donner une idée des grandes lignes, voici les éléments de la capacité future qui doivent être examinés. Premièrement, si l'on observe la situation par le prisme de la sécurité, on voit qu'il y a la paix et la stabilité à une extrémité, puis qu'il y a divers degrés d'agitation au fur et à mesure que nous entrons dans une ère de dissuasion, et si les tentatives de pourparlers échouent, on en arrive au combat, à la capacité de combat, aux opérations post-combat et à la stabilisation. C'est le contexte général en fonction duquel il faut évaluer la sécurité.

Ensuite, il y a deux grands volets à la solution de défense. Le premier est celui de la défense du territoire, de la défense nationale. Comme je l'ai déjà indiqué, j'estime que le problème est de portée continentale plutôt que strictement canadienne. Il y a la défense nationale, pour laquelle nous disposons des fondements structurels qui nous permettront d'être plus efficaces, soit la politique de sécurité nationale et le nouveau ministère de la Sécurité publique et de la Protection civile. C'est la partie infaillible de la solution de sécurité et de défense. Il faut avoir une telle capacité de défense nationale.

Le deuxième grand volet est la contribution du pays à la paix et à la stabilité internationales, la forme et la portée de la contribution que le Canada peut offrir pour assurer la stabilité internationale, et en cas d'échec, la capacité mondiale de combat, de reconstruction d'après-guerre et tout le reste. Ce sont les deux volets : la défense nationale et la capacité d'intervention internationale.

Il y a donc ces deux théâtres, si l'on veut, le territoire national et l'intervention à l'étranger, puis il y a deux grandes activités dont dépend notre capacité. La première consiste en la surveillance et l'observation des événements qui se produisent au pays et ailleurs dans le monde. C'est la collecte de renseignements, la surveillance, l'interaction avec les alliés et toutes les autres mesures prises pour comprendre la situation mondiale au chapitre de la sécurité. La deuxième activité est l'intervention en tant que telle, face à ce qu'on observe.

Nous avons une capacité de défense nationale et d'intervention internationale dans deux domaines différents, soit la surveillance et l'intervention face aux événements.

Pour la sécurité nationale, la capacité de combat n'est pas un facteur primordial, sauf dans certains domaines spécialisés. C'est beaucoup plus frappant dans la capacité d'intervention internationale, où il y a toute la gamme des opérations. D'un côté du conflit, il y a les autres ministères qui gèrent ce type d'activité, puis de l'autre côté, il y a les véritables opérations de combat.

Il faut déterminer où, dans ce continuum, le Canada peut ajouter de la valeur aux interventions internationales lorsque des conflits surgissent. À mon avis, cela exige des forces robustes et prêtes au combat, ainsi qu'une grande interdépendance entre les forces terrestres, marines et aériennes. Je doute qu'il soit réaliste d'espérer que le Canada puisse exécuter toutes les activités possibles au front en temps de guerre. Cette capacité est surtout

the United States forces, but somewhere slightly below that, where we can integrate and provide value-added combat capability, I remain committed to that requirement.

Senator Forrestall: There is \$1.5 billion earmarked by government for capital expenditures over the next few years. Would you care to comment, against your background of work with defence industries, on whether that will cope with our need for destroyer replacement and F18 replacement? Incidentally, just this past couple of days, we saw the capabilities of a new aircraft. It was unimaginable really. Whether that is a game we can play in until we have 150 million or 200 million people to pay for it, I really do not know, but in the practical sense, what we must recommend must be consistent with our understanding of what the country can afford, and what in fact will do a credible job for us.

I welcome your comments as to whether we can cope with a Sea King replacement, whether we can cope with a replacement for the Athabasca and whether we can cope with a new long-range heavy lift. You know what we want and need better than I. Do you have any comments about that?

Mr. O'Donnell: Clearly, that level of recapitalization is not adequate to actually transition the forces to the new environment.

Senator Forrestall: How far short?

Mr. O'Donnell: Without defining specific equipment sets or solutions, it will vary depending on where we decide we will be on this continuum of capability. If we plan to replace our current general capability, which is to a medium-high level of combat value-added and interoperable with our allies, it is multibillions more spread over time.

There is not any set number that you want to offer up for next year or the year after, but if we are to sustain the current level of capability that we would have if we were adequately funding the current naval capability, air capability and land capability, and to recapitalize and maintain the quality and value of those contributions, you are looking at an increase in the overall budget in the area of 30 to 40 per cent over five to six years. It would take you at least that long to make the transition.

Senator Forrestall: Short of deploying the Halifax Rifles to take on a costly aspect of homeland defence, I share your concern about the inadequacy of funding. Thank you for being with us.

Senator Banks: I want to go back to what Senator Forrestall asked. We have had misgivings about this. In fact one of our recommendations in a previous report was that before we should start looking at defence capabilities, and a review, that there should be first a review of our foreign policy. You suggest in your

incarnée par l'armée des États-Unis, mais nous pouvons intervenir à un niveau un peu inférieur et fournir une capacité de combat à valeur ajoutée. Je demeure convaincu de cette nécessité.

Le sénateur Forrestall : Le gouvernement a réservé 1,5 milliard de dollars pour des dépenses en capital au cours des prochaines années. Compte tenu de votre expérience de travail au sein des industries de défense, pouvez-vous nous dire si vous jugez que ce sera suffisant pour remplacer nos frégates et nos F-18? Incidemment, il y a quelques jours à peine, nous avons pu observer toutes les possibilités d'un nouvel aéronef. C'était véritablement inimaginable. Je ne sais vraiment pas si nous pourrions nous permettre de jouer à ce jeu avant d'avoir 150 ou 200 millions de contribuables, mais dans la pratique, ce que nous recommanderons devra s'inspirer de notre évaluation de ce que notre pays peut se permettre et de ce que nous pouvons faire en toute crédibilité.

Je me réjouis de vos commentaires quant à notre capacité de remplacer le Sea King et l'Athabasca et de nous permettre un hélicoptère de transport lourd à long rayon d'action. Vous savez mieux que moi ce que nous voulons et ce dont nous avons besoin. Avez-vous des observations à ce sujet?

M. O'Donnell : De toute évidence, ce niveau de recapitalisation n'est pas suffisant pour permettre aux Forces de faire la transition vers le nouvel environnement.

Le sénateur Forrestall : Combien faudrait-il de plus?

M. O'Donnell : Sans parler d'équipements ou de solutions en particulier, le niveau requis variera en fonction des choix que nous faisons relativement à ce continuum de capacité. Si nous prévoyons renouveler notre capacité globale actuelle, soit une capacité de combat de niveau moyen-élevé à valeur ajoutée permettant l'interopérabilité avec nos alliés, on parle de plusieurs milliards de dollars pour l'ensemble du processus.

Il n'est pas possible de donner un chiffre exact pour l'an prochain ou l'année suivante, mais si nous voulons maintenir le niveau de capacité dont nous disposerions actuellement si nous investissions suffisamment dans nos forces navales, aériennes et terrestres, tout en recapitalisant et en maintenant la qualité et la valeur de ces contributions, il faut envisager un accroissement de l'ordre de 30 à 40 p. 100 du budget global pour une période de cinq ou six ans. C'est le délai minimum qu'il vous faudra pour faire la transition.

Le sénateur Forrestall : Je n'irais pas jusqu'à déployer le régiment de Halifax pour prendre en charge l'un des aspects onéreux de la défense du pays, mais je partage vos préoccupations quant à l'insuffisance du financement. Merci de votre présence parmi nous.

Le sénateur Banks : J'aimerais revenir sur la question posée par le sénateur Forrestall. Nous avons eu nos doutes à ce sujet. En fait, nous avons notamment recommandé dans un de nos rapports de procéder d'abord à un examen de nos politiques étrangères avant de nous pencher sur nos capacités de défense. Vous laissez

remarks today that we should undertake defining national interests, including foreign affairs and economic security, et cetera. That does not fall within our purview.

This is the same question in a way that Senator Forrestall asked, but I am asking for some comfort in that you think we know enough about what Canada's foreign policy either is or ought to be for us to devise recommendations now on what our defence capabilities ought to be. Am I getting you correctly there?

Mr. O'Donnell: In the best of all possible worlds, the sequencing would be exactly as you define it and as I indicated earlier on, the clarification and identification of national interests, which then leads to a structured approach to defining the security dimension and thereby the Canadian Forces' capability. The urgency of the requirement to begin the transition demands that in the absence of that type of formulation we ought to be moving out in advance.

I am satisfied you can reach the eightieth percentile of confidence that you can forecast the capabilities that will provide value-added. That is predicated on an assessment that we are going to do the homeland security piece to the level that it needs to be done, and that we will contribute to international capabilities with a force of enough value in their operating capability, enough size that we can operate and be identified as owning a particular capability, much as we did in Afghanistan.

If you make the assumption, as certainly all recent indications are, that the government wants to increase our role and the recognition of Canada as a country of influence in international affairs, then that, by itself, defines a certain scale of contribution to be made. Whether it is a robust combat-capable force as opposed to a policing type of institution, is the only discriminator. That is a challenge.

Senator Banks: Is that not a fairly significant question?

Mr. O'Donnell: It is, but my response is that a better course for us to take is the provision of combat capable value-added operational capability. There certainly will be arguments built for the other type of capability, that Canada can contribute by being a post-stabilization policing force and focus on democratization and reconstruction. There certainly is international value in that.

Senator Banks: It cannot realistically be the kind of force you are talking about if you do not have hard, pointy-edge combat capability. Is that not true?

Mr. O'Donnell: That is true if you accept the scenario that you can be part of the force that does the stabilizing, as opposed to the post-stabilizing, absolutely. In my view we would want to retain the capability to participate in the stabilizing solution, and that

entendre aujourd'hui que nous devrions commencer par définir nos intérêts nationaux, y compris en matière d'affaires étrangères et de sécurité économique. Ces questions ne sont pas de notre ressort.

Cela revient donc à la question déjà posée par le sénateur Forrestall, mais je vous demande de nous dire si vous croyez vraiment que nous en savons suffisamment sur ce qu'est ou devrait être la politique étrangère du Canada pour pouvoir formuler dès maintenant des recommandations au sujet de la capacité de défense souhaitée. Est-ce que je vous ai bien compris?

M. O'Donnell : Dans le meilleur des scénarios, la séquence des événements correspondrait exactement à la définition que vous donnez et aux indications que j'ai fournies précédemment : la détermination des intérêts nationaux qui mènerait à une approche structurée visant à définir l'aspect sécurité et, partant, la capacité requise pour les Forces canadiennes. Comme il est urgent de procéder à la transition, il convient d'aller de l'avant sans qu'une telle base n'ait pu être établie.

Je suis persuadé que vous pouvez atteindre le niveau de confiance de 80 p. 100 requis pour prévoir les capacités qui offriront une valeur ajoutée. Je m'appuie ici sur la prémisse que nous allons assumer nos responsabilités en matière de sécurité intérieure au niveau requis et que notre capacité opérationnelle nous permettra de contribuer de façon adéquate aux forces internationales, et ce, dans une mesure suffisante pour que nos actions permettent de faire valoir notre capacité particulière, comme ce fut notamment le cas en Afghanistan.

Si vous vous fondez sur l'hypothèse voulant que le gouvernement souhaite, comme tout semble l'indiquer récemment, accroître le rôle et la reconnaissance du Canada en tant que pays d'influence sur la scène internationale, cela suffit pour déterminer le niveau d'investissement à consentir. Reste alors seulement à décider si l'on souhaite compter sur une force robuste et apte au combat ou une institution davantage axée sur le maintien de l'ordre. C'est la principale question à se poser.

Le sénateur Banks : N'est-ce pas une question très importante?

M. O'Donnell : Tout à fait, mais je dirais qu'il est préférable pour nous de pouvoir compter sur une capacité opérationnelle apte au combat et à valeur ajoutée. Il y aura certes des arguments en faveur de l'autre option voulant que le Canada puisse apporter sa contribution à titre de force de maintien de l'ordre après le processus de stabilisation en mettant l'accent sur la démocratisation et la reconstruction. Il est bien certain qu'il s'agirait là d'une contribution valable du point de vue international.

Le sénateur Banks : On ne peut pas réalistement envisager le type de forces dont vous parlez sans pouvoir compter sur une véritable capacité de combat à la fine pointe de la technologie. Êtes-vous d'accord?

M. O'Donnell : C'est vrai pour autant que vous acceptiez le scénario voulant que vous puissiez faire partie des forces qui procèdent à la stabilisation, plutôt qu'aux interventions suivant cette stabilisation. Selon moi, il serait bon que nous conservions

does require a robust combat-capable force. That is, by the way, what we do and what our historical traditions have enabled us to do.

Senator Banks: You are right. We have to rush in to fill the gap. We must do that because it is long past due, but I am terribly concerned that we do not go; ready, fire, aim. That is backwards.

My second question has to do with your later interest and the objectivity that you bring to this question as a result of your involvement now with defence industries. In the past, this committee has made visits to respective aspects of the Canadian Forces and has been given reasons for concern about the acquisition process, the procurement process. We have heard both ends of the stick; that it is important for economic and other reasons that we should design and build the things that the forces need in Canada. We have done some of that with great success.

We have also heard that we would obtain great efficiencies by buying "off the shelf" from people who are much bigger than we are and, therefore, taking advantage of huge economies of scale. What should we do?

Mr. O'Donnell: First of all, if at some time I am making an observation that is reflecting the defence industries' view I will state that. Primarily, I am giving you my professional opinion on the future requirements, et cetera.

Senator Banks: We rely heavily on your objectivity.

Mr. O'Donnell: Thank you for that. You have asked several sub-questions inside this larger one. As an association, and, indeed in my own professional capacity and as a consultant, I do not think you would find our industry driving the government towards uneconomic proposals for acquisition. We would never argue that we have to build everything here in Canada because there is a factor of scale, and if you are not producing enough, the economic case is not there.

We would argue for, and have been supportive of, offshore procurements that have an economic benefit returned to Canada. We do that through what we call the Industrial and Regional Benefit (IRB) Programs. We do not want to distort natural economic business cases. We would argue that you should have this benefits package and, in addition to that, you should be able to support the capabilities that you are buying.

Our support and arguments are all predicated on business cases, the economics of it. If we are on the margin and we think we can sustain a certain long-term capability industrially, then we would argue that you do it internally. However, we would not distort the normal marketplace to do that.

les moyens de participer au processus de stabilisation et nous avons besoin pour ce faire d'une force robuste et apte au combat. Je vous préciserais que c'est ce que nous faisons actuellement et que nos traditions nous ont toujours amenés à le faire.

Le sénateur Banks : Vous avez raison. Nous devons faire rapidement le nécessaire pour combler nos lacunes. Nous devons agir parce que nous avons beaucoup trop tardé, mais j'ai terriblement peur que nous adoptions l'approche : prêt, feu, en joue. Ce serait mettre la charrue devant les bœufs.

Ma deuxième question concerne vos intérêts récents et l'objectivité que vous allez apporter dans ce dossier en raison de votre rôle actuel au sein des industries de la défense. Au fil des ans, notre comité s'est intéressé aux différents aspects des Forces canadiennes et a été mis au fait de certains motifs de préoccupation relativement au processus d'acquisition, au processus d'approvisionnement. Nous avons eu droit aux deux côtés de la médaille : qu'il est important, pour des raisons économiques notamment, que nous concevions et construisions au Canada les équipements dont les Forces ont besoin. Nous l'avons partiellement fait avec énormément de succès.

Certains nous ont également parlé des importants gains d'efficacité que nous pourrions réaliser en achetant des équipements « standard » de producteurs beaucoup plus importants que nous qui profitent, par conséquent, d'énormes économies d'échelle. Que devrions-nous faire?

M. O'Donnell : Tout d'abord, je veux préciser que s'il m'arrive de formuler une observation reflétant le point de vue des industries de la défense, je vous l'indiquerai. Sinon, c'est de mon opinion professionnelle concernant nos besoins futurs dont je vous fais part.

Le sénateur Banks : Nous comptons beaucoup sur votre objectivité.

M. O'Donnell : Je vous en remercie. Votre question comporte plusieurs sous-questions. Je ne crois pas qu'il soit dans l'intention de l'association que je représente ni dans la mienne, à titre de professionnel et de consultant, d'inciter le gouvernement à donner suite à des propositions d'acquisition qui ne seraient pas justifiées du point de vue économique. Nous ne soutiendrons jamais qu'il faut tout construire ici au Canada parce qu'il y a une question d'économie d'échelle qui fait que la justification économique n'est pas là pour un pays qui ne produit pas suffisamment.

Nous serions plutôt en faveur, et nous avons déjà exprimé notre soutien à cet égard, des acquisitions à l'étranger lorsque cela procure un avantage économique au Canada. Nous faisons cela dans le cadre de ce que nous appelons le Programme de retombées industrielles et régionales. Nous ne voulons pas fausser les analyses de rentabilisation économique. Nous dirions donc qu'il faut pouvoir compter sur cet avantage économique en plus d'être en mesure d'assurer le maintien des capacités ainsi acquises.

Notre soutien et notre argumentation s'appuient dans tous les cas sur les aspects économiques de différentes analyses de rentabilité. Si nous sommes à la limite et si nous croyons notre industrie en mesure de soutenir une certaine capacité à long terme, alors nous serions en faveur d'une production au pays. Cependant, nous n'irions pas jusqu'à fausser le fonctionnement normal du marché pour ce faire.

Senator Banks: All things being equal we should buy Canadian but if not, it is all right, in the view of your association, to go outside?

Mr. O'Donnell: Yes. When it does not make economic sense, we would go outside.

Senator Cordy: Mr. O'Donnell, I was interested in your answer to the procurement. In fact, that was going to be one of my first questions because certainly we have heard both sides of the issue from people who have appeared before us.

You mentioned that the federal government must own the review's outcome. You touched on this when you were speaking with Senator Forrestall and you said that whatever agreements we come to it must be funded from the beginning. Could you expand on what you mean?

Mr. O'Donnell: The consequence of the process in all of the dynamics related to the immediate aftermath of the 1994 White Paper on Defence meant that it was rather stillborn. We had a reasoned process to define the capability. Circumstances were changing so rapidly that we never did actually accept that as the capability model, if you will. Certainly, we would not have developed the model we did, had we been aware that we would see the massive reductions in funding that were going to occur. Some of that we forecast because it was let known to us that there would be reductions. We partially tried to compensate for that by making reference to the opportunities for the off-the-shelf, accepting the good-enough as opposed to the perfect, and a substantial increase in commercial support but even all of those activities were not enough. We lost the focus on the paper and the funding was never adequate to actually deliver it.

This time I am suggesting that you are better not to go through the process if you are going to put it on a shelf or lob it across to DND and say, that is your problem now. If we are saying that the Canadian Forces have to be capable of providing this type of value-added capability for international operations, then the Canadian Forces comes back and defines this is what it takes by way of land, sea, air capabilities, surveillance and all of the interaction of intelligence agencies. This is what it takes; this is what it will cost. In fact, this has all been done up front. You present the government with options, hopefully, and it picks one that it believes is consistent with the national interest and that it is willing to pay for.

Senator Cordy: When we look back, the reality is that when these things were not being carried through and when the funding was cut from the military, aside from the people directly involved in the military, the general public really did not raise a hue and cry about that. The reality is that since 9/11, people are indeed becoming, I believe, more complacent and saying it is over and done with and do we really have to spend that much money on

Le sénateur Banks : Toute chose étant égale par ailleurs, nous devrions acheter des produits canadiens mais, sinon, il n'y a rien de mal, selon votre association, à acheter à l'étranger.

M. O'Donnell : Tout à fait. Lorsqu'il n'est pas logique du point de vue économique de produire au Canada, il est préférable d'acheter à l'étranger.

Le sénateur Cordy : Monsieur O'Donnell, j'aimerais en revenir à votre réponse concernant les approvisionnements. En fait, ce devait être une de mes premières questions parce qu'il ne fait aucun doute que nous avons eu droit aux deux côtés de la médaille de la part des témoins qui nous ont visités.

Vous avez indiqué que le gouvernement fédéral dans son ensemble doit donner suite aux résultats de l'examen. Vous en avez parlé lorsque vous répondiez au sénateur Forrestall en soulignant que, quelles que soient les ententes qui interviendront, le financement requis devra être là dès le départ. Pourriez-vous préciser ce que vous entendiez par là?

M. O'Donnell : L'ensemble des dynamiques en jeu au moment où le Livre blanc sur la défense de 1994 a été rendu public a fait en sorte que cette initiative n'a pas vraiment pu voir le jour. Nous disposions d'un processus éclairé pour déterminer les capacités requises. Les circonstances ont changé si rapidement que nous n'avons jamais vraiment adopté ce document à titre de modèle de capacité, si vous me permettez. Il est bien certain que nous n'aurions pas élaboré un tel modèle si nous avions su que le financement allait faire l'objet de réductions aussi draconiennes. Nous avons seulement pris en compte une partie de ces réductions parce qu'on nous avait dit qu'il y en aurait. Nous avons essayé de compenser partiellement ces réductions en cernant les possibilités d'acquisition de produits standard, nous contentant du satisfaisant à défaut du parfait, et en nous appuyant sur une augmentation considérable du soutien commercial, mais toutes ces mesures n'ont pas été suffisantes. Nous avons perdu de vue les objectifs établis dans le Livre blanc et le financement n'a jamais été suffisant pour permettre vraiment sa mise en œuvre.

Je suggérerais cette fois-ci que vous ne vous engagiez pas dans un tel processus si c'est pour finir par mettre le projet sur une tablette ou le renvoyer au MDN en lui disant de se débrouiller avec. Si nous décidons que les Forces canadiennes doivent être en mesure d'offrir une telle capacité à valeur ajoutée pour les opérations internationales, alors c'est aux Forces canadiennes qu'il incombe de définir les exigences à remplir du point de vue des capacités terrestres, marines et aériennes, de la surveillance et de l'ensemble des interactions entre les agences de renseignement. Voilà ce qu'il nous faut; voici ce qu'il en coûtera. En fait, tout cela doit être déterminé dès le départ. Dans la mesure du possible, vous présentez des options au gouvernement et il choisit celles qu'il estime correspondre le mieux à l'intérêt national et à sa capacité de payer.

Le sénateur Cordy : En rétrospective, on constate que lorsque ces initiatives n'ont pas été mises en œuvre et lorsque le financement des Forces armées a été réduit, on ne peut pas dire, si l'on fait exception des personnes directement concernées, qu'un tollé se soit élevé dans la population en général à ce sujet. En réalité, les gens deviennent, selon moi, de plus en plus complaisants depuis le 11 septembre en se disant que tout ça est

military? The priorities in the last election were issues like health care, child care, and education. The military was not in the forefront and minds of the general public.

If we are to take hold of a review and carry through on the recommendations of a review, politics being what it is, if you have the population behind you and pushing that agenda, then in fact politicians will react to that. How do we get the public to get rid of the complacency and say that, indeed, defence issues should be a priority among Canadians?

Mr. O'Donnell: I would state a very personal opinion here. Fundamentally, I believe that security and defence are really leadership issues. I do appreciate it makes it much easier for a government to take a stance if they have the massive groundswell of public opinion behind it. Because peace, stability, economic development, and social ease are all subsets to security, security is a primordial responsibility of government. It is up to the government to actually lead the debate as opposed to responding to what they perceive as the public mood.

If I were to offer a criticism of the Canadian public, it is simply that if we all understand how urgent security and defence are, as part of government policies and priorities, then why do we not insist on very explicit, defined, explained, approaches to security and defence by governments, particularly during elections? The population is influenced by a whole variety of other factors. They also, I believe, make the assumption that because the government keeps telling me they understand that security is a primordial function of government, that somehow or other it is being looked after. Fundamentally, they are doing what they really believe basically they have to do, and so we can deal with these, we can pressure for these other issues.

The expectation is the government will be looking after my security, because that is what they say is their primordial function. I keep turning this back on to the government. They are in the position to do the global assessments of national interest. They are in the position to acquire the intelligence forecasts, the estimates on the future options for China, for Russia, how the international global blocks will be forming, how an asymmetrical conflict could be developing. In my view, it is the government that should be leading, as opposed to following, the whole debate on what the security capability has to be.

The Chairman: Your suggestion is that political leadership is lacking and that it is the responsibility of political leaders on this particular issue to get out in front and say, "Follow me." Clearly, that has not been happening.

maintenant derrière nous et en se demandant si nous devons vraiment dépenser autant pour nos forces militaires. Les dossiers prioritaires au cours de la dernière campagne électorale ont été ceux de la santé, de la garde d'enfants et de l'éducation. La question militaire n'était pas au cœur du débat et ne faisait pas partie des préoccupations du public.

Si nous devons prendre en charge un examen et assurer le suivi de ses recommandations, la politique étant ce qu'elle est, le soutien de la population et les pressions qu'elle exercera pour faire avancer le dossier inciteront les politiciens à emboîter le pas. Mais comment faire pour que les gens cessent de se montrer aussi complaisants et en viennent à considérer que les questions liées à la défense devraient être considérées comme prioritaires pour les Canadiens?

M. O'Donnell : Je vais me permettre une opinion très personnelle à ce sujet. À la base, j'estime que la sécurité et la défense sont en fait des questions de leadership. Je suis conscient qu'il est beaucoup plus facile pour un gouvernement de prendre position lorsqu'il peut se laisser porter par la gigantesque lame de fond de l'opinion publique. Parce que la paix, la stabilité, le développement économique et le bien-être social sont autant d'aspects de la sécurité, celle-ci est l'une des responsabilités premières du gouvernement. C'est le gouvernement qui devrait donc diriger le débat, plutôt que de simplement réagir en fonction de sa perception de l'opinion publique.

Si je pouvais oser une critique à l'endroit de la population canadienne, je dirais simplement que si nous comprenons tous à quel point la sécurité et la défense revêtent un caractère d'urgence au sein des politiques et des priorités gouvernementales, alors pourquoi n'insistons-nous pas, surtout durant les campagnes électorales, pour que les gouvernements adoptent des approches très explicites, définies et détaillées en la matière? La population subit l'influence d'un large éventail d'autres facteurs. Je suppose que les gens se disent également que comme le gouvernement ne cesse de leur répéter qu'il comprend bien que la sécurité et la défense font partie de ses fonctions premières, il doit bien y avoir quelqu'un qui s'en occupe d'une manière ou d'une autre. En fait, les gens se convainquent que le gouvernement s'acquitte de ces fonctions qu'il estime fondamentales, ce qui les amène à plutôt faire pression en vue de faire avancer d'autres dossiers.

La population s'attend donc à ce que le gouvernement s'occupe de sa sécurité, parce que le gouvernement déclare que c'est là son rôle premier. Je ne peux faire autrement que de renvoyer cette responsabilité au gouvernement. C'est lui qui est en mesure de faire des évaluations globales de l'intérêt national. Il peut s'appuyer sur les prévisions des services de renseignement, les estimations quant aux options futures pour la Chine et pour la Russie, quant à la façon dont les blocs mondiaux vont se constituer et à la manière dont un conflit asymétrique pourrait émerger. À mon avis, c'est le gouvernement qui devrait mener tout le débat sur les capacités nécessaires en matière de sécurité, plutôt que de suivre la parade.

Le président : Vous laissez donc entendre qu'il y a un manque de leadership politique et que ce sont nos dirigeants qui devraient prendre les devants dans ce dossier en invitant tout le monde à les suivre. De toute évidence, ce n'est pas ce qui s'est produit.

What advice do you have to the political leaders when they are getting out front in terms of how they should explain it to the average Canadian? How do you explain to the baker in Winnipeg or to the automaker in Windsor what they should be concerned about? The average Canadian, if I may, seems to sit there and say, "We have a big ocean in the west, a big ocean in the east, a lot of snow in the north, and a friend in the south. So what is my problem?" Average Canadians are pretty intelligent about this, do not appear to see much vulnerability right now and do not necessarily see how their involvement or additional expenditures would result in having a better life.

How would you advise these political leaders that have been missing the boat? In your response to Senator Cordy, you suggested we could solve it all if we got a few politicians off the dime and doing their job; help these guys out or gals out. What would you have them say?

Mr. O'Donnell: I am being very careful with my language. I am not trying to isolate any particular government or period of time.

The Chairman: It has been a problem for a long time.

Mr. O'Donnell: Yes, it has, and it is not unique to Canada. The reality is that the population is intelligent enough to make assessments and to make judgments, but it must be an informed public. The difficulties associated with all of the analysis that must go on and then the trade-off in the national-interest matrix that has to happen, in my view, are analyses, discussions and decisions to be taken by the government leadership and explained. Perhaps you can offer options, if you will.

I am suggesting that the cabinet, the Prime Minister and the government leadership have to seize the initiative, identify the various scenarios and then explain their rationale for the particular course of action they take. The Canadian public will understand that. Frequently, the Canadian public becomes confused because of the different messages that different associations and parties might present. There is such an enormity of difference in the types of approaches that are taken, that, without that overall architecture as to what the actual situation is and how that decision will be undertaken, it is understandable that the population would rather focus on other aspects.

Let me go back to what I said earlier. There is an innate assumption that the government will look after my security as a baseline, so if the government is not demanding additions, we probably do not need them. I do not think there is a magic answer. We have to raise the level of information that is available to the Canadian public, but clearly, when we are at the stage in our assessment of what Canada's role will be internationally over the next decades, the initiative has to come from the centre.

Senator Forrestall: Speaking with your industry hat, do we have the capability to build in this country those technological advances that we have identified as being the wherewithal that we

Que pourriez-vous conseiller aux leaders politiques quand à la façon dont ils devraient expliquer le dossier au Canadien moyen? Comment expliquer au boulanger de Winnipeg ou à la travailleuse de l'automobile de Windsor ce qui devrait les préoccuper? Le Canadien moyen, si vous voulez mon avis, semble rester bien tranquille et se dire : « Nous avons un grand océan à l'ouest, un grand océan à l'est, beaucoup de neige dans le nord, et un bon ami au sud. Alors quel est le problème? » Le Canadien moyen a une vision très nette de la question; il ne semble pas vraiment considérer qu'il y a vulnérabilité actuellement et ne voit pas nécessairement comment sa contribution ou des investissements additionnels pourraient lui procurer une vie meilleure.

Que conseilleriez-vous à ces leaders politiques qui ont manqué le bateau? Dans votre réponse au sénateur Cordy, vous laissez entendre que nous pourrions régler le problème si nous arrivions à inciter quelques politiciens à passer à l'action et à faire leur travail. Donnez-leur donc un coup de main. Qu'est-ce que vous leur conseilleriez de dire?

M. O'Donnell: Je fais bien attention à mes mots. Je ne veux surtout pas cibler un gouvernement ou une période en particulier.

Le président: C'est un problème qui existe depuis belle lurette.

M. O'Donnell: Oui, et pas seulement au Canada. Les gens ont toute l'intelligence voulue pour évaluer la situation et porter des jugements, mais il faut que le public soit mieux informé. Le problème c'est que toutes les analyses devant être effectuées et tous les compromis qui doivent être faits sur la matrice des intérêts nationaux sont, à mon avis, autant d'analyses, de discussions et de décisions qui relèvent du leadership du gouvernement et doivent être expliquées par lui. Peut-être pouvons-nous proposer des options, si c'est ce que vous désirez.

À mon avis, le Cabinet, le premier ministre et les leaders gouvernementaux doivent prendre en charge l'initiative, déterminer les différents scénarios possibles puis expliquer les motifs pour lesquels ils ont opté pour une approche en particulier. Les Canadiens comprendront. Souvent, la population canadienne devient un peu confuse en raison des différents messages que peuvent lui communiquer les différentes associations et parties en cause. Il y a un écart tellement prononcé entre les types d'approches adoptées que, sans ce portrait structuré de la situation et de la teneur du processus décisionnel, il devient compréhensible que les gens s'intéressent davantage à d'autres dossiers.

Permettez-moi de revenir à ce que j'ai dit tout à l'heure. Les gens présument au départ que le gouvernement s'occupera de leur sécurité, alors si le gouvernement demande des investissements additionnels, il est probable qu'on en ait effectivement besoin. Je ne crois pas qu'il existe de solution miracle. Il faut mettre davantage d'information à la disposition de la population canadienne, mais il est bien évident qu'au moment où nous cherchons à définir le rôle que devrait jouer le Canada à l'échelle internationale au cours des prochaines décennies, l'initiative doit venir du centre.

Le sénateur Forrestall: En tant que représentant de votre industrie, pouvez-vous nous dire si nous avons la capacité de construire au Canada ces équipements novateurs dont nous

need to be helpful and useful? Can we do it here in Canada, or are we in a position now, where, in order to enjoy Canadian benefit, we have to import foreign technology?

Mr. O'Donnell: It is a combination. We have some excellent capabilities, for example, communication systems and integration. We are probably world leaders in underwater acoustics. In some areas, we have international leadership and renowned expertise. In other areas, there are things we do not do. We do not build tanks or radars. There is not enough volume of activity to sustain an industrial base activity.

Senator Forrestall: Does that include shipbuilding?

The Chairman: Senator Forrestall, these are not supplementary questions. It is a second round you are after. The question was how to motivate the public from Senator Cordy, but we have you down for the second round.

Senator Forrestall: Sneak the answer in!

The Chairman: Senator Cordy, you have the floor.

Senator Cordy: What do you think about removing combat capabilities from the military, for example, CF-18s? I have heard recently that for future military needs, perhaps, we do not need submarines. Should we continue to have everything we have currently?

Mr. O'Donnell: You have heard me argue the case earlier on. We have to maintain robust combat-capable forces. Looking to the future, certainly, we will see many differences in how we deliver specific effects. We may not have the same technologies engaged in the future as we do now to deliver a weapon to a site with a certain degree of precision. One has to focus on the final effect of that combat capability, defensive and offensive, and look to the future technologies to determine how those could be achieved, and how that capability fits into the overall recapitalization and force modelling.

Starting with the assumption that combat-capable forces are something that Canada should maintain, because they provide added value to the stabilization capability and deterrence, it then becomes a matter of the capabilities and the technologies that are evolving that fit our model, which would be a modest but capable future force. It then has to be bound with the realities of the budget, so it will be all about prioritization.

If we accept that Canada will have a higher profile in international intervention operations, and we will be capable of sustaining 2,500 to 3,000 soldiers abroad with the required air and naval capabilities to sustain them, we have to determine which comes first, and then build the funding priorities on that priority model.

First, we define what it is, and I would argue that we want to maintain combat capability. Then we look to what will provide

devons nous doter pour pouvoir jouer un rôle utile? Est-ce que cela peut se faire au Canada ou devons-nous importer ces technologies de l'étranger si nous voulons que le Canada en profite?

M. O'Donnell : C'est une combinaison des deux. Nous disposons d'excellentes capacités, par exemple pour les systèmes de communication et l'intégration. Nous sommes probablement les chefs de file mondiaux en matière d'acoustique sous-marine. Dans certains secteurs, nous sommes des leaders internationaux et notre expertise est reconnue. Dans d'autres secteurs, il y a des choses que nous ne faisons pas. Nous ne construisons pas de chars d'assaut ni de radars. Il n'y a pas assez de volume pour maintenir de telles activités industrielles.

Le sénateur Forrestall : Est-ce également le cas pour la construction navale?

Le président : Sénateur Forrestall, nous n'en sommes pas aux questions supplémentaires. C'est une deuxième série de questions que vous voulez. Le sénateur Cordy a demandé de quelle façon on pouvait obtenir le soutien du public, mais vous êtes inscrit pour la deuxième série d'interventions.

Le sénateur Forrestall : Répondez discrètement!

Le président : Sénateur Cordy, la parole est à vous.

Le sénateur Cordy : Que pensez-vous de réduire la capacité de combat des militaires, par exemple, des CF-18? J'ai entendu dire récemment que nous n'avons peut-être pas besoin de sous-marins pour nos besoins militaires futurs. Devrions-nous maintenir tout ce que nous avons actuellement?

M. O'Donnell : Vous m'avez entendu en parler plus tôt. Nous devons maintenir des forces aptes au combat. Dans l'avenir, nous aurons sûrement bien d'autres moyens de faire les choses. Nous n'aurons peut-être pas besoin des mêmes technologies qu'aujourd'hui pour acheminer des armes avec un certain degré de précision. Il faut s'intéresser à la capacité de combat, défensive et offensive, que nous voulons, voir comment utiliser les technologies de l'avenir et déterminer comment atteindre cette capacité par la restructuration et la modélisation des forces.

En partant du principe que le Canada doit maintenir des forces aptes au combat, parce qu'elles procurent une valeur ajoutée à la capacité de stabilisation et de dissuasion, il reste à adapter la capacité et les technologies à notre modèle de forces aptes au combat mais modestes. Il faudra tenir compte de la réalité budgétaire et établir des priorités.

Si nous voulons que le Canada joue un rôle de premier plan dans les opérations internationales et puisse maintenir 2 500 à 3 000 soldats à l'étranger avec l'équipement aérien et naval nécessaire, il faudra déterminer ce qui compte le plus et établir ce qu'il faut financer en priorité à partir de ce modèle.

D'abord, nous définissons nos besoins, et je soutiens qu'il faut maintenir la capacité de combat. Puis, nous déterminons

the best capability, and it will be modest still, but it will be value-added; work the model as to how to get there, and then prioritize the funding to get the high-value capabilities first.

Senator Atkins: I will follow along on Senator Forrester's question. Can you give me examples of military equipment we can manufacture in this country economically that we could not get elsewhere for less cost?

Mr. O'Donnell: Part of that answer is related to the type of industrial relationships that you are working with. If, for example, we have determined that in the future we will need a certain capability in a vehicle or in a truck, by way of illustration, which we do, whether or not we produce that truck in Canada is based on the pure economics of the business case. If it will cost us twice as much to establish a factory to go into a limited production, which is not sustainable, then we would not do it.

If, however, your buy becomes part of a larger international buy and you strike a relationship with a U.S. or U.K. producer, for example, and in order to provide a global capability the producer is willing to set up production in Canada, which then makes it economic because you have a higher volume, you go ahead and make that decision. The decision is made on pure business-case merits, which is what businessmen do.

We have had a great influx of European countries coming to Canada to establish footprints. Boeing, L-3 and Raytheon are looking at expanding operations in Canada, predicated on either production or support capabilities in Canada. The market is not just domestic; it is continental and global. When these decisions are taken, it is a simple numbers exercise as to how many and how much and whether we can produce it at a competitive price.

Some things we do and others we do not. We do extremely well in some products and services that we can sell internationally. In others, we do not even attempt to do the actual production but we do the support.

Senator Atkins: Do we sell them internationally?

Mr. O'Donnell: Yes, we do. One of our general success stories is General Dynamics, which builds radio systems that they just sold through Bowman to the United Kingdom. We are certainly experts at integration. General Dynamics Land Systems produces the light armoured vehicle in London, which is a central production point for an international market.

There are many of these and there are niche sectors. Oerlikon, for example, does massive exercises in systems integration, as does Lockheed. There are a wide variety of capabilities.

I would focus on the fact that we do not do this to force distortions in the procurement process. Those business decisions are taken on the pure economics of the competitive marketplace.

Senator Atkins: Since the white paper in 1994, the government has basically flat-lined its budget for national defence. It has only been in the last year or so that there has seemed to be some increase in addressing the demand for upgrading equipment.

comment bien la maintenir, même si elle sera modeste, parce qu'elle sera à valeur ajoutée, et nous mettons au point le modèle nécessaire en déterminant les priorités de financement pour obtenir les meilleurs résultats.

Le sénateur Atkins : Pour faire suite à ce que le sénateur Forrester a demandé, pouvez-vous me donner des exemples de matériel militaire que nous pouvons fabriquer ici à bon prix et que nous ne pourrions pas nous procurer ailleurs à moins cher?

M. O'Donnell : Cela dépend en partie des relations industrielles que nous établissons. Si, par exemple, nous avons décidé qu'il va nous falloir tel véhicule ou tel camion, c'est uniquement une étude de rentabilité qui va déterminer si nous allons le fabriquer au Canada. Si cela nous coûte deux fois plus cher de construire une usine pour en faire une production limitée, ce qui n'est pas viable, nous n'allons pas nous lancer là-dedans.

Si, par ailleurs, ce que vous achetez est un produit que d'autres pays du monde recherchent et que vous créez des liens avec un producteur américain ou britannique qui est prêt à ouvrir une usine au Canada qui sera rentable en raison d'un volume plus élevé, vous pouvez décider de le faire. Cette uniquement une étude de rentabilité qui permet d'en décider, comme les gens d'affaires en font.

Il y a beaucoup de pays européens qui viennent au Canada pour établir des bases. Boeing, L-3 et Raytheon veulent étendre leurs activités au Canada, en fonction des capacités de production ou de soutien au Canada. Le marché n'est pas seulement intérieur, mais continental et mondial. Pour prendre ces décisions, il faut faire des calculs et déterminer si nous pouvons fabriquer des produits en quantité suffisante et à un prix concurrentiel.

Parfois c'est le cas, et parfois ça ne l'est pas. Il y a certains produits et services que nous pouvons vendre dans le monde avec beaucoup de succès. Dans d'autres cas, nous n'essayons même pas de les fabriquer, mais nous assurons le soutien.

Le sénateur Atkins : Les vendons-nous sur la scène internationale?

M. O'Donnell : Oui. Un exemple de réussite au Canada est General Dynamics, qui construit des systèmes radio qu'elle vient de vendre au Royaume-Uni par l'entremise de Bowman. Nous sommes assurément des experts de l'intégration. General Dynamics Land Systems fabrique le véhicule blindé léger à Londres, qui est un centre de production pour le marché international.

Il y en a beaucoup comme elle et il y a des créneaux. Oerlikon, par exemple, fait beaucoup d'intégration de systèmes, comme Lockheed. Il y a toutes sortes de domaines.

J'insiste sur le fait que nous ne voulons pas créer de distorsion dans le processus d'acquisition. Ces décisions commerciales sont prises uniquement en fonction des répercussions économiques sur le marché concurrentiel.

Le sénateur Atkins : Depuis la publication du Livre blanc en 1994, le gouvernement a réduit son budget pour la défense nationale. C'est seulement depuis à peu près un an qu'il semble l'augmenter un peu parce qu'il faut moderniser l'équipement.

Do you think it is possible that we can catch up from 1994 to provide the kind of equipment necessary for a general capability? Do you think we could ever do that?

Mr. O'Donnell: I think we can, but it will take commitment and dollars. I would not go back to the 1994 model. We are attempting to look to the future and come up with a forecast of how we will get to this new force structure that I have been talking about.

I think the government would argue in absolute terms that they have over the last two or three budgets provided incremental funding to the Department of National Defence, and there is a promise that there will be more coming, certainly at a minimum to fund the additional 5,000 regulars and 3,000 reservists in the near term.

However, it has not been enough to forestall the deterioration in the capability of the executives in the department who are trying to manage in this rather desperate cash flow situation, and certainly of the field troops who are still delivering extremely effectively what we are tasking them to do.

Yes, it is recoverable. I am not one of those who believes it is hopeless. It will require an injection of sustainment money and then a period, based on the outcome of the review process and the determination of what we will do, of substantial injection of ramp-up money to get into the next cycle.

It is doable. I am not one of those who would suggest that the air force and the army will be gone in X number of years and the whole situation is irredeemable. I do not agree with that at all. It will take a massive injection of funding, but primordially it must be based on an assessment of what we want the Canadian Forces to do for us in the longer term.

Senator Atkins: The problem is persuading the Canadian public that they should support the injection of funds required to bring the military up to the level it should be at.

Mr. O'Donnell: We have to make it clear to the Canadian public that the Canadian Forces has to be capable of contributing to international operations at the same time as improving our domestic defence capability. We will concede that we have let the capability erode, but we have to make it clear to the Canadian public that we cannot let it deteriorate further. We have to take it back to, at minimum, the level at which we were able to operate a decade ago, and perhaps even move forward. I think the Canadian public would accept that reality if it were articulated with the right focus.

Our security is dependent on global security. Our domestic security is dependent on continental security. We can do one of two things. We can withdraw and hope that disaster does not strike; rely on someone else to look after us; or we can, as a relatively wealthy nation, have the ambition to play a role in the world as a moderating force, as a proponent of international solutions to democratization, et cetera. If we are to achieve that ambition, it will cost money. We see turmoil every day on the television, and the full likelihood is that this will continue. What will the defence and security environment be in the next 20 or 30 years? Will we be passive, sit back and wait to see what happens, or will we aggressively participate in ensuring that we can control the future environment?

Pensez-vous qu'il est possible de rattraper le retard enregistré depuis 1994 pour garantir le matériel nécessaire à une capacité générale? Pensez-vous que nous pourrions jamais le faire?

M. O'Donnell : Je pense que oui, mais il faudra prendre des engagements et prévoir des fonds. Je ne reviendrais pas au modèle de 1994. Il faut regarder vers l'avenir et déterminer comment élaborer la nouvelle structure dont j'ai parlé.

Je pense que le gouvernement dirait avoir accru, en chiffres absolus, le financement du ministère de la Défense depuis deux ou trois budgets, et il s'est engagé à l'augmenter encore, sûrement pour financer au moins l'ajout de 5 000 membres de la force régulière et de 3 000 réservistes à court terme.

Cependant, ce n'est pas assez pour empêcher de se détériorer la capacité des cadres du ministère qui essaient de gérer malgré une situation financière très difficile et celle des troupes sur le terrain qui accomplissent extrêmement bien ce qu'on leur demande de faire.

Oui, on peut rattraper le retard. Je ne suis pas de ceux qui croient que la situation est désespérée. Il va falloir prévoir du financement de maintien et, compte tenu de ce qu'on déterminera de faire à la fin du processus d'examen, faire des injections importantes et progressives d'argent jusqu'au prochain cycle.

C'est faisable. Je ne pense pas que l'aviation et l'armée vont disparaître dans tant d'années et que toute la situation est irrévocable. Je ne suis pas d'accord avec cela du tout. Il faudra investir beaucoup d'argent, mais il faut avant tout évaluer ce que nous voulons que les forces canadiennes fassent pour nous à plus long terme.

Le sénateur Atkins : Le problème, c'est qu'il faut persuader la population canadienne de la nécessité d'investir pour relever le niveau de l'armée.

M. O'Donnell : Il faut indiquer clairement à la population canadienne que les forces armées doivent à la fois pouvoir participer aux missions internationales et mieux assurer la défense de notre pays. Il est vrai que nous avons laissé la capacité se détériorer, mais il faut bien faire remarquer à la population canadienne qu'elle ne peut pas se détériorer davantage. Il faut, à tout le moins, relever son niveau à ce qu'il était il y a une dizaine d'années et peut-être même l'améliorer. Je pense que les Canadiens accepteraient la situation si on la leur expliquait correctement.

Notre sécurité dépend de la sécurité mondiale, et notre sécurité nationale de la sécurité continentale. Deux choses sont possibles. On peut se retirer et espérer qu'il n'y ait pas de désastre; se fier sur d'autres pour nous protéger; ou nous pouvons, en tant que nation assez riche, espérer jouer un rôle dans le monde comme force de modération, comme partisan de solutions internationales à la démocratisation, etc. Pour atteindre cet objectif, il faudra de l'argent. Nous voyons tous les jours à la télévision qu'il y a des conflits dans le monde, et la situation ne devrait pas changer. Quel sera le contexte de la défense et de la sécurité dans 20 ou 30 ans? Allons-nous attendre passivement de voir ce qui se passe, ou allons-nous agir énergiquement pour nous assurer d'exercer une influence sur le monde de demain?

If it is expressed in those terms, I think that the Canadian public will accept that we have to take a substantial slice off the top before we get into the social programs and the other funding priorities that governments have. We need this insurance policy, but it is more than that. I believe it is a national obligation to do more. We are a major beneficiary of stability. We are a trading nation, and we ought to be doing more to provide the global stability that our own security depends on.

I think you can articulate that argument to the Canadian public and I think they would accept it, but it cannot be presented as it frequently is, as a trade-off between defence and daycare, between defence and health services. It is not. The defence and security slice comes right off the top. This is the precondition for all those other activities, and that is the way it must be forcefully expressed.

Senator Atkins: I agree with that, but when we published our first report with the recommendation of increasing our military to 75,000 personnel and injecting \$4 billion, the reaction was interesting. In my perception, not only was the military establishment somewhat reluctant to give us any support on this but also the public thought it was outrageous.

Mr. O'Donnell: That is why I deliberately avoided talking about specific capabilities or equipment sets. The argument is best framed as: If A, then B; if B, then C. It must begin with the appreciation by the Canadian public that this is important and that the government realizes it is important, rather than leaping into the middle and saying that the number is \$4 billion with 75,000 personnel and 15 of these and 47 of those. It is more a necessity to clarify the options that are out there by way of the capability and the effects that you want to deliver. Then, if we agree that Canada is to have a combat-capable force that is capable of providing value-added solutions to international operations, we can build into the models the different options for the various capabilities that the force must have and then walk through the logic flow.

I am not one of those that believe there is any magic in the figures of 60,000 or 75,000 or 102,000 regular-force people uniformed. Rather, we have to look at what capabilities we want to deliver and what methodologies we have to deliver. In fact, looking ahead one or two decades, perhaps the number might be fewer than 50,000 but you could deliver more capability. I digress but I think that it was as much in how we presented it as the content that was presented. There is always much friction if specific figures are put in at the outset of an argument.

The Chairman: Mr. O'Donnell, the report to which Senator Atkins refers did not put specific numbers at the outset. Rather, it said that if you wanted to meet the obligations set out in the white paper, then you needed funding that was \$4 billion greater than that and you needed to have 75,000 effectives. The issue was that if the government wanted to proceed with that tempo, then it would have to think in those numbers. The government was proceeding with the tempo but it was not funding appropriately to do that. The committee described what it believed was appropriate funding if the government chose to remain that adamant.

Si on explique les choses de cette façon, je pense que les Canadiens vont accepter de réserver un bon montant d'argent à cette fin avant de financer les programmes sociaux et les autres priorités du gouvernement. Nous avons besoin de cette police d'assurance, mais il y a plus. Je crois que c'est une obligation nationale de faire davantage. Nous sommes un important bénéficiaire de la stabilité. Nous effectuons des transactions commerciales dans le monde, et nous devons faire plus pour assurer la stabilité mondiale dont dépend notre propre sécurité.

Je pense que vous pouvez faire valoir cet argument auprès de la population canadienne qui devrait s'y rallier, mais on ne peut pas le présenter comme on le fait souvent, comme s'il fallait choisir entre la défense, les garderies et les soins de santé. Ce n'est pas le cas. La défense et la sécurité viennent en premier. C'est la condition préalable à toutes les autres activités, et il faut l'expliquer avec vigueur de cette façon.

Le sénateur Atkins : Je suis d'accord avec vous mais, quand nous avons publié notre premier rapport qui recommandait d'augmenter à 75 000 le personnel militaire et d'injecter 4 milliards de dollars, la réaction a été intéressante. Il m'a semblé que non seulement notre institution militaire a quelque peu hésité à nous accorder son appui, mais la population a jugé cela scandaleux.

M. O'Donnell : C'est la raison pour laquelle j'ai délibérément évité de parler de capacités précises ou d'ensemble de matériel. Il vaut mieux présenter l'argument en disant si A, alors B; si B, alors C. Il faut commencer par faire reconnaître aux Canadiens que c'est important, et il faut que le gouvernement en soit lui aussi conscient, au lieu de dire tout de suite qu'il faut 4 milliards de dollars et 75 000 militaires, 15 de ceci et 47 de cela. Il est plus important de préciser les options possibles en fonction de la capacité et des objectifs à atteindre. Alors, si nous convenons que le Canada doit avoir des forces aptes au combat qui peuvent offrir des solutions à valeur ajoutée aux missions internationales, nous pouvons intégrer les différentes possibilités en fonction des capacités que nos forces doivent posséder et expliquer la situation avec logique.

Je ne crois pas en la magie de chiffres comme 60 000, 75 000 ou 102 000 militaires de la force régulière. Il faut plutôt examiner les capacités et les méthodes que nous voulons offrir. En fait, d'ici une ou deux décennies, il se peut qu'on ait besoin de moins de 50 000 militaires, tout en ayant une capacité plus grande. Je m'écarte un peu du sujet, mais je pense que cela tenait beaucoup plus à la façon de dire les choses qu'au message comme tel. On rencontre toujours plus de résistance si on commence à défendre un argument en présentant des chiffres précis.

Le président : Monsieur O'Donnell, le rapport auquel le sénateur Atkins fait référence ne présentait pas de chiffres précis en partant. Il indiquait plutôt que, pour remplir les obligations énoncées dans le Livre blanc, il fallait un financement de 4 milliards de plus et un effectif de 75 000 militaires. Il faisait valoir que, si le gouvernement voulait progresser à ce rythme, il devrait envisager ces chiffres. Le gouvernement a progressé à ce rythme sans fournir le financement convenable. Le comité a expliqué ce qui devrait être un financement convenable si le gouvernement gardait les mêmes objectifs.

Mr. O'Donnell, the issue was not that we were trying to pick a figure. Rather it was that the committee was addressing both the white paper of 1994 and the tempo of operations that the government had insisted on by sending out Canadian Forces to a number of places. The committee examined the tempo of operations in light of the white paper and concluded that if the government were to take that direction then it would need to increase its spending by \$4 billion and it would need to increase its personnel to 75,000 effective from the low-50,000 effective. Do you have a comment on that?

Mr. O'Donnell: In the earlier question, you referred to the lack of support that was generated in response to your committee report.

The Chairman: Our message was either cut back or fund up.

Mr. O'Donnell: I think the general message was understood. What happened is that people like to focus on numbers; they like to drill down into what they think they know. My recommendation would be to take advantage of the fact that we did not get the take-up from the previous reports. This time, we should do it in a very structured fashion with the definition of the "what" and the costing for those, and if that is what it is, these are the estimates of what it will take to do it.

The crucial thing is the identification of what it is we will be doing. A number of \$4 billion, which is a 30-per-cent increase in the budget, would be the amount. There is a lot of disagreement regarding what the forces number actually would have to be in order to continue or improve capability. Without the framing of the rationale for the \$4 billion, and why it is 75,000 as opposed to 92,000 or 65,000, just degenerated into a lot of discussion about the specifics of elements of the proposal.

I am suggesting that as well as the actual message itself, we need a communications plan that will ensure that we control the messages and the explanations for how it was derived and what we are attempting to attain with it.

Senator Christensen: To develop a defence policy, we have to know and to have a view of the defence needs that we have. Certainly, to determine that, we have to know what the threats are that we must defend against.

In your view, what would be the most critical defence threat that Canada would face today that would have to justify our policy and our policy development?

Mr. O'Donnell: Certainly, the most dramatic change from the period that we developed the white paper in is the evolution of what they refer to as the "asymmetrical threat," where you have a disproportionate capability relative to the resources you are putting to it. The likelihood is, that type of warfare or conflict or tension situation will continue. In addition to that, where we had over decades evolved forces capable of massive field operations and deployments, we are now into areas of urban conflict. You put your finger on absolutely the \$1 million question, namely, what is the future threat environment? It is extremely difficult to predict with a high degree of accuracy. You can only go with your best, 70- to 80-per-cent forecast of what it would likely be. There is always the danger that you guessed wrong, and so you have committed to the wrong solutions.

Monsieur O'Donnell, nous n'avons pas présenté de chiffres au hasard. Le comité a réagi au Livre blanc de 1994 en fonction du rythme avec lequel le gouvernement insistait pour déployer les Forces canadiennes à différents endroits. Le comité a examiné le nombre de missions en fonction du Livre blanc et a conclu que, si le gouvernement voulait s'orienter en ce sens, il devait augmenter ses dépenses de 4 milliards de dollars et accroître de 50 000 qu'il était à 75 000 le nombre de militaires. Qu'en pensez-vous?

M. O'Donnell : Vous avez dit plus tôt que le rapport de votre comité n'avait pas obtenu beaucoup d'appui.

Le président : On a réduit ou augmenté le financement demandé.

M. O'Donnell : Je pense que le message général a été compris. Ce qui se passe, c'est que les gens aiment insister sur les chiffres, ramener les choses à ce qu'ils croient connaître. Je recommanderais de profiter du fait qu'on n'a pas donné suite aux anciens rapports. Cette fois-ci, il faudrait définir de façon très structurée les options et leurs coûts, indiquer que c'est ce qu'il faudra pour les réaliser.

Il est important de préciser ce que nous allons faire. Un montant de quatre milliards de dollars, soit une augmentation de 30 p. 100 du budget, serait nécessaire. On désapprouve beaucoup ce qu'il faudrait pour maintenir ou améliorer la capacité des forces. Si on ne fournit pas d'explication pour justifier le montant de quatre milliards de dollars et pourquoi il faut 75 000 et non pas 92 000 ou 65 000 militaires, on provoque beaucoup de discussions sur les éléments précis de la proposition.

Je propose d'établir un plan de communications pour transmettre le message et expliquer comment il a été conçu et quels sont les objectifs visés.

Le sénateur Christensen : Pour élaborer une politique de défense, il faut avoir une idée de nos besoins en la matière. Il faut certes connaître les menaces contre lesquelles nous devons nous défendre.

À votre avis, qu'est-ce qui constituerait aujourd'hui la principale menace pour le Canada en matière de défense, la menace qui justifierait notre politique?

M. O'Donnell : Il est certain que le changement le plus important survenu depuis la publication du Livre blanc est l'apparition de ce qu'on appelle la « menace asymétrique », c'est-à-dire quand la capacité est disproportionnée par rapport aux ressources engagées. Il est probable que les affrontements, conflits ou tensions de ce genre vont se poursuivre. De plus, alors que pendant des décennies les forces étaient capables d'effectuer des opérations et des déploiements massifs sur le terrain, elles sont aujourd'hui aux prises avec des conflits urbains. Vous posez la question de l'heure, à savoir quelle menace se profile à l'horizon. C'est difficile à prévoir avec beaucoup de certitude. On peut seulement prédire à 70 ou 80 p. 100 ce qui pourrait se passer. On risque toujours de se tromper et d'avoir proposé les mauvaises solutions.

The anti-terrorism operational scenarios that we are going through now will continue for the near term. At the same time, we will have to wrestle with the significance of the future global blocks that will evolve and what their national interest might define by way of security threats. Then you build a model that, given your resource base, provides the maximum, the optimum you can in defence in those scenarios.

You have the asymmetrical threats, that anti-terrorism scenario will continue in the near term; you have this myriad of international hot spots wherein we will be called upon to conduct stabilization operations, et cetera. There is nothing magic in what I am saying; you will see somewhat a continuation of what we have been experiencing over the past few years. The difference is in the evolution of the solutions to actually be successful in those operations.

Senator Christensen: In the third point in your presentation, you mention the shared continental security challenges with the United States. Given our present-day capabilities, what role could Canada foreseeably play if a decision is made to participate with the United States in the missile defence program?

Mr. O'Donnell: We could spend a whole separate session on ballistic missile defence. On a commercial level, there are industrial opportunities that you would undertake as a consequence of economic benefits and unique capabilities that Canada would have. There are opportunities for ground installations; there are data fusion centres; there is a wide variety of capabilities that will be required in this overall solution.

However, right now there still is not the finalization of what this Ballistic Missile Defence System, BMDS, solution will look like, so it is not practical to try to anticipate with a high degree of accuracy the precise roles, functions and missions that you could be performing. I think the step-by-step approach to identification, and then what it is we will be doing, what BMDS actually comprises and what Canada's roles ought to be in it, is what we must be focusing on — and we are now.

It is clear that there will have to be ground installations, data centres, distribution — that brings in a whole panoply of different types of technologies for data-gathering transmission, intelligence assessments and that type of thing. That is in addition to more hardware solutions that will have to evolve. We have niche industrial capabilities that can contribute to those final solutions. Much of our opportunity will be predicated on whether or not we are actually participating in the program, and to some degree, to what extent.

Senator Christensen: Do you see those on Canadian soil?

Mr. O'Donnell: I think we could; if you look at the larger construct of what BMDS is, there would be advantages to having capabilities on Canadian soil. There are different types of capabilities; some relatively passive while others could be more active. There are alternatives to virtually all these options. We will be able, as a nation, to pick those types of activities that would be consistent with how we want to participate.

La lutte contre le terrorisme va se poursuivre à court terme. En même temps, nous devons tenir compte des alliances qui vont se former dans le monde et des intérêts nationaux qu'elles vont représenter sur le plan des menaces à la sécurité. Il faut ensuite prévoir un modèle qui, compte tenu des ressources, offre la meilleure défense possible dans ce contexte.

Il y a la menace asymétrique, la lutte contre le terrorisme à court terme, la multitude de points chauds dans le monde où nous serons appelés à intervenir pour stabiliser la situation, et le reste. Je n'annonce rien de nouveau; ce que nous connaissons depuis quelques années va se poursuivre. Ce qui sera différent, ce sont les solutions que nous allons adopter pour assurer le succès de ces opérations.

Le sénateur Christensen : Dans votre exposé, vous avez parlé des défis continuentaux en matière de sécurité que nous partageons avec les États-Unis. Avec les capacités que nous possédons aujourd'hui, quel rôle le Canada pourrait envisager de jouer s'il décidait de se joindre au programme de défense antimissile américain?

M. O'Donnell : Nous pourrions consacrer toute une séance à la défense antimissile balistique. Sur le plan commercial, il y a des occasions d'affaires qui découleraient des avantages économiques et des capacités uniques que le Canada possède. Il sera possible d'établir des installations terrestres et des centres de fusion de données; il faudra développer beaucoup de capacités pour ce programme.

Cependant, actuellement on ne sait pas encore à quoi le système de défense contre les missiles balistiques va ressembler, et il n'est donc pas utile d'essayer de définir précisément les rôles, les fonctions et les missions que vous pourriez remplir. Je pense qu'il faut s'intéresser surtout, et c'est ce que nous faisons, à déterminer ce que nous allons faire, ce que le système de défense contre les missiles balistiques va supposer et quel rôle le Canada pourrait jouer.

Il est clair que des installations terrestres seront nécessaires, ainsi que des centres de données, de distribution, ce qui ouvre la porte à toutes les technologies pour la collecte et la transmission de données ainsi que l'évaluation des renseignements de sécurité. C'est sans compter tout le nouveau matériel qu'il faudra mettre au point. Nous avons des capacités à offrir à ce sujet. Tout dépendra si nous participons ou non au programme et dans quelle mesure.

Le sénateur Christensen : Pensez-vous que les installations seront en sol canadien?

M. O'Donnell : Je pense que ce serait possible; compte tenu de l'ampleur de ce système de défense, il y aurait des avantages à ce que des installations se trouvent en sol canadien. Il y a différents types de capacités, certaines sont plus passives et d'autres plus actives. Il y a des variantes pour pratiquement toutes les possibilités. Nous pourrions choisir les genres d'activité qui sont conformes à notre participation.

Senator Tkachuk: I will follow up a bit on Senator Christensen's questions and then I have a couple of my own.

I understand terrorist threats. What are asymmetrical threats?

Mr. O'Donnell: The traditional conflict scenarios would have you looking at forces of equal capabilities, for example, offensive and defensive operations — brigade, battalion, division-size forces opposing one another in various operational scenarios. Asymmetrical means that you could have, with a very limited offensive capability, extremely disruptive capability disproportionate to the actual resources you will have to spend on your offensive capability. There is no symmetry between the offensive capability that you can launch and the defensive capability needed to forestall it.

Senator Tkachuk: Would that be a rogue nation such as North Korea planting a small bomb in the CN Tower and blowing it up?

Mr. O'Donnell: That kind of thing, or what we call a minor surface vessel with a launch capability that could create havoc; and that is a consequence of the technology in the munitions capabilities today. You do not need the same scale of resource commitment to the offence that you had to previously.

Senator Tkachuk: Are we concerned, then, more with countries that just want to destroy a particular culture or society? With the Russians it was always either predicated on the fact that we thought they wanted world domination. They were slowly inching their way, we had a policy of containment and we had NATO and later the United Nations. Now is it just because, for whatever reason — I have no idea any more than al-Qaeda — countries would behave the same way as these rogue organizations?

Mr. O'Donnell: It is for individuals and groups rather than the countries per se, but it is all of that for which we are building future defence capability to control. We do have these asymmetrical threats that are focused on the terrorism scenarios and the amount of damage that can be done by small groups with munitions of extremely potent capability.

While that is a major factor, particularly in how we approach homeland defence, we do have the more traditional conflict situations in these various regions, the destabilization that is occurring by nation. There are different scenarios that you will actually have to build defence capabilities for which to make a contribution.

Senator Tkachuk: If we formed NATO to protect ourselves from what was perceived as the threat of the Soviet Union, how do we fit our policy goals and our defence build-up into that? Do we have general agreement on who are our enemies, in NATO and the United Nations? Even though Canada and the United States may have a difference of opinion on where to take on the terrorists, we both agree that they are coming to get us and, therefore, we have to prepare and be organized. How do we fit in with NATO and the United Nations on that?

Le sénateur Tkachuk : Je vais poursuivre sur le même sujet que le sénateur Christensen avant de poser deux ou trois questions sur autre chose.

Je comprends ce que sont les menaces terroristes mais que sont les menaces asymétriques?

M. O'Donnell : Dans les conflits conventionnels, les forces offensives et défensives sont de capacité égale; il y a des brigades, des bataillons, des divisions qui s'affrontent dans différentes opérations. La menace est asymétrique quand votre capacité offensive provoque un effet extrêmement déstabilisant qui est disproportionné par rapport aux ressources que vous avez à mobiliser. Il n'y a pas de symétrie entre la capacité offensive qui peut être déclenchée et la capacité défensive nécessaire pour y faire échec.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que ce serait un état voyou, comme la Corée du Nord, qui fait sauter une bombe dans la tour du CN?

M. O'Donnell : Quelque chose du genre, ou ce qu'on appelle un petit navire de surface avec une capacité de tir qui pourrait avoir un effet dévastateur? C'est ce que permet la technologie dans le domaine des munitions aujourd'hui. Vous n'avez pas besoin d'engager autant de ressources qu'avant pour attaquer.

Le sénateur Tkachuk : Nous préoccupons-nous alors davantage des pays qui veulent détruire une culture ou une société en particulier? Avec les Russes, on supposait toujours qu'ils voulaient dominer le monde. Ils avançaient pas à pas, et nous avions une politique d'endiguement avec l'OTAN et plus tard les Nations Unies. Maintenant, est-ce simplement parce que, pour une raison quelconque — que je ne connais pas plus qu'Al-Qaïda — les pays se comporteraient comme des organisations mal intentionnées?

M. O'Donnell : Il s'agit d'individus et de groupes plutôt que de pays, mais c'est pour toutes ces raisons qu'une capacité de défense est nécessaire. Nous devons faire face à ces menaces asymétriques qui sont axées sur les manifestations terroristes et les dommages que de petits groupes peuvent causer avec des armes extrêmement puissantes.

Bien que ce soit là un facteur important, particulièrement dans la façon dont nous abordons la défense intérieure, il existe aussi des conflits plus classiques dans ces diverses régions, des pays frappés par la déstabilisation. Il existe différents scénarios selon lesquels il faudra en réalité se doter d'options militaires nous permettant de faire une contribution.

Le sénateur Tkachuk : Si la création de l'OTAN avait pour objet de nous protéger contre ce qui était perçu comme étant la menace de l'Union soviétique, comment faisons-nous cadrer nos objectifs stratégiques et l'intensification de nos moyens de défense avec notre contribution à cet organisme? Nous entendons-nous en règle générale sur qui sont nos ennemis, au sein de l'OTAN et des Nations Unies? Bien que le Canada et les États-Unis puissent avoir des divergences d'opinions quant à l'endroit où affronter les terroristes, ils sont tous deux d'accord pour dire que ces terroristes veulent notre peau et, par conséquent, qu'il faut se préparer et s'organiser. Comment faisons-nous cadrer tout cela avec l'OTAN et les Nations Unies?

Mr. O'Donnell: You are right in that we would have agreement on the types of threats that we are facing. We have to come up with integrated solutions to containing or forestalling. The first issue happens to be the gathering of intelligence data, what I referred to earlier on as the monitoring and surveillance. You would want to ensure that — we call them in military terms the C4ISR; intelligence, surveillance, reconnaissance, command and control, et cetera — we have created systems that are actually interoperable and that we have the political will to exchange the kind of data that we need. This is step one in your defence against these asymmetrical threats and the terrorism risk.

As we build this future-forces model, and we as Canadians, when a decision is made about the scale of participation in the forum, we will have to ensure that we understand how much of this we will acquire that Canada will actually fund independently, and second, but probably on a larger scale, what we will buy into to share internationally. We want to ensure we have intelligence systems that are interactive and interoperable with the U.S., the United Kingdom, NATO, et cetera.

That is at the heart of controlling these situations; the emphasis on intelligence gathering, distribution, all of the data fusion, and probably the most awkward part is the interpretation of all of this, timely interpretation. There is a tremendous amount of energy and resource commitment to resolving that problem.

Senator Tkachuk: Should we still spend money on peacekeeping? Should we see that as part of this or should we just get rid of it?

Mr. O'Donnell: There is a definitional issue here. People look at peacekeeping from various perspectives and it means different things to different people. In the forces we refer more to peace making if what we are talking about is making a contribution to stabilizing a situation and then, after it is stabilized, to help in the reconstruction, rebuilding and democratization. Clearly there is a role for that.

Senator Tkachuk: Such as Afghanistan.

Mr. O'Donnell: Such as Afghanistan, which we did superbly and it is a recommendable model for the near-term as we come to grips with what our priorities should be for the international intervention piece I have talked about. There is huge demand, there is never enough of this capability and we do it superbly. That is exactly a working model to base an analysis of what it takes, what resources will have to be committed in order to be able to do those jobs well.

However, I would not refer to that under the classic definition of "peacekeeping" which is more, I think, in the minds of people related to the 20 or 30 years we spent in Cyprus as opposed to what we are now actually achieving.

M. O'Donnell : Vous avez raison, en ce sens que nous nous entendons sur le genre de menaces qui pèsent sur nous. Nous devons trouver des solutions intégrées, de manière à circonscrire le phénomène ou à l'anticiper. Il se trouve que le premier point est la collecte de renseignements de sécurité, ce dont j'ai parlé tout à l'heure sous le vocable de « surveillance ». On voudrait faire en sorte que — dans le jargon militaire, on parle de C4ISR, soit des activités de renseignement de sécurité, de surveillance, de reconnaissance, de commandement et de contrôle et ainsi de suite — nous avons en place des systèmes qui sont vraiment interoperables et que nous avons la volonté politique d'échanger le genre de données dont nous avons besoin. C'est là la première étape de la défense contre ces menaces asymétriques et le risque d'attaque terroriste.

Pendant que nous construisons ce modèle de nos forces futures, quand une décision sera prise au sujet de l'ampleur de notre participation au forum, en tant que Canadiens, nous devons faire en sorte que nous savons jusqu'à quel point le Canada financera réellement cette activité seul et, ensuite, probablement à plus grande échelle, ce que nous achèterons en y contribuant avec d'autres pays. Nous voulons faire en sorte que nos systèmes de renseignements de sécurité sont interactifs et interoperables avec ceux des États-Unis, du Royaume-Uni, de l'OTAN et ainsi de suite.

Voilà ce qui se trouve au cœur du contrôle de ces situations : l'accent mis sur la collecte de renseignements de sécurité, sur leur distribution, toute la fusion de données. La partie probablement la plus mal aisée est l'interprétation de tous ces renseignements, une interprétation en temps opportun. Beaucoup d'énergie et de ressources sont consacrées à résoudre ce problème.

Le sénateur Tkachuk : Devrions-nous continuer d'investir dans des opérations de maintien de la paix? Ces opérations font-elles partie de cette orientation ou devrions-nous tout simplement cesser d'en faire?

M. O'Donnell : Il y a un problème de définition à cet égard. Tous ne voient pas les opérations de maintien de la paix sous le même angle, de sorte que leur sens change selon chacun. Dans les forces, nous parlons davantage de rétablissement de la paix, si ce dont il est question consiste à contribuer à stabiliser une situation, puis, une fois cet objectif atteint, d'aider à la reconstruction et à la démocratisation. De toute évidence, il existe un rôle à cet égard.

Le sénateur Tkachuk : Comme en Afghanistan.

M. O'Donnell : Comme en Afghanistan, où nous avons fait un superbe travail. C'est d'ailleurs un modèle recommandable à court terme, à mesure que nous venons à connaître nos priorités pour le volet d'intervention internationale dont j'ai parlé. La demande est énorme, la capacité n'est jamais suffisante, et nous nous en tirons fort bien. Voilà justement un modèle de travail sur lequel s'appuyer pour faire une analyse de ce qu'il nous faut, des ressources qui devront être engagées pour pouvoir bien faire ce genre de travail.

Cependant, ce ne sont pas là des opérations que je considère relever de la définition classique de « maintien de la paix », qui correspond davantage, selon moi, au travail que nous avons fait à Chypre pendant 20 ou 30 ans, plutôt qu'à ce que nous faisons actuellement.

[Translation]

Senator Nolin: Thank you for accepting our invitation to appear before our committee. You are the President of the Canadian Defence Industries Association. In your opening remarks, you stated that this industry's generates revenues in the order of \$7 billion. Nearly 30 per cent of its production is exported, a not insignificant proportion.

For our benefit and for the benefit of those tuning in, could you give us a geographical overview of this industry's operations? The committee would also appreciate receiving additional information on this subject at a later date, if you do not mind. For now, however, I would like to know if this industry is concentrated mainly in Ontario and in Quebec. How many jobs does this industry generate? What is the rate of growth of employment in this sector?

[English]

Mr. O'Donnell: The revenue we have been generating on an annual basis is about \$7 billion and it is relatively stable. It will fluctuate to \$500 million year by year. Part of our job has been to get it to grow but it has been relatively stable for the past few years.

As for geographic distribution, we employ plus or minus 50,000 people in defence and defence-related activities. There are in excess about 1500 companies that make in excess of \$100,000 a year from these activities and there is a great difference in the scale of operation. Regarding the actual regional distribution, Quebec and Ontario have the lion's share. There is a substantial component in the Maritimes. The western component is probably less than the population distribution would lead you to believe. I can provide the specifics.

In fact, it is a timely question because within two weeks our annual report should be coming out with the statistics on the past two years.

[Translation]

Senator Nolin: You can also provide a written answer to my next question, if you prefer. I am curious as to the type of job generated by this industry and the rate of growth of employment in this sector.

Those listening in will certainly be interested in knowing what the prospects are for young Canadians who are thinking about a career in our defence industries which, as we all know, do not always get good press.

[English]

Mr. O'Donnell: There are a variety of jobs. At one end of the spectrum there are individuals who are actually pumping gasoline into airplanes. At the other end of the spectrum, we have very sensitive technologies, research and development, in space activities. We do a lot of engineering-and-systems integration. By way of job opportunities, I would say most of our technologies — and I would say the same for the aerospace industry — are in

[Français]

Le sénateur Nolin : Merci d'avoir accepté notre invitation à comparaître devant notre comité. Vous agissez en tant que président de l'Association des industries de défense du Canada. Dans vos remarques liminaires, vous nous avez indiqué que le chiffre d'affaires de cette industrie était de l'ordre de sept milliards de dollars. Près de 30 p. 100 de cette production est exportée, ce qui est une proportion importante.

Pour notre bénéfice et celui de nos auditeurs, pouvez-vous nous donner un peu le cadre géographique des opérations de cette industrie? Le comité appréciera si vous désirez, par la suite, nous envoyer de plus amples informations à ce sujet. Mais pour le moment, j'aimerais savoir si cette industrie se concentre surtout en Ontario et au Québec. Combien d'emplois sont générés par cette industrie? Quel est le rythme de croissance de ces emplois?

[Traduction]

M. O'Donnell : Nos recettes annuelles atteignent 7 milliards de dollars environ, et elles sont relativement stables. Elles varient d'un demi-milliard d'année en année. Une partie de notre travail a consisté à les faire croître, mais elles sont relativement stables depuis quelques années.

Pour ce qui est de la répartition géographique, nous employons plus ou moins 50 000 personnes dans le domaine de la défense et à des activités liées à la défense. On dénombre plus de 1 500 entreprises dont le chiffre d'affaires tiré de ces activités excède 100 000 \$ par année, et il y a beaucoup d'écart dans l'échelle d'exploitation. En ce concerne la répartition régionale comme telle, le Québec et l'Ontario ont la part du lion. Il existe une composante importante dans les Maritimes. La composante de l'Ouest est probablement inférieure à ce que vous laisserait croire la répartition de la population. Je peux vous fournir les détails.

En fait, votre question est opportune parce que nous publierons, au cours des deux prochaines semaines, notre rapport annuel faisant état des données statistiques pour les deux dernières années.

[Français]

Le sénateur Nolin : Vous pourrez répondre à ma prochaine question par écrit également si vous le désirez. J'aimerais que vous nous donniez une idée du type d'emplois générés et le rythme auquel ces emplois se développent.

Il intéressera certes nos auditeurs de connaître quelles sont les perspectives pour les jeunes Canadiens qui désirent faire carrière dans cette industrie qui, comme vous le savez, n'a pas toujours bonne presse.

[Traduction]

M. O'Donnell : L'emploi est diversifié. D'une part, il y a ceux qui font le plein des avions. D'autre part, nous utilisons des techniques stratégiquement très sensibles, nous faisons des travaux de R et D en aérospatiale. Nous faisons beaucoup d'intégration du génie technique et des systèmes. Comme possibilités d'emploi, je dirais que la plupart de nos technologies — il en irait de même pour l'industrie aérospatiale — sont de la

the higher end of the technology and employment spectrum. There is a lot of production work, servicing of airplanes, working in ships repair centres and that type of thing, but the product dimensions are in the higher, the newer technologies. It must be that way in order to actually be able to retain a domestic and global market share.

Interestingly as well, as of about two weeks ago, we will change the title from Canadian Defence Industries Association to Canadian Defence and Securities Industries Association because we will broaden the mandate. There is so much overlap in the generalized security sector with our traditional defence sector that we will broaden and encompass it.

To your point with respect to job opportunities, we have been asked to undertake the formation of a woman-in-defence component of our CDIA so that we can advertise the job opportunities that exist for females because they are very much underrepresented in our industry. It is not something that women naturally would be inclined to undertake.

When you look at the sophistication of the engineering and the higher technologies, there is a lot of opportunity and we believe we would benefit greatly from a higher level of women in the business.

[Translation]

Senator Nolin: I would now like to explore the whole issue of research and development. In terms of overall business revenues generated by the industry, how much effort do the businesses belonging to your association devote to research?

[English]

Mr. O'Donnell: Probably lower overall than we would like it to be because we look at the need for R&D. I will have to give you the specific figures. They will come out in this report. Generally, it is something we spend a lot of time encouraging our industry to do.

There are some companies that dedicate a substantial portion of their pre-tax revenue to research and development. The defence department itself has a science and technology budget in excess of \$300 million a year. A good deal of that, probably 50 per cent, is worked with our Canadian industrial base. It is not as strong as we would like it to be so we are constantly promoting an increase. I will give you the statistics. I think it is generally comparable. We may be a bit better than Canadian industry on the average.

[Translation]

Senator Nolin: Several weeks ago, Mr. Williams, the Assistant Deputy Minister responsible for procurement, spoke in glowing terms about one of his directors general, whose name escapes me at the moment, who was in charge of liaising with the Canadian defence industry, on the domestic as well as on the international

haute technologie de pointe et que les emplois sont rémunérateurs. Il se fait beaucoup de travail de production, d'entretien d'avions, de travail dans des centres de réparation de navires et ainsi de suite, mais les dimensions « produit » emploient les nouvelles technologies de pointe. Il faut qu'il en soit ainsi si l'on veut réellement conserver sa part des marchés intérieur et international.

Il est aussi intéressant de noter que, depuis deux semaines environ, notre association a changé de nom, passant de l'Association des industries de la défense du Canada à l'Association canadienne de l'industrie de la défense et de la sécurité, parce que son mandat a été élargi. Il y a tellement de recoupements avec le secteur de la sécurité que nous avons décidé d'élargir notre mandat et de l'inclure.

En ce qui concerne les possibilités d'emploi, l'association a été priée de former une composante « effectifs féminins » dans le secteur de la défense de manière à pouvoir annoncer les possibilités d'emploi qui existent pour les femmes, très sous-représentées dans notre industrie. Ce n'est pas une carrière que les femmes embrasseraient naturellement.

Quand on voit la complexité des techniques de génie et des techniques de pointe, il existe beaucoup de possibilités, et nous estimons qu'il serait nettement à notre avantage d'avoir plus de femmes dans cette industrie.

[Français]

Le sénateur Nolin : Explorons maintenant toute la question de la recherche et du développement. En proportion du chiffre d'affaires global de l'industrie, quel est l'effort de recherche mis en oeuvre par les entreprises de votre association?

[Traduction]

M. O'Donnell : Il est probablement inférieur, dans l'ensemble, à ce que nous aimerions qu'il soit parce que nous sommes en train d'évaluer le besoin de R-D. Il faudra que je vous fournisse les données précises plus tard. Elles se trouveront dans le rapport dont j'ai parlé. En règle générale, c'est quelque chose que nous encourageons vivement notre industrie à faire.

Certaines entreprises consacrent une partie importante de leur revenu avant impôt à de la R et D. Le ministère de la Défense comme tel a un budget de sciences et de technologie de plus de 300 millions de dollars par année. Une bonne partie de ce montant, probablement la moitié, est injectée dans des travaux menés par notre base industrielle canadienne. L'effort n'est pas aussi fort que nous l'aimerions, de sorte que nous sommes constamment en train d'en promouvoir la croissance. Je vais vous fournir la statistique. Je crois qu'il est comparable, en règle générale. Toutefois, il se peut que notre effort soit un peu plus grand que la moyenne pour l'industrie canadienne.

[Français]

Le sénateur Nolin : Il y a quelques semaines, M. Williams, sous-ministre adjoint responsable des achats, nous a expliqué avec beaucoup d'empathie comment un de ses directeurs généraux, dont j'oublie le nom, avait la responsabilité d'interagir avec l'industrie de la défense canadienne, tant sur la scène nationale

front. Now that we have heard the ADM praise one of his directors general, we would like to get your opinion. I am asking you to be open and honest with your views.

[English]

Mr. O'Donnell: Ms. Evelyn Lavigne, who is Director General International and Industry Programs, DGIIIP, working for Mr. Alan Williams, is our senior principle point of interaction with the Department of National Defence. Our association has a standing executive committee and a board of directors, and we interact with that particular component of Mr. Alan Williams' operations to help define the scale and type of industrial engagement on specific projects.

I will give you probably the clearest example. It was that particular section in the Department of National Defence, the DGIIIP, industry and international — those are the two I's — that lead the way to Canada's participation in the Joint Strike Fighter program whereby we made an investment of dollars and in kind of slightly in excess of \$100 million. Our currently targeted industrial return is about three times that.

It was a combination of that cell within Mr. Williams' office taking the initiative to interact with us that actually led us to the types of interactions with Lockheed Martin, the U.S. firm that actually enabled us to gain this industrial spin off. They are important to us. We will continue and probably increase the level of interaction.

[Translation]

Senator Nolin: In view of your \$2 billion in exports and the \$1 billion that goes to the US, do you consider the job of liaising with the Defence Department to be important? You have used the same example as Mr. Williams. What return to you get, if I can phrase it this way, on your investment, that is on your having a certain director general in the position? Does this individual play a significant role, in terms of these \$2 billion in exports?

[English]

Mr. O'Donnell: Yes, I would be extremely disappointed if that organization did not exist because they provide facilitation that would be awkward without it. Particularly on the U.S. projects, the staff from Mr. Williams' office is known to the United States procurement officials so they can facilitate and ease our entrance.

In the same fashion, when we deal with some of these very sensitive export control issues, we need their engagement to help us get industry inside in the United States in support of our arguments that we are providing the right types of controls and we should be able to bid on contracts. They are helpful.

The Chairman: We would welcome advice on how to structure the report. Some of us served on the last committee that was a precursor to the 1994 report. I believe we felt blind-sided

qu'internationale. Maintenant que nous avons entendu l'appréciation du patron de ce directeur général, j'aimerais avoir la vôtre. Je vous demande d'être franc et honnête.

[Traduction]

M. O'Donnell : Mme Evelyn Lavigne, directrice générale des Programmes internationaux et industriels, autrement dit la DGPII, qui relève de M. Alan Williams, est notre principal point de contact avec le ministère de la Défense nationale. Notre association a un comité exécutif permanent et un conseil d'administration, et nous interagissons avec cette composante particulière du bureau de M. Williams en vue de définir l'envergure et le genre d'engagements pris par notre industrie dans des projets précis.

Je vous en donne un exemple, probablement le plus clair. C'est ce service particulier du ministère de la Défense nationale, c'est-à-dire chez la directrice générale des Programmes internationaux et industriels — les deux « i » —, qui a ouvert la voie à la participation du Canada au programme d'avion d'attaque interarmées dans lequel nous avons investi l'équivalent d'un peu plus de 100 millions de dollars. Nous nous attendons actuellement à un rendement industriel qui soit le triple environ de ce montant.

C'est le fait que ce service du bureau de M. Williams a pris l'initiative d'interagir avec nous qui nous a en réalité incités au genre d'interaction que nous avons avec Lockheed Martin, l'entreprise américaine qui nous a réellement permis d'avoir accès à ces retombées industrielles. Ces interactions sont importantes pour nous. Nous les maintiendrons et nous les accroîtrons probablement.

[Français]

Le sénateur Nolin : Des 2 milliards de dollars que vous exportez et du milliard de dollars qui va aux États-Unis, cette interaction avec le ministère de la Défense est-elle importante? Vous avez utilisé le même exemple que M. Williams. Quel est le retour sur — si je peux m'exprimer maladroitement — l'investissement d'avoir un tel directeur général ou une telle directrice générale? Dans les 2 milliards d'exportations, le rôle de cette personne est-il significatif?

[Traduction]

M. O'Donnell : Oui. Je serais extrêmement déçu si cet organisme n'existait pas parce qu'il a offert un service de facilitation dont l'absence se ferait remarquer. Particulièrement en ce qui concerne les projets américains, le personnel du bureau de M. Williams est connu des hauts fonctionnaires des services d'acquisition des États-Unis, de sorte qu'il peut aider à nous faire ouvrir la porte.

De la même façon, quand nous traitons de certains problèmes de contrôle des exportations fort délicats, nous avons besoin d'eux pour nous aider à convaincre l'industrie américaine de la validité de nos arguments et la persuader que nous utilisons le bon genre de contrôles et que nous devrions pouvoir soumissionner pour les contrats. Leur aide est très utile.

Le président : Vos conseils quant à la façon de structurer notre rapport seraient les bienvenus. Certains d'entre nous faisaient partie du dernier comité qui a précédé le rapport de 1994. Nous

principally by the Department of Finance, which did not proceed with the level of funding that it assured the committee would be there.

After doing the usual preliminary work on vulnerabilities and national interests and level of activity that we thought we should be participating at, the committee felt it would make sense to provide the government with certain sensitivities that if it wanted to provide full funding, here were the capabilities that we saw being available. If they wanted to fund at a 75-per-cent level of what they thought was appropriate, these capabilities fell off the table and we would name them. If they wanted to fund it at a 50-per-cent level, then certain other capabilities would fall off the table. Would a report like that have the desired results?

Mr. O'Donnell: It is essential for discussion where you are able to lay out what you can do for what level of support government will provide.

By way of an observation on the future conduct and process, my own view is that the actual quality of your interactions and your community engagement is probably more important than the volume you do, appreciating that there is a certain positive optic in visiting each of the provinces. My own guess would be that the range of responses to the solutions will be predictable. If you are limited in resources, I would spend more time on the quality of the analysis and try to bulk up by region, perhaps, rather than by province. If you get the resources you need and you have the time to do this expanded nation-to-nation interactive process, that is perhaps slightly more beneficial than the alternative.

My own view is that many of the responses will be quite predictable. You will get arguments at this end of the continuum and more down here, and they will not be much different from what you have seen previously. If I had to take my money, I would develop a formula that focused on the quality of the evaluation as opposed to the volume of input.

The Chairman: We will look for a list of the provinces we should cut out.

Thank you for appearing before the committee. You have insights that are helpful to the committee, given your extensive experience in the military, and now your experience in industry.

The Chairman: This afternoon's witness is Mr. Joel Sokolsky, Dean of Arts at Royal Military College of Canada and a professor of political science.

He earned his honours B.A. from the University of Toronto, a master's degree from the School of Advanced International Studies, Johns Hopkins University, and a Ph.D. in government from Harvard University.

Welcome to the committee. We understand you have a short opening statement.

Mr. Joel Sokolsky, Dean of Arts and Professor of Political Science, Royal Military College of Canada: Thank you for the opportunity to appear. In my opening statement, I would like to talk briefly about the need for, and the history of, white papers; look at the 1994 White Paper on Defence; look at where we have

estimations nous être fait donner un coup de Jarnac, surtout par le ministère des Finances, qui n'a pas donné le niveau de financement qu'il avait promis au comité.

Après avoir fait les travaux préliminaires habituels sur les vulnérabilités et les intérêts nationaux et sur le niveau d'activité jugé opportun, le comité décide qu'il serait sensé de faire valoir auprès du gouvernement certains points délicats, par exemple que s'il approuvait tous les fonds demandés, voici les options qui s'offrent à lui, que s'il les réduit de 25 p. 100 par contre, des options lui échapperaient, et nous les nommerions. Enfin, s'il ne souhaitait en financer que la moitié, d'autres options encore disparaîtraient. Un pareil rapport aurait-il les résultats souhaités?

M. O'Donnell : Il est essentiel, aux fins de la discussion, que vous puissiez décrire ce qui est possible selon le niveau d'aide gouvernementale.

Si je puis faire une observation au sujet des travaux et du processus futurs, la véritable qualité de vos interactions et de votre mobilisation est probablement plus importante que la quantité des travaux effectués, tout en reconnaissant qu'il y a du bon à visiter chacune des provinces. À mon avis, la gamme de réactions aux solutions sera prévisible. Si vous avez des ressources limitées, je consacrerais plus de temps à la qualité de l'analyse et tenterait d'enrichir les options par région, peut-être, plutôt que par province. Si vous obtenez les ressources dont vous avez besoin et que vous avez le temps de passer par ce processus d'interaction accrue d'État à État, cette solution pourrait s'avérer légèrement plus avantageuse que l'alternative.

À mon avis, bon nombre des réactions seront fort prévisibles. On vous servira des arguments favorisant telle option, puis telle autre, et ils ne seront pas très différents de ce que vous avez déjà entendus. S'il n'en tenait qu'à moi, j'élaborerais une formule qui miserait sur la qualité de l'évaluation plutôt que sur la quantité.

Le président : Nous examinerons la liste des provinces pour voir celles qu'il faudrait en retrancher.

Le comité vous remercie d'être venu témoigner. Vos connaissances sont utiles au comité, étant donné votre longue expérience des forces militaires et votre expérience actuelle de l'industrie.

Le président : Cet après-midi, nous accueillons M. Joel Sokolsky, doyen des arts au Collège militaire royal du Canada et professeur de science politique.

Il a fait son bac spécialisé à l'Université de Toronto, une maîtrise au School of Advanced International Studies de l'Université Johns Hopkins et un doctorat en études gouvernementales à l'Université Harvard.

Soyez le bienvenu au comité. Je crois savoir que vous avez une courte déclaration liminaire à nous faire.

M. Joel Sokolsky, doyen de la Faculté des arts et professeur de science politique, Collège militaire royal du Canada : Je vous remercie de m'avoir invité à comparaître. J'aimerais pour commencer vous parler brièvement de la nécessité de produire des livres blancs et de leur historique, après quoi je ferai le point

been in terms of defence since the end of the Cold War; talk about the impact of the 9/11 attacks; and then to propose a certain approach to defence policy.

Generally, in the past, white papers have been not particularly good guides to what came after in terms of foreign policy. Some of them, particularly the 1987 White Paper on Defence, were rather short-lived. As the committee well knows, it is policy decisions, spending decisions and deployment decisions that very much define where we are and what we do in the area of defence policy.

During the Cold War, there was a certain static approach, and afterwards, this became more fluid. Nevertheless, it is decisions often made between white papers that very much define where we go in terms of defence policies, but the ongoing review process, particularly public involvement, is important in terms of public information and to establish legitimacy.

Unlike many, I do not believe the 1994 White Paper was particularly bad. In fact, given what came after, it predicted we would be involved in a range of peacekeeping operations. We would be involved, in fact, in combat on a global scale. It did emphasize the importance of non-military threats, although it did not predict the tempo of operations. However, after 1994 there were other policy statements, particularly the military strategy 2020, with its emphasis on interoperability, which did conform to what the military was doing.

Also, although more money could have been spent on defence, I think Canada has made a real and positive contribution to its own security and to international security since 1994.

One must have a comparative approach: What do countries of similar size contribute? The Canadian record since 1994 has been very good, beginning in Yugoslavia, then in Africa, and most recently in Afghanistan. I do not begin from the premise that Canadians have anything to apologize for in terms of their contribution to international security over the last 10 years.

Since 9/11, in addition, Canadians and the government have rightly pointed out that the response to terrorism in fact includes non-military responses not related to the Department of National Defence. We have put much money into security, where it was needed, with regard to intelligence and to the borders, things that directly affect our interest, and, in particular, North American security. As we look into the future, it may not be that the bulk of our security spending will go to the Department of National Defence, although more funds are needed.

If I was to propose where we should go from here in terms of the Department of National Defence and the Canadian Armed Forces, I would say that in light of the evolving security environment, the emphasis should be placed on military capabilities relevant to domestic and North American security; and that we should follow the recommendation contained in the

sur la situation actuelle par rapport au Livre blanc sur la défense de 1994, je nous situerai en matière de défense depuis la fin de la guerre froide, je vous parlerai de l'impact des attaques du 11 septembre, puis je proposerai une certaine façon d'aborder la politique de la défense.

En règle générale, dans le passé, les livres blancs n'ont pas été des guides particulièrement utiles pour ce qui est survenu par la suite en termes de politique étrangère. Certains d'entre eux, particulièrement le Livre blanc sur la défense de 1987, ont eu une vie plutôt courte. Comme le comité le sait fort bien, ce sont des décisions de principe, des décisions en matière de dépenses et de déploiement qui définissent essentiellement où nous nous situons et ce que nous faisons en matière de politique de la défense.

Durant la guerre froide, l'approche était statique, après quoi elle est devenue plus fluide. Néanmoins, ce sont souvent des décisions prises entre deux livres blancs qui définissent essentiellement notre choix de politique en matière de défense. Le processus d'examen permanent, particulièrement la participation du public, est néanmoins important comme outil d'information publique et en vue d'en établir la légitimité.

Contrairement à bien d'autres, je ne crois pas que le Livre blanc de 1994 fut particulièrement mauvais. En fait, quand on connaît la suite des événements, il a prédit que nous participerions à toute une gamme d'opérations de maintien de la paix. En fait, nous participerions à un conflit à l'échelle mondiale. Il avait souligné l'importance des menaces de nature non militaire, bien qu'il n'avait pas prédit le rythme des opérations. Cependant, après 1994, il y eut d'autres énoncés de politique, particulièrement la stratégie militaire 2020, qui insistait sur l'interopérabilité, ce qui était conforme à ce que faisaient les militaires.

De plus, bien qu'on eût pu dépenser plus d'argent en matière de défense, je crois que le Canada a fait une contribution réelle et positive à sa propre sécurité et à la sécurité internationale depuis 1994.

Il faut adopter une approche comparative : que contribuent des pays de taille analogue? La feuille de route du Canada depuis 1994 a été plutôt bonne, puisqu'il a participé d'abord à des opérations en Yougoslavie, puis en Afrique et, plus récemment, en Afghanistan. Je ne pars pas de l'hypothèse que les Canadiens ont à s'excuser de leur contribution à la sécurité internationale des dix dernières années.

Depuis les attaques du 11 septembre, de plus, les Canadiens et le gouvernement ont fait valoir avec raison que la réaction au terrorisme inclut en fait des réactions non militaires qui n'ont rien à voir avec le ministère de la Défense nationale. Nous avons beaucoup investi dans la sécurité, là où c'était nécessaire, soit dans les services de renseignement de sécurité et les services frontaliers, des points qui touchent directement à notre intérêt et, plus particulièrement, à la sécurité nord-américaine. Il se peut qu'à l'avenir, le gros de nos dépenses en matière de sécurité n'aille pas au ministère de la Défense nationale, bien qu'il faille les accroître.

Si j'avais à proposer ce que nous devrions faire sur le plan du ministère de la Défense nationale et des forces armées canadiennes, je dirais qu'à la lumière du contexte actuel de la sécurité, en pleine évolution, il faudrait mettre l'accent sur les options militaires ayant trait à la sécurité intérieure et à la sécurité du continent nord-américain et qu'il faudrait donner suite à la

national security policy, to be selective and strategic in overseas operations. I would also assume that defence budgets will remain more or less constant, that they will not increase dramatically.

The international security environment, as far as military power, will continue to be dominated by the United States, in particular what Mr. Barry Posen of Massachusetts Institute of Technology has called, dominating the commons. American military power will dominate the seas, the air, and space. The ability of the West, therefore, to project power across the globe will be largely unhampered in terms of its need. Where the United States has looked for assistance and where it will face opposition is in what Posen has called the contested zones. Where it seeks to either restore order or deal with terrorism, I think there will be a need for Canadian contributions.

In order for the Canadian Forces to be effective overseas, as mentioned, the government must adhere to a selective and strategic approach to international deployments. In terms of structuring where we will go with regard to the armed forces, again assuming no great increases in defence policy, I think the army will maintain an overseas capability. Given the recent purchases, it has, as indicated in Afghanistan, a capability there.

In terms of the air force, we may have to forego an overseas fighter and power projection capability in favour of a lift capability, improving our tactical lift in theatres of operations. The air force, therefore, in terms of fighters may well see its primary role, and a not unimportant one, of continuing in North American air defence.

Turning to the navy, we have a very good — as the navy argues — medium world-class projection navy, which supports Canadian foreign policy across the globe. However, unlike the United States, we cannot afford two navies. The U.S. has the navy and the Coast Guard. In terms of future capabilities for our navy, we may have to look at acquiring some of the armed capabilities that the U.S. Coast Guard has and is developing, given its deep water project.

In general, the major threat will continue to be terrorism, failing states and rogue states; but not all failing states and not all terrorist groups threaten Canada. We will have to be strategic and selective in where we deploy.

In addition, although it is often argued that the best way to deal with terrorism is at the source — hence, we have Afghanistan — the fact remains that you can deal with terrorism at its source and you still remain vulnerable at home. Indeed, as the experience with Spain notes, dealing with terrorism at its source may well increase vulnerability at home. For this

recommandation faite dans la politique nationale en matière de sécurité, soit de faire un choix sélectif et stratégique des opérations à l'étranger auxquelles nous participons. Je suppose également que les budgets de défense demeureront plus ou moins constants, qu'ils ne connaîtront pas de croissance sensible.

Le contexte de la sécurité internationale, dans la mesure où il concerne le pouvoir militaire, continuera d'être dominé par les États-Unis, particulièrement ce que M. Barry Posen, du Massachusetts Institute of Technology, a qualifié de domination des biens communs. Le pouvoir militaire américain dominera en effet les mers, les airs et l'espace. La capacité de l'Occident, par conséquent, de projeter son pouvoir d'un bout à l'autre de la planète sera en grande partie illimitée, en termes de besoin. Les États-Unis ont demandé de l'aide et font face à de l'opposition dans ce que M. Posen appelle les zones contestées. Lorsqu'ils cherchent soit à rétablir l'ordre, soit à lutter contre le terrorisme, je crois qu'ils auront besoin des contributions canadiennes.

Pour que les forces canadiennes soient efficaces à l'étranger, comme je l'ai mentionné, il faut que le gouvernement s'en tienne à une approche sélective et stratégique relativement aux déploiements internationaux. Pour ce qui est de la structure des forces armées, en supposant à nouveau que le budget de la défense n'est pas augmenté considérablement, je crois qu'elles conserveront une capacité de mener des opérations à l'étranger. Étant donné l'équipement acheté récemment, elles ont, comme en témoignent les opérations en Afghanistan, une capacité à cet égard.

Pour ce qui est de l'aviation, nous devons peut-être renoncer à une capacité de combat et de projection de puissance en faveur d'une capacité de transport, une amélioration de nos transports tactiques sur le théâtre des opérations. L'aviation, en termes d'avion de combat, pourrait bien, par conséquent, en revenir à son principal rôle, non négligeable, soit de continuer à assurer la défense de l'espace aérien de l'Amérique du Nord.

Pour ce qui est de la marine, nous avons une très bonne — comme le soutient la marine — marine moyenne de projection mondiale capable d'appuyer la politique étrangère canadienne partout sur la planète. Cependant, contrairement aux États-Unis, nous ne pouvons pas nous payer le luxe de deux marines. Les États-Unis ont en effet la marine et la Garde côtière. Pour ce qui est des capacités futures de notre marine, il faudra peut-être envisager d'acquérir certaines des capacités armées qu'a et qu'est en train de développer la Garde côtière des États-Unis, étant donné son projet en eaux profondes.

En règle générale, la principale menace continuera d'être le terrorisme, les États défaillants et les États voyous; toutefois, ce ne sont pas tous les États défaillants et tous les groupes terroristes qui menacent le Canada. Nous devons choisir les lieux de nos déploiements avec soin et en fonction de nos intérêts.

De plus, bien que l'on soutienne souvent que le meilleur moyen de lutter contre le terrorisme est de le combattre à sa source — d'où notre présence en Afghanistan —, le fait demeure qu'on peut fort bien combattre le terrorisme à sa source et demeurer vulnérables chez soi. De fait, comme le montre l'expérience de l'Espagne, la lutte contre le terrorisme à sa source peut fort bien

reason, we must achieve a greater balance between homeland security and overseas projection capabilities. Again, the Canadian Forces are well suited to this.

Moreover, we may have to be somewhat proactive in terms of our relations with the United States. Certainly, it is more in the American interest for Canada to contribute to its own and North American security than to place additional forces overseas where their relative impact may not be as great as it is in the North American context. From the U.S. standpoint, Canadian homeland security efforts are more directly related to vital U.S. interests. We will always have to project a certain amount of force overseas because for most American administrations the litmus test of loyalty to the United States is what you do overseas, not in terms of North America. Nevertheless, we can make a case that it is in American interests for Canada to do more on homeland security.

There is much talk and speculation about maritime NORADs and new structures for North American defence. Institutions matter less than capabilities. Unless we have the capabilities to contribute in North America, the institutions will not be as effective.

Overall, within reasonable increases in defence expenditure and with the very realistic approach to overseas operations, the Canadian Forces can contribute to national security both at home and abroad. It will require some tradeoffs in terms of equipment, which the government must make, but we have more options than we suspect we have. In particular, overseas, the United States is looking for partners but in fact, as Secretary Rumsfeld and others have noted, it will accept contributions in a wide variety of modes.

We happen to be one of the better contributors, even given our small numbers. I do not believe that massive increases in Canadian overseas contributions will significantly affect U.S. policy and calculations, given not just the Bush administration but the bi-partisan unilateralism which is the basis of U.S. national security policy now. On the other hand, I believe that solid contributions to North American security, not only militarily but in other security areas, will be taken seriously in Washington because it directly deals with American interests.

With that, I welcome your questions.

Senator Banks: I hardly know where to start. You have given a very broad canvas. Did I understand you to say that, with respect to our relations with the United States, that institutions do not matter as much as capabilities, or have I got that backwards?

Mr. Sokolsky: No. For example, if we were to go to a maritime NORAD, that would work, and it only works because we have a maritime surveillance capability. In the U.S., as you know, the

vous rendre plus vulnérables. C'est pour cette raison qu'il faut frapper un équilibre plus juste entre la sécurité intérieure et la capacité de projection à l'étranger. À nouveau, j'estime que les forces canadiennes se prêtent fort bien à la réalisation de cet objectif.

Qui plus est, il nous faudrait peut-être être un peu plus proactifs dans nos relations avec les États-Unis. Il est certes plus dans l'intérêt des Américains que le Canada contribue à sa propre sécurité intérieure et à la sécurité du continent nord-américain que s'il déploie des forces supplémentaires à l'étranger, où leur impact relatif n'est peut-être pas aussi grand qu'il l'est en contexte nord-américain. Du point de vue des États-Unis, les efforts déployés par les Canadiens pour assurer la sécurité intérieure sont plus directement liés à des intérêts vitaux des Américains. Nous devons toujours projeter une certaine force à l'étranger parce que, pour la plupart des administrations américaines, la preuve décisive de votre loyauté envers les États-Unis est ce que vous faites à l'étranger, non pas en Amérique du Nord. On peut néanmoins arguer qu'il est dans l'intérêt des Américains que le Canada en fasse davantage sur le plan de la sécurité intérieure.

Il est beaucoup question de commandement naval unifié de défense de l'Amérique du Nord et de nouvelles structures pour défendre le continent. On émet des conjectures à cet égard. Les institutions importent moins que les capacités. À moins que nous n'ayons la capacité de contribuer à la sécurité de l'Amérique du Nord, les institutions ne seront pas aussi efficaces.

Dans l'ensemble, au moyen d'accroissements raisonnables des dépenses en matière de défense et d'une approche très réaliste à l'égard des déploiements à l'étranger, les forces canadiennes peuvent contribuer à la sécurité nationale, tant au pays qu'à l'étranger. Il faudra accepter certaines compromissions sur le plan de l'équipement, compromissions que le gouvernement doit faire, mais nous disposons de plus d'options que nous ne le soupçonnons. En particulier, à l'étranger, les États-Unis sont à la recherche de partenaires, mais en fait, comme l'ont souligné le secrétaire Rumsfeld et d'autres, ils accepteront les contributions sous diverses formes.

Il se trouve que nous sommes l'un des meilleurs participants, même en tenant compte de nos petits nombres. Je ne crois pas que des augmentations massives de la participation canadienne à l'étranger affecteront sensiblement la politique et les calculs des États-unis puisque que non seulement l'administration Bush, mais aussi l'unilatéralisme bipartite sont aujourd'hui le fondement de la politique américaine sur la sécurité nationale. D'autre part, je crois que Washington prendra au sérieux une forte participation à la sécurité nord-américaine non seulement au plan militaire, mais aussi dans d'autres domaines touchant la sécurité, car elle touche directement les intérêts américains.

Je suis prêt à répondre à vos questions.

Le sénateur Banks : Je ne sais pas trop par où commencer. Vous avez brossé un tableau très large. Vous ai-je bien compris quand vous avez dit que dans le cadre de nos relations avec les États-Unis les institutions ne sont pas aussi importantes que les capacités ou serait-ce le contraire?

M. Sokolsky : Non. Si nous devions créer une sorte de NORAD maritime qui fonctionnerait grâce seulement à notre capacité de surveillance maritime. Aux États-Unis, comme vous le

lead agency in homeland security is the Coast Guard. Moving to a maritime NORAD is something we should do, but we cannot do it unless we are able to increase and improve our maritime surveillance capabilities.

Senator Banks: That is certainly true at the operational level, but it ignores certain political facts. For example, with respect to the war in Iraq, it is my impression, and I think we learned it when we went to Washington, that they did not much care if we sent three soldiers to Iraq. What they wanted was our flag. They wanted the institution. They did not need any capability.

Mr. Sokolsky: I think overseas that is the case. In North America, it is a real problem. If we do not have the capability, let us say, on the Great Lakes, they cannot cross the line, and that means the border is not necessarily covered, if they believe we do not have monitoring of our ocean approaches, which we do. Imagine if we had NORAD and no CF-18 fighters. It is not the command structure, because you can work in a number of ways. It is, we have that capability to monitor our airspace and we had the radar when we needed it. I agree with you entirely. Overseas, it is not as important as here. Here, it is. The trouble we have is that for most administrations, security on Lake Huron is not at the top of the defence priority, unless they find someone coming across, and then it rockets to the top. I think you interpreted me correctly.

Senator Banks: You also said that not all terrorists and not all rogue states find Canada to be a target. We are not a likely target. I suppose it would be equally true to say that, so far, none have targeted us, but do you have some information about who is and who is not regarding us as a target? How do we know that someone does not regard us as a target?

Mr. Sokolsky: I would say the same thing for the United States. If you look at a study done by Jeffrey Record of the U.S. Army War College, *Bounding the Global War on Terrorism*, the approach he takes is that the world is full of terrorists — for example, Chechens, Basques, and terrorists in Africa. Not all of them have a beef with the United States of America. If you declare terrorism your enemy, then are these people your adversaries?

Senator Banks: Are Chechen terrorists not our enemy?

Mr. Sokolsky: They do not directly threaten Canada.

Senator Banks: That was not the question, though. Do we not have umbilical connections that are sort of universal? Do we not agree that terrorism per se is wrong, regardless of whether we are the target?

Mr. Sokolsky: We agree that terrorism per se is wrong, but given finite resources, we have to put our effort against terrorists who directly threaten us. The other problem is that governments will define legitimate opposition as terrorism and link it to this

savez, la Garde côtière est l'instance responsable de la sécurité intérieure. Nous devrions créer un NORAD maritime, mais nous ne pouvons le faire que si nous sommes en mesure d'augmenter et d'améliorer nos capacités de surveillance maritime.

Le sénateur Banks : Cela est tout à fait vrai au niveau opérationnel, mais certaines réalités politiques sont ignorées. Par exemple, en ce qui concerne la guerre en Irak, il me semble, et je pense que nous l'avons appris lors de notre visite à Washington, qu'il leur importait peu si nous envoyons trois soldats en Irak. Ils étaient intéressés par notre drapeau. Ils voulaient l'organisme. Ils n'avaient pas besoin d'être aidés militairement.

M. Sokolsky : Je pense que c'est le cas pour l'étranger. En Amérique du Nord, c'est un vrai problème. Si nous n'avons pas de capacité, dans les Grands Lacs par exemple, ils ne peuvent pas franchir la ligne et cela signifie que la frontière n'est pas nécessairement surveillée s'ils croient que nous n'avons pas de surveillance au-dessus de nos approches océaniques, alors que nous avons. Imaginez que nous ayons le NORAD et pas d'avions de chasse CF-18. Ce n'est pas la structure de commandement, car il y a plusieurs façons de fonctionner. Nous avons cette capacité de surveiller notre espace aérien et nous avons les radars quand nous en avions besoin. Je suis entièrement d'accord avec vous. Ce qui se passe ici est plus important que la situation à l'étranger. Le problème, c'est que pour la plupart de l'administration, la sécurité du lac Huron n'est pas une priorité sauf s'ils découvrent que quelqu'un le traverse, alors la sécurité du lac Huron deviendra la priorité numéro un. Je crois que vous m'aviez bien compris.

Le sénateur Banks : Vous avez aussi dit que le Canada n'est pas une cible pour tous les terroristes et tous les États voyous. Notre pays n'est probablement pas une cible. Je suppose qu'il serait aussi vrai de dire que, jusqu'à présent, personne ne nous a ciblés, mais savez-vous qui nous considère comme une cible et qui ne nous considère pas comme une cible? Comment savons-nous que quelqu'un ne nous considère pas comme une cible?

M. Sokolsky : Je dirai la même chose pour les États-Unis. Si vous lisez l'étude *Bounding the Global War on Terrorism* de Jeffrey Record, de l'U.S. Army War College, le monde est rempli de terroristes, par exemple, les Tchétchènes, les Basques et les terroristes en Afrique. Ils n'ont pas tous des problèmes avec les États-Unis d'Amérique. Si vous déclarez que vous luttez contre le terrorisme, est-ce que ces gens sont vos adversaires?

Le sénateur Banks : Les terroristes tchétchènes ne sont-ils pas nos ennemis?

M. Sokolsky : Ils ne menacent pas directement le Canada.

Le sénateur Banks : Ce n'était pas la question. N'y a-t-il des filières qui sont en quelque sorte internationales? Ne croyons-nous pas que le terrorisme en tant que tel est inacceptable que nous soyons une cible ou non?

M. Sokolsky : Nous convenons que le terrorisme en tant que tel est inacceptable, mais étant donné les ressources limitées, nous devons nous concentrer sur les terroristes qui nous menacent directement. L'autre problème, c'est que des gouvernements

general threat. Yes, the Chechens may be threatening, but we have finite resources, so we direct it to where it deals directly with Canadian interests.

Senator Banks: I will get crass now and talk about dollars, because you have some strong opinions about that. You look at it often as an interest of yours.

We have heard interesting proposals, and we are about to hear more interesting proposals, about what we should do. You talked about finite resources. You talked about the fact that the U.S. is going to dominate the air and the U.S. will dominate the land. We all know that we cannot play at present the kind of role proportionately that we played last time around, or at least we could not without some new, clear-and-present danger. You also mentioned that we cannot do the extra-continental air stuff any more, and we do not, by the way. We have foregone that.

Tell me how you would respond to the argument that we have this many dollars and we are trying to play a game this big, and we cannot play a bigger game because we have only enough dollars to play the smaller game. We can play it better if we reduce the purview, so it would be logical for us to say that, since we are a maritime nation, we cannot get rid of the navy, and we have to expand its capabilities. We need an army, because we have a lot of land. Why do we not get out of the air business entirely — because the U.S. will dominate that entirely anyway — and really improve our navy and army and make a deal with the Americans to look after our air defence? If I were running a business, that would not be a bad deal.

Mr. Sokolsky: Active air defence is now through NORAD, mainly looking internally. If we wanted American aircraft to patrol Canadian skies, then you could go for that. I do not think that would be acceptable, and I think the cost of maintaining the CF-18s to provide NORAD is something we can afford. In terms of the navy, in fact, the navy is amongst the three services that emerged out of the 1990s in good shape and does have a projection capability. For that reason, we would not get rid of the air force. In terms of overseas projection, we have already made that decision. In terms of the army, we might well make the case that we will not send units any larger than 2,000 overseas. That is the most we can sustain.

Senator Banks: When was last time we could send 2,000 and sustain them?

Mr. Sokolsky: We sent over 2,000 to Afghanistan.

Senator Banks: And sustain them?

qualifieront de terroristes des opposants légitimes et les relieront directement à cette menace générale. Oui, les Tchétchènes peuvent être une menace, mais nos ressources sont limitées, donc nous nous en servirons pour protéger directement les intérêts du Canada.

Le sénateur Banks : Je vais parler sans détour d'argent maintenant vu que vos opinions sont fermes sur ce sujet. Vous le considérez souvent comme l'un de vos sujets d'intérêt.

Nous avons entendu des propositions intéressantes et nous allons en entendre d'autres encore plus intéressantes sur ce que nous devrions faire. Vous avez parlé des ressources limitées. Vous avez dit que les États-Unis vont dominer l'espace aérien et le terrain. Nous savons tous que nous ne pouvons pas faire aujourd'hui ce que nous avons fait la dernière fois, en tout cas nous ne pouvons pas le faire en l'absence d'un nouveau danger clair et présent. Vous avez aussi dit que nous ne pouvons plus assurer la défense aérienne continentale supplémentaire et en fait, nous ne le faisons pas. Nous y avons renoncé.

Que répondrez-vous à l'argument qui fait valoir que nous avons une certaine somme d'argent et que nous essayons de faire quelque chose d'assez grand, nous ne pouvons pas jouer un plus grand rôle, car notre argent ne nous permet qu'un rôle plus petit. Nous pouvons être plus efficaces si nous réduisons la compétence, il serait donc logique pour nous de déclarer que puisque nous sommes une nation maritime, nous ne pouvons pas nous débarrasser de la marine et nous devons augmenter ses capacités. Nous avons besoin d'une armée, car nous avons un grand territoire. Pourquoi ne pas abandonner entièrement la défense aérienne — puisque, de toute façon, les États-Unis domineront les cieux — et vraiment améliorer notre marine et notre armée et conclure un accord avec les Américains afin qu'ils assurent notre défense aérienne? Si j'étais chef d'entreprise, ce ne serait pas une mauvaise affaire.

Mr. Sokolsky : NORAD assure aujourd'hui la défense aérienne active, surtout à l'intérieur. Si nous voulions que des avions américains patrouillent l'espace aérien canadien, alors vous pourriez envisager cette situation. Je ne crois pas que ce soit acceptable et je pense que nous pouvons assumer les coûts d'entretien des CF-18 pour le NORAD. En ce qui concerne la marine, elle fait partie des trois services qui ont bien après traversé les années 90 et elle a une bonne capacité de déploiement. Pour cette raison, nous n'abandonnerons pas l'armée de l'air. Nous avons déjà pris cette décision concernant le déploiement à l'étranger. En ce qui concerne l'armée, nous pourrions tout aussi dire que nous n'enverrons pas des unités de plus de 2 000 militaires à l'étranger. Nous ne pouvons pas nous permettre un nombre supérieur.

Le sénateur Banks : À quand remonte la dernière fois que nous avons pu envoyer 2 000 militaires?

M. Sokolsky : Nous avons envoyé plus de 2 000 en Afghanistan.

Le sénateur Banks : Et nous avons pu leur offrir un maintien en puissance?

Mr. Sokolsky: Well, as to sustainment, all countries rotate in. These sorts of operations are such that you rotate. If we wanted to sustain 2,000, we would have to do as we are doing — reduce commitments. We may have to reduce commitments elsewhere.

Senator Banks: Your view generally is that we need to continue to maintain workable, however-they-are-designed forces in each of the three traditional areas and not give up any of them, but maybe specialize them a bit.

Mr. Sokolsky: Yes, I think you can specialize within each unit. You also need air, sea and land for domestic operations. Even for, as you well know, domestic emergency operations, we need an internal military transport, we need the reserves in the case of emergency preparedness, and we need to maintain maritime forces for sovereignty protection, so we are not going to give up the three services. We have already come down in terms of what they can do, and that may be something to consider. In terms of naval forces, do we want to replace the existing destroyers with another generation specifically or very much geared to overseas, or start building something like the U.S. Coast Guard has? That would get us out of certain operations overseas, but with the frigates we would still be able to participate.

Senator Banks: Talking about the oceans and security, our committee recommends that, at the very least, the Canadian Coast Guard needs to have a constabulary function, which it now does not have. I have the feeling you think we should go further than that.

Mr. Sokolsky: Yes, I think we should look at whether it should be an armed service of the navy. The U.S. Coast Guard looks more like our navy in certain ways than our Coast Guard looks like their Coast Guard. They do overlapping functions, but it is an armed service. If homeland security is important, then I think it should have that capability more than necessarily a constabulary. I know this is something that the navy would prefer not to do, or it would need more resources.

I know that the committee has looked into this and I am suggesting that it look further to make that determination. If we had unlimited funds I would agree that we need an armed coast guard and a navy. However, we cannot afford two armed forces or two navies. The U.S. Coast Guard is the eighth largest navy in the world.

Senator Cordy: Are you suggesting that our Coast Guard be more focused on security and watching our borders?

Mr. Sokolsky: I am suggesting that in addition to maritime safety and other things, the navy adopt a more coastal defence approach. Other issues about maritime safety would be left with the Coast Guard.

M. Sokolsky : En ce qui concerne le maintien en puissance, tous les pays s'en occupent tour à tour. Ces opérations sont telles que les pays s'en occupent tour à tour. Si nous voulions maintenir 2 000 militaires, il nous faudrait faire ce que nous faisons, réduire nos engagements. Il nous faudra peut-être réduire nos engagements ailleurs.

Le sénateur Banks : De manière générale, vous estimez que nous devons continuer à maintenir des forces efficaces dans chacun des trois forces traditionnelles et n'en éliminer aucune, mais peut-être les spécialiser un peu.

M. Sokolsky : Oui, je crois que des éléments au sein de chaque unité peuvent se spécialiser. Il faut aussi l'espace aérien, la mer et des zones pour les opérations domestiques. Même pour, comme vous le savez bien, les opérations domestiques d'urgence, nous avons besoin d'un transport militaire intérieur, nous avons besoin de réserves en cas de préparation à des situations d'urgence et nous avons besoin de maintenir des forces maritimes pour la protection du territoire, donc nous n'allons pas abandonner les trois services des Forces canadiennes. Nous avons déjà décidé de ce que ces services doivent faire et c'est peut-être quelque chose à considérer. Au sujet des forces navales, voulons-nous remplacer les escorteurs existants par une autre génération d'escorteurs spécialement conçus pour les opérations à l'étranger ou voulons-nous commencer à construire des navires comme ceux de la Garde côtière américaine? Cela nous permettra de ne pas participer à certaines opérations à l'étranger, mais avec les frégates nous serons toujours en mesure de participer.

Le sénateur Banks : À propos des océans et de la sécurité, le comité recommande que, à tout le moins, la Garde côtière canadienne ait une fonction policière qu'elle n'a pas aujourd'hui. J'ai l'impression que vous pensez que nous devrions aller plus que cela.

M. Sokolsky : Oui, je pense que nous devrions décider si elle doit être une force armée de la marine. D'une certaine façon, la Garde côtière américaine ressemble plus à notre marine que notre Garde côtière ressemble à leur Garde côtière. Leurs fonctions se chevauchent, mais c'est une force armée. Si la sécurité intérieure est importante, je pense alors qu'elle devrait avoir plus cette capacité que de devenir une force policière. Je sais que la marine préférerait éviter cette situation ou il lui faudrait plus de ressources.

Je sais que le comité a étudié cette question et je suggère qu'il l'étudie de manière encore plus approfondie pour arriver à ce jugement. Si nous disposons de fonds illimités, je conviendrais que nous avons besoin d'une Garde côtière armée et d'une marine. Cependant, nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir deux forces armées ou deux marines. La Garde côtière américaine est la huitième plus grande marine au monde.

Le sénateur Cordy : Suggérez-vous que notre Garde côtière concentre plus ses efforts sur la sécurité et la surveillance de nos frontières?

M. Sokolsky : Je suggère qu'en plus de la sécurité maritime et d'autres choses, la marine adopte une approche plus axée sur la défense des côtes. Les autres questions de sécurité maritime seraient du ressort de la Garde côtière.

Senator Cordy: When we talk about who is tending our boat safety, who would it be?

Mr. Sokolsky: It would be the Coast Guard.

Senator Cordy: The navy could take over some.

Mr. Sokolsky: You would have a greater armed naval presence on the Great Lakes and, particularly, on the ocean approaches to Canada.

Senator Cordy: When we look at things like navigational aids and boat safety, in your mind they would continue to fall under the Department of Fisheries and Oceans while the navy would fall under the jurisdiction of the Department of National Defence.

Mr. Sokolsky: I am suggesting that the navy look into buying smaller, armed boats. They would remain part of the navy and the Coast Guard would maintain its other traditional roles.

Senator Cordy: The Coast Guard would not become involved with security issues?

Mr. Sokolsky: Currently, there is a joint interagency approach. I am suggesting that the Canadian Navy do more in respect of the inshore waters as part of its contribution to this joint approach.

Senator Cordy: So we would have smaller, faster boats in the navy to this end.

Mr. Sokolsky: Yes, that is the suggestion so that part of the Canadian Navy begins to resemble the U.S. Coast Guard. The deep-water project will be NATO and the United States and interoperable. These are highly potent craft that I am suggesting for the navy. This will be an interagency approach, as it is currently. I am suggesting that the navy, in the long run, might make a contribution in this way.

Senator Cordy: The lines would be more clearly defined. Is that what you are suggesting?

Mr. Sokolsky: An armed presence would be more of a naval responsibility.

The Chairman: Professor, the Rush-Bagot Treaty prohibits the navy on the Great Lakes so unless we amend or change that agreement, we could not do that.

The committee has heard testimony that if you are to have a brown water navy, as it were, you would still need to have a vessel the size of a frigate. Otherwise, you cannot stay out long enough and deal with a sea state. This committee's recommendation had to do with arming the Coast Guard as we went through a replenishment of the fleet. There are various functions such as ice-breaking, the buoy-tending aids to navigation, search and rescue, and fisheries pollution or environmental. You are recommending that all of those functions remain under the jurisdiction of the Coast Guard, rebuild the Coast Guard fleet so that it can continue to carry on all of those functions and then build a separate and additional brown water fleet for the navy. Is that correct?

Le sénateur Cordy : Qui sera responsable de la sécurité de nos navires?

M. Sokolsky : La Garde côtière.

Le sénateur Cordy : La marine pourrait se avoir certaines de ces responsabilités.

M. Sokolsky : Il y aurait une plus grande présence de la marine armée sur les Grands Lacs et surtout dans nos approches océaniques.

Le sénateur Cordy : Lorsque nous parlons de sujets comme les aides à la navigation et la sécurité des navires, pensez-vous qu'ils continueront à relever de la compétence du ministère des Pêches et des Océans alors que la marine relèverait du ministère de la Défense nationale.

M. Sokolsky : Je suggère que la marine essaie d'acheter des bateaux plus petits et armés. Ils continueront à faire partie de la marine et la Garde côtière continuera à jouer ses autres rôles traditionnels.

Le sénateur Cordy : La Garde côtière ne s'occuperait pas de la sécurité?

M. Sokolsky : Aujourd'hui, il y a une approche interorganisation. Je suggère que la marine canadienne s'occupe plus des eaux intérieures dans le cadre de sa participation à cette approche mixte.

Le sénateur Cordy : C'est donc à cette fin que la marine aura des bateaux plus petits et plus rapides.

M. Sokolsky : Oui, afin que cette partie de la marine canadienne ressemble à la Garde côtière américaine. Les eaux profondes seront sous la responsabilité de l'OTAN, des États-Unis et de l'interopérabilité. Je recommande des embarcations très puissantes pour la marine. Ce sera aussi une approche interorganisation. Je suggère que la marine puisse participer à long terme de cette façon.

Le sénateur Cordy : Les lignes seraient beaucoup plus clairement définies. Est-ce cela que vous suggérez?

M. Sokolsky : Une présence armée serait plus une responsabilité navale.

Le président : Professeur, l'accord Rush-Bagot interdit la marine sur les Grands Lacs, par conséquent, nous ne pourrions pas faire sauf si cet accord est amendé ou changé.

Le comité a entendu des témoignages selon lesquels en cas de patrouille côtière, il faudrait quand même un vaisseau de la taille d'une frégate. Autrement, il ne sera pas possible de naviguer suffisamment longtemps en cas d'état de la mer. La recommandation du comité entrait dans le cadre de l'armement de la Garde côtière durant le recomplètement de la flotte. Il y a des fonctions diverses telles que les opérations de brisage de glaces, le mouillage de bouées pour aider la navigation, la recherche et le sauvetage et les poursuites anti-pollutions. Vous recommandez que toutes ces fonctions continuent à relever de la compétence de la Garde côtière, vous recommandez de reconstruire la flotte de la Garde côtière afin qu'elle puisse continuer à exécuter toutes ces fonctions puis de construire une flotte de patrouille côtière séparée et additionnelle pour la marine. Est-ce bien cela?

Mr. Sokolsky: Yes. I think that the navy would look into patrol boats off the ocean.

In terms of the Rush-Bagot Treaty, the U.S. Coast Guard is on the Great Lakes.

The Chairman: Yes, but it is not a military force.

Mr. Sokolsky: Yes, it can be an armed force under United States law.

The Chairman: That can only be when they declare war and, as part of U.S. homeland security, it does not qualify.

Mr. Sokolsky: In that sense and given the importance of maritime homeland security, we can make other arrangements with the U.S. regarding that treaty.

Senator Banks: I am confused by an answer but I will wait for Senator Christensen's question.

Senator Christensen: Over the last ten years, the navy has introduced the 12 new Maritime Coastal Defence Vessels, MCDVs. Do you see that number increasing?

Mr. Sokolsky: No, I think the MCDVs are used for reserve training. They move in that direction but they do not have the level of capability that we would want in our coastal waters.

Senator Christensen: Those are the kinds of vessels that you are recommending?

Mr. Sokolsky: Something like that and I am also suggesting a look at the U.S. Coast Guard and what it is doing in terms of its recapitalization.

The Chairman: On those vessels, we have heard testimony from Admiral Ron Buck that they do not work well inshore, are suitable for training and that they would not perform the role of coastal defence.

Mr. Sokolsky: Yes. That is why I suggest we need something else.

Senator Banks: I am confused, Mr. Sokolsky. I asked you whether we should arm the Coast Guard and I thought you said, yes. Then, in response to Senator Cordy's question, you said that we should leave the Coast Guard to do aids to navigation and maritime safety, and that the navy should step in and fill the breach. Which is true?

Mr. Sokolsky: The second.

Senator Banks: The second is true?

Mr. Sokolsky: Yes.

Senator Banks: Should we not arm the Coast Guard?

Mr. Sokolsky: No. I would not make it resemble the U.S. Coast Guard.

Senator Forrestal: Until a few moments ago, no distinguished senator had ever given another senator such a diving board to leap from. He left me poised to get into the reserves, a cutter up to 160 feet capable of carrying 100 crew, slightly reinforced, perhaps three or maybe smaller, sufficient to get in and out of early-freeze

M. Sokolsky: Oui. Je crois que la marine examinera la question des patrouilleurs en mer.

En ce qui concerne l'accord Rush-Bagot, la Garde côtière américaine est sur les Grands Lacs.

Le président: Oui, mais ce n'est pas une force militaire.

M. Sokolsky: Oui, elle peut être une force armée en vertu de la législation américaine.

Le président: Seulement s'ils déclarent la guerre et, dans le cadre de la sécurité intérieure des États-unis, cela n'est pas admissible.

M. Sokolsky: Étant donné l'importance de la sécurité intérieure maritime, nous pouvons prendre d'autres dispositions avec les États-Unis concernant cet accord.

Le sénateur Banks: Une réponse m'a déconcerté, mais j'attendrai que le sénateur Christensen pose sa question.

Le sénateur Christensen: Au cours des dix dernières années, la marine a introduit les 12 nouveaux navires de défense côtière (NDC). Prévoyez-vous une augmentation de ce nombre?

M. Sokolsky: Non, je pense que les NDC servent à former les réservistes. Ils vont dans ce sens, mais ils n'ont pas le niveau de capacité que nous voudrions dans nos eaux côtières.

Le sénateur Christensen: Est-ce le genre de vaisseau que vous recommandez?

M. Sokolsky: Quelque chose de ce genre et je suggère aussi de jeter un coup d'œil à ce que fait la Garde côtière américaine dans son programme de réfection.

Le président: Selon le témoignage de l'amiral Ron Buck, ces vaisseaux ne sont pas très bons pour les eaux intérieures, ils sont appropriés pour la formation et ils ne pourraient pas assurer la défense des côtes.

M. Sokolsky: Oui. C'est la raison pour laquelle je suggère autre chose.

Le sénateur Banks: Je suis déconcerté, monsieur Sokolsky. Je vous ai demandé si nous devons armer la Garde côtière et il m'a semblé que vous avez répondu oui. Puis, en réponse à la question du sénateur Cordy, vous avez dit que nous devrions laisser à la Garde côtière le soin d'assurer les aides à la navigation et la sécurité maritime et que la marine devrait s'impliquer pour combler le vide. Laquelle des deux réponses est la bonne?

M. Sokolsky: La seconde.

Le sénateur Banks: La seconde est la bonne?

M. Sokolsky: Oui.

Le sénateur Banks: Ne devrions-nous pas armer la Garde côtière?

M. Sokolsky: Non. Je ne voudrais qu'elle ressemble à la Garde côtière américaine.

Le sénateur Forrestal: Il y a encore un instant, aucun sénateur distingué n'avait tendu une telle perche à un autre sénateur. Il m'a permis de parler des réserves, un garde côte mesurant jusqu'à 160 pieds et capable de transporter 100 membres d'équipage, légèrement renforcé et qui peut entrer dans des ports frappés de

harbours. We have some 7,000 kilometres of coast line and we have an enormous, underused resource — put on the shelf — the Canadian Naval Reserves in Atlantic Canada.

Do you see any useful role for exploring a combination of coastal defence comprised of a Coast Guard with a new series of vessels capable of shallow water, and new shallow-ice capability along Nova Scotia, Prince Edward Island and up around the North shore to the tidal reaches of the St. Lawrence?

Mr. Sokolsky: You are asking about a role for the reserves in coastal defence. They are already using them on the MCDVs but I think you could make ready use of the reserves in this capability, just as the U.S. Coast Guard is making greater use of its reserves under the current circumstances.

Senator Forrestall: How do they use them?

Mr. Sokolsky: They are called up to service and put on boats for homeland defence and they use their smaller boats for port defence overseas. Members of the U.S. Coast Guard reserve have been called into service since 9/11 on their boats, including their boats sent overseas. It is certainly an opportunity for the reserve to be used in respect of homeland maritime security.

Senator Forrestall: Do you know of anyone that has taken a look at this as a possible scenario? I do not want to start this, and I do not think the committee wants to start with a clean sheet of paper.

Mr. Sokolsky: I do not think anyone looks at the importance of the Naval Reserves in terms of homeland security. Generally, that would be a good role for the army for the same reason that, in the absence of a national guard, we would rely on reserve units in Canada as the first military support in the event of emergency.

Senator Forrestall: I appreciate and understand where you are coming from. In terms of the navy being a naval presence in the Great Lakes, we have no infrastructure to house them, secure them, train them, tie them up, document them and lift them out of the water. God forbid there will be a dockyard on the Great Lakes that I forgot about. Generally, the navy is not an operational force, traditionally or otherwise and hence, no infrastructure is in place on the lakes. Rather, the infrastructure is on the coast.

There are problems with training and the difficulties of all of that. It seems to me that a more efficient use of the Canadian Coast Guard, which has had taken away from it all except its very mundane but very necessary task — the Coast Guard in Canada is a civilian structure of government — is the mixture of the Coast Guard with the defence establishment, such as the reserves, a possibility?

Mr. Sokolsky: The approach of homeland security, as I suggested before, is interagency. You can have maritime operation security centres. I am suggesting that looking at more of the contribution of the navy, which has surveillance capabilities and which is an armed force, is something that we might want to look at if we look in terms of where the navy is going in the future.

gelée précoce et en sortir. Nous avons quelques 7 000 kilomètres de côtes et une ressource énorme pas assez utilisée — mise de côté — les réserves de la marine canadienne dans le Canada atlantique.

Pensez-vous qu'il serait utile de trouver une combinaison de défense côtière assurée par une Garde côtière dotée de nouveaux vaisseaux pouvant naviguer en eaux peu profondes et une nouvelle capacité de naviguer dans la glace peu profonde le long de la Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Côte-Nord jusqu'aux portées du St-Laurent.

M. Sokolsky : Vous voulez que les réserves jouent un rôle dans la défense des côtes. On les utilise déjà sur les NDC, mais je crois qu'elles seraient prêtes à servir en cette capacité, tout comme la Garde côtière américaine qui utilise plus ses réserves dans la situation actuelle.

Le sénateur Forrestal : De quelle façon les utilisent-elles?

M. Sokolsky : Elles sont mobilisées et embarquées sur des navires pour la sécurité intérieure, leurs plus petits bateaux servent à défendre des ports à l'étranger. Depuis le 11 septembre, des réservistes de la Garde côtière américaine ont été mobilisés sur leurs bateaux, y compris leurs bateaux qui ont été déployés à l'étranger. C'est certainement l'occasion d'utiliser les réserves pour assurer la sécurité intérieure maritime.

Le sénateur Forrestal : Savez-vous si quelqu'un a envisagé cela comme un scénario possible? Je ne veux pas me lancer dans ce sujet et je ne pense pas que le comité veuille commencer à zéro.

M. Sokolsky : Je pense que personne ne mesure l'importance des réserves navales en termes de sécurité intérieure. Habituellement, ce serait un bon rôle pour l'armée pour la même raison, car en l'absence d'une garde nationale, nous compterions sur les unités des réserves canadiennes pour assurer le premier soutien militaire en cas d'urgence.

Le sénateur Forrestal : J'apprécie votre point de vue et je le comprends. En ce qui concerne la présence de la marine dans les Grands Lacs, nous n'avons pas d'infrastructures pour les accueillir, assurer leur sécurité et leur formation, arrimer les navires, les mettre en cale sèche et produire la documentation les concernant. J'espère qu'il n'y a pas d'arsenal maritime dans les Grands Lacs que j'aurais pu oublier. Traditionnellement, la Marine ne constitue pas une force opérationnelle et c'est la raison pour laquelle il n'y a pas d'infrastructures dans les lacs. L'infrastructure se trouve sur les côtes.

Des problèmes existent au niveau de la formation. Il me semble qu'une utilisation plus efficace de la Garde côtière canadienne et qui lui a été retirée à l'exception de sa tâche anodine et nécessaire — la Garde côtière canadienne est une structure civile du gouvernement — une collaboration entre la Garde côtière et des établissements de défense, telles que les réserves, est-elle une possibilité?

M. Sokolsky : Comme je l'ai suggéré, la démarche liée à la sécurité intérieure est la coopération inter-organisations. Vous pouvez avoir des centres de sécurité d'opérations maritimes. Je suggère que nous étudions une plus grande participation de la Marine qui a des capacités de surveillance et qui est une force armée afin de déterminer l'avenir de la Marine.

Again, it is because of the different force structures between the two countries.

Senator Forrestall: I appreciate those comments because I have been bugging the committee about the Halifax Rifles. Most of the committee, including myself, are not absolutely certain about what I mean. The committee is less certain. However, it seems to me that there is a role with respect to coastal defence that could very well be served with a highly mobile force — not just water, but land as well. There are a number of reserve units, as you know, on the shelf, and they have been retired.

I have an additional question and I appreciate your thoughts there.

How would you like to see the reserves use in home defence?

Mr. Sokolsky: Overall, the reserves in terms of what?

Senator Forrestall: Generally.

Mr. Sokolsky: You may hear differently from others, but generally, using the army reserve because, as apart from the military, they are tied to more communities. It is good to have your first responders for people who are in the community. In terms of the army, that is useful.

In terms of using the air reserve in case of emergency, we would want to move people and things around the country. We may have to call people from the air reserve to help with that.

Generally, because in Canada we do rely on the military — without a National Guard unit, we look to the military — I think this makes sense for us. When we had the high tempo of operations in the 1990s, we called many reservists for overseas operations. This may be a reason to limit overseas operations.

Senator Forrestall: Then we get into training and capacity, and so on?

Mr. Sokolsky: Yes.

Senator Nolin: I want to move on and use your expertise and talk about the North. Senator Forrestall mentioned the length of our sea border. My first question is, what is your evaluation of our military capability in the North?

Mr. Sokolsky: It is very limited.

Senator Nolin: What do you mean by “very limited?”

Mr. Sokolsky: We do not have an under-ice capability; we have some surveillance capability. There are few units up there. It is better in the air, in terms of NORAD, given the improvements that were made in the 1980s. It is probably commensurate with the nature of the perceived threat in the North. If we assume that the major threat to Canada now comes from terrorism, possible use of weapons of mass destruction and asymmetric responses in the event of overseas operations, the North is not as vulnerable as other parts of the country to be either an avenue of an attack or a target of an attack.

C'est encore une fois à cause des structures différentes des forces entre les deux pays.

Le sénateur Forrestall : J'apprécie ces remarques, car j'ai ennuyé le comité avec les Halifax Rifles. La plupart des membres du comité, y compris moi-même, ne comprennent pas tout à fait ce que je veux dire. Le comité est moins sûr. Toutefois, il me semble qu'une force très mobile pourrait très bien jouer un rôle pour assurer la défense des côtes — pas simplement des eaux, mais aussi de la terre ferme. Comme vous le savez, un certain nombre d'unités de réserve ont été mises de côté et retirées.

J'ai une autre question, j'aimerais connaître votre avis.

De quelle autre façon voudriez-vous que l'on utilise les réserves pour défendre le pays?

M. Sokolsky : Dans l'ensemble, les réserves dans quel domaine?

Le sénateur Forrestall : De manière générale.

M. Sokolsky : Vous pouvez entendre des points de vue différents, mais généralement, les réserves sont utilisées parce qu'elles sont liées à un plus grand nombre de collectivités en comparaison avec les militaires. Le fait que les premières personnes à porter secours proviennent des collectivités est une bonne chose. C'est utile en ce qui a trait à l'armée.

Pour ce qui est d'utiliser la réserve aérienne en cas d'urgence pour transporter du personnel et de l'équipement dans le pays. Il se pourrait qu'on fasse appel à la réserve aérienne pour aider dans ce genre de situation.

Étant donné qu'au Canada, nous nous fions habituellement aux militaires — en l'absence d'une garde nationale, nous comptons sur les militaires — il me semble que cela est logique pour nous. Quand, dans les années 90, il y avait beaucoup d'opérations, nous avons fait appel à de nombreux réservistes pour les opérations à l'étranger. Cela peut être une raison pour limiter les opérations à l'étranger.

Le sénateur Forrestall : Parce qu'il faut de la formation et des capacités, etc.?

M. Sokolsky : Oui.

Le sénateur Nolin : Je veux continuer et utiliser vos connaissances pour parler du Nord. Le sénateur Forrestall a mentionné la longueur de nos frontières côtières. Premièrement, que pensez-vous de nos capacités militaires dans le Nord?

M. Sokolsky : Elles sont très limitées.

Le sénateur Nolin : Que voulez-vous dire par « très limitées »?

M. Sokolsky : Nous n'avons pas de capacité de navigation sous les glaces, nous avons une certaine capacité de surveillance. Il y a peu d'unités là-bas. La situation est meilleure dans les airs, dans le cadre du NORAD, grâce aux améliorations qui ont été faites dans les années 80. C'est probablement proportionnel au degré de la menace perçue dans le Nord. Si l'on suppose que le Canada est surtout menacé aujourd'hui par le terrorisme, par l'utilisation possible d'armes de destruction massive et de réponses asymétriques en cas d'opérations à l'étranger, le Nord n'est pas aussi menacé d'être attaqué que d'autres régions du pays.

Senator Nolin: What about maintaining our sovereignty on the huge land mass and the water, the Northwest Passage?

Mr. Sokolsky: In terms of the Northwest Passage, we will have to rely on pressing our international case that the Northwest Passage is internal Canadian waters. We did have an agreement with the United States about dealing with the transit of U.S. Coast Guard vessels through there, but largely that will be a political and legal question. In terms of using things like the Rangers, we need a level of activity there to demonstrate our sovereignty, but in the absence of a major challenge by a hostile power, the use of defence resources may not be the best way to deal with the North.

Senator Nolin: In your understanding of what we should do, who should do that?

Mr. Sokolsky: Internationally, Foreign Affairs Canada should press the claim of the Northwest Passage as internal Canadian waters. We do have international recognition for the application of Canadian environmental laws there. I think we should also continue the program of the Rangers in the North, and encourage development there. However, I do not think it is necessarily a military response.

Senator Nolin: I am sure you are aware of the problem of global warming.

Mr. Sokolsky: Yes.

Senator Nolin: Who should be preoccupied by environmental disasters, new mining, and new oil, in the North?

Mr. Sokolsky: You will have the environmental agency of the Canadian government primarily involved in dealing with any environmental impact of global warming.

Senator Nolin: I agree. That is on paper, but imagine the worst. No one is there to police and to watch. What do you think they will do? Look what happened yesterday just off the coast in Newfoundland.

Mr. Sokolsky: There is a role for surveillance for the Coast Guard and for the Armed Forces there.

Senator Nolin: Are we properly equipped to do that?

Mr. Sokolsky: At the moment, no. You would have to put resources there. Also, since you could not maintain resources there permanently, you would have to have almost a rapid reaction response within Canada in the event of an emergency. That may be a role for the Armed Forces in terms of lifting other responders into that part of the world.

Senator Tkachuk: I want to follow up on Senator Banks' question regarding terrorism.

How would we define what terrorists were our enemies, and who were not?

Le sénateur Nolin : Que dire du maintien de notre souveraineté sur l'immense territoire, le passage du Nord-Ouest?

M. Sokolsky : Nous devons plaider notre cause devant le monde et revendiquer que le passage du Nord-Ouest est dans les limites des eaux intérieures canadiennes. Nous avions conclu une entente avec les États-Unis concernant la traversée du passage par les navires de la Garde côtière américaine, mais dans l'ensemble ce sera une question politique et juridique. En ce qui concerne l'utilisation de personnels comme les Rangers, il nous faut un niveau d'activités là-bas pour montrer notre souveraineté, mais en l'absence d'une menace importante d'une puissance ennemie, l'utilisation des ressources consacrées à la défense peut ne pas être la meilleure façon d'aborder la question du Nord.

Le sénateur Nolin : Qui devrait faire ce qui, d'après vous, devrait être fait?

M. Sokolsky : Le ministère des Affaires étrangères du Canada devrait revendiquer à l'échelle internationale la reconnaissance que le passage du Nord-Ouest est dans les eaux intérieures du Canada. L'application des lois canadiennes sur l'environnement dans cette région est reconnue sur la scène internationale. Je pense que nous devrions aussi continuer le programme des Rangers dans le Nord et encourager le développement dans cette région. Cependant, je ne pense pas qu'une réponse militaire soit nécessaire.

Le sénateur Nolin : Je suis sûr que vous êtes conscient du problème du réchauffement de la planète.

M. Sokolsky : Oui.

Le sénateur Nolin : Qui devrait se préoccuper des catastrophes environnementales, des nouvelles exploitations minières et pétrolières dans le Nord?

M. Sokolsky : L'Agence de la protection de l'environnement du gouvernement canadien s'occupe essentiellement de toutes les questions relatives à l'effet du réchauffement de la planète sur l'environnement.

Le sénateur Nolin : Je suis d'accord. C'est écrit sur le papier, mais imaginons le pire. Il n'y a personne là-bas pour appliquer la loi et exercer une surveillance. Que pensez-vous qu'ils feront? Regardez ce qui s'est passé hier le long des côtes de Terre-Neuve.

M. Sokolsky : La Garde côtière et les forces armées pourraient surveiller ces côtes.

Le sénateur Nolin : Sommes-nous suffisamment équipés pour cela?

M. Sokolsky : Pour le moment, non. Il faudra leur donner des ressources. Étant donné que des ressources ne peuvent pas être maintenues de façon permanente dans cette région, il faudrait avoir une force d'intervention rapide à l'intérieur du Canada en cas d'urgence. Les forces armées pourraient transporter d'autres équipes de secours dans cette partie du monde.

Le sénateur Tkachuk : Je veux poursuivre le sujet du terrorisme soulevé par la question du sénateur Banks.

À votre avis, comment savoir quels terroristes sont nos ennemis et ceux qui ne le sont pas?

Mr. Sokolsky: We should be concerned with those terrorists who threaten Canada directly, who threaten our allies in ways that would hurt our security or our economic interest, and who threaten Canadians abroad.

Senator Tkachuk: Would it be built around more uplifting values like democratic ideals or democratic countries? While we all worried about the Russians, or the Soviet Union at that time, and communism, if there had been a leader in East Germany who wanted to unite Germany and had invaded West Germany, we or NATO might have entered the fray. With Vietnam, we said, "No, let the Americans deal with it." If some terrorists would target Japan, for example, would they be our enemy?

Mr. Sokolsky: To the extent that there could be economic reverberations internationally, that would be of concern to us, yes.

Senator Tkachuk: What about Israel?

Mr. Sokolsky: The Palestinians that are launching against Israel now, to the extent that Israel or the United States would respond in a way that might involve us in a larger conflict, there is a concern with that. There have been attacks against Israeli targets since the beginning of the Israeli state. How have we responded? We have gone in where peacekeeping missions were negotiated to try and maintain the peace. We have offered support for the Palestinians in terms of aid, but not as much as we are doing in terms of the terrorist attack on the United States.

Senator Tkachuk: Should Hamas be on our anti-terrorist list?

Mr. Sokolsky: If we have evidence that it is carrying out terrorist actions and using Canada for some reason, perhaps collecting funds and sending them there, yes, it should be on our list. It is a concern to the United States; it is a concern to stability in the region.

The problem is also arriving at the proper instrument to deal with it. Hamas may be on our list, but we will not send Canadian Forces against them, as we did in the case of the Taliban in Afghanistan. Other instruments may be more appropriate. For example, if we believe Hamas is a threat, then we can provide monitoring here of Canadians, but we can also help support the peace process in the Middle East as a means of responding to what we believe are legitimate Palestinian concerns.

In the case of the Taliban and Afghanistan after 9/11, we sent Canadian Armed Forces to get them. The response is different. In the case of the Chechens, of course we understand the Russian reaction. On the other hand, we may not want to encourage wholesale Russian actions in that region if it will simply escalate.

As Professor Record of the U.S. Army War College noted, you have to unbound the war on terrorism, you have to differentiate. He was talking about the United States. In the past, as you know, during the Cold War era, many governments who were not

M. Sokolsky : Nous devrions nous inquiéter des terroristes qui menacent directement le Canada, qui menacent nos alliés d'une façon qui porterait atteinte à notre sécurité ou à nos intérêts économiques et qui menacerait les Canadiens à l'étranger.

Le sénateur Tkachuk : Feraient-on cela au moyen de valeurs plus nobles comme l'idéal démocratique ou des pays démocratiques? Quand nous étions tous préoccupés par la Russie ou l'Union soviétique à cette époque et le communisme, si un dirigeant d'Allemagne de l'Est aurait voulu unifier l'Allemagne et aurait envahi l'Allemagne de l'Ouest, l'OTAN ou nous-mêmes aurions pu intervenir. Au sujet du Vietnam, nous avons dit : « Non, laissons les Américains s'en occuper. » Si des terroristes attaquaient le Japon, par exemple, devrait-on les considérer comme nos ennemis?

M. Sokolsky : Dans la mesure où il y aurait des répercussions économiques au niveau international, nous serions concernés, n'est-ce pas?

Le sénateur Tkachuk : Et Israël?

M. Sokolsky : Les Palestiniens qui lancent des attaques contre Israël aujourd'hui, dans la mesure où la réaction d'Israël ou des États-Unis nous impliquerait dans un plus large conflit, nous nous sentirions aussi concernés par cette situation. Depuis sa création, Israël a été attaqué. Comment avons-nous réagi? Nous y sommes allés dans le cadre de missions de maintien de la paix pour tenter de maintenir la paix. Nous avons offert un appui aux Palestiniens en leur accordant de l'aide, mais pas autant que ce que nous faisons suite aux attaques terroristes contre les États-Unis.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que le Hamas devrait être dans notre liste d'organisations terroristes?

M. Sokolsky : Si nous avons la preuve que le Hamas commet des actes terroristes et utilise le territoire canadien pour une raison quelconque, peut-être la collecte de fonds pour envoyer l'argent là-bas, dans ce cas oui, cette organisation devrait être dans notre liste. C'est un problème pour les États-Unis; c'est un problème pour la stabilité dans la région.

Il est aussi difficile de savoir comment traiter avec cette organisation. Le Hamas peut être inclus dans notre liste, mais nous n'enversons pas des forces canadiennes pour lutter contre cette organisation comme c'était le cas avec les talibans en Afghanistan. D'autres solutions peuvent être plus appropriées. Par exemple, si nous croyons que le Hamas nous menace, nous pouvons alors faire une surveillance ici, mais nous pouvons aussi aider au processus de paix au Moyen-Orient pour répondre à ce que nous estimons être les demandes légitimes des Palestiniens.

Dans le cas des talibans et de l'Afghanistan après le 11 septembre, nous avons envoyé des forces armées canadiennes pour les capturer. La réaction est différente. Dans le cas des Tchétchènes, nous comprenons bien sûr la réaction des Russes. D'autre part, nous pouvons ne pas vouloir encourager l'ensemble des actions des Russes dans cette région si elles ne font qu'aggraver la situation.

Comme l'a fait remarquer le professeur Record, de l'U.S. Army War College, il faut faire la part des choses dans la lutte contre le terrorisme, il faut établir une distinction. Il parlait des États-Unis. Comme vous le savez, à l'époque, pendant la guerre

themselves particularly democratic or interested in human rights labelled opposition as terrorists and used harsh measures against them, as in some Latin American countries. We have to be clear about which terrorists, directly or indirectly, threaten Canadian interests. The United States differentiates. It calls for war on terrorism, but it is more interested in terrorism in the Middle East than it is in Africa. If they can follow a realistic, differentiated approach to terrorism, then so can we. It is not as President Bush says: You are either with us or you are with the terrorists. He really means: You are either with us or you are with some terrorists whom we have identified as threats to the United States, but not all terrorist groups in all parts of the world, as disreputable as their actions may be, are of immediate concern to us.

Senator Atkins: We talk about a general capability force. Do you think that the military that we sent to Afghanistan was trained to address the kind of mission they were given? Would that same training apply to the military we sent to, say, Haiti?

Mr. Sokolsky: In both cases the military performed well and the forces we did send to Afghanistan, given what they did, were trained to do the mission. You want to train to the highest level you can because all missions are different.

Generally — and it is no news to this committee — we should train for combat capability; we should be training warriors. When you have achieved that level, then you can deal with other missions, but we should assume that they will be engaged in some sort of combat.

I think you will hear from General Andrew Leslie that the missions in Afghanistan even under International Security Assistance Force, ISAF, although not the search-and-rescue of the earlier missions, are dangerous enough that you need a highly trained, highly skilled military. Moreover, reliance on technology that can apply in combat situations is equally applicable and less intensive.

The other point is you do not know when it is going to turn. You could be sent to one mission and find yourself in another. We may not be able to do the armour-to-armour high intensity combat that one saw in the past, but the goal should be a highly trained military, trained to apply force on behalf of the Government of Canada.

Senator Atkins: Were we trained to do the mission in Haiti?

Mr. Sokolsky: I believe we were trained, yes. I believe that we had the capability.

froide, un grand nombre de gouvernements qui n'étaient pas particulièrement démocratiques ou en faveur des droits de la personne qualifiaient les opposants à leur régime de terroristes et adoptaient des mesures extrêmement sévères à leur égard, comme dans certains pays d'Amérique latine. Nous devons clairement établir qui sont les terroristes qui menacent directement ou indirectement les intérêts du Canada. Les États-Unis font la distinction. Ils veulent lutter contre le terrorisme, mais ils s'intéressent plus au terrorisme du Moyen-Orient que celui qui sévit en Afrique. S'ils peuvent adopter une approche réaliste et qui établit des distinctions à l'égard du terrorisme, nous pouvons aussi le faire. Ce n'est pas comme ce qu'a déclaré le président Bush : ou vous êtes avec nous ou vous êtes avec les terroristes. Il veut vraiment dire : ou vous êtes avec nous, ou vous êtes avec certains terroristes qui à notre avis menacent les États-Unis, mais ce ne sont pas tous les groupes terroristes de toutes les régions du monde, aussi répréhensibles que peuvent être leurs actions, qui constituent une préoccupation immédiate en ce qui nous concerne.

Le sénateur Atkins : Nous parlons d'une force de capacité générale. Pensez-vous que les militaires que nous avons envoyés en Afghanistan avaient reçu la formation nécessaire pour accomplir ce genre de mission? Est-ce que cette même formation serait utile aux militaires que nous envoyons à Haïti, par exemple?

M. Sokolsky : Dans les deux cas, les militaires ont bien rempli leur mission et les troupes envoyées en Afghanistan, vu leur résultat, étaient entraînées pour accomplir la mission. Il faut assurer une formation au plus haut niveau possible car toutes les missions sont différentes.

De manière générale — ce n'est pas quelque chose de nouveau pour ce comité — nous devrions former pour améliorer la capacité de combat de militaires; nous devrions former des guerriers. Quand ils atteignent ce niveau, les militaires peuvent remplir d'autres missions, mais il faut s'attendre à ce qu'ils participent à des combats.

Je crois que le général Andrew Leslie vous dira que les missions en Afghanistan, même dans la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) à l'exception de la recherche et du sauvetage des premières missions, sont suffisamment dangereuses pour que les militaires soient bien formés et hautement qualifiés. En outre, la dépendance sur la technologie qui peut être utilisée dans des combats est tout autant applicable et moins intensive.

Il faut aussi tenir compte du fait que l'on ne peut pas prévoir les missions. On peut être réquisitionné pour une mission et être envoyé dans une autre mission. Nous ne sommes peut-être pas en mesure de participer à des combats à haute intensité entre véhicules blindés comme à l'époque, mais l'objectif devrait être une force militaire très bien entraînée pour avoir recours à la au nom du gouvernement du Canada.

Le sénateur Atkins : Est-ce que nos militaires étaient entraînés pour remplir la mission en Haïti?

M. Sokolsky : Oui, je crois que nous étions entraînés. Je crois que nous avions la capacité.

It is not who we send as much as, was the mission doable? Restoration of government involves more than the Armed Forces. If the back up is not there in terms of aid, if the back up is not there in terms of non-military support, then you cannot rely on the Armed Forces to cover the gaps.

It is not just the Canadians. You cannot rely on Canada to cover the gaps if other countries will not come forward as well.

Senator Atkins: When we talk about homeland security and surveillance, there are new technologies coming on the market such as unmanned aircraft, even more sophisticated helicopters. How do you see them fitting into either the navy or the Coast Guard? Do you think they should have a greater role in our homeland defence?

Mr. Sokolsky: We are already relying on surface radar in terms of Unmanned Aerial Vehicles, UAVs, that can be used to substitute for armed patrols. NORAD has always made use of wide surveillance, satellite surveillance. If we can move into space-based air surveillance, that would enhance our capabilities; capabilities to monitor ships at sea, and the new X-rays that are looking into containers. You can leverage technology, as well, in homeland security.

Senator Atkins: Under what command should they be?

Mr. Sokolsky: This is another reason why they should belong to the navy and share that information simply because, as an armed service, it has that capability.

Senator Atkins: That would not be true, though, of unmanned aircraft?

Mr. Sokolsky: We use UAVs in Afghanistan. That would be the type of technology that you would want some part of the armed force to operate on behalf of other agencies in Canada.

The Chairman: Thank you very much for appearing before us today. It has been useful. We have particularly enjoyed the material that you sent ahead. It provided for stimulating reading and thought for the work of the committee. Perhaps we will see you again in the coming week.

The committee will begin cross-country hearings next week with meetings in Kingston, Windsor and Toronto. To obtain more information on the committee's schedule, please visit the committee's website by at www.sen-sec.ca. We also post witness testimony, as well as other confirmed hearing schedules. In the alternative, you may contact the Clerk of the Committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting the members of the committee.

The committee continued in camera.

Ce n'est pas tellement qui nous envoyons, mais de savoir si la mission est faisable? Le rétablissement du gouvernement exige plus que la participation des forces armées. Si le soutien manque au plan de l'aide, s'il n'y a pas de soutien non militaire, on ne peut pas s'attendre à ce que les forces armées comblent le vide.

Ce n'est pas simplement vrai pour les Canadiens, vous ne pouvez pas attendre du Canada qu'il comble les vides si d'autres pays n'apportent pas aussi leur soutien.

Le sénateur Atkins : À propos de la sécurité intérieure et de la surveillance, de nouvelles technologies apparaissent comme, par exemple, les aéronefs sans pilote et même des hélicoptères encore plus perfectionnés. Selon vous, comment peuvent-ils être utilisés dans la Marine ou dans la Garde côtière? Pensez-vous qu'ils devraient jouer un plus grand rôle dans la défense de notre pays?

M. Sokolsky : Nous utilisons déjà des radars de surface pour ce qui est des véhicules aériens télépilotes qui peuvent remplacer les patrouilles armées. NORAD a toujours eu une surveillance très étendue, une surveillance par satellite. Si nous pouvons utiliser des systèmes de surveillance basés dans l'espace, cela augmenterait nos capacités pour surveiller des navires en mer; il y a les nouveaux appareils à rayons X pour inspecter les conteneurs. On peut aussi utiliser sur la technologie pour la sécurité intérieure.

Le sénateur Atkins : Sous quel commandement devraient-ils être placés?

M. Sokolsky : Il y a une autre raison pour laquelle ils devraient être sous le contrôle de la Marine et ces renseignements devraient être partagés simplement parce que, en tant que force armée, cette capacité existe.

Le sénateur Atkins : Cela n'est pas vrai pour les aéronefs sans pilote?

M. Sokolsky : Nous utilisons des véhicules aériens télépilotes en Afghanistan. C'est le genre de technologie qu'un élément des forces armées devrait utiliser pour le compte d'autres organismes canadiens.

Le président : Je vous remercie d'avoir comparu devant nous aujourd'hui. Votre témoignage s'est révélé utile. Nous avons particulièrement apprécié la documentation que vous nous avez envoyée avant de venir. La lecture a été intéressante et a donné matière à réflexion au comité. Nous vous reverrons peut-être la semaine prochaine.

Le comité commencera à tenir des audiences dans tout le pays la semaine prochaine avec des réunions à Kingston, Windsor et Toronto. Pour obtenir plus de renseignements sur le calendrier des travaux du comité, je vous prie de visiter le site Web du comité à www.sen-sec.ca. Vous y trouverez aussi les témoignages des témoins, ainsi que d'autres calendriers de séances confirmées. Vous pouvez aussi communiquer avec le greffier du comité en téléphonant au 1-800-267-7362 pour de plus amples renseignements ou de l'aide pour entrer en contact avec les membres du comité.

Le comité reprend ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, November 15, 2004

McGill University:

Desmond Morton, Professor, Department of History.

Monday, November 22, 2004

Canadian Defence Industries Association:

Patrick J. (Paddy) O'Donnell, President.

Royal Military College of Canada:

Joel Sokolsky, Dean of Arts and Professor of Political Science.

TÉMOINS

Le lundi 15 novembre 2004

Université McGill :

Desmond Morton, professeur, Département d'histoire.

Le lundi 22 novembre 2004

Association des industries de défense canadienne :

Patrick J. (Paddy) O'Donnell, président.

Collège militaire royal du Canada :

Joel Sokolsky, doyen de la Faculté des arts et professeur de science politique.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Monday, November 29, 2004

Le lundi 29 novembre 2004

Issue No. 4
Sixth, seventh and eighth meetings on:
Canada's national security policy

Fascicule n° 4
Sixième, septième et huitième réunions concernant :
La politique de sécurité nationale du Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Atkins	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Munson is substituted for that of the Honourable Senator Christensen (*November 23, 2004*).

The name of the Honourable Senator Lynch-Staunton is substituted for that of the Honourable Senator Nolin (*November 23, 2004*).

The name of the Honourable Senator Meighen is substituted for that of the Honourable Senator Tkachuk (*November 23, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall
et

Les honorables sénateurs :

Atkins	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Munson est substitué à celui de l'honorable sénateur Christensen (*le 23 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Lynch-Staunton est substitué à celui de l'honorable sénateur Nolin (*le 23 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Meighen est substitué à celui de l'honorable sénateur Tkachuk (*le 23 novembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

KINGSTON, Monday, November 29, 2004

(7)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 8:10 a.m., in the Gibraltar Room, Four Points Hotel Kingston, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny and Munson (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Veronica Morris, Communications Officer; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; and Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 8:56 a.m., the committee suspended its sitting.

At 9:03 a.m., the committee resumed its sitting in public.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No.1, Monday, October 25, 2004 of the Committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Queen's University:

Douglas Bland, Chair, Defence Management Studies;

W. Donald Macnamara, Senior Fellow;

Kim Richard Nossal, Professor and Head, Political Studies Department;

Charles Pentland, Political Studies, Centre for International Relations.

The Chair made an opening statement.

Donald Macnamara and Douglas Bland each made a presentation and answered questions.

At 10:43 a.m., the committee suspended its sitting.

At 10:52 a.m., the committee resumed its sitting

Kim Richard Nossal made a presentation.

At 11:04 a.m., Senator Forrestall assumed the chair.

Charles Pentland made a presentation.

At 11:12 a.m., Senator Kenny returned to the chair.

Kim Richard Nossal and Charles Pentland answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

KINGSTON, le lundi 29 novembre 2004

(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 8 h 10, dans la salle Gibraltar de l'Hôtel Four Points, à Kingston, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny et Munson (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN; et le sergent Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 8 h 56, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 3, le comité entreprend la séance publique.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat e mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Université Queen's :

Douglas Bland, président, Études en gestion de la défense;

W. Donald Macnamara, agrégé supérieur de recherches;

Kim Richard Nossal, professeur et directeur, Département des études politiques;

Charles Pentland, Études politiques, Centre des relations internationales.

Le président fait une déclaration.

Donald Macnamara et Douglas Bland font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 43, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 52, le comité reprend ses travaux.

Kim Richard Nossal fait une déclaration.

À 11 h 4, le sénateur Forrestall assume la présidence.

Charles Pentland fait une déclaration.

À 11 h 12, le sénateur Kenny assume de nouveau la présidence.

Kim Richard Nossal et Charles Pentland répondent aux questions.

At 12:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

KINGSTON, Monday, November 29, 2004
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 12:30 p.m., in the Gibraltar Room, Four Points Hotel Kingston, the Vice-Chair, the Honourable J. Michael ForreSTALL, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Cordy, Day, ForreSTALL, Kenny and Munson (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Veronica Morris, Communications Officer; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; and Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 12:50 p.m., Senator Kenny assumed the chair.

At 1:15 p.m., the committee suspended its sitting.

At 1:20 p.m., the committee resumed its sitting in public.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the Committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No. 1, Monday, October 25, 2004 of the Committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Royal Military College of Canada:

Lieutenant-Colonel David Last, Registrar;

Jane Boulden, Canada Research Chair in International Relations and Security Studies.

Canadian Forces:

Major-General Andrew Leslie.

Jane Boulden and David Last each made a presentation and answered questions.

At 2:45 p.m., the committee suspended its sitting.

At 2:53 p.m., the committee resumed its sitting.

MGen. Andrew Leslie made a presentation and answered questions.

At 4:35 p.m., the committee suspended its sitting.

À 12 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

KINGSTON, le lundi 29 novembre 2004
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à huis clos, à 12 h 30, dans la salle Gibraltar de l'Hôtel Four Points à Kingston, sous la présidence de l'honorable J. Michael ForreSTALL (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Cordy, Day, ForreSTALL, Kenny et Munson (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste, le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN; et le sergent Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'alinéa 92(2)(e) du Règlement, le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 12 h 50, le sénateur Kenny assume la présidence.

À 13 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 20, le comité entreprend la séance publique.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Collège militaire royal du Canada :

Le lieutenant-colonel David Last, registraire;

Jane Boulden, Chaire de recherche du Canada en relations internationales et en études sur la sécurité.

Forces canadiennes :

Le major-général Andrew Leslie.

Mme Jane Boulden et David Last font une déclaration et répondent aux questions.

À 14 h 45, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 53, le comité reprend ses travaux.

Le major-général Andrew Leslie fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 35, le comité suspend ses travaux.

At 4:38 p.m., the committee resumed its sitting in camera to consider its draft agenda in accordance with 92(2)(e).

At 4:54 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

KINGSTON, Monday, November 29, 2004
(9)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 5:30 p.m., in the Gibraltar Room, Four Points Hotel Kingston, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, Meighen and Munson (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Veronica Morris, Communications Officer; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; and Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No. 1, Monday, October 25, 2004 of the Committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Queen's University:

David Haglund, Professor of Political Studies.

As individuals:

Paul Gervan;

Lieutenant-Colonel (Ret'd) Arthur T.R.H. Neadow;

Frederick W. Fairman;

William G. Graudin;

Nancy Fairman;

Wyn Van der Schee;

Blair MacLean;

Nicole Dunn;

Michael Carter;

Mayor Harvey Rosen, City of Kingston;

Gary Coulter;

Kevin Connolly;

À 16 h 38, le comité se réunit à huis clos en vue d'examiner son projet d'ordre du jour, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement.

À 16 h 54, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

KINGSTON, le lundi 29 novembre 2004
(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 17 h 30, dans la salle Gibraltar de l' Hôtel Four Points à Kingston, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, Meighen et Munson (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN; et le sergent Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Université Queen's :

David Haglund, professeur de sciences politiques.

À titre personnel :

Paul Gervan;

Le lieutenant-colonel (à la retraite) Arthur T. R. H. Neadow;

Frederick W. Fairman;

William G. Graudin;

Nancy Fairman;

Wyn Van der Schee;

Blair MacLean;

Nicole Dunn;

Michael Carter;

Harvey Rosen, Ville de Kingston;

Gary Coulter;

Kevin Connolly;

Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk;
Randy Cleary;
John Henry Russell;
Anthony Shields;
Brigadier-General (Ret'd) Christopher Kirby;
Torben Schau;
Colonel Harry Aitken;
Richard Moller;
Alice Aiken;
Lisa Salley;
Major-General (Ret'd) Frank J. Norman;
Kimberly St-Louis.

David Haglund made a statement and acted as moderator for the meeting.

Paul Gervan; Lieutenant-Colonel (Ret'd) Arthur T.R.H. Neadow; Frederick W. Fairman; William G. Graudin; Nancy Fairman; Wyn Van der Schee; Blair MacLean; Nicole Dunn; Michael Carter; Mayor Harvey Rosen, City of Kingston; Gary Coulter; Kevin Connolly; Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk; Randy Cleary; John Henry Russell; Anthony Shields; Brigadier-General (Ret'd) Christopher Kirby; Torben Schau; Colonel Harry Aitken; Richard Moller; Alice Aiken; Lisa Salley; Major-General (Ret'd) F.J. Norman; and Kimberly St-Louis each made a statement and answered questions.

At 7:35 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk;
Randy Cleary;
John Henry Russell;
Anthony Shields;
Le brigadier-général (à la retraite) Christopher Kirby;
Torben Schau;
Le colonel Harry Aitken;
Richard Moller;
Alice Aiken;
Lisa Salley;
Le major-général (à la retraite) Frank J. Norman;
Kimberly St-Louis.

David Haglund fait une déclaration et agit comme modérateur au cours de la réunion.

Paul Gervan; le lieutenant-colonel (à la retraite) Arthur T. R. H. Neadow; Frederick W. Fairman; William G. Graudin; Nancy Fairman; Wyn Van der Schee; Blair MacLean; Nicole Dunn; Michael Carter; Harvey Rosen, Ville de Kingston; Gary Coulter; Kevin Connolly; le lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk; Randy Cleary; John Henry Russell; Anthony Shields; le brigadier-général (à la retraite) Christopher Kirby; Torben Schau; le colonel Harry Aitken; Richard Moller; Alice Aiken; Lisa Salley; le major-général (à la retraite) F. J. Norman; et Kimberly St-Louis font une déclaration et répondent aux questions.

À 19 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

EVIDENCE

KINGSTON, Monday, November 29, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 8:10 a.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: I call the meeting to order.

Good morning. It is my pleasure to welcome you to the Senate Standing Committee on National Security and Defence. Today, the committee will hear testimony relating to its review on defence policy.

My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee.

On my immediate right is the distinguished senator from Nova Scotia, Senator Michael Forestall. Senator Forestall has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their member of the House of Commons, then as their senator. He has served as parliamentary secretary to several Cabinet ministers, including the Minister of Transport and the Minister of Regional Industrial Expansion.

On his right is Senator Tommy Banks, from Alberta, who is well known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers. His musical career has spanned over 50 years. He is a Juno recipient, and is an Officer of the Order of Canada. Senator Banks is chairs the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources and is the chair of the Alberta Liberal caucus.

Beside him is Senator Jane Cordy, from Nova Scotia. She is an accomplished educator with an extensive record of community involvement, including serving as vice-chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Senator Cordy chairs the Canadian NATO Parliamentary Association.

On my immediate left is Senator Joseph Day, from New Brunswick. He holds a Bachelor of Electrical Engineering from Royal Military College, here in Kingston, an LL.B. from Queen's, which is also here in Kingston, and a Masters of Law from Osgoode Hall. Prior to his appointment to the Senate in 2001, Senator Day had a successful career as an attorney. He is deputy chair of the Standing Senate Committee on National Finance and a member of this committee's Subcommittee on Veterans Affairs.

At the far end of the table is Senator Jim Munson, from Ontario. Senator Munson was a trusted journalist and former director of communications for Prime Minister Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has twice been nominated for a Gemini Award in recognition of excellence in journalism.

TÉMOIGNAGES

KINGSTON, le lundi 29 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit ce jour à 8 h 10 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale et pour faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : La séance est ouverte.

Bonjour tout le monde. Je suis très heureux de vous souhaiter la bienvenue devant le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous recueillerons aujourd'hui des témoignages concernant notre analyse de la politique de la défense.

Je m'appelle Colin Kenny, je suis sénateur de l'Ontario et je préside le comité.

Vous voyez à ma droite l'éminent sénateur de la Nouvelle-Écosse, le sénateur Michael Forrestall, qui a été au service de ses électeurs de Dartmouth pendant 37 ans, d'abord comme député puis comme sénateur. Il a été secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, notamment du ministre des Transports et du ministre de l'Expansion industrielle régionale.

À sa droite se trouve le sénateur Tommy Banks, de l'Alberta, que tout le monde connaît puisque c'est l'un de nos musiciens et artistes les plus polyvalents. Sa carrière musicale couvre plus d'un demi-siècle. Il a été lauréat du Prix Juno et il est Officier de l'Ordre du Canada. Il préside le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, et il préside le caucus libéral de l'Alberta.

À côté de lui se trouve le sénateur Jane Cordy, de la Nouvelle-Écosse. C'est une enseignante chevronnée qui a toujours joué un rôle très important dans le secteur communautaire, notamment comme vice-présidente de la Commission de développement du port de Halifax-Dartmouth. Le sénateur Cordy préside l'Association parlementaire canadienne de l'OTAN.

À ma gauche se trouve le sénateur Joseph Day, du Nouveau-Brunswick. Il possède un baccalauréat en génie électrique du Collège militaire royal de Kingston, un baccalauréat en droit de l'Université Queen's, également de Kingston, et une maîtrise en droit de Osgoode Hall. Avant d'être nommé au Sénat, en 2001, le sénateur Day avait fait une carrière remarquable comme avocat. Il est vice-président du Comité sénatorial permanent des finances nationales et il est membre du Sous-comité des affaires des anciens combattants qui relève de notre comité.

Vous trouvez au bout de la table le sénateur Jim Munson, de l'Ontario. Le sénateur Munson est un ancien journaliste de grande renommée qui a été directeur des Communications du premier ministre Chrétien avant d'être nommé au Sénat en 2003. Il a été nommé à deux reprises pour l'obtention d'un Prix Gemini pour l'excellence en journalisme.

Our committee has published a number of reports, but I will not go through them now. I think our witnesses are both familiar with those reports.

We are turning our attention now to a review of Canadian defence policy. During the next year, the committee intends to hold meetings in every province of the country and to engage Canadians, to determine what their national interests are, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond.

The committee will attempt to generate debate on national security in Canada and to forge a public consensus on the need for the military.

Our committee is the first permanent Senate committee to examine security and national defence and we are eager to proceed with this review, which we hope to do in tandem with the Commons' review, once they finish their inquiry into submarines.

Our witnesses this morning are Mr. Douglas Bland, who is Chair of Defence Management Studies at Queen's University. Mr. Bland's research interests include defence policy-making and management at the national and international levels, the organization and functioning of defence ministries, and civil-military relations.

We also have with us Brigadier General retired Donald Macnamara, who is a Senior Fellow at the Queen's Centre for the International Relations. As part of the Canadian Forces, Dr. Macnamara has spent a portion of his career researching strategic analysis and policy planning.

My understanding is that you are going to go first this morning, Dr. Macnamara. That being the case, you have the floor, sir.

Dr. W. Donald Macnamara, Senior Fellow, Queen's University: Senators, good morning and welcome to Kingston, to Queen's University and to our Royal Military College, where you spent some time last evening.

Mr. Bland and I have been working on and organizing a program for you for the next day and a bit, and it is a broadly based program. This morning, we wish to begin by addressing the whole issue of defence policy. If our presentation sounds a bit academic, at least from my perspective, I apologize in advance, but I think it is important for us to set the scene with a few definitions and explanations, if for no other reason than to having a set of common language.

First and foremost, if we are going to talk about defence policy, what do we mean by defence policy? Just exactly what is defence policy? What should it be?

Notre comité a publié un certain nombre de rapports mais je ne vous en parlerai pas car je pense que la plupart d'entre vous les connaissez.

Nous entreprenons aujourd'hui des audiences publiques sur la politique de défense du Canada. Durant les prochains mois, nous tiendrons des réunions dans chaque province de façon à savoir comment les Canadiens définissent leurs intérêts nationaux, quelles sont à leur avis les principales menaces qui pèsent sur la nation, et comment ils pensent que le gouvernement devrait y répondre.

Le comité s'efforcera de susciter un débat sur la sécurité nationale et de forger un consensus sur la nécessité d'une force militaire.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent à se pencher sur des questions de sécurité et de défense nationale et nous tenons à effectuer rapidement cette étude, que nous espérons réaliser de pair avec celle du comité des Communes une fois qu'il aura terminé son enquête sur les sous-marins.

Nous accueillons ce matin M. Douglas Bland, président du département des Études de gestion de la défense à l'Université Queen's. M. Bland s'intéresse essentiellement à l'élaboration et à la gestion des politiques de la défense au palier national et international, à l'organisation et au fonctionnement des ministères de la défense, et aux relations entre la société civile et le monde militaire.

Nous accueillons également le BGen à la retraite Donald Macnamara, Attaché supérieur de recherche du Centre de relations internationales de l'Université Queen's. Lorsqu'il était membre des Forces armées, M. Macnamara a consacré une bonne partie de sa carrière à l'analyse stratégique et à la planification des politiques.

Je crois comprendre que vous serez le premier à parler ce matin, monsieur Macnamara, et je vous donne donc tout de suite la parole.

M. W. Donald Macnamara, agrégé supérieur de recherches, Queen's University : Bonjour, sénateurs, et bienvenue à Kingston, à l'Université Queen's et au Collège militaire royal où je crois comprendre que vous avez passé quelque temps hier soir.

M. Bland et moi-même vous avons préparé pour aujourd'hui et demain un très vaste programme. Ce matin, nous voulons commencer par traiter de toute la question de la politique de la défense. Si nos exposés vous semblent un peu trop théoriques, je m'en excuse d'avance mais je pense qu'il est important de présenter d'abord quelques définitions et explications, ne serait-ce que pour nous assurer que nous parlons la même langue.

D'abord et avant tout, si nous voulons parler de politique de la défense, qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce que c'est exactement qu'une politique de la défense? Qu'est-ce que ça devrait être?

Well, fundamentally, defence policy, for Canada, at least, is about the ways and means that are chosen to defend Canada's interests. That is a fairly simple statement. It should be the most significant component, however, of a much more broadly based national security policy.

Secondly, what is policy? What is a policy? The term is often used but more often is abused. Policy is really a statement of a chosen action or direction, or for that matter inaction, by a government organization in response to a perceived impact of events, issues or trends that may have some significance to the interests. Hence, policy is about choices about what is to be done and why it is to be done.

Next, what are interests? Many of you come from the business community, or at least from private-sector experience, so you recognize that interests really are an expression of the combination of the fundamental values and goals that a corporation — in this case, a country, an institution — will seek to preserve, protect and promote in the conduct of its operations. Interests in the context of national interests are really those things that are important to the country.

There is one other aspect of policy that is often forgotten, and that is the plan or the ultimate policy statement. That is the detail, the means by which the policy will be implemented. This should clearly identify the aims, the resources, the responsibilities and timing, the how, the who, the where and the when of the policy implementation. It defines the problem, the issues, the goals, the instruments and the means.

If one were going to be assessing what a defence policy should look like, one would be able to go through a policy example and tick it off and say, "Well, first of all, we should see a statement of the country's interests, the national interests, founded in the fundamental values and goals of the country."

The second thing one would look to see is an overall review of the trends and issues or events, nationally and internationally, that can affect or threaten those interests. Notice that I say "affect" or "threaten," because people are often caught up in the term "threats," when, in fact, things that can affect us can be perhaps not threatening, but something that we do have to deal with.

One would then look for the policy, and the policy should be a clearly identified set of choices of what interests are to be defended by military means, in particular, and why.

Finally, the plan, that is, the how, the where, the when and the who, which is a clear statement of the military instruments and resources, that is, the overall capabilities that are perceived necessary to apply force up to and including the use of lethal force in the defence of Canada's interests.

At the risk of sounding too academic, as I said, it is important to get some of these things on the table and hopefully reflected at least in your reports as well.

Fondamentalement, la politique de la défense, en tout cas pour le Canada, désigne les moyens que l'on choisit pour défendre les intérêts du pays. Cette affirmation est relativement simple mais ce devrait être l'élément le plus important d'une politique beaucoup plus vaste concernant notre sécurité nationale.

Deuxièmement, qu'est-ce qu'une politique? Ce mot galvaudé est souvent employé à tort. Une politique constitue en fait l'énoncé d'une action ou d'une orientation, voire d'une inaction, choisie par une organisation gouvernementale en réponse à l'incidence prévue d'événements, de questions ou de tendances pouvant avoir une certaine incidence sur ses intérêts. Autrement dit, une politique exprime ce qu'on choisit de faire et pourquoi.

Passons maintenant aux intérêts. De quoi s'agit-il? Bon nombre d'entre vous venez du monde des affaires, ou en tout cas du secteur privé, et savez donc que les intérêts sont en fait l'expression d'une combinaison de valeurs et d'objectifs fondamentaux qu'une organisation — un pays, une entreprise ou une institution — s'efforcera de préserver, de protéger et de promouvoir dans l'exercice de ses activités. Les intérêts, dans le contexte des intérêts nationaux, sont en fait les choses qui sont vraiment importantes pour le pays.

Il y a un autre aspect des politiques que l'on oublie souvent, c'est le plan d'action ou l'énoncé même de la politique. Autrement dit, il s'agit des détails concernant sa mise en oeuvre. L'énoncé de politique devrait donc clairement identifier les objectifs, les ressources, les responsabilités et les échéanciers, c'est-à-dire les qui, où, quand et comment de la mise en oeuvre. C'est ce qui définit la problématique, les objectifs, les instruments et les moyens.

Si l'on voulait évaluer la qualité d'une politique de la défense, on devrait être capable de la lire et de cocher les divers éléments en disant : « Tout d'abord, il nous faut voir un énoncé des intérêts du pays, les intérêts nationaux, fondés sur les valeurs et objectifs fondamentaux de la nation ».

Ensuite, on voudrait y voir une analyse globale des tendances, problèmes et événements, nationalement et internationalement, susceptibles d'affecter ou de menacer ces intérêts. Constatez que je dis « affecter » et « menacer » parce qu'on parle bien souvent de menaces alors qu'il s'agit de choses qui peuvent nous affecter sans nécessairement nous menacer mais auxquelles nous devons quand même réagir.

On voudra voir également dans la politique un énoncé clairement identifié des choix effectués quant aux intérêts qu'il faudra défendre par la force militaire, en particulier, et des raisons pour lesquelles il faudra le faire.

Finalement, on devra y trouver le plan, c'est-à-dire le comment, où, quand et qui, énonçant clairement les instruments et ressources militaires, c'est-à-dire les capacités globales que l'on juge nécessaires pour faire usage de la force, y compris d'une force létale, pour défendre les intérêts de la nation.

Je ne voulais pas paraître trop académique, comme je l'ai dit, mais il m'a semblé important d'éclaircir ces éléments, et j'espère les retrouver au moins dans vos rapports.

You asked the following questions: What are Canada's interests? What are the national interests? This is a topic that can lend itself to a very complex academic discussion. There are those who are for the concept of national interests; there are those who are against it. Those who are against the concept of national interests simply dismiss it and say that national interests is whatever you want it to be. That does not lend itself to any substantive and analytical process. Hence, I would argue that national interests can, in fact, be something that can be much more specific. However, we still have to face the fact that it is a term that is used frequently by politicians and other leaders, when the concept is not really clearly understood.

Canada has yet to clearly articulate a set of national interests, and I would argue that one could derive them implicitly from the 1995 white paper on foreign policy, but they would remain generally obscure. If you asked the average Canadian what Canadian national interests are, even if they went to the foreign policy paper, they may not find that they could actually pull them out and articulate them in detail.

In the absence of such a declaration, we can start with, first and foremost, that a clear national interest would be the defence of the homeland, Canadian national defence. That has to be clearly a fundamental interest. It is the defence of the people, their assets, their values and the territory, the sovereignty, of this nation. These form the foundation of interests.

Furthermore, a second important and direct national interest must be, as reflected in the foreign policy paper, economic well-being. The economic well-being of the country is important. Without a secure and vibrant economy, the income necessary to support national programs, from defence through infrastructure and ultimately even our social support programs, will be lacking. A fundamental national interest has to be the economic well-being of the country.

The secure and vibrant economy for Canada, which is a solid trading nation, and particularly dependent upon the United States in that regard, is very much dependent upon a stable international environment, so that we can pursue that commerce.

Finally, there is the issue of the interest of projecting our values abroad, and that is those values that we would like to defend: democracy, freedom and social justice. Democracy, freedom, peace and justice can be a fundamental interest, but it also means contributing to the other interests of economic well-being and democracy.

If the interests of Canada are formed by the above values and goals, then we already have some clues as to what we would like to see in a paper.

I will not get into the detail of the foreign policy paper because I expect that most of you will be familiar with that, but I would like to suggest that an approach to the identification of national interests would also be important to identify the degree to which those interests are important.

Vous nous avez demandé quels sont les intérêts du Canada, les intérêts nationaux. C'est un sujet qui pourrait se prêter à une très longue discussion académique entre ceux qui sont pour le concept d'intérêts nationaux et ceux qui s'y opposent, ceux-ci disant que les intérêts nationaux sont simplement ce qu'on décide qu'ils sont. Évidemment, cela ne prête pas à une discussion très approfondie ou analytique. Pour ma part, j'affirme que les intérêts nationaux peuvent être énoncés de manière beaucoup plus précise, mais il faut quand même bien réaliser que c'est une expression que les politiciens et les chefs d'État utilisent fréquemment alors que le concept n'est pas vraiment bien compris.

Le Canada n'a pas encore exprimé clairement quels sont ses intérêts nationaux, même si je pense que l'on peut les déduire de manière implicite du Livre blanc de 1995 sur la politique étrangère, bien qu'ils resteront alors quand même assez obscurs. Si vous demandez au Canadien moyen quels sont les intérêts nationaux du Canada, même après lui avoir fait lire le Livre blanc sur la politique étrangère, vous constaterez sans doute qu'il lui est difficile de les énoncer et de les exprimer en détail.

En l'absence d'une telle déclaration, nous pouvons commencer, d'abord et avant tout, en disant qu'un intérêt national évident est la défense de la patrie. Cela doit manifestement être un intérêt fondamental. Il s'agit de la défense de la population, de ses biens, de ses valeurs, de son territoire, de sa souveraineté. Ces éléments constituent le cœur même des intérêts nationaux.

Un deuxième intérêt national important et direct doit être, comme l'indique le Livre blanc sur la politique étrangère, la prospérité économique. Cette notion est importante pour le pays. Sans une économie assurée et dynamique, nous n'aurons pas les revenus nécessaires pour financer nos programmes nationaux, allant de la défense jusqu'aux infrastructures et, même, les services sociaux. Un intérêt national fondamental doit donc être la prospérité économique du pays.

L'économie sûre et dynamique du Canada, pays où le commerce joue un rôle très important et qui est de ce fait particulièrement tributaire des États-Unis, exige évidemment un environnement international stable, pour que nous puissions continuer à commercer.

Finalement, l'un de nos intérêts consiste à projeter nos valeurs à l'étranger, c'est-à-dire les valeurs que nous aimons défendre : démocratie, liberté et justice sociale. Ces trois éléments peuvent constituer un intérêt fondamental, mais ce sont aussi un moyen qui permet de contribuer aux autres intérêts que sont la prospérité économique et la démocratie.

Si les intérêts du Canada reposent sur ces valeurs et objectifs, nous avons déjà une bonne idée de ce que nous voudrions voir dans la politique de la défense.

Je n'aborderai pas cette question en détail aujourd'hui car je suppose que c'est un sujet qui vous est déjà bien familier, mais je tiens à préciser que l'identification de nos intérêts nationaux doit également comprendre, comme volet important, la détermination du degré d'importance de ces intérêts.

I expect all of you have heard and probably used from time to time the term “vital interests,” and, indeed, vital interests are the critical interests, the interests that are critical to the survival of the nation.

A colleague of mine in the United States, Don Nuechterlein, has written a number of books on this subject, and I think he has covered the waterfront very adequately. He categorizes the interests in the terms, first of all, vital interests, secondly, major interests, and thirdly, peripheral interests.

I would suggest that the way in which Canada has viewed its interests has been, first of all, vital interests, those things that are important to the security of the country. Those vital interests are generally speaking, and it is particularly important that, in the United States, when they say “vital interests,” they are prepared to use military force to support them. So vital interests are those things that you are prepared to fight to defend.

We have to remember that when we talk about interests and values and how values form our interests, we fought several wars in the 20th century to preserve the fundamental values of democracy, freedom and social justice. Hence, those are really important vital interests that we are prepared to use military force to defend, at least historically.

Major interests are more those things that you can seek to promote through international treaties, so-called multilateralism, negotiations, free trade agreements, and things of that nature, and they can be very important to the economic well-being. However, they are not necessarily things that you would use military force to defend. Although, if access or some threat to one's nation's resources is of concern, you may use military force to secure access to those resources if you become economically dependent.

With respect to the third level of interests, however, unlike Nuechterlein, who uses a peripheral interest reflecting commercial interests, I would say that our recent history indicates that we look at the world through a lens called “humanitarian interests.” These are interests that are other issues to which Canada does feel a need to contribute — for example, issues of natural disasters, local conflict, serious injustices, collapsed states or the likes — which may demand a response from Canada that may be political, economic or military.

An example of humanitarian interests that combines all three of these would be the case of Haiti, for example. Also, as Prime Minister Chrétien said, when we went to war in Kosovo in 1998-99, when the question was asked, “Why did we do that?” he said, “Because our values demanded it, our humanitarian values demanded it.”

What are those things that we are likely to have to address in terms of a defence policy? I will not give you a comprehensive review, but there are a number of pertinent documents. The Department of National Defence has produced a strategic assessment document and a future security environment

Vous avez sans doute tous probablement entendu ou utilisé de temps à autre l'expression « intérêts vitaux » qui désigne les intérêts critiques, ceux qui sont essentiels à la survie de la nation.

L'un de mes collègues des États-Unis, Don Nuechterlein, a publié plusieurs ouvrages sur le sujet, qu'il a traité de manière assez exhaustive. Il existe pour lui trois catégories fondamentales d'intérêts : d'abord, les intérêts vitaux, ensuite, les intérêts majeurs et, finalement, les intérêts périphériques.

À mon avis, le Canada s'est intéressé jusqu'à présent avant tout à ses intérêts vitaux, c'est-à-dire aux choses qui sont importantes pour la sécurité du pays. Il vaut la peine de souligner que, lorsqu'on parle d'intérêts « vitaux » aux États-Unis, on parle d'intérêts que l'on est prêt à défendre par la force militaire. Donc, les intérêts vitaux sont ceux pour lesquels on est prêt à se battre.

Il ne faut pas oublier non plus que, lorsqu'on parle d'intérêts et de valeurs, et de la manière dont les valeurs fondent les intérêts, nous avons participé à plusieurs guerres au XX^e siècle pour préserver les valeurs fondamentales que sont la démocratie, la liberté et la justice sociale. Autrement dit, il s'agit là d'intérêts vitaux extrêmement importants pour lesquels nous sommes prêts à nous battre, ou en tout cas pour lesquels nous l'avons fait dans le passé.

Les intérêts majeurs désignent plutôt les choses que l'on s'efforce de promouvoir par le truchement de traités internationaux, du multilatéralisme, des négociations, des accords de libre-échange, et cetera, et qui peuvent être très importantes pour la prospérité économique. Toutefois, ce ne sont pas nécessairement des choses pour lesquelles nous serions prêts à nous battre. Cela dit, si un pays est confronté à un problème d'accès à ses ressources nationales, ou à une menace, il sera peut-être prêt à utiliser la force militaire pour assurer cet accès s'il est devenu économiquement tributaire de ces ressources.

En ce qui concerne la troisième catégorie d'intérêts, je dirais, à la différence de Nuechterlein, qui classe les intérêts commerciaux dans les intérêts périphériques, que notre histoire récente révèle que nous voyons le monde par le truchement d'un prisme appelé « intérêts humanitaires ». Ce sont là des intérêts reliés à des questions auxquelles le Canada ressent la nécessité de contribuer — par exemple, les catastrophes naturelles, les conflits locaux, les injustices graves, les États effondrés, et cetera — qui peuvent appeler une réponse d'ordre politique, économique ou militaire.

Un exemple d'intérêts humanitaires combinant ces trois éléments pourrait être le cas de Haïti. De même, comme l'avait dit le premier ministre Chrétien, quand nous sommes allés en guerre au Kosovo en 1998-1999, à la question « Pourquoi avons-nous fait cela? », il a répondu : « Parce que nos valeurs l'exigeaient, nos valeurs humanitaires l'exigeaient ».

Quelles sont les choses qui devraient être prises en considération dans une politique de la défense? Je n'en dresserai pas une liste exhaustive mais il y a un certain nombre de documents pertinents. Le ministère de la Défense nationale a produit un document d'analyse stratégique et un document sur

document. The Canadian Institute of Strategic Studies and the International Institute for Strategic Studies also have similar comprehensive documents.

Distilling the contents of these things, I have constructed what I call the top 10 international issues, trends or events that could ultimately lead to be sources of threats that could affect Canada's interests.

First and foremost, right at the top of this, is terrorism. That is probably no surprise to you. I put terrorism at the top. I would tell you, incidentally, that I have used this list since 1979, and I have modified it every year since then. It is amazing those things that have been constant for over the last 25 years.

Terrorism, which used to be number 10, when I first put this list together, has become important because we see the potential for terrorists to have access to weapons of mass destruction. Many people believe that the most terrifying of these would be nuclear weapons. Frankly, the most terrifying things to most strategists is biological weapons. Hence, the potential for use of weapons of mass destruction by terrorists, and therefore terrorism is number one on the list.

The second on the list, however, is the whole matter of world order in general and what is happening with the political and economic restructuring in virtually every region of the world. We cannot concentrate on one region because there is this tremendous global interdependency now, certainly at the economic level and increasingly at the political level. However, understanding what the world order issues are in the political and economic restructuring in the various regions is important. Within each of those regions there is regional conflict and, in particular, failed states. The failed-state situation that we see in Sudan, at the moment, in Haiti, in Congo — former Zaïre — in many places, for that matter, in Africa, are things that, whether we like it or not, we cannot ignore them. There are a number of sub-issues in each of those contexts.

The international economy is extremely important — trade and regional blocks, the World Trade Organization. We seek, in this country, to have a rules-based trade, but that depends on everybody else obeying the rules, as well as us. We have to obey the rules if we expect others to do so.

The international economy, as we can see from the performance of our dollar and the dependency of the world economy on the state of the U.S. economy, debt and investment capital, is a very important element of the world economy. The excessive deficits, both the trade and budget deficits in the United States, will soak up a tremendous amount of both domestic and international capital. We would be on the short end if such capital is going to be pouring into the United States, particularly if they respond with their interest rates appropriately.

l'environnement de la sécurité de demain. De même, l'Institut canadien d'études stratégiques et l'Institut international d'études stratégiques ont produit des documents exhaustifs de même nature.

Après avoir analysé ces choses, j'ai dressé une liste de ce que je considère être les 10 questions, tendances ou événements à l'échelle internationale qui pourraient à terme constituer une source de menaces pouvant affecter les intérêts du Canada.

D'abord et avant tout, au tout premier rang, figure le terrorisme. Cela ne vous étonne probablement pas. Je précise en passant que j'utilise cette liste depuis 1979 et que je la modifie chaque année depuis lors. Il est étonnant de voir combien ces facteurs restent constants depuis 25 ans.

Le terrorisme, qui était au dixième rang quand j'ai dressé cette liste pour la première fois, est devenu important parce que nous considérons que les terroristes peuvent aujourd'hui avoir accès à des armes de destruction massive. La plupart des gens croient que les plus terrifiantes seraient les armes nucléaires. En fait, pour la plupart des stratèges, les plus terrifiantes seraient les armes biologiques. Donc, le risque d'utilisation d'armes de destruction massive par les terroristes figure au premier rang de la liste.

Le deuxième élément concerne toute la question de l'ordre mondial, de manière générale, et de ce qui se produit en matière de restructuration politique et économique dans pratiquement chaque région du monde. Nous ne pouvons nous concentrer sur une seule région car il existe une interdépendance mondiale énorme dans ce domaine, certainement au niveau économique et, de plus en plus, au niveau politique. Il est cependant important de bien comprendre quelles sont les préoccupations issues de la restructuration politique et économique de l'ordre mondial dans les diverses régions. Dans chacune, il y a des conflits régionaux et, surtout, des États effondrés. Que cela nous plaise ou non, nous ne pouvons pas faire fi des problèmes d'États effondrés que nous voyons à l'heure actuelle au Soudan, en Haïti, au Congo — l'ex-Zaïre — et, en fait, dans de nombreuses parties de l'Afrique. En outre, chacune de ces situations soulève un certain nombre de problèmes secondaires.

L'économie internationale est extrêmement importante — les blocs commerciaux et régionaux, l'Organisation mondiale du commerce. Nous nous efforçons au Canada d'avoir un régime commercial fondé sur des règles mais cela exige que tous les autres acceptent de le respecter, et nous aussi. Nous devons respecter les règles si nous voulons que les autres fassent de même.

L'économie internationale, comme nous pouvons le voir avec la situation du dollar et la dépendance de l'économie mondiale envers l'économie, la dette et les investissements des États-Unis, constitue un élément très important de l'économie mondiale. Les déficits excessifs, autant commercial que budgétaire aux États-Unis, vont éponger une quantité énorme de capitaux nationaux et internationaux. Si ces capitaux se déversent aux États-Unis, surtout si ceux-ci répondent de manière appropriée avec leurs taux d'intérêt, cela ne nous sera pas favorable.

Weapons proliferation is the next on the list. This is not only in the context of terrorism, but just general weapons proliferation, including weapons of mass destruction. Where there are concentrations of weapons, there is a tendency for them to be used.

Resources, oil and now water, much more commonly water. I have just come back from 10 days in the Middle East, where "water" was probably the commonest word uttered the whole time we were there. "Water." If we do not have water, we do not have anything; we do not have life.

An issue that is familiar to some Canadians but not to others is the whole matter of refugees and population migration. I think you recognize that we, in Canada, have significant minorities of virtually every nation in the world. This means that we have, in Canada, a significant minority who will be interested in whatever goes on in whatever country in the world. This means that we have to be aware of what impact they may have on us domestically, as well as how those interests may play out with parts of our population.

Next on the list is the issue of HIV and AIDS. We hear a lot about it in Africa, but it is really burgeoning in Russia and China. Are we going to be able to ignore that? Is this simply a health issue, or is it something that could rise to be a more substantive issue, either at the humanitarian level or, for that matter, in the context of international trade?

Environmental degradation and climate is next. We think we have had some climate change already, but we think in terms of the long term and the possibility of the opening up of the Northwest Passage and what that means for Canada's defence interests?

Finally, and far from last, is the whole matter of drugs, organized crime and money laundering, all of which are linked. One of the things we often forget in that regard is that this really is a corrosive element in our Canadian society as well.

I will end with a very quick review of what I consider to be a list of our interests and where we are.

Our vital interests, first and foremost, are the sovereignty and defence of Canada, the protection of people of Canada, our values and our assets, protecting us against direct attack by land, sea or air enemies; another vital interest is terrorists, including the possible use of nuclear, radiological and biological weapons; the disruption, depletion, or theft of resources, including our oil and fisheries is also a vital interest.

A second component of our vital interests has to be our relations with the United States, not only for economic reasons but also for defence and security reasons, the defence of our

La prolifération des armements est le facteur suivant sur la liste. Il faut l'envisager non seulement dans le contexte du terrorisme mais aussi de manière générale, et en tenant compte des armes de destruction massive. Là où il y a concentration d'armements, on a tendance à les utiliser.

Les ressources, le pétrole et, maintenant, l'eau. Je reviens d'un voyage de 10 jours au Moyen-Orient où « l'eau » est le mot que j'ai probablement le plus souvent entendu. « L'eau ». Si nous n'avons pas d'eau, nous n'avons rien, nous n'avons pas de vie.

Une question que connaissent bien les Canadiens mais pas les autres est celle des réfugiés et des migrations. Chacun sait que nous avons au Canada des minorités importantes de pratiquement chaque nation au monde. Cela veut dire que nous avons chez nous une minorité importante qui s'intéresse d'office à ce qui se passe dans pratiquement chaque pays. Cela veut dire aussi que nous devons être conscients de l'incidence qu'un tel phénomène peut avoir sur nous, à l'intérieur de nos frontières, ainsi que de la manière dont ces intérêts peuvent agir sur différentes parties de notre population.

L'élément suivant sur la liste est toute la question du VIH et du SIDA. On en entend beaucoup parler au sujet de l'Afrique mais il est en pleine propagation aussi en Russie et en Chine. Allons-nous pouvoir en faire fi? S'agit-il simplement d'une question de santé ou d'une question qui pourrait déboucher sur quelque chose de beaucoup plus profond, au palier humanitaire ou même dans le contexte du commerce international?

Viennent ensuite sur la liste la dégradation de l'environnement et le problème du climat. Nous pensons que nous avons déjà des changements climatiques mais nous devons y réfléchir à longue échéance, avec la possibilité d'une ouverture du passage du Nord-Ouest et de ce que cela signifierait du point de vue des intérêts de la défense du Canada.

Finalement, et c'est loin d'être le moindre de tous ces facteurs, il y a toute la question des drogues, du crime organisé et du blanchiment d'argent, éléments qui sont tous reliés. L'une des choses que nous oublions souvent à cet égard est qu'il s'agit d'éléments extrêmement corrosifs pour la société canadienne aussi.

Je terminerai par un bref aperçu de ce que je crois être une liste de nos intérêts.

Nos intérêts vitaux comprennent d'abord et avant tout la souveraineté et la défense du Canada, la protection de la population canadienne, de nos valeurs et de nos biens, contre une attaque directe par terre, air ou mer; un autre intérêt vital concerne les terroristes, comprenant l'utilisation éventuelle d'armes nucléaires, radiologiques et biologiques; la perturbation, l'épuisement ou le vol de nos ressources, notamment de notre pétrole et des pêches, constituent aussi un intérêt vital.

Un deuxième aspect de nos intérêts vitaux est nécessairement notre relation avec les États-Unis, pour des raisons non seulement d'ordre économique mais aussi de défense et de sécurité, c'est-à-

common security of the North American perimeter and our borders and approaches. It is also in defence and support of our common values, not only domestically, but also internationally.

Our major interests, the economic well-being of Canada, which would include maintaining that trade relationship with the United States, contributing to rules-based trade environment, the free flow of essential resources, both imports and exports including our oil, monitoring the flow of immigrants, policing organized crime, including drugs and money laundering, protecting the environment, including monitoring the effects of climate change.

A major interest also is contributing to world security and order, first and foremost, through the containment and treatment of endemic diseases, trying to contain them so that they do not become global or pandemics; peace-building operations in areas of chronic conflict is also a major interest. Another major interest is responding to the needs of failed states, and I suspect that you have heard already a lot about this whole issue of the responsibility to protect, but this is one that is something more than a sleeper as far as we are concerned in the security context. Next is the policing of organized crime, and the safety and security of Canadians and assets abroad.

Finally, at the level of humanitarian interests, I would say that our interests are certainly the promotion of Canadian values through our response to disasters and/or humanitarian intervention, as the circumstances may demand. That means also, of course, providing appropriately targeted international development assistance.

I have a number of recommendations with regard to what we would like to have in terms of the nature of the Canadian Forces, but I think I have used up all my time from an introductory point of view.

I would be pleased to answer questions in that regard.

The Chairman: Thank you, Dr. Macnamara. We would welcome a copy of your list in writing, if you could provide it to us. I am sure we will cover parts of it in the question period, but we would welcome a further submission.

We will now hear from Dr. Bland.

Dr. Douglas Bland, Chair, Defence Management Studies, Queen's University: Good morning, ladies and gentlemen. Let me welcome you to Kingston and to the Kingston Defence Strategic Studies Network people you will meet today.

I am going to take a bit of a different track and look at defence policy as public administration and mingle that with some history because the two obviously go together. I will also talk to you as a frustrated contrarian, to describe the challenge I see before your committee.

dire la défense de notre sécurité commune au sein du périmètre nord-américain, et de nos frontières et de nos approches. Cela touche aussi la défense et l'appui de nos valeurs communes, non seulement nationalement mais aussi internationalement.

Nos intérêts importants, c'est-à-dire la prospérité économique du Canada, comprennent le maintien de notre relation commerciale avec les États-Unis, la contribution à un environnement commercial fondé sur des règles, la libre circulation des ressources essentielles, c'est-à-dire l'importation et l'exportation de tous nos produits, dont le pétrole, la surveillance des flux d'immigration, la répression du crime organisé, comprenant le trafic de drogues et le blanchiment d'argent, et la protection de l'environnement, dont la surveillance des effets des changements climatiques.

Un autre intérêt important est de contribuer à l'ordre mondial et à sa sécurité, d'abord et avant tout par la maîtrise et le traitement des maladies endémiques, c'est-à-dire essayer de les contenir pour qu'elles ne deviennent pas des épidémies mondiales ou des pandémies; les opérations d'établissement de la paix dans les zones de conflit chronique constituent également un intérêt important. Un autre consiste à répondre aux besoins des États effondrés, et je soupçonne que vous avez déjà beaucoup entendu parler de toute cette question du devoir de protection, mais c'est quelque chose qui est plus qu'un aspect secondaire du contexte de notre sécurité. Viennent ensuite la répression du crime organisé et la sécurité des Canadiens et de leurs biens à l'étranger.

Finalement, sur le plan des intérêts humanitaires, je dirais que nos intérêts comprennent certainement la promotion des valeurs canadiennes par notre réaction aux catastrophes naturelles ou humanitaires, selon ce que les circonstances exigent. Cela signifie aussi, bien sûr, la prestation d'une aide au développement international adéquatement ciblée.

J'ai plusieurs recommandations à formuler au sujet de ce que nous aimerions avoir en matière de Forces armées, mais je crois avoir déjà utilisé tout mon temps de parole.

Je répondrai avec plaisir à vos questions à ce sujet.

Le président : Merci, monsieur Macnamara. Nous serons très heureux d'avoir un exemplaire de votre liste par écrit, si vous pouvez nous l'envoyer. Je suis sûr que nous reviendrons sur certains de ces éléments durant la période des questions, mais vous pourriez nous envoyer un mémoire complémentaire.

Je donne maintenant la parole à M. Bland.

M. Douglas Bland, président, président, Études en gestion de la défense, Université Queen's : Bonjour, mesdames et messieurs. Je vous souhaite la bienvenue à Kingston, ainsi qu'aux membres du Réseau des études stratégiques de la défense à Kingston que vous rencontrerez aujourd'hui.

Je vais aborder la question d'un point de vue un peu différent en examinant la politique de la défense du point de vue de l'administration publique et en y ajoutant un soupçon d'histoire, puisque les deux vont évidemment de pair. Je m'adresse également à vous en tant qu'anticonformiste frustré, soucieux de bien décrire le défi que devra relever votre comité.

If you were to ask most informed people, “What is Canada’s national defence policy?” the honest answer would be that it is whatever the prime minister says it is at any particular moment and whatever we happen to be doing at any particular moment.

Like many other people and many on this committee, a lot of us have worked for a long time to try to persuade Canadian politicians and prime ministers that defence ought to be a front-burner issue for Parliament, that it ought to be a rational policy of some sort, especially when we try to alert them to the present crisis of falling military capabilities. It is a quest driven by the assumption that brute sanity will change public policy.

A lot of people also in the last few months have said that, given the large and impressive accumulation of presentations to Parliament and studies by your committees, the House, by academics, by NGOs and so on, and given the crisis that we are facing, the fact that, in some respects, Canada is at war, and the political circumstances and the great pile of money that seems to be in Ottawa, if we cannot get it done now, we never will be able to get it done.

I am coming to the conclusion that we are not going to get it done. Nevertheless, I do support the committee’s effort to try to make defence policy relevant to Canadians and to Canadian politicians, so I will have another try at it.

As I said, most Canadian defence policy over a long period of time has been, if not erratic, handled in an ad hoc way, issue by issue, situation by situation, free from the dictates of strategic studies and military principles and unfettered by any national strategy. It simply illustrates that our defence policy over a very long time — at least the period I am interested in, since the Second World War — has been hard to break free from our national history.

Brooke Claxton in 1950 warned the chiefs of staff about the activities of officers engaged in force development planning for NATO, and he said: “The great danger of planning activities of this kind is that the planners, generally very bright officers of the rank of colonel, major and captain, live and work without regard for the facts of national life. Unless they are very closely supervised, they are apt to draw up plans that are utterly unrealistic and impossible of fulfilment. Military planning on this scale sought ideal solutions; military programming invariably in Canada has to be aimed much lower.” After letting that phrase slide for a long time, I thought about the facts of national life in regards to defence planning and then set out to list what I think are the nine facts.

Si vous demandez à la plupart des gens bien informés : « Quelle est la politique de défense nationale du Canada? », ils vous répondront, s’ils sont honnêtes, que c’est n’importe quelle politique que le premier ministre décide à n’importe quel moment, et c’est tout ce que nous faisons au moment considéré.

Beaucoup d’entre nous, et nous ne sommes pas les seuls, tentons depuis longtemps de convaincre les politiciens et premiers ministres canadiens que la défense devrait être l’une des premières priorités absolues du gouvernement et qu’elle devrait être à certains égards rationnelle, surtout lorsque nous tentons de les alerter au sujet de la crise actuelle de l’effondrement des capacités militaires. C’est une quête fondée sur le postulat que le simple bon sens devrait finir par avoir un effet sur les politiques publiques.

Ces derniers mois, beaucoup de gens ont également dit que, considérant l’accumulation énorme et impressionnante de déclarations adressées au Parlement, et d’études faites par vos comités, par la Chambre, par les universitaires, par les ONG, et cetera, considérant aussi la crise à laquelle nous sommes confrontés, et considérant le fait que, à certains égards, le Canada est en guerre, et considérant les circonstances politiques et les tonnes d’argent dont semble disposer Ottawa, si nous ne réussissons pas cette fois, nous ne réussirons jamais.

J’en arrive à la conclusion que nous n’allons pas réussir. Néanmoins, j’appuie les efforts déployés par votre comité pour faire en sorte que la politique de défense soit importante aux yeux des Canadiens et de leurs politiciens, et je veux donc moi aussi faire une nouvelle tentative.

Comme je l’ai dit, la politique de la défense du Canada est depuis fort longtemps formulée si ce n’est de manière erratique, du moins au coup par coup, situation par situation, sans égard aux principes des études stratégiques et aux principes militaires, et vide de toute stratégie nationale. Cela illustre tout simplement que notre politique de défense est depuis très longtemps — au moins pour la période qui m’intéresse, c’est-à-dire depuis la Deuxième Guerre mondiale — difficile à séparer de notre histoire nationale.

En 1950, Brooke Claxton avait prévenu les chefs d’état-major au sujet des activités des officiers s’occupant de la planification et du développement des forces armées de l’OTAN en disant : « Le grand danger des activités de planification de cette nature est que les planificateurs, qui sont généralement des officiers brillants ayant rang de colonel, de major ou de capitaine, vivent et travaillent sans tenir compte des réalités de la vie nationale. À moins qu’ils ne soient étroitement surveillés, ils sont fort susceptibles de dresser des plans totalement irréalistes et impossibles à mettre en oeuvre. La planification militaire à cette échelle cherche des solutions idéales; la programmation militaire au Canada doit invariablement viser beaucoup plus bas ». Après avoir longtemps réfléchi à cette déclaration, j’ai commencé à réfléchir aux facteurs de notre vie nationale qui touchent la planification de la défense et j’en ai retenus neuf dont je vais vous donner la liste.

I will briefly list the facts of national life, as I see them, support them with a couple of pieces of evidence and then turn to the issue of building a national defence policy once more into the breach, so to speak, and offer some ideas about what a new model defence policy statement might look like.

What are the facts?

The first fact is that there is no threat, and if there was a threat, the Americans will save us. Wilfred Laurier said, in 1910, "One must not take the militia seriously. While it is good for putting down internal disturbances, we are saved by the Monroe Doctrine." Every prime minister has probably said that to himself and his cabinet, maybe not to Canadian citizens in such an open way, but it is the fundamental belief behind our defence policies.

Fact number two: Since there is no implicit purpose in defence policy and that that idea is carried from the political community into the public service, it affects the way public servants in the Department of Finance, in the Treasury Board and other important areas look at advice that comes from the military. Robert Sutherland, as Senator Forrestal probably remembers, in 1963-64, when he worked for Paul Hellyer, wrote: "From the point of view of the Department of National Defence, it would be highly advantageous to discover a strategic rationale which would impart to Canada's defence programs a wholly Canadian character. Unfortunately, such a rationale does not exist and one cannot be invented." People still believe that, I think.

Fact number three: National funds are limited, and because there is no threat and the Americans will save us, defence policy can be driven or supported by the funds available, not necessarily by the funds that are required.

In 1970, in his defence white paper, Donald Macdonald wrote: "It is not possible simply to state 'defence requirements' and call that the defence budget. There is no obvious level for defence expenditures in Canada."

David Collenette, responding to the joint committee of the Senate and the House, as some of you will recall, looked at that committee's recommendations and then wrote in the 1994 white paper that "although the recommendations were sound, it was judged by the government to be inconsistent with the financial parameters within which the department must operate."

The lesson is that policy then, now and in the future will be managed by what is available, not what seems to be needed.

Fact number four: Prime ministers and most political leaders, with the exception of Lester Pearson, arrive in Ottawa on a domestic bandwagon. For everyone in Ottawa, in my experience, and more so over the last few years, it is the domestic content of defence policy that is really important. MacDonald, in his 1970 paper, also wrote: "The size of the defence budget can be made only in the context of the government's national priorities in the

Je vais brièvement énumérer les réalités de la vie nationale telles que je les vois, en m'appuyant sur quelques preuves, puis je parlerai de la formulation d'une politique de défense nationale en essayant encore une fois de proposer quelques idées sur ce qu'elle pourrait être.

Quels sont les réalités?

La première est qu'il n'existe aucune menace et que, s'il en existait une, les Américains nous sauveraient. Wilfred Laurier l'avait dit en 1910 : « Il ne faut pas prendre la milice au sérieux. Bien qu'elle soit utile pour réprimer les troubles internes, c'est la doctrine Monroe qui nous sauve ». Chaque premier ministre s'est probablement dit la même chose et l'a dite à son Cabinet, peut-être pas aussi ouvertement aux Canadiens, et c'est un postulat fondamental de nos politiques de la défense.

Deuxième réalité : notre politique de la défense ne répond à aucun but implicite et cette idée s'est transmise du monde politique à celui de la fonction publique; elle touche la manière dont les fonctionnaires du ministère des Finances, du Conseil du Trésor et des autres ministères importants interprètent les avis que leur transmettent les militaires. Comme le sénateur Forrestal s'en souvient probablement, Robert Sutherland a écrit en 1963-1964, alors qu'il travaillait pour Paul Hellyer : « Du point de vue du ministère de la Défense nationale, il serait extrêmement avantageux de découvrir une justification stratégique qui permettrait de donner aux programmes de la défense du Canada, un caractère totalement canadien. Hélas, cette justification n'existe pas et on ne peut pas en inventer ». Je crois que les gens partagent toujours cet avis.

Troisième réalité : les budgets nationaux sont limités et, comme il n'existe pas de menace et que les Américains nous sauveront, la politique de défense peut être formulée en fonction des crédits disponibles, pas nécessairement de ceux qui seraient nécessaires.

En 1970, dans son Livre blanc sur la défense, Donald Macdonald avait écrit ceci : « On ne pas se contenter de dire " besoins de la défense " et appeler ça un budget de la défense. Il n'existe pas de niveau évident de budget de la défense au Canada ».

David Collenette, qui répondait au comité mixte du Sénat et de la Chambre des communes, comme certains d'entre vous s'en souviennent, s'était penché sur les recommandations du comité et avait écrit dans le Livre blanc de 1994 que « bien que les recommandations soient saines, le gouvernement a jugé qu'elles ne sont pas conformes aux paramètres financiers au sein desquels le ministère doit fonctionner ».

La leçon à tirer de tout cela est que la politique, demain comme hier, dépendra de ce qui est disponible, pas de ce qui semble nécessaire.

Quatrième réalité : les premiers ministres et la plupart des chefs politiques, à l'exception de Lester Pearson, arrivent à Ottawa pour des raisons de politique intérieure. Pour tout le monde à Ottawa, et c'est encore plus vrai depuis quelques années, c'est le volet intérieur de la politique de défense qui est vraiment important. Dans son Livre blanc de 1970, MacDonald avait également écrit ceci : « La taille du budget de la défense ne peut

light of its consequent domestic programs.” Collette said the same thing in 1994: “The defence of Canada is first and foremost a domestic concern.” To put that into context, it has to be set within the parameters of the domestic budget.

Fact number five: Prime ministers will not become involved, are not interested, generally, in building an efficient and effective armed force, as those terms are defined by the military; rather, they try to look at them from another point of view. When Hellyer presented his far-reaching 1964 white paper on national defence to the cabinet, before it was tabled in the House, he was dismissed in a few sentences by Lester Pearson and Paul Martin, the older, with the words: “Paul, we do not need an efficient armed force. We do not need to be a model for NATO. Let us just keep doing what we have always been doing.” That essentially shattered the strategic basis for Paul Hellyer’s ideas on unification.

Fact number six: Political leaders and most citizens have a weak view of defence history; they believe that Canada is a peacekeeping nation. By any objective measure, that assumption, that perception is false. People believe it though, as do members of Parliament and the media. It is an idea engrained in the culture today. People cannot talk about any operations the Canadian Forces are on in Afghanistan, where they are shooting people and so on, without referring to Canada’s “peacekeeping” operation in Afghanistan, for instance. You cannot advance very well in this country an image of what the Canadian Forces will do that insults this notion that we are an unmilitary peacekeeping country, no matter that our national game is hockey.

Fact number seven: Generally, politicians have a poor relationship with the officer corps, not with individuals. There are many examples of fine relationships between prime ministers and chiefs of defence staff, but as a profession, the officer corps and military planners tend to put before members of Parliament and cabinets demands and assessments, issues that are difficult for them to deal with, and so they do not often believe what they see or want to listen to what they are told.

Only recently, at a meeting this time not with a politician but with a former member of the civil service, a senior member, when I mentioned the crisis of falling capabilities, he said: “You guys are always saying the same thing. Every time we ask you to go some place, you do it anyway and you do it well. We do not believe what you are saying. You are just Peter crying wolf.”

I had to remind him that, as I remember the story of Peter and the wolf, the wolf eventually showed up. I think the wolf is on the horizon now, although people do not believe our wonderful research all the time.

Fact number eight: Colonel, later General, Maurice Pope wrote a long time ago, in 1937, that officers have to resist the idea of presenting service-based advice to Senate committees,

être déterminée que dans le contexte des priorités nationales du gouvernement, à la lumière de ses programmes intérieurs ». Collette disait la même chose en 1994 : « La défense du Canada est d’abord et avant tout une question de politique intérieure ». Pour replacer cela dans son contexte, il faut le faire à l’intérieur des paramètres du budget intérieur.

Cinquième réalité : les premiers ministres n’interviendront pas, et cela ne les intéresse généralement pas, dans la construction d’une force armée efficiente et efficace, au sens où l’entendent les militaires; ils essaieront plutôt d’envisager la chose sous un autre angle. Quand Hellyer a présenté son Livre blanc visionnaire de 1964 sur la défense nationale au Cabinet, avant de le déposer en Chambre, Lester Pearson et Paul Martin père lui ont réglé son sort en quelques mots : « Paul, nous n’avons pas besoin d’une force armée efficiente. Nous n’avons pas besoin d’être un modèle pour l’OTAN. Continuons de faire ce que nous avons toujours fait ». Cela a fait éclater l’assise stratégique des idées de Paul Hellyer sur l’unification.

Sixième réalité : Les chefs politiques et la plupart des citoyens ont une connaissance douteuse de l’histoire de la défense; ils croient que le Canada est un pays pacifique. Or, à l’aune de tous les critères objectifs, ce postulat est faux. Les gens le croient, cependant, tout comme les députés et la presse. C’est une idée qui est profondément ancrée dans la culture d’aujourd’hui. Les gens ne peuvent pas parler des opérations auxquelles participent les Forces canadiennes en Afghanistan, où elles tirent sur des ennemis, entre autres, sans mettre dans la même phrase que le Canada y mène une opération de « maintien de la paix ». On ne peut pas aller très loin dans ce pays en avançant une image des Forces canadiennes qui irait à l’encontre de cette idée reçue que nous sommes un pays pacifique non militaire, même si notre sport national est le hockey.

Septième réalité : en règle générale, les politiciens ont de mauvaises relations avec le corps des officiers, mais pas avec les individus. Il existe beaucoup d’exemples de bonnes relations entre les premiers ministres et les chefs d’état-major mais, pour ce qui est de la profession, les officiers et les stratèges militaires ont tendance à soumettre aux députés et aux cabinets des besoins et des évaluations qu’il leur est difficile de saisir, et c’est pourquoi ils refusent souvent de croire ce qu’ils voient ou d’entendre ce qu’on leur dit.

Récemment encore, lors d’une rencontre non pas avec un politicien mais avec un ex-membre de la fonction publique, de très haut niveau, je mentionnais la crise de l’effondrement de nos capacités et il m’a répondu : « Vous dites toujours la même chose. Chaque fois que nous vous demandons d’aller quelque part, vous le faites, et vous le faites bien. Nous ne vous croyons plus quand vous parlez de crise. Vous n’arrêtez pas de crier au loup ».

J’ai dû lui rappeler que, si ma mémoire ne me trompait pas, dans l’histoire de Pierre et le loup, le loup finit par arriver. Je pense que le loup est maintenant à l’horizon, même si les gens n’accordent aucun crédit à nos excellentes recherches.

Huitième réalité : le colonel Maurice Pope, qui devint général, écrivit il y a longtemps, en 1937, que les officiers doivent résister à l’idée de présenter aux comités sénatoriaux, aux gouvernements et

governments and other places: "From the standpoint of government, the problem of national defence has always been a single one, incapable of complete division in terms of the fighting services."

Try as you might, it is very hard to break this military fact of national life. If you walk around Ottawa and look at the coloured uniforms, you will see that Paul Hellyer's legacy has not lasted all that long. More seriously, I think you will find, at least I have found, that much of the advice and analysis that is done within the defence planning system is service-based.

Finally, fact number nine, the last fact and perhaps next to fact number one, the most important one, is that officers, officials and apparently academic strategic studies courses and so on cannot force politicians to obey the strategic military principles. Fact number nine tells us that you cannot change fact number one.

These fact, as I say, what Claxton called the facts of "national life," are embedded in our political culture; more than that, they are embedded in our public service culture, in some respects, maybe even inside the Department of National Defence. Making defence policy relevant for Canadians, the challenge before this committee, I believe, is to attack this framework.

Let me then change to a few words about what a new model defence policy would look like.

Defence policies in the past have been built almost always in a traditional set of organizational ideas. The emphasis, when you look at the number of pages, the discussion and so on in white papers since 1964, at least, has been on setting out for Canadians the rationale — the strategic, academic and military strategic studies rationale — for having armed forces and for deploying them.

I am suggesting that we need to abandon that model and put much more emphasis on the public administration aspects of Canada's defence policy because policy that is built or announced simply or even on very sophisticated strategic analysis premises does not reflect what we actually do, does not provide much guidance to administrators within the departments, does not direct the armed forces and leaves, therefore, the main drivers of defence policy by themselves.

A new policy would be a new policy statement. Something really different would be set up to illustrate the four interrelating matrices of defence policy planning in Canada, those matrices being: strategic sets of decisions about ends and means; organizational decisions about the arrangement of defence resources, units and internal responsibilities; social sets of decisions regarding the armed forces in society, relations between the society and the armed forces; and finally, operational sets of decisions about the employment of forces.

aux autres institutions des avis en fonction des différentes armes : « Aux yeux du gouvernement, le problème de la défense nationale a toujours été un problème unique, qu'on ne peut pas scinder en armes différentes ».

Faites tous les efforts possibles, il vous sera très difficile de chasser cette réalité militaire de la vie nationale. Si vous vous promenez à Ottawa et que vous examinez les uniformes, vous verrez que l'héritage de Paul Hellyer n'a pas duré très longtemps. Plus sérieusement, je pense que vous constaterez, ce qui fut mon cas, que bon nombre des conseils et des analyses produits par le système de planification de la défense sont spécifiques à chaque arme.

Finalement, neuvième réalité, et c'est peut-être la plus importante après la première : les officiers, les cadres et, apparemment, les stratégies militaires des universités, sont incapables d'obliger les politiciens à respecter les principes militaires stratégiques. La neuvième réalité nous dit qu'on ne peut pas changer la première.

Ces réalités, que Claxton appelait les réalités de « la vie nationale », comme je l'ai dit, sont profondément ancrées dans notre culture politique et même, plus encore, dans la culture de notre fonction publique, voire à l'intérieur du ministère de la Défense nationale. Produire une politique de la défense qui soit pertinente pour les Canadiens, et c'est le défi que doit relever votre comité, oblige à s'attaquer à ces réalités.

Permettez-moi maintenant de dire quelques mots de ce à quoi pourrait ressembler un nouveau modèle de politique de la défense.

Dans le passé, les politiques de la défense ont toujours été formulées en fonction d'un ensemble traditionnel d'idées structurelles. Examinez les documents de discussion ou les livres blancs depuis 1964, au moins, et vous verrez que l'élément central en a toujours été d'exposer clairement aux Canadiens la justification — stratégique, universitaire et militaire — du fait que nous avons des forces armées et que nous pourrions les déployer.

Je veux dire ici qu'il nous faut renoncer à ce modèle et mettre beaucoup plus l'accent sur les aspects de la politique de défense du Canada reliés à l'administration publique, étant donné qu'une politique qui est fondée et annoncée simplement en fonction des prémisses d'une analyse stratégique, même sophistiquée, ne reflète pas ce que nous faisons effectivement, ne donne pas beaucoup d'indications utiles aux gestionnaires des ministères, ne donne aucune orientation aux forces armées et laisse donc les principaux moteurs de la politique de la défense à la dérive.

Une nouvelle politique serait un nouvel énoncé de politique, quelque chose de vraiment différent illustrant les quatre matrices intégrées de la planification de la politique de défense au Canada, à savoir les séries stratégiques de décisions au sujet des fins et des moyens, les décisions organisationnelles au sujet de l'arrangement des ressources de la défense, des unités et des responsabilités internes, des séries sociales de décisions concernant les forces armées au sein de la société, les relations entre la société et les forces armées et, finalement, des séries opérationnelles de décisions au sujet de l'emploi de la force.

These sets of decisions that lead to policy outcomes are interrelated and ought to be reflected, at least in generalities, within a defence statement.

The starting point for many discussions is the question: What is it we want the armed forces to do? The question usually produces a wide range of particular and immediate things that soldiers, sailors and airmen can do.

I think it is important to generalize the answer. What is it that armed forces do for society that no one else can do? The answer is that they can provide a sustained, or at least they ought to be able to provide a sustained, organized capability for applying violence, managed by a group of people set aside by society and especially skilled for that purpose. In other words, the general end-use purpose of armed forces is to apply force, and deadly force if necessary, in the interests of government policy, period.

The immediate end-use of armed forces can always be determined and will always be determined by the sum of the commitments governments have developed over time, and sustained coercive force is part of those immediate objectives. More or less coercive capabilities equal more or less opportunities to use force in the armed forces in a variety of ways to meet government's foreign and defence goals by giving depth, experience and flexibilities to those policies.

This is the relevance I think we ought to be searching for and the relevance that we ought to be putting before Canadians. Sure, the Canadian Forces can fight fires, find lost kids, support military bases, build dams in Winnipeg, but so can everybody else. Armed forces are there as a coercive force.

In summary, then, the object of the policy statement must be to define the government's national goals, the resources it will commit to those goals, the rules governing their organization, the rules governing the application of force and, finally, the rules governing and defining the process by which the civil authority, the Senate and the House, will oversee military compliance with this policy.

The object of defence management is to establish, equip and sustain armed forces to produce as much coercive force as possible from the money that is provided — the old saying, "As much bang for the buck or rubble for the rouble as you can get out of your defence expenditure."

The object of military command, the third element in this statement, is to prepare the Canadian Forces to apply coercive force effectively and efficiently according to military principles at the direction of the government.

It is against these objectives that we should look at defence policies, choices and decisions into the future.

I believe that defence policies, like most other public policies, are not made but found, and they are found in a discussion that arrives at a consensus on what are the objectives in each of these

Ces séries de décisions qui débouchent sur l'élaboration d'une politique sont reliées et devraient être exprimées, au moins de manière générale, dans une politique de la défense.

Le point de départ des débats à ce sujet est souvent cette question : Que voulons-nous que fassent nos forces armées? Cette question engendre généralement un large éventail de réponses quant aux choses particulières et immédiates que peuvent faire les soldats, les marins et les pilotes.

Je pense qu'il est important de généraliser la réponse. Qu'est-ce que les forces armées peuvent faire pour la société que personne d'autre ne peut faire? La réponse à cette question est qu'elles peuvent nous donner une capacité organisée et soutenue d'exercice de la violence, ou en tout cas elles devraient en être capables, gérée par un groupe de personnes mises à part par la société et spécialement formées à cette fin. Autrement dit, l'objectif ultime des forces armées est de faire usage de la force, et d'une force mortelle si nécessaire, dans l'intérêt de la politique gouvernementale, et c'est tout.

L'objectif immédiat des forces armées peut toujours être déterminé et le sera toujours par la somme des engagements que les gouvernements ont pris au cours des années, et l'usage d'une force coercitive soutenue fait partie de ces objectifs immédiats. Des capacités coercitives plus ou moins grandes débouchent sur des occasions plus ou moins égales d'utilisation de la force armée de diverses manières pour atteindre les objectifs du gouvernement en matière de politique étrangère et de défense en donnant profondeur, expérience et souplesse à ces politiques.

Voilà selon moi ce que nous devrions chercher et ce que nous devrions proposer aux Canadiens. Certes, les soldats peuvent éteindre des incendies, chercher les enfants perdus, appuyer les bases militaires, construire des barrages à Winnipeg, mais ce ne sont pas les seuls à pouvoir faire ça. Les forces armées sont là pour être une force coercitive.

En résumé, l'objet de l'énoncé de politique doit être de définir les objectifs nationaux du gouvernement, les ressources qu'il consacrera à ces objectifs, les règles régissant leur organisation, les règles régissant l'usage de la force et, finalement, les règles régissant le processus par lequel l'autorité civile, le Sénat et la Chambre, surveilleront l'application de cette politique par les forces militaires.

L'objet de la gestion de la défense est d'établir, d'équiper et de maintenir des forces armées pour produire le maximum possible de force coercitive avec l'argent qui est fourni — comme le dit le vieux dicton : « Le maximum de force pour nos sous ou de troubles pour nos roubles ».

L'objet du commandement militaire, le troisième élément de cet énoncé, est de préparer les Forces canadiennes à exercer la force coercitive de manière efficace et efficiente, conformément aux principes militaires, sous la direction du gouvernement.

C'est par rapport à ces objectifs que nous devrions envisager les politiques, choix et décisions de la défense pour l'avenir.

Je crois que les politiques de la défense, comme la plupart des autres politiques publiques, ne sont pas créées mais trouvées, c'est-à-dire trouvées grâce à une discussion qui débouche sur un

categories. This kind of meeting, despite my Eeyore complex at the beginning of this discussion, is important because you are on the track of trying to find what is sustainable within the system.

We need to remember, I think, that, in the end, defence policy will be whatever the prime minister says it is at any particular moment, in the immediate sense, but in the longer sense, we need a new statement that looks at the interrelationships of strategic outlooks, resources, management and command. If we do not have a statement that is comprehensive in all these areas that links them logically, then we will have another white paper that is fine to look at, interesting to read and immediately put aside by the people who have to produce armed capabilities for Canada.

The Chairman: Before we lead off the questioning with Senator Forrestall, perhaps I can be the Kanga to your Eeyore and ask you to elaborate, for the committee's benefit, the single principal differentiating feature that you described that the military had from everything else, and that is the application of the use of force. Goodness, it sounds totally un-Canadian. How could we possibly think about that?

Could you talk to the committee briefly about how, if this is the single distinguishing characteristic that you would see the military having from other resources that the government has, that would affect how we really structure the armed forces and should they really be focusing on anything other than that, if that is their unique characteristic?

Mr. Bland: Yes, it does sound, in the present context, un-Canadian. I do not think it would have sounded so un-Canadian to my father.

That aside — and I think that is fact number five — when someone is doing a value audit of national defence policy, the first place to look to is the sharp end of the spear and not the blunt end of the spear. How many battalions do you have? How many ships do you have? How many aircraft do you have?

What often happens, in my view, is that when people come before committees, they talk about reducing, they want to attack the front end of the spear and leave the rest alone. We need to engage in a policy of reallocation of as much defence resources and funding from the blunt end of the spear to the front end.

What we need to say in our policies — if you believe that the purpose of having armed forces is to have armed forces that use their special skills and in the concept of coercive force to win over other people to your point of view, then that is what we ought to be building the forces to do.

The committees and so on, therefore, ought to be asking officials how many dollars produce coercive force — combat output? How much? What is the distribution of resources in this regard? By some estimations, although it is hard to tell, no one

consensus fixant les objectifs dans chacune de ces catégories. Ce genre de discussion, malgré mon complexe de Bourriquet du début de cette séance, est importante parce que c'est ce qui permet de découvrir ce qu'on peut faire de manière durable dans le système.

En dernière analyse, il ne faut pas oublier que la politique de la défense sera tout ce que le premier ministre voudra bien décider qu'elle soit à un moment quelconque, dans l'immédiat, mais que nous avons besoin, à plus longue échéance, d'un nouvel énoncé traitant clairement des relations existant entre les perspectives stratégiques, les ressources, la gestion et le commandement. Si nous n'avons pas d'énoncé exhaustif dans tous ces domaines, et d'énoncé les reliant logiquement, nous n'aurons finalement qu'un nouveau Livre blanc, sans doute beau à regarder et intéressant à lire, mais immédiatement mis sur les tablettes par les gens que nous chargeons de donner une capacité armée au Canada.

Le président : Avant d'aborder la période des questions avec le sénateur Forrestall, vous me permettez peut-être de jouer le rôle de maman Gourou face à votre Bourriquet et de vous demander des précisions sur l'élément le plus fondamental qui différencie l'armée de tout le reste, c'est-à-dire l'usage de la force. Que diable, cela semble totalement anti-canadien. Comment peut-on penser ça?

Pourriez-vous indiquer brièvement au comité comment, s'il s'agit là de la caractéristique la plus importante qui différencie les ressources militaires de toutes les autres ressources dont dispose le gouvernement, cela devrait affecter la manière dont on structure les forces armées et si, de ce fait, elles devraient s'intéresser à autre chose qu'à cela?

M. Bland : Oui, dans le contexte actuel, cela semble tout à fait anti-canadien. Toutefois, je ne pense pas que cela eût paru anti-canadien à mon père.

Cela étant — et je pense qu'il s'agit de la cinquième réalité — quand on fait une analyse de la valeur de notre politique de défense nationale, la première chose sur laquelle on se penche, c'est le fer de lance, pas le manche. Combien de bataillons avons-nous? Combien de navires avons-nous? Combien d'avions avons-nous?

Ce qui arrive souvent lorsque les gens viennent devant les comités parlementaires, à mon avis, c'est qu'ils recommandent de réduire, c'est qu'ils veulent s'attaquer au fer de lance sans toucher au reste. Si l'on veut parler de réaffectation des ressources et du financement de la défense, il faut s'intéresser autant au fer de lance qu'au manche.

Ce que nous devons dire dans nos politiques — si nous croyons que le but des forces armées est d'avoir des forces capables d'utiliser leurs compétences spéciales et leur force coercitive pour rallier les autres à notre point de vue, eh bien, c'est pour cela que l'on devrait bâtir les forces armées.

Autrement dit, les comités devraient demander aux fonctionnaires combien de dollars il faut pour produire une force coercitive — une force de combat. Combien? Quelle doit être la répartition des ressources dans ce contexte? Selon certaines

can ever seem to find out how many people work in National Defence Headquarters, about 10 per cent of the force is employed in that area?

Why do we have so many classifications within the armed forces, military officer classifications and other classifications? When I first joined the armed forces — and I will not tell you when that was; it was a long time ago — everyone who was in the army was in one of 11 classifications. That included doctors, dentists, lawyers and everyone else. The air force and the navy were similarly constructed in small groups of people. Today, there are over 100 classifications, I believe. Each classification carries with it costs, career managers, training establishments and so on.

We need to look at what it is in the next policy statement that will get us to having more. If we get 5,000 more people, will they all go to the sharp end of the spear, and they ought to, and how are you going to control that sort of thing?

I know that is a rambling answer to your question, but Canadians can easily lose focus, and the bureaucracy, the military and the civil bureaucracy, often loses focus that what we are supposed to be doing is producing armed force for use by the Canadian government. I do not think we have been doing a good job in that over the last number of years.

Senator Forrestall: I must say immediately to Dr. Macnamara that, in his capacity as the honorary colonel in the Force College of Toronto, I enjoyed a most pleasant two and a half, three hours with 100 of the brightest-looking prospective senators I have ever seen in my life. They were enthusiastic and curious, and, boy, did they ever look at home in those seats.

Dr. Bland, pardon me if I jump around a little bit. Quite contrary to your closing observation that you were rambling, perhaps you were beginning to focus. Like me, you have been around so damn long that you do not know when you are in focus or out of focus. You and Dr. Macnamara take me back to some other days.

I want to talk about the availability of dollars, and I want to ask you to imagine, if you can, the growth of this great country. They say Ontario is taking over from Michigan in the automotive field, that Ontario is the new “auto kingpin.” Unbelievable, but there it is on the front page of today’s *Globe and Mail*.

Do we have the sustainable dollars? Do we have the dollars to sustain a force structure capable of withstanding the onslaught of this great white paper we are going to get on foreign affairs?

Mr. Macnamara: It is a matter of choices, of course. We, in Canada, spend approximately \$320 per capita on defence, compared to about U.S. \$2,500 on health care, for example.

estimations, mais il est difficile de le dire avec certitude car personne ne semble jamais savoir combien il y a de gens au QG de la Défense nationale, environ 10 p. 100 seulement de nos forces sont consacrées à ça.

Pourquoi doit-il y avoir tant de catégories professionnelles dans les forces armées, tant de catégories militaires et d’autres classifications? Quand je suis entré dans les forces armées — et je ne vous dirai pas quand, c’est beaucoup trop vieux — il n’y avait que 11 classifications, et elles comprenaient les médecins, les dentistes, les avocats et tout le monde. L’aviation et la marine étaient constituées de la même manière, en petits groupes. Aujourd’hui, il a plus de 100 catégories, si je ne me trompe, et chacune exige des coûts, des gestionnaires de carrière, des spécialistes de l’entraînement, et cetera.

Ce que nous devons voir dans le prochain énoncé de politique, c’est ce qui nous permettra d’avoir plus de militaires. Si nous devons en recruter 5 000 de plus, est-ce qu’ils feront tous partie du fer de lance, comme ils le devraient, et comment pourra-t-on s’en assurer?

Je sais que je répons de manière un peu incohérente à votre question mais les Canadiens perdent facilement de vue l’élément essentiel, tout comme les bureaucrates, autant militaires que civils, c’est-à-dire que ce que nous sommes censés faire, c’est produire une force armée mise à la disposition du gouvernement canadien. Je ne pense pas que nous ayons bien fait à cet égard depuis de nombreuses années.

Le sénateur Forrestall : Je tiens à dire immédiatement à M. Macnamara, colonel honoraire du Collège des Forces de Toronto, que j’ai passé trois heures particulièrement agréables avec une centaine des sénateurs potentiels les plus brillants que j’ai jamais vus dans ma vie. Ils étaient enthousiastes et curieux, et je peux vous dire qu’ils se sentaient très à l’aise dans les fauteuils.

Veuillez m’excuser, M. Bland, je tenais à dire cela à M. Macnamara. Cela dit, loin d’avoir répondu de manière incohérente, je pense que vous commencez à toucher l’essentiel. Comme moi, vous êtes là depuis si longtemps que vous ne savez plus non plus quand vous êtes focalisé et quand vous ne l’êtes plus. Vous et M. Macnamara venez de me faire remonter à l’ancien temps.

Je voudrais parler des dollars disponibles et vous demander d’imaginer, si vous le pouvez, l’avenir de ce grand pays. On dit que l’Ontario est en train de supplanter le Michigan dans le secteur de l’automobile, et que l’Ontario est aujourd’hui le nouveau géant de l’automobile. Incroyable, peut-être, mais c’est la manchette du *Globe and Mail* d’aujourd’hui.

Avons-nous les dollars nécessaires pour le long terme? Avons-nous l’argent nécessaire pour financer une structure des forces capable de résister à l’attaque massive que sera ce grand Livre blanc sur les affaires étrangères qui va nous tomber dessus?

M. Macnamara : Évidemment, c’est une question de choix. Nous consacrons au Canada environ 320 \$ par habitant à la défense, contre environ 2 500 \$US à la santé, par exemple.

Your committee put that report out — I cannot remember the exact number — of how many dollars per person it would take to improve the forces, but it is something of that order that people have to be discussing vis-à-vis how much they are prepared to pay for their security insurance policy.

It is interesting to me that if we were to compute this in terms of how much the average family spends to go out to dinner every month, for that matter, and bring that out to an annual cost, it would turn out to be substantially more than the cost of armed forces.

So, it strikes me that, yes, we do have the capacity. I do not think there is any doubt about it because the proportion of our GDP and the proportion of the overall government budget that goes to defence and security is exceptionally small, by any international standard, and certainly, in terms of our national history, it is exceptionally small. Hence, I believe there is sustainable money there.

I would agree very much with Dr. Bland, however, that we have to make sure that what we are spending now is, in fact, giving us the best bang for the buck. The difficulty in trying to assess how that is done and why that is done is compounded by the fact that the Department of National Defence is a combination of civil and military organizations. In the olden days, so to speak, there was the Department of National Defence on the one hand and the Canadian Forces on the other, and you knew exactly at any given time what you were dealing with. Today, there is a complete intermingling of both civilian and military personnel in National Defence Headquarters and elsewhere. So the cost of defence is not just military; it is the substantial civilian infrastructure as well.

Second, with regard to the bang for the buck, people will count the number of infantry battalions we have, but it is not just a matter of infantry battalions. I was asked to do a review of the human resources system a couple of years ago by the Vice-Chief of the Defence Staff, and at about day two we came to the conclusion that the single most limiting factor on the deployment of the Canadian Forces, a task force, was the absence of senior logistics officers.

A number of these logistics positions had been civilianized in the course of the ASD process — the alternative service delivery process — some years ago, as were a number of other classifications. Hence, there is a tendency to forget that if you are going to have a sharp end, there have to be people who are going to get them there, the transportation people. The transportation people are not just the ship drivers and the airplane drivers, and the aircraft and ships themselves. There are also the mechanics. If you are going to deploy a force to the Middle East, for example, or beyond, to Afghanistan, you have staging bases, and on those staging bases there are mechanics to

Votre comité a produit un rapport indiquant combien de dollars nous devrions investir par personne — je ne me souviens plus du chiffre exact — pour améliorer nos forces armées, et la question est de savoir si l'on est prêt à discuter de cela pour déterminer combien les Canadiens sont prêts à payer pour leur police d'assurance en matière de sécurité collective.

Je trouve toujours intéressant de constater que ce qu'une famille canadienne typique dépense au restaurant chaque mois est beaucoup plus élevé que ce qu'elle dépense pour les forces armées.

Ma réponse est donc claire : oui, nous avons les moyens nécessaires. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir le moindre doute à ce sujet car la proportion de notre PIB et la proportion du budget global de notre gouvernement qui est consacrée à la défense et à la sécurité est exceptionnellement petite en regard de toutes les normes internationales, quelles qu'elle soient, et par rapport à notre histoire nationale. J'ai donc la conviction que l'on peut investir beaucoup plus dans ce secteur, de manière durable.

Toutefois, je suis tout à fait d'accord avec M. Bland qui dit que nous devons nous assurer que ce que nous dépensons maintenant produit le maximum de résultats possibles. Certes, il est actuellement très difficile de faire cette analyse à cause de la manière dont les choses se font et du fait que le ministère de la Défense nationale est un ensemble d'organisations civiles et militaires. Dans l'ancien temps, si je peux dire, il y avait le ministère de la Défense nationale d'un côté et les Forces canadiennes de l'autre, et on savait exactement à n'importe quel moment à qui on avait affaire. Aujourd'hui, tout est complètement mélangé et on trouve du personnel civil et militaire au QG de la Défense nationale et partout ailleurs. Donc, le coût de la défense n'est pas seulement un coût militaire, c'est aussi le coût d'une infrastructure civile substantielle.

Deuxièmement, pour ce qui est d'obtenir le maximum de résultats possibles pour l'argent dépensé, les gens vont se mettre à compter le nombre de bataillons d'infanterie que nous avons, alors qu'il ne s'agit pas seulement de ça. Il y a quelques années, le vice-chef d'état-major de la Défense m'a demandé de faire une étude du système des ressources humaines et, dès le deuxième jour, nous sommes parvenus à la conclusion que le facteur le plus contraignant pour le déploiement des Forces canadiennes, pour le déploiement d'un groupe d'attaque, était l'absence d'officiers supérieurs de logistique.

Un certain nombre de ces postes d'officiers de logistique ont été confiés à des civils dans le cadre du processus de DMPS — diversification des modes de prestation des services — il y a quelques années, tout comme un certain nombre d'autres fonctions. Or, on a tendance à oublier que, si l'on veut une force de combat, il faut qu'il y ait des gens pour la transporter. Les responsables du transport ne sont pas seulement les pilotes de navires et d'avions, ce sont aussi les mécaniciens. Si vous voulez déployer une force au Moyen-Orient, par exemple, ou même plus loin, en Afghanistan, il vous faut des bases de déploiement, il vous faut des mécaniciens qui pourront entretenir les avions.

service the aircraft. If you do not have the aircraft to get there and the mechanics to service the aircraft, there is no point in having a sharp end to begin with.

It is a complex issue, and not one that can lend itself just to counting battalions and counting ships and aircraft.

On the other hand, it is also important to know that there are all kinds of other things that go on that are allocated or attributed to defence that may not be contributing directly to the defence mission, and that, I think, is something that is worthy of much more substantial analysis.

Many here are aware of the paper we put out last year, entitled *Canada Without Armed Forces?* In that, there were some attempts to delineate some of the issues in this regard. It is a complex issue.

In direct answer to your original question, "Do we have the capacity?" yes, we have the capacity. I do not think there is any doubt about that. However, the first thing we have to do is to make sure that we know what we are spending on now and that what that is getting us is worthwhile.

Mr. Bland: The question is typically Canadian. "How much should we spend on national defence?" The question I would rather ask is this: "How much do we need for national defence?"

Senator Forrestall: I was going to ask a third question.

Mr. Bland: Canada can afford enormous amounts of money for national defence if we are sufficiently frightened.

Nobody knows, I do not think, how much is needed for national defence right now. "This is what we are going to give you, after the Cabinet decides all sorts of other things, and this is what is available for National Defence," is typical of the way we have done things for a very long time. That money is then handed to the department, to the minister, to the deputy minister and to the CDS, with the instruction, "Go see what you can get." It would at least be useful to have a normative budget that could tell us what we think we would need, a budget that was developed with a great deal of discipline to keep the service rivalries out of it, and so on. The department tried that in 1986 when Bev Dewar was the deputy minister and General Gerry Thériault was CDS. They designed what was called the "normative process," and after a great deal of difficulty, they added up what was needed for national defence based on the commitments the government had given to the armed forces. At the end of the process, Bev Dewar, whom I respect great deal, said "We cannot tell the government that. Let us have another number."

I am told that someone has computed how much it would cost for 5,000 more people, program costs, not wages — the whole program over time to bring 5,000 more people into the

Évidemment, si vous n'avez ni les avions pour aller là-bas, ni les mécaniciens pour entretenir les avions, il ne sert à rien d'avoir une force de combat.

Certes, le problème est complexe mais il ne faut surtout pas dire que l'on peut se contenter de compter les bataillons, les navires et les avions.

D'autre part, il est aussi important de savoir qu'il y a toutes sortes d'autres choses qui sont affectées ou attribuées à la défense et qui ne contribuent peut-être pas directement à la mission de défense, et je crois que c'est quelque chose que l'on devrait analyser de beaucoup plus près.

Beaucoup d'entre vous connaissez l'étude que nous avons publiée l'an dernier, intitulée *Canada Without Armed Forces?* Nous avons tenté d'y analyser plusieurs des éléments dont nous venons de parler. C'est une question complexe.

Pour répondre directement à votre question, qui était « En avons-nous les moyens? », oui, nous les avons. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de doute à ce sujet. Cependant, la première chose à faire est de s'assurer que nous savons ce que nous dépensons maintenant et que ce que nous en obtenons en vaut la peine.

M. Bland : La question est typiquement canadienne : « Combien devrions-nous dépenser pour la défense nationale? » Moi, la question que je préfère poser, c'est : « De combien avons-nous besoin pour la défense nationale? »

Le sénateur Forrestall : J'allais poser une troisième question.

M. Bland : Le Canada aurait les moyens de dépenser des sommes énormes pour sa défense nationale s'il était suffisamment menacé.

À mon avis, personne ne sait quels sont les besoins budgétaires de la défense nationale à l'heure actuelle. La réaction typique du gouvernement à ce sujet, depuis fort longtemps, c'est : « Voici ce que nous allons vous donner, une fois que le Cabinet aura pris toutes sortes de décisions, et la défense nationale devra se débrouiller avec ça ». Ensuite, l'argent est transmis au ministère, au ministre, au sous-ministre et au chef d'état-major, avec l'instruction suivante : « Voyez ce que vous pouvez faire avec ça ». Il serait au minimum utile d'avoir un budget normatif indiquant ce que nous pensons être les besoins, un budget formulé avec beaucoup de discipline pour éviter les rivalités entre les différentes armes. Le ministère avait essayé de le faire en 1986, quand Bev Dewar était le sous-ministre et que le général Gerry Thériault était le CEMD. Ils avaient conçu ce qu'on a appelé le « processus normatif » et, après beaucoup de difficultés, ils ont fait le total de ce dont avait besoin la Défense nationale à partir des engagements que le gouvernement avait pris pour les forces armées. À la fin du processus, Bev Dewar, pour qui j'ai beaucoup de respect, a dit : « Nous ne pouvons pas dire ça au gouvernement. Donnons-lui un autre chiffre ».

Je me suis laissé dire que quelqu'un vient de calculer quel sera le coût du recrutement de 5 000 nouvelles personnes, non pas du point de vue des salaires, mais du point de vue du programme —

program — and the figure is \$1 billion. “We cannot tell the government that! Let us tell them \$750,000.”

There is this difficulty in deciding how much is enough, although you cannot always come to an exact figure, corrupted by trying to react to the facts of national life. It would be useful if we had — and I am not volunteering — a statement of what we need and then to go from there as a model, as a target, over time to work towards sustaining that kind of a force.

On the bare question of “How much would I give to the armed forces right now?” I would give them nothing if the purpose of the spending were for the armed forces. However, if someone were to say, as I have said to senior people, if you want to have instruments for foreign policy then you better start spending a lot of money on the armed forces. It is okay to have a policy about responsibility to protect, but in Canada what we are doing is we have a responsibility to talk about a responsibility to protect, period. If you have no instruments, these are mere platitudes.

The measure is how much spending do you need on national defence capabilities to make your foreign policy relevant? That is the way to approach this too.

Senator Forrestall: I remain very much committed to the concept of the Polar 8, the vessel we were to build on the West Coast of Canada for operation in our high Arctic. A large measure of the impetus for support for that was found in the wisdom of those who foresaw ownership, sovereignty questions in the North as much, if not more, than military problems.

I am told that, while there is rapid thawing of the Arctic, we will still need access to heavy icebreakers for a long time. It is not melting that fast. As the ice drifts back off the shallow coastal plain, the melting process will be longer and much slower, leaving the problem of national sovereignty still with us.

Second, there is the difficulty of demonstrating sovereignty by presence. The Polar 8 was a vessel that we had hoped to have on board a federal court, the territorial court, soon to be a provincial court — that is how much time has gone by — an RCMP detachment, a detachment of Rangers, a good library, good diagnostic services for the people living in the area and its presence in the Arctic for three, four, five years at a time, bringing it south when it had to be hauled, the bottom cleaned up, that type of thing.

All of these things came together at the time to suggest to me that it had enormous potential as an instrument of demonstrating national sovereignty.

National sovereignty has become an issue again. In my mind, the question of the Polar 8 cannot be dismissed, but if it was expensive 15, 20, 30 years ago, what is it today? Do we have a national capacity to generate that kind of money? I have no idea what it would be. I ask the question to both of you. If the funds are not there, if the notion is crazy, I will not bother my colleagues

c'est-à-dire de tout le programme nécessaire pour intégrer 5 000 personnes de plus au programme — et le chiffre est 1 milliard de dollars. « Nous ne pouvons pas dire ça au gouvernement! Disons-lui 750 000 \$ ».

Il est difficile de savoir exactement quelle somme suffirait parce qu'il y a beaucoup d'éléments à prendre en considération en fonction des réalités de la vie nationale. Il serait utile d'avoir — et je ne me propose pas pour le faire — un énoncé des besoins à partir duquel on pourrait établir un modèle, une sorte de cible, pour définir le type de forces armées dont on a besoin.

Si l'on me demandait : « Combien donneriez-vous aux forces armées à l'heure actuelle? », je ne leur donnerai rien si l'objectif était simplement de dépenser pour les forces armées. Par contre, si quelqu'un disait, comme je l'ai dit à certaines personnes de haut rang, si vous voulez avoir des outils de politique étrangère, vous avez intérêt à commencer à dépenser de l'argent pour les forces armées. C'est bien beau d'avoir une politique sur le devoir de protection mais, au Canada, ce que nous avons, c'est le devoir de parler du devoir de protection, point à la ligne. Quand on n'a pas les outils, ce ne sont que des platitudes.

La vraie question est de savoir combien d'argent il faut consacrer aux capacités de la défense nationale pour rendre la politique étrangère pertinente. Voilà l'approche que je retiendrais.

Le sénateur Forrestall : Je suis toujours très favorable au concept du Polar 8, le navire que nous devons construire sur la côte ouest pour patrouiller dans l'Arctique. L'appui à ce projet émanait en grande mesure de la sagesse de ceux qui préoccupaient les questions de propriété ou de souveraineté du Nord autant, sinon plus, que les intérêts militaires.

J'ai entendu dire que, même si l'Arctique fond très rapidement, nous aurons toujours besoin de gros brise-glaces pendant longtemps pour assurer notre accès. Les glaces ne fondent pas si vite que cela. À mesure qu'elles reculent vers la plaine côtière, le processus de fonte va s'allonger et ralentir, ce qui fera subsister le problème de la souveraineté nationale.

Deuxièmement, la souveraineté doit être démontrée par une présence. Le Polar 8 était un navire qui, nous l'espérons, devait avoir à son bord une cour fédérale, la cour territoriale, qui sera bientôt une cour provinciale — ce qui donne une idée de tout le temps qui s'est écoulé — un détachement de la GRC, un détachement de Rangers, une bonne bibliothèque, de bons services de diagnostic pour les habitants de la région, et qui devait être présent dans l'Arctique pendant trois, quatre ou cinq ans à la fois, en revenant dans le sud quand son entretien l'exigerait.

Toutes ces choses proposées à une certaine époque m'avaient amené à penser qu'il avait un potentiel énorme comme instrument de démonstration de notre souveraineté nationale.

Aujourd'hui, le problème de la souveraineté nationale vient de resurgir. À mon avis, on ne peut pas renoncer automatiquement au Polar 8 mais, s'il devait coûter cher il y a 15, 20 ou 30 ans, qu'est-ce que ce serait aujourd'hui? Avons-nous la capacité nationale de produire ce genre d'argent? Je n'ai aucune idée de ce que cela coûterait. Je vous pose la question à tous les deux. S'il

on this committee by raising it. I will just revert back to my promotion of the Halifax Rifles, the concept that it is there to serve Canadian defence needs at an appropriate and reasonable cost level.

Perhaps Dr. Macnamara could comment on Polar 8.

Mr. Macnamara: I believe the capacity for the Polar 8 is there. However, when the concept was first put forward, it was just an icebreaker; it then it grew to include all of these elements that you reflected.

Then, to just build one Polar 8 would have been extraordinarily expensive, because as you know setting up a shipyard to build one ship and then dismantling it is a hugely costly effort.

The second thing then becomes, why do we only get one Polar 8? Why do we not get the most efficient use of those resources and build a minimum of three? So instead of \$10 billion for one — which I think was the price at the time — for \$18 billion or \$20 billion you would have had three. There was a huge economy of scale.

The other thing I found interesting at the time — and this is not uncommon in a lot of defence and security issues. As I mentioned at the beginning, defence policy is about choices. It was very easy to make the case for the Polar 8 on strategic and sovereignty grounds. It was very easy to dismiss the case on financial grounds. At some stage of the game, we are going to have to accept that the price of sovereignty is \$25 billion, or something like that. We cannot just say that we will have sovereignty up to the point that we can afford it.

I used to have a colleague — he is now dead, unfortunately — who, when I was in strategic planning, would visit me in my office and share his frustrations about operating in the budget area. He would say: "You give me another \$1 billion and I will give you another \$1 billion worth of threat." All we are doing is tailoring the threat to the budget. That does not make sense to me. We either have a threat or we do not have a threat.

The issues that Dr. Bland referred to a few moments ago of the previous chief and the deputy, I was involved in that process. I was called on the carpet by a member of the minister's office, asking if I was trying to get the minister fired with the numbers that I had produced. I was responsible for putting together the strategic overview and the expectation of increases to meet the commitments.

He said, "You go down there and change this. Remember one thing — we are only dealing with the national interest, which is as follows: The national interest is to keep the allies from squawking. When the allies squawk, we increase the budget until they stop squawking. That is the national interest."

That may be a political reality, but to me, it does not represent our security needs and our sovereignty realities.

n'y a pas d'argent, si l'idée est folle, je n'embêterai pas mes collègues du comité avec ça. Je recommencerais simplement ma promotion des Fusiliers de Halifax, le concept qui est là pour répondre aux besoins de la défense canadienne à un niveau de coût approprié et raisonnable.

Le M. Macnamara pourra peut-être répondre au sujet du Polar 8.

M. Macnamara : Je pense que le Polar 8 est toujours une possibilité. Toutefois, quand on l'avait proposé, il s'agissait uniquement d'un brise-glaces; ensuite, on y a ajouté tous les éléments que vous venez de mentionner.

Certes, construire un seul Polar 8 aurait coûté extrêmement cher car il aurait fallu équiper un chantier naval pour un seul navire, puis le démonter.

La deuxième question est donc devenue : pourquoi un seul Polar 8? Pourquoi ne pas obtenir l'usage le plus efficace possible de ces ressources en en construisant trois au minimum? Donc, au lieu de 10 milliards pour un — je crois que c'était le prix cité à l'époque — on avait calculé qu'il faudrait payer 18 ou 20 milliards pour trois. Il y avait une énorme économie d'échelle.

L'autre chose que j'ai trouvé intéressante à l'époque — et ceci n'est pas rare lorsqu'on parle de défense et de sécurité... Comme je l'ai dit au début, il s'agit de faire des choix. Il est très facile de justifier le Polar 8 pour des raisons stratégiques et de souveraineté, et il a été très facile d'y renoncer pour des raisons financières. À un certain moment, il va falloir accepter que la souveraineté peut coûter 25 milliards de dollars ou quelque chose comme cela. On ne peut pas dire que notre souveraineté doit être assurée seulement si nous en avons les moyens.

J'avais autrefois un collègue — il est mort maintenant, hélas — qui, quand je faisais de la planification stratégique, venait me rendre visite dans mon bureau pour me communiquer ses frustrations sur les questions budgétaires. Il disait : « Donnez-moi un autre milliard de dollars et je vous donnerai un milliard de dollars de menaces en plus ». Tout ce que nous faisons, c'est que nous adaptons la menace au budget, ce qui ne tient pas debout. Ou il y a une menace ou il n'y en a pas.

Les questions dont a parlé M. Bland il y a quelques instants, au sujet de l'ancien chef et de l'ancien sous-ministre, ne me sont pas étrangères. Il m'est arrivé d'être vertement tancé par un membre d'un cabinet ministériel qui m'avait demandé si je voulais faire congédier son ministre en produisant des chiffres comme ceux que j'avais donnés. J'avais été chargé de préparer l'aperçu stratégique et les augmentations de crédits qui seraient nécessaires pour respecter les engagements.

Il m'a dit : « Allez changer ça. Souvenez-vous d'une chose — il n'y a que l'intérêt national qui nous préoccupe, et c'est celui-ci : empêcher les alliés de se plaindre. Quand les alliés se plaignent, nous augmentons le budget jusqu'à ce qu'ils arrêtent de se plaindre. Voilà quel est notre intérêt national. »

C'est peut-être la réalité politique mais, à mon avis, ça ne correspond pas à nos besoins en matière de sécurité et de souveraineté.

I do not think we can just trade off the two. We have to decide what it is that we want to do and then pay the bill. You either want to own a car or you do not want to own a car. If you want to own a car, you are going to have to buy one, or lease one, but you cannot have a car without it costing some money. We are sufficiently a consumer society that we should be able to understand those simple facts.

Mr. Bland: On the icebreaker thing, just briefly, as I recall, we went through this hoop lots of times, but in the 1970s, when there was enthusiasm for Arctic defence, the question of whether there would be an icebreaker was in fact settled — or not settled, I guess — in an argument between the Department of Transport and the Department of National Defence. They argued that it was the other's responsibility, because neither department wanted to spend the money on it, and alas nothing was spent on it.

To come back to the Arctic, I am not convinced of the demand for military forces in the Arctic. I have always believed that sovereignty is a legal concept requiring legal solutions, not a concrete military problem.

A lot of mounted policemen deployed in the Arctic with their dogs is as effective as a few soldiers riding around on snowmobiles. I think we need a presence in the Arctic, but I am not sure that a permanent presence of the armed forces is called for.

However, if you look at it as an aid to the civil power problem, when the Mounted Police efforts fail, then you call in the forces of the armed forces to back them up.

In 1970, when Trudeau and Macdonald were enthused about protecting the Arctic, after they issued the white paper in 1970, there was a large meeting of officials in Ottawa to try to determine what problem they were supposed to be solving, because it was not obvious that there was a military problem to be solved.

Senator Banks: Gentlemen, you have been so accurate and so inclusive that it is hard to know where to start. We are looking at the question of a national defence policy, and I think you are right when you said that, at least at the moment, and maybe always, the defence policy of Canada is what the prime minister says it will be at any given moment. The question of what it ought to be is, as you have said, a moving target.

It really does move depending on the perception of the threat. The defence policy and the willingness to spend to support it was one thing in 1938 and quite another thing in 1939.

The perception that you talked about in your list, Dr. Bland, of what the threats are is the thing that will, in the end, determine what the public thinks is appropriate to spend on defence. Elected politicians and, therefore, the prime minister are susceptible of the views of the public.

If you went out to the street today — and the chairman referred to this — even a street here in Kingston, let alone anywhere else, and asked people, "Do you agree or disagree with the following statement: The application of deadly force in the support of government policy is what we understand to be the

Je ne pense pas que l'on puisse faire de compromis entre les deux. Il faut choisir ce que l'on veut faire et accepter de payer la facture. Ou vous voulez une voiture ou vous n'en voulez pas. Si vous en voulez une, vous allez devoir l'acheter ou la louer, mais vous ne pourrez pas en avoir sans que ça vous coûte un minimum d'argent. Puisque nous vivons dans une société de consommation, ça devrait être assez facile à comprendre.

M. Bland : Au sujet du brise-glaces, si je me souviens bien, on est souvent revenu sur le projet mais, dans les années 70, lorsqu'il y avait beaucoup d'enthousiasme pour la défense de l'Arctique, la décision de le construire avait en fait été réglée — ou pas réglée, finalement — suite à un débat entre le ministère des Transports et le ministère de la Défense nationale. Chacun disait que c'était l'autre qui devait en assumer la responsabilité car aucun des deux ne voulait assumer la dépense et, malheureusement, on a fini par ne rien faire.

Pour revenir à l'Arctique, je ne suis pas convaincu que l'on ait besoin de forces militaires dans cette région. J'ai toujours pensé que la souveraineté est un concept juridique appelant des solutions juridiques, et non pas un problème militaire.

Affecter beaucoup de membres de la GRC dans l'Arctique avec des chiens serait aussi efficace que quelques soldats avec des motoneiges. Je pense que nous avons besoin d'une présence dans l'Arctique, mais je ne suis pas convaincu que nous ayons besoin d'une présence permanente des forces armées.

De toute façon, si les pouvoirs civils ont besoin d'aide, au cas où les efforts de la Police montée échoueraient, on pourrait faire appel aux forces armées pour prêter assistance.

En 1970, quand Trudeau et Macdonald tenaient à protéger l'Arctique, après le Livre blanc de 1970, il y a eu une grande réunion de cadres à Ottawa pour essayer de cerner le problème qu'ils étaient censés résoudre, étant donné qu'il était parfaitement évident qu'il n'y avait là aucun problème militaire à résoudre.

Le sénateur Banks : Messieurs, vous êtes tellement précis et inclusifs que je ne sais par quoi commencer. Nous discutons d'une politique de défense nationale et je crois que vous avez raison de dire, en tout cas dans le contexte actuel, mais peut-être aussi pour toujours, que la politique de défense du Canada, c'est ce que le premier ministre décide au moment donné. En réalité, comme vous l'avez dit, c'est un objectif mouvant.

Je crois que tout dépend en fait de notre interprétation de la menace. La politique de défense et les sommes que l'on est prêt à y consacrer n'étaient plus du tout la même chose en 1939 qu'en 1938.

En fait, monsieur Bland, comme vous l'avez dit, c'est notre interprétation de la menace qui déterminera ce que le public pense qu'on devrait consacrer à la défense. Les politiciens et le premier ministre suivent l'opinion publique.

Descendez dans la rue aujourd'hui — et le président y a fait allusion — même ici, à Kingston, et c'est sans doute encore pire ailleurs, et demandez aux gens : « Êtes-vous d'accord ou non avec l'affirmation suivante : l'utilisation d'une force mortelle pour appuyer la politique gouvernementale est à notre avis le rôle des

business of the Canadian Armed Forces," there would not be a whole lot of people jumping onto that bandwagon, I do not think, because, wrongly, the first thing we forget is that sooner or later, if you are going to defend the things that are most important to you, you have to be prepared, willing and able to fight, and we have done that a few times.

I am not much interested in defence policy papers because the last one was sophistry. It said, "Here is what we are going to do," and if we had done that everything would have been fine. However, we did not. Hence, papers do not mean anything. What means something, I think, is public perception and the force, which is inexorable, exerted upon politicians by public perception.

You addressed that question. I am sorry to be making statements instead of asking questions, but you talked about people being afraid to go to their government and saying, "We cannot tell the government that." Well, this committee has told the government that, whether it was well informed or otherwise. We have said, "Based upon what the government is requiring now of the armed forces, this is how many more billions of dollars you need to do it." Obviously, we do not expect them to do that next Thursday, because the ship moves incrementally.

How can anybody bring about an expression of public opinion, which is the determining factor, I think, that would require or coerce the government into spending more money, if that is what is needed, on defence, not on defence policy?

Mr. Bland: It is a nice distinction. I do not want people to spend money on defence policy necessarily. I want them to spend money on building armed capability, and an armed capability includes the people, the training, the equipment, the logistics support, the command and control structure that allows you to use armed forces efficiently and effectively.

I do not like to use — in fact I refuse in classes, and I have some students sitting back there who will correct me, no doubt, when we finish — the threat as the beginning of the policy analysis. It is much too difficult to use. In bureaucratic or public administration terms, most people will tell you about the threat that they want to see. The navy wants to see a naval threat, a submarine threat, and that is natural in the way that the organization is put together.

I believe it is more useful to talk to Canadians and to people about vulnerabilities. Where is Canada vulnerable? Where is Canada vulnerable if the United States will not protect us? Where are we vulnerable when they will protect us, to use Niles Orvik's concept of defence against help? Where is our foreign policy vulnerable because we do not have any assets to do more than jabber on about things? Where are we vulnerable in the Arctic because we do not have icebreakers?

One way to move the agenda along perhaps is to say to Canadians, "You are vulnerable here, you are vulnerable there." I think people understand that better.

Forces armées canadiennes », et vous ne trouverez pas beaucoup de gens qui seront d'accord avec ça car, et c'est à mon avis une erreur, on oublie souvent que, tôt ou tard, si l'on doit être appelé à défendre les choses qui comptent, on doit être prêt à se battre, comme nous l'avons fait à plusieurs reprises.

Les livres blancs sur la politique de défense ne m'intéressent pas beaucoup parce qu'il s'agit souvent, comme pour le dernier, de pures banalités. On y dit « Voici ce que nous allons faire » et, si nous avions fait ça, tout serait parfait. Malheureusement, on ne l'a pas fait. Donc, ces rapports n'ont aucun sens. Ce qui compte, c'est le pouvoir inexorable de l'opinion publique sur les politiciens.

Vous avez abordé cette question. Je regrette de faire des déclarations au lieu de poser des questions mais vous avez dit que les gens ont peur de dire la vérité au gouvernement. Ils disent « On ne peut pas dire ça au gouvernement ». Eh bien, notre comité a dit ce qu'il voulait dire au gouvernement, à tort ou à raison. Nous avons dit : « Considérant ce que le gouvernement exige actuellement des forces armées, voici combien de milliards de dollars supplémentaires il doit leur fournir ». Évidemment, nous ne nous attendons pas à obtenir la somme jeudi prochain, parce que le navire bouge très lentement.

Comment pourrait-on obtenir que l'opinion publique, qui est le facteur déterminant, à mes yeux, oblige ou force le gouvernement à consacrer plus d'argent à la défense, si c'est ce qui est nécessaire, pas à la politique de défense?

M. Bland : C'est une distinction intéressante. Je ne veux pas nécessairement que l'on consacre de l'argent à la politique de défense. Je veux plutôt qu'on consacre l'argent au développement des capacités militaires, c'est-à-dire au personnel, à l'entraînement, à l'équipement, au soutien logistique et à la structure de commandement et de contrôle qui sont nécessaires pour utiliser les forces armées de manière efficace et efficace.

Cela dit, je n'aime pas utiliser la menace comme point de départ de l'analyse de politique — en fait, je le refuse dans mes cours, et certains de mes étudiants qui sont assis au fond de la salle pourront vous le confirmer. C'est un concept beaucoup trop difficile à utiliser. Du point de vue de la bureaucratie ou de l'administration publique, la plupart des gens vous indiqueront la menace qu'ils souhaitent voir. La marine veut une menace navale, une menace de sous-marin, ce qui est naturel considérant la manière dont elle est organisée.

Je pense qu'il est plus utile de demander aux Canadiens ce qu'ils pensent des vulnérabilités. Où le Canada est-il vulnérable? Où le Canada est-il vulnérable si les États-Unis ne le protègent pas? Où est-il vulnérable s'il le protège, pour reprendre le concept de Niles Orvik concernant la défense contre l'aide? Où notre politique étrangère est-elle vulnérable parce que nous n'avons pas assez de ressources pour faire autre chose que de beaux discours? Où sommes-nous vulnérables dans l'Arctique parce que nous n'avons pas de brise-glaces?

L'une des solutions pour faire avancer le débat consisterait peut-être à dire aux Canadiens : « Vous êtes vulnérables ici, vous êtes vulnérables là ». Je pense que les gens comprendraient mieux.

Senator Banks: One of you said that at the top of your list of 10 was terrorism, that the number one threat right now is terrorism. You said that it had moved, I think it was you, Dr. Macnamara, from the bottom of the list to the top of the list.

Given what Dr. Bland just said, how can we argue that the right way to respond to a terrorist with a vial full of a biological weapon is with a military force? I agree that Canadians believe that terrorism is the number one threat right now. What does that have to do with the army?

Mr. Macnamara: Your original question talked about how to get Canadians to understand this? I do a fair amount of lecturing to Canadian clubs and to Rotary clubs, and trying to bring the global situation into a focus that has some meaning is not easy to do in 20 or 25 minutes.

What I have concluded, and what I have included in my text here that I will hand back to you, is that there are six points that resonate with Canadians. After an overview and listing the six points, tell me if you agree that this is the kind of thing that you would like to have.

First of all, we are concerned about defence security and sovereignty because our prosperity and way of life depend on them.

Yes or no? Yes.

Second, there are factions in the world, as indicated by both 9/11 and the Madrid bombings and other elements, that do not accept the foundations of our way of life, democracy, the rule of law, individual freedoms, and human rights and social justice, and will stop at nothing, including their own self-destruction, to disrupt us.

Is that a case that you accept or not?

Third, we can expect to have to deal with these factions and their point of origin in their homeland, as well as in our homeland, meaning that we have to have the capacity to deal with them both at home and abroad. Dealing with them abroad may be a military function; dealing with them at home may be a police function.

Fourth, we are not alone in this battle, and so we have to see that we are sharing our values with the U.S., NATO, Australia and New Zealand allies, but we must have the capacity to do our share, and particularly to be able to look after our own interests at home, as well.

Do you accept that or not? Overwhelmingly, they say yes.

Fifth, we must recognize that both the need and our responsibility to contribute to the stability, security, economic and social development of failed states and other areas that foster or fester the terrorists and other criminal elements through a

Le sénateur Banks : L'un d'entre vous a dit que le terrorisme était tout en haut de sa liste et que c'est la toute première menace à l'heure actuelle. C'est vous, monsieur Macnamara, qui avez dit qu'il était monté au premier rang de la liste.

Considérant ce que M. Bland vient de dire, comment peut-on prétendre que la bonne manière de répondre à un terroriste qui se promène avec une éprouvette remplie d'une arme biologique consiste à faire appel à la force militaire? Je conviens que les Canadiens estiment que le terrorisme constitue la première menace à l'heure actuelle, mais qu'est-ce que cela a à voir avec l'armée?

M. Macnamara : Votre première question était de savoir comment faire comprendre la problématique aux Canadiens. Je fais beaucoup d'exposés dans les Canadian Clubs et les clubs Rotary, et je peux vous dire qu'il n'est pas facile d'exposer la situation mondiale en 20 ou 25 minutes.

Ce que j'ai conclu, et c'est ce que vous trouverez dans le texte que je vous remettrai tout à l'heure, c'est qu'il y a six facteurs qui trouvent un écho auprès des Canadiens. Après avoir présenté un aperçu et avoir mentionné les six facteurs, vous me direz si c'est le genre de choses que vous approuvez.

Premièrement, nous sommes préoccupés par la sécurité de la défense et la souveraineté parce que notre prospérité et notre mode de vie en dépendent.

Vrai ou faux? Vrai.

Deuxièmement, il y a dans le monde des factions, comme l'ont révélé le 11 septembre, les attentats de Madrid et d'autres événements, qui n'acceptent pas les fondements de notre mode de vie, de la démocratie, de la règle de droit, des libertés individuelles, des droits humains et de la justice sociale, et qui ne reculeront devant rien, y compris leur propre destruction, pour les perturber.

Êtes-vous d'accord ou non avec ça?

Troisièmement, nous pouvons nous attendre à devoir faire face à ces factions sur leur lieu d'origine, dans leur patrie, ainsi que chez nous, ce qui veut dire que nous devons avoir les moyens d'intervenir contre eux à la fois chez nous et à l'étranger. Les confronter à l'étranger peut fort bien être une fonction militaire; chez nous, ça peut être une fonction policière.

Quatrièmement, nous ne sommes pas seuls dans cette bataille et nous devons veiller à partager nos valeurs avec les États-Unis, l'OTAN, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, mais nous devons avoir les moyens nécessaires de faire notre part, notamment en étant en mesure de protéger nos propres intérêts chez nous.

Êtes-vous d'accord avec cela ou non? Une majorité écrasante dit oui.

Cinquièmement, il faut admettre que nous avons le devoir et la responsabilité de contribuer à la stabilité, à la sécurité et au développement économique et social des États effondrés et des autres régions du monde qui nourrissent le terrorisme et aident les

combined defence, diplomacy and development interagency approach is a long-term, multigenerational commitment.

When you talk to people about this, generally, people who have any understanding at all think that our bandied approach to dealing with these issues really gets us nowhere, that they just keep recurring.

So a long-term commitment and dealing with these issues as they affect us and our economy? Yes.

Finally, because we are out to protect our vital interests, our homeland and our way of life, we must accept and bear the substantial costs that this may entail as a first national priority because the alternatives are unacceptable.

Frankly, having put that to lots of people, I have never had anybody say, "No, that is not what we want at all." Never. So that may or may not be an approach, but it is one that I have found gets some kind of positive response. That list may not be exclusive, by any matter or means.

Senator Banks: I am sorry for having interrupted you, Dr. Bland.

Chair, that was my last question. I do not know if there is time to permit Dr. Bland to finish his answer.

Mr. Bland: No, I think they are intermingled questions and answers. This is public administration. They are not puzzles. Actually, these are difficulties without answers, in most respects. We have to manage them as we go along.

I agree with Dr. Macnamara's approach. Another way to address Canadians is to ask them, in matters of sovereignty and defence of Canada and so on, what it is that we will not put up with. Hans Island, the rock some place up in the Arctic that the Danes took over, seemed to get people excited. We need to ask Canadians, from that point of view, what is necessary.

On the question of terrorism, we have to be careful that we do not begin to think that because something is number one on the threat list today it is the only thing we have to deal with. We have to be able to deal with a range of threats and that is where either police or armed forces is necessary.

In the present context, I agree that it is a good idea to spend a lot of money having the federal police and intelligence service chase the bad guys around Canada and get them, while you send the armed forces overseas to get them at their place before they get here. I think that is an integrated strategy.

terroristes et les autres éléments criminels, en ayant recours à une combinaison de défense, de diplomatie et de développement économique fondée sur un engagement multigénérationnel à longue échéance.

Quand on parle de cela aux gens, généralement, ceux qui comprennent le moins la situation pensent que l'approche que nous proclamons au sujet de ces problèmes ne donne rien puisqu'ils ne cessent de réapparaître.

Donc, un engagement à longue échéance pour faire face à ces problèmes dans la mesure où ils nous affectent et affectent notre économie? Oui.

Finalement, comme nous voulons protéger nos intérêts vitaux, notre patrie et notre mode de vie, nous devons assumer les coûts élevés que cela peut entraîner, comme première priorité nationale, parce que les options sont inacceptables.

Pour parler franchement, après avoir exposé ces facteurs à beaucoup de monde, je n'ai jamais entendu personne me dire : « Non, ce n'est pas du tout ce que nous voulons ». Jamais. Donc, que ce soit ou non l'approche que vous souhaitez, c'en est une qui, je l'ai constaté, engendre une réaction positive. J'ajoute que cette liste n'est certainement pas exhaustive.

Le sénateur Banks : Je m'excuse de vous avoir interrompu, docteur Bland.

C'était ma dernière question, monsieur le président. Avons-nous assez de temps pour permettre à M. Bland de conclure sa réponse?

M. Bland : Ce n'est pas un problème, je pense que les questions et les réponses s'interpénètrent. C'est de l'administration publique. Ce ne sont pas des casse-tête. En fait, ce sont dans la plupart des cas des problèmes sans réponse. Notre rôle est de les gérer le mieux possible.

Je suis d'accord avec l'approche de M. Macnamara. Une autre manière de s'adresser aux Canadiens est de leur demander, sur les questions de souveraineté et de défense du Canada, ce qu'ils ne sont pas prêts à accepter. Hans Island, le rocher de l'Arctique sur lequel les Danois ont planté leur drapeau, semble avoir excité beaucoup de monde. Ne devrions-nous pas demander aux Canadiens si c'est légitime?

En ce qui concerne le terrorisme, il faut faire attention à ne pas commencer à penser que, parce qu'un facteur constitue la menace numéro un aujourd'hui, c'est le seul facteur dont on doit s'inquiéter. Nous devons être capables de réagir à tout un éventail de menaces, et c'est pourquoi nous avons besoin soit de forces policières, soit de forces armées.

Dans le contexte actuel, je conviens que ce serait une bonne idée de dépenser beaucoup d'argent pour permettre à la police fédérale et au service de renseignement de pourchasser les méchants partout au Canada, afin de leur mettre la main au collet, tout en envoyant les forces armées à l'étranger pour arrêter les autres avant qu'ils ne viennent chez nous. Je pense qu'il faut une stratégie intégrée.

On the question of armed forces as a coercive means, perhaps it is hard to sell to the man on the tractor. However, I do not think so necessarily. It is a kind of simple logic: Why do you have armed forces? Because you need armed forces.

However, I would hope the idea would be embedded in our political community, the senior leaders in the cabinet and in the senior public service, that they thought that what we were doing in the Department of National Defence and in the armed forces is building combat capability, period. If they do not believe that, nothing much is going to happen through PCO, through the system, Treasury Board and so on.

Senator Cordy: Thank you both very much for very informative and very well-organized presentations.

In dealing with the issue of sovereignty and defence of Canada, if you talked to average Canadians, who are not necessarily involved in the military, they would talk about the defence of our homeland, the defence of Canada as being a priority. Having said that, I think I would agree with you, Dr. Bland, that they would also say, "Well, we really do not have to worry about it that much because of where we are positioned geographically. We are next to the United States, and they have the best military in the world. They will take care of us because we are part of North America. We will sort of fit into their realm of security."

Having said that, the world is so much smaller. We cannot be insular; we cannot just look at Canadian sovereignty. Canadians, whether we like it or not, also look at the Canadian military as being peacekeepers. The Canadian mindset is also that Canadians tend to have a strong social conscience, and we tend to think that we are responsible for protecting others who are not nearly as fortunate as us around the world.

Dr. Macnamara, in your presentation, you also talked about how Canada has changed because of the number of immigrants, the number of refugees that we have in Canada. Here in Canada, we probably have people from every corner of the world. Hence, when there are problems in Haiti, we have people in Canada who have lived there but who left Haiti as refugees or have come to Canada as immigrants.

It is the same thing when we talk about Sudan or other countries in Africa, the same thing when we talk about problems in the Middle East, when we look at what is happening in Ukraine. When we were in Ottawa last week, we all saw the huge number of protesters on the Hill to ensure that Canadian politicians were very much aware of the lack of democracy that took place in the last elections in Ukraine.

There is an expectation by Canadians that we play a role, whether it is by sending money or by medicine, or whether it is by sending the military.

Pour ce qui est de la question des forces armées comme force coercitive, c'est peut-être un concept difficile à faire accepter à Monsieur Tout-le-Monde, mais je n'en suis pas convaincu. C'est une question de simple logique : Pourquoi avons-nous des forces armées? Parce que nous avons besoin d'une force armée.

Toutefois, j'espère que l'idée sera bien ancrée dans l'esprit de nos politiciens, des membres du Cabinet et de la haute fonction publique que ce qu'il faut faire avec le ministère de la Défense nationale et les forces armées, c'est se doter d'une capacité de combat, point à la ligne. S'ils n'y croient pas, rien de très utile ne se fera au BCP, dans la fonction publique, au Conseil du Trésor ou ailleurs.

Le sénateur Cordy : Je vous remercie tous les deux pour vos exposés très cohérents et truffés d'informations utiles.

Si vous interrogez le Canadien moyen, qui ne s'intéresse pas nécessairement à la chose militaire, au sujet de la souveraineté et de la défense du Canada, il vous dira que la priorité est de défendre la patrie, de défendre le pays. Après cela, je pense comme vous, docteur Bland, qu'il vous dira aussi : « Cela dit, nous n'avons pas tellement de raisons de nous inquiéter grâce à notre situation géographique. Nous sommes près des États-Unis qui ont la meilleure armée au monde. Ils s'occuperont de nous parce que nous faisons partie de l'Amérique du Nord. Nous faisons partie de leur champ de sécurité ».

Cela dit, le monde est beaucoup plus petit aujourd'hui. Nous ne pouvons pas être insulaires; nous ne pouvons pas penser qu'à la souveraineté canadienne. Que cela leur plaise ou non, les Canadiens voient également dans leurs soldats des agents du maintien de la paix. L'état d'esprit canadien est aussi que les Canadiens ont tendance à avoir une conscience sociale aiguë et que nous avons tendance à penser que nous avons le devoir de protéger ceux qui ne sont pas aussi chanceux que nous dans le reste du monde.

Durant votre exposé, monsieur Macnamara, vous avez parlé de la manière dont le Canada a changé à cause du nombre d'immigrants et de réfugiés que nous accueillons. Il est vrai que nous avons probablement des gens de tous les coins du monde et c'est pour cette raison que, lorsqu'il y a un problème à Haïti, nous avons des Canadiens qui y ont vécu et qui en sont partis à titre de réfugiés ou d'immigrants.

C'est la même chose quand on parle du Soudan ou d'autres pays d'Afrique, la même chose quand on parle du Moyen-Orient, la même chose quand on voit ce qui se passe en Ukraine. Quand nous étions à Ottawa, la semaine dernière, nous avons vu toute une foule de manifestants sur la colline du Parlement qui tenaient à s'assurer que les politiciens canadiens étaient conscients du déficit démocratique constaté lors des dernières élections en Ukraine.

Les Canadiens s'attendent à ce que nous assumions notre rôle, que ce soit en envoyant de l'argent, des médicaments ou l'armée.

I am wondering about the issue of failing states in the world, whether or not this is going to dominate or, in fact, is already dominating the international scene and how the issue of failing states is going to affect global security and the role that Canada and the Canadian military would play in that.

Mr. Macnamara: That is one of my favourite questions, and there is no collusion in advance.

Let me use the example of Haiti, which you have raised. There are well over 100,000 Haitians in Montreal. There are 225,000 Jamaicans in Toronto. There are 555,000 Caribbean-nation origin people in Canada. That is more than all of those from the Middle East, Africa, Latin America and Mexico combined.

Is Haiti an area of interest for Canada? What happens in a failing state on our doorstep?

The fact is that they have links with Canada, so if things go wrong down there, there are opportunities for things to go wrong in Canada as well. Haiti has already been seen to be a location where criminal elements take advantage of the vacuum of security to do their own thing, be it the transmission of drugs, a home base for terrorists, or what have you. It is close to the United States and Canada.

Hence, it is in our combined interest to have a secured Haiti, apart from, but very much as well, our humanitarian interests. The first and most important thing we heard this morning is that three or four street children in Haiti have been killed. The first and most important thing in every one of these areas is security. You cannot do a thing without security. Who is going to do the security? It is not going to be citizens. It is the sharp end of the military that will provide that security.

One might think that this is peacekeeping. This is peace enforcement, and can involve combat. So we have to understand that peacekeeping is peace building, peace enforcement, peace intervention, humanitarian intervention. All of these things require sharp-end capabilities. It requires the capability to get people there. It requires the capability to sustain them there, and not for six or eight months. It has to be two generations in the case of Haiti. We have already gone through two generations of getting nowhere, because every five years we leave, only to return two years later.

This is where we have to do some really solid analysis, and ask ourselves, "What are our interests?" If our interests are in failing states like Haiti, then let us do something about it. The military will have to go in and establish the security. There will have to be police training and judge training, to establish the rule of law. Election monitors will have to come in to help with elections. There will have to be teachers who will help with education. There will have to be investors, to help to restore the economy. There will have to be agronomists, to help them restore the basic agriculture, which has been destroyed by a combination of floods and overuse of the forestry, and so on.

Je ne demande si le problème des États qui s'effondrent va dominer, ou domine peut-être même déjà, la scène internationale, et quel en sera l'effet sur la sécurité mondiale et sur le rôle que le Canada et l'armée canadienne seront appelés à jouer.

M. Macnamara : C'est l'une de mes questions préférées, et je peux vous garantir qu'il n'y a eu aucune collusion à ce sujet.

Prenons l'exemple de Haïti, que vous venez de mentionner. Il y a plus de 100 000 Haïtiens à Montréal. Il y a 225 000 Jamaïcains à Toronto. Il y a au Canada 555 000 personnes originaires des Caraïbes. C'est plus que toutes les personnes originaires du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Amérique latine et du Mexique mises ensemble.

Haïti est-il une région d'intérêt pour le Canada? Que se passe-t-il quand un État s'effondre à nos portes?

Le fait est qu'il y a des liens entre Haïti et le Canada et que, si les choses vont mal là-bas, il se peut fort bien que des choses aillent mal aussi au Canada. On a déjà dit que Haïti est un lieu où des éléments criminels peuvent profiter des carences en matière de sécurité pour faire ce qu'ils veulent, que ce soit du trafic de drogues, former des terroristes ou quoi que ce soit d'autre. C'est un pays proche des États-Unis et du Canada.

Il est donc dans notre intérêt commun de faire en sorte que la sécurité soit rétablie en Haïti, tout à fait à part nos intérêts humanitaires, qui comptent également beaucoup. La première chose que nous avons entendue ce matin, et la plus importante, est que trois ou quatre enfants des rues ont été assassinés à Haïti. La première chose et la plus importante dans chacune de ces régions, c'est la sécurité. On ne peut rien faire s'il n'y a pas de sécurité, mais qui va s'en charger? Ce ne seront pas les citoyens. C'est le fer de lance militaire qui peut garantir la sécurité.

D'aucuns peuvent croire qu'il s'agit là de maintien de la paix. Si c'est le cas, c'est une activité de maintien de la paix qui peut exiger des combats. Il faut donc bien comprendre que maintenir la paix consiste aussi à établir la paix, à en faire assurer le respect, à intervenir pour la paix et à intervenir à des fins humanitaires. Toutes ces choses exigent un fer de lance aiguisé, c'est-à-dire qu'on ait les moyens d'envoyer des gens sur place et de subvenir à leurs besoins pendant longtemps, pas seulement six à huit mois. Dans le cas de Haïti, il va falloir deux générations. Nous venons déjà de connaître deux générations qui n'ont abouti à rien du tout car, chaque fois que nous en partons, une fois tous les cinq ans, nous devons y retourner deux ans plus tard.

C'est pour cette raison qu'il nous faut des analyses très solides en nous demandant : « Quels sont nos intérêts? » Si nos intérêts concernent les États qui s'effondrent comme Haïti, faisons quelque chose. Envoyons-y notre armée pour rétablir la sécurité. Il faudra donner un entraînement à la police et aux juges pour rétablir la règle de droit. Il faudra envoyer des gens pour surveiller les élections. Il faudra qu'il y ait des enseignants pour éduquer les enfants. Il faudra qu'il y ait des investisseurs pour relancer l'économie. Il faudra qu'il y ait des agronomes pour rétablir l'agriculture de base qui a été détruite par une combinaison d'inondations et d'exploitation abusive des forêts. Et la liste peut continuer longtemps.

This is not a simple case of the military. This is a national security interest that broadly involves all kinds of other government departments. It starts with security. Without security, nothing else happens. It is followed by, first of all, political development, then economic development and then social development, and it takes a couple of generations to do it.

That is why we cannot have this up and down in the military. If we are going to look at this in the long-term interests of Canada, we have to have sustainability. This is not going to happen just in one place. It is going to happen in several places.

I just came back from the Middle East, where I would watch BBC International. Every 15 minutes, there is an ad on BBC International that says "Darfur, the first genocide of the 21st century, and we stand by and watch."

Is that something that Canadians would want to hear every 15 minutes? I do not know if they hear it, but that is a reality. It is a reality in Haiti, by the way, and that is very close to home and it involves a lot of Canadians.

I hope that answers your question.

Mr. Bland: If we were to select Haiti as our point of interest and employ all resources of the Canadian forces there, we could not effect security in Haiti. We do not have enough people to do such a thing, even if we could get our Hercs to go there and come back.

These are enormous problems, even in that small state. We need to understand the enormity of some of these problems when political leaders are taking Canadians down the road to the responsibility to protect. In many cases, the states, like people, fail in many ways, different ways, combinations. Some are just economic basket cases. Some are what I call "thugocracies," criminal states. Many in the Caribbean states are turning in that direction. Obviously, different remedies are required for different problems, but I agree with Dr. Macnamara, of course, that security, like here in Canada, is the beginning.

Canadian leaders need to temper their remarks so that we do not build up expectations that Canada can actually do something without the resources. Canadian politicians want to give expression to Canadian ideas and values, and so on. That is fine, but we should not build expectations that we cannot fill, not because it is immoral and unethical and ruins our reputation abroad, but because our allies actually can count. They know how many battalions we have. They know the difficulty we would have rotating.

Ce n'est donc pas simplement un problème militaire. C'est une question d'intérêt de sécurité nationale qui implique toutes sortes d'autres ministères. Ça commence avec la sécurité car, sans sécurité, il ne peut rien y avoir d'autre. Après cela, cependant, il faut qu'il y ait un développement politique, d'abord, puis un développement économique et un développement social, et tout cela prend au moins deux générations.

Voilà pourquoi on ne peut pas gérer notre armée avec des hauts et des bas comme on le fait actuellement. Si nous voulons envisager cette question sous l'angle des intérêts à long terme du Canada, il nous faut une armée durable. Cela ne va pas se produire en agissant dans un seul domaine mais dans plusieurs à la fois.

Je reviens tout juste du Moyen-Orient où j'ai eu l'occasion de regarder BBC International. Toutes les 15 minutes, il y a sur ce réseau une publicité qui dit : « Darfour : premier génocide du XXI^e siècle et nous regardons sans rien faire ».

Est-ce que les Canadiens veulent voir de telles publicités sur leurs écrans toutes les 15 minutes? Je ne sais pas s'ils les écouteront mais c'est une réalité. C'est une réalité en Haïti, et je rappelle que c'est un pays qui est très proche du nôtre, avec un problème qui touche beaucoup de Canadiens.

J'espère que cela répond à votre question.

M. Bland : Si nous choisissons Haïti comme l'un de nos intérêts et décidons d'y envoyer toutes les ressources des Forces canadiennes, nous ne pourrions quand même pas y rétablir la sécurité. Nous n'avons pas assez de monde pour ce faire, même si nous pouvions y envoyer nos Hercules.

Il y a là-bas des problèmes énormes, même si c'est un petit État. Il faut bien saisir l'énormité des problèmes quand nos dirigeants politiques nous parlent du devoir de protection. Dans bien des cas, les États, comme les gens, s'effondrent pour de nombreuses raisons différentes. Certains sont tout simplement des catastrophes économiques. D'autres sont ce que j'appelle des « truandocracies », des États criminels. Bon nombre d'États caribéens avancent dans cette voie. Évidemment, des problèmes différents appellent des solutions différentes mais je conviens avec M. Macnamara, bien sûr, que tout y commence par la sécurité, comme chez nous.

Il faudrait que les dirigeants canadiens modèrent leurs remarques de façon à ne pas faire croire aux citoyens que nous pourrions effectivement faire quelque chose sans ressources. Les politiciens canadiens veulent donner un sens aux idéaux et aux valeurs canadiens, ce qui est sans doute louable, mais ils ne devraient pas créer des attentes que nous ne pourrions pas satisfaire, non pas parce que c'est immoral ou anti-éthique et que cela détruirait notre réputation à l'étranger mais parce que, voyez-vous, nos alliés savent compter. Ils savent combien de bataillons nous avons. Ils savent combien il nous serait difficile de les déployer.

To come back to the deployment into Haiti, if we were to send our three main infantry battalions, they would be there forever. We would have to move toward some sort of conscription, to raise enough people to manage that.

We are not going to do it by ourselves, so can Canada lead the rescue effort? Some may remember the attempt to do that in Zaïre, as the boys call it, "the bungle in the jungle." We could not get there, we did not have the resources, and we did not have the intelligence. On arrival, some of our people were arrested by the receiving nation for having guns without proper customs clearance. There was enormous difficulty.

The bookends of our national policy since the end of the Second World War are defined by the Zaïre mission, on the one hand, to rescue a failed state and on the other, in 1956, when we went to the Middle East as an influential power in our own ships, in our own planes, with our own major units. A Canadian commander in charge took many other nations, put them together, got on the line and interceded as though we were a neutral nation, but we were not of course. We could do that, with the impression that we could actually function. Look at Zaïre.

That is the image I find depressing — maybe I will study poetry or something. That is the state we have got ourselves into. It would take an enormous effort, what I call the seven-year plan, for us to turn around the capabilities of the armed forces, to stop things from getting worse — that is, if the government decided to inject a lot of cash immediately.

What kind of world are we going to be facing in the next 10 years? I think policy at this level ought to be framed around some important generalizations, one of them being this: For the next 10 years, we are going to do what we have done for the last 10 years. Have we, Canadians, made the necessary military, foreign policy, bureaucratic changes to prepare ourselves for the next 10 years? No.

National Defence Headquarters, just because I like to pick on them, is a Cold War anachronism. It has not been reformed since 1972. They have increased the number of people, decreased the number of people, shuffled, changed the names on the doors, and so on. Fundamentally, nothing has changed. We still recruit people like we did for the Cold War. We still buy equipment like we did for the Cold War. Nothing much has changed.

Senator Cordy: You mentioned that other countries realize how many battalions we have when we go to countries and recognize that it is not as many as Canada should have, considering its economic status.

Pour revenir au déploiement en Haïti, si nous décidions d'y envoyer nos trois principaux bataillons d'infanterie, ils devraient y rester pour toujours. Nous devrions adopter une sorte de conscription afin de réunir assez de personnel pour pouvoir gérer un tel dossier.

Nous n'allons pas pouvoir faire cela tout seuls et nous pouvons donc nous demander si nous pouvons mener l'effort de sauvetage. D'aucuns se souviendront que nous avons tenté de le faire au Zaïre et que ça a été, comme disent les gars « la frousse dans la brousse ». Nous ne pouvions pas aller sur place, nous n'avions pas les ressources et nous n'avions pas les renseignements. À l'arrivée, certains des nôtres ont été arrêtés par le pays d'accueil parce qu'ils avaient des armes à feu sans autorisation de douane. Il y a eu des difficultés énormes.

Les pierres blanches de notre politique nationale depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale sont, d'un côté, la mission au Zaïre pour sauver un État effondré et, de l'autre, en 1956, quand nous sommes allés au Moyen-Orient comme puissance influente avec nos propres bateaux, nos propres avions et nos propres unités. Un commandant canadien responsable a réuni beaucoup d'autres nations et a intercedé comme si nous étions un pays neutre, ce que nous n'étions évidemment pas. Nous pouvions faire ça, en donnant l'impression que nous pouvions être réellement fonctionnels. Voyez le Zaïre.

C'est cette image qui me désole — je vais peut-être me mettre à la poésie. Voilà l'état dans lequel nous nous sommes placés nous-mêmes. Si nous voulons redresser les capacités de nos forces armées et empêcher que les choses n'empirent, il va falloir faire un effort énorme, ce que j'appelle le plan de sept ans — et ce, à condition que le gouvernement décide d'investir immédiatement beaucoup d'argent.

Quel sera le monde dans 10 ans? Je pense que notre politique à ce niveau devrait être formulée en fonction de certaines généralisations importantes, dont celle-ci : pendant les 10 prochaines années, nous allons faire ce que nous venons de faire pendant 10 ans. Avons-nous fait les changements militaires, bureaucratiques ou de politique étrangère nécessaires pour nous préparer aux 10 prochaines années? Non.

Le QG de la Défense nationale — c'est ma bête noire — est un anachronisme de la guerre froide. Il n'a pas été réformé depuis 1972. On y a augmenté le nombre de personnes, on y a diminué le nombre de personnes, on a déplacé les uns et les autres, on a changé les noms sur les portes mais, fondamentalement, on n'a rien changé. Nous continuons de recruter comme nous le faisons pour la guerre froide. Nous continuons d'acheter du matériel comme nous le faisons pour la guerre froide. Rien n'a vraiment changé.

Le sénateur Cordy : Vous avez dit que les autres pays savent fort bien combien de bataillons nous avons à notre disposition et que c'est bien moins que ce que nous devrions avoir, considérant notre statut économique.

Do Canadians realize that? Every time there is an issue that comes up, Canadians respond by saying to send forces to wherever it might be — and I agree with you that when you get in there, sometimes you are there for a long time, that it is often easier to get in than it is to get out.

Do Canadians realize that we have to improve the capabilities of the armed forces? Do they realize that we have a tremendous job to do in that area? What we hear in the media from the military is, yes, we will get the job done. We do not hear very often — starting to — “We cannot send people; we do not have the sustainability to send people for long periods of time.”

Mr. Bland: I know that Canadians are aware of the state of the armed forces, sadly because they laugh about it on television. Jokes are made on television: “Why does Canada not send its ship?” I do not think Canadians are proud of that. I know they are not proud of that, in my conversations.

As a rhetorical question for the committee, does the government want the people to know the state of the armed forces? The reaction to some of the studies my colleagues and I have done is “not at all,” because you get attacked by the bureaucracy for saying some things.

We need not to dwell on second-order questions of what the force structure ought to be and how many people there ought to be in there, and so on. After all these years, it finally dawned on me that what we need to do, what somebody needs to do, is change the facts of national life.

There is a threat and the Americans are not going to save us. We are not a peacekeeping nation. Spending what is available rather than what is needed is not the right thing to do. We need an efficient and effective armed force as defined by somebody's sense of capabilities.

If someone could find the magic key to change the facts of national life that are now embedded in the political and bureaucratic community of this country, maybe I will get back in the game, because we could actually change something. However, as long as the list, which I think is valid in some respects, is there, I do not think we are going anywhere.

Mr. Macnamara: Just as a quick follow up. Sometimes Canadians are better informed and further ahead of the government than we think.

A survey within the last couple of weeks indicated that well over 80 per cent of the population that were asked — and I think it was a sample of 1,200; and I do not know if Senator Munson would trust these numbers or not — replied that the Canadian forces' capabilities had to be improved. I do not know the details and the depth of the question, but I think the Canadian population is pretty well informed.

Les Canadiens en sont-ils conscients? Chaque fois qu'un problème éclate, les Canadiens répondent en disant qu'il faut y envoyer nos forces — mais, je suis d'accord avec vous, quand elles arrivent sur place, et qu'elles doivent parfois y rester longtemps, on constate qu'il est souvent plus facile d'entrer que de sortir.

Les Canadiens réalisent-ils que nous devrions rehausser les capacités de nos forces armées? Réalisent-ils qu'il y a un travail énorme à faire dans ce domaine? Ce que disent les militaires, par le truchement des médias, c'est que, oui, nous ferons ce qu'il faut. Nous ne les entendons pas souvent dire : « Nous ne pouvons envoyer personne, nous n'avons pas les moyens durables d'envoyer nos gens là-bas pour de longues périodes ».

M. Bland : Je sais que les Canadiens sont parfaitement conscients de l'état de nos forces armées, parce qu'on en rit beaucoup à la télévision, malheureusement. On fait plein de blagues à ce sujet à la télévision : « Pourquoi le Canada n'envoie pas son bateau? » Je ne pense pas que les Canadiens en soient très fiers. En fait, je sais qu'ils ne le sont pas, mes conversations me l'ont indiqué.

Voici d'ailleurs une question que je pose à votre comité : « Le gouvernement tient-il à ce que la population connaisse l'état des forces armées? » La réaction suscitée par certaines des études que mes collègues et moi-même avons publiées a été « pas du tout », parce que la bureaucratie nous attaque quand nous disons la vérité.

Nous n'avons pas à nous pencher sur des questions de deuxième ordre, par exemple sur ce que devrait être la structure de nos forces ou sur le nombre de soldats que nous devrions avoir, car ça ne sert à rien. Après toutes ces années, j'ai finalement compris que ce que nous devons faire, c'est changer les réalités de notre vie nationale.

Il y a une menace et les Américains ne vont pas nous sauver. Nous ne sommes pas une nation de maintien de la paix. Dépenser l'argent dont on dispose plutôt que ce qu'il faudrait n'est pas la bonne chose. Il nous faut une armée efficace et efficace, qui possède un minimum de capacités.

Si quelqu'un trouvait la solution magique pour changer les réalités de la vie nationale qui sont maintenant tellement ancrées dans l'esprit des politiciens et des bureaucrates, je pourrais peut-être reprendre du service parce que nous pourrions vraiment changer les choses. En attendant, tant que la liste sera là, et je pense qu'elle est valide, je ne pense pas que nous pourrions faire quoi que ce soit.

M. Macnamara : Une brève remarque : les Canadiens sont parfois mieux informés et en avance sur le gouvernement que nous le pensons.

Il y a quelques semaines, une enquête a révélé que plus de 80 p. 100 des personnes interrogées — je crois que c'était un échantillon de 1 200 personnes et je ne sais pas si le sénateur Munson ferait confiance à ce résultat — ont répondu qu'il fallait rehausser les capacités des Forces canadiennes. Je ne connais pas les détails de ce sondage mais il m'indique que la population canadienne est fort bien informée.

As Mr. Macnamara says, when you see the committee and so on television making these comments and the crowds laughing uproariously and some of them coming from Halifax, of course, and the people in the audience clapping when they make these statements, the public knows. For some reason, the public is not able to speak to the government.

Senator Forrestall: Truth to power is not confined to the military.

The Chairman: Sadly, we have run out of time. In fact, we have run well over time. It has been an extraordinarily good start to the morning, depressing, but a good start to the morning.

I know for a fact, because I have spoken to them, Senators Munson and Day have a number of questions they would like to put to you. I think we are going to have to ask you to come back and appear before us again.

We appreciate very much having you attend here, starting off our first hearings, as we travel across the country. It has been sobering, it has been valuable. We thank you as a committee for the work you do in Canada's interests and we are grateful to you for sharing your views with us. You can be confident that we will come back to you again to have you elaborate on some of the difficult issues that are facing this country.

Honourable senators, our next witness is Dr. Kim Richard Nossal, from Queen's University. He is an expert on Canadian foreign policy and is well versed on Canadian defence policy issues.

Dr. Nossal has taught international relations for over 25 years. Before arriving at Queen's in 2001, Dr. Nossal taught at McMaster University in Hamilton, where he served as head of the political science department from 1989 to 1990 and from 1992 to 1996.

Dr. Nossal is at present on the editorial board of several scholarly journals, including *Études internationales* and *Revista Mexicana de Estudios Canadienses*. Dr. Nossal is also the vice president-elect of the Canadian Political Science Association.

With him is Dr. Charles Pentland, also a professor in the department of political studies at Queen's University. Dr. Pentland has had a diverse teaching career across Canada and in Europe. While based at Queen's, Dr. Pentland's career has taken him to Université libre de Bruxelles, in Brussels, the Centre d'études et de recherches internationales et communautaires, Université d'Aix-Marseille, Carleton University and University of Manitoba.

Dr. Pentland's current research concerns include the political development and external relations of the European Community, in particular, the security implications of its impeding enlargement to include countries in Central and Eastern Europe, its role on the Balkans and its development of a common foreign and security policy.

Comme l'a dit M. Macnamara, quand on voit le comité à la télévision qui fait ces commentaires et que les foules éclatent de rire et que certains viennent à Halifax, bien sûr, et le public applaudit lorsqu'ils font ces déclarations, le public n'est pas dupe. En réalité, le public ne peut plus parler au gouvernement.

Le sénateur Forrestall : Dire la vérité au patron n'est pas difficile que dans l'armée.

Le président : Hélas, nous sommes arrivés à la fin du temps prévu. En fait, nous l'avons largement dépassé. Nous venons d'avoir une extraordinaire entrée en matière, déprimante, certes, mais excellente.

Je sais pour leur avoir parlé que les sénateurs Munson et Day aimeraient vous poser plusieurs questions et je pense que nous devrons vous inviter à nouveau pour qu'ils puissent le faire.

Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir participé à cette séance inaugurale de nos audiences, qui continueront dans le reste du pays. Vos exposés ont été très francs, et c'est important. Le comité vous remercie pour ce que vous faites dans l'intérêt du Canada, et aussi d'avoir partagé vos opinions avec lui. Soyez certains que nous reprendrons contact avec vous pour discuter à nouveau de certaines des questions difficiles auxquelles le pays est confronté.

Honorables sénateurs, le témoin suivant sera M. Kim Richard Nossal, de l'Université Queen's. C'est un expert en politique étrangère canadienne et il connaît très bien les questions de défense.

M. Nossal enseigne les relations internationales depuis plus de 25 ans. Avant d'arriver à Queen's, en 2001, il avait enseigné à McMaster, à Hamilton, où il avait été chef du Département de sciences politiques de 1989 à 1990 puis de 1992 à 1996.

M. Nossal fait actuellement partie du comité de rédaction de plusieurs revues savantes, dont *Études internationales* et *Revista Mexicana de Estudios Canadienses*. Il est également vice-président de l'Association canadienne de science politique.

Il est accompagné de Charles Pentland, qui est également professeur au Département d'études politiques de l'Université Queen's. M. Pentland a mené une carrière diversifiée d'enseignant au Canada et en Europe. Bien que basé à Queen's, sa carrière l'a mené à l'Université libre de Bruxelles, au Centre d'études et de recherches internationales et communautaires de l'Université d'Aix-Marseille, à l'Université Carleton et à l'Université du Manitoba.

Les recherches actuelles de M. Pentland portent sur l'évolution politique et les relations extérieures de la Communauté européenne, notamment sur l'incidence qu'aura du point de vue de la sécurité l'élargissement de la Communauté aux pays d'Europe centrale et de l'Est, sur le rôle de la Communauté dans les Balkans et sur l'évolution d'une politique étrangère et de sécurité commune.

Dr. Pentland recently wrote an article entitled "Sailing from St. Malo: The Renewed Quest for a European Defence and its Implications for North America," which is likely to be of interest to the committee.

Welcome, gentlemen, to the committee.

Dr. Nossal will present first. Dr. Nossal, you have the floor, sir.

Dr. Kim Richard Nossal, Professor and Head, Political Studies Department, Queen's University: Thank you very much, senator. Before I begin my presentation, I wanted, on behalf of the political studies department at Queen's University, to welcome the committee to Kingston.

As Doug Bland said earlier this morning, it is appropriate, I think, that Kingston should be your first stop, given the amount of expertise there is in this town, not only in the political studies department, but in the Centre for International Relations, which Dr. Pentland heads, with the colleagues across the causeway in the Royal Military College, and also, of course, the expertise of the practitioners themselves in Fort Frontenac and CFB Kingston.

Welcome, and I hope that it proves to be an interesting day.

I will focus my remarks this morning on only one of the questions that you posed for interveners in these proceedings, the last question: "What kind of armed forces do Canadians want?" I am hoping that we will get an opportunity to discuss the other questions in the question and answer period that follows presentations.

At first blush, the question, "What kind of armed forces do Canadians want?" is not an unreasonable question for a parliamentary committee to be asking. It certainly flows naturally out of the notion that, in a democratic policy, the governors should be responding to the interests and the preferences of the governed.

With the greatest respect, I would submit that this is actually the wrong question to be asking. It is the wrong question to ask because the kind of answer I think you will get will not be helpful at all for the making of policy.

You discussed in the first section this morning how Canadians would respond to questions about defence. Most Canadians, if they were asked this question, would probably respond with a blank look, very simply because, historically, Canadians have not really cared about what kind of armed forces we have in times of systemic peace, as long as not too much has to be spent to sustain them.

This is not particularly surprising, as Professor Desmond Morton, of McGill University, has put it so eloquently: "Canadians come by their cheapness on defence honestly because of the very impossibility of securing this vast country and because of Canada's safe and secure location next to the

M. Pentland a récemment publié un article intitulé *Sailing from St. Malo : The Renewed Quest for a European Defence and its Implications for North America* qui intéressera certainement les membres du comité.

Messieurs, bienvenue devant le comité.

Je donne d'abord la parole à M. Nossal.

M. Kim Richard Nossal, professeur et directeur, Département des études politiques, Université Queen's : Merci beaucoup, sénateur. Avant de commencer, je tiens à vous souhaiter la bienvenue à Kingston, au nom du Département d'études politiques de l'Université Queen's.

Comme l'a dit Doug Bland ce matin, il est tout à fait approprié que vous commenciez vos audiences à Kingston étant donné l'expertise considérable qui existe dans cette ville sur le sujet qui vous préoccupe, non seulement au Département d'études politiques mais aussi au Centre des relations internationales que dirige M. Pentland, au Collège militaire royal et, bien sûr, dans les institutions militaires de Fort Frontenac et de CFB Kingston.

J'espère que la journée continuera d'être intéressante.

Je vais concentrer mon exposé sur une seule des questions que vous nous avez posées, la dernière : « Quel genre de forces armées veulent les Canadiens? » J'espère que nous pourrions parler des autres questions après les exposés.

À première vue, demander « Quel genre de forces armées veulent les Canadiens? » ne semble pas être une question déraisonnable de la part d'un comité parlementaire. C'est une question qui découle naturellement de l'idée que, dans une démocratie, les gouvernants devraient répondre aux intérêts et préférences des gouvernés.

Toutefois, malgré tout le respect que je vous dois, je prétends que c'est en fait la mauvaise question parce que le type de réponse que vous obtiendrez ne sera pas très utile pour formuler une politique.

Vous parliez tout à l'heure de la manière dont les Canadiens répondraient à des questions concernant la défense. La plupart d'entre eux, si vous leur posiez cette question, vous regarderaient probablement avec un étonnement considérable, tout simplement parce que, durant toute leur histoire, ils ne se sont pas tellement intéressés au genre d'armée dont le pays a besoin en période de paix systémique, tant et aussi longtemps qu'elle ne leur coûte pas trop cher.

Ceci n'est pas particulièrement étonnant, comme l'a dit avec éloquence le professeur Desmond Morton, de l'Université McGill : « Les Canadiens sont tout à fait honnêtes quand ils veulent une défense bon marché parce qu'il est parfaitement impossible d'assurer la sécurité d'un pays aussi vaste, et à cause de

United States. Historically, Canadians simply have not really needed to care what kind of armed forces they have in peacetime.”

Even if Canadians were moved to respond to a probe from their governors about what kind of armed forces they would prefer, as Drs. Macnamara and Bland — specifically Dr. Bland — this morning responded, there is really no logically right or logically wrong answer to the question for any country that is in the luxuriously safe and secure position that Canada has traditionally enjoyed in world politics.

Thus, faced with a bewildering array of possible policy options, Canadians, it seems to me, will respond in a variety of ways to such a question, reflecting that array. Moreover, all of the various possibilities are going to sound equally, in my view, quite logical.

In short, when you ask 33 million people in a very safe and secure country what kind of armed forces they want, what you are going to end up with is a cacophony of voices, a cacophony that will be completely unhelpful for serious policy-making.

In that sense, I agree with Dr. Bland, in suggesting that there is a much better question to ask, which is this: “What kind of armed forces does Canada need?”

Of course, posing this question would require that our governors do something that they have studiously avoided doing for many years — that is, devoting some serious intellectual attention to the question of what Canadians might need armed forces for and then making the funding decisions that flow from that calculation. Instead, it seems to me that our governors have spent the last 30 years at least leaving it to the military brass to make the key strategic decisions about the actual details of defence policy. Instead, they have contented themselves with simply writing an annual cheque in the amount of a couple of percentage points of GDP to the military, a sum that is always less than the military wants, but always more than the politicians feel comfortable giving. After all, the cheque is always written with an eye to the essential stinginess of Canadians. It is always written keeping in mind that the military budget is the largest discretionary item in the federal budget, so vast that it can, in fact, be used for all manner of other policy purposes, such as industrial development or regional economic development or, as we have seen most recently, deficit reduction.

The military leadership, for its part, has also spent the last 30 years resolutely avoiding making their own strategic decisions about how to spend the vast sums received each year from the politicians. Instead, the brass at NDHQ simply take in the \$10 billion to \$12 billion that they receive and have simply spread it across an ever-shrinking military apparatus, always trying to grease the squeaking wheels of the various military tribes who are always arguing that you cannot have a proper armed force without their particular expertise.

l'emplacement sûr de leur pays à proximité des États-Unis. Historiquement, les Canadiens n'ont tout simplement pas eu besoin de s'intéresser au genre d'armée dont ils ont besoin en temps de paix ».

Même s'ils étaient portés à répondre à une question de leurs gouvernants au sujet du genre d'armée qu'ils préfèrent, comme MM. Macnamara et Bland — surtout M. Bland — l'ont dit ce matin, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse logique à cette question dans un pays qui a le luxe d'occuper la place tout à fait sûre dont jouit traditionnellement le Canada sur la scène internationale.

Donc, confrontés à un éventail incroyablement complexe de solutions possibles, les Canadiens répondront à une telle question de nombreuses manières différentes, conformément à ce luxe de possibilités. De plus, toutes ces différentes possibilités, me semble-t-il, paraîtront aussi logiques l'une que l'autre.

Autrement dit, quand vous demandez à 33 millions de gens vivant dans un pays particulièrement sûr de quel genre d'armée ils ont besoin, vous obtiendrez une cacophonie d'opinions qui sera complètement inutile pour formuler sérieusement une politique.

À cet égard, je suis d'accord avec M. Bland qui dit qu'il y a une bien meilleure question à poser : « De quel genre d'armée le Canada a-t-il besoin? »

Bien sûr, poser cette question exigerait que nos gouvernants fassent quelque chose qu'ils évitent consciencieusement de faire depuis des années, réfléchir avec un minimum de sérieux intellectuel à la question de savoir à quoi les Forces armées canadiennes pourraient bien servir, de façon à prendre ensuite les décisions budgétaires qui en découlent. Au lieu de cela, il me semble que nos gouvernants, depuis au moins 30 ans, ont laissé à l'état-major militaire le soin de prendre les grandes décisions stratégiques au sujet des détails concrets de la politique de défense. Quant à eux, ils se sont contentés d'envoyer chaque année un chèque aux militaires, en l'augmentant chaque fois d'un petit pourcentage correspondant à la croissance du PIB, ce qui a toujours donné aux militaires moins que ce qu'ils voulaient mais toujours plus que ce que les politiciens pensaient qu'ils méritaient. Après tout, le chèque reflète toujours la parcimonie foncière des Canadiens. Il est toujours établi en tenant compte du fait que le budget militaire est le plus gros élément discrétionnaire du budget fédéral et qu'il est si vaste, en fait, qu'on peut l'utiliser à toutes sortes d'autres fins, par exemple pour le développement industriel, le développement économique régional ou, comme nous l'avons vu récemment, la réduction du déficit.

L'état-major militaire, de son côté, vient de passer les 30 dernières années à éviter consciencieusement de prendre ses propres décisions stratégiques sur la manière de dépenser les vastes sommes que lui donnent chaque année les politiciens. Au lieu de cela, les galonnés du QGDN prennent simplement les 10 à 12 milliards de dollars qu'ils reçoivent et ils les répandent sur un appareil militaire en portion de plus en plus congrue, en veillant bien à arroser comme il faut ceux qui se plaignent le plus parmi les nombreuses tribus militaires clamant continuellement à hauts cris qu'on ne saurait avoir une force militaire qui tienne debout sans leur expertise particulière.

If you think that this is a particularly cynical view or an overly cynical view, simply ask when was the last time you heard a Canadian prime minister or any Canadian political leader, for that matter, actually articulate a strategic vision for Canadian defence. Then follow it through by costing out that vision, providing funds for that vision and then insisting that the generals at NDHQ implement it. It simply has not happened, at least not in the last 30 years. To be sure, this approach is entirely understandable from a political scientist's perspective. Canadians are not terribly interested in defence, and politicians of all political stripes know that and they respond accordingly.

Passing responsibility to the military, claiming, as many politicians do, that the military are the experts and, therefore, should be making these decisions flows naturally from this lack of public interest. Likewise, it is entirely understandable that the military leadership, for its part, should be unwilling to make the hard, strategic decisions about the Canadian armed forces. That is, after all, they would argue, properly the job of the politicians, and in absence of such leadership, what is a CDS to do, except do what his predecessor did, that is, try to keep the tribes quiet?

This system, while entirely understandable from a political scientist's perspective, is in fact entirely dysfunctional from a policy-making perspective, not to mention hugely troubling from a taxpayer's perspective, for such an approach, in my estimation, wastes vast sums of money. It is wasted in the sense that, over a 20-year period, we can spend hundreds of billions of dollars on defence and still not get armed forces that are as useful for foreign policy purposes and the promotion and defence of Canadian national interests as they should be.

What we need, it seems to me, is a different approach, one that actually has our political leaders leading, one that features our governors engaging in the business of governing, making hard choices and, most important, and something that really was not brought up in this morning's discussion, justifying those choices to Canadians. In other words, it seems to me that what our leaders need to do is to identify what Canadians need armed forces for, then decide on how to structure these forces, determine how much is needed to pay for them and pay for them. Then they need to go out and do what I have never heard a Canadian political leader do, ever, and that is explain to the Canadian public why this particular way of organizing armed forces should be the kind of armed forces that Canadians should want.

Senator Michael J. Forrestall (*Deputy Chairman*) in the chair.

The Deputy Chairman: Dr. Pentland, you have the floor.

Dr. Charles Pentland, Political Studies, Centre for International Relations, Queen's University: Thank you very much, senator. First of all, let me echo the welcoming that Kim Nossal has given

Si vous pensez qu'il s'agit là d'une vision particulièrement cynique de l'armée canadienne, demandez-vous simplement quand vous avez entendu un premier ministre ou un chef politique canadien quelconque exprimer pour la dernière fois une vision stratégique claire de la défense canadienne. Demandez-vous ensuite qui a calculé le coût de cette vision et qui a fourni les fonds correspondants en exigeant que les généraux du QGDN en assurent la concrétisation. Depuis 30 ans, tout simplement personne. Certes, cette situation est parfaitement compréhensible du point de vue des sciences politiques. Les Canadiens ne s'intéressent pas particulièrement à la défense, les politiciens, quel que soit leur parti, en sont parfaitement conscients et ils réagissent en conséquence.

Laisser cette responsabilité aux militaires en prétendant, comme le font maints politiciens, que ce sont eux les experts et qu'ils devraient donc prendre ces décisions, découle tout naturellement de ce manque d'intérêt de la population. De même, il est parfaitement compréhensible que la hiérarchie militaire, de son côté, ne veuille pas prendre les difficiles décisions stratégiques qu'exigeraient les forces armées. Après tout, peuvent-ils prétendre, cette responsabilité appartient aux politiciens et, si ceux-ci ne font pas preuve de ce leadership, que peut bien faire un CEDM si ce n'est la même chose que son prédécesseur, veiller à ce que les tribus se tiennent coites.

Bien qu'il soit parfaitement compréhensible du point de vue politique, ce système est en réalité complètement dysfonctionnel du point de vue de l'élaboration d'une politique de la défense, sans compter qu'il est extrêmement troublant pour le contribuable car, à mon avis, une telle approche engendre des gaspillages gigantesques. Je parle de gaspillage car, depuis 20 ans, nous avons pu dépenser des centaines de milliards de dollars pour la défense sans avoir encore aujourd'hui des forces armées qui soient utiles pour notre politique étrangère ou pour la promotion et la défense de nos intérêts nationaux.

Ce qu'il nous faut, me semble-t-il, c'est une approche différente, une approche caractérisée par des dirigeants politiques qui dirigent vraiment, et des gouvernants qui gouvernent vraiment en faisant les choix difficiles et, plus important encore, même si cela n'a pas été vraiment évoqué dans la discussion de ce matin, en justifiant leurs choix auprès des Canadiens. Autrement dit, il me semble que ce que nous devrions exiger de nos dirigeants, c'est qu'ils disent aux Canadiens pourquoi ils devraient avoir une armée, qu'ils décident ensuite comment la structurer, qu'ils calculent combien cela coûtera et, enfin, qu'ils paient ce qu'il faut. Ensuite, qu'ils fassent ce que je n'ai jamais entendu de la part d'aucun dirigeant politique canadien, à aucun moment, c'est expliquer à la population pourquoi cette manière particulière d'organiser les forces armées correspond au genre d'armée que les Canadiens devraient avoir.

Le sénateur Michael J. Forrestall (*vice-président*) occupe le fauteuil.

Le vice-président : Monsieur Pentland, vous avez la parole.

M. Charles Pentland, Études politiques, Centre des relations internationales, Université Queen's : Merci beaucoup, sénateur. Permettez-moi tout d'abord de me faire l'écho de Kim Nossal en

you all to Kingston. It is a pleasure to have you here and it is indeed highly appropriate that you should begin your inquiry here. I wish you well with the rest of it as you move across the country in the succeeding weeks.

Let me begin by apologizing for the paper I sent you because; it appears not to be entirely appropriate for what you were calling for in this exercise. The day after I had sent it off, I received the guidelines, which seemed to suggest a somewhat broader scope, not so much focused on one particular region of the world.

Nevertheless, I will stick to the task that I assigned myself, to look at Canada's role in European security, while trying as much as possible to zero in on two of the questions that were listed on the first page of your letter, namely: "What are Canada's national interests" and "What are the threats to those interests as perceived by Canadians?"

The broad theme of my paper is that Europe remains the central Canadian concern beyond North America in both these respects, in respect of our national interests, in respect to the threats that might emerge to those interests. I think it is fair to say that in debates over Canadian foreign and security policy, those of us strongly committed to the transatlantic relationship seem forever to have been on the defensive. At times, we have been reduced to arguing that, while deep structural changes in the global, political and economic systems and in Canadian society may, in the longer run, turn us ever more to the western hemisphere and to Asia Pacific, that time has not yet come. At best, we often find ourselves insisting that, for the moment at least, Europe still matters. It can be a little disheartening, frankly, to find oneself promoting the traditional and the familiar while questioning the immediacy of some seemingly inevitable and possibly more exciting imagined future.

My paper has tried to take a somewhat more optimistic and aggressive view of Canada's transatlantic relations, because, in the first place, it argues that, far from diminishing, Europe is, in fact, a growing part of the future international environment in which Canada must seek security, prosperity and community.

Second, it argues that Canada has an interest both in maintaining and in improving its access to Europe and in helping to shape the architecture through which Europeans go about their political, economic and military business.

Third, the paper suggests that Canadians need to think more, not just about why transatlantic security relations matter, but also about how to deal with them. Here, it is helpful to consider what it means for us to both be in Europe, as we have been for a long time, and to work with it.

vous souhaitant la bienvenue à Kingston. C'est un plaisir de vous accueillir chez nous, et c'est effectivement tout à fait approprié que vous débutez votre enquête ici. Je vous souhaite beaucoup de succès dans vos futures pérégrinations dans le reste du pays.

Permettez-moi tout d'abord de vous présenter mes excuses pour le mémoire que je vous ai adressé car il ne semble pas correspondre tout à fait à ce que vous attendiez. Je n'ai reçu les lignes directrices que le lendemain du jour où je l'ai envoyé, et leur lecture m'a montré que vous envisagiez la question d'un point de vue plus vaste, pas particulièrement axé sur une région donnée du monde.

Cela étant, je vais m'en tenir à la tâche que je me suis donnée, qui est d'examiner le rôle du Canada dans la sécurité européenne, en essayant le plus possible de me concentrer sur deux des questions figurant à la première page de votre lettre, à savoir : « Quels sont les intérêts nationaux du Canada? » et « Qu'est-ce qui menace ces intérêts, selon les Canadiens? »

Le thème général de mon mémoire est que l'Europe reste la préoccupation canadienne centrale au-delà de l'Amérique du Nord à ces deux égards, c'est-à-dire à l'égard de nos intérêts nationaux et à l'égard des menaces susceptibles d'apparaître. Je crois pouvoir dire que, dans les débats touchant la politique étrangère et de sécurité du Canada, ceux d'entre nous qui appuient avec vigueur la relation transatlantique semblent toujours être sur la défensive. Nous en sommes parfois réduits à dire que, même si de profonds changements structurels au sein des systèmes mondiaux, politiques et économiques, et au sein de la société canadienne risquent à longue échéance de nous tourner de plus en plus vers l'hémisphère occidental et vers l'Asie-Pacifique, nous n'en sommes pas encore là. Au mieux, nous sommes obligés de souligner avec insistance que, pour le moment tout au moins, l'Europe compte encore à nos yeux. Certes, il peut être parfois décourageant d'en arriver à devoir faire la promotion du traditionnel et du familier tout en remettant en question l'imédiateté d'un avenir imaginé apparemment inévitable et peut-être plus excitant.

Dans mon mémoire, j'ai tenté d'exprimer un point de vue relativement plus optimiste et plus dynamique des relations transatlantiques du Canada car j'y affirme, premièrement, que l'Europe, loin de diminuer en importance est en train de devenir un élément croissant de l'environnement international futur au sein duquel le Canada devra asseoir sa sécurité, sa prospérité et son appartenance.

Deuxièmement, j'affirme que le Canada a tout intérêt à la fois à maintenir et à améliorer son accès à l'Europe et à participer à la construction de l'architecture au moyen de laquelle les Européens mèneront leurs activités politiques, économiques et militaires.

Troisièmement, je dis dans mon mémoire que les Canadiens devraient plus réfléchir non seulement aux raisons pour lesquelles les relations de sécurité transatlantiques sont importantes mais aussi à la manière de les gérer. Il peut être utile dans ce contexte de se demander ce que ça signifie pour nous d'être à la fois en Europe, comme nous y avons été pendant longtemps, et de travailler pour l'Europe.

During the Cold War, the relationship needed little defending in Canadian policy circles, although occasional irritants, shifting definitions of the threat, and recurrent existential crises in NATO often led to sharp debates on specific issues.

At the end of the Cold War, we saw the emergence of NAFTA and the rise of the Asia-Pacific markets. With these developments, Europe lost some of its allure, but a series of dramatic and consequential events through the 1990s kept it in Canada's sights. I do not think I have to review those events to this committee.

While these were difficult times, the early post-war years, for the transatlantic relationship, and while Canada sometimes felt left in the margins of critical decisions or important fora — I am thinking here of the contact group on Bosnia, for example, where after a considerable commitment to UN peacekeeping, we found ourselves on the outside, looking in when the big decisions were made on the future of Bosnia — for the most part Europe still remained the prime regional focus of Canada's foreign and defence policy.

In the first decade of the 21st century, the case for our being in Europe and working with it in matters of defence and security has both familiar and novel components.

The economic argument has always been there, of course, but dwindling trade figures relative to those with the U.S. and elsewhere have long made it a somewhat diminishing asset for those of us who were making the European case. Now, however, I think we can point honestly to the sheer scale of the newly enlarged market of 450 million people in the EU, to the advantages of the euro zone for Canadian business, to the size of the reciprocal direct foreign investment.

By the way, Canadian investment in Europe in 2002, direct foreign investment, amounted to about \$100 billion, or 23 per cent of all Canadian foreign direct investment abroad, and E.U. investment in Canada, in the same year, amounted to \$94 billion, the stock of investment, 27 per cent of all foreign direct investment in Canada — figures that are not perhaps as widely known as they should be, much larger, obviously, than the trade figures. The long-heralded decline of the U.S. dollar, which we seem now to be witnessing, makes EU markets relatively more attractive for Canadian exporters.

The security argument for the link with Europe relies both on the past, not so much the weight of tradition, although I would never discount that in government matters, but also the recognition of sunk costs, if you like, past investments of blood and treasure. The security argument also rests on future

Durant la guerre froide, la relation n'avait pas beaucoup besoin d'être défendue dans les milieux politiques canadiens, bien que des irritants occasionnels, des définitions changeantes de la menace et les crises existentielles récurrentes de l'OTAN aient parfois engendré de vifs débats sur des questions particulières.

La fin de la guerre froide a été caractérisée par l'émergence de l'ALENA et des marchés de l'Asie-Pacifique. Dans ce contexte, l'Europe a perdu un peu de sa séduction mais une série d'événements dramatiques et aux conséquences profondes dans les années 1990 l'ont gardée dans la ligne de mire du Canada. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de revenir sur ces événements.

Bien que les premières années de l'après-guerre aient été une période difficile pour la relation transatlantique, et bien que le Canada se soit parfois senti exclu des décisions cruciales ou des tribunes importantes — je songe ici au groupe de contact de la Bosnie, par exemple, ou, après avoir pris un engagement considérable pour le maintien de la paix avec l'ONU, nous nous sommes retrouvés sur la touche pendant que l'on prenait les grandes décisions sur l'avenir de la Bosnie — dans l'ensemble, l'Europe est quand même restée le premier point focal régional de la politique étrangère et de défense du Canada.

Nous arrivons maintenant à la première décennie du XXI^e siècle, où la justification de notre présence en Europe et de notre action avec elle sur des questions de défense et de sécurité comporte à la fois des éléments familiers et des éléments nouveaux.

L'argument économique a toujours existé, bien sûr, mais l'amenuisement relatif de notre commerce avec l'Europe par rapport à notre commerce avec les États-Unis et les autres régions du monde fait que c'est un argument qui perd peu à peu de son importance pour ceux qui veulent défendre la cause européenne. Aujourd'hui, par contre, je pense que nous pouvons honnêtement mettre en exergue la taille phénoménale du nouveau marché élargi de 450 millions de personnes de l'Union européenne, les avantages de la zone euro pour les entreprises canadiennes, et la taille de l'investissement étranger direct réciproque.

Je précise en passant que l'investissement canadien en Europe en 2002, l'investissement étranger direct, a atteint près de 100 milliards de dollars, soit 23 p. 100 de tout l'investissement canadien direct à l'étranger, alors que l'investissement de l'UE au Canada, la même année, a atteint 94 milliards de dollars, soit 27 p. 100 de tout l'investissement direct étranger au Canada — chiffres qui ne sont peut-être pas aussi connus qu'ils devraient l'être et qui sont évidemment beaucoup plus révélateurs que les chiffres bruts du commerce. Le déclin longuement attendu du dollar américain, auquel nous semblons désormais assister, rend les marchés européens relativement plus attrayants pour nos exportateurs.

L'argument de la sécurité pour le lien avec l'Europe repose d'abord sur le passé, pas tellement à cause de la tradition, bien qu'il ne faille jamais la sous-estimer dans les affaires gouvernementales, mais plus à cause des coûts déjà assumés, si vous voulez, c'est-à-dire des investissements passés en sang et en

consideration. It still matters for Canada's own security how Europe is governed, both in individual countries and collectively, and how it conducts its international relations.

Finally, the argument about shared values has to do with enduring but revitalized issues such as democratization and the proper relationship between state and society. The shared-values argument is, of course, sustained by cultural, social and ethnic ties, which growing immigration from sources other than Europe has so far done little to weaken as influences in Canadian foreign policy.

The balance of the paper goes on to argue that the prospects of closer links between Canada and Europe in matters of security and defence now look somewhat better than they did during the Cold War.

During the Cold War, we had some difficulties flowing from the fact that we were drawing down our troops in Germany and these cost us when it came to trying to get better access to the European Union markets, for example. On the other hand, since 1992, there have been contingents of Canadian troops in Bosnia, first under UN and then NATO auspices, and the Canadian Forces played a considerable role in the Kosovo campaign. So we have some currency there with which to bargain, even though, of course, the Bosnia contingent will be terminating this year as the Europeans take that role over.

Second, during the Cold War, Europe's defence identity was centered on NATO. The European Union, or its predecessor, the Community, was not in the military business. However, in the last 10 years, it has moved assertively into that role with the common foreign and security policy and, since 1998, the emergence of a security and defence policy as the result of a Franco-British initiative. That policy has been a target for some sceptical comment, both in Europe and on this side of the water, of course. I think, however, that we have to pay attention to the rapid emergence of very specific plans and, in fact, commitments to spending, which have sometimes been overlooked.

Just recently, we have seen the announcement that the Europeans are prepared, over the next two years in effect, to design 10 rapid reaction battle groups of about 1,500 troops each, which could be used in Europe's immediate neighbourhood or further afield, perhaps in Africa, to be deployed in less than 15 days from a decision to do so. This is a remarkable capability — it will be, if realized — and I think we should take seriously the possibility that that will be in place and to think about how we might relate to it.

Having said that, one should not overlook the fact that NATO remains the prime link for Canadians with Europe; and, of course, with the new priority that NATO has given to out-of-area activities, it takes on a rather different colouration from that of the Cold War period.

trésor. L'argument de la sécurité repose également sur l'analyse de l'avenir. La manière dont l'Europe est gouvernée, autant dans chacun de ses pays membres que collectivement, et la manière dont elle mène ses relations internationales restent un élément important pour la propre sécurité du Canada.

Finalement, l'argument des valeurs concerne des questions pérennes mais revitalisées telles que la démocratisation et la nature des relations entre l'État et la société civile. Évidemment, l'argument des valeurs communes s'appuie sur des liens culturels, sociaux et ethniques que l'immigration croissante émanant d'autres sources que l'Europe a jusqu'à présent peu contribué à affaiblir du point de vue de leur influence sur notre politique étrangère.

Dans le reste du mémoire, j'avance l'idée que les perspectives de liens plus étroits entre le Canada et l'Europe sur les questions de sécurité et de défense paraissent aujourd'hui un peu meilleures que durant la guerre froide.

À l'époque de la guerre froide, nous faisons face à certaines difficultés découlant du fait que nous retirions nos troupes de l'Allemagne, ce qui nous a pénalisés quand nous avons voulu obtenir un meilleur accès aux marchés de l'Union européenne, par exemple. En revanche, depuis 1992, des contingents canadiens ont été envoyés en Bosnie, sous les auspices d'abord de l'ONU puis de l'OTAN, et les Forces canadiennes ont joué un rôle considérable dans la campagne du Kosovo. Cela nous a donné une certaine monnaie d'échange même si, bien sûr, le contingent de Bosnie doit achever sa mission cette année pour être remplacé par les Européens.

Deuxièmement, durant la guerre froide, l'identité de l'Europe en matière de défense était axée sur l'OTAN. L'Union européenne, ou son prédécesseur, la Communauté, ne jouait aucun rôle militaire. Depuis 10 ans, cependant, elle est entrée de plain pied dans ce domaine, par la politique étrangère et de sécurité commune et, depuis 1998, l'émergence d'une politique de sécurité et de défense suite à une initiative franco-britannique. Cette politique a suscité un certain scepticisme, autant en Europe qu'en Amérique du Nord, bien sûr, mais je pense qu'il est important de prêter attention à l'émergence rapide de plans très précis et même d'engagements budgétaires, dont nous n'avons parfois pas tenu compte.

Tout récemment, on a annoncé que les Européens sont prêts, au cours des deux prochaines années, à organiser 10 groupes d'intervention rapide comprenant environ 1 500 soldats chacun, qui pourraient être utilisés dans le voisinage immédiat de l'Europe ou même plus loin, peut-être en Afrique, avec un délai de déploiement de moins de 15 jours. Il s'agit là d'une capacité remarquable — si elle se réalise — et je crois que nous devrions considérer très sérieusement que le projet sera réalisé et réfléchir dès maintenant à la manière dont nous pourrions y réagir.

Cela dit, il ne faut pas oublier que l'OTAN reste le lien primordial des Canadiens avec l'Europe et que ce lien revêt aujourd'hui un aspect différent de ce qu'il était pendant la guerre froide suite à la nouvelle priorité que l'OTAN accorde aux activités hors de sa zone.

We have, of course, played an important role in NATO's work in Afghanistan, which I do not think I need to deal with more here. We work closely with the Europeans in that context.

I do not want to take too long, so I will skip over some of the other points about Canada's involvement in Europe dealing with the Balkans, dealing with Kosovo in particular.

Let me conclude by underlining the importance of developments with respect to Canada's relationship to the common foreign and security policy and, in particular, the military side of that, the security and defence force.

When that proposal came forward from the British and the French in 1998, we had some of the same reservations in Canada about it that the Americans expressed. Our concerns were, first, to ensure that the aims, structures and processes of the ESDP — a European security and defence policy — did not detract from or weaken NATO. Second, we tried to make the case for a selective Canadian involvement in the project.

On the first of these points, Ottawa's position, which was rooted in our traditional concerns for the health of the Alliance, complemented the far more influential efforts of the United States from outside and of the U.K. from within the project to make sure that it did not jeopardize the Atlantic Alliance.

Most of the concerns raised in that early debate about ESDP have been met, including the quarrel about the planning, headquarters and all the rest of it. What lingers from the debate, however, is a fundamental and enduring question — that is, whether the European allies can indeed muster the political will to build the military capabilities required of them in NATO and committed by them to ESDP.

As I say in the paper, that they can is by no means certain, although recent evidence suggests they are going about the task much more vigorously than they ever have before in committing resources and working jointly. However, on the question of committing resources to defence — and I could not resist making the point — the Canadian government is not exactly in a position to preach.

The second issue emerging, whether and how Canada might actually take part in EU security operations, has taken some time to resolve, and the pieces are not all in place yet.

As the project took shape from 1999 through 2002, our diplomats did manage to gain recognition of Canada's right to be invited to contribute to and have a voice in the so-called Petersburg operations, that is to say, humanitarian and peacekeeping types of ventures that the new force will undertake. This concession was not easily won. It was finally agreed at the Seville European Council in 2002. How it will actually work in practice has yet to be tested, but the concession, the agreement with the Europeans, is a recognition that Canada

Il n'est pas nécessaire de préciser que nous avons joué un rôle important dans l'action de l'OTAN en Afghanistan, en collaboration étroite avec les Européens.

Je ne voudrais pas monopoliser la parole et je vais donc laisser de côté d'autres éléments de l'intervention du Canada en Europe, concernant les Balkans et, en particulier, le Kosovo.

Permettez-moi de conclure en soulignant l'importance de ces développements du point de vue de la relation du Canada à l'égard de la politique étrangère et de sécurité commune et, en particulier, de son aspect militaire, c'est-à-dire de la force de sécurité et de défense.

Quand les Anglais et les Français ont formulé cette proposition, en 1998, nous avons exprimé sensiblement les mêmes réserves que les Américains. Nous tenions tout d'abord à ce que les buts, structures et processus de la PESD — politique européenne de sécurité et de défense — n'affaiblissent pas l'OTAN. Ensuite, nous avons tenté d'avancer l'idée d'une participation canadienne sélective au projet.

En ce qui concerne le premier facteur, la position d'Ottawa, fondée sur notre souci traditionnel de préserver la santé de l'Alliance, complétait les efforts beaucoup plus influents des États-Unis, de l'extérieur, et du Royaume-Uni, de l'intérieur, pour veiller à ce que le projet ne menace aucunement l'Alliance atlantique.

La plupart des préoccupations soulevées lors de l'annonce de la PESD sont maintenant réglées, y compris la querelle concernant la planification, le quartier général et tout le reste. Ce qui n'a pas encore été réglé, c'est la question fondamentale et irréductible de savoir si les alliés européens peuvent effectivement mobiliser la volonté politique de se doter des capacités militaires dont l'OTAN a besoin et qu'ils veulent consacrer à la PESD.

Comme je l'affirme dans mon mémoire, il n'est absolument pas certain que cela soit possible, bien que les événements récents semblent indiquer qu'ils entreprennent cette tâche beaucoup plus vigoureusement qu'ils ne l'ont jamais fait en engageant des ressources et en agissant ensemble. Toutefois, pour ce qui est de consacrer des ressources à la défense — et je ne peux m'empêcher de faire cette remarque — le gouvernement canadien serait sans doute mal placé pour donner des leçons aux autres.

La deuxième question émergente — savoir si le Canada pourrait effectivement participer aux opérations de sécurité européennes, et comment — a pris un certain temps à résoudre et tous les éléments ne sont pas encore en place.

Alors que le projet prenait forme, entre 1999 et 2002, nos diplomates sont parvenus à obtenir une reconnaissance du droit du Canada à être invité à contribuer aux opérations dites de Pétersbourg et à faire connaître son point de vue, c'est-à-dire au sujet des opérations humanitaires et de maintien de la paix que la nouvelle force entreprendra. Cette concession n'a pas été facile à gagner et elle a finalement été obtenue au Conseil européen de Séville en 2002. Personne ne sait encore comment cela se traduira dans la pratique mais la concession, l'entente avec les Européens,

now has the profile of a competent middle-sized European power with a suite of military skills appropriate to the tasks for this new force.

To conclude, if we think about Canadian interests in being involved in Europe, we can apply a sort of standard method that most of us in the international relations discipline try to apply in discerning what the interests of any country might be. That standard method is the following: look internally at the pressures arising from the political forces, from civil society, from parties, from public opinion, and then make a sort of strategic assessment of the global system and your country's position in it and try to deduce policies and interests from that.

If you look at Europe and you apply both those measures of interest, the old continent continues to ride pretty high, I would suggest, on the list of priorities.

What is happening in Ukraine at the moment I think is a very strong illustration of that. If you look at domestic interest, we have had demonstrations all across the country, thousands of people turning out in the streets.

Last night on CPAC, quite by accident, I came across four Canadians arguing vigorously about what we should do for Ukraine, including one or two who were decked out in the orange livery of one of the two sides in that current controversy.

Clearly, what happens in Ukraine viewed from Canada's external interests is enormously important. Viewed from our strategic assessment of the globe, it matters how that country is governed, in which sphere of interest — and I am afraid we are again talking about spheres of interest — it lies, given its geographic location, its size, its military potential and its links to this country demographically. Those stakes are enormously important.

That is just one example, but I think it is a very striking example of where you get the domestic political forces and the strategic assessment of the global situation converging in a clear Canadian foreign policy interest and one that absolutely demands that we work together with the Europeans.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

The Chairman: Thank you very much, both Dr. Nossal and Dr. Pentland.

On your last remark, Dr. Pentland, do you not think Canada is joining too damn many clubs? Do you not think we sign on to every club du jour and, as a consequence, find ourselves vastly overstretching our resources and our capabilities?

If that is the case, then the last example you gave may be a very important one. Should we not be focusing much more on narrowing down the number of clubs and organizations that we are getting involved with, given the fact that we do not have the resources to, I guess the popular phrase is, walk the talk?

est une reconnaissance que le Canada possède désormais un profil de puissance européenne compétente de taille moyenne avec une panoplie de compétences militaires correspondant aux tâches envisagées pour cette nouvelle force.

En conclusion, si nous pensons que des intérêts canadiens ont un rôle à jouer en Europe, nous pouvons appliquer une sorte de méthode standard que la plupart d'entre nous, dans le domaine des relations internationales, tentons d'appliquer pour cerner les intérêts de n'importe quel pays. La voici : examiner sur le plan interne les pressions émanant des forces politiques, de la société civile, des partis et de l'opinion publique, puis produire une sorte d'analyse stratégique du système mondial et du rôle qui joue le pays concerné, afin d'essayer d'en déduire des politiques et des intérêts.

Si l'on applique cette méthode à la situation européenne, force est bien de constater, à mon avis, que le vieux continent reste très haut dans la liste des priorités.

Ce qui se passe en ce moment en Ukraine en est une illustration particulièrement frappante. Si l'on voit ce qui s'est passé au Canada, il y a eu des manifestations dans tout le pays, avec des milliers de personnes dans les rues.

Hier soir, à CPAC, et tout à fait par accident, j'ai croisé quatre Canadiens discutant avec vigueur de ce que nous devrions faire pour l'Ukraine, notamment un ou deux portant la couleur orange de l'une des deux partis à la controverse actuelle.

Manifestement, ce qui se passe en Ukraine, du point de vue des intérêts extérieurs du Canada, est extrêmement important. Dans le cadre de notre évaluation stratégique du monde, la manière dont ce pays est gouverné est importante pour nous, tout comme la sphère d'intérêt à laquelle il appartient — et, je regrette, on doit à nouveau parler de sphère d'intérêt — étant donné sa situation géographique, sa taille, son potentiel militaire et ses liens démographiques avec le Canada. Ces enjeux sont extrêmement importants.

Ce n'est là qu'un exemple, au demeurant particulièrement frappant, de la convergence de forces politiques internes et d'une analyse stratégique de la situation mondiale dans un intérêt canadien parfaitement clair du point de vue de la politique étrangère, qui exige absolument que nous agissions de concert avec les Européens.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

Le président : Merci beaucoup, messieurs Nossal et Pentland.

Au sujet de votre dernière remarque, monsieur Pentland, ne pensez-vous pas que le Canada adhère en fait à beaucoup trop de clubs? N'avez-vous pas l'impression que nous adhérons à chaque club du jour qui apparaît ce qui veut dire que nous poussons nos ressources et nos capacités largement au-delà de leurs limites?

Si tel est le cas, votre dernier exemple peut être très important. Ne devrions-nous pas limiter en fait le nombre de clubs et d'organisations auxquels nous adhérons, étant donné que nous n'avons pas les ressources pour, comme on dit, joindre le geste à la parole?

Mr. Pentland: We all have our favourite clubs that we want Canada to join, and perhaps others that we wish we had not. It will be no secret to you which ones I think we should be part of. We already are part of Europe through NATO. It is a huge force magnifier for us and we, in fact, do have reasonable capabilities to commit to its exercises as we have shown in ISAF, for example.

I look a little more charitably on the propensity of Canadians to join clubs because I have never thought that we do so out of some sort of mindless reflex to belong to things. I think we join them out of a fairly clear calculation that we are often safer and more effective in the company of like-minded countries, hence the importance of the transatlantic relationship. It has, as everyone here knows, to do in part with our wanting to work with the Americans in the company of others, where possible.

With respect to the European Union, we are not trying to join a club. The point about working with them is that we would pick when a particular European military exercise is of vital interest to us, that we would not climb on board every operation that the Europeans felt like doing for their own interests. We would select and we would commit what we could to that operation.

I think it is usually an interested act when we join a club or when we try to participate in these one-off ventures.

Senator Day: To follow up on that point, Dr. Pentland, just so it is clear in my mind, what you said the diplomats were able to achieve with respect to the European defence and security force was that Canada has the right to be invited to contribute. Very interesting diplomatic words.

Can we invite ourselves? Is that what they have achieved through diplomatic circles?

Mr. Pentland: We cannot insist on being there.

Senator Day: We cannot.

Mr. Pentland: We cannot insist on being there. We simply say we are interested, we are willing to contribute. If you want us on board, here we are. However, if you invite us on board, we do want to be at the table when decisions are taken about how to use those forces.

Senator Day: It is my understanding that the forces are essentially the same forces that the European community contributes to NATO, just wearing two different hats. We are in there, obviously, in NATO, so presumably then it would be when some of the specialization or some of the activity that we are contributing in NATO is being taken over or used by the European Security Defence Force, then we would want to participate at that time.

Am I reading that correctly?

M. Pentland : Nous avons tous nos clubs favoris dans lesquels nous voulons faire entrer le Canada, et il n'y a certainement pas d'unanimité à cet égard. En ce qui concerne les miens, vous pouvez facilement les deviner. Nous faisons déjà partie de l'Europe, par l'OTAN, ce qui nous permet de démultiplier considérablement le rôle de nos forces, et nous avons en fait des capacités raisonnables à consacrer à ces exercices comme nous l'avons montré avec la FIAS.

Je vois d'un oeil un peu plus favorable la propension des Canadiens à entrer dans des clubs parce que je n'ai jamais pensé que nous devrions le faire par réflexe irréflecti. Je pense plutôt que nous devons le faire par calcul étant donné que nous sommes souvent plus sûrs et plus efficaces en compagnie de pays partageant nos idées, d'où l'importance de la relation transatlantique. Comme chacun sait, cela est relié dans une certaine mesure à notre volonté d'oeuvrer avec les Américains en compagnie d'autres, si possible.

Pour ce qui est de l'Union européenne, nous ne tentons pas d'adhérer à un club. L'idée d'une collaboration se justifie parce qu'elle nous permettrait de choisir quels exercices militaires européens reflètent un intérêt vital pour nous, de façon à ne pas embarquer dans chaque opération que les Européens pourraient vouloir entreprendre dans leur propre intérêt. Nous pourrions choisir les opérations auxquelles nous voudrions participer.

Quand nous adhérons à un club ou tentons de participer à tel ou tel projet ponctuel, c'est généralement par intérêt.

Le sénateur Day : Sur le même sujet, monsieur Pentland, et pour que les choses soient parfaitement claires dans mon esprit, vous avez dit que ce que les diplomates ont réussi à obtenir à l'égard de la force européenne de défense et de sécurité, c'est que le Canada ait le droit d'être invité à contribuer. Quel choix de mots diplomatique!

Pouvons-nous nous inviter nous-mêmes? Est-ce cela que nous avons obtenu par les voies diplomatiques?

M. Pentland : Nous ne pouvons pas exiger d'être présents.

Le sénateur Day : Nous ne le pouvons pas.

M. Pentland : Nous ne pouvons pas insister pour participer, nous pouvons simplement dire que cela nous intéresse et que nous sommes prêts à contribuer. Si vous voulez de nous, nous sommes là. Par contre, si vous nous invitez, nous voulons être présents à la table lorsqu'on décidera de la manière dont ces forces seront utilisées.

Le sénateur Day : Je crois comprendre que ces forces sont essentiellement les mêmes que la Communauté européenne fournit à l'OTAN, la différence étant simplement qu'elles auront une double désignation. Évidemment, comme nous participons à l'OTAN, je présume que c'est lorsqu'une spécialisation quelconque ou une activité quelconque à laquelle nous contribuons à l'OTAN est transférée à la force européenne de sécurité et de défense ou utilisée par elle que nous voudrions participer.

Est-ce bien cela?

Mr. Pentland: That is correct and this all flows from a very difficult set of negotiations that went on for about two or three years on how exactly the E.U. would gain access and under what circumstances it would gain access to NATO assets, a lot of which would be American and to a considerably lesser extent, Canadian. That is certainly the process.

Senator Day: Dr. Nossal, one of your comments was that the politicians know that Canadians are not very interested in defence matters.

I would like you to comment on the phenomenon that we have seen over the past two or three years, the outpouring of sympathy that Canada has shown when, most recently, Lieutenant Saunders died in the submarine accident and, prior to that, the soldiers who died because of the friendly fire in Afghanistan.

Does that not indicate to you that maybe Canadians are interested in their armed forces and that there is a deep-seated respect and feeling for the armed forces that is not being appreciated by the politicians?

Mr. Nossal: I am not trying to suggest here that Canadians do not care when something happens to a member of the Canadian Armed Forces, but there is no doubt that Canada's armed forces simply do not occupy, within the Canadian political culture, the kind of honoured position that armed forces occupy in other political communities.

This has everything to do with our history. It has everything to do with the fundamental duality of the origins of this country that continue to be manifest today.

In that sense, if you look historically — it is not a particular surprise, but if you compare, for example, the way in which Canadians view their armed forces with, for example, the way in which Australians view their armed forces, you will see a fundamental difference in the political culture of the community.

Yes, Canadians will, of course, be upset when members of the armed forces are killed in a friendly fire accident or in a submarine accident, or when their jeep is blown up by a mine in Afghanistan or a suicide bomber in Afghanistan.

The reality, it seems to me, is that Canadians, generally speaking and historically, have rarely, except for particular times of national emergency, as in the two world wars or as in the run-up to the Boer War in the fall of 1899, been much interested in devoting the kind of national treasure to this institution.

From that point of view, in my view, the politicians, the elected politicians, read the situation extremely well.

Wartime is a different matter, but in times of systemic peace, I think that there is a fundamental stinginess that politicians know implicitly.

M. Pentland : Tout à fait, et cela découle d'une série de négociations très difficiles qui ont duré deux ou trois ans sur la manière exacte dont l'UE obtiendrait l'accès aux ressources de l'OTAN, et dans quelles circonstances, une bonne partie de ces ressources étant américaines et, à un degré considérablement moindre, canadiennes. Tel est en tout cas le processus.

Le sénateur Day : Monsieur Nossal, vous avez dit que les politiciens savent fort bien que les Canadiens ne s'intéressent pas aux questions de défense.

J'aimerais connaître votre réaction au phénomène que nous constatons depuis deux ou trois ans, c'est-à-dire au débordement de sympathie qui est apparu au Canada quand, c'est le cas le plus récent, le lieutenant Saunders a perdu la vie dans un accident de sous-marin et, avant cela, des soldats ont perdu la vie sous des tirs amis en Afghanistan.

Cela ne démontre-t-il pas plutôt que les Canadiens s'intéressent peut-être quand même à leurs forces armées et qu'il y a toujours au sein de la population un profond respect envers nos soldats que les politiciens ne mesurent pas exactement?

M. Nossal : Je ne voulais pas dire que les Canadiens se moquent de ce qui peut arriver à leurs soldats mais plutôt qu'il est incontestable que l'armée n'occupe tout simplement pas, dans la culture politique canadienne, le genre de position respectée qu'elle occupe dans d'autres communautés politiques.

Tout ceci s'explique par notre histoire et par la dualité fondamentale de l'origine de notre pays, facteurs qui continuent de se manifester aujourd'hui.

En ce sens, d'un point de vue historique — ce n'est pas particulièrement surprenant mais, si vous comparez, par exemple, la manière dont les Canadiens et les Australiens considèrent leur armée, vous constatez une différence fondamentale de culture politique.

Certes, les Canadiens continueront d'être en colère quand leurs soldats perdront la vie sous des tirs amis ou dans des accidents de sous-marin, ou lorsque leurs véhicules exploseront en passant sur des mines en Afghanistan ou à cause d'attentats terroristes suicidaires.

La réalité, me semble-t-il, c'est que les Canadiens, généralement parlant et historiquement, se sont rarement, sauf à des époques particulières de crise nationale, comme durant les deux guerres mondiales ou à l'aube de la Guerre des Boers à l'automne de 1899, intéressés à consacrer une sorte de trésor national à cette institution.

À cet égard, les politiciens interprètent parfaitement bien la situation.

En temps de guerre, c'est autre chose mais, en période de paix systémique, il existe chez nous une sorte de parcimonie fondamentale que les politiciens saisissent implicitement.

Senator Day: We do not, of course, have conscription here. We do not have mandatory military service, but we also have cancelled at universities the military service program that existed for a long period of time. We also have a major influx of immigrants.

Would you apply any of those phenomena to the fact that there tends not to be the same appreciation of the military in our country as there is in other countries?

Mr. Nossal: Let me suggest here that part of the lack of appreciation comes in large measure from a kind of circular dynamic that has a lot to do with the way in which the political leadership in Canada has tended to treat the military.

Canadians take their cues from their political leaders as much as their political leaders take their cues from Canadians. When a prime minister spends an entire period in office not visiting National Defence Headquarters, that signals to ordinary Canadians the kind of mentality and the kind of approach that a particular administration might have towards the armed forces.

Canadians, I would argue, pick up on that, both Canadians who perhaps were around during the last periods of overseas fighting on a large scale, Second World War and Korea, and newer Canadians.

Senator Day: My final question, before I pass it to my colleague — either one or both of you can reply to if you will — is whether we are on a fool's errand here in trying to develop a defence policy when, as we have heard in the previous session, foreign policy, defence policy, in effect, is whatever the prime minister decides it might be at a particular time. The government signs us up for various clubs, as our chair just referred.

Is it realistic for us to develop a defence policy in the abstract when the rest of this is floating around and evolving so rapidly and is so ill-defined in terms of a defined foreign policy and in terms of the overall security issues that we have to consider?

Mr. Pentland: I will comment briefly on that.

With respect, I wonder if this committee should be aiming at developing a defence policy, which the committee would then present *holus-bolus* and argue for across the country, whether that is, in fact, the end that you are seeking, or whether what you are doing represents a contribution to a heightened level of discussion in this country about defence and foreign policy issues.

Again, I suspect that from where Dr. Nossal and I, and the other witnesses you are going to talk to, sit it may well appear that there is a continuous, fairly sophisticated level of debate about foreign and security policy across this country, but I suspect if we were sitting elsewhere, we might see it rather differently.

Le sénateur Day : Évidemment, nous n'avons pas de conscription. Nous n'avons pas de service militaire obligatoire mais nous avons aussi aboli dans les universités le programme de service militaire qui avait existé pendant très longtemps. Nous avons aussi eu un afflux massif d'immigrants.

Pensez-vous que ce sont ces différents phénomènes qui expliquent que l'on n'ait pas tendance à accorder autant d'attention à l'armée dans notre pays que dans d'autres?

M. Nossal : À mon avis, cette différence d'appréciation s'explique en grande mesure par une sorte de dynamique circulaire qui a beaucoup à voir avec la manière dont nos autorités politiques ont eu tendance à traiter la chose militaire.

Les Canadiens savent décoder les signaux que leur envoient leurs chefs politiques, et vice versa. Quand un premier ministre passe tout son mandat sans mettre les pieds une seule fois au QG de la Défense nationale, cela indique à l'homme de la rue le genre de mentalité et d'approche de son gouvernement à l'égard des forces armées.

Je crois que les Canadiens sont très sensibles à ces signaux, autant ceux qui ont connu les dernières périodes de combat à grande échelle outre-mer, que ce soit durant la Seconde Guerre mondiale ou la Guerre de Corée, que ceux arrivés plus récemment.

Le sénateur Day : Ma dernière question, avant de laisser la parole à mon collègue — l'un ou l'autre d'entre vous peut choisir d'y répondre — est de savoir si c'est folie de notre part que d'essayer de formuler une politique de la défense quand, comme les témoins qui vous ont précédé l'ont dit, la politique étrangère, la politique de défense, c'est à toutes fins pratiques ce que le premier ministre décide qu'elle doit être à tel ou tel moment. Le gouvernement signe sa carte d'adhésion à différents clubs, comme vient de le dire notre président.

Est-il réaliste pour nous d'essayer de formuler une politique de la défense dans l'abstrait, alors qu'il y a tous ces autres phénomènes qui flottent dans la nature en évoluant si rapidement et qui sont si mal définis du point de vue d'une politique étrangère définie et du point de vue des questions de sécurité globale dont nous devons tenir compte?

M. Pentland : Je vous répondrai brièvement.

Je me demande si votre comité devrait se fixer pour objectif de formuler une politique de la défense, afin de la présenter globalement au gouvernement et à la population, si c'est là en fait l'objectif que vous visez, ou si votre objectif ne devrait pas plutôt être de contribuer à rehausser le niveau du débat sur les questions de défense et de politique étrangère.

Je soupçonne que, pour M. Nossal et moi-même, comme pour les autres témoins que vous entendrez, l'on peut fort bien avoir l'impression qu'il y a un débat continu et relativement éclairé au sujet de la politique étrangère et de la politique de sécurité dans le pays, mais je soupçonne que nous verrions peut-être la chose un peu différemment si nous nous mettions à votre place.

My sense of it, having spent six months in Britain recently and having watched as well the development of policy debate in Brussels and, like every other Canadian, in Washington, is that the general quality and sheer quantity of discussion of foreign and defence policy in this country suffers by comparison.

I would think it a valuable contribution of this committee if it could simply spark the debate and raise it to a new level, introduce some new ideas, and then, we would all hope, have the government pick from that environment of discussions some useful ideas going forward.

Mr. Nossal: I agree with Dr. Pentland. This is a valuable exercise. No one is going to be able to challenge in any effective way the pre-eminence of the prime minister in foreign and defence policy. In a sense, that is a given.

The point, however, surely is to think about ways of challenging that pre-eminence when it is manifested in particular ways that are damaging to this political community as a whole.

This morning, the subject of the 5,000 troops the prime minister promised in the last election was raised. That figure, by all accounts, was simply pulled out of the air, and embraced. There are very few checks and balances, even from a minority, what turned out to be a minority parliament, to challenge that particular singular contribution to the fairly radical overhaul of Canada's defence capabilities.

It seems to me that part of the purpose of exercises like your committee is to put ideas out there that essentially alert people to some of the dangers of simply listening to the centre without listening critically, let us put it that way.

Senator Munson: Following on that theme, and using the statement from an earlier witness about a band-aid approach getting us nowhere, it was politically expedient for Prime Minister Martin to promise that during the election campaign because it looked good, it made headlines.

Is that approach a band-aid approach as well? Does that not seem, from your discussion, to be helping at all?

Mr. Nossal: I would not use a band-aid approach, because a band-aid approach suggests that something is hurt and needs fixing.

In a very real sense, I am one of those, like Doug Bland, who is not necessarily convinced that much is hurt and, therefore, the band-aid analogy does not really matter.

What is problematic, it seems to me, is that some crucial strategic decisions have yet to be made, despite the fact that we continue to spend huge sums of money on defence.

Senator Munson: Dr. Bland also said this morning — and I was struck by his statement — that he has come to the conclusion that we are never going to get it done, a sense of pessimism. In your

Après avoir passé récemment six mois en Grande-Bretagne et avoir assisté également à la formulation du débat de fond à Bruxelles et, comme tous les autres Canadiens, à Washington, j'ai le sentiment que la qualité générale et la quantité même des débats de politique étrangère et de politique de défense au Canada ne sont certainement pas comparables.

Je pense que le comité jouerait un rôle déjà très utile s'il pouvait tout simplement provoquer le débat et le porter à un nouveau palier en faisant apparaître de nouvelles idées dans l'espoir que le gouvernement en fasse un usage utile.

M. Nossal : Je suis d'accord avec M. Pentland. L'exercice que vous entreprenez est utile. Toutefois, et c'est une réalité incontournable, personne ne peut contester sérieusement la primauté du premier ministre en matière de politique étrangère et de défense.

Ce qui compte plutôt, je crois, c'est de réfléchir aux moyens susceptibles de remettre en question cette primauté lorsqu'elle s'exerce de manière dommageable pour l'ensemble de cette communauté politique.

Quelqu'un a soulevé ce matin la promesse de 5 000 nouveaux soldats faite par le premier ministre lors des dernières élections. Tout indique que ce chiffre est venu de nulle part. Il existe très peu de mécanismes de contrepoids, même avec un gouvernement minoritaire, pour lancer un débat sur cette contribution particulièrement singulière à une réforme relativement radicale de la capacité de défense du Canada.

Je crois que des initiatives comme celle que vous venez de lancer ont avant tout pour objectif de lancer des idées et de mettre la population en garde contre le danger d'écouter passivement ce que dit le centre, sans esprit critique, si je peux m'exprimer ainsi.

Le sénateur Munson : Dans le même ordre d'idées, et pour revenir sur ce que disait un témoin précédent au sujet des cataplasmes qui ne mènent à rien, c'était politiquement utile pour le premier ministre Martin de faire cette promesse durant la campagne électorale parce que ça paraissait bien et que ça allait faire les manchettes.

Est-ce que cette approche est également un cataplasme? Ne pensez-vous pas que ce soit quand même un peu plus utile?

M. Nossal : Je ne parlerais pas de cataplasme car cela suppose qu'il y a une blessure à guérir.

Comme Doug Bland, je ne suis pas nécessairement convaincu qu'il y ait beaucoup à guérir dans le système actuel et, de ce fait, l'analogie du cataplasme ne me semble pas appropriée.

Ce qui est problématique, me semble-t-il, c'est qu'il y a certaines décisions stratégiques cruciales à prendre, même si nous continuons à consacrer des sommes énormes à la défense.

Le sénateur Munson : M. Bland nous a dit ce matin — ça m'a frappé — qu'il est parvenu à la conclusion que les choses ne changeront jamais, ce qui était très pessimiste. Dans votre

opening statement, you said that the conversation it is not about what kind of armed forces we want but rather what kind of armed forces does Canada need.

Could you give us some ideas about what kind of armed forces Canada does need?

Mr. Nossal: It is a little impertinent of me, sitting here, to suggest force structure.

One of the things that studies of history suggests is that, whether it be sending troops off to fight imperial wars in South Africa or sending troops to Russia to try to overturn the Bolshevik Revolution, or whether going to the First World War, the Second World War, to Korea or to fight in the Gulf War or in Kosovo or in Afghanistan, or whether we are talking about sending troops overseas in any number of peacekeeping operations, true peacekeeping, first-generation peacekeeping operations, the essence is essentially that, apart from aid to the civil power and apart from the misuse, in my humble estimation, of the armed forces for domestic catastrophes such as cleaning the streets of Toronto, essentially, Canadians have always organized our armed forces in an expeditionary way.

One of the concerns, I suppose, that I would have as an observer of the process is that, despite the fact we have always only ever used our forces in an expeditionary way, they are not well organized for expeditionary exercises.

In a sense, if I look forward to what the uses of the Canadian forces are in the next little while, I cannot avoid, in a sense, the weight of history. My suggestion would be, in essence, to begin organizing ourselves quite explicitly in such a fashion.

What that would mean is having or developing a combat capability that could be put into the field and sustained there. That means a full combat capability, which means, as Dr. Bland argued so forcefully this morning, thinking about being able to put troops in the field with the combat capability.

For what particular purpose, that is for the political leadership to decide. If the prime minister is serious about the responsibility to protect, then it means organizing ourselves with others to engage in precisely that kind of exercise, so that in the future someone does not end up thinking that they have been shaking hands with the devil.

Senator Munson: Maybe we could redeploy all those people who work at DND Headquarters who do not seem to have too much to do, it seems, from some of the observations.

One small observation. I cannot leave you this morning without defending my old boss. We did not go to DND Headquarters, but we did go to Kabul and Bosnia to visit the troops.

I accept your criticism, but I just had to put that on the record.

déclaration liminaire, vous avez dit que la vraie question n'est pas de savoir quel type de forces armées nous voulons mais plutôt de quel type nous avons besoin.

Pouvez-vous nous donner une idée du type de forces armées dont le Canada a besoin?

M. Nossal : Il serait peut-être un peu présomptueux de ma part de faire des suggestions sur la structure des forces.

Une des choses que suggère l'étude de l'histoire c'est que, qu'il agisse d'envoyer des troupes participer à des guerres impériales en Afrique du Sud ou d'envoyer des troupes en Russie pour essayer de renverser la révolution bolchevique, ou d'aller participer à la Première Guerre mondiale, à la Deuxième Guerre mondiale, à la Guerre de Corée, à la guerre du Golfe, ou au Kosovo ou en Afghanistan, ou qu'il s'agisse d'envoyer des troupes outre-mer pour des opérations de maintien de la paix, de vrai maintien de la paix, des opérations de maintien de la paix de première génération, l'essence même de tout cela, à part l'aide aux autorités civiles et à part le mésusage, à mon humble avis, des forces armées en cas de catastrophe intérieure, comme pour aller nettoyer les rues de Toronto, les Canadiens ont toujours essentiellement considéré leur armée comme une sorte de corps expéditionnaire.

L'une de mes préoccupations, à titre d'observateur externe, c'est que, bien que nous ayons toujours utilisé nos forces de manière expéditionnaire, elles ne sont même pas bien organisées pour ce genre de missions.

Dans un sens, si je réfléchis à la manière dont les Forces canadiennes seront utilisées à l'avenir, je ne peux éviter le poids de l'histoire. Ma recommandation serait donc, au fond, que nous commencions à nous organiser tout à fait explicitement de cette manière.

Ce que cela voudrait dire, ce serait d'avoir une capacité de combat pouvant être projetée à l'extérieur et y être maintenue. Cela veut dire une capacité de combat complète, ce qui veut dire, comme M. Bland l'a dit avec force ce matin, songez à être capable d'envoyer des soldats sur le terrain avec une capacité de combat.

Dans quel but précis? Ce sont les autorités politiques qui le décideront. Si le premier ministre est sérieux quand il parle du devoir de protection, cela veut dire que nous devons nous organiser avec d'autres pour participer précisément à ce genre d'exercice de façon à ce que, à l'avenir, personne n'en arrive à conclure que nous avons serré la main au diable.

Le sénateur Munson : Peut-être pourrions-nous redéployer tous ces gens qui travaillent au QG du MDN et qui ne semblent pas avoir beaucoup à faire, me semble-t-il, si j'en crois certaines observations.

Une dernière remarque. Je ne saurais laisser cette session se terminer sans défendre mon ancien patron. Nous ne sommes pas allés au QG du MDN mais nous sommes allés à Kaboul et en Bosnie. pour rendre visite aux troupes.

J'accepte votre critique mais je tenais à apporter cette précision.

Senator Banks: May I first say how impressed I am with the alacrity of your questions compared to mine. I would like to hear further what you have to say about the disconnect which seems, in my mind at least, to exist between the prime minister's talking about R2P, as the phrase has become, on the one hand, and our actual capacity to do anything about it.

It seems to me that that whole idea and maybe what we are doing here, in view of what we heard earlier from Dr. Bland and Dr. Macnamara, all combined, are nothing but sophistry.

Is there any light at the end of this tunnel? Are you moving towards cynicism? Do you see that there is anything behind the prime minister's argument about the right to protect?

Does that imply, in the way you see it, that there is a new commitment, a new buying into the idea of expeditionary undertakings?

Mr. Pentland: It is hard for me to judge what motives lie behind this and to what extent it has been thought through in all its operational detail.

In a sense, a vigorous adoption of our R2P by the Canadian government is a fairly safe position at the moment, given that —

Senator Banks: But this is part of my question. It is not when you go to the international table and we find that we are being accused of — “accused” is the wrong word — when we are admonishing other people to get on a bandwagon and we do not have any resources to put on the bandwagon.

Mr. Pentland: That is precisely what I meant, senator, that it is a safe thing for us to do at the moment because there is by no means a consensus, even one that you can see forming out there in the international community among states like us in favour of R2P. There are all kinds of reservations about it, even among states that you might expect would be on board rather quickly.

In a sense, in that respect anyway, it is a cost-free thing for us to argue at the moment. Down the line, it may be more expensive, because I can see situations where again the Europeans will be seeing cases emerging in Africa, in the Caucasus, in the Middle East perhaps and even closer to their own yard where R2P might be invoked and where we would be called upon to deliver in the context of this emergent, rapid reaction capability that the Europeans are developing.

The Europeans have already begun to demonstrate this in a small way. Last year, they sent a couple of thousand troops into the Eastern Congo for a very short time under French leadership. This was the first example of an ESDP-based insertion for humanitarian purposes. It was short-lived, but I think we can see a lot more of those, particularly as we see a series of failed states continuing to impose themselves on us in Africa and elsewhere.

We will be called upon.

Le sénateur Banks : Puis-je dire tout d'abord que je suis vivement impressionné par la pertinence de vos questions, comparées aux miennes. J'aimerais avoir plus de précisions sur le décalage qui semble exister, en tout cas dans mon esprit, entre les déclarations du premier ministre sur le R2P, comme on dit en anglais, le devoir de protection, et notre capacité réelle d'y faire quoi que ce soit.

J'ai l'impression que toute cette idée, à en juger d'après ce que nous ont dit M. Bland et M. Macnamara tout à l'heure, n'est que du vent.

Y a-t-il une lueur au bout de ce tunnel? Devenez-vous cyniques vous aussi? Pensez-vous qu'il y ait quoi que ce soit de concret derrière ce que dit le premier ministre sur le droit de protéger?

Cela démontre-t-il, à vos yeux, un nouvel engagement, une nouvelle interprétation de l'idée de corps expéditionnaire?

M. Pentland : Il me serait difficile de juger ce qui peut justifier de telles déclarations et de vous dire si tout cela a été mûrement réfléchi dans tous les détails opérationnels.

Dans un sens, l'adoption vigoureuse du R2P par le gouvernement canadien est sans grand risque, pour le moment, étant donné...

Le sénateur Banks : Mais c'est précisément ma question. Ce n'est pas quand nous allons à la table internationale et que nous sommes accusés — « accusés » n'est pas le bon mot — quand nous tançons les autres pour qu'ils montent dans notre caravane alors que nous n'avons nous-mêmes aucune ressource à y consacrer.

M. Pentland : C'est précisément ce que je voulais dire, sénateur, quand je disais qu'il n'y a aucun risque pour nous à faire ce genre de déclaration en ce moment puisqu'il n'y a à l'évidence aucun consensus et que l'on n'en voit même pas apparaître à l'échelle internationale parmi les États qui, comme nous, seraient favorables au R2P. Il y a toutes sortes de réserves à cet égard, même chez les États que l'on pourrait s'attendre à voir nous emboîter le pas rapidement.

Dans ce sens, ça ne nous coûte rien de défendre ce genre d'idée. À terme, ça risque d'être un peu plus dispendieux car il est facile d'envisager des cas où, encore une fois, les Européens verront des situations apparaître en Afrique, au Caucase, peut-être au Moyen-Orient où même beaucoup plus près de chez eux, où l'on pourrait invoquer le R2P et où nous serions appelés à livrer la marchandise dans le contexte de cette capacité de réaction rapide émergente que les Européens sont en train de mettre sur pied.

Les Européens l'ont d'ailleurs déjà démontré à petite échelle. L'an dernier, ils ont envoyé quelques milliers de soldats dans l'est du Congo pendant une très courte période, sous leadership français. Ce fut le premier exemple d'une insertion à des fins humanitaires basée sur la PESD. L'opération a été de courte durée mais je pense que nous en verrons beaucoup plus, surtout quand nous verrons toute une série d'États effondrés s'imposer à nous en Afrique et ailleurs.

On fera appel à nous.

Senator Banks: We are arguing which one is right. If we are going to subscribe to and advocate R2P, that means that we must, at the same time, repudiate rule one of the UN charter, right?

Mr. Nossal: And therein surely lies the problem, which is one of the reasons why, when you get right down to it, the advocacy of R2P, as long as it is kept to the UN General Assembly and the encouragement of other states to think about what national sovereignty continues to mean in the early 21st century, is, as I think Charles argues, a safe bet.

The reality is that we Canadians are as attached to national sovereignty as any other folks in the world, and there is no better example than Senator Forrestall's earlier question this morning.

The fact is, when it comes down to it, when a United Nations commission orders Canada to dismantle our denominational school system in Ontario, what is the reaction of Canadians?

When Canadians want to impose unilateral changes to international law, in the case of, for example, the 200-mile limit in the mid-90s, or imposing a pollution zone in 1970, utterly at variance with international law, Canadians applaud. The reality is that Canadians are not half as multilateral-minded as they have been led by their governors to believe.

From that point of view, when the rubber hits the road, as it were, R2P, because of the implications it has, will actually not go very far, quite apart from the obvious hypocrisy of advocating something that you simply are not really prepared, in any serious way, to devote blood and treasure to defending.

Senator Cordy: Dr. Pentland, I would like to discuss the enlargement of the European Union and the ESDP and their plans for military groups. I think those plans have moved along a lot faster than anybody would ever have anticipated.

I have just returned from NATO meetings, and certainly every time that we attend NATO meetings and talk about forces within the European Union the comment is made that these are not meant to be competitive with one another but, in fact, are meant to be complementary to one another.

The reality is that when we are on this side of the Atlantic, Canada and the United States, the United States is not likely to be left out of anything in the world if they should want to participate.

Realistically speaking, what position is Canada left in with a stronger and enlarging European Union and with a stronger military put together by the European Union countries? What position is Canada in?

I know you said that perhaps we will be invited to humanitarian and peacekeeping decisions; other than that, however, are we going to be a participant?

I guess I am also asking what is going to happen to the NATO forces if the European Union continues to expand and enlarge.

Le sénateur Banks : Nous nous demandons qui a raison. Si nous adhérons au R2P, cela veut dire que nous devons en même temps répudier la première règle de la Charte de l'ONU, n'est-ce pas?

M. Nossal : Et voilà sûrement l'origine du problème et l'une des raisons pour lesquelles, quand on y réfléchit vraiment, la promotion du R2P, tant que cela reste à l'Assemblée générale de l'ONU et qu'il s'agit d'encourager les autres États à réfléchir à ce que peut signifier la souveraineté nationale au début du XXI^e siècle, est, comme je pense que Charles l'affirme, un projet sans risque.

La réalité, c'est que les Canadiens sont aussi attachés à leur souveraineté nationale que les citoyens de n'importe quel autre pays, et nous n'en avons pas eu de meilleure preuve que la question du sénateur Forrestall ce matin.

Pensez-y vraiment, quelle est la réaction des Canadiens quand une commission des Nations Unies ordonne au Canada de démanteler le système scolaire confessionnel de l'Ontario?

Quand les Canadiens veulent imposer des changements unilatéraux au droit international, par exemple dans le cas de la limite des 200 milles, au milieu des années 90, ou, en 1970, en imposant une zone de pollution complètement contraire au droit international, les Canadiens applaudissent. La réalité, c'est qu'ils sont loin d'être aussi multilatéralistes que leurs gouvernants ne voudraient le leur faire croire.

Voilà pourquoi, quand on arrivera aux choses concrètes, le projet de R2P n'ira en fait pas très loin, à cause de ses implications, mise à part l'hypocrisie évidente qui consiste à recommander quelque chose que l'on n'est tout simplement pas préparé, de manière sérieuse, à défendre par le sang et le trésor.

Le sénateur Cordy : Monsieur Pentland, je voudrais revenir sur l'élargissement de l'Union européenne, la PESD et les plans européens de groupes militaires. Je pense que ces plans ont avancé beaucoup plus vite que quiconque aurait pu l'imaginer.

Je rentre tout juste de réunions de l'OTAN et, chaque fois que j'y ai entendu parler des forces de l'Union européenne, on disait qu'elles ne devaient pas être compétitives mais plutôt complémentaires.

La réalité, du point de vue de ce côté de l'Atlantique, du Canada et des États-Unis, c'est qu'il est peu probable que les États-Unis soient laissés en dehors de n'importe quel projet au monde auquel ils voudraient participer.

Soyons réalistes, dans quelle situation se retrouve le Canada face à une Union européenne plus forte et en élargissement, et dotée d'une force militaire plus forte également, réunie par ses membres?

Je sais que vous avez dit que nous serions peut-être invités à participer aux décisions humanitaires et de maintien de la paix mais, à part ça, à quoi participerons-nous?

Je suppose que je me demande aussi ce que vont devenir les forces de l'OTAN si l'Union européenne continue de s'élargir.

Mr. Pentland: The realistic prospect of Canada getting involved in a lot of European Union-led operations is pretty slim. We will, of course, pick and choose.

It is clearly the case, for example, with respect to Africa, that there will be instances where many or all European states feel a strong need to intervene. Côte d'Ivoire, I suppose, is a current example. Those may be cases where we really cannot make a good argument for being involved in any EU-type operation.

The issues where we find ourselves wanting to get engaged may be fairly few and far between, but I think it is important that we have at least negotiated the possibility of doing so.

With respect to the effects on NATO, I do not know that it is possible to project. To some extent, there has been a lot of discussion about whether or to what extent the European Union's new policy runs counter to NATO's interests. For my part, I have always believed that a lot of that debate was artificial. It involved a lot of spinning on both sides as to what it was all about. When you really strip all the rhetoric away, it is a non-issue. If the Europeans build capacity to have a serious expeditionary forces abroad, whether for peacekeeping, for classic peacekeeping or for rather more robust insertion of forces in some cases, that will benefit NATO itself.

The overlap of forces works both ways. People say the EU will use NATO forces. It will be exploiting the same forces that are committed to NATO. It works the other way. If you build up those EU forces, you are building up NATO. There is no necessary contradiction. There is no necessary cost passing from one to the other.

Enlargement has added considerably to the EU's capacity — you think of the Polish forces, in particular the Czechs with their rather specific set of capabilities — but it, of course, also has extended Europe into potentially new areas of danger.

I do not quite go with the more apocalyptic arguments that one now hears that over Ukraine, that we are getting into a new Cold War situation, Russia bristling and being concerned about the extension of NATO eastward and so on. Clearly, the borders of the new E.U. are much less secure, not only with respect to what we call "traditional" security concerns but with respect to some of the newer ones, illegal flows of people, drugs, money, arms and so forth. In that respect, increased assets are being met by increased risks, and to the extent that we are involved with this expanded EU, we are going to have to make decisions about how we respond to those risks.

The Chairman: Gentlemen, this has been an interesting discussion to date and I wonder if we could wrap it up with comments from both of you that would be of assistance to the committee on how we structure our work and how we focus our work.

M. Pentland : Les perspectives de participation canadienne à beaucoup d'opérations menées par l'Union européenne sont très minces, soyons réalistes. Évidemment, nous choisirons.

En ce qui concerne l'Afrique, par exemple, il est clair qu'il y aura des cas où bon nombre d'États européens, voire la totalité, ressentiront une forte nécessité d'intervenir. La Côte d'Ivoire en est l'exemple actuel, je suppose. Il y aura sans doute des cas dans lesquels nous n'aurons pas vraiment d'arguments très solides à avancer pour justifier notre participation à une opération européenne.

Les cas dans lesquels nous voudrions participer risquent d'être très rares mais je crois qu'il était quand même important pour nous de négocier cette possibilité.

Pour ce qui est des conséquences sur l'OTAN, je ne pense pas qu'il soit possible de les prévoir. Dans une certaine mesure, il y a déjà eu beaucoup de discussions sur la question de savoir si la nouvelle politique de l'Union européenne va à l'encontre des intérêts de l'OTAN. Pour ma part, et j'ai toujours cru que ce débat était en grande partie artificiel, il y a eu beaucoup de bluff des deux côtés. Quand on va au fond des choses, ce n'est pas un vrai problème. Si les Européens se dotent de la capacité de lancer des forces expéditionnaires à l'étranger, que ce soit pour le maintien de paix, de façon classique, ou plutôt pour une insertion plus robuste dans certains cas, l'OTAN en bénéficiera.

Le chevauchement des forces joue dans les deux sens. Les gens disent que l'Union européenne utilisera les forces de l'OTAN. Elle exploitera les mêmes forces qui sont engagées dans l'OTAN. Ça va aussi dans l'autre sens. Si on développe ces forces européennes, on développe l'OTAN. Il n'y a pas nécessairement de contradiction. Il n'y a pas nécessairement de coût passant de l'un à l'autre.

L'élargissement accroît considérablement la capacité de l'Union européenne — songez aux forces polonaises et, en particulier, aux Tchèques, avec leur capacité tout à fait spécifique — mais, bien sûr, cela étale également les zones de danger potentiel de l'Europe.

Je ne partage pas les arguments plus apocalyptiques que l'on entend aujourd'hui au sujet de l'Ukraine, c'est-à-dire que nous entrons dans une nouvelle guerre froide avec une Russie en pleine effervescence, inquiète de l'expansion de l'OTAN vers l'est. Il est clair que les frontières de la nouvelle Union européenne sont beaucoup plus sûres, non seulement du point de vue de ce que nous appelons les questions de sécurité « traditionnelles » mais aussi du point de vue des nouvelles, comme les migrations illégales, la drogue, l'argent, les armes, et cetera. À cet égard, l'accroissement des ressources est équilibré par l'accroissement des risques, et cetera. Dans la mesure où nous voudrions agir avec cette Europe élargie, nous devons prendre des décisions sur la manière de faire face à ces risques.

Le président : Messieurs, nous venons d'avoir une discussion extrêmement intéressante et je me demande si nous pourrions conclure en vous demandant de faire des remarques finales susceptibles d'aider le comité quant à la manière dont il devrait structurer son travail.

The committee is persuaded that defence review and changes to defence policy are not going to come from the top down but rather that they are going to come from the bottom up.

The comment earlier that the politicians have been getting it right is true. The politicians have been reading the Canadian public well.

There are probably four motivators that we think we can talk to the public about. One is their vulnerabilities. What are they concerned about? What do they want to be protected from? Two are lifestyle questions, quality of life, job, how well they live. The third is pride, national pride in the country. Fourth is anger, and anger will come after we get attacked and do not like the causes of the attack. Sadly, the fourth is likely to cause the best results fastest if you believe in having a robust military.

Could you assist the committee with your views on how best we can encourage that debate and create that debate amongst Canadians?

Our objective is not just to come away with "a good paper." Our objective is to come about with a change in attitude, a societal change, and we think we have an opportunity to start that discussion in Canada over the next six months.

Mr. Nossal: As I noted before, I think that this is a very worthy goal for the committee.

The committee, I think, has an opportunity to contribute to the discussion about the broad totality of Canada's relations with the world, in particular because its work is going to occur after the release of the international policy review which will provide, as I understand it, a particular perspective on Canada and the world.

The Chairman: You are an optimist. You are an optimist, sir, but anyway.

Mr. Nossal: Well, that is true, but if you think about the international policy review perhaps appearing in the year 2005-06, you will have at least an opportunity to be conducting your deliberations perhaps contemporaneously to that work.

In that sense, you will also have an opportunity to challenge some of the assumptions that are going to be made by that IPR, and some of those assumptions are going to be very much — in my view, judging by the rhetoric that one hears out of the Prime Minister's Office since December of 2003 — firmly in the tradition that was established in the 1990s. That tradition, essentially, is going to give primacy to the feel-good tradition in Canadian foreign and defence policy very simply because — and Doug Bland was in a sense a little too polite to say it this morning — Canadians have become seriously addicted to the kind of ear candy fed to them by their politicians over the course of the 1990s about what great guys we are in the international system, about what a marvellous job we do. In fact, it seems to me that one of

Le comité est convaincu qu'aucun changement ne sera apporté du haut à la politique de la défense et que toute réforme devra être impulsée par le bas.

Quelqu'un a dit tout à l'heure que les politiciens ne se trompent pas, et c'est vrai. Ils interprètent bien l'opinion publique, jusqu'à présent.

Il y a probablement quatre facteurs que nous pourrions porter à la connaissance du public. Le premier concerne nos vulnérabilités. Qu'est-ce qui inquiète l'opinion? Contre quoi les Canadiens veulent-ils être protégés? Deuxièmement, il y a des questions de mode de vie, de qualité de vie, d'emploi. Troisièmement, il y a la fierté, la fierté nationale. Quatrièmement, il y a la colère, qui surgit quand on est attaqué et qu'on n'apprécie pas les raisons de l'attaque. Hélas, le quatrième facteur est probablement celui qui donnera les meilleurs résultats le plus vite possible, si l'on croit en une armée robuste.

Pourriez-vous dire au comité quelle serait la meilleure manière, selon vous, de favoriser le débat parmi les Canadiens?

Notre objectif n'est pas simplement de produire « un bon rapport ». Il s'agit aussi de favoriser un changement d'attitude, un changement dans la société, car nous pensons qu'il existe aujourd'hui une possibilité de lancer ce débat au Canada, au cours des six prochains mois.

M. Nossal : Comme je l'ai déjà dit, je pense que cet objectif du comité est tout à fait louable.

À mon sens, le comité a l'occasion de contribuer au débat sur la vaste totalité des relations du Canada avec le monde, en particulier parce que son travail va se faire après la publication de la révision de la politique internationale qui offrira, si je comprends bien, un point de vue particulier sur le Canada et le monde.

Le président : Vous êtes un optimiste, cher monsieur.

M. Nossal : C'est vrai mais, si l'on considère que la révision de la politique internationale pourrait sortir en 2005-2006, vous aurez au moins l'occasion de mener vos débats en même temps.

Cela vous donnera également l'occasion de contester certains des postulats qui seront formulés dans cette RPI, dont certains seront très clairement — à mon avis, si j'en juge d'après la rhétorique sortant du cabinet du premier ministre depuis décembre 2003 — dans la tradition qui a été établie dans les années 90. Essentiellement, il s'agira d'accorder la primauté à la tradition d'optimisme béat de la politique étrangère et de défense canadienne, tout simplement parce que — et Doug Bland a peut-être été un peu trop poli ce matin pour le dire — les Canadiens sont sérieusement drogués au genre de platitudes béates que leur ont serinées leurs politiciens dans les années 90 sur le fait que ce sont des gens tout à fait remarquable sur la scène internationale et que nous sommes absolument adorables. En fait, il me semble que

the problems here is the disconnect between what our politicians say to us about what we are in the world and what we actually are in the world.

In that sense, it seems to me that a proper defence review that focuses on national security will provide an opportunity to rethink some of those.

The only caution I have is that I would urge the committee not to fall into the trap of, in a sense, threat creation. Are Canadians vulnerable? Well, yes. For the most part, defence analysts say we are. The problem is that, for the vast majority of Canadians, the vulnerabilities are things that no national security policy can in any real sense address.

The real vulnerability — and I take Mr. Macnamara's point about terrorism — is to our involvement in a “global war on terror.” It has to be put in quotation marks. There is no doubt that Canada is part of those who are in a state of war with a fairly large number of people, in particular, Islamist fundamentalists and extremists.

Until and unless Canada is actually attacked or Canadian interests are actually attacked, most Canadians are very simply not going to be convinced that there is a serious vulnerability.

In that sense, it seems to me that the committee has a bit of problem, because it would be inappropriate for the committee to go out and portray threats that many Canadians simply do not think are there.

I was very struck by a poll that the Canadian Institute of International Affairs commissioned in October that revealed that Canadians do not necessarily feel threatened by traditional sources of threat, that they feel actually far more threatened by HIV/AIDS and global pandemics than they do by more traditional threats. Likewise, the threats and vulnerabilities to what you call “lifestyle” or, very simply, “quality of living,” whether under attack from changes in the global economy and Canada's and Canadians' location there, or threats to the environment — and Senator Forrestall mentioned the considerable threat that we may face over the next 20 years in the North — those kinds of things, likewise, armed forces and the traditional role of Canadian defence cannot address.

From that point of view, I think that your committee has a fine line to tread in terms of galvanizing that debate amongst Canadians.

Mr. Pentland: I can only add a gloss to what Professor Nossal has said.

If we want to look closely at issues of vulnerability and threats to Canadians' lifestyle, a lot of those do seem to be domestic in nature or, in fact, have more to do with economic security than with the sorts of security issues that the armed forces are an appropriate response to.

l'un des problèmes à cet égard est le gouffre qui sépare l'image que les politiciens veulent nous donner de nous-mêmes de ce que nous sommes réellement dans le monde.

Dans ce sens, il me semble qu'une révision sérieuse de la politique de défense axée sur la sécurité nationale nous donnerait l'occasion de repenser certains de ces truismes.

La seule mise en garde que je voudrais faire est de vous recommander de ne pas tomber dans le piège de la création d'une menace. Les Canadiens sont-ils vulnérables? Eh bien, oui. Dans l'ensemble, les stratèges de la défense le disent. Le problème est que, pour la grande majorité de la population, les vulnérabilités sont des choses qu'aucune politique nationale de la sécurité ne peut vraiment résoudre.

La vraie vulnérabilité — et je reviens sur ce que disait M. Macnamara au sujet du terrorisme — c'est notre participation à une « guerre mondiale contre la terreur », expression que l'on doit mettre entre guillemets. Certes, il ne fait aucun doute que le Canada fait partie de ceux qui sont en état de guerre contre un assez grand nombre de gens dans le monde, notamment les fondamentalistes et extrémistes islamistes.

Toutefois, tant et aussi longtemps que le Canada n'aura pas été effectivement attaqué, ou que les intérêts canadiens ne l'auront pas été, la plupart des citoyens ne seront tout simplement pas convaincus que nous sommes confrontés à une vraie vulnérabilité.

Dans ce sens, il me semble que le comité fait face à un petit problème car il ne faudrait pas qu'il fonde son travail sur une présentation de menaces auxquelles de nombreux Canadiens ne croient tout simplement pas.

J'ai été frappé par un sondage que l'Institut canadien des affaires internationales a commandé en octobre et qui a révélé que les Canadiens ne se sentent pas nécessairement menacés par les sources traditionnelles de menace mais plus par des choses telles que le VIH/SIDA et les pandémies. De même, les menaces et vulnérabilités touchant ce que vous appelez « le mode de vie » ou, très simplement, « la qualité de vie », que ce soit à cause de changements de l'économie mondiale et de la place qu'y occupent le Canada et les Canadiens, ou de menaces à l'environnement — et le sénateur Forrestall a mentionné la menace considérable à laquelle nous risquons d'être confrontés dans les 20 prochaines années dans le Nord — ce sont des choses auxquelles les forces armées et le rôle traditionnel de la défense canadienne ne peuvent pas réagir.

De ce fait, je pense que votre comité devra faire preuve d'une grande prudence s'il veut galvaniser la population.

M. Pentland : Je n'ai que quelques détails à ajouter à ce que le professeur Nossal vient de dire.

Si nous voulons nous pencher sérieusement sur les questions de vulnérabilité et de menace au mode de vie des Canadiens, beaucoup sont d'origine intérieure ou ont en fait plus à voir avec la sécurité économique qu'avec les questions de sécurité pour lesquelles les forces armées constituent une solution appropriée.

I was at a conference a couple of weeks ago where someone asserted that the greatest single threat to Canada would be some sort of destructive action against the Windsor-Detroit bridge, given the daily flow of commerce across that bridge every and what it means to Canadian workers and so on.

That combines the economic and the domestic in ways that probably extend beyond this committee's reach. I am not sure.

The Chairman: We are going there tomorrow. This committee involves national security and defence, and our hearings after this are right at the bridge, in fact.

Mr. Pentland: I take your point, but in terms of the uses for the Canadian forces, that was where I was going with this.

Other kinds of response, other kinds of language have to be used in connecting Canadians to security issues; other kinds of responses to those needs have to be considered.

Let me just make one other point on the issue of national pride. Again, I have just come from a conference out West where we were talking about pride in the Canadian Forces and their history, and a great deal was made of the possible contribution of Canadian military historians. I note that the museum in Ottawa will be opening fairly soon with the marked purpose of making Canadians more aware of the history of those forces. That is part of it, pride in the forces.

To come back to, Mr. Chairman, the question that you began with, our apparent addiction to multilateralism, the Canadian tradition of multilateralism is not something we should throw away all that quickly. An assertive and responsible multilateralism, in other words, one for which we are prepared to pay is, in fact, a good thing. It is something we should pursue and it is something that resonates with Canadians.

The trick is to separate out the frivolous club joining from the real hard work that we do in those fora and present that to Canadians in a realistic way.

The Chairman: Thank you very much. It has been a very instructive morning. We have had two first-class panels and we are very grateful to you for helping us off on our start.

Clearly, it is a daunting challenge to focus Canadians on these issues. We are looking forward to assistance. We hope that you will stay joined and connected with the committee. We need all the help we can get.

More to the point, we see it as a collective exercise, one in which like-minded people should work in a cooperative way towards finding a solution, and we feel that you two gentlemen, as well as the panel that preceded you, share the concerns that the committee shares and we hope that you will work with us to assist us in helping this debate move forward and ultimately arriving at a solution that serves Canadians well.

Je participais il y a quelques semaines à une conférence où quelqu'un a dit que la plus grande menace pour le Canada serait une forme quelconque d'action destructrice contre le pont de Windsor-Detroit, étant donné les échanges commerciaux qui empruntent chaque jour ce pont et ce que cela signifie pour les travailleurs canadiens.

Cela combine l'économie au domestique d'une manière qui dépasse probablement la portée de vos travaux. Je ne sais pas.

Le président : Nous serons là-bas demain. Ce comité s'occupe de sécurité nationale et de défense et c'est au pont que nous tiendrons en fait nos audiences demain.

M. Pentland : Je comprends votre argument mais, en ce qui concerne l'utilisation des Forces canadiennes, c'était là où je voulais aller.

D'autres types de réponses, d'autres formes de langage doivent être trouvées pour sensibiliser les Canadiens aux questions de sécurité; il faut envisager d'autres formes de réponse à ces besoins.

Permettez-moi de faire une autre remarque sur la fierté nationale. Je rentre juste d'une conférence dans l'Ouest où nous discutons de la fierté envers les Forces canadiennes et leur histoire, et on a beaucoup parlé à cette occasion de la contribution possible des historiens militaires. Je constate que le musée d'Ottawa ouvrira bientôt ses portes dans le but explicite de mieux sensibiliser les Canadiens à l'histoire des Forces. Cela en fait partie, la fierté envers les Forces.

Pour revenir à la question du début, monsieur le président, concernant notre apparente fascination pour le multilatéralisme, la tradition canadienne du multilatéralisme n'est pas quelque chose que nous devrions rejeter trop vite. Un multilatéralisme vigoureux et responsable, pour lequel nous sommes prêts à payer, c'est en fait une bonne chose. C'est quelque chose que nous devrions poursuivre et quelque chose qui trouve un écho dans la population.

Le problème est de séparer ce que j'appellerais le clubbisme frivole du vrai travail difficile que nous faisons dans ces tribunes, pour l'exposer avec réalisme aux Canadiens.

Le président : Merci beaucoup. Ce fut une séance extrêmement fructueuse. Nous venons d'entendre deux groupes de témoins exceptionnels et nous vous remercions très sincèrement de nous avoir si bien ouvert la voie.

Il est clair qu'il est difficile d'amener les Canadiens à réfléchir sérieusement à ces questions. Nous accepterons toute l'aide qu'on nous donnera. Nous espérons que vous suivrez les travaux du comité. Nous avons besoin de toute l'aide possible.

Plus important encore, nous voyons ceci comme un exercice collectif, au sein duquel les personnes partageant des vues similaires devraient collaborer pour chercher une solution, et nous pensons que vous deux, messieurs, ainsi que les témoins qui vous ont précédés, partagez nos préoccupations. J'espère que vous travaillerez avec nous pour nous aider à faire avancer ce débat dans le but d'arriver en fin de compte à une solution répondant aux besoins des Canadiens.

We appreciate very much your attendance here today. We hope to hear from you again soon.

Senator Forrestall has a closing thought.

Senator Forrestall: Recently, in London, evidence of what you have been talking about came to our attention.

While we were sitting in the British House of Commons precinct, five or six people invaded the floor of that Chamber, literally invaded it. One lady was seen to be relaxing and really enjoying it. Who she turned out to be is interesting. She was in favour of what they were protesting about. We were advised of this. We missed it and one of our colleagues barely missed it.

When I went back to my hotel room, I turned on the television, and what did I see? Batman and Robin had been arrested, Batman on the walls of Buckingham Palace.

So where the hell does the threat come from and how do you recognize it?

The Chairman: Once again, thank you all for your participation here today.

The committee adjourned.

KINGSTON, Monday, November 29, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 12:30 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This afternoon, we have with us Lieutenant-Colonel David Last, who is an artillery officer who has served with several NATO and UN peacekeeping forces. He is a graduate of the Royal Military College of Canada, the U.S. Army Command and General Staff College and holds a doctorate from the London School of Economics. He has conducted field work in Sierra Leone, Gabon, Israel and Palestine. Today, he teaches at the Royal Military College of Canada, and conducts research on the control of violence, including peacekeeping, international policing, conflict resolution and special operations.

We also have before us today Dr. Jane Boulden, who is an assistant professor of Politics at the Royal Military College of Canada. She is also a Canadian Research Chair in International Relations, and Security Studies and a senior fellow at Queen's Centre for International Relations at Queen's University. She is a noted scholar on post-Cold War peace operations.

Nous vous remercions très sincèrement d'être venus comparaître aujourd'hui. J'espère que vous resterez en contact avec nous.

Le sénateur Forrestall voudrait dire un dernier mot.

Le sénateur Forrestall : Nous avons récemment eu à Londres un exemple confirmant ce que vous venez de dire.

Alors que nous étions assis dans l'enceinte de la Chambre des communes, cinq ou six personnes ont envahi la Chambre, littéralement. Une dame semblait tout à fait détendue et avoir beaucoup de plaisir. Il a été intéressant d'apprendre qui elle était. Elle était en faveur de ce que disaient les manifestants. C'est ce qu'on nous a dit. Nous l'avons manquée et l'un de nos collègues l'a presque manquée.

Quand je suis rentré à mon hôtel, j'ai ouvert la télévision, et qu'est-ce que j'ai vu? Batman et Robin venaient d'être arrêtés, Batman sur les murs du Palais de Buckingham.

Qui donc peut dire d'où viendra la menace?

Le président : Merci à nouveau d'être venus témoigner aujourd'hui.

La séance est levée.

KINGSTON, le lundi 29 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 12 h 30 pour examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité pour le Canada.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Nous accueillons cet après-midi le lieutenant-colonel David Last, officier d'artillerie qui a fait partie de plusieurs forces de maintien de la paix de l'OTAN et de l'ONU. Il est diplômé du Collège militaire royal du Canada, du Command and General Staff College de l'armée américaine et il détient un doctorat de la London School of Economics. Il a fait des travaux sur le terrain au Sierre Leone, au Gabon, en Israël et en Palestine. Aujourd'hui, il enseigne au Collège militaire royal du Canada et effectue des recherches sur le contrôle de la violence, y compris le maintien de la paix, les opérations de police sur la scène internationale, la résolution des conflits et les opérations spéciales.

Nous accueillons aussi aujourd'hui Mme Jane Boulden, qui est professeur adjoint de politique au Collège militaire royal du Canada. Elle occupe aussi une chaire de recherche canadienne en relations internationales et en études sur la sécurité et elle est agrégée supérieure de recherche au Centre pour les relations internationales de l'Université Queen's. Elle a fait sa marque comme universitaire spécialiste des opérations de paix dans l'ère postérieure à la guerre froide.

Dr. Boulden has recently published three military-worthy works: The first is *Dealing with Conflict in Africa: The United Nations and Regional Organizations*; the second is *Terrorism and the UN: Before and After September 11th*; the third work is *Peace Enforcement: The United Nations Experience in Congo, Somalia, and Bosnia*.

Welcome both of you to the committee.

Ms. Jane Boulden, Canada Research Chair in International Relations and Security Studies, Royal Military College of Canada: Our remarks will be drawn from a paper we did on lessons from peacekeeping in the past 15 years. I am particularly going to touch on a number of different issues and put a few things on the table. My colleague will talk a bit more specifically about some of the lessons that are in that paper but in discussion, we can bring back any of the themes or issues that are raised.

The nature of the debate about Canadian defence policy, if not the specifics, is remarkably familiar. I was out of the country for three and a half years, came back and felt as if I had never left. The themes in our discussion could have been the topic for a panel four years ago, 10 years ago, and even 17 years ago when Ron Byers identified the situation as a "commitment capability gap."

I argue that we do not have a commitment capability gap at the moment because that presupposes a clear sense of commitments, commitments that are not being fulfilled and I do not think we have a clear sense of what those commitments should be.

During the Cold War, we never had to establish or think through the nature of our commitment because the strategic framework of threat and response was in place. We have not really fully reassessed the situation since then. In the absence of an overarching strategy that articulates a vision of the world, its threats and opportunities and establishes a set of prioritized objectives for Canada, we are apparently inevitably and constantly driven by concerns about our role as a middle power; are we one, do we have one, our relationship with the United States and the preservation of multilateralist institutions.

The absence of an overarching national security policy, based on a strategic vision where the foreign and defence policy are intimately linked, leads to a tendency to fit defence policy into a pre-established package that is focused on processes such as multilateralism, position such as a seat at the table, or in the institutions such as the United Nations. This creates the impression that we participate in multilateral operations for the sake of being multinational or of supporting the U.S. rather than because it fulfills national policy objectives.

Mme Boulden a publié récemment trois ouvrages ayant une thématique militaire : le premier est intitulé *Dealing with Conflict in Africa : The United Nations and Regional Organizations*; le deuxième est *Terrorism and the UN : Before and After September 11th*; le troisième ouvrage est intitulé *Peace Enforcement : The United Nations Experience in Congo, Somalia and Bosnia*.

Je vous souhaite la bienvenue à tous les deux au comité.

Mme Jane Boulden, Chaire de recherche du Canada en relations internationales et en études sur la sécurité, Collège militaire royal du Canada : Nos observations seront tirées d'un texte que nous avons rédigé sur les leçons des opérations de maintien de la paix des 15 dernières années. Je vais aborder un certain nombre de questions différentes et établir le contexte général. Mon collègue traitera d'une manière un peu plus spécifique de certaines leçons qui sont énoncées dans ce document mais, au cours de la discussion, nous pourrions revenir à l'un ou l'autre des thèmes ou questions qui auront été soulevés.

La nature, sinon les particularités, du débat sur la politique de défense canadienne est remarquablement inchangée. J'ai été à l'étranger pendant trois ans et demi, je suis revenue et j'ai eu l'impression de n'être jamais partie. Les thèmes de notre discussion auraient pu être ceux d'un groupe d'étude d'il y a quatre ans, 10 ans ou même 17 ans, quand Ron Byers a qualifié la situation « d'écart engagements-ressources ».

Je soutiens que nous n'avons pas d'écart engagements-ressources à l'heure actuelle parce que cela suppose qu'on a une idée claire de nos engagements, des engagements qui ne sont pas remplis; or, je ne crois pas que nous ayons une idée claire de ce que devraient être ces engagements.

Pendant la guerre froide, nous n'avons jamais eu besoin de réfléchir à la nature de nos engagements parce que le cadre stratégique de la menace et de la réaction à cette menace était en place. Nous n'avons pas vraiment réévalué la situation en profondeur depuis cette époque. En l'absence d'une stratégie globale qui énonce une vision du monde, ses menaces et ses possibilités, et qui établit une série d'objectifs pour le Canada dans un ordre de priorité, il semble que nous soyons inévitablement et constamment préoccupés par notre rôle en tant que puissance moyenne, c'est-à-dire que nous nous demandons si nous en sommes une et si nous avons effectivement de la puissance, ainsi que par nos relations avec les États-Unis et la préservation des institutions multilatérales.

L'absence d'une politique globale de sécurité nationale, fondée sur une vision stratégique où les politiques étrangère et de défense sont intimement liées, nous amène à insérer la politique de défense dans un ensemble préétabli centré sur des processus comme le multilatéralisme, sur une position comme le fait d'avoir un siège à la table, ou sur des institutions comme les Nations Unies. Cela donne l'impression que nous participons aux opérations multilatérales simplement pour avoir une présence multinationale ou bien pour appuyer les États-Unis, et non pas parce que cela correspond à nos objectifs de politique nationale.

For these reasons, a defence review is important and timely as is, I would argue, a broader security review. This is particularly the case because of the dramatic changes in the national and international security environments since the end of the Cold War. I would like to highlight three factors, and the third is the one we will focus on most.

First is the growing importance of non-state actors in the form of terrorism. Terrorism represents a threat to national, international and regional security. The resulting war on terror has done little to mitigate this threat. Singly and together, we have so far been unsuccessful in thinking through the implications of either the threat or the response.

What is our policy on anti-terrorism besides saying that we are anti-terrorism? What do we feel are the most appropriate measures to deal with the emergence of such a powerful non-state actor?

Post-September 11, we were part of a response that was state-based. What would our policy have been, for example, if Al-Qaeda had not been so conveniently located in Afghanistan and associated with the revile Taliban regime? What if it was dispersed in Pakistan, Germany and the U.K.?

The second main theme is proliferation, nuclear as well as chemical and biological. The Treaty on the Non-Proliferation of Nuclear Weapons is in trouble. India and Pakistan are confirmed nuclear weapon states with little prospect of roll-back. One of the most significant post-Cold War failures has been the inability to lock down and consolidate the nuclear holdings of Russia and to find a way to prevent covert proliferation of the type we have seen in Pakistan. This is compounded by the looming threat of new developments in chemical and bio-chemical research which threaten to undermine existing limitations.

The Canadian government has a long and important tradition of supporting the non-proliferation treaty as key to its arms control and disarmament goals, but the treaty is in trouble and we do not seem to have thought through the alternatives. What is our position on the use of force as a counter-proliferation tool? What criteria must be met before such a decision is made? Is regime change a legitimate form or outcome of a counter-proliferation effort? What role could or should Canadian Forces play in that respect?

If nothing else, we need to deal with the fact that proliferation and its link to terrorism is considered to be a major threat by the United States. This is a view that is not just associated with the Republicans or the Bush administration, but you can find it in a number of key Democratic thinkers as well.

C'est pourquoi un examen de la défense est important et opportun, tout comme l'est à mon avis un examen plus général de la sécurité. C'est particulièrement le cas à cause des changements spectaculaires qui ont marqué l'environnement national et international de la sécurité depuis la fin de la guerre froide. Je voudrais faire ressortir trois facteurs, et nous nous attarderons en particulier sur le troisième.

Le premier est l'importance croissante des acteurs non étatiques sous la forme du terrorisme. Le terrorisme représente une menace à la sécurité nationale, internationale et régionale. La guerre au terrorisme qui en est résultée a fait très peu pour atténuer cette menace. Seuls ou avec d'autres, nous n'avons pas réussi jusqu'à maintenant à aller jusqu'au bout dans notre réflexion sur les répercussions de la menace ou de la réaction à celle-ci.

En quoi consiste notre politique antiterroriste, à part le fait de dire que nous sommes contre le terrorisme? Quelles sont à notre avis les mesures les plus appropriées pour composer avec l'émergence d'un acteur non étatique aussi puissant?

Après le 11 septembre, nous avons fait partie d'une réaction qui était fondée sur l'intervention de l'État. Quelle aurait été notre politique, par exemple, si al-Qaïda n'avait pas été située de façon si commode en Afghanistan et associée au régime taliban tellement détesté? Qu'en aurait-il été si cette organisation avait été dispersée au Pakistan, en Allemagne et au Royaume-Uni?

Le deuxième grand thème est la prolifération, nucléaire aussi bien que chimique et biologique. Le Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires est en péril. L'Inde et le Pakistan sont des États possédant notoirement des armes nucléaires et il est très improbable qu'ils fassent marche arrière. L'un des plus graves échecs de l'ère post-guerre froide a été l'incapacité d'assurer le confinement de l'arsenal nucléaire de la Russie et de trouver une manière d'empêcher la prolifération ouverte du genre de celle que nous avons constatée au Pakistan. Cette situation est aggravée par les avancées menaçantes dans la recherche chimique et biochimique qui mettent en péril les limites existantes.

Le gouvernement canadien a une longue et importante tradition d'appui au traité de non-prolifération qui est un élément clé de ses objectifs en matière de contrôle des armements et de désarmement, mais le traité est en péril et nous ne semblons pas avoir réfléchi pour trouver des solutions de rechange. Quelle est notre position sur le recours à la force comme outil de lutte contre la prolifération? Quels critères devons-nous respecter avant d'en arriver à une telle décision? Un changement de régime est-il un résultat légitime d'un effort de lutte contre la prolifération? Quel rôle les Forces canadiennes peuvent-elles ou devraient-elles jouer à cet égard?

À défaut d'autre chose, nous devons reconnaître que la prolifération et le terrorisme qui y est associé sont considérés comme une grave menace par les États-Unis. Ce point de vue n'est pas seulement associé aux Républicains ou au gouvernement Bush, on le retrouve également chez bon nombre de penseurs importants parmi les Démocrates.

Third, the conception of security, more broadly the way in which security is perceived and pursued at the international level, has also changed dramatically. With the end of the Cold War, the national community, primarily through the UN Security Council, has engaged in an almost infinite expansion of what its constitutes international peace and security to include democracy, humanitarianism, and the effects of civil wars, for example.

An expansion of the concept of security is also occurring at the national level in response to September 11. This includes things like immigration, trade, transport and justice. One of the outcomes of this process has been the development of the concept of human security. However, one of the beliefs is that peace is more than the absence of war and that individual security through development and democratization is key to state security and, by extension, international security.

At the same time that we are expanding the definition of security in terms of substance, we are doing so in terms of the level as well, reaching beyond the state down to the level of the individual. This horizontal-issue area, expansion, and vertical expansion by level mean that almost nothing is off the table now. Security is both amorphous and all-inclusive.

The absence of a strategic framework to give guidance and the presence of a concept of security that includes everything everywhere confirms the pre-existing tendency in Canada to be reactive. Without a sense of priorities and strategic thinking to guide us, and without an understanding of our approach to the bigger questions, our commitments are driven by responses to what shows up on the front border at any given time.

An important first step has been made with "Securing an Open Society: Canada's National Security Policy", the report under the Martin government, which makes an attempt for the first time to establish a national security policy. The international section of the report which was written relatively quickly in order to have the report ready for a meeting with President Bush suffers from the speed with which it was put together and is the weakest element of the entire package.

The absence of government's pending international security review, which I gather is now delayed further, hampers the international analysis which does not move much beyond emphasizing the need to deal with weak states as a way of dealing with terrorism.

So where does this leave us in terms of defence policy besides the point that it is an important time to engage in a review? Here are some points to consider.

We now increasingly understand, for example, that in pre- and post-conflict situations, we require a long-term response that is multidimensional. Military, political, social and economic elements are all important. We now also know that what happens in that very initial period, the early stages to the

Troisièmement, la conception de la sécurité et, plus généralement, la manière dont la sécurité est perçue et recherchée au niveau international ont également changé du tout au tout. Avec la fin de la guerre froide, la communauté internationale, surtout par l'entremise du Conseil de sécurité de l'ONU, s'est engagée dans un élargissement presque infini de ce qui constitue la paix et la sécurité internationales pour y englober la démocratie, l'aide humanitaire et les conséquences des guerres civiles, par exemple.

Un élargissement du concept de sécurité se produit également au niveau national par suite du 11 septembre. Cela comprend des éléments comme l'immigration, le commerce extérieur, les transports et la justice. L'un des aboutissements de ce processus a été la mise au point du concept de sécurité des personnes. Cependant, l'une des convictions est que la paix est plus que l'absence de guerre et que la sécurité individuelle au moyen du développement et de la démocratisation est la clé de la sécurité des États et, par extension, de la sécurité internationale.

Au moment même où nous étendons la définition de la sécurité sur le plan du sens, nous en faisons autant sur le plan du niveau, allant au-delà de l'État pour descendre jusqu'au niveau de l'individu. Cette extension à la fois horizontale et verticale signifie que presque plus rien n'est maintenant laissé de côté. La sécurité est maintenant complètement informelle et englobe absolument tout.

L'absence de cadre stratégique pour nous guider et la présence d'un concept de sécurité qui englobe tout partout confirment la tendance préexistante au Canada à fonctionner sur le mode réaction. Faute d'un ordre de priorité et d'une pensée stratégique pour nous guider, et d'une compréhension profonde de notre approche face aux questions plus vastes, nos engagements sont dictés par les réactions à ce qui peut se passer à un moment donné à la frontière.

Une première étape importante a été franchie avec la publication sous le gouvernement Martin du rapport intitulé « Protéger une société ouverte : La politique canadienne de sécurité nationale », dans lequel on tente pour la première fois d'établir une politique nationale de sécurité. La partie internationale du rapport, qui a été rédigée relativement vite pour que le rapport soit prêt à temps pour une rencontre avec le président Bush, souffre de la rapidité avec laquelle elle a été composée et constitue l'élément le plus faible du document.

L'absence d'examen par le gouvernement de la sécurité internationale, dont je dois comprendre qu'il a été encore une fois remis à plus tard, nuit à l'analyse internationale qui ne va pas tellement plus loin que d'insister sur la nécessité de s'occuper des États faibles comme manière de contrer le terrorisme.

Que faut-il donc en conclure sur le plan de la politique de défense, sinon de dire que le moment est très opportun pour s'engager dans un examen? Voici certaines pistes de réflexion.

Nous comprenons maintenant de mieux en mieux, par exemple, que dans des situations antérieures et postérieures à des conflits, nous avons besoin d'une réponse à long terme qui soit multidimensionnelle. Les aspects militaires, politiques, sociaux et économiques sont tous importants. Nous savons

post-conflict environment is key to ensuring long-term success. If we are going to consolidate peace rather than just keep it or build it, we need to be on the ground promptly and be able to bring a multi-spectrum approach with us for a longer term.

It is in this context that there has been increased discussion recently of the 3Ds, defence, development and diplomacy, which is an important development in our thinking about national security and post-Cold War conflict. However, the potential for value-added and international involvement is undermined when we spread our resources too thin, both geographically and in terms of issue area.

We should, for example, be able to have a longer term, multidimensional involvement and commitment to places like Haiti and Afghanistan than we are currently able to maintain. Such involvement should be based on established articulation of national interests and a coherent understanding of lessons learned from past operations. This is one area where not just Canada, but even institutions like the United Nations have a real problem. We have not yet established a process of drawing on the wealth of experience that we have in such operations.

Ultimately, the argument I am making is one for focus; a determination to commit to consolidating peace and strengthening post-conflict states, but to do so in a few key areas over a longer term. This would be done with the commensurate acceptance that we would not be able to do other things when they came up and not just situations where the absence of a UN Security Council authorization gives us an out.

Such an approach would require a shift in mindset within government bureaucracies and on the part of the Canadian people, but one that could be brought about through a defence and foreign policy review.

The important disjuncture therefore is not between our commitments and resources, but between our commitments and our sense of objectives, our national interests as articulated based on a view of the world that conceptualizes the current environment and prioritizes our responses. This is an argument for re-articulating a national security policy based on the new environment and making decisions about commitments and resources that flow from that.

Lieutenant-Colonel David Last, Registrar, Royal Military College of Canada: Dr. Boulden always says these things much more eloquently and synoptically than I can, so I am very glad to have had the benefit of her introduction.

aussi maintenant que ce qui se passe durant cette période initiale, au tout début de l'environnement postconflit, est la clé du succès à long terme. Si nous voulons consolider la paix au lieu de se contenter de la maintenir ou de la mettre en place, nous devons être sur le terrain rapidement et être capables d'adopter une approche multidimensionnelle axée sur le long terme.

C'est dans ce contexte que l'on a discuté davantage ces derniers temps de ce que l'on appelle les trois D, à savoir la défense, le développement et la diplomatie, ce qui constitue une nouvelle et importante étape de notre réflexion sur la sécurité nationale et les conflits de l'après-guerre froide. Cependant, le potentiel de valeur ajoutée et d'engagement international est moindre quand nous éparpillons nos ressources, à la fois sur le plan géographique et en termes de secteur d'intérêt.

Nous devrions par exemple pouvoir prendre des engagements multidimensionnels et à plus long terme dans des pays comme Haiti et l'Afghanistan, par rapport à ce que nous sommes actuellement capables de maintenir. De tels engagements devraient être fondés sur l'énoncé établi de nos intérêts nationaux et sur une compréhension cohérente des leçons apprises à la suite des opérations antérieures. C'est un domaine où non seulement le Canada, mais même des institutions comme les Nations Unies, éprouvent un véritable problème. Nous n'avons pas encore établi de processus nous permettant de puiser dans l'expérience que nous avons accumulée dans le cadre de telles opérations.

En fin de compte, je plaide en faveur d'une focalisation; c'est-à-dire qu'il faut avoir la détermination de s'engager à consolider la paix et à renforcer les États qui ont été en proie à des conflits, mais nous devons le faire dans quelques endroits clés et à plus long terme. Il nous faudrait reconnaître que nous ne serions plus en mesure de faire autre chose si d'autres situations surgissaient, et pas seulement dans des situations où l'absence d'autorisation du Conseil de sécurité de l'ONU nous donne une porte de sortie.

Une telle approche exigerait un changement des mentalités dans l'appareil gouvernemental et parmi les Canadiens, mais ce changement pourrait être opéré au moyen d'un examen de la politique étrangère et de défense.

Par conséquent, la disjonction qui existe ne se situe pas entre nos engagements et nos ressources, mais plutôt entre nos engagements et nos objectifs, nos intérêts nationaux tels qu'énoncés en fonction d'une vision du monde qui conceptualise l'environnement actuel et établit un ordre de priorités dans nos réponses. Voilà un argument en faveur d'une réarticulation de notre politique de sécurité nationale en fonction du nouvel environnement et d'une prise de décisions sur les engagements et les ressources qui en découle.

Le lieutenant-colonel David Last, registraire, Collège militaire royal du Canada : Mme Boulden dit toujours ces choses de manière beaucoup plus éloquente et synoptique que je ne puis le faire et je suis donc très content d'avoir bénéficié de son introduction.

I am going to take a slight detour at the request of Senator Day. I will begin again where we left off last night. Before I talk about lessons of peacekeeping, I will talk briefly about the Royal Military College of Canada, RMC.

You heard yesterday from the principal, Dr. John Scott Cowan, that RMC is a national institution, that it is focused on the defence of Canada and that since its beginning, RMC has meant more than just officer production. It has produced leaders for national and international security first within the British Empire, and then with its successors. It has produced leaders and the element of security that it has dealt with has included economic and social issues as much as national defence.

I think last night, most of you saw evidence of cadets who are intelligent, engaged and who want to serve, not necessarily just the chest pieces of infantry, armour, artillery, navy and air force, but who have a vision of something wider as a result of the kind of education that RMC is able to offer.

You also heard from faculty that RMC is a window into a national research community and that this is a national asset. You heard from long-serving officers that we sometimes miss the national vision that lets us do the jobs that we can and should do in order to defend Canada.

I think the message put in a bottle from the meeting that you had with the commandant and the principal is that Canada can be a world leader in linking human security to national and international security and that professional education, not just of Canadians but of those abroad as well involved in security, might be the best vehicle for doing this.

I think it fits our history and this government's national security policy. It also uses our comparative advantage in world-class educational institutions and treats public safety and international security as public goods, like public health, something that Canadians identify with. Part of the makeup of such a policy includes training assistance teams, security sector reform, support to the United Nations and international programs in defence education, including advanced degree programs like the ones that are offered at the Royal Military College and at the Canadian Forces College.

I think this policy fits very well with the lessons that Dr. Boulden and I have tried to put together. I will move on now to the paper, "Lessons Learned from Peace Support Operations." To avoid a litany of logistical and tactical lessons that range from the idiosyncratic from particular missions to the universal, I will try to reframe the question slightly, which is this: What have we learned about how Canada can contribute to

Je vais faire un léger détour à la demande du sénateur Day. Je vais reprendre là où nous avons laissé hier soir. Avant d'aborder les leçons du maintien de la paix, je vais traiter brièvement du Collège militaire royal du Canada, le CMR.

Vous avez entendu hier le directeur du Collège, M. John Scott Cowan, vous dire que le CMR est une institution nationale, qu'il est centré sur la défense du Canada et que depuis sa fondation, le CMR ne s'occupe pas seulement de produire des officiers. Il a produit des leaders pour la sécurité nationale et internationale, d'abord au sein de l'Empire britannique, et ensuite dans le cadre des institutions qui lui ont succédé. Il a produit des leaders et les éléments de sécurité dont il s'est occupé comprennent les sciences économiques et sociales tout aussi bien que la défense nationale.

Je pense que la plupart d'entre vous ont constaté hier soir que nous avons des cadets qui sont intelligents, dévoués et qui veulent servir, pas nécessairement pour devenir de simples pions dans l'infanterie, les blindés, l'artillerie, la marine et l'aviation, mais qui ont une vision plus large grâce à l'éducation que le CMR peut leur offrir.

Vous avez aussi entendu des professeurs expliquer que le CMR est une fenêtre sur une communauté nationale de chercheurs et que c'est un actif national. Vous avez entendu des officiers ayant de longs états de service vous dire que ce qui manque parfois, c'est justement cette vision nationale qui nous permet d'accomplir les tâches que nous pouvons et devons faire pour défendre le Canada.

Je pense que le message que vous devez retenir de l'entretien que vous avez eu avec le commandant et le directeur de l'établissement est que le Canada peut être un chef de file mondial en associant la sécurité des personnes à la sécurité nationale et internationale et que l'éducation professionnelle, pas seulement des Canadiens, mais aussi de tous ceux à l'étranger qui s'occupent de sécurité, est peut-être le meilleur outil pour accomplir cette tâche.

Je pense que cela correspond à notre histoire et à la politique de sécurité nationale du gouvernement actuel. Cela nous permet aussi de tirer profit de notre avantage comparatif en termes d'établissements d'enseignement de calibre mondial et permet de traiter la sécurité publique et la sécurité internationale comme faisant partie du bien public, à l'instar de la santé, quelque chose à quoi les Canadiens peuvent s'identifier. Une telle politique englobe des équipes d'aide à la formation, une réforme du secteur de la sécurité, le soutien des Nations Unies et des programmes internationaux en matière d'éducation dans le domaine de la défense, y compris des programmes menant à des diplômés supérieurs comme ceux qui sont offerts au Collège militaire royal et au Collège des Forces canadiennes.

Je pense que cette politique cadre très bien avec les leçons que Mme Boulden et moi-même avons essayé de rassembler. Je passe maintenant au document intitulé « Leçons tirées des opérations de soutien de la paix ». Pour éviter de vous réciter une litane de leçons logistiques et tactiques qui vont des particularités de certaines missions jusqu'à des enseignements plus universels, je vais essayer de reformuler légèrement la question pour la poser de

security and stability through peace support operations? I think this is the heart of the strategic question that Dr. Boulden has already answered.

In the paper, Dr. Boulden and I emphasize the four-fold nature of efforts to support peace and stability, going beyond 3D — defence, diplomacy and development — to include those first three, security, governance and economic development and the fourth pillar, the psychological and social dimensions of reconciliation and social reconstruction, which might be referred to as a cultural element.

This confounds the old expression that “peacekeeping is no job for a soldier, but only a soldier can do it.” In fact, modern peace and stability operations can no longer be won by soldiers anymore than Boy Scouts can expect to win wars. The local population is the critical target for winning the peace. Outsiders, whether in uniform or not, can assist, but they cannot do it by themselves. The greater the local consent to the form and purpose of the intervention, the greater is its legitimacy and the less is its corresponding need for coercion. The more legitimate the effort of the outsiders, the less force is required.

This insight is not a new one. It goes way back to the birth of the United Nations, even to its precursors, and is reflected in the structure of the United Nations which provides for both economic and social agencies on the one hand, and a Security Council to deal with peace and security on the other.

We know that third party efforts have to balance development, security and the 3Ds that Dr. Boulden mentioned have become a slogan for shaping western policy towards Afghanistan, Iraq and Kosovo. However, success really hinges on bringing these resources together at the community level. We may have good reasons to become involved in protracted policing operations like our three-decade-long engagement in Cyprus or policing in Afghanistan that has more to do with maintaining order than building peace and security. If we do that, we need to distinguish between our interests and the interests of local parties in building a lasting peace through a long-term commitment.

The key to this success is a teamwork approach. Sir Marrack Goulding of the United Nations has expanded on this idea more than a decade ago. He advocated a UN house which combines economic and social agencies perhaps under a resident representative before a crisis. Then, he advocated a transition to a UN mission or some other form of international mission under a special representative with fairly broad powers of coordination when the Security Council becomes seized of the matter. Then,

la manière suivante : Qu'avons-nous appris sur la question de savoir comment le Canada peut contribuer à la sécurité et à la stabilité grâce aux opérations de soutien de la paix? Je trouve que cela va au cœur de la question stratégique à laquelle Mme Boulden a répondu.

Dans le document, Mme Boulden et moi-même insistons sur les quatre volets distincts de nos efforts visant à appuyer la paix et la stabilité, allant au-delà de ce que l'on appelle les 3D — la défense, la diplomatie et le développement — pour englober les trois premiers volets, à savoir la sécurité, la gouvernance et le développement économique, ainsi que le quatrième pilier, à savoir les dimensions psychologiques et sociales de la réconciliation et de la reconstruction sociales, que l'on pourrait qualifier d'élément culturel.

Cela réfute la vieille expression qui veut que « le maintien de la paix n'est pas un travail pour un soldat, mais seul un soldat peut le faire ». En fait, les opérations modernes de paix et de stabilité ne peuvent plus être réalisées par des soldats, pas plus que l'on peut s'attendre à gagner la guerre en envoyant des scouts au front. La population locale est la cible critique pour remporter la paix. Les étrangers, qu'ils soient en uniforme ou en civil, peuvent aider, mais ils ne peuvent pas s'en charger eux-mêmes. Plus solide est le consentement local à la forme et à l'objet de l'intervention, plus grande est sa légitimité et moins il faut recourir à la coercition. Plus les efforts déployés par les étrangers sont légitimes, moins il faut recourir à la force.

Cette réflexion n'est pas nouvelle. Elle remonte à la naissance des Nations Unies, et même à ses précurseurs, et elle se reflète dans la structure des Nations Unies qui comprend des agences économiques et sociales d'une part, et un conseil de sécurité pour s'occuper de la paix et de la sécurité, d'autre part.

Nous savons que les efforts des tierces parties doivent mettre en équilibre le développement, la sécurité et les 3D qui, comme Mme Boulden l'a dit, sont devenus un slogan pour l'élaboration des politiques occidentales relativement à l'Afghanistan, à l'Irak et au Kosovo. Cependant, le succès nécessite vraiment que l'on mette ensemble toutes ces ressources au niveau communautaire. Nous pouvons avoir de bonnes raisons de nous engager dans des opérations de police prolongées comme notre engagement à Chypre depuis trois décennies ou les opérations policières en Afghanistan, qui ont plus à voir avec le maintien de l'ordre qu'avec l'édification de la paix et de la sécurité. Si nous faisons cela, nous devons faire la distinction entre nos intérêts et les intérêts des parties locales pour ce qui est de bâtir une paix durable au moyen d'un engagement à long terme.

La clé du succès est le travail d'équipe. Sir Marrack Goulding, des Nations Unies, a explicité cette idée il y a plus de dix ans. Il préconisait un organe de l'ONU conjuguant les agences à vocation économique et sociale, peut-être placées sous la direction d'un représentant résident avant une crise. Ensuite, il préconisait la transition vers une mission de l'ONU ou une autre forme de mission internationale sous l'égide d'un représentant spécial disposant de pouvoirs assez étendus pour assurer la

ultimately, he advocated reversion to development-led activities when stability has been restored.

Whether or not the amorphous international community can achieve this level of coherence in a strategy, Canada can achieve it within the context of limited geographical regions for which we are responsible. It is possible for us to establish development-led regional teams that take advantage of skilled personnel who might be identified by a non-government organization like CANADEM, who might be assembled by a program like the proposed Canada Corps, who might be trained by Canadian-led organizations like the Pearson Peacekeeping Centre or others.

Then, as tensions rise, we might insert through these groups low-profile security assistance teams. These teams become a foot on the ground both to provide security for our own civilians who are already there, perhaps extrication of those civilians if things turn nasty, and to act as a foot on the ground for subsequent activities for intelligence collection and support to increasing our security presence. We could also see the security teams working with training and development of local security forces, police and military, and becoming engaged in security sector reform.

This thinking about the sequencing of interventions is neither new nor original, but we do seem to have lost sight of some of the means of bringing these resources together, notwithstanding establishing organizations like the Pearson Peacekeeping Centre precisely to do that.

It is not enough for government departments to discuss common policies in Ottawa. It is better, but still not enough, if we can bring soldiers, diplomats and aid experts together with local leaders in the capital of the affected country. When these specialists are able to combine adequate resources to meet locally defined needs in a community, then we have the basis for progress. Experiments like the Neighborhood Facilitators Project which actually put locals in control of problem-solving teams, is the kind of innovation that I think we should be looking for as we move forward with these lessons.

It is only at the community level that we overcome this conundrum in which development requires security, but security cannot be advanced over the long term without fundamental changes in equitable social and economic development.

I will stop there.

coordination une fois que le Conseil de sécurité est saisi de l'affaire. Enfin, en bout de ligne, il préconisait de revenir aux activités axées sur le développement une fois que la stabilité est rétablie.

Quant à savoir si la communauté internationale amorphe peut atteindre un tel niveau de cohérence dans le cadre d'une stratégie, c'est une autre histoire, mais le Canada peut y arriver dans le contexte de régions géographiquement limitées dont nous sommes responsables. Il est possible pour nous d'établir des équipes régionales axées sur le développement qui tirent profit du personnel compétent que pourrait identifier une organisation non gouvernementale comme CANADEM, qui pourrait être rassemblé dans le cadre d'un programme Canada Corps, dont on a proposé la création, des gens qui pourraient être formés par des organisations dirigées par des Canadiens comme le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix ou d'autres.

Ensuite, quand des tensions surgissent, nous pourrions insérer dans ces groupes des équipes peu visibles qui aideraient à assurer la sécurité. Grâce à ces équipes, nous aurions alors un pied dans la porte et nous pourrions à la fois assurer la sécurité de nos civils qui sont déjà sur place, peut-être faire sortir ces civils si les choses tournent mal, et disposer d'une tête de pont pour des activités ultérieures de collecte de renseignements et d'appui en vue de renforcer notre présence en matière de sécurité. Nous pourrions aussi demander aux équipes de sécurité de travailler à la formation et au développement des forces de sécurité locales, policières et militaires, et de s'engager dans la réforme du secteur de la sécurité.

Cette réflexion sur l'ordonnancement des interventions n'est pas nouvelle ni originale, mais on dirait que nous avons perdu de vue les méthodes qui nous permettraient de rassembler ces ressources, en dépit du fait qu'on a créé des organisations comme le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix précisément dans ce but.

C'est bien beau pour les ministères gouvernementaux de discuter de l'instauration de politiques communes à Ottawa. Mais c'est encore mieux, mais toujours pas suffisant, si nous pouvons créer un point de jonction des soldats, des diplomates et des experts en aide à l'étranger, de même que des dirigeants locaux dans la capitale du pays en cause. Quand ces spécialistes sont en mesure de conjuguer des ressources suffisantes pour répondre à des besoins définis localement dans une communauté, alors on a jeté les bases du progrès. Des expériences comme celles du Neighborhood Facilitators Project, qui consistent à placer des gens de l'endroit à la tête des équipes de résolution des problèmes, représentent le genre d'innovation que nous devrions envisager à mon avis en appliquant les leçons de l'expérience.

C'est seulement au niveau de la collectivité que nous pouvons rompre ce cercle vicieux : Le développement nécessite la sécurité, mais la sécurité ne peut pas être assurée à long terme en l'absence de changements fondamentaux sur le plan du développement social et économique équitable.

Je vais m'en tenir là.

Senator Day: The first question I would like to ask is to get your view on whether a defence review and a defence policy must include, as part of the development of this debate, all those various aspects that you talked about in terms of the social dimension and all the other things that have to happen.

Where does the leadership come from? Let us take a country, for example Haiti. Do you foresee Canada going in and saying: We are making a long-term commitment to help rebuild this failing nation? We would then provide everything from the military armed forces to a policing aspect, to the training of judges of the legal system and the economic development. Do you foresee that the only way this would work is for one country to do this, or would it be a joint effort and a specialization in different areas by different countries that get involved?

LCol. Last: One country cannot provide the full spectrum that you are talking about.

I think I heard two distinct questions there. The first is: How wide-ranging does the defence review need to be because this is our understanding of what is required for international security and stability? The second is: How do we actually implement that sort of a policy.

I think a defence review that limits itself to the army, the navy and the air force is a fraudulent defence review. I do not think we have addressed the question. I am not suggesting for a moment that the honourable senators are fraudulent. However, the idea that defence can be achieved by people in uniform and that our focus should be the services, the Department of National Defence and the Canadian Armed Forces, was somewhat fallacious during the Cold War and is manifestly so now.

A defence review has to go far beyond the Canadian Forces and the Department of National Defence. It has to include aspects of human security, national security and international security precisely as the national security policy statement indicates. Defence is about national security and it has to include those elements.

In terms of how we might envision implementing this sort of a policy, Canada does not have to do it all by itself. That is what multilateralism is all about. We choose areas of comparative advantage. Some of the questions for the defence review are: What are our areas of comparative advantage? Where should we invest in building capabilities? When we put the Canada Corps concept together, what is it that we are expecting from it?

There are two ways of slicing the pie, I think, simplistically. One is vertically, in which we focus on, for example, using your Haiti case, judicial development within Haiti, and let other countries deal with police forces. If we do that, we need some sophistication in the connections between police development,

Le sénateur Day : La première question que je voudrais vous poser vise à obtenir votre point de vue sur la question de savoir si un examen de la défense et une politique de la défense doivent inclure, dans le cadre du présent débat, tous les divers aspects que vous avez évoqués faisant intervenir la dimension sociale et toutes les autres composantes qui doivent être présentes.

D'où viendra le leadership? Prenons un pays, par exemple Haïti. Envisagez-vous que le Canada puisse aller là-bas et dire : nous prenons l'engagement à long terme d'aider à rebâtir ce pays en déliquescence? Nous pourrions alors fournir tout le nécessaire, depuis les forces armées jusqu'aux policiers, en passant par la formation des juges, la mise en place d'un système juridique et le développement économique. Envisagez-vous que la seule manière de procéder soit qu'un pays se charge de tout cela, ou bien serait-ce un effort conjoint, chaque pays se spécialisant dans un domaine particulier?

Le icol Last : Un seul pays ne pourrait fournir tout l'éventail de services que vous avez décrits.

Je pense que vous avez posé deux questions distinctes. La première est celle-ci : Quelle doit être la portée de l'examen de la défense, parce que telle est notre compréhension de ce qui est nécessaire pour assurer la sécurité et la stabilité internationales? La deuxième est celle-ci : Comment pouvons-nous mettre concrètement en application une telle politique?

Je pense qu'un examen de la défense qui se limite à l'armée, à la marine et à l'aviation est en quelque sorte une fraude. Je pense que nous sommes passés à côté de la question. Je ne veux nullement insinuer que les honorables sénateurs commettent une fraude. Toutefois, l'idée que la défense soit uniquement l'affaire des gens en uniforme et que nous devions mettre l'accent strictement sur les services, le ministère de la Défense nationale et les forces armées canadiennes était déjà quelque peu fallacieuse pendant la guerre froide et elle l'est aujourd'hui de façon flagrante.

Un examen de la défense doit aller bien au-delà des Forces canadiennes et du ministère de la Défense nationale. Il doit englober tous les aspects de la sécurité des personnes, de la sécurité nationale et de la sécurité internationale précisément comme l'indique l'énoncé de la politique de la sécurité nationale. La défense est une affaire de sécurité nationale et doit donc englober tous ces éléments.

Maintenant, quant à savoir comment on pourrait envisager de mettre en œuvre une telle politique, le Canada n'a pas à s'en charger tout seul. C'est à cela que sert le multilatéralisme. Nous choisissons des domaines où nous avons un avantage comparatif. Voici certaines questions qui se posent dans le cadre d'un examen de la défense : Dans quels domaines avons-nous un avantage comparatif? Où devrions-nous investir pour renforcer nos capacités? En élaborant le concept du Canada Corps, quelles étaient nos attentes au juste?

Pour aller au plus simple, je dirais qu'il y a deux manières de couper le gâteau. On peut le faire verticalement, en nous concentrant, pour utiliser l'exemple de Haïti, sur le développement judiciaire à Haïti, et en laissant d'autres pays s'occuper des forces policières. Si nous faisons cela, il nous faut

judicial reform, penitentiaries and so on. It may be necessary, as part of our policy, to figure out where the gaps are and start filling in around them so we do not have the kind of recidivism that we have seen in Haiti.

The other way of slicing the pie is geographically. When there are well-formed international interventions as there have been in Bosnia, Kosovo and Afghanistan, then we can expect to occupy a region and within that region, provide all of the political, economic, social and psychosocial elements of security on top of the security framework.

The advantage of slicing it regionally is that we have then got a basis for experimentation. We can compare a Canadian region to a New Zealand region or an American region and see what works in each one. That requires a little more self-examination. We do not expect to spend as much money as we do on peacekeeping in public health without doing a little bit of research on what is working and what is not. However, we do remarkably little when we throw huge amounts of money into peacekeeping. There is not a lot of program evaluation.

Ms. Boulden: Just to follow on from what Lieutenant-Colonel Last said, in terms of Haiti as an example, if you ask me to design or define an ideal type, we cannot do everything.

Ideally, especially Haiti because it is in our region, it would be a situation in which we take the lead, either alone or with other states who also have similar interests. In fact, we have been part of a sort of Group of Friends of Haiti over time and that, for example, is the logical group to take the lead on this kind of thing. We would say, in effect, to the United States and others, "We are on it and we will be the ones to assess the situation multi-dimensionally and when we need judicial assistance, for example, we will come to you. When we need 'X,' we will come to you."

We would take that kind of long-term and cross-spectrum approach to things, but not necessarily do it all ourselves.

Afghanistan is another example simply because we have been there. We have done fabulous things there. I use that as an example because I think militarily, for example, ideally again, we should be in a situation where we are able to sustain that much longer. We should be able, five years from now, for example, when and if things slide back again, to go back; to have maybe gone down to 500 troops and more emphasis on police, judicial and the other aspects. However, if things start to slip, we should be able to say, let us up the ante a bit and go back with more military forces. The same thing goes for Haiti.

It presupposes also an ability to have a nuanced understanding of what is going on on the ground, intelligence and so on, and be able to say there are some warning signs here and be able to do

une certaine sophistication dans les liens entre la mise en place de la police, la réforme judiciaire, les pénitenciers, et cetera. Il peut être nécessaire, dans le cadre de notre politique, de déceler les lacunes et de commencer à bâtir en conséquence afin d'éviter de nous retrouver avec l'espèce de récurrence qu'on a constatée à Haïti.

L'autre manière de couper le gâteau est géographiquement. Quand les interventions internationales sont bien concertées, comme ce fut le cas en Bosnie, au Kosovo et en Afghanistan, nous pouvons alors nous attendre à occuper une région et à assurer, à l'intérieur de cette région, l'ensemble des éléments politiques, économiques, sociaux et psychosociaux de la sécurité, en plus du cadre de sécurité proprement dit.

L'avantage d'une répartition régionale, c'est que cela nous donne une base d'expérimentation. Nous pouvons alors comparer une région canadienne à une région de Nouvelle-Zélande ou des États-Unis et voir qu'est-ce qui fonctionne le mieux à chaque endroit. Cela exige une introspection un peu plus poussée. On ne s'attend pas à dépenser autant d'argent que pour le maintien de la paix dans le domaine de la santé publique sans faire un peu de recherche pour savoir qu'est-ce qui fonctionne et qu'est-ce qui ne fonctionne pas. Pourtant, nous faisons remarquablement peu de recherches avant d'engloutir des sommes énormes dans le maintien de la paix. Il n'y a pas de programme d'évaluation très poussé.

Mme Boulden : Pour faire suite à ce que le lieutenant-colonel Last a dit, pour revenir à l'exemple de Haïti, si vous me demandez de concevoir ou de définir un type idéal, nous ne pouvons pas tout faire.

Idealement, surtout à Haïti parce que c'est dans notre région, ce serait une situation où nous prendrions l'initiative, seuls ou de concert avec d'autres États qui ont des intérêts semblables. En fait, nous avons fait partie d'une sorte de groupe d'amis de Haïti au fil des années et ce groupe est l'endroit tout désigné pour prendre l'initiative dans ce type d'opération. Nous pourrions dire aux États-Unis et aux autres : « Nous avons l'affaire bien en main et nous allons nous charger d'évaluer la situation dans toutes ses dimensions et quand nous aurons besoin d'aide judiciaire, par exemple, nous vous le ferons savoir ».

Nous adopterions alors une approche à long terme et multidimensionnelle, sans nécessairement tout faire nous-mêmes.

L'Afghanistan est un autre exemple qu'on peut donner, simplement parce que nous avons été présents dans ce pays. Nous avons fait du travail extraordinaire là-bas. Je donne cet exemple parce que je pense que sur le plan militaire, par exemple, encore une fois dans une situation idéale, nous devrions être en mesure de soutenir cet effort beaucoup plus longtemps. Nous devrions être capables, dans cinq ans par exemple, si la situation se dégrade, de retourner là-bas; de réduire notre présence à peut-être 500 soldats tout en mettant davantage l'accent sur la police, le judiciaire et d'autres aspects. Cependant, si la situation se détériore, nous devrions pouvoir renforcer notre présence et envoyer plus de soldats. C'est la même chose dans le cas de Haïti.

Cela présuppose la capacité d'avoir une compréhension nuancée de ce qui se passe sur le terrain, grâce aux services du renseignement notamment, et de pouvoir dire qu'il y a des signes

things before we get to that stage even. Again, if you are taking a more multidimensional approach to things, that depends on your ability to actually do that effectively.

Senator Day: Let us assume that Canada does take the lead in one of these particular operations. Is this a coalition of the willing that we are talking about here? We get a number of nations to say, "Let us get together. We will take the lead, but we want your blessing that Canada should do this."

Assume that to be the case. Who takes the lead from the Canadian point of view, the armed forces, the military, because they are in there first? Do they determine that we do not need that many rifle-carrying people any longer, we can now move into a policing kind of situation? This is sort of a transition. You cannot work in silos here. Somebody has to take the lead and determine when you need to bring more armed forces people back in.

Because you are both at RMC, are you training individuals at RMC to understand — I know they are primarily geared towards a military career — the multidimensional aspect of these situations that we are likely to be involved in?

LCol. Last: There is a fair amount of experience, particularly in the British and American experiences, with country-team approaches in which the United States uses an ambassador model, with agencies reporting to a single authority. We could go that route.

The key, I think, is to have people who, from early on, have learned how all the pieces move. In terms of RMC's role, taking cadets out of their undergraduate education and sending them off for summer internships with other government departments, particularly the Department of Foreign Affairs, CSIS and CIDA, might be a useful way of developing the kind of people that have broad serviceability for these new sorts of security missions.

I think it would also be useful to think of our graduates as being employable for their obligatory service period in any government department. It certainly does not make sense to spend three and a half years developing first-class young leaders, have them break their knees in a karate accident and then throw them back on the civilian market when we could employ them perfectly adequately in almost any other government department other than the Department of National Defence.

The idea that these are leaders for the service of Canada and that we have an obligation to use them to Canada's best advantage is something that would help with this problem of finding the right mix of leaders for complex operations. It is not a

précurseurs, d'être capables d'agir avant même qu'on en arrive à ce stade. Encore une fois, si l'on adopte une approche davantage multidimensionnelle, cela dépend de la capacité d'agir de manière efficace sur tous les plans.

Le sénateur Day : Supposons que le Canada soit effectivement un chef de file dans l'une de ces opérations. S'agirait-il d'une coalition de partenaires agissant d'un commun accord? On aurait un certain nombre de pays et l'on dirait : « Allons-y ensemble. Nous serons le chef de file, mais nous voulons que vous donniez votre bénédiction pour que le Canada se charge de ceci ou de cela. »

Supposons que c'est le cas. Qui est alors le principal responsable du point de vue canadien, les forces armées, les militaires, parce qu'ils sont là en premier? Les militaires déterminent-ils que nous n'avons plus besoin de soldats armés aussi nombreux, que nous pouvons maintenant amorcer une opération policière en quelque sorte? C'est une sorte de transition. Vous ne pouvez pas travailler de manière cloisonnée. Quelqu'un doit prendre les commandes et déterminer à quel moment il faut ramener des soldats plus nombreux.

Comme vous êtes tous les deux au CMR, est-ce que vous enseignez aux élèves du CMR à comprendre — je sais qu'ils se dirigent principalement vers une carrière militaire — les aspects multidimensionnels de ces situations dans lesquelles nous serons probablement plongés?

Le lcol Last : Il y a passablement d'expérience, en particulier chez les Britanniques et les Américains, relativement à l'approche d'équipes nationales dans lesquelles les États-Unis appliquent le modèle de l'ambassadeur, les agences relevant toutes d'une autorité unique. Nous pourrions adopter ce modèle.

La clé, à mon avis, c'est d'avoir des gens qui, dès le départ, ont appris comment toutes les pièces de l'échiquier se meuvent. Pour ce qui est du rôle du CMR, il serait peut-être utile de sortir les cadets de leur programme d'études de premier cycle et de les envoyer faire des stages d'été dans d'autres ministères gouvernementaux, en particulier le ministère des Affaires étrangères, le SCRS et l'ACDI, afin de former des gens polyvalents et capables d'assumer ces nouvelles missions de sécurité.

Je pense qu'il serait aussi utile de considérer que nos diplômés sont prêts à travailler pendant leur période de service obligatoire dans n'importe quel ministère du gouvernement. Il n'est certainement pas logique de consacrer trois ans et demi à former des jeunes chefs de premier ordre, pour qu'ils se brisent ensuite un genou dans un accident de karaté et se retrouvent sur le marché de la population civile, alors que nous pourrions les employer de façon parfaitement satisfaisante dans presque n'importe quel ministère gouvernemental autre que le ministère de la Défense nationale.

L'idée selon laquelle ce sont des leaders prêts à servir le Canada et que nous avons l'obligation d'utiliser leurs bons offices dans l'intérêt supérieur du Canada aiderait à résoudre ce problème qui est de trouver le bon assemblage de chefs pour mener des

question of which agency leads. It is a question of which individuals lead and what their backgrounds are.

Senator Day: To finish off on your point with respect to RMC students getting other experience in other government agencies, have you contemplated people who are contemplating the public service — the Department of Foreign Affairs and other government departments — during their formal education at RMC as well?

LCol. Last: Absolutely. The principal has an initiative at the moment to establish a scholar who would be a senior official from another government department. That would start at the top end, bringing scholarship and public service together from other government departments, making RMC more visible to the senior leaders in other areas.

Making it available to mid-level career officers from other government departments to do graduate work both at RMC and perhaps eventually at the Canadian Forces College as well would make imminent sense. That is just a matter of finding the right opportunities. We already have quite a lot of public servants in the War Studies program and I think in the PCO. We have, by my count, at least half a dozen, perhaps quite a lot more than that, graduates of RMC in the War Studies program.

Ms. Boulden: On the question of silo decision-making and how we would do this at the national level, it is a difficult but important one. It is why, first of all, I argue that we have to have a national security policy from which defence and foreign policy flow. I agree entirely, we cannot be silo decision-making. There has to be a level of coordination on these issues that does not now exist.

It is why, for all the discussion about 3D that has been going on, I still remain sceptical because I think it does require a certain mind shift that I have not seen evidence of so far on the part of people in various departments, and in terms of national decision-makers themselves.

On the question of, would it be a coalition of the willing and under what mandate would we be operating, I think we are still, in spite of Iraq, in a situation where we do require a UN mandate for the initial intervention, particularly when we are talking about the part of the intervention that is militarily heavy. In our paper and in our discussion, we talk about how the other aspects of the operation, the multidimensional aspects, mean that you would require less military in the traditional sense.

As the operation goes on therefore, you can envisage a point at which that formal intervention part ends. However, Canada could still take the lead with groups of like-minded states, if you want to call it that, or friends of the state in question. We could link within the financial institutions, the World Bank, the International Monetary Fund, IMF, and the United Nations

opérations complexes. La question n'est pas de savoir quelle agence est le chef de file. La question est de savoir quelles personnes dirigent l'opération et quel est leur bagage respectif.

Le sénateur Day : Pour en terminer avec votre observation sur les élèves du CMR qui pourraient acquérir de l'expérience dans d'autres organismes gouvernementaux, avez-vous envisagé de former également au collège des gens qui envisagent de faire carrière dans la fonction publique, au ministère des Affaires étrangères ou dans d'autres ministères gouvernementaux?

Le lcol Last : Absolument. Le directeur a actuellement une initiative visant à créer un poste d'universitaire qui serait un haut fonctionnaire d'un autre ministère gouvernemental. Cela commencerait au sommet de la pyramide, rassemblant ainsi les compétences universitaires et de la fonction publique issues d'autres ministères gouvernementaux, rendant le CMR plus visible aux cadres supérieurs dans d'autres domaines.

Il serait tout à fait logique de permettre à des fonctionnaires qui sont cadres intermédiaires dans d'autres ministères gouvernementaux de faire des études de deuxième cycle au CMR et peut-être aussi au Collège des Forces canadiennes. Il s'agit simplement de trouver les bonnes occasions. Nous avons déjà beaucoup de fonctionnaires au programme des études sur la guerre et je pense aussi au BCP. Je crois que nous avons au moins une demi-douzaine de diplômés du CMR au programme des études sur la guerre, et peut-être même beaucoup plus que cela.

Mme Boulden : Sur la question des décisions compartimentées et de la manière de fonctionner au niveau national, c'est une question difficile, mais importante. C'est pourquoi, premièrement, je soutiens que nous devons avoir une politique nationale de la sécurité de laquelle découlent la politique de défense et la politique étrangère. Je suis entièrement d'accord pour dire que nous ne pouvons pas compartimenter les décisions. Il doit y avoir une certaine coordination qui n'existe pas actuellement dans ces dossiers.

C'est pourquoi, en dépit de toute la discussion qui se poursuit sur les 3D, je demeure sceptique parce que je pense que cela exige un certain changement d'attitude dont je n'ai pas eu la preuve jusqu'à maintenant chez des gens dans les divers ministères et parmi les décideurs nationaux eux-mêmes.

Sur la question de ce que l'on a appelé une coalition de partenaires et du mandat dans le cadre duquel nous fonctionnerions, je pense que nous sommes toujours, en dépit de l'Irak, dans une situation où nous avons besoin d'un mandat de l'ONU pour l'intervention initiale, en particulier pour la partie de l'intervention qui repose fortement sur la capacité militaire. Dans le document et dans notre discussion, nous discutons des autres aspects de l'opération, les aspects multidimensionnels, qui exigeraient moins d'appui militaire dans le sens traditionnel du terme.

À mesure que l'opération se poursuit, on pourrait donc envisager un point à partir duquel l'intervention officielle prend fin. Cependant, le Canada pourrait toujours prendre la tête de groupes d'État semblablement disposés, si l'on veut appeler cela ainsi, ou de pays amis de l'État en question. Nous pourrions établir des liens dans les institutions financières, la Banque

Development Programme, UNDP, for example, on the development side. Once we reach that stage of the process, we do not necessarily need to be in a coalition of the willing, in an internationally authorized situation. We can then play on our other bilateral relationships with countries to call them in to play a specific role or to lobby them to play a specific role, again, on a bilateral basis rather than an international framework.

Does that make sense?

Senator Day: Yes, it does. I am finished, but I wondered if you espouse the view of Lieutenant-Colonel Last with respect to the education at RMC?

Ms. Boulden: Yes, I do. It is an interesting question when you ask, are you teaching them to think this way? If they take my Politics course, yes. However, more broadly is really the way Lieutenant-Colonel Last was talking in terms of our approach.

Senator Munson: Just a couple of short questions. This is the first day of the very long road trip for us to have building blocks and to understand.

I was struck by your phrase “fraudulent review.” I am an old news guy. I am wondering, are you suggesting that to make our review make sense, that we bring people in from CIDA, Foreign Affairs and others so that we can broaden our scope to understand what you talk about, the 3Ds. I am really interested in what you just said on the argument for focus.

LCol. Last: I certainly do not want to tell you how to do your business. However, it seems to me that if we are talking about a defence review and the focus of the defence review is how do we achieve security, and security has already been defined in terms of human security, national security and international security — then the kinds of choices that Dr. Boulden talked about at the opening, the question of what are we really trying to achieve in terms of our security posture, our policy, our commitment — that comes down to fairly basic questions that first surfaced in the immediate aftermath of 9/11 about root causes versus punitive actions.

To come to grips with those questions, you do have to look beyond the question of the armed services and the Department of National Defence. We do not have the answers. Security lies outside what we can achieve with the defence department.

The Chairman: There is no question that somebody has to do what you are suggesting. Surely, you are not arguing that that is part of the defence review. Defence review has to take into

mondiale, le Fonds monétaire international, et le Programme des Nations Unies pour le développement, par exemple, pour ce qui est du développement. Une fois qu'on atteint cette étape du processus, nous n'avons pas nécessairement besoin de faire partie d'une coalition de partenaires, il n'est plus nécessaire d'être dans une situation autorisée internationalement. Nous pouvons alors faire jouer nos autres relations bilatérales avec des pays en demandant à ceux-ci d'assumer un rôle spécifique ou bien exercer des pressions pour qu'ils recommencent à jouer un certain rôle, sur une base bilatérale, et non plus dans un cadre international.

Est-ce que ce que je dis est logique?

Le sénateur Day : Oui, ça l'est. J'ai terminé, mais je me demandais si vous étiez d'accord avec le lieutenant-colonel Last au sujet de l'éducation au CMR?

Mme Boulden : Oui, je le suis. C'est une question intéressante, quand vous demandez si on leur enseigne à penser de cette manière. Pour les élèves qui suivent mon cours de politique, oui. Cependant, de façon plus générale, le lieutenant-colonel Last évoquait notre approche globale en la matière.

Le sénateur Munson : J'aurais quelques brèves questions. Nous en sommes au premier jour d'un très long voyage qui nous permettra de jeter les bases d'une bonne compréhension du dossier.

J'ai été frappé par votre expression, quand vous avez dit que notre examen était une « fraude ». Je suis un journaliste de la vieille école. Et je m'interroge : Êtes-vous en train de dire que pour que notre examen ait une certaine valeur, il faut avoir un point de vue plus vaste pour comprendre ce dont vous parlez, les 3D? Je m'intéresse beaucoup à ce que vous avez dit concernant votre argument sur une focalisation ou un recentrage.

Le lcol Last : Je ne veux certainement pas vous dire comment mener vos affaires. Cependant, il me semble que si nous voulons procéder à un examen de la défense et si cet examen de la défense met l'accent sur la manière d'obtenir une plus grande sécurité, et si la sécurité a déjà été définie en termes de sécurité des personnes, de la sécurité nationale et de la sécurité internationale — alors les choix que Mme Boulden a évoqués au début de son exposé, la question de savoir ce que nous essayons vraiment de réaliser par rapport à notre position en matière de sécurité, de notre politique, de notre engagement — tout cela pose en fin de compte des questions assez fondamentales qui ont fait surface en premier dans le sillage immédiat des attentats du 11 septembre, où l'on mettait dans la balance les causes profondes et les actions punitives à prendre.

Pour y voir clair dans ces questions, vous devez voir plus loin que les forces armées et le ministère de la Défense nationale. Nous n'avons pas la réponse à toutes les questions. La sécurité va bien au-delà de ce que nous pouvons réaliser au ministère de la Défense.

Le président : Sans aucun doute, quelqu'un doit faire ce que vous proposez. Mais vous ne prétendez certainement pas que cela doit faire partie de l'examen de la défense. En effet, il faut pour

account those other issues, but if you want us to do a governmental review, you have come to the wrong place.

LCol. Last: I think a defence review has to include an understanding of what we mean by security. For example, in the paper, there are two fairly clear choices that we can make. We can make the decision that our defence and security hinges fundamentally on our relationship with the United States and that, in order to preserve that relationship, we need to be good soldiers of the empire. If that is our choice, then we probably need to focus more on a capital-intensive set of solutions to our defence problems. We will probably want to invest in ballistic missile defence even if we know that it does not work. We will probably want to participate in some of the American expeditionary activities even if we have reservations about whether those are going to contribute to international peace and security.

If, on the other hand, we determine that our fundamental national security interests are best served by a peaceful and law-abiding rules-based international order and multilateralism — and I think I will defer to Dr. Boulden to describe these two alternatives more eloquently than I — then we have different sorts of choices to make about defence.

In either case, the decisions as to whether we want to put defence dollars into the Department of National Defence or into border security and homeland defence, those clearly go beyond simple questions of army, navy and air force. I think those have to be part of a defence review.

The Chairman: We would disagree fundamentally, but I understand what you are saying.

Senator Munson: I would like to follow up a bit. Haiti has been given as an example. Maybe I should know this, but I do not. When we go into a country like Haiti and then we send military police in to keep order, are there mechanisms right now within our own government and departments where automatically, a bell goes off, and there is consultation? In other words, you are looking at the end road as opposed to today's road in keeping long-term stability and care.

I know I am moving off the defence business, this whole 3D thing, and your argument for focus has struck me.

Ms. Boulden: I will walk through a bit of what usually happens, which is to say probably very rarely happens. In practice, what happens in these situations is that the UN establishes a mandate through the Security Council which is then passed to the Secretariat to implement. The Secretariat then tries to find troop-contributing countries such as Canada to send their troops, civilians, military police and so on. It depends on the mandate and on the situation on the ground. That then becomes, in effect, our guiding set of objectives, that UN mandate.

cela prendre en compte d'autres questions, mais si vous voulez que nous fassions un examen de l'ensemble du gouvernement, vous n'êtes pas au bon endroit.

Le col Last : Je pense que dans le cadre d'un examen de la défense, il faut bien comprendre ce que l'on entend par sécurité. Ainsi, dans le document, on peut faire deux choix assez clairs. On peut décider que notre défense et notre sécurité dépendent fondamentalement de notre relation avec les États-Unis et que pour préserver cette relation, nous devons être de bons soldats de l'empire. Si c'est notre choix, il nous faut alors probablement nous concentrer davantage sur des solutions capitalistiques à nos problèmes de défense. Nous voudrions probablement investir dans la défense antimissile même si nous savons qu'elle ne fonctionne pas. Nous voudrions probablement participer à certaines expéditions américaines, même si nous avons des réserves quant à leur utilité pour la paix et la sécurité internationales.

En revanche, si nous estimons que nos intérêts fondamentaux de sécurité nationale sont mieux servis par un ordre international axé sur le respect de règles et de lois et sur le multilatéralisme — et je vais laisser Mme Boulden décrire ces deux concepts, ce qu'elle saura faire avec plus d'éloquence que moi — alors il faut faire d'autres types de choix en matière de défense.

Dans un cas comme dans l'autre, lorsqu'il s'agit de décider si l'argent de la défense doit être affecté au ministère de la Défense nationale, à la sécurité des frontières ou à la défense du territoire, on va bien au-delà des questions se rapportant simplement à l'armée de terre, à la marine et aux forces aériennes. Je pense que cela doit aussi faire partie d'un examen de la défense.

Le président : Nous ne sommes vraiment pas d'accord, mais je comprends votre propos.

Le sénateur Munson : J'aimerais poser une question complémentaire. On a cité l'exemple de Haïti. C'est quelque chose que je devrais peut-être savoir, mais que j'ignore. Quand on va dans un pays comme Haïti, en envoyant la police militaire pour faire respecter l'ordre, y a-t-il au sein de notre gouvernement et de nos ministères des mécanismes qui déclenchent automatiquement une consultation? Autrement dit, on pense à la finalité plutôt qu'à ce qu'on fait aujourd'hui, en termes de stabilité et d'attention à long terme.

Je sais que je m'écarte des questions de défense, et des 3D, mais votre argument sur une focalisation m'a frappé.

Mme Boulden : Je vais vous décrire ce qui doit normalement se produire, et qui se produit probablement très rarement. En pratique, dans ces situations, l'ONU, par le biais du Conseil de sécurité, fixe un mandat dont la mise en œuvre est confiée au Secrétaire. Le Secrétaire essaie ensuite de trouver des pays qui peuvent envoyer des troupes, comme le Canada, afin qu'ils envoient leurs soldats, leurs civils, leur police militaire, et cetera. Tout dépend du mandat et de la situation en cause. Ensuite, c'est ce mandat de l'ONU qui devient dans les faits l'ensemble d'objectifs à atteindre.

To try to answer your question, is there a bell that goes off and looks down the road; yes and no. The answer is yes, in the sense that the UN mandate looks down the road. We are on the ground under UN auspices and if they say at such and such a point, the mandate is over, then we go home and the mandate is over.

What happens internally in terms of the Department of Foreign Affairs and the Department of National Defence is, to the extent I understand it, to work towards the fulfillment of that mandate, which can be a separate thing from our own policies on a given situation like Haiti. We may have a parallel track. We may take that as our only track and so on.

Senator Cordy: If we are looking at a defence review, I think that we have to look at education of our military. Since you are both at RMC, my question is: Is there enough funding currently in place for RMC which, as you have stated and we believe, is a national institution?

Also, I would like to talk about the Pearson Peacekeeping Centre. The funding for the peacekeeping centre, is it sufficient that we can do a good job of training our military? In fact, you even spoke about expanding it so that it is not just defence and security, but perhaps CSIS and foreign affairs. Certainly, if we are going to expand it so that it is not defence people being trained, is there, in fact, enough funding for that to take place?

LCol. Last: I think yesterday the commandant told you he has enough money to do what he has been told to do. I have been teaching there for five years. Class sizes are rising. The resources available to support the frontline departments — that is, the Department of Politics and the Department of History — are getting stretched. Now with my Registrar's hat on, I would say we have something approaching a critical shortage in some of our classrooms. It is becoming increasingly difficult to keep all the events going at the same time. Clearly, there is room for more money, but I think that is true of any operation. Anyone can spend more money.

If you were to give more money to RMC, the Pearson Peacekeeping Centre, or any of these agencies, what kinds of things might you expect to be delivered given that they are managing with what they have now?

I think the first answer is more in the way of interdepartmental collaboration, more student spaces for other government departments. We essentially do not have a mandate at the moment for other government departments, but money might be found from other government departments to expand the educational possibilities for their employees in the same way that DND funds officer education. That is one, both deliverable and possible, source of funds outside DND.

A second area would be international. We have exchanges now with military academies, the Air Force Academy and West Point, and we are developing one with the U.S. Naval Academy at Annapolis. We have sent, in the past, cadets to the Australian

Pour répondre à votre question, est-ce quelque chose qui déclenche un examen à long terme : oui et non. Oui, parce que le mandat de l'ONU est tourné vers l'avenir. Quand on est sur le terrain, sous l'égide des Nations Unies, et qu'on nous dit qu'à tel ou tel moment le mandat est terminé, il faut alors partir à la fin du mandat.

À l'interne, au ministère des Affaires étrangères et au ministère de la Défense nationale, si j'ai bien compris, nous travaillons en fonction de ce mandat, ce qui peut être différent de nos propres politiques relatives à une situation comme Haïti. Nous pouvons avoir un processus parallèle. Il peut aussi ne pas y en avoir et c'est alors notre seul moyen d'action.

Le sénateur Cordy : Si nous faisons un examen de la défense, nous devons nous pencher sur l'éducation de nos militaires. Comme vous êtes tous deux du Collège militaire royal, je vous pose cette question : Y a-t-il actuellement suffisamment de financement pour le Collège militaire royal qui, comme vous l'affirmez et comme nous le croyons, est un établissement national?

J'aimerais aussi parler du Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix. Le financement de ce centre en formation pour le maintien de la paix est-il suffisant pour que nous fassions un bon travail de formation de nos militaires? D'ailleurs, vous avez parlé d'élargir son mandat, pour qu'on n'y traite plus uniquement de défense et de sécurité, mais aussi de ce qui intéresse le SCRS et les Affaires étrangères. Le cas échéant, s'il n'y a plus que des gens de la Défense nationale qui y sont formés, le financement suffira-t-il?

Le lcol Last : Je crois qu'hier, le commandant vous a dit qu'il avait suffisamment d'argent pour faire ce qu'on lui a demandé. J'enseigne là-bas depuis cinq ans. Le nombre d'élèves par classe augmente. Les ressources disponibles pour les principaux départements, soit celui de politique et d'histoire, sont de plus en plus exploitées. Et à titre de registraire, je peux vous dire qu'on arrive au point critique, dans certaines classes. Il est de plus en plus difficile de tout faire en même temps. Il est certain qu'il serait utile d'avoir plus d'argent, mais on peut en dire autant de n'importe quelle activité. On peut toujours dépenser plus d'argent.

Si vous donniez plus d'argent au Collège militaire royal ou au Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix, ou à tout autre organisme, quelles seraient vos attentes, étant donné que ces organismes arrivent maintenant à joindre les deux bouts?

La première réponse, ce serait un accroissement de la collaboration interministérielle, et plus de places pour des étudiants d'autres ministères. Essentiellement, notre mandat actuel ne dit rien des autres ministères, mais on pourrait trouver dans les autres ministères des fonds permettant d'élargir les possibilités de formation pour leurs employés, de la même façon que le MDN assure le financement de la formation de ses officiers. Voilà une source possible de fonds à l'extérieur du MDN.

Deuxièmement, il y a le plan international. Nous avons actuellement des échanges avec des écoles militaires, soit la Air Force Academy et West Point, et nous en concluons bientôt avec la U.S. Naval Academy d'Annapolis. Nous avons déjà envoyé des

Defence Force Academy. But it seems to me that these are very much academies in our own neighbourhood. The educational opportunity in terms of understanding and knowing the problems of tomorrow's world would be enormous if we could send cadets to Abuja in Nigeria or to Quetta in Pakistan.

This might mean that we would have to spend an extra year on a cadet's education, but what an education it would be. If we picked the military colleges and academies of countries that are likely to be our principal partners and/or problems in the next 20 years in the life of these cadets' careers — if we targeted China, Indonesia, Nigeria and Brazil — and if we recruited with a view to having cadets who already had these language skills, we can do this now, it would cost a modest amount, but I think that modest addition would give us an enormous increase in our ability to engage with the world around us.

International exposure is the second area.

The third area where we could do with a little more money would be increasing the exposure of cadets to civilian universities, and students in civilian universities to our military society. You may have heard in some of your previous hearings about the problem of a declining societal footprint. We do not make as big a splash in the community as perhaps we did when every town had an armoury.

If we could take a cadet from Alberta with a zero-language profile in French and send him for a semester or a year to Laval University as part of his RMC education, we might expect in return not just a better language profile, but also some real respect and affection for another part of the country. That kind of exchange could be done as part of RMC's mandate. Similarly, we have cadets in the Regular Officer Training Plan, ROTP, at civilian universities. Part of their contract could involve spending a semester at RMC.

Part of this greater flow between RMC and civilian universities could work at the undergraduate level. Even more so, I think, it would be enormously beneficial to have graduate students and mid-career officers from RMC and other government departments moving out to The Security and Defence Forum, SDF, chairs at civilian universities. This is something that would require a bit more money, not a lot more in gross terms, but it could be done through The Security and Defence Forum.

I will stop there. Does that answer?

Senator Cordy: Yes. I am glad to hear you say that class size — not glad that class sizes are growing, not at all — is a problem because if we hear that everything is wonderful, then, that is what we have to report. If we hear that class sizes are growing and that resources are being stretched, then that is what we will report. If nobody tells us, then we do not know.

cadets à la Australian Defence Force Academy. Mais il me semble qu'il s'agit là d'écoles militaires très proches de nous. Pour bien comprendre et connaître les problèmes du monde de demain, il serait particulièrement avantageux d'envoyer nos cadets recevoir une formation à Abuja, au Nigeria ou à Quetta, au Pakistan.

Cela peut vouloir dire le financement d'une année supplémentaire de la formation d'un cadet, mais cette formation serait exceptionnelle. Si nous choissions les écoles et collèges militaires de pays qui seront nos principaux alliés ou les principales sources de problèmes des 20 prochaines années de la carrière de ces cadets, en ciblant par exemple la Chine, l'Indonésie, le Nigeria et le Brésil, et si notre recrutement de cadets tenait compte des compétences linguistiques des candidats, on pourrait agir tout de suite, sans que cela coûte très cher, mais cette modeste mesure supplémentaire accroîtrait de beaucoup notre capacité dans nos relations avec le monde qui nous entoure.

Les contacts internationaux sont le deuxième volet.

Dans le cadre du troisième volet, avec un peu plus d'argent, on accroîtrait le contact des cadets avec les universités civiles, et ceux des étudiants civils avec notre société militaire. Dans vos audiences précédentes, on vous a peut-être parlé du problème de visibilité que nous avons. On ne nous voit plus autant dans les collectivités qu'autrefois, quand chaque ville avait son manège militaire.

Si on pouvait prendre un cadet de l'Alberta unilingue anglais et l'envoyer pour un semestre, ou une année, à l'Université Laval dans le cadre de sa formation au CMR, nous obtiendrions non seulement quelqu'un qui serait plus bilingue, mais qui aurait aussi un plus grand respect et une plus grande affection pour une autre partie du pays. Ce genre d'échange pourrait se faire dans le cadre du mandat du CMR. De même, des cadets du PFOR, le Programme de formation des officiers de la force régulière, sont dans des universités civiles. Une partie de leur contrat pourrait stipuler qu'ils passent un semestre au CMR.

Une partie de ces échanges entre le CMR et les universités civiles pourrait se faire au niveau du premier cycle universitaire. Mais plus encore, à mon avis, il serait très avantageux que des étudiants diplômés et des officiers à mi-chemin de leur carrière, au sein du CMR ou d'autres ministères, soient envoyés au Forum sur la sécurité et la défense, le FSD, et que des chaires leur soient confiées dans des universités civiles. Pour cela, il faudrait un peu plus d'argent, mais pas beaucoup plus, et cela pourrait se faire dans le cadre du Forum sur la sécurité et la défense.

Je m'arrête ici. Ai-je répondu à votre question?

Le sénateur Cordy : Oui. Ce n'est pas que je sois content que la taille des classes augmente, mais je suis content de vous entendre dire que c'est un problème, et puisque tout va bien, il faudra alors le mettre dans notre rapport. Si vous nous dites que la taille des classes augmente sans que les ressources augmentent, c'est ce que nous dirons dans notre rapport. Si personne ne nous en parle, alors nous ne le savons pas.

I am wondering if additional funding is given to RMC and the Pearson centre, should that funding be targeted? Does your funding for RMC come as targeted funding from the government or does it come to the Department of National Defence and then they dole it out?

LCol. Last: I am not the best person to answer that, but I would say that any organization has a certain tendency to preserve what exists and resists facing new challenges. It would not go amiss to combine new funding with explicit expectations.

Senator Banks: Colonel, I have to begin by saying that I was so astonished by something that I thought I heard you say that I am going to ask you to straighten me out because I could not possibly have heard you say that.

It was with respect to the extent to which our national security is reliant, as we know it is, upon good relations with the United States. I think I heard you say that, notwithstanding that we might disagree with an expeditionary adventure and that we might think it is wrong, we should, nonetheless, for practical purposes, sign on to it. Did you say that?

LCol. Last: I said that could be one of our choices. Those kinds of calculations — whether we want to play the good soldier of empire for the collateral benefits that come with it — I think that is part of Canada's history and military heritage. Sometimes, we have gone wholeheartedly into conflicts such as the Boer War and Sudan and sometimes, we have dragged our feet and recognized that there are arguments to be made both for and against such conflicts.

Those are national choices. They are not choices that are made by people in uniform. They are choices of policy, choices made by governments and I think they are the sort of thing that your committee needs to take a hard look at and advise on.

Senator Banks: Historically, even with respect to something as far behind us as the Boer War, Sudan and Khartoum — because we were there, too — the questions about the rightness of those undertakings and those adventures are all in hindsight, 20/20. At the time, surely, whatever the reason was, Canadians thought, let us go do this, did they not?

LCol. Last: Some Canadians did and some did not. I think one of the fundamental factors in Canadian security is the impact that these foreign ventures have on domestic, political consensus and on the willingness of French and English to live together and, in the future, the willingness of other groups to live together.

As wars in Sri Lanka affected the Tamil community in Toronto, as wars in the Horn of Africa affect the Ethiopian community, these are considerations that affect our choice of where to send Canadian troops and what to do with them when we get there.

Senator Banks: There were not always troops because the main Canadian contribution to the advance on Khartoum was sending Quebec canoeists to take the stuff up the mountain.

Si des fonds supplémentaires sont accordés au CMR et au Centre Pearson, devraient-ils être ciblés? Est-ce que le financement du CMR est ciblé par le gouvernement, ou est-ce qu'il vient du MDN, qui vous le reverse?

Le lcol Last : Je ne suis pas le mieux placé pour vous répondre, mais je dirais que toutes les organisations résistent au changement et tendent à préserver ce qui existe. On ne se tromperait pas en assortissant le financement d'attentes explicites.

Le sénateur Banks : Colonel, je vais commencer par dire que j'ai été si abasourdi par ce que j'ai cru vous entendre dire, que je vais vous demander de me le confirmer, parce qu'il n'est pas possible que je vous aie entendu dire cela.

C'était au sujet de la mesure dans laquelle la sécurité nationale dépend, comme on le sait, de nos bonnes relations avec les États-Unis. Je crois vous avoir entendu dire que même si nous ne sommes pas en faveur d'une force expéditionnaire, et que nous la croyons inopportune, nous devrions tout de même, d'un point de vue pratique, y participer. Est-ce ce que vous avez dit?

Le lcol Last : J'ai dit que cela pourrait être un de nos choix. Nous pouvons jouer au bon soldat de l'empire compte tenu des bénéfices accessoires, mais ce genre de calcul fait partie, à mon avis, de l'histoire et du patrimoine militaires canadiens. Parfois, nous sommes allés tout de go dans des conflits comme la guerre des Boers et au Soudan et dans d'autres cas, nous avons fait preuve de réticence et reconnu qu'il y avait des arguments à la fois pour et contre ces conflits.

Ce sont des choix nationaux. Ces choix ne sont pas faits par les militaires. Ce sont des choix de politique, des choix gouvernementaux et c'est le genre de choses sur lesquelles doit sérieusement se pencher le comité, pour dispenser ses conseils.

Le sénateur Banks : Historiquement, même dans des cas qui remontent aussi loin que la guerre des Boers, le Soudan et Khartoum, où nous étions aussi, il est facile de voir si nous avions raison ou pas d'y participer, avec le recul, on ne peut se tromper. Mais à l'époque, et quelle qu'en soit la raison, les Canadiens se sont dit qu'il fallait y aller, non?

Le lcol Last : Pour certains Canadiens, oui, pour d'autres, non. L'un des facteurs fondamentaux pour la sécurité canadienne, c'est l'incidence de ces opérations à l'étranger sur le consensus politique national et sur la volonté des francophones et des anglophones de vivre ensemble, ainsi que sur celle d'autres groupes de vivre ensemble.

Lorsque des guerres au Sri Lanka touchent la communauté tamoule de Toronto, ou que des guerres dans la Corne de l'Afrique touchent la communauté éthiopienne, c'est une considération qui est prise en compte dans notre décision d'envoyer des troupes canadiennes ainsi que dans le choix des opérations où elles participent.

Le sénateur Banks : Il ne s'agit pas toujours d'envoi de troupes, puisque la principale contribution canadienne à la marche sur Khartoum, c'était l'envoi de canoteurs pour les portages jusqu'en haut de la montagne.

You also said that you think RMC and what it is doing now conforms with the government's national security policy. Do you have a copy of that policy?

LCol. Last: The National Security Policy was published back in April, I believe.

Senator Banks: I wanted to make sure that I knew which one you meant.

Dr. Boulden, I think you were happy in saying that there is not a gap in our commitment capability. I think there is because we could not sustain the nature of those first 800 people that we sent to Afghanistan. Even though we were asked to succeed them in a normal rotation, we could not and we had to say, "Sorry, we cannot, we are down." I think we do have a gap in our commitment capability if that was a commitment. Maybe we did not make the commitment, but we should be able to.

Do you not think it is important that we are able to do those things? You have discounted, as I heard you say I think, the seat-at-the-table argument. Our limited experience is that the seat at the table is quite important in matters of not just defence, but trade and standing in every other sense; that we not be seen as, "Oh, here come the freeloaders." Do you think that is an important aspect of determining what our national defence policy ought to be?

Ms. Boulden: I must have misspoken. I absolutely do think there is a commitment capability gap. Maybe where I became unclear was I think that, in fact, the second gap that we need to focus on is the gap between those commitments and a broader sense of strategy; a vision of the world out there from which a decision about commitments flows, from which capabilities flow.

I agree, absolutely, there is a gap. I guess I was trying to say there is another gap on the other side of it. That relates, in fact, to the question about the seat at the table. I think it does matter, but I do not think that should be our starting point.

Part of my argument was we tend to get caught up in those things now, multilateralism, a seat at the table, as objectives. I think objectives should be more substantively derived. A seat at the table and so on are all part and parcel of achieving those objectives, but they are not objectives in and of themselves. At least, I do not think they should be.

Senator Forrestall: I want to talk a little bit about the Pearson Peacekeeping Centre. You may know, Lieutenant-Colonel Last, that is where I grew up. That was the building where I played in the rafters.

Could you bring us up to date? It is my understanding at least that the centre is going to move somewhere. Have they found a location yet? If so, where is it?

LCol. Last: I think Ms. Sandra Dunsmore, President of the Pearson Peacekeeping Centre, would be the best person to answer this question.

Senator Forrestall: She is 1,800 miles from here. You are here.

Vous avez aussi dit que le CMR et ses activités sont conformes à la politique de sécurité nationale du gouvernement. Avez-vous copie de cette politique?

Le lcol Last : La dernière politique sur la sécurité nationale a été publiée en avril dernier, je crois.

Le sénateur Banks : Je voulais m'assurer de savoir de quoi vous parliez.

Madame Boulden, vous étiez heureuse d'affirmer qu'il n'y avait pas d'écart entre nos engagements et nos ressources. Je crois le contraire, puisque nous ne pourrions pas soutenir de nouveau l'envoi de 800 personnes en Afghanistan. Même si on nous a demandé une rotation normale, c'était impossible et il nous a fallu dire que malheureusement, c'était impossible. Je pense que notre capacité est insuffisante pour certains engagements. L'engagement n'a pas été pris, mais nous devrions pouvoir le prendre.

Ne jugez-vous pas important que nous puissions faire ce genre de choses? Si je vous ai bien comprise, vous avez rejeté l'argument du siège à la table. D'après notre expérience limitée, au contraire, il est important de participer non seulement pour les questions de défense, mais aussi de commerce et pour notre statut, dans tous les sens du terme. Il ne faut pas être considérés comme des profiteurs. Ne pensez-vous pas que c'est là un aspect important de l'élaboration de notre politique de défense nationale?

Mme Boulden : J'ai dû mal m'exprimer. Je crois absolument qu'il y a un écart entre nos engagements et les ressources. Mon propos n'était peut-être pas clair quand j'ai dit que le deuxième écart sur lequel nous devions nous consacrer, c'est celui entre les engagements et la stratégie au sens large; une vision du monde à partir de laquelle découlent les décisions relatives aux engagements et aux ressources.

Absolument, je crois qu'il y a un écart. Ce que j'essayais de dire, c'est qu'il y en a un autre ailleurs, et qui se rapporte, en fait, à la question du siège à la table. Je pense que cela a son importance, mais qu'il ne faut pas que ce soit notre point de départ.

Une partie de mes arguments se rapportait au fait qu'on s'attache à ces choses, et qu'on en fait des objectifs : Le multilatéralisme, le siège à la table. Je pense que nos objectifs doivent avoir plus de substance. Le siège à la table et le reste font aussi partie de l'atteinte des objectifs, mais ne sont pas des fins en soi. Du moins, ils ne devraient pas l'être, à mon avis.

Le sénateur Forrestall : J'aimerais vous parler un peu du Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix. Vous savez peut-être, lieutenant-colonel Last, que c'est là que j'ai grandi. C'est dans cet immeuble, dans ce grenier, que je jouais.

Pouvez-vous me faire une mise à jour? On me dit que le Centre va déménager. Sait-on déjà où? A-t-on trouvé l'endroit?

Le lcol Last : Je pense qu'il serait préférable d'adresser cette question à Mme Sandra Dunsmore, présidente du Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix.

Le sénateur Forrestall : Elle est à 1 800 milles d'ici. Vous, vous êtes avec nous.

LCol. Last: The Pearson Peacekeeping Centre has offices in Ottawa now and their principal intellectual capital in the form of at least three Ph.D.s and both military and civilian staff are located in Ottawa most of the time, except when they are offering courses at Cornwallis still in the form of dense packs, collections of courses.

They are handing over the classroom and residence facilities in Cornwallis to a private corporation which will manage conference and hotel-type facilities for these courses. This was driven mainly by funding and by the fact that neither the Department of National Defence nor Foreign Affairs Canada have a mandate to run regional economic support programs, which is essentially what the Pearson Peacekeeping Centre looked like in its Cornwallis guise.

In addition to the Ottawa office and the classroom and library facilities at Cornwallis, there is a regional office in Montreal co-located with École nationale d'administration publique, ÉNAP.

Senator Forrestall: Is that where the centre will wind up?

LCol. Last: My impression is that the centre and the president's office will be co-located with Carleton University, where they are now.

I think the central thing about the future of the Pearson Peacekeeping Centre is that it has to move and is, in fact, in the process of moving away from being a centre which offers training to groups of individuals and towards being the enabler of choice to mobilize resources for regional response.

I think it cannot do this alone, and there is a fundamental conflict between it being on the one hand a government agency — a government-organized non-governmental organization, GONGO — and on the other a non-governmental organization, NGO, like all the others that has to compete for government contracts.

There is an RCMP superintendent, Doug Coates, a CIDA peace-building development officer, Susan Brown and four uniformed officers posted to the Pearson Peacekeeping Centre, but they cannot be informed of what their departments are doing because that would give the centre an unfair advantage in competing with other NGOs.

This is not a sensible way of using government resources to support government policy which was what the Pearson Peacekeeping Centre was set up to do.

Really, the parent departments, if you like, the Department of National Defence, Foreign Affairs Canada and CIDA, have to decide what it is that they want the Pearson Peacekeeping Centre to do and, I think, how to use it as an enabler, an organization to bring resources together, under the auspices of Canada Corps, for example.

It was one of the Liberal platforms in the last election and it was originally given to the Department of Foreign Affairs. My informers tell me that it has recently been passed over to CIDA to develop the idea of Canada Corps. There is a question of whether it is going to be based on youth or experience.

Le lcol Last : Le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix a des bureaux à Ottawa maintenant et leur principal centre intellectuel, qui regroupe trois titulaires de doctorat et du personnel militaire et civil, se trouve à Ottawa, la plupart du temps, sauf lorsque ces personnes offrent des cours à Cornwallis, sous forme de programmes intensifs.

Les salles de classe et les résidences de Cornwallis seront confiées à une société privée qui gèrera les installations de conférence et les logements, pour ces cours. Les causes sont surtout reliées au financement et au fait que ni le ministère de la Défense nationale, ni Affaires étrangères Canada n'ont de mandat pour la gestion de programmes de soutien économique régional, ce qu'est essentiellement le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix, en fait, à Cornwallis.

Outre le bureau d'Ottawa et les salles de classe et la bibliothèque de Cornwallis, il y a un bureau régional à Montréal, qui partage des locaux avec l'École nationale d'administration publique, l'ÉNAP.

Le sénateur Forrestall : Est-ce là que le Centre se retrouvera?

Le lcol Last : Je crois bien que le Centre et le bureau du président se trouveront tous les deux à l'Université Carleton, là où ils sont déjà situés.

Le plus important, à mon avis, c'est que le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix doit être et sera dorénavant moins un centre offrant de la formation à des groupes qu'un centre de mobilisation des ressources pour les interventions régionales.

Il ne pourra toutefois pas faire cela seul et il existe un conflit fondamental entre le fait que le Centre est, d'une part, une ONG gouvernementale et, d'autre part, une organisation non gouvernementale qui doit rivaliser avec toutes les autres ONG pour obtenir des contrats publics.

Le surintendant Doug Coates, de la GRC, Susan Brown, la directrice des programmes de consolidation de la paix, et quatre officiers en uniforme sont affectés au Centre Pearson pour le maintien de la paix, mais ils ne peuvent être tenus informés de ce que font leurs ministères car cela les avantagerait par rapport aux autres ONG.

Ce n'est pas utiliser de façon sensée des ressources gouvernementales à l'appui de la politique gouvernementale, ce pourquoi on a créé le Centre Pearson.

En fait, les ministères compétents, le ministère de la Défense nationale, Affaires étrangères Canada et l'ACDI, doivent déterminer ce qu'ils attendent du Centre Pearson et comment en faire un mobilisateur, une organisation qui rassemble les ressources, sous l'égide de Corps Canada, par exemple.

Cela faisait partie du programme libéral de la dernière campagne électorale et cette tâche avait d'abord été confiée au ministère des Affaires étrangères. On m'a dit que Corps Canada relève dorénavant de l'ACDI. Il reste encore à déterminer si l'on se fondera sur la jeunesse ou l'expérience.

In my speaking notes, I talked about transition. We know Cuba is going to be a problem in the future. What do we do now in Cuba to prepare for the inevitable transition arrangement? What do we do in the way of prevention? If we have linguistically and culturally suitable individuals, prepared in teams, given appropriate training in teamwork, provided with the security assistance of a small Joint Task Force Two team, JTF2, to do security assistance and prepare for emergency withdrawal, then we can have a 20- or 40-person regional team focused on Cuba in the country now. This team possibly will have security assistance if the situation gets worse. That provides us with a foot on the ground for ramping up to an international security assistance team.

The process of bringing together the right kinds of expertise before violence in order to act as both a preventive measure and a foot on the ground for transition to security assistance and stabilization operations is something that the Pearson Peacekeeping Centre is potentially well equipped to carry out.

It has to be done with clear government policy and an understanding of what it is that we are sending young people off to do. It cannot be done haphazardly and at some distance. It cannot be done without combining the intent of the Department of National Defence and the Department of Foreign Affairs, our development agency and other government departments. This is policy that has to be made jointly. It is what my Canadian colleague in the U.K., Ann Fitz-Gerald, refers to as "joined-up government." We have to start joining up our defence policy with the other tools that help us with prevention and stabilization.

Senator Forrestall: I appreciate your going to that extent with respect to it. Can I ask if this will result in a generic change for Pearson? Will it become an academic institution if it falls under some federal envelope? If that is the intent, it is a good one. I wish that would happen. I wish it could have been Acadia University.

LCol. Last: Since I have been at RMC, my efforts have been to include the staff of the Pearson Peacekeeping Centre, which I worked with before I went to RMC, in RMC's intellectual circle. I think that as a training institution it is much more effective if it is at the forefront of our knowledge, research and understanding about the control of violence. That is where it all comes together.

If by "academic" you mean writing, researching and publishing as an adjunct to their training role, yes, absolutely. I think that is the way they have to go.

Senator Forrestall: I might have added the capacity to offer degrees for various levels of studying, had I gone a little further. Why was some association between RMC and Queen's University rejected?

LCol. Last: I am sorry?

Dans mes notes d'allocation, j'ai parlé de transition. Nous savons que Cuba constituera un problème. Que faisons-nous actuellement à Cuba pour préparer le terrain à l'inévitable transition? Que faisons-nous comme prévention? Avec des équipes constituées de membres bien préparés, ayant les compétences linguistiques et les connaissances culturelles, ayant été formés au travail en équipe et pouvant compter sur l'aide d'une petite équipe de la deuxième force opérationnelle interarmées pour la sécurité et un éventuel retrait d'urgence, nous pourrions envoyer une équipe régionale de 20 à 40 personnes à Cuba dès aujourd'hui. Cette équipe pourrait avoir de l'aide en matière de sécurité si la situation s'aggravait. Elle nous donnerait une présence sur le terrain qui pourrait ensuite se transformer en équipe internationale d'assistance à la sécurité.

Réunir ceux qui ont les connaissances spécialisées nécessaires permet de prévenir la violence et de préparer le terrain en vue de l'exécution d'une opération de stabilisation et d'aide à la sécurité, et le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix pourrait très bien s'en charger.

Cela doit se faire conformément à une politique gouvernementale claire et à un mandat bien clair pour les jeunes qui seront envoyés. Cela ne peut se faire de façon improvisée et à distance. Cela ne peut se faire sans prendre en compte les objectifs de la Défense nationale, du ministère des Affaires étrangères, et de l'ACDI et des autres ministères. Cette politique doit être élaborée de concert. C'est ce que ma collègue canadienne qui travaille au Royaume-Uni, Ann Fitz-Gerald, appelle le gouvernement décloisonné. Nous devons commencer par combiner notre politique de défense à d'autres outils qui contribueront à la prévention et à la stabilisation.

Le sénateur Forrestall : Je vous remercie de votre réponse détaillée. Est-ce que cela entraînera un changement général pour le Centre Pearson? Deviendra-t-il un établissement universitaire relevant d'un ministère fédéral? Si c'est ce qui est prévu, je crois que c'est une bonne idée. C'est ce que je souhaite. J'aurais bien aimé que cela se fasse à l'Université Acadia.

Le lcol Last : Depuis que je suis au CMR, je m'efforce d'inclure le personnel du Centre Pearson, avec lequel j'ai collaboré avant d'être affecté au CMR, au cercle intellectuel du collège. Comme établissement de formation, il est peut-être beaucoup plus efficace s'il est à la fine pointe de la connaissance, de la recherche et du savoir sur la maîtrise de la violence. C'est le point de rassemblement.

Si en parlant d'établissement universitaire, vous envisagez qu'il joue un rôle de recherche, de rédaction et de publication en outre de son rôle d'information, oui, absolument. J'estime que c'est ce qu'il faut faire.

Le sénateur Forrestall : Si j'étais allé plus loin, j'aurais pu vous parler de la possibilité d'offrir des diplômes à différents niveaux. Pourquoi a-t-on rejeté l'idée d'associer le CMR et l'Université Queen's?

Le lcol Last : Pardon?

Senator Forrestall: Why did we not use RMC as a base? Why did RMC not take it under their wing? There must have been a reason. In other words, what was the reason for it going to Quebec?

LCol. Last: The Pearson Peacekeeping Centre's relationship with RMC at the moment is that courses offered by the Pearson Peacekeeping Centre are accredited at RMC. We send officers to take PPC courses and they get credits toward an RMC degree.

We also have similar relationships with the regional office in Montreal. In fact, I will be teaching for the regional office in Montreal and in Mali in December but that is strictly a training course. I will be teaching senior police officers from nine Franco-African countries. It is a train-the-trainer course and it is not the sort of thing that we give university credit for.

Does that answer the question?

Senator Forrestall: It does. I do not want to belabour it because it is probably of personal interest to me, but it does have some bearing on the educational element of any advice that we consider relevant in this exercise that we are under. It is a matter of regret that you have had to take it away if regional economic expansion is no longer an aim of government.

The Chairman: We certainly hope that it is not an aim of the Department of National Defence.

Senator Forrestall: I said government; I did not say defence.

I appreciate it. I wish you luck with it. Anything that you can do to enhance its credibility and to continue to attract students, the better off we are going to be and the better off the world will be when we have to interface with them, so keep it up.

As Ed says, "Colonel, you are a good man, you are doing a heck of a job."

Senator Day: Dr. Boulden, when we talked about the various elements of a security team, Dr. Last was just talking about the Canada Corps and its concept, and we may have an opportunity to influence that development of the mandate. I am wondering if you have done any thinking about the Canada Corps as a useful tool in this international security development that we were talking about earlier.

Ms. Boulden: I think it could be a very useful tool. In my experience with students, I see a tremendous opportunity and a tremendous commitment on their part to such endeavours. They do not have that kind of outlet at the moment and there are tons of them out there who would love to take it up.

In terms of it being a tool that would fit into the broader environment, absolutely, yes, especially in some of the post-conflict environments longer term, being there, being on the ground, helping build institutions, overseeing elections; all that is part of the process. I think they could be an important part of that for sure.

Le sénateur Forrestall: Pourquoi le Collège militaire royal n'a-t-il pas servi de base? Pourquoi n'a-t-on pas cru bon d'inclure le Centre Pearson au CMR? On devait avoir une raison. Autrement dit, pourquoi a-t-on décidé de le situer au Québec?

Le col Last : À l'heure actuelle, les cours offerts par le Centre Pearson pour la formation en maintien de la paix sont reconnus par le CMR. Nos officiers qui suivent des cours au CPMP obtiennent des crédits reconnus pour l'obtention d'un diplôme du CMR.

Nous avons une relation semblable avec le bureau régional à Montréal. D'ailleurs, je donnerai un cours de formation au bureau régional de Montréal et au Mali en décembre. J'enseignerai à neuf agents de police supérieures provenant de neuf pays francophones d'Afrique. Il s'agit d'un cours de formation de formateurs qui ne donne pas de crédit universitaire.

Ai-je répondu à votre question?

Le sénateur Forrestall : Oui. Je ne veux pas m'étendre sur le sujet car ce n'est probablement d'un intérêt que pour moi, mais cela a quand même une incidence, du point de vue éducatif, sur les conseils que nous considérerons pertinents dans le cadre de cette étude. Il est dommage que vous ayez dû déménager le Centre; il semble que le développement économique régional ne soit plus un objectif du gouvernement.

Le président : Nous espérons que ce n'est pas l'un des objectifs du ministère de la Défense nationale.

Le sénateur Forrestall : Je n'ai pas dit cela, j'ai parlé des objectifs du gouvernement.

Je comprends. Je vous souhaite bonne chance. Nous vous savons gré de tout ce que vous pouvez faire pour rehausser la crédibilité du Centre et continuer d'attirer des étudiants car cela ne peut que contribuer à améliorer les relations entre les divers pays et, du coup, l'état du monde. Ne relâchez pas vos efforts.

Comme l'a dit Ed, colonel, vous êtes un type formidable et vous faites de l'excellent travail.

Le sénateur Day : Madame Boulden, nous avons parlé des divers éléments d'une équipe de sécurité. Le lieutenant-colonel Last vient de nous parler du concept de Corps Canada et nous pourrions peut-être exercer une certaine influence sur l'élaboration de son mandat. Avez-vous réfléchi au rôle que pourrait jouer Corps Canada dans le développement de la sécurité internationale dont nous parlions plus tôt?

Mme Boulden : Je crois qu'il pourrait constituer un outil très utile. D'après mon expérience auprès des étudiants, une telle entreprise offre des perspectives fantastiques et l'occasion idéale de s'engager. Ils sont très nombreux à vouloir travailler sur le terrain mais les débouchés sont peu nombreux.

Vous avez aussi raison de dire que Corps Canada pourrait s'inscrire dans un cadre plus large, surtout à plus long terme, après des conflits, où il pourrait contribuer à l'édification d'institutions et à la surveillance d'élections. Corps Canada pourrait certainement jouer un rôle important à ce chapitre.

Being at RMC gives you a particular view. There are students there who are already committed to that kind of an opportunity, but there is, for sure, a ton of others who are in different universities such as Queen's and all the others who would love that kind of opportunity. It does not exist whereas it does in a lot of other countries. If not as such, there is an opportunity for young people for a couple of years to get involved and go overseas. I think it is a real gap for us.

Senator Day: My understanding was that it would not be restricted to youth, but would also include other people who might be in job transition, or who just wanted to volunteer for a year in their educational or professional careers.

Ms. Boulden: I think that is right. That is my understanding, too. From my perspective, I think the student part should be an important element. It works both ways. They are able to contribute to what is going on, but they also learn and develop from that and are able to bring that back to Canada when they come back.

Senator Cordy: I am just wondering whether or not Canada has clearly defined what our national interests are. Dr. Boulden, when you spoke earlier, you said Canadians or the government are all against terrorism, but we, in fact, do not have a policy on terrorism or an anti-terrorism policy. I am wondering if you could expand on whether or not we have actually defined what we are for or against, or what we should be for and against in terms of Canadian interests.

Ms. Boulden: In a broad sense as opposed to just with terrorism?

Senator Cordy: Yes.

Ms. Boulden: If you ask anybody, they would probably come up with a set of national interests. If you gave a list of ten, seven to eight of them would probably be the same roughly, if you are talking to different people. However, as a government, as a country, I actually do not think that we have sat down and gone through that exercise, certainly not since the end of the Cold War. I think we need to, because there are questions like the way things are in the security environment now. Territory and regionality matter a great deal more than they have in the past. We have not yet learned how to think in terms of our interests in a regional framework, for example. It is just one example.

What about our region as a continent of North America and then more broadly, a link to South America? Do we have national interests there and, if so, how do we pursue them? For example, there is a traditional reluctance, I think, among Canadian policy-makers to think of Mexico as a natural ally. If we sat down and articulated national interests more clearly, we would probably find that they are a natural ally, or that in certain situations, anyway, it would be in our interest to team up with them more effectively.

Au CMR, on a un point de vue bien particulier. On y trouve beaucoup d'étudiants qui sont déjà prêts à prendre un tel engagement, mais il y en a bien d'autres dans des universités comme Queen's qui n'hésiteraient pas à saisir une telle occasion qu'offrent bien d'autres pays mais pas le nôtre. Il serait bon de permettre aux jeunes d'aller travailler sur le terrain outre-mer pendant deux ou trois ans. C'est en effet une lacune.

Le sénateur Day : Je crois savoir que l'adhésion à ce programme ne sera pas limitée aux jeunes mais qu'on acceptera aussi ceux qui sont entre deux emplois ou qui veulent consacrer un an de leur carrière ou de leur formation au bénévolat.

Mme Boulden : En effet, c'est ce que je crois savoir aussi. Pour ma part, j'estime très important qu'on donne la priorité aux étudiants. C'est particulièrement profitable pour eux. Ils apportent leur contribution, mais acquièrent des connaissances et des compétences qu'ils peuvent mettre à profit au Canada à leur retour.

Le sénateur Cordy : Le Canada a-t-il bien défini ce que sont ses intérêts nationaux? Madame Boulden, un peu plus tôt, vous avez dit que les Canadiens ou le gouvernement sont contre le terrorisme mais, en fait, nous n'avons pas de politique sur le terrorisme ou de politique antiterrorisme. J'aimerais que vous nous en disiez un peu plus sur notre politique ou l'absence de politique, ce que nous approuvons, ce que nous désapprouvons ou ce que constituent les intérêts canadiens.

Mme Boulden : De façon générale ou en ce qui a trait au terrorisme?

Le sénateur Cordy : De façon générale.

Mme Boulden : N'importe qui à qui vous poserez la question vous énumérera nos intérêts nationaux. Sur une liste de 10, plus ou moins tout le monde, selon la personne à qui vous vous adressez, s'entendra sur sept ou huit de ces intérêts. Toutefois, notre pays, notre gouvernement n'a jamais consacré le temps et les efforts nécessaires à l'élaboration d'une véritable politique, certainement pas depuis la fin de la guerre froide. Or, c'est nécessaire, car l'environnement de sécurité dans lequel nous vivons actuellement soulève des questions qui restent sans réponse. Les questions relatives au territoire et à la régionalité revêtent une plus grande importance que dans le passé. Nous n'avons pas encore appris à envisager nos intérêts dans un cadre régional, par exemple. Et ce n'est là qu'un exemple.

Qu'en est-il de l'Amérique du Nord comme région et, de façon plus large, des liens qui nous unissent à l'Amérique du Sud? Avons-nous des intérêts nationaux sur ce continent et, dans l'affirmative, comment les défendre? Il existe aussi, je crois, une réticence traditionnelle chez les décideurs canadiens à voir le Mexique comme un allié naturel. Si nous définissions nos intérêts nationaux plus précisément, nous constaterions probablement que le Mexique est un allié naturel ou, du moins, que dans certaines situations, il est dans notre intérêt de collaborer plus efficacement avec lui.

That is one example, but you can go across the board on the terrorism issue. It is a tough issue not just for us, for everyone. At the international level, they have struggled for years on how to define terrorism, on how to work out what is legitimate in terms of responding to terrorism. There are no clear answers because every situation is different. Especially when you get into an international environment, everybody has a different view on what is acceptable and what is not. For example, one of the reasons there has been difficulty establishing a definition of terrorism at the international level is because a number of countries believe that in certain situations, when that is your only option, like severe repression or back in the early post-World War II days, decolonization, then terrorism is actually acceptable. It is the problem of, "one person's freedom fighter is another person's terrorism."

Not diverting from the question about international interest, I think that if we actually articulated more clearly, if we actually sat down and looked at the international environment and described it for ourselves as a starting point and then from that basis, developed a set of objectives, that is my desired way to go about it. I know that it is not everyone's. The definition has a tendency to lean towards the threat-based determination of the environment, for example. Some people are not comfortable with that, or they think there are alternatives.

Senator Cordy: That is certainly something that would have to be done. I think, Dr. Last, you said earlier that you could not do that just from the military perspective. In fact, it would have to be a government totalitarian perspective that you would look at.

Senator Banks: Doctor and Colonel, you both have an objective experience of the attitudes of young people, the men and women, who come to RMC.

I was thinking, Colonel, about when you talked about those previous conflicts in which Canada has often distinguished itself. I do not know this, but Canada has never been prepared for any of those conflicts. We have always had to ramp up after the fact.

The people who went there for whatever reason were always prepared, willing and sometimes even anxious to fight for whatever it was that they believed in which, for the sake of my question, let us call "national interest," that everybody used to subscribe to. Whether they were right or wrong is beside the point; whether they were found afterwards to have been right or wrong is beside the point. At the time, people who came here came to RMC, I am going to assume, knowing that they were going to join a military organization and that the object of it someday probably would be to fight.

Do the people who come here still think that? To go further, are they still willing to do that, to fight for what they perceive as a national interest?

LCol. Last: I think the short answer is yes, but there are some nuances that are worth considering.

I have taught Canadian politics, civics and society there for five years now and I teach all the first-year Arts Anglophones. Each year, I ask them about their motivation, their interests and what they are at RMC for. We have seminars as well as larger classes. I

Il y a bien d'autres exemples de ce genre dans le dossier du terrorisme. C'est un problème délicat non seulement pour nous, mais pour tout le monde. Sur la scène internationale, on tente depuis des années de définir le terrorisme, de définir ce qui est légitime dans la lutte antiterrorisme. Il n'y a pas de réponse définitive car chaque situation est différente. Surtout sur la scène internationale, chacun a son point de vue sur ce qui est acceptable. On a eu du mal à définir le terrorisme au niveau international notamment parce que certains pays estiment que, dans certaines situations, quand c'est la seule option possible, dans les cas de répression grave, dans la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, pour déclencher la décolonisation, le terrorisme est acceptable. Celui qui est un terroriste aux yeux de certains est un combattant de la liberté pour d'autres.

Sans faire abstraction des intérêts internationaux, si notre politique était mieux articulée, si nous tentions de définir notre place dans le monde, nous pourrions, à partir de ce point de départ, élaborer un ensemble d'objectifs; c'est la façon de faire que je préconiserais, mais je sais qu'elle ne plaît pas à tous. Cette méthode s'apparente davantage à la détermination fondée sur la menace, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Certains croient qu'il y a d'autres méthodes.

Le sénateur Cordy : Cela m'apparaît nécessaire. Lieutenant-colonel Last, vous avez dit plus tôt que cela ne devait pas se faire seulement du point de vue militaire, qu'il fallait adopter une optique pangouvernementale.

Le sénateur Banks : Étant titulaire d'un doctorat et colonel, vous avez une expérience objective des attitudes des jeunes hommes et des jeunes femmes qui fréquentent le CMR.

Quand vous avez parlé un peu plus tôt des conflits antérieurs où le Canada s'est distingué, vous avez souligné, et je l'ignorais, que le Canada n'était pas préparé à participer à ces conflits. Nous avons dû faire une entrée accélérée après le fait.

Ceux qui ont participé à ces conflits pour quelque raison que ce soit étaient toujours préparés, désireux et même impatients de combattre pour défendre les croyances auxquelles tous souscrivaient et que j'appellerai, aux fins de ma question, l'intérêt national. Qu'ils aient eu tort ou raison importe peu; qu'on ait conclu par la suite qu'ils avaient eu tort ou raison importe peu. À l'époque, je présume que ceux qui arrivaient au CMR le faisaient sachant qu'ils joignaient les rangs d'une organisation militaire dont l'un des rôles est le combat.

Les étudiants que vous accueillez maintenant ont-ils la même attitude? Sont-ils encore disposés à aller au combat pour défendre ce qu'ils considèrent comme l'intérêt national?

Le lcol Last : D'emblée, je vous répondrai oui, mais j'apporterai certains bémols.

J'enseigne l'éducation civique, la vie sociale et la vie politique canadiennes depuis cinq ans à tous les étudiants anglophones en arts de première année. Chaque année, je leur demande de me dire ce qui les motive, ce qui les intéresse, et pourquoi ils sont au

would say that from that convenient sample of first-year cadets, in the first year, there is generalized enthusiasm about the idea of public service, but some scepticism about whether or not they want to spend very many years in the armed forces.

I think as they learn more about the armed forces, the enthusiasm of some goes up and the enthusiasm of others goes down. However, the idea that there is a greater cause to be served, that they are not in this for themselves, that seems to be almost universal. Certainly, it is to the extent that they are prepared to discuss their personal motivations with someone in uniform at the front of the class or around a seminar table.

One of the things that I would like to see us do more effectively is capture that enthusiasm for public service, whether or not it is devoted to the idea of leading bayonet charges. It may be that we do not need very many people who are prepared as 18-year olds to go out and lead bayonet charges. We certainly still need them. However, with a lot of the more sensitive, thoughtful and dare I say it, young lady cadets — I don't mean that as a gender stereotype, but I think there is a correlation between combat motivation and their prior education and experience coming to the college and there is a correlation also with gender there — I think we want to tap that enthusiasm and that desire to serve, whether it happens to be combat-oriented or otherwise.

The kinds of security threats, the kinds of national interests that you are exploring are just as likely to be served and served well by those who are not prepared to mount a bayonet charge as those who are. I think we can use all these young people and I think there is tremendous potential amongst them.

Ms. Boulden: I echo David's remarks and also note that I have been at RMC less than a year, so I am at a bit of a disadvantage in terms of commenting on that.

Senator Banks: But all the more objective.

Ms. Boulden: I agree with David. I think that it varies, but that everybody I have come across is committed to the idea of being part of something that is bigger than themselves, and remarkably so. It is one of the things I have really found interesting, happily so, on coming to RMC; that sense both of community and of commitment.

Senator Day: Another question on this team approach, from a point of view of monitoring and learning lessons, are you set up to take a look at Canada's stated intention to create a provincial reconstruction team, I think it is referred to, in Afghanistan? That seems to be fitting into what we have been talking about and it will be important because this is the first time we have done something like this, to monitor this.

Ms. Boulden: I agree. They are a model that I think will be important for a lot of other operations. Afghanistan is probably one of the most difficult places you could be in to test it. However,

CMR. Nous tenons des ateliers et aussi des cours en groupes plus nombreux. Je dirais que, d'après les réponses que me donnent ces cadets de première année, on est généralement enthousiaste à l'idée de servir le public, mais aussi incertain devant l'idée de consacrer de nombreuses années aux forces armées.

Au fur et à mesure qu'ils en apprennent sur les forces armées, certains sont plus enthousiastes et d'autres moins. Toutefois, l'idée de servir une grande cause, cet idéal d'altruisme semble presque universel. À tout le moins, ce l'est dans la mesure où ces étudiants sont prêts à décrire leurs motivations personnelles à quelqu'un portant l'uniforme devant toute la classe ou dans le cadre d'un séminaire.

J'aimerais que nous sachions capturer plus efficacement cet enthousiasme pour la fonction publique, que cela comprenne ou non le combat armé. Il se peut qu'il nous faille très peu de gens qui soient prêts, à 18 ans, à prendre les armes pour leur pays. Nous avons certainement besoin d'eux. Toutefois, chez les jeunes cadettes, plus sensibles et réfléchies — sans vouloir faire de stéréotypes sexistes, j'estime qu'il y a une corrélation entre la motivation pour le combat et l'expérience et les études préalables à l'arrivée au collège ainsi qu'avec le sexe —, il faudrait canaliser cet enthousiasme et ce désir de servir le pays, que ce soit au combat ou autrement.

Les menaces à la sécurité, les intérêts nationaux, ces questions que vous explorez exigeront la contribution de tous, qu'ils soient prêts à prendre les armes ou non. J'estime que nous avons besoin de tous ces jeunes et qu'ils constituent un potentiel énorme.

Mme Boulden : J'abonde dans le même sens que David, mais je suis au CMR depuis moins d'un an et je suis moins en mesure de répondre à votre question.

Le sénateur Banks : Mais d'autant plus objective.

Mme Boulden : Je suis d'accord avec David. Je crois que cela varie, mais tous ceux que j'ai rencontrés sont vraiment acquis à l'idée de faire partie d'un projet collectif d'une grande envergure, et cet engagement est vraiment remarquable. C'est l'un des aspects que j'ai trouvé vraiment intéressant lorsque je suis arrivée au Collège militaire royal; ce sentiment d'appartenance à une communauté et ce sens de l'engagement.

Le sénateur Day : Une autre question concernant cette approche collective, pour ce qui est de surveiller comment se font les choses et de s'inspirer de ces expériences, êtes-vous en mesure d'examiner l'intention déclarée du Canada de créer une équipe provinciale de reconstruction, comme je crois qu'on l'a désignée, en Afghanistan? Cela me semble correspondre à ce dont nous avons parlé et ce sera un projet important puisqu'il s'agira de la première fois que nous prenons une telle initiative, que nous surveillons ce genre de situation.

Mme Boulden : Je suis d'accord. Je crois qu'il s'agit d'un modèle qui sera important pour bien d'autres opérations. L'Afghanistan est probablement l'un des endroits les plus

it does fit into this broader framework that we have been discussing, absolutely.

One of our colleagues is already there now, David was just saying, as part of that process. Maybe he could speak more specifically to that.

LCol. Last: Dr. Sean Maloney is currently in Kabul and going north to look at several of the provincial reconstruction team, PRT, models. Dr. Michael Hennessy, one of my RMC colleagues, is researching the idea from an historical angle. I can send you a copy of a chapter in a forthcoming book about the evolution of special operations that deals specifically with lessons of the PRT experience in Afghanistan.

Senator Day: That would be very helpful if you could send it to the clerk. Thank you very much.

The Chairman: Dr. Bouden and Colonel Last, we appreciate your time here very much. You have been of great assistance to the committee. You can see by the number of questions and the interest in your testimony that the committee has found what you have had to say very useful.

Our next witness is Major-General Andrew Leslie. He has had a distinguished career in the military. He started his career in the reserves in 1977. In 1981, he transferred to the Regular Forces. He has served in several important positions, including Commander of First Canadian Mechanized Brigade and Commander Land Forces Central Area. I am not sure if I got that right, but you will fix me up if I did not.

Recently, he held the responsibility of Commander Task Force Kabul and Deputy Commander of the International Security Assistance Force, ISAF, in Afghanistan for a six-month period. Upon his return, he served as Assistant Chief of Land Staff in Ottawa. He is currently doing a Ph.D. at RMC.

Welcome to the committee, General. We are very happy to have you here. We are anxious to have you talk about your personal experiences and to receive your advice to the committee in our professional capacity. We understand you have a short statement. The floor is yours.

Major-General Andrew Leslie, Canadian Forces: First and foremost, I would like to congratulate you on the excellence of the work you are doing, and bringing to the fore in public fora a very timely debate about the future of the Canadian Forces.

You have asked me to speak about my experiences as a field commander and how they reflect on the future of the Canadian Forces. I submit, with your approval, the best way to do that, in about ten seconds, is to open myself up to your questions. I am more than pleased and, indeed, honoured to share my experiences in and of Afghanistan with you. However, as I am sure you appreciate, there are limits to the extent that I can address the

difficultes pour mettre un tel projet à l'essai. Cependant, il correspond effectivement à ce cadre plus général dont nous avons discuté, cela ne fait aucun doute.

L'un de nos collègues est déjà là, comme vient de le dire David, dans le cadre de ce processus. Il pourra peut-être fournir plus de précisions à ce sujet.

Le lcol Last : M. Sean Maloney se trouve à l'heure actuelle à Kaboul et se rendra dans le nord pour examiner plusieurs des modèles d'équipes provinciales de reconstruction. M. Michael Hennessy, l'un de mes collègues au Collège militaire royal, fait des recherches sur cette question sous un angle historique. Je pourrai vous envoyer une copie d'un chapitre d'un livre qui sera bientôt publié sur l'évolution des opérations spéciales qui traite précisément des leçons tirées de l'expérience des équipes provinciales de reconstruction en Afghanistan.

Le sénateur Day : Ce document pourrait être très utile. Si vous voulez bien l'envoyer au greffier. Je vous remercie.

Le président : Madame Bouden et colonel Last, nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir nous parler. Vous avez été d'une grande aide à notre comité. Vous pouvez constater par le nombre de questions et l'intérêt qu'a suscité votre témoignage que le comité a trouvé vos propos très utiles.

Notre témoin suivant est le major-général Andrew Leslie. Il a eu une carrière remarquable dans les forces armées. Il a débuté sa carrière dans les réserves en 1977. En 1981, il a été transféré aux forces régulières. Il a occupé plusieurs postes importants, y compris commandant de la Première Brigade canadienne mécanisée et commandant du Secteur du centre de la Force terrestre. Je ne suis pas sûr si j'ai bien cité ces titres mais vous me corrigerez s'il y a lieu.

Récemment, il a assuré le commandement de la Force opérationnelle à Kaboul et a été commandant adjoint de la Force internationale d'assistance à la sécurité, ou ISAF, en Afghanistan pendant une période de six mois. À son retour, il a agi à titre de chef d'état-major adjoint de l'Armée de terre à Ottawa. Il est en train de faire un doctorat au CMR.

Bienvenue au comité, général. Nous sommes très heureux de vous accueillir ici. Nous avons hâte de vous entendre parler de vos expériences personnelles et de recevoir les conseils que vous pourrez donner au comité compte tenu de votre expérience. Je crois que vous avez une courte allocution à faire. Je vous cède la parole.

Le major-général Andrew Leslie, Forces canadiennes : Je tiens d'abord à vous féliciter de votre excellent travail et d'avoir lancé un débat public très opportun sur l'avenir des Forces canadiennes.

Vous m'avez demandé de parler de mes expériences à titre de commandant d'unité et des conclusions que l'on peut en tirer pour l'avenir des Forces canadiennes. Je proposerais, avec votre approbation, que la meilleure façon de le faire en 10 secondes environ est de répondre à vos questions. Je suis très heureux et en fait honoré de partager avec vous mes expériences en Afghanistan et de l'Afghanistan. Cependant, je suis sûr que vous comprendrez

broad topics of the future of the Canadian Forces, but I am certainly willing to explore those limits with you. There is still lots I can talk about in the context of Afghanistan.

[Translation]

If you have any questions in French, I would be pleased to answer in the language of Molière.

[English]

Sir, that concludes my statement. I am certainly available and at your discretion.

The Chairman: General, if I could only get members of the committee to ask questions that briefly, we would have a hell of a committee here!

Senator Banks, you have the floor.

Senator Banks: Admonition heard, Mr. Chair. I am afraid, however, I cannot be as brief as the General. I had mentioned to the General before that I had the pleasure of being present when there was a change of command when he was the Brigade Commander and I remembered his words then which were inspiring. We are delighted to have you with us, General.

We cannot deal very much with the future, let alone the present, unless we understand clearly the past. I think that is a lesson that has been said much better by others, but if we do not know what went on before, we are going to be hard-pressed to determine what should happen in the future.

You are one of the few people that we will have the opportunity of speaking to and of hearing from who have had direct hands-on experience and are able to speak to us from the standpoint of hard experience, hard learned experience. You can also speak from the standpoint of complete professional capability which you have demonstrated to the great pride of our country and, may I say, to the men and women who served under you who had, as I am sure you have heard, the highest regard and highest possible esteem for you.

We have heard from others, and we heard at the time and we have heard in reports, in articles in magazines and books after the fact, that with respect to the resources that you had at your disposal, traded off or compared against the orders, mandate, and terms of engagement, and the job that you and your men and women were given to do, that there was some disconnect. There was disconnect between what ought to have been on the left-hand side of the paper with respect to resources checked off against the right-hand side of the paper.

I will stop there because that is where the question should start.

In your professional judgment, as a country, were there things we could have done better to make sure that the men and women who were under your command and your direction could have done an even better job, if that is possible, than the sterling one you did? I might parenthetically point out in that question that

que je ne pourrai traiter que de façon limitée les vastes questions qui se rattachent à l'avenir des Forces canadiennes, mais je suis tout à fait disposé à étudier ces limites avec vous. Il n'en demeure pas moins qu'il y a beaucoup de choses dont je peux vous parler dans le contexte de l'Afghanistan.

[Français]

Si vous avez des questions en français, je serai ravi de vous répondre dans la langue de Molière.

[Traduction]

C'était là ma déclaration. Je suis bien sûr à votre disposition.

Le président : Général, si seulement je pouvais convaincre les membres du comité de poser des questions aussi brèves, nous aurions un comité du tonnerre!

Sénateur Banks, vous avez la parole.

Le sénateur Banks : Le message a été compris, monsieur le président. Je pense toutefois qu'il me sera impossible d'être aussi bref que le général. J'ai déjà mentionné au général que j'ai eu le plaisir d'être là au moment du changement de commandement lorsqu'il était commandant de la brigade et je me souviens des paroles qu'il a prononcées à l'époque et qui ont été inspirantes. Nous sommes ravis de vous accueillir, général.

Il est difficile de nous occuper de l'avenir, encore moins du présent, à moins de comprendre clairement le passé. Je crois que c'est une maxime qui a été exprimée de façon beaucoup plus éloquente par d'autres, mais si nous ignorons de quoi est fait le passé, nous aurons énormément de difficulté à déterminer de quoi sera fait l'avenir.

Vous êtes l'une des rares personnes avec qui nous aurons l'occasion de nous entretenir, qui possède une expérience pratique et directe et qui sera en mesure de nous parler en fonction d'une expérience durement acquise. Vous pourrez également nous présenter votre perspective professionnelle, compte tenu des vastes compétences dont vous avez fait preuve pour la plus grande fierté de notre pays et je dirais même des hommes et des femmes que vous avez encadrés et qui vous tiennent, comme vous le savez sans doute, en très haute estime.

Nous avons appris par d'autres personnes, et à la lecture de rapports, d'articles de magazines et de livres après coup, qu'en ce qui concerne les ressources dont vous disposiez, compte tenu des ordres, du mandat et des conditions d'engagement, et du travail que vous ainsi que les hommes et les femmes sous vos ordres se sont vu confier, il y avait un certain décalage. Il y avait un certain décalage entre les ressources qui vous ont été fournies et celles dont vous aviez réellement besoin pour accomplir votre mission.

J'arrêterai ici parce que c'est ici que commence ma question.

À votre avis, en tant que militaire de carrière, y a-t-il des mesures que notre pays aurait dû prendre pour s'assurer que les hommes et les femmes qui étaient sous votre commandement et sous vos ordres auraient pu faire un meilleur travail, si cela est possible, que l'excellent travail que vous avez fait? J'ajouterai en

you and your people were regarded by the senior commanders there as the best people on the ground, and they said so which is something of which we are all very proud.

However, we have heard reports that it could have been easier and more efficient than it turned out to be. What, in your professional judgment, is the truth of that?

MGen. Leslie: Senator, if I may very briefly go back in history and at the risk of opening up an old wound, refer us all back to Somalia in which a variety of incidents, crises, command-and-control issues, architectural problems, and training issues arose.

As you know, I have been on several international missions as have a large portion of the soldiers of the Army and, indeed, of the Air Force and the Navy. We have learned the lessons of Somalia. I am not saying we are perfect by any stretch of the imagination, but not on our watch, not again.

Somalia gave us, if you would, our watershed in terms of a crisis of competence. That is the background. I and my senior command team went through pretty carefully all the lessons learnt and some of the excellent investigative work, the forensic work, if you would, on some of the contributing factors to that mission.

I guess the simplest way — and you will forgive me if I go on at some length and, obviously, shut me down if it gets boring — is to describe the process that we went through to get ourselves ready to go in terms of the mechanics.

Obviously, it is the Government of Canada who decides where to send their soldiers, sailors or airmen. We do not play a role in that, nor should we. From the outset, from DND's perspective, I was involved in crafting the instruments, if you would, which gave us the legal writ to go overseas and do that which we had to do.

In the past, the operations orders, the desired objectives, the end state, the Government of Canada objectives were not clearly defined. That is not the case for the mission in Afghanistan. This did not arise out of the blue. A whole bunch of really smart people spent a great deal of time and effort coming up with those instruments, not only within DND, but within PMO, PCO, Treasury Board, DFAIT, CIDA and the list goes on.

We actually had some remarkably coherent guidance that was not issued in isolation. It was bottom-up and top-down and it sort of met in between. It all started with a strategic reconnaissance where they sent the designated command team of which I was the team leader — the officer who we thought was going to command Kabul multinational Brigade, representatives from CIDA,

passant que vous-même ainsi que les militaires sous vos ordres étiez considérés par les commandants supérieurs là-bas comme les meilleurs militaires sur le terrain, et c'est ce qu'ils disent et c'est ce dont nous sommes tous très fiers.

Cependant, nous avons entendu dire que ce travail aurait pu être plus facile et plus efficace. À votre avis, ces propos sont-ils fondés?

Le mgen Leslie : Sénateur, si vous me permettez très brièvement de revenir en arrière au risque de rouvrir d'anciennes blessures, je vous parlerai de la mission en Somalie au cours de laquelle il s'est produit plusieurs incidents, diverses crises, des problèmes de commandement et de contrôle, des problèmes structurels et des problèmes au niveau de l'entraînement.

Comme vous le savez, j'ai participé à plusieurs missions internationales tout comme une grande proportion des militaires de l'armée, et aussi de la force aérienne et de la marine. Nous avons tiré des leçons de l'expérience en Somalie. Je ne veux pas dire que les choses sont maintenant parfaites, loin de là, mais nous verrons à ce qu'une telle situation ne se reproduise plus jamais.

La Somalie et la crise qu'elle a suscitée en matière de compétence a marqué pour nous un tournant, si je puis dire. C'est là le contexte. Moi-même ainsi que mon équipe de commandants supérieurs avons soigneusement étudié toutes les leçons tirées de cette expérience de même que certains des excellents travaux d'enquête qui ont été effectués au sujet de certains des facteurs déterminants de cette mission.

Je suppose que la façon la plus simple — et vous me pardonnerez si je m'étends sur le sujet et vous pourrez évidemment m'arrêter si je vous ennuie — consiste à décrire le processus que nous avons suivi pour nous préparer sur le plan pratique.

De toute évidence, c'est le gouvernement du Canada qui décide où il enverra ses soldats, ses marins ou ses aviateurs. Nous n'avons pas de rôle à jouer dans cette décision et ne devrions pas en avoir un. Dès le départ, le MDN m'a confié la préparation des instruments, si je puis dire, qui nous autoriseraient à nous rendre outre-mer et à accomplir la mission qui nous avait été confiée.

Par le passé, les ordres d'opérations, les objectifs visés, l'état final, les objectifs du gouvernement du Canada n'étaient pas clairement définis. Ce n'est pas le cas en ce qui concerne la mission en Afghanistan. Cette mission n'était pas complètement inattendue ni improvisée. Tout un groupe de personnes vraiment intelligentes ont consacré beaucoup de temps et d'efforts à la préparation de ces instruments, non seulement au MDN, mais aussi au bureau du premier ministre, au BCP, au Conseil du Trésor, au ministère des Affaires étrangères, à l'ACDI et la liste continue.

Nous avons en fait reçu des instructions remarquablement cohérentes qui n'ont pas été diffusées de manière isolée. Cette communication s'est faite de bas en haut et de haut en bas et a visé aussi les paliers intermédiaires. Tout a commencé par une reconnaissance stratégique, c'est-à-dire l'envoi en Afghanistan au mois de mars d'une équipe de commandement désignée dont

representatives from DFAIT, the Battalion Commander, the Service Support Commander — over to Afghanistan in March. The team was to check on the feasibility and what we thought we, as a professional military force, would need in terms of assets, structure, organization concepts and the rest.

We then came up with an estimate, a concept of operations and some deficiencies, things that we think we needed either in terms of the number of soldiers or technological capabilities. We got them all.

A variety of technologies were introduced into service very quickly, ranging from G3 night-vision equipment, to more flag fest, uniforms, unmanned tactical aerial vehicles, little wee spy planes, unattended ground sensors, radars, detecting incoming rocket fire which thank goodness we had, and extended range ammunition for the light guns. I cannot remember the total of your tax dollars that went in terms of new equipments and technologies, but it was well in excess of \$100 million. That was pushed through the system in a matter of weeks and months.

Vis-à-vis the training, I was the officer responsible for training that organization. I was the Commander of Land Forces Central Area which the Senator referred to. If the training went well, I do not take any credit for it. That is because I have a whole bunch of really smart colonels, lieutenant-colonels, majors, captains and chief warrant officers working for me.

We focused on war fighting because, based on our original estimate when we did our first reconnaissance to Afghanistan in March of 2003, if the situation had become thoroughly unpleasant — and it was on a knife edge — then the greatest concern was not necessarily the terrorist, be it Al-Qaeda or Taliban, but trying to resolve the various political issues of the war lords, some of whom are members of President Karzai's cabinet, using overwhelming force.

When we got to Kabul, for example, there were over 300 heavy weapons in and around Kabul — rocket launchers, and tanks, some of them owned individually. All those had been policed up and put in contaminaries, I am glad to say, but it gives you some idea of the absolute chaos which faced not only President Karzai, but indeed the Canadian contribution to ISAF.

I hope I have described to your satisfaction, the instruments, if you would, that provided us the foundation to figure out what it is we were supposed to do and how we were supposed to get it done.

j'étais à la tête et qui se composait de l'officier censé commander la brigade multinationale de Kaboul, de représentants de l'ACDI, de représentants du ministère des Affaires étrangères, du commandant de bataillon, du commandant du service de soutien. L'équipe devait vérifier la faisabilité et ce dont nous aurions besoin en tant que force militaire professionnelle pour ce qui est des biens, de la structure, des notions d'organisation et ainsi de suite.

Nous avons alors établi un devis, un concept d'opération et déterminé certaines particularités, les ressources dont nous pensions avoir besoin en ce qui concerne le nombre de soldats ou les capacités technologiques. Nous avons obtenu tout ce que nous avons demandé.

On a très rapidement intégré diverses technologies au service, depuis l'équipement de vision de nuit G3, un plus grand nombre de vestes de protection contre les balles anti-aériennes, des uniformes, des véhicules aériens téléguidés tactiques, de tout petits avions espions, des capteurs au sol non surveillés, des radars, pour détecter les tirs de roquettes, et nous en sommes reconnaissants, des munitions à portée accrue pour les canons légers. Je ne me rappelle pas à combien s'élève en tout le montant de l'argent du contribuable qui a permis d'acheter de nouveaux équipements et de nouvelles technologies, mais il était nettement supérieur à 100 millions de dollars. C'est donc ce que nous avons réussi à obtenir en quelques semaines et en quelques mois.

En ce qui concerne l'entraînement, j'étais l'officier responsable de l'entraînement pour cette organisation. J'étais le commandant du Secteur du centre de la Force terrestre dont a parlé le sénateur. Si l'entraînement s'est bien passé, je ne m'en attribue absolument pas le mérite. C'est parce que j'avais tout un groupe de colonels, de lieutenants-colonels, de majors, de capitaines et d'adjudants-chefs vraiment intelligents qui travaillaient pour moi.

Nous avons mis l'accent sur l'entraînement de combat parce que d'après notre première évaluation, lorsque nous avons fait notre première mission de reconnaissance en Afghanistan en mars 2003, si la situation était devenue entièrement déplaisante — et elle s'apprêtait à l'être — alors notre plus grande préoccupation n'était pas nécessairement les terroristes, qu'il s'agisse d'al-Qaïda ou des talibans, mais de tâcher de régler les divers problèmes politiques des seigneurs de guerre, dont certains font partie du Cabinet du président Karzai, en utilisant une force écrasante.

Lorsque nous sommes arrivés à Kaboul, par exemple, il y avait plus de 300 armes lourdes à Kaboul et aux alentours — des lance-roquettes, et des tanks, certains d'entre eux appartenant à des particuliers. Nous les avons tous rassemblés dans une enceinte de confinement, je suis heureux de le dire, mais cela vous donne une petite idée du chaos absolu auquel faisaient face non seulement le président Karzai, mais en fait le contingent canadien qui a contribué à la mission de l'ISAF.

J'espère que j'ai décrit de façon satisfaisante les instruments, si je puis dire, qui nous ont permis de déterminer ce que nous étions censés faire et comment nous étions censés le faire.

As I said, I have been on a lot of missions and this was the most coherent with the clearest guidance I have ever seen. I have absolutely no criticism of that. I am not trying to fluff you either. If I had criticism, I have known you a little while, I would tell you. I think it was pretty damn good.

The training lasted about three months. What it entailed was taking close to 4,000 soldiers to Wainright and putting them through their paces in a large live-fire brigade-level training activity, the first for many years for the Canadian Army. It was focused, as I mentioned, on combat because of the uncertainty of the various political factions inside Kabul.

It was very expensive, about \$40 million, all told. I guess the saving grace, in terms of efficiency if you are looking for that sort of thing, is we trained two of the battle groups that were launched within a couple of months of each other from Central Area; one to go to Bosnia and the other to go to Afghanistan.

If we had to do it again, some people feel that we should have spent more time doing peace support type of training, in other words, not necessarily the combat training to the intensity that we did. They are more than entitled to their opinion. If I had to do it again, I would not change much. There is minor tinkering around the edges that we would work on.

I believe the soldiers were well trained. We could always use more time. I believe deep down that we are 100-per-cent ready to go, especially if we know that there is more time available. However, I honestly believe the soldiers who went overseas were well trained. There was the occasional one or two of the augmentees who joined the force very late or as a result of casualties, replaced those who had to be sent home in one shape or another. Maybe their training could have been more coherent, more focused. However, that is not necessarily a systemic issue. It is the ones and twos.

With regard to the rules of engagement, they were remarkably robust. Essentially, they allowed me to use my judgment on when I could use lethal force to accomplish the mission, which is a fairly broad parameter, a lot of responsibility. Quite frankly, that is the way it has got to be. I was actually pretty happy with the rules of remarkably robust engagement.

With regard to equipments, most of the equipment we had, at the expense of the rest of the army, was first rate. Let me try and elaborate on that. Because it was such a big mission and because the risks were so high, we essentially had to go around to the rest of the army's assets and get a significant percentage of the army's equipment, the top-of-the-line stuff, to take with us. That, of course, had an impact on the soldiers back in Canada because the vast majority of the really top-line equipment went overseas, and also the new stuff was all overseas.

Comme je l'ai dit, j'ai participé à de nombreuses missions et celle-ci était la plus cohérente que j'ai jamais connue et celle dont l'orientation était la plus claire. Je n'ai absolument aucune critique à faire à cet égard. Je n'essaie pas non plus de vous raconter des histoires. Si j'avais des critiques à formuler, comme je vous connais depuis un certain temps, je vous en aurais fait part. Je considère que c'était une vraiment bonne mission.

L'entraînement a duré environ trois mois. Près de 4 000 soldats ont été réunis à Wainright pour y subir un entraînement de tir réel d'opérations de brigade, le premier entraînement de ce genre depuis de nombreuses années pour l'armée canadienne. Comme je l'ai indiqué, cet entraînement était axé sur le combat en raison de l'incertitude créée par la présence de diverses factions politiques à Kaboul.

Cet entraînement a été très coûteux. Il s'est élevé en tout à environ 40 millions de dollars. Mais l'avantage, je suppose, pour ceux que l'efficacité intéresse, c'est que grâce à ce montant nous avons pu entraîner deux des groupements tactiques qui ont été dépêchés en quelques mois l'un de l'autre à partir du secteur du centre; l'un est allé en Bosnie et l'autre est allé en Afghanistan.

Si c'était à refaire, certains considèrent que nous aurions dû consacrer plus de temps à l'entraînement axé sur le soutien de la paix plutôt que sur une instruction au combat aussi intense que celle que nous avons assurée. Ils ont tout à fait droit à leur opinion. Si c'était à refaire, je ne changerais pas grand-chose. Il y a de légères modifications que nous pourrions apporter.

Je crois que les soldats ont reçu un bon entraînement. Il est toujours préférable d'avoir plus de temps. Je suis profondément convaincu que nous sommes tout à fait prêts pour notre mission, surtout si nous savons que nous disposons de plus de temps. Cependant, je crois honnêtement que les soldats qui sont allés outre-mer étaient bien formés. Il y a eu à l'occasion un ou deux renforts qui se sont joints à la force assez tard ou pour remplacer les militaires qui ont dû être renvoyés chez eux par suite de blessures, entre autres. Leur entraînement aurait peut-être pu être plus cohérent, plus ciblé. Il ne s'agit toutefois pas forcément d'un problème systémique. C'est un problème attribuable au renfort occasionnel.

En ce qui concerne les règles d'engagement, elles étaient remarquablement solides. Essentiellement, elles m'ont permis de déterminer si je pouvais utiliser une force mortelle pour accomplir la mission, ce qui constitue un paramètre assez vaste, une énorme responsabilité. Mais il faut que ce soit ainsi. J'étais en fait très satisfait que les règles d'engagement soient remarquablement solides.

En ce qui concerne les équipements, la plupart de l'équipement dont nous disposions, aux dépens du reste de l'armée, était d'excellente qualité. Je vais essayer de vous donner plus de précisions à ce sujet. Étant donné qu'il s'agissait d'une mission d'une telle envergure qui présentait des risques très élevés, nous avons dû nous munir du meilleur équipement que possédait l'armée et cela a bien entendu eu des répercussions sur les soldats qui sont restés au Canada parce que la grande majorité de l'équipement vraiment haut de gamme a été envoyé outre-mer de même que tout le nouvel équipement.

Have I addressed the three broad themes that you were after?

Senator Banks: You certainly have. I thank you for that.

We can assume that the stories that we heard about the scrounged stuff from other people over there, other than from our own resources of which there are many stories, are small, anecdotal and incidental. Generally, you were happy with the materiel that you went there with?

MGen. Leslie: Yes, sir. Now, it depends on your perspective as a Task Force Commander and Deputy Commander of ISAF. As a Task Force Commander, I was looking after the entirety of the 2,300 Canadians both in Kabul and elsewhere and as the Deputy Commander of ISAF, I looked after the other 33 contingents.

We, as an army, are amazingly good at scrounging. Soldiers will always try and get the best for their team-mate, their section, their platoon, their company, call it what you will. I am trying to think of a specific example. If you could help me out here by giving one, maybe I could try and either explain it or articulate it with more definition.

Senator Banks: I cannot remember the detail. I think it had to do with some communications stuff, that there was a deficiency and we had to borrow stuff from the Americans.

While you are at that, the last part of my question is: Tell me about getting there.

MGen. Leslie: If I could go back to communications first, when we arrived, Brigadier-General Peter Devlin was the Brigade Commander. He brought the entirety of his headquarters and signals squadron with him. As we are supposed to do, we brought formed teams, people who had worked together for years and, quite frankly, people that the force Sergeant-Major, a superb soldier called Chief Warrant Officer E.J. Gapp and I had hand-picked to take part in this mission.

On arrival, it was realized that the people who had been there before us had not established a communications architecture with the numerous battalions and companies that made up ISAF, once again, 33 nations in my time. The decision was made to push out Canadian communications equipment to them at just about every level. We then had to go back essentially, simplistically to picking up the phone, saying, "Hey, we need more stuff over here." Within a matter of days, it arrived. We also installed a variety of civilian communications structures in and around Kabul that had a dual purpose.

Senator Banks: Getting there.

Ai-je abordé les trois grands thèmes auxquels vous vous intéressez?

Le sénateur Banks : Tout à fait et je tiens à vous en remercier.

Nous pouvons partir du principe que les histoires que nous avons entendues à propos de l'équipement qu'on a essayé d'emprunter d'autres personnes, autres que nos propres ressources à propos desquelles il existe de nombreuses histoires, sont anecdotiques et sans importance. En règle générale, vous étiez satisfaits du matériel dont vous disposiez là-bas?

Le mgen Leslie : Oui, monsieur. En fait cela dépend de votre point de vue en tant que commandant de l'équipe d'intervention et commandant adjoint de l'ISAF. En tant que commandant de la force d'intervention, je m'occupais de la totalité des 2 300 Canadiens qui se trouvaient à Kaboul et ailleurs et en tant que commandant adjoint de l'ISAF, je m'occupais des 33 autres contingents.

Pour ce qui est d'emprunter de l'équipement, l'armée se débrouille extrêmement bien. Les soldats sont toujours en train d'essayer d'obtenir ce qu'il y a de mieux pour leurs camarades, leur section, leur peloton, leur compagnie, ainsi de suite. J'essaie de songer à un exemple précis. Si vous pouviez m'aider à m'en donnant un, je pourrais peut-être tâcher de vous expliquer un peu mieux la situation.

Le sénateur Banks : Je ne me souviens pas des détails. Je crois que cela concernait du matériel de communication qui n'était pas suffisant et nous avons dû en emprunter des Américains.

J'aimerais aussi que vous répondiez à la dernière partie de ma question qui est la suivante : racontez-moi comment cela s'est passé lorsque vous êtes arrivés là-bas.

Le mgen Leslie : Si je pouvais aborder d'abord la question des communications, lorsque nous sommes arrivés, le brigadier-général Peter Devlin était le commandant de la brigade. Il avait amené avec lui la totalité de son état-major et son escadron chargé des transmissions. Comme nous étions censés le faire, nous avions amené des équipes formées, des gens qui avaient travaillé ensemble depuis des années et je dois l'avouer, des militaires que le sergent-major de la force, un remarquable soldat, l'adjudant-chef E. J. Gapp et moi-même avions triés sur le volet pour cette mission.

Une fois arrivés, on a constaté que les militaires qui avaient été là avant nous n'avaient pas établi d'architecture de communications avec les nombreux bataillons et compagnies qui composaient l'ISAF, c'est-à-dire 33 pays à l'époque où j'étais là. On a alors décidé de les doter d'équipement canadien de communications à pratiquement tous les niveaux. Nous avons alors dû essentiellement et assez simplement prendre le téléphone et dire : « Écoutez, nous avons besoin d'équipement supplémentaire ici. » L'équipement est arrivé en quelques jours. Nous avons aussi installé diverses structures de communications civiles à Kaboul et aux alentours qui avaient un double usage.

Le sénateur Banks : Comment vous êtes-vous rendus là-bas.

MGen. Leslie: Getting there, it was just like the movie; plane, train, ship, plane again and then eventually, rumbling through the streets of Kabul.

The two shiploads of equipment followed by, I believe, a third were sent from Canada to Turkey. Then, the equipment was flown from Turkey to Kabul. Kabul is at 6,000 feet. I know certain members of the committee have been there so they know it. There is only one way in and one way out, especially in a hostile environment. Everything that arrived for ISAF, not only for the Canadians, but for all the rest, had to be flown in. There are several exceptions to that, but in the main, that is the truth.

The aircrafts that were used ranged from charter to Hercules to everything in between by all the contingents. The maximum capacity of Kabul International Airport which, as the Deputy Commander, ISAF, I had total oversight in running, about 550 minutes a day throughout the year, was 55 flights, so you get a ten-minute slot, at any one time. There would be 15 or 20 charters on the ground, unloading or loading, with very tight time-lines.

When we first arrived, there was a high threat of surface-to-air missile attacks. The tactical aircraft, carrying our single most precious commodity which is our soldiers, would sort of wiggle through the mountains and slam down on the runway; very exciting. You get a really good appreciation for the skill-sets of some of our pilots.

Does that answer?

Senator Banks: Yes. Overall, we would be able to take from you the impression that with respect to that mission in particular, there were no significant deficiencies in respect of your materiel.

MGen. Leslie: No.

Senator Munson: Thank you very much for getting us out of Kabul safely, on behalf of the former Prime Minister. It was quite a ride both in and out of Kabul that particular day.

Based on your experiences, I am curious. When I went overseas as a reporter and covered a few war zones, the Canadian military was well thought of. Then, I came back after ten years and there was Somalia as you talked about.

How would you define the Canadian soldier in today's world, post September 11, his or her work and, based on your experience, how can we make that soldier much better, equipped and/or otherwise?

MGen. Leslie: I believe that our reputation has to be re-earned. Tragically, in sometimes extraordinarily complicated and dangerous circumstances, the cost of re-earning them has to be paid at times in blood. You cannot rest on your laurels.

Le mgén Leslie : Nous nous y sommes rendus par avion, train, navire, avion à nouveau et enfin nous avons utilisé des véhicules automobiles pour circuler dans les rues de Kaboul.

Deux cargaisons d'équipement ont suivi et un tiers a été envoyé du Canada à la Turquie. Ensuite, l'équipement a été acheminé par avion de la Turquie à Kaboul. Kaboul se trouve à 6 000 pieds d'altitude. Je sais que certains membres du comité y sont allés donc ils sont au courant. Il n'y a qu'une façon d'y entrer et qu'une façon d'en sortir, surtout dans un environnement hostile. Tout l'équipement destiné à l'ISAF, non seulement pour les Canadiens mais pour tous les autres contingents, a dû être acheminé par avion. Il y a eu plusieurs exceptions mais en général, c'est la façon dont les choses se sont faites.

Les aéronefs qui ont été utilisés étaient entre autres des avions affrétés, des Hercules et toute la gamme intermédiaire d'aéronefs utilisés par l'ensemble des contingents. La capacité maximale à l'aéroport international de Kaboul dont, à titre de commandant adjoint de l'ISAF, je surveillais entièrement l'administration, environ 550 minutes par jour tout au long de l'année, était de 55 vols. Il s'agissait donc de créneaux de 10 minutes. Il y avait 15 ou 20 avions nolisés au sol, en train de décharger ou de charger, disposant de délais très serrés.

Lorsque nous sommes arrivés la première fois, il y avait un risque élevé d'attaques de missiles sol-air. L'avion tactique qui transportait notre bien le plus précieux, c'est-à-dire nos soldats, se faufilait plus ou moins entre les montagnes et atterrissait brutalement sur la piste; c'était très excitant. On apprend vraiment à bien apprécier le talent de certains de nos pilotes.

Est-ce que cela répond à votre question?

Le sénateur Banks : Oui. Dans l'ensemble, d'après ce que vous nous avez dit, nous avons l'impression qu'en ce qui concerne cette mission en particulier, il n'y avait pas de lacunes importantes en ce qui concerne votre matériel.

Le mgén Leslie : Non.

Le sénateur Munson : Je tiens à vous remercier de nous avoir permis de sortir de Kaboul en toute sécurité, au nom de l'ancien premier ministre. L'arrivée à Kaboul et le départ ce jour-là ont été assez mouvementés.

Après vous avoir écouté raconter vos expériences, il y a une chose qui m'intrigue. Lorsque je suis allé outre-mer en tant que journaliste dans certaines zones de guerre, les soldats canadiens avaient une bonne réputation. Je suis revenu ensuite après dix ans et c'était à l'époque de la Somalie dont vous avez parlé.

Comment définiriez-vous le soldat canadien aujourd'hui, après les événements du 11 septembre, son travail et, en fonction de votre expérience, comment pouvons-nous en faire un meilleur soldat, mieux équipé et ainsi de suite?

Le mgén Leslie : Je crois que nous devons rétablir notre réputation. Malheureusement, dans des circonstances parfois extrêmement compliquées et dangereuses, pour rétablir cette réputation il arrive parfois qu'il faille payer le prix du sang. On ne peut pas se reposer sur ses lauriers.

I believe that the missions that not only the soldiers in Kabul have done recently, but the airmen who supported them and the ships who did such good work in a variety of venues have gone a long way towards re-establishing any loss of credibility which we may have suffered over the last little while.

We have a reputation for being particularly good at whatever it is we are doing. If you will forgive me a segue, I do not think there is any one term which covers that delicate and complex blend of peacemaking, peacekeeping, directed operations, limited war fighting, humanitarian support and establishment of the rule of law. Whatever that word is, I suspect, actually I know because I interact with a significant number of very senior generals from other armed forces and a variety of ministers from other countries, we are held in high regard.

There are other nations who are held in equally high regard for this delicate blend which, at times, is not delicate at all. The British are very, very good at this as well.

Does that answer your question?

Senator Munson: It does. I understand there are some ground rules, but I hate ground rules. Based on your experience, do you have any personal views of where you see the armed forces going in the future in this new world of terrorism? We always talk about the armed forces being stretched thin, being asked to do this and being asked to do that. Yet, every time you are asked to do this or that, you get kudos of people who appreciate what you have done.

Looking down the road, I guess the question is: Have we been stretched too thin and how do we focus in this turbulent world?

MGen. Leslie: Sir, especially on my times overseas, many a day I have woken up and thanked God I was a Canadian.

We are a blessed nation. Like a large number of nations, we have internal issues, obviously, but I think we have something to contribute internationally. Based on the excellent work of the various academics who are trying to pound some knowledge into my head with limited degrees of success, I would argue that the three broad themes of our defence policy have remained remarkably consistent for arguably close to 50 years. Those themes are sovereignty, the defence of Canada and the United States and such expeditionary ventures as we may, from time to time, assume in cooperation with our allies and friends.

It is a changed world. The end of the Cold War and 9/11 really will serve historically as watersheds, pivotal moments in the evolution of not only a variety of defence structures, but indeed, a variety of systemic issues in which states structure themselves to either interact or to resolve their issues.

Je crois que les missions à Kaboul auxquelles ont participé récemment non seulement les soldats, mais les aviateurs qui les ont appuyés de même que les navires qui ont fait tellement du bon travail de toutes sortes, ont grandement contribué à rétablir la crédibilité que nous avons peut-être perdue au cours des dernières années.

Nous avons la réputation d'être particulièrement efficaces dans tout ce que nous faisons. Si vous me permettez de faire une transition, je ne crois pas qu'il y ait une expression qui englobe ce mélange délicat et complexe de rétablissement de la paix, soutien de la paix, opérations prescrites, combats restreints, aide humanitaire et établissement de la règle de droit. Quelle que soit l'expression utilisée, je soupçonne, en fait je sais, parce que j'ai des contacts avec un nombre important de généraux très haut gradés d'autres forces armées et divers ministres d'autres pays, qu'on nous tient en haute estime.

Il existe d'autres pays que l'on tient aussi en haute estime pour ce délicat mélange qui, parfois, n'est pas du tout délicat. Les Britanniques sont aussi extrêmement efficaces dans ce genre d'opération.

Cela répond-il à votre question?

Le sénateur Munson : Oui. Je comprends qu'il existe certaines règles fondamentales, mais je déteste les règles fondamentales. D'après votre expérience, avez-vous une opinion personnelle quant à l'orientation future des forces armées dans cette nouvelle ère du terrorisme? On ne cesse de dire que les forces armées sont sursollicitées. Pourtant, chaque fois qu'on vous demande de faire ceci ou de faire cela, ceux qui apprécient ce que vous avez fait ne tarissent pas d'éloges à votre endroit.

Si on se tourne vers l'avenir, je suppose que la question que l'on se pose est la suivante : Sommes-nous sursollicités et comment pouvons-nous cibler nos efforts dans ce monde de turbulence?

Le mgen Leslie : Je vous dirai que surtout lors de mes séjours à l'étranger, je me suis réveillé bien des fois en remerciant Dieu d'être Canadien.

Nous sommes un pays privilégié. Comme un grand nombre de pays, nous avons évidemment des problèmes internes, mais je crois que nous pouvons apporter une contribution à l'échelle internationale. D'après l'excellent travail effectué par divers universitaires qui essaient de m'inculquer certaines connaissances avec un succès limité, je dirais que les trois grands thèmes de notre politique de défense sont demeurés remarquablement cohérents depuis près d'une cinquantaine d'années. Il s'agit de la souveraineté, de la défense du Canada et des États-Unis et des opérations expéditionnaires que nous assumons de temps à autre en coopération avec nos alliés et amis.

Le monde a changé. La fin de la guerre froide et les attentats du 11 septembre ont vraiment marqué des tournants historiques, des moments cruciaux dans l'évolution non seulement de diverses structures de défense mais en fait de diverses questions systémiques en fonction desquelles les États se dotent de mécanismes pour travailler en coopération ou régler leurs problèmes.

If we are a blessed nation and we are particularly good at such limited expeditionary ventures as we may assume from time to time, I believe that it would be in all our interests if we were to do more of them. They would be carefully chosen obviously by the Government of Canada, while not losing sight of the fact that we have a responsibility obviously to defend our citizens and their interests and values here, but also overseas.

There is an argument to be made that we are going through almost a period of decolonization now, with the collapse of the Soviet empire and the ripple effects over the last 10 to 15 years. The current flashpoints are all those flashpoints which existed at the height of the Cold War, but of course, the various national aspirations have been muted, sort of bound up in the chains of the Cold War. All the crystal links are now broken.

There are many, many failed states out there wherein there are warlords who are willing to use whatever means, flawed religious interpretation of what is actually a very coherent and graceful, social program or social document first expressed in 610 A.D., to seek and acquire personal power. I think we can help in trying to address some of the issues over there because if we do not, those problems will impact on us here.

I guess the bottom line is I believe that the Prime Minister has said such which is why I am personally and professionally delighted to see the addition of 5,000 personnel for the Regular Force and 3,000 for The Reserves.

Senator Munson: With that, do you have any personal or professional views on how that 5,000 plus 3,000 should be used in those trouble spots in the world or at home?

MGen. Leslie: Let me draw you an analogy, if I may, senator, and that is Canada's initial contribution to Task Force Kabul which was, obviously, Kabul-centric.

The argument was that you could not abandon President Karzai and his senior leadership, and the international organizations which were desperately starting to do their good work — it has progressed a great deal since I was there — from Kabul. You had to focus on the heart and the brain, if you would, of a pan-Afghan vision by focusing a lot of assets inside Kabul.

Eventually, you have to take the idea of the rule of law elsewhere. You have to spread it. If I can draw now that national vision of Afghanistan and apply it to the larger context of some of the geopolitical considerations you are wrestling with, I guess what I am suggesting is a certain sense of balance. I suppose that the work that you, your colleagues and the Government of Canada at large are doing, will, in large part, decide where those 5,000 and 3,000 go.

Si nous sommes un pays privilégié et que nous sommes particulièrement efficaces dans le cadre d'opérations expéditionnaires limitées que nous pouvons assumer de temps à autre, je crois qu'il serait dans notre intérêt à tous de participer à un plus grand nombre d'opérations de ce genre. Elles seraient évidemment choisies avec soin par le gouvernement du Canada, sans perdre de vue le fait que nous avons évidemment la responsabilité de défendre nos citoyens de même que leurs intérêts et leurs valeurs ici mais aussi outre-mer.

Je dirais que nous traversons aujourd'hui pratiquement une période de décolonisation avec effondrement de l'empire soviétique et les répercussions que cela a entraînées au cours des dix à quinze dernières années. Les questions névralgiques actuelles sont toutes celles qui existaient en pleine guerre froide, mais bien entendu les diverses aspirations nationales avaient été étouffées à l'époque de la guerre froide. Désormais, tous ces liens fragiles ont été brisés.

Il existe un si grand nombre d'États non viables dirigés par des seigneurs de la guerre qui sont prêts à utiliser tous les moyens à leur disposition, une interprétation religieuse erronée de ce qui est en réalité un programme ou un document social très cohérent et élégant qui remonte à 610 ans après Jésus-Christ, pour chercher à obtenir le pouvoir à des fins personnelles. Je crois que nous pouvons contribuer à régler certains des problèmes qui existent là-bas parce qu'autrement ces problèmes auront des répercussions sur nous ici.

L'important, c'est que je crois que le premier ministre a dit, et j'en suis personnellement et professionnellement ravi, que le gouvernement compte augmenter de 5 000 l'effectif de la force régulière et de 3 000 celui des réserves.

Le sénateur Munson : Et avez-vous des vues personnelles ou professionnelles quant à la façon dont ces militaires devraient être déployés dans les points chauds du monde ou au pays?

Le mgen Leslie : Si vous me le permettez, monsieur le sénateur, j'aimerais faire une analogie avec la contribution initiale du Canada à la force déployée à Kaboul qui, fort naturellement, a concentré son action à Kaboul.

L'argument qui a alors été avancé est qu'il était impossible d'abandonner le président Karzai, ses principaux collaborateurs ainsi que les organismes internationaux qui commençaient de peine et misère à faire du bon travail à Kaboul, travail qui a beaucoup progressé depuis que j'y étais. Il s'agissait, si je peux m'exprimer ainsi, d'axer les efforts sur le cœur et le cerveau du pays et d'adopter une vision s'appliquant à tout l'Afghanistan en concentrant les interventions à Kaboul.

Il faut bien à un moment donné prendre les moyens pour que la primauté du droit se répande plus loin. Il faut populariser cette notion. Pour revenir à cette vision nationale de l'Afghanistan dont je parlais et dont il faut tenir compte dans le contexte plus large de la situation géopolitique à laquelle nous sommes confrontés, je suppose que l'objectif à viser est un certain équilibre. Je crois que le travail que vous, vos collègues et le gouvernement du Canada dans son ensemble effectuent va déterminer, en grande partie, comment ces nouveaux effectifs seront déployés.

As an Army officer, I believe that a certain significant percentage of those troops would best serve Canada's interests if they were reassigned to the Army. I am also very cognizant of the fact that the Army, under the law, is not a stand-alone entity. The last time I checked, the Canadian Forces were a unified force.

I guess in submission, the right approach is being taken. The Government of Canada said, "We are very interested in what you are doing. We believe in it. Here are 5,000 additional regulars. Give us some advice on where they should go in terms of division between the three traditional elements."

I would like to see us do more of these types of carefully selected missions that best serve not only Canada's national interest, but indeed, try to help. The bottom line was your young men and women, patrolling the streets of Kabul — and you were with them, you have seen it. If they had not been there, how many hundreds of thousands would have died if things had exploded once again? Of course, the number is almost incalculable.

Does that answer your question, senator?

Senator Munson: Would it be a really bad pun to say you are passing the buck to Buck?

MGen. Leslie: Passing the buck to Buck, you are referring to Admiral Ron Buck speaking next week, sir; is that correct?

Senator Munson: No. Thank you very much. I will wait for another round.

Senator Day: General, thank you very much for being here. Let me start by congratulating you on the meritorious service medal that you received. I must say at the ceremony, I was struck by the number of officers and members who had served in Afghanistan who were honoured with the award. I congratulate you and all those officers and members who received the award. It was heartening to see.

We have been talking to the Royal Military College of Canada and one of the aspects that has come out is the role and function of the reservist going through the RMC and perhaps other non-military people having an opportunity to be exposed to the training there.

I looked at your résumé. You studied in Ottawa, then you went to London, and later on, you were studying in Geneva, all as a reservist before you joined the Regular Force. Is that correct?

MGen. Leslie: Yes, sir.

Senator Day: Is there a bit of a story there? You had not decided whether you wanted a full-time career or how did it happen that you had not joined the armed forces as a regular officer before the studying took place?

J'appartiens à l'armée et je crois qu'il serait dans l'intérêt du Canada qu'un pourcentage important de ces troupes soit affecté à l'armée. Je sais cependant aussi très bien que l'armée, en vertu de la loi, n'est pas une entité autonome. Aux dernières nouvelles, les Forces canadiennes étaient des forces unifiées.

Pour résumer, je crois que l'approche qui a été adoptée est la bonne. Le gouvernement du Canada a dit ceci : « Ce que vous faites nous intéresse beaucoup. Nous y croyons. Nous allons augmenter de 5 000 membres l'effectif des forces régulières. Dites-nous maintenant comment, à votre avis, cet effectif devrait être distribué entre les divisions des trois composantes traditionnelles des Forces canadiennes. »

J'aimerais que nous participions à davantage de missions soigneusement choisies comme celle-là qui répondent non seulement le mieux aux intérêts nationaux du Canada, mais qui présentent aussi une véritable utilité. Ce sont les jeunes hommes et les jeunes femmes qui patrouillaient les rues de Kaboul — et vous les avez rencontrés et avez vu ce qu'ils faisaient — qui jouent un rôle essentiel. S'ils n'avaient pas été sur place, combien de centaines de milliers de personnes de plus seraient-elles mortes si la situation avait dégénéré encore une fois? Un nombre inestimable de vies ont ainsi été épargnées.

Cela répond-il à votre question, sénateur?

Le sénateur Munson: Je vois que vous préféreriez que quelqu'un d'autre réponde à votre place.

Le mgen Leslie: Vous songez à l'amiral Ron Buck qui comparaitra devant le comité la semaine prochaine, n'est-ce pas?

Le sénateur Munson: Non. Je vous remercie beaucoup. J'attendrai le prochain tour de questions.

Le sénateur Day: Général, je vous remercie beaucoup de votre présence. Permettez-moi d'abord de vous féliciter pour la médaille pour service méritoire qui vous a été remise. Je dois admettre avoir été étonné lors de la cérémonie de voir le nombre d'officiers et de militaires ayant servi en Afghanistan, à qui cette médaille était remise. Je vous félicite ainsi que tous les autres officiers et militaires qui ont reçu cette distinction. J'étais très heureux pour vous tous.

Nous nous sommes entretenus avec des représentants du Collège militaire royal qui nous ont parlé du rôle et de la fonction des réservistes qui sont formés au CMR ainsi que de la possibilité que cette même formation soit dispensée à des personnes qui n'appartiennent pas aux Forces canadiennes.

J'ai jeté un coup d'œil à votre curriculum vitae. Vous avez étudié à Ottawa, à Londres et ensuite à Genève, et tout cela lorsque vous étiez réserviste, c'est-à-dire avant de vous joindre à la Force régulière. Est-ce exact?

Le mgen Leslie: Oui, monsieur.

Le sénateur Day: Qu'est-ce qui explique ce cheminement? Est-ce que vous n'aviez pas encore décidé de faire carrière à temps plein dans les Forces?

MGen. Leslie: Sir, I applied to join the Regular Force at the same time that I was accepted to go off and do more academic training. In those days which go back a couple of decades, I was told to choose. So I chose to stay in the reserves, do the academic stuff and then, joined the Regular Force.

Senator Day: The reserve force was flexible enough to allow you to continue to do that?

MGen. Leslie: Absolutely, sir. I had a ball, quite frankly.

Senator Day: I think that is good news because it is important that we be aware of some flexibility that exists within the armed forces and between The Reserves and the Regular Force.

We have heard some difficult stories and difficult situations in our past investigations in that regard. I think it was primarily from the Navy point of view, as I recall and remustering to Regular Force from The Reserves but that will be for another day. I just wanted to highlight the fact that you had done that and it seems to have worked very well for you.

Education within the armed forces has been another issue that has been discussed over the last two days in our committee. At one time in the armed forces, I have the impression that stepping out of a command position or line position and going back for further education might not have been considered as a good career move. Has the armed forces changed in that regard? You have stepped out of a command position and you are back in an academic environment as a student. You will probably be teaching as well, but can you comment on that situation vis-à-vis the armed forces generally?

MGen. Leslie: Currently, sir, I am an army of one quite literally. I agree with you. I think in the past, those who pursued advanced academic training suffered career consequences. There is a variety of individuals who spring to my mind — and you will forgive me if I do not bring them up because I do not wish to cause —

Senator Day: We may know a number of the same people.

MGen. Leslie: Right. I think the pendulum is starting to shift, but I am not so naive as to think that in all cases, all supervisors, be they military or civilian, see the value. I do know that the senior leadership within the armed forces is very interested in ensuring that there is a broad rounding out not only of their senior officers, but of the soldiers who do the real work, in terms of giving them exposure not to training, but to education. I know that you are aware of the difference between those two concepts.

Senator Day: Yes.

MGen. Leslie: I think we have come a long way, but there is still room for improvement.

Senator Day: I am glad you are there as the vanguard and the example, a good example. We appreciate what you are doing.

Le mgén Leslie : J'ai demandé, sénateur, à faire partie de la Force régulière au même moment où l'on m'acceptait pour poursuivre mes études universitaires. À cette époque, qui remonte à il y a deux ou trois décennies, on m'a dit qu'il fallait choisir. J'ai donc choisi de demeurer dans la réserve, de poursuivre mes études et je me suis ensuite joint à la Force régulière.

Le sénateur Day : Et vous avez pu le faire tout en continuant de faire partie de la réserve?

Le mgén Leslie : Tout à fait. Je dois dire que cela a été une époque fantastique de ma vie.

Le sénateur Day : Cette souplesse est importante. Il faut que les membres des Réserves et de la Force régulière puissent compter sur une certaine souplesse.

On nous a aussi fait part de situations difficiles à cet égard. Je crois que ces cas concernaient surtout la marine, mais il y a eu des cas de personnes qui ont dû passer de la réserve aux forces régulières. Nous reviendrons cependant sur cette question une autre fois. Je voulais simplement faire observer que votre cheminement vous avait réussi.

Il a aussi été question au cours des deux dernières journées des études au sein des forces armées. À une époque, il se peut qu'il n'ait pas été bon pour sa carrière d'abandonner un poste de commandement ou un poste hiérarchique pour aller poursuivre ses études. La politique des forces armées à cet égard a-t-elle changé? Vous avez abandonné un poste de commandement et vous êtes retourné aux études. Vous enseignerez sans doute aussi un jour. Pourriez-vous nous dire quelle est la politique générale des forces armées à cet égard?

Le mgén Leslie : Il est vrai, sénateur, que je constitue pour l'instant ma propre armée. Je suis d'accord avec vous. Il n'était pas bon par le passé pour sa carrière de poursuivre ses études. Je pourrais vous donner en exemple le cas de plusieurs personnes, mais je préfère ne pas le faire pour ne pas...

Le sénateur Day : Je connais peut-être aussi un certain nombre de ces personnes.

Le mgén Leslie : Sans doute. Je pense que la situation a commencé à changer, mais je ne suis pas assez naïf pour croire que tous les superviseurs, qu'ils soient des militaires ou des civils, croient à la valeur des études. Je sais que la haute direction des forces armées souhaite que non seulement les officiers supérieurs, mais aussi les soldats aient la meilleure formation possible et puissent aussi poursuivre leurs études. Je sais que vous connaissez la différence entre ces deux concepts.

Le sénateur Day : Oui.

Le mgén Leslie : Nous avons fait beaucoup de chemin, mais il nous en reste encore beaucoup à faire.

Le sénateur Day : Je suis heureux que vous soyez à l'avant-garde dans ce domaine et que vous soyez un très bon exemple. Nous vous remercions de vos efforts.

Could you talk a bit about your experience in Afghanistan in terms of the provincial reconstruction teams? We had some discussion earlier about the multidisciplinary approach and the NGOs that are going to be needed to help rebuild these failed societies.

The armed forces aspect of that team: Is the training different and do those skills exist within the armed forces now or should they be police? Explain to us a bit about what the concept is, would you?

MGen. Leslie: Yes, sir. I think I visited most of the provincial reconstruction teams when I was there. I believe there are currently 14 or 15 up and running, with several sub-satellites. I guess there are three broad models — there are more — but in terms of the menu of provincial reconstruction team composition.

First and foremost is the American which is staffed or manned by, in the main, National Guardsmen who specialize — reservists, if you would, in the Canadian context — in rural reconstruction, civil affairs, humanitarian affairs. More often than not, the team leader is such an individual, usually a civil affairs lieutenant-colonel or a full colonel.

They have a variety of specialties which are the equivalent of our CIDA, our Solicitor General Canada, our Agriculture Canada, and our Foreign Affairs Canada, doing a variety of tasks that are all coordinated by a lieutenant-colonel or colonel.

The security is provided by standard soldiers in roughly the 100 range of the main infantry, some reconnaissance and some gunners because the occasional rockets thump into these PRT sites and you have to have a variety of means to deal with them.

That is one model.

The second model is that of the Germans, which is a much larger construct with a heavy emphasis on force protection and self-sustainability. They have welfare sections and amazing medical facilities. In the main, they do not produce much more than the American model, but they can be 300 or 400 in size.

Somewhere in between are the British, both in terms of approach and size.

The skill sets you want from a provincial reconstruction team support the intent, which is to assist President Karzai in spreading the rule of law. The rule of law is not only part of a security-sector reform issue. It also tries to instill confidence in the locals who, for close to two millennia, have been in a state of almost semi-permanent war; in other words, a dust-up followed by retrenchment, followed by regrouping — call it what you will — and then, another clash, with either neighbours, members of your own tribal faction or an endless stream of hostile forces which have tried to impose their will in Afghanistan with no success.

Pourriez-vous nous dire quelques mots au sujet du rôle des équipes provinciales de reconstruction en Afghanistan? Nous avons discuté un peu plus tôt de l'approche multidisciplinaire et du rôle que les ONG auront à jouer pour favoriser la reconstruction de ces sociétés en déroute.

Parlons de l'aspect militaire du rôle de cette équipe. La formation dispensée aux membres de l'équipe est-elle différente de celle qu'ils ont acquise dans les forces armées ou dans la police? Pourriez-vous nous expliquer ce concept?

Le mgen Leslie : Oui, sénateur. Je crois avoir rendu visite à la plupart des équipes provinciales de reconstruction lorsque j'étais en Afghanistan. Je crois qu'il y en a actuellement 14 ou 15 et plusieurs sous-équipes. Je crois qu'il existe trois modèles généraux d'équipes provinciales de reconstruction.

Il y a d'abord et avant tout les équipes qui sont constituées de membres de la Garde nationale aux États-Unis — qui travaillent dans le domaine de la reconstruction rurale, des affaires civiles et des affaires humanitaires. Plus souvent qu'autrement, le chef de l'équipe est un civil qui a le rang de lieutenant-colonel ou de colonel.

Les équipes américaines comptent des membres appartenant à divers organismes spécialisés qui sont l'équivalent de l'ACDI, de Solliciteur général Canada, d'Agriculture Canada et d'Affaires étrangères Canada. Les membres de ces équipes remplissent diverses fonctions sous la direction d'un lieutenant-colonel ou d'un colonel.

La sécurité des équipes est assurée par des soldats appartenant aux forces régulières qui sont stationnées à environ 100 mètres, par des agents de reconnaissance ainsi que par des artilleurs parce que les EPR essuient parfois des tirs d'artillerie et qu'elles doivent pouvoir se défendre.

C'est là un modèle.

Le second modèle est le modèle allemand qui est beaucoup plus imposant et qui met davantage l'accent sur la protection et l'autonomie. Ce modèle comporte des sections de services sociaux et d'incroyables installations médicales. Ce modèle ne donne pas vraiment des résultats supérieurs au modèle américain, mais les EPR allemandes peuvent compter de 300 à 400 membres.

Le modèle britannique se situe entre ces deux modèles tant pour ce qui est de son approche que de sa taille.

Les membres des équipes provinciales de reconstruction doivent posséder les aptitudes nécessaires pour aider le président Karzaï à répandre la règle de droit. La règle de droit ne joue pas seulement un rôle essentiel pour ce qui est d'assurer la sécurité. Elle vise à redonner confiance à la population locale qui, depuis près de deux millénaires, vit dans un état presque semi-permanent de guerre. Cette guerre prend la forme d'affrontements suivis d'un retranchement, suivi à son tour d'un regroupement. Viennent ensuite d'autres affrontements soit avec ses voisins, les membres de sa propre tribu ou avec d'innombrables forces hostiles qui ont cherché à imposer leur volonté sur l'Afghanistan sans succès.

Security is the principal issue for the military to deal with. I think the normal skill sets that we find in our company groups, rifle company groups, are sufficient to deal with providing security to the provincial reconstruction team, no matter what location is chosen.

There are also liaison functions and there is interaction with the locals through civil arms officers as distinct from civil affairs experts from CIDA, for example.

There would have to be some mission-specific training, obviously. Unlike some of our allies, we spend a long time doing mission-specific training to give our people awareness of the local culture, the nuances, the local travel conditions, and who is doing what to whom, but in the main, I think that group of skill sets is something that the Canadian Forces could do very well actually.

I do not want to mislead you, though. The American model is a lot smaller than the British or the German, keeping in mind there are 100 killer teams active around the PRTs because it is a very dangerous place.

The Chairman: PRT?

MGen. Leslie: I beg your pardon, sir, provincial reconstruction teams.

Though they are not directly affiliated with the PRT, more often than not, the American sites are on areas which are potential flash points. If you wait for the unpleasant elements to come to you, or the weak and helpless you are there to defend, you will suffer casualties and equally importantly, so will those who rely on you for security.

It is not a group of people who are operating in a benign environment. Afghanistan still remains one of the most dangerous countries in the world.

Senator Day: The group outside the provincial reconstruction team presumably will be someone from our JTF2, special operations type of people and the other military persons involved in the provincial reconstruction team. Are they going through some training now for the unit that we are about to set up?

MGen. Leslie: Sir, I am slightly out of the loop and I certainly stand to be corrected, but I do not believe the Government of Canada has made a decision on whether or not we will do a provincial reconstruction team.

Senator Day: I may be out of the loop, too, but I understand that perhaps by next summer, we have undertaken to do so.

MGen. Leslie: Absolutely. It is definitely an option under consideration. Next August is the timeframe that I have heard talked about which gives a goodly amount of time to get ourselves organized and ready, should that option be exercised.

Senator Day: It would not take six months to train the soldiers to perform this task then?

La sécurité est le principal défi qui se pose du côté militaire. Je crois que les membres de nos compagnies de carabiniers possèdent les compétences voulues pour assurer la sécurité des équipes provinciales de reconstruction où qu'elles se trouvent.

Les membres de ces équipes exercent aussi des fonctions de liaison et ils interagissent avec la population locale par l'entreprise d'officiers civils armés par opposition à des spécialistes des affaires civiles comme les membres de l'ACDI, par exemple.

Il faut évidemment aussi dispenser aux membres de ces équipes une formation propre à leur mission. Contrairement à certains de nos alliés, nous dispensons une formation poussée sur la culture et les mœurs locales, les conditions de déplacement locales et sur les responsabilités de chacun. Je pense que les membres des Forces canadiennes possèdent en fait les compétences voulues pour faire partie de ces équipes.

Je ne voudrais cependant pas vous induire en erreur. Le modèle américain est beaucoup plus petit que les modèles britanniques ou allemands. Il ne faut pas oublier que dans ce modèle, des équipes composées de 100 militaires appuient les EPR qui oeuvrent dans des régions très dangereuses.

Le président : Qu'entendez-vous par EPR?

Le mgen Leslie : Je m'excuse. Il s'agit des équipes provinciales de reconstruction.

Bien qu'elles ne soient pas directement affiliées aux EPR, les équipes américaines sont souvent déployées dans les points chauds. Si des précautions ne sont pas prises, des difficultés vont survenir et il se produira des pertes dans vos rangs ainsi dans les rangs de ceux qui comptent sur vous pour assurer leur sécurité.

Les membres de ces équipes ne travaillent pas dans un milieu calme. L'Afghanistan continue d'être l'un des pays les plus dangereux au monde.

Le sénateur Day : Le groupe qui appuie les équipes provinciales de reconstruction sera sans doute composé de membres de la FOI2, soit des militaires affectés aux opérations spéciales. L'unité que nous sommes en train de constituer reçoit-elle actuellement une formation?

Le mgen Leslie : Sénateur, je suis peut-être en retard dans les nouvelles et l'on me corrigera si j'ai tort, mais je ne pense pas que le gouvernement du Canada ait déjà décidé si nous allons participer ou non à une équipe provinciale de reconstruction.

Le sénateur Day : Je suis peut-être aussi en retard dans les nouvelles, mais je crois comprendre que nous nous sommes engagés à le faire d'ici l'été prochain.

Le mgen. Leslie : Tout à fait. C'est certainement une option qui est envisagée. La date d'août prochain a été mentionnée, ce qui nous donnerait amplement de temps pour nous organiser et nous préparer.

Le sénateur Day : Il ne faudrait donc pas six mois pour former les soldats pour remplir cette mission?

MGen. Leslie: The more training time available, the better, whether it is six months or three months. Should we decide to do that, I think you should talk to, frankly, the very lucky officer who gets to command such a provincial reconstruction team and see what that officer's opinion is.

The Chairman: General, what sort of commitment in terms of time and resources would it take to bring stability to Afghanistan?

MGen. Leslie: Sir, if you will allow me, I will repeat what President Karzai told me shortly before I left, keeping in mind once again that I am now out of date. I know you are seeing Lieutenant-General Rick Hillier shortly and he has much more experience at one level higher than I do, but I will still give you an opinion.

The Chairman: I am asking in the context of your experience when you were there. What impression did you have based on the time when you were serving there? How many more resources we are going to need? When you were there, how long did it seem that it was going to take before you were going to see stability?

MGen. Leslie: When we were there, sir, the NATO force had a total of about 5,500 soldiers and we thought that 15,000 would be an excellent number with which to work to try to spread the rule of law according to the priorities set by the Afghan transition authority which is now the Afghan government.

Of that sort of conceptual number, I believe the ISAF strength is now approaching 7,000. Over the course of the next couple of months, I am led to believe there may be an addition of another 1,000 or 2,000.

In terms of timing, based on my experience, watching Cyprus, Kosovo, Bosnia, Croatia, et cetera, I think we are looking at a timeframe where the West will have to remain engaged in Afghanistan for two decades.

The Chairman: That is to bring stability. What about democracy?

MGen. Leslie: Sir, President Karzai is a realist and his vision for Afghanistan is a relative degree of democracy, with a relative degree of security under conditions where young Afghan men and women can get a relative degree of a liberal education. It is all relative, as I know you know.

Democracy is a new concept for Afghanistan. A lot of international observers were naysayers prior to the actual presidential elections. There were doom-and-gloom forecasts that no more than 3 million to 4 million would actually turn out to vote. Afghanistan's population is roughly 28 million. The last data that I had, there were about 10 million or 11 million eligible voters. The voter turnout rate was over 90 per cent and just under half of those were women.

Le mgén Leslie : Plus on a de temps à consacrer à la formation, mieux cela vaut, qu'il s'agisse de six mois ou de trois mois. Si nous décidons de participer à cette mission, je pense que vous devriez demander l'avis de l'officier qui aura la grande chance de commander l'équipe provinciale de reconstruction.

Le président : Général, quel investissement en temps et en ressources serait nécessaire pour assurer la stabilité de l'Afghanistan?

Le mgén Leslie : Sénateur, si vous me le permettez, je vous répéterai ce que m'a dit le président Karzai avant que je ne quitte l'Afghanistan, mais je vous rappelle que c'était déjà il y a un certain temps. Je sais que vous rencontrerez sous peu le lieutenant-général Rick Hillier qui compte beaucoup plus d'expérience que moi à un niveau supérieur d'un cran au mien. Je vais tout de même vous donner mon opinion.

Le président : Je vous demandais quel était votre avis d'après ce que vous aviez pu voir sur place. Quelle impression avez-vous eue à cet égard pendant que vous étiez en Afghanistan? Faudrait-il encore beaucoup plus de ressources? Quand vous étiez sur place, combien de temps de plus vous a-t-il semblé qu'il faudrait pour assurer la stabilité du pays?

Le mgén Leslie : Lorsque j'étais en Afghanistan, sénateur, la force de l'OTAN comptait environ 5 500 soldats et nous pensions qu'avec 15 000 soldats, nous pourrions vraiment essayer de répandre la règle de droit, d'après les priorités établies par l'autorité de transition afghane qui est maintenant le gouvernement afghan.

Je crois que l'effectif de la Force internationale d'assistance à la sécurité (ISAF) compte maintenant près de 7 000 membres. L'effectif de la force doit augmenter d'ici quelques mois de 1 000 à 2 000 membres.

Compte tenu de mon expérience à Chypre, au Kosovo, en Bosnie, en Croatie et ailleurs, je pense qu'il faudra que les pays occidentaux maintiennent leur présence en Afghanistan pendant deux décennies.

Le président : Pour que la situation soit stable. Qu'en est-il de la démocratie?

Le mgén Leslie : Sénateur, le président Karzai est un réaliste et il envisage pour l'Afghanistan un certain niveau de démocratie et un certain niveau de sécurité, qui permettront aux jeunes hommes et jeunes femmes d'Afghanistan d'obtenir une certaine éducation libérale. Comme vous le savez, tout est relatif.

La démocratie est un concept nouveau en Afghanistan. Beaucoup d'observateurs internationaux étaient très pessimistes avant les élections présidentielles. Certains prévoyaient que pas plus de 3 à 4 millions de personnes sur une population d'environ 28 millions d'habitants participent au scrutin. D'après les dernières données que j'ai consultées, le pays comptait entre 10 et 11 millions d'électeurs admissibles. Le taux de participation au scrutin a été supérieur à 90 p. 100 et juste un peu moins de la moitié des électeurs étaient des femmes.

I think the Afghans are thirsty for the chance to exercise what we take for granted, which is the right to vote for their leadership. It will take time though for that concept to spread from a federal level down amongst the labyrinthian maze of relationships that exists amongst the major ethnic groups to the actual subjects; to the tribes and the actual clans. That is why I give you the figure, my estimate, of 20 years.

The Chairman: If you were then going to set a standard like we set for the Partnership for Peace, PFP, countries —

MGen. Leslie: I do not disagree with your question — it is an excellent question to ask — but I do not have a clue.

The Chairman: Really, what you have described to the committee is 15,000 troops for a generation. Troops are going to see their children serving there before we arrive at stability and then, a number of generations after that before we have a democracy if you define democracy as the ability to change governments at least twice peacefully.

My question is: When you were serving there, did you see any viable exit strategy?

MGen. Leslie: Yes, sir, I did. If I may, I will refer you to the same sort of experiences we have had on active operations in other theatres.

There are lots of these types of failed states, perhaps none as geopolitically significant as Afghanistan — I can come back to that if you wish me to. If you accept my contention that your armed forces are pretty good at this stuff and we are in finite supply, then perhaps we could use the example that we are seeing in Bosnia wherein people like us, the Brits, or others, do it for a finite period of time, lasting five or ten years, then hand it off to those who can do it well enough, freeing up our assets to go to the really contentious spots that require that unique blend of whatever it is we bring to this.

Of course, I am not talking about guys like me. I am talking about the 25-year-old master corporal who is assigned a city block or two or three, for six months. You, senator, were out on patrol with him. At the end of a month, the village elders all come to him to resolve a variety of issues and, eventually, they come to him and say, "There are nasty people just down the street who intend to harm you or us. Please help." The Canadian attitude of firm, fair and friendly is quite something to see.

In terms of an exit strategy for Canada, obviously, that is a choice of the Government of Canada. However, at some point, Afghanistan will be an awful lot better than it is now. At some point, I think in confidence, we, Canadians, can turn over a certain portion of the mission that we are doing to somebody else thereby freeing troops to go to the next hot spot of which there seems to be a large number.

Senator Cordy: I want to continue on the idea of failed states, considering the experience that you have in Afghanistan. I think that you said earlier, in answering one of the questions, that there

Je crois que les Afghans souhaitent ardemment exercer un droit que nous tenons pour acquis, soit le droit d'élire leurs dirigeants. Il faudra cependant du temps pour que ce concept se répande dans toute la société et dans toutes les relations qui existent, des grands groupes ethniques aux sous-groupes et des tribus aux clans. Voilà pourquoi j'avance le chiffre de 20 ans.

Le président : Si nous voulions appliquer une norme comme celle que nous appliquons dans le cas du Partenariat pour la paix, le PPP, des pays...

Le mgen Leslie : Vous posez une excellente question, mais je ne suis pas en mesure d'y répondre.

Le président : Vous venez de dire au comité qu'il faudrait déployer 15 000 militaires en Afghanistan pendant toute une génération. Les militaires verront leurs enfants servir dans ce pays avant qu'il ne devienne stable et il faudra plusieurs générations pour que la démocratie s'y implante, si l'on définit la démocratie comme la capacité de renouveler le gouvernement au moins deux fois dans un climat de paix.

Ma question est la suivante : Lorsque vous êtes intervenu là-bas, est-ce que vous envisagiez une stratégie de sortie viable?

Le mgen Leslie : En effet, monsieur, si vous me le permettez, j'aimerais vous renvoyer aux expériences semblables que nous avons connues dans d'autres théâtres opérationnels.

Les États dysfonctionnels sont nombreux, mais aucun autre n'a la même importance géopolitique que l'Afghanistan — je reviendrai là-dessus si vous le souhaitez. Si vous acceptez mon opinion selon laquelle nos forces armées sont excellentes dans ce genre de situation, mais ne disposent que de ressources limitées, nous pourrions peut-être prendre l'exemple de la Bosnie, où des gens comme nous, des Britanniques et d'autres interviennent pendant une période définie, de cinq ou dix ans, avant de céder la place à ceux qui sont en mesure d'assurer la relève, libérant ainsi une capacité d'intervention exceptionnelle qui pourra être réorientée vers des points chauds où elle est nécessaire.

Évidemment, je ne parle pas de gens comme moi. Je vous parle du caporal-chef de 25 ans à qui on confie deux ou trois îlots urbains pour six mois. Vous, sénateur, devez patrouiller avec lui. À la fin du mois, les anciens du village viennent lui soumettre un certain nombre de problèmes et finissent par lui dire : « Il y a, au bout de la rue, des insurgés qui ont l'intention de s'en prendre à vous ou à nous. Aidez-nous. » Dans une telle situation, l'attitude ferme, équitable et amicale des Canadiens est tout à fait admirable à voir.

En ce qui concerne la stratégie de sortie pour le Canada, le gouvernement canadien a évidemment le choix. Mais tôt ou tard, l'Afghanistan va se rétablir. Je suis convaincu qu'il arrivera un moment où le Canada pourra confier une partie de sa mission à quelqu'un d'autre, libérant ainsi des troupes qui pourront être affectées à un autre point chaud, et les points chauds sont très nombreux.

Le sénateur Cordy : J'aimerais approfondir cette idée d'État dysfonctionnel à la lumière de votre expérience en Afghanistan. En réponse à une question antérieure, vous avez dit que les États

are so many failed states — the number seems to be growing or we are certainly hearing more about them — that we have to pick and choose where we move in.

I am curious to know how we pick and choose the ones where we go to because we now have many people living in Canada who have, in fact, experienced life in many of the failed states. Of course, they are going to put pressure on the government, on their member of Parliament or on the Government itself, to send in military, to send in help to these failed states. How do we choose which ones that we go to?

You were talking about Afghanistan, that you see it will be 20 years before we have a relative degree of democracy in Afghanistan. I think we can say the same thing holds true of Haiti as an example. We have gone in, come out and the problem is never resolved if we go in for the short term.

The Chairman: If I could, Senator Cordy, perhaps you could rephrase that in the context of the General's experience in Afghanistan.

Senator Cordy: That is what I said initially. Considering his experience in Afghanistan is how I prefaced it, yes.

MGen. Leslie: I take it as so rephrased, sir.

Picking and choosing, of course, is an extraordinarily complex task. The reasons why we went into Afghanistan are three in number, plus there is a hidden one. It is not a secret, but it is one which is very rarely discussed, but certainly, all of us who were in Kabul in terms of members of the international community, either diplomatic, developmental or soldiers, are well aware of.

First and foremost, Afghanistan is a failed state or was, in which a variety of fundamentalist and terrorist organizations were using as their home base to either plan or launch attacks against either us, our interests or allies. As you know, Osama Bin Laden started his career, if that is the right term, at the request of a variety of Middle Eastern actors, setting up base camps, Al-Qaeda, the base. Of course, those base camps are to be found along the Afghan-Pakistan border and they still exist.

Madrasahs — religious schools which have an incredibly flawed and warped interpretation of the Koran which is actually an extraordinarily sophisticated dialectic that arranges intercourse between a variety of political groups — are still very much alive.

If we did not send our soldiers to a place such as Afghanistan and it devolved back to a failed state, then more terrorist acts, such as 9/11 or others, could be launched from that part of the world.

I submit to you that global international terrorism of the type that Al-Qaeda espouses, the nexus of it is within 1,000 kilometres of Kabul, nowhere else. There are lots of other Al-Qaeda or fundamentalist terrorist groups, but that is the nexus right now.

dysfonctionnels sont de plus en plus nombreux ou du moins, qu'on en entend de plus en plus souvent parler, et qu'il faut donc choisir ceux où nous allons intervenir.

J'aimerais savoir comment vous les choisissez, car le Canada abrite un grand nombre de personnes qui ont fait l'expérience de la vie dans ces États dysfonctionnels. Évidemment, elles vont faire pression sur leur gouvernement ou sur leur député pour que le Canada envoie des troupes à la rescousse de ces États dysfonctionnels. Comment choisissons-nous ceux où nous allons intervenir?

Vous avez parlé de l'Afghanistan, et vous pensez que la démocratie ne pourra pas s'y établir avant 20 ans. On peut dire la même chose d'Haïti, par exemple. Nous y sommes intervenus, nous sommes repartis et les problèmes ne peuvent jamais être résolus lorsqu'on n'intervient qu'à court terme.

Le président : Si vous me permettez d'intervenir, sénateur Cordy, j'aimerais que vous reformuliez votre question dans le contexte de l'expérience du général en Afghanistan.

Le sénateur Cordy : C'est ce que j'ai dit au départ. J'ai formulé ma question en fonction de son expérience en Afghanistan.

Le mgen Leslie : Considérons donc qu'elle est reformulée en ce sens.

Le choix du pays d'intervention constitue évidemment une tâche extraordinairement complexe. Nous sommes allés en Afghanistan pour trois raisons, mais également pour une raison occulte. Ce n'est pas un secret, mais c'est un sujet qu'on aborde rarement, même s'il est bien connu de tous ceux qui sont allés à Kaboul, que ce soit entre membres de la communauté internationale, du corps diplomatique, des organismes d'aide au développement ou d'un contingent étranger.

Mais surtout, l'Afghanistan était un État dysfonctionnel où un certain nombre d'organismes intégristes et terroristes avaient établi leur base pour obtenir ou déclencher des attentats contre nous, contre nos intérêts ou contre nous. Comme vous le savez, Oussama ben Laden a débuté sa carrière, si on peut employer ce terme, à la demande de différents acteurs du Moyen-Orient en établissant des camps de base pour al-Qaïda qui signifie la base. Ces camps de base se trouvent le long de la frontière pakistano-afghane et ils existent toujours.

Les madrasahs, ces écoles religieuses qui donnent une interprétation tout à fait faussée du Coran, sont toujours très actives et pratiquent une dialectique extrêmement complexe qui favorise les rivalités entre différents groupes politiques.

Si nous n'avions pas envoyé nos soldats en Afghanistan et que ce pays soit devenu encore plus dysfonctionnel, d'autres attentats terroristes, comme ceux du 11 septembre notamment, auraient pu être organisés à partir de cette région.

Je considère que le terrorisme international tel que le pratique al-Qaïda se concentre dans un rayon de 1 000 kilomètres autour de Kaboul. Il existe de nombreux groupuscules d'al-Qaïda ou d'organisations terroristes intégristes, mais c'est là qu'elles sont concentrées actuellement.

That is the first reason. It is a failed state and it is in our international interest to ensure that it does not remain a failed state. I am glad to say that it is certainly getting on its feet.

The second reason is, of course, we consulted with allies and friends and responded to requests.

The third reason is the desire to help.

I know all of these have been clearly articulated.

If I may voice a personal opinion, here is another reason. President Musharef in Pakistan is doing all he can to support the war on terror. Within Pakistan's borders, inarguably, there are significant numbers of terrorist groups, all of whom are fundamentalists. The divide between Afghanistan and Pakistan, the current international divide, called the Duran Line of 1893 drawn by a British diplomat called Duran, respects neither traditional ethnic territories nor specific terrain features on the ground. It is incredibly rugged terrain and you can cross back and forth almost at will.

What would happen should such fundamentalist groups, who essentially have as their base the Afghan-Pakistan border, gain access to a variety of instruments — I am talking about nuclear weapons — inside that part of the world? What would the reaction of China be? What would the reaction of India be? What would the reaction of the United States be? I do not know, but it is extraordinarily disturbing.

When the Golden Horde invaded Afghanistan in the 13th century, one of Tamerlane's favourite nephews was killed. Tamerlane then dispatched his great cavalry commander, Subadi, with a variety of cavalymen to pursue this unfortunate Afghan which they did for three years, ending up just outside the gates of Europe. That, of course, led to what we later know as the Mongol Hordes arriving.

What happens in Afghanistan can, will and has had a direct impact on what happens in the West. You can apply those same criteria, very carefully thought out, to a variety of other hot spots around the world; actually the list gets narrowed very quickly, very quickly.

Senator Cordy: I am wondering about intelligence-gathering. I know that you did that in an earlier part of your career. I am wondering from your experience in Afghanistan, whether or not our military has sufficient intelligence capabilities. Were you getting the intelligence that you required?

MGen. Leslie: We have to get it right every time. Failure to do so results in my soldiers getting killed which happened. The number of attacks that we dealt with, either on ourselves or on those that we were charged to protect, is actually extraordinarily large.

The intelligence architecture we had inside Task Force Kabul was very robust. When I include all the various disciplines, ranging from human intelligence to technical, signal, processing,

C'est la première raison de notre choix. L'Afghanistan est un pays dysfonctionnel et nous avons intérêt à veiller à ce qu'il ne le reste pas. Je suis heureux de pouvoir dire aujourd'hui qu'il est en train de se rétablir.

La deuxième raison, c'est que nous avons consulté nos alliés et nos amis, et que nous avons répondu à leurs demandes.

La troisième raison est notre volonté d'apporter notre aide à ceux qui en ont besoin.

Je sais que tous ces arguments vous ont été présentés en détail.

Si vous me permettez d'exprimer une opinion personnelle, je dirais qu'il existe aussi une autre raison. Le président pakistanais Moucharaf fait tout ce qu'il peut pour participer à la guerre contre le terrorisme. À l'intérieur des frontières du Pakistan, il existe indiscutablement un nombre important de groupes terroristes intégristes. La ligne de démarcation entre l'Afghanistan et le Pakistan, qu'on appelle la ligne Duran de 1893, a été tracée par un diplomate britannique appelé Duran; elle ne respecte ni les territoires ethniques traditionnels, ni les conditions géographiques. Il s'agit d'une région très montagneuse où l'on peut franchir la frontière à loisir.

Que va-t-il se passer si ces groupes intégristes établis à proximité de cette frontière mettent la main sur des armes nucléaires? Comment va réagir la Chine? Comment va réagir l'Inde? Comment vont réagir les États-Unis? Je n'en sais rien, mais c'est une question très inquiétante.

Quand les descendants de Gengis Khan ont envahi l'Afghanistan au XIII^e siècle, l'un des neveux favoris de Tamerlan a été tué. Tamerlan dépêcha son officier de cavalerie Subadi accompagné d'un grand nombre de cavaliers, à la poursuite des malheureux Afghans qui durent les subir pendant trois ans. Les hommes de Tamerlan ne s'arrêtèrent qu'aux portes de l'Europe. C'est cet épisode qu'on a par la suite qualifié d'arrivée des hordes mongoles.

Ce qui se passe en Afghanistan a toujours eu et aura toujours un effet direct sur ce qui se passe en Occident. On peut appliquer les mêmes critères soigneusement définis à plusieurs autres points chauds du monde, dont la liste peut être dressée très rapidement.

Le sénateur Cordy : Je me pose des questions sur la fonction du renseignement. Je sais que vous vous y êtes consacré pendant une période antérieure de votre carrière. D'après votre expérience en Afghanistan, les militaires ont-ils une capacité de renseignement suffisante? Où obtenez-vous l'information dont vous avez besoin?

Le mgen Leslie : Nous devons obtenir la bonne information à chaque fois. Si nous ne l'obtenons pas, nos soldats se font tuer, comme cela s'est déjà produit. Nous avons dû faire face à un grand nombre d'attaques dirigées soit contre nous, soit contre ceux que nous étions chargés de protéger.

L'architecture du renseignement au sein du groupe d'intervention de Kaboul était solide. Si j'y inclus les différentes disciplines, c'est-à-dire le renseignement humain, le renseignement

liaison and other Canadian intelligence agencies having representatives working hand in glove with the Canadian military for the first time of deployed operation, the numbers get pretty close to 200, almost 10 per cent of the force.

We had some breathtaking intelligence capabilities inside, in and around Kabul; stuff that I have never seen before. However, you have to get it right every time to stop them from coming after you or yours and sometimes, we do not.

Senator Cordy: When we are looking at going into failed states such as Afghanistan, perhaps staying for 20 years as we have done in the past, if we are looking at a defence policy review as a committee, and as Canadians, one of the questions we have to ask ourselves is: What do we want our armed forces to do?

It seems to be getting broader and broader. Is that true, in fact, that it is getting broader or should we look at more specifics as to what the armed forces should do?

MGen. Leslie: Based on the experience in Afghanistan, I think we are good at this type of mission. A naval officer will tell you with equal certainty and truth that they are very good at what they do. An Air Force officer will tell you with equal certainty and truth that they are very good at what they do.

If the implied question is: Where should we focus our scarce assets to get the best bang for our buck, my simple answer right now is, I do not know. I know that we have to ensure that we have sufficient resources to take care of our interests at home, in the context of North America and, to try and help these issues over there before they can come and hurt us here.

With regards to 20 years, I do not know if Canada will be in Afghanistan for 20 years. I do not know the size of our contribution say, two or three years from now. Will we have a large battalion group in and around Kabul? Maybe that is not needed. Maybe now that all the heavy tanks and rocket launchers have been tidied up and the warlords are not as obstreperous as they originally were — I have chosen my words rather carefully there — maybe it is time to send smaller forces into other regions of the country.

There are other countries that, as you mentioned earlier, desperately require help. Who goes where and does what remains to be seen. I know that I cannot do my job as a ground guy without someone to fly me there, to support me while I am on the ground and provide ships to carry the stuff to where they can be offloaded.

technique, les transmissions, le traitement, la coordination et les autres services canadiens de renseignement dont les représentants ont travaillé en étroite collaboration avec l'armée canadienne lors de ce déploiement, on atteint un total de près de 200 personnes, soit presque 10 p. 100 du contingent déployé en Afghanistan.

Nous avons à l'intérieur, à Kaboul et aux environs, des capacités de renseignement à vous couper le souffle, des trucs que je n'avais jamais vus avant. Par contre, il faut faire les choses comme il faut chaque fois pour les empêcher de vous retrouver et de s'en prendre à vous et aux autres, et parfois nous n'y parvenons pas.

Le sénateur Cordy : Lorsque nous envisageons d'aller dans ces États non viables comme l'Afghanistan et d'y rester peut-être 20 ans comme cela s'est déjà fait, si nous songeons à la possibilité, pour le comité, de procéder à un examen de la politique de défense, et aussi en notre qualité de Canadiens, nous devons entre autres nous demander ce que nous attendons de nos forces armées.

Leur mandat me semble de plus en plus vaste. Est-ce bien vrai qu'il devient de plus en plus vaste et devrions-nous plutôt regarder de façon plus détaillée ce que les Forces canadiennes devraient faire selon nous?

Le mgen Leslie : D'après notre expérience en Afghanistan, je pense que nous nous acquittons bien de ce genre de mission. Un officier de marine vous dira avec tout autant d'aplomb et d'exactitude que la Marine fait très bien son travail. Et un officier de l'Armée de l'air vous dira avec tout autant d'aplomb et d'exactitude que l'Armée de l'air fait très bien son travail.

Mais si vous me demandez en fait à quoi nous devrions consacrer nos maigres ressources pour en avoir le plus possible pour notre argent, je vous répondrais tout de suite très simplement que je l'ignore. Je sais que nous devons faire en sorte d'avoir les ressources nécessaires pour protéger nos intérêts chez nous, dans le contexte nord-américain, et aussi essayer d'apporter une solution aux problèmes là-bas avant qu'ils puissent commencer à venir nous nuire.

Lorsque vous dites 20 ans, je ne sais pas si le Canada sera présent pendant 20 ans en Afghanistan. J'ignore à quoi ressemblera notre contingent mettons dans deux ou trois ans. Aurons-nous à un gros groupe-bataillon à Kaboul et aux alentours? Peut-être cela ne sera-t-il pas nécessaire. Peut-être que maintenant que tous les chars lourds et les lance-roquettes ont été neutralisés et que les chefs de guerre ne sont plus aussi turbulents — et je pèse mes mots — peut-être le temps est-il venu d'envoyer des contingents plus restreints dans d'autres régions du pays.

Comme vous l'avez déjà dit, il y a d'autres pays qui ont désespérément besoin d'aide. Il reste à voir qui fera quoi et où. Je sais que je suis incapable de faire mon boulot de soldat s'il n'y a pas quelqu'un dans les airs pour m'aider lorsque je suis sur le terrain, s'il n'y a pas quelqu'un avec des navires pour transporter le matériel jusqu'à un point de débarquement.

Senator Forrestall: Welcome, General. You have had a fair run at one level. Could I change gears a little bit and ask a couple of practical questions? I have one that I ask every now and again.

First, what about your uniforms? You have had some experience with them now. Are you getting the right type of equipment in that respect, seasonal and otherwise?

MGen. Leslie: Sir, I will answer your questions in two parts, if I may.

The new individual kit, which I do not think has yet been issued to all our soldiers — I think there are still some reservists who do not have it, which is extraordinarily irritating, but hopefully, that is going to be resolved shortly — I think it is really, really good.

My opinion as a General is not nearly as important as the opinion of the soldiers who actually use this stuff so I would refer you to them and they will give you the truth. I am not lying to you. I think it is good. I really do. We spent a great deal of time and money on getting our new stuff when we had to go to Afghanistan.

Green versus brown, was that one of your implied questions?

Senator Forrestall: Yes, I have a whole series of them.

MGen. Leslie: I can deal with that, absolutely.

The decision to wear green to go to Afghanistan was mine and mine alone. We had two sets of tans in our boxes, but the reason why I chose to wear green was the Afghan people.

When we first went on the reconnaissance, keeping in mind there is an 80-per-cent illiteracy rate there, if not higher, the Afghan people had no idea what Canadians were, who they were or even what part of the world they were from. Obviously, the leadership did. They are extraordinarily sophisticated, but I am talking about the people in the street. A large number of our friends and allies were dressed in uniforms that are remarkably similar to our brown ones so I chose not to wear those.

Senator Forrestall: What was the result?

MGen. Leslie: They certainly know who we are now. That is why, in part, they have all switched to brown. Keeping in mind when it was required to wear brown to go up in the mountains and do interesting things, the soldiers would wear brown. However, in the main, when they were zipping around the streets of Kabul and at night, the green uniform is really effective. You just blend into the shadows.

I want to reassure you, I and all my soldiers had two sets of tan uniforms in our boxes and two sets of green and we wore green.

Senator Forrestall: That is rather interesting.

Le sénateur Forrestall : Bienvenue, général. Vous vous en êtes tiré assez facilement jusqu'à présent, aussi j'aimerais peut-être passer à la vitesse supérieure et vous poser une ou deux questions d'ordre pratique. J'en ai d'ailleurs une que je pose régulièrement.

Pour commencer, qu'en est-il de vos uniformes? Vous les avez depuis un certain temps déjà. Avez-vous reçu le bon type de matériel, le matériel adapté aux saisons, par exemple?

Le mgen Leslie : Sénateur, permettez-moi de vous donner une réponse en deux parties.

Le nouveau fourbi, qui n'a d'ailleurs je crois pas encore été remis à tous nos soldats — il y a encore des réservistes, je pense, qui ne l'ont pas encore touché, un problème fort irritant, mais il faut l'espérer, qui sera bientôt réglé —, je pense qu'il est vraiment fort bon.

Vous savez, l'opinion d'un général n'est pas aussi importante, peu s'en faut, que celle du soldat qui doit utiliser ce matériel, de sorte que je vous conseillerais plutôt de poser la question à eux et ils vous diront la vérité. Je ne vous mens pas. Je pense que ce matériel est bon. Je le pense vraiment. Nous avons consacré énormément de temps et d'argent pour que ce nouveau fourbi soit prêt avant notre départ pour l'Afghanistan.

Mais vous parlez plutôt de la différence entre le kaki et le chamois, c'est bien cela?

Le sénateur Forrestall : Oui, j'en ai toute une série.

Le mgen Leslie : Je peux certainement vous en parler.

C'est moi et moi seul qui ai pris la décision de leur faire porter du vert pour aller en Afghanistan. Nous avions dans nos caisses deux jeux de kaki, mais si j'ai choisi le vert, c'est à cause des Afghans.

Lorsque nous sommes partis pour la première fois en reconnaissance, et n'oubliez pas que le taux d'analphabétisme est de l'ordre de 80 p. 100, si ce n'est plus, les Afghans n'avaient aucune idée de ce qu'étaient les Canadiens, de qui ils étaient ni de quelle partie du monde ils venaient. Pas leurs leaders, non, mais le peuple. Leurs leaders sont extraordinairement instruits, mais je parle des gens dans les rues. Un grand nombre de nos amis et alliés avaient des uniformes qui étaient remarquablement semblables à nos uniformes kaki, et j'ai donc préféré pour ne pas opter pour le kaki.

Le sénateur Forrestall : Quel a été le résultat?

Le mgen Leslie : En fait, ils savent maintenant qui nous sommes. C'est en partie la raison pour laquelle ils sont tous opté pour le kaki. N'oublions pas que lorsqu'il fallait porter du kaki pour aller dans les montagnes et y faire toutes sortes de choses intéressantes, les soldats portaient l'uniforme kaki. Mais en ville, pour patrouiller dans les rues de Kaboul et aussi pendant la nuit, l'uniforme vert est vraiment efficace parce qu'il permet de se fondre dans l'ombre.

Je voudrais vous rassurer, tous mes soldats comme moi-même avions deux jeux d'uniforme kaki dans nos caisses, ainsi que deux jeux d'uniforme vert, et nous portions du vert.

Le sénateur Forrestall : Voilà qui est assez intéressant.

Can I shift to landmines? Can you start with how major a problem is this with respect to all the reconstruction teams? How big a problem is it for the troops themselves?

MGen. Leslie: Afghanistan has an unknown number of landmines and more being planted, somewhere between 7 million and 11 million. The numbers are estimates, obviously, with that wide a range. There are bangs and thumps every night in the mountains around Kabul and in the outlying regions, but you cannot let it paralyze you, your force or the locals and they do not.

It is a risk you have to live with. Of course, they can and have killed not only our soldiers, but other nations' soldiers and hundreds if not thousands of Afghans. It is a huge problem but as with a whole bunch of other places around the world, we just have to live with it.

Senator Forrestall: Do we have an active Canadian demolition unit?

MGen. Leslie: We have a variety of engineering ordnance companies that go and blow up all the bombs and mines that we capture in a variety of raids or other preventive actions.

We have mine clearance equipment, but we only really clear mines in Afghanistan if they are in our specific way. In other words, if we want to go from point A to point B, we will get rid of the mines, clear them out of the way. The rest of the mine clearance is done by an organization called the United Nations Mine Action Centre for Afghanistan, UNMACA, which is actually headed by a retired Canadian military engineer who is a wonderful guy.

It serves a variety of functions. Clearing mines is incredibly labour-intensive. It is extraordinarily expensive. The international funding — which Canada, if not the largest contributor, then certainly the second largest — gives employment to thousands of Afghan Mujahideen, former warriors against the Russians or the Taliban who would otherwise be unemployed. That is not necessarily a good thing to have former Mujahideen unemployed.

Senator Forrestall: Did you have enough money as a commanding officer to engage in pursuits that eased unemployment?

MGen. Leslie: We did not actually hire Afghans to clear mines. That is done by —

Senator Forrestall: I was speaking in the much broader sense, in some form of the reconstruction of roadways, for example.

MGen. Leslie: You actually had the then Department of Foreign Affairs and International Trade, now Foreign Affairs Canada, CIDA and DND working much more closely than they have in the past. The Government of Canada had dedicated \$250 million to reconstruction in Afghanistan for a two-year

Pourrais-je passer maintenant aux mines terrestres? Pour commencer, est-ce un gros problème pour les équipes de reconstruction et pour les troupes?

Le mgén Leslie : Il y a en Afghanistan un nombre inconnu de mines antipersonnel et de nouvelles mines sont posées tous les jours, il y en a entre 7 et 11 millions. C'est une estimation, bien sûr, compte tenu de cette imprécision. Chaque nuit, on entend des explosions dans les montagnes aux alentours de Kaboul et dans les montagnes environnantes, mais on ne peut pas laisser cela vous paralyser, vos troupes ou les gens de l'endroit, et ce n'est pas le cas non plus.

C'est un risque qu'il faut accepter. Bien sûr, ces mines peuvent tuer et elles ont déjà d'ailleurs tué pas seulement nos soldats, mais aussi des soldats d'autres pays et des centaines, voire des milliers d'Afghans. C'est un énorme problème, mais comme c'est également le cas dans bien d'autres pays, c'est quelque chose qu'il faut accepter.

Le sénateur Forrestall : Y a-t-il là-bas une équipe canadienne de déminage?

Le mgén Leslie : Il y a toutes sortes d'équipes de déminage qui vont un peu partout pour faire exploser les bombes et les mines que nous trouvons à l'occasion de nos patrouilles et d'autres actions préventives.

Nous avons du matériel de déminage, mais nous ne faisons du déminage en Afghanistan que si ces mines nous empêchent d'avancer. En d'autres termes, si nous voulons aller du point A au point B, nous allons déminer le terrain pour sécuriser la route. Le reste du déminage est effectué par un organisme qui s'appelle le Centre d'action antimines des Nations Unies pour l'Afghanistan, l'UNMACA, qui est d'ailleurs dirigé par un ancien officier canadien du génie maintenant à la retraite et qui est un type formidable.

Cela sert à plusieurs choses. Le déminage exige énormément de temps et de travail. C'est également extrêmement coûteux. Le financement international — dont le Canada est, sinon le principal, du moins le second donateur par ordre d'importance — permet de faire travailler des milliers de moudjahidines afghans, ces guerriers qui combattaient jadis les Russes ou les talibans et qui, sinon, seraient sans travail. Vous savez, ce n'est pas nécessairement pas une bonne chose d'avoir trop d'anciens moudjahidines oisifs.

Le sénateur Forrestall : Aviez-vous suffisamment d'argent à votre disposition pour faire des choses permettant de créer de l'emploi?

Le mgén Leslie : En fait, ce n'est pas nous qui engageons les Afghans pour faire du déminage. C'était...

Le sénateur Forrestall : Mais je parlais au sens beaucoup plus large du terme, pour la reconstruction des routes par exemple.

Le mgén Leslie : Il y avait en fait à l'époque le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, qu'on appelle maintenant Affaires étrangères Canada, l'ACDI et le MDN qui suivaient cela de beaucoup plus près qu'auparavant. Le gouvernement canadien avait affecté 250 millions de dollars sur

period. When I was there, the Government of Canada was working with a quarter of that figure, which is about \$75 million to \$80 million on a variety of projects.

In terms of the money that was actually available to me as a Task Force Commander for civil affairs, I wish I had more, quite frankly. I wish that I had easier access to some of the CIDA funds. There were a variety of low-level bureaucratic entanglements which irritated the hell out of me. I am glad to say that I believe most of those have been resolved. In my analysis, it was organizations which had not been used to working very closely together in the past and these were part of some of the growing pains.

Was it a show-stopper? No. As a matter of fact, I think the Minister of Defence at the time stepped up to the plate and gave us a bag of gold to solve this issue.

Senator Forrestall: God love him. Thank you very much, General.

I want to join with those who have extended their congratulations to you and to your men and women. You do not go unnoticed, you know.

MGen. Leslie: That is very kind, sir.

Senator Forrestall: Thank you for doing it.

The Chairman: Before we go to Senator Day and Senator Munson, I want to ask you a question, General, that would be of assistance to the committee.

One of the things the committee is looking at in the course of this study is trying to describe to Canadians how the Army is of value to them, or ask Canadians if they think the Army is of value to them. How would you use your experience in Afghanistan to explain to a typical person, an automaker in Windsor or a baker in Winnipeg, why the work you did in Afghanistan was of benefit to that individual and how it might have an impact on their life?

MGen. Leslie: Sir, it is not only the Army, of course, but I understand the context of the question.

When we go overseas, we are helping protect the weak and the helpless. By doing so, we are trying to make the world a better place so that, in turn, our children can have better lives as can theirs.

Obviously, we would not be sent overseas unless it was in the national interest to do so. Whether it is an interest of value is certainly debatable. I believe that the types of missions that we have been doing in the recent past will be the types of missions more often than not that we will be doing in the future for the next five, 10 or 15 years.

deux ans pour la reconstruction en Afghanistan. Lorsque j'étais là-bas, le gouvernement canadien travaillait avec le quart de cette somme, soit entre 75 et 80 millions de dollars, dans le cadre d'une palette de projets différents.

Mais si vous voulez parler de l'argent qui était à ma disposition en tant que commandant d'une force d'intervention pour les affaires civiles, pour être franc avec vous, j'aurais bien voulu en avoir beaucoup plus. J'aurais souhaité avoir plus facilement accès à une partie de l'argent de l'ACDI. Il y avait toute une série de complications bureaucratiques de bas de gamme qui me mettaient littéralement hors de moi. Je suis heureux de pouvoir vous dire maintenant que la plupart de ces complications ont fort heureusement été réglées, je pense. Selon ce que j'ai pu voir, ces organismes n'avaient pas l'habitude de travailler en très étroite collaboration et cela a été en partie à l'origine de certains de ces problèmes de croissance.

Était-ce vraiment la vedette? Non. D'ailleurs, je pense que le ministre de la Défense était même intervenu à l'époque en ouvrant tout grand son portefeuille pour nous permettre de régler le problème.

Le sénateur Forrestall : Que Dieu lui en soit reconnaissant. Merci beaucoup, général.

Je voudrais à mon tour vous offrir mes félicitations ainsi qu'à vos soldats. Vous ne passez pas inaperçu, vous le savez.

Le mgen Leslie : C'est très gentil à vous, sénateur.

Le sénateur Forrestall : Merci pour ce que vous avez fait.

Le président : Avant de donner la parole aux sénateurs Day et Munson, je voudrais à mon tour vous poser une question, afin d'éclairer le comité.

L'une des choses que nous tentons de faire dans le cadre de cette étude, c'est d'essayer de montrer aux Canadiens en quoi l'armée leur est utile, ou encore leur demander si à leur avis, l'armée a pour eux une quelconque utilité. Comment utiliser cette expérience en Afghanistan pour expliquer à monsieur tout le monde, à un ouvrier d'une chaîne de montage de Windsor ou à un boulanger de Winnipeg, pourquoi ce que vous avez fait en Afghanistan lui est utile à lui aussi et en quoi cela a pu avoir une incidence sur son quotidien?

Le mgen Leslie : Sénateur, ce n'est pas bien sûr uniquement l'armée, mais je comprends la tournure de la question.

Lorsque nous allons à l'étranger, nous le faisons pour aider les faibles et les démunis. Ainsi, nous essayons de rendre le monde meilleur afin que nos enfants puissent, à leur tour, mieux vivre que les enfants là-bas.

Mais il est certain qu'on ne nous enverrait pas à l'étranger si ce n'était pas dans l'intérêt national. Alors qu'il s'agisse de quelque chose de désintéressé ou non, on peut en discuter, c'est sûr. Mais je pense que les genres de missions que nous avons effectuées récemment ressembleront beaucoup plus souvent qu'autrement aux genres de missions qui vont nous être confiées pendant les cinq, dix ou quinze prochaines années.

I think that the missions resonate with Canadians. I cannot speak from a point of fact, but perhaps I will be able to do so after you and your colleagues finish your work.

Senator Day: I am struggling with the concept of who should make certain decisions with respect to defence policy. Should it be from the point of the Army, the Chief of Land Forces who decides in conjunction with his colleagues at NDHQ that we will not have a tank any longer in the armed forces because of the amount of funds that are available and they have to share them around so he says, "I will cut out that." Is that something that should be made at a higher level with consultation and a little bit more thought given to it as to our future role?

That is one of the examples that I have in my mind. I am wondering if you will talk about specialization because what tends to flow from that is, what can we train our soldiers for and who should make that decision? Should we have more communicators and should that be an Army, Milan forces —

The Chairman: Senator Day, could you relate the questioning to the General's experience in Afghanistan.

Senator Day: Did you need tanks in Afghanistan?

The Chairman: It is a little like playing Jeopardy. You make the statement and then you can follow it. Just turn the statement into a question.

Senator Day: We are running out of time and my friend wants me to move on. I have just moved on.

The Chairman: I just want context.

Senator Day: I have no idea what I was asking.

MGen. Leslie: But it is linked to Afghanistan.

Senator Day: Absolutely.

MGen. Leslie: Let me answer your question with regards to the particulars of the mission in Afghanistan and then take that argument slightly higher to the level I think you are interested in. You are interested in both answers, of course.

Senator Day: As long as it is okay for our chairman that you can answer.

MGen. Leslie: No, I did not need tanks in Afghanistan. Let me try and explain why.

None of the international assistance forces or the coalition forces currently working in Afghanistan has tanks. Some nations have armoured personnel carriers, the track barons, II3s, but they rarely leave the site of Kabul International Airport.

Je pense que ce genre de mission trouve un écho favorable au sein de la population canadienne. Je ne saurais prouver ce que j'affirme, mais peut-être pourrais-je le faire une fois que vos collègues et vous aurez terminé votre travail.

Le sénateur Day : Je ne parviens pas à comprendre qui devrait prendre certaines décisions en ce qui concerne notre politique de défense. Faudrait-il, du point de vue de l'armée de terre, que ce soit au chef d'état-major de l'armée de terre à décider, de concert avec ses collègues de l'état-major, qu'il n'y aura plus de chars dans l'armée de terre faute d'argent, et que s'il y en avait, il devrait les partager, ce qui le pousserait donc à dire : « Supprimons donc cela ». Est-ce là une décision qui devrait être prise à un niveau plus élevé, moyennant les consultations nécessaires, et faudrait-il réfléchir un petit peu plus longuement à notre rôle futur?

C'est un des exemples qui me vient à l'esprit. Peut-être pourriez-vous nous parler un peu de spécialisation parce que ce qui découle un peu de cela, c'est la possibilité que nous avons de donner à nos soldats l'entraînement nécessaire dans ce but et qui devrait prendre cette décision. Faudrait-il davantage de spécialistes de la communication et faudrait-il que ce soit l'armée, une force d'infanterie dotée de missiles légers...?

Le président : Sénateur Day, pourriez-vous plutôt axer vos questions sur l'expérience du général en Afghanistan?

Le sénateur Day : Auriez-vous eu besoin de chars en Afghanistan?

Le président : C'est un peu comme le jeu Jeopardy. Vous affirmez quelque chose, puis vous pouvez poser une question dans le même sens. Il suffit de faire suivre l'affirmation d'un point d'interrogation.

Le sénateur Day : Nous allons manquer de temps et mon ami veut que je poursuive. C'est ce que je viens de faire.

Le président : Je voulais simplement un contexte.

Le sénateur Day : Je n'ai aucune idée de ce que je voulais demander.

Le mgen Leslie : Mais cela a trait à l'Afghanistan.

Le sénateur Day : Tout à fait.

Le mgen Leslie : Laissez-moi répondre à votre question en ce qui concerne les détails de la mission en Afghanistan, pour ensuite amener l'argument au niveau qui, je crois, vous intéresse. Bien sûr, vous voulez les deux réponses.

Le sénateur Day : Tant et aussi longtemps que notre président vous permet d'y répondre.

Le mgen Leslie : Non, je n'avais pas besoin de chars en Afghanistan, et je vais essayer de vous expliquer pourquoi.

Aucun des corps d'intervention étrangers, aucune des forces coalisées actuellement sur le terrain en Afghanistan n'a de chars. Certains pays ont apporté des véhicules blindés pour transporter le personnel, les Track Barons, des II3, mais ces véhicules quittent rarement le périmètre de l'aéroport international de Kaboul.

The main issue has to do with the message it sends which sometimes is good, sometimes bad, but also the infrastructure and the impact on the infrastructure. A 70-ton tank in Kabul or a 55-ton tank would grind its way into the infrastructure very, very quickly indeed.

To answer your question, no. By the way, I did not ask for tanks. If I had put them on the list, no one else said no to anything else I or my team asked for.

Senator Day: If you had asked, you would have had them?

MGen. Leslie: Certainly, no one gave me any hints that it was a verboten issue. Even if they had, I still would have asked for them if I thought I needed them.

Senator Day: Could you ask for more mine clearers, for example? Do you make that decision or is that made somewhere else?

MGen. Leslie: Mine clearers —

Senator Day: You just described that a short while ago as to what was going on in terms of anti-personnel mines and use of a non-military group doing that.

MGen. Leslie: UNMACA.

Senator Day: You also indicated you had some within your group doing it.

MGen. Leslie: Yes.

Senator Day: Who made that decision as to sharing the work?

MGen. Leslie: The force structure was mine. I do not want to take any credit for it if you think it went right because it is a blend of a bunch of really smart people from corporal all the way up to general, but the responsibility for the structure of the task force is mine and mine alone.

If I may talk about the larger issue of tanks somehow in the context of Afghanistan, bear with me.

Our defence policy decisions, as you know, are quite properly the purview of the Government of Canada. I am extraordinarily comfortable with that. I am not keen on generals trying to tell the Government of Canada what to do. I do not think we want to go down that road ever.

As for the decision with regards to tanks, as you know, the Government of Canada has announced that we are buying the Mobile Gun System, MGS. In some reports, some media outlets, I have seen articles that say it is a one-for-one replacement or we are getting rid of two tanks and we will replace them with one MGS. I know you are having Lieutenant-General Rick Hillier appear before you, who commanded the entirety of ISAF. Of

Le principal problème tient au message que cela transmet, qui est parfois bon, qui est parfois mauvais, mais également à l'infrastructure et à l'impact sur l'infrastructure. Si on faisait passer des chars de 70 tonnes ou de 55 tonnes dans les rues de Kaboul, ils viendraient très rapidement à bout de la chaussée.

Mais pour répondre à votre question, non. D'ailleurs, je n'en ai jamais demandé. Si j'en avais mis sur ma liste, personne n'a jamais refusé quelque chose que j'avais demandé ou que mon équipe avait demandé.

Le sénateur Day : Si vous en aviez demandé, en auriez-vous eus?

Le mgen Leslie : Certainement, personne ne m'a jamais donné à entendre que c'était quelque chose de verboten. Et même si cela avait été le cas, si j'avais pensé qu'il m'en fallait, je les aurais demandés.

Le sénateur Day : Pourriez-vous demander davantage de démineurs par exemple? Est-ce que vous pouvez prendre ce genre de décision ou doit-elle être prise ailleurs?

Le mgen Leslie : Des démineurs...

Le sénateur Day : Vous venez d'en parler il y a quelques instants au sujet des mines antipersonnel et de l'intervention d'un organisme non militaire.

Le mgen Leslie : L'UNMACA.

Le sénateur Day : Vous nous avez également dit que vous faisiez un peu de déminage vous-même.

Le mgen Leslie : En effet.

Le sénateur Day : Qui a décidé que ce travail devait être partagé?

Le mgen Leslie : L'aspect militaire m'appartenait. Je ne veux pas que cela rejaillisse sur moi si vous pensez que les choses ont bien tourné parce qu'en fait, il s'agit de tout un groupe disparate de gens vraiment intelligents, depuis les caporaux jusqu'aux généraux, mais c'est moi et moi seul qui ai la responsabilité de la structure de cette force d'intervention.

Si vous me permettez de revenir au problème plus général des chars dans le contexte de l'Afghanistan, accordez-moi quelques instants.

S'agissant des décisions en matière de politique de défense, vous le savez, ces décisions relèvent à juste titre du gouvernement du Canada. Cela ne me dérange absolument pas. Je ne tiens pas vraiment à ce que des généraux puissent essayer de dire au gouvernement canadien ce qu'il doit faire. Je ne pense pas que nous ne voulions jamais en arriver là.

Pour ce qui est de la décision au sujet des chars, vous savez que le gouvernement canadien a annoncé que nous allions acheter des SCM, des systèmes de canon mobile. J'ai vu ici et là, dans certaines publications, soit qu'on remplacerait chaque char par un SCM, soit encore qu'il y aurait un nouveau SCM qui viendrait remplacer deux chars. Je sais que vous allez entendre bientôt le lieutenant-général Rick Hillier qui a commandé l'ISAF, la Force

course, he, himself, is a tanker. He is much more aware of the nuances of this issue than others.

However, if I can just set the scene for you, the MGS, which is new technology, is only one of three systems which forms a direct fire system. It is not only MGS, it is a multi-mission effects vehicle, MMEV. This vehicle takes the chassis of an Air Defense Anti-Tank System, ADATS, and puts it on a light armoured vehicle with the ability to reach out and harm something at significant ranges, six or seven kilometres. The Tube-launched, Optically-tracked, Wire-guided missile, TOW, as well, is being taken from the track chassis and put on to the lap chassis.

In the end state, our current thinking is to see a significant number of the MMEVs, forgive me the acronym; the TOW and the MGS operating as a team. As a matter of fact, very recently in Wainwright, we held the first ever such exercise to see how these three very sophisticated pieces of technology are going to work together, with some pretty exciting results. It is a lot of money, too.

The Chairman: We heard the results out there were a disaster. We heard that there were problems in Wainwright.

MGen. Leslie: Sir, you may have me at a disadvantage because I was not there, but I have spoken to two of the troop commanders; one air defence artillery and one armour. They are going through some drills and lessons. The real issue with the trial right now though is, of course, they are trying to get the drills sorted out. They are using the Leopard tank to simulate the MGS, while they are using the tracked variant of the ADATS to simulate the MMEV because, of course, as you know, we do not have the MGS yet. We still have tanks. We do not have the MMEV. We still have the tracked ADATS. We do not have the TOW on the lap chassis yet, we are still using the track Ferret.

That is what I know and I would certainly refer you to General Hillier for any specifics.

The Chairman: We heard from people who were invited to watch the demonstration who said it did not work.

MGen. Leslie: Sir, I beg your pardon. I think we are talking about two separate issues here. The first has to do with the live fire of the ADATS in Suffield. I am not talking about that. I am talking about the recent trial on the direct fire systems which took place in Wainwright.

The Chairman: I stand corrected. Thank you.

Senator Day: To conclude this, and this is my only question, basically, what you have described is an evolution in weaponry which is an NDHQ decision versus a decision that should be

internationale d'assistance à la sécurité, qui est lui-même issu des blindés. Il connaît beaucoup mieux que quiconque toutes les finesses de ce dossier.

Cela dit, si vous me permettez une petite mise en contexte préliminaire, le SCM, qui est une nouvelle technologie, ne représente qu'un des trois éléments qui constituent un système de tir complet. Il n'y a pas que les SCM, il y a aussi le véhicule à effets multimirage, le VEMM. C'est un véhicule qui a le châssis d'un ADATS, un système d'arme antiaérien et antichar, installé sur un véhicule blindé léger et qui a une portée de tir relativement importante, de l'ordre de six ou sept kilomètres. Il y a également le TOW, un missile filoguidé à poursuite optique lancé par tube, qui est réinstallé sur le châssis léger.

Nous espérons que les VEM — et vous me pardonnerez l'utilisation des acronymes — les TOW et les SCM pourront fonctionner comme une unité. En fait, tout récemment à Wainwright, nous avons procédé au tout premier exercice afin de voir comment ces trois technologies fort perfectionnées pouvaient être intégrées les unes avec les autres, et les résultats ont été très encourageants. Cela représente d'importants investissements.

Le président : Nous avons entendu dire que ces exercices s'étaient soldés par un fiasco. Nous avons entendu dire qu'il y avait eu beaucoup de problèmes à Wainwright.

Le mgen Leslie : Sénateur, vous me placez dans une position difficile parce que je n'étais pas à Wainwright, mais j'ai parlé à deux des commandants, un responsable de l'artillerie antiaérienne et l'autre des armes blindées. Ils assurent actuellement l'instruction. Évidemment, ce qui est important dans ces essais, c'est d'assurer la bonne instruction. On se sert du char d'assaut Léopard pour simuler le SCM, et on recourt à la version à chenilles de l'ADATS pour simuler le VEM parce qu'évidemment, comme vous le savez, nous n'avons pas encore les SCM. Nous avons toujours des chars. Nous n'avons pas le VEM. Nous avons toujours les versions à chenilles de l'ADATS. Le TOW n'est pas encore installé sur le chantier approprié et nous utilisons toujours le Ferret à chenilles.

C'est tout ce que j'en sais, et je vous recommanderais fortement de vous entretenir avec le général Hillier pour en savoir davantage.

Le président : Certains de ceux qui ont été invités à assister à cette démonstration ont dit que cela n'avait pas fonctionné.

Le mgen Leslie : Sénateur, je crains que nous ne parlions pas exactement de la même chose. Je ne parle certainement pas de l'exercice de tir réel de l'ADATS à Suffield. Je parle plutôt du récent essai des systèmes de tir direct qui a eu lieu à Wainwright.

Le président : Je vois. Je m'excuse. Merci.

Le sénateur Day : Pour conclure la discussion sur cette question, et c'est tout compte fait ma seule intervention, ce que vous nous avez décrit est une évolution des armements, une

made from a political point of view in terms of a defence policy issue. You have described this as an evolution to me now.

MGen. Leslie: Yes, sir. I beg your pardon if I led you to believe that it was NDHQ operating in isolation from government policy. It has not been. For further specifics, I would really refer you to the Army Commander.

Senator Munson: I have two questions, General.

Would it have been helpful to have had a more robust lift capability to get more equipment to Afghanistan faster?

MGen. Leslie: From Turkey into Kabul?

Senator Munson: Yes.

MGen. Leslie: I think at peak, sir, we were operating two or three flights a day which is all that the windows would allow because, at the same time, we were coming in, the French and German battalions were both rotating as well. It was a question of what my Air Force colleagues call "ramp space."

I have no complaints about the equipment flow into Kabul. Obviously, as the ground guy, what type of aircraft and who owns it, who flies me in, I do not particularly care, so long as I get it and equipment arrives.

Senator Munson: You do not care if it is a charter or a Hercules?

MGen. Leslie: Charter or Canadian Forces; I cannot really comment outside of that because I am not an Air Force guy.

Senator Munson: The last question for me: Based on your experience in Afghanistan, what are you doing in Kingston? What are you studying? What lesson does it tell to young soldiers and military people that a General is going back to school?

MGen. Leslie: Sir, the formal answer to your question is I am studying under the Department of War Studies at the Royal Military College for a doctorate in War Studies. I will do this until someone in NDHQ tells me otherwise, until the summer. I am trying to accomplish the core courses of the doctorate program with one year of full-time study. Then, I will presumably do the written and oral exams hopefully next fall and, sometime after that, at night when I get a job back in the day-to-day life of the armed forces, I will write my thesis.

I think it tells the soldiers and officers of the armed forces that generals do not know it all. We have to be sent to school, quite rightly, to broaden our horizons and to develop ourselves as

décision prise par le QGDN alors que cette décision devrait être une décision politique prise dans le cadre de la politique nationale en matière de défense. Vous avez décrit une évolution des armements, à mon avis.

Le mgén Leslie : Oui. Je m'excuse, sénateur, si j'ai semblé indiquer qu'il s'agissait là d'une décision du QGDN qui fonctionnait de façon complètement indépendante de la politique gouvernementale. Ce n'est pas le cas. Pour de plus amples renseignements, il faudrait en parler au commandant de l'Armée de terre.

Le sénateur Munson : Je voudrais vous poser deux questions, général.

Aurait-il été utile d'avoir une meilleure capacité de chargement pour envoyer plus de matériel plus rapidement en Afghanistan?

Le mgén Leslie : De la Turquie à Kaboul?

Le sénateur Munson : Oui.

Le mgén Leslie : Je crois qu'à la période de pointe nous avions deux ou trois vols par jour, ce qui est tout ce que nous pouvions autoriser parce qu'à la même période, les bataillons français et allemands participaient aussi au roulement. C'était en fait une question de place dans l'aire de trafic, comme disent mes collègues de l'Armée de l'air.

Je n'ai aucune plainte à formuler quant à l'acheminement du matériel vers Kaboul. Clairement, puisque je m'occupe des forces terrestres, peu m'importe le type d'avion, le propriétaire de l'aéronef, qui assure mon transport aérien, tant que le matériel arrive et que j'ai tout ce qu'il me faut.

Le sénateur Munson : Peu vous importe si c'est un vol nolisé ou un Hercules?

Le mgén Leslie : Un vol nolisé ou un vol des Forces canadiennes, je ne suis pas de l'Armée de l'air donc je ne peux pas vraiment faire de commentaires là-dessus.

Le sénateur Munson : Voici ma dernière question. Que faites-vous à Kingston après votre expérience en Afghanistan? Qu'étudiez-vous? Quel sorte de message communiquons-nous aux jeunes soldats et aux membres des forces armées lorsqu'un général retourne à l'école?

Le mgén Leslie : Ma réponse officielle à votre question, c'est que j'étudie dans le cadre du programme sur la conduite de la guerre au Collège militaire royal du Canada afin d'obtenir un doctorat dans ce domaine. Je poursuivrai ces études jusqu'à l'été, à moins que quelqu'un au QGDN ne m'avise du contraire. J'essaie de suivre les cours de base du programme de doctorat en étudiant à plein temps pendant un an. Puis je suppose que j'aurai des examens écrits et oraux, je l'espère l'automne prochain, et par la suite je pourrai rédiger ma thèse de doctorat en soirée alors que je serai retourné à la vie militaire.

Je crois que mon retour à l'école montre aux soldats et aux officiers des forces armées que les généraux ne savent pas tout. Nous devons retourner à l'école, et c'est une bonne chose, pour

individuals so we can help them, the people in the field, with getting the right kind of kit and focus for the missions that are about to happen.

It is a wonderful opportunity. I wish that more of my colleagues would go through it.

Senator Munson: Thank you very much. It is just like a reporter, going to the Senate!

The Chairman: Only in the Senate, you get the third degree.

Senator Banks: General, I have a short question and then a second short question, but the second one might require a slightly longer answer, I hope. I need to get confirmation on what you said when you were speaking with Senator Day about who should decide to buy a Striker instead of a tank. I hope that it will be soldiers who tell the Government of Canada what they need, not the Government of Canada deciding in some vacuum what they need. Have I got that right? There needs to be soldiers to say, "Here is what we need to do the job you have asked us to do."

MGen. Leslie: Yes, sir. I believe that you will speak to the senior-most soldier in the army either next week or the week after. I think you can rest assured that the Government of Canada has received technical expertise, advice and, quite frankly, wisdom from General Hillier in this regard.

Senator Banks: Thank you. I certainly hope that that is so. The Government of Canada may not always take the best advice in respect of procurement, but as long as it is given.

By the way, you have been very modest today about your people saying that they are pretty good at what they do. They are a lot better than "pretty good" at what they do and everybody in the world knows that.

I am going to ask you a question which, notwithstanding the Chairman's admonition, does not specifically have to do with Afghanistan or Kabul per se, but certainly includes that in your experience. You are a general officer. We have the opportunity often of speaking with general officers and with other commissioned officers.

We also have taken great care to speak with senior non-commissioned officers, warrant officers who, as we all know, actually run everything, with corporals and the private soldiers. We think that is important for the reason which you expressed earlier when you said, "The soldiers will give you the truth." We think that is right.

In the three years that we have existed, we have been asking questions. I am going to ask you to comment on the fact that sometimes, the answers we get from the people who are at the really pointy end of the stick are different from officers who, notwithstanding that they might have been, are not now at the pointy end of the stick.

élargir nos horizons et pour nous épanouir comme particuliers de sorte que nous puissions les aider, eux qui sont sur le terrain, à obtenir le bon matériel et à se concentrer sur la mission qu'on est sur le point de leur confier.

C'est une occasion rêvée. Je voudrais qu'un plus grand nombre de mes collègues puissent faire de même.

Le sénateur Munson : Merci beaucoup. C'est un peu comme un journaliste qui est nommé au Sénat!

Le président : Sauf qu'au Sénat le contre-interrogatoire est très serré.

Le sénateur Banks : Général, j'ai deux petites questions à vous poser. La deuxième nécessitera peut-être une réponse un peu plus longue, tout au moins je l'espère. J'aimerais que vous confirmiez ce que vous avez dit lorsque vous discutiez avec le sénateur Day d'où devrait provenir la décision d'acheter un Striker plutôt qu'un char d'assaut. J'espère que ce sont les soldats qui diront au gouvernement du Canada ce dont ils ont besoin, et non pas le gouvernement qui décidera en vase clos des besoins des soldats canadiens. Ai-je bien saisi? Les soldats doivent pouvoir dire : « Voici ce qu'il nous faut pour nous acquitter des missions que vous nous avez confiées. »

Le mgen Leslie : Oui, sénateur. Je crois que vous rencontrerez le plus haut gradé de l'armée soit la semaine prochaine ou la semaine suivante. Je peux vous assurer que le gouvernement du Canada a reçu des conseils techniques, et pour être honnête, des recommandations du général Hillier à cet égard.

Le sénateur Banks : Merci. J'espère que c'est vraiment ce qui se fera. Le gouvernement du Canada ne retient pas toujours les meilleurs conseils en ce qui a trait aux acquisitions, mais il importe quand même que les bons conseils soient offerts.

En passant, vous avez été fort modeste aujourd'hui quand vous avez dit que vos soldats étaient assez compétents. Ils sont bien plus qu'assez compétents, et le monde entier le sait.

Je vais vous poser une question qui, en dépit de la remontrance du président, ne touche pas nécessairement directement l'Afghanistan ou Kaboul, mais touche en quelque sorte votre expérience dans cette région. Vous êtes un officier général. Nous avons souvent l'occasion de parler à des officiers généraux et d'autres officiers brevetés.

Nous sommes également assurés de rencontrer les principaux sous-officiers, des adjudants qui, comme nous le savons tous, font vraiment fonctionner les choses avec les caporaux et les simples soldats. Je crois que c'est important car, comme vous l'avez dit un peu plus tôt, « les soldats vous diront la vérité ». Nous croyons que c'est vraiment le cas.

Le comité existe depuis trois ans et pose des questions depuis ce temps. Parfois, les réponses que nous donnent ceux qui sont sur le terrain sont bien différentes de celles des officiers qui, même si auparavant dans leur carrière, ils étaient sur le terrain, ne le sont plus maintenant.

A corollary question is that we have also heard representations to us that there is a certain inefficiency — in fact, it is an efficiency, but not necessarily a desirable one — that derives from the fact that NDHQ and DND seem to be umbilically joined and that sometimes, the military's interests are subsumed by other interests.

I will give you an analogy. I understood that the second I heard it because I spent a lot of years in the theatre. Every theatre has an artistic director and a general manager and there the truth lies when you find the balance between the practical interests of one and the aesthetic interests of the other. That tension is absolutely necessary. If one interest becomes submerged by the other in either direction, then the whole thing does not work. The tension between those two things is fundamentally and essentially important in order that all of the voices be heard and all the interests be represented.

I guess it is a two-pronged question. If you were the king and had the capacity to say NDHQ is going to be in this building over here. They are going to determine what the military needs. Then they are going to represent it to DND, the political guys, over here, and that the truth will be worked out as between them. Would you bring that about, if you were the king? This is hypothetical entirely.

Second, how are we, in your view, to account for the fact that generals tell us different things with respect to everything is hunky-dory, and privates tell us that it is not? We have discounted the "I am mad at the boss" part. I am talking about, I do not have enough of these and I do not have one of these because I cannot put this together and I need this piece and we have not had it for three years so we have bought stuff from Radio Shack to somehow make it work.

The Chairman: This is all from the Afghanistan perspective.

MGen. Leslie: If you put it in that context, I would be delighted to try to stumble through this one.

They are very good questions to ask, sir. Why the difference? I will relate it to my own experience.

I had a lot of fun as a Brigade Commander with outstanding soldiers out west. We did a lot of training in a place called Suffield which is the only place that a large brigade group can actually flex its muscles and do its business which is now almost fixed, thanks to a whole bunch of money.

My first brigade group attack I thought went really well. I had three battle groups in line and we were doing our business. At the end, as is our practice, we gather all the senior leadership; me, my battle group commanders, the various advisors, the helicopter guys, the air guys, the gunners, the engineers and so on. The feedback was less than unanimous that it had gone well. As a matter of fact, it was their opinion that it had gone really badly because I was concerned from my perspective about making sure that a whole bunch of very complicated things happened. However, in terms of the command-and-control architecture

Dans la même veine, certains nous ont dit qu'il existe une certaine inefficacité — en fait c'est une efficacité qui n'est pas vraiment nécessairement souhaitable — qui découle du fait que le QGDN et MDN semblent être inséparables et que parfois les intérêts du secteur militaire passent au deuxième rang.

Permettez-moi de vous donner une analogie. Je l'ai saisie la deuxième fois que je l'ai entendue parce que j'ai œuvré dans le théâtre pendant plusieurs années. Chaque théâtre a un directeur artistique et un directeur général et il faut concilier les intérêts pratiques de l'un et les intérêts esthétiques de l'autre. La tension qui existe entre les deux est nécessaire. Si l'intérêt de l'un domine celui de l'autre, rien ne fonctionnera. La tension entre ces deux éléments est fondamentale et essentielle si l'on veut que tous les intervenants et tous les intérêts soient représentés.

Il s'agit en fait d'une question à deux volets. Si vous étiez le roi et que vous puissiez dire que le QGDN serait dans cet édifice là-bas et il décidera ce dont le secteur militaire a besoin. Il va présenter ses propositions au MDN, les intervenants politiques, et ils s'entendront quant à la décision à prendre. Procéderiez-vous de cette façon si vous étiez le roi? C'est clairement une question hypothétique.

De plus, à votre avis, comment pouvons-nous expliquer que les généraux nous disent que tout va bien dans le meilleur des mondes et que les simples soldats nous disent que ce n'est pas le cas? Nous avons écarté les cas de simple rancune. Je parle de ceux qui nous ont dit qu'ils n'avaient pas suffisamment de matériel ou qu'ils n'avaient pas ce qui leur fallait, qu'ils ne pouvaient pas faire ceci ou cela parce qu'ils n'avaient pas l'équipement nécessaire depuis déjà trois ans et qu'il aurait fallu acheter des pièces chez Radio Shack simplement pour se tirer d'affaire.

Le président : Et tout ça c'est lié à l'Afghanistan?

Le mgen Leslie : Si vous placez les choses dans ce contexte, je serai heureux d'essayer de répondre à votre question.

Ce sont de bonnes questions, sénateur. Pourquoi la différence d'opinion? Permettez-moi de m'inspirer de mon expérience personnelle pour répondre à cette question.

J'ai eu beaucoup de plaisir lorsque j'étais commandant de brigade dans l'ouest et j'avais des soldats absolument extraordinaires. Nous avons beaucoup fait d'instruction à un endroit qui s'appelle Suffield, le seul endroit en fait où une grosse brigade peut vraiment s'entraîner et faire son travail, ce qui a été grandement facilité grâce à une injection importante de fonds.

Le premier assaut de mon groupe-brigade s'est très bien déroulé, tout au moins c'est ce que je pensais. J'avais trois groupes tactiques et nous faisions ce que nous devions faire. À la fin de l'exercice, comme la pratique le veut, tous les leaders se réunissent : il y avait moi, les chefs des groupes tactiques, les divers conseillers, les responsables des hélicoptères, des aéronefs, les artilleurs, les ingénieurs et j'en passe. Tout le monde ne jugeait pas que tout s'était très bien passé. En fait, ils étaient d'avis que les choses s'étaient très mal passées parce que personnellement, j'avais simplement voulu m'assurer que

that was portrayed from my brigade TAC, which was an armoured vehicle down to the battle groups, it was fairly chaotic. It did not go that well from their perspective.

We did it two or three times. Actually, we did it more than that. By the last one, there was a certain degree of unanimity that actually, it had gone very well indeed. Then, afterwards, you go into huge leaguer and you allow the subordinates to work through the lessons of, which tanks should have gone where and which gun where. I was right down at the cold face and I thought it had gone very well. My battle group commanders who are lieutenant-colonels thought it had gone very well.

I bumped into a carrier that was covered in mud. From their perspective, it had been an absolute disaster because they had gone straight into a swamp, essentially, and spent the better part of four or five hours trying to dig their way out of the swamp which, in an armoured vehicle, is not fun. As far as they were concerned, it was an unmitigated disaster and if they could get their hands on the idiot brigade commander who sent them into the swamp and so on. You know where I am going with this one. It is a question of perspective and scale.

Another story: When I was Commander of Land Forces Central Area, I would not allow any of my subordinates to buy any information technology goodies, I think over a \$50 value, without my personal approval. This is an organization which has 13,000 or 14,000 people. That is because I felt that we were wasting far too much money on office supplies and information technology support that could be better spent getting the soldiers out where they can get muddy. As a result of not doing so, we managed to spend a lot of money on training.

The story does not end there. Of course, there were certain valuable things which the soldiers and the various bases needed, microphones and projectors which, if they did not have them, they could not do their job. My desire to take gold from one administrative activity and put it into the pointy end, to use your language, meant that the year after that, they had to spend even more money on the administrative stuff at the expense of the pointy-end stuff.

Sometimes, the decisions which are made, or the understanding of the issues which are made, at various levels can be diametrically opposed, especially as you increase the scale of the issue.

I know you know all that stuff already but why the difference in perspective? I submit, that is the reason. I know all the generals in the Canadian Forces. I do not know all of them well. The crew that do much the same sort of stuff that I do, I know extraordinarily well. All of them are hard-working people who

plusieurs choses fort complexes avaient lieu. Cependant, du point de vue commandement et contrôle, comme l'a expliqué le coordonnateur, qui était chargé d'assurer que tout allait bien, des véhicules armés jusqu'aux groupes de bataille, les choses étaient plutôt chaotiques. D'après eux, les choses ne s'étaient pas très bien déroulées.

Nous avons répété l'exercice deux ou trois fois. En fait, nous l'avons répété à plusieurs reprises. À la fin du dernier exercice, la majorité était d'avis qu'en fait les choses s'étaient assez bien passées. Puis, vous recevez une promotion et vous laissez vos subalternes faire ces exercices et décider quel char d'assaut aurait dû être où et quelles armes auraient dû être déployées à tel endroit. Écoutez, j'ai participé à l'exercice et je pensais que tout s'était bien passé. Les commandants de mon groupe tactique qui sont des lieutenants-colonels pensaient que les choses s'étaient bien passées.

Je suis tombé sur l'équipage d'un transporteur qui était couvert de boue. Les membres de l'équipage jugeaient que tout cet exercice avait été la catastrophe la plus totale parce qu'ils étaient allés directement dans un marécage, tout compte fait, et qu'ils avaient passé quatre à cinq heures à essayer de se sortir de la boue, ce qui n'est certes pas facile quand il s'agit d'un véhicule blindé. À leur avis, tout cet exercice avait été une totale catastrophe et ils auraient bien voulu pouvoir mettre la main sur l'idiot de commandant de brigade qui les avait envoyés dans ce marécage. Vous voyez ce à quoi je veux en venir, c'est toute une question d'échelle et de perspective.

Une autre anecdote. Lorsque j'étais commandant de la Force terrestre du secteur du centre, je ne permettais à aucun de mes subalternes d'acheter du matériel de technologie de l'information qui coûtait plus de 50 \$ sans avoir obtenu auparavant mon autorisation. Il s'agissait d'une organisation qui comptait 13 000 à 14 000 membres. J'avais pris cette décision parce que j'étais d'avis que nous dépensions beaucoup trop d'argent pour le matériel de bureau et la technologie de l'information, de l'argent qui pouvait être mieux investi dans des programmes visant à envoyer nos soldats là où ils pouvaient revenir couverts de boue. Nous avons pu dépenser beaucoup d'argent pour la formation et l'instruction justement pour cette raison.

Ce n'est pas la fin de l'histoire. Évidemment, il y avait des choses importantes dont les soldats et les diverses bases avaient besoin, des microphones et des projecteurs sans lesquels ils ne pouvaient faire leur travail. En raison de mon désir de transférer des montants du secteur administratif vers le terrain, comme vous l'appellez, l'année suivante on a dû dépenser encore plus d'argent pour le budget administratif, ce qui a été fait au détriment des activités sur le terrain.

À l'occasion, l'interprétation d'une situation ou d'une décision peut être complètement différente selon le groupe auquel vous vous adressez, et selon l'échelle du problème.

Je sais que vous le savez déjà, mais vous vous demandez pourquoi il existe une telle différence d'opinion. À mon avis, c'est là la raison. Je connais tous les généraux des Forces canadiennes. Je ne les connais pas tous très bien. Je connais très très bien ceux qui font la même chose que moi. Il s'agit dans tous les cas de gens

honestly believe that they are contributing to the defence of Canada and they are. Some do certain things better than others. But all of them really want to try and help the people who should be helped which are the soldiers, sailors and airmen in the field. I honestly believe that.

Some are smarter than others. Some are better looking. As I already mentioned, some do things better than others but at heart, quite frankly, you would not want to do this unless you really have the passion. If you do not have the passion, you should not do it. That passion, of course, should be focused on helping the troops in the field.

That was the first one.

The umbilically joined National Defence Headquarters and the consensual model, the matrix model of consensual decision-making, the favourite bureaucratic tool — I am sure you are well aware of Mr. Lou Gershner and his brilliant attempts to revamp IBM now close to 20 years ago in which he tried to cut through that incredibly complex paradigm — is certainly worthy of review.

I am going to take the senator's advice and if you will pardon the pun, I am going to pass the buck. I would recommend, sir, you address that question to Vice-Admiral Buck who is the Vice Chief of Defence Staff. He is the officer charged with the efficient running of National Defence Headquarters.

The Chairman: And he will pass it to Mr. Ward Alcock as quickly as he can.

Senator Forrestall: I appreciate your comment and observation. My concern over 35 or 40 years — for a long time and it always bothers me when I run across it, which is not frequently but several times a year — has to do with truth to power.

I will not ask you to answer the question, but I hope that that is almost a God-like tenet. It is so vitally important that people understand that the truth is being passed up the line. That is what is important. The truth in the end, of course, is the product.

Thank you very much for coming. You have been very, very frank with us. We appreciate it. That does not require an answer.

MGen. Leslie: Actually, sir, I would like to try it, but only if the chair allows me.

The Chairman: Please go ahead, General.

MGen. Leslie: If you find a general who has lied to you, you should fire him, quite frankly, just as quickly as you can.

Senator Forrestall: Why I have never sought the dismissal of a general about which I may have believed, that was, I was never that certain in my own mind that I had asked precisely the right question. What irked me and irritates me is that the general did

qui travaillent très fort et qui croient sincèrement qu'ils jouent un rôle important dans la défense du Canada. Ils ont raison. Certains font leur travail mieux que d'autres. Mais ils veulent tous sincèrement aider ceux qui devraient être aidés, soit les soldats, les marins et les aviateurs sur le terrain. Je le crois sincèrement.

Certains sont plus intelligents que d'autres. D'autres sont plus beaux. Comme je l'ai déjà signalé, certains font les choses mieux que d'autres mais, pour être honnête, ce n'est pas le genre de boulot que vous voudriez faire si la passion nécessaire ne vous animait pas. Sans passion, vous ne pourriez pas faire ce travail. Cette passion, évidemment, devrait vous amener à faire tout ce que vous pouvez pour aider ceux qui sont sur le terrain.

C'était ma réponse à votre première question.

Votre deuxième question porte sur le fait que le Quartier général de la défense nationale semble ne pas pouvoir être séparé du ministère de la Défense nationale. Vous avez parlé du modèle de consensus, du processus décisionnel par consensus, l'outil préféré des bureaucraties — et je suis convaincu que vous connaissez M. Lou Gershner qui avait essayé avec brio de remanier IBM il y a près de 20 ans; il a essayé de surmonter ce paradigme extrêmement compliqué — tout cela mérite d'être étudié.

Je vais accepter le conseil du sénateur et je vais en fait vous relancer la balle. Je vous recommande de poser la question au vice-amiral Buck qui est le vice-chef d'état-major de la Défense. Il est l'officier responsable de l'administration efficace du Quartier général de la défense nationale.

Le président : Et il renverra la balle à M. Ward Alcock le plus rapidement possible.

Le sénateur Forrestall : Je vous remercie du commentaire et des observations que vous avez faits. Depuis déjà 35 ou 40 ans — cela fait donc déjà très longtemps et ça me tracasse toujours lorsque j'y pense, ce qui ne m'arrive pas souvent mais seulement plusieurs fois par an — je m'intéresse à ce qu'on dise la vérité aux puissants.

Je ne vous demanderai pas de répondre à la question, mais j'espère qu'il s'agit d'un principe qui nous assimile à Dieu. Il est d'une importance capitale que les gens comprennent que la vérité est communiquée vers le haut. C'est ce qui est important. La vérité, tout compte fait, c'est le résultat.

Je vous remercie d'être venu nous rencontrer. Vous avez été fort direct avec nous. Nous vous en sommes reconnaissants. Mon commentaire ne nécessite aucune réponse.

Le mgen Leslie : En fait, sénateur, j'aimerais essayer d'y répondre, mais seulement si le président m'y autorise.

Le président : Vous pouvez répondre, général.

Le mgen Leslie : Si vous constatez qu'un général vous a menti, vous devriez le congédier, pour être honnête, le plus rapidement possible.

Le sénateur Forrestall : La raison pour laquelle je n'ai jamais demandé qu'un général soit congédié alors que je pensais qu'il m'avait peut-être menti, c'est que je n'étais jamais tout à fait convaincu que j'avais posé la bonne question. Ce qui m'irrite et

not say, "Hey Forrestall, why did you not ask me this? Why did you not ask me that? Why did you ask me this for? If you had asked me, I would have told you."

That is why it is so important that I trust you. I do not even want to question it in my mind. If you tell me black is black, I will believe you.

MGen. Leslie: That is very kind, sir. I hope not to misplace your confidence.

Senator Forrestall: I know you will not.

MGen. Leslie: That is very kind.

The Chairman: General, it has been a very good session. To wrap up for the committee and perhaps to provide a bit of focus to the hearing that we have had so far, could you summarize for us the lessons that you have learned, or feel that should have been learned, in the efforts that have gone on in Afghanistan, since you have been there? What would you like the committee to have in its mind as you wind up your testimony before us as to the things that we should remember and focus on as we move forward in the study?

MGen. Leslie: First and foremost, I would recommend — obviously, subject to the concurrence of the Chief of Defence Staff and the minister, recognizing the type of work you do and its value to creating that sort of debate with Canadians about where they want their defence forces to go or to be — to go to Kabul. I think you should go there as an individual. I believe that persons such as yourself and your co-chair and others should go to Kabul —

The Chairman: It is not sufficient to have sent Senator Munson?

MGen. Leslie: Sir, I do not know how to dig myself out of that one, so I am not going to.

Sir, as you continue your deliberations, if the consensus from Canadians emerges that they do like the types of missions that were conducted in Afghanistan and they understand the rationale for why it was done and the cost sometimes which we have to pay to protect the weak and the innocent, I guess there are four broad areas which I think are worthy of us all to think about over the next couple of years. Once again, I am relating these specifically to Afghanistan.

For example, aviation support; we had three German helicopters there which were not enough. Our Griffin Helicopters could not operate at those altitudes, the 6,000-foot altitudes. I would like us to consider, if we are going to do these types of missions, looking out now, because decisions that we make now about equipment acquisition will not actually be realized for —

The Chairman: Thirteen years, we are told.

me tracasse est que le général n'a pas dit : « Écoute, Forrestall, pourquoi ne m'as-tu pas demandé ceci? Pourquoi ne m'as-tu pas demandé cela? Pourquoi m'as-tu plutôt demandé ceci? Si tu m'avais posé une autre question, je t'aurais donné la réponse que tu cherchais. »

C'est pourquoi il est si important que je puisse vous faire confiance. Je ne veux même pas qu'il y ait le moindre doute dans mon esprit. Si vous me dites que c'est noir, je vous croirai.

Le mgen Leslie : C'est très aimable à vous, sénateur. J'espère ne pas vous décevoir.

Le sénateur Forrestall : Je sais que vous ne le ferez pas.

Le mgen Leslie : C'est très aimable à vous.

Le président : Général, c'était une très bonne question. Pour conclure à l'intention du comité et peut-être aussi pour rappeler l'essentiel de la séance que nous tenons maintenant, pourriez-vous nous résumer les enseignements que vous avez tirés ou que vous croyez que vous auriez dû tirer, des efforts déployés en Afghanistan, depuis que vous y êtes allé? Que souhaiteriez-vous que le comité retienne au moment de conclure votre témoignage, et sur quoi devrions-nous nous concentrer dans la poursuite de notre étude?

Le mgen Leslie : Avant tout, je recommanderais — bien sûr, sous réserve de l'approbation du chef d'état-major et du ministre, reconnaissant la nature du travail que vous effectuez et son importance pour engager un débat de ce genre avec les Canadiens au sujet des endroits où ils veulent que leurs forces armées aillent ou se trouvent — d'aller à Kaboul. Je pense que vous devriez y aller à titre personnel. Je pense que des gens comme vous-même et le coprésident et d'autres devraient aller à Kaboul...

Le président : Ne suffit-il pas d'y avoir envoyé le sénateur Munson?

Le mgen Leslie : Sénateur, je ne vois pas comment m'en tirer, et je m'en abstiendrai donc.

Sénateur, dans la poursuite de vos délibérations, s'il se dégage parmi les Canadiens un consensus qui montre qu'ils approuvent les types de missions qu'on a menées en Afghanistan et qu'ils comprennent pourquoi on l'a fait ainsi que le prix que nous devons parfois payer pour protéger les faibles et les innocents, je pense qu'il existe quatre grands secteurs qui méritent que nous y réfléchissions tous au cours des quelques années qui viennent. A nouveau, je pense ici précisément à l'Afghanistan.

Par exemple, le soutien de l'aéronavale; nous avions là-bas trois hélicoptères allemands mais ils ne suffisaient pas. Nos hélicoptères Griffin ne pouvaient pas fonctionner à ces altitudes, des altitudes de 6 000 pieds. Si nous sommes censés effectuer ce genre de missions, j'aimerais que nous envisagions de nous y préparer maintenant, parce que les décisions que nous prenons en ce moment au sujet de l'acquisition d'équipement ne se traduiront effectivement dans la réalité que...

Le président : Dans treize ans, à ce qu'on nous dit.

MGen. Leslie: Is that the average, 13 years? For us to think about aviation, how to move soldiers from point A to point B in very rugged terrain, over hostile forces, which as well implies that those big aviation platforms, those medium-sized helicopters or bigger ones, need some sort of armed escort of a the similar type of machine which can deter and protect them.

Second is the implication of some of the new technologies, tactical unmanned aerial vehicles, UAVs, and how they fit in. We had them in Afghanistan. They did great work, but the ability to use such technologies to see over the next hill I think are mission winners, whether it is war, peace support or humanitarian support. I think five or ten years from now, it would be nice if a variety of elements down the army chain of command, company, battle group and brigade, had their own means of checking out what is on the other side of the hill without sending a young soldier through a mine field at midnight.

The third is communications and some of the architectures allowing us to gain situational awareness. How do we find out what the bad guys are doing and how do we exploit that with some of the new technologies which are coming on line in the electro-magnetic spectrum.

The fourth is light infantry patrol vehicles. Right now, no nation really has an answer yet that I am aware of, though I am led to believe there is a start of a prototype somewhere in Canada down in London. An idea for the future is a specifically designed light infantry patrol vehicle that can take four, six, eight, or however many people the experts tell you they will need, and have a certain degree of ability to survive an anti-tank mine. That is asking an awful lot from a light vehicle. Tank mines, as you know, are big. They produce a very large bang.

However, the technology is out there. We just have to find it and we have to develop a system of a light infantry patrol vehicle that will do a better job in the future of protecting our young men and women. I know a lot of other nations are looking for such technology.

Those are four broad areas, as you think of the future, if I could leave those with you. I take Senator Banks' comments that actually our young men and women are very good at whatever it is we are doing overseas.

The Chairman: Just so I am clear, the helicopter you were talking about, gun ships. Would that be the vernacular for this type of helicopter?

MGen. Leslie: Yes, sir, or because we are Canadian, you could call them light humanitarian escort peace things.

Le mgen Leslie : Est-ce la moyenne, treize ans? Quand nous pensons à l'aviation nous devons nous demander comment déplacer des soldats du point A au point B sur un terrain très accidenté, face à des forces hostiles, ce qui suppose aussi que nous disposions de ces énormes plates-formes d'aviation, de ces hélicoptères de taille moyenne ou de gros hélicoptères, et qu'il nous faut un aéronef d'escorte armé d'un type semblable à ceux qui peuvent servir à des fins de dissuasion et de protection.

Deuxièmement, il faut songer à certaines des nouvelles technologies, aux véhicules aériens sans pilote, les UAV, et voir comment les intégrer. Nous en avions en Afghanistan. Ils nous ont permis de faire de l'excellent travail, mais la capacité d'utiliser ces technologies pour voir ce qui se passe de l'autre côté de la colline permettra je pense de remporter la victoire au cours de certaines missions, qu'il s'agisse de missions de guerre, de soutien de la paix ou de soutien humanitaire. Je pense que d'ici cinq à dix ans, il serait bien que divers éléments de la chaîne de commandement, de la compagnie, du groupe tactique et de la brigade, aient leurs propres moyens de vérifier ce qui se trouve de l'autre côté du coteau sans avoir à y envoyer un jeune soldat en pleine nuit à travers un champ miné.

Troisièmement, il est question des communications et de certaines des architectures qui nous permettent d'améliorer notre connaissance de la situation. Comment découvrons-nous ce que l'ennemi est en train de faire et comment nous en servir compte tenu des nouvelles technologies qui sont en voie d'être mises au point dans le domaine électromagnétique.

Quatrièmement, les véhicules de patrouille d'infanterie légère. Actuellement, aucune nation n'a vraiment encore de solution, à ma connaissance, même si je suis porté à croire qu'il existe un début de création d'un prototype quelque part au Canada dans la région de London. On entrevoit pour l'avenir un véhicule de patrouille d'infanterie légère spécialement conçu, qui pourrait accueillir quatre, six, huit ou quelque soit le nombre de gens dont les experts vous diront avoir besoin, et leur assurer dans une certaine mesure la capacité de survivre à une mine antichar. C'est vraiment beaucoup demandé d'un véhicule léger. Les mines antichars, comme vous le savez, sont puissantes. Elles ont une très forte charge explosive.

Toutefois, la technologie existe. Il nous suffit de la trouver et nous devons concevoir un système de véhicule de patrouille d'infanterie légère qui à l'avenir permettra de mieux protéger nos jeunes soldats. Je sais que beaucoup d'autres nations recherchent cette technologie.

Voilà quatre grands secteurs auxquels il faut songer pour l'avenir. Je prends bonne note des observations du sénateur Bank selon lequel nos jeunes hommes et jeunes femmes excellent dans tout ce que nous faisons outre-mer.

Le président : Pour que je comprenne bien, à propos de cet hélicoptère dont vous parliez, ces navires armés. Comment appellerait-on couramment ce type d'hélicoptère?

Le mgen Leslie : Oui, sénateur, peut-être parce que nous sommes Canadiens, nous pourrions peut-être parler d'un appareil léger d'escorte à des fins pacifiques et humanitaires.

The Chairman: Terrific. Can we quote you on that?

MGen. Leslie: No. Well, you can do whatever you wish.

Not necessarily, but something. We are not talking conceptually. We are talking about a force that is out there, as you mentioned. You mentioned the timeframe for the projects and I would like — it is entirely up to you what you decide — ideas to be considered now for the future, based on the types of missions that we have very recently done and that we may be doing in the future, over the next ten or 15 years.

The Chairman: General, thank you very much on behalf of the committee. You can see that you absolutely have had the total attention of the committee for the last hour and a half. It has been a very valuable experience for us. We appreciate you coming here and taking time away from your studies. We are very grateful to you for assisting us in our work in trying to come forward with some form of policy.

We appreciate your help and we wish you God speed.

MGen. Leslie: Sir, thank you.

The committee adjourned.

KINGSTON, Monday, November 29, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 5:30 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada, (Town Hall Meeting).

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening. Welcome. It is my pleasure to welcome you to a meeting of the Senate Standing Committee on National Security and Defence. Come on up to the front. We have some seats for you. We are happy to have you sitting there.

Tonight's town hall meeting forum is for the residents of Kingston on issues relating to defence policy. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee.

Here is how the evening will go, we hope. First, I will introduce the senators, then I will talk briefly about some of the committee's work to date and then I will pass the proceedings over to Professor David Haglund from Queen's University, who will act as moderator for this evening's discussions.

On behalf of the committee, Dr. Haglund, I would like to thank you very much for your assistance in getting the meeting organized.

On my immediate right is the distinguished senator from Nova Scotia, Senator Michael Forrestall. Senator Forrestall has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their

Le président : Formidable. Nous permettez-vous de vous citer?

Le mgen Leslie : Non. Et puis, faites-en ce que vous voulez.

Pas nécessairement, mais quelque chose. Nous ne sommes pas en train de théoriser. Nous parlons d'une force qui existe bel et bien, comme vous l'avez mentionné. Vous avez parlé de l'échéancier des projets et j'aimerais — mais il vous revient à vous d'en décider — que des idées soient examinées maintenant en prévision de l'avenir, compte tenu des types de missions que nous avons tout récemment menées et que nous pourrions avoir à accomplir à l'avenir, dans les dix à quinze prochaines années.

Le président : Général, merci beaucoup au nom du comité. Vous avez pu constater que vous avez captivé notre attention pendant une heure et demie. Votre témoignage nous aura été très précieux. Nous vous remercions d'être venu et de nous avoir consacré du temps. Nous vous sommes très reconnaissants de nous aider à mener à bien notre travail en vue de l'élaboration d'une politique.

Nous vous sommes reconnaissants pour votre aide et nous vous souhaitons bonne continuation.

Le mgen Leslie : Merci, sénateur.

La séance est levée.

KINGSTON, le lundi 29 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 17 h 30 pour examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité pour le Canada (assemblée publique).

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonsoir. J'ai le plaisir de vous souhaiter la bienvenue à une réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Veuillez prendre place à l'avant. Nous avons des sièges pour vous. Nous sommes heureux que vous soyez venus.

L'assemblée publique de ce soir s'adresse aux résidents de Kingston et porte sur des questions relatives à la politique de défense. Je m'appelle Colin Kenny. Je suis sénateur de l'Ontario et je préside le comité.

Voici comment la soirée va se passer, du moins nous l'espérons. Premièrement, je vais vous présenter les sénateurs, ensuite je vous décrirai brièvement les travaux du comité jusqu'à maintenant, après quoi je céderai la parole au professeur David Haglund de l'Université Queen's, qui servira de modérateur pour la discussion de ce soir.

Au nom du comité, Monsieur Haglund, je vous remercie beaucoup pour l'aide que vous nous apportez dans l'organisation de cette réunion.

Immédiatement à ma droite se trouve le distingué sénateur de Nouvelle-Écosse, le sénateur Michael Forrestall. Le sénateur Forrestall est au service des commettants de

member of the House of Commons, then as their senator. During his tenure in the House, he served as parliamentary secretary to several cabinet ministers, including the Minister of Transport and the Minister of Regional Industrial Expansion.

On my far right is Senator Tommy Banks from Alberta. Senator Banks is well known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers. His musical career spans over 50 years. He has received a Juno Award and is an Officer of the Order of Canada. He is also the chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources and of the Alberta Liberal Caucus.

On my immediate left is Senator Joseph Day from New Brunswick. He has a longstanding connection to Kingston. He holds a Bachelor of Electronic Engineering from RMC and an LLB from Queen's University. Senator Day also has a Masters of Law from Osgoode Hall. Prior to his appointment to the Senate in 2001, he had a successful career as an attorney. He is also Deputy Chair of the Standing Senate Committee on National Finance and on our Subcommittee on Veterans Affairs.

Beside him is Jim Munson from Ontario. Senator Munson was a trusted journalist and a former Director of Communications for Prime Minister Jean Chrétien before he was called to the Senate. Senator Munson has twice been nominated for a Gemini Award in recognition of excellence in journalism.

We are just being joined now by Senator Jane Cordy from Nova Scotia. She is an accomplished educator with an extensive record of community involvement, including serving as Vice-Chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. She is also the Chair of the Canadian NATO Parliamentary Association.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine both security and defence. We have produced five reports on national security and defence over the past three years. Our reports have concluded that the Canadian Forces were underfunded and overworked and we have recommended, amongst other things: a permanent increase in baseline spending on the military of approximately 25 per cent, with continued increases tied to inflation thereafter; a reduction in the pace of military deployment overseas until resources allocated to the forces more closely match the tasks demanded of them; and a refocusing of the role of the reserves to concentrate more on domestic preparedness.

In total, we have made over 130 recommendations and what we are doing here is the next step. The committee has been charged by the Senate to look at Canada's defence policy. This is the first time such an undertaking has occurred in the past decade. We are examining what kind of Canadian Forces Canada needs and, more importantly, what kind of military do Canadians want.

Dartmouth depuis 37 ans, d'abord à titre de député à la Chambre des communes, ensuite à titre de sénateur. Pendant son mandat à la Chambre des communes, il a été secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, notamment le ministre des Transports et le ministre de l'Expansion industrielle régionale.

Plus loin à ma droite se trouve le sénateur Tommy Banks de l'Alberta. Le sénateur Banks est bien connu des Canadiens comme artiste de variété et il est l'un de nos musiciens les plus polyvalents. Sa carrière musicale s'étend sur plus de 50 ans. Il a reçu un Prix Juno et il est Officier de l'Ordre du Canada. Il est également le président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, et il préside le caucus libéral de l'Alberta.

Immédiatement à ma gauche se trouve le sénateur Joseph Day du Nouveau-Brunswick. Il a des liens de longue date avec Kingston. Il détient en effet un baccalauréat en génie électrique du CMR et une licence en droit de l'Université Queen's. Le sénateur Day a également obtenu une maîtrise en droit de Osgoode Hall. Avant sa nomination au Sénat en 2001, il a fait une brillante carrière d'avocat. Il est également vice-président du Comité sénatorial permanent des finances nationales et de notre Sous-comité des anciens combattants.

À côté de lui se trouve Jim Munson de l'Ontario. Le sénateur Munson a été un très bon journaliste et directeur des communications du premier ministre Jean Chrétien avant d'être nommé au Sénat. Le sénateur Munson a été deux fois mis en nomination pour un Prix Gémeau en reconnaissance de son excellence en journalisme.

Le sénateur Jane Cordy de Nouvelle-Écosse se joint à nous en ce moment même. Elle est une enseignante accomplie qui a aussi de longs antécédents de participation communautaire, ayant notamment été vice-présidente de la Commission de développement portuaire de Halifax-Dartmouth. Elle est également présidente de l'Association parlementaire Canada-OTAN.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent qui a le mandat d'étudier à la fois la sécurité et la défense. Nous avons publié cinq rapports sur la sécurité nationale et la défense au cours des trois dernières années. Nous avons conclu dans nos rapports que les Forces canadiennes sont sous-financées et surchargées de travail et nous avons recommandé, entre autres choses : une augmentation permanente des dépenses de base consacrées aux forces armées d'environ 25 p. 100, ce montant étant ensuite indexé à l'inflation; une réduction des déploiements militaires outre-mer jusqu'à ce que les ressources attribuées aux forces armées correspondent davantage aux tâches exigées de leur part; et un recentrage du rôle des réserves qui doivent se consacrer davantage à la protection civile.

Au total, nous avons fait plus de 130 recommandations et notre réunion de ce soir est le début de l'étape suivante. Le comité a été chargé par le Sénat d'examiner la politique de défense du Canada. C'est la première fois qu'une telle étude est effectuée depuis dix ans. Nous examinons quels sont les besoins du Canada en matière de forces armées et, ce qui est encore plus important, qu'est-ce que les Canadiens veulent dans ce domaine.

The information and opinions we collect from you this evening will be incorporated into a report that we will submit to the Senate prior to September 2005. I should say that the last time we did it — three senators on this committee participated in the last exercise back in 1993-94 — roughly 90 per cent of the committee's report was subsequently incorporated into the white paper that became the government policy that we are still working under today.

I want to reiterate that we are here to listen to you. We want to hear what you have to say. We do not view this as a question-and-answer session. We really view this as us hearing what you have to say and perhaps asking you to clarify what we have heard. It is your opportunity to give us your views and what we would like to hear are your feelings about the Canadian Forces, how you would like to see them organized and what sort of things you would like to see them do.

As I mentioned earlier, our moderator is David Haglund. Dr. Haglund is Professor of Political Studies at Queen's University and served as the Director for the Centre of International Relations. He will advise you on the rules of the meeting.

Doctor, the floor is yours.

Dr. David Haglund, Professor of Political Studies, Queen's University: Thank you, senator. Thank you, senators, for coming to Kingston to share your important responsibilities with the members of the community.

The ground rules are: There are two microphones in the hall. If you wish to make a comment, line up in front of one of them. I realize there is not much room, but I think you will see there are aisles that will allow you to do so.

You will not be asking questions. The senators are here to learn from us, to learn from you. You will be making a presentation that will not exceed three minutes. I have a technological gadget here I have never worked before and will no doubt mess up, but until such time as I confuse matters, I will be keeping close track of your usage of time by pressing a start and stop button. When the red light goes on, you stop. The yellow light should go on at the 30-second mark if I have that correctly. Keep looking in my direction.

If when the three minutes are up you have not stopped, the microphones will go dead. So you might as well plan to stop.

Only one member of the committee may then ask a question of you to clarify your comments. They will try to keep the questions short and I have been instructed to assist them in this task by reminding them that 30 seconds is ample time to ask a pointed question. If they do ask a question of you, you will then have up to a minute and a half to respond. I will enforce the time limits and I will advise you when your time has elapsed.

Les renseignements et les opinions que nous recueillerons de vous ce soir seront intégrés dans un rapport que nous remettrons au Sénat avant septembre 2005. Je dois dire que la dernière fois que nous l'avons fait — trois sénateurs membres de notre comité ont participé au dernier exercice en 1993-1994 —, environ 90 p. 100 du rapport du comité a par la suite été incorporé au livre blanc qui est devenu la politique gouvernementale qui est encore en vigueur aujourd'hui.

Je tiens réitérer que nous sommes ici pour vous écouter. Nous voulons entendre ce que vous avez à dire. Nous ne considérons pas cette soirée comme une période de questions et de réponses. Nous voulons vraiment vous écouter et peut-être vous demander des précisions sur ce que vous avez dit. C'est votre occasion de nous faire part de votre point de vue et ce que nous aimerions entendre, c'est ce que vous pensez des Forces canadiennes, comment vous voudriez qu'elles soient organisées et qu'est-ce que vous aimeriez les voir faire.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, notre modérateur est David Haglund. Le Dr Haglund est professeur de sciences politiques à l'Université Queen's et il a été directeur du Centre des relations internationales. Il va vous expliquer les règles de la réunion.

Professeur, vous avez la parole.

M. David Haglund, professeur de sciences politiques, Université Queen's : Merci, sénateur. Je vous remercie, sénateurs, d'être venus à Kingston pour partager vos importantes responsabilités avec les membres de la collectivité.

Voici les règles de base. Il y a deux microphones dans la salle. Si vous voulez prendre la parole, faites la queue devant l'un des microphones. Je me rends compte qu'il n'y a pas beaucoup de place, mais vous constaterez qu'il y a des allées où vous pourrez attendre votre tour.

Vous ne poserez pas de questions. Les sénateurs sont ici pour nous écouter, pour apprendre en vous écoutant. Vous ferez un exposé qui ne devra pas dépasser trois minutes. J'ai ici un petit gadget technologique que je n'ai jamais utilisé auparavant et je vais sûrement me tromper de bouton, mais dans la mesure où je réussirai à ne pas m'embrouiller, je vais contrôler rigoureusement votre temps de parole en appuyant sur les boutons début et fin. Quand la lumière rouge s'allume, vous mettez fin à votre intervention. La lumière jaune devrait s'allumer quand il vous reste 30 secondes, si je procède comme il faut. Vous devrez donc jeter des coups d'œil dans ma direction.

Si vous n'avez pas cessé de parler après trois minutes, le microphone va se fermer. Vous feriez donc mieux de planifier votre intervention en conséquence.

Un seul membre du comité pourra alors vous poser une question pour vous demander des précisions. On essaiera de poser des questions brèves et les sénateurs m'ont donné comme instruction de les aider en leur rappelant que 30 secondes suffisent amplement pour poser une question précise. Si l'un d'eux vous pose une question, vous aurez alors une minute et demie pour répondre. Je vais faire respecter la limite de temps et je vais vous le dire quand votre temps sera écoulé.

For the minute-and-a-half response, should you care to make one, I do not plan to tax my technological knowledge and reprogram this gadget, so I will clear my throat or otherwise make it obvious that your time to respond has ended.

The committee requires the speakers to identify themselves for the record. This is so that they can create an accurate record of the evening and follow up, if necessary, with you. Since this is a parliamentary proceeding, you will understand that an accurate record is needed. I think you will all have picked up registration cards and when you are in line to make your presentation, please make sure that you have handed your card to the clerk, who would be next to each microphone. There should have been a card on your chair when you arrived. If you did not get one, there are more available at the back of the room.

When you begin to speak, please remember to state your name for the record. Thank you.

The Chairman: Dr. Haglund, one item that I neglected to mention is that we have translation facilities here. Headphones are available at the back of the room. Obviously, either language is acceptable to the committee.

Mr. Paul Gervan, As an individual: I suspect that I will be sharing a slightly different perspective than most of you with regard to military matters, since I am neither a professional nor a politician. However, I think I speak for a large number of Canadians who, as my grandmother used to say, are mad enough to spit.

Canada's defence policy seems to be totally out of joint with the realities of the world as we know it now. The world has changed dramatically in the past three or four years. It seems to me that we are on the verge of just carrying on with our antiquated means of playing this pathetic role of toadying to the American empire and trying to keep pace with their irrational and destructive defence spending.

I have travelled a great deal in the past 40 years. My business has called me overseas many times. Two things have been clear: The futility of force — it just has not worked in my lifetime. I have not seen it result in further peace or stability in the world. In fact, we are in a much more unstable circumstance and our children are more threatened, I think, by the international situation now than I was as a child of the bomb in the 1940s and 1950s.

With respect to this change that I have spoken about, the world has been totally realigned. I think anyone who has been outside of Canada has been very much impressed by how unpopular the United States is. It seems that we are, in fact, just carrying on, particularly with our missile defence expenditures, politic expenditures, toadying to the U.S. interests, and we are way out of step with the wishes of the vast majority of the inhabitants of this planet.

Pour la minute et demie consacrée à la réponse, à supposer que vous vouliez répondre, je ne prévois pas surcharger mes connaissances technologiques en reprogrammant ce gadget, et je vais donc tousser ou me racler la gorge pour vous faire comprendre que votre temps de réponse est écoulé.

Le comité exige que les intervenants s'identifient aux fins du compte rendu. On pourra ainsi compiler un compte rendu fidèle de la soirée et, au besoin, communiquer avec vous. Comme c'est une séance parlementaire, vous comprendrez qu'il est nécessaire d'établir un compte rendu fidèle. Je pense que vous avez tous pris une carte d'inscription et quand vous serez en ligne pour faire votre exposé, n'oubliez pas de remettre votre carte à l'un des greffiers qui seront assis à côté de chaque microphone. Normalement, vous avez tous trouvé une carte sur votre chaise en arrivant. S'il n'y en avait pas, vous pouvez vous en procurer à l'arrière de la salle.

N'oubliez pas de dire votre nom avant de commencer à parler. Merci.

Le président : Monsieur Haglund, j'ai oublié de préciser que nous avons ici un service d'interprétation. Vous pouvez vous procurer des écouteurs à l'arrière de la salle. Vous pouvez évidemment vous exprimer dans une langue ou dans l'autre.

M. Paul Gervan, témoignage à titre personnel : Je soupçonne que le point de vue que je vais exprimer sur les militaires sera légèrement différent de celui de la plupart d'entre vous, étant donné que je ne suis ni professionnel ni politicien. Je crois toutefois parler au nom d'un grand nombre de Canadiens qui, comme ma grand-mère avait coutume de dire, crachent de colère.

La politique de défense du Canada semble totalement déconnectée de la réalité du monde que nous connaissons. Le monde a changé complètement depuis trois ou quatre ans. Il me semble que nous nous apprêtons à poursuivre notre politique désuète et lamentable qui consiste à faire la mouche du coche de l'empire américain en essayant de suivre le rythme irrational et destructeur de leurs dépenses consacrées à la défense.

J'ai beaucoup voyagé depuis 40 ans. Je suis allé à l'étranger bien des fois pour affaires. Deux choses me sont apparues clairement : la futilité de la force — l'usage de la force n'a tout simplement rien donné depuis que je suis au monde. Je n'ai pas constaté que cela ait renforcé le moindrement la paix ou la stabilité dans le monde. En fait, notre situation est plus instable et nos enfants sont plus menacés aujourd'hui, à mon avis, par la situation internationale que je ne l'étais à titre d'enfant de la bombe atomique dans les années 1940 et 1950.

Pour revenir à ce changement dont j'ai parlé, le monde s'est complètement réaligné. Je pense que n'importe quel Canadien qui est allé à l'étranger a été frappé de voir à quel point les États-Unis sont impopulaires. On dirait que nous continuons à appliquer aveuglément notre même politique en matière de dépenses militaires, surtout pour la défense antimissiles, nous sommes les laquais des Américains et notre politique n'a aucun rapport avec ce que souhaite l'immense majorité des habitants de notre planète.

We are in a dream world. America is, in fact, the evil empire and we are supporting them. We are on the border here, and with our wealth of resources, our water and our oil, if there is anything that our military should be doing it is protecting our sovereignty, both to the north and to the south.

Diesel submarines and these laughable procurement policies have been an embarrassment to the military. I feel sorry for those in the military. I feel sorry for us who have had to pay for it. I would wish dearly that Canada would reallocate its military resources to a civil defence, protecting our resources and our sovereignty, and moving dramatically away to an independent foreign policy, an independent military policy and less integration with the American Forces.

Senator Banks: We think that we are, in the main, pursuing an independent policy, as has been widely evidenced, I believe. However, do you think that we have no responsibility ever to involve ourselves in a foreign adventure, as you might see it, when it comes to sending an expeditionary force somewhere to do something that we, as a national interest, think is right?

Mr. Gervan: Yes, I definitely applaud Canada's peacekeeping efforts in the world, inasmuch as they are independent and appropriate. Our peacekeeping efforts in Afghanistan are not independent and appropriate. We were assigned that by George Bush. It is inappropriate for our forces to be there.

It may be appropriate for our forces and humanitarian efforts to be launched towards the Sudan or other humanitarian crises in the world.

However, certainly you folks from the Liberal Party — my God, the Liberal Party — have sold us down the drain to George Bush. Let there be no mistake: The decision on missile defence has been made. Canadians have not had a voice in that decision. That is a huge decision that has huge financial ramifications for this country. It has huge ramifications for the security of this country and huge ramifications not just for the monies spent on it, but also the fact that those squandered monies could go to far more useful things, such as AIDS in Africa. There are all kinds of humanitarian crises crying out to us. Why would we spend money on missile defence, which has never been proven to work, and which is not defence; it is offensive in nature. It fuels the further arms race.

I hear you coughing, thank you. I will be out of here.

Mr. Haglund: It was not I who was coughing, actually. However, thank you, Senator Munson, for coughing. The time was up.

Nous vivons dans un monde imaginaire. Ce sont les États-Unis qui sont l'empire du mal et nous les appuyons. Nous sommes ici sur la frontière et nous avons une abondance de ressources, notamment en eau et en pétrole, et s'il y a quelque chose que nos forces armées devraient faire, c'est de protéger notre souveraineté, autant au nord qu'au sud.

Les sous-marins diesel et cette politique d'acquisition risible sont vraiment gênants pour nos militaires. J'ai honte pour eux. Je les plains et je nous plains, nous qui devons payer pour tout cela. Je souhaite ardemment que le Canada consacre plutôt ses ressources militaires à la défense civile, pour protéger nos ressources et notre souveraineté, et que nous fassions un virage radical pour adopter une politique étrangère indépendante, une politique militaire indépendante en réduisant notre intégration aux Forces américaines.

Le sénateur Banks : Nous croyons que nous appliquons, dans l'ensemble, une politique indépendante, comme il a été amplement démontré, à mon avis. Cependant, à votre avis, n'avons-nous aucune responsabilité pouvant nous amener à nous lancer dans ce que vous pourriez considérer comme une aventure à l'étranger, je veux dire quand il s'agit d'envoyer un corps expéditionnaire quelque part pour faire quelque chose qui, à ce qu'il nous semble, est dans notre intérêt national?

M. Gervan : Oui, je me félicite assurément des efforts de maintien de la paix du Canada dans le monde, dans la mesure où ils sont indépendants et appropriés. Nos efforts de maintien de la paix en Afghanistan ne sont pas indépendants ni appropriés. C'est une tâche qui nous a été assignée par George Bush. Nos forces n'ont pas d'affaire là.

Il conviendrait peut-être que nos forces et nos efforts humanitaires soient consacrés au Soudan ou à d'autres crises humanitaires dans le monde.

Cependant, il est certain que vous autres, au Parti libéral — Dieu du ciel, le Parti libéral! — vous nous avez vendu corps et âme à George Bush. Il ne faut pas s'y tromper : la décision a été prise sur la défense antimissiles. Les Canadiens n'ont pas eu leur mot à dire dans cette décision. C'est une énorme décision qui a d'énormes répercussions financières pour notre pays. Elle a d'énormes répercussions pour la sécurité de notre pays et pas seulement à cause de l'argent qu'on va dépenser, mais aussi du fait que cet argent gaspillé pourrait être beaucoup plus utile, par exemple pour lutter contre le sida en Afrique. Les crises humanitaires ne manquent pas autour de nous. Pourquoi dépenserions-nous de l'argent pour la défense antimissiles dont l'efficacité n'a jamais été démontrée, et qui n'est même pas de la défense; c'est de nature offensive. Cela alimente la course aux armements.

Je vous entends tousser, merci. Je vais m'arrêter là.

M. Haglund : Ce n'est pas moi qui ai toussé, en fait. Mais je vous remercie d'avoir toussé, sénateur Munson. Le temps était écoulé.

Lieutenant-Colonel (Ret'd) Arthur T.R.H. Neadow, As an individual: Madam and gentlemen, I am a Lieutenant-Colonel, Retired, PPCLI. I spent 55 years in the service of my country, starting as a young cadet at the age of 10 and finishing at age 65 as one of the active supplementary reservists who agreed to be called out before the War Measures Act was declared in accordance with the recommendations of the previous parliamentary committee, under Marcel Prud'homme.

I was planning to give you a lot more of my bona fides, but because of the three-minute limit, I will say that I joined the PW here in Kingston, the Princess of Wales Own Regiment and then the Brockville Rifles, saw the error of my ways and joined the regular force with the Patricia's. Those are my bona fides.

Today, I would like to speak about three points. I would like to speak about the principles of war as they apply to command and control, leadership training and administration. I would like to speak on the impact on foreign policy of a poorly organized and poorly equipped reserve force and regular force. I will presume to make a point on immigration. The last point I would like to make, if I have time, is on your visit.

There are 10 principles of war. To the best of my knowledge, most of the soldiers that I bumped into today cannot recall them, cannot recite them, and if they can recite them, they do not know what the hell they mean.

I will not recite them for you here, except to say that the primary principle is the selection and maintenance of the aim, and in any white paper I have looked at, I have never seen any indication that anybody who was involved in writing the paper had any understanding whatsoever of the principle of war called "selection and maintenance of the aim." It is simple: You decide what to do, then you prepare the force to do it and then you do it.

Instead, the last white paper that I read had 55 missions and tasks for the force and, of course, we could not do them or we did not know which one to look after first. That is a violation of every military and business principle on leadership that I have ever read. This white paper replaced a very simple mission that we used to have, and that was close with and destroy the enemy. That seems to be completely lost in many of the papers that are presented by the government.

When we turned to this standard, we could carry out any mission that was less than total war — peacekeeping, peacemaking, or like when I commanded the United Nations Disengagement Observer Force in Israel; we could do that with the training that we had then.

Senator Munson: Just a brief question. Would you be prepared to see our taxes go up to pay for more defence spending? When we talk to Canadians, everybody admires the military and what the

Le lieutenant-colonel (à la retraite) Arthur T. R. H. Neadow, témoignage à titre personnel : Madame et messieurs, je suis lieutenant-colonel à la retraite au régiment PPCLI. J'ai passé 55 ans au service de mon pays, en commençant comme cadet à l'âge de 10 ans et à la fin, à 65 ans, j'étais l'un des réservistes supplémentaires actifs qui ont accepté d'être appelés en service actif quand la Loi sur les mesures de guerre a été déclarée en conformité des recommandations du comité parlementaire précédent, sous la présidence de Marcel Prud'homme.

J'avais l'intention de vous expliquer mon cheminement en long et en large, mais à cause de la limite de trois minutes, je me contenterai de dire que je me suis enrôlé dans le PW ici à Kingston, c'est-à-dire le Princess of Wales Own Regiment, et ensuite dans les Brockville Rifles, après quoi j'ai fait amende honorable et je me suis enrôlé dans les forces régulières dans le régiment Patricia. Voilà ma feuille de route.

Aujourd'hui, je voudrais aborder trois points. Je voudrais vous parler des principes de la guerre et de leur application au commandement et contrôle, à la formation des chefs et à l'administration. Je voudrais vous parler de l'impact de la politique étrangère sur nos forces de réserve et régulières mal organisées et mal équipées. Je vais oser donner mon point de vue sur l'immigration. Et le dernier point que je voudrais aborder, si j'en ai le temps, concerne votre visite.

Il y a dix principes de la guerre. À ma connaissance, la plupart des soldats que j'ai rencontrés aujourd'hui sont incapables de s'en rappeler, de les réciter, et s'ils peuvent les réciter, ils n'ont aucune idée de ce qu'ils veulent dire.

Je ne vais pas les réciter à votre intention, qu'il suffise de dire que le principe primordial est le choix et la poursuite de l'objectif et, dans tous les livres blancs que j'ai lus, je n'ai jamais vu la moindre indication que les auteurs du document avaient la moindre compréhension du principe de la guerre appelé « choix et poursuite de l'objectif ». C'est simple : il faut décider de ce qu'on veut faire, après quoi il faut préparer les forces à le faire et ensuite en le fait.

Au lieu de cela, dans le dernier livre blanc que j'ai lu, on énumérait 55 missions et tâches des forces armées et, bien sûr, il nous était impossible de faire tout cela et nous ne savions pas ce qu'il fallait faire en premier. C'est en violation de tous les principes militaires et d'affaires que je connais. Ce livre blanc remplaçait une mission très simple que nous avions auparavant, qui consistait à se rapprocher de l'ennemi et à le détruire. On semble avoir complètement perdu cela de vue dans les documents présentés par le gouvernement.

Quand nous appliquons cette norme, nous pouvions remplir n'importe quelle mission qui n'allait pas jusqu'à la guerre totale : maintien de la paix, édification de la paix, ou bien notre mission quand je commandais la Force d'observation et de désengagement de l'ONU en Israël; nous étions capables de faire cela avec la formation que nous avions à cette époque.

Le sénateur Munson : Une brève question. Seriez-vous prêt à accepter une augmentation de nos impôts pour augmenter les dépenses consacrées à la défense? Quand nous parlons aux

military is doing. However, when we ask about spending, the priorities are health and education. It seems at the end of the day, the government makes a decision on what they will spend.

What do you see in terms of spending priorities?

Mr. Neadow: Sir, I have a very radical answer to that, and that is I am now approaching 73 years of age, and medicine is becoming something I would really love to have — I should have it — but there are better places you can put the money as far as I am concerned, for example, into education and a proper military.

I would also like to see the reserve force get its own budget so that it is not compelled to react to the regular force budget day by day.

Dr. Frederick W. Fairman, As an individual: I am Emeritus Professor of Feedback Control Systems at Queen's University.

I will make a short statement that I do not think will take three minutes.

The proposal to have Canada join the U.S. in the missile shield, which is Star Wars all over again, should be rejected. My first point is that if we were to sign on to this U.S. program, Canada's reputation as a peacemaker would be put in jeopardy and we would be seen as a contributor to a new arms race. Instead, we should beef up our border activity to ensure that terrorists and the materiel of terrorism are not able to enter this country.

My second point is that the U.S. has been working on a missile shield for years and respected experts still insist that it can never be made to work. In addition, any power sophisticated enough to be able to launch a ballistic missile at the U.S. would be capable of employing countermeasures to render the shield ineffective.

My third point is why waste taxpayers' money on this silly idea when there is so much needing to be done to improve the lives of the average person in this country.

Finally, if democracy is a virtue, then fast-tracking legislation is a sin. There must be a full debate, with a vote in the House, to decide if and under what conditions Canada should enter into discussions with the U.S. over this issue.

Senator Forrestall: Doctor, I do not know how to put this. It had to do with the missile defence system and the funds that will be appropriated with respect to it. If we had choices in this matter, and thank God we are still a free country and do, and other costs came to light, would you be prepared for us to bear other costs with respect to national defence expenditures — I am thinking of more troops, more reserves and more at-home activity — do you have any views on that?

Canadiens, chacun admire les militaires et ce qu'ils font. Par contre, quand nous les interrogeons sur les dépenses, ils nous disent que les priorités sont la santé et l'éducation. Il semble qu'au bout du compte, le gouvernement doit décider quelles seront les priorités de dépenses.

Quelles sont d'après vous les priorités de dépenses?

M. Neadow : Monsieur, j'ai une réponse très radicale à cela, à savoir que j'aurai bientôt 73 ans et que j'aurai bientôt besoin de médicaments et de soins, mais je suis d'avis que vous pouvez dépenser l'argent plus judicieusement, par exemple dans l'éducation et des forces armées convenables.

J'aimerais aussi que les forces de réserve aient leur propre budget pour qu'elles ne soient pas obligées de réagir au jour le jour en fonction du budget des forces régulières.

M. Frederick W. Fairman, témoignage à titre personnel : Je suis professeur émérite de Systèmes de commande en boucle fermée à l'Université Queen's.

Je vais faire une brève déclaration qui ne devrait pas prendre trois minutes.

Il a été proposé que le Canada participe au projet de bouclier antimissiles des États-Unis, qui est une nouvelle version de la guerre des étoiles; cette proposition doit être rejetée. Mon premier argument est que si nous devons participer à ce programme américain, la réputation du Canada à titre de pacificateur serait compromise et nous serions perçus comme contribuant à une nouvelle course aux armements. Au lieu de cela, nous devrions renforcer nos activités frontalières pour s'assurer que les terroristes et le matériel de terrorisme ne puissent entrer dans notre pays.

Mon deuxième argument est que les États-Unis travaillent à un bouclier antimissiles depuis des années et que d'éminents experts continuent de dire avec insistance que cela ne pourra jamais fonctionner. De plus, toute puissance suffisamment avancée pour pouvoir lancer un missile balistique contre les États-Unis serait capable d'employer des contre-mesures pour rendre le bouclier inefficace.

Troisièmement, pourquoi gaspiller l'argent des contribuables pour réaliser cette idée stupide alors qu'il y a tant à faire pour améliorer la vie du Canadien moyen.

Enfin, si la démocratie est une vertu, alors l'adoption accélérée de mesures législatives est un péché. Il doit y avoir un véritable débat suivi d'un vote à la Chambre pour décider si le Canada doit entamer des pourparlers avec les États-Unis sur cette question et dans quelle condition.

Le sénateur Forrestall : Monsieur, je ne sais trop comment dire cela. Vous avez parlé du système de défense contre les missiles et des crédits budgétaires qui y seront consacrés. Si nous avions le choix en la matière, et Dieu merci, nous sommes encore un pays libre, et si d'autres coûts surgissaient, seriez-vous disposé à ce que nous assumions d'autres coûts pour la défense nationale — je songe à une augmentation du nombre de soldats, de réservistes et du renforcement des activités intérieures — avez-vous une opinion là-dessus?

Dr. Fairman: My view is that Canada should look carefully at exactly what this committee is looking at, that is, what our needs are, and then make a decision based on that. It seems to me that what we need is the capability to at least maintain surveillance of all our coastlines and to make sure that weapons are not entering the country through the ports.

That is my only concern.

Mr. Bill Grayden, As an individual: I own a small family business here, Bioped Footwear and Orthotics. About 10 per cent to 15 per cent of my business comes from the military community, so it has a direct effect on me. An even greater effect would come from the security aspects, particularly now after 9/11. Terrorism or any disaster is bad for business.

I want to comment on the marvellous job done by the militia during such things as the ice storm and the Manitoba floods, and in combat with the Second Battalion PPCLI, Medak Pocket. The military is rising in prominence in the media these days and I think now is the time to strike, while the iron is hot.

Armies exist to serve the state. My concern is our capacity to do that. Given that the application of force will no doubt make it easier to prevent violence and other disasters, as Tom Axworthy said yesterday morning, in Canada we talk the talk, but we are not walking the walk. We have already inexpensive means to correct some of this and that is the community militia. I think that the government needs to recognize their value and to require the forces to comply with their direction.

I would be interested in any comments or questions that you have.

Senator Day: Mr. Grayden, thank you for being here. Could you tell me if you see a role for the militia that is different from that of the regular force or a supplement to it? You talked about independent operations they had, but you also talked about filling in on a regular force mission. Can the militia do both or should they have their own mandate?

Mr. Grayden: The militia can do both and you can divide units and/or parts of units so that those people who have the time and the energy can become special service forces in the militia. You can have one platoon of a particular unit off doing that job while the others are learning other trades.

Fundamentally, they still must learn those basic military skills that hold everybody in good stead. Those who have the time and inclination can go on to become soldiers who will supplement the regular force and take part in special roles, et cetera. Others will not have the time; they probably own their own businesses. I remember the ice storm, when a young kid was acting as a taxi driver. He gave his business to his parents to run, and for the two

M. Fairman : Je suis d'avis que le Canada doit examiner attentivement ce que votre comité étudie, à savoir quels sont nos besoins, et doit ensuite prendre une décision en conséquence. Il me semble que ce dont nous avons besoin, c'est la capacité tout au moins d'assurer la surveillance continue de toutes nos côtes et de s'assurer qu'on ne fait pas entrer des armes dans notre pays en passant par les ports.

C'est ma seule préoccupation.

M. Bill Grayden, témoignage à titre personnel : Je possède une petite entreprise familiale ici, appelée Bioped Footwear and Orthotics. De 10 à 15 p. 100 de ma clientèle vient de la communauté militaire et la question me touche donc directement. Les questions de sécurité ont des conséquences encore plus grandes, surtout aujourd'hui, après les événements du 11 septembre. Le terrorisme ou n'importe quelle catastrophe, c'est mauvais pour les affaires.

Je veux commenter le merveilleux travail accompli par la milice pendant des événements comme la tempête de verglas et les inondations au Manitoba, et aussi au combat avec le deuxième bataillon du PPCLI, appelé Medak Pocket. Les militaires prennent de plus en plus de place dans les médias ces jours-ci et je pense qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Les armées existent pour servir l'État. Ce qui me préoccupe, c'est notre capacité de le faire. Étant donné que l'usage de la force facilite indéniablement la tâche quand il s'agit de prévenir la violence et d'autres catastrophes, comme Tom Axworthy l'a dit hier matin, au Canada, nous sommes de beaux parleurs, mais de petits faiseurs. Nous avons déjà une méthode peu coûteuse pour y remédier en partie, à savoir la milice. Je pense que le gouvernement doit reconnaître sa valeur et exiger que les forces tiennent compte de leur orientation.

Je serais intéressé à entendre tout commentaire ou question de votre part.

Le sénateur Day : Monsieur Grayden, je vous remercie d'être venu. Pourriez-vous me dire si le rôle que vous envisagez pour la milice est différent de celui des forces régulières ou bien complémentaire? Vous avez évoqué des opérations que la milice a faites de façon indépendante, mais vous avez aussi évoqué leur rôle de complément dans une mission des forces régulières. Est-ce que la milice peut faire les deux ou bien devrait-elle avoir son propre mandat?

M. Grayden : La milice peut faire les deux et l'on peut diviser des unités ou des sections d'unités pour que les gens qui en ont le temps et l'énergie puissent devenir des forces de service spécial au sein de la milice. Vous pouvez avoir un peloton d'une unité qui accomplit une tâche pendant que les autres apprennent d'autres métiers.

Fondamentalement, les membres de la milice doivent quand même apprendre les habiletés militaires de base dont chacun a besoin pour être prêt à tout. Ceux qui en ont le temps et le goût peuvent devenir des soldats qui renforcent les forces régulières et assument des rôles spéciaux, et cetera. D'autres n'en ont pas le temps; ils possèdent probablement leur propre entreprise. Je me rappelle que pendant la tempête de verglas, un jeune homme qui

or three weeks of the ice storm, he was off all over Lanark-Renfrew County doing that. He took the time to do that. Could he go on a six-month tour? Probably not, but others can.

The militia is there to be recognized. It is a community symbol. There is a lot of recruiting going on out there. We have had 100 people lined up trying to get into the militia units, and they are being told, wait three more months, three more months. This is a tragedy, when you have a number of people like that, lined up, trying to get in to do their service to their country, and they are beaten down like that.

Ms. Nancy Fairman, As an individual: Good evening, senators. I am a retired library assistant at Queen's University.

I am speaking this afternoon to urge you not to recommend that Canada join the U.S. in the missile defence treaty. I have read that, (1) it can never be made to work; (2) huge amounts of public money will be required; (3) it would lead to a new global arms race; and (4) only Canada's defence contractors will benefit.

This issue is too important for the government to decide on its own. Only debate and a vote in Parliament will suffice.

Senator Cordy: Thank you for coming to speak with us tonight. I think forums such as this are important in gathering public opinion on such matters as ballistic missile defence. Certainly, we are getting public opinion on it this evening.

Whether we Canadians like it or not, the Americans are likely to go ahead with ballistic missile defence. It certainly appears that this is one of the issues that George Bush will be pursuing. Canadians have always worked with the Americans on air defence through NORAD. In fact, what a lot of people do not know is that the officer in charge at NORAD on 9/11 was a Canadian.

As Canadians, we have to make choices. Fortunately, we do not always go along with the Americans, and certainly, on the invasion of Iraq, I was delighted that our Prime Minister at the time decided that Canadians would not follow the Americans. The choice that we have to make as Canadians — and one that I would ask you about — would be: If in fact we choose not to join with the Americans on missile defence, are we willing to give up our role in NORAD? I am not saying that will happen, but it is a possibility. I am wondering how you would feel about that.

travaillait comme chauffeur de taxi a confié son entreprise à ses parents et, pendant les deux ou trois semaines de la crise du verglas, il a sillonné tout le comté de Lanark-Renfrew pour se rendre utile. Il a pris le temps de le faire. Est-ce qu'il pourrait partir pour une mission de six mois? Probablement pas, mais d'autres le peuvent.

Il faut reconnaître la valeur de la milice. C'est un symbole communautaire. Il se fait beaucoup de recrutement. Nous avions 100 personnes qui faisaient la queue pour essayer d'entrer dans la milice et on leur a dit d'attendre trois mois, et encore trois mois. C'est une tragédie quand on a un tel nombre de gens qui attendent leur tour de se mettre au service de leur pays et qui se font traiter comme des moins que rien.

Mme Nancy Fairman, témoignage à titre personnel : Bonsoir, sénateurs. Je suis assistante bibliothécaire à la retraite à l'Université Queen's.

Je prends la parole cet après-midi pour vous exhorter de ne pas recommander que le Canada se joigne aux États-Unis dans le traité de défense antimissiles. J'ai lu que, premièrement, cela ne pourra jamais fonctionner; deuxièmement, qu'il faudra y engloûtir des sommes d'argent énormes à même les deniers publics; troisièmement, que cela débouchera sur une nouvelle course aux armements planétaires; et quatrièmement, que les seuls à en bénéficier seront les entrepreneurs du secteur de la défense au Canada.

Cette question est trop importante pour que le gouvernement prenne une décision de son propre chef. Il faut absolument un débat et un vote au Parlement.

Le sénateur Cordy : Merci d'être venu nous parler ce soir. Je trouve que des assemblées comme celle-ci sont importantes pour recueillir l'opinion publique sur des questions comme la défense contre les missiles balistiques. Chose certaine, nous entendons l'opinion publique là-dessus ce soir.

Que cela nous plaise ou non à nous, Canadiens, les Américains vont probablement aller de l'avant avec leur projet de défense contre les missiles balistiques. Il semble bien que c'est l'un des projets que George Bush va chercher à mener à bien. Les Canadiens ont toujours travaillé avec les Américains dans le domaine de la défense aérienne par l'intermédiaire du NORAD. En fait, ce que bien des gens ignorent, c'est que l'officier qui était aux commandes au NORAD le 11 septembre était un Canadien.

En tant que Canadiens, nous devons faire des choix. Heureusement, nous ne nous entendons pas toujours avec les Américains, et il est certain que dans le cas de l'invasion de l'Iraq, j'ai été ravi que notre premier ministre ait décidé à l'époque que les Canadiens ne suivraient pas les Américains. Le choix que nous devons faire en tant que Canadiens — et c'est là-dessus que je vous interroge — est le suivant : si nous décidons bel et bien de ne pas nous joindre aux Américains pour la défense antimissiles, sommes-nous disposés à renoncer à notre rôle au NORAD? Je ne dis pas que cela va arriver, mais c'est une possibilité. Je me demande ce que vous en pensez.

Ms Fairman: Was NORAD set up to defend the north from incoming missiles or whatever it was? It was set up quite a while ago. I still think that the Canadian military — perhaps more the reserves — should be set up, and probably with more forces, to defend our actual borders, and not get involved with defence missiles that you can carry in your handbag and be locked up over. Everybody can get into that.

Perhaps NORAD should be strengthened, but not in terms of missile defence.

Mr. Wyn van der Seele, As an individual: Good evening, senators. I have recently moved to Kingston from Calgary so I have a slightly different perspective.

I am a graduate of RMC who served for 11 years afterwards in the regular army and then for about 25 years as a civil servant in the City of Calgary, so I have a civilian and a military perspective. I have also served in the reserves.

My comment is that Canada is vulnerable to terrorism, either directly or from terrorists using Canada as a base to attack the United States. The militia, located as it is in at least 125 different Canadian communities, seems well suited to play a major role in the prevention and aftermath of any attack, and in fact, in a lot of communities, is the only effective backup to the first responders, the police and the fire department.

However, it is so small, at 15,000 notionally, that it is difficult to try to plan any role or task. My point is that it should be greatly enlarged, probably to about 45,000 to 50,000. I will reveal my true colours here. I am a member of Reserves 2000, which is advocating numbers of that magnitude.

In addition, we have to remove the legislative and bureaucratic roadblocks to employing the militia in that role. As it stands now, if there is a disaster in lower Moose Pasture, Saskatchewan, where there is no regular force, the militia needs to go through the provincial and federal governments to get authority to save its own community. That is ridiculous.

We need a system whereby a commanding officer can make a decision in conjunction with a mayor to provide assistance to that civil authority.

Senator Meighen: I also reveal my true colours, I agree with you. It is probably fair to say, in terms of the role of the reserves, that a few years ago, the animosity, if I can use that word, between the regular force and the reserves force was at a reasonably high level, the regulars thinking that the reserves were just a bunch of amateurs. However, since recent operations overseas, where the regulars have had to be supplemented by reserves and they have seen what the reserves could accomplish, that has diminished quite considerably.

Ms Fairman : Le NORAD a-t-il été créé pour défendre le Nord contre les missiles venus d'ailleurs, ou quoi? Il a été créé il y a très longtemps. Je persiste à croire que les militaires canadiens — peut-être davantage les réserves — devraient être organisés et probablement dotés d'un plus grand nombre de soldats pour défendre nos véritables frontières et ne pas se lancer dans des missiles défensifs que l'on peut transporter dans son sac à main au risque de se faire arrêter et enfermer. N'importe qui peut en faire autant.

Peut-être qu'il faudrait renforcer le NORAD, mais pas par la défense contre les missiles.

M. Wyn van der Seele, témoignage à titre personnel : Bonsoir, sénateurs. J'ai déménagé récemment de Calgary à Kingston et j'ai donc un point de vue légèrement différent.

Je suis un diplômé du CMR et j'ai servi ensuite pendant 11 ans dans les forces régulières et ensuite pendant environ 25 ans à titre de fonctionnaire à la ville de Calgary, de sorte que j'ai un point de vue à la fois civile et militaire. J'ai également servi dans les réserves.

Je fais remarquer que le Canada est vulnérable au terrorisme, directement ou de la part de terroristes qui se serviraient du Canada comme base pour attaquer les États-Unis. La milice, implantée dans au moins 125 localités canadiennes différentes, semble bien placée pour jouer un rôle majeur dans la prévention des attentats et l'intervention après un éventuel attentat; en fait, dans beaucoup de localités, les réservistes sont les seuls renforts possibles pour les premiers intervenants, la police et les pompiers.

Cependant, ils sont tellement peu nombreux, théoriquement 15 000, qu'il est difficile d'essayer de planifier un rôle ou une tâche quelconque. Je soutiens que la milice devrait être considérablement renforcée, probablement pour atteindre environ 45 000 à 50 000 miliciens. Je vais maintenant révéler mes vraies couleurs. Je suis membre de Réserves 2000, qui préconise un effectif de cette ampleur.

En outre, nous devons éliminer les obstacles législatifs et bureaucratiques qui empêchent d'employer la milice dans ce rôle. À l'heure actuelle, si une catastrophe survient à Moose Pasture, en Saskatchewan, où il n'y a aucune force régulière, la milice doit passer par les gouvernements provincial et fédéral pour obtenir l'autorisation de sauver sa propre collectivité. C'est ridicule.

Il nous faut un système en vertu duquel un commandant peut prendre une décision conjointement avec un maire pour fournir de l'aide à l'autorité civile.

Le sénateur Meighen : Je vais également révéler mes vraies couleurs : je suis d'accord avec vous. Il est probablement juste de dire, pour ce qui est du rôle des réserves, qu'il y a quelques années, l'animosité, si je peux utiliser ce terme, entre les forces régulières et les forces de réserve était relativement forte, les soldats de la régulière trouvant que les réservistes n'étaient qu'une bande d'amateurs. Toutefois, depuis les récentes opérations outre-mer, où les forces régulières ont dû compter sur les réserves comme renfort et ont vu de quoi les réservistes étaient capables, les tensions ont diminué considérablement.

You outline a role for the reserves that, I think, is a legitimate one. What about overseas? With modern-day peace enforcing and peace creating becoming highly technical, can the reserves, in your view, be adequately trained in the time available so that they can fulfil the same roles as the regulars, whether on land, sea or air?

Mr. van der Seele: There are several dimensions to that question, sir. One is that we should not underestimate the capability of the average reservist. I think in a lot of cases, the average reservist brings experience to the military job that is not found in the regular force.

Also, you can do both, as one of my predecessors at this microphone said. They can supplement and complement the regular force.

Mr. Blair MacLean, As an individual: I was the Conservative candidate in the last election.

Thank you, senators, for offering citizens an opportunity to be heard. I thank you for coming to Kingston and express a welcome to you.

I must say that as I have grown older, I have come to place increasing importance on Canada having a strong and capable military. Canada's greatest vulnerability is in punching below its weight on the international stage. Many have said that Canada is less important on the world stage than it used to be. In the two world wars, Canadians were recognized by the world as important. After the last war, our diplomacy led the world — including the formation of the United Nations and Lester Pearson's work to peaceably resolve the Suez Crisis. Canada was admired and respected around the world.

I suggest our international standing has fallen in tandem with the decline of federal government attention to our military. Yet we clearly need the military to protect our shores from the terrorism that has struck many of our allies, from Spain to Australia to, of course, the United States. We would like to think it cannot happen here, but the sad truth is that it can. Canada must be prepared.

When the lights went out in Ontario a year and a half ago, the federal government's central command post was inoperable. The electricity went out. Canada must do better than this for the sake of our national security.

The current approach fails to learn from history, including very recent history. We succumbed to the lazy thinking that military spending could be chopped in a post-Cold War setting. Even 9/11 has done little to change the prevailing thinking of the federal government. They talked the talk, certainly in the last campaign, but do not walk the walk.

Vous énoncez un rôle pour les réserves que je trouve légitime. Mais qu'en est-il des opérations à l'étranger? Comme les opérations de pacification et d'imposition de la paix deviennent de nos jours très techniques, les réservistes peuvent-ils, à votre avis, recevoir une formation suffisante dans le temps dont ils disposent pour pouvoir s'acquitter des mêmes rôles que les soldats de la régulière, que ce soit sur terre, en mer ou dans les airs?

M. van der Seele : Cette question comporte plusieurs dimensions, monsieur. La première est que nous ne devons pas sous-estimer la capacité du réserviste moyen. Je pense que dans bien des cas, le réserviste moyen apporte à son travail militaire une expérience que l'on ne trouve pas dans la force régulière.

De plus, on peut faire les deux, comme l'un de mes prédécesseurs au microphone l'a dit. Ils peuvent renforcer et compléter la force régulière.

M. Blair MacLean, témoignage à titre personnel : J'ai été candidat conservateur aux dernières élections.

Merci, sénateurs, d'offrir aux citoyens l'occasion de se faire entendre. Je vous remercie d'être venus à Kingston et je vous souhaite la bienvenue.

Je dois dire qu'à mesure que je vieillis, je trouve de plus en plus important que le Canada compte sur des forces armées puissantes et compétentes. La plus grande vulnérabilité du Canada, c'est de boxer en dessous de son poids sur la scène internationale. Beaucoup ont dit que le Canada est moins important qu'il l'a déjà été sur la scène mondiale. Durant les deux guerres mondiales, l'importance des Canadiens était reconnue par le monde entier. Après la dernière guerre, nos diplomates étaient à l'avant-garde mondiale, notamment lors de la création des Nations Unies et les interventions de Lester Pearson qui ont permis de résoudre pacifiquement la crise de Suez. Le Canada était admiré et respecté partout dans le monde.

Je soutiens que notre prestige international a baissé parallèlement au déclin de l'attention accordée par le gouvernement fédéral à nos forces armées. Pourtant, il est clair que nous avons besoin des militaires pour protéger nos rivages contre le terrorisme qui a frappé beaucoup de nos alliés, depuis l'Espagne jusqu'à l'Australie en passant bien sûr par les États-Unis. Nous aimerions croire que cela ne pourrait pas arriver ici, mais la triste vérité, c'est que c'est possible. Le Canada doit être prêt.

Quand toutes les lumières se sont éteintes en Ontario il y a un an et demi, le poste de commandement central du gouvernement fédéral était inopérant. Il n'y avait plus d'électricité. Le Canada doit faire mieux que cela pour assurer notre sécurité nationale.

L'approche actuelle ne fait aucun cas des leçons de l'histoire, y compris l'histoire très récente. Nous avons succombé à la paresse intellectuelle en croyant que l'on pouvait rogner les dépenses militaires dans un cadre post-guerre froide. Même le 11 septembre n'a guère contribué à modifier le discours en vogue au gouvernement fédéral. Ils ont été des beaux parleurs, certainement durant la dernière campagne, mais ils sont de petits faiseurs.

Our government has shopped on the cheap. Necessary purchases of helicopters are postponed, with taxpayer money poured down the drain on cancellation fees. Thirty hours of maintenance, as I am sure you know, are required for every hour our pitiful Sea Kings are in the air. We all know about the tragic ramifications surrounding the government's decision to purchase used submarines from the British. In order to move our troops and supplies, Canada needs to rent foreign aircraft.

Two items from this morning's newspapers tell the tale. Our own *Whig Standard* published comments by former Prime Minister Trudeau's chief of staff, Tom Axworthy, who said, "Canada's vulnerability has increased not because of an independent stance on critical issues, but because we no longer have the capacity to be effective or make a difference."

Military Ombudsman André Marin says in today's *Toronto Star*: "The human effects among Canadian troops in Afghanistan are the federal government's disregard of our military." He said, "In the short period I was there, I saw them very focused, motivated to do their job, but they are just plain exhausted and overrun by the burden."

Senator Banks: Thank you, Mr. MacLean. You are a Conservative, I am a Liberal, and in essence, we agree on principle. As the chair has said, our reports have gone very much in the direction that you are talking about.

However, from the standpoint of the government, this is a question of spending priorities. We have found — this is merely anecdotal — that when we ask people what their priorities are, in the sense of asking, "Do you think we ought to have a stronger military?" everybody says, "Absolutely."

The earlier question was asked: "Are you then prepared to pay more taxes in order to bring that about?" or failing that, "From what existing government program should we take the money to do that?" knowing that government consists of collecting money and deciding where to spend it.

What is your view of where the money would come from, given that there is a stated priority on the part of this government that when money is left over at the end of the budget year, it goes to reduce our \$500 billion long-term debt?

Mr. MacLean: It is a question of the day, is it not, senator. My view is that the government has to make a case. It has a responsibility to make a case to the Canadian people and it has failed to do so. National security is important to every one of us, regardless of whether we recognize it or not. It is up to government to lead the way.

Notre gouvernement a lésiné en faisant ses achats. L'achat d'hélicoptères pourtant nécessaire a été remis à plus tard et l'argent des contribuables a été jeté par les fenêtres en payant des frais d'annulation de contrat. Vous le savez sûrement, il faut 30 heures de maintenance pour chaque heure de vol de nos minables hélicoptères Sea King. Nous connaissons tous les tristes péripéties entourant la décision du gouvernement d'acheter des sous-marins usagés des Britanniques. Pour transporter nos troupes et nos fournitures, le Canada doit louer des avions étrangers.

Deux articles parus dans les journaux de ce matin sont révélateurs. Notre propre *Whig Standard* a publié des commentaires formulés par l'ancien chef de cabinet du premier ministre Trudeau, Tom Axworthy, qui a dit que « la vulnérabilité du Canada s'est accrue non pas à cause d'une position indépendante dans des dossiers critiques, mais parce que nous n'avons plus la capacité d'être efficaces ou de faire une différence. »

L'ombudsman militaire André Marin déclare, d'après des propos rapportés dans le *Toronto Star* d'aujourd'hui : « L'indifférence du gouvernement fédéral envers nos militaires se fait durement sentir en termes de facteurs humains parmi nos troupes canadiennes en Afghanistan ». Il a ajouté : « Pendant le peu de temps que j'ai été là-bas, j'ai constaté que nos soldats sont très concentrés sur leurs tâches, très motivés, mais ils sont tout simplement épuisés et accablés par la tâche ».

Le sénateur Banks : Merci, monsieur MacLean. Vous êtes conservateur, je suis libéral, et nous sommes essentiellement d'accord sur le principe. Comme le président l'a dit, nos rapports vont tout à fait dans le sens que vous préconisez.

Cependant, du point de vue du gouvernement, c'est une question de priorités de dépenses. Nous avons constaté — c'est purement anecdotique — que lorsque nous demandons aux gens quelles sont leurs priorités, si nous leur demandons « Pensez-vous que nous devrions avoir une armée plus forte? », tout le monde répond : « Absolument ».

On a ensuite posé la question suivante : « Dans ce cas, êtes-vous prêt à payer plus d'impôt pour obtenir ce résultat? » ou, à défaut, « Dans quel programme gouvernemental existant devrions-nous prendre l'argent pour faire cela? », sachant que la tâche du gouvernement est de recueillir de l'argent et de décider comment le dépenser.

D'après vous, d'où devrait venir l'argent, étant donné que le gouvernement actuel a déclaré que sa priorité, s'il reste de l'argent à la fin de l'année budgétaire, est de s'en servir pour réduire notre dette à long terme de 500 milliards de dollars?

M. MacLean : C'est la question du jour, n'est-ce pas, sénateur. Je suis d'avis que le gouvernement doit défendre le projet. C'est sa responsabilité de convaincre les Canadiens et il ne l'a pas fait. La sécurité nationale est importante pour chacun d'entre nous, peu importe qu'on en soit conscient ou non. Il incombe au gouvernement de mener.

The questions, though, are not as hard as you have suggested, given that we have been running surpluses year after year for a good many years now — four or five anyway — so the money has been there. It is just the desire and the leadership on the part of the federal government that has been lacking.

Ms. Nicole Dunn, As an individual: I am a Queen's University student studying in the Masters in Public Administration program and the defence management specialization.

I am here today to talk to you a little about the research that I have done. Specifically, I wish to identify four of the main crises that I see in the Canadian Forces and give some brief recommendations.

As I said, the Canadian Forces are in a state of crisis. The main problem from which this crisis stems is inadequate funding.

There are other crises that flow from this initial problem. The four I wish to identify are: the crises between the present force and the future force, a human resource crisis, a capital rust-out crisis and a plummeting international reputation crisis. Ultimately, if Canada does not address these crises in the Canadian Forces, there will be a question of sustainability and we could face a loss of sovereignty.

On the present force versus the future force, basically, the present force crisis and the future force crisis are enemies, both taking attention and funding away from each other. In the end, that could result in both of them disintegrating.

On the human resource crisis, many members are expected to retire within the next decade and we do not seem to be able to fill those positions as quickly as people are leaving, and specifically with trained and experienced personnel. The rapid rate at which skilled and experienced leaders are leaving is truly worrisome.

The capital rust-out crisis has been in the media frequently. Senator Kenny has written about it specifically with respect to strategic airlift. Yet as each day passes without decisions to act on our capital rust-out, the span widens and the crisis deepens.

The last crisis I would like to talk about is the plummeting international reputation. The majority of Canadians view themselves and take pride in identifying themselves as peacekeepers. However, as our military disintegrates and our capabilities diminish, we face the threat of losing our international reputation, position and influence.

Moving on to my recommendations, my first is before we write a new policy, we have to decide what our defence priorities should be — what, where, when, why, how we want to engage our Armed Forces.

Les questions ne sont toutefois pas aussi difficiles que vous l'avez laissé entendre, étant donné que nous enregistrons des surplus année après année depuis maintenant bon nombre d'années — au moins quatre ou cinq — de sorte que l'argent ne manque pas. C'est seulement le désir et le leadership de la part du gouvernement fédéral qui manquent.

Mme Nicole Dunn, témoignage à titre personnel : Je suis étudiante à l'Université Queen's où je fais une maîtrise en administration publique avec spécialisation en gestion de défense.

Je suis venue ici aujourd'hui pour vous parler des travaux de recherche que j'ai faits. Plus précisément, je veux identifier quatre des principales crises que je perçois dans les Forces canadiennes et vous faire de brèves recommandations.

Comme je l'ai dit, les Forces canadiennes sont en situation de crise. Le principal problème à l'origine de cette crise est un financement insuffisant.

D'autres crises découlent de ce problème initial. Je vais en identifier quatre : le contraste entre la force actuelle et la force future, une crise des ressources humaines, une crise de délabrement des immobilisations et la crise de la dégringolade de notre réputation internationale. Au bout du compte, si le Canada ne fait rien pour remédier à ces crises au sein des Forces canadiennes, la question de la durabilité se posera et nous pourrions être menacés de perdre notre souveraineté.

Pour ce qui est du contraste entre les forces actuelles et les forces futures, essentiellement, la crise qui secoue actuellement nos forces et la crise qui les frappera à l'avenir sont des ennemis, détournant toutes deux l'attention et l'argent l'une de l'autre. En fin de compte, le résultat pourrait être la désintégration des deux.

Quant à la crise des ressources humaines, beaucoup de militaires prendront leur retraite d'ici dix ans et nous ne semblons pas capables de combler les postes aussi rapidement que les gens partent, surtout en recrutant du personnel formé et expérimenté. Le rythme rapide des départs des chefs compétents et expérimentés est vraiment inquiétant.

La crise du délabrement des immobilisations fait souvent les manchettes. Le sénateur Kenny a écrit un article sur la question, plus précisément sur l'aérotransport stratégique. Pourtant, à chaque jour qui passe sans qu'on prenne la moindre décision pour remédier à ce délabrement, l'écart s'agrandit et la crise s'approfondit.

La dernière crise dont je voudrais vous parler est la dégringolade de notre réputation internationale. La majorité des Canadiens se perçoivent eux-mêmes comme des pacificateurs et ils en tirent une grande fierté. Cependant, à mesure que nos forces armées se désintègrent et que notre capacité diminue, nous sommes menacés de perdre notre réputation internationale, notre position et notre influence.

Je passe maintenant à mes recommandations. Ma première est qu'avant de rédiger une nouvelle politique, nous devons décider quelles devraient être nos priorités de défense : quoi, où, quand, pourquoi, comment nous voulons engager nos forces armées.

The second recommendation is I feel it is imperative to establish a sense of urgency in the Canadian government as well as the Canadian public. There is a need for a complementary relationship between foreign policy and defence policy. One should not be created without consideration of the other.

Another recommendation is the Defence budget should plainly be increased. Given that there is a surplus of \$9 billion, there is no reason why the government cannot increase defence spending, especially since we want to be an international player.

Lastly, a problem with writing policies in general is that they are rather like computers. You write one and the next day, it is obsolete. When reviewing the old defence policy and making recommendations for a new one, I think we should keep in mind the adaptability of the policy. We need one that reflects the current reality, but can prepare for the realities of tomorrow.

Senator Cordy: Mr. Chair, could she also give us her paper?

Senator Day: We spent the whole day and could never have summarized all of that as well as you have done in three minutes. If you had another minute and a half, would you be able to give us a few more insights from your work?

Ms. Dunn: One of my recommendations would be to hire me to help fix all the problems. I am looking for a job after this degree is finished.

Senator Day: I am wondering if you have thought about how the defence policy fits in with the broader security policy and foreign policy. Can we deal with defence policy in a little silo by itself?

Ms. Dunn: No, I do not think we can. Defence policy, foreign policy, security and everything that you just mentioned are all kind of in the same pot. We can separate them to an extent, but you need to consider one in order to deal with the other.

I think it is important to deal with both. A lot of defence policy is domestic and a lot of it is international. Both need to be taken into consideration when writing and reviewing policy.

The Chairman: Thank you. Leave your résumé with the clerk.

Mr. Michael Carter, As an individual: I am also a graduate student at Queen's University.

Much of the debate surrounding defence policy, both this evening and in general, concerns a need for greater resources and the question of where those resources will come from.

La deuxième recommandation est que j'estime impératif d'établir un sentiment d'urgence au sein du gouvernement canadien et parmi le public canadien. Il est nécessaire d'établir des relations complémentaires entre la politique étrangère et la politique de défense. L'une ne devrait pas être créée sans considération de l'autre.

Une autre recommandation est que le budget de la Défense devrait manifestement être augmenté. Étant donné qu'il y a un surplus de neuf milliards de dollars, il n'y a aucune raison empêchant le gouvernement d'augmenter les dépenses consacrées à la défense, surtout si nous voulons compter sur la scène internationale.

Enfin, le problème, quand on rédige des politiques, c'est qu'en général, elles ressemblent à des ordinateurs. On en écrit une et elle est désuète le lendemain. En examinant l'ancienne politique de défense et en formulant des recommandations pour en établir une nouvelle, je pense que nous devrions garder à l'esprit le caractère adaptatif de la politique en question. Celle-ci doit refléter la réalité actuelle, mais peut nous préparer à affronter la réalité de demain.

Le sénateur Cordy : Monsieur le président, pourrait-elle aussi nous remettre son document?

Le sénateur Day : Nous y avons passé toute la journée et nous n'aurions jamais pu résumer tout cela aussi bien que vous l'avait fait en trois minutes. Si vous aviez encore une minute et demie, seriez-vous en mesure de nous donner encore quelques aperçus éclairants tirés de vos travaux?

Mme Dunn : L'une de mes recommandations serait de m'embaucher pour aider à régler tous les problèmes. Je cherche un emploi quand j'aurai obtenu mon diplôme.

Le sénateur Day : Je me demande si vous avez réfléchi à la manière dont la politique de défense cadre avec la politique plus générale en matière de sécurité et la politique étrangère. Peut-on aborder la politique de défense de façon isolée, compartimentée?

Mme Dunn : Non, je ne crois pas que ce soit possible. La politique de défense, la politique étrangère, la sécurité et tout ce que vous venez de mentionner, tout cela est de la même eau. On peut les séparer jusqu'à un certain point, mais il faut tenir compte de l'une pour étudier l'autre.

Je trouve qu'il est important de faire les deux. La politique de défense est en bonne partie intérieure et en grande partie internationale. Il faut tenir compte des deux aspects quand on rédige et qu'on examine une politique.

Le président : Merci. Veuillez remettre votre curriculum vitae au greffier.

M. Michael Carter, témoignage à titre personnel : Je suis moi aussi étudiant de deuxième cycle à l'Université Queen's.

Le débat sur la politique de défense, autant ce soir qu'en général, porte en grande partie sur le besoin d'augmenter les ressources et sur la question de savoir d'où viendront ces ressources.

I submit to you that the greatest failure of Canadian defence policy in recent history has not come from a lack of resources, but rather the appallingly poor organization and allocation of those resources. In health care policy, which of course receives more attention in Canadian politics than does defence, considerable discourse is devoted to the concept of upstream versus downstream policy-making. You can spend the resources now or you can spend them after crises occur.

I suggest that a more standard, consistent and strong parliamentary overview of the policies being developed could assure better allocation of the resources that do exist, rather than expanding the present tax base. Or at least it would mitigate the amount of the expansion as well as save us from international diplomatic embarrassment through poor allocation decisions, poor procurement decisions and poor deployment decisions. That would save that sort of diplomatic capital, and most of all, could save the lives of our Canadian Forces personnel, rather than deploying them on dangerous and unnecessary assignments worldwide.

It puzzles me as to why the area of Canadian policy-making that has the direst of consequences for Canadian citizens' lives and Canadian Forces members' lives does not benefit from this type of permanent, consistent parliamentary overview.

Senator Munson: Could you expand a little on the parliamentary overview? What I have learned after 35 years as a journalist and two years working for Jean Chrétien is that the decisions are made at the centre, the "centre" meaning three or four men or women are making those decisions and walking into this parliamentary setting.

After hearing your views, I would be curious to know how much power you would see in the parliamentary overview and the time constraints on that.

Mr. Carter: Defence policy decisions are obviously made from the centre, as you say, by the executive. Since, by definition, defence policy does serve political interests, there is nothing necessarily wrong with that. The problem comes from the executive being poorly informed and lacking expertise in the area of defence policy.

The first step towards enlightening the executive is a committee not unlike your own. However, it must go further than just producing reports that are read, hopefully, and then filed away in the parliamentary library. There has to be a more active advisory role in place, either through a Senate committee or a joint committee that would allow the executive to be informed in times of crisis, as well as regularly throughout the year, as to the types of decisions, the dilemmas facing the executive and the information needed to better address them.

Je soutiens que le plus grave échec de la politique de défense canadienne dans l'histoire récente n'a pas été causé par le manque de ressources, mais plutôt par l'organisation lamentable et la mauvaise répartition de ces ressources. Dans le domaine des soins de santé, qui reçoit bien sûr beaucoup plus d'attention en politique canadienne que la défense, une partie considérable du discours est consacrée au concept de l'élaboration des politiques en aval plutôt qu'en amont. On peut dépenser les ressources tout de suite ou bien on peut les dépenser après que des crises surgissent.

Je soutiens qu'une surveillance parlementaire plus uniforme, cohérente et rigoureuse des politiques en cours d'élaboration pourrait assurer une meilleure répartition des ressources par rapport à la situation actuelle, au lieu d'élargir l'assiette fiscale actuelle. Ou, tout au moins, cela pourrait atténuer l'ampleur de cet élargissement et aussi nous épargner des situations embarrassantes en diplomatie internationale résultant de mauvaises décisions en matière d'affectation des ressources, de mauvaises décisions d'acquisition et de mauvaises décisions en matière de déploiement. Cela permettrait au moins d'économiser cette sorte de capital diplomatique et, surtout, cela pourrait sauver des vies parmi nos effectifs des Forces canadiennes, au lieu de les déployer dans des missions dangereuses et inutiles partout dans le monde.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le domaine d'élaboration de politiques qui a les conséquences les plus catastrophiques pour la vie des citoyens canadiens et des membres des Forces canadiennes ne bénéficie pas de ce type de surveillance parlementaire permanente et cohérente.

Le sénateur Munson : Pourriez-vous nous en dire un peu plus long sur cette surveillance parlementaire? Ce que j'ai appris, après 35 ans comme journaliste et deux ans au bureau de Jean Chrétien, c'est que les décisions sont prises au centre, le « centre » signifiant trois ou quatre hommes ou femmes qui prennent ces décisions et qui travaillent dans ce cadre parlementaire.

Après vous avoir écouté, je serais curieux de savoir quel pouvoir vous accorderiez aux responsables de cette surveillance parlementaire et quelles en seraient les contraintes de temps.

M. Carter : Les décisions en matière de politiques de défense sont évidemment prises au centre, comme vous le dites, par l'exécutif. Comme, par définition, la politique de défense sert des intérêts politiques, ce n'est pas nécessairement mauvais. Le problème vient du fait que l'exécutif est mal informé et ne possède pas l'expertise voulue dans ce domaine de la politique de défense.

La première étape pour éclairer l'exécutif, c'est un comité qui pourrait ressembler au vôtre. Cependant, il ne doit pas se contenter de publier des rapports qui sont peut-être lus, mais peut-être pas, et qui sont ensuite entassés sur les tablettes de la bibliothèque parlementaire. Il faut un rôle consultatif plus actif, que ce soit un comité sénatorial ou un comité mixte, qui permettrait à l'exécutif d'être informé en temps de crise, et aussi tout au long de l'année, quant aux types de décisions, aux dilemmes auxquels l'exécutif est confronté et à l'information nécessaire pour mieux résoudre ces problèmes.

The Chairman: I would mention in passing that parliamentary oversight is something that is very much on our minds.

One of the things we are doing to address it is a review of the recommendations the committee has put out to date, and that report should be made public within the next 10 days. We have essentially scored the government on how well they have managed in terms of agreeing with us. If they agreed with us, they have done very well, and if they did not agree with us, they have not done quite so well. That report will be publicly available shortly.

We are with you.

Mr. Harvey Rosen, As an individual: Good evening, ladies and gentlemen. I am the Mayor of Kingston. Having seen the mandate of this committee, I felt it incumbent upon me to appear before you to indicate that I certainly cannot overstate the importance of CFB Kingston to this community.

The military has had a long and distinguished history in this community. Kingston is more tied to the military, I think, than any other community in this country in terms of its being established as a military installation in 1673 — it was a fort built by the Comte de Frontenac originally — and it has had a military presence since that date. Halifax has a naval history, but we have the HMCS *Gananoque* and HMCS *Kingston* as well. We have had a much more concentrated military presence over a shorter period. It has only been 331 years.

Truly, the military is an important and vital part of this community. There was a time when there was a danger of the base being closed. The community pulled together and formed a committee to try to convince the federal government, the Department of National Defence, of the wisdom of keeping this base active. The community made some significant contributions to the base's operation in terms of making it more economic to stay here. It was a success. The base now is larger than it was at that time and continues to see some significant growth.

I am certainly not an expert, nor have I been engaged in study with respect to defence matters, although I majored in history in my undergraduate years, which were some time ago, but if Canada wishes to occupy a position of some prominence and authority internationally, it must have a strong and vital defence force.

I cannot see us being taken very seriously. Notwithstanding that the advice of Canada in international circles might be well founded and judicious, it will not carry the weight that it could if we had a force that is able to implement any such policies that we might wish to propose or advance.

The Chairman: Thank you, Your Worship.

Le président : Je mentionne en passant que la surveillance parlementaire est quelque chose qui nous préoccupe vivement.

Nous procédons d'ailleurs à un examen des recommandations que le comité a formulées jusqu'à maintenant; ce rapport devrait être rendu public d'ici dix jours. Essentiellement, nous avons attribué au gouvernement une note pour mesurer son taux de réussite pour ce qui est d'être d'accord avec nous. Dans la mesure où il a été d'accord avec nous, il a fait très bien, tandis que s'il n'a pas été d'accord avec nous, il n'a pas fait aussi bien. Ce rapport sera rendu public très bientôt.

Nous sommes donc d'accord avec vous.

M. Harvey Rosen, témoignage à titre personnel : Bonsoir, mesdames et messieurs. Je suis maire de Kingston. Ayant pris connaissance du mandat de votre comité, j'ai pensé que je me devais de comparaître devant vous pour faire savoir qu'on n'insistera jamais assez sur l'importance de la base des Forces canadiennes de Kingston pour notre collectivité.

La présence militaire dans notre ville date de très longtemps. Je crois pouvoir dire que Kingston est davantage liée aux forces armées que toute autre localité de notre pays puisque la ville a été fondée comme installation militaire en 1673 — c'était un fort construit à l'origine par le Comte de Frontenac — et que les militaires y ont toujours été présents depuis cette date. Halifax est associée historiquement à la marine, mais nous avons aussi le NCSM *Gananoque* et le NCSM *Kingston*. Nous avons eu une présence militaire beaucoup plus concentrée sur une période plus courte. Cela fait seulement 331 ans.

On peut vraiment dire que les forces armées constituent un élément important et même vital de notre collectivité. Il fut un temps où la base était menacée de fermeture. La communauté s'est serrée les coudes et a créé un comité pour tenter de convaincre le gouvernement fédéral, le ministère de la Défense nationale, qu'il était judicieux de maintenir cette base en activité. La communauté a contribué de façon significative à améliorer le fonctionnement de la base en aidant à en rentabiliser l'exploitation. Ce fut un succès. Aujourd'hui, la base est plus populeuse qu'à l'époque et elle continue de connaître une bonne croissance.

Je ne suis certainement pas un expert et je n'ai pas non plus étudié dans le domaine de la défense, quoique mon domaine de concentration était l'histoire au collège, quoique c'était il y a longtemps, mais si le Canada souhaite occuper une situation imminente et être en position d'autorité sur la scène internationale, il doit compter sur une force de défense solide et dynamique.

Je ne vois pas qu'on puisse nous prendre tellement au sérieux. Le Canada aura beau donner un avis fondé et judicieux dans les cercles internationaux, cet avis n'aura pas le poids qu'il pourrait avoir si nous avions une force capable de contribuer à mettre en oeuvre les politiques que nous pourrions souhaiter proposer ou préconiser.

Le président : Merci, monsieur le maire.

Senator Cordy: You have a Haligonian here. Coming from Halifax, certainly I would join with you in saying how important the military is for the people who live in a community such as Kingston or Halifax.

Yet, to get back to what was mentioned previously, even in Halifax, unless something like the downsizing at Shearwater is happening, the public thinks that the military is always there.

You have talked about how important the military is. We have travelled from coast to coast visiting bases and the Canadian Forces personnel, and they are doing such a wonderful job. However, how do we engage the public? This is the first time, last night and tonight, that we have held public forums. It was a suggestion that we decided to try and I think it is a wonderful opportunity for us to dialogue with Canadians about military, defence and security issues.

Do you have suggestions on how we can engage the Canadian public? You are from Kingston. I am from Halifax. They should be areas where the public is very much engaged in the dialogue.

Mr. Rosen: I do not know whether it is a coincidence or the result of efforts by one side or the other, but in Kingston the military have been engaged in a strong campaign of outreach to the community and the municipal government has been involved in a strong program engaging the military.

I have been involved in many of the military ceremonies and changes of command as a representative of city council. I do not know that those had been that well attended by municipal politicians in the past. However, I certainly make it my business to be active and a part of any of the significant military changes of command or ceremonies on the base.

I know the base is involved in fundraising in the community. I was just at a safety program that was put on at the drill hall at the base for the area schoolchildren, showing the various "be safe" campaigns on drugs, in traffic, et cetera. It had all sorts of interactive displays so that the area children would become more aware of safety issues. This was done with the cooperation of the base commander and staff.

We are attempting to keep the military involved in the community on a daily basis and the military have been attempting equally to be involved in the community and have the community involved in base functions.

I think it is a matter of goodwill and good communication.

The Chairman: Thank you very much, sir.

Mr. Gary Coulter, As an individual: Madam, gentlemen, welcome to Kingston.

Le sénateur Cordy : Vous avez devant vous une Haligonienne. Comme je viens d'Halifax, je suis assurément d'accord avec vous pour dire à quel point les militaires peuvent être importants pour les habitants d'une collectivité comme Kingston ou Halifax.

Mais j'en reviens à ce qu'on a dit tout à l'heure. Même à Halifax, le public s'imagine que les militaires sont toujours là, sauf quand on apprend par exemple que l'on va réduire les effectifs à Shearwater.

Vous avez décrit l'importance des forces armées. Nous avons sillonné le pays d'un océan à l'autre pour visiter des bases et les membres des Forces armées canadiennes, et ceux-ci font du travail remarquable. Cependant, comment en convaincre le public? Les réunions d'hier soir et de ce soir représentent la première fois que nous avons réuni des assemblées publiques. C'était une suggestion que nous avons décidé de mettre à l'essai et je trouve que c'est une magnifique occasion pour nous de dialoguer avec les Canadiens au sujet des militaires, de la défense et des questions de sécurité.

Avez-vous des suggestions pour obtenir l'adhésion du public canadien? Vous êtes de Kingston, moi je suis de Halifax. Ce sont deux régions dont les habitants devraient participer très activement au dialogue.

M. Rosen : J'ignore si c'est une coïncidence ou le résultat des efforts déployés d'un côté ou de l'autre, mais à Kingston, les militaires se sont engagés dans une campagne intense visant à rejoindre les membres de la collectivité, et le gouvernement municipal a également un programme très étoffé pour établir le contact avec les militaires.

J'ai participé à beaucoup de cérémonies militaires, notamment celles marquant les changements de commandement, en tant que représentant du conseil municipal. Je ne crois pas que les politiciens y aient participé aussi assidûment dans le passé. Quoi qu'il en soit, je tiens beaucoup à être actif dans ce dossier et à participer à toutes les cérémonies marquant les changements de commandement sur la base militaire.

Je sais que la base fait des campagnes de financement dans la collectivité. Je viens tout juste de participer à un programme de sécurité dans le cadre duquel on accueillait des écoliers au manège militaire pour leur présenter différents exposés sur la sécurité dans le domaine des drogues, de la circulation routière, et cetera. Il y avait des expositions interactives pour sensibiliser les enfants de la région aux questions de sécurité. Cette opération a été menée en collaboration avec le commandant et le personnel de la base.

Nous tentons de faire en sorte que les militaires participent constamment aux activités communautaires, et les militaires ont déployé eux aussi de grands efforts pour être présents dans la collectivité et ont invité les citoyens à participer à des activités sur la base.

Je pense que c'est une question de bonne volonté et de bonne communication.

Le président : Merci beaucoup, monsieur.

M. Gary Coulter, témoignage à titre personnel : Madame, messieurs, bienvenus à Kingston.

I will come at this from a different angle. It is one thing to have an effective foreign policy and it is another to have a defence policy that dovetails with that and a good, well-funded military that is able to carry out its missions effectively. I can assure you from my exposure to the military here, they are very good at what they do. They have to be protected.

The different angle I want to talk about is that it is one thing to have all that, but quite another to have an immigration policy that is a total shambles. It is up to parliamentarians to address this. The Immigration Act is not a good act. We have too many people coming here. We do not know who they are. They come here with false documentation. It is true that for the most part, they are economic refugees. They are harmless. However, there are a lot we do not know about.

I am concerned about that. I would like to leave that with you. That is another angle of security and defence.

Senator Meighen: Human beings are only one aspect of non-military security. You talk about people who are here without proper authorization. In the course of our studies, we have been concerned about the security at airports and port facilities in terms of what comes in without our knowledge, whether it is drugs or things far worse than that. We have been urging a greater vigilance. I think there has been some improvement, but certainly, in terms of the ports and the airports, there is a great deal that goes through without being checked — not human cargo, but other cargo.

This is a problem. Are you seeking an improvement in, perhaps, our intelligence capabilities or more in our processing abilities at the Department of Immigration level?

Mr. Coulter: I think we have seen ample evidence in the newspapers recently about problems with our immigration policies. The idea that a person can jump over the system on the basis of a piece of paper is wrong, in my view.

Senator Meighen: I am not sure it poses a national security threat.

Mr. Coulter: No, but there are times when that has happened. I would take you back to the case of the family where the father was killed in Afghanistan, Khadr. That is a good example. Prime Minister Chrétien went to bat for him in Pakistan on somebody's say-so. That was a political decision.

There has to be a process for this. People want to come to Canada because it is a great place to live. Fine, let them come. Let them apply, let them go through the process and become eligible. However, I do not think it is professional to have a refugee determination program where political appointees are on the monitoring body that makes these decisions.

Senator Meighen: No, but does it pose a security risk?

Je vais aborder la question sous un angle différent. C'est une chose d'avoir une politique étrangère efficace et c'en est une autre d'avoir une politique de défense qui cadre bien avec la première et d'avoir des forces armées solides et bien financées qui sont capables de mener efficacement les missions qu'on lui confie. Je peux vous assurer, pour avoir côtoyé les militaires ici, que ceux-ci sont très bons dans leur domaine. Il faut les protéger.

Quand je dis que je vois les choses d'un angle différent, c'est que c'est bien beau d'avoir tout cela, mais que c'est autre chose que d'avoir une politique d'immigration qui est un véritable fouillis. C'est aux parlementaires qu'il incombe d'y voir. La Loi sur l'immigration n'est pas une bonne loi. Nous avons trop de gens qui viennent ici. Nous ne savons pas qui ils sont. Ils viennent ici munis de faux papiers. C'est vrai que la plupart d'entre eux sont des réfugiés économiques. Ils sont inoffensifs. Il y a toutefois beaucoup de choses que nous ignorons.

Cela m'inquiète. Je vous fais part de ce commentaire. C'est une autre manière d'envisager la sécurité et la défense.

Le sénateur Meighen : Les êtres humains ne sont qu'un seul aspect de la sécurité non militaire. Vous dites que des gens viennent ici sans autorisation et sans être en règle. Durant nos études, nous nous sommes préoccupés de la sécurité dans les aéroports et les installations portuaires, nous demandons ce qui entre chez nous à notre insu, que ce soit des drogues ou bien pire encore. Nous avons préconisé une plus grande vigilance. Je pense qu'il y a eu une certaine amélioration, mais il est certain que bien des choses passent sans vérification dans les ports et les aéroports, non pas des êtres humains, mais toutes sortes de marchandises.

C'est un problème. Est-ce que vous préconisez peut-être un renforcement de notre capacité en matière de renseignements, ou d'avantages sur le plan du traitement des dossiers au ministère de l'Immigration?

M. Coulter : Je pense que nous avons vu dernièrement dans les journaux la preuve flagrante que notre politique de l'immigration est bourrée de problèmes. Quand une personne peut passer par-dessus le système sur la foi d'un simple bout de papier, c'est mauvais, à mon avis.

Le sénateur Meighen : Je ne suis pas certain que cela pose une menace à la sécurité nationale.

M. Coulter : Non, mais c'est parfois arrivé. Je vous renvoie à l'affaire de la famille dont le père a été tué en Afghanistan, la famille Khadr. C'est un bon exemple. Le premier ministre Chrétien l'a défendu au Pakistan sur la foi de ouï-dires. C'était une décision politique.

Il faut qu'il y ait un processus pour tout cela. Les gens veulent venir au Canada parce que c'est un magnifique endroit où vivre. Très bien, qu'ils viennent. Qu'ils présentent une demande, qu'ils passent par le processus et qu'ils deviennent admissibles. Mais je ne crois pas que ce soit professionnel d'avoir un programme de détermination du statut de réfugié quand l'organe de contrôle qui rend les décisions en la matière sont des nominations politiques.

Le sénateur Meighen : Non, mais cela pose-t-il un risque pour la sécurité?

Mr. Coulter: It can. I have seen it. I will leave that with you.

Mr. Kevin Connolly, As an individual: Gentlemen, senators, I am a retired probation and parole officer for the Province of Ontario.

I have a short message.

We seem to be operating on the Chicken Little way of thinking, that the sky is falling in. The sky is not falling. People around the world are becoming poorer and poorer. No one knows how many billions are spent on military supplies for warring on other people. If half of that money were spent on building schools and educating these impoverished people, we would have little to fear from terrorism. Terrorism exists because people are oppressed and abused by big powers trying to amass greater and greater fortunes.

The missile defence system is a disaster looking for somewhere to happen. It has never worked. The tests have failed. The ones that did succeed were fixed.

In its foreign policy, Canada has to be wise enough to see this as a step into an endless military escalation throughout the world. In our foreign policy, let Canada have the sense to persuade our brothers and sisters to the south to spend their billions to alleviate hunger and misery.

Senator Munson: I am the leftist on this committee. I am the new kid on the block here and I have a lot of empathy for what you just said. I sense your sincerity from the way you are talking. As a reporter, I covered a lot of different issues, whether overseas, such as orphans in Cambodia, or at home, such as children in Davis Inlet. I have seen some awful misery.

You talked about the wasting of millions of dollars in terms of our Armed Forces. What do you see happening with our Armed Forces? Do you see us withdrawing? Do you see us keeping the status quo? Are we back to the days of being a country of peacekeepers, as opposed to being assertive and, as some military people have said, "robust" in areas like Afghanistan?

Mr. Connolly: I am not suggesting that Canada dispense with its military. In fact, Canada does not spend a lot of its budget on the military. What I am talking about is the foreign powers. Foreign Affairs suggest that many military complexes are spending billions of dollars. Nobody has to ask how many billions of dollars are spent, for example, in Iraq. This is an atrocious setup.

We need to have an army. We need the military to defend our borders in the event that something happens. However, if we help people to grow and to develop in their own country, we will not have a problem like the previous speaker talked about, of people

M. Coulter : C'est possible. J'en ai vu des exemples. Je vous fais cette observation.

M. Kevin Connolly, témoignage à titre personnel : Messieurs, sénateurs, je suis agent de probation et de libération conditionnelle à la retraite de la province d'Ontario.

J'ai un court message à livrer.

On dirait que nous cheminons dans la voie étroite de la peur, craignant constamment que le ciel nous tombe sur la tête. Or le ciel ne tombe pas. Les gens partout dans le monde deviennent de plus en plus pauvre. Personne ne sait combien de milliards de dollars sont dépensés pour des fournitures militaires servant à faire la guerre à d'autres peuples. Si la moitié de cet argent était dépensé pour construire des écoles ou instruire ces pauvres gens, nous n'aurions rien à craindre du terrorisme. Le terrorisme existe parce que les gens sont opprimés et foulés aux pieds par les grandes puissances qui tentent d'amasser des fortunes de plus en plus colossales.

Le système de défense contre les missiles est une catastrophe qui cherche un endroit où atterrir. Cela n'a jamais fonctionné. Tous les essais ont échoué. Ceux qui ont réussi étaient arrangés d'avance.

Dans sa politique étrangère, le Canada a eu la sagesse de voir dans ce programme un pas vers une escalade militaire sans fin dans le monde entier. Dans notre politique étrangère, que le Canada ait assez de bon sens pour convaincre nos frères et sœurs au sud de la frontière de consacrer plutôt leurs milliards à la lutte contre la faim et la misère.

Le sénateur Munson : Je suis le gauchiste au sein de ce comité. Je suis le petit nouveau et j'ai beaucoup de sympathie pour ce que vous venez de dire. À vous entendre parler, je sens que vous êtes sincère. En tant que journaliste, j'ai couvert de nombreux dossiers, que ce soit à l'étranger, comme l'affaire des orphelins au Cambodge, ou chez nous, comme les enfants à Davis Inlet. J'ai vu la misère de près.

Vous dites que nous gaspillons des millions de dollars pour nos forces armées. D'après vous, que devrions-nous faire de nos forces armées? Devrions-nous nous retirer? Faut-il garder le statu quo? Devons-nous revenir à l'époque où nous étions un pays de gardiens de la paix, par opposition à un pays qui agit de manière affirmative et, comme certains militaires le disent, de manière « robuste » dans des régions comme l'Afghanistan?

M. Connolly : Je ne propose pas que le Canada se débarrasse de ses forces armées. En fait, le Canada ne consacre pas une grande partie de son budget aux militaires. Je dénonce plutôt les puissances étrangères. D'après les Affaires étrangères, beaucoup de complexes militaires dépensent des milliards de dollars. Personne n'a besoin de demander par exemple combien de milliards de dollars sont dépensés en Iraq. C'est un piège épouvantable.

Nous avons besoin d'une armée. Nous avons besoin des militaires pour défendre nos frontières au cas où quelque chose arriverait. Cependant, si nous aidons les gens à assurer leur propre croissance et développement dans leur propre pays, nous

trying to get out of their country because of oppression, poor circumstances and lack of development. We would have a hard time getting immigrants into Canada.

We would not need to be worried about terrorism. We have created terrorism with our crazy world, a world where instead of helping people to discover how to put a phone system together, we rush a bunch of people down there, put it in, charge the hell out of them and then make them pay for it for the next 20 years. This is what has been happening in our world.

Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk, As an individual: I served in the reserves when I was very young, then 20 years in the regular forces, and then I served in the reserves for a number of years thereafter.

You have asked how Canadians would perhaps like to see the Armed Forces organized differently. The point I would like to make is that we should spend more money on reserves, and I think we should do more with reserves. There are many reasons for that, not the least of which is that reserves are a cost-effective way to provide a certain portion of the defence capabilities that Canada needs. A reservist, for example, will cost approximately one-fifth of the amount needed to keep a full-time soldier around.

I think your committee has done an excellent job of pointing out the problems of prevention of terrorism in Canada, but what happens after a terrorist act occurs? We will need a lot of people to control the situation, to mop up. We do not have those soldiers. We do not have those people in Canada.

Therefore, I want to advocate tonight that the size of Canada's reserves, particularly the militia, be increased, as the former speaker said, at least threefold. I think that would be very good for Canada. It is very cost-effective.

In addition to that, as we all aware, when young Canadians join the militia they receive training that benefits Canada well beyond just what goes on in the military. They learn basic life skills. They are good leadership skills, good teamwork skills. It is a national unifier. Canadians come together from across the nation to work together to achieve common goals.

The \$500 million that is spent on the Canadian militia for 15,000 soldiers is, I think, one heck of a deal. I believe that we should be doing more with that.

In my remaining minute, I would like to change the topic.

We have had a number of people here say that we should not join the missile defence program. I want to stand up here and say we should. One of the reasons against it, as has been mentioned, is that it will cost too much. I suspect that our fathers, back when we first got into NORAD, said the same thing, but we did not go

n'aurons pas le problème qu'évoquait l'intervenant précédent, les gens qui essayent de sortir de leur pays à cause de l'oppression, de la pauvreté et du manque de développement. Nous aurions même du mal à faire venir des immigrants au Canada.

Nous n'aurions pas à nous inquiéter du terrorisme. Nous avons créé le terrorisme avec notre monde complètement faux, un monde où, au lieu d'aider les gens à comprendre comment mettre sur pied un système téléphonique, on envoie là-bas un groupe de gens qui installent le système, leur font payer le prix fort et les obligent ensuite à continuer de payer pendant 20 ans. Voilà ce qui se passe dans notre monde.

Le lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, témoignage à titre personnel : J'ai servi dans la réserve quand j'étais très jeune, après quoi j'ai passé 20 ans dans les forces régulières, et je suis ensuite retourné dans les réserves pendant bon nombre d'années.

Vous avez demandé comment les Canadiens aimeraient peut-être voir les forces armées organisées différemment. Je voudrais dire que nous devrions consacrer plus d'argent aux réserves et je pense que nous devrions faire plus avec les réserves. Je dis cela pour de nombreuses raisons, à commencer par le fait que les réserves peuvent assurer une certaine partie de la capacité de défense dont le Canada a besoin, avec un bon ratio coût-efficacité. Un réserviste, par exemple, coûte environ un cinquième de ce qu'il en coûte pour entretenir un soldat à plein temps.

Je pense que votre comité a fait de l'excellent travail en signalant les problèmes de la prévention du terrorisme au Canada, mais qu'arrive-t-il après qu'un attentat terroriste est perpétré? Nous aurons besoin de beaucoup de gens pour prendre la situation en main, pour faire le nettoyage. Nous n'avons pas les soldats en question. Nous n'avons pas ces gens-là au Canada.

Par conséquent, je préconise ce soir qu'on multiplie au moins par trois la taille des réserves du Canada, en particulier la milice, comme l'a dit le dernier intervenant. Je pense que ce serait très bon pour le Canada. C'est très efficace par rapport au coût.

De plus, comme nous le savons tous, quand les jeunes Canadiens s'enrôlent dans la milice, ils reçoivent une formation qui est avantageuse pour le Canada et cet avantage va bien au-delà de l'aspect strictement militaire. En effet, ils apprennent des connaissances pratiques élémentaires. Ils apprennent à travailler en équipe et à être des meneurs. Cela contribue à cimenter l'unité nationale. Des Canadiens viennent des quatre coins du pays pour travailler ensemble à la réalisation d'objectifs communs.

Les 500 millions de dollars que l'on consacre à la milice canadienne pour 15 000 soldats représentent à mon avis une excellente aubaine. Je crois que nous devrions en faire plus dans ce domaine.

Dans la minute qui me reste, je vais changer de sujet.

Nous avons entendu ce soir bon nombre de gens dire que nous ne devrions pas nous joindre au programme de défense contre les missiles. Moi, j'affirme que nous devrions le faire. L'une des raisons invoquées contre ce programme est qu'il coûtera trop cher. Je soupçonne que nos pères ont dit la même chose quand

broke at that time and I think NORAD has been very good for Canada.

Secondly, there is a great deal of talk about how we will somehow be less of a sovereign nation if we participate with the Americans in this project. I would say it is exactly the opposite, because if we do not participate, then the Americans will the job for us, and I do not think that is indicative of sovereignty at all.

I want to go on record as saying Canada should join the missile defence program. I am not saying we have to give away anything, I just think that we would be very much in a position to gain from that.

Senator Forrestall: We have thousands of miles of coastland, rivers and lakes, including the vast rivers going into the North, that are unprotected, unpoliced. Who better to patrol, and who more realistically could patrol, and defend that coastline, defend the shores of the lakes that are within Canadian jurisdiction? Who better to do it than a reactivated, revitalized reserve force with increased funding, properly trained and with adequate transportation — because we are talking about water and coastal defence?

Would you see a useful role for the reserves in the defence of Canada's borders, defence of the water?

Mr. Selkirk: Senator Forrestall, of course. I think that is a natural role for reservists, and as you are well aware, we already have a very efficient cost-effective reserve force in the North doing this job, the Canadian Rangers. I would hope that we would strengthen the Canadian Rangers as well as the primary reserve to do this job better.

Mr. Randy Cleary, As an individual: I come from the world of investment and business development and growth and, hence, that is the approach I will take here.

I would like to suggest that perhaps it is time to stop operating in silos in the military. I will use two examples.

It would seem that there is a wonderful opportunity overseas, if we are already there, to develop relationships that could lead to future business development. If you are already there, and you want to make a great first impression on the leadership of a country, is there a better way to expand on that?

You can use the same line of thinking locally, and somebody mentioned that the two groups, the base and the city, have come together. That is true. However, we could do a lot better than that.

We have a group called KEDCO here in town. Everybody in the room will know it. It is the Kingston Economic Development Corporation. We have six advisory groups within that. One of

nous sommes devenus membres du NORAD, mais nous n'avons pas été fauchés pour autant et je crois que le NORAD a été très bon pour le Canada.

Deuxièmement, on a dit et redit que, pour une raison ou une autre, nous deviendrons une nation moins souveraine si nous participons à ce projet aux côtés des Américains. Je dis que c'est exactement le contraire, parce que si nous n'y participons pas, alors les Américains vont faire le travail à notre place et je ne pense pas que ce soit une preuve de souveraineté.

Je tiens à dire publiquement que le Canada devrait se joindre au programme de défense antimissiles. Je ne dis pas que nous devons renoncer à quoi que ce soit, je dis simplement que nous avons tout à y gagner.

Le sénateur Forrestall : Nous avons des milliers de milles de littoral, de rivières et de lacs, y compris les grands fleuves qui coulent dans le Nord, qui ne sont pas protégés, qui sont laissés sans surveillance. Qui est le mieux placé, si l'on est réaliste, pour patrouiller et défendre ces rivages, les rives des lacs qui se trouvent dans le territoire canadien? Qui est mieux placé pour le faire qu'une force de réserve réactivée, revitalisée, dotée d'un financement accru, bien formée et pourvue de moyens de transport satisfaisants, car il s'agit d'assurer la défense côtière et sur l'eau?

Envisagez-vous un rôle utile pour les réserves dans la défense des frontières du Canada, la défense des plans d'eau?

M. Selkirk : Oui, sénateur Forrestall, bien sûr. Je trouve que c'est un rôle tout naturel pour les réservistes et, comme vous le savez pertinemment, nous avons déjà une force de réserve très efficiente et efficace sur le plan des coûts qui accomplit ce travail dans le Nord, nommément les Rangers canadiens. J'espère que nous allons renforcer les Rangers canadiens ainsi que la première réserve pour mieux faire ce travail.

M. Randy Cleary, témoignage à titre personnel : Je viens du monde de l'investissement et du développement et de la croissance des entreprises et c'est donc de ce point de vue que je vais vous parler ce soir.

Je voudrais dire qu'il est peut-être temps de cesser de fonctionner de façon cloisonnée dans les forces armées. Je vais en donner deux exemples.

Il semble qu'il y ait une occasion en or à l'étranger, si nous sommes déjà présents, de nouer des relations qui pourraient déboucher sur de futures possibilités commerciales. Quand on est déjà sur place, si l'on veut faire bonne impression devant les dirigeants d'un pays, y a-t-il une meilleure manière de s'y prendre?

On peut appliquer la même ligne de pensée localement, et quelqu'un a dit que les deux groupes, la base et la ville, ont noué d'étroites relations. C'est vrai. Nous pourrions toutefois faire beaucoup mieux.

Nous avons un groupe ici dans cette ville qui s'appelle KEDCO. Tout le monde ici présent le connaît. Ce sigle signifie Société de développement économique de Kingston. Cette

them is on manufacturing. We have identified a sector known as "security." Nobody seems to know what that is. We wrestle with it. We cannot get our arms around it.

Everybody thinks Corrections, for example, is four walls with bad guys inside. However, think outside the box of both Corrections and the military. Think technology. Think manufacturing. Think training. Think growth. I believe there is much more room in all of those areas to develop linkages and build on.

Mr. John Russell, As an individual: I recently retired as a military officer after 34 years of service. In my last command, in January to July 2003, I was a task force commander of a small group of Canadians, military observers, in Sierra Leone. I saw there the positive effects of our country not going into Iraq. I was also very proud when we went to Afghanistan.

My comment here today is that I support joining the North American missile defence system. I am the son of Hong Kong vet, and if it had not been for the Americans dropping the atomic bomb, I would not be here standing in front of you today, enjoying my country.

I am a good friend of the United States and I am prepared to forgive them for a lot of things. However, I work on two principles: Who you know and who you owe. We know the United States of America is friendly to us. That gives us the opportunity to go offshore. We owe the United States of America because we sleep at night, many of us hypocrites, in our soft little beds, thinking that 34 capital ships, 122 F-18s and a small divisional-size army organization protects us on land, sea and air.

The people of Canada need to know how small we are and how much we need the Armed Forces and an alliance so that we can go and do other things around the world. We are not surrounded by mortal enemies, like many other countries. We enjoy a good quality of life here, but we have not earned much of it. We are not pulling our weight.

During the Cold War, when I was in Germany, we used to be worried about the nuclear exchange. Of course, in North America, we were worried about the missiles intercepting over Canada. Many of us called Canada a nuclear-free zone, but we were fooling ourselves, because we were certainly not a nuclear-fallout-free zone. We were right in the middle of it.

organisation comprend six groupes consultatifs, dont l'un pour le secteur manufacturier. Nous avons identifié un secteur appelé « sécurité ». Personne ne semble savoir de quoi il s'agit. Nous avons beau nous gratter la tête, nous ne semblons pas capables de cerner la problématique.

Tout le monde s'imagine par exemple que le service correctionnel, c'est quatre murs entre lesquels on enferme les méchants. Il faut toutefois essayer de faire preuve d'imagination relativement au service correctionnel et au militaire. Pensons technologie. Pensons fabrication. Pensons formation. Pensons croissance. Je suis convaincu qu'il y a beaucoup de place dans tous ces domaines pour établir des liens et bâtir l'avenir.

M. John Russell, témoignage à titre personnel : J'ai récemment pris ma retraite à titre d'officier militaire après 34 ans de service. Dans mon dernier commandement, de janvier à juillet 2003, j'étais commandant de la force d'intervention au Sierra Leone, composée d'un petit groupe d'observateurs militaires canadiens. J'ai constaté là-bas les conséquences positives du refus de notre pays d'aller en Iraq. J'ai également été très fier quand nous sommes allés en Afghanistan.

Je voudrais dire aujourd'hui que je suis en faveur de participer au système de défense antimissiles nord-américain. Je suis le fils d'un vétéran de Hong Kong et, n'eût été de la bombe atomique lancée par les Américains, je ne serais pas ici devant vous aujourd'hui, content de vivre dans mon pays.

Je suis un bon ami des États-Unis et je suis disposé à leur pardonner beaucoup pour bien des choses. Cependant, je fonctionne en appliquant deux principes : qui l'on connaît et à qui l'on doit. Nous savons que les États-Unis d'Amérique sont amicaux à notre égard. Cela nous donne la possibilité d'aller à l'étranger. Nous avons une dette envers les États-Unis d'Amérique parce que nous dormons bien la nuit, hypocritement pour beaucoup d'entre nous, dans nos petits lits douillets, en nous imaginant que 34 navires de guerre, 122 F18 et une petite armée de la taille d'une division nous protègent sur terre, sur mer et dans les airs.

Les Canadiens doivent savoir à quel point nous sommes petits et à quel point nous avons besoin des forces armées et d'une alliance pour que nous puissions aller ailleurs dans le monde. Nous ne sommes pas entourés d'ennemis mortels, comme beaucoup d'autres pays. Nous bénéficions d'une très bonne qualité de vie ici, mais nous ne l'avons pas entièrement mérité. Nous ne faisons pas notre juste part.

Pendant la guerre froide, quand j'étais en Allemagne, nous étions inquiets à l'idée que des missiles nucléaires pouvaient se croiser au-dessus de nos têtes. Bien sûr, en Amérique du Nord, nous étions inquiets à l'idée que des missiles puissent être interceptés au-dessus du Canada. Beaucoup d'entre nous appelions le Canada une zone dénucléarisée, mais nous nous leurrions, parce que nous n'étions certainement pas une zone dénuée de retombées nucléaires. Nous étions en plein milieu de la zone.

We need good cousins to the south and we need a bigger military. We need to do our job and to accept our responsibilities as a country working in the international milieu.

Senator Day: Mr. Russell, thank you very much for your comments. Rather than dwell on the issue of missile defence per se, I would like to tie that into NORAD. NORAD has been in existence since the 1950s and has served us very well. There are many who will argue that this is a natural extension. This is not Ronald Reagan's Star Wars, but a natural extension of NORAD.

Have you done any thinking about the extension of NORAD in other areas, such as naval coastal defence, so that we could cooperate with our neighbours to the south on North American defence in a realm other than or in addition to air defence?

Mr. Russell: Senator Day, I believe that we need to work with the Americans on a system of defence of North America, which is to our benefit, too. We need different mechanisms to cooperate and share information so that if there are enemies of our country, foreign or domestic, they are likely to be enemies of democracy, freedom of speech, freedom of religion and so on.

I think that we should cooperate and develop whatever it is we need to develop so that we are carrying our weight as valuable partners in an alliance.

Mr. Anthony Shields, As an individual: I would like to raise three points that I believe are important considerations that must be taken into account as Canada looks towards the future and what we want the Canadian Forces to do.

The three points are: first, force projection; second, supplementing the regular force; and third, the cost of doing business.

Before I begin, I would like to state my personal bias before the Senate committee. That is that I believe that Canadians and the Canadian military have a role to play on the international stage. That is what I will base my opinion on. I believe that we, as Canadians, have democratic values, Canadian values, Canadian interests and a general goodwill that we have to project onto the world stage.

There is a cost associated with that, a cost of doing business, and we have to pay in order to have the capability to do this.

First, I think that the Canadian Forces should be viewed as a way of projecting power onto the world stage. We can project people, soldiers, into a location. If you take this assumption for granted, it means that Canadians need a generic, intrinsic transport capability to allow us to go to these locations. The

Nous avons besoin de cousins amicaux au Sud et nous avons besoin de forces armées plus nombreuses. Nous devons faire notre travail et accepter nos responsabilités en tant que pays fonctionnant dans les cercles internationaux.

Le sénateur Day : Monsieur Russell, je vous remercie beaucoup pour vos observations. Au lieu de m'attarder à la question de la défense antimissiles, je voudrais plutôt faire le lien avec le NORAD. Le NORAD existe depuis les années 1950 et nous a bien servis. D'aucuns soutiennent que c'est un prolongement naturel. Ce n'est pas la guerre des étoiles de Ronald Reagan, mais plutôt un prolongement naturel du NORAD.

Avez-vous réfléchi à l'élargissement des activités du NORAD dans d'autres domaines, par exemple pour la défense côtière et maritime, pour que nous puissions collaborer avec nos voisins du Sud à la défense de l'Amérique du Nord dans un domaine autre que la défense aérienne?

M. Russell : Sénateur Day, je crois que nous devons travailler avec les Américains à mettre en place un système de défense de l'Amérique du Nord, ce qui nous avantagerait nous aussi. Il nous faut des mécanismes différents pour collaborer et partager l'information, parce que s'il se trouve dans notre pays des ennemis, qu'ils soient ressortissants étrangers ou canadiens, ces gens-là sont probablement des ennemis de la démocratie, de la liberté de parole, de la liberté religieuse, et cetera.

Je pense que nous devrions collaborer et mettre au point tout ce que nous devons mettre au point pour que nous puissions faire proportionnellement notre part en tant que partenaires valables dans une alliance.

M. Anthony Shields, témoignage à titre personnel : Je voudrais soulever trois points qui m'apparaissent des considérations importantes dont il faut tenir compte au moment où le Canada se tourne vers l'avenir et s'interroge sur le rôle que nous voulons confier aux Forces canadiennes.

Les trois points sont les suivants : premièrement, projection de la force; deuxièmement, complément de la force régulière; et troisièmement, le coût normal à payer.

Avant de commencer, je voudrais exprimer devant le comité sénatorial mes convictions personnelles. Je suis convaincu que les Canadiens et les militaires canadiens ont un rôle à jouer sur la scène internationale. C'est sur cette conviction que je fonde mon opinion. Je crois que nous, Canadiens, avons des valeurs démocratiques, des valeurs canadiennes, des intérêts canadiens et une bonne volonté générale que nous devons projeter sur la scène mondiale.

Il y a un coût associé à cela, le coût normal de ce genre d'activité, un coût que nous devons payer afin d'avoir la capacité de faire cela.

Premièrement, je pense que les Forces canadiennes doivent être considérées comme une manière de projeter notre pouvoir sur la scène mondiale. Nous pouvons envoyer des gens, des soldats dans un endroit donné. Si l'on accepte cette hypothèse de départ, cela veut dire que les Canadiens doivent posséder une capacité de

Senate committee has to look at that. Do Canadians want the Canadian Forces to stay in Canada or go outside the country?

The next issue is the reserve force and supplementing the regular force.

Reserve force members cannot go overseas for six months at a time because they do not have their jobs guaranteed for when they come back. If my wife was going on maternity leave, she would be guaranteed her job when she came back after nine months. Reserve force members going out to serve our country are not guaranteed that same right of getting their job back when they return.

The third issue I would like to bring up is the cost of doing business. Ultimately, it is a question of how much we, the taxpayers, are wishing to pay and willing to pay. However, sometimes, we are not well educated on these issues, and sometimes, we need to be shown this. It is a question of getting the message out to the public that if you want this capability, it will cost you this amount of dollars.

Given these three points, I will finish with my vote for the greatest Canadian. The greatest Canadian was Sir Robert Borden. You might be thinking, "Why him? He did not even make the top 50." He was the one who got us recognized on the world stage. He put the money where his mouth was. He was recognized in 1919 at the Treaty of Paris, which first got Canadians recognized as a world power. This is something I think we need to take into account.

Senator Banks: I am presuming that you have heard about the ships that Canada now proposes to build that will provide capacity to move the force outside Canada. I would like to hear what you think about that.

Second, I would like you to tell us what you think the criteria are, if you have thought about it, which would determine when, where and why Canadian Forces ought to be projected abroad.

Mr. Shields: First, I believe that Canadian soldiers are instruments of the state. I believe that the political will determines where we go, and then we will go and do the job that you ask us to do.

I have heard about the ships. I believe the current plan is for two. I have heard the admiral say he wants three or four. I think you have to look at how much capacity you want to send to a location. That is a question of cost that has to be raised with the public. If you want to send a battalion overseas and it takes two ships to do that, then you have to make sure that you have two ships on either coast. Therefore, you need four ships.

transport générique, intrinsèque qui nous permette de nous rendre dans ces endroits. Le comité sénatorial doit se pencher là-dessus. Les Canadiens veulent-ils que les Forces canadiennes restent au Canada ou bien qu'elles aillent à l'étranger?

La question qui se pose ensuite est celle de la force e réserve qui sert de complément à la force régulière.

Les membres de la force de réserve ne peuvent pas aller à l'étranger pendant six mois d'affilée parce que leur emploi n'est pas garanti à leur retour. Si ma femme prenait un congé de maternité, elle aurait son emploi garanti à son retour neuf mois plus tard. Les réservistes qui partent pour servir notre pays n'ont aucune garantie qu'ils auront le droit de reprendre leur emploi à leur retour.

Le troisième point que je veux aborder est le coût normal à payer. En bout de ligne, il s'agit de savoir combien nous, les contribuables, souhaitons payer et sommes prêts à payer. Cependant, parfois nous ne sommes pas bien renseignés sur ces questions et parfois il faut qu'on nous explique. C'est une question de transmettre le message au public, de lui dire : si vous voulez que nous ayons cette capacité, cela va vous coûter tel montant en dollars.

Ayant formulé mes trois points, je vais terminer en annonçant pour qui je vote à titre de plus grand Canadien. Le plus grand Canadien a été Sir Robert Borden. Vous vous demandez peut-être : « Pourquoi lui? Il n'était même pas dans la liste des 50 premiers ». C'est lui qui a réussi à nous faire reconnaître sur la scène mondiale. Il ne s'est pas contenté de belles déclarations, il n'a pas hésité à dépenser ce qu'il fallait. Il a été reconnu en 1919, au Traité de Paris, alors que les Canadiens ont pour la première fois été reconnus comme puissance mondiale. Je pense que c'est quelque chose qu'il faut prendre en compte.

Le sénateur Banks : Je suppose que vous avez entendu parler des navires que le Canada propose de construire et qui nous donneront la capacité de transporter des soldats à l'extérieur du Canada. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

Deuxièmement, je voudrais que vous nous disiez quels sont les critères, si vous y avez réfléchi, qui détermineraient quand, où et pourquoi les Forces canadiennes devraient être projetées à l'étranger, comme vous dites.

M. Shields : Premièrement, je crois que les soldats canadiens sont des instruments au service de l'État. Je crois que ce sont les politiques qui déterminent où ils vont, après quoi nous y allons et nous faisons la tâche que vous nous confiez.

J'ai entendu parler des navires. Je crois qu'on prévoit en fabriquer deux. J'ai entendu l'amiral dire qu'il en voudrait trois ou quatre. Je pense qu'il faut se demander combien de soldats vous voulez envoyer en un endroit donné. C'est une question de coût qu'il faut soulever auprès du public. Si vous voulez envoyer un bataillon à l'étranger et qu'il faut deux navires pour cela, alors vous devez vous assurer d'avoir deux navires sur chacune des côtes. Par conséquent, il faut quatre navires.

I believe that there is also a need for quick reaction, and that might require us to look at purchasing aircraft to give us long-range strategic airlift. It is a question of cost and what Canadians want to afford.

The Chairman: Senator Meighen has a supplementary question. We are bending the rules a little, but you raised another point.

Senator Meighen: This is an age-old question. The Americans do have a law saying that you cannot put a reservist's job in jeopardy if he or she is called up to serve. We do not have that in Canada. There are a lot of people who think we should not have that. Why? Because if we had that law, they say, then reservists will never get hired in the first place.

Have you thought about that and have you decided that the lesser of two evils, or the better way to go, is to have such a law?

Mr. Shields: I think that has a lot to do with public information. I have two brothers in the reserve force right now. There is a county where, if they were teachers, which they hope to become eventually, they would be guaranteed not only that the job will be there when they get back, but that their income will be supplemented so that they do not lose any money when they go to represent the country.

I think it would be a shame, an outrage, if somebody did not hire certain individuals because of their service and the duty they felt they had to perform for the country.

Senator Meighen: I agree with you, but would you ever know that in advance?

Mr. Shields: I would give them the benefit of the doubt, saying that I have faith in the employers of Canada not to look down upon this, but rather to look upon the cross-training that is available in the military as valuable.

Brigadier-General (Ret'd) Christopher Kirby, As an individual: My name is Kirby and I am a retired soldier. I would like to personally thank the committee members for what you are doing and what you have done in the past.

It is my firm opinion that Canadian defence policy is already based on neutralism and pacifism, and clearly, not only in favour of Quebec.

I think that for us, neutralism is very close to self-immolation; slow self-immolation is already quite apparent. I think that pacifism is idealism run rampant. It is against our tradition and against our common sense.

Some aspects of policy should be bound by responsibility and not entirely a reflection of public opinion. National defence policy is clearly in this bracket.

I would end by saying that stasis is the most irresponsible of all attitudes.

Je pense qu'il y a aussi un besoin de réaction rapide et que cela pourrait exiger que nous envisagions d'acheter des avions qui nous donneraient une capacité d'aérotransport sur longue distance. C'est une question de coût, cela dépend de ce que les Canadiens veulent dépenser.

Le président : Le sénateur Meighen a une question supplémentaire. Nous dérogeons un peu aux règles, mais vous avez soulevé un autre point.

Le sénateur Meighen : C'est une question vieille comme le monde. Les Américains ont une loi qui stipule que l'on ne peut pas mettre en péril l'emploi d'un réserviste si celui-ci ou celle-ci est appelé à servir. Nous n'avons pas cela au Canada. Bien des gens pensent que nous ne devrions pas avoir une telle loi. Pourquoi? Parce que si nous avions cette loi, disent-ils, alors les réservistes ne trouveraient jamais d'emploi.

Avez-vous réfléchi à cela et avez-vous décidé que le moindre mal, ou la meilleure solution, serait d'avoir une telle loi?

M. Shields : Je pense que cela a beaucoup à voir avec l'information du public. J'ai deux frères dans la réserve en ce moment. Dans un certain comté, s'ils étaient enseignants, et c'est ce qu'ils aspirent à devenir un jour, on leur garantirait non seulement que leur emploi les attendrait à leur retour, mais qu'ils toucheraient un supplément de revenu afin de ne pas perdre d'argent quand ils s'en vont représenter le pays.

Je trouve que ce serait honteux, scandaleux, si quelqu'un refusait d'embaucher certaines personnes parce que celles-ci estiment devoir servir leur pays.

Le sénateur Meighen : Je suis d'accord avec vous, mais est-ce qu'on le saurait à l'avance?

M. Shields : Je leur donnerais le bénéfice du doute, je dirais que je fais confiance aux employeurs du Canada et je compte sur eux pour non pas mépriser cet emploi, mais plutôt voir comme un atout précieux la formation multiformes qu'on peut acquérir dans les forces armées.

Le brigadier-général (à la retraite) Christopher Kirby, témoignage à titre personnel : Je m'appelle Kirby et je suis soldat à la retraite. Je voudrais remercier personnellement les membres du comité pour ce que vous faites et ce que vous avez fait dans le passé.

Je suis fermement d'opinion que la politique de défense canadienne est déjà fondée sur le neutralisme et le pacifisme et, clairement, elle n'est pas en faveur du Québec.

Je pense que pour nous, le neutralisme se rapproche beaucoup de l'immolation; Cette immolation lente est déjà très flagrante. Je pense que le pacifisme, c'est de l'idéalisme à tout crin. C'est contre notre tradition et contre le bon sens.

Certains aspects de la politique devraient être fondés sur la responsabilité et non pas entièrement sur l'opinion publique. La politique de défense nationale se trouve clairement dans cette catégorie.

En terminant, je dirai que l'immobilisme est la plus irresponsable des attitudes.

Senator Cordy: Thank you very much. Your comment about pacifism being idealism being run rampant reminds me of a poem that I cannot remember exactly, but it went something like, "If you are marching, thank a soldier. If you can read an article in the paper, do not thank the author, thank the soldier for all the freedoms that we have," which is something that I think we tend to forget.

In terms of your last comment, about attitudes, this is certainly something that we have come across in looking at increased military spending; that is, are Canadians willing to spend the money to have a strong military presence? I am wondering how we encourage Canadians to become better informed about what our military needs are in order to defend and protect our country.

Mr. Kirby: I do not think it is a matter of encouragement with this kind of policy. I think it is a matter of explanation. Governments, as I say, have certain responsibilities that they have to act on. If they do not, they are being irresponsible.

I do not think "encouragement" is the right word. I think that "explanation" is the better word in this case.

Senator Cordy: Therefore, the government should take the lead in this and not wait to hear from the general public.

Mr. Kirby: Exactly. I do not think that the government is necessarily leading. I think the government is doing what it is required to do.

Mr. Torben Schau, As an individual: I am a member of the Defence Management Program at Queen's University.

I will keep my comments as brief as possible.

I think the question of what does Canada want its defence policy to do is strongly linked to the larger question of Canadian foreign policy. What do we want Canada to do? We cannot just act as if defence policy exists without any kind of link to foreign policy.

To borrow from the Australians when they were trying to define what their military was, they said that the military reflects the kind of country we are, the role we seek to play and the way that we see ourselves. The lack of strategic direction that has been evident recently really undermines our entire effort to act on the world stage. If we do not have a military that can act in concert with Canadian foreign policy, then we cannot do much of anything. When Paul Martin was talking about the responsibility to protect, there were not a lot of people in the UN. This is a problem.

Le sénateur Cordy : Merci beaucoup. Quand vous dites que le pacifisme est de l'idéalisme à tout crin, ça me rappelle un poème que je n'arrive pas à me rappeler textuellement, mais c'était quelque chose comme « Si vous marchez, remerciez un soldat. Si vous pouvez lire un article de journal, ne remerciez pas l'auteur, remerciez plutôt le soldat pour toutes les libertés que nous avons », et je crois que c'est quelque chose que nous avons parfois tendance à oublier.

Quant à votre dernier commentaire au sujet des attitudes, c'est certainement une question qui se pose au sujet de l'accroissement des dépenses militaires; autrement dit, les Canadiens sont-ils disposés à dépenser l'argent voulu pour avoir une forte présence militaire? Je me demande comment nous pourrions encourager les Canadiens à mieux s'informer pour savoir de quoi nos soldats ont besoin pour défendre et protéger notre pays.

M. Kirby : Je ne pense pas que ce soit une question d'encouragement dans le cas de cette politique. Je pense que c'est une question d'explication. Comme je l'ai dit, les gouvernements ont certaines responsabilités qu'ils doivent assumer. S'ils ne le font pas, ils sont irresponsables.

Je ne pense pas que le mot « encouragement » soit le mot juste. Je pense plutôt qu'il faudrait parler en l'occurrence « d'explication ».

Le sénateur Cordy : Donc, le gouvernement devrait prendre l'initiative à cet égard et ne pas attendre que le grand public lui dise quoi faire.

M. Kirby : Exactement. Je ne pense pas que le gouvernement soit nécessairement un meneur. Je pense que le gouvernement fait ce qu'il est obligé de faire.

M. Torben Schau, témoignage à titre personnel : Je suis membre du Programme de gestion de défense à l'Université Queen's.

Je serai aussi bref que possible.

Je pense que la question de savoir ce que le Canada veut obtenir comme résultat de sa politique de défense est étroitement lié à la question plus large de la politique étrangère canadienne. Que voulons-nous que le Canada fasse? Nous ne pouvons pas agir comme si la politique de défense existait sans aucun lien avec la politique étrangère.

Pour emprunter un aphorisme des Australiens quand ceux-ci essayaient de définir en quoi consistaient leurs forces armées, ils disaient que les militaires reflètent le genre de pays que nous sommes, le rôle que nous cherchons à jouer et la manière dont nous nous percevons nous-mêmes. L'absence d'orientation stratégique qui est apparue de façon flagrante récemment réduit à néant tous les efforts que nous déployons pour être présents sur la scène mondiale. Si nous n'avons pas de forces armées capables d'agir de concert avec la politique étrangère canadienne, alors nous ne pouvons pas faire grand-chose. Quand Paul Martin évoquait la responsabilité de protéger, il n'y avait pas grand monde à l'ONU. C'est un problème.

If we want to act — and I think that we do, Canadians are not willing to give up their humanitarian missions — then we need a military that can act in concert with that.

What I am trying to get at is that it is more important to come up with an answer. There has often been this trend in Canada to defer an answer when we cannot really come up with something with which we are happy. However, I think it is more important to come up with an answer than to just sit back and say, “Well, we are not quite sure what we want to do, so we will not answer that question.”

Senator Forrestall: This is an observation, not so much a question, but you can certainly comment on it.

We are today, as we did 10, 12 years ago, pursuing the views of Canadians with respect to a white paper, a policy paper on national defence. At the same time, the government was dragging its feet on the foreign policy position. At the same time, the government itself was writing its own defence policy. Indeed, some of you will recall that it was published two or three days after we finished the work on the white paper in 1994. That is my comment.

The observation I wish to make is that it is rather interesting that we are doing the same thing today. We have been told that there will be a position paper on foreign policy. Incidentally, I accept your point; I do not know how in hell you can have a defence policy unless you know what its purpose is.

In any event, it is interesting that it is happening. We will hear it. The government has the advantage of knowing exactly what you people have to say tonight. It is one of the reasons why we support a town hall exposé, so that the government, as it writes its own paper, will have the same visions of and clues to what Canadians want that we have.

I thank you for your comments and observations.

The Chairman: You are entitled to 90 seconds to say whatever you like right now.

Mr. Schau: Honestly, I think I have already made my point.

Colonel Harry Aitken, As an individual: Good evening, senators. I am a base commander here in Kingston. It is my privilege to be here to speak with you tonight. Thank you very much for taking the opportunity to host an open house.

I have four short points to make and an invitation to follow.

The first point I want to underscore is the economic impact that a large base has on the community life of Kingston, similar to Halifax. We put over \$200 million net income into the city. We are the single largest economic engine in the city, which is not well understood, and we are striving to overcome that

Si nous voulons agir — et je pense que nous le voulons, les Canadiens ne sont pas disposés à renoncer à leurs missions humanitaires — alors nous avons besoin d’une force armée capable d’agir en conséquence.

Voici où je veux en venir : il est plus important de trouver une réponse. On a souvent eu tendance au Canada à remettre la réponse à plus tard quand nous n’arrivons pas vraiment à trouver quelque chose qui nous plaise. Cependant, je pense qu’il est plus important de trouver une réponse que de se croiser les bras et de dire : « Eh bien, nous ne savons pas très bien ce que nous voulons, alors nous ne répondrons pas à la question ».

Le sénateur Forrestall : C’est une observation plutôt qu’une question, mais vous pouvez certainement nous en dire plus long là-dessus.

Aujourd’hui, tout comme c’était le cas il y a 10 ou 12 ans, nous cherchons à obtenir le point de vue des Canadiens relativement à un livre blanc, un document de politique sur la défense nationale. En même temps, le gouvernement se traînait les pieds pour ce qui est de sa position en matière de politique étrangère. En même temps, le gouvernement lui-même rédigeait sa propre politique de défense. En fait, certains d’entre vous se rappelleront que celle-ci a été publiée deux ou trois jours après que nous ayons terminé notre travail sur le livre blanc en 1994. C’est une observation que je fais.

Je dis qu’il est plutôt intéressant que nous soyons précisément en train de faire la même chose aujourd’hui. On nous a dit qu’il y aura un document de position sur la politique étrangère. Soit dit en passant, j’accepte votre argument; je ne vois vraiment pas comment on peut avoir une politique de défense si l’on ne sait pas quel en est l’objet.

Quoi qu’il en soit, ce qui se passe est intéressant. Nous allons en entendre parler. Le gouvernement a l’avantage de savoir exactement ce que vous avez à dire ce soir. C’est l’une des raisons pour lesquelles nous sommes en faveur d’une assemblée publique comme celle-ci, pour que le gouvernement, qui est en train de rédiger son propre document, ait exactement les mêmes indices que nous quant à ce que les Canadiens veulent.

Je vous remercie de vos commentaires et observations.

Le président : Vous avez maintenant 90 secondes pour dire tout ce que vous aimeriez dire.

M. Schau : Franchement, je pense que j’ai dit ce que j’avais à dire.

Le colonel Harry Aitken, témoignage à titre personnel : Bonsoir, sénateurs. Je commande la base ici à Kingston. C’est pour moi un privilège de m’entretenir avec vous ce soir. Je vous remercie beaucoup d’avoir saisi cette occasion de tenir une assemblée publique.

Je veux faire brièvement quatre observations, après quoi j’aurai une invitation à vous faire.

Ma première observation porte sur les retombées économiques qu’une grande base a sur la vie d’une collectivité comme Kingston ou Halifax. Nous injectons plus de 200 millions de dollars de revenus nets dans l’économie de la ville. Nous sommes le principal moteur économique de la ville, ce qui est un fait méconnu, et nous

communications obstacle so people understand the value of the military and the opportunities that a federal agency/federal department, working with the province and the city, can actually provide; and we work well in that regard. Certainly, with regards to emergency planning and response, we do work extremely well together.

Kingston has its own set of challenges. Canadian Forces Base Kingston is a strange dichotomy. We are an example of modernization, where we have the world leader in army experimentation centres, where soldiers and leaders can actually engage in mock combat in a synthetic environment. I would propose to you that at your convenience, you visit Kingston, and I can show you these facilities so you can get a good understanding of what we are currently doing. At the same time, juxtapose that with the state of our infrastructure, which dates back many years.

The problem with transformation and modernization is that it takes more money than just continuing the status quo. As we try to transform the forces, we need more money and more brains to actually get the job done. That is the strange fix I think we find ourselves in right now.

One of the great advantages Canada has demonstrated in the past is our capacity for research and development. We can certainly harness this better than we have in the past. The spinoffs from NRC in Ottawa, including Mitel and Nortel, are examples of how this can be done. If Canada wants to play a role in foreign policy, the military can develop a niche capability, leveraging our domestic abilities to actually get something done, something we do not tend to lean towards.

I would like to close by repeating my invitation to you to come visit CFB Kingston, where I get to show you just what we have, including the problems, but also the good examples of success that we have achieved in the last little while.

The Chairman: Thank you, Colonel. I should tell you we visited the base before you became commander, but we would be delighted to come back.

Senator Day: We did have one visit to the base. Primarily, we talked to the electronic warfare people and saw the communications training that is going on. We saw some of your infrastructure challenges. We were marched into a basement that floods every spring where some of the soldiers were doing their training.

I am taking the reference to the state of the infrastructure as a comment that you do need further funding to maintain this base.

Mr. Aitken: Simple problems can be fixed with money. I only have simple problems.

nous efforçons de surmonter cet obstacle des communications pour que les gens comprennent bien la valeur des forces armées et les possibilités que peut vraiment offrir une agence fédérale ou un ministère fédéral, travaillant de concert avec la province et la ville; et nous obtenons de bons résultats à cet égard. Chose certaine, en matière de planification d'urgence et d'intervention, nous travaillons extrêmement bien ensemble.

Kingston a ses propres défis à relever. La base des Forces canadiennes de Kingston offre un exemple étrange de dichotomie. Nous sommes un exemple de modernisation, puisque nous avons le modèle le plus avancé au monde en termes de centres d'expérimentation des armées, où les soldats et les chefs peuvent se livrer à des simulations de combat dans un environnement synthétique. Je vous invite à venir visiter la base de Kingston, quand cela vous conviendra, et je pourrai alors vous montrer ses installations qui vous donneront une bonne idée de ce que nous faisons actuellement. En même temps, il faut juxtaposer à cela l'état délabré de notre infrastructure, qui date de nombreuses années.

Le problème de la transformation et de la modernisation, c'est que cela nécessite plus d'argent que le statu quo. Au moment où nous tentons de transformer les forces, il nous faut plus d'argent et un plus grand nombre de cerveaux pour mener à bien la tâche. Voilà l'étrange dilemme dans lequel nous nous trouvons actuellement à mon avis.

L'un des grands avantages dont le Canada a fait preuve dans le passé, c'est notre capacité de recherche et de développement. Nous pouvons certainement en tirer profit mieux que nous ne l'avons fait dans le passé. Les retombées du CNRC à Ottawa, notamment Mitel et Nortel, sont des exemples de ce qui peut se faire dans ce domaine. Si le Canada veut jouer un rôle en politique étrangère, les forces armées doivent se trouver une capacité dans un créneau, utilisant notre expertise comme levier pour faire bouger les choses; or nous ne semblons pas nous diriger dans cette direction.

En terminant, je répète que je vous invite à venir visiter la base de Kingston, où je pourrai vous montrer exactement ce que nous avons, y compris les problèmes, mais aussi de bons exemples de succès que nous avons obtenus dernièrement.

Le président : Merci, colonel. Je dois préciser que nous avons visité la base avant que vous en soyez le commandant, mais nous serions ravis de revenir.

Le sénateur Day : Nous avons en effet visité une fois la base. Nous avons surtout eu des entretiens avec les spécialistes de la guerre électronique et nous avons vu la formation qui se donne en matière de communications. Nous avons vu certains de vos problèmes d'infrastructure. On nous a fait descendre dans un sous-sol qui est inondé chaque printemps où des soldats étaient en train de s'entraîner.

Je comprends de l'allusion à l'état de l'infrastructure que vous avez besoin d'un financement accru pour maintenir cette base.

M. Aitken : Les problèmes simples peuvent être réglés avec de l'argent. Je n'ai que des problèmes simples.

Senator Day: We understand that. This is a comment to you so you are aware of it. We know that it is your budget that controls or contributes to the infrastructure at the Royal Military College, and we heard some comments there too in regard to their infrastructure and operating budget.

I think we should have another talk in due course. We appreciate you coming here. Thank you, Colonel.

Mr. Aitken: I look forward to that. Thank you.

Mr. Richard Moller, As an individual: Good evening, senators. I am an entrepreneur in Kingston, and for 20 years, I have been a member of the naval reserve unit in town.

Senators, you pose the question, "What vulnerabilities does Canada face?" My answer to you is direct. Our greatest vulnerability is our complacency. We are a secular, liberal democratic state in the Western tradition, and as such, we stand for everything that groups like al-Qaeda hate. We are part of a particular civilization and tradition that is in the gunshots of a very determined group of very angry people. However, even these people are not the greatest threat to our sovereignty. Again, it is our complacency, especially with respect to defence matters.

Whether we like it or not, the rent for space on the world stage is the ability to act credibly and independently on the international battle scene. We have become too used to binding heavy burdens and placing them on the backs of our allies. Canadians and our government seem to aspire to a global role, but we also seem steadfastly unwilling to pay for it. This lack of will has left the door open to our allies to start taking advantage of us.

Both the United States and Denmark are openly and loudly challenging our sovereignty along our northern border. We stand by complacently, filing diplomatic protests as warships sail unopposed to the Northwest Passage and troops raise foreign flags on our territory.

Those who wish to distance Canada from its closest neighbour and largest trading partner make the mistake of believing the best way to do this is to adopt the contrarian's attitude to the United States. We will maintain our independence not by opposing everything American, but by maintaining our ability to exercise our sovereignty when and where we want to.

Adequate security and defence are not ends in themselves. They are what is required if a state wishes to remain sovereign. They are what is required if we, as Canadians, wish to demonstrate not only domestic political supremacy, but also actual independence from outside authority when venturing abroad in pursuit of our foreign policy goals.

Le sénateur Day : Nous comprenons cela. C'est un commentaire que je vous fais pour que vous soyez au courant. Nous savons que c'est votre budget qui détermine l'infrastructure au Collège militaire royal, et nous avons également entendu des commentaires là-bas au sujet de leur infrastructure et de leur budget de fonctionnement.

Je pense que nous devrions avoir un autre entretien en temps voulu. Nous vous remercions d'être venu. Merci, colonel.

M. Aitken : J'ai hâte de faire cette visite. Merci.

M. Richard Moller, témoignage à titre personnel : Bonsoir, sénateurs. Je suis entrepreneur à Kingston et, depuis 20 ans, je fais partie de l'unité de réserve de la marine en ville.

Sénateurs, vous posez la question : « Quelles sont les vulnérabilités du Canada? » Je vais vous faire une réponse directe. Notre plus grande vulnérabilité est notre complaisance. Nous sommes un état libéral démocratique séculier dans la tradition occidentale et, en tant que tel, nous défendons tout ce qu'un groupe comme al-Qaïda déteste. Nous faisons partie d'une certaine civilisation et nous nous inscrivons dans une tradition qui a été pris pour cible par un groupe de gens très déterminés et très en colère. Cependant, même ces gens-là ne sont pas les plus graves menaces à notre souveraineté. Je le répète, c'est notre complaisance, surtout en matière de défense.

Qu'on le veuille ou pas, le loyer à payer pour se tailler une place sur la scène mondiale est la capacité d'agir de manière crédible et indépendante sur la scène internationale. Nous sommes devenus trop habitués à nous dérober au fardeau trop lourd et à les mettre plutôt sur le dos de nos alliés. Les Canadiens et notre gouvernement semblent aspirer à jouer un rôle planétaire, mais on dirait que nous sommes tout aussi déterminés à ne pas payer pour cela. Cette absence de volonté a laissé la porte grande ouverte à nos alliés qui peuvent commencer à abuser de nous.

Les États-Unis et le Danemark contestent ouvertement et fortement notre souveraineté le long de notre frontière septentrionale. Nous les regardons faire, nous contentant de protester par les voies diplomatiques alors que des navires de guerre franchissent le Passage du nord-ouest impunément et que des soldats font flotter des pavillons étrangers sur notre territoire.

Ceux qui souhaitent que le Canada prennent ses distances par rapport à son plus proche voisin et principal partenaire commercial commettent l'erreur de croire que le meilleur moyen de le faire est d'adopter l'attitude contraire à celle des États-Unis. Nous maintiendrons notre indépendance non pas en nous opposant systématiquement à tout ce que les Américains font, mais plutôt en maintenant notre capacité d'exercer notre souveraineté au moment et à l'endroit de notre choix.

Une bonne capacité de défense et de sécurité n'est pas une fin en soi. C'est ce qu'il faut si un État souhaite demeurer souverain. C'est ce qui est nécessaire si nous, Canadiens, voulons démontrer non seulement une suprématie politique sur la scène intérieure, mais aussi une véritable indépendance par rapport aux autorités étrangères quand nous nous aventurons à l'étranger à la poursuite de nos objectifs de politique étrangère.

As a trading nation, it is these foreign policy goals that will impact, either positively or negatively, on our economy and, therefore, the daily life, standard of living and employment of all Canadians.

As the Canadian military continues to lose its ability to act alone in operations, Canada loses its ability to speak alone on the world stage. This directly impacts our ability to positively affect and leverage our trading partners. Since the Canadian economy is so heavily reliant on trade, a weakening of these relationships will have a dramatic and negative impact on that economy. With a declining economy come declining tax revenues and a loss of the ability to pay for social programs like health care and education that we cherish so highly as part of our national identity.

Equally strong in the Canadian identity is our dedication to humanitarian support. I see I am running out of time. The hemorrhaging of Canada's defence capabilities will lead directly to the bleeding out of our health care, education and cultural support systems. In short, without a vibrant, credible and viable defence capability, Canada will not have a viable, vibrant culture, economy and society.

Senator Meighen: I think you make a very powerful and persuasive argument. What would be your guidance in terms of persuading the public to be less complacent? You can blame the politicians, and that is fair game and probably pretty accurate, because politicians, in my opinion, are there to lead, not necessarily just to follow.

However, we have not done a very good job of explaining the sort of tradeoffs that you have just mentioned. Other than getting politicians up and speaking and showing leadership, are there ways that you think we can do it?

I have had a hobby horse of my own ever since I heard when we went to Bosnia in 1994 on a joint committee that soldiers leaving the theatre were ordered to take off their uniforms because there was a fear they might disgrace that uniform in a bar in an airport in Canada. That just blew my mind. I was so pleased to see the colonel here in uniform.

Wander around Canada, wander around the airports, and except in certain cities, you do not see a military presence because they are all hived off in Borden or Petawawa or somewhere. We do not see them. That is just a superficial example and I do not suggest for a moment that it would have a profound impact in changing attitudes.

Maybe you have some thoughts; I would love to hear them.

En tant que pays commerçant, ce sont ces objectifs de politique étrangère qui auront un impact positif ou négatif sur notre économie et par conséquent sur la vie quotidienne, le niveau de vie et l'emploi de tous les Canadiens.

À mesure que les militaires canadiens voient s'effiloche leur capacité d'agir seuls dans le cadre d'opérations, le Canada perd sa capacité de parler et d'agir seul sur la scène mondiale. Cela influe directement sur notre capacité d'opérer un changement positif et d'exercer un effet de levier chez nos partenaires commerciaux. Comme l'économie canadienne dépend tellement du commerce extérieur, tout affaiblissement de ces liens commerciaux aura un impact dramatique et négatif sur notre économie. Le déclin économique s'accompagne d'une baisse des recettes fiscales et de la perte de la capacité de payer des programmes sociaux comme les soins de santé et l'éducation, programmes qui nous tiennent tellement à coeur à titre de partie intégrante de notre identité nationale.

Un autre élément tout aussi fort de l'identité canadienne, c'est notre engagement envers l'aide humanitaire. Je constate que je manque de temps. L'érosion de la capacité de défense du Canada entraînera directement le saignement à blanc de nos systèmes de soins de santé, d'éducation et de soutien à la culture. Bref, en l'absence d'une capacité de défense dynamique, crédible et viable, le Canada n'aura pas une culture, une économie et une société dynamiques et viables.

Le sénateur Meighen : Je trouve que votre argumentation est très solide et convaincante. Que nous conseilleriez-vous de faire pour convaincre le public d'être moins complaisant? Vous pouvez blâmer les politiciens, c'est de bonne guerre et c'est probablement assez juste, parce que les politiciens, à mon avis, doivent mener et non pas nécessairement se contenter de suivre.

Cependant, nous n'avons pas fait du très bon travail pour ce qui est d'expliquer les compromis que vous venez d'évoquer. À part inviter les politiciens à se tenir debout et à faire preuve de leadership, avez-vous d'autres suggestions à nous faire?

J'ai moi-même un dada depuis que nous sommes allés en Bosnie en 1994 comme membres d'un comité mixte et qu'on nous a dit que les soldats qui quittaient le théâtre d'opération avaient l'ordre d'enlever leurs uniformes parce qu'on craignait qu'ils puissent déshonorer cet uniforme dans un bar dans un aéroport au Canada. Je n'en suis jamais revenu. J'étais tellement content de voir le colonel venir ici en uniforme.

Quand on se promène au Canada, autour des aéroports, sauf dans certaines villes, on ne voit jamais la présence militaire parce qu'ils sont tous regroupés à Borden, à Petawawa ou ailleurs. Nous ne les voyons pas. Ce n'est qu'un exemple superficiel et je ne veux nullement dire que cela contribuerait grandement à changer les mentalités.

Peut-être avez-vous des réflexions là-dessus; j'aimerais bien les entendre.

Mr. Moller: First of all, I will not blame politicians, partly because I am a politician myself, having run for mayor of Kingston. I will just remind him, if he is still here, Point Frederick was a navy base long before it was an army base.

As Tip O'Neil is famous for saying, "All politics are local." Therefore, talking to Canadians who are preoccupied with health care, education and municipal infrastructure about amorphous global threats is not likely to capture their imagination and interest. Even the feel-good role of peacekeeping has lost the lustre it had in the early days.

If we are to save our country, we must talk to Canadians about the link between the world economy and our local economy, the impact our defence forces, or the lack thereof, will have on both. We must eliminate the false dichotomy of asking if we should spend money on health care or defence and recognize that we must spend money on both.

Earlier, I was jotting down some notes when the question was asked, "Where should the money come from?" Well, no, not from health care, no, not from education, but yes, perhaps from advertising campaigns in Quebec, perhaps from a gun registry and yes, perhaps from the National Gallery, which wants to spend another \$300,000 on an eight-by-eight canvass painted flat black.

Ms. Alice Aiken, As an individual: I have a quick point to make. It is clear from the comments here today that coastal defence is a priority. I think we have to consider enveloping the Coast Guard in National Defence and establishing a strong Coast Guard and Coast Guard reserve, along with the navy and navy reserve, for coastal defence.

Senator Banks: You have been reading our reports.

Ms. Aiken: All of them, yes.

Senator Banks: There are difficulties with respect to what you propose. We have considered some of them. I would like to hear your views on them.

The present role of the Canadian Coast Guard is aid to navigation, safety and search and rescue, at which they are very good. Our view was that they have a considerable number of fairly good ships, all of which have to be replaced fairly soon. However, the fact is that in international waters and those approaching our coasts, if a bad guy transporting something bad sees a white ship with an orange stripe on it, he runs like hell, because it is the American Coast Guard and they have some clout. If he sees an orange ship with a white stripe on it, he says, "Ah ha, I have this deck loaded up with bales marked 'heroin' and there is nothing those guys can do about it."

M. Moller : Premièrement, je ne blâme pas les politiciens, en partie parce que je suis un politicien moi-même, m'étant présenté à la mairie de Kingston. Je veux seulement lui rappeler, s'il est encore ici, que Point Frederick était une base de la marine longtemps avant qu'elle ne devienne une base de l'armée.

Comme le dit le célèbre aphorisme de Tip O'Neil : « Toute politique est locale. » Par conséquent, on n'a pas grand chance de capter l'imagination et l'intérêt des Canadiens en leur parlant de menaces planétaires mal définies alors qu'ils sont préoccupés par les soins de santé, l'éducation et l'infrastructure municipale. Même le rôle réconfortant du maintien de la paix a perdu le lustre qu'il avait au début.

Si nous voulons sauver notre pays, nous devons parler aux Canadiens du lien entre l'économie mondiale et notre économie locale, de l'impact que nos forces de défense, ou leur absence, auront sur les deux. Nous devons éliminer la fausse dichotomie qui consiste à demander si nous devrions dépenser de l'argent pour les soins de santé ou la défense, et reconnaître que nous devons consacrer de l'argent aux deux.

Tout à l'heure, je prenais des notes quand quelqu'un a posé la question : « D'où devrait venir l'argent? » Eh bien, non, pas des soins de santé, non, pas de l'éducation, mais oui, peut-être des campagnes publicitaires au Québec, peut-être du registre des armes à feu et oui, peut-être du Musée des beaux-arts, qui veut encore dépenser 300 000 \$ pour acheter un tableau de huit sur huit peint uniformément en noir.

Mme Alice Aiken, témoignage à titre personnel : Je veux faire une brève observation. Il ressort clairement des commentaires entendus aujourd'hui que la défense côtière est prioritaire. Je pense que nous devons envisager d'englober la Garde côtière dans la Défense nationale et d'établir une Garde côtière solide ainsi qu'une réserve de la Garde côtière, qui compléteront la marine et la réserve de la marine pour assurer la défense des côtes.

Le sénateur Banks : Vous avez lu nos rapports.

Mme Aiken : Oui, je les ai tous lus.

Le sénateur Banks : Ce que vous proposez présente des difficultés. Nous avons réfléchi à la question. J'aimerais entendre votre opinion là-dessus.

Le rôle actuel de la Garde côtière canadienne est les aides à la navigation, la sécurité, la recherche et le sauvetage, et elle fait du très bon travail dans ce domaine. Nous avons exprimé l'avis que la garde côtière possède un nombre considérable de navires relativement bons qui devront tous être remplacés dans un avenir assez rapproché. Cependant, c'est un fait que dans les eaux internationales le long de nos côtes, si un bandit transportant quelque chose de très mauvais aperçoit un bateau blanc avec une bande orange, il s'enfuit à toute vapeur, parce que c'est la Garde côtière américaine et que celle-ci est assez menaçante. Par contre, s'il aperçoit un bateau orange avec une bande blanche, il se dit : « Ah, ah, mon entrepont est chargé de ballots marqués 'Héroïne' et il n'y a rien que ces types-là puissent faire ».

How far do you think it should go? Should the Coast Guard be given, as we have suggested, at least a constabulary capacity, so that it could actually stop a ship until somebody else gets there, or should it be militarized to the extent of the United States Coast Guard, which is the fourth or fifth largest navy in the world?

Ms. Aiken: I am more in favour of it being militarized, similar to the American model, and having a full Coast Guard reserve as well.

Senator Banks: Should that function then simply be given to the navy, and they can do that part of it, and we leave the search and rescue, aid to navigation part with a civilian coast guard?

Ms. Aiken: No. I think combining all the functions in a military unit is probably the better way to go. You get more ships, more trained personnel, and you can quite easily retrofit ships with arms, as we saw in the Canadian navy, for years and years.

Ms. Lisa Salley, As an individual: Thank you for providing this opportunity for the Kingston community to come forward and voice our concerns, issues and questions.

I am the executive director of the Kingston Military Family Resource Centre. I am also a military spouse.

The mandate of our centre is to enhance the resiliency of military families to deal with unique stressors associated with the military lifestyle. I will share a story with you.

A young corporal and his wife, who was eight months pregnant, moved to Kingston. They already had one three-year-old son who has various health issues that need to be monitored every six months. They have moved three times in the past eight years. The wife had never been able to secure a position until she became pregnant with her second child.

They had to find a house. PMQ is not an option, as the child is allergic to mildew and mould. They had six days to find a house and the wife was unable to go on a house-hunting trip because she experienced some minor complications and the physician did not want her to fly. The wife was unable to secure work because she was eight months pregnant when she moved here.

Much has been done for military families. We recognize that. Military families are fairly resilient. We see it every day as they come through our doors into the centre. However, when you are told when you move here to Kingston — and this is happening throughout Canada and we are hearing more and more about it — that there is a two-year waiting list to see a physician, that is a scary situation for military families moving from place to place. We have had families whose children have not seen a physician in eight years. They have gone to walk-in clinics.

Jusqu'où devrions-nous aller, à votre avis? Faudrait-il donner à la Garde côtière, comme nous l'avons proposé, au moins la capacité d'une force constabulaire, pour qu'elle puisse arraisonner un navire jusqu'à ce que quelqu'un d'autre parvienne sur les lieux, ou bien faudrait-il la militariser à l'égal de la Garde côtière des États-Unis, qui est la quatrième ou cinquième marine en importance dans le monde?

Mme Aiken : Je suis plutôt en faveur d'une garde côtière militarisée, selon le modèle américain, et d'avoir aussi une réserve de la Garde côtière.

Le sénateur Banks : Dans ce cas, devrait-on simplement confier cette fonction à la marine, qui se chargerait d'une partie de la mission, le reste, c'est-à-dire la recherche et le sauvetage et l'aide à la navigation étant assurés par une garde côtière civile?

Mme Aiken : Non. Je pense que la meilleure solution est probablement de combiner toutes les fonctions dans une unité militaire. On obtient ainsi davantage de bateaux, plus de personnel entraîné, et l'on peut facilement faire des mises à niveau pour armer les navires, comme on l'a fait dans la marine canadienne pendant des années et des années.

Mme Lisa Salley, témoignage à titre personnel : Merci de donner à la communauté de Kingston cette occasion de faire entendre sa voix et d'exprimer nos préoccupations et de formuler nos questions.

Je suis directrice générale du Centre de ressources des familles militaires de Kingston. Je suis aussi l'épouse d'un militaire.

Le mandat de notre centre est d'aider les familles militaires à affronter les facteurs de stress unique associés au mode de vie militaire. Je vais vous raconter une histoire.

Un jeune caporal et sa femme, qui était enceinte de huit mois, sont déménagés à Kingston. Ils avaient déjà un fils de trois ans qui avait divers problèmes de santé exigeant un examen tous les six mois. Ils avaient déménagé trois fois durant les huit dernières années. L'épouse n'avait jamais été en mesure de trouver du travail avant de tomber enceinte de son deuxième enfant.

Il leur fallait trouver une maison. Les logements familiaux de la base ne sont pas une option, car l'enfant est allergique à la moisissure. Ils avaient six jours pour trouver une maison et l'épouse était incapable de faire des recherches immobilières parce qu'elle avait de légères complications dans sa grossesse et que son médecin ne voulait pas qu'elle prenne l'avion. L'épouse était incapable de trouver du travail parce qu'elle était enceinte de huit mois quand elle est arrivée ici.

On fait beaucoup pour les familles militaires. Nous en sommes conscients. Les familles militaires sont capables de rebondir. Nous le constatons tous les jours quand ces gens-là viennent frapper à notre porte au centre. Cependant, quand on se fait dire en arrivant ici à Kingston — et le même phénomène existe partout au Canada et on en entend de plus en plus parler — qu'il y a une liste d'attente de deux ans pour consulter un médecin, c'est une situation assez effrayante pour les familles militaires qui déménagent constamment. Nous avons eu des familles dont les enfants n'ont pas vu un médecin depuis huit ans. Ces gens-là doivent se contenter de cliniques sans rendez-vous.

A whole host of issues and concerns arise from that, because if you have a child with some kind of developmental issue and that child is seeing a different physician every time, even a great physician will not necessarily pick up those problems. Therefore problems start to build on one another. We have sometimes seen people for whom, had they been caught much sooner, the issue might have been rectified. The cost is so much greater when it is not caught quickly.

What have we done here in Kingston? We have opened a clinic. It is the first of its kind in Canada for military families. We are very proud of it. It was a partnership between the base and the Kingston Military Family Resource Centre, with wonderful support from the board of governors as well.

We already have a waiting list of 300 military families for our clinic. You see all these issues in the newspaper about there not being enough physicians. What will we do? If we cannot make sure that our families are safe and secure here at home, how will members of the military feel when they are deployed or on exercise?

Senator Munson: I am new on this committee and probably the other members know this, but is it a similar story across the country at military bases?

Ms. Salley: Yes, it is.

Senator Munson: How bad is it? It is the same story?

Ms. Salley: It is the same story. Military families are very excited when they come to Kingston because they know that we have the clinic. It is sad to have to say that we have 300 families on our waiting list, but we are expanding. However, we hear it from families everywhere. We have people coming from Trenton and Ottawa to access our medical centre because they cannot find physicians. It is happening in the Maritimes. I am potentially moving to the Maritimes next year or the year after. If you go to a rural area of Nova Scotia there is not a hope of finding a physician. We do not have the clinics in the rural areas but not all of our bases are located in major centres.

Senator Munson: How does that play in this community? How do military families feel when they see civilians going off to a physician any time they want? It must break your heart.

Ms. Salley: We are very fortunate because our medical centre is meant for the military families. We have dealt with that issue. It is not to say that there is no lack of physicians and people in the community do not have a hard time finding them as well. Anyone who moves to Kingston, whether in the military or not, has difficulty finding a physician.

Cela soulève une foule de questions et de préoccupations, parce que si votre enfant éprouve divers problèmes de développement et qu'il voit un médecin différent à chaque fois, même un très bon médecin ne va pas nécessairement déceler les problèmes. Par conséquent, les problèmes commencent à s'accumuler. Il nous est arrivé de rencontrer des gens pour qui le problème aurait pu être réglé si on l'avait décelé plus tôt. Le coût est beaucoup plus élevé quand le diagnostic n'est pas posé rapidement.

Qu'avons-nous fait ici à Kingston? Nous avons ouvert une clinique. C'est la première en son genre au Canada pour les familles militaires. Nous en sommes très fiers. C'est un partenariat entre la base et le Centre de ressources des familles militaires de Kingston, et nous avons eu aussi un merveilleux appui du conseil d'administration.

Nous avons déjà une liste d'attente de 300 familles militaires à notre clinique. On ne cesse de lire dans les journaux que l'on manque de médecins. Qu'allons-nous faire? Si nous ne pouvons pas faire en sorte que nos familles sont sûres et en sécurité ici chez nous, comment les membres des forces armées se sentiront-ils quand ils seront envoyés en mission ou en exercice?

Le sénateur Munson : Je suis nouveau à ce comité et les autres membres le savent probablement déjà, mais la situation est-elle semblable dans toutes les bases militaires d'un bout à l'autre du pays?

Mme Salley : Oui, c'est la même chose partout.

Le sénateur Munson : À quel point est-ce grave? C'est la même histoire?

Mme Salley : C'est la même histoire. Les familles militaires sont ravies d'apprendre qu'elles sont mutées à Kingston parce qu'elles savent que nous avons cette clinique. C'est triste de dire que nous avons 300 familles sur notre liste d'attente, mais nous sommes en train d'agrandir. Mais nous entendons la même histoire de la part des familles partout au pays. Nous avons des gens qui viennent de Trenton et d'Ottawa pour des consultations à notre centre médical, parce qu'ils n'arrivent pas à trouver de médecins. Ça arrive aussi dans les Maritimes. Il est possible que je déménage dans les Maritimes l'année prochaine ou l'année d'après. Si vous allez dans une région rurale de Nouvelle-Écosse, il n'y a aucun espoir de trouver un médecin. Nous n'avons pas de cliniques dans les régions rurales, mais nos bases ne sont pas toutes situées dans de grandes villes.

Le sénateur Munson : Comment cette situation est-elle perçue dans cette collectivité? Comment réagissent les familles militaires quand elles constatent que des civils peuvent consulter un médecin à leur convenance? Cela doit vous briser le coeur.

Mme Salley : Nous sommes très chanceux parce que notre centre médical est au service des familles militaires. Nous avons donc réglé ce problème. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un manque de médecins et que les autres habitants de la ville n'ont pas de misère à en trouver un eux aussi. Quiconque déménage à Kingston, qu'il soit militaire ou non, a de la misère à trouver un médecin.

We put a measure in place to deal with that for our military families, because the other issue that compounds the problem for us is we are moved every two to three years. Therefore, if there is a waiting list of two years, they do not even take your name. You ask, "How am I supposed to get on this magical list?" It does become very difficult and stressful for the military families.

Senator Cordy: I am also on the Senate committee that has been studying the health care system so I understand what you are saying. There are not just doctor shortages, but shortages of all medical personnel all over the country.

I am curious, when you opened the clinic, was it with a military doctor and nurses, or did the military go out to get a doctor? How has it worked?

Ms. Salley: It was set up in partnership, as I said, with CFB Kingston. The physicians are on contract with the base commander. The military family resource centre manages the clinic and it is meant to be, just like any other business, on a cost-recovery basis within three to five years, so that we are no longer losing money. We hope to break even. We do not want to make money. That is not our aim. Our aim is to break even and be able to continue the clinic.

Senator Cordy: How many doctors do you have?

Ms. Salley: We have three part-time who equal one full-time equivalent.

Senator Cordy: Do you pay them a salary or do you pay them a fee for service?

Ms. Salley: It is a split based on the overall billings.

Senator Cordy: Thank you.

The Chairman: They are civilians?

Ms. Salley: Yes, they are.

Major-General (Ret'd) Frank J. Norman, As an individual: I am a retired soldier. I would like to make a couple of points, if I may, and I think the story we just heard illustrates one of them well. It goes back, Senator Meighen, to your question, "Are people not being seen?" That argument was fought through in the 1950s. It was insisted at that stage of the game that the military be put in the public eye in the cities of Canada — Calgary, London, Halifax, Kingston and others.

That has broadly changed. As you know, we are now mostly out of the public eye, which brings us, if I may, Senator Cordy, to your question, "How do we engage with the public?" Well, you certainly began properly. I hope that you continue.

However, if I may, I will tell you another short story. When Perrin Beatty became the Minister of Defence — although it was many years ago, Senator Forrestall, 1985 — at his first meeting to

Nous devons mettre en place une mesure pour régler ce problème à l'intention de nos familles militaires, parce que l'autre question qui vient exacerber le problème dans notre cas, c'est que nous démenageons tous les deux ou trois ans. Par conséquent, s'il y a une liste d'attente de deux ans, ils refusent même de vous inscrire sur la liste. Vous demandez alors : « Comment suis-je censé m'inscrire sur cette liste magique? » Cela devient effectivement très difficile et stressant pour les familles militaires.

Le sénateur Cordy : Je siège aussi au comité sénatorial qui étudie le système de soins de santé et je comprends donc ce que vous dites. Il n'y a pas seulement pénurie de médecins, mais aussi pénurie de tous les praticiens de la santé partout au Canada.

Je suis curieuse de savoir une chose : quand vous avez ouvert la clinique, avez-vous fait appel à un médecin et des infirmières militaires, ou bien êtes-vous allée chercher un médecin à l'extérieur? Comment cela a-t-il fonctionné?

Mme Salley : La clinique a été créée en partenariat avec la base de Kingston, comme je l'ai dit. Les médecins ont un contrat avec le commandant de la base. Le Centre de ressources des familles militaires gère la clinique, laquelle fonctionne sur la base du recouvrement des coûts, comme n'importe quelle autre entreprise, d'ici trois à cinq ans, de sorte que nous ne perdons plus d'argent. Nous espérons rentrer dans notre argent. Nous ne voulons pas faire d'argent. Ce n'est pas notre but. Notre but est de rentrer dans notre argent et de pouvoir continuer à exploiter la clinique.

Le sénateur Cordy : Combien de médecins avez-vous?

Mme Salley : Nous avons trois médecins à temps partiel, l'équivalent d'un à plein temps.

Le sénateur Cordy : Les payez-vous à salaire ou à l'acte?

Mme Salley : Les deux, en fonction de la facturation totale.

Le sénateur Cordy : Merci.

Le président : Ce sont des civils?

Mme Salley : Oui.

Le major-général (à la retraite) Frank J. Norman, témoignage à titre personnel : Je suis un soldat à la retraite. Je voudrais faire deux ou trois observations et je pense que l'histoire que nous venons d'entendre est une bonne illustration de ce que je vais dire. Cela revient à la question que vous avez posée, sénateur Meighen : « Est-ce que les gens passent inaperçus? » Cela a fait l'objet d'un débat durant les années 1950. On a insisté à ce moment-là pour que les militaires soient bien visibles aux yeux du public dans les villes du Canada : Calgary, London, Halifax, Kingston et d'autres.

Cela a beaucoup changé. Comme vous le savez, de nos jours, le public ne nous voit plus tellement, ce qui nous amène, si je peux me le permettre, sénateur Cordy à votre question : « Comment obtenir l'adhésion du public? » Eh bien, vous avez certainement commencé du bon pied. J'espère que vous allez poursuivre.

Je voudrais toutefois vous raconter une autre histoire brève. Quand Perrin Beatty est devenu ministre de la Défense — c'était il y a bien des années, sénateur Forrestall, en 1985 —, à sa première

address the Defence Council, he said he wanted the military out there to sell the policy. The question was asked by the then Vice-Chief — and it caused a frisson of excitement in the room — when would the minister tell us what the policy was. Here we are again, because that was the genesis of the 1985 white paper. We have seen 1994.

We still have the problem of who sells it; who shows the leadership. I would suggest to you — and this is not going after the politicians — it is the role, as Gen. Kirby said, of the government to show that leadership. We really do need to go out there in order to deal with the communities across this country.

Since my retirement, I have been involved in the governance of health care. I know the arguments about health care spending versus military spending. However, I am a contrarian by nature, and I would suggest to you that there is in fact enough money to pay for what we need in order to make this work.

When I look at the fact that the budget for the Canadian military is one third of that for health care in the Province of Ontario, I find it somewhat fascinating that we cannot determine we could find a little more. I do not think we have to raise taxes in order to get there.

May I suggest that we look at what Tom Axworthy is reported to have said in today's newspaper. I look around the room and I see few members of the press present. In order to show how the military makes an impact in this town, Tom said it quite simply: "Diplomacy, defence, development." Those are the three that need to be integrated for us to go forward.

Senator Banks: I think we all agree with you, Mr. Norman. I think we all agree that money could be found, and as you may know, our committee has in fact recommended that money be found.

Mr. Norman: Thank you for it.

Senator Banks: We have occasionally had the effect of changing public policy incrementally. The ship does not turn on a dime, but we have had some effect and we are hopeful that will continue.

Do you think though that in the main, when it comes to those questions, that the government must simply bite the bullet, make the move and undertake whatever they decide to undertake on the basis of recommendations, including ours, which they will get, and then go out and sell the policy, or is it simply prudent to ask people what they think about it?

Mr. Norman: I think both elements need to be part of the picture as it develops. However, what worries me is that as we ask a public whose information is spotty — I am not saying it is

réunion du Conseil de la défense, il a dit qu'il voulait que les militaires fassent des efforts pour convaincre la population du bien-fondé de la politique. Le vice-chef a alors posé la question suivante, ce qui a causé un frisson d'excitation dans la salle : Quand le ministre nous dirait-il quelle était la politique. Or nous voici encore une fois au même point, parce que c'était la genèse du livre blanc de 1985. Nous avons vu ensuite ce qui s'est passé en 1994.

Nous avons encore le même problème de savoir qui va convaincre le public du bien-fondé; qui va faire preuve de leadership. Je vous dirai — et je ne veux pas m'en prendre aux politiciens — que c'est le rôle du gouvernement de faire preuve de ce leadership, comme le général Kirby l'a dit. Nous devons vraiment être visible publiquement pour communiquer avec les communautés partout au Canada.

Depuis que j'ai pris ma retraite, je me suis occupé de la gouvernance des soins de santé. Je connais les arguments sur les dépenses en santé par opposition aux dépenses militaires. Je suis toutefois contraire de nature et je vous dirais qu'il y a en fait assez d'argent pour payer tout ce qu'il faut pour que cela fonctionne.

Quand je constate que le budget des Forces armées canadiennes est le tiers de celui des soins de santé dans la province d'Ontario, je trouve assez fascinant qu'on ne puisse en trouver un peu plus. Je ne pense pas que nous ayons besoin d'augmenter les impôts pour y parvenir.

Je vous invite à lire les propos de Tom Axworthy qui sont rapportés dans les journaux d'aujourd'hui. Je regarde autour de la salle et je vois très peu de journalistes présents. Sur la question de savoir comment montrer que les militaires ont un impact dans cette ville, Tom l'a dit très simplement : « Diplomatie, défense, développement ». Ce sont les trois éléments qui doivent être intégrés pour que nous allions de l'avant.

Le sénateur Banks : Je pense que nous sommes tous d'accord avec vous, monsieur Norman. Je pense que nous convenons tous qu'il serait possible de trouver l'argent et, comme vous le savez peut-être, notre comité a d'ailleurs recommandé que l'on trouve l'argent.

M. Norman : Je vous en remercie.

Le sénateur Banks : Nous avons à l'occasion réussi à faire apporter graduellement des modifications à la politique publique. Le navire ne tourne pas comme une toupie, mais nous avons eu un certain effet et nous espérons que cela va continuer.

Toutefois, diriez-vous que dans l'ensemble, quand il s'agit de ces questions, le gouvernement devrait simplement prendre le taureau par les cornes, prendre les mesures voulues et lancer les programmes qu'ils auront décidé de faire sur la foi des recommandations, y compris les nôtres, que nous leur ferons parvenir, pour ensuite essayer de convaincre le public d'accepter cette politique, ou bien est-ce simple prudence de demander aux gens ce qu'ils en pensent?

M. Norman : Je pense que les deux éléments doivent être pris en compte. Ce qui m'inquiète toutefois, c'est que quand nous interrogeons un public dont l'information est parcellaire — je ne

inadequate, I am merely saying it is spotty — and whose information on other topics appears to be much better, eventually, one gets to the point where one does need to take that leadership role.

In the situation that affects the Ministry of Health and Long Term Care in this province, neither the ministry nor the leadership of the doctors went out to sell that policy.

Senator Banks: The problem that you talk about, of public awareness of what is going on, is not unique either to this time or to Canada. I am remembering what Kipling said: "It is Tommy this and it is Tommy that and toss him out, the brute, but it is the saviour of his country when the guns begin to shoot."

Mr. Norman: With regret, senator, written after his son had been killed.

Senator Banks: Yes, it was.

Ms. Kimberly St-Louis, As an individual: I had not planned to speak this evening. I am speaking to you as the spouse of a military member and I am also an immigrant.

My husband returned from Afghanistan less than a month ago. I do not sit at home and think about foreign policy and all these issues. I think about, as Ms. Salley said, health care for my children, education and employment for me because I move around so much. I just want to ask everyone here to remember that for every CF member who goes away, there is a family left behind. No matter what you feel about policy, remember that the CF is people, not policy.

I am a spouse. I have children. I am very proud of what my husband did. Someone said that we need to improve the average person's life. I am the average person. I am a full-time mother. I have children. These missions are dangerous and necessary. They are very necessary. I wish my husband could be here to speak to you and tell you the things that he saw while he was in Afghanistan and how necessary it is, what he was doing over there. I am very proud.

Again, remember that the CF is people and families. Remember that. That is all I have to say. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

If you were giving us guidance on the most important thing we could do to assist families of members of the CF, particularly those who are serving overseas, what would you pick?

Ms. St-Louis: Of course, I am an advocate for the military family resource centre. I work there. I am very grateful for the centre, not just because I am employed, but because I am a

dis pas qu'elle est inadéquate, simplement qu'elle est parcellaire — et qui semble beaucoup mieux renseigné sur d'autres questions, il arrive un point, à un moment donné, où il faut effectivement assumer ce rôle de leader.

Dans la situation où se trouve le ministère de la Santé et des soins de longue durée dans notre province, ni le ministère ni les médecins n'ont fait preuve de leadership pour convaincre les gens d'accepter cette politique.

Le sénateur Banks : Le problème que vous évoquez, des connaissances du public sur ce qui se passe, n'est pas particulier à notre époque ni au Canada. Je me rappelle de ce que disait Kipling : « On le traite de tous les noms et on l'envoie promener, mais il est le sauveur de son pays quand les canons commencent à tonner ».

M. Norman : Il a écrit cela à regret, sénateur, après que son fils ait été tué.

Le sénateur Banks : Oui, en effet.

Mme Kimberly St-Louis, témoignage à titre personnel : Je n'avais pas prévu prendre la parole ce soir. J'interviens devant vous en tant qu'épouse d'un militaire et je suis aussi une immigrante.

Mon mari est revenu d'Afghanistan il y a moins d'un mois. Je ne passe pas mon temps à la maison à réfléchir à la politique étrangère et à toutes ces questions. Je m'occupe, comme Mme Salley l'a dit, des soins de santé pour mes enfants, de l'éducation et d'un emploi pour moi, parce que je passe mon temps à déménager. Je veux seulement demander à toutes les personnes ici présentes de se rappeler que pour chaque membre des membres des Forces canadiennes qui s'en va à l'étranger, il y a une famille qui reste derrière. Peu importe ce que vous pouvez penser de la politique, rappelez-vous que les Forces canadiennes, c'est des gens, pas des politiques.

Je suis une épouse. J'ai des enfants. Je suis très fière de ce que mon mari a fait. Quelqu'un a dit que nous devons améliorer la vie des gens ordinaires. Je suis une personne ordinaire. Je suis une mère à plein temps. J'ai des enfants. Les missions sont dangereuses et nécessaires. Elles sont tout à fait nécessaires. J'aimerais que mon mari soit ici pour vous en parler pour vous dire tout ce qu'il a vu pendant qu'il était en Afghanistan et à quel point sa présence était nécessaire et ce qu'il faisait là-bas. J'en suis très fière.

Encore une fois, rappelez-vous que les forces, c'est des personnes et des familles. N'oubliez pas cela. C'est tout ce que j'ai à dire.

Le président : Merci beaucoup.

Si vous aviez des conseils à nous donner sur la chose la plus importante que nous pourrions faire pour aider les familles ou les membres des forces, en particulier ceux qui servent à l'étranger, que choisiriez-vous?

Mme St-Louis : Bien sûr, je suis un défenseur du centre de ressources des familles militaires. J'y travaille. Je suis très reconnaissante de l'existence de ce centre, pas seulement parce

spouse. I think that the things they are doing are wonderful, especially the medical centre that we finally have here. That is a great load off of spouses like me.

You have asked, "How do we make people more aware of what the military needs?" Come to the base. People have this misconception that we are over there. Visit us. Come to see us. Come to see what we do for families. Participate. Get involved. Volunteer.

I do not know. That is a very hard question to answer. I think we need to be supportive. The community needs to be supportive. Kingston is a very supportive community for families, but there is this misconception that we are over the hill. Come over. Visit us. Come to see us. Find out what we do.

The Chairman: I do not want to be defensive, but we do actually come to see you.

Ms. St-Louis: I am talking about the community.

The Chairman: These people here, okay. It would be hard to find a base we have not been to and we do visit the family support centres. You are right. That is where we learn the most. We do not learn a great deal from witnesses in Ottawa. We learn much more when we come out here and get the straight goods.

Senator Munson: Just a small point, because I used to be in the media. I think the shame of this evening is that there is a mood, there is emotion here, and I am hearing all kinds of different testimony I never thought I would hear, and yet I do not think there is anybody from the media here.

It is Monday night in Kingston. A photographer came in a while ago, took a picture and left. If you had gone down to stand in front of city hall and talked about this publicly and made a big commotion, the media would be there. If people jumped up and down in favour of missile defence in front of the base, saying, "We want missile defence," the media would be there.

I think this was a very useful discussion and there is a message that I have learned that I can try to bring away from it, and that is, talk to other media. I did it for the former Prime Minister. I did it for a living. I have learned a lot tonight.

I want to tell you that as a former member of the media, I am still a media person in my heart, and that I very much appreciate what you said.

The Chairman: Thank you.

We have come to the conclusion of a very instructive evening for us. I think some of you coming to the microphones might have felt a little nervous. I promise you none of you were as nervous as we were. This was the first time that we have conducted a public

que j'y travaille, mais aussi parce que je suis la femme d'un militaire. Je pense que ce qu'ils font est merveilleux, surtout le centre médical que nous avons enfin ouvert. Cela enlève un grand fardeau à des femmes de militaires comme moi.

Vous avez demandé : « Comment faire en sorte que les gens sachent mieux ce dont les militaires ont besoin? » Venez à la base. Les gens ont une idée fausse à notre sujet; ils nous croient à part. Venez nous rendre visite. Venez nous voir. Venez voir ce que nous faisons pour les familles. Participez. Engagez-vous. Faites du bénévolat.

Je ne sais pas, c'est très difficile de répondre à cette question. Je pense que nous devons nous entraider. La communauté doit nous appuyer. Kingston est une communauté qui appuie très fermement les familles, mais les gens ont une idée fausse, ils s'imaginent que nous sommes de l'autre côté de la colline. Venez nous voir. Rendez-nous visite. Venez voir ce que nous faisons.

Le président : Je ne veux pas être sur la défensive, mais c'est un fait que nous venons vous voir.

Mme St-Louis : Je parle de la collectivité.

Le président : Les gens qui sont ici, je comprends. Ce serait difficile de trouver une base où nous ne sommes pas allés, et nous rendons visite aux centres de soutien des familles. Vous avez raison. C'est là où nous avons appris le plus. Nous n'apprenons pas beaucoup en écoutant des témoins à Ottawa. Nous apprenons beaucoup plus quand nous venons sur place et qu'on nous parle sans détour.

Le sénateur Munson : J'aurais une petite observation, parce que j'étais auparavant journaliste. Je pense que ce qui est dommage ce soir, c'est qu'il y a beaucoup d'émotion dans la salle et j'entends une foule de témoignages différents que je n'aurais jamais cru entendre, et pourtant, je pense qu'il n'y a pas un seul journaliste sur place.

Nous sommes lundi soir à Kingston. Un photographe est venu il y a un certain temps, il a pris une photo et il est parti. Si vous étiez allés manifester devant l'hôtel de ville pour parler de tout cela publiquement, cela aurait beaucoup dérangé et les journalistes seraient présents. Si les gens venaient manifester devant la base en faveur de la défense antimissiles en hurlant « Nous voulons la défense antimissiles », les journalistes seraient là.

Je trouve que nous avons eu une discussion très utile et il y a un message que j'ai appris et que je vais essayer d'en retirer, à savoir qu'il faut aller parler aux autres médias. Je l'ai fait pour l'ancien premier ministre. J'ai gagné ma vie à le faire. J'ai beaucoup appris ce soir.

Je tiens à vous dire qu'en tant qu'ancien journaliste, je demeure un journaliste au fond du cœur et que je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez dit.

Le président : Merci.

Nous touchons au terme d'une soirée très instructive pour nous. Peut-être que certains d'entre vous étiez un peu nerveux en vous présentant au microphone. Je vous promets qu'aucun de vous n'était aussi nerveux que nous l'étions. C'était la première

meeting and we did not know what to expect. I think the outcome is very positive. I suspect that when we do a debriefing with the committee, we will be very pleased that we tried the experiment.

It is a different sort of input than we normally get. The committee gave me instructions early on not to just meet with the usual suspects. I assure you you are not the usual suspects. We got a cross-section of views, which the committee values and will reflect on. We are fortunate that we have your names and can come back to you if there are points that we need to clarify.

I want to thank you very much. It is a Monday night and you have taken time away from your families. You taken time away from your homes to come and share your views with us. We are grateful for it. You have given us, as a committee, the confidence to go on and conduct town hall meetings in other communities across the country. We are off tomorrow to Windsor, and then, two days after that, we are in Toronto. We have a schedule plotted out through to the middle of June.

We are very grateful to all of you for coming and having the courage to come to the microphone and give us your views. We hope you will continue to give us your views.

Before I close, I want to thank our moderator, Dr. Haglund. You did not have to say much, but you did a good job. We did manage to keep to our schedule. We have had a remarkable number of people up to the microphone, speaking to us.

I also have to thank Dr. Douglas Bland and Dr. Kim Nossal, who were instrumental in helping us organize this meeting and arrange for a number of other witnesses that we have heard during the course of the day. Thank you to both of you for helping make this visit to Kingston such a success.

If you have questions or comments, we do have a website. Somebody said it was down today, but I suspect if it was, it will be back up. It is www.sen-sec.ca. I know nobody was able to write that down quickly enough, but we have a couple of clerks here who, if they raise their hands, you could identify them and they will give you the website address if you want to reach it.

We also have a 1-800 number at which people can contact the clerk. It is 1-800-267-7362. That is how you can get information about the committee hearings. You will find that all of our hearings are posted regularly on the website. All of our transcripts are posted on the website. Unfortunately, when we are on the road, we do not get CPAC coverage, but all of our hearings in

fois que nous avons une séance publique et nous ne savions pas trop à quoi nous attendre. Je pense que le résultat est très positif. Je soupçonne que quand nous ferons un débriefing avec les membres du comité, nous serons très heureux d'avoir tenté l'expérience.

Nous n'avons pas entendu la même chose que d'habitude. Le comité m'a donné dès le début pour instruction de ne pas rencontrer seulement les porte-parole habituels pour ne pas entendre seulement la même bonne vieille rengaine. Je peux vous assurer que ce que vous nous avez dit n'était pas une rengaine. Nous avons entendu un bon échantillon de points de vue, auxquels le comité attache de l'importance et auxquels il réfléchira. Nous avons la chance d'avoir pris vos noms et nous pourrions donc communiquer avec vous si nous avons besoin de précisions.

Je tiens à vous remercier tous beaucoup. Nous sommes lundi soir et vous avez pris du temps enlevé à vos familles. Vous avez pris le temps de quitter vos foyers pour venir nous faire part de votre point de vue. Nous vous en sommes reconnaissants. Vous nous avez donné confiance et notre comité continuera de tenir des assemblées publiques dans d'autres villes du pays. Nous partons demain pour Windsor et ensuite, deux jours plus tard, nous serons à Toronto. Nous avons un calendrier qui est rempli jusqu'à la mi-juin.

Nous vous sommes très reconnaissants à tous d'être venus et d'avoir eu le courage de vous présenter au microphone pour exprimer votre point de vue. Nous espérons que vous continuerez de nous communiquer votre point de vue.

Avant de terminer, je tiens à remercier notre modérateur, le Monsieur Haglund. Vous n'avez pas eu besoin d'intervenir beaucoup, mais vous avez fait du bon travail. Nous avons réussi à nous en tenir à notre horaire. Nous avons eu un nombre remarquable de personnes qui sont venues au microphone pour s'entretenir avec nous.

Je dois aussi remercier M. Douglas Bland et M. Kim Nossal, qui nous ont aidés à organiser cette assemblée et qui ont aussi pris les arrangements pour que nous entendions d'autres témoins tout au long de la journée. Merci à tous les deux de nous avoir aidés à faire de notre visite à Kingston un éclatant succès.

Si vous avez des questions ou des commentaires, nous avons un site Web. Quelqu'un a dit qu'il ne fonctionnait pas aujourd'hui, mais je soupçonne qu'il sera très bientôt réparé. L'adresse est www.sen-sec.ca. Je sais que personne n'a réussi à prendre cela en note assez rapidement, mais nous avons deux greffiers ici; je leur demanderais de lever la main pour que vous puissiez les identifier, et ils vous donneront l'adresse du site Web si vous voulez nous rejoindre.

Nous avons aussi un numéro 1-800 par lequel les gens peuvent communiquer avec le greffier. Le numéro est le 1-800-267-7362. C'est de cette manière que vous pouvez obtenir des renseignements sur les audiences du comité. Vous constaterez que toutes nos audiences sont affichées régulièrement sur le site Web. Le compte rendu intégral est affiché sur le site Web.

Ottawa are broadcast for people to see. We can make arrangements to ensure that you are aware of when they are being broadcast.

On behalf of the committee, I would like to thank you all very much for coming to spend time with us. I know the committee, once we adjourn the meeting, has a few minutes and we would love to say hello to some of you in person. We will do that. Thank you for coming out and have a good evening.

The committee adjourned.

Malheureusement, quand nous sommes en voyage, nous ne sommes pas télédiffusés par CPAC, mais toutes nos audiences à Ottawa sont diffusées et les gens peuvent donc suivre nos travaux. Nous pouvons prendre des arrangements pour faire en sorte que vous sachiez à quelle date nos séances sont diffusées.

Au nom du comité, je vous remercie tous beaucoup d'être venus passer du temps avec nous. Je sais que le comité, une fois que nous aurons lever la séance, dispose de quelques minutes et nous aimerions beaucoup avoir des entretiens en tête-à-tête avec certains d'entre vous. Nous allons le faire. Merci d'être venus et bonne soirée à tous.

La séance est levée.

ening meeting

Queen's University:

David Haglund, Professor of Political Studies.

individuals:

Paul Gervan;

Lieutenant-Colonel (Ret'd) Arthur T.R.H. Neadow;

Frederick W. Fairman;

William G. Graudin;

Nancy Fairman;

Wyn Van der Schee;

Blair MacLean;

Nicole Dunn;

Michael Carter;

Mayor Harvey Rosen, City of Kingston;

Gary Coulter;

Kevin Connolly;

Lieutenant-Colonel (Ret'd) John Selkirk;

Randy Cleary;

John Henry Russell;

Anthony Shields;

Brigadier-General (Ret'd) Christopher Kirby;

Torben Schau;

Colonel Harry Aitken;

Richard Moller;

Alice Aiken;

Lisa Salley;

Major-General (Ret'd) Frank J. Norman;

Kimberly St-Louis.

Réunion du soir

Université Queen's :

David Haglund, professeur du sciences politiques;

À titre d'individu :

Paul Gervan;

Le lieutenant-colonel (à la retraite) Arthur T.R.H. Neadow;

Frederick W. Fairman;

William G. Graudin;

Nancy Fairman;

Wyn Van der Schee;

Blair MacLean;

Nicole Dunn;

Michael Carter;

Maire Harvey Rosen, Ville de Kingston;

Gary Coulter;

Kevin Connolly;

Le lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk;

Randy Cleary;

John Henry Russell;

Anthony Shields;

Le brigadier-général (à la retraite) Christopher Kirby;

Torben Schau;

Le colonel Harry Aitken;

Richard Moller;

Alice Aiken;

Lisa Salley;

Le major-général (à la retraite) Frank J. Norman;

Kimberly St-Louis.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Kingston, Ontario

Morning meeting

Queen's University:

Douglas Bland, Chair, Defence Management Studies;
W. Donald Macnamara, Senior Fellow;
Kim Richard Nossal, Professor and Head, Political Studies
Department;
Charles Pentland, Political Studies, Centre for International
Relations.

Afternoon meeting

Royal Military College of Canada:

Lieutenant-Colonel David Last, Registrar;
Jane Boulden, Canada Research Chair in International Relations
and Security Studies.

Canadian Forces:

Major-General Andrew Leslie.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Kingston (Ontario)

Réunion du matin

Université Queen's :

Douglas Bland, président, Études en gestion de la défense;
W. Donald Macnamara, agrégé supérieur de recherches;
Kim Richard Nossal, professeur et directeur, Département des
études politiques;
Charles Pentland, Études politiques, Centre des relations
internationales.

Réunion de la après-midi

Collège militaire royal du Canada :

Le lieutenant-colonel David Last, registraire;
Jane Boulden, Chaire de recherche canadienne en relations
internationales et études de sécurité.

Forces canadiennes :

Le major-général Andrew Leslie.

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Wednesday, December 1, 2004

Le mercredi 1^{er} décembre 2004

Issue No. 5

Ninth and tenth meetings on:
Canada's national security policy

Fascicule n° 5

Neuvième et dixième réunions concernant :
La politique de sécurité nationale du Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs :

Atkins	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

WINDSOR, Wednesday, December 1, 2004
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 8:10 a.m., in the Ontario Room, Windsor Hilton, Windsor, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen and Munson (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Veronica Morris, Communications Officer; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; and Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 8:48 a.m., the committee suspended its sitting.

At 9:07 a.m., the committee resumed its sitting in public in the Dieppe Room A, Cleary Centre, Windsor.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No.1, Monday, October 25, 2004, of the Committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

City of Windsor:

Mario Iatonna, Municipal Engineer.

City of Detroit:

Shelby Slater, Director, Homeland Security.

Michigan Department of Transportation:

Kirk Steudle, Chief Deputy Director.

Ontario Ministry of Transportation:

Bruce McCuaig, Assistant Deputy Minister, Policy, Planning and Standards Division.

Canadian Chamber of Commerce:

Bob Keyes, Senior Vice-President, International.

Canadian Automotive Partnership Council:

Mark Norman, President of Daimler-Chrysler and Chair of the Infrastructure Committee.

The Chair made an opening statement.

PROCÈS-VERBAUX

WINDSOR, le mercredi 1^{er} décembre 2004
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 8 h 10, dans la salle Ontario de l'Hôtel Windsor Hilton, à Windsor, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny, Meighen et Munson (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN; et le sergent Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'alinéa 92(2)e), le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 8 h 48, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 7, le comité entreprend sa séance publique dans la salle Dieppe A du Cleary Centre, à Windsor.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Ville de Windsor :

Mario Iatonna, ingénieur principal.

Ville de Detroit :

Shelby Slater, directeur, Sécurité nationale.

Ministère des Transports du Michigan :

Kirk Steudle, directeur en chef adjoint.

Ministère des Transporst de l'Ontario :

Bruce McCuaig, sous-ministre adjoint, Division des politiques, de la planification et des normes.

Chambre de commerce du Canada :

Bob Keyes, premier vice-président, Affaires internationales.

Conseil du partenariat du secteur canadien de l'automobile :

Mark Norman, président, Daimler-Chrysler, et président, Comité de l'infrastructure.

Le président fait une déclaration.

Mario Iatonna, Shelby Slater, Kirk Steudle and Bruce McCuaig each made a presentation and answered questions.

At 10:53 a.m., the committee suspended its sitting.

At 11:15 a.m., the committee resumed its sitting

Bob Keyes and Mark Norman each made a presentation and answered questions.

At 12:37 p.m., the committee suspended its sitting.

At 12:52 p.m., the committee resumed its sitting in camera to discuss its draft agenda pursuant to rule 92(2)(e).

At 1:45 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

WINDSOR, Wednesday, December 1, 2004
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 1:56 p.m., in the Ontario Room, Windsor Hilton, Windsor, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny and Meighen (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Veronica Morris, Communications Officer Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; and Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No.1, Monday, October 25, 2004, of the Committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

University of Windsor:

Dr. Andrew Richter, Assistant Professor, International Relations and Strategic Studies.

H.M.C.S. York:

Commander Chris Ross (Res.).

Windsor Regiment:

Lieutenant-Colonel Ron Trottier (Res.).

Essex and Kent Scottish Regiment:

Lieutenant-Colonel Philip Berthiaume (Res.).

Mario Iatonna, Shelby Slater, Kirk Steudle et Bruce McCuaig font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 53, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 15, le comité reprend ses travaux.

Bob Keyes et Mark Norman font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 37, le comité suspend ses travaux.

À 12 h 52, le comité se réunit à huis clos pour discuter de son projet d'ordre du jour, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement.

À 13 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

WINDSOR, le mercredi 1^{er} décembre 2004
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 13 h 56, dans la salle Ontario de l'Hôtel Windsor Hilton, à Windsor, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Forrestall, Kenny et Meighen (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN; et le sergent Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Université de Windsor :

M. Andrew Richter, professeur adjoint, Relations internationales et études stratégiques.

NCSM York :

Le capitaine de frégate Chris Ross (Rés.).

Régiment de Windsor :

Le lieutenant-colonel Ron Trottier (Rés.).

Essex and Kent Scottish Regiment :

Le lieutenant-colonel Philip Berthiaume (Rés.).

The Chair made an opening statement.

Andrew Richter made a presentation.

At 1:58 p.m., Senator Forrestall assumed the chair.

Andrew Richter answered questions.

At 2:17 p.m., Senator Kenny assumed the Chair.

At 3:06 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:24 p.m., the committee resumed its sitting

Chris Ross, Ron Trottier and Philip Berthiaume each made a presentation and answered questions.

At 5:03 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le président fait une déclaration.

Andrew Richter fait une déclaration.

À 13 h 58, le sénateur Forrestall assume la présidence.

Andrew Richter répond aux questions.

À 14 h 17, le sénateur Kenny assume la présidence.

À 15 h 6, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 24, le comité reprend ses travaux.

Chris Ross, Ron Trottier et Philip Berthiaume font une déclaration et répondent aux questions.

À 17 h 3, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

EVIDENCE

WINDSOR, Wednesday, December 1, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 8:10 a.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. This is the Senate Standing Committee on National Security and Defence. I would like to welcome everyone here today to the meeting.

My understanding is that Mr. McCuaig is in transit, so I will proceed with the introductions. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario, and I chair the committee.

On my immediate right is the distinguished senator from Nova Scotia, Senator Michael Forrestall. Senator Forrestall has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their member of the House of Commons and then as senator. During his tenure in the house, he served as parliamentary secretary to several cabinet ministers, including the Minister of Transport and the Minister of Regional and Industrial Expansion.

On the far right of the table is Senator Norman Atkins from Ontario. Senator Atkins came to the Senate in 1986, with more than 27 years in the field of communications. He is the former president of Camp Associates Advertising Limited, and he also served as an advisor to Premier William Davis of Ontario.

Beside him is Senator Tommy Banks from Alberta. Senator Banks is well known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers. His musical career has spanned over 50 years. He has received a Juno award and is an officer of the Order of Canada. Senator is chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources and is chair of the Alberta Liberal Caucus.

On my left is Senator Jane Cordy, who is from Nova Scotia. Senator Cordy is an accomplished educator, with an extensive record of community involvement including serving as vice-chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. She is also the chair of the Canadian NATO Parliamentary Association.

Beside her is Senator Michael Meighen from Ontario. Senator Meighen is a lawyer and a member of the Law Society of Upper Canada and the bar of the Province of Quebec. Currently, he is chair of our subcommittee on veteran's affairs. Senator Meighen is also a member of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans.

TÉMOIGNAGES

WINDSOR, le mercredi 1^{er} décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 8 h 10 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. Vous êtes devant le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je tiens à souhaiter la bienvenue à toutes les personnes présentes.

Je crois comprendre que M. McCuaig est en chemin, je vais donc passer tout de suite aux exposés. Je m'appelle Colin Kenny, sénateur de l'Ontario, et président du comité.

À ma droite immédiate se trouve l'éminent sénateur de la Nouvelle-Écosse, Michael Forrestall. Le sénateur Forrestall est au service des gens de Dartmouth depuis 37 ans, il a été d'abord leur député à la Chambre des communes, puis leur sénateur. Lors de son passage à la Chambre, il a été le secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, dont celui des Transports et celui de l'Expansion régionale et industrielle.

À l'extrême droite de la table se trouve le sénateur Norman Atkins, de l'Ontario. M. Atkins est entré au Sénat en 1986, après plus de 27 ans dans le domaine des communications. Il est l'ancien président de Camp Associates Advertising Limited, et il a été également le conseiller du premier ministre William Davis de l'Ontario.

À côté de lui, le sénateur Tommy Banks, de l'Alberta. Le sénateur Banks est bien connu des Canadiens, c'est un musicien et un artiste de la scène des plus accomplis. Il compte une carrière de plus de 50 ans à son actif. Il a reçu un prix Juno et est officier de l'Ordre du Canada. Le sénateur Banks préside le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, et il préside aussi le caucus libéral de l'Alberta.

À ma gauche, le sénateur Jane Cordy, qui est de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Cordy est une éducatrice chevronnée et a servi pendant longtemps ses concitoyens, notamment à titre de vice-présidente de la Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Elle préside également l'Association parlementaire canadienne de l'OTAN.

À côté d'elle se trouve le sénateur Michael Meighen, de l'Ontario. Le sénateur Meighen est avocat et membre du barreau de l'Ontario ainsi que du barreau de la province de Québec. Il préside en ce moment notre comité des anciens combattants. Le sénateur Meighen est également membre du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce et du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans.

At the end of the table on the left is Senator Jim Munson from Ontario. Senator Munson was a trusted journalist and former director of communications for Prime Minister Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has been twice nominated for Gemini awards in recognition of excellence in journalism.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine national security and defence. The Senate has asked our committee to examine a national security policy. So far, we have released five reports on this subject. The committee is now turning its attention to a review of Canada's border infrastructure.

The committee is working on a report that covers the subject of infrastructure, and that is also the subject of today's hearing. This review will include studying various physical networks that link Canada and the United States.

This is not our first trip to Windsor. We were here last in February 2003, and today we are fortunate enough to have a separate and new panel of witnesses. They include Mr. Bruce McCuaig, who works with the Ontario Ministry of Transportation. I am told he is on his way and will be here shortly. Mr. McCuaig is the Assistant Deputy Minister for the Policy, Planning and Standards Division. His division is responsible for the ministry's policy and regulatory agenda, long-range planning and the development of engineering standards.

We also have with us today Mr. Shelby Slater, who is the director of homeland security for the City of Detroit. As director, he is responsible for implementing and ensuring the city's adherence to the city's homeland security plan. Mr. Slater holds a bachelor's degree in police administration and a master's degree in interdisciplinary technology from Eastern Michigan University.

We also have with us Mr. Mario Iatonna, who is the city engineer for the City of Windsor. Mr. Iatonna heads the engineering and corporate projects department. He is responsible for the administration of the Windsor Airport and the Windsor half of the Detroit-Windsor Tunnel. Mr. Iatonna has a bachelor's degree in civil engineering and a master's degree in business administration from the University of Windsor.

Finally, we have with us Mr. Kirk Steudle, who is the deputy chief director of the Michigan Department of Transportation. He is engaged in all aspects of transportation in the state. Mr. Steudle is a graduate of Lawrence Technological University, with a B.Sc. in construction engineering and is a registered professional engineer in Michigan.

Gentlemen, we understand you all have brief statements to make. We will begin with you, Mr. Iatonna.

Mr. Mario Iatonna, Municipal Engineer, City of Windsor: Mr. Chairman, members of the committee, the City of Windsor is keenly interested in the Senate committee's continuing study of border security and critical infrastructure. The City of Windsor is not only a border town; the city has owned the Canadian half of

At the end of the table, on the left, the senator Jim Munson, of Ontario, another journalist, listened and director of communications of the prime minister of Canada before his entry into the Senate in 2003. The senator Munson has been twice nominated for Gemini awards of excellence in journalism.

Our committee is the first permanent senatorial committee that has been mandated to study national security and defence. The Senate has asked our committee to study a national security policy. So far, we have published five reports on this subject. The committee is now turning its attention to a review of Canada's border infrastructure.

The committee is preparing a report that will deal with infrastructure, and that is also the subject of today's hearing. This review will include studying various physical networks that link Canada and the United States.

This is not our first trip to Windsor. We were here last in February 2003, and today we are fortunate enough to have a separate and new panel of witnesses. They include Mr. Bruce McCuaig, who works with the Ontario Ministry of Transportation. I am told he is on his way and will be here shortly. Mr. McCuaig is the Assistant Deputy Minister for the Policy, Planning and Standards Division. His division is responsible for the ministry's policy and regulatory agenda, long-range planning and the development of engineering standards.

We also have with us today Mr. Shelby Slater, who is the director of homeland security for the City of Detroit. As director, he is responsible for implementing and ensuring the city's adherence to the city's homeland security plan. Mr. Slater holds a bachelor's degree in police administration and a master's degree in interdisciplinary technology from Eastern Michigan University.

We also have with us Mr. Mario Iatonna, who is the city engineer for the City of Windsor. Mr. Iatonna heads the engineering and corporate projects department. He is responsible for the administration of the Windsor Airport and the Windsor half of the Detroit-Windsor Tunnel. Mr. Iatonna has a bachelor's degree in civil engineering and a master's degree in business administration from the University of Windsor.

Finally, we have with us Mr. Kirk Steudle, who is the deputy chief director of the Michigan Department of Transportation. He is engaged in all aspects of transportation in the state. Mr. Steudle is a graduate of Lawrence Technological University, with a B.Sc. in construction engineering and is a registered professional engineer in Michigan.

Gentlemen, we understand you all have brief statements to make. We will begin with you, Mr. Iatonna.

Mr. Mario Iatonna, municipal engineer, City of Windsor: Monsieur le président, membres du comité, la Ville de Windsor s'intéresse vivement à l'étude que fait le comité du Sénat sur la sécurité frontalière et les infrastructures névralgiques. La Ville de Windsor n'est pas seulement une ville frontalière; elle possède la

the Detroit-Windsor Tunnel since its construction in the late 1920s. The tunnel has been operated on behalf of the City of Windsor and the City of Detroit for the American half by a private firm currently known as the Detroit & Windsor Tunnel Corporation. That company and its predecessor companies has operated the tunnel since its opening.

As with other border crossings, the events of 9/11 and the subsequent and ongoing implementation of increasing security measures has seriously compromised the operation of the tunnel. Traffic has fallen off steadily since 9/11, with declines over the past three years of 10 per cent, 9.6 per cent and 5.8 per cent, respectively. Year-to-date figures for 2004 show another 6 per cent decline in traffic over last year.

The problem appears to be two-fold. First, there may be a continued reluctance by travellers, particularly Americans who would have previously ventured into Canada, to cross the border, due to latent concerns over the events of 9/11. The traffic numbers suggest that, while the trend is moving to a return to pre-9/11 levels, we are still far short of where we were before those terrible events.

The second problem we are facing is clearly the imposition of more onerous security measures, particularly on the U.S. side, which is continuing to cause significant delays for motorists accessing the border. With a regular reporting by the media of border delays and through normal word of mouth, a public perception has been created that the border is not easily traversed. This may be contributing to the reluctance of discretionary travellers from using the tunnel.

These real delays have also had a pronounced effect on commuters and commercial traffic, particularly truck traffic. Commuters must travel across the border on a daily basis, and their options between Windsor and Detroit are limited to only two, the tunnel or the Ambassador Bridge. For commercial truckers, depending on origin and destination, their options may also include the Blue Water Bridge at Sarnia. However, the just-in-time requirements of local industry in both Canada and the United States, specifically for the predominant auto industry and manufacturers in this area, limit the options to the two Windsor crossings.

The impact on trade, commerce and tourism has been and continues to be significant. The City of Windsor relies on its industry and tourist attractions to contribute to a vital and vibrant community for its residents and businesses. Unless viable and long-term solutions are found for the delays at the border, the negative future effect on both the local and the Canadian economy will continue to be substantial.

The Governments of Canada and Ontario have recognized the need to address issues at the Windsor border through the allocation of \$300 million from the Border Infrastructure Fund to improve access to Windsor crossings. The already announced phase-one projects amount to \$52 million of infrastructure enhancements in the City of Windsor. This includes an

moitié canadienne du tunnel Detroit-Windsor depuis sa construction vers la fin des années 20. La Detroit & Windsor Tunnel Corporation, une entreprise privée, administre la moitié canadienne du tunnel pour le compte de la ville de Windsor, et la moitié américaine pour le compte de la ville de Detroit. Cette entreprise et celles qui l'ont précédée gèrent le tunnel depuis son ouverture.

Comme on l'a vu aux autres passages frontaliers, les événements du 11 septembre et la mise en œuvre subséquente et suivie des mesures de sécurité accrue ont compliqué beaucoup la gestion du tunnel. La circulation n'a pas cessé de décroître depuis le 11 septembre, et on a vu au cours des trois premières années des baisses de 10 p. 100, 9,6 p. 100 et 5,8 p. 100, respectivement. D'après les données que nous avons jusqu'à présent pour 2004, la baisse aurait été de 6 p. 100 pour l'année.

Le problème semble tenir à deux choses. Premièrement, il y a encore la réticence des voyageurs à franchir la frontière, particulièrement les Américains qui entraient au Canada auparavant, étant donné les craintes que suscite encore le 11 septembre. D'après les données sur la circulation, même si la tendance indique un retour au niveau d'avant le 11 septembre, nous sommes encore très loin du point que nous avons atteint avant ces événements terribles.

Le deuxième problème, c'est manifestement la mise en place de mesures de sécurité plus rigoureuses, particulièrement du côté américain, qui continuent de causer d'importants retards aux automobilistes qui parviennent à la frontière. Les médias font souvent état de retards à la frontière, et si l'on ajoute à cela le bouche à oreille normal, le public en est venu à se convaincre que la frontière ne se franchit pas aisément. Cela contribuerait à l'hésitation qu'ont les voyageurs à utiliser le tunnel.

Ces retards réels ont également eu un effet marqué sur le trafic voyageur et commercial, particulièrement le trafic camion. Les migrants journaliers doivent franchir la frontière tous les jours, et il n'y a que deux passages entre Windsor et Detroit, le tunnel ou le pont Ambassador. Pour les camionneurs, selon leur origine et leur destination, il y a aussi l'option du pont Blue Water de Sarnia. Cependant, les exigences du juste-à-temps de l'industrie locale au Canada comme aux États-Unis, particulièrement pour l'industrie automobile et les manufacturiers de la région, limitent les options aux deux passages frontaliers de Windsor.

L'impact sur le commerce et le tourisme a été important et continue de l'être. La Ville de Windsor a besoin de son industrie et de ses attractions touristiques pour donner un milieu tonique à ses résidents et à ses entreprises. Tant qu'on n'aura pas trouvé des solutions viables et à long terme qui remédieraient aux retards à la frontière, l'économie locale et canadienne subira de lourdes pertes.

Les gouvernements du Canada et de l'Ontario ont constaté la nécessité de remédier aux problèmes de la frontière de Windsor en injectant 300 millions de dollars du Fonds pour l'infrastructure frontalière dans l'amélioration de l'accès aux passages de Windsor. Les projets de la phase un qui ont déjà été annoncés s'élèvent à 52 millions de dollars et serviront à améliorer les

allocation of \$20 million, split evenly between the federal and provincial governments, for improvements to the tunnel plaza and approaches.

A master planning study is currently under way for the work under the provisions of both the federal and provincial environmental assessment processes. The net result is expected to be an enhancement of access to the tunnel in general and the dedication of specific lanes to facilitate the use of our advanced toll-collection system, known as NEXPRESS, an advanced Canadian customs clearance under the NEXUS program. However, the environmental assessment processes are lengthy, and the main improvements are not expected to be constructed until late 2005, or more realistically into 2006. Nevertheless, the city is looking at short-term interim measures under the border fund to improve routing and access to the existing plaza configuration.

The various levels of government are also currently involved in a binational study that is investigating the feasibility of a third crossing between Windsor and Detroit. From a national perspective, this added crossing will increase capacity at the border, increase redundancy and thereby improve national security. It will also serve to increase local capacity, and if the premise that development follows infrastructure holds true, this will be a boon to the national and local economies on both sides of the border.

It must be emphasized that neither the short-term improvements nor the longer-term improvements will resolve the primary issue of delays arising out of U.S. customs clearance procedures. While security measures are necessary to safeguard the citizens of both countries, it must be implemented in a manner that allows the border to remain essentially free-flowing, with minimal delays, as was the case in the past.

The reality is that the economies of Windsor and Detroit, Ontario and Michigan, and Canada and the U.S. are closely linked and intertwined in this region. The region's future viability relies on constant attention to maintaining a relatively open border.

While the City of Windsor as owner of one half of the tunnel can make representations to local Detroit-area U.S. customs officials to solicit cooperation, the fact is that security measures are directed from the national level. It is imperative that the Government of Canada continues to play an active role in ensuring not only that security is not compromised on either side of the border, but also that the border continues to be viewed and treated as a vital and critical component of the national and local economies.

Mr. Shelby Slater, Director, Homeland Security, City of Detroit: Good morning, and thank you for inviting me. This opportunity is really critical for the City of Detroit and for the State of Michigan in getting our views known. While Detroit faces many of the same concerns as other major metropolitan areas, in many ways the city is unique and faces unique challenges.

infrastructures de la ville de Windsor. Il faut ajouter à cela 20 millions de dollars, somme que se partagent moitié-moitié les gouvernements fédéral et provincial, pour les améliorations à l'esplanade du tunnel et aux approches.

En vertu des dispositions des processus d'évaluation environnementale fédéral et provincial, nous menons en ce moment une étude devant aboutir à la création d'un plan directeur. On s'attend ainsi à améliorer l'accès au tunnel de manière générale et à créer des corridors facilitant l'utilisation de notre système de prépaiement, connu sous le nom de EXPRES, le système de préedouanement canadien du programme NEXUS. Cependant, les processus d'évaluation environnementale prennent du temps, et les principales améliorations ne devraient pas être construites avant la fin 2005, ou soyons plus réalistes, avant 2006. La ville envisage cependant des mesures intérimaires à court terme qui seront financées par le fonds frontalier et amélioreront l'accès à l'esplanade actuelle.

Les divers paliers de gouvernement prennent également part à une étude binationale sur la faisabilité d'un troisième passage entre Windsor et Detroit. D'un point de vue national, ce passage supplémentaire augmenterait la capacité à la frontière, augmenterait les choix et avantagerait ainsi la sécurité nationale. Cela augmenterait également la capacité locale, et si le principe selon lequel le développement suit l'infrastructure est vrai, les économies locales et nationales des deux côtés de la frontière en profiteront grandement.

Je dois vous rappeler que ni les améliorations à court terme ni celles à long terme ne vont régler les problèmes que posent les retards causés par les formalités des douanes américaines. Si les mesures de sécurité sont nécessaires pour la protection des citoyens des deux pays, elles doivent être mises en œuvre d'une manière qui autorise une circulation essentiellement libre aux frontières, avec des retards minimes, comme c'était le cas par le passé.

La réalité, c'est que les économies de Windsor et de Detroit, de l'Ontario et du Michigan, du Canada et des États-Unis, sont très imbriquées dans la région. La viabilité future de la région passe par le souci constant de maintenir une frontière relativement ouverte.

Même si la Ville de Windsor, en sa qualité de propriétaire de la moitié du tunnel, peut faire des instances auprès des autorités douanières de la région de Detroit et solliciter leur coopération, le fait est que les mesures de sécurité sont ordonnées au niveau national. Il est essentiel que le gouvernement du Canada conserve un rôle actif pour s'assurer, non seulement que la sécurité soit maintenue des deux côtés de la frontière, mais aussi pour que la frontière continue d'être traitée comme un élément absolument essentiel des économies nationales et locales.

M. Shelby Slater, directeur, Sécurité nationale, Ville de Detroit : Bonjour, et merci de m'avoir invité. La Ville de Detroit et l'État du Michigan tenaient absolument à vous faire connaître leurs vues. Si Detroit est aux prises avec bon nombre des mêmes problèmes que l'on constate dans les autres grands centres métropolitains, la ville est unique à maints égards et ses problèmes sont uniques.

As you know, Detroit is the largest city in Michigan, the ninth-largest city in the United States and the largest city with an international border. Major challenges facing the city include border security, securing critical infrastructures and key assets, information sharing, first-responder equipment, training and adequate funding. Adequate funding should be underscored.

The top three economic areas that have a major impact on Detroit and Michigan are manufacturing, tourism and agriculture. The U.S.-Canada trading relationship is the largest in the world. Canadians purchased in excess of 59 per cent of Michigan's exported products. The state's next largest export market accounts for less than one quarter of what Canadians purchased from Michigan in 2002. Also in 2002, bilateral trade exceeded \$66 billion and supported tens of thousands of jobs on both sides of the border.

Detroit is a major point of entry for our nation's northern border, with more than 24 million automobiles and 4.5 million trucks crossing the Michigan-Ontario border every year. Transportation trade accounted for over 75 per cent of the bilateral trade in 2002. Michigan and Canada's automotive industries are highly integrated and co-dependent. They exchanged close to \$50-billion worth of automobile trucks and auto parts in 2002.

Over \$1.5 billion in commerce crosses between Michigan and Ontario daily. On a daily basis, 26,500 vehicles traverse the Ambassador Bridge. Experts are suggesting an increase in commercial traffic of 150 per cent and in passenger traffic of 70 per cent by 2030. The Detroit River is responsible for moving about 80 million tons of cargo each year, of which over 7 million tons crosses annually at the Port of Detroit.

Because of the just-in-time delivery principle utilized at auto plants on both sides of the border, any disruption of border traffic that causes an auto plant shutdown costs approximately \$1.5 million per hour. A four-hour disruption at the Ambassador Bridge results in a gross regional product loss of approximately \$10.3 million. We are all aware of the frequent long truck lines on both sides of the border. Trucks delays result in increased operating costs to manufacturers, obviously. It is estimated that if these delays continue, they will cost Michigan and Ontario \$6 billion by the year 2020, and that will result in both direct and indirect unemployment.

A significant number of both critical infrastructures and key assets are located in Detroit, including global headquarters of three of the world's top automakers, one of the largest convention facilities in the United States, several professional sporting arenas, and a regional international airport. Not only is the effective flow of commerce across the border a local economic product for the City of Detroit, but our border security efforts also have a direct impact on state, national and international economies. Border

Comme vous le savez, Detroit est la plus grande ville du Michigan, la neuvième en importance aux États-Unis et la plus grande ville bordant une frontière internationale. Les grands défis qui attendent la ville sont entre autres la sécurité frontalière, la sécurisation des infrastructures névralgiques et des grands équipements, le partage de l'information, l'équipement de secours d'urgence, la formation et l'obtention de fonds voulus. Je souligne ce dernier point.

Les trois premiers secteurs économiques qui ont un impact majeur sur Detroit et le Michigan sont le secteur manufacturier, le tourisme et l'agriculture. La relation commerciale canado-américaine est la plus importante du genre dans le monde. Les Canadiens achètent pour plus de 59 p. 100 des produits qu'exporte le Michigan. Le second débouché de l'État représente moins du quart de ce que les Canadiens ont acheté du Michigan en 2002. Cette même année, le commerce bilatéral dépassait les 66 milliards de dollars et donnait du travail à des dizaines de milliers de personnes des deux côtés de la frontière.

Detroit est un point d'entrée majeur de notre frontière du nord, avec plus de 24 millions d'automobiles et 4,5 millions de camions qui traversent la frontière Michigan-Ontario chaque année. L'industrie du transport comptait pour plus de 75 p. 100 du commerce bilatéral en 2002. Les industries automobiles du Michigan et du Canada sont très intégrées et interdépendantes. Elles ont échangé pour près de 50 milliards de dollars de pièces d'automobiles et de camions en 2002.

La frontière entre le Michigan et l'Ontario, c'est pour plus de 1,5 milliard de dollars d'échanges tous les jours. Quotidiennement, 26 500 véhicules empruntent le pont Ambassador. D'après les experts, le trafic commercial devrait augmenter de 150 p. 100 d'ici 2030, et le trafic voyageur de 70 p. 100. La rivière Detroit véhicule pour plus de 80 millions de tonnes de fret chaque année, dont plus de 7 millions passent annuellement par le port de Detroit.

Étant donné le principe de livraison juste-à-temps qu'utilisent les manufacturiers automobiles des deux côtés de la frontière, toute perturbation dans le trafic transfrontalier qui cause la fermeture d'une usine coûte environ 1,5 million de dollars l'heure. Une perturbation de quatre heures au pont Ambassador fait perdre environ 10,3 millions de dollars au produit régional brut. Nous sommes tous conscients des longues et fréquentes files de camions qu'on voit des deux côtés de la frontière. Les retards dans le transport par camion alourdissent évidemment les coûts d'exploitation des manufacturiers. On estime que si ces retards se poursuivent, il en coûtera 6 milliards de dollars au Michigan et à l'Ontario d'ici 2020, et cela aura des effets directs et indirects sur le chômage.

Bon nombre des infrastructures névralgiques et des principaux actifs se trouvent du côté de Detroit, dont le siège social mondial des trois plus grands fabricants d'automobiles au monde. L'un des plus grands centres de congrès des États-Unis, plusieurs amphithéâtres du sport professionnel, et un aéroport régional et international. La fluidité des échanges commerciaux à la frontière est non seulement un produit économique local pour la ville de Detroit, mais nos efforts de resserrement de la sécurité à la

areas, particularly border cities, must therefore be given greater consideration when identifying critical factors to target national resources.

Let me talk about what has been done to date in the City of Detroit. Mayor Kilpatrick recognizes that regional cooperation is vital to the Detroit area as well as to the nation as a whole. Detroit's approach to homeland security efforts therefore focus on establishing and strengthening the linkages with local, state, federal, and international intelligence and law enforcement agencies.

During my first weeks on the job, I made it a point to contact and visit representatives from all of these agencies, in an effort to establish new relationships and strengthen existing relationships. Detroit knows that the communications, information and operations systems used to provide effective emergency and non-emergency service every day are the foundations of this homeland defence effort.

The City of Detroit is a major urban area that is an attractive target for criminal and terrorist activity and therefore needs to be part of a much larger response plan. Detroit has engaged in several projects and initiatives in an effort to strengthen our state, city, cross-border coordination and cooperation, including some of the following: We have acquired equipment to link the independent radio systems currently used by our police, fire and EMS personnel. We have implemented a new 800-megahertz project to fully integrate our radio systems into the State of Michigan system. We have also collaborated with the City of Windsor to make sure that they have the ability to communicate with our radio system, should there be a need.

We have established new linkages across the border. The Cross Border Contingency Committee is one of those. We are part of the Integrated Border Enforcement Team, and we sit on the executive board of the Port Security Council. We have begun to work on collaboration as an equal partner with federal, state, local and international partners to ensure a coordinated, effective and efficient national border strategy. We have done this through port security grants. We are members of the state's homeland security advisory council and a part of the urban area security initiative.

We have organized and participated in training exercises with other local, state, federal and Canadian authorities. They include the Detroit-Windsor Tunnel and Ambassador Bridge exercises that we conduct on an annual basis, the North American International Auto Show exercises that include first responders from Windsor and other parts of Canada, the most recent four-day American Red Cross exercise.

We are planning a Major League All-Star Game exercise in anticipation for next year's game, and we have invited Canadian first responders to participate with us in an integrated emergency management course exercise in January of next year. It is a four

frontière ont également eu un impact sur l'économie de l'État, l'économie nationale et l'économie internationale. Les régions frontalières, particulièrement les villes à la frontière, méritent par conséquent plus d'attention lorsqu'il s'agit de cerner les facteurs névralgiques et de cibler les ressources nationales.

Je vais vous dire ce qu'on a fait jusqu'à présent à Detroit. Le maire Kilpatrick reconnaît que la coopération régionale est essentielle à la région de Detroit ainsi qu'au bien du pays tout entier. L'approche de Detroit concernant la sécurité intérieure s'appuie par conséquent sur l'établissement et le renforcement des liens avec les services du renseignement et de police à tous les niveaux, local, État, fédéral et international.

Au cours des premières semaines qui ont suivi mon arrivée, je me suis efforcé de contacter et d'aller voir les représentants de tous ces services, dans le but de créer de nouveaux liens et de consolider ce que nous avons déjà. Detroit sait que les systèmes de communication, d'information et d'exploitation qu'on utilise pour assurer les services urgents et non urgents tous les jours sont la pierre angulaire de la défense du territoire.

Detroit est un grand centre urbain qui attire les éléments criminels et terroristes, et c'est la raison pour laquelle la ville doit adhérer à un plan d'intervention beaucoup plus imposant. Detroit a lancé plusieurs projets et initiatives dans le but de consolider la coordination et la coopération au niveau de la ville, de l'État et de la frontière; entre autres, nous avons acquis le matériel voulu pour lier les systèmes radio indépendants qu'utilisent en ce moment nos policiers, nos pompiers et nos secouristes; nous avons mis en œuvre un nouveau projet de 800 mégahertz pour intégrer tous nos systèmes de radio dans l'État du Michigan; en collaborant aussi avec la ville de Windsor, nous nous sommes assurés que ces services sont en mesure de communiquer avec notre système radio au besoin.

Nous avons établi de nouveaux liens à la frontière. Le Comité transfrontalier des urgences en est un. Nous faisons également partie de l'équipe intégrée de la police des frontières, et nous siégeons au comité exécutif du Conseil de la sécurité portuaire. Nous avons commencé à collaborer à titre de partenaire à part entière avec les autorités fédérales, locales, internationales et celles de l'État pour mettre en place une stratégie frontalière qui soit coordonnée, efficace et efficiente. Nous y sommes parvenus grâce aux subventions à la sécurité portuaire. Nous sommes membres du Conseil consultatif de l'État pour la sécurité intérieure et nous jouons un rôle dans l'initiative de sécurité de la région urbaine.

Nous avons organisé des exercices de formation avec d'autres autorités locales, d'État, fédérales et canadiennes, et nous y avons pris part. Mentionnons entre autres les exercices du tunnel Detroit-Windsor et du pont Ambassador que nous menons annuellement, les exercices du Salon international de l'auto de l'Amérique du Nord où interviennent les secouristes opérationnels de Windsor et d'autres régions du Canada, et tout récemment, l'exercice de quatre jours de la Croix-Rouge américaine.

Nous planifions un exercice pour le match des étoiles du Baseball majeur en prévision du match de l'an prochain, et nous avons invité les premiers intervenants canadiens à participer avec nous à un exercice de cours de gestion intégrée des urgences en

and a half day course and will be conducted in Anniston, Alabama. It is totally free, being paid for by the federal government, and to this point two of the Windsor first responding agencies have agreed to participate with us, and we certainly appreciate that. We continually evaluate and update our security needs as outlined in our original homeland security strategy and action plan.

Let us look at our plans for the future. As Detroit looks to the future, greater emphasis will be placed on enhancing the city's and ultimately the region's ability to collect, analyze and distribute critical terrorism-related intelligence and relevant information. The City of Detroit and Wayne County are working to merge and prioritize our individual goals and objectives, to ensure a unified approach to facilitating city and county needs.

We will continue to meet regularly, in an effort to streamline the decision-making authority for the City of Detroit and Wayne County. The City of Detroit is also working to create an integrated system to collect, analyze and distribute information, which will be the foundation for a multidiscipline prevention-focus effort to terrorist threats and other critical incidents. We are developing a strategic management centre whose responsibilities in part are to monitor homeland security-related efforts in the City of Detroit as well as in the region.

Our most important part of our homeland security effort is involving residents and community groups in our emergency preparedness mechanisms. The Detroit office of homeland security has initiated several programs to foster community involvement. Currently, four community emergency response teams are trained within the city, and others are being trained as we speak.

The Chairman: Excuse me, Mr. Slater. I apologize for interrupting you. The testimony we are looking for today relates to crossing the river and issues in relation to how we can expedite that. You obviously have an extensive program of homeland security, and we accept that you do have that program, but if you could confine your testimony to the efforts that are involved in the bridge crossing or the tunnel crossing or whatever means may be under consideration, we would appreciate that very much.

Mr. Slater: Certainly, I can do that. My only effort in these comments was to show the importance of the bridge and the tunnel as critical infrastructures to the City of Detroit as well as to Canada.

In terms of what we are doing to ensure safe crossings, to facilitate those crossings, we are working with Canadian counterparts, with customs and immigration's enforcement to ensure that the security for those infrastructures is maintained.

If the homeland security national threat level does increase, we have instituted mechanisms called core response mechanisms for each department, and primarily for the police department to

janvier de l'an prochain. C'est un cours de quatre jours et demi qui se donnera à Anniston, en Alabama. C'est entièrement gratuit, c'est le gouvernement fédéral qui en acquitte les frais, et à l'heure actuelle deux des organismes de premiers intervenants de Windsor ont accepté d'y participer avec nous et nous nous en réjouissons. Nous ne cessons d'évaluer et de mettre à jour nos besoins en sécurité, énoncés dans notre stratégie et notre plan d'action de sécurité du territoire.

Voyons quels sont nos plans pour l'avenir. Dans l'avenir, Detroit insistera davantage sur l'amélioration de la ville et, à terme, la capacité de la région de rassembler, d'analyser et de diffuser du renseignement relié au terrorisme et d'autres renseignements pertinents. La ville de Detroit et le Wayne County collaborent pour fusionner et classer en ordre de priorité leurs buts et objectifs en vue d'unifier leur démarche de satisfaction des besoins de la ville et du comté.

Nous continuerons de nous réunir à intervalles réguliers dans le but de simplifier le mécanisme de prise de décisions de la Ville de Detroit et du Wayne County. La ville de Detroit s'emploie également à créer un système intégré de collecte, d'analyse et de diffusion de l'information qui servira de base à un effort multidisciplinaire de prévention contre les menaces terroristes et autres événements critiques. Nous mettons sur pied un centre de gestion stratégique qui aura notamment pour mission de suivre les efforts de sécurité du territoire dans la ville de Detroit ainsi que dans la région.

Le volet le plus important de notre effort de sécurité est de mobiliser les résidents et les associations locales à nos mécanismes de préparation en cas d'urgence. Le bureau de Detroit de la sécurité du territoire a lancé plusieurs programmes de mobilisation citoyenne. À l'heure actuelle, quatre équipes citoyennes d'intervention d'urgence ont suivi ou suivent une formation dans la ville.

Le président : Monsieur Slater, pardonnez-moi de vous interrompre. L'information que nous recherchons aujourd'hui porte sur le passage de la rivière et la façon de l'accélérer. Il est évident que vous avez un programme complet de sécurité du territoire, et je m'en réjouis, mais je vous inviterais à limiter votre témoignage aux efforts concernant la traversée du pont, du tunnel ou de tout autre ouvrage à l'étude. Je vous en serais reconnaissant.

M. Slater : Bien sûr. Je voulais seulement montrer par là l'importance du pont et du tunnel comme ouvrage essentiel pour la ville de Detroit et pour le Canada.

Pour ce qui est de ce que nous faisons pour assurer un passage sûr, pour faciliter le passage, nous travaillons avec nos homologues canadiens, avec les services des douanes et de l'immigration pour garantir la sécurité de ces ouvrages.

Si le degré de menace pour la sécurité nationale est relevé, nous avons des mécanismes d'intervention essentiels dans chaque service, notamment chez la police, pour intervenir sur

respond to the bridge and provide that extra security that is needed to the inspectors, again to facilitate getting traffic across the bridge efficiently while protecting the security of the country.

Mr. Kirk Steudle, Chief Deputy Director, Michigan Department of Transportation: Thank you very much for the opportunity to speak with you this morning. As you heard from Mr. Slater, we are involved with a lot of coordination efforts, many of which he has covered and I do not plan to cover again.

I would like to talk about the fact that the border is the lifeblood between our two countries. I know this group clearly understands that Michigan and Ontario's economies and, I believe, the U.S. and Canadian economies are really tied to the border crossing. I look at it as larger than the two crossings in Detroit; it also includes the crossing between Port Huron and Sarnia and the two Sault Ste. Maries, those being critical crossings as well, especially from a redundancy standpoint.

As you know, much of the trade that crosses the Ambassador Bridge and the Blue Water Bridge ends up in 26 other states on the U.S. side and in Canada. Hence, it is hugely important for us to make sure that that continues very effectively. Our state transportation commission recently passed a border policy aimed at addressing security objectives. It involves upgrading facilities to provide an appropriate level of redundancy among the crossings and provides options in increased economic security to help to ensure the flow of goods and people across the border. It also provides for the expansion of infrastructure to meet security needs as well as future commercial growth.

Those two go hand in hand, and the state transportation commission clearly recognized that border processing and infrastructure have to go hand in hand. You cannot do one without the other.

The commission also directed us in a policy to work cooperatively with other agencies to improve the border inspection processes, facilitate the movement of low-risk passengers, of cargo, provide adequate inspection staff and the use of technology to reduce border time crossings and enhance security.

That follows out of a transportation summit we had last December in Michigan, with 500 participants. One of the issues was commerce and trade focused primarily at the U.S.-Canadian border and how enable that to move faster. We termed it safe mobility. Many times, the missions of the Michigan Department of Transportation and border protection agencies clash. The transportation folks would like to move people as fast as possible, and the border protection needs to stop everybody to talk with them as fast as possible.

Hence, we have established the Ontario-Michigan Border Working Group, which has representatives from the Michigan Department of the Transportation, the Federal Highway Administration, both its Michigan division and its Washington

le pont et fournir des renforts aux inspecteurs de manière à faciliter la circulation sur le pont tout en protégeant la sécurité du pays.

M. Kirk Steudle, directeur en chef adjoint, ministère des Transports du Michigan : Je vous remercie de l'occasion qui m'est donnée de m'entretenir avec vous ce matin. Comme M. Slater vient de vous le dire, nous faisons un gros effort de coordination dans les domaines qu'il a abordés et que je ne répéterai pas.

Rappelons d'abord que la frontière est la voie de communication vitale pour nos deux pays. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin d'expliquer que les économies du Michigan et de l'Ontario, voire des États-Unis et du Canada, sont tributaires du poste frontalier. Pour moi, cela ne désigne pas seulement les deux points de passage de Detroit mais aussi ceux de Port Huron et de Sarnia et les deux de Sault Ste Marie, qui sont aussi essentiels, surtout par souci de redondance.

Comme vous le savez, une grande partie des marchandises qui empruntent le pont Ambassador et le pont Blue Water aboutit dans 26 autres États du côté américain et au Canada. Il est donc d'une importance colossale pour nous de nous assurer que le trafic se poursuit de façon efficace. La commission des transports de l'État vient d'adopter une politique relative à la frontière destinée à garantir la sécurité. Elle prévoit la mise à niveau des installations pour offrir un degré approprié de redondance entre les points de passage ainsi que des mesures de resserrement de la sécurité économique destinées à garantir le mouvement des produits et des personnes de part et d'autre. Elle prévoit également l'expansion des infrastructures pour répondre aux besoins de sécurité ainsi que la croissance future du commerce.

Les deux vont de pair et la commission des transports de l'État a clairement reconnu que les formalités frontalières et les infrastructures doivent aller de pair. L'un ne va pas sans l'autre.

La commission nous a également enjoins de collaborer avec les autres organismes pour améliorer les méthodes d'expansion à la frontière, faciliter le mouvement des voyageurs à faible risque, des marchandises, fournir un nombre suffisant d'inspecteurs et recourir à la technologie pour raccourcir le temps du passage et améliorer la sécurité.

Ce qui précède découle d'un sommet sur le transport tenu en décembre au Michigan qui rassemblait 500 participants. Une des questions à l'étude était le commerce intérieur et le commerce extérieur, avec une insistance particulière sur la frontière canado-américaine et les moyens d'accélérer les échanges. C'est ce que nous avons appelé « la mobilité sûre ». Il arrive souvent que la vocation du département des Transports du Michigan aille à l'encontre de celle des agences de protection frontalière. Les responsables des transports voudraient que le trafic soit le plus rapide possible et les responsables de la protection voudraient stopper tout le monde pour leur parler le plus possible.

C'est pourquoi nous avons créé le Groupe de travail frontalier Ontario-Michigan, qui compte des représentants du département des Transports du Michigan, de la Federal Highway Administration, section Michigan et section Washington, du

office, the Ontario Ministry of Transportation, Transport Canada, and the border processing agencies from both sides. That group meets about every six weeks or eight weeks, as needed. That group has identified its vision and objectives for the short and long terms. They envisage a border between Michigan and Ontario that develops and preserves its open character, while protecting our communities, pretty much safe mobility. How do we move people? How do we get back to a border that operated before September 11? How do we enable that?

The group has identified some short- and long-term objectives as well as some goals and projects. Realizing the long-term one is more in the form of the binational partnership, an additional crossing somewhere, which is moving ahead. I believe Mr. McCuaig will talk a little bit about where we are in the process.

On the U.S. side, we are almost ready to hire our consultant. In fact, we will sign the contract at the beginning of January, to start the environmental assessment work on the U.S. side for that crossing, evaluating the alternatives. So, we are on track on the long-term schedule.

On the short-term side, we have said that we cannot wait until 2010 or 2013, do nothing before then, so what can we do now with the infrastructure that we have? How can we make it more efficient? We have identified a couple of things in that regard.

The first was the promotion of the FAST and NEXUS programs, which enables us to identify and process quickly low-risk passengers on the NEXUS side and commercial carriers on the FAST side, allow them extra room to be able to get past the queues that are backed up and move them through faster. This group also identified the fact that we should promote that more. We have got this in place, but we need to get it out to the people and get them signed up.

The second one was intelligent transportation system — ITS — enhancements, notifying citizens on both sides of the border as to what exactly is happening from a traffic management standpoint. What are their best options? How can they get around? When they get off the tunnel, how do they move? We are talking about managing that through our ITS or our transportation maintenance management centre in downtown Detroit.

A third critical piece is the expansion of the American plaza at the Ambassador Bridge. We are in phase four of that five-phase project. The final phase begins in 2006, just after all our worldwide guests come to the big football game in January. A lot of the difficult connections to get onto the interstate, I-96 and I-75, will be eliminated. The investment in the plaza is estimated at a \$170 million. The project includes moving the border processing booths off the plaza and providing longer space and greater capacity within the inspection areas themselves, so that we can handle trucks more easily. Then, as importantly, the trucks will be routed directly onto the freeway, thereby eliminating some of the traffic backups that occur when people are snaking around the plaza, as is currently the case. Those

ministère des Transports de l'Ontario, de Transports Canada et des agences frontalières des deux pays. Le groupe se réunit toutes les six ou huit semaines environ, au besoin. Le groupe a défini sa vision et ses objectifs à court et à long terme. Il entrevoit entre le Michigan et l'Ontario une frontière toujours et davantage marquée par son ouverture tout en protégeant les populations grâce à une mobilité sûre. Comment fait-on passer les gens? Comment revenir à la frontière telle qu'elle existait avant le 11 septembre? Comment pouvons-nous y parvenir?

Le groupe s'est fixé des objectifs à court et à long terme et s'est donné des buts et des projets. À long terme, il s'agit plutôt de partenariat binational, d'ouvrir un point de passage supplémentaire quelque part, ce qui est en train de progresser. M. McCuaig, je crois, vous dira où nous en sommes.

La partie américaine est presque prête à retenir les services de son consultant. De fait, le marché sera signé début janvier et l'on entreprendra le travail d'évaluation environnementale du côté américain de l'ouvrage en évaluant les options. Nous sommes donc dans les temps en ce qui concerne le calendrier à long terme.

À court terme, nous avons dit que nous ne pouvons pas attendre jusqu'en 2010 ou 2013, nous croiser les bras. Que peut-on donc faire aujourd'hui avec les infrastructures que nous avons? Comment pouvons-nous les rendre plus efficaces? Nous avons songé à deux ou trois choses.

La première est la promotion des programmes EXPRES et NEXUS, qui nous permettent de repérer et de faire passer rapidement le voyageur à faible risque sous NEXUS et les transporteurs commerciaux sous EXPRES, en leur réservant de l'espace supplémentaire leur permettant de couper la file. Le groupe nous a demandé de promouvoir davantage ces programmes. Ils sont en place, mais il faut les faire connaître aux gens pour qu'ils s'inscrivent.

L'autre, ce sont les systèmes intelligents de transport (STI), pour informer les citoyens de part et d'autre de la frontière de la situation en matière de gestion de la circulation. Quels sont leurs meilleurs choix? Comment peuvent-ils se déplacer? Quand ils sortent du tunnel, où vont-ils? Nous envisageons de gérer cela au moyen de nos STI ou de notre centre de gestion et de maintenance des transports du centre-ville de Detroit.

Le troisième élément essentiel est l'agrandissement de l'esplanade côté américain du pont Ambassador. Nous en sommes à la quatrième phase d'un projet qui en compte cinq. La dernière commencera en 2006, immédiatement après que nos invités venus de partout au monde auront assisté au grand match de football de janvier. On éliminera un grand nombre de bretelles d'accès malcommodes aux autoroutes I-96 et I-75. On estime à 170 millions de dollars les investissements à l'esplanade côté américain. Les travaux comprendront le retrait des guérites et l'agrandissement des zones d'inspection pour faciliter le passage des camions. Chose tout aussi importante, ceux-ci emprunteront alors directement l'autoroute, ce qui permettra d'éliminer une partie des bouchons qui se créent lorsque les véhicules serpentent

significant short-term projects will help alleviate some of those problems. The plaza redesign is also designed for the future.

If the alternative of an additional span at the plaza came forward, the plaza would be able to accommodate that. We would not be moving into an additional reconstruction of the plaza again. That is "if." It is one of the five alternatives; the alternative could be something else. However, if that alternative does present itself, the plaza would be expanded large enough to be able to handle that capacity.

Again, thank you for being here. I welcome your questions.

Mr. Bruce McCuaig, Assistant Deputy Minister, Ontario Ministry of Transportation: It is a pleasure to be here this morning. I have a written presentation, which I will not go through in detail. It is there for you as a resource, if you are looking for facts and figures and information. I am also pleased to say that the document represents not just the work of the Province of Ontario, but it represents the work of Canada, the Michigan Department of Transportation and the U.S. Federal Highway Administration on the development of a long-term strategy for the bi-national area in the Windsor-Detroit gateway.

I should like to emphasize five keys messages or points for your consideration. They are as follows: First, Ontario acknowledges that action is necessary in the Windsor-Detroit area. Second, we need to work on both sides of the border towards a shared vision of how we manage this area. Third, we need to address both border infrastructure and border process issues. Fourth, we need to take a systems view towards how we address the problem at the gateway. And fifth, we need to balance the national and provincial objectives in terms of moving commerce and people through the gateway with the legitimate local concerns in terms of the impact of hosting an international gateway here in the Windsor-Detroit community.

Very briefly on the first point, we do not question that action is required. Windsor is our busiest border crossing, with our largest trading partner, and it is critical to the success of our national, provincial and local economies. All parties agree that the status quo is not acceptable, and our challenge is to find a path forward that addresses the need for action in the short, medium and long terms.

On the second point, the economies of southwestern Ontario and southeastern Michigan are closely integrated. We need to find a solution for the binational region, and not plan for our side of the border and have the Americans plan for their side of the border. We are talking in our view about a single economic region, and we need to make sure that our processes as well are a single integrated process. We are talking about a system that needs to be seamless for the economy and for our citizens.

Third, we cannot solve our problems simply by building more infrastructure or by providing better business processes at the border crossings themselves. Both of these are important in their own right, but both rely on the other in terms of finding an effective solution for the future. An example of this is building

autour de l'esplanade, comme c'est actuellement le cas. Ces travaux majeurs à court terme contribueront à atténuer une partie des problèmes. Il est aussi prévu de reconfigurer l'esplanade.

Si le projet d'une travée supplémentaire se réalise, il y aura assez d'espace sur l'esplanade. Il ne serait pas nécessaire de reconstruire l'esplanade. Je dis bien « si ». C'est une des cinq possibilités; il pourrait y en avoir une autre. Si ce choix est retenu, l'esplanade serait assez grande pour répondre aux besoins.

Je vous remercie encore une fois d'être venus. Je serai heureux de répondre à vos questions.

M. Bruce McCuaig, sous-ministre adjoint, ministère des Transports de l'Ontario : C'est un plaisir pour moi d'être ici ce matin. J'ai un texte, que je ne lirai pas en totalité. C'est plutôt un document de référence pour vous où vous trouverez de l'information et des chiffres. Je signale avec plaisir qu'il ne représente pas seulement le travail de l'Ontario mais aussi du Canada, du département des Transports du Michigan ainsi que de la U.S. Federal Highway Administration en faveur d'une stratégie à long terme pour la zone binationale du point de passage Windsor-Detroit.

J'aimerais insister sur cinq grands messages. Premièrement, l'Ontario reconnaît que des mesures sont nécessaires dans la zone Windsor-Detroit. Deuxièmement, il faut travailler de part et d'autre de la frontière en vue d'esquisser une vision commune de la façon de gérer la zone. Troisièmement, il faut régler tant les problèmes d'infrastructure que de partage à la frontière. Quatrièmement, il faut adopter une perspective systémique sur la manière de régler les problèmes au point de passage. Cinquièmement, il faut équilibrer les objectifs nationaux et provinciaux des mouvements de marchandises et de voyageurs au point de passage, d'une part, et les préoccupations locales légitimes que suscite la présence d'un point de passage international dans l'agglomération Windsor-Detroit.

Très rapidement, en ce qui concerne le premier point, nous ne contestons pas qu'il faut agir. Windsor est notre passage frontalier le plus occupé avec notre plus grand partenaire commercial, et il est essentiel à la prospérité de nos économies nationales, provinciales et locales. Toutes les parties conviennent que le statu quo est inacceptable et qu'il nous appartient de trouver le moyen d'agir à court, moyen et long terme.

Quant au deuxième point, les économies du sud-ouest de l'Ontario et du sud-est du Michigan sont imbriquées. Il faut trouver une solution pour la région binationale au lieu de faire des plans de notre côté tandis que les Américains en font du leur. Pour nous, il s'agit d'une région économique d'un seul tenant et il faut nous assurer que nos méthodes sont elles aussi intégrées. Il nous faut un système qui forme un tout pour notre économie et nos citoyens.

Troisièmement, on ne peut régler nos problèmes en se contentant de bâtir plus d'installations ou d'améliorer les mécanismes commerciaux aux passages eux-mêmes. Les deux sont importants en soi, mais les deux dépendent de l'autre si l'on veut trouver une solution efficace pour l'avenir. Un exemple serait

more roads without addressing some of the border process issues. Without having the capacity and border process, essentially we will be building expensive infrastructure that will be used for storage of vehicles as we wait for vehicles to move through the border process experience.

Some of the recent impacts of building four additional inspection booths on the American plaza showed the dramatic impact that having better processes, the right resources at the border crossing, can have in terms of a more efficient and effective border crossing.

Fourth, we cannot deal with a single crossing like the Ambassador Bridge. We cannot even deal with the two crossings here in the Windsor community. We also have to think about the Sarnia crossing and how the various crossings act as a system together, and think about as well other elements of the network including the rail tunnels and the ferry crossings. Hence, we need to think about a larger region and to think about this from a system perspective.

Fifth, we know that our solutions must address the broad national and provincial objectives to keep traffic and commerce moving, but we must also be aware of the impacts on the host community and the local environment. We recognize that there are going to be some difficult decisions as we move forward with new infrastructure through this region. The processes that we have in place we believe can identify the social, economic and environmental costs and benefits and find the right solution after weighing those different factors.

We believe that the province is taking decisive steps forward to address the issues of the Windsor-Detroit gateway. We are working with our partners in the binational planning process. Let me draw your attention to three of the slides in this package.

The first slide I would point to is slide 6, which basically outlines the mandate for the binational study, and we are looking at developing a 30-year transportation strategy for the region. This would be completed outside the formal environmental assessment process in any one jurisdiction, but it would be a single one that addresses all the requirements of the Ontario Environmental Assessment Act. It would deal with the Canadian Environmental Assessment Act as well as the U.S. National Environmental Protection legislation. In developing this strategy, we would look at border process issues. We would look at how we can optimize the existing transportation system, deal with demand management techniques and develop new or expanded international crossings in the gateway.

The next slide I would draw your attention to is slide 14, which identifies the five key corridors that the work to date has identified for further consideration for an expanded or new border crossing. You will see that option 3 on this image looks at the twinning of the existing Ambassador Bridge. Option 4 involved the CP rail corridor. Option 2 looks at a new bridge location downstream from the existing Ambassador Bridge, and Options 1 and 5 look at alternative locations for a new

de construire plus de routes sans régler une partie des problèmes des formalités frontalières. Faute de capacité et de formalité adéquates, ces nouvelles routes coûteuses ne serviront qu'à de garage pour les véhicules qui attendent de passer.

La construction récente de quatre nouvelles guérites d'inspection à l'esplanade américaine montre de façon spectaculaire combien le passage peut être plus rapide et plus efficace quand on a de meilleures formalités et les ressources qu'il faut.

Quatrièmement, on ne peut se contenter du pont Ambassador, ni même des deux passages qui sont ici à Windsor. Il faut songer à Sarnia et à l'interconnexion entre chaque passage ainsi que les autres éléments du réseau que sont le chemin de fer et les traversiers. Il faut donc considérer la région dans son ensemble et adopter une vision systémique.

Cinquièmement, nous savons que nos solutions doivent répondre aux grands objectifs nationaux et provinciaux que sont le mouvement des véhicules et des marchandises, mais il faut aussi tenir compte de la population et de l'environnement locaux. Nous savons qu'il faudra prendre des décisions difficiles au sujet des nouvelles infrastructures. Nous pensons que les mécanismes que nous avons mis en place sauront établir les coûts et avantages sociaux, économiques et environnementaux permettant de trouver la solution qui tiendra compte de tous ces facteurs.

Nous sommes convaincus que la province prend des mesures décisives pour régler les problèmes du point de passage Windsor-Detroit. Nous collaborons avec nos partenaires de la cellule binationale. Je signale à votre attention trois acétates de l'exposé.

Je vais commencer par l'acétate 6 qui énonce le mandat de l'étude binationale, qui est d'élaborer une stratégie des transports pour les 30 prochaines années dans la région. Elle est censée se faire à l'extérieur du processus officiel d'évaluation environnementale de l'un ou l'autre pays, mais il n'y en aurait qu'une et elle répondrait à toutes les exigences de la Loi sur les évaluations environnementales de l'Ontario. Elle respecterait également la Loi canadienne sur l'évaluation environnementale et la législation américaine de protection de l'environnement. L'élaboration de la stratégie prendra en compte les problèmes des formalités transfrontalières. Nous chercherons des moyens d'optimiser l'actuel système des transports, d'employer des techniques de gestion de la demande ainsi que de créer ou d'agrandir les points de passages internationaux.

Je parlerai maintenant de l'acétate 14 où il est question des cinq principaux couloirs repérés à ce jour pour être agrandis afin d'y construire un nouveau passage. Vous constaterez que l'option 3 illustrée ici ressemble au jumelage de l'actuel pont Ambassador. L'option 4 touche le couloir ferroviaire du CP. L'option 2 envisage un nouveau pont en aval du pont Ambassador tandis que les options 1 et 5 examinent des lieux possibles pour la construction des nouveaux passages. Ces

crossing. These alternatives will be reviewed in an open public forum as we go forward to determine which provides the best solutions to some of our problems in the area.

The last slide I will speak to is slide 19, and it is the process that we are actually following. We have received approval in the Ontario environmental process for the terms of reference, and as my colleague mentioned a few moments ago both Michigan and Ontario are in the final stages of retaining the consultant team that will help us take us through the environmental assessment process. We are anticipating that we would have an approval of the preferred alternative by the end of 2007, go forward with design, engineering and land acquisition, leading towards construction and opening in the first half of the next decade. Those are essentially the timeframes that we are looking at now.

We also recognize as a province though that we need to take some actions in the short term and medium term to carry through on some of the commitments that have been made by the federal and provincial governments. We have come to an agreement with the City of Windsor on a variety of phase-one improvements that were announced earlier this year. Work is under way on five or six different initiatives designed to make some improvements to how the transportation system operates in the Windsor community, to lay the foundation for how we can move forward.

We are also working with Canada and Windsor in terms of discussing a possible phase-two agreement, again starting to build the foundation of how we can build the gateway for the future and working with all levels of government to find a package of initiatives that achieve the objectives and principles that were laid out in a memorandum of understanding that was signed earlier this year.

I would be happy to take your questions.

Senator Banks: Thank you all for being here and for your opening statements. I would like to address my first statement to Mr. Slater.

We have been looking, Mr. Slater, at a lot of the questions that you have addressed, and you are particularly well suited to answer some of them because we have found in each city that we have visited across Canada that the connections that used to be absent in the main between the respective first responding agencies are being fixed. The capacity for interoperability, particularly with respect to communications, is being improved. They are not fixed yet, they are not completely eliminated yet or completely improved yet, but they are getting there.

Needless to say, in the border cities, of which we have a few in this country, but none more important than this one, matters are exacerbated because of different orders of government in the respective countries and the fact that there are two countries. As Mr. Steudle said, this is really in respect of a catastrophic event of whatever source; a community has to be treated as a community.

I would appreciate if you would spend a couple of minutes telling us about the interoperability across the river with respect to a catastrophic event of some kind. Can we help you? Can you help us, and what would be the impediments to the first

options seront débattues en séances publiques pour aboutir à la meilleure solution qui soit.

Je parlerai enfin de l'acétate 19, qui illustre la démarche que nous suivons actuellement. Les autorités environnementales ontariennes ont approuvé notre mandat et, comme mon collègue l'a dit il y a quelques instants, le Michigan et l'Ontario terminent les préparatifs de recrutement des consultants qui nous aideront à réaliser l'évaluation environnementale. Nous prévoyons que la solution retenue sera approuvée fin 2007. Nous procéderons alors à la conception, à l'ingénierie, à l'acquisition des terrains, à la construction, l'ouverture se faisant dans la première moitié de la prochaine décennie. Ce sont les horizons qui sont les nôtres actuellement.

La province sait également qu'elle doit prendre des mesures à court et à moyen terme pour remplir les engagements pris par les autorités fédérales et provinciales. Nous avons passé une entente avec la ville de Windsor sur un ensemble d'améliorations de la phase un annoncée cette année. On travaille actuellement à cinq ou six initiatives d'amélioration du réseau des transports dans la région de Windsor qui jetteront les bases de travaux ultérieurs.

Nous discutons aussi avec le Canada et Windsor concernant un éventuel accord pour la phase deux, encore une fois pour commencer à construire les fondations de l'avenir en travaillant avec tous les paliers de gouvernement pour dégager un ensemble d'initiatives qui nous permettront d'atteindre les objectifs et les principes exposés dans un protocole d'entente signé au début de l'année.

Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Banks : Merci d'être venus et merci pour vos exposés liminaires. J'aimerais tout d'abord m'adresser à M. Slater.

Monsieur Slater, nous nous sommes penchés sur plusieurs des questions que vous avez abordées, et vous êtes bien placé pour répondre à certaines d'entre elles puisque nous avons constaté dans toutes les villes du Canada que nous avons visitées qu'on a remédié à l'absence de liens entre les divers organismes de première intervention. La capacité d'interopérabilité, notamment en matière de communications, progresse. Les problèmes ne sont pas complètement éliminés, tout n'est pas encore réglé, mais on progresse.

Il va sans dire que dans les villes frontalières, et nous en avons quelques-unes dans ce pays, celle-ci étant la plus importante de toutes, les problèmes sont exacerbés du fait qu'il y a deux pays avec des paliers de gouvernement divers dans chacun d'eux. Comme l'a dit M. Steudle, on parle d'événement catastrophique pour une raison ou une autre; il faut qu'une communauté soit traitée comme une communauté.

Je voudrais vous demander de nous parler en quelques minutes de l'interopérabilité des deux côtés de la rivière en cas de catastrophe. Pouvons-nous vous aider? Pouvez-vous nous aider, et quels seraient les obstacles qui pourraient empêcher le

responders in any event zipping across the river by some means, if that is an appropriate word, to assist on the other side? Also, with respect to normal everyday stuff, are we getting to the cooperation that we need to have in communities like this?

Mr. Slater: As to the cooperation, short term, yes, we are getting a lot of cooperation. I mentioned the cross-border contingency committee that I formed. This committee is made up of individuals from both the Canadian side and the U.S. side. We are developing a cross-border contingency plan that looks at how we would coordinate our resources, exchange resources, move from one side of the border to the other if there were a significant incident, especially an incident that compromised either the bridge or the tunnel.

As you well know, there are a number of nurses who commute from Windsor to the Detroit side, to work at the Detroit Medical Center. The medical services would be severely impacted if we could not get those personnel across the border.

As far as communications currently, I talked about the link that is established with the current communication system. The current system in Detroit is inadequate. It is for that reason that we are going to the new 800-megahertz system. I bought two portable units, which will allow disparate radio systems to be connected and talk to each other. When I tested those units out, I asked members of the Windsor fire and police departments to bring their radios, to make sure those radios also work with this system, and as it turns out they do. Hence, in the planning we are now doing in respect of communications, training and coordination of resources, we are including our Canadian counterparts.

Senator Banks: That is very good and very hopeful.

My second question is along the same lines; it relates to turf wars. On our side of the border, we have seen some movement in respect of breaking down barriers to better cooperation and active cooperation, particularly with respect to exchange of information, not the ability to exchange information that you were just talking about, but the willingness to exchange information. Are you happy with the way that is going? Are you experiencing red-tape problems, particularly with respect to getting back and forth across the river, that are frustrating you?

Mr. Slater: In the last few years, I have seen a significant improvement in information sharing across the river. In the first cross-border contingency meeting, the Windsor Fire Department raised the concern of their haz-mat unit having some difficulty coming across through the inspection process, if they had to respond to an incident in another part of Canada. In many cases, it is easier to get from Windsor to other parts of Canada through the U.S. side than it is on the Canadian side, and there were some difficulties in getting the rigs, the personnel along with the supplies, through the inspection process. Mr. Kevin Weeks, the director of ICE on the Detroit side, was brought into the picture and worked out this issue. That problem does not exist any longer, at least to my knowledge. So that is an example of how we are working together to address some of those issues. As they are presented to us, we sit down with the appropriate people and try to work those issues out.

personnel de première intervention de filer de l'autre côté de la rivière, si je peux m'exprimer ainsi, pour apporter de l'aide? Et au niveau du quotidien, avons-nous la coopération nécessaire dans des collectivités comme celle-ci?

M. Slater : Pour ce qui est de la coopération, à court terme, oui, nous avons beaucoup de coopération. J'ai parlé du comité d'intervention d'urgence transfrontalière que j'ai formé. Il est composé de Canadiens et d'Américains. Nous élaborons un plan d'urgence transfrontalier pour coordonner nos ressources, les échanger, passer d'un côté à l'autre en cas d'événement grave, en particulier un incident qui menacerait le pont ou le tunnel.

Comme vous le savez, de nombreux infirmiers et infirmières font la navette entre Windsor et Detroit pour aller travailler au Detroit Medical Center. Ces services médicaux seraient durement pénalisés si le personnel ne pouvait pas franchir la frontière.

Pour ce qui est des communications actuellement, j'ai parlé du lien dans le cadre du système de communications actuel. Le système actuel à Detroit laisse à désirer. C'est pour cela que nous passons au nouveau système à 800 mégahertz. J'ai acheté deux unités portatives qui nous permettront de relier des systèmes de radio disparates pour qu'ils communiquent entre eux. Quand j'ai fait l'essai de ces unités, j'ai demandé aux représentants des services d'incendie et de police de Windsor de prendre leurs radios et de vérifier qu'elles fonctionnaient bien avec ce système, et c'est le cas. Par conséquent, dans notre planification des communications, de la formation et de la coordination des ressources, nous intégrons nos homologues canadiens.

Le sénateur Banks : C'est excellent et encourageant.

Ma deuxième question va dans le même sens; elle concerne les guerres de territoire. De notre côté de la frontière, nous avons fait des efforts pour faire tomber les obstacles et améliorer la coopération, notamment sur le plan de l'échange d'information, pas la capacité d'échanger les informations dont vous parliez il y a un instant, mais la volonté d'échanger des informations. Êtes-vous satisfait de la situation? Avez-vous des problèmes de bureaucratie, notamment pour passer d'un côté à l'autre de la rivière, qui vous agacent?

M. Slater : Ces dernières années, l'échange d'information d'une rive à l'autre s'est bien amélioré. Lors de la première réunion d'intervention d'urgence transfrontalière, le service d'incendie de Windsor a dit que son unité chargée des marchandises dangereuses avait de la difficulté avec la procédure d'inspection s'il devait répondre à un incident dans une autre région du Canada. Bien souvent, il est plus facile d'aller de Windsor à d'autres endroits au Canada, en passant par les États-Unis qu'en passant par le Canada, et ils ont eu des problèmes à faire passer leur matériel et leur personnel au poste d'inspection. M. Kevin Weeks, le directeur de l'ICE du côté de Detroit, a été chargé de régler le problème. À ma connaissance, ce problème a disparu. C'est un exemple de la collaboration que nous avons sur ces problèmes. Quand on nous en soumet un, nous en discutons avec les personnes compétentes pour essayer de le régler.

The Chairman: Could you advise us what ICE is, please, sir?

Mr. Slater: ICE is Immigrations and Customs Enforcement. That is a new name, since immigration went up out of the Department of Homeland Security. The name has changed about four or five times now.

The Chairman: I would ask the panel to not use acronyms or initials. Assume that we do not know what any of them mean. Please give us the full name, which will help the record a great deal.

Senator Cordy: Thank you for attending here this morning. You all spoke about the cooperation that is needed between Windsor and Detroit, and certainly cooperation between the two countries. Mr. Slater, you talked about co-dependency, and that is an excellent term, because we need one another.

Mr. Slater, you spoke about the radio system, and in answering Senator Banks' question you spoke about communication between people working on the bridge. When you were talking about a radio system, I assumed you meant a frequency for emergencies. Do you have both, or do you have a radio station for emergencies? Is that what you meant when you were speaking to us?

Mr. Slater: The current portable system that we have in place is for emergencies. However, the new 800-megahertz system that will be in place by March of next year is both for day-to-day traffic as well as emergencies, and I know that representatives from Canada have been attending the meetings of 800-megahertz committees to determine how to link the systems together.

Senator Cordy: So currently we cannot be linked, but that is something that you are working on?

Mr. Slater: Currently, we have the ability to communicate across the border using the portable system, but only in an emergency situation. There has been an exchange of radios between the Windsor and Detroit fire departments, but again that is for emergency situations. It is not used on a day-to-day basis for day-to-day operations.

Senator Cordy: You also spoke about bridge and tunnel exercises. Could you tell us exactly what those exercises are? Who is involved, and what exactly do you do?

Mr. Slater: Once a year, Detroit first responders, police, fire, EMS and others, schedules a date with Windsor first responders, same departments, and develop a scenario of an incident that could occur in the tunnel or on the bridge. It is always scheduled on Sunday morning, when there is less traffic. The tunnel or the bridge is shut down, and we conduct the exercise. It could be a chemical spill; it might be an explosion. It is whatever scenario the committee decides they want to test.

Fire departments and police departments respond as they would in such an incident. We make a determination of where our weaknesses are, and we try to resolve those weaknesses the next time around. Again, this is done on an annual basis. The last

Le président : Pourriez-vous dire ce que c'est que ce ICE, s'il vous plaît?

M. Slater : ICE, c'est l'abréviation pour Immigrations and Customs Enforcement. C'est un nouveau nom depuis que l'immigration relève du département de la Sécurité intérieure. Le nom a déjà changé quatre ou cinq fois.

Le président : Je prierais les témoins de ne pas utiliser d'acronymes ou d'initiales. Partez du principe que nous ne savons pas ce que cela signifie. Donnez-nous le nom complet, ce sera très utile pour le compte rendu.

Le sénateur Cordy : Merci d'être venus ce matin. Vous avez tous parlé de la nécessité d'une coopération entre Windsor et Detroit et entre les deux pays. Monsieur Slater, vous avez parlé de co-dépendance, et c'est un excellent terme car nous avons besoin l'un de l'autre.

Monsieur Slater, vous avez parlé du système radio et en réponse à une question du sénateur Banks, vous avez parlé de la communication entre les personnes qui travaillent sur le pont. Quand vous parliez de système radio, j'imagine que vous vouliez parler d'une fréquence d'urgence. Avez-vous les deux, ou avez-vous une station radio pour les urgences? C'est de cela que vous vouliez parler?

M. Slater : Le système portatif que nous avons est prévu pour les urgences. Toutefois, le nouveau système à 800 mégahertz qui sera opérationnel à partir de mars prochain fonctionnera aussi bien pour la circulation quotidienne que pour les urgences, et je sais que des représentants du Canada ont participé aux réunions des comités sur ce système à 800 mégahertz pour assurer la liaison entre les deux systèmes.

Le sénateur Cordy : Donc, pour l'instant, nous n'avons pas de liaison mais vous y travaillez?

M. Slater : Actuellement, nous pouvons communiquer d'un côté à l'autre de la frontière avec le système portatif, mais seulement en cas d'urgence. Il y a eu un échange de radios entre les services d'incendie de Windsor et de Detroit, mais là encore uniquement pour les cas d'urgence. Le système ne fonctionne pas pour les activités de routine quotidiennes.

Le sénateur Cordy : Vous avez aussi parlé d'exercices sur le pont et dans le tunnel. En quoi consistent-ils exactement? Qui y participe, et que faites-vous exactement?

M. Slater : Une fois par an, les premiers intervenants de Detroit, les services de police, d'incendie, les SMU et autres, choisissent une date avec les intervenants des mêmes services à Windsor et élaborent un scénario d'incident dans le tunnel ou sur le pont. C'est toujours organisé un dimanche matin quand il y a peu de circulation. On ferme le tunnel ou le pont et on fait l'exercice. Il peut s'agir d'un déversement de produits chimiques ou d'une explosion. C'est le comité qui choisit le scénario.

Les services d'incendie et de police réagissent comme ils le feraient dans ce genre de situation. Nous voyons où nous avons des faiblesses et nous essayons de les rectifier pour la fois suivante. Encore une fois, nous faisons cela une fois par an. Lors du dernier

Ambassador Bridge exercise involved the U.S. federal government, the U.S. Coast Guard and the Canadian federal government.

Senator Cordy: It involves first responders from both sides of the border.

Mr. Slater: Yes.

Senator Cordy: Mr. Steudle, you spoke about coordination efforts. In the event of an alert on your side, who contacts the border workers? Who is responsible? Is a mechanism in place so that both sides of the border are made aware of what is going on? Is there a system in place to ensure that both sides of the border are made aware of any alerts that may come up?

Mr. Steudle: I would like to follow up on your last question. When those exercises are taking place, they include as well the state government as well, the Michigan State Police are involved with that, and from a communication standpoint there is a high level of communication within the State of Michigan's agencies through the department of transportation's employees, through the Michigan State Police employees. Most of the communication goes between the workers at the bridge, from one plaza to the other plaza, with the border-processing managers that would be there, the infrastructure managers.

Keep in mind that the Ambassador Bridge is privately owned. As a result, there is no state or federal employee at the plaza, only a border-processing agent. So there has to be communication. In the case of this bridge, being privately owned, they had ability to talk from one side of the company to the other side and make that connection loop.

To point to a specific person who picks up the phone in the case of an event, I cannot; however, there is daily communication. There are informal networks vis-à-vis who is doing what on each side, including communicating backups, et cetera. So there is pretty constant communication.

If there is an alert regarding a certain type of vehicle that is coming, again I am speaking for the border protection agencies, to my knowledge that is communicated to both of them through those two organizations. I hope I answered that for you.

Senator Cordy: We heard yesterday from some workers that they are not always notified as often as they should be, and I just wondered if there was a mechanism in place to ensure that both sides were notified.

Mr. Steudle: To workers —

Senator Cordy: To border workers, that if there was an alert on the American side that the Canadians do not necessarily hear about it.

Mr. Steudle: I cannot address what the border-processing agency does internally with notifying, how far down within their organization. I would assume the customs agent is notified, but I cannot confirm in regard to the toll taker, say, because there are a variety of potential threats that come in. Each event has to be evaluated, as to whether it is a threat or not.

exercice sur le pont Ambassador, les participants incluait le gouvernement fédéral américain, la Garde côtière américaine et le gouvernement fédéral canadien.

Le sénateur Cordy : Il y a des premiers intervenants des deux côtés de la frontière.

Mr. Slater : Oui.

Le sénateur Cordy : Monsieur Steudle, vous avez parlé des efforts de coordination. En cas d'alerte de votre côté, qui contacte les travailleurs à la frontière? Qui est responsable? Y a-t-il un mécanisme pour prévenir les gens des deux côtés de la frontière de ce qui se passe? Y a-t-il un dispositif pour donner l'alerte des deux côtés?

Mr. Steudle : J'aimerais revenir sur votre dernière question. Lorsque nous avons ces exercices, il y a aussi la participation du gouvernement de l'État, de la police de l'État du Michigan, et du point de vue des communications il y a un degré important de communication avec les organismes de l'État du Michigan par le biais des employés du département des Transports et de la police de l'État du Michigan. La plupart des communications passent par les travailleurs du pont, d'une place à l'autre, par les gestionnaires de l'infrastructure qui sont sur place.

N'oubliez pas que le pont Ambassadeur est propriété privée. Par conséquent, il n'y a pas d'employé d'État ou fédéral dans cette zone, seulement un agent frontalier. Il faut donc qu'il y ait des communications. Dans le cas du pont, qui est propriété privée, les employés de la compagnie peuvent se parler d'un côté à l'autre et assurer cette liaison.

Je ne peux pas vous dire qui exactement décroche le téléphone en cas d'incident, mais je peux vous dire qu'il y a des communications quotidiennes. Il y a des réseaux officiels entre les personnes qui travaillent des deux côtés, et notamment des procédure de sauvegarde des communications, et cetera. Donc il y a régulièrement des communications.

S'il y a une alerte concernant un certain type de véhicule, et là encore je parle des organismes de protection de la frontière, je crois que ce sont ces deux organisations qui la transmettent. J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Cordy : Certains travailleurs nous ont dit hier qu'on ne les prévenait pas aussi souvent qu'il le faudrait, et je me demandais s'il y avait un dispositif pour prévenir les gens des deux côtés.

Mr. Steudle : Les travailleurs...

Le sénateur Cordy : S'il y a une alerte du côté américain, les travailleurs du côté canadien ne sont pas nécessairement informés.

Mr. Steudle : Je ne sais pas exactement ce que fait l'agence frontalière et je ne connais pas bien l'organisation à terme. J'imagine qu'on prévient l'agent des douanes, mais je ne peux pas vous affirmer qu'on le fait pour l'agent du péage, car il y a toutes sortes de menaces potentielles. Il faut évaluer chaque incident pour savoir s'il s'agit vraiment d'une menace ou non.

It would be unadvisable to turn each report into a Chicken Little event, each time somebody called to report an event when in fact it may not be happening. Hence, I cannot really address the internal communication process within the border processing agency, because I do not have any control over that.

Senator Cordy: I am interested in the FAST and NEXUS programs. Yesterday, we had the opportunity to speak to some truckers who were stopped — and no trucker likes to be stopped; however, it is the name of the game. We asked one of them whether he was involved in the FAST program. He responded, “What’s the use? It is not really going to make it any faster,” because of the lineup and whatever.

Was he, in fact, correct? I think, Mr. Steudle, you spoke about a need for public relations, to get more people involved in the program. However, if a trucker is making that comment in the hearing range of other truckers, then maybe a better job best be done either on the PR part of it or on the program itself. Is it working?

Mr. Steudle: I would offer that that gentleman may want to talk to somebody who has one of those, to actually find out what the impacts are. Clearly, there is an infrastructure tied to this as well. A certain amount of space is required for the dedicated area, for them to get out of the queue and get up to the FAST booths. Hence, if the backup is significant, they are still sitting in it; but as they get to processing, they move over, and they do clear faster. Is it ideal? No, but it certainly speeds it up.

If we move to the Sarnia-Port Huron crossing at the Blue Water Bridge where we have got additional capacity, where there is a dedicated lane for the FAST vehicles as they come on to the approach, they have got a dedicated lane all the way across, and that saves significant time. So, again, this really is an example of how border processing and infrastructure are really tied together.

The Chairman: Before I continue with the list, I would like to make a general observation. We are here because we do not think that 2013 is a reasonable time to solve this problem. It is important that we get the background. It is important that we understand how complicated the issue is, and you are the group of officials we thought could help us most with that. What is not coming across to the committee, frankly, is a sense of urgency.

We are not hearing that this is a problem that 2013 is too long for. We have concerns as a committee that neither country can afford to wait until 2013 to resolve this, and we would be very thankful for any information you can provide us that would demonstrate that we are going to see a solution here well before 2013.

In the view of this committee, 2013 is an unacceptable date. So we would like to hear what steps are being taken — and if you could incorporate them into your answers — to move this project forward? Is the leadership there? Is the direction there? If it is not, where should it be coming from? If you could reflect on that as we go forward with the questions from the committee, we would be most grateful.

Il ne faut pas dramatiser chaque incident, à chaque fois que quelqu’un signale quelque chose alors que c’est une fausse alerte. Je ne peux donc pas m’occuper des communications internes à l’organisme responsable du passage à la frontière, car je n’ai pas de contrôle là-dessus.

Le sénateur Cordy : Je m’intéresse aux programmes EXPRES et NEXUS. Hier, nous avons parlé avec des camionneurs qui ont été arrêtés — et les camionneurs n’aiment pas qu’on les bloque, mais c’est la règle du jeu. Nous avons demandé à l’un d’entre eux s’il participait au programme EXPRES. Il a répondu : « À quoi bon? Cela ne nous fait pas gagner de temps », à cause des queues et cetera.

Avait-il raison? Monsieur Steudle, je crois que vous avez dit qu’il fallait améliorer les relations publiques et avoir plus de personnes dans ce programme. Mais si un camionneur dit une chose pareille alors que d’autres camionneurs sont à côté et peuvent l’entendre, j’imagine qu’il vaudrait mieux améliorer le travail de relations publiques au sujet de ce programme. Est-ce qu’il fonctionne?

M. Steudle : Ce monsieur devrait peut-être en discuter avec ces gens-là pour savoir exactement ce qui se passe. Il est clair qu’il y a toute une infrastructure dans ce contexte. Il faut de la place pour permettre aux camions de sortir de la file et d’accéder aux cabines du programme EXPRES. S’il y a un embouteillage important, ils restent bloqués; mais quand ils approchent, ils peuvent déboîter et franchir la frontière plus rapidement. Est-ce que c’est idéal? Non, mais c’est quand même plus rapide.

Pour ce qui est du pont Blue Water au passage Sarnia-Port Huron, où nous avons une capacité supplémentaire avec une voie réservée pour les véhicules du programme EXPRES, on obtient un gain de temps considérable grâce à cette voie réservée. C’est un bon exemple encore une fois du lien entre le traitement à la frontière et l’infrastructure.

Le président : Avant de poursuivre la liste, j’aimerais faire une remarque d’ordre général. Nous sommes ici parce que nous estimons que 2013 ne constitue pas un délai raisonnable pour résoudre ce problème. Nous voulons avoir le tableau d’ensemble. Il est important que nous puissions comprendre la complexité du problème, et nous pensions que vous seriez les mieux placés pour nous y aider. Mais très franchement, nous n’avons pas l’impression que vous soyez très pressés de régler ce problème.

Personne ne nous dit que ce délai jusqu’à 2013 est trop long. Or, notre comité pense plutôt que nos deux pays ne peuvent pas se permettre d’attendre 2013 pour trouver une solution, et nous aimerions bien que vous nous proposiez quelque chose qui nous permettrait d’arriver à une solution bien avant cette échéance de 2013.

Pour notre comité, 2013, c’est un délai inacceptable. Nous voudrions donc savoir quelles mesures vous prenez pour accélérer les choses, vous pourriez nous le dire dans le cadre de vos réponses. Est-ce qu’il y a un leadership? Est-ce qu’il y a une volonté? Sinon, qui devrait s’en charger? Nous vous serions très reconnaissants si vous pouviez en dire quelques mots dans vos réponses au comité.

Senator Atkins: The chair almost took away my first question, but I refer to page 19 of your presentation, Mr. McCuaig. As I read it, what you are suggesting is that 2013 will mark the start of construction?

Mr. McCuaig: The program that we have under way right now would see construction completed by about that time frame.

Senator Atkins: Completed.

Mr. McCuaig: Yes. Now, of course, a lot of that depends upon decisions being taken throughout this process, what the preferred alternative is in the end, and how complex a construction undertaking it is, but that is what the program is targeting at this point.

Senator Atkins: What are the current bottlenecks in reaching that time frame? Is it the cross-government approvals, the environmental approvals? What is it that prevents this thing from moving forward faster, as our chair is indicating?

Mr. McCuaig: There are a couple of factors to look at. First, we are looking at putting a major piece of infrastructure into a complex urban environment. That, of course, entails a full review of all alternatives — determining what is the best solution and reducing or mitigating the impacts on those urban environments, on the environment in the region. Therefore, there is a significant amount of work to be done with the communities as we evaluate the kinds of alternatives that are contained on that map. That is a by-product of the legislative framework that all levels of government have put in place to look at these kinds of generational decisions.

The time frame that we are looking at here is similar to the time frames that would apply with other major pieces of infrastructure, whether it is a major transit corridor, a major new highway facility or other significant pieces of infrastructure. Yes, it is time-consuming, but we are living in an increasingly complex environment and as such have to respond to the issues that are raised in that process.

We have attempted from an administrative perspective to harmonize and integrate the three pieces of legislation as we go through this process so that, in the end, when we get an approval, it is a single approval from all jurisdictions. We are committed to finding additional administrative ways to streamline the process as we go forward, and I can honestly say that the partnership among the four governments spends a considerable amount of time trying to identify ways of going from step to step as efficiently as possible.

We agree that it takes a long time. I think that is also why the federal and provincial governments are working with the city to look at some short- and medium-term improvements that do not prejudice or prejudice the outcome but make investments in infrastructure that make sense for now and into the future — in other words, how can we take steps in the interim to help us move towards the long term?

Le sénateur Atkins : Le président m'a presque volé ma première question, mais je voudrais me reporter à la page 19 de votre exposé, monsieur McCuaig. Si je vous comprends bien, la construction va commencer en 2013?

M. McCuaig : Avec notre programme actuel, la construction serait terminée à peu près à cette date.

Le sénateur Atkins : Terminée.

M. McCuaig : Oui. Évidemment, tout cela dépend en grande partie des décisions qui vont être prises, des choix qui seront faits à la fin et de la complexité de la construction, mais c'est ce qui est prévu pour l'instant.

Le sénateur Atkins : Quels sont les obstacles qui font que cette date est si éloignée? Est-ce que ce sont les approbations intergouvernementales, les autorisations environnementales? Qu'est-ce qui vous empêche d'aller plus vite, comme le disait le président?

M. McCuaig : Il faut voir plusieurs choses. Premièrement, il s'agit de mettre en place un élément d'infrastructure considérable dans un contexte urbain complexe. Il faut donc examiner à fond toutes les possibilités pour déterminer la meilleure solution et atténuer le plus possible les retombées sur ces milieux urbains ou sur l'environnement de la région. Il y a donc beaucoup de travail à faire avec les collectivités pour évaluer les diverses options sur la carte. C'est le résultat de tout le cadre législatif que tous les paliers de gouvernement ont mis en place pour encadrer toutes ces décisions.

Le calendrier que nous envisageons est analogue à celui que nous aurions pour d'autres grands projets d'infrastructure, qu'il s'agisse d'un grand couloir de circulation, d'une nouvelle grande route ou d'un autre grand chantier. Effectivement, cela prend du temps, mais nous vivons dans un contexte de plus en plus complexe et nous devons prendre en compte toutes ces exigences.

D'un point de vue administratif, nous nous sommes efforcés d'harmoniser et d'intégrer les trois lois dans ce processus de telle manière que, au bout du compte, lorsque nous obtenons une approbation, c'est une seule approbation pour toutes les compétences. Nous sommes décidés à trouver de nouvelles solutions administratives pour faciliter le processus, et je peux honnêtement vous dire que le partenariat entre les quatre administrations consacre beaucoup de temps à trouver des moyens de passer d'une étape à l'autre avec le plus d'efficacité possible.

Nous sommes d'accord pour dire que cela prend du temps. C'est aussi la raison pour laquelle les gouvernements fédéral et provincial collaborent, avec la ville pour apporter des améliorations à court et à moyen terme qui ne compromettront pas le résultat final mais nous permettront d'investir judicieusement dans les infrastructures aujourd'hui et demain — autrement dit, quelles mesures pouvons-nous prendre aujourd'hui pour nous rapprocher de notre but à long terme?

Senator Atkins: Do you anticipate financing being a problem in any project that is decided on?

Mr. McCuaig: I think the decision of how you actually deliver the project is a decision governments will have to make when we have an outcome. Whether it will be delivered in a traditional public-sector model, or involve different kinds of innovative financing pieces, I do not know; I cannot speak for any of the governments. However, everyone is committed to moving ahead as quickly as possible. I cannot imagine a scenario where funding or financing the project would become a constraint to delivering the project. This is a significant investment for our national, provincial, state, regional economies, and it must be done.

The Chairman: Given the costs per day we have been hearing about, and we have heard it from the panel already today, the costs per hour of bottlenecks on the bridges or on the tunnel, the scenario if one or the other was not functioning, you could make mistakes two or three times over in your choices and it would still be cheaper to have the wrong choice two or three times. The citizens of Michigan and Ontario or the United States and Canada would still be better off if you made those mistakes.

We recognize that there are laws and constraints you have to conform to. Having said that, however, our impression is that by the time we get to the right decision on this both sides are going to be immensely poorer. Does anyone have a comment to that?

Mr. McCuaig: I assume you are referring to how long it takes to get to the end, and what are the implications in the short term.

Let me turn your attention to slide 9. You will see there that we have tried to identify when we anticipate hitting capacity in different pieces of infrastructure. So, for example, you will see that some of the border processes and the plazas are constrained in the near term, and that is why, for example, Michigan is proceeding with the Ambassador Bridge and the gateway project, I would hazard, on the American side of the border. There are constraints in the plaza on the American side at Port Huron-Sarnia, and there is work under way in that area.

So I would not look at just the new crossing itself as an issue that needs to be addressed, albeit it is a significant one. Rather, there are a variety of things that need to be done in this interim period. More specifically, there are border process and plaza improvements that we can do in the shorter term and medium term to help bridge us, if I could use that word, to the time at which new capacity comes on stream in terms of a new border crossing.

Technically, the throughput capacity of the Ambassador Bridge does not reach capacity according to the work that has been done to date for 10 years to 15 years. That is not to say that we have an optimal situation. I do not think anyone would suggest that we have an optimal situation, but the physically capacity is there, if we can move the traffic through the plazas and through the roads for the next 10 years physically on that bridge.

Le sénateur Atkins : Aurez-vous du mal à financer le projet qui sera arrêté?

M. McCuaig : Lorsque nous aurons cerné le résultat recherché, il appartiendra aux gouvernements de décider de la manière dont le projet sera mis en œuvre. Que le projet soit mis en œuvre dans un modèle traditionnel du secteur public, ou qu'il fasse intervenir divers mécanismes de financement novateurs, je l'ignore; je ne peux pas parler au nom de ces gouvernements. Cependant, tout le monde veut avancer le plus rapidement possible. Je ne peux pas imaginer de scénario où le financement du projet en handicaperait la mise en œuvre. Il s'agit d'un investissement important pour les économies des deux pays, de la province, de l'État et de la région, et il faut agir.

Le président : Étant donné les coûts quotidiens dont on a parlé aujourd'hui, et les témoins nous en ont déjà parlé aujourd'hui, le coût horaire des embouteillages sur les ponts ou dans le tunnel, si l'un ou l'autre scénario ne fonctionne pas, vous pourriez vous tromper deux ou trois fois dans vos choix et il continuerait de vous en coûter moins cher de faire le mauvais choix deux ou trois fois. Les citoyens du Michigan et de l'Ontario ou des États-Unis et du Canada se porteraient mieux si vous faisiez ces erreurs.

Nous reconnaissons qu'il y a des lois et des limites auxquelles il faut se conformer. Cela étant dit, cependant, nous avons l'impression que d'ici à ce qu'on prenne la bonne décision, les deux parties seront considérablement appauvries. Quelqu'un veut-il répondre à cela?

M. McCuaig : J'imagine que vous faites allusion au temps qu'il faut pour se rendre jusqu'au bout, et aux conséquences de cet état de choses à long terme.

Permettez-moi d'attirer votre attention sur la diapositive 9. Vous allez voir que nous avons essayé de déterminer le moment où nous atteindrons la capacité maximale dans divers éléments d'infrastructure. Ainsi, par exemple, vous allez voir que certains équipements frontaliers et les esplanades seront engorgés à court terme, et c'est la raison pour laquelle, par exemple, le Michigan est allé de l'avant avec le pont Ambassador et le projet du point d'accès, j'imagine, du côté américain de la frontière. Il y a des contraintes sur l'esplanade du côté américain à Port Huron-Sarnia, et l'on y travaille.

Donc, à mon avis, la question du nouveau passage frontalier n'est pas la seule qui doit nous préoccuper, même si elle demeure importante. En fait, il y a diverses choses qui doivent être faites entre-temps. Plus particulièrement, il y a les améliorations aux équipements frontaliers et à l'esplanade que nous pouvons apporter à court et à moyen terme dans l'attente du jour, si je puis dire, où nous aurons un nouveau passage frontalier.

Techniquement, la capacité du pont Ambassador n'atteint pas son maximum selon les travaux qui ont été faits au cours des 10 ou 15 prochaines années. Ce qui ne veut pas dire que la situation soit optimale. Personne ne vous dira que la situation est optimale, mais la capacité physique y est, si nous arrivons au cours des 10 prochaines années à faciliter le trafic aux esplanades et sur les routes qui mènent à ce pont.

Senator Atkins: Mr. Slater, could you take us through what, in fact, would happen if Governor Ridge were to declare an orange alert today?

Mr. Slater: Absolutely. As I said before, each one of our departments has developed a core policy for how it would respond to an elevation in the threat level. We asked them to do that so that their employees would have less anxiety of not knowing what that department is going to do.

First of all, the Detroit Police Department has a unit at two different precincts that would supply additional personnel to both the bridge and the tunnel. The Detroit Fire Department would augment those fire houses that are closest to those infrastructures. There would be increased patrols, deployment of patrols from the police department around critical infrastructures, all of those, the bridge, the tunnel as well as other critical infrastructures within the city.

The emergency operations centre normally is partially activated. That is where I operate out of when there is a critical situation, partially activated by my staff. That partial activation would mean that we would capture any information that came in that was significant and get that disseminated out to the mayor's office and other critical dissemination points.

Senator Atkins: How does it relate to the Windsor side?

Mr. Slater: To the Windsor side, the information would go to the police department and to the fire department. The Detroit side has direct links with their counterparts on the Windsor side. I also have a direct link to a gentleman named Guy Dorion, who I contact on a weekly basis. If there was significant information that had to go out, I would directly contact him by phone.

Senator Atkins: Are you in charge?

Mr. Slater: I am in charge.

Senator Atkins: In one of your presentations, you said that since 9/11 the traffic flow on the bridge and tunnel has been reduced and has not come back to the original traffic volume. How do you account for that? What do you think the reasons are?

Mr. Iatonna: In my presentation, I suggested two potential reasons. One, there is still a concern over 9/11 with travelling, it appears, certainly travelling across the border. We see it in some of our operations and some of our businesses. Casino Windsor for one is a major tourist draw, and that has clearly been affected. We are working with the owners and operators of the casino to improve the flow of traffic to and from the border.

The second issue is perception, at least the perception if not the reality, that there are significant delays at the border. Most times of the day there are not, but the long lines of trucks and cars stay with people when they see them on the news or hear about them. We hear anecdotally from people on both sides of

Le sénateur Atkins : Monsieur Slater, pourriez-vous nous expliquer ce qui se passerait si le gouverneur Ridge déclençait aujourd'hui l'alerte orange?

M. Slater : Absolument. Comme je l'ai dit plus tôt, chacun de nos départements s'est doté d'une politique de base sur la manière dont il faut réagir à l'élévation du niveau de la menace. Nous leur avons demandé de faire cela pour que leurs employés soient moins anxieux s'ils ne savent pas ce que le département va faire.

Tout d'abord, le service de police de Detroit a une unité dans deux secteurs différents qui fournirait le personnel supplémentaire pour le pont et le tunnel. Le service des incendies de Detroit augmenterait les effectifs des casernes qui sont situées le plus près de ces infrastructures. Il y aurait des patrouilles accrues, des patrouilles policières autour des infrastructures névralgiques, soit le pont, le tunnel et les autres infrastructures essentielles de la ville.

Le centre des opérations d'urgence est partiellement activé en temps normal. C'est là où je me trouve lorsqu'il y a une situation critique, et le centre est partiellement activé par mon personnel. Cette activation partielle nous permet de capter toute information importante que nous recevons et de la transmettre au cabinet du maire et aux autres points de diffusion essentiels.

Le sénateur Atkins : Que fait-on du côté de Windsor?

M. Slater : Du côté de Windsor, l'information irait au service de police et au service des incendies. Du côté de Detroit, ces services ont des liens directs avec leurs homologues de Windsor. J'ai aussi un lien direct avec un monsieur du nom de Guy Dorion, que je contacte toutes les semaines. S'il fallait diffuser des informations importantes, je le contacterais directement par téléphone.

Le sénateur Atkins : C'est vous le patron?

M. Slater : C'est moi le patron.

Le sénateur Atkins : Dans l'un de vos exposés, vous avez dit que depuis le 11 septembre, la circulation sur le pont et dans le tunnel a été réduite et n'est pas revenue au volume de trafic initial. Comment expliquez-vous cela? Quelles en sont les raisons à votre avis?

M. Iatonna : Dans mon exposé, j'ai mentionné deux motifs possibles. Premièrement, on craint toujours de voyager depuis le 11 septembre, semble-t-il, et chose certaine, on craint de traverser la frontière. Nous le voyons dans certaines de nos opérations et dans certaines de nos entreprises. Par exemple, le casino de Windsor est une grande attraction touristique, et son chiffre d'affaires en a clairement pâti. Nous collaborons avec les propriétaires et les exploitants du casino pour faciliter le passage de la frontière.

L'autre problème, c'est la perception, du moins la perception sinon la réalité, qu'il y a des retards importants à la frontière. Ce n'est pas le cas presque toute la journée, mais les longues files de camions et d'automobiles impressionnent les gens lorsqu'ils voient ça aux nouvelles ou lorsqu'ils en entendent parler. Des deux côtés

the border that they will not travel because of those delays, that they will make other choices, whether it is for business or entertainment.

Senator Atkins: Is tourism down?

Mr. Iatonna: Tourism is down. I do not have specific numbers, but it is down. It more or less mirrors the decline at the border crossings.

Senator Meighen: Of course, one way to deal with or to accommodate the long time frame is to have fewer people crossing, but that is not the objective of any of us, clearly. I think Mr. Iatonna has hit the nail on the head — there is a perception. Is anybody doing anything to counteract that perception?

We were told yesterday that the average delay is 10 minutes on weekdays and 20 minutes on holidays and weekends. That would come as a great surprise, as you have suggested, to most people. Who is telling the public about this?

Mr. Iatonna: I can tell you what we are doing locally. As owner of the tunnel, we have a marketing plan and we are actively advertising, particularly in the Detroit area, that the tunnel is accessible and that you can get through fairly quickly. We are attempting to give them the facts. We are using all types of media — television, radio and newspaper — to get that message out. We also use press releases to advise the public.

For quite a period of time after 9/11, we had an Internet site that informed people of specific delays at the border and other crossings. So we have attempted locally to do what we can, but it is a broader issue.

Mr. McCuaig: In addition to some of the local activities, we also attempt to communicate border delays or wait times across the province, and we do that through websites, working with stakeholders like the trucking association. We are also trying to work with our federal partners to support and promote NEXUS and FAST, so that our frequent travellers, commercial and otherwise, can take best advantage of those dedicated lanes.

With respect to the Queenston-Lewiston Bridge, the Blue Water Bridge and the Peace Bridge, efforts are under way to look at how we can add some dedicated capacity. It is a little bit more challenging in the Windsor environment with the Ambassador Bridge, given some of the limitations with the existing approach road, but conversations are occurring with local agencies on that point as well.

The main effort of the province has been to demonstrate action by making investments in improvements in the short term and medium term. Hence, you will see investments respecting the road-rail grade separation on Walker Road, to improve local accessibility from some of the auto plants. Investments are being made in intelligent transportation systems, in pedestrian grade

de la frontière, des gens nous disent qu'ils ne veulent pas voyager à cause de ces retards, qu'ils vont faire d'autres choix, qu'il s'agisse de leurs affaires ou de leur plaisir.

Le sénateur Atkins : Le tourisme est-il en baisse?

M. Iatonna : Le tourisme est en baisse. Je n'ai pas de chiffres précis, mais la baisse est évidente. Cela reflète plus ou moins le déclin du trafic aux passages frontaliers.

Le sénateur Meighen : Bien sûr, l'une des façons de raccourcir l'attente à la frontière c'est d'avoir moins de gens qui y passent, mais il est évident que ce n'est pas un objectif pour aucun d'entre nous. Je pense que M. Iatonna a bien défini la chose : Il y a une perception. Y a-t-il quelqu'un qui fait quelque chose pour contrer cette perception?

On nous a dit hier que le temps d'attente moyen est de 10 minutes la semaine et de 20 minutes les jours fériés et la fin de semaine. Comme vous l'avez dit, cela surprendrait beaucoup la plupart des gens. Est-ce qu'on dit ces choses au public?

M. Iatonna : Je peux vous dire ce que nous faisons à l'échelle locale. Comme nous sommes copropriétaires du tunnel, nous avons un plan de marketing et nous faisons activement de la publicité, particulièrement dans la région de Detroit, et nous faisons savoir que le tunnel est accessible et que vous pouvez le franchir assez rapidement. Nous essayons de faire connaître la réalité. Nous utilisons tous les types de médias — télévision, radio et journaux — pour répandre ce message. Nous avons également recouru à des communiqués de presse pour informer le public.

Pendant une longue période, après l'attentat du 11 septembre, nous avons eu un site Internet qui donnait de l'information sur les retards à la frontière et à d'autres points de passage. Nous avons fait de notre mieux à l'échelle locale, mais la question est plus vaste.

M. McCuaig : Outre les mesures locales, nous essayons aussi de faire connaître les retards ou les périodes d'attente à la frontière partout dans la province à l'aide de sites Web et en collaboration avec des intéressés, comme l'association du camionnage. Nous essayons aussi de travailler avec nos partenaires fédéraux pour appuyer et promouvoir NEXUS et EXPRES, pour que les frontaliers, entreprises ou particuliers, tirent le plus profit de ces voies réservées.

En ce qui concerne le pont Queenston-Lewiston, le Blue Water et le pont Peace, nous essayons de voir comment augmenter la capacité. C'est un peu plus difficile qu'à Windsor avec le pont Ambassador, étant donné les limites imposées par la voie d'approche, mais il y a actuellement des discussions sur ce point avec les organismes locaux.

La province a montré qu'elle agit en investissant dans des améliorations à court et à moyen terme. Vous verrez donc des investissements dans l'élimination des passages à niveau sur Walker Road pour améliorer l'accès local à partir de certaines des usines de fabrication automobile. On investit dans les systèmes intelligents de transport, l'élimination des passages piétonniers le

separations along Huron Church Road. We know that these are not the ultimate solution, but they are ways we can demonstrate progress as we move towards a more substantial solution.

Senator Meighen: You will forgive me if I jump around from subject to subject. There is not much left at this point in time in terms of good questions. The tunnel, of course, is owned by Detroit and Windsor. The bridge is owned by a private concern. Without in any way suggesting or imputing anything, I am sure that they are totally cooperative, what are the challenges posed by a privately owned crossing as opposed to a publicly owned crossing, if any?

Mr. Iatonna: I could take a stab at that. I will give you the scenario that currently exists at the tunnel. The tunnel is operated by a private company on behalf of both Windsor and Detroit. Windsor takes a greater interest in the day-to-day operations of the tunnel. It views the tunnel as a public utility, an important transportation link, and makes decisions with respect to the tunnel, decisions, for example, on how to set tolls on the basis of it being a public utility. The private operator on the other side views it strictly as a business, to make a profit for the company. Hence, in those two cases, the decisions on either side may vary, given the philosophy that is employed.

I cannot speak directly to the bridge, but I would assume a similar philosophy is in place there, that it is first and foremost a business and, second, as Windsor views the crossings, a public utility.

Senator Meighen: Yes, but as a traveller, it makes no difference to me, except what comes out of my pocket, I suppose, in terms of toll. I do not even know whether it is more expensive to go over the bridge or through the tunnel, but in terms of the speed with which I get across the river does the different ownership structure have any impact in the view of any one of you?

Mr. Iatonna: Again, I would suggest that on the two issues you have mentioned, toll and speed, our experience has been that the level of toll really does not affect the decision of which border crossing to use or whether to use the border or not. It is the speed or perception of how fast one can get across the border, as well as convenience of location. For example, with respect to access to our casino, many Americans will come over via the bridge and return to the U.S. via the tunnel. Hence, speed is the first priority, and I think it is a goal of operators, private or public, to make sure that traffic moves quickly.

Senator Meighen: What I hear you saying is that the structure really does not make a heck of a lot of difference in terms of dealing with the problems we have been discussing this morning.

Mr. Iatonna: Correct.

Senator Meighen: We were talking about FAST and NEXUS. It has been suggested to me that perhaps there is some considerable abuse of one or both. Is there any monitoring taking place to check that, or has the time frame still been too short to get a handle as to whether those two systems are being abused in a significant way or not?

long de Huron Church Road. Nous savons que ce n'est pas la panacée mais ce sont des progrès sur la voie d'une solution plus complète.

Le sénateur Meighen : Pardonnez-moi si je fais du coq-à-l'âne. À ce stade-ci, il ne reste plus beaucoup de bonnes questions. Le tunnel, évidemment, appartient à Detroit et à Windsor. Le pont appartient à des intérêts privés. Je ne sous-entends rien du tout — je suis sûr que ces intérêts collaborent entièrement — mais quelles difficultés pose le fait que le passage appartient à des intérêts privés plutôt qu'à l'État?

M. Iatonna : Je peux essayer de vous répondre. Je vais vous dire quelle est la situation actuellement au tunnel. Il est exploité par une entreprise privée pour le compte de Windsor et de Detroit. Windsor s'intéresse de plus près à l'activité quotidienne du tunnel. Pour elle, c'est un ouvrage public, un lien de transport majeur et elle prend des décisions sur les péages, par exemple, en le considérant comme un service public. L'exploitant privé, en revanche, n'y voit qu'une entreprise commerciale à but lucratif. D'un côté comme de l'autre, les décisions pourront varier selon la philosophie qui les guide.

Je ne peux pas parler directement du pont mais j'imagine que l'attitude est la même : dans un cas, il s'agit d'abord d'une entreprise commerciale; dans l'autre, à Windsor, d'une entreprise de service public.

Le sénateur Meighen : Oui, mais comme voyageur, ça n'y change rien, sauf pour ce que je dois acquitter en péage. Je ne sais même pas si ça coûte plus cher de passer par le pont que par le tunnel mais pour ce qui est de la rapidité, le type de propriété joue-t-il selon vous?

M. Iatonna : Pour les deux facteurs que vous avez mentionnés, le péage et la rapidité, nous savons d'expérience que le montant du péage n'influe pas sur la décision du passage à emprunter ou de traverser la frontière ou non. C'est la rapidité et la perception qu'on en a et la commodité du lieu qui comptent. Pour aller à notre casino, par exemple, beaucoup d'Américains viendront par le pont et rentreront par le tunnel. La rapidité est donc la considération première et je crois que l'objectif des exploitants, qu'ils soient privés ou publics, est de s'assurer que la circulation se fasse rapidement.

Le sénateur Meighen : Ce que vous me dites, c'est que la structure n'a pas vraiment grand-chose à voir avec la façon de combattre les problèmes dont on discute ce matin.

M. Iatonna : C'est juste.

Le sénateur Meighen : Nous parlions d'EXPRES et de NEXUS. Quelqu'un m'a dit qu'il y a peut-être beaucoup d'abus d'un programme ou des deux. Y a-t-il des contrôles pour le vérifier ou sont-ils de création trop récente pour que l'on sache s'il y a ou non des abus importants?

Mr. Steudle: Senator, I have not heard of significant abuse of either of those programs, but I will certainly check into that. Our information is such that they have both been very effective. I have not heard of any abuse. We will certainly follow up with that.

The Chairman: Could you advise the committee of that, sir? Would it be possible for you to write the committee on that?

Mr. Steudle: Sure, certainly.

Senator Meighen: I am not suggesting there has been. Someone told me that they felt there was considerable abuse; that it was a licence to smuggle, if you will, because nobody was going to check.

Mr. Steudle: Was it speculation? Did the individual clarify the story; did he or she actually know that that was happening?

Senator Meighen: It was anecdotal. There were no facts or figures, but in the opinion of the individual that is going on.

Mr. Steudle: Those passes are issued after pretty extensive security checks.

Senator Meighen: Yes, I appreciate that.

Mr. Steudle: I would say that that perception could be there, yes, and that probability could exist. The only way to ensure that that would never happen would be to have neither program.

Senator Meighen: I agree.

Mr. Steudle: So I think it is a risk. I will follow up with that.

Senator Meighen: Are spot checks carried out of NEXUS and FAST holders?

Mr. Steudle: That I do not know. I will check.

Senator Meighen: Nobody knows? Do any of you have an opinion as to whether increased personnel, customs and immigration people at either side, would make a significant difference in terms of getting people across more quickly, people and goods? Is that a problem? Do we need more people?

Mr. Slater: On the U.S. side, additional staff has been added to the customs force. I do not think the number of people affects the inspection process. The inspectors have procedures to follow, to determine whether something is out of the ordinary. Obviously, with more personnel there are shorter shifts and increased shifts. Instead of two 12-hour shifts or two 10-hour shifts, they can work eight-hour shifts, and that is easier, but the process of inspection I think is what impacts the speed.

Senator Meighen: Do any of the Canadian panellists have an opinion?

Mr. Iatonna: I would like to speak to that. There has been significant improvement on the bridge with the addition of the four inspection lanes on the American side. Mr. Slater is quite correct. There are a sufficient number of booths and personnel. However, if the level of inspection increases — and one of the

M. Steudle : Sénateur, je n'ai pas entendu parler d'abus majeur de l'un ou l'autre programme, mais je vais vérifier. D'après nos renseignements, ils sont tous les deux très efficaces. Je n'ai pas entendu parler d'abus. Nous allons nous renseigner.

Le président : Pourriez-vous en informer le comité, monsieur? Pourriez-vous envoyer une lettre au comité sur le sujet?

M. Steudle : Certainement.

Le sénateur Meighen : Je ne dis pas qu'il y en a eu. Quelqu'un m'a dit qu'à son avis il y en avait beaucoup, que c'était permis de faire de la contrebande en quelque sorte parce que personne ne vérifie.

M. Steudle : C'était une conjecture de sa part? La personne a-t-elle donné des précisions? Savait-elle effectivement que cela se faisait?

Le sénateur Meighen : C'est ce qui se dit. Il n'y avait ni cas, ni chiffres précis, mais à son avis cela se faisait.

M. Steudle : Ces laissez-passer sont délivrés après des contrôles de sécurité assez approfondis.

Le sénateur Meighen : Oui, je le sais.

M. Steudle : Je dirais qu'on pourrait croire effectivement que cela peut exister. La seule façon de s'assurer que ça ne se produit pas serait de n'avoir ni l'un ni l'autre programme.

Le sénateur Meighen : Je suis du même avis.

M. Steudle : Je pense donc que le risque existe. Je vais me renseigner.

Le sénateur Meighen : Fait-on un contrôle aléatoire des détenteurs de laissez-passer NEXUS et EXPRES?

M. Steudle : Ça, je ne le sais pas. Je vais vérifier.

Le sénateur Meighen : Personne ne le sait? L'un d'entre vous pense-t-il qu'une augmentation de l'effectif des douanes et de l'immigration d'un côté ou de l'autre accélérerait le passage des voyageurs et des marchandises? Est-ce un problème? Nous faut-il plus de gens?

M. Slater : Du côté américain, les douanes ont obtenu du personnel supplémentaire. Je ne pense pas que le nombre d'employés influe sur le travail d'inspection. Les inspecteurs ont des marches à suivre pour voir si quelque chose sort de l'ordinaire. Il est évident que, lorsqu'il y a plus de personnel, les quarts sont plus courts et plus nombreux. Au lieu de deux quarts de 12 heures ou deux de 10 heures, les employés peuvent faire des quarts de 8 heures, ce qui est plus facile pour eux, mais c'est le travail d'inspection qui influe sur la rapidité.

Le sénateur Meighen : Les témoins canadiens ont-ils un avis?

M. Iatonna : J'aimerais dire quelque chose. Les choses se sont beaucoup améliorées sur le pont après l'ajout de quatre voies d'inspection du côté américain. M. Slater a tout à fait raison. Il y a suffisamment de guérites et de personnel. Par contre, si le degré de l'inspection augmente — et l'un des problèmes, c'est qu'il peut

problems is that the level of inspection can increase on a moment's notice. As a result, we cannot manage the traffic through the tunnel, and that becomes a problem. In the tunnel plaza on both sides of the —

Senator Meighen: Excuse me, just so I understand. You say it increases in a moment's notice. Is that if Mr. Slater gets word that the level of alert has been raised?

Mr. Iatonna: We are advised that it has been raised. We do not get forewarning necessarily of an alert being imposed.

Senator Meighen: Let me follow this along a bit. What is the time lapse before somebody on this side finds out that the level has gone up? Obviously, if the alert has gone up, it would be in everybody's interest if we got more people to process the travellers.

Mr. Slater: Let me give you two scenarios. Roughly 14 months ago, I would find out from CNN — that is a true statement. I would then start making calls on my phone. I now get somewhat of a pre-emptory call from the Department of Homeland Security, letting us know that this is about to happen, and we make the dissemination calls.

Senator Meighen: Does that include Canada?

Mr. Slater: That includes directors of departments who are to call Canada, police and fire.

Senator Meighen: Are you satisfied that they do that within a short period of time?

Mr. Slater: In all honesty, I do not check up on them. I just assume that their processes allow them to make those calls as we require them to do. I have not received any feedback from my Canadian partner saying that they have not gotten timely calls. It may have happened, but I have not gotten any feedback.

Mr. Iatonna: I can give you feedback. We do get very timely calls. Our tunnel operator knows immediately when the inspection level goes up, and notifies us. There are two levels of notification. There is an email tree, and for higher levels of alert there is a phone tree. So the notification works. The issue is that the decision is made and implemented immediately, and we are notified at that instant.

Senator Meighen: So you try to get more people presumably, but it is after the fact.

Mr. Iatonna: Correct.

The Chairman: It seems, if I may on this, Senator Meighen, there is a surge-capacity problem with the customs. If I understand your testimony correctly, there is a surge-capacity problem with the customs. You are hearing about it immediately, you understand there is a problem, but you cannot get enough people in the booths fast enough to stop the backups from happening.

Mr. Iatonna: We are not the ones controlling the customs borders, but yes.

augmenter à tout moment. Le résultat, c'est que nous ne pouvons pas venir à bout de la circulation qui passe par le tunnel et cela devient un problème. Si les abords du tunnel de chaque côté de...

Le sénateur Meighen : Excusez-moi, que je comprenne bien. Vous dites que ça peut augmenter à tout moment. S'agit-il des cas où M. Slater se faire dire que le niveau d'alerte a été relevé?

M. Iatonna : Nous sommes informés qu'il a été relevé. On ne nous prévient pas forcément à l'avance d'une alerte.

Le sénateur Meighen : J'aimerais approfondir cela un peu plus. Combien de temps faut-il avant que quelqu'un ici sache que le niveau d'alerte a été relevé? S'il l'a été, il est de l'intérêt de tout le monde d'affecter plus de personnel à la vérification des voyageurs.

M. Slater : Je vais vous présenter deux scénarios. Il y a environ 14 mois, je l'apprenais par CNN, et c'est la vérité. À partir de là, j'ai commencé à téléphoner moi-même. Maintenant, je reçois un appel anticipé du département de la Sécurité intérieure qui me prévient, et nous diffusons l'information.

Le sénateur Meighen : Y compris au Canada?

M. Slater : Y compris au directeur des services qui doivent contacter les Canadiens, les services de police et d'incendie.

Le sénateur Meighen : Et vous êtes certain qu'ils le font rapidement?

M. Slater : Bien franchement, je ne contrôle pas ce qu'ils font. Je présume simplement qu'ils transmettent ces appels comme nous le leur demandons. Je n'ai pas entendu mon homologue canadien se plaindre d'un retard dans ces appels. C'est peut-être arrivé, mais je n'en ai pas entendu parler.

M. Iatonna : Je peux vous en parler. Nous sommes prévenus à temps. L'administrateur du tunnel sait immédiatement quand le niveau d'inspection est relevé, et il nous en informe. Il y a deux niveaux de notification. Il y a une notification par courriel, et pour les niveaux d'alerte plus élevés, il y a la communication téléphonique. Donc, le système fonctionne bien. Dès que la décision est prise et qu'on passe à l'action, nous sommes immédiatement informés.

Le sénateur Meighen : Donc, vous essayez de contacter plus de personnes, j'imagine, mais après coup.

M. Iatonna : C'est exact.

Le président : Si vous me le permettez, sénateur Meighen, j'ai l'impression qu'il y a un problème de personnel d'appoint aux douanes. Si je vous comprends bien, il y a un problème d'effectifs d'appoint en cas d'urgence aux douanes. Vous en entendez parler immédiatement, vous savez qu'il y a un problème mais vous ne pouvez pas faire venir des agents assez rapidement pour empêcher les embouteillages.

M. Iatonna : Ce n'est pas nous qui contrôlons le passage à la douane, mais oui.

The Chairman: No, I understand that. However, you know there is a problem, you communicate it to the appropriate customs officials, and then it is their responsibility to scramble around and find X-number of people to do the inspections, and they do not have the surge capacity to produce a dozen new inspectors or 30 new inspectors on an hour's notice. Is that what you are telling the committee?

Mr. Iatonna: That is a fair statement.

The Chairman: Is that the only problem, or is that just a component of the problem?

Mr. McCuaig: Well, there is no question that as the security level increases the throughput capacity through that plaza is going to decrease if the level of personnel has not changed, and with the way they are staffed, on a moment's notice, I do not think there is a significant increase in the number of staffing. That may happen as shifts change, but, yes, in that moment in time there is reduced throughput. As the level of inspection goes up, throughput goes down through any one inspector.

That being said, with the opening of the four booths and some of the additional personnel that have been provided, the more recent experience has been much more positive than what we were experiencing in the Windsor area even a year, year and a half ago. Perhaps my colleague from Windsor can comment on that, but our impression is that the length of the queues and how often they occur has changed over the last little while. That is largely a function of better plaza orientation, more personnel, and some process changes.

Senator Meighen: Has anybody given any consideration, and if so where we are at in the discussions, to stationing, as we do in airports, U.S. customs and immigration personnel on Canadian soil, and vice versa?

Mr. Slater: There has been quite a bit of discussion about reverse inspections. Each time that I have had an opportunity to talk to Secretary Ridge, I have asked the question about reverse inspections, because there is a major concern about the ability of someone to enter into that infrastructure, whether it be the bridge or the tunnel, and do something bad, if you will, before they are ever inspected. Each time, the Secretary has indicated to me that we are still working on it, that there are issues of sovereignty and other political issues. I do not know what the status of it is. It is still a high priority in the homeland security community in Michigan.

Senator Meighen: That is too bad. We have worked it out for airplanes. Why can we not work it out for automobiles?

Mr. Slater: I agree.

Senator ForreSTALL: Welcome, gentlemen, and may I say to our American friends today, how pleasant it is to have you present with us — and I am proud that the President is in Halifax today.

Le président : Non, je sais bien. Mais vous savez qu'il y a un problème, vous en faites part aux responsables appropriés des services de douanes, et ensuite c'est à eux de se débrouiller pour trouver un tas de personnes pour faire les inspections, mais ils ne sont pas en mesure de faire venir en moins d'une heure une douzaine ou une trentaine de vos inspecteurs. C'est bien ce que vous nous dites?

M. Iatonna : Cela me paraît juste.

Le président : Est-ce que c'est le seul problème ou est-ce que c'est seulement un aspect du problème?

M. McCuaig : Il est certain que plus le niveau de sécurité augmente, plus la circulation au poste-frontière se ralentit s'il n'y a pas de personnel supplémentaire. Vu les effectifs actuellement, je ne crois pas qu'il soit possible d'augmenter considérablement le nombre d'agents très vite en cas d'urgence. Cela peut se faire au moment des changements de poste, mais effectivement, dans ce genre de cas, le flot se ralentit. Si le niveau d'inspection se renforce, il y a un ralentissement au niveau de chaque inspecteur.

Cela dit, avec l'ouverture des quatre cabines et l'accroissement du personnel, la situation est nettement meilleure à Windsor maintenant qu'il y a un an ou un an et demi. Mon collègue de Windsor peut peut-être vous en parler, mais nous avons l'impression que la longueur des files d'attente et leur fréquence ont diminué depuis quelque temps. C'est parce que les postes-frontières sont mieux organisés avec plus de personnel et des méthodes modifiées.

Le sénateur Meighen : Est-ce qu'on a envisagé de stationner des agents américains des douanes et d'immigration en sol canadien et inversement, comme on le fait dans les aéroports, et le cas échéant, où en est la discussion à ce sujet?

M. Slater : Il y a eu pas mal de discussions à ce sujet. À chaque fois que j'ai eu l'occasion d'en parler avec M. Ridge, j'ai soulevé la question, car on craint beaucoup que quelqu'un puisse s'aventurer dans ou sur cette infrastructure, que ce soit le tunnel ou le pont, et commette un acte répréhensible, si vous voulez, avant d'être inspecté. À chaque fois, M. Ridge m'a dit qu'il continuait à étudier la question et qu'il y avait des problèmes de souveraineté et d'autres questions politiques. Je ne sais pas où en est la discussion. Cette question est toujours l'une des priorités absolues des responsables de la sécurité intérieure au Michigan.

Le sénateur Meighen : C'est dommage. Nous avons réglé le problème pour les avions. Pourquoi ne pourrions-nous pas le faire pour les automobiles?

M. Slater : Je suis d'accord.

Le sénateur ForreSTALL : Bienvenue, messieurs, et je dois dire à nos amis américains aujourd'hui que nous sommes très heureux de vous accueillir, et que je suis très fier que le président soit à Halifax aujourd'hui.

I want to talk a little bit about alert systems. In the United States, you have red, green, orange, purple, and so forth. We have a national alert system, too — are you familiar with it — Peter Mansbridge and Lloyd Robertson, CBC and CTV, both television networks.

I will direct my question to the deputy minister. Is there any need in Canada for us to develop a national alert system, colour-coded or otherwise?

Mr. Slater: If I can address that, the colour-coded system in the United States is well-intentioned. However, not enough definitive information went along with it in terms of how individuals or organizations are to respond that made it worthwhile. Now, obviously when there is an elevation, we know that something is happening, but there was nothing in the way of procedural guidelines or any other guidelines to tell cities, organizations or residents what actions to take when these colour codes changed from yellow to orange and from orange to red. That is the reason that in the City of Detroit we developed core protective measures, so that our department units, directors, deputy directors, and staff members knew exactly what to do based upon the guidelines that we gave them.

In answer to your question, I am not sure of the benefits. I do know that it provides some level of precautionary information to your citizens. It depends on how it is developed. There has to be some structure there. There has to be some guidance once you implement such a system as to what individuals or organizations should do.

Senator Forrestall: In your city, do you use the national colour code system?

Mr. Slater: We do.

Senator Forrestall: That is the same as the federal?

Mr. Slater: It is the same as the federal system, the Department of Homeland Security system.

Senator Forrestall: Obviously, they must differentiate. There is quite a difference between a perceived terrorism threat against air traffic all over North America and a bridge problem between Detroit and Windsor. Is there a differentiation model that works? How do people know it is just a local problem?

Mr. Slater: There is no differentiation for us other than to add more detailed information to each one of those colour codes.

Senator Forrestall: That is sort of a function of 9/11, fire, police and ambulances respond. You determine what the problem is and deal with it.

Mr. Slater: Right. There are specific functions on each one of those colour codes for each department, but that was developed out of my office. Those functions were not developed by the state or federal government. The State has also put out some information on the colour code, but in the City of Detroit there are specific response mechanisms that we have that need to be incorporated into a definition of each one of those colours.

Je voudrais vous parler un peu des dispositifs d'alerte. Aux États-Unis, vous avez les codes rouge, vert, orange, pourpre, et cetera. Nous avons aussi notre système d'alerte — que vous connaissez peut-être — Peter Mansbridge et Lloyd Robertson, de la CBC et de CTV, deux réseaux de télévision.

Je vais adresser ma question au sous-ministre. Faudrait-il mettre au point au Canada un système national d'alerte avec des codes de couleur ou autre chose?

M. Slater: Si je peux répondre à cette question, je dirais que le système de codes de couleur aux États-Unis est bien intentionné. Toutefois, il ne précise pas suffisamment en quoi doivent consister les réactions des particuliers et des organisations. Naturellement, quand le degré d'alerte monte, on sait que quelque chose est en train de se passer, mais il n'existe aucune ligne directrice pour dire aux villes, aux organisations ou aux citoyens ce qu'ils doivent faire lorsque le code passe de jaune à orange ou d'orange à rouge. C'est pour cela qu'à Detroit nous avons mis au point des mesures de protection de base pour que nos divers services, leurs directeurs, leurs sous-directeurs et leurs agents sachent exactement quoi faire et suivent nos directives.

Pour répondre à votre question, je ne suis pas certain des avantages que cela apporte. Je sais que c'est une façon de prévenir la population. Tout dépend de la façon dont le dispositif est conçu. Il faut qu'il soit structuré. Si l'on organise un tel dispositif, il faut prévoir des directives pour les particuliers ou les organisations.

Le sénateur Forrestall: Dans votre ville, est-ce que vous utilisez le système de codes de couleur national?

M. Slater: Oui.

Le sénateur Forrestall: Le même qu'au niveau fédéral?

M. Slater: Oui, c'est le système du département de la Sécurité intérieure.

Le sénateur Forrestall: Il doit quand même avoir une différence. S'il y a une menace d'attentat terroriste dans l'espace aérien de l'Amérique du Nord, ce n'est pas la même chose que s'il y a un problème sur le pont entre Detroit et Windsor. Qu'est-ce qui permet de faire la différence? Comment les gens savent-ils que c'est simplement un problème local?

M. Slater: La seule différence, c'est que nous apportons plus de précision quand nous utilisons l'un de ces codes de couleur.

Le sénateur Forrestall: C'est un genre de dispositif 911, un dispositif d'alerte pour les services d'incendie, de police et d'ambulance. Vous déterminez le problème et vous réagissez.

M. Slater: C'est exact. Chaque service a des fonctions bien précises qui ont été élaborées par mon bureau en fonction de chacun de ces codes de couleur. Ce n'est pas l'état ou le gouvernement fédéral qui ont déterminé ces fonctions. L'état a aussi ajouté certaines informations aux codes de couleur, mais à Detroit, nous avons des mécanismes d'intervention bien précis qui sont liés à l'utilisation de chacune de ces couleurs.

Mr. Steudle: Senator, at the state level, we use the exact same colour code system, and we have done similar to what the city has.

Let me use the Mackinac Bridge as a specific example. We use that same system, and as it changes there are protocols for various staff to do different activities, depending on the nature of the threat, but we use the same general premise of that same system. In many cases, it is very site-specific. As you can imagine, the Mackinac Bridge does become a target occasionally.

Senator Atkins: Would you care to comment on the economic impact of the colour-coding system?

Mr. Slater: Certainly. The increase in the colour code last Christmas, right around the Christmas-New Year holiday period, cost the police department approximately \$9 million, to respond and to go through the mechanisms that we have put in place. So there is a budgetary impact on our first responders.

Senator Forrestall: I must say, Mr. Slater, it is a pleasure to have heard you say, "I am in charge." You are the first person to say that in three years. We are always looking for where the buck stops.

I have a couple of very brief questions. In your twin city cooperation here, do helicopters come into play in the event of strategic movement capability across the bridge or through the tunnel?

Mr. Slater: Helicopters do play a significant role; however, the City of Detroit's helicopter that is flown by the police department is in dire need of repair. So we do not always have the ability to put it up in the air. We are seeking some federal funding that will allow us to buy aerial support. However, that has not happened yet.

Senator Forrestall: Does Detroit have that capacity, Mr. Iatonna, at all?

Mr. Iatonna: Are you asking if Windsor has the capacity? Windsor does not have one helicopter. However, I would add that — and I hate to bring up another issue — give the health care system here in Windsor, it is a concern when the border is backed up. We use Detroit hospitals for emergency patients, and helicopters are used quite frequently to transport patients across the border.

Senator Forrestall: Do you have a protocol with the Department of National Defence or the Canadian Coast Guard to utilize some of their equipment?

Mr. Iatonna: That I do not know.

Senator Forrestall: Do you know, deputy?

Mr. McCuaig: No, I am sorry, I do not know.

Senator Forrestall: Let me ask a question right out of the blue. The last time I was here, we asked a simple question about the Department of National Health and Welfare's cache of medical and other supplies to the appropriate time of extreme necessity and urgency. The response at the time to the panel, a very

M. Steudle : Sénateur, dans les états, nous utilisons le même système de codes de couleur et nous procédons de la même façon que les villes.

Prenons comme exemple le cas du pont Mackinac. Nous avons le même système, et à chaque changement de couleur, il y a des protocoles d'activités différentes pour le personnel, selon la nature de la menace, mais la base est la même. Dans bien des cas, le problème a un caractère spécifiquement local. Vous comprenez bien que le pont Mackinac devient une cible de temps en temps.

Le sénateur Atkins : Pourriez-vous nous parler des retombées économiques de ce système de codes de couleur?

M. Slater : Certainement. Le passage au niveau supérieur à Noël l'année dernière, durant la période de Noël et du Nouvel An, a coûté environ 9 millions de dollars au service de police avec toutes ces interventions et tout le dispositif qu'il a fallu mettre en place. Donc, il y a des retombées budgétaires sur les services de première intervention.

Le sénateur Forrestall : Monsieur Slater, je dois avouer que je suis très heureux de vous avoir entendu dire : « C'est ma responsabilité ». Vous êtes la première personne à dire cela en trois ans. Nous cherchons toujours à savoir qui est responsable.

J'ai deux ou trois très brèves questions. Dans la collaboration entre vos deux villes, est-ce qu'il vous arrive d'avoir recours à des hélicoptères pour assurer des déplacements stratégiques sur le pont ou dans le tunnel?

M. Slater : Les hélicoptères jouent un rôle important. Toutefois, l'hélicoptère de la ville de Detroit, qui appartient au service de police, a désespérément besoin de réparations. Nous n'avons donc pas toujours la capacité de le faire voler. Nous cherchons à obtenir des fonds fédéraux pour acheter des moyens de transport aérien. Toutefois, cela ne s'est pas encore produit.

Le sénateur Forrestall : Detroit a-t-elle cette capacité, monsieur Iatonna, de quelque façon que ce soit?

M. Iatonna : Demandez-vous si Windsor a cette capacité? Windsor n'a aucun hélicoptère. Toutefois, et je regrette de soulever une autre question, mais j'ajoute que, compte tenu des services de soins de santé ici, à Windsor, nous éprouvons des problèmes lorsque la circulation à la frontière est bloquée. Nous nous servons des hôpitaux de Detroit pour les malades de l'urgence, et nous avons souvent recours à des hélicoptères pour amener des patients de l'autre côté de la frontière.

Le sénateur Forrestall : Avez-vous un protocole avec le ministère de la Défense nationale ou avec la Garde côtière canadienne pour vous servir de leur matériel?

M. Iatonna : Je l'ignore.

Le sénateur Forrestall : Le savez-vous, monsieur McCuaig?

M. McCuaig : Non, je regrette. Je ne le sais pas.

Le sénateur Forrestall : Permettez-moi de poser une question qui me passe par la tête. La dernière fois où j'étais ici, nous avons posé une simple question au sujet de la réserve de produits médicaux et autres du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social, celle qui doit servir dans les situations d'urgence, en

distinguished panel, was a blank look. Not only did they not know about it; no one knew who might know and indeed who in the hell had the key. It was, from the point of view of an emergency, a disappointment to hear that kind of news. Perhaps somebody from the City of Windsor could indicate to us whether the emergency cache of medical supplies, blankets, stretchers, and other equipment has been located, beefed up and is available to the citizenry.

Mr. Iatonna: The City of Windsor does have a comprehensive emergency plan, and actually it is undergoing an update as we speak. Part of that update will be to review the inventory. There is an inventory. As to whether it is sufficient, given the current realities at the border, we will assess that in our update.

Senator Forrestall: I hesitate, chair, to put this to you, but I will put it to you again. Are you aware that there is a national program? Senators right across the country have an emergency supply, as I have mentioned. Do you know?

The Chairman: Senator Forrestall, these witnesses are not here to testify on this. We have not advised them that this is a subject matter that we would be raising. It is really the emergency preparedness operations that would deal with it.

Senator Forrestall: Surely, you are part of the emergency preparedness operation.

Mr. Iatonna: I am part of what is known as the emergency control group, but I would not have knowledge of that program.

Senator Forrestall: That is fine; that is fair ball.

My other question related to the abuses that can come about with respect to something like NEXUS or FAST pass capabilities. An attitude exists in the community, state or provincial governments about having voluntary or mandatory officers in the booths at the crossings, tunnel and bridge: "Who in the hell are you, and where are you going, buddy?" They are not armed in Canada.

Obviously, I should stop there.

The Chairman: Yes, it is the wrong panel, Senator Forrestall. Do you have other questions that relate to the bridge or the crossing?

Senator Forrestall: None that would interest you, sir.

The Chairman: That is evident.

Senator Munson: Are there estimated costs associated with the design phase yet? How much would it cost to start design on all projects now?

Mr. McCuaig: No. We have not gone into detailed cost estimates at this point. We are still identifying and evaluating the alternatives. Costs will be part of the next stage in the process.

cas d'extrême nécessité. À l'époque, le groupe des témoins, un groupe très distingué, a réagi en nous gratifiant d'un regard ébahi. Non seulement il ne savait rien de cette réserve, mais il ignorait qui détenait l'information et, en fait, qui pouvait bien avoir la clé. Si l'on envisage la possibilité d'une urgence, il est plutôt décevant de constater cet état de faits. Peut-être qu'un représentant de la Ville de Windsor pourrait nous dire si la réserve d'urgence en approvisionnements médicaux, en couvertures, en civières et en autres matériels a enfin été trouvée, si elle a été améliorée et si elle est disponible.

M. Iatonna : La Ville de Windsor dispose bien d'un plan d'urgence exhaustif. En fait, on s'occupe de le mettre à jour en ce moment même. Une partie de cette mise à jour inclura l'inventaire des stocks. Il existe un registre des stocks. Cela dit, sont-ils suffisants, compte tenu des réalités actuelles à la frontière? Nous évaluerons cela en faisant la mise à jour.

Le sénateur Forrestall : Monsieur le président, j'hésite à poser la question, mais je vais le faire. Savez-vous s'il existe un programme national? Les sénateurs de tout le pays disposent d'un approvisionnement en cas d'urgence, comme je l'ai dit. Le savez-vous?

Le président : Sénateur Forrestall, ces témoins ne sont pas ici pour témoigner à ce sujet. Nous ne les avons pas avertis du fait que cette question serait soulevée. Ce sont vraiment les opérations de protection civile qui s'occupent de cela.

Le sénateur Forrestall : Mais voyons, vous faites certainement partie des opérations de protection civile.

M. Iatonna : Je suis membre de ce que l'on appelle le groupe de contrôle en cas d'urgence, mais je ne sais rien du programme dont vous parlez.

Le sénateur Forrestall : Très bien. Je comprends.

Mon autre question porte sur les abus qui peuvent découler de l'utilisation de programmes NEXUS ou EXPRES. Certains membres de la collectivité ainsi que les gouvernements des états ou des provinces voudraient qu'à chaque passage frontalier, dans la guérite, il y ait un agent qui devrait ou pourrait dire : « T'es qui toi? Eh, tu t'en vas où comme ça, mon gars? » Au Canada, ces agents ne sont pas armés.

Manifestement, je devrais m'interrompre ici.

Le président : Oui, vous ne vous adressez pas au bon groupe, sénateur Forrestall. Avez-vous d'autres questions portant sur le pont ou le passage frontalier?

Le sénateur Forrestall : Aucune qui vous intéresserait, monsieur.

Le président : C'est évident.

Le sénateur Munson : Dispose-t-on d'une prévision des coûts associés à la phase de la conception? Combien coûterait-il de commencer à concevoir tous ces travaux maintenant?

M. McCuaig : Non, nous n'avons pas effectué de prévisions détaillées des coûts pour l'instant. Nous en sommes encore à cerner et évaluer les diverses options. Les coûts feront partie de l'étape suivante de notre démarche.

Senator Munson: How long will that stage take?

Mr. McCuaig: We anticipate receiving environmental approvals from all levels of government by the end of 2007. Again, cost is one of the evaluation criteria that go into the relative comparison and the different alternatives. Over the next two years, or thereabouts, that process will be underway.

Senator Munson: Why do these environmental approvals take so long?

Mr. McCuaig: I go back to my earlier comments about the complexity of the environment that we are going through and the issues that need to be addressed, whether the issue is raised by the community affected by the infrastructure, whether it is the environmental features in the area. There is a significant amount of work that goes into ensuring that we have done our homework, before we go out and speak to these communities. We have a significant amount of work to do as issues are raised, and we try to respond to them and build that into the process.

So, yes, I think everyone agrees it takes a long time. Our experience has been that, in any number of environmental processes, this is the amount of effort required in this kind of a process.

Senator Munson: Are not the dates on slide 9 slightly misleading? What happens to the dates on slide 9 if you lose one of these crossings, tragedy? You have all these expectations here. Those dates would be out of whack, would they not?

Mr. McCuaig: You mean if one of the crossings were no longer available?

Senator Munson: Yes.

Mr. McCuaig: That is not an assumption that has gone into this evaluation. If there were an event of that nature, then some other action is going to be required to respond to that. This process is not built on the assumption that we would lose access to one of the crossings.

Senator Munson: Earlier, Mr. Slater, you talked about the bridge or tunnel closing once a year, on a Sunday morning, to look at weaknesses and deficiencies. Can you tell the panel what you discovered specifically in the last little while and what you have done to improve that with the Canadians?

Mr. Slater: I do not necessarily want to go into specifics, but what I can tell you is that there were certain response mechanisms from both the American and the Canadian side that had to be improved upon. Communication was a big issue. We found several instances in the tunnel, where we thought we had shored up communication issues, that they were not quite as efficient as we wanted them to be — procedures for getting equipment through the tunnel and making sure that on one side or the other there was interoperable connection mechanisms, especially

Le sénateur Munson : Combien cette étape-là durera-t-elle?

M. McCuaig : Nous prévoyons recevoir les approbations environnementales de tous les ordres de gouvernement d'ici à la fin de 2007. Je le répète, le coût n'est que l'un des critères pris en compte pour la comparaison et les diverses options. Ce sera le scénario des deux années à venir, environ.

Le sénateur Munson : Pourquoi ces approbations environnementales prennent-elles tant de temps?

M. McCuaig : J'en reviens à ce que je disais plus tôt au sujet de la complexité de l'environnement dans lequel nous évoluons et des problèmes qu'il faut résoudre, que le problème soit soulevé par la collectivité concernée par l'infrastructure, ou qu'il s'agisse des caractéristiques environnementales de la région. Nous avons beaucoup de travail à faire pour nous assurer que nous avons bien fait nos devoirs avant d'aller parler à ces collectivités. À mesure que nous sommes saisis des divers problèmes, nous avons beaucoup de travail à accomplir et nous tâchons de répondre aux préoccupations et de prévoir les mesures à prendre au cours de notre préparation.

Je crois donc que tout le monde reconnaît qu'il faut beaucoup de temps. D'après notre expérience, pour bon nombre de processus environnementaux, il est nécessaire de déployer tous ces efforts pour parvenir au but visé.

Le sénateur Munson : Les dates sur la diapo 9 ne sont-elles pas légèrement trompeuses? Qu'arrive-t-il aux dates sur la diapo 9 si vous perdez l'un de ces passages frontaliers? Est-ce la tragédie? Il y a toutes ces attentes. Ces dates seraient toutes fausses, n'est-ce pas?

M. McCuaig : Vous voulez dire au cas où l'un des passages frontaliers n'est plus disponible?

Le sénateur Munson : Oui.

M. McCuaig : Ce n'est pas une hypothèse dont nous avons tenu compte dans cette évaluation. S'il survenait un événement de ce type, il va falloir d'autres mesures pour y répondre. Ce processus n'est pas conçu en fonction de l'hypothèse que nous perdriions l'accès à l'un des passages frontaliers.

Le sénateur Munson : Un peu plus tôt, monsieur Slater, vous avez parlé d'une fermeture du pont ou du tunnel une fois par année, un dimanche matin, pour examiner les faiblesses et les carences. Pouvez-vous nous dire ce que vous avez constaté plus particulièrement lors des dernières inspections et ce que vous avez fait en collaboration avec les Canadiens pour améliorer la situation?

M. Slater : Je ne tiens pas particulièrement à entrer dans les détails, mais ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a certains mécanismes de réaction, tant du côté américain que du côté canadien, qui devaient être améliorés. La communication constitue l'un des problèmes importants. Dans plusieurs cas, le tunnel a présenté des situations où nous croyions avoir réglé les problèmes de communications, mais celles-ci n'étaient pas aussi efficaces que nous l'aurions souhaité. Je songe en particulier aux procédures de franchissement du tunnel pour le matériel. Il faut

for fire and within the tunnel, and we found initially that some of the connectors were not consistent with one or the other departments. That was resolved.

There were not any major deficiencies, but putting all of them together could have been a pretty significant problem, and each year when we do these exercises, we try to design a new scenario that will test processes and procedures to identify other issues that we may not have thought about.

Senator Banks: A short question to Mr. Iatonna. You said that traffic was down. Is that mainly tourism traffic, or is it commercial truck traffic? Do you know what part of that 10.9 per cent reduction was trucks and what part of it was tourists?

Mr. Iatonna: Given the constraints at the tunnel, the percentage of truck traffic as a percentage of the entire volume is very low, and we have noticed a decline in the truck traffic. I do not have those numbers with me. It is difficult for us to determine what the split is, because we are not running a single crossing in this region. We have two crossings. We can speculate, and I have suggested that perhaps it is the discretionary traveller in tourism, but certainly there has been an impact on commercial traffic.

The tunnel from the truck perspective principally serves local businesses. For example, our local salt mine provides coarse rock salt to Michigan transportation agencies during the winter, and that is one of our biggest clients at the tunnel. So it serves mainly the regional user.

Mr. Steudle: Senator, if we look at other border crossings, at Sault Ste. Marie, for example, there is a decrease in passenger vehicles there as well. Traffic is down at other bridges as well. We see that at the International Bridge. At our own Mackinac Bridge, which is between the two peninsulas, traffic is also down.

Senator Banks: Is it the discretionary traffic that is down or the essential commercial traffic that is down, or are you able to tell? Is the truck traffic down?

Mr. McCuaig: We do have information that we can provide to you, as a follow-up if you would like, senator, which talks about both the auto traffic and the commercial traffic. We can provide that information.

Senator Banks: If you would let the clerk know, that would be very useful to us. My last question, chair, is to Mr. McCuaig and Mr. Steudle. One of our colleagues, Senator Grafstein, made a speech in Washington a couple of weeks ago in which he was talking about the frustration that we all have about how fast this is moving, not just at this crossing, but mainly this crossing. This

s'assurer que, d'un côté comme de l'autre, il existe une interopérabilité des mécanismes de connexion, particulièrement en cas d'incendie et à l'intérieur du tunnel. Initialement, nous avons constaté que certains connecteurs n'étaient pas adaptés aux spécifications de l'un ou l'autre des services. Cela a été résolu.

Il n'y a pas eu d'autres grandes lacunes, mais si tout cela avait fait défaut en même temps, nous aurions eu un problème de taille. Tous les ans, lorsque nous faisons ces exercices, nous tâchons d'envisager un nouveau scénario qui mette à l'épreuve les diverses méthodes et procédures déceler les autres problèmes auxquels nous risquons de ne pas avoir songé.

Le sénateur Banks : Je voudrais poser une brève question à M. Iatonna. Vous dites que la circulation a diminué. S'agit-il principalement de la circulation touristique ou plutôt de la circulation des camions? De cette réduction de 10,9 p. 100, savez-vous quelle a été la part des camions et quelle a été celle des touristes?

M. Iatonna : Vu les contraintes imposées au tunnel, le pourcentage de la circulation des camions est très bas, et nous avons constaté une baisse à cet égard. Je n'ai pas ces chiffres avec moi. Il nous est difficile de calculer la part de chaque type de circulation, parce que nous n'avons pas qu'un seul passage frontalier dans cette région, nous en avons deux. Nous pouvons avancer des suppositions, et j'ai dit croire que c'est probablement les voyages touristiques facultatifs qui ont diminué, mais il y a certainement eu une incidence sur la circulation commerciale.

En ce qui concerne les camions, le tunnel est principalement utilisé par les entreprises locales. Par exemple, notre mine de sel locale envoie du gros sel de gemme aux organismes de transport du Michigan pendant l'hiver. Il s'agit d'un de nos plus grands clients au tunnel. Ce sont principalement les utilisateurs régionaux qui s'en servent.

M. Steudle : Sénateur, à d'autres passages frontaliers, celui de Sault Ste. Marie, par exemple, il y a également réduction du nombre de véhicules à passagers. La circulation est en baisse aux autres ponts également. Nous voyons cela au pont International. À notre propre pont, le pont Mackinac, situé entre deux péninsules, il y a également baisse de la circulation.

Le sénateur Banks : Est-ce la circulation facultative qui diminue ou la circulation commerciale, qui est essentielle? Le savez-vous? Est-ce que la circulation en camion diminue?

M. McCuaig : Nous avons des renseignements que nous pouvons vous transmettre ultérieurement si vous le voulez, sénateur. On y traite et de la circulation en automobile et de la circulation commerciale. Nous pouvons vous fournir ces renseignements.

Le sénateur Banks : Si vous pouviez transmettre cela au greffier, ce serait utile. Monsieur le président, je voudrais poser une dernière question à M. McCuaig et M. Steudle. L'un de nos collègues, le sénateur Grafstein, a fait un exposé à Washington il y a deux semaines, pendant lequel il a parlé de la frustration que nous éprouvons tous quant à la vitesse à laquelle tout cela se fait,

crossing is, as you have all pointed out, fundamentally important to the good health of the economy on both sides of the border and to the security.

He suggested that the frustration level was to the point that if we are going to actually get anything done in time to solve the problem there needs to be a super commission, a new commission, a new international commission with powers and authority to cut through, to be colloquial, the red tape. The red tape I am talking about it is six orders of government and commercial interests. It is even more complicated than six orders of government. The six orders of government and international commercial interests have to come to the table and all agree before anything is going to happen, including the environmental and all the other considerations.

In order to solve the problem, somebody needs to be put in place who can say, as Mr. Slater has said to us today, I am in charge. Someone needs to say: "We are in charge, and we are going to cut through this red tape and solve the border crossing problem."

Do you think that is a good idea?

Mr. McCuaig: In terms of whether it is a good idea, I have not really given a lot of thought to it. I am sure there are some benefits for having a single entity or individual who has responsibility and the authority to achieve those kinds of objectives.

Senator Banks: Like an international commission?

Mr. McCuaig: I am sure there would be some benefits to that process. There are probably a number of issues to that kind of a process as well.

In my experience, sometimes, in establishing a new governance arrangement, you can spend a significant amount of time, effort and resources to get simply another governance arrangement, and you still have not moved towards solving your fundamental problem.

So one concern I might just put on the table is that it may take some effort to get to a consensus that you would set up such a powerful cross border authority, and then you still have to do the work to actually get to the solution.

Mr. Steudle: Just following that last piece, I would also think that that commission would have to be able to deal with the environmental laws in both countries, recognizing that they are in place and that there were reasons to put them in place. So that commission would have to have some form of authority to modify those or circumvent those or whatever.

Senator Banks: Or deal with them more quickly.

non seulement à ce passage frontalier, mais principalement à ce passage-ci. Comme vous l'avez tous souligné, ce passage est d'une importance fondamentale pour la bonne santé économique et la sécurité des deux côtés de la frontière.

Le sénateur Grafstein a dit que la frustration était telle que, si nous voulons vraiment résoudre le problème, il faut qu'il y ait une nouvelle grande commission, une nouvelle commission internationale dotée des pouvoirs nécessaires pour éliminer les tracasseries administratives. Ces tracasseries sont le résultat de la présence de six ordres de gouvernement et de nombreux intérêts commerciaux. Cela est même plus compliqué que la présence de six ordres de gouvernement. Il faut que ces six ordres de gouvernement et que les intérêts commerciaux internationaux se concertent et tombent tous d'accord pour que quelque chose se produise enfin, quelque chose qui tiendrait compte des considérations environnementales et de toutes les autres.

Pour résoudre le problème, il faut qu'il y ait quelqu'un qui puisse affirmer, comme l'a fait M. Slater aujourd'hui : « J'assume cette responsabilité. » Il faut que quelqu'un dise : « Nous assumons la responsabilité, nous allons surmonter les obstacles bureaucratiques et résoudre le problème des passages frontaliers. »

Pensez-vous que c'est une bonne idée?

M. McCuaig : S'agit-il d'une bonne idée? Je n'y ai pas vraiment beaucoup réfléchi. Je suis sûr qu'il y a certains avantages à ce qu'il y ait un seul organisme ou une seule personne qui détienne la responsabilité et le pouvoir de réaliser les objectifs souhaités.

Le sénateur Banks : Une commission internationale, par exemple?

M. McCuaig : Je suis sûr qu'il y aurait certains avantages à cela. Toutefois, ce type de structure entraîne probablement un certain nombre de problèmes.

D'après mon expérience, il arrive parfois qu'en adoptant de nouvelles dispositions de gouvernance, on consacre beaucoup de temps, d'efforts et de ressources pour simplement obtenir de nouvelles dispositions de gouvernance, sans pour autant avoir progressé à la recherche d'une solution du problème fondamental.

Je tiens donc à exprimer une préoccupation, à savoir qu'il faudrait peut-être beaucoup d'efforts pour parvenir à un consensus permettant d'établir une toute puissante administration transfrontalière et qu'ensuite il restera encore tout le travail à faire pour parvenir à la solution.

M. Steudle : Pour poursuivre sur cette lancée, je crois également que cette commission devrait pouvoir s'occuper des lois environnementales dans les deux pays, reconnaissant qu'elles existent et qu'il y a eu des raisons pour qu'elles soient adoptées. Cette commission devrait donc avoir un certain pouvoir pour modifier certaines dispositions, les contourner ou faire ce qu'il faut.

Le sénateur Banks : Ou s'occuper de les faire adopter plus rapidement.

Mr. Steudle: Or deal with them quickly. There are certainly, as Mr. McCuaig says, some positives to that. I am sure there are some issues that we would get tangled in, trying to get that set up as well. It is an interesting thought.

Senator Banks: The IJC though, for example, has solved a lot of problems and, one assumes, obviated a whole lot of problems that otherwise might have occurred. It is a super powerful international commission that has done a lot of good.

The Chairman: On behalf of the committee, I would like to thank the panel very much. We have had a constructive morning. We appreciate the time and effort that you took in preparing for it, and we are very grateful to you for assisting us in understanding the complex issues that relate to border crossings. We understand even more clearly after having heard from you just how difficult the task and challenge facing you is.

We remain concerned about the timeline involved. I am sure you share our concern about it, and we will continue our examination of this subject with the timeline being the overhanging issue that we wish to focus on. Thank you once again for attending here; we appreciate your contribution.

Honourable senators, we now have before us Mr. Mark Norman, the chairman, president and CEO of DaimlerChrysler Canada. Mr. Norman is representing the Canadian Automotive Partnership Council — CAPC. Prior to his appointment, he held the position of vice-president of sales and marketing operations for DaimlerChrysler.

We also have before us Mr. Bob Keyes, who is the senior vice-president of the Canadian Chamber of Commerce. Prior to joining the chamber, Mr. Keyes was vice-president of economic affairs for the Mining Association of Canada, with responsibility for a wide range of economic issues, including international trade and investment policy. As senior vice-president, he manages the chamber's international program and activities.

Gentlemen, I understand you both have a short statement for us.

Mr. Bob Keyes, Senior Vice-President, International, Canadian Chamber of Commerce: Good morning. It is a pleasure to be here to be able to talk to you about critical infrastructure and border crossings and some of the key issues around this. The secretary provided me with some questions as a guide, and I think I will follow them, but I am sure we are going to wander into many other areas in the discussion period.

With respect to the economic importance of the border, it is useful to pause for a moment and ask ourselves what a border is and what it does. A border is much more than the crossings we see out there. A border is a complex, dynamic system that has a multiplicity of functions across the country, multiple modes, multiple things that it has to do. Whenever we

M. Steudle : Ou les faire adopter plus rapidement. Comme l'a dit M. McCuaig, il y a certainement des aspects positifs à cela. Je suis sûr toutefois qu'il y a des difficultés qui découleraient également de l'établissement de cette structure. C'est une idée intéressante.

Le sénateur Banks : Je rappelle que la CMI, par exemple, a résolu beaucoup de problèmes et, peut-on supposer, permis d'éviter beaucoup d'autres problèmes. C'est une commission internationale très puissante qui a fait beaucoup de bien.

Le président : Au nom du comité, je voudrais remercier nos témoins. Nous avons eu une matinée très utile. Nous vous savons gré du temps et des efforts que vous avez consacrés à vous y préparer, et nous vous remercions de nous avoir aidés à comprendre les questions complexes touchant les mouvements transfrontaliers. Vous ayant entendu, nous comprenons encore plus clairement la difficulté des tâches à accomplir et des défis à relever.

Les échéances continuent à nous préoccuper. Je suis sûr que vous partagez nos inquiétudes et nous continuerons notre examen de la question en nous concentrant particulièrement sur les délais de réalisation. Une fois de plus, merci de votre présence ici. Nous vous savons gré de votre contribution.

Honorables sénateurs, nous recevons maintenant M. Mark Norman, président du conseil d'administration et PDG de DaimlerChrysler Canada. M. Norman représente le Conseil du partenariat du secteur canadien de l'automobile — le CPSCA. Avant sa nomination à ce poste, il était vice-président des ventes et du marketing chez DaimlerChrysler.

Nous recevons également M. Bob Keyes, premier vice-président de la Chambre de commerce du Canada. Auparavant, M. Keyes était vice-président aux Affaires économiques de l'Association minière du Canada, où il était responsable d'une vaste gamme de dossiers économiques, y compris le commerce international et la politique des investissements. En sa qualité de premier vice-président, il dirige le programme et les activités internationales de la Chambre de commerce.

Messieurs, je crois savoir que vous avez chacun un bref exposé à nous faire.

M. Bob Keyes, premier vice-président, Affaires internationales, Chambre de commerce du Canada : Bonjour. Je suis ravi d'être ici pour vous parler d'infrastructure critique et de mouvements transfrontaliers ainsi que de certains enjeux importants à ce sujet. Votre greffier m'a remis certaines questions devant servir de guide, et je crois que je vais les suivre, mais je suis sûr que nous allons nous intéresser à bien d'autres questions pendant la période de discussion.

Pour ce qui est de l'importance économique de la frontière, il convient de réfléchir un instant pour se demander ce qu'est une frontière et ce à quoi elle sert. Une frontière, c'est beaucoup plus que des postes frontaliers. Une frontière, c'est un système complexe et dynamique doté d'une multiplicité de fonctions qui, dans l'ensemble du pays, fonctionnent en modes multiples et

talk about infrastructure, we have to think broadly about this thing called "the border."

How important is this border to us? There is a plethora of numbers out there, and one only has to look out the window and watch the trucks crossing the bridge. Canada exports over 40 per cent of its GDP, and these goods and services have to cross a border and go to somewhere else. When we export 85 per cent of our exports to the United States, as we did last year, these goods and services have to clear out of Canada and into the U.S. As such, ensuring that all this happens efficiently is critical.

In terms of Canada-U.S. trade, clearly this morning we sit beside a major artery. Over a quarter of our trade goes through this corridor, moving from industrial heartland to industrial heartland. The infrastructure that services this corridor is a strategic asset, facilitating the movement of goods, people and services two ways, not just one way, because of the nature of our integrated economies. So if we do not manage these crossings, if we do not invest in them, if we do not look after these assets, we will be in deep economic trouble.

Infrastructure supply is more than just the supply of infrastructure. It has got to be the right infrastructure in the right place and doing the right things. The December 2001 30-Point Action Plan, and subsequently the Smart Border Accord, has been hugely important in focusing on the border and the state of the border.

Pre-9/11, the border suffered from benign neglect. We were in sleepwalk mode. Growth in trade and border traffic was outstripping the ability of border machinery to keep up, this, despite having had a shared border accord since the mid-1990s, despite the efforts of Prime Minister Chrétien and President Clinton to have attention on a Canada-U.S. partnership. We just did not have the investment, the dollars and the attention that we needed.

Post-9/11, of course, the situation changed dramatically, and there were new priorities and a new agenda, primarily around the security question.

We give full marks to the Canadian government for its initiatives in taking things to the Americans and doing things that really met both their needs and our needs, especially on the security side of things.

The border today has got a new vocabulary around it — words like integrate, cooperate, harmonize, streamline, coordinate, share, innovate, and, of course, obviously, security. This is incumbent not only on governments, but also on businesses, because it is businesses that move the goods and much of the people. Hence, we have to be a vital partner with

réalisent des choses multiples. Dès que nous parlons d'infrastructure, nous devons songer de façon très générale à ce que nous appelons « la frontière ».

Dans quelle mesure cette frontière nous importe-t-elle? Il y a pléthore de chiffres, et il suffit de regarder par la fenêtre et de voir les camions qui traversent le pont. Le Canada exporte plus de 40 p. 100 de son PIB, ses biens et ses services devant traverser une frontière pour parvenir à d'autres endroits. Sachant que 85 p. 100 de nos exportations vont aux États-Unis, comme cela s'est produit l'an dernier, nous savons que ces biens et ces services doivent quitter le territoire canadien pour entrer en sol américain. Il est donc essentiel que cela se produise de façon efficace.

Pour ce qui est des échanges Canada-États-Unis, il est évident que, ce matin, nous nous trouvons tout proche d'une artère primordiale. Plus du quart de nos échanges empruntent ce corridor, passant d'un centre industriel à un autre. L'infrastructure propre à ce corridor est d'une importance stratégique parce qu'elle facilite le mouvement des biens, des personnes et des services dans les deux sens, pas dans un seul, du fait de l'intégration de nos économies. Par conséquent, si nous ne gérons pas ces postes-frontières, si nous n'investissons pas dans ces mouvements transfrontaliers et si nous ne nous occupons pas de cet actif, nous ferons face à de grands problèmes économiques.

La construction de l'infrastructure va au-delà de la simple installation. Il faut que ce soit la bonne infrastructure, au bon endroit, servant à faire ce qui est utile. Le plan d'action en 30 points de décembre 2001 et, ultérieurement, l'accord sur la frontière intelligente ont eu une importance énorme parce qu'ils nous ont amenés à nous concentrer sur la frontière et sur l'état de la frontière.

Avant le 11 septembre 2001, la frontière était traitée avec désinvolture. Nous étions là, comme des somnambules. La croissance des échanges et de la circulation à la frontière dépassait considérablement la capacité des mécanismes de fonctionnement des frontières, malgré l'Accord sur la frontière commune en vigueur depuis le milieu des années 90 et malgré les efforts concertés du premier ministre Chrétien et du président Clinton en vue d'un partenariat Canada-États-Unis. Nous ne disposions tout simplement pas des investissements, des montants et de l'attention nécessaires.

Bien sûr, au lendemain du 11 septembre, la situation a changé radicalement. Il y a eu de nouvelles priorités et un nouveau programme, principalement centrés sur la sécurité.

Nous félicitons grandement le gouvernement canadien de ses initiatives. Il n'a pas hésité à faire les premiers pas auprès des Américains et à réaliser les programmes qui respectaient à la fois leurs besoins et les nôtres, surtout en ce qui concerne la sécurité.

La frontière d'aujourd'hui comporte un tout nouveau vocabulaire. On entend des mots tels que intégrer, coopérer, harmoniser, rationaliser, coordonner, partager, innover et, bien sûr, sécurité. Cela interpelle non seulement les gouvernements mais aussi les entreprises, parce que ce sont les entreprises qui déplacent les biens et un bon nombre de personnes. Nous devons

governments; we have a huge stake in ensuring that the border is done right.

A key deliverable from the 30-Point Action Plan under the Smart Border Accord has been the implementation of programs like FAST and NEXUS. However, as good as these programs are, they are only going to work and work well if the infrastructure is there to let them work at maximum efficiency. Until we systematically address the infrastructure crunch, these programs cannot do what they are designed to do, and it is of little use having dedicated FAST lanes if the trucks cannot get to them or get to them only a short way from an actual crossing. The potential to do everything we want these things to do is just not there.

Expansion and modernization of infrastructure is badly needed at numerous border crossings, not all, but certainly many of them, and there is no more critical corridor than where we sit today in the Detroit-Windsor area. With better infrastructure, as I have mentioned a moment ago, programs like NEXUS and FAST and everything else can work as intended, streaming low-risk traffic and leaving the security efforts to focus on the high-risk movements.

Better infrastructure is also critical to new ideas emerging, such as the pre-clearance kind of approach, because they have to be matched with the infrastructure. You have got to have the space to put these facilities into place.

On the last question, Canada really has to press on the implementation of infrastructure. There has been hundreds of millions of dollars worth of funds allocated in the federal budget, but only a small amount of that has actually been spent, some three years down the road from 9/11 and the flurry of spending announcements that followed afterwards.

Yes, the system is a complex one, one that involves two national governments and a host of subnational jurisdictions. Everybody brings their own priorities and problems and financial constraints to the table, and you have competing ideas from the private sector on top of this, and they have each got their pros and cons. However, let us be clear: Infrastructure is a strategic asset of critical importance to both Canada and the United States.

I do not know that we have a shared vision of what is needed on a consistent basis across the country. As two countries, have we done a strategic needs analysis? Do we know what the priority is? Do we know the sequence of investments that have to be made to prepare for the future? This is certainly something that Prime Minister Martin and President Bush highlighted coming out of their statement yesterday. There is

donc être un partenaire essentiel des gouvernements; nous avons immensément à gagner à ce que tout ce qui concerne la frontière soit bien fait.

Un des produits essentiels du plan d'action en 30 points prévu par l'accord sur la frontière intelligente a été la mise en œuvre de programmes tels que EXPRES et NEXUS. Toutefois, bien que je sois prêt à reconnaître l'utilité de ces programmes, je crois qu'ils ne peuvent fonctionner et bien fonctionner que si nous disposons de l'infrastructure nécessaire pour assurer un maximum d'efficacité. Si nous ne réglons pas systématiquement les problèmes d'infrastructure, ces programmes ne pourront pas permettre de réaliser les objectifs pour lesquels ils ont été conçus et il ne sert à rien d'avoir des voies réservées au programme EXPRES si les camions ne peuvent pas y parvenir ou si emprunter peu de temps avant d'arriver à un passage frontalier. La capacité de faire toutes les choses que nous voulons que ces programmes accomplissent n'existe simplement pas.

Nous avons désespérément besoin d'agrandir et de moderniser les infrastructures à de nombreux postes-frontières, peut-être pas à tous, mais à un bon nombre d'entre eux. Or il n'existe aucun corridor plus important que celui à côté duquel nous nous trouvons aujourd'hui, celui de la région de Detroit-Windsor. Avec une meilleure infrastructure, comme je l'ai dit il y a un instant, des programmes tels que NEXUS et EXPRES ainsi que d'autres encore peuvent fonctionner comme prévu, en permettant l'accès à la circulation à faible risque et en permettant aux efforts de sécurité de se concentrer sur les mouvements à risque élevé.

La présence d'une meilleure infrastructure est également essentielle à l'éclosion de nouvelles idées, notamment les autorisations préalables, parce qu'il faut que ces mesures correspondent à l'infrastructure. Il faut avoir l'espace pour les installations nécessaires.

Pour ce qui est de la dernière question, le Canada doit vraiment insister sur la mise en œuvre de l'infrastructure. Le budget fédéral a prévu des centaines de millions de dollars à cette fin, mais on n'a dépensé qu'une toute petite partie de ces montants au cours des trois années qui ont suivi le 11 septembre et la multitude d'annonces de dépenses prévues qui a immédiatement suivi.

Oui, le système est complexe, car il concerne deux gouvernements nationaux et de nombreuses administrations sous-nationales. Chaque élément a ses priorités, ses problèmes et ses contraintes financières. À cela s'ajoute les idées différentes du secteur privé, et chaque idée comporte ses avantages et ses inconvénients. Cela dit, soyons directs : l'infrastructure est un bien stratégique d'une importance primordiale tant pour le Canada que pour les États-Unis.

Je ne suis pas sûr que nous ayons une vision commune de ce qui est nécessaire de façon uniforme pour tout le pays. Nous sommes deux pays, mais avons-nous effectué une analyse stratégique des besoins? Savons-nous quelle est la priorité? Connaissions-nous la fréquence des investissements à faire pour préparer l'avenir? Voilà certainement une chose que le premier ministre Martin et le président Bush ont soulignée dans leur

lots of agency-to-agency coordination. The linkage between Canadian and U.S. authorities is good. It is getting better, but have we really got a joint strategic consensus?

In our view and in the view of our members, the strategic importance of the border to Canada, to our economy, means there is a need for action on the additional border infrastructure, and we have to break out of the current inertia. Local concerns, environmental assessments, competing proposals and the like — we must find a way to fast track and deal with this thing because these assets, the infrastructure, are critical to Canada. If we do not get it right and get it right soon, we are literally jeopardizing our economy.

In the integrated economic space that Canada and the U.S. share, companies like Mr. Norman's find themselves with an international border in the middle of their production line. That is the reality. So business needs a border that is efficient and fluid, one that is neutral from a business decision-making perspective. If we do not have that, then the risk is that the investment, the jobs, the prosperity and our competitiveness is going to go elsewhere.

One final thought. The geopolitical and geo-economic forces around the world are changing. We have got to think about the smooth performance of the North American economic unit versus Asia versus Europe. This is not just about Canada and the U.S. This is us acting as an economic unit, and that means the dividing line between the two economic partners — that is, the border — has to work efficiently and has to work securely.

I am sure we are going to have lots of interesting discussion around these issues, and I would look forward to it, and thank you for the opportunity to have this discussion with you.

Mr. Mark Norman, President, DaimlerChrysler, and Chair of the Infrastructure Committee, Canadian Automotive Partnership Council: Let me just build on the foundation that Mr. Keyes laid for commerce in general and talk specifically about our national dependence on the auto industry and some of the underpinnings it provides for our economy, and clearly our industry's dependence on the border in our continual striving for global competitive advantage, not just in Canada but across a northern continental cluster for the industry.

Briefly, many of you are aware that the auto industry generates an annual trade surplus of nearly \$12 billion for Canada. Over half a million Canadians are employed directly in the industry; spillover employment — the spillover effects in the economy — comprises one in seven jobs. As Mr. Keyes said, it is a fully integrated sector that is highly competitive and global in nature.

déclaration d'hier. Il y a beaucoup de coordination entre les organismes correspondants. L'établissement de liens entre les autorités canadiennes et les autorités américaines est une bonne chose. Ces liens s'améliorent, mais avons-nous vraiment un consensus stratégique commun?

Selon nos membres et selon nous, l'importance stratégique de la frontière pour le Canada et son économie signifie qu'il est nécessaire d'agir vite pour obtenir des infrastructures supplémentaires à la frontière. Nous devons nous sortir de l'inertie actuelle. Les préoccupations locales, les évaluations environnementales, les propositions concurrentes, voilà autant de difficultés à résoudre. Nous devons trouver le moyen d'accélérer le processus et de régler ce problème parce que ces actifs et cette infrastructure sont essentiels pour le Canada. Si nous ne faisons pas les choses bien et vite, c'est notre économie que nous mettrons vraiment en danger.

Dans l'espace économique intégré du Canada et des États-Unis, des entreprises comme celle de M. Norman se trouvent aux prises avec une frontière internationale située au beau milieu de leur chaîne de montage. Voilà la réalité. Les entreprises ont donc besoin d'une frontière efficace et fluide, une frontière neutre du point de vue de la prise de décisions commerciales, sinon nous risquons de voir les investissements, les emplois, la prospérité et notre compétitivité passer à d'autres.

Une dernière réflexion. Les forces géopolitiques et géoéconomiques du monde entier sont en pleine mutation. Nous devons songer au fonctionnement sans heurts de l'économie nord-américaine face à l'économie asiatique ou européenne. Il ne s'agit pas simplement du Canada et des États-Unis. Nous agissons comme une unité économique, et cela signifie que la ligne qui sépare les deux partenaires économiques — la frontière — doit fonctionner efficacement et en toute sécurité.

Je suis sûr que nous allons avoir un débat intéressant sur ces questions. J'attends cela avec intérêt et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de discuter de cela avec vous.

M. Mark Norman, président, DaimlerChrysler, et président du Comité de l'infrastructure, Conseil du partenariat du secteur canadien de l'automobile : Permettez-moi de bâtir sur la pierre d'assise que M. Keyes a proposée pour le commerce en général. Je voudrais particulièrement aborder notre dépendance nationale de l'industrie de l'automobile et certains de ces fondements pour notre économie. Il est évident que notre industrie dépend de la frontière pour acquérir constamment un avantage concurrentiel mondial, non seulement au Canada, mais au sein des groupes industriels septentrionaux.

En bref, vous êtes nombreux à savoir que l'industrie de l'automobile produit un excédent commercial annuel de près de 12 milliards de dollars en faveur du Canada. Plus d'un demi-million de Canadiens travaillent directement pour le secteur de l'automobile. L'emploi indirect, autrement dit les emplois accessoirement créés par le secteur, représente un emploi sur sept. Comme l'a dit M. Keyes, il s'agit d'un secteur entièrement intégré, très concurrentiel et de nature mondiale.

So when we talk about regional trade, I am talking about a cluster that spans from Chicago through Ohio, through Ontario, Quebec, as far south as Mississippi. When we compete for competitiveness in jobs, we are talking about a regional cluster at stake that is competing with Southeast Asia, with China, with South America. So the interdependencies are massive.

In Canada, we are focused on a net export advantage, something that started 40 years ago. We produce 65 per cent more cars in Canada as an industry than consumers buy here in Canada, thereby requiring us as an industry to stay two steps ahead.

Two countries export more on a percentage basis, and that is Korea and Japan. To stay ahead of the U.S., Germany and the U.K., we have to do exactly what Bob talked about — that is, remove the border as even a perceived impediment to doing business. In a span of 10 kilometres between suppliers and manufacturers, if the border is in between, the perception gap can be much greater than that.

Briefly, with respect to DaimlerChrysler, we have invested in excess of \$2.5 billion in the last three years in Canada, more than any other manufacturer in any three-year period in time. As we work with the CAPC group, we are looking for more visibility, to help us sustain the advantage we have created as an industry and to lay out some of the key points that we can do to keep it in the forefront for a generation to come. A call to action was presented in Ottawa early last month, and the border is one of the critical issues on it. I lead the trade and infrastructure subcommittee, and as a Windsor resident, I am the expert vis-à-vis speaking for the suppliers and the big customers for the industry.

So with our investment here, we speak to 1,400 trucks a day that cross the bridge. About 15 per cent of the entire Ambassador Bridge traffic is DaimlerChrysler product, never mind the amount that goes with and for our suppliers. Consider, too, just the other dependent economies, the tool and die companies, the industrial mould makers, where 20 per cent of all tool and die companies and 50 per cent of all industrial mould makers are in Windsor and Essex County. So again it is not just large OEM — original equipment manufacturers — that we are talking about here but the dependent economies as well.

I will now speak to our dependence on the border and some of the things that we know we can do for immediate term and mid-term action that will make a difference. The first is better coordination of trade and security objectives on a binational basis. What do we mean by that? We mean better coordination of criteria for program entry, where we can make sure it is seamless and simple. Given the number of different

Par conséquent, lorsque nous parlons d'échanges régionaux, je parle en fait d'une région qui part de Chicago, traverse l'Ohio, l'Ontario, le Québec et redescend au sud jusqu'au Mississippi. Lorsque nous parlons de compétitivité en matière d'emploi, nous parlons d'une région qui doit livrer concurrence à l'Asie du Sud-Est, à la Chine, à l'Amérique du Sud. Les interdépendances sont donc énormes.

Au Canada, nous nous concentrons sur notre avantage net à l'exportation, phénomène qui s'est amorcé il y a 40 ans. Nous produisons 65 p. 100 plus de voitures au Canada que les consommateurs canadiens en achètent, ce qui signifie que notre secteur doit constamment innover.

En pourcentage, deux pays seulement exportent plus que nous, la Corée et le Japon. Pour devancer les États-Unis, l'Allemagne et le Royaume-Uni, nous devons faire exactement ce dont Bob a parlé, c'est-à-dire empêcher que la frontière soit perçue comme un obstacle aux échanges. Si la distance qui sépare les fournisseurs des fabricants est de 10 kilomètres et si la frontière se trouve en plein milieu, l'écart de perception peut être beaucoup plus grand que 10 kilomètres.

Brièvement, pour ce qui est de DaimlerChrysler, nous avons investi plus de 2,5 milliards de dollars au cours des trois dernières années au Canada, plus que tout autre constructeur pendant la même période. En collaborant avec le Conseil du partenariat pour le secteur canadien de l'automobile, nous recherchons une plus grande visibilité, afin de contribuer à maintenir l'avantage que nous avons acquis en tant qu'industrie et de présenter les principales mesures que nous pouvons prendre pour garder cet élément présent à l'esprit pour la génération future. Une invitation à passer à l'action a été présentée à Ottawa au début du mois dernier, et la frontière est une des principales questions. Je dirige le sous-comité du commerce et des infrastructures, et en tant que résident de Windsor, je ne suis on ne peut mieux placé pour parler au nom des fournisseurs et des gros clients de l'industrie.

De sorte qu'avec notre investissement ici, nous faisons affaires avec 1 400 camionneurs qui chaque jour traversent le pont. Quelque 15 p. 100 de tout le matériel qui passe par le pont Ambassador sont des produits de DaimlerChrysler, sans compter le volume de produits acheminés par nos fournisseurs ou pour eux. Pensez aussi seulement aux autres économies tributaires, les entreprises d'outils et de matrices, les fabricants de moules industriels : 20 p. 100 de toutes les entreprises d'outils et de matrices et 50 p. 100 de tous les fabricants de moules industriels se trouvant à Windsor et dans le comté d'Essex. Encore-là, nous ne parlons pas ici que des gros équipementiers mais aussi des économies tributaires.

Je vais maintenant parler de notre dépendance à l'égard de la frontière et de certaines des mesures que nous savons pouvoir prendre pour donner des effets immédiats et à moyen terme, qui feront une différence. D'abord, il faudrait mieux coordonner les objectifs en matière de commerce et de sécurité sur le plan binational. Qu'entendons-nous par là? Nous parlons d'une meilleure coordination des critères d'admissibilité aux

levels of administration involved, the opportunity is ripe to add requirement to requirement which is adding to these invisible barriers.

We have had great success with Customs Self-Assessment — CSA — Partners in Protection and FAST for unsecured trade, but that is just a start. If those pre-cleared types of mechanisms still wait in lines, then they are not really being utilized to their fullest potential. We can create a better balance between trade and security. We are certainly sensitive to the security tradeoffs and want to make sure that we are not compromising anything in that regard, but promoting efficient and expedited trade is key. These programs, by pushing border processing away from the border, move the bottleneck away from our geographic constraints. We just do not have enough land and crossing throughput to address these things for, as I said, a generation to come. Certainly, they reduce processing time and help reduce uncertainty at the borders.

There are no surprises when a truck is at the border and says, "Hey, all the paperwork has been cleared." We know what this company does; we know what it is moving they are okay. We have got to help the FAST participants move through expeditiously. The flow of traffic is important; they cannot get caught in the flow of uncleared goods.

To that end, we recommend and continue to support a binational border authority, to help streamline regulation. It helps provide factual accountability to say what are the facts on throughput, so we are dealing expeditiously with perception versus reality and can deal quickly with crisis management, if an emergency should arise, an accident on one of the thoroughways or even a labour strike like we had earlier this year. So an authority like that has the potential to help us respond quickly, effectively and sensitively to the number of various parties involved.

I cannot emphasize enough, and I know Mr. Keyes did as well, the need for us to continue to push on the infrastructure investment. The phase-one allocation of \$80 million of pre-work that was articulated back in March — the fact that we are still very slow on getting those initial steps underway really keeps us from working on the Canadian roadway infrastructure, not just in crossings, but in getting to those crossings. That is the \$300 million that has been allocated, but again we have made very slow and patient progress on it. We need to continue to push.

From our standpoint, we need to push on coordination of trade and security objectives, definitely supporting a binational border authority, and definitely pushing expeditiously on

programmes, c'est-à-dire qui nous permettront de nous assurer que le système est harmonieux et simple. Étant donné le nombre de divers paliers d'administration concernés, les occasions ne manquent pas d'ajouter des quantités d'exigences qui renforcent ces barrières invisibles.

Nous avons connu beaucoup de succès avec le Programme d'autocotisation des douanes — PAD — et Partenaires en protection ainsi que le Programme EXPRES. Ce n'est qu'un début. S'il subsiste des files d'attente malgré ces mécanismes d'autorisation préalable, c'est donc qu'on ne les utilise pas à fond. Nous pouvons mieux équilibrer le commerce et la sécurité. Nous sommes certainement sensibles aux concessions qu'il faut faire pour assurer la sécurité et nous voulons nous assurer de ne surtout pas la compromettre, mais il est essentiel de favoriser l'accélération et l'efficacité des échanges. Ces programmes, qui repoussent loin de la frontière le traitement des formalités, éloignent le goulot d'étranglement dans les secteurs géographiques qui nous intéressent. Nous ne disposons tout simplement pas de suffisamment de capacité de débit terrestre et de franchissement pour faire face à ces questions d'ici, je le répète, la prochaine génération. Il est certain qu'ils réduisent les délais de traitement et contribuent à dissiper l'incertitude aux frontières.

Il n'y a aucune surprise quand un camion se présente à la frontière et que le camionneur dit : « Écoutez, tous les documents sont en ordre. » Nous savons ce que fait son entreprise; nous savons que ce qu'il transporte est autorisé. Nous devons aider les participants au Programme EXPRES à se déplacer sans retard. Le débit la circulation est important; ils ne peuvent pas se permettre d'aller grossir les rangs des transporteurs de marchandises en attente d'autorisation.

À cette fin, nous recommandons et continuons de réclamer la mise en place d'une autorité frontalière binationale, qui contribue à harmoniser la réglementation. Elle pourra rendre compte des faits en matière de débit, et nous pourrions rapidement savoir ce qu'il en est véritablement, gérer les situations de crise, en cas d'urgence, en cas d'accident sur l'une des artères ou encore s'il survient un conflit de travail comme celui que nous avons connu au début de l'année. Ainsi une autorité comme celle-là pourrait nous aider à intervenir rapidement et efficacement en tenant compte du nombre des diverses parties concernées.

Je ne saurais trop insister — et je sais que M. Keyes l'a aussi rappelé — sur la nécessité pour nous de continuer à réclamer un investissement dans les infrastructures. L'affectation dans un premier temps de 80 millions de dollars pour le travail préalable qui a été annoncée en mars — le fait que nous mettions encore beaucoup de temps à entamer ces étapes initiales nous empêche vraiment de travailler sur le projet d'infrastructure routière canadienne, pas simplement en ce qui concerne les franchissements, mais aussi l'accès à ces franchissements. Il s'agit là des 300 millions de dollars qui ont été accordés, mais nous n'avons que très lentement et patiemment progressé. Nous devons continuer d'exercer des pressions.

À cet égard, il nous faut continuer de réclamer la coordination des objectifs commerciaux et de sécurité, avec à l'appui, de façon incontournable, une administration frontalière binationale. En

continued infrastructure investment inasmuch as a crossing in the mid-term, but some much more fundamental foundational investments in the short term are where we see the priorities.

Senator Atkins: Mr. Norman, you talk about a seamless cross border process. Can you tell me what impediments concern you the most in terms of trucking parts, and what is your timeframe that affects your assembly lines?

Mr. Norman: The biggest thing that affects us is volatility — the variability, the risk of a small delay. For example, something as minor as the truck exit on Huron Church Road can have a massive ripple effect, hitting our suppliers first, because they have to put more trucks in the system to meet our just-in-time requirements at the plants.

We are frequently asked: How much is it costing you when you are down? Well, we do not ever want to be down. That is a disaster that we cannot face, but having to put more inventory in the system to keep up with that due to potential volatility in those numbers is really our biggest risk. So something that is monitoring the flow of goods, is helping make expeditious decisions on whether it is adding customs guards, whether it is rerouting traffic across different crossings, those are the kinds of things that can make a short-term impact for us, towards your question.

Senator Atkins: Can you describe to us the effect when things are not working properly in terms of jobs, in terms of —

Mr. Norman: In a crisis mode, it is as severe as a labour strike. Shutting down a plant, the burn rate of the assets, the labour involved not working when we are on a real time supply chain, all this is very severe — but again no less severe than the power outages from over a year ago, things like that.

Mr. Keyes: To give you an illustration, this is not just a preoccupation for us here in Canada and the United States. We are tied in with the International Chamber of Commerce. We talk to people from embassies. The trade and investment people in embassies and consulates here in Canada are watching what is going on, are providing information and intelligence and opinions back to their national industries that are looking at sighting investments.

I received a not too long ago from a trade commissioner from a major European embassy telling me that one of their companies was thinking of making a major investment in North America and asking me about where to site that plant and what I think will happen with the border. I mean this becomes a strategic issue.

outre, il faut indéniablement réclamer de façon urgente un investissement permanent dans l'infrastructure qui aboutirait à un passage à moyen terme mais et, ce sont là nos priorités, des investissements fondamentaux à court terme.

Le sénateur Atkins : Monsieur Norman, vous avez parlé d'un processus harmonieux pour le franchissement de la frontière. Pour ce qui est du camionnage, pouvez-vous nous dire quels sont les empêchements qui vous inquiètent le plus et quel est l'échéancier auquel les chaînes de montage sont soumises?

M. Norman : L'élément qui a le plus d'incidence sur nous est la variabilité, le risque d'un petit retard. Par exemple, même un incident mineur comme la sortie du camion sur Huron Church Road peut avoir des conséquences massives, touchant d'abord nos fournisseurs, parce qu'ils doivent multiplier le nombre de camions s'ils veulent respecter les exigences du juste-à-temps pour les unités de production.

On nous demande souvent : « Combien cela vous coûte-t-il quand vous êtes à l'arrêt? » C'est que nous essayons de n'être jamais à l'arrêt. C'est une situation catastrophique qu'il nous faut éviter à tout prix, mais de devoir augmenter les stocks pour pallier cette situation à cause de l'instabilité constitue à vrai dire notre plus gros risque. Ainsi, des mesures permettant de surveiller la circulation des biens et de prendre rapidement une décision en ajoutant des douaniers ou en détournant du trafic routier vers d'autres points de passage, tout cela a une incidence à court terme, et j'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Atkins : Pouvez-vous nous dire quelles sont les conséquences, sur le plan des emplois, quand les choses ne fonctionnent pas rondement...

M. Norman : Quand les choses atteignent un moment de crise, c'est aussi grave que s'il s'agissait d'une grève. La fermeture d'une unité d'exploitation, le temps d'absorption des liquidités, l'arrêt de travail de la main-d'œuvre dans un mode de chaîne d'approvisionnement en temps réel, tout cela est très grave — mais encore une fois, je le répète, c'est moins grave que la panne de courant que nous avons connue il y a un an.

M. Keyes : Je vais vous donner une explication, qui vous démontrera que cela n'est pas une inquiétude propre au Canada et aux États-Unis. Nous sommes liés à la Chambre de commerce internationale. Nous parlons au personnel des ambassades. Le personnel responsable du commerce et de l'investissement dans les ambassades et les consulats installés ici au Canada surveillent la situation et renvoient des renseignements et des opinions à leurs secteurs industriels nationaux qui envisagent d'investir ici.

Récemment, j'ai reçu, de la part d'un attaché commercial de l'ambassade d'un des principaux pays européens, une information me signalant qu'une de leurs sociétés envisageait de faire un investissement majeur en Amérique du Nord et on me demandait où cette unité d'exploitation devrait s'installer et ce que je pensais de la situation à la frontière. Par là, je veux vous expliquer que c'est un enjeu stratégique.

When we go to meetings in Paris at the International Chamber of Commerce, people ask me to brief them on what is going on in Canada-U.S. relations and how the border is working. There is a perception out there that we have to deal with. This is real, and this is a competitive and strategic issue for Canada.

Senator Atkins: Do you feel there is enough urgency being applied to the alternative possibilities of crossings between Detroit and Windsor?

Mr. Keyes: Some days yes and many other days no. We have a situation in this corridor where clearly more capacity is needed, and there are a variety of processes in place, but it just seems to be like the energizer process, just going and going and going. At what point are we going to get to decision mode and see some things actually start to happen on the ground? This is a critical corridor. However, southern B.C., Quebec-New York State, you will see some of the same issues — albeit not as severe as here, they are real.

As I said, through the 1990s there was benign neglect. We were not paying much attention to it, notwithstanding a lot of good words and will. CCRA, as it was at the time, stayed static but the traffic was increasing. There was a gap. We are now into a very different era, and there have been a lot of good things done, and full marks to Minister Manley and Minister McLellan for pushing the button, and full marks as well to Secretary Ridge who has been a real asset in this process. From our perspective, we are sorry to see him leave that job.

I just do not think we are as seized with this as we should be, given the strategic nature of this issue.

Mr. Norman: There is a lot of urgency and attention to the prospect of crossing capacity but maybe sometimes at the expense of the attention and urgency we need to place on some of the shorter-term infrastructure developments. A lot of dialogue is happening on 5-, 10- and 15-year solutions, almost at the exclusion of, well, if we do not get that solved, we do not need to do these other things, which is probably not good economic development on all of our parts.

Senator Atkins: In the presentation prior to your appearance, we looked at the critical path. It seems eight years is a long time, especially in your industry, where, I assume, technology and the demand for product is increasing at a significant rate. It must be somewhat frustrating to you.

Mr. Norman: We see shorter and shorter life cycles for products, which means more flexibility across plants. We have more and more choices and alternatives in terms of resourcing, which, in turn, puts more burden on suppliers. So eight years is an eternity in the foreign direct investment world.

Senator Atkins: Yes, that is what it seems to us. You referred to shared vision. Where is the conflict?

Quand nous nous rendons à des réunions de la Chambre de commerce internationale à Paris, on nous demande des séances d'information sur ce qui se passe dans les relations canado-américaines et comment les choses se déroulent à la frontière. Il nous faut donc agir sur l'opinion des gens. C'est la réalité, et c'est un enjeu concurrentiel et stratégique pour le Canada.

Le sénateur Atkins : Pensez-vous que l'on considère avec l'urgence nécessaire le besoin de trouver des solutions de rechange pour le passage entre Detroit et Windsor?

M. Keyes : Certains jours, oui, et bien d'autres jours, non. Dans ce couloir, il est évident qu'il faut accroître la capacité et il existe divers processus en place, mais il semble que ce soit un dispositif qui n'a de cesse. À quel moment allons-nous passer aux décisions et voir des actions concrètes? C'est un couloir crucial. Toutefois, et c'est la réalité, dans le sud de la Colombie-Britannique et entre le Québec et l'État de New York, on fait face aux mêmes difficultés — même si elles ne sont pas aussi graves.

Comme je l'ai dit, pendant les années 90, on a constaté une certaine indifférence. On ne faisait pas tellement attention à cette situation, même si on constatait de la bonne volonté et des vœux pieux. L'ADRC, dans la forme qu'elle revêtait à l'époque, n'a pas bougé alors que le trafic augmentait. Il y avait une lacune. Voilà que nous en sommes à une ère nouvelle et d'excellentes mesures ont été prises, tout à l'honneur des ministres Manley et McLellan, qui ont mis le tout en branle. C'est tout à l'honneur également du sénateur Ridge, qui a joué véritablement un rôle dans ce processus. À notre avis, il est regrettable qu'il quitte son poste.

Je ne pense pas que nous soyons aussi conscients de cette situation autant que nous le devrions, car la question est de nature stratégique.

M. Norman : On comprend bien l'attention qu'exige la capacité de passage et l'urgence de la situation, mais parfois, cela se fait au détriment de l'attention et de l'urgence qu'exige l'installation d'une infrastructure à plus court terme. On parle beaucoup de solutions d'ici 5, 10 ou 15 ans, et on semble ignorer complètement les solutions que nous pourrions apporter maintenant et qui pourraient nous éviter d'avoir à prendre ces autres mesures qui ne sont sans doute pas très rentables.

Le sénateur Atkins : Le témoin précédent nous a parlé du chemin critique. Il semble que huit années soient une longue période, surtout pour votre secteur où, je suppose, la technologie et la demande progressent à un rythme appréciable. Vous devez donc ressentir des frustrations.

M. Norman : Le cycle de vie des produits raccourcit sans cesse, ce qui signifie qu'il faut que les unités de production fassent preuve de plus de souplesse. Pour ce qui est de l'approvisionnement, il y a de plus en plus de choix, ce qui exerce des pressions sur les fournisseurs. Huit années, c'est donc une éternité pour l'investissement étranger direct.

Le sénateur Atkins : C'est effectivement ce qui nous a semblé. Vous avez parlé d'une vision commune. Où se situe le conflit?

Mr. Keyes: I am not sure, senator, that there is a conflict. I think we both have ideas on where we want to get to, but there have been different priorities.

Senator Atkins: Are we talking about the third crossing?

Mr. Keyes: Here?

Senator Atkins: Yes.

Mr. Keyes: Greater capacity. Does that mean new crossings, building on existing crossings? There is a multiplicity of ideas. We have to get to a decision-making point and get on with it. That seems to be where the inertia is — there are studies, and different ideas and competing proposals.

Mr. Norman talked about some kind of joint authority, whatever that might be. There is a whole range of possibilities that one could think of.

Senator Atkins: Who should drive the agenda?

Mr. Keyes: That is a good question. There are six governments involved, as well as business. We are all wrestling with the steering wheel, but we all want the bus to keep moving.

Senator Atkins: We met with Secretary Ridge, and he expressed the frustration of the problem of all the jurisdictions getting together to make it happen. It seems that that is one of the first things they have to deal with — that is, who drives the agenda and makes it happen.

Mr. Keyes: You have a legal agenda, a process agenda. There are environmental requirements, laws, processes on both sides — but we cannot afford to wait eight years.

Senator Atkins: Well, that is our impression.

Mr. Norman: We are in agreement on the agenda, but not as to primary authority. If there is a federal review twice a year or once a quarter, and provincially or on a state basis there is monthly accountability, and then there is some local support for that — the agenda is trade and security. The question for everybody is this: Do we have zero security risk? Do we have 100 per cent trade flow?

All of that is easier said than done. However, we are in violent agreement on agendas, maybe not so much on authorities.

Senator Atkins: Are you supportive of the measures that are being implemented until there is a major decision made in terms of a third crossing?

Mr. Norman: We have to push the nine-point plan in Windsor, the Let's Get Windsor-Essex Moving Strategy, regardless of what the solution is. The infrastructure around town routes is important, regardless of the solution, and that will not be decided in months, perhaps longer, by the time we get through environmental assessment. We need to expedite

M. Keyes: Sénateur, je ne suis pas sûr qu'il existe un conflit. Je pense que tous deux, nous avons une opinion quant à ce que nous voulons obtenir, mais l'ordre des priorités est différent.

Le sénateur Atkins : Songez-vous à un troisième passage?

M. Keyes : Ici?

Le sénateur Atkins : Oui.

M. Keyes : Une plus grande capacité, cela signifie-t-il de nouveaux passages ou l'amélioration des passages existants? Les idées à ce sujet foisonnent. Il nous faut prendre des décisions et aller de l'avant. Il semble qu'il existe une certaine inertie — il y a eu des études, diverses opinions et des propositions concurrentielles.

M. Norman a évoqué la possibilité d'une sorte d'administration mixte quelle qu'elle soit. Il y a toutes sortes de possibilités auxquelles on peut songer.

Le sénateur Atkins : Qui devrait tenir les rênes?

M. Keyes : C'est une bonne question. Il y a six ordres de gouvernement en cause, sans compter les entreprises. Tout le monde veut prendre les choses en main, mais tous nous souhaitons que les choses aillent de l'avant.

Le sénateur Atkins : Nous avons rencontré le secrétaire Ridge, et il a exprimé sa frustration face à la nécessité que tous les ordres de gouvernement conjuguent leurs efforts. Il me semble que c'est la première chose à régler — qui doit prendre les choses en main et les faire aboutir?

M. Keyes : Il y a l'aspect juridique, le processus. Il y a des exigences sur le plan de l'environnement, des lois, des processus à respecter des deux côtés — mais nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre huit ans.

Le sénateur Atkins : Nous sommes de cet avis-là également.

M. Norman : Nous convenons des mesures à prendre, mais nous ne nous entendons pas sur la principale autorité. Le fédéral intervient deux fois par année ou une fois par trimestre, alors que la province ou l'état exige une reddition de comptes mensuelle, et ensuite il y a le niveau local... il s'agit ici de commerce et de sécurité. La question universelle est la suivante : le risque sur le plan de la sécurité est-il nul? Le flux commercial se fait-il sans entrave aucune?

C'est plus facile à dire qu'à faire. Toutefois, nous sommes tout à fait d'accord sur ce qu'il y a à faire, même si nous ne le sommes pas quand il s'agit de savoir qui exerce l'autorité.

Le sénateur Atkins : Êtes-vous favorable aux dispositions qui sont prises actuellement en attendant la décision quant à un troisième passage?

M. Norman : Il nous faut faire valoir le plan en neuf points qui concerne Windsor, c'est-à-dire la stratégie de faire bouger les choses dans le couloir Windsor-Essex, quelle que soit la solution retenue. L'infrastructure le long des parcours est importante, quelle que soit la solution, et cela ne pourra pas être décidé en quelques mois, à cause du temps qu'il faut pour l'évaluation

that, but we have to invest in our home infrastructure at the same time. We cannot wait for a solution and then decide what supports it.

Senator Atkins: Just a final question. You say 1,400 vehicles. Is that just your company, a day?

Mr. Norman: Yes.

Senator Munson: We have heard a lot of buzzwords in the last few days — seamless, simple. In terms of specifics, you said that something has to be done now, in a shorter term, infrastructure-wise. Can you be specific as to what you would like to see built or done as part of the program, to make things more efficient here?

Mr. Norman: The *Let's Get Windsor-Essex Moving* has critical points on infrastructure. It has been laid out. It has not changed in the last year. Again, we are not trying to invent new solutions but rather to implement the ones that we have largely agreed on at several levels of government.

Senator Munson: I would like to hear them.

Mr. Norman: The widening of E.C. Row, is one; the Lauzon Parkway is another major artery through town. Some phase-one elements were approved, simple, minor things — for example, a road-rail grade separation for Walker Road, an overpass at Huron Church. Again, those are moving, but slowly, and are precursors to phase two. These are basic county-, municipal-, and provincial-type matters that deal with the health of the thoroughfares in town. The aim is to help keep trucks moving through the city, wherever they are going, to current crossings or new crossings. This is not difficult; it is basic maintenance. It involves unclogging our arteries.

Senator Munson: Do you have any idea what is holding this up? It always comes down to money.

Mr. Norman: Believe it or not, that has not been as much of the factor — \$300 million earmarked for these things, and \$80 million has been set aside for phase one. Many of the phase-one elements — and I am talking of very small, simple things; \$1-million worth of overpass types of things — are slow partly because of environmental assessment. We do not want to minimize the importance of due process, but we cannot wait for an eight- or 15-year solution on some of the other things.

Senator Munson: I do not know if it is a fair question, but you talked about 1,400 trucks, 15 per cent of the traffic. Customs officials and others at both borders, would that more than make your job easier —

Mr. Norman: That has definitely helped. Opening four new booths on the U.S. side this year, again they are aware of the role on the U.S. side for security capacity.

environnementale. Il nous faut faire accélérer les choses, mais en même temps, il faut investir dans notre infrastructure nationale. Nous ne pouvons pas attendre qu'une solution soit trouvée pour songer aux appuis nécessaires.

Le sénateur Atkins : Une dernière question. Vous avez parlé de 1 400 véhicules. Est-ce pour votre seule société, quotidiennement?

M. Norman : Oui.

Le sénateur Munson : Depuis quelques jours, nous avons entendu beaucoup de mots à la mode... sans faille, simple. Vous avez réclamé qu'on fasse quelque chose dès maintenant, à court terme, sur le plan de l'infrastructure. Pouvez-vous être plus précis quant à ce que vous souhaitez qu'on construise et qu'on fasse pour améliorer l'efficacité?

M. Norman : Dans le document *Il faut que ça bouge à Windsor-Essex* figurent des éléments essentiels en ce qui concerne l'infrastructure. C'est expliqué. Rien n'a changé depuis un an. Nous n'essayons pas d'inventer de nouvelles solutions mais tout simplement de mettre en œuvre celles sur lesquelles de nombreux ordres de gouvernement sont en grande partie tombés d'accord.

Le sénateur Munson : Quelles sont-elles?

M. Norman : L'élargissement de la route E.C. Row en est une. La promenade Lauzon est une autre artère principale qui traverse la ville. Certains éléments de la première phase sont déjà approuvés, et il s'agit d'éléments simples et mineurs — par exemple l'élimination des passages à niveau sur Walker Road et un passage supérieur dans le secteur de Huron Church. Je le répète, les choses avancent de ce côté-là mais lentement, et ce sont des éléments précurseurs à la deuxième phase. Ce sont des questions de base qui touchent les comtés, les municipalités et les provinces pour l'assainissement des voies de circulation en ville. L'objectif est de permettre aux camions de traverser la ville, peu importe leur destination, pour attendre les passages actuels ou de nouveaux passages. Ce n'est pas difficile. Il s'agit d'un entretien de base. Il s'agit de désengorger nos artères.

Le sénateur Munson : Savez-vous quel est l'élément qui bloque? C'est toujours une question d'argent, n'est-ce pas?

M. Norman : Croyez-le ou non, ce n'est pas véritablement un facteur — 300 millions de dollars ont été réservés à cette fin et 80 millions de dollars sont prévus pour la première phase. Dans le cas de la première phase — et je pense ici à des petites choses toutes simples comme un million de dollars pour les passages supérieurs — les choses sont ralenties à cause de l'évaluation environnementale. Nous ne voulons pas sous-estimer l'importance de respecter les procédures établies, mais nous ne pouvons pas attendre 8 ou 15 ans pour que l'on trouve une solution à d'autres égards.

Le sénateur Munson : Je ne sais pas si ma question est opportune. Vous avez parlé de 1 400 camions, de 15 p. 100 du trafic. L'intervention de douaniers et d'autres préposés des deux côtés de la frontière rendrait-elle votre travail plus facile...

M. Norman : Cela a certainement aidé. Cette année, quatre nouveaux postes ont été ouverts du côté américain. Ils ont conscience du rôle de l'intervention américaine pour la sécurité.

There is an opportunity for something like a border authority to be addressing some of the labour infrastructure, as well as concrete or technology infrastructure. It is all part of a joint solution here, I think.

Senator Banks: I think Mr. Keyes heard a question that I asked of the last panel that I would like to get a short answer from him on. It is entirely theoretical, but it was in response to a suggestion that has probably been made otherwise but was made recently by one of our colleagues in a speech in Washington. Senator Grafstein suggested that in order to solve this problem and not to obviate or circumvent but to speed up the impediments to doing the things you are talking about that perhaps a solution is the quick creation of a new international commission of eminent people with clout, authority, influence to be able to move, not to end the processes, not to circumvent things, but to move things along more quickly and get stuff done.

Does that make any sense to you as a tool pusher to the solution?

Mr. Norman: Sure, again tying on to some of the comments, the two-pronged elements that could support that. A binational commission that can support an authority that is responsible for flow and a planning commission that is responsible for strategy and major investments makes all the sense in the world. I believe there is a way to interface with these multiple levels of government, which have important interests, but streamline through one body like that. It is brilliant.

Mr. Keyes: CUSBA, the Canada-U.S. Border Authority. I think we have to look at how we are jointly managing this border, and you can think of models like the International Joint Commission, which has a hands-on role, is very helpful in solving things. Look at the NACEC, North American Commission on Environmental Cooperation under NAFTA, where the countries have experts on environmental issues. There is a research process, making recommendations to governments; they do not have string-pulling ability. However, some kind of joint action might be possible.

Let's not forget that on an agency-to-agency level, between the Canadian Border Services Agency, the CBSA, and the Department of Homeland Security, DHS, there is a lot of interaction already. Where does it all come together, and by whom and how are decisions made in the timely fashion? Those are key questions.

Senator Banks: But does it come together?

Mr. Keyes: Under Minister McLellan, a lot of the issues around the security side come together.

Senator Banks: Forgive me, but this is Minister of Transport territory.

Mr. Keyes: It is Minister of Transport, but it is also Industry Canada. I believe that is the stream through which infrastructure Canada reports.

L'administration frontalière doit voir à ce que la main-d'œuvre soit en place en même temps qu'une infrastructure concrète ou technologique. À mon avis, tout cela fait partie d'une solution mixte.

Le sénateur Banks : Je pense que M. Keyes a entendu la question que j'ai posée au témoin précédent. J'aimerais qu'il y réponde brièvement. La question est tout à fait théorique, mais elle découle d'une suggestion qu'on a sans doute faite par ailleurs mais qui a été reprise récemment par un de nos collègues dans un discours à Washington. En effet, le sénateur Grafstein, soucieux de résoudre ce problème tout en accélérant la suppression des obstacles aux mesures que vous souhaitez, plutôt que de les contourner, propose la création dans un bref délai d'une nouvelle commission internationale de gens éminents, puissants et influents qui s'emploieraient non pas à mettre fin aux processus ou à contourner les obstacles, mais à accélérer les choses et à aboutir à des résultats concrets.

Cela vous semble-t-il raisonnable pour aboutir à une solution?

M. Norman : Absolument, et pour reprendre ce qui a été dit, il y aurait les mesures à deux volets qui viendraient à l'appui. Une commission binationale qui sous-tendrait une administration responsable de la circulation et une commission de planification chargée d'une stratégie et d'investissements majeurs semblent tout à fait logiques. Je pense qu'il y a moyen de concilier ces divers ordres de gouvernement, qui ont tous leurs grands intérêts, mais de créer un organe comme celui-là pour simplifier les choses. Cela me semble brillant.

M. Keyes : La Sécurité transfrontalière Canada-États-Unis, STCEU. Je pense qu'il nous faut songer à la façon dont nous pouvons conjointement gérer cette frontière. Il y a des modèles comme celui de la Commission mixte internationale, qui joue un rôle direct et qui est très utile quand il s'agit de résoudre les difficultés. Prenez par exemple la Commission nord-américaine de coopération environnementale, dans le cadre de l'ALENA, qui regroupe des experts des questions environnementales de chacun des pays signataires. Ils font de la recherche, puis formulent des recommandations à divers gouvernements. Cette commission n'a pas de rôle exécutoire, mais des mesures conjointes sont envisageables.

N'oubliez pas que d'agence à agence, il y a déjà une énorme interaction entre l'ASFC, l'Agence des services frontaliers du Canada et les responsables de la sécurité du territoire des États-Unis, le DHS. Comment tout cela est-il intégré, qui prend les décisions opportunes et comment? Ce sont là les questions cruciales.

Le sénateur Banks : Mais y a-t-il intégration?

M. Keyes : Sous la houlette de la ministre McLellan, bien des questions en matière de sécurité sont intégrées.

Le sénateur Banks : Excusez-moi, mais c'est du ressort du ministre des Transports.

M. Keyes : En effet le ministre des Transports intervient, mais Industrie Canada aussi. Si je ne m'abuse, Infrastructure Canada relève de ce ministère.

So where does it come together? Well, in our system it would come together at the cabinet table. However, that may be too remote a mechanism, in terms of decision making on a day-to-day basis and dealing with real problems in a quick fashion, as opposed to resolving things at the political level — which is all well and good and relevant for setting the broad decisions but not perhaps the specifics.

Senator Forrestall: Mr. Norman, how quickly would you want to see this binational authority in place? How quickly do you think we could put it in place?

Mr. Norman: In the private sector, it is always yesterday. Our business results are equally urgent. We are not putting any different standard on anybody else, but it could not happen soon enough.

Senator Forrestall: Do you think it could be done; do you have 10 names you could suggest?

Mr. Norman: Not specifically, but it does not take long.

Senator Forrestall: That is my point. Could you come up with 10 names in 72 hours?

Mr. Norman: Yes. Pragmatically, we are talking a month or two, on the outside.

The Chairman: The question is: How many years do you think it would take Congress and Parliament to agree on the appropriate authority to do this?

Mr. Norman: Again, I understand where you are going. However, if there are two elements — one on trade and flow and the other on planning — clearly the planning element is much tougher, a much more belaboured process. There were good signs in the last couple of days, however, good acknowledgement on the U.S. side, of crossing capacity needs, increasing awareness of interdependence across the industries on a cluster economy. This is not just a Canadian trade issue. Hence, if we could start small, with something like an authority, we could build credibility and receptivity towards the bigger issues on crossing and approvals.

Senator Forrestall: Its fundamental authority would have to be at the top of the food chain, the federal government, the federal authority, the cabinet level.

Mr. Norman: It does need to be.

Senator Banks: So if that were to happen, it would have to come from the very top. The president and the prime minister would have to decide that it is a matter of such urgency that this is how it is going to be dealt with, and you guys fix it. I am reacting here to your comments, Mr. Norman, about why we are so slow in getting underway.

Comment tout cela est-il intégré? Eh bien, selon notre régime, cela se passe au conseil des ministres. Toutefois, ce mécanisme est peut-être trop éloigné quand il s'agit de prendre des décisions quotidiennes et de régler des problèmes concrets rapidement. Là, les choses sont résolues au niveau politique — ce qui est tout à fait approprié pour les décisions d'ordre général mais peut-être pas pour les détails.

Le sénateur Forrestall : Monsieur Norman, dans quel délai souhaiteriez-vous que cette administration binationale soit créée? Dans quel délai pensez-vous que nous pouvons la mettre en place?

M. Norman : Dans le secteur privé, les choses sont toujours urgentes. Il y a urgence également du côté de nos résultats. Nous ne demandons pas l'impossible à qui que ce soit, mais le plus tôt sera le mieux.

Le sénateur Forrestall : Pensez-vous que cela pourrait se faire? Avez-vous dix noms à nous proposer?

M. Norman : Pour l'instant, non, mais il ne me faudrait pas beaucoup de temps.

Le sénateur Forrestall : C'est là où je veux en venir. Pouvez-vous nous proposer une liste de dix noms dans les 72 heures?

M. Norman : Oui. Concrètement, il s'agirait d'un mois ou deux au maximum.

Le président : La question est la suivante : combien d'années faudra-t-il au Congrès et au Parlement pour se mettre d'accord sur la façon appropriée de procéder?

M. Norman : Je comprends où vous voulez en venir. Toutefois, s'il y a deux éléments en cause — d'une part le commerce et la circulation et d'autre part la planification —, manifestement la planification est beaucoup plus difficile, exige un processus beaucoup plus laborieux. Au cours des derniers jours, nous avons constaté des signes positifs toutefois, une reconnaissance de la part des Américains des besoins à combler pour faciliter le passage, une sensibilisation accrue à l'interdépendance des divers secteurs dans notre économie. Il ne s'agit pas ici d'un enjeu commercial uniquement canadien. Par conséquent, si nous commençons modestement, avec une administration, nous pourrions acquérir de la crédibilité et accroître la réceptivité aux obstacles importants au passage et aux approbations.

Le sénateur Forrestall : Le pouvoir d'une telle administration devrait se situer tout en haut de la pyramide, au niveau du gouvernement fédéral, des autorités fédérales, du conseil des ministres, n'est-ce pas?

M. Norman : C'est essentiel.

Le sénateur Banks : Si nous voulons que les choses se fassent, il faudrait que ce soit au plus haut niveau. Le président et le premier ministre doivent décider que l'urgence justifie qu'il en soit ainsi et faire le nécessaire. Je réagis à vos remarques, monsieur Norman, sur les raisons qui expliquent les lenteurs.

Moving to a slightly different area, I wish to refer to a document entitled, "A Call For Action: A Canadian Auto Strategy," with which I expect you are more than grazingly familiar, Mr. Norman.

Mr. Norman: I am.

Senator Banks: I am looking at page 9 of that document, which talks about weaknesses in our present situation with respect to the border. One of our concerns, of course, is that if this all is made impractical, this umbilical connection, the connection between the elements of a production line intersected by a border, then people are going to build things somewhere else where they do not have that problem.

One of the things you say here in terms of the investment attraction is that "relative to competitor jurisdictions, non-Canadian jurisdictions, the investment attraction process in Canada is perceived as disjointed, inconsistent with various levels of government and exclusively government involved. Meanwhile, the process in some competitor jurisdictions is well coordinated with industry, labour and government jointly involved."

Would you expand on that for us, because it sounds like what you are saying is that the problem in Canada is a government problem, period, and that it is being solved elsewhere by trilateral undertakings?

Mr. Norman: There are two different extremes on how other jurisdictions have handled the prospect and the opportunity for auto investment. In some southern states, for example, there is almost a turnkey solution that is often presented to prospective plant investors. What do I mean by that? The municipality helps out with land, with tax relief and other incentives. The municipality tells a prospective investor, "Here you go. We have the infrastructure, the land, the support. It is ready to go. Put a plant here."

In other nations, there is federal support for this type of thing. There has been this type of support in Japan for years, as well as in China. In Malaysia and other developing economies, there is federal strategic investment in labour, training. They go after the industries they want there. This is what we want to grow.

In the past, and it has improved markedly in the last year, there was the same kind of border confusion on, say, automotive investment. Is it federal? Is it provincial? Is it local? We have made a lot of headway, with the Province of Ontario stepping up and saying, "This is important to us for jobs." The province has allocated some investment-matching funds to do that. Ottawa is looking to the future in terms of investing in R&D.

How do we invest in labour development, getting to your other point, not just government but also union or other sources of labour? We have had the various ministers of those files involved.

Je passe à quelque chose d'un peu différent. Je me rapporte au document intitulé « Un appel à l'action : Cadre pour une stratégie automobile canadienne ». Monsieur Norman, je suppose que vous êtes parfaitement au courant du contenu de ce document, n'est-ce pas?

M. Norman : En effet.

Le sénateur Banks : Je me reporte à la page 9 de ce document. On y décrit les faiblesses de notre situation actuelle à la frontière. Nous avons une inquiétude, bien entendu. Si les choses deviennent à tel point impraticables, la connexion entre les éléments de la chaîne de production étant coupée à la frontière, les gens vont se rabattre ailleurs pour construire là où il n'y a pas de difficulté.

Voici ce que vous dites sur les mesures d'incitation à l'investissement : « Par rapport à celles des pays concurrents, les mesures d'incitation à l'investissement du Canada sont perçues comme incohérentes et non harmonisées entre les divers paliers de gouvernement (et exclusivement au niveau gouvernemental). Dans d'autres pays concurrents, le processus est bien coordonné, il implique l'industrie, le mouvement syndical et le gouvernement. »

Pouvez-vous développer cette idée, car vous semblez dire qu'au Canada, le problème provient du gouvernement, un point c'est tout, et qu'ailleurs, la solution provient d'entreprises trilatérales.

M. Norman : Dans d'autres pays, on a adopté deux solutions diamétralement opposées pour bénéficier de l'investissement dans l'automobile. Par exemple, dans certains États du sud, on offre souvent une solution quasi clés en mains aux investisseurs potentiels. Qu'est-ce que cela veut dire? La municipalité aide au niveau du terrain, avec des dégrèvements fiscaux et d'autres incitatifs. La municipalité dit à un investisseur potentiel : « Voilà. Nous avons l'infrastructure, le terrain, les appuis. Allez-y. Installez votre usine ici. »

Dans d'autres pays, le gouvernement fédéral offre de l'aide. Depuis des années, c'est ce qui se fait au Japon, et en Chine également. En Malaisie et dans d'autres pays en développement, il existe un investissement stratégique fédéral pour la formation de la main-d'œuvre. Ils courtisent les secteurs industriels qu'ils souhaitent. C'est ce que nous voudrions voir prospérer.

Par le passé, et les choses se sont améliorées considérablement au cours de la dernière année, on constatait une certaine confusion à la frontière pour l'investissement dans l'automobile, par exemple. Cela venait-il du fédéral? Du provincial? Du niveau local? Nous avons beaucoup progressé, la province de l'Ontario intervenant et affirmant : « Cela est important pour nous du point de vue des emplois. » La province a débloqué des fonds de contrepartie à cette fin. Ottawa se tourne vers l'avenir en songeant à investir dans la R et D.

Comment investissons-nous dans le développement des ressources humaines, pour aborder votre deuxième point, sans que ce ne soit que le gouvernement qui intervienne mais également le syndicat et d'autres sources? Les divers ministères responsables de ces dossiers sont intervenus.

I would say tremendous progress has been made even in the last 12 months in Canada on jurisdiction, on collaborative support. However, the scenario I gave you of the developing nations or developing states, we have not been that proactive. We are hoping to see some of that change.

Senator Banks: By comparison with other jurisdictions.

Mr. Norman: Yes.

Senator Banks: Just a closing question, and I have more for the second round if we have time, chair.

You referred to a shorter and shorter life span of products. Why is that? You are a manufacturer. The last thing you would want people to say is that your products have a shorter and shorter lifespan.

Mr. Norman: Excuse me, life cycle rather than lifespan. What I mean by that is the speed with which the product is completely renovated and redone. In the past, a product might have been largely unchanged for seven or eight years. Now, you are seeing a wholesale renewal in shorter times, and that is just a function of speed to market, more efficient, more competitive research and development, more competitiveness.

It requires us, with a net export advantage, to run that much faster, to work several cycles into the future, to make sure we have always got what is freshest and most competitive.

Mr. Keyes: I just wondered, Mr. Chair, if I could just add a postscript to Senator Banks' question and Senator Forrestall's supplementary, in terms of time frame and who you get and how you do it. There are some nascent groups there already. Think of what happened immediately post-9/11. The business community came together. We put together a coalition for secure and trade-efficient borders, produced a report in six weeks. We worked with our government colleagues on designing the 30, now 32, point plan. There was a lot of very good close cooperation.

We worked with our colleagues in the United States, formed coalitions, ourselves with the U.S. Chamber of Commerce, for example. There is no reason the same kind of thing could not be done around the infrastructure question to get something on the table very specifically geared to the infrastructure situation and into the hands of both governments.

There is a consultative mechanism on the Canadian side chaired by Rob Wright, on the U.S. side chaired by Rob Bonner, that has come together a couple of times to talk about some of the specific initiatives, and that is business and government together. That is another group that you could draw on. So I think the foundation is there, that something could be done quicker perhaps than we think, certainly in terms of hard and fast recommendations.

Depuis 12 mois, je dirais que nous avons fait des progrès remarquables au Canada, en matière de collaboration. Toutefois, nous n'avons pas fait grand-chose à la manière des pays en développement que je vous ai cités en exemple. Nous espérons que cela va changer.

Le sénateur Banks : Vous voulez dire par comparaison avec d'autres pays, n'est-ce pas?

M. Norman : Oui.

Le sénateur Banks : Une dernière question et j'en aurai d'autres pour le second tour, si nous en avons le temps, monsieur le président.

Vous avez parlé d'une durée de vie de plus en plus courte pour les produits. Pourquoi en est-il ainsi? Vous êtes un fabricant. La dernière chose que vous voudriez que les gens croient est que vos produits ont une durée de vie de plus en plus courte.

M. Norman : Excusez-moi, je parlais du cycle de vie et non pas de la durée de vie. Je me reportais ici à la vitesse avec laquelle un produit est complètement rénové et refait. Par le passé, un produit pouvait demeurer pratiquement inchangé pendant sept ou huit ans. Désormais, le renouvellement des stocks est plus court, et cela est attribuable à la vitesse à laquelle un produit atteint le marché, à une plus grande efficacité, à une fonction de R et D plus concurrentielle, à plus de compétitivité.

Cela exige de nous — et nous procure un avantage net à l'exportation — de courir plus vite, d'anticiper plusieurs cycles futurs, de veiller à ce que nous offrions toujours les produits les plus frais et les plus compétitifs.

M. Keyes : Monsieur le président, permettez-moi d'ajouter quelque chose en réponse à la question du sénateur Banks et à celle du sénateur Forrestall. C'est à propos des limites de temps, des acteurs potentiels et de la façon de procéder. Déjà, nous pouvons compter sur des groupes naissants. Rappelez-vous ce qui s'est passé immédiatement après le 11 septembre. Le milieu des affaires s'est uni. Nous avons formé une coalition pour que les frontières soient sûres et efficaces pour les échanges commerciaux. Nous avons produit un rapport en six semaines. Nous avons travaillé avec nos collègues du gouvernement et produit un plan en 30 points, désormais 32. Cela témoigne d'une excellente coopération très étroite.

Nous avons travaillé avec nos collègues aux États-Unis, formé des coalitions, auxquelles nous participions avec la chambre de commerce américaine, par exemple. Il n'y a aucune raison pour que le même genre de processus ne puisse pas intervenir par rapport à l'infrastructure, afin qu'une mesure propre à l'infrastructure soit présentée aux deux gouvernements.

Rob Wright, du côté canadien, préside un mécanisme consultatif et c'est Rob Bonner qui est son homologue du côté américain. À quelques reprises, il y a eu des pourparlers concernant des initiatives particulières faisant intervenir les entreprises et le gouvernement. Voilà un autre groupe qui pourrait constituer une ressource. Je pense que le fondement existe déjà et que nous pourrions agir plus vite que nous ne le pensons, assurément pour présenter des recommandations fermes et expéditives.

In terms of the legal authority, that is another story.

Mr. Norman: In terms of crisis response and contingency planning, which is very top of mind and very urgent, and something that I think everyone is willing to invest their respective powers of authority to supporting, if that draws a bigger need and improves some results on the planning side, all the better for all of us.

Senator Meighen: In politics, perception is reality, and I think you, Mr. Keyes, touched on the perception, and we dealt with perception in the previous panel, in terms of bridge delays.

We were told that the delay is generally 10 minutes on weekdays and 20 minutes, on average, on weekends or holidays. Mr. Norman, is that unacceptable to your industry and the just-in-time method of operation?

Mr. Norman: I would say the averages, in an environment that is concerned about volatility, do not tell the story. We have got to look at extremes in ranges. If everything is 100 per cent predictable on 10 to 20 minutes, and we are working on making it 8 to 12 minutes, that is a great foundation for progress, but the volatility is greater than that. That is why we need different safety nets.

When there is a combination of a technology slowdown on computers, a labour strike and a car accident all in the same week, it takes hours at the border, and it is all over the front pages of international media the next day. Is it reality that day? By all means. Does it fuel a perception that lasts much longer than that? By all means.

Mr. Keyes: Could If you think of cycles and amplitudes in the physics sense, you get a mean; but it is these variations, the up and down, and the uncertainty, that is of concern. I regularly look at DHS and CBSA's websites, at their charts on border crossings and delays. Two things strike me. First, at a lot of crossings, yes, things by and large work. However, there are ups and downs, and regularly I see one-hour, two-hour, three-hour delays at certain critical points. I will then go to the DHS site, and the reported delay times are totally different. So we do not even have a common reporting method between our two authorities. So if somebody is checking websites to see where the delays are, they will get two different estimates of delay times often.

The Chairman: Are they not measuring traffic going in different directions?

Mr. Keyes: No, they both report in and out and commercial and non-commercial at all the crossings. There are days when everything runs well, even with the standard periods of volume. However, there are other times when there are long delays. For truck drivers and manufacturers, those stats are of little comfort.

Quant aux pouvoirs sur le plan juridique, c'est autre chose.

M. Norman : Pour ce qui est de la réaction face à la crise et de la planification des mesures d'urgence, choses centrales et très urgentes, dans lesquelles je pense que tout le monde est prêt à investir ses pouvoirs respectifs, je dirais que ce serait pour le plus grand profit de tous de pouvoir compter sur une plus grande prise de conscience du besoin et l'aboutissement à de meilleurs résultats en matière de planification.

Le sénateur Meighen : En politique, la perception est la réalité et, monsieur Keyes, vous avez évoqué la perception dont nous avons discuté avec les témoins précédents à propos des retards au passage des ponts.

On nous a dit qu'en général, le retard était de dix minutes en semaine et de vingt minutes, en moyenne, en fin de semaine et les jours fériés. Monsieur Norman, est-ce inacceptable du point de vue de votre secteur et de votre méthode d'opération juste à temps?

M. Norman : Dans un contexte où l'on s'inquiète de l'instabilité, les moyennes ne reflètent pas la réalité. Il faut tenir compte des extrêmes. S'il était parfaitement prévisible que l'attente se limite à 10 à 20 minutes et que nous travaillions à réduire cela à 8 à 12 minutes, nous aurions en main les éléments nécessaires pour progresser, mais l'instabilité va au-delà de cela. Voilà pourquoi il nous faut divers filets de sécurité.

Quand un ralentissement informatique se produit et se conjugue à une grève et à un accident de voiture pendant la même semaine, il faut des heures pour traverser la frontière et cela fait la une des journaux le lendemain. Est-ce la réalité ce jour-là? Tout à fait. Est-ce que cela alimente une perception qui dure plus longtemps? Absolument.

M. Keyes : Si vous comparez cela avec les cycles et les amplitudes en physique, vous pouvez très bien trouver une moyenne. Mais ce qui est inquiétant, ce sont les variations, les hauts et les bas, l'incertitude. Je consulte régulièrement les sites Internet du DHS et de l'ASFC et j'y trouve des tableaux sur les passages à la frontière et les retards. Il y a deux choses qui me frappent. Tout d'abord, pour beaucoup de passages, tout fonctionne très bien. Toutefois, il y a des hauts et des bas, et régulièrement, je constate des retards d'une heure, deux heures, trois heures à certains points cruciaux. Quand je consulte le site Internet du DHS, les temps de retard sont tout à fait différents. Nous ne disposons donc pas d'une méthode de rapport commune entre les deux administrations. Ainsi, quelqu'un qui consulte ces sites Internet pour voir quels sont les retards obtient souvent deux estimations différentes.

Le président : Est-ce qu'on ne mesure pas le trafic qui va dans des directions opposées?

M. Keyes : Non, les deux font rapport des passages commerciaux et non commerciaux dans les deux sens, à tous les points de passage. Il y a des jours où tout va rondement, même si le volume atteint ses pointes habituelles. Toutefois, d'autres jours, il y a de long retards. Pour les camionneurs et les fabricants, ces statistiques sont peu réconfortantes.

One of our board members owns a trucking company, and he has people all over North America. His drivers are now demanding that he pay waiting time. All of that factors into competitiveness.

Senator Meighen: I am being a bit of a devil's advocate here, but accidents happen. People get delayed. People miss getting to a play in Stratford from Toronto because the 401 is all tied up. It is annoying. If it happened every time, it would be more than just annoying.

So could I make a distinction between Mr. Norman's industry, which is really right here in the dual community, if you will, and the industry of importing fruit to Canada from Mexico? If I can, are there any concessions given to your local industry because it is a local industry? Would it be valid to do so? Can you envisage a dedicated lane for the automotive industry? Is it more critical for you to avoid these three-hour delays, four-hour delays, than it is for a truck driver coming from Mexico to Toronto with a load of bananas?

Mr. Norman: To your point on accidents happen, the issue is bottlenecks and accidents, right? A truck accident a couple of months ago on the 401 shut the place down for a few hours. So what do we do with the bottlenecks? Remember, we are logistically intertwined across the continent. Yes, there is a choke point here, and there are advantages with pre-clearance mechanisms.

To a degree, we have the underpinnings of what you just suggested. However, some of it is geographic infrastructure, where there are not sufficient lanes to route traffic. In the case, you have to do some other things, whether it is, as I said, moving the border further away with some of the pre-clearance or a border authority that can reroute and best manipulate the pre-bottlenecks. You are on the right line of thought, but it is probably not a simple matter.

Senator Meighen: Yes, fair enough.

Does either or both of you feel that the steam has gone out of the urgency feeling a little bit? As we move further away from 9/11, as the process seems to stretch out to 2013 or whatever, are other people who are not immediately starting to lose that drive, and consequently have governments started to lose a bit of drive?

Mr. Keyes: Yes.

Mr. Norman: A bit. I think there is a lot of agitation in Ottawa and Queens Park, and we have probably slowed down a bit on some of the local solutions.

Senator Meighen: Well, we will see what we can do for you.

Mr. Keyes: Senator, it was a very cryptic answer, but I think the nature of the situation has changed. There has been attention on some of the choke points, but we are also dealing with new initiatives out of the U.S. that were not envisaged at the time we did the 30-point plan. We have got a U.S. visit, and the

Un des membres de notre association est propriétaire d'une société de camionnage qui livre aux quatre coins de l'Amérique du Nord. Ses camionneurs exigent maintenant d'être rémunérés pour le temps d'attente. Tout cela a une incidence sur la compétitivité.

Le sénateur Meighen : Je vais me faire un peu l'avocat du diable. Les accidents se produisent. Les gens sont retardés. Des gens de Toronto ratent une pièce à Stratford parce qu'il y a un bouchon sur la 401. C'est agaçant. Si cela se produisait constamment, ce serait plus qu'agaçant.

Est-ce que je peux faire une distinction entre l'industrie de M. Norman, qu'il exerce dans cette double collectivité, si l'on veut, et l'importation au Canada de fruits provenant du Mexique? Dans ce cas, votre industrie bénéficie-t-elle de concessions parce qu'il s'agit d'une industrie locale? Est-ce qu'elle devrait en bénéficier? Pouvez-vous envisager une voie réservée au transport routier? Est-ce qu'il est plus essentiel pour vous d'éviter ces retards de trois ou quatre heures que pour un chauffeur de camion qui arrive du Mexique à Toronto avec un chargement de bananes?

M. Norman : Vous dites que des accidents se produisent; votre question porte sur les embouteillages et les accidents, n'est-ce pas? Il y a quelques mois, un accident de camion sur la 401 a entraîné la fermeture de l'autoroute pendant plusieurs heures. Que peut-on faire contre les embouteillages? N'oubliez pas qu'au plan logistique, nos activités sont interdépendantes à l'échelle du continent. Il y a effectivement un point de passage obligé ici, ainsi que des mécanismes de prédéroulement avantageux.

Dans une certaine mesure, nous avons déjà les éléments de base de la formule que vous proposez. Cependant, il s'agit en partie d'infrastructures géographiques, et il n'y a pas suffisamment de voies pour acheminer la circulation. En l'occurrence, il faudrait prendre d'autres mesures, à savoir, comme je l'ai dit, déplacer la frontière en mettant en place un service de prédéroulement ou constituer une autorité frontalière qui pourrait orienter la circulation et éviter les goulots d'étranglement. Vous êtes sur la bonne voie, mais la question n'est pas simple.

Le sénateur Meighen : C'est parfait.

Est-ce que l'un de vous ou les deux estimez que le sentiment d'urgence s'estompe un peu? À mesure que le temps nous éloigne du 11 septembre 2001 et qu'on parle de l'échéance de 2013, est-ce que certains ne sont pas en train de perdre leur motivation et, en conséquence, de démotiver aussi les gouvernements?

M. Keyes : Si.

M. Norman : Oui, un peu. Je crois qu'il y a beaucoup d'agitation à Ottawa et à Queens Park, mais les efforts se sont sans doute ralentis en ce qui concerne certaines solutions locales.

Le sénateur Meighen : Nous verrons ce que nous pouvons faire pour vous.

M. Keyes : Sénateur, ma réponse était un peu lapidaire, mais je crois que la situation a changé. L'attention s'est portée sur certains goulots d'étranglement, mais nous avons aussi affaire à de nouvelles initiatives américaines qui n'étaient pas envisagées lorsque nous avons élaboré le plan en 30 points. Nous avons eu la

implications of a U.S. visit rolling out, and how that is going to affect traffic. We have had the bioterrorism regulations, which for some people has been a very difficult transition to get ready for.

There have been a continuing series of new data requirements that industry AND business has to get ready for, different standards of security, documentation, and so I think the tension has been diverted by some authorities to dealing with how we cope with some of these things, and perhaps the eye is off the ball a little on the infrastructure and actually getting to decision points.

Senator Meighen: Just one more. It may not affect you, Mr. Norman, at all, but what about rail? Is the problem less acute with respect to rail and getting across the border?

Mr. Keyes: The rail situation has been a little more manageable, and certainly the people on the rail side will tell you that even immediately post-9/11 a lot of rail shipments continued without the kind of disruption that you had at the borders on the truck side. You are dealing with bulk commodities that are not time-sensitive, a different range of goods, but they have got machines in place for screening, crews that can just take the train right across the border without stopping. So it is a different type of problem in order of magnitude.

Equally as critical is the position of our ports on the West Coast and Halifax, who are trying to position themselves to receive and clear traffic, and then have that product loaded on a train and moved right across the border — in other words, using our ports as access into the U.S. It is of economic benefit to Canada to have a rail system that is working and in time.

There are U.S. customs authorities working in our ports to clear what has been put on those trains, so that they do not have to stop at the border.

Senator Meighen: Yes, we are aware of that. You do not use rail shipments at all, do you, Mr. Norman?

Mr. Norman: We do, but with the just-in-time supplier shipments, it is a little more truck dependent.

We are talking about a whole supply chain that is very multimodal dependent, and a big part of our planning is on flexibility and intermodal capability.

Senator Meighen: Finally, this sounds like a contradiction in terms, but under just-in-time is there any predictability?

Mr. Norman: There is a lot of it.

Senator Meighen: A lot of what?

visite du président américain, qui a eu des répercussions sur la circulation à la frontière. Nous verrons ce qui en ressortira. Nous avons eu le règlement sur le bioterrorisme, auquel certains ont eu beaucoup de mal à s'adapter.

Il y a eu toute une série de nouvelles exigences de données auxquelles l'industrie et les entreprises ont dû se préparer, il y a eu de nouvelles normes de sécurité, des exigences en matière de documents, et je pense donc que certaines autorités ont porté leur attention ailleurs; on regarde peut-être moins les infrastructures que les points de décision.

Le sénateur Meighen : Encore une question. Elle ne vous concerne peut-être pas du tout, monsieur Norman, mais que se passe-t-il du côté des chemins de fer? Les problèmes sont-ils moins graves pour les trains qui franchissent la frontière?

M. Keyes : La situation des chemins de fer a été plus facile à gérer, et les gens qui s'en occupent pourront certainement vous dire que même juste après le 11 septembre, une bonne partie des expéditions par train se sont poursuivies à l'abri des perturbations qu'on a observées à la frontière dans le domaine du camionnage. Les trains transportent des marchandises en vrac moins exigeantes en matière de délai, ce sont toutes sortes de marchandises, mais il existe des dispositifs d'inspection, et des équipages peuvent faire franchir la frontière à un train sans qu'il ait à s'arrêter. C'est donc un problème d'une ampleur différente.

La situation de nos ports sur la côte ouest et à Halifax est tout aussi critique. Ils essaient de se positionner de façon à recevoir les marchandises et à autoriser les mouvements, pour les charger ensuite sur un train et leur faire franchir la frontière. Autrement dit, il s'agit d'utiliser nos ports pour accéder au territoire américain. Il est économiquement avantageux pour le Canada d'avoir un réseau ferroviaire qui fonctionne bien et respecte les horaires.

Il y a des représentants des autorités douanières américaines qui travaillent dans nos ports à dédouaner les marchandises contenues dans ces trains, afin qu'ils n'aient pas à arrêter à la frontière.

Le sénateur Meighen : Oui, nous sommes au courant. Vous n'avez pas recours aux expéditions ferroviaires du tout, n'est-ce pas, monsieur Norman?

M. Norman : Oui, nous le faisons. Néanmoins, pour les expéditions juste à temps aux fournisseurs, nous dépendons un peu plus des camions.

Nous parlons de toute une chaîne d'approvisionnement qui dépend beaucoup du transport multimodal. Une bonne partie de notre planification repose sur la souplesse et sur la capacité intermodale.

Le sénateur Meighen : J'aurai une dernière question qui peut sembler contradictoire : avec la méthode juste à temps, existe-t-il une certaine prévisibilité?

M. Norman : Il y en a beaucoup.

Le sénateur Meighen : Beaucoup de quoi?

Mr. Norman: There is a lot of predictability.

Senator Meighen: So you could say, "It is just-in-time, but it will be just-in-time next Thursday that I am going to need a high volume of shipments?"

Mr. Norman: Definitely, and to put more in transit, for volatility in clearance times.

Senator Meighen: So you could tell the Customs people, "We are going to have a lot of business coming across that bridge next Thursday evening."

Mr. Norman: No, I am sorry. Our business is a little more even flow. I thought you meant do we make adjustments on our capacity based on different things that we have got to deal with, and the answer is, yes, and our flow is fairly predictable and fairly stable. It is not like there are a lot of peaks and valleys.

The Chairman: Just touching on the just-in-time, it seems to me it is a question of where you are shifting the inventory to. You are shifting your inventory to your suppliers; you do not want to have inventory where you are assembling. At some point, there must be a business case for increasing the size of your inventory versus the cost of your shutdowns.

Mr. Norman: Either way, it raises the cost, and that is our concern.

The Chairman: Either way it raises the cost, but there is a lesser cost for one model than another over time, one would presume.

Mr. Norman: In an environment where we are working very diligently to pull five cents out of a plastic part of a car, the cost of inventory, whether ours or our suppliers — this is not just to push it on them. This is a system cost that we bear —

The Chairman: I understand that, but if you are looking out to 2013, you plan accordingly.

Mr. Norman: We do, but again that is where the cluster is at risk, if there is more inventory required than in another part of the world.

The Chairman: Why is it my impression that one way or another the cost consequences, the job consequences have not been driven home to the various orders of government?

Mr. Norman: I think we have done a good job with the call to action document that you referred to to escalate that locally, and there is increasing awareness and interdependence on the various states that do the preponderance of trade, at least in our business, and that it is not necessarily a federal issue all the time in the U.S.,

M. Norman : Il y a une grande prévisibilité.

Le sénateur Meighen : Ainsi vous pourriez décider, dans des circonstances particulières, que juste à temps veut dire juste à temps pour jeudi prochain, soit au moment où je devrai composer avec un gros volume d'expédition?

M. Norman : Absolument, et que je devrai expédier davantage de marchandises, en raison de la variabilité des délais de dédouanement.

Le sénateur Meighen : Ainsi vous pourriez prévenir les autorités douanières que vous enverrez beaucoup de marchandises qui traverseront le pont jeudi soir prochain?

M. Norman : Non, pas exactement. Nos mouvements de marchandises sont un petit peu plus uniformes. Je croyais que vous nous demandiez si nous modifions notre capacité en fonction des circonstances avec lesquelles nous devons composer, et alors la réponse est oui, nos mouvements de marchandises sont assez prévisibles et assez stables. Il n'y a pas beaucoup de creux et de crêtes.

Le président : En ce qui concerne la méthode juste à temps, il me semble que tout dépend de la destination des marchandises. Vous les expédiez à vos fournisseurs; vous ne voulez pas garder des marchandises en inventaire là où vous procédez à l'assemblage. Dans certains cas, certains arguments d'affaires doivent militer en faveur d'une augmentation de votre inventaire si l'on considère le coût des arrêts d'exploitation ou de la fermeture d'usines.

M. Norman : Que l'on procède d'une façon ou de l'autre, il y a augmentation des coûts, et c'est précisément ce qui nous préoccupe.

Le président : Dans les deux cas, les coûts augmentent, mais j'imagine qu'à long terme, l'augmentation est moindre si l'on privilégie une option plutôt que l'autre.

M. Norman : Vous savez, lorsqu'on travaille d'arrache-pied pour faire baisser de cinq cents le prix d'une pièce d'auto en plastique, le coût des stocks, qu'il s'agisse des nôtres ou de ceux des fournisseurs... Il ne s'agit pas de leur faire payer ces coûts. Ce sont des coûts découlant du système et que nous assumons.

Le président : Je vous comprends, mais si vous faites de la planification qui s'étend jusqu'en 2013, vous faites vos prévisions en conséquence.

M. Norman : Nous le faisons, mais, je le répète, c'est là où le groupe court un risque, si les stocks nécessaires ici sont plus grands qu'ailleurs dans le monde.

Le président : Pourquoi ai-je l'impression qu'on n'a pas bien fait comprendre aux divers ordres de gouvernement quelles étaient les conséquences du point de vue des coûts et du point de vue des emplois?

M. Norman : Je crois que notre document invitant les autorités à passer à l'action, document dont vous avez d'ailleurs parlé, était une bonne initiative pour faire avancer les choses à l'échelle locale. Les États les plus commerçants sont de plus en plus sensibilisés à cette question et sont de plus en plus

but it is clearly an interstate commercial issue. So we are working on that, and that is generally the comment we get through all levels of government — that is, how many other people know that? We do a lot publicly and privately to escalate that.

The Chairman: The two of you have described to us a situation that seems, to this committee, to have severe consequences, and you are talking about a process that has lost momentum, a process that is no longer urgent, a process that shows no likelihood of providing results within what we all agree are reasonable timeframes.

So what does it take? What do you think needs to happen so that governments focus sufficiently, that we do see some leadership emerge, and we do see some of these decisions being taken in a shorter time period?

Mr. Norman: Continued awareness, and I think urgent action on the part of yourselves. We have made the same case with the prime minister. He told our group specifically of his dedication, and through President Bush and Mr. Ridge and his successor, and that of Minister McLellan. Again, we have got urgency and awareness at the highest levels, and want to make sure that we are working that through the various supporting levels as well. Also, I speak regularly with city council and with the mayor of Windsor.

It is not for lack of urgent discussion and urgent dialogue. Nobody in this room has walked away from the cause. We are trying to bring specific proactive solutions that are not easy. Many have not been done before, but they are necessary and not at exorbitant cost either, I do not think. We are trying to do this in a way that generates a good return for business and for Canada.

The Chairman: Having said that, I do not think we have heard anything this morning that moves 2013 to 2012.

Mr. Norman: No, but I think tremendous improvement by 2006 will ensure that we get the best throughput that we have. Maybe 2012 and 2013 are not as important when we are working on the right size of any capacity enhancement by being 200 per cent effective with what we do have.

The Chairman: In what we have heard from you and the previous panel, I had the impression that one of the principal problems we are facing is the lack of surge capacity at the customs booths.

interdépendants, du moins dans notre secteur. Il ne s'agit pas d'un enjeu qui préoccupe nécessairement le gouvernement fédéral américain en tout temps, mais il est clair qu'il s'agit d'un enjeu commercial international. Nous déployons donc des efforts en ce sens, et de façon générale, les ordres de gouvernement nous posent tous la même question : quelles autres instances sont au courant de la situation? Nous faisons beaucoup de travail public et privé pour promouvoir nos intérêts.

Le président : Vous avez tous les deux décrit une situation qui semble, aux yeux de notre comité, avoir des conséquences graves. Vous parlez d'un processus qui a perdu de sa vigueur, qui n'est plus urgent, qui n'apparaît pas susceptible de fournir des résultats dans un délai qui soit raisonnable pour nous tous.

Que faut-il donc faire? Que doit-il se produire, selon vous, pour que les gouvernements prennent des mesures suffisantes, pour que quelqu'un prenne les commandes et que certaines de ces décisions soient prises plus rapidement?

M. Norman : Il faut poursuivre nos activités de sensibilisation, et je crois que vous devez agir de façon urgente. Nous avons présenté les mêmes arguments au premier ministre. Il a assuré aux représentants de notre groupe qu'il effectuait avec empressement des démarches auprès du président Bush ainsi que de M. Ridge et de son successeur afin de faire avancer le dossier. Il a également parlé de l'ardeur de la ministre McLellan à régler cette question. Encore une fois, les plus hautes instances dirigeantes sont conscientes de l'urgence de cette situation et veulent s'assurer que nous nous fassions bien comprendre par toutes les autorités concernées. En outre, je communique régulièrement avec le conseil municipal et le maire de Windsor.

Si les choses n'avancent pas, ce n'est pas faute de discussion et de dialogue urgent. Personne dans cette salle n'a baissé les bras. Nous essayons d'apporter des solutions précises et dynamiques qui ne sont pas faciles. La plupart de ces solutions n'ont jamais été mises en place auparavant, mais elles sont nécessaires et n'entraînent pas des coûts exorbitants non plus, du moins je ne pense pas. Nous essayons de régler cette question tout en produisant un bon rendement pour notre secteur et pour le Canada.

Le président : Cela étant dit, je ne crois pas que nous ayons attendu quoi que ce soit ce matin qui fasse passer l'échéance de 2013 à 2012.

M. Norman : Non, mais si nous apportons de grandes améliorations d'ici 2006, alors notre production sera aussi élevée que possible. Peut-être que les échéances de 2012 ou 2013 ne revêtent pas autant d'importance si nous travaillons à augmenter notre capacité de production dans une mesure adéquate en étant deux fois plus efficaces grâce aux moyens dont nous disposons.

Le président : D'après votre témoignage et celui du groupe qui vous a précédé, j'ai l'impression que l'un des principaux problèmes auxquels nous sommes confrontés tient au fait que les postes de contrôle frontalier n'ont pas la capacité de composer avec les augmentations subites de la circulation.

Mr. Keyes: I think there are staffing issues on both sides of the border. I hear this from across the country. "Only half the booths were open."

Mr. Norman: A joint authority could help there. They could ensure that the resources are available, to deal with variable capacity.

The Chairman: Is it possible to make a case that demonstrates the cost of surge capacity versus the lost revenue to government for not getting these vehicles through?

Senator Atkins: And the loss of jobs.

Mr. Norman: I think that is possible, but it is only a fraction of the perception cost, which is a little tougher to quantify.

Mr. Keyes: Just a few thoughts that come to mind, Mr. Chair. On the numbers, I do not know if you have seen the paper the Ontario chamber put out on the cost of border delays. If you have not seen it, I certainly commend it to you.

The Chairman: It is in our briefing book.

Mr. Keyes: Good, because there are some interesting numbers in there.

My second thought is this: I think we see the trade agenda and the security agenda coming together, and Canada and Canadian officials and ministers to their credit taking a lot of ideas to the U.S., which I do not think were ever in the U.S.'s mind to start with, and pushing and pushing and pushing.

The next one now is going to be the question of land pre-clearance and the possibility of a trial in Niagara.

The Chairman: We talked to Commissioner Bonner about that last March, and he looked at us with a glazed look in his eye.

Mr. Keyes: Well, I will be at a discussion with U.S. customs authorities and our own authorities next week with some firm ideas and plans for how to get that thing launched, and it got referenced yesterday between the president and the prime minister that this has got to go.

The Chairman: Is it your view that this is the appropriate solution?

Mr. Keyes: It is a solution we have got to look at. We have got to make sure that it works, and that it is right, and that we are not complicating the system, but if we can do everything that we have to do in one spot that meets the security and the economic needs, and then the trucks roll —

M. Keyes : Je crois qu'on manque de personnel des deux côtés de la frontière. J'entends la même observation dans tout le pays : seule la moitié des postes de contrôle étaient ouverts.

M. Norman : Peut-être qu'une instance conjointe serait utile. Celle-ci pourrait s'assurer que les ressources sont disponibles pour faire face aux problèmes de capacité variable.

Le président : Ne serait-il pas possible de démontrer que les coûts des mesures nécessaires pour composer avec une augmentation subite de la circulation sont moins élevés que la perte de recettes si ces véhicules n'arrivent pas à traverser la frontière?

Le sénateur Atkins : Il y a également les pertes d'emploi.

M. Norman : Je crois que c'est possible, mais cela ne représente qu'une fraction du coût lié à la perception, dont la valeur exacte est un peu plus difficile à établir.

M. Keyes : Quelques observations me viennent à l'esprit, monsieur le président. En ce qui concerne les chiffres, je ne sais pas si vous avez vu le document publié par la Chambre de commerce de l'Ontario sur le coût des retards à la frontière. Si vous ne l'avez pas lu, je vous recommande vivement de le faire.

Le président : Ce document se trouve dans notre cahier d'information.

M. Keyes : Tant mieux, car il contient des chiffres intéressants.

Autre observation : je crois que nous assistons à une convergence des programmes politiques en matière de commerce et de sécurité. Le Canada et des hauts fonctionnaires et ministres canadiens proposent de nombreuses idées aux Américains, et c'est tout en leur honneur. Je crois que ces idées n'étaient jamais venues à l'esprit des Américains auparavant, et nos représentants canadiens en font la promotion sans relâche.

D'ailleurs la prochaine initiative à l'ordre du jour est celle du prédédouanement à la frontière terrestre. On évoque la possibilité d'un projet pilote à Niagara.

Le président : Nous en avons parlé au commissaire Bonner en mars dernier, et il nous a regardés avec des points d'interrogation dans les yeux.

M. Keyes : Je vais assister à une discussion avec les autorités douanières américaines et les nôtres la semaine prochaine, et il sera question de plans et d'idées fermes en vue de lancer cette initiative. D'ailleurs le président et le premier ministre ont dit lors de leur rencontre d'hier qu'il fallait que ce projet se concrétise.

Le président : Selon vous, s'agit-il de la bonne solution?

M. Keyes : C'est une solution que nous devons envisager. Nous devons nous assurer qu'elle fonctionne et qu'elle soit tout indiquée, et que nous ne compliquions pas le système. Mais si nous pouvons faire tout ce que nous avons à faire au même endroit, dans le respect des exigences en matière de sécurité et des besoins économiques, et que les camions peuvent circuler...

The Chairman: Senator Meighen, before the last panel, discussed the airport example, where we have seven airports with pre-clearing principles established. So in terms of principle, it is hard to see that there are problems there. There may be problems in terms of zoning or rights of way, but one would presume that could be resolved as well.

Mr. Keyes: In discussions I have had with our authorities, taking the air model and applying it to the land model, there is a lot that can happen without significant regulatory or legislative change. There is a framework there that can be put in, and if you have the space to create the facilities to bring the two together and do it and do it once and do it right, then it should be a go.

Let me just come back to your question about capacity, and again I just want to emphasize the multidimensional, multimodal nature of this border. I have not been through Montreal since the new customs hall opened, but I went through Montreal coming from Washington a couple of times late last fall. Seven of 12 booths were open. There were 800 to 900 people waiting to get through. On one of those trips, I was with somebody who had come off a flight from England — to talk to somebody about an investment — and he called us “bush league” because of the delay we experienced. It took us over an hour to get through that line. I missed my connecting flight to Ottawa and ended up taking the bus. Of course, that is a border at an airport. However, we have to think about the whole system, the border in all its modes, as an integrated system.

If the committee's terms of reference are broad enough to encompass the whole border, I would encourage you to think very broadly.

The Chairman: I take your point. I would love to take that traveller back and show him some of my experiences at Heathrow, but we will not go there.

Senator Cordy: Mr. Norman, when you were discussing cross border travel, you said that we need better criteria for entry. Is there confusion among truckers particularly as to what the criteria are? I am just wondering whether there is a standard, and if there is a standard, is the standard consistent, or are people finding that they change from week to week or month to month?

Mr. Norman: The standards that are out there are consistent, but sometimes there are jurisdictions that are competitive, especially with new ideas. For example, there is a shortage of truckers, and getting truckers cleared can take three to six months. In terms of pre-clearance mechanisms, if we can simplify them, and make them go through a common process, that will free up forces to do staffing at borders and some of the other things we are trying to attack.

Le président : Devant le dernier groupe de témoins, le sénateur Meighen a discuté de l'exemple des aéroports. En effet, nous comptons sept aéroports dotés de processus de prédédouanement. Il est donc difficile de voir quels peuvent être les problèmes de principe. Il peut exister des difficultés en ce qui concerne le zonage ou les priorités de passage mais on peut présumer que ces difficultés peuvent être aplanies.

M. Keyes : Lorsque j'ai discuté avec les autorités de l'idée d'appliquer le modèle des aéroports à la frontière terrestre, j'ai constaté qu'on pourrait réaliser beaucoup de progrès sans apporter de changements réglementaires ou législatifs d'envergure. Il y a un cadre qui peut être appliqué et si l'on dispose de suffisamment d'espace pour créer des installations permettant de regrouper les deux services, et si l'on obtient des résultats satisfaisants en procédant d'un seul coup, alors cette initiative devrait être mise en place.

Je voudrais revenir à votre question au sujet de la capacité; je voudrais à nouveau mettre en relief la nature multimodale et multidimensionnelle de la frontière. Je ne suis pas passé par Montréal depuis l'ouverture du nouveau poste frontière, mais je suis arrivé à Montréal de Washington à quelques reprises à la fin de l'automne dernier. Sept des douze postes de contrôle étaient ouverts. Il y avait de 800 à 900 voyageurs qui attendaient de passer aux douanes. Lors de l'un de ces voyages, j'étais avec un passager qui arrivait d'Angleterre pour discuter d'un investissement, et il a qualifié notre aéroport d'amateur à cause des délais. Nous avons attendu plus d'une heure avant d'arriver au poste de contrôle. J'ai raté ma correspondance pour Ottawa et j'ai dû prendre l'autobus. Évidemment, il s'agit d'un poste frontière dans un aéroport. Néanmoins, nous devons réfléchir au système en entier, à la frontière sous toutes ses formes, dans un système intégré.

Si le mandat de votre comité est assez vaste pour inclure toute la frontière, je vous encourage à mener une étude très élargie de cette question.

Le président : Je comprends ce que vous voulez dire. J'aimerais beaucoup retrouver ce voyageur et lui parler de certaines de mes expériences à Heathrow, mais je n'irai pas plus loin.

Le sénateur Cordy : Monsieur Norman, au sujet des déplacements transfrontaliers, vous avez dit qu'il fallait de meilleurs critères d'entrée. Les camionneurs en particulier comprennent-ils bien ces critères? Je me demande simplement s'il existe des normes et, si c'est le cas, sont-elles uniformes, ou les personnes concernées constatent-elles qu'elles changent d'une semaine ou d'un mois à l'autre.

M. Norman : Les normes qui existent sont uniformes, mais certaines administrations sont concurrentielles, surtout lorsqu'il s'agit de trouver de nouvelles idées. Par exemple, il y a une pénurie de camionneurs, et ceux-ci peuvent parfois attendre de trois à six mois avant d'être approuvés. Si on pouvait simplifier les mécanismes de préapprobation et assujettir les camionneurs à un processus commun, alors des ressources seront disponibles pour pallier le manque de personnel aux postes frontières et s'occuper d'autres problèmes que nous essayons de résoudre.

So I did not want to imply that it is totally ambiguous, but it is not as quick and clear and simple and easy as the strategies would lead you to believe.

Mr. Keyes: The sign-up and the process for getting into these programs have not been as user friendly as it could have been. For some people, it has been an effort to have to be there at the right time. When NEXUS began, the office was open from eight to one. They ended up with a huge backlog, which took a long time to work through. So the user friendliness of the thing is certainly an issue.

In Canada, the take-up on FAST has not been nearly as high as we all hoped it would be, because it has been tied to customs self-assessment. CSA is a criterion for companies to enrol in FAST, and that has had a lot of teething pains for a lot of companies, which is why we have very few companies signed up in FAST.

The Chairman: Could you elaborate on that for us, please?

Mr. Keyes: Customs self-assessment — CSA — and the new AMPS program, the Administrative Monetary Penalty System — if you have not fulfilled requirements in the customs process, there are increasingly high monetary penalties. So you will get a \$100 fine the first time, \$1,000 the next time, \$10,000 the next time, and it goes up.

We have tied FAST in Canada to being eligibility for customs self-assessment, which means you have to meet a certain level of recordkeeping and certification.

In the United States, they have not tied it this way, so the take-up and sign-up for companies under FAST has been much higher in the United States than it has in Canada. There are inequities in the AMPS system with CAS. I would be happy to provide you with some background information in terms of what some of our members have said about their dealings with AMPS.

The Chairman: I would appreciate your providing it that to the clerk.

Mr. Keyes: Yes, I will. This tie-in has been a problem and has dampened enthusiasm from a company perspective on FAST.

Mr. Norman: This is an example of inconsistency across the borders. The fewer the fewer definitions that have to be ironed out, the more likely we are to work on bigger common goals.

Senator Cordy: You will send us some information, Mr. Keyes?

Mr. Keyes: I will send you some information.

Senator Banks: I have a quick supplementary. The application form for a driver to get a FAST pass certification — which I looked at yesterday for the first time — requires information

Ainsi, je ne veux pas laisser entendre que la situation est complètement ambiguë, mais les choses ne sont pas aussi rapides, claires, simples ni faciles que les stratégies ne le portent à croire.

M. Keyes : La demande et le processus d'adhésion à ces programmes ne sont pas aussi conviviaux que possible. Certaines personnes ont dû faire beaucoup d'effort pour être à temps. Lorsque le programme NEXUS a été lancé, le bureau était ouvert de 8 à 13 h. Un énorme retard s'est accumulé et il a fallu beaucoup de temps pour le rattraper. La convivialité du programme pose donc certainement problème.

Au Canada, la participation au programme EXPRES est loin d'atteindre les niveaux espérés, parce que ce programme repose sur l'autocotisation des douanes. L'AD est un critère auquel les entreprises doivent satisfaire pour adhérer au programme EXPRES, et il constitue un lourd fardeau pour bon nombre d'entre elles. C'est pourquoi très peu d'entreprises se sont inscrites au programme EXPRES.

Le président : Pourriez-vous nous donner des détails à ce sujet s'il vous plaît?

M. Keyes : En vertu du programme d'autocotisation des douanes, le PAD, et en vertu du nouveau RSAP, soit le Régime des sanctions administratives pécuniaires, ceux qui ne respectent pas les exigences du processus douanier se voient imposer des sanctions pécuniaires de plus en plus élevées. Il s'agit en effet d'une amende de 100 \$ à la première contravention, de 1 000 \$ la fois suivante, de 10 000 \$ à la contravention suivante, et ainsi de suite.

Au Canada, l'adhésion au programme EXPRES repose sur l'admissibilité au programme d'autocotisation des douanes, ce qui signifie que l'entreprise doit satisfaire à certaines exigences en matière de tenue de la comptabilité et de certification.

Aux États-Unis, ce lien n'existe pas, alors la participation et l'adhésion des entreprises au programme EXPRES y a été beaucoup plus élevée qu'au Canada. Il existe des iniquités dans le RSAP en ce qui a trait au PAD. Je serais très heureux de vous fournir plus d'information au sujet des observations de nos membres quant à leur expérience du RSAP.

Le président : J'aimerais que vous fournissiez ces documents au greffier.

M. Keyes : Oui, je vais le faire. Ce lien entre les deux programmes a causé des problèmes et a refroidi l'enthousiasme des entreprises à l'égard du programme EXPRES.

M. Norman : Voilà un exemple d'inégalité entre les deux côtés de la frontière. Moins les définitions devront être précises, plus les deux pays seront susceptibles de travailler à des objectifs communs plus vastes.

Le sénateur Cordy : Allez-vous nous envoyer des renseignements monsieur Keyes?

M. Keyes : Je vous enverrai des renseignements.

Le sénateur Banks : J'ai une question supplémentaire très brève. Le formulaire que doit remplir un chauffeur pour adhérer au programme EXPRES, formulaire que j'ai lu une première fois

about the last five years — complete addresses, complete employment history, complete. I do not know whether you can answer this question, but that might discourage some folks from applying.

Are the investigations into the security reliability of those persons taken that far? Are your neighbours interviewed about your last five years? Are your bosses over the last five years interviewed? I am not saying that they should not be or they should be, but does that actually happen, or do you know?

Mr. Keyes: I do not know. I can only use as an example the last time I applied for a passport, and certainly the level of security and checking has been upped dramatically. To quality in the FAST system, a driver has met a certain risk category, low risk, so I would assume that indeed the process is a very thorough one.

Mr. Norman: We can check on that, if you would like us to provide it.

Senator Banks: You should not have to; I just thought you might know.

Mr. Keyes: Added to all this are the requirements to go into the U.S. Truck drivers who are not Canadian citizens and do not meet the criteria for the current exemption do not like the hassle every time they are at the border, fingerprinting and photographing. There are new requirements that affect the willingness of some drivers even to be in these kinds of programs and to go into the U.S.

Senator Banks: Here is my second naive question. It seems that the bottleneck with respect to traffic going across the bridge — I am talking about your 1,400 trucks, Mr. Norman, which I presume go both ways — occurs before the clearance process. In other words, I understand there is not a FAST lane dedicated to drivers who are certified. Have I got that right?

Mr. Norman: Not to the bridge, but once they get across. There are 25 or so lanes, and it only takes a certain amount of queue in any of the lanes for the FAST lane to be blocked. It does not happen all the time, but it does not take much to choke that, to get to the four lanes on the bridge.

Same is true at the tunnel. The NEXUS lane gets blocked.

Senator Banks: So if there were a dedicated FAST lane from wherever you get on to the track, would that not make a big difference?

hier, demande des renseignements sur les cinq dernières années, soit toutes les adresses, tout l'historique d'emploi, tout doit être complet. Je ne sais pas si vous pouvez répondre à cette question, mais cela peut décourager certaines personnes de s'inscrire au programme.

Les enquêtes de sécurité menées sur ces chauffeurs sont-elles si approfondies? Les voisins sont-ils interrogés sur les cinq dernières années de vie des candidats? Les employeurs de ces personnes au cours des cinq dernières années sont-ils interrogés? Je ne me prononce pas sur la validité d'une telle enquête, mais je veux savoir s'il y a vraiment une enquête approfondie, le savez-vous?

M. Keyes : Je ne sais pas. Je peux seulement citer en exemple la dernière fois où j'ai demandé un passeport, et il est clair que les vérifications de sécurité sont beaucoup plus approfondies qu'avant. Pour être admis au programme EXPRES, un chauffeur doit entrer dans une certaine catégorie risque, il doit être considéré comme une personne présentant un faible risque, alors je présume que le processus est exhaustif.

M. Norman : Nous pouvons vérifier cela, si vous voulez que nous vous fournissions une réponse.

Le sénateur Banks : Vous n'êtes pas obligé de le faire, je croyais que vous le saviez peut-être.

M. Keyes : S'ajoutent à cela tous les critères d'entrée aux États-Unis. Les camionneurs qui ne sont pas citoyens canadiens et qui ne satisfont pas aux exigences d'exemption actuelles n'apprécient pas toutes les tracasseries auxquelles ils sont confrontés chaque fois qu'ils traversent la frontière, qu'il s'agisse de la prise d'empreintes digitales ou de photographies. À cause de ces nouvelles exigences, certains camionneurs ne sont pas prêts à adhérer à ce type de programmes et à aller aux États-Unis.

Le sénateur Banks : Je vais vous poser une deuxième question naïve. Il semble que le goulot d'étranglement qui ralentit la circulation sur le pont se produise avant le processus de dédouanement. Je parle ici de vos 1 400 camions, monsieur Norman, qui, je présume, circulent dans les deux sens. En d'autres termes, je crois comprendre qu'il n'y a pas de voie réservée aux chauffeurs qui participent au programme EXPRES. Est-ce exact?

M. Norman : Pas pour arriver au pont, mais une fois qu'il est traversé. Il y a environ 25 voies, et il ne suffit que d'une file et d'une attente modeste dans l'une de ces voies pour que la voie réservée au programme EXPRES soit bloquée. Cela ne se produit pas tous les jours, mais ça ne prend pas grand-chose pour qu'il y ait des embouteillages, pour que les quatre voies du pont soient bloquées.

La même chose vaut pour le tunnel. La voie réservée au programme NEXUS est facilement bloquée.

Le sénateur Banks : S'il y avait une voie réservée au programme EXPRES à partir de tout endroit où l'on accède à la route qui mène à la frontière, est-ce que cela améliorerait beaucoup les choses?

Mr. Norman: That has to help, but at some point I think physics prevails — you get too many trucks on the bridge. That is why we keep pushing for the infrastructure on our side, because we have got to work on the routing, too. The bridge does a good job of managing those flows by the way.

Senator Banks: Who does, sorry?

Mr. Norman: The bridge authority.

Senator Banks: Is the fault in terms of arriving at the infrastructure solutions to these problems any greater on one side of the border than on the other? Are the Canadians sitting waiting for the Americans to come along, or are the Americans saying, We are ready to go; can't those Canadian get in order?" Are either of those things true?

Mr. Norman: On the U.S. side, booth staffing, for example, and a little bit of insensitivity at times to a back-up on Huron Church Road are issues. They do not know how far back it is going. On our side, it is local infrastructure related, ease of access to the borders.

So there are delays, but for different reasons; they are not stonewalling each other, per se. They have different concerns.

Senator Atkins: You referred to a nine-point program that could be implemented. Can you expand on that a little?

Mr. Norman: The current version of the infrastructure for Windsor and Essex County is the *Let's Get Windsor-Essex Moving*. It is referred to in the CAPC document. It is the latest and greatest consensus. We can get a copy to you on those respective elements.

Senator Forrestall: In terms of the efforts to combat time to qualify a driver does, DaimlerChrysler have an in-house training program for new drivers? Do you recruit new drivers, or do you just want skilled drivers?

Mr. Norman: We do, and our flow is pretty good. However, remember that we are at the mercy of any delays on our suppliers, too, and so I do not want to see them saddled with costs. As a company, we get the right kinds of access and good flow and do not have bottlenecks in recruiting and development on our own, but again we are dependent on a whole infrastructure.

Senator Forrestall: How long does it take a driver to fill out his application, to get a clearance for a FAST pass?

Mr. Norman: I will get you the exact answer on that. I do not know it off the top of my head.

Senator Forrestall: Thank you.

Mr. Norman : Ce devrait être utile, mais selon moi, ce sont les lois de la physique qui ont le dernier mot, c'est-à-dire qu'il y a trop de camions qui circulent sur le pont. C'est pourquoi nous demandons sans relâche à ce qu'il y ait un renforcement des infrastructures de notre côté, parce que nous devons améliorer l'infrastructure routière également. Les autorités responsables du pont gèrent bien cette circulation d'ailleurs.

Le sénateur Banks : Qui, pardon?

Mr. Norman : Les responsables du pont.

Le sénateur Banks : Peut-on reprocher à l'un des pays plus qu'à l'autre l'absence de solution aux problèmes d'infrastructure? Les Canadiens attendent-ils que les Américains prennent une initiative, ou les Américains se disent-ils prêts à agir alors que les Canadiens ne font rien? L'une de ces deux affirmations reflète-t-elle la réalité?

Mr. Norman : Du côté américain, le problème réside à la fois dans une pénurie de personnel au poste de contrôle et dans leur indifférence, parfois, devant les embouteillages sur Huron Church Road. Ils ne connaissent pas l'ampleur de ce goulot d'étranglement. De notre côté, les difficultés concernent l'infrastructure locale et la facilité d'accès aux frontières.

Il y a donc des délais qui s'expliquent par des raisons différentes. Une partie n'essaie pas d'éviter de répondre à l'autre. Elles ont des problèmes différents.

Le sénateur Atkins : Vous avez parlé d'un programme en neuf points qui pourrait être mis en place. Pouvez-vous nous donner des détails à ce sujet?

Mr. Norman : La nouvelle stratégie pour l'infrastructure de la région de Windsor-Essex s'intitule « Il faut que ça bouge à Windsor-Essex » ou *Let's Get Windsor-Essex Moving*. Le document du CPSCA en parle. Il s'agit du plus récent et du plus important consensus. Nous pouvons vous fournir un exemplaire des documents portant sur ces éléments.

Le sénateur Forrestall : En ce qui concerne les efforts pour réduire le temps requis avant qu'un chauffeur soit approuvé, DaimlerChrysler a-t-il un programme de formation interne pour les nouveaux chauffeurs? Embauchez-vous de nouveaux chauffeurs ou voulez-vous seulement des chauffeurs qualifiés?

Mr. Norman : Nous le faisons, et notre flux est assez satisfaisant. Toutefois, il faut garder à l'esprit le fait que nous sommes à la merci des délais auxquels sont exposés nos fournisseurs aussi et que nous ne voulons pas les voir crouler sous les coûts. Comme entreprise, nous obtenons un accès adéquat et une bonne circulation et nous ne sommes pas confrontés à des obstacles à l'embauche et au développement, mais nous dépendons néanmoins de toute une infrastructure.

Le sénateur Forrestall : Combien de temps faut-il à un chauffeur pour remplir son formulaire de demande et pour obtenir son adhésion au programme EXPRES?

Mr. Norman : Je vais vous envoyer la réponse exacte à cette question. Je ne la connais pas par cœur.

Le sénateur Forrestall : Merci.

Senator Atkins: We talk about the lack of urgency the further we get away from 9/11. It has been my experience around governments that the way to get their attention is to talk about jobs, jobs, jobs, jobs, and I would say to you that if you want to really reach the heart of Queens Park, that is the way to go, and I say that to my friend here with the chamber because —

Mr. Keyes: Hence the Ontario chamber document.

The Chairman: You were not hear for Senator Atkins' introduction, but he is a long-time advisor to a former premier at Queens Park and understands Queens Park far better than I dare say anybody in this room.

Senator Meighen: You have to watch those documents — if you added up all the jobs, you would have a population of 50 million in the Ontario; I am sure they are well researched, and I am sure you can document them.

As a resident of Toronto who is ashamed that our garbage goes to Michigan and appalled at the number of trucks carrying the garbage, do they go across this bridge, or do they cross at Sarnia. If they do go across this bridge, have you noticed their presence and has it caused a little blip in the load factors?

Mr. Keyes: I do not know. I live in Ottawa.

Senator Meighen: Mr. Norman, you are the resident.

Mr. Norman: I have not noticed an increase in garbage flow overload.

Senator Meighen: I was hoping your answer would be different, but they we are. I heard the figure of 1,200 trucks, but I am sure that is perhaps exaggerated.

Mr. Norman: I will be watching for them now.

Senator Meighen: Just keep your nose tilted in the right direction, and you may find them, but certainly driving on the 401 you notice their presence.

Mr. Keyes: Oh, I have seen them on the 401.

Senator Meighen: And obviously they have got to get across the border somewhere, and I just do not know where it is.

The Chairman: Gentlemen, on behalf of the committee I would like to thank you very much for taking the time out of your day to appear before us. We recognize it is a complex problem. We recognize that it is an important issue in terms of the economy of both countries, probably several states, and certainly this community. We are very conscious of the time issue.

Le sénateur Atkins : Nous avons dit que le sentiment d'urgence s'atténuait à mesure qu'on s'éloignait du 11 septembre. Selon mon expérience des relations avec l'administration, il faut parler d'emplois, d'emplois et d'emplois pour attirer l'attention des gouvernements. D'ailleurs je vous dirais que si vous voulez réellement toucher le cœur de Queens Park, c'est la voie à suivre et je le dis également à mon ami qui représente la Chambre parce que...

M. Keyes : D'où le document de la Chambre de commerce de l'Ontario.

Le président : Vous n'avez pas entendu ma présentation du sénateur Atkins, mais il a été longtemps conseiller d'un ancien premier ministre de l'Ontario et il connaît Queens Park mieux que quiconque dans cette salle, selon moi.

Le sénateur Meighen : Vous devez être prudent avec ces documents, si vous faites la somme de tous les emplois, vous arrivez à une population de 50 millions d'habitants en Ontario. Je suis sûr que les recherches qui s'imposent ont été effectuées et je suis sûr que vous pouvez fournir des documents à l'appui.

Comme résident de Toronto, j'ai honte du fait que nos déchets se rendent au Michigan et je suis horrifié par le nombre de camions qui transportent ces déchets. Empruntent-ils ce pont, ou traversent-ils à Sarnia? S'ils empruntent ce pont, avez-vous remarqué leur présence et ont-ils eu un effet quelconque sur le facteur de saturation?

M. Keyes : Je ne sais pas, j'habite Ottawa.

Le sénateur Meighen : Monsieur Norman, vous êtes le résident de cette région.

M. Norman : Je n'ai pas remarqué d'augmentation excessive de la circulation de déchets.

Le sénateur Meighen : J'aurais espéré obtenir une réponse différente, mais telle est la situation. J'avais entendu le chiffre de 1 200 camions, mais je suis certain qu'il s'agit peut-être d'une exagération.

M. Norman : Je vais surveiller ces chiffres à partir de maintenant.

Le sénateur Meighen : Il suffit d'avoir les narines orientées vers la bonne direction, et vous les trouverez, mais il ne fait aucun doute que vous remarquerez leur présence en conduisant sur la route 401.

M. Keyes : Oh! Je les ai vus sur l'autoroute 401.

Le sénateur Meighen : Et de toute évidence ils doivent traverser la frontière quelque part, je ne sais seulement pas où ils le font.

Le président : Messieurs, au nom du comité, je voudrais vous remercier d'avoir pris le temps de comparaître devant nous aujourd'hui. Nous reconnaissons qu'il s'agit d'un problème complexe. Nous reconnaissons qu'il s'agit d'une question importante pour les économies des deux pays, probablement pour celles de plusieurs États, et certainement pour l'économie de cette région. Nous sommes très conscients de l'importance du temps.

This committee is on the record as being very unhappy with the timelines as we see them laid out before us. We would welcome any further communications you wish to have with us that suggests other or better solutions, but in the meanwhile thank you very much for exchanging your views with us. You have been of great assistance.

The committee adjourned.

WINDSOR, Wednesday, December 1, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 1:56 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon. It is my pleasure to welcome you to the Senate Standing Senate Committee on National Security and Defence. Today the committee is hearing testimony relating to the review of Canada's defence policy. My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and chair the committee. We have before us today Dr. Andrew Richter. He is an assistant professor of political science at the University of Windsor. His principal areas of research are Canadian and foreign and defence policy, proliferation, and the impact of advanced technology on the use of force. His most recent book is *Avoiding Armageddon: Canadian Military Strategy and Nuclear Weapons*. Welcome to the committee, professor. I understand you have a short statement, and we would be happy if you proceeded with it now.

Dr. Andrew Richter, Assistant Professor, International Relations and Strategic Studies, University of Windsor: Honourable senators, visitors, ladies and gentlemen, to begin, I wish to thank the members of this committee, and especially the chair, Senator Colin Kenny, for extending an invitation to me be here today. I also wish to welcome the committee to Windsor, and I hope that they enjoy their stay in Southern Ontario.

I have a few brief remarks on some choices facing the government on matters relating to national defence, after which I would be happy to answer any questions.

Canada today stands at a turning point in its history. It can either begin the process of reinvesting in its military and start rebuilding its defence capabilities, or it can decide that it no longer needs a "multi-purpose combat-capable" armed force, to borrow the phrase from the 1994 defence white paper, and instead pursue the constabulary force that was recommended by many observers at the time of the last defence review in 1994.

Officiellement, notre comité affirme être très insatisfait des échéanciers tels qu'ils nous ont été présentés. Nous serions heureux de recevoir toute communication que vous voulez nous transmettre ou toute suggestion de solutions, mais d'ici là, nous vous remercions beaucoup de nous avoir fait part de votre point de vue. Vous avez été fort utiles.

La séance est levée.

WINDSOR, le mercredi 1^{er} décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 13 h 56 afin d'examiner la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité pour le Canada et de faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. J'ai le plaisir de vous souhaiter la bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Aujourd'hui le comité recevra des témoignages dans le cadre de son examen de la politique de défense du Canada. Je m'appelle Colin Kenny. Je suis sénateur de l'Ontario et je suis président du comité. Nous accueillons cet après-midi M. Andrew Richter. Il est professeur adjoint des sciences politiques à l'Université de Windsor. Ses principaux domaines de recherche sont la politique de défense canadienne étrangère, la prolifération, et l'incidence des technologies de pointe sur l'emploi de la force. Son plus récent livre s'intitule *Avoiding Armageddon : Canadian Military Strategy and Nuclear Weapons*. Bienvenue au comité, professeur. Je crois savoir que vous avez une courte déclaration liminaire à nous faire, et nous vous cédon immédiatement la parole à cette fin.

M. Andrew Richter, professeur adjoint, Relations internationales et études stratégiques, Université de Windsor : Honorables sénateurs, distingués visiteurs, mesdames et messieurs, je voudrais tout d'abord remercier les membres du comité, et surtout le président, le sénateur Colin Kenny, de m'avoir invité à comparaître aujourd'hui. Je voudrais aussi vous souhaiter la bienvenue à Windsor, et j'espère que vous allez profiter de votre séjour dans le sud de l'Ontario.

J'ai quelques brèves remarques liminaires à faire au sujet des choix qui s'offrent au gouvernement sur les questions liées à la défense nationale, après quoi je serai à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le Canada se trouve aujourd'hui à un tournant dans son histoire. Il peut soit recommencer à réinvestir dans ses forces armées et donc à reconstituer ses capacités de défense, soit déterminer qu'il n'a plus besoin de forces armées « polyvalentes et aptes au combat », pour reprendre l'expression du Livre blanc sur la défense de 1994, et procéder par conséquent à l'établissement d'une force constabulaire, comme l'ont recommandé de nombreux observateurs au moment du dernier examen de la politique de défense en 1994.

Let me be perfectly clear. A wealthy and supposedly active internationalist country like Canada, one with a military tradition that dates back over 100 years, one that is a founding member of the Atlantic alliance and a partner with the United States in the defence of North America, and one that made enormous sacrifices in the last century, such a country demands and deserves a well-funded and modern military. Indeed, increasingly, people from all sides of the political spectrum realize this.

It is thus not only Conservatives and those on the political right who today call for increased defence spending in Canada, but many in the Liberal Party and even New Democrats as well, as all realize that there are consequences — serious, negative consequences — of having a weak and underfunded military.

Having said that, then allow me to make my main point. For the last four decades, defence spending as a percentage of both government spending and gross domestic product has been declining in Canada. Thus, the current downturn did not begin, as many believe, in 1994, when former Prime Minister Chrétien implemented the first of a series of painful defence budget cuts, but rather in the 1960s, when defence spending was effectively frozen.

That process has encompassed both Liberal and Conservative Prime Ministers, and in fact there has not been a significant difference between the two parties' leaders in terms of their actions on defence — notwithstanding the fact that Conservative Prime Ministers have consistently talked more about defence spending than have Liberal ones, which takes me to the present.

The Department of National Defence has a budget of approximately \$13 billion, from which it equips and maintains a force of some 52,000 personnel. To be sure that is a significant amount of money and hardly the pittance that some critics suggest. Having said that, though, the defence budget is just 1 per cent of Canadian GDP, which is among the lowest of such figures in the world.

In addition, of the \$13 billion, about 20 per cent, or a little over \$2 billion a year, is earmarked for capital equipment — \$2 billion to buy new planes, ships, artillery, helicopters, surveillance and reconnaissance equipment, in other words, everything that a modern military force requires. Thus, while a couple of billion dollars is a lot of money, in terms of defence equipment it is not.

Modern military equipment is enormously expensive, and on the current capital equipment budget, Canada today is barely modernizing its force. The equipment that it does buy has to be paid for over very long periods of time, which helps explain why the Victoria class submarines are not expected to be fully refitted

Je vous présente tout de suite ma position pour qu'il n'y ait pas d'équivoque possible. Un pays internationaliste riche et soi-disant actif comme le Canada, dont les traditions militaires remontent à plus d'une centaine d'années, qui est membre fondateur de l'Alliance de l'Atlantique et partenaire des États-Unis dans la défense de l'Amérique du Nord, et qui a fait d'énormes sacrifices au cours du dernier siècle, un pays comme celui-ci, dis-je, exige et mérite des forces armées modernes et bien financées. En fait, de plus en plus, les gens de toutes les allégeances politiques se rendent à l'évidence.

Ainsi il n'y a pas que les Conservateurs et les gens de droite qui revendiquent actuellement l'accroissement des dépenses au titre de la défense au Canada, de nombreux membres du Parti libéral et même du Parti néo-démocrate font cette même demande, puisque nous nous rendons tous compte qu'il y aura des conséquences — des conséquences négatives graves — si nous avons des forces armées faible et sous-financées.

Ceci dit, permettez-moi d'en venir tout de suite à mon principal argument. Depuis quatre décennies, les dépenses militaires, en tant que pourcentage des dépenses gouvernementales et du produit intérieur brut, sont en baisse au Canada. Ainsi le déclin actuel n'a pas commencé, comme semble le croire beaucoup de gens, en 1994, lorsque l'ancien premier ministre Chrétien a imposé les premières restrictions d'une longue série de contraintes budgétaires douloureuses touchant nos forces armées, mais plutôt dans les années 60, alors que les dépenses militaires ont été à toutes fins pratiques bloquées.

Cet état de choses a été le résultat des actions de premiers ministres libéraux et conservateurs, et en réalité, il n'y a pas eu de grande différence entre les mesures prises par les chefs des deux partis en ce qui concerne la défense — même si les premiers ministres conservateurs ont systématiquement parlé davantage des dépenses militaires que les premiers ministres libéraux, ce qui m'amène justement au présent.

Le ministère de la Défense nationale dispose d'un budget d'environ 13 milliards de dollars, grâce auquel il équipe et entretient un effectif d'environ 52 000 militaires. Il est clair qu'il s'agit là d'une somme considérable, et que les critiques ont tort de dire que c'est une misère. Ceci dit, le budget de défense correspond à seulement 1 p. 100 du PIB canadien, c'est-à-dire l'un des pourcentages les plus faibles du monde.

De plus, sur ces 13 milliards de dollars, environ 20 p. 100 — soit un peu plus de 2 milliards de dollars par an — sont réservés pour les biens d'équipement — c'est-à-dire 2 milliards de dollars pour acquérir de nouveaux avions, navires, pièces d'artillerie, d'hélicoptères, et équipement de surveillance et de reconnaissance, c'est-à-dire tout ce que requièrent des forces armées modernes. Donc, même si plusieurs milliards de dollars représentent beaucoup d'argent, cette somme n'est pas tellement considérable dès lors qu'on parle d'équipement militaire.

Le matériel militaire moderne coûte terriblement cher, et le budget canadien actuel au titre des biens d'équipement militaire est à peine suffisant pour permettre au Canada de moderniser ses forces armées. Les biens d'équipement que nous achetons maintenant doivent être payés sur de très longues périodes, ce

until 2010. Thus, very often in Canada, equipment is outdated by the time it becomes operational, as many years may have passed since the time that that piece of equipment first entered the market.

Unless DND's overall budget is increased substantially in coming years, the consequences will be dramatic. Already, the department has announced an effective moratorium on new peacekeeping missions, so stretched is the land force. In addition to the manpower squeeze, Canada's navy and air force are also in increasingly desperate shape. The air force's CF-18s, while modern and capable aircraft at the time they were purchased, a little more than two decades ago, are today badly dated, and will remain so even after the present modernization program is completed.

As for the navy, while I have previously written that it is in the best shape of the three services, it, too, is facing serious equipment problems. Its destroyers are 35 years old and will be retired from service at the end of this decade. Even the frigates, which in many ways are the pride of Canada's entire military, are now over a decade old, and by all accounts are aging more rapidly than expected.

As everyone on this committee knows, while the replacement for the Sea Kings are finally on the horizon, these 40 year-old helicopters will have to keep flying for an additional five years before the replacement will be introduced into service.

The choice facing Canada is clear. Will DND get a significant increase in funding, through which it can begin the process of rebuilding, or will the budget remain relatively static, in which case Canada might as well go the constabulary route, because within another five years to 10 years, the CF's military capabilities will have effectively rusted away.

While I recognize that there are many spending priorities facing the government, this is one area on which I do not think we have much choice. All of Canada's allies and most of our enemies spend comparatively more money on defence than we do. If we want to be taken seriously as a country in the 21st century, particularly in a post-9/11 world, and if we want to perform the global roles that Canadians keep telling pollsters that they want this country to undertake, then we effectively have little choice but to increase the funding to our military.

I am aware that this committee has heard a similar message before, but Canadians and their political representatives need to understand that time is running out. Sometimes, states make

qui permet d'expliquer les raisons pour lesquelles il n'est pas prévu que les sous-marins de la classe Victoria soient complètement remis en état avant 2010. Ainsi, il arrive souvent au Canada que l'équipement soit dépassé au moment où il devient opérationnel, étant donné que de nombreuses années se sont écoulées depuis que ce bien d'équipement est arrivé sur le marché pour la première fois.

À moins que le budget global du MDN ne soit considérablement augmenté dans les années qui viennent, les conséquences seront dramatiques. Déjà le ministère a annoncé un moratoire sur de nouvelles missions de maintien de la paix, étant donné que notre force terrestre est déjà utilisée au maximum. En plus des contraintes au niveau de notre effectif, la situation de notre marine et de notre armée de l'air est de plus en plus difficile. Les CF-18 de l'armée de l'air, même s'ils étaient modernes et performants au moment où on les a achetés, un peu plus d'une vingtaine d'années, sont actuellement tout à fait dépassés, et continueront de l'être, même après que le programme actuel de modernisation sera terminé.

Quant à la marine, même si j'ai affirmé par le passé dans mes écrits que c'est elle qui s'en sort le mieux par rapport aux trois éléments, là, aussi, il y a de graves problèmes d'équipement. Ses destroyers ont 35 ans et devront être mis hors service à la fin de cette décennie. Même les frégates, qui sont à bien des égards la fierté de nos Forces armées canadiennes dans leur ensemble, sont maintenant vieilles de plus de 10 ans, et tous s'accordent à dire qu'elles vieillissent plus rapidement que prévu.

Comme le savent bien tous les membres du comité, bien qu'il soit enfin question de remplacer les *Sea King*, ces hélicoptères qui sont déjà vieux de 40 ans devront rester en service pendant encore cinq ans avant que leurs remplaçants soient mis en service.

Le choix auquel le Canada est confronté est clair. Le MDN bénéficiera-t-il d'une augmentation importante de son financement, afin qu'il puisse commencer à reconstituer ses forces armées, ou son budget restera-t-il relativement inchangé, auquel cas le Canada ferait peut-être mieux d'opter pour une force constabulaire, puisque d'ici cinq à 10 ans, les biens d'équipement sur lesquels reposent les capacités militaires des Forces armées canadiennes seront véritablement rouillés.

Même si je reconnais que le gouvernement a de nombreuses dépenses prioritaires, il s'agit là à mon avis d'un secteur où nous n'avons vraiment pas beaucoup de choix. Tous les alliés du Canada et la plupart de nos ennemis dépensent davantage pour la défense que nous. Si, en tant que pays, nous voulons être pris au sérieux au XXI^e siècle, notamment dans la foulée des événements du 11 septembre, et si nous souhaitons jouer, à l'échelle mondiale, les rôles que les Canadiens n'arrêtent pas de dire aux sondeurs qu'ils privilégient pour notre pays, nous n'aurons pas vraiment le choix : il faudra bien augmenter le financement de nos forces armées.

Je sais bien que ce n'est pas la première fois que le comité entend ce message, mais les Canadiens et leurs élus politiques doivent bien comprendre que nous commençons à manquer de

decisions not through their actions, but through their inactions. I fear that Canada is on the verge of making one such decision with regard to its military.

It is still not too late to change the outcome, but to be sure, the Canadian Forces are getting to the point where core capabilities will soon be gone, and once that happens, the decision will have effectively been made. I would be happy to answer any questions that you may have.

Senator Cordy: Certainly our committee has advocated that the government spend more money on the military, and I am from Halifax, which is a military community, so I understand exactly what you are saying. How much money do you think we need for the military, and what are the priorities, in your mind? If we suddenly got an influx of money into the DND, what should be the first things that we look at purchasing or doing, or is it a staffing issue, or all of the above?

Mr. Richter: Defence spending in Canada has been declining for so long that it is hard to even come up with a figure as to what it should be. I said a moment ago our defence spending is at 1 per cent of GDP. The NATO average is about 2.2 per cent. Most of our allies spend over 2 per cent. The United States spends consistently between 3 and 4 per cent. Most of our enemies spend over 5 per cent, many over 10 per cent.

Five per cent of GDP would be, effectively, a 500 per cent increase. That would bring the defence budget to \$65 billion. That will not happen; 3.5 per cent of GDP, to make us consistent with the Americans, would be a tripling and a half. That would bring it to about \$45 billion dollars. That will not happen. Even bringing it to a level comparable to the French and the British, which are in the low 2s would be, in effect, a little more than a doubling, to, maybe, between \$25 billion and \$30 billion.

I would like to say that would be a reasonable figure. For the record, let me say I think 2 per cent of GDP is a reasonable figure. I probably should say that. I am very aware that that is highly unlikely, and so that will not happen any time soon. I am also aware that this committee, and others like it, have been calling consistently for increases in defence spending, but nothing has happened. Therefore, I am honestly not sure what to say. Everybody is in agreement. Not only are this Senate committee and other similar committees suggesting that defence spending should be increased dramatically, but the academic community generally is also in agreement, as is the military community.

temps. Parfois les États prennent des décisions, non pas par les mesures qu'ils prennent, mais par le refus de prendre des mesures. Je crains que le Canada soit sur le point de prendre une telle décision en ce qui concerne ses forces armées.

Il n'est pas trop tard pour changer le résultat, mais il est certain que nos Forces canadiennes en arrivent au point où certaines capacités de base disparaîtront bientôt, et une fois que ce sera produit, la décision aura été prise. Je suis maintenant à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le sénateur Cordy : Il est certain que notre comité a préconisé un accroissement du budget des forces armées, et comme je suis de Halifax, une collectivité militaire, je comprends très bien de quoi vous parlez. À votre avis, il nous faut combien d'argent pour bien financer nos forces armées, et quelles sont les grandes priorités? Si nous devons bénéficier tout d'un coup d'une injection de fonds au MDN, que devrions-nous acheter ou faire en premier lieu, ou faut-il surtout accroître l'effectif — ou encore toutes ces choses-là?

M. Richter : Les dépenses militaires au Canada diminuent depuis si longtemps qu'il est difficile de citer un chiffre quant au montant du budget approprié. Il y a quelques minutes, j'ai indiqué que les dépenses militaires correspondent à 1 p. 100 du PIB. La moyenne pour l'OTAN est de l'ordre de 2,2 p. 100. La plupart de nos alliés y consacrent plus de 2 p. 100. Les États-Unis dépensent systématiquement entre 3 et 4 p. 100. La plupart de nos ennemis sont au-dessus de 5 p. 100, et même 10 p. 100, dans bien des cas.

Un budget correspondant à 5 p. 100 du PIB représenterait une augmentation de 500 p. 100. Cela permettrait de faire monter le budget de la défense à environ 65 milliards de dollars. Mais cela ne se produira jamais; si l'on passait à 3,5 p. 100 du PIB, pour que ce soit à peu près ce que font les Américains, cela supposerait une augmentation de 350 p. 100. Cela nous amènerait à environ 45 milliards de dollars. Mais cela ne se produira pas non plus. Même si on voulait atteindre un niveau à peu près comparable aux budgets français et britannique, qui correspondent à un peu plus de 2 p. 100 du PIB, il faudrait un peu plus que doubler le budget actuel, de sorte qu'il se situe entre 25 milliards et 30 milliards de dollars.

Voilà qui me semblerait être un chiffre raisonnable. Pour les besoins du compte rendu, permettez-moi d'affirmer qu'un budget correspondant à 2 p. 100 du PIB me semble raisonnable. Je devrais sans doute vous dire cela. Je sais très bien qu'il est fort peu probable que nous ayons un tel budget, et donc je sais que cela ne se produira pas dans l'immédiat. Je sais aussi que ce comité, et d'autres encore, revendiquent depuis longtemps une augmentation des dépenses militaires, mais qu'il ne s'est rien passé. Par conséquent, je ne sais vraiment pas quoi vous dire. Tout le monde est d'accord. Non seulement ce comité sénatorial et d'autres comités sont d'avis que les dépenses militaires devraient être sensiblement augmentées, mais les universitaires et la communauté militaire sont généralement d'accord aussi.

I do not know where that leaves us. It is a difficult issue. I would like to see a substantial increase. Prior to the election, there were spokespeople from the Liberal Party — I honestly cannot remember their names right now — publicly stating that defence spending should be increased dramatically, but it did not happen.

Senator Meighen: Mr. Pratt.

Mr. Richter: Yes, who was, I believe, the chair of the House committee.

Senator Cordy: He was actually defence minister.

Mr. Richter: He was defence minister, right.

Senator Cordy: However, an example of that is David Pratt is certainly on the record. He was the former defence minister and Chair of the House of Commons Committee on Defence, and he is certainly on the record as being very supportive of higher military spending, but he was defeated. Now maybe that was just his particular riding, but that issue of whether the Canadian people are behind substantial increases in military spending is certainly a factor that we have to look at; you know that our defence committees agree that our military needs an influx of spending, and not just a one-shot deal, but consistent spending.

Mr. Richter: That is why I do not know how useful it is for me to tell you how much money we need to spend, because I think everybody here is in agreement. Having said all that, you raised an interesting point. Mr. Pratt was defeated. I do not think that had much to do with his calling for an increase in defence spending, but the larger issue is what level of spending are Canadians comfortable with, and I am a little afraid to admit that they are probably okay with the amount of money that is being spent right now, at approximately 1 per cent GDP. At least, I do not see any protesters lining the streets of Ottawa saying "More money to DND now." I have not seen that.

That does not necessarily mean much, because sometimes polling gets the answers that the pollsters want to get. For instance, the *National Post*, a conservative paper, has done many polls showing that Canadians would like more spending on defence, depending on how questions are framed. If the question is framed in terms of, "With the current capability, Canada really cannot do much, but would you favour an increase in defence spending if this meant that we could undertake peacekeeping missions in developing countries and could contribute more effectively to North American security?" the answer is yes.

Senator Cordy: Does the Canadian public truly understand peacekeeping, that peacekeeping actually requires an offensive military? I think there are a lot of Canadians who think that

Mais je ne sais pas exactement où cela nous laisse. C'est une question épineuse. J'aimerais que le budget soit sensiblement augmenté. Avant les élections, certains porte-parole du Parti libéral — et je ne me rappelle vraiment plus le nom de ces personnes pour le moment — déclaraient publiquement que les dépenses militaires devraient être sensiblement augmentées, mais cela ne s'est pas produit.

Le sénateur Meighen : M. Pratt.

M. Richter : Oui, qui était, si je ne m'abuse, le président du comité de la Chambre.

Le sénateur Cordy : En fait, il a été ministre de la Défense.

M. Richter : Oui, ministre de la Défense. C'est ça.

Le sénateur Cordy : Un exemple serait justement David Pratt, qui a fait des déclarations publiques à ce sujet. Il était ministre de la Défense et président du Comité de la défense nationale de la Chambre des communes, et il a certainement déclaré publiquement qu'il était très favorable à l'idée de relever les dépenses militaires, mais il n'a pas été réélu. Si c'est le cas, c'est peut-être à cause de la situation dans sa circonscription électorale, mais il est vrai que nous devons absolument tenir compte de l'opinion du peuple canadien quant à l'opportunité d'augmenter considérablement les dépenses militaires; comme vous le savez, nos comités de la défense sont d'accord pour reconnaître que nos forces armées ont besoin d'une injection de fonds, et pas juste ponctuels; il faudrait un financement approprié qui soit stable.

M. Richter : C'est pour cela que je ne sais pas dans quelle mesure il est utile que je vous dise combien nous devrions dépenser, parce que nous sommes tous d'accord ici, me semble-t-il. Ceci dit, vous soulevez un point important. M. Pratt n'a pas été réélu. Bien que je ne sois pas sûr que sa défaite ait été causée par sa revendication d'une augmentation des dépenses militaires, la question plus générale est celle de savoir quel niveau de budget conviendrait à la population canadienne, et j'ai un peu peur d'avoir à admettre que les Canadiens sont généralement assez d'accord pour garder le budget actuel, qui correspond à environ 1 p. 100 du PIB. En tout cas, je ne vois pas beaucoup de protestataires dans les rues d'Ottawa qui revendiquent la hausse immédiate du budget du MDN. En tout cas, je n'ai pas vu ça.

Mais cela ne veut pas nécessairement dire grand-chose, car parfois les sondages vous donnent les réponses que souhaitent obtenir les sondeurs. Par exemple, le *National Post*, un journal conservateur, a mené de nombreux sondages auprès des Canadiens qui indiquent que ces derniers souhaitent qu'on dépense plus pour la défense, selon la façon dont la question est formulée. Si on pose la question que voici : « Étant donné que la capacité militaire actuelle du Canada ne lui permet pas de faire grand-chose, seriez-vous en faveur d'une hausse du budget de la défense si cela devait nous permettre d'entreprendre des opérations de maintien de la paix dans les pays en développement et donc de contribuer plus efficacement à la sécurité de l'Amérique du Nord? », les répondants disent oui.

Le sénateur Cordy : Mais les Canadiens comprennent-ils vraiment que les opérations de maintien de la paix supposent que nos forces armées aient une capacité offensive? À mon avis,

peacekeeping is just going somewhere, holding up the flag, and all will be well, and they do not understand that we really do need a strong military. What is the saying, that peacekeeping should not be soldiers, but only soldiers can do peacekeeping? I am not sure that Canadians understand. They think of peacekeeping as being very informal and they do not think that you need the military skills that in fact you do need.

Mr. Richter: I think that is partly because the image has been created — the blue helmets — over many decades. For a long time, that was partially true. For several decades in the post-war environment that was mostly true. Peacekeepers tended to be fairly lightly armed. They were going into situations where there was a truce. There was not the use of force among the conflicting parties.

That broke down in the post-Cold War environment. It broke down in several high-profile cases, like the former Yugoslavia, or Somalia and Bosnia, and ever since then — I would agree with you — there has been a disconnect between what peacekeeping truly entails and what Canadians think it entails.

That is not entirely the government's fault. Former Minister Axworthy talked about peacemaking, peace building and peace enforcing, trying to educate the Canadian public about the fact that these terms were changing, but I do not think they really got the message. In fairness, while former Minister Axworthy talked about that, he was also partly responsible for the consistent massive cuts to the department. He was the foreign affairs minister. It was not his jurisdiction specifically, but he played a part in that. The minister was talking about the need for Canada to play a more active role, but at the same time, the military was being starved, and as everyone on this committee knows, the biggest cuts came between 1994 and 1999.

I just talked about how the cuts have been happening for 40 years, so you cannot refer to them as relatively recent, but the biggest cuts happened in the 1990s. Those were massive, and they were significant and they were painful. We are just now, of course, coming to the point where we are spending roughly what we were spending before the cuts.

Senator Cordy: Getting back to the previous point, there really was not a huge public outcry about the cuts.

Mr. Richter: No, there was not.

beaucoup de Canadiens pensent, quand on parle d'opérations de maintien de la paix, qu'il suffit de se rendre dans un autre pays et de montrer le drapeau, et que tout ira bien; je ne pense pas qu'ils comprennent vraiment que cela nécessite des forces armées solides et bien équipées. C'est quoi l'expression — qu'être Casque bleu n'est pas un travail de soldat, mais que seul un soldat peut être Casque bleu? Je ne suis pas sûre que les Canadiens comprennent bien cette réalité. Ils pensent que les opérations de maintien de la paix ne supposent pas des activités très structurées et qu'on n'a donc pas besoin de compétences militaires pour ce travail.

M. Richter : C'est en partie en raison de l'image des Casques bleus créée au fil de nombreuses décennies. Pendant longtemps, c'était partiellement vrai. Pendant plusieurs dizaines d'années, dans l'environnement de l'après-guerre, c'était vrai le plus souvent. Les Casques bleus ne portaient que des armes légères. Ils travaillaient dans une situation où une convention d'armistice était en place et où les parties antagonistes n'employaient pas la force.

Mais cet environnement a cessé d'exister après la guerre froide. On l'a vu dans plusieurs cas notoire, comme l'ex-Yugoslavie, la Somalie et la Bosnie, et depuis lors — je suis d'accord avec vous — il y a cette disjonction entre la réalité des opérations de maintien de la paix et l'image qu'en ont les Canadiens.

Mais ce n'est pas entièrement la faute du gouvernement. L'ex-ministre Axworthy parlait de rétablissement de la paix, de consolidation de la paix et d'imposition de la paix, avec l'idée de sensibiliser le public canadien au fait que la signification de ces termes évoluait, mais je ne pense pas que les Canadiens aient vraiment bien compris ce message. En même temps, même si l'ex-ministre Axworthy en a parlé, il était aussi responsable en partie des réductions budgétaires massives imposées systématiquement au ministère. C'est lui qui était ministre des Affaires étrangères. Même si ce n'était pas sa responsabilité précise, il a certainement joué un rôle. Le ministre disait que le Canada devait être plus actif dans ce domaine, mais en même temps les forces armées étaient privées des ressources dont elles avaient besoin, et comme tous les membres du comité le savent déjà, c'est entre 1994 et 1999 qu'il y a eu les plus fortes réductions budgétaires.

Je viens de vous dire que les compressions budgétaires sont une réalité depuis une quarantaine d'années, alors on ne peut pas dire qu'elles sont relativement récentes, bien que nous ayons connu les plus fortes compressions budgétaires pendant les années 90. Elles étaient effectivement massive, et non seulement elles ont été douloureuses mais elles ont eu des répercussions significatives. Nous arrivons à peine maintenant au point où nous dépensons environ ce que nous dépensions avant les compressions budgétaires.

Le sénateur Cordy : Pour en revenir à ce qu'on disait tout à l'heure, le public n'a pas tellement protesté devant ces compressions budgétaires.

M. Richter : Non, pas du tout.

Senator Cordy: I asked you earlier if you had a priority. If you were allowed to direct military spending and you received a huge influx of money, what would be your first priority, or your first couple of priorities?

Mr. Richter: I was actually debating whether to forward an article I wrote for an American journal about a year ago. I chose not to because I thought it would pigeonhole me a little, but maybe that is what the answer to this question requires. The piece was about prioritizing the navy. It was written for an American defence journal, and essentially, the argument was that Canada is not spending enough money, which is, of course, what I have just said. Given that that is unlikely to change in the near future, the department will have to make some difficult choices. I do not want it to make difficult choices, but it will probably have to if the money is not increased.

I argued that the navy was probably the service in the best shape, as I just said a moment ago here. It is a function of several different things. It is a function, firstly, of the fact that it got lucky. Navy modernization was completed just before the enormous cuts in the 1990s. The frigates, for instance, came online, as everyone here knows, in the late 1980s and early 1990s.

It is also because naval forces are inherently multi-dimensional, and so they can be utilized in a wide array of missions and operations, more so, I believe — and in fairness I am not sure if this could even be argued, but somebody probably would — than ground forces or air forces. Therefore, they allow the government to come up with several different responses and then tailor naval forces to that requirement.

I suppose that would be my answer, perhaps the navy, but that does not mean that I would not like Canada to have a modern and capable air force or army, and in fact, peacekeepers come out of the army, as you know. They do not come out of the navy.

Senator Cordy: I do not have your paper in front of me, but do you think we should get into more of a specialization?

Mr. Richter: If the budget is not increased substantially, then yes. I would have to say yes. There would have to be what some people term "a defence niche," niche capability. I hate that term because I really believe the 1994 defence white paper, although it is 10 years old, is not that badly dated, to be honest. Yes, 9/11 has happened since then, and yes, it was an enormous event, but many of the conclusions in that paper are probably still valid.

Le sénateur Cordy : Je vous ai demandé tout à l'heure si vous aviez une priorité. Si vous aviez le pouvoir de déterminer le montant des dépenses militaires et que vous receviez une forte injection de fonds, quelles seraient votre ou vos plus grandes priorités?

M. Richter : Je me suis demandé à un moment donné si je devrais vous communiquer un article que j'ai rédigé pour une revue américaine il y a environ un an. J'ai décidé de ne pas le faire, parce que je pensais me cataloguer en quelque sorte, mais c'est peut-être ça que je devrais faire pour répondre à cette question. Mon article portait sur la nécessité d'accorder la priorité à la marine. Je l'ai rédigé pour une revue de défense américaine, et donc je disais essentiellement que le Canada ne dépense pas assez, comme je viens de vous le dire, bien entendu. Comme cela n'est pas susceptible de changer très bientôt, le ministère aura forcément des choix difficiles à faire. Je préfère qu'il n'ait pas à faire des choix difficiles, mais il sera probablement obligé de le faire si son budget n'est pas relevé.

J'ai indiqué dans cet article qu'à mon avis, la marine était sans doute l'élément le mieux équipé actuellement, comme je viens de vous le dire. Plusieurs raisons sous-tendent cet état de choses. Premièrement, elle a eu de la chance. La modernisation de la marine a tiré à sa fin juste avant les compressions budgétaires massives des années 90. Par exemple, comme chacun le sait, les frégates sont entrées en service vers la fin des années 80 et au début des années 90.

L'autre facteur important est le fait que les forces navales sont, de par leur nature, plurifonctionnelles, si bien qu'on peut les utiliser dans une vaste gamme de missions et d'opérations et ce, à mon avis, plus que les forces terrestres ou les forces aériennes — même si je ne suis pas sûr qu'on puisse vraiment soutenir cette position avec argument à l'appui, et on peut supposer que quelqu'un voudrait le faire. Par conséquent, on permet au gouvernement de définir plusieurs réponses différentes et on organise les forces navales en fonction des exigences.

Donc, ma réponse serait sans doute que la marine doit être la grande priorité, mais cela ne veut pas dire que je ne souhaite pas que le Canada possède une force aérienne ou une armée moderne et performante, et en fait, comme vous le savez, c'est au sein de l'armée qu'on va chercher les Casques bleus, et non pas au sein de la marine.

Le sénateur Cordy : Je n'ai pas votre document sous les yeux, mais à votre avis, devrions-nous nous spécialiser davantage?

M. Richter : Si le budget n'est pas sensiblement augmenté, je dirais que oui. Il faut que je dise oui. Il faudrait alors opter pour ce que certains qualifient de capacité « de créneau ». Je déteste cette expression, car à mon avis, le Livre blanc sur la défense de 1994 n'est pas tellement dépassé, bien qu'il ait 10 ans. C'est vrai qu'il y a eu depuis les événements du 11 septembre, et que ces événements ont eu des conséquences énormes, mais bon nombre des conclusions qu'on y retrouve sont probablement encore bonnes.

I would still argue that Canada needs multi-purpose combat-capable armed forces. The threat environment is unclear. Our responses are varied, or should be varied, and so that is the type of force I would like us to have.

Senator Cordy: What seems to happen now is, we get our DND budget first, and then we work around that. I think you would agree with what we are saying, which is, you get the plan, and then you get the budget to fit the plan. Several people on the committee — I was not among them — actually worked on the development of recommendations to the government in the early 1990s.

Mr. Richter: For 1994?

Senator Cordy: Yes.

Mr. Richter: In 1994 there was a wide-ranging debate, of course, about what kind of forces Canada should have, and there were a lot of witnesses who concluded or suggested that Canada should go the constabulary force route, essentially, a peacekeeping force. The committee ultimately decided against that and went for the multi-purpose combat-capable force, but the funding was not consistent with those conclusions. The white paper called for this force, and then it was effectively nullified by the lack of financial support.

Senator Atkins: When we came out with our first report, recommending a \$4-billion increase and 75,000 military, what was your reaction to that?

Mr. Richter: When was that?

Senator Atkins: Last year.

Mr. Richter: I was obviously in favour of it. My main concern would be whether the \$4 billion would be a one-off shot that would then be gradually clawed back in future years. Or was that to be built on in future years?

Senator Atkins: Well, it was to be built on.

Mr. Richter: Well then, I would be fully supportive of that.

Senator Atkins: When you look at our forces as they exist today, would you describe them as multi-purpose? I have another reason for asking that.

Mr. Richter: All right. Go ahead.

Senator Atkins: We are in Afghanistan, and we are in Haiti. Do you think the forces are trained to deal with those two different situations?

Mr. Richter: Generally, yes, but the reason I paused is because it is not a simple question. Over time, Canada has effectively gotten out of the high-intensity war-fighting business. We do not

Je maintiens toujours que le Canada a besoin de forces polyvalentes qui soient aptes au combat. Sur le plan des menaces, l'environnement actuel n'est pas clair. La gamme de nos réponses et interventions doit être variable, et voilà pourquoi je préconise ce type de force.

Le sénateur Cordy : Ce qui semble se passer à l'heure actuelle, c'est qu'on accorde un certain budget au ministère de la Défense, et que nous nous organisons ensuite autour de ce budget. Je pense que vous seriez d'accord avec ce que nous disons — à savoir qu'il faut d'abord établir un plan, et ensuite fixer le budget qui correspond à ce plan. Plusieurs membres du comité — je n'en faisais pas partie — ont participé à l'élaboration des recommandations faites au gouvernement au début des années 90.

M. Richter : En 1994?

Le sénateur Cordy : Oui.

M. Richter : En 1994, le débat portait sur une vaste gamme de questions, y compris, évidemment, sur le type de forces dont le Canada devrait se doter, et beaucoup de témoins ont conclu ou plutôt proposé que le Canada opte pour une force constabulaire — c'est-à-dire, une force qui mènerait essentiellement des opérations de maintien de la paix. Le comité a finalement décidé que ce n'était pas une bonne idée et a donc préconisé le concept d'une force polyvalente apte au combat, mais le financement accordé ne cadrerait pas avec cette conclusion-là. Le Livre blanc recommandait la création d'une force de ce genre, mais l'absence de soutien financier suffisant a essentiellement fait échec à cette recommandation.

Le sénateur Atkins : Quand nous avons publié notre premier rapport, qui recommandait une augmentation de 4 milliards de dollars et un effectif militaire de 75 000 personnes, quelle a été votre réaction?

M. Richter : C'était quand?

Le sénateur Atkins : L'an dernier.

M. Richter : J'étais évidemment en faveur. Ma principale inquiétude était de savoir si cet investissement de 4 milliards de dollars était purement ponctuel, et s'il serait retiré petit à petit par la suite. Ou cet investissement devait-il progresser dans les années futures?

Le sénateur Atkins : Oui, il devait progresser.

M. Richter : Dans ce cas, je peux dire que je suis tout à fait en faveur.

Le sénateur Atkins : Quand vous regardez l'état actuel de nos forces armées, diriez-vous qu'elles sont plurifonctionnelles? J'ai une autre raison de vous poser cette question.

M. Richter : Très bien. Allez-y.

Le sénateur Atkins : Nous sommes présents en Afghanistan, et en Haïti aussi. À votre avis, nos forces armées sont-elles suffisamment bien entraînées pour pouvoir faire face à deux situations si différentes?

M. Richter : En général, oui, mais si j'ai marqué une pause avant de vous répondre, c'est parce que ce n'est pas une question simple. Au fil des années, le Canada a effectivement cessé de

do that any more. We do not have that capability. Any mission that requires high-intensity combat we cannot do. Any mission that requires mid-intensity combat, it is debatable whether we can do that. I know that DND's policy is that we should be able to fight such engagements. I am really not sure if we can.

So much depends on what kind of environment exists on the ground in any of these engagements. In the two examples you raise, Afghanistan and Haiti, I think our forces are sufficient, but it is quite conceivable that a situation could arise where that probably would not be the case, where our forces would be insufficient.

Therefore, the leadership of the CF, which is very good, I believe, is very careful about what kinds of missions the Canadian Forces can be sent on and what kinds of engagements they can participate in.

Senator Atkins: When you look at the multi-purpose force as it exists today, a lot of its equipment would be considered to be either outdated, antiquated, or needing a serious upgrade. Specifically, what kind of equipment, if you had the options, would you invest in for the future military?

Mr. Richter: If we were to pursue a truly multi-purpose force, which I will accept as a given for purposes of this question, all the services would have modernization requirements. The air force and the army are in worse shape, as I just said, than the navy. The navy is in comparatively better shape. The air force's primary aircraft is, of course, the CF-18, and they have transport aircraft, the Hercules.

The Hercules is essentially completely obsolete. They are more than 40 years old. They have enormous requirements to stay in the air. They are too small. Everybody on this committee knows they are too small to move much of the CF's equipment. They could not get to Afghanistan. We had to hitch a ride with the Americans. Therefore, that would be a requirement, but the CF-18s are not a whole lot better.

The CF-18s were the original A/B version. I do not know how much the committee knows about the various modernization programs in the U.S. Ours are the original A/B models. They were bought in the early 1980s and delivered in the mid-1980s. The Americans are currently on what is called the Super Hornet model, or the E/F version. Notice I said "E/F," which means I left out the C/D, which means that was the model prior to the one they are currently using. Once this modernization program is completed, in about five more years, we will be at roughly the C/D standard. So we will be at the standard the U.S. Navy left behind in 2000, because the F-18 is a navy aircraft.

mener des opérations de guerre à haute intensité. Nous ne participons plus à ce genre d'activités. Nous n'avons plus les capacités voulues pour le faire. Je dirais qu'il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'on puisse même participer à une mission exigeant des opérations de combat d'intensité moyenne. Je sais que la politique du MDN veut qu'on participe à de telles missions. Mais je ne suis pas tout à fait sûr qu'on soit encore en mesure de le faire.

Tout dépend de l'environnement qui existe sur le terrain dans le cadre de ces missions. Dans les deux exemples que vous citez — l'Afghanistan et Haïti — nos forces sont suffisantes, d'après moi, mais il est possible qu'une situation se présente où cela ne serait sans doute pas le cas — c'est-à-dire où nos forces seraient insuffisantes.

Par conséquent, les dirigeants des Forces canadiennes, qui sont excellents, à mon sens, font bien attention en choisissant le type de missions d'engagements auxquels peuvent participer les Forces armées canadiennes.

Le sénateur Atkins : Quant à la force plurifonctionnelle qui existe actuellement, on peut dire qu'une bonne partie de son matériel serait maintenant considéré comme étant dépassé ou archaïque ou comme ayant gravement besoin d'être modernisé. Si vous aviez la possibilité de choisir, dans quels types de matériels vous investiriez pour garantir nos capacités militaires futures?

M. Richter : Si nous voulions avoir une force véritablement polyvalente — et je tiens pour acquis que votre question repose sur cette hypothèse-là — il y aurait des exigences en matière de modernisation pour chacun des services. Comme je viens de vous le dire, la force aérienne et l'armée sont les plus mal équipées à l'heure actuelle, par rapport à la marine. Le matériel de cette dernière est en meilleur état, comparativement aux deux autres services. Le principal aéronef utilisé par la force aérienne est évidemment le CF-18, et elle possède également l'aéronef de transport *Hercules*.

L'*Hercules* est tout à fait dépassé à l'heure actuelle. Ces aéronefs ont maintenant plus de 40 ans. Les besoins en matière d'entretien sont énormes pour les garder en état de navigabilité. Ils sont trop petits. Tous les membres du comité savent qu'ils sont trop petits pour transporter une bonne partie du matériel des Forces canadiennes. On n'a pas pu s'en servir pour aller en Afghanistan. On a dû faire transporter notre matériel par les Américains. Voilà donc un besoin important, mais le fait est que les CF-18 ne sont guère en meilleur état.

Les CF-18 étaient la version originale A/B. Je ne sais pas dans quelle mesure le comité est au courant des différents programmes de modernisation américains. En tout cas, il s'agit du modèle A/B original. On a acheté ces avions au début des années 80 et on les a reçus vers le milieu des années 80. Les Américains se servent actuellement du modèle *Super Hornet*, c'est-à-dire de la version E/F. Vous aurez peut-être remarqué que j'ai dit « E/F », ce qui veut dire que je n'ai même pas parlé de la version C/D — c'est-à-dire le modèle qui a précédé celui dont ils se servent actuellement. Une fois ce programme de modernisation terminé, dans environ cinq ans, nous aurons à peu près atteint la

Senator Atkins: What about the army?

Mr. Richter: The army has had a lot of changes in the last couple of years, and some of what they have done has been very good. The army has the LAV IIIs and the Coyotes, which, according to everything I have read, are highly regarded, and the Americans are actually purchasing some of these same vehicles, so that, to me, is a sort of seal of approval. They must be very good. They are also, of course, moving to a wheeled force with the Striker, which is a defence system that the American army is moving towards as well. They seem to be in the midst of a modernization program, but I am not sure if the funding will be there.

I do not really have a problem with any of those programs. The army made a decision to get out of the heavy armour business, to get out of heavy tanks. The Leopards, of course, are still there, but they are obsolete and they have made the decision not to purchase a replacement. I have no problem with that decision whatsoever, because it strikes me as extremely unlikely that Canada would be asked to perform or even want to perform a heavy armour role.

The army is in not bad shape. That leaves the navy, and the navy is in decent shape. As I just said, the frigates are decent, but they are aging. I am sure this committee has been told that. From my understanding from speaking to navy people, the frigates are aging a little more rapidly than was thought when they were procured. It looks like they will be 20-year vessels, which means they have about 10 years left on them, but they are very good. The destroyers are being withdrawn at the end of this decade. The destroyers are important because they have the command and control capabilities that allow Canadian warships to perform a leadership role in multinational task forces.

You lose the destroyers, you lose that capability. There is some talk in the navy of effectively transferring some of that command and control capability to some of the frigates. I do not pretend to be a naval expert, I want to make that clear, but as I understand it, that is possible but difficult. The frigates are about 20 per cent smaller than the destroyers. So you have to cram that much more into a smaller ship.

The navy is also moving forward with the supply ships, which are inherently multi-purpose. They are intended to take the role of the re-supply ships that are currently obsolete — I believe it is the *Protecteur* class — but also to perform other roles, such as naval transport, for instance. They came up with this idea because they were concerned about a lack of funding down the road. I know the navy is also considering what kind of vessels should be

norme C/D. Nous aurons donc atteint la norme que la marine américaine a abandonnée en 2000, parce que le F-18 est un aéronef naval.

Le sénateur Atkins : Et l'armée de terre?

M. Richter : Il y a eu énormément de changements au sein de l'armée ces dernières années, et bon nombre de ces changements ont été très positifs. L'armée est maintenant dotée du VBL III et du Coyote qui, d'après tout ce que j'ai lu à ce sujet, sont des véhicules très performants, et comme les Américains en achètent justement un certain nombre, en ce qui me concerne, c'est un peu comme un sceau d'approbation. Ils doivent être très bons. De plus, ils mettent de plus en plus l'accent sur une force dotée de véhicules sur roues en optant pour le *Striker*, un système de défense qu'adopte également l'Armée américaine. Donc, ils semblent être pleinement engagés dans un programme de modernisation, mais je ne suis pas sûr que le financement requis sera disponible.

Je n'ai pas vraiment de critique à formuler au sujet d'aucun de ces programmes. L'armée a pris la décision d'abandonner les blindés lourds, c'est-à-dire les chars d'assaut lourds. Ils ont encore les Léopards, mais ces véhicules sont maintenant dépassés et ils ont pris la décision de ne pas acheter de remplaçants. Je n'ai rien à dire à cette décision, parce qu'il me semble très peu probable qu'on demande au Canada de jouer un rôle qui exige la présence de blindés lourds.

Du côté de l'armée, donc, ça ne va pas si mal. Cela nous laisse la marine, et la marine s'en tire assez bien. Comme je vous l'ai déjà dit, les frégates sont en assez bon état, mais elles vieillissent. Je suis convaincu que le comité a déjà entendu tout cela. D'après ce que j'ai pu comprendre dans mes discussions avec des responsables de la marine, les frégates vieillissent un peu plus rapidement qu'on l'aurait cru au moment où on les a acquises. On dirait qu'elles vont avoir une durée de vie de 20 ans, ce qui veut dire qu'il leur reste encore 10 années, mais elles sont très bonnes. Les destroyers ne seront plus utilisés à compter de la fin de la présente décennie. Les destroyers sont importants parce qu'ils ont une capacité de commandement et de contrôle qui permet aux bâtiments de guerre canadiens de jouer un rôle de direction dans le cadre de groupes de travail multinationaux.

Si vous perdez les destroyers, vous perdez forcément cette capacité. Mais il est maintenant question que la marine transfère une partie de cette capacité de commandement et de contrôle à certaines frégates. Je ne prétends pas être un expert naval — je tiens à vous le dire — mais d'après ce que j'ai compris, ce serait possible mais difficile. Les frégates ont 20 p. 100 de moins d'espace que les destroyers. Il faudra donc bien entasser les choses pour tout faire entrer dans un plus petit navire.

La marine prend également des mesures à l'égard des navires de ravitaillement, qui sont essentiellement des bâtiments polyvalents. Il est prévu que ces derniers assument le rôle des navires de réapprovisionnement qui sont maintenant dépassés — je crois qu'il s'agit de la classe *Protecteur* — et qu'ils remplissent également d'autres fonctions liées, entre autres, au transport naval. Ils ont trouvé cette idée parce qu'ils craignaient de

introduced after the frigates are withdrawn from service, but that is 10 years down the road, and we have other requirements we need to get to before then.

On the helicopters, the best estimate I have seen is that they will be introduced towards the end of this decade, which means that the Sea Kings will be in service for 45 years. That is an embarrassment, and I will leave it at that.

Senator Atkins: Did we make the right decision on the new helicopter?

Mr. Richter: I have no reason to think we made the wrong decision. The process by which the contract was ultimately awarded was deeply flawed. There was obviously a lot of political involvement over time in the decision, and I think the committee has probably discussed that at an earlier point. For instance, in the late 1990s or at the beginning of this century, the contract was effectively broken up into two: one for the electronics, one for the air frame. Everybody said this was not the smartest thing to do, but in any event that is all in the past, and I think the decision they made was fine. I have no reason to doubt it.

Senator Atkins: How would you deal with the Hercules? How would you replace them, or would you?

Mr. Richter: I would, but only if there was money there. There has to be money there. The Hercules are expensive. There are several different ways to go. Again, I am not sure if the committee has discussed this. I assume you have. First, there is a more modern version of the C-130.

Senator Atkins: It is larger.

Mr. Richter: It is larger, and it is more expensive, of course; I think it runs to about \$100 million an aircraft, but please do not quote me on that. It is larger, but it is still not a large aircraft. The Americans have moved to the C-17, produced by Boeing, called, I believe, the Globemaster. It was introduced about five or so years ago. It runs at about \$250 million an aircraft.

I know there was some discussion about Canada cooperating with other countries to share the cost of this, but I have not heard much of that in quite some time. I believe that proposal is dead. That sounded like a reasonable alternative to me. That way, each country is spared this enormous cost outlay up front, and on top of that, by their very definition, these aircraft are not required that often. It seemed to make sense to me, but I think it is off the table.

The Chairman: You made a comment a moment ago, "Please do not quote me on that." I just wanted to remind you that this hearing is on the record and what you are saying is being transcribed. Therefore, in the event that you wish to say

manquer de financement par la suite. Je sais que la marine étudie aussi les différents types de bâtiments qui pourraient être introduits après la mise hors service des frégates, mais ce ne sera pas avant 10 ans, et nous avons d'autres besoins plus pressants à remplir d'ici là.

En ce qui concerne les hélicoptères, d'après les meilleures évaluations que j'ai vues jusqu'à présent, ils entreront en service vers la fin de la présente décennie, ce qui veut dire que les *Sea King* auront été utilisés pendant 45 ans. Voilà qui devrait nous mettre dans l'embarras, mais je n'en dirai pas plus.

Le sénateur Atkins : Avons-nous pris la bonne décision en ce qui concerne le nouvel hélicoptère?

M. Richter : Je n'ai pas de raison de croire que nous avons pris la mauvaise décision. La procédure suivie pour adjuger le contrat avait de nombreuses faiblesses. Il est clair que différents responsables politiques ont beaucoup influencé les décisions prises au fil des années, et je suppose que le comité a déjà discuté de ce problème-là. Par exemple, vers la fin des années 90 ou au début du présent siècle, le contrat était séparé en deux parties : la première pour l'électronique, et la deuxième, pour la cellule. Tout le monde a dit à l'époque que ce n'était pas la meilleure solution, mais quoi qu'il en soit, tout cela est derrière nous maintenant, et j'ai l'impression que la décision qui a été prise était la bonne. Je n'ai pas de raison d'en douter.

Le sénateur Atkins : Et que feriez-vous en ce qui concerne les avions Hercules? Comment feriez-vous pour les remplacer, et est-ce que vous les remplacerez?

M. Richter : Oui, je les remplacerais, mais uniquement s'il y avait l'argent nécessaire pour le faire. Il faut absolument disposer d'une somme suffisante. L'avion Hercules coûte cher. Il y a plusieurs possibilités. Encore une fois, je ne sais pas si le comité en a déjà discuté. Je suppose que oui, Premièrement, il y a une version plus moderne du C-130.

Le sénateur Atkins : Il est plus gros.

M. Richter : Il est plus gros, et plus cher, bien entendu; je pense que cet aéronef coûte 100 millions de dollars pièce, mais ne me citez pas. Il est plus gros, mais ce n'est tout de même pas un gros avion. Les Américains ont opté pour le C-17 fabriqué par Boeing, qui s'appelle le Globemaster, si je ne m'abuse. Il a été mis sur le marché il y a environ cinq ans. Cet avion coûte environ 250 millions de dollars pièce.

Je sais qu'il a été question que le Canada participe aux frais avec d'autres pays, mais voilà longtemps que je n'en entends plus parler. J'ai l'impression que cette proposition est lettre morte. Cela me semblait être une solution de remplacement raisonnable. De cette façon, chaque pays évite d'avoir à faire cette grosse dépense d'un seul coup, et de plus, la nature de cet aéronef est telle qu'on ne l'utilise pas très souvent. Donc, cette solution me semblait très sensée, mais j'ai l'impression qu'elle n'est plus à l'étude.

Le président : Vous avez dit tout à l'heure : « Ne me citez pas. » Je voulais simplement vous rappeler que ces audiences sont publiques et que vos propos sont transcrits. Par conséquent, si vous voulez nuancer un peu ce que vous avez dit il y a quelques

something further that might qualify your earlier statement, I would do that now. This is a public meeting and the transcribers are sitting immediately to your right.

Mr. Richter: No, I do not believe so. Was there anything in particular you thought maybe I wanted to correct?

The Chairman: No, I thought what you said was perfectly in order if those are your views. It is simply that you said "Please do not quote me."

Mr. Richter: I was actually referring to the fact that some of the numbers that I cite off the top of my head may not be perfect.

The Chairman: That is how I understood it, but I just wanted to make sure you understood the dynamics of the meeting.

Mr. Richter: Yes, I understand that. That is entirely reasonable.

Senator Atkins: My final question is related to the reserves. How do you see them fitting into the overall military organization as we look into the future?

Mr. Richter: I think there is an important role for the reserves. The reserves have been heavily utilized, of course, in the last 10 or so years as a result of the declining force. The force has been declining from the mid-1980s, from about 80,000 or 90,000 to its current 52,000, so the reserves have been utilized to make up that gap. I think down the road, the reserves are a useful capability that should be pursued, so there has to be adequate funding for reserves as well.

Senator Atkins: Do you see them with a specific assignment relative to domestic circumstances, or do you see them as a reserve pool for a multi-purpose force?

Mr. Richter: Ideally I think, as do many people, the reserves should be held in reserve should they be needed, but yes, primarily for domestic purposes. They really should not be utilized as they have been for the last 10 or so years, to make up the gap in the regular force and serving in many of our peacekeeping missions. I do not know the exact numbers, but I do know that many reserves are constantly being introduced into the regular force to serve on the peacekeeping forces. That is not their original intent, but that is what has happened because the regular force has been shrunk so dramatically.

Senator Forrestall: I am just a little surprised to hear you say that augmentation is not a meaningful role for the reserves in your view. Could we just stay with that for a minute or two, although it may be unfair, you may not have thought it through. How would we have met the offshore obligations that Canadian Forces undertook and the roles and tasks that have been assigned to them by the government had we not used the reserves for augmentation purposes? Would we have been able to accept the roles that we have in, say, the last 10 years?

minutes, je vous donne l'occasion de le faire tout de suite. C'est une réunion publique et les transpositeurs sont assis immédiatement à votre droite.

M. Richter : Non, je ne pense pas. Y a-t-il une information en particulier que vous pensiez que je voudrais éventuellement corriger?

Le président : Non, ce que vous avez dit me convient parfaitement, si telle est votre opinion. J'ai simplement relevé le fait que vous avez dit : « Ne me citez pas ».

M. Richter : Je voulais simplement dire par là que certains des chiffres que je vous donne peuvent ne pas être exacts.

Le président : C'est bien ce que j'avais compris, mais je voulais m'assurer que vous aviez bien compris la dynamique de cette réunion.

M. Richter : Oui, je comprends. C'est tout à fait raisonnable.

Le sénateur Atkins : Ma dernière question porte sur la Force de réserve. Comment s'inscrit-elle dans la structure militaire globale en ce qui concerne leur rôle futur?

M. Richter : À mon avis, la Force de réserve a un rôle important à jouer. On y a eu beaucoup recours au cours des 10 dernières années à cause de la réduction des effectifs militaires. Ces derniers sont en baisse depuis le milieu des années 80, étant passés de 80 000 ou de 90 000 à environ 52 000, si bien qu'il a fallu avoir recours à la Force de réserve pour combler l'écart. J'estime que cette dernière a des capacités intéressantes qu'il faudra maintenir à plus long terme, et il est donc important qu'elle soit bien financée, elle aussi.

Le sénateur Atkins : À votre avis, pourrait-elle accomplir des tâches spéciales dans un contexte national, ou doit-elle continuer à suppléer à une force plurifonctionnelle?

M. Richter : Comme beaucoup de gens, j'estime que l'idéal serait que la Force de réserve continue de constituer une force à laquelle on peut avoir recours en cas de besoin, et surtout pour remplir certaines fonctions intérieures. On ne devrait vraiment pas continuer à s'en servir, comme on le fait depuis une dizaine d'années, pour compléter notre force régulière ou pour participer à bon nombre de nos missions de maintien de la paix. Je ne connais pas le nombre exact, mais je sais que l'on introduit de plus en plus de réservistes dans la force régulière pour faire partie de forces de maintien de la paix. Telle n'était pas l'intention au départ, mais cela s'est produit simplement parce que la force régulière a sensiblement diminué en nombre.

Le sénateur Forrestall : Je suis un peu surpris de vous entendre dire que la Réserve ne devrait pas jouer le rôle d'une force d'appoint ou servir à compléter notre force régulière. J'aimerais qu'on en discute pendant quelques minutes encore, même si ce n'est peut-être pas très juste envers vous, car vous n'avez peut-être pas beaucoup réfléchi à cette question. Comment aurions-nous réussi à respecter les obligations à l'étranger contractées par les Forces canadiennes, de même que les différents rôles et tâches qui leur ont été accordés par le gouvernement, si nous n'avions pas pu

Mr. Richter: No, we would not have.

Senator Forrestall: What do you think might have been the consequence of that?

Mr. Richter: The consequence had we not been utilizing the reserves?

Senator Forrestall: Yes.

Mr. Richter: We could not have accepted many of the peacekeeping missions that we ultimately did. I understand your question. I did not mean to suggest for a moment that the reserves were not important. I think I said they were important.

Senator Forrestall: No, I was not implying that you said they were not important, but I did get from what you said the very clear impression that they should not be used for combat purposes.

Mr. Richter: Well ideally, I do not think they should be. Ideally, that should be the purpose of the regular force. The reserves should be utilized for largely domestic purposes. In the last decade, Canadian Forces have been utilized for all sorts of tasks, from fighting floods to snowstorms, et cetera. There is a lengthy list, and it is important to keep some force capability in Canada, so I think that is the role of the reserves.

Senator Banks: I want to go back to Senator Cordy's line of questioning. If you were in the government, not just on this side of the table but in "the government," you would say with respect to all of us clamouring for more money for the military, very much including this committee, "Yes, everybody likes that idea except the people." Everybody likes it but the public, because as you observed earlier, when the cuts came, people did not hit the barricades, there were not front page editorials on the question, and it did not seem that Canadians cared very much about that.

Then we talked about polls, and you know better than I, I am sure, that we can write questions to make a poll say anything that we want it to say. For example, as you pointed out, if you ask people, "Do you think there should be more money spent on the military to bring it up to snuff so they can do more?" everybody would say, "Oh, absolutely."

Mr. Richter: Yes.

Senator Banks: However, if you asked the corollary question, "Would you like to pay for that by reducing the expenditures on some other government program?" the mug's game question, or, "Would you like to have your taxes raised?" or whatever, you get

faire appel à la Force de réserve pour renforcer nos effectifs? Aurions-nous été en mesure d'accepter les différents rôles que nous avons joués au cours des 10 dernières années, par exemple?

M. Richter : Non, pas du tout.

Le sénateur Forrestall : Et quelles en auraient été les conséquences, selon vous?

M. Richter : Les conséquences de ne pas avoir utilisé la Réserve?

Le sénateur Forrestall : Oui.

M. Richter : Eh bien, nous aurions été dans l'impossibilité d'accepter bon nombre de missions de maintien de la paix que nous avons entreprises. Je comprends votre question. Je ne voulais certainement pas laisser entendre que la Force de réserve n'est pas importante. Au contraire, je crois avoir dit qu'elle est importante.

Le sénateur Forrestall : Non, je n'avais pas compris que vous disiez qu'elle n'était pas importante, mais j'avais tout de même la nette impression que d'après vous, on ne devrait pas y avoir recours dans un contexte de combat.

M. Richter : C'est-à-dire que l'idéal serait de ne pas y avoir recours pour ces fins-là. L'idéal serait que la force régulière puisse jouer ce rôle. La Réserve doit surtout servir pour des tâches intérieures. Au cours des 10 dernières années, on a eu recours aux membres des Forces canadiennes pour remplir toutes sortes de tâches — pour l'intervention d'urgence lors d'inondations ou de tempêtes, et cetera. La liste est longue, et il est important de conserver certaines capacités militaires au Canada, et c'est la Réserve qui devrait normalement jouer ce rôle.

Le sénateur Banks : Je voudrais revenir sur les questions que vous posait le sénateur Cordy. Si vous étiez membre de la majorité — c'est-à-dire pas juste assis de ce côté-ci de la table, mais responsable ministériel — vous diriez en réponse à nous tous qui revendiquons plus d'argent pour les forces armées, y compris à ce comité, « Oui, tout le monde aime cette idée à part les citoyens. » Tout le monde approuve cette idée à part les citoyens, car comme vous l'avez dit vous-même tout à l'heure, quand le gouvernement a imposé des restrictions budgétaires, les gens ne sont pas descendu dans les rues pour protester, il n'y a pas eu d'éditoriaux dans les journaux à ce sujet, et on aurait dit que les Canadiens s'en fichaient un peu.

Ensuite nous avons parlé de sondages, et vous savez mieux que moi, j'en suis sûr, qu'on peut formuler des questions de façon à obtenir exactement les réponses qu'on veut obtenir dans un sondage d'opinion publique. Par exemple, comme vous l'avez signalé, si vous demandez aux gens : « Devrait-on mieux financer nos forces armées pour qu'elles soient mieux équipées et qu'elles puissent faire plus de choses? », tout le monde va évidemment vous répondre : « Oui, absolument. »

M. Richter : Oui.

Le sénateur Banks : Seulement, si vous leur posez la question qui découle logiquement de la première, à savoir : « Seriez-vous prêt à payer cette injection de fonds en réduisant les dépenses consacrées à d'autres programmes gouvernementaux? », la

an entirely different answer from people. Suddenly, the priority goes way down. Comment on that. It is a fact that politicians react to political pressure. They just do, and when you have a nation such as our neighbours to the south or our neighbours in Australia, who see a clear and present danger to themselves, they are pretty happy to avidly support this, including, "Yes, raise my taxes for defence purposes." We have not been beaten up yet, so will we agree to that as a nation before we are?

Mr. Richter: There is no easy answer to this. Canadians are lucky not to be facing direct threats. We have not had a direct threat in a long time. You can, of course, argue that terrorism is now perhaps a direct threat, but it is a little less immediate than some others. Therefore, we have the luxury of living in a relatively safe environment, certainly safer than the vast majority of countries, and that allows us a certain luxury in terms of not spending a lot of money for defence.

We also have had the luxury for the last 50 or 60 years of living under an American defence umbrella. While it was not often talked about, I think everybody understood that, that the Americans would defend us. They would defend us, regardless of if we even wanted them to, I suppose, which again provided us with some luxury.

How much Canadians should spend on defence is thus a difficult question because we are lacking the kinds of military threats that some countries or some people see, and they respond to those threats. You suggested Australia a moment ago. Australia has raised its defence budget somewhat dramatically in the last couple of years. In fairness, Australia spent more money on defence as a percentage of GDP prior to 9/11 than we did, but is now about two and a half per cent of GDP.

I do not know if this is where you are going, but maybe I will make a more general statement, which is that the spending of public money in Canada is a difficult business. I am fully aware of that, and there are a lot of demands on it. I understand that completely. When you ask Canadians, "Would you like there to be greater defence spending if it meant a reduction in health care or education?" for example, they will say no. I understand that.

What I would suggest, and this is getting off topic, is if we introduced a little more flexibility into, particularly, our health care system, which I believe we could. Canada has a totally public health care system. Everybody knows that. We spend 12.5 per cent of GDP on health care, the second highest total in

question piège par excellence, ou encore « Voulez-vous payer plus d'impôt? » ou une autre question encore, vous obtiendrez une réponse tout à fait différente de la part de vos répondants. Tout d'un coup. Ce ne sera plus une aussi grande priorité. Je sollicite vos commentaires à ce sujet. Il est vrai que les hommes et femmes politiques réagissent face aux pressions politiques. C'est l'évidence même, et dans des pays comme celui de nos voisins du Sud ou de nos voisins en Australie, qui sont conscients de la présence de danger très clair pour leurs nations, ils sont tout à fait disposés à soutenir ce genre d'initiative, y compris s'il faut payer plus d'impôt pour mieux défendre leur pays. Nous n'avons pas encore subi les contrecoups des menaces qui pèsent sur notre monde, et donc, accepterons-nous, en tant que nation, de supporter cette dépense avant de devenir nous-mêmes victimes?

M. Richter : Il n'y a pas de réponse facile face à cette situation. Les Canadiens ont de la chance de ne pas faire l'objet de menaces directes. D'ailleurs, voilà longtemps que c'est le cas. Bien sûr, on peut soutenir que le terrorisme constitue peut-être une menace directe, mais c'est une menace un peu moins immédiate que d'autres. Nous avons donc le luxe de vivre dans un environnement relativement sûr — certainement plus sûr que dans la grande majorité des pays, ce qui veut dire que nous avons jusqu'à un certain point le luxe de ne pas consacrer beaucoup d'argent à la défense.

Nous avons également le luxe, depuis 50 ou 60 ans, de pouvoir profiter de la structure globale de défense des États-Unis. Bien qu'on n'en ait pas beaucoup parlé, je pense que tout le monde avait bien compris ça, c'est-à-dire que les Américains nous défendraient. Ils nous défendraient qu'on le veuille ou non, je suppose, ce qui nous a, encore une fois, donné une certaine latitude.

Il est donc difficile de savoir combien d'argent les Canadiens devront consacrer à la défense, étant donné que nous ne faisons pas l'objet du même genre de menaces militaires que perçoivent d'autres pays ou d'autres citoyens, si bien qu'ils décident de réagir à ces menaces. Vous avez parlé il y a quelques instants de l'Australie. L'Australie a considérablement augmenté son budget de la défense ces dernières années. De fait, l'Australie a consacré plus de crédits à la défense, en tant que pourcentage du PIB, avant les événements du 11 septembre que nous, mais son budget correspond à présent à environ 2,5 p. 100 de son PIB.

Je ne sais pas si c'est ce que vous suggérez nécessairement, mais j'aimerais faire un commentaire plus général, à savoir que la répartition des deniers publics est une tâche difficile au Canada. J'en suis tout à fait conscient, et je sais que tout le monde en réclame. J'en suis parfaitement conscient. Quand vous demandez aux Canadiens : « Souhaitez-vous qu'on penche davantage pour la défense si cela signifie qu'il y aura moins de crédits pour le système de soins ou l'éducation? », par exemple, ils vous répondent par la négative. Je comprends très bien cette réalité.

Ce que nous pourrions faire — et là je m'écarte un peu du sujet — c'est prévoir une plus grande marge de manœuvre au sein de notre système de soins de santé; ce serait possible, à mon avis. Le Canada est doté d'un système de soins de santé entièrement public. Tout le monde le sait. Nous consacrons

the world. That is a thousand-pound gorilla that is taking up enormous resources, and those demands will keep on rising. That is obvious. As long as that thousand-pound gorilla is beside us, I agree. I do not know where the money will come from to go to defence. I cannot see it, but if you introduced a little flexibility into health care costs, as one possibility, to give you a little more discretion on the expenditure side, then the picture would look a little different. That is probably not on the table. I understand that.

Also, I will point out that all of the major political parties in Canada, including the Conservative Party of Canada, are in favour of the current health care system, so what I just said is a non-starter. It will not happen.

Senator Banks: There are those who would argue that if you did that, you would be downloading the costs onto the people.

Mr. Richter: I suppose.

Senator Banks: Any country's military stance, attitude, disposition, ought, at least theoretically, to be a function of its national policies, and in respect of extra-territorial adventures, expeditionary forces of one kind or another ought to be a function of its foreign policy, one assumes.

Mr. Richter: Right.

Senator Banks: If that is true, then what do you think Canada's national policy in that respect is now, and what do you think it should be; and the third part of the question is, do you think we ought to join expeditionary forces, or ought we to concentrate on the almost impossible task — it is almost laughable to say — of defending Canada?

Mr. Richter: That is a very good question. I think expeditionary forces are still important, and we should have that capability. I think I indicated that before, and that goes along with multi-purpose combat-capable forces. Your point about foreign policy underlying defence policy is clear. Your foreign policy should form the background out of which defence forces come forth.

Senator Banks: Well, you are a student of these things. Do we have a definable foreign policy that would apply there?

Mr. Richter: I would argue no, not really. Other people would say yes. Our foreign policy has been somewhat based for the last 10 years on the policy of human security and soft power. Now these were terms that were introduced by former Minister of Foreign Affairs Axworthy in the mid-1990s to late 1990s. I am not sure how much attention the government is paying to them right now. You are right. I study this, and I can honestly tell you I am not sure to what extent those principles are currently underlining our foreign policy. I am not even sure they underlined our foreign policy at the time they were being espoused so commonly, in the

12,5 p. 100 de notre PIB au système de soins — le deuxième plus fort pourcentage du monde. Cet énorme gorille consomme des ressources faramineuses, et la demande va continuer à augmenter. Ça, c'est clair. Tant que cet animal sera à côté de nous, je dois dire que je suis d'accord avec votre analyse. Je ne sais pas où on trouvera l'argent pour accroître les dépenses militaires. Je ne vois pas trop comment ce sera possible, mais si l'on avait un peu plus de souplesse au niveau des dépenses sanitaires — c'est une possibilité parmi d'autres — de façon à avoir plus de marge du côté des dépenses, la situation serait un peu différente. Je ne pense pas qu'on envisage cette solution. Et je comprends très bien.

De plus, je vous fais remarquer que tous les grands partis politiques au Canada, y compris le Parti conservateur du Canada, sont en faveur de l'actuel système de soins de santé, et par conséquent, ce que je viens de proposer ne se réalisera pas. Ce n'est pas possible.

Le sénateur Banks : Certains vous diraient que cette solution aurait peut-être pour conséquence de répercuter les coûts sur les citoyens.

M. Richter : Oui, je suppose.

Le sénateur Banks : La situation et l'attitude militaires d'un pays doivent — du moins en théorie — dépendre de ses politiques nationales, et s'agissant de missions extraterritoriales ou de corps expéditionnaires, là aussi, les décisions devraient normalement découler de la politique étrangère.

M. Richter : C'est exact.

Le sénateur Banks : Si cela est vrai, quelle est la politique nationale du Canada à cet égard à votre avis, et quelle devrait être sa politique; et le troisième élément de cette question est celui-ci : pensez-vous que nous devrions participer à des corps expéditionnaires, ou est-il préférable de nous concentrer sur la tâche quasi impossible — on a presque envie de rire — de défendre le Canada?

M. Richter : C'est une excellente question. Pour moi, les corps expéditionnaires sont encore importants, et nous devrions maintenir cette capacité. Je pense l'avoir même dit tout à l'heure, et cela va de pair avec une force plurifonctionnelle apte au combat. Ce que vous dites concernant le fait que la politique étrangère sous-tend la politique de défense est parfaitement vrai. La définition des forces de défense doit reposer sur la politique étrangère.

Le sénateur Banks : Eh bien, vous étudiez ce genre de choses. Disposons-nous d'une politique étrangère bien définie qui s'applique dans ce contexte?

M. Richter : Non, pas vraiment. D'autres vous diraient que oui. Depuis une dizaine d'années, notre politique étrangère est plus ou moins fondée sur les concepts de la sécurité humaine et du pouvoir discret. Ces termes ont été introduits dans notre langage par l'ex-ministre des Affaires étrangères, Lloyd Axworthy, entre le milieu et la fin des années 90. Je ne sais pas dans quelle mesure le gouvernement y accorde beaucoup d'attention en ce moment. J'étudie ce genre de choses, et je peux vous dire honnêtement que je ne sais pas dans quelle mesure ces principes sous-tendent notre politique étrangère actuelle. Je ne suis même pas sûr qu'ils aient

mid-1990s to late 1990s. I am not sure of that, but that aside, presently, I do not get a strong sense of what our foreign policy is. I really do not.

Perhaps we are seeing something begin now with the Prime Minister's address, was it to the UN a couple of months back? I cannot recall exactly.

Senator Banks: The right to intervene?

Mr. Richter: The right to intervene when —

Senator Meighen: Providing you have the forces to intervene.

Mr. Richter: Providing you have the forces to intervene with; but the right to intervene in humanitarian crises and that Canada should not blindly respect state sovereignty as an obstacle that would prevent you from undertaking this sort of mission. By the way, I would point out, as I did a year and a half ago, that I believe that if you really took human security seriously, Canada probably should have supported the intervention in Iraq, because no country's domestic population was in more need of foreign intervention than the population of Iraq. However, that is a connection that nobody in the government was willing to make. That is an aside. I think that perhaps we were seeing that in the address, was it to the general assembly?

Senator Meighen: Yes.

Mr. Richter: Perhaps it is a rebirth of that concept, but Senator Meighen is correct, you have to have the forces to do something about it in any event.

Senator Banks: Provided you are prepared to break rule 1 of the United Nations.

Mr. Richter: Well, yes, but according to the Prime Minister's statement, that is what that was all about, was it not? It was about getting around that. For 60 years this has been a concern, because the United Nations recognizes state sovereignty above all else, basically. It is the most important factor and to be respected at all times.

Senator Banks: And thou shalt not intervene.

Mr. Richter: Thou shalt not intervene.

Senator Meighen: Welcome, professor. It always makes the afternoon rush by in a sort of euphoric phase when you listen to somebody whose views largely correspond with your own, and I have enjoyed your presentation.

Going back to a matter that Senator Atkins raised, about reserves, as you know, there is this old controversy about the American law whereby employers are required to keep a reservist's job in place, somewhat like maternity leave, I suppose. They call it "military leave." In Canada we do not

jamais sous-tendu notre politique étrangère, même à l'époque où on les défendait couramment, soit entre le milieu et la fin des années 90. Je n'en suis pas sûr, mais cela mis à part, je dois dire que je n'ai pas une idée bien définie de ce en quoi consiste notre politique étrangère. Vraiment pas.

Peut-être qu'elle commence à se définir un peu plus, étant le discours prononcé par le premier ministre il y a quelques mois — c'était devant les Nations Unies? Je ne me rappelle pas exactement.

Le sénateur Banks : Sur le droit d'intervention?

M. Richter : Oui, sur le droit d'intervention...

Le sénateur Meighen : À condition d'avoir les forces requises pour intervenir.

M. Richter : Oui, à condition d'avoir les forces requises; mais on parle tout de même du droit d'intervenir en cas de crises humanitaires et du fait que le Canada ne devrait pas respecter aveuglément la souveraineté d'un État, si cette dernière doit l'empêcher d'entreprendre ce type de mission. À propos, je vous fais remarquer — comme je l'ai fait il y a un an et demi — à mon sens, si l'on avait vraiment pris au sérieux cette question de la sécurité humaine, le Canada aurait sans doute dû soutenir les mesures d'intervention en Iraq, car aucune autre population nationale n'avait plus besoin d'intervention étrangère que la population de l'Iraq. Mais ça, c'est un lien qu'aucun membre du gouvernement n'était prêt à faire. Je vous dis cela en aparté. Je pense que c'est cela qui était peut-être évoqué dans l'allocation prononcée devant — était-ce devant l'Assemblée générale?

Le sénateur Meighen : Oui.

M. Richter : C'est ce concept qui est peut-être renouvelé maintenant, mais le sénateur Meighen a raison. Il faut posséder les forces requises pour faire quelque chose, quoi qu'il en soit.

Le sénateur Banks : À condition d'être prêt à enfreindre la règle 1 de la Charte des Nations Unies.

M. Richter : Oui, mais c'est de ça justement que parlait le premier ministre dans son allocution, n'est-ce pas? C'est-à-dire, la nécessité de contourner cette règle. Cette question suscite des préoccupations depuis une soixantaine d'années, car les Nations Unies reconnaissent la souveraineté des États par-dessus tout. C'est le facteur le plus important qui doit être respecté en tout temps.

Le sénateur Banks : Et tu n'interviendras pas.

M. Richter : Tu n'interviendras pas.

Le sénateur Meighen : Bienvenue, professeur. Je constate que l'après-midi passe très vite et que je suis dans un état un peu euphorique quand j'écoute quelqu'un dont les opinions correspondent généralement à la mienne, et je dois vous dire que j'ai beaucoup aimé votre exposé.

Pour revenir sur la question soulevée par le sénateur Atkins au sujet de la réserve, comme vous le savez, il y a cette vieille controverse concernant la loi américaine en vertu de laquelle les employeurs sont tenus de conserver le poste d'un réserviste — un peu comme cela se fait pour un congé de maternité, je suppose. Ils

have any such law, but we do have the liaison council, which seems to have done some good work. However, you keep hearing complaints that, "Well, gosh, I do not want to join the reserves. I might lose my job." Where do you come down on that?

Mr. Richter: To be honest, I have not heard that it is a problem in Canada. If you have, I would certainly be interested in knowing what you have heard, but I am not aware of that. I do know what you are talking about. There is that law in the United States and it has become very important in the last year, especially as the reserves are being deployed in Iraq.

Senator Meighen: Yes, and they are over there for a long time.

Mr. Richter: Yes. I have read numerous stories about how this can create difficulties for employers if senior people in a company are away from their jobs for six months at a time, but it is the law in the United States. I am not aware of it being a problem in Canada, although I might be ill-informed.

I might point out one thing. Perhaps I should have said this when Senator Atkins was talking to me about this. In fairness, I have not done a lot of reading or research on the reserves. I thought I should state that. I have not looked at the problem of the reserves in much depth.

Senator Meighen: It is too bad you have to teach, because we have two reservists coming to talk to us.

Mr. Richter: I would have learned something, I am sure.

Senator Meighen: There is a school of thought that says that the Americans, being the world's one superpower, and given the wealth they have, have created an un-bridgeable technological gap between themselves and everybody else. Do you agree that try as they might, no one will catch the Americans in terms of their technological capability in the foreseeable future? If you agree, then maybe it is not such a bad thing that we are upgrading certain military equipment to a stage that the Americans left behind four or five years ago, because I assume — I may be wrong, and I invite your comments — that this is the situation that prevails in many other countries in the world, in the Western world anyway, that they too are on the other side of this gap.

If that is so, the question comes down to what can we do, to use the old phrase, to punch above our weight? We were at RMC a couple of days ago, where the case was made to us that one element that could enable us to punch above our weight would be a highly educated military, in which everybody had a university degree and officers had post-graduate degrees. You are not unaware of the fact that that exists to some extent in the Canadian military now, but if it were pushed and really encouraged, it would be a factor in giving us added thrust. There might be other things we could adopt that you might know of, such as maybe

appellent ça un « congé militaire ». Au Canada, nous n'avons pas de telle loi, mais nous avons le conseil de liaison, qui semble faire du bon travail. Mais on continue à entendre les plaintes de certains qui nous disent : « Moi, je ne veux pas être réserviste. Je pourrais perdre mon emploi. » Quelle est votre position là-dessus?

M. Richter: Pour vous dire la vérité, je n'ai jamais entendu dire que cela posait problème au Canada. Si vous avez entendu autre chose, j'aimerais bien savoir quelles sont vos sources, parce que je ne suis pas au courant. Mais je sais de quoi vous parlez. Il y a effectivement une loi américaine qui a pris une très grande importance au cours de la dernière année, surtout que les réservistes sont actuellement déployés en Iraq.

Le sénateur Meighen : Oui, et ils restent longtemps là-bas.

M. Richter : Oui. J'ai lu beaucoup de choses concernant les difficultés que cela peut créer pour les employeurs si des cadres ou des dirigeants doivent s'absenter de leur emploi pendant des périodes de six mois à chaque fois, mais c'est ça que prévoit la loi aux États-Unis. Que je sache, cela ne pose pas problème au Canada, mais je suis peut-être mal informé.

Je devrais vous dire une chose, par contre. J'aurais peut-être dû le mentionner lorsque le sénateur Atkins me posait des questions à ce sujet. En toute sincérité, je n'ai pas fait beaucoup de lecture ni de recherche sur la réserve. Je voulais vous le dire. Je n'ai pas vraiment examiné en profondeur les problèmes liés à la réserve.

Le sénateur Meighen : C'est bien dommage que vous soyez obligé de partir pour donner un cours, car deux réservistes viennent justement nous parler tout à l'heure.

M. Richter : J'aurais certainement appris quelque chose.

Le sénateur Meighen : Il y a une école de pensée selon laquelle les États-Unis, étant la plus grande superpuissance du monde, et étant donné sa grande richesse, ont créé un écart technologique entre eux et les autres pays du monde que personne n'est en mesure de combler. Êtes-vous d'accord pour dire qu'ils auront beau essayer, personne n'arrivera dans un avenir prévisible à rattraper les Américains en ce qui concerne leurs capacités technologiques? Si vous êtes d'accord, ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose que nous modernisons certains équipements militaires de façon à ce qu'ils atteignent le niveau de perfectionnement du matériel militaire américain il y a quatre ou cinq ans, car je suppose — je peux me tromper, et je vous invite à me dire ce que vous en pensez — que cette situation existe dans bien d'autres pays du monde, du moins dans l'Occident — et que ces autres pays sont, eux aussi, confrontés au problème qu'est cet écart qui se creuse.

Si c'est le cas, il s'agit de savoir ce que le Canada peut faire pour boxer dans une catégorie supérieure à son poids, comme on dit. Quand nous avons visité le CMR il y a quelques jours, on nous a dit que l'un des facteurs qui pourraient nous permettre de le faire serait d'avoir des forces armées très instruites, c'est-à-dire que tous les militaires auraient un grade universitaire et les officiers, des diplômés de deuxième ou de troisième cycle. Vous n'êtes pas sans savoir que c'est déjà le cas jusqu'à un certain point dans nos forces armées actuelles mais si on insistait beaucoup là-dessus, une telle orientation contribuerait à multiplier nos moyens

concentrating on electronic warfare. I do not know. I am throwing the ball to you to see if you could suggest something, not including searching out the niche. I agree with you, that we need an across-the-board, multi-faceted, combat-capable force of some size, but in order to give it an ability to punch above its weight, there must be some factor such as education that we can add to the mix.

Mr. Richter: There were a lot of issues there. I took careful notes on this one. There were several things I wanted to mention. Five or so years ago, I did a fairly intensive study on the RMA. It was when I was a post-doctoral fellow at the University of British Columbia, Institute of International Relations, and I looked at Canada's response to the RMA.

It was one of the early studies. I was one of the first academics in the Canadian community to look at this. I have not looked at it in some time, but I am not sure my conclusions would be that different today. The technology gap that you were talking about is referred to in the defence and security community as the "revolution of military affairs," or RMA. I included that in my biographical statement as one of the areas that I have worked on. It is the use of technology for defence purposes.

The United States largely invented the study and practice of this through the 1980s and 1990s. You asked if there was a technology gap between the Americans and other countries, and the answer to that is, absolutely; and the gap is large and getting larger. The reason I say that with such confidence is the RMA, and technology and warfare, is dependent on technology companies in the civilian economy.

Virtually all of the world leaders in information technology are American. I can come up with maybe a couple of others. There was a time, by the way, when Canada had one or two of them. I do not think that is true any more. Nortel would have been one of them. It is having its own problems right now and it is probably off that list. These American companies are underlining the information revolution that brings forth the RMA. There is this gap, and it is significant.

Canada began studying the RMA quite late. That was one of the things that I looked at in that paper of five years ago. I think the department was a little slow to respond to this, probably not unlike many other countries. The Americans were way out in front in the study of the RMA, by probably five or ten years, but other countries seemed to get their act together more quickly than we did.

d'action. Il y a peut-être d'autres mesures que nous pourrions prendre dont vous êtes au courant — par exemple, nous concentrer sur la guerre électronique. Je ne sais pas. Je vous lance des idées pour voir si vous avez quelque chose à proposer, à part une solution qui consisterait à trouver un créneau. Je suis d'accord avec vous pour dire qu'il nous faut une force plurifonctionnelle et apte au combat d'une certaine importance, mais pour que cette dernière puisse vraiment boxer au-dessus de son poids, il faut ajouter d'autres facteurs, tels que l'éducation, peut-être.

M. Richter : Votre question renfermait beaucoup d'éléments différents. J'ai bien noté tout cela. Il y a donc plusieurs choses que je voudrais vous dire. Il y a cinq ou six ans, j'ai fait une étude en profondeur de la RAM. C'est à titre de détenteur d'une bourse de perfectionnement postdoctorale à l'Institut des relations internationales de l'Université de la Colombie-Britannique que j'ai fait une étude de la réponse canadienne à la RAM.

Il s'agissait de l'une des premières études portant sur cette question. Je suis l'un des premiers universitaires canadiens à avoir examiné cette question. Voilà un moment que je n'ai pas réexaminé la question, et je ne sais pas si mes conclusions seraient tellement différentes aujourd'hui. Cet écart dont vous parlez est désigné par l'expression « révolution dans les affaires militaires » ou RAM au sein de la communauté de la défense et de la sécurité. J'ai d'ailleurs indiqué dans mon profil biographique que c'était l'un des domaines que j'avais étudié. Cela concerne l'emploi de la technologie pour les fins de la défense.

Les États-Unis sont essentiellement à l'origine de l'étude et de la mise en pratique de ce concept au cours des années 80 et 90. Vous avez demandé s'il existe un écart entre les Américains et les autres pays du point de vue du degré de perfectionnement de leurs technologies, et la réponse à cette question est oui, absolument; d'ailleurs, cet écart ne cesse de se creuser. Si je vous fais une telle affirmation, c'est parce que la RAM, le perfectionnement technologique et la conduite de la guerre dépendent de la présence de compagnies technologiques dans l'économie civile.

Dans le domaine des technologies de l'information, presque toutes les compagnies qui sont des chefs de file dans le monde sont américaines. Je peux aussi vous en citer une ou deux autres. D'ailleurs, à une époque, le Canada en avait une ou deux. Mais je ne pense pas que ce soit encore le cas. Nortel aurait été dans cette catégorie-là. Mais elle a ses propres difficultés actuellement et elle ne fait probablement plus partie de ce groupe. Ces compagnies américaines font ressortir l'importance de la révolution informationnelle qui donne lieu à RAM. Cet écart existe, et il est de taille.

Le Canada s'est mis tardivement à étudier la RAM. C'est l'un des éléments que j'ai examinés dans l'étude que j'ai menée il y a cinq ans. À mon avis, le ministère a été un peu long à y réagir, sans doute comme bon nombre d'autres pays. Les Américains avaient une bonne longueur d'avance — probablement cinq ou 10 ans d'avance — en ce qui concerne l'étude de la RAM, mais il reste que d'autres pays semblent avoir réussi à s'organiser plus rapidement que nous.

I looked at Australia as a case study five years ago, and I concluded that Australia had not only studied the concept, but had a plan to put it into force long before we did. Subsequently, since about 2000, DND has studied the RMA quite actively. I want to make that very clear. I did most of my work in this area in 1998 and 1999, before DND really started pushing it. They have gotten into it, but it was just a little after some of the other countries had started looking at it.

Your last question was what can Canada do about this? I want to be clear. Canada is in the same position as a lot of the allies. A lot of countries are in exactly the same position. The United States is producing this 21st century super-modern armed force, and they are really laying down the gauntlet for their allies. They are effectively saying, "This is our force. You can cooperate with us in future missions, but you will have to be interoperable with our force." There is not a lot of negotiation involved here, so you can either accept their terms or essentially become uninvolved.

It was not always like that. The members of this committee might know that Canada not only was involved in the war in Kosovo in the spring of 1999, we played an important role in the bombing mission, but one of the things that came out in the aftermath was that our communications gear was not up to standard. The Americans have let everybody know — not just because of the problem with the CF-18s, there were others — that in future coalitions that will not happen. They are not interested any more in coalitions where they have to accept the lowest common denominator in terms of equipment.

Going forward, we will have to come up with a role, but that is no different from what all countries are faced with. The situation we are in is really not that different from others, with the possible exception of the U.K., because they are probably the second country in the world — and, I suppose, the Israelis, so the three of them — that is moving to this information force. Outside of those three, everybody is probably in the same boat; and that is a very long-winded answer. I do not know if I answered any of what you asked, but I hope so.

Senator Meighen: Yes, you did, but you did not comment on the assertion we heard at RMC, that one of the ways to keep us in the game would be to have an armed force with superior education. Are there other things we could do?

Mr. Richter: Well, just now you mentioned superior education. I think to a certain extent we already have that. I do not have the figures — I am sure RMC would — as to the number of officers in the Canadian military who have graduate degrees. It is probably among the highest in the world. It might be the highest in the world, but I would hope that RMC could provide those figures.

J'ai étudié le cas de l'Australie il y a cinq ans, et j'ai conclu que l'Australie avait non seulement étudié ce concept, mais avait élaboré un plan pour le mettre en pratique bien avant nous. Par conséquent, depuis environ 2000, le MDN étudie assez activement la RAM. Je tiens à vous le dire. J'ai fait la majeure partie de mon travail dans ce domaine en 1998 et 1999, avant que le MDN commence vraiment à insister là-dessus. Le travail d'analyse du ministère est bien entamé maintenant, mais il a tout de même été entrepris ici un peu plus tard que dans d'autres pays.

Dans votre dernière question, vous me demandez ce que le Canada peut faire face à ce problème. Eh bien, en réalité — et je tiens à ce que ce soit bien clair — le Canada est dans la même situation que bon nombre d'autres de ses alliés. Beaucoup de pays sont logés à la même enseigne. Les États-Unis sont en train de produire des forces armées supermodernes pour le XXI^e siècle, et ils mettent leurs alliés au défi de faire comme eux. Ils nous disent essentiellement ceci : « Voilà les capacités de nos forces armées. Vous pouvez collaborer avec nous à des missions futures, mais il faudra que vos forces puissent interopérer avec les nôtres. » Cela ne suppose pas beaucoup de négociation, alors on peut soit accepter leurs conditions, soit décider de ne pas participer.

Il n'a pas toujours été ainsi. Les membres du comité savent sans doute que le Canada non seulement a participé à la guerre au Kosovo au printemps de 1999, mais a joué un rôle très important dans les missions de bombardement, mais ce qu'on a compris après coup, c'est que notre matériel de communications n'était pas à la hauteur. Les Américains ont dit haut et fort pas juste à cause des problèmes liés aux CF-18, parce qu'il y en a eu d'autres — que cela ne se produira plus jamais dès lors qu'il est question de coalitions. Cela ne les intéresse tout simplement pas de participer à des coalitions où ils doivent accepter que le matériel utilisé soit nettement inférieur à ses normes.

Dans les mois et les années qui viennent, il nous faudra définir notre rôle, mais c'est ce que devront faire tous les autres pays. Notre situation n'est guère différente de celle des autres, à l'exception peut-être du Royaume-Uni, car ce dernier est sans doute le deuxième pays du monde — avec les Israéliens, je suppose; ils sont donc trois — à fonder leurs forces armées sur les technologies de l'information. À part ces trois, les autres sont tous logés à la même enseigne. C'était une très longue réponse, et je ne sais pas si elle correspondait vraiment à ce que vous souhaitiez, mais j'espère que oui.

Le sénateur Meighen : Oui, tout à fait, sauf que vous n'avez pas réagi à l'affirmation qui nous a été faite par les responsables du CMR, selon lesquels l'une des façons de nous permettre de continuer de participer consisterait à avoir des militaires mieux instruits. Y a-t-il autre chose qu'on peut faire?

M. Richter : Vous avez parlé de militaires mieux instruits, mais jusqu'à un certain point, je pense que c'est déjà ça en réalité. Je n'ai pas de statistiques — je suis sûr que le CMR en aurait — sur le nombre d'officiers des Forces armées canadiennes qui possèdent un diplôme d'études supérieures. Je dirais que la proportion au Canada est sans doute l'une des plus fortes du

Senator Meighen: Is that a worthwhile trend to encourage?

Mr. Richter: I think so. Yes, it is something that we have already started, and so it would not make a lot of sense to change horses now, when we already have much of that infrastructure in place. We do have a very educated military. By the way, there are personnel costs associated with that of course, and so our officer force is fairly well paid. We have started this ball rolling, and it would not make a lot of sense to reverse that now and move to something else.

Senator Meighen: One often hears criticism that DND HQ is top heavy. I do not know whether that is well-founded or not. Do you have any opinions on it, or any comment on that?

Mr. Richter: I do not. When you say "top heavy," do you mean a large —

Senator Meighen: I meant there is a lot of duplication, on both the civilian and military side, and that the process tends to be slow and cumbersome.

Mr. Richter: I do not have any comments on that. Again, it is not something I have looked at closely. I do know that we do have, as I said, a large number of officers, senior staff people. By the way, that is called the "tooth-to-tail ratio." I am sure you are familiar with that. It is the number of officers and senior personnel as compared to the fighting force. We have a large number of senior officers as compared to the regular force; that is the model.

I do not know if it is too top heavy. I am not in a position to give an answer to that.

Senator Atkins: I do not think we can conduct this panel without asking you the great question. What do you think about missile defence?

Mr. Richter: Do you already know my position?

Senator Atkins: No, I do not.

Mr. Richter: I have written about this. I published an article in a British journal last year. I have another piece that should be coming out soon. I am in favour of missile defence.

Senator Atkins: Why?

Mr. Richter: I believe it is in our interest in all sorts of ways. It is in our strategic interest. Missile defence is specifically defence. That is the part that the critics often get confused

monde. Elle est peut-être même la plus forte du monde, mais j'espère que le CMR pourra vous donner des statistiques précises à ce sujet.

Le sénateur Meighen : Est-ce une tendance qu'il faut encourager?

M. Richter : Je pense que oui. C'est quelque chose que nous avons déjà commencé à faire, et par conséquent, ce ne serait pas bien logique de changer d'orientation maintenant, alors qu'une bonne partie de cette infrastructure est déjà en place. Nous avons effectivement des forces militaires très instruites. Cela suppose nécessairement des frais de personnel, et nos officiers sont évidemment assez bien rémunérés. Mais comme la balle est déjà lancée, cela n'aurait pas beaucoup de sens de changer d'orientation maintenant et de passer à autre chose.

Le sénateur Meighen : On entend souvent la critique que le quartier général du MDN est trop lourd du haut. Je ne sais pas si cette critique est fondée ou non. Avez-vous une opinion à émettre à ce sujet?

M. Richter : Non. Quand vous dites « trop lourd du haut », voulez-vous dire que...

Le sénateur Meighen : Je veux dire par là qu'il y a beaucoup de double emploi, du côté à la fois civil et militaire, et que leurs procédures sont trop lentes et lourdes.

M. Richter : Je ne peux pas vraiment faire de commentaires à ce sujet. Ce n'est pas quelque chose que j'ai examiné de près. Ce que je sais, par contre, c'est que nous avons un grand nombre d'officiers ou de personnes au niveau supérieur, comme je l'indiquais tout à l'heure. C'est d'ailleurs ce qu'on appelle le rapport combattants/gratte-papier. Je suis sûr que vous en avez déjà entendu parler. Il s'agit du nombre d'officiers de cadre supérieur par rapport au nombre de combattants. Nous avons effectivement un grand nombre d'officiers supérieurs, comparativement aux membres de la force régulière; c'est ça le modèle.

Je ne sais pas si cette structure peut être considérée comme étant trop lourde du haut. Je ne suis pas en mesure de répondre à ce sujet.

Le sénateur Atkins : À mon avis, nous ne pouvons vous laisser quitter cette réunion sans vous poser la grande question de l'heure. Que pensez-vous du système de défense antimissile?

M. Richter : Vous n'êtes pas déjà au courant de ma position?

Le sénateur Atkins : Non.

M. Richter : J'ai écrit des articles à ce sujet. J'ai publié un article dans une revue britannique l'an dernier. J'en ai écrit un autre qui devrait bientôt être publié. Je suis en faveur du système de défense antimissile.

Le sénateur Atkins : Pourquoi?

M. Richter : Je pense que c'est dans notre intérêt à bien des égards. C'est dans notre intérêt stratégique. Le système de défense antimissile est axé spécifiquement sur la défense. C'est

about as far as I am concerned. They believe it is offensive when the term itself indicates it is defensive.

Canada stands to benefit from this system. Now, we will benefit, by the way, regardless of whether we are involved or not, because the Americans have said publicly that they will defend Canadian air space whether we are on board or not. However, I believe that Canadians should be active, not passive, partners in the defence of North America. I think everybody on this committee would agree with that.

It is in our strategic interest, and just as importantly, it is in our political interest. Politics are enormously important in missile defence. Very possibly, they are as important as the strategic factors.

The Americans are looking for political partners on this program. This administration, and I am going to get a little off topic here, wants partners in many of its initiatives. It is prepared to go it alone. That is why they are often called unilateralists. I do not believe they are unilateralists. They want partners, but they want partners that will largely agree with what they have in mind. The terms are not often negotiable, but that does not mean they do not want partners. They do, and I believe that in missile defence they want partners badly. They want to be able to go to the Europeans and say Canada is on board. This looks good for the United States.

Having said all that, this would be very good for Canada too, because I believe that the political, the military and the economic relationships are all intertwined, and I suspect this committee heard that perhaps yesterday in terms of border discussions. There are linkages in the relationship, and our involvement would be effectively cost free. They are not asking for land. They are not asking for financial resources. They are asking for a political commitment.

Senator Atkins: They are asking for some technical tracking, are they not?

Mr. Richter: Not as it is currently structured, no. There is the possibility down the road they might require Canadian territory, but as the system exists now, and which is already being deployed in Alaska, as I am sure you know, there is no Canadian involvement whatsoever.

Senator Atkins: Are you satisfied they will be able to refine the technology to make it work?

Mr. Richter: I am. I also believe that that is their concern. This is a common concern about missile defence that is raised by critics. It will not work. Well, the Americans are spending the money, so let them figure out whether it will work or not. As I said, they are not asking for our financial resources or even our technical expertise. If they were asking, then I think that would be a valid concern, but they are putting forth all the resources.

d'ailleurs cet élément-là qui entraîne souvent beaucoup de confusion chez les critiques de ce système. Ils pensent que c'est un système offensif, alors que le terme lui-même indique bien que c'est un système de défense.

Le Canada peut bénéficier d'un tel système. D'ailleurs, nous allons en bénéficier, que nous participions ou non à ce projet, car les Américains ont déclaré publiquement qu'ils défendront l'espace aérien canadien que nous collaborions ou non. Mais j'estime que les Canadiens devraient être des partenaires actifs, et non pas passifs, dans la défense de l'Amérique du Nord. Je pense que tous les membres du comité seraient d'accord là-dessus.

C'est donc dans notre intérêt stratégique, et ce qui est tout aussi important, c'est dans notre intérêt politique. La politique revêt une très grande importance dans le contexte du système de défense antimissile. Il est possible que les facteurs politiques soient aussi importants que les facteurs stratégiques.

Les Américains recherchent des partenaires politiques pour ce programme. Le gouvernement américain actuel — et là je m'écarte un peu du sujet — veut recruter des partenaires pour bon nombre de ses initiatives. Mais il est prêt à faire cavalier seul. Voilà pourquoi on les qualifie souvent d'unilatéralistes. Je ne pense pas qu'ils soient vraiment unilateralistes. Ils veulent avoir des partenaires, mais ils veulent des partenaires qu'ils veulent essentiellement être d'accord avec ce qu'ils proposent. Les conditions ne sont pas souvent négociables, mais cela ne signifie pas qu'ils ne veulent pas de partenaires. Ils en veulent, et à mon avis, ils en veulent surtout dans le contexte du système de défense antimissile. Ils veulent pouvoir dire aux Européens que le Canada est avec eux. Les États-Unis se feront alors bien voir.

Ceci dit, le Canada en profiterait beaucoup, lui aussi, car à mon sens, nos relations politiques, militaires et économiques sont toutes étroitement liées, et je suppose qu'on a dû vous dire cela hier quand vous parliez de la frontière. Il y a des liens qui sous-tendent notre relation, et notre participation nous coûte rien, essentiellement. Ils ne nous demandent pas du terrain. Ils ne nous demandent pas des ressources financières. Ils nous demandent simplement un engagement politique.

Le sénateur Atkins : Ils nous demandent de mener des opérations de technique de localisation, n'est-ce pas?

M. Richter : Selon la structure actuelle, non. Il est possible qu'il ait besoin par la suite de se servir de notre territoire canadien, mais selon le système actuel, qui est déjà en voie de déploiement en Alaska, comme vous le savez certainement, la participation du Canada n'est aucunement prévue.

Le sénateur Atkins : Êtes-vous convaincu qu'ils réussiront à perfectionner suffisamment leur technologie pour qu'elle marche?

M. Richter : Oui, tout à fait. Je pense que c'est également leur principale préoccupation. C'est toujours là-dessus que portent les critiques formulées à l'égard du système de défense antimissile. On dit qu'il ne marchera pas. Eh bien, ce sont les Américains qui investissent dans ce système, alors qu'on les laisse déterminer s'il marche ou non. Comme je vous l'ai déjà dit, ils ne demandent ni nos ressources financières, ni notre expertise technique. Si c'était

I think there is a good chance it will work, probably not 100 per cent, but to a degree that would make the endeavour worthwhile.

Senator Atkins: They had problems with the Patriot missile.

Mr. Richter: Yes, they did.

Senator Atkins: Which they thought worked.

Mr. Richter: Yes, they did. Your point is well taken. I do not mean to suggest it will be a perfect system. It will not be a perfect system. The technology of missile defence is extraordinarily difficult. They have been working on this for 45 years, since the late 1950s. They have not perfected it yet, but they are making strides all the time.

The Israelis have an operational system around much of their country. It is called the Arrow system, and it was built with American cooperation and assistance. To the extent that they have commented on it publicly, the Israelis have said it is quite effective. I am sure that the American missile defence system will utilize some of that.

Senator Atkins: Any comments on NORAD?

Mr. Richter: Yes, I think NORAD has worked to Canada's benefit for 45 years, and it will continue to do so. Canada should be at the NORAD table. We get a lot of advantages and benefits from it, and I think it would be a very sad day for Canada if that cooperation were to ever end.

Senator Atkins: If we were not cooperative over missile defence, do you think it would affect any of our relationships in discussions on NORAD?

Mr. Richter: That was a common concern about three or four years ago, that if we were not on board with missile defence, NORAD would be weakened over time to the point of being eroded completely. I do not hear much about that any more. There are a couple of reasons for that. One is the Americans have introduced different military commands. There is NORTHCOM now, which is involved in some of the same types of issues. Canada is not a party to NORTHCOM, but we are involved in it in a sort of arm's-length capacity.

Also, the missile defence debate is not new. Missile defence in its current incarnation —

Senator Atkins: With Reagan.

Mr. Richter: Well, I would not say that. No, that was SDI, but its current incarnation began in the mid-to-late 1990s. The Rumsfeld report was in 1998. That was before Donald Rumsfeld

ça qu'ils nous demandaient, cette préoccupation serait peut-être fondée, mais ce sont les États-Unis au contraire qui fournissent la totalité des ressources.

À mon sens, il y a de fortes chances pour que ça marche, peut-être pas à 100 p. 100, mais à un degré suffisant pour que ce projet ait valu la peine.

Le sénateur Atkins : Ils ont eu des problèmes avec le missile Patriot.

M. Richter : Oui, en effet.

Le sénateur Atkins : Qui marchait bien, selon eux.

M. Richter : Oui, c'est vrai. Vous avez parfaitement raison. Je ne veux pas laisser entendre que ce système sera parfait. Il ne le sera pas. La technologie qui sous-tend le système de défense antimissile est extrêmement compliquée. Ils y travaillent depuis 45 ans, depuis la fin des années 50. Elle n'est pas encore parfaite, mais ils font sans arrêt des progrès.

Les Israéliens ont un système qui est utilisé pour protéger une bonne partie du périmètre du pays. Il s'agit du système Arrow, qui a été construit avec la collaboration et l'aide des Américains. Dans la mesure où ils en ont parlé publiquement, les Israéliens ont dit que ce système est assez efficace. Je suis convaincu que le système américain de défense antimissile se servira de certains éléments du système israélien.

Le sénateur Atkins : Avez-vous des commentaires à faire sur le NORAD?

M. Richter : Oui, je crois que le NORAD profite au Canada depuis 45 ans, et qu'il continuera à le faire. Le Canada doit être présent à la table du NORAD. Cette alliance nous apporte énormément d'avantages, et si jamais cette coopération cessait d'exister, ce serait à mon avis un bien triste jour pour le Canada.

Le sénateur Atkins : Si nous refusions de collaborer au projet de défense antimissile, pensez-vous que cela influencerait sur notre relation en ce qui concerne nos discussions sur le NORAD?

M. Richter : C'est justement cette possibilité qui en inquiétait plus d'un il y a trois ou quatre ans, notamment que le NORAD soit affaibli au fil des ans, au point de n'avoir plus aucune raison d'être, si nous refusions de participer au projet de défense antimissile. Mais je n'en entends plus tellement parler, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, les Américains ont créé plusieurs commandements militaires. Nous avons à présent NORTHCOM, qui est confronté à bon nombre de ces mêmes problèmes. Le Canada ne fait pas partie de NORTHCOM, mais nous y participons un peu à distance, si je puis dire.

De plus, le débat sur le système de défense antimissile n'est pas nouveau. La version actuelle du système de défense antimissile...

Le sénateur Atkins : Remonte à l'époque de Reagan.

M. Richter : Non, pas tout à fait. À cette époque-là, il s'agissait plutôt de l'IDS, mais la version actuelle de ce système remonte au milieu des années 90. Le rapport Rumsfeld est sorti en 1998. Ça,

was Secretary of Defense. He chaired a committee that looked at emerging missile threats to the United States.

Clinton passed the National Missile Defense Act in either 1998 or 1999, so this has been on Canada's radar screen for about six years. One of the things I cannot understand is when I hear some critics of missile defence say they will not have us pushed on this debate, or it is happening too fast. It has been six years.

Frankly, as far as I am concerned, the Americans have shown extraordinary patience with us. I will stand on the record on that — no problem. They have shown extraordinary patience over Canada's answer on missile defence. As far as I know, they are not pushing us at all. Perhaps this committee knows differently, but everything that I have read in the public record indicates they are not pushing us.

Senator Forrestall: I had one or two questions to do with the reserves, whether or not there was any role for them in the future other than aid to the civil power. What would you think of using them with respect to coastal defence, for augmentation of existing naval transport defence agencies like the Canadian Coast Guard and RCMP? Could reserves, given our coastline, the St. Lawrence and the Great Lakes, play a role in coastal defence?

Mr. Richter: I do want to reiterate that I have not given that much time to studying the reserves. I suppose they could. The roles of the reserves are not so clear that they could not be broadened. I do know that Canada's Coast Guard is in a difficult situation. I was at a conference last June, the Sea Power Conference in Halifax. Perhaps some members of the committee are familiar with it. There was a lot of talk at that conference about the U.S. and Canadian Coast Guards and the differences between them, which are fairly dramatic.

I heard an interesting statistic that I might share. On its own, the United States Coast Guard is the fourth or fifth largest navy in the world. This is what I heard at the conference, so if it is incorrect, I will blame the official who told me that.

Canada's Coast Guard, of course, is not anywhere near that size, and in fact there are consequences to that. I am sure members of this committee know that frigates and destroyers have been used on fishing surveillance operations. They are forced to do that because we do not have the Coast Guard vessels to undertake these missions, to ensure that the waters off Grand Banks, Newfoundland, are not being overfished. We rely on Canadian naval ships to perform these functions.

c'était avant que Donald Rumsfeld ne devienne secrétaire de la Défense. Il a présidé un comité chargé d'étudier les nouvelles menaces dont font l'objet les États-Unis en ce qui concerne l'utilisation des missiles.

Le président Clinton a adopté la National Missile Defense Act en 1998 ou 1999, si bien que cette question est à l'étude au Canada depuis environ six ans. Ce que je ne comprends pas, c'est que certains critiques de ce système disent qu'il ne faut pas se laisser bousculer et qu'on nous force à prendre une décision trop vite. Le fait est qu'on en parle depuis six ans.

Pour vous dire la vérité, en ce qui me concerne, les Américains ont fait preuve d'une patience extraordinaire à notre égard. Vous pouvez citer mes propos à cet égard — je maintiens ce que je dis. Ils ont fait preuve d'une patience extraordinaire en ce qui concerne la réponse du Canada au système de défense antimissile. Que je sache, ils ne nous bousculent pas du tout. Peut-être que ce comité en sait plus que moi, mais d'après tout ce que j'ai lu qui est du domaine public, ils ne font pas pression sur nous.

Le sénateur Forrestall : Je voulais vous poser une question ou deux au sujet de la réserve, et sur les éventuelles fonctions qu'elle pourrait remplir à l'avenir, à part celles qui consistent à soutenir les autorités civiles. Que pensez-vous de l'idée d'y avoir recours pour assurer la défense de nos côtes, et pour compléter les effectifs d'organismes de défense des transports maritimes comme la Garde côtière canadienne et la GRC? Vu l'importance de nos côtes, du fleuve Saint-Laurent et des Grands Lacs, la réserve pourrait-elle jouer un rôle dans la défense côtière?

M. Richter : Permettez-moi de répéter que je n'ai pas consacré beaucoup de temps à l'étude de la Force de réserve. Je suppose que ce serait possible. Le rôle de notre Force de réserve n'est pas à ce point clair qu'il serait impossible de l'élargir. Je sais que la situation actuelle de la Garde côtière canadienne est difficile. En juin dernier, j'ai assisté à la conférence sur la puissance maritime qui s'est tenue à Halifax. Peut-être que certains membres du comité sont au courant. Lors de cette conférence, il a beaucoup été question des gardes côtières américaine et canadienne et des différences entre les deux, qui sont assez considérables.

J'ai entendu une statistique intéressante que je devrais peut-être partager avec vous. À elle seule, la Garde côtière américaine constitue la quatrième ou la cinquième plus grande marine du monde. C'est ce que j'ai entendu à la conférence, alors si cette information est inexacte, je pourrai toujours blâmer le fonctionnaire qui m'a communiqué cette information.

La Garde côtière canadienne est évidemment loin d'être aussi importante, et cela suppose certaines conséquences. Les membres du comité ne sont certainement pas sans savoir que les frégates et les destroyers ont été utilisés pour mener des opérations de surveillance de la pêche. Ils sont bien obligés d'y avoir recours parce que la Garde côtière n'a pas suffisamment de navires pour lui permettre d'entreprendre de telles missions, afin de s'assurer que les eaux situées au large des Grands Bancs de Terre-Neuve ne font pas l'objet d'une surpêche. Nous devons avoir recours à nos navires de guerre pour remplir de telles fonctions.

I know I am not completely answering your question, but I do not have strong views on the reserves.

The Chairman: Thank you, Professor Richter. We much appreciate you taking the time to come before us. Your comments have been helpful to the committee and we are grateful for your assistance.

Honourable senators, our next witness is LCol. Ron Trottier. He has been involved with the Canadian Armed Forces for over 38 years. He has served in all local emergencies when the military has been called out to give assistance and was employed for two weeks as second in command of the Rapid Reaction Company in Cornwall during the 1999 ice storm. He has served as a commanding officer of the Windsor Regiment since October 2003.

Also appearing before us is LCol. Phillip Berthiaume. He joined the Canadian Forces in 1971 as an infantry officer. His initial posting was to the first battalion, Royal Canadian Regiment. He then transferred to the primary reserve in September 2000 after more than 28 years of service. He began his second career, as emergency management coordinator for the County of Essex, at that time. He has commanded the Essex and Kent Scottish Regiment since June 2001.

Also with us today is Cdr. Chris Ross. Cdr. Ross assumed command of HMCS *York* in July 2004. He had previously commanded HMCS *Goose Bay*, a Maritime Coastal Defence Vessel. His time with the *Goose Bay* included various training and operational missions to the Caribbean, Europe and Canada's Arctic.

Gentlemen, we appreciate you taking time out of your busy day and your other activities. We understand the demands that are placed on members of the reserve, and to appear at this time, and in your case, commander, in this place, is an effort that the committee appreciates a great deal. We understand that you all have a brief statement.

Lieutenant-Colonel Phillip Berthiaume (Res), Essex and Kent Scottish Regiment: Senator Kenny, since Cdr. Ross was the last to arrive, we have chosen to have the senior service present first, and then we will go in specific order from there, in the traditional fashion.

The Chairman: That works well for us. Commander, the floor is yours.

Commander Chris Ross (Res.), HMCS *York*: The senior service is stepping forward, sir. Mr. Chair, senators, guests, thank you very much for the opportunity to appear today. I am looking forward to taking part in this process, and I am eager to see the results of the committee's work.

Je ne sais pas si j'ai bien répondu à votre question, mais disons que je n'ai pas d'opinion bien arrêtée au sujet de la Force de réserve.

Le président : Merci, monsieur Richter. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir pris le temps de nous rencontrer. Vos observations seront d'une grande utilité et nous vous remercions de votre aide.

Honorables sénateurs, nous accueillons maintenant notre prochain témoin, le lieutenant-colonel Ron Trottier. Il participe aux opérations des Forces armées canadiennes depuis plus de 38 ans. Il a participé aux mesures d'intervention locales chaque fois qu'on a eu recours à nos forces armées pour aider durant une crise, et il a été pendant deux semaines le commandant adjoint de la Compagnie de réaction rapide à Cornwall pendant la tempête de glace de 1999. Il est commandant du Régiment de Windsor depuis octobre 2003.

Nous accueillons également le lieutenant-colonel Phillip Berthiaume. Il s'est joint aux Forces canadiennes en 1971 à titre d'officier d'infanterie. Il a d'abord été affecté au Premier bataillon du Régime royal du Canada. Il a ensuite été muté à la Réserve primaire en septembre 2000, après plus de 28 ans de service. C'est à cette époque qu'il a entamé une deuxième carrière, à titre de coordonnateur de la gestion des urgences pour le comté de Essex. Il est commandant du Essex and Kent Scottish Regiment depuis juin 2001.

Nous accueillons également le Cdt Chris Ross. Le Cdt Ross a assumé le commandement du NCSM *York* en juillet 2004. Il avait été précédemment le commandant du NCSM *Goose Bay*, un bâtiment de défense côtière maritime. Pendant la période de son affectation au NCSM *Goose Bay*, il a participé à de nombreuses missions d'entraînement et opérationnelles aux Caraïbes, en Europe, et dans l'Arctique canadien.

Messieurs, permettez-moi tout d'abord de vous remercier d'avoir abandonné vos autres activités pour venir nous rencontrer. Nous comprenons à quel point les réservistes sont sollicités, et donc vous demander de comparaître à cette heure de la journée et, dans votre cas, commandant, dans cette ville, suppose des efforts considérables que le comité apprécie énormément. Nous croyons savoir que vous avez une brève déclaration à faire.

Le lieutenant-colonel Phillip Berthiaume (Rés.), Essex and Kent Scottish Regiment : Sénateur Kenny, comme le commandant Ross était le dernier arrivé, nous avons décidé que l'officier supérieur ferait d'abord sa déclaration, et nous suivrons l'ordre traditionnel par la suite.

Le président : Très bien. Vous avez la parole, commandant.

Le capitaine de frégate Chris Ross (Rés.), NCSM *York* : L'office supérieur se présente devant vous. Monsieur le président, sénateurs, et invités, merci de l'occasion de comparaître devant le comité. Je suis très heureux de participer à ce processus, et j'ai hâte de voir les résultats du travail du comité.

I would like to start with a quick overview of my background so that you might better understand the experience on which my answers to your questions are based. I have been a member of the naval reserve for over 18 years, the first eight primarily as a part-time or Class A reservist at HMCS *Scotian*. For ten and a half years now I have been a full-time reservist and have spent almost eight of those years serving in ships, and it has been my pleasure for the last four years to serve as commanding officer in Kingston Class ships.

Together, my ship's company and I conducted domestic operations with various other government departments; participated in more training deployments than I can recall, including one to the Southern Arctic; and an exercise in two multinational mine countermeasure exercises, one off the coast of the United States and one in European waters.

Since leaving my last sea posting, sadly, two years ago next week, I have worked in a staff position in Halifax and this summer assumed command of HMCS *York*, Toronto's naval reserve division.

The naval reserve is made up of just under 4,000 members. Those men and women are currently serving in 24 naval reserve divisions across this country, five headquarters, six schools, 10 ships and two fleet diving units. Approximately 1,200 naval reservists are currently employed full-time on Class B or Class C service.

The mission of the naval reserve is to provide Maritime Command with trained personnel to man its combat and support elements and enable Canada to meet its objectives in time of peace, war and crisis. It is important to note that the naval reserve has a unique role within the Canadian Forces, manning of the Kingston Class with an expertise in mine countermeasures and coastal patrol. This role is not resident in the regular force. Without the naval reserve, this critical mission would not be possible.

Also of note, the Naval Control of Shipping classification has recently undergone a migration or a change. They are now assuming a double role as reserve intelligence officers.

The naval reserve has been specifically tasked to provide the personnel to operate 10 ships, four non-standing port security and naval cooperation and guidance to shipping units, or NCAGS, as well as two standing and four non-standing port inspection dive teams. As a point of clarification, non-standing units do not have a full-time establishment. They are constituted when required by reassignment of personnel from other duties. These people would primarily come from the Class A, or part-time, community.

Je voudrais commencer par vous donner un bref aperçu de mes antécédents, pour que vous puissiez mieux comprendre l'expérience sur laquelle reposent mes réponses à vos questions. Je suis membre de la Réserve navale depuis plus de 18 ans, ayant été réserviste à temps partiel, appelé la catégorie A, à du NCSM *Scotian* pendant les huit premières années. Depuis maintenant 10 ans et demi, je suis réserviste à plein temps et j'ai passé presque huit ans au cours de cette période à bord de différents navires; depuis quatre ans, j'ai le plaisir d'être le commandant des navires de la classe Kingston.

Avec l'équipage de mon navire, j'ai dirigé des opérations intérieures de concert avec d'autres ministères gouvernementaux; j'ai pris part à je ne sais plus combien de déploiements pour des fin d'entraînement, y compris à un projet dans l'Arctique Sud; et j'ai participé à deux exercices multinationaux de lutte antimines, l'un au large de la côte des États-Unis, et l'autre, dans des eaux européennes.

Depuis que j'ai quitté mon dernier poste en mer — et ça fera malheureusement deux ans la semaine prochaine — j'ai occupé un poste d'état-major à Halifax, mais dès cet été, j'ai assumé le commandement du NCSM *York*, la division de la Réserve navale de Toronto.

La Réserve navale compte un peu moins de 4 000 membres. Ces hommes et ces femmes servent actuellement dans 24 divisions de la Réserve navale, dans cinq quartiers généraux, dans six écoles, à bord de 10 navires, et au sein de deux unités de plongée de la flotte, et ce dans toutes les régions du Canada. Environ 1 200 membres de la Réserve navale travaillent actuellement à plein temps dans un service de réserve de la classe B ou de la classe C.

La mission de la Réserve navale consiste à fournir au Commandement maritime du personnel qualifié lui permettant de doter ses unités combattantes et de soutien afin que le Canada puisse atteindre ses objectifs en temps de paix, de guerre et de crise. Il convient de noter que la Réserve navale joue un rôle unique au sein des Forces canadiennes, puisqu'elle apporte à la classe Kingston une expertise en matière de lutte antimines et de patrouille côtière. Cette expertise n'existe pas au sein de la force régulière. En l'absence de la Réserve navale, cette mission critique ne pourrait être remplie.

Il convient également de vous faire remarquer que la classification liée au contrôle naval de la navigation commerciale a récemment été modifiée et inclut désormais le poste d'officier du renseignement de la Réserve navale.

La Réserve navale s'est vu confier la tâche précise de fournir du personnel pouvant servir à bord de 10 navires et au sein de quatre unités non permanentes de coopération et d'orientation navales pour la navigation commerciale, ce qu'on appelle le CNNC, et de deux équipes permanentes et quatre équipes non permanentes de plongée chargées de l'inspection des ports. À titre d'information, les unités non permanentes ne sont pas dotées d'un effectif en tout temps. Elles sont mises sur pied au besoin, par suite de la réaffectation de personnel ayant rempli d'autres fonctions précédemment. Il s'agit de personnes émanant du service de la classe A, ou des réservistes à temps partiel.

A secondary mission of the naval reserve, through the naval reserve divisions, is to represent the navy across Canada. We do this by actively recruiting in each community, maintaining a naval presence through community relations, liaising and working with other government departments within the community and assisting the community in times of emergency.

There has been a naval reserve presence in Toronto for over 80 years, and HMCS *York* was commissioned in 1942. I apologize for talking about Toronto while here in Windsor, but that is where I am from. This includes those currently in full-time service in *York* and elsewhere, as well as those who, for a variety of reasons, are temporarily excused from parading and training with the unit.

Included within our numbers are MARS officers like myself, logistic officers, NCAGS, or intelligence officers, as well as various trades required to support *York's* primary mission, which is force generation, that is, to recruit and train personnel to support the missions of the naval reserve.

On the recruiting side, the national recruiting targets for this year are 467 non-commissioned members and 74 officer candidates. In *York*, our targets are 25 non-commissioned members and 2 officer candidates. In many cases, we are allowed to exceed these numbers, but permission from our headquarters is required. Since April 1, our recruiter has been in contact with 300 interested applicants. Over that time frame we have forwarded 62 files to the recruiting centre in Toronto. Of these, six have been enrolled, fifteen files are still in progress and 41 have been closed, either through voluntary withdrawal or because they have been deemed unsuitable.

On the training side, this is primarily what people do when they show up at *York*. We call them "training nights" or "training weekends." Our people provide admin support to the training activities and provide the teaching, or they are the students. The type of training can be broken down as follows: distributive training or distance learning, which is in preparation for the next formal course; OJT, or on-job training, to complete the last formal course; regenerative or operational training, which is focused on maintaining existing skills.

Operational and regenerative training is conducted on a regional basis and emphasizes the member's standing within the team. This training may take place at an NRD, another training facility, or at sea. Our secondary mission is to enhance the navy's presence in Toronto, which I have already touched on.

Une deuxième mission de la Réserve navale, par l'entremise des divisions de la Réserve navale, consiste à représenter la marine dans tout le Canada. Nous nous acquittons de cette tâche en recrutant activement du personnel dans chacune des localités, afin de maintenir la présence navale grâce à nos relations avec la collectivité et le travail que nous effectuons de concert avec d'autres ministères fédéraux pour venir en aide aux citoyens lors d'urgence.

La Réserve navale assure une présence à Toronto depuis plus de 80 ans, et le NCSM *York* est entré en service en 1942. Je m'excuse de parler de Toronto alors que nous sommes à Windsor, mais c'est ma ville natale. L'effectif de Toronto comprend ceux qui travaillent à plein temps à bord du NCSM *York* ou ailleurs, et des gens qui, pour diverses raisons, sont provisoirement dispensés d'exercices militaires et d'entraînement avec les autres membres de l'unité.

Notre effectif comprend donc des officiers des opérations maritimes de surface et sous-marines comme moi-même, des officiers de la logistique, des officiers du CNNC ou des officiers du renseignement, de même que les différents métiers qui sont requis pour soutenir la mission première du NCSM *York*, à savoir la constitution d'une force, c'est-à-dire le recrutement et l'entraînement de personnel apte à remplir les missions de la Réserve navale.

Du côté du recrutement, les objectifs nationaux fixés en matière de recrutement cette année sont les suivants : 467 sous-officiers et 74 aspirants officiers. Quant au NCSM *York*, nous visons le recrutement de 25 sous-officiers et de deux aspirants officiers. Dans bien des cas, on nous permet de dépasser ce nombre, mais il faut à ce moment-là obtenir la permission du quartier général. Depuis le 1^{er} avril, notre recruteur a eu des contacts avec 300 postulants. Au cours de cette même période, nous avons transmis 62 dossiers au Centre de recrutement de Toronto. Sur ce nombre, six personnes ont été recrutées, 15 dossiers sont encore en voie de traitement, et 41 dossiers ont été fermés, soit pour des raisons de retrait volontaire, soit parce qu'on estimait que les candidats n'avaient pas les qualités requises.

En ce qui concerne l'entraînement, voilà ce à quoi participent les nouvelles recrues lorsqu'elles se présentent au NCSM *York*. Nous organisons ce que nous appelons des « soirées d'entraînement » ou des « week-ends d'entraînement ». Nos membres assurent le soutien administratif requis pour les activités d'entraînement et dispensent l'enseignement, ou encore font partie des étudiants. Les différents types de formation sont comme suit : la formation distributive ou à distance, en prévision du prochain cours formel; la formation en cours d'emploi, qui permet de compléter le dernier cours formel suivi; et la formation continue ou opérationnelle, qui vise à maintenir les compétences déjà acquises.

La formation opérationnelle est continue et dispensée sur une base régionale et met l'accent sur la place qu'occupe le membre au sein de l'équipe. Cette formation peut être assurée au sein de l'ADRN, à un autre établissement de formation, ou en mer. Notre deuxième mission consiste à renforcer la présence de la marine à Toronto, dont je vous ai parlé tout à l'heure.

I will quickly point out a few things that I see as our challenges in *York*. Recruiting is a challenge. Retention of trained personnel is a challenge, as is providing robust training opportunities, given the resources, both in Toronto, to *York*, and the navy.

In summary, *York* and the other naval reserve divisions generate trained naval reservists for the operational formations, MARLANT and MARPAC. We provide a civilian and military expertise that is unique to the naval reserve, thereby making a vital contribution toward domestic and international security.

We are active in the Toronto community and are constantly building relationships with other local entities, both private and governmental, with whom we share an interest in the marine community.

Lieutenant-Colonel Ron Trottier, Windsor Regiment: Mr. Chairman, I am the Commanding Officer of the Windsor Regiment, the Royal Canadian Armoured Corps. It is my distinct pleasure to appear before you today to be allowed to share my experiences as a commander in the reserves and to answer any questions you may have on the role of reservists in defence matters.

The Windsor Regiment is one of 17 reserve armoured reconnaissance units across Canada and one of only two armoured reconnaissance units in 31 Canadian Brigade Group, which is headquartered in London. The regiment was formed in 1936 as the first Canadian armoured regiment from a cadre of officers and senior NCOs from the Essex Scottish Regiment. Therefore, our community ties and involvement go back to the mid-1800s through our mother unit.

One of our greatest strengths lies in the true sense of family that all in Windsor share. Our extended regimental family includes three, soon to be four, affiliated cadet corps. We have No. 202 Royal Canadian Army Cadet Corps in the town of Amherstburg — they are currently undertaking an expansion into the town of Essex — No. 1112 cadet corps in the town of Tecumseh and 2828 cadet corps in Windsor.

We have a vibrant regimental association, a very active regimental senate, a past RSMs senate, a close relationship with the Royal Canadian Legion Branch 578, which was founded by Windsor Regiment senior NCOs in 1956, and a strong overseas affiliation with the Royal Scots Dragoon Guards in Scotland. Our regimental motto, *semper paratus*, meaning “always prepared,” originates from the Essex Scottish Regiment’s own and is considered as the regiment’s first priority in all endeavours.

J’aimerais vous signaler rapidement ce qui constitue à mon avis des défis pour nous au NCSM *York*. Le recrutement pose problème. Le maintien en poste de personnel qualifié pose également problème, et il en va de même pour la fourniture de possibilités robustes de formation et d’entraînement, vu les ressources dont dispose l’unité de Toronto, le NCSM *York* et la marine en général.

En conclusion, le NCSM *York* et les autres divisions de la Réserve navale génèrent des réservistes navals pour les formations opérationnelles, soit les forces maritimes de l’Atlantique et les forces maritimes du Pacifique. Nous fournissons une expertise civile et militaire qui n’existe qu’au sein de la Réserve navale, nous permettant ainsi d’apporter une contribution critique à la sécurité intérieure et internationale.

Nous sommes actifs au sein de la ville de Toronto et cherchons constamment à nouer des liens avec d’autres entités locales, à la fois privées et gouvernementales, avec lesquelles nous partageons un intérêt pour la communauté maritime.

Le lieutenant-colonel Ron Trottier, Régiment de Windsor : Monsieur le président, je suis le commandant du Régiment de Windsor, soit le Corps blindé royal canadien. Je suis honoré d’avoir aujourd’hui l’occasion de comparaître devant le comité pour vous parler de mes expériences en tant que commandant au sein de la Réserve et pour répondre à vos questions sur le rôle des réservistes dans les opérations de défense.

Le Régiment de Windsor constitue l’une des 17 unités de reconnaissance blindée de la Réserve dans tout le Canada et l’une de seulement deux unités de reconnaissance blindées du 31^e Groupe-brigade du Canada, dont le quartier général est situé à London. Ce régiment a été mis sur pied en 1936 à titre du premier régiment blindé canadien constitué à partir d’officiers et de sous-officiers supérieurs du Essex Scottish Regiment. Par conséquent, nos liens avec la collectivité et notre participation remontent au milieu des années 1800, par le truchement de notre unité mère.

L’une de nos grandes forces est le sentiment que nous avons tous à Windsor d’appartenir à une grande famille. Notre famille régimentaire élargie comprend trois, et bientôt quatre, corps de cadets affiliés. Nous avons le Corps de cadets n° 202 des cadets royaux de l’armée canadienne dans la ville d’Amherstburg — ils élargissent actuellement leurs activités pour comprendre la localité d’Essex — le Corps de cadets n° 1112 dans la ville de Tecumseh, le Corps de cadets n° 2828 à Windsor.

Nous disposons donc d’une association régimentaire dynamique, d’un conseil régimentaire très actif, d’un conseil de SMR sortants, d’une étroite relation avec la Section 578 de la Légion royale canadienne, fondée par les sous-officiers supérieurs du Régiment de Windsor en 1956, et d’étroites relations avec les Royal Scots Dragoon Guards en Écosse. La devise de notre régiment qui est *semper paratus*, ce qui veut dire « toujours prêts » s’appuie sur la devise du Essex Scottish Regiment et elle est considérée comme la priorité des priorités dans tout ce qu’entreprend le régiment.

My mission is to generate soldiers, both individual augmentees and formed sub-unit elements for both domestic and international operations.

I consider the following to be my primary responsibilities in achieving this mission: to train combat-capable soldiers and hone their skill sets to enable them to safely and efficiently integrate into the regular force operational deployments; to be prepared to provide soldiers for domestic operations in accordance with CONPLAN RAPTOR; to ensure that all training is carried out in the most cost-efficient and effective manner possible; to retain existing soldiers and reduce attrition by continuing to provide realistic and exciting training opportunities according to our regimental five-year training plan; to increase my unit strength by recruiting high-calibre candidates through an aggressive program of intensive cadet corps support and combined garrison recruiting initiatives coordinated through the CFRC; to coordinate and conduct collective training opportunities with an emphasis on combined armed tactics; to prioritize and conduct individual training at unit, brigade, area and national levels on a stringent trained-to-need basis in accordance with ARE, which is the Army Reserve Establishment, and the Army Qualification List requirements; to foster and maintain a positive relationship with all local communities by continued participation and visibility in community events in accordance with 31 CBG's link to the community program; to also continue to develop and refine the unit's command succession plan and to promote support of the CFLC's aims, goals and programs, both within the unit and the local business community.

Some facts on the Windsor regiment: Our current total effective strength is 118 soldiers, comprised of 15 officers, 16 senior NCOs and 87 other ranks. Of our total strength, we have 101 males and 17 females. We currently have on strength four regular force cadre — one officer, one warrant officer, one sergeant and one master corporal; 109 soldiers in Class A. We have four Class B soldiers, and we have five soldiers who are extra-regimentally employed.

The regimental operating budget for fiscal year 2004-05 is \$976,817. It is broken down as follows: individual training costs of \$395,000, which is approximately 40 per cent of our budget; collective training costs of \$320,000, which is 33 per cent; operating and maintenance costs, which include our combined garrison orderly room, are \$180,000, which is 19 per cent; and finally, our connect to the community, ceremonial and mandatory training takes \$80,000, which is 8 per cent.

Ma mission consiste à gérer des soldats, à la fois des renforts individuels et des éléments de sous-unités bien entraînés pour mener des opérations intérieures et internationales.

Voilà ce que je considère comme étant mes premières responsabilités relatives à l'exécution de cette mission : former des soldats aptes au combat et perfectionner leurs compétences afin qu'ils puissent être intégrés de façon sûre et efficace dans les missions opérationnelles de la force régulière; être prêts à fournir des soldats pour les fins d'opérations intérieures, conformément au plan de circonstances RAPTOR; s'assurer que toute la formation est assurée de la manière la plus économique et efficace possible; fidéliser les soldats actuellement en poste et réduire le taux de départ en continuant à fournir des possibilités de formation et d'entraînement réalistes et intéressantes, conformément à notre plan de formation quinquennal régimentaire; accroître l'effectif de mon unité en recrutant des candidats de haut calibre, grâce à un programme dynamique d'initiatives de soutien et de recrutement intensifs dans les corps et de cadets et les garnisons, ce travail étant coordonné par le CRSC; coordonner et offrir des possibilités de formation et d'entraînement collectives qui mettent l'accent sur des tactiques interarmes; prioriser et dispenser des cours de formation individuels aux niveaux de l'unité et de la brigade, régionaux et nationaux, selon un système rigoureux de formation en fonction des besoins, et ce conformément au TEDRAT, soit le Tableau d'effectifs et de dotation de la Réserve de l'armée de terre, et aux exigences dans la Liste des qualifications de l'armée; favoriser et entretenir des relations positives avec l'ensemble des localités avoisinantes, grâce à une forte présence dans les localités et à une participation permanente aux activités de ces dernières, étant donné les liens entre le 31^e Groupe-brigade du Canada et le programme communautaire; et enfin, continuer à élaborer et à peaufiner le plan de relève de l'unité et à favoriser le soutien des objectifs et des programmes du CLFC, au sein à la fois de l'unité et du milieu des affaires locales.

Je voudrais vous faire part de certains faits concernant le Régiment de Windsor : notre effectif total est actuellement de 118 soldats, soit 15 officiers, 16 sous-officiers supérieurs, et 87 autres rangs. Sur notre effectif total, nous avons 101 hommes et 17 femmes. À l'heure actuelle, nous avons également quatre membres de l'effectif organique de la force régulière, soit un officier, un adjudant, un sergent, et un caporal-chef; nous avons 109 soldats de la classe A. Nous avons également quatre soldats de la classe B, et cinq soldats qui travaillent en dehors du Régiment.

Le budget de fonctionnement du Régiment pour l'année financière 2004-2005 est de 976 817 \$. Il est ventilé comme suit : les coûts de la formation et de l'entraînement individuels se montent à 395 000 \$, soit environ 40 p. 100 de notre budget; les coûts de formation et d'entraînement collectifs se montent à 320 000 \$, soit 33 p. 100 du budget; nos frais de fonctionnement et d'entretien, y compris pour notre salle de garnison et des rapports combinés, sont de 180 000 \$, soit 19 p. 100; et enfin, notre formation de liaison communautaire, cérémoniale et obligatoire coûte 80 000 \$, soit 8 p. 100 du budget.

The Windsor Regiment continues to support operational deployments with individual augmentees, as demonstrated by the participation of three pers. on Op ATHENA Roto 0 in Afghanistan last year and one pers. to Op ATHENA this year, but unfortunately, we have been unable send formed sub-units due to the unavailability of armoured positions in the infantry-centric employment opportunities currently being offered.

Personnel from the regiment have strongly participated in all domestic operations, including a 20-man contingent to assist in the Op RECUPERATION Ice Storm as well as sending individuals to the Red River flood and the OAS Summit 2000 in Windsor.

The major challenges that I foresee for the regiment are the continued retention of our trained soldiers, the annual recruitment of sufficient numbers of high-quality candidates who will remain in the regiment for a full career, thereby mitigating the inevitable attrition that will occur due to personnel moving away for civilian job opportunities, schooling or component transfers to the regular force, and lastly, garnering support from civilian and government employers in our community that will enable and empower reservists to take full advantage of the myriad opportunities that currently exist.

The major role in the community that the reserve forces promulgate is the ongoing inculcation of citizens, both young and old, into the military ethos. This has been done by training soldiers and, indirectly, their families and friends, in what it means to be responsible citizens of their community and their country.

During the 38 years that I have been in the Windsor Regiment I estimate that we have imparted a positive moral and ethical sense of responsibility and the true meaning of being a Canadian to over 11,000 young people and countless family members and friends.

LCol. Berthiaume: Mr. Chairman, I can now admit to the method in my madness in allowing senior regiments to go ahead of me so that I can keep my remarks much shorter and concentrate on the discrepancies or differences as opposed to the similarities; and there are, as I am sure you have heard from the two gentlemen before me, a lot of similarities in the reserves, whether it is army or naval concerns and training at this time.

I have the privilege to command a light infantry reserve unit of the Canadian army, one of six infantry reserve units of 31 Canadian Brigade Group, headquartered in London. The history of our regiment goes back to the 1700s, officially to 1885. I am sure it is no coincidence that this committee is sitting in the Dieppe room, with, across the river, the international connections

Le Régiment de Windsor continue de soutenir les déploiements opérationnels en y contribuant des renforts individuels, comme l'indique la participation de trois de nos membres à l'opération ATHENA Rotation 0 en Afghanistan l'an dernier, et d'un membre à l'opération ATHENA, mais malheureusement, il nous a été impossible de contribuer des sous-unités qualifiées, en raison de la non-disponibilité de postes dans des corps blindés parmi les possibilités d'emploi actuellement offertes et qui concernent surtout l'infanterie.

Le personnel de notre régiment a grandement participé à l'ensemble des opérations intérieures, y compris un contingent de 20 hommes pour prêter main-forte à l'opération RÈCUPÉRATION pendant la tempête de verglas, et nous avons également contribué du personnel lors des inondations causées par la rivière Rouge et lors du Sommet de l'OEA tenu à Windsor en 2000.

En ce qui concerne notre régiment, parmi les grands défis que nous avons à relever, notons le maintien en poste et la fidélisation de nos soldats qualifiés, le recrutement annuel d'un nombre suffisant de candidats de calibre élevé qui resteront au sein du régiment pendant toute leur carrière, atténuant ainsi les effets de l'inévitable usure des effectifs causée par le départ de certains membres du personnel pour occuper des postes civils ou pour faire des études, ou parce qu'ils sont mutés à la force régulière, et enfin l'obtention de l'appui des employeurs civils et gouvernementaux dans notre localité qui permettra aux réservistes de profiter pleinement des nombreuses possibilités qui existent actuellement.

Le principal rôle que joue la Force de réserve au sein de la collectivité consiste à promouvoir l'éthique militaire auprès de tous les citoyens, qu'ils soient jeunes ou vieux. Cette promotion passe par la formation et l'éducation de soldats et, indirectement, leurs familles et amis, à qui nous cherchons à communiquer ce que c'est que d'être des citoyens responsables de leur collectivité et de leur pays.

Au cours des 38 années que j'ai passées au Régiment de Windsor, j'estime avoir communiqué une attitude morale positive, le sens des responsabilités et la vraie signification de notre identité canadienne à plus de 11 000 jeunes et à d'innombrables amis et familles.

Le lcol Berthiaume : Monsieur le président, je peux maintenant admettre que je ne suis peut-être pas si fou que j'en ai l'air puisqu'en ayant permis aux régiments supérieurs de passer avant moi, je peux maintenant écouter mes remarques et me concentrer sur les différences entre nous, plutôt que les similitudes; et comme vous l'aurez certainement compris après avoir écouté les deux messieurs qui ont pris la parole avant moi, il y a énormément de similitude entre les différents services de la Réserve, qu'on parle des préoccupations de l'armée ou de la marine ou de la question centrale de la formation et de l'entraînement.

J'ai actuellement le privilège de commander une unité de réserve d'infanterie légère de l'Armée canadienne, l'une des six unités de réserve d'infanterie du 31^e Groupe-brigade du Canada, dont le quartier général est situé à London. L'histoire de notre régiment remonte aux années 1700, mais officiellement à 1885. Je suis sûr que si le comité tient sa réunion dans la salle Dieppe avec,

that we have shared for well over 300 years in this community. Our motto as well is *semper paratus*, always prepared, and from our previous regiments come the existing Essex and Kent Scottish and the Windsor Regiment.

My mission, the same as Col. Trottier has outlined, is to generate soldiers for operational tasks, international and domestic, both individual augmentation and formed elements up to platoon level. My primary responsibilities are the same as Col. Trottier has outlined.

In my unit, I have 142 soldiers presently operating from two armouries, a new joint training facility with which we have been blessed here in the city of Windsor and an armoury in the municipality of Chatham-Kent. For our operational, training and fiscal year 2004-05, I have an operating budget just in excess of \$1 million, \$1,073,000. Forty-seven per cent of that will be spent on individual training costs. Those are individual courses and qualification training for our soldiers. For collective training, our weekend training and combined operations training, I will spend 37 per cent of that. Operation and maintenance costs are only 10 per cent, and our ability to connect with the community, ceremonial and mandatory training is 6 per cent of that 1 million-plus.

In accomplishing the assigned mission of providing an individual and formed element augmentation to the regular force, past and present serving members of the regiment have participated in most Canadian Forces international deployments since World War II, including Korea, Cyprus, the Middle East, Croatia, Bosnia, Haiti, Rwanda and Afghanistan, as well as domestic operations in Canada such as the Eastern Ontario-Quebec ice storms, Manitoba floods, Saguenay floods and support to the OAS Summit held here in Windsor in the summer of 2000.

In 2003-04, 16 soldiers of the regiment were deployed to Bosnia on Op PALLADIUM Roto 13, and two officers were deployed on Op ATHENA Roto 0 in Afghanistan. All were successfully recovered. In 2004-05, one officer and one soldier are scheduled for Op BRONZE in Bosnia and three for Op ATHENA in Afghanistan.

Similar to the present and future challenges that Cdr. Ross and LCol. Trottier have outlined, mine are effective and efficient recruiting, training and retention programs, and the delivery of such in the community. The primary reserves, in general, and the regiment, in particular, must be exceptionally visible within the surrounding communities. This visibility or

de l'autre côté de la rivière, un pays avec lequel nous partageons tant de choses depuis plus de 300 ans, ce n'est certainement pas une coïncidence. Notre devise est *semper paratus*, toujours prêts, et des régiments qui existaient autrefois ont été constitués le Régiment actuel des Essex and Kent Scottish ainsi que le Régiment de Windsor.

Notre mission, comme le colonel Trottier vous l'a déjà expliqué, consiste à générer des soldats pouvant entreprendre des tâches opérationnelles, au Canada et à l'étranger, à la fois des renforts individuels et des unités complètes, jusqu'au niveau du peloton. Mes principales responsabilités sont les mêmes que le colonel Trottier vous a déjà indiquées.

Dans mon unité, j'ai actuellement 142 soldats qui travaillent à partir de deux manèges, une nouvelle installation mixte de formation et d'entraînement que nous avons eu la grande chance d'obtenir ici dans la ville de Windsor, et un autre manège dans la municipalité de Chatham-Kent. Pour l'année de fonctionnement, de formation et financière 2004-2005, j'ai un budget de fonctionnement qui dépasse légèrement 1 million de dollars, soit 1 073 000 \$. Quarante-sept pour cent de ce budget seront consacrés aux coûts de formation individuelle. Il s'agit de cours individuels et de formation de qualification pour nos soldats. Pour ce qui est de la formation collective, c'est-à-dire la formation donnée le week-end et celle qui porte sur les opérations combinées, 37 p. 100 de notre budget sont consacrés à cette activité-là. Nos coûts de fonctionnement et d'entretien correspondent à seulement 10 p. 100, et notre formation de liaison communautaire, cérémoniale et obligatoire représente 6 p. 100 de ce budget d'un peu plus de 1 million de dollars.

En exécutant la mission qui nous est conférée, soit de contribuer des renforts individuels et des unités complètes à la force régulière, les membres passés et actuels du régime ont participé à la plupart des déploiements à l'étranger des Forces canadiennes depuis la Seconde Guerre mondiale, y compris en Corée, à Chypre, au Moyen-Orient, en Croatie, en Bosnie, en Haïti, au Rwanda et en Afghanistan, de même qu'à des opérations menées ici au Canada, comme celles organisées pendant le tempête de verglas dans l'est de l'Ontario et au Québec, les inondations au Manitoba et au Saguenay, et nous avons également assuré des services de soutien lors du Sommet de l'OEA tenu à Windsor pendant l'été 2000.

En 2003-2004, 16 soldats du Régiment ont été envoyés en Bosnie pour participer à l'opération PALLADIUM, Rotation 13, et deux officiers ont participé à l'opération ATHENA, Rotation 0, en Afghanistan. Tous sont revenus. En 2004-2005, il est prévu qu'un officier et un soldat participent à l'opération BRONZE en Bosnie et que trois membres du régiment aillent en Afghanistan dans le cadre de l'opération ATHENA.

Quant à nos défis présents et futurs, ceux que je vois sont semblables à ceux mentionnés par le commandant Ross et le lieutenant-colonel Trottier, à savoir des programmes de recrutement, de formation et de fidélisation efficaces et efficaces, et l'exécution de ces mêmes programmes dans notre collectivité. De façon générale, la première réserve et le régiment,

footprint must also be accompanied by credibility as a professional organization that has recognized local, national and international responsibilities.

We compete with other employers for our recruits, so we must maintain a distinct advantage in what we offer in the way of life skills and challenges. Pay and benefits alone do not get our applicants through the door. However, once they come through the door and demonstrate an interest in the primary reserve, I am convinced that we can meet and exceed their expectations through interesting, challenging training and deployment opportunities, as we have seen in the past.

Retention is also directly related to our presence in and acceptance by the local business community. With stable careers and the understanding support of families and employers, we can keep the recruits we hired as high school, college and university students, provide them with basic and advanced training, promotions and appointments, and retain a strong professional core that meets the standards and expectations of their regular force counterparts while at the same time maintaining a very strong presence in the local community. For those reasons, much of my personal assigned duties and responsibilities are focused upon gathering and maintaining the community and employer support that is so vital to the life of my regiment.

Senator Forrestall: May I extend a very warm personal welcome to each of you, and to Cdr. Ross, thank you, sir. I want to talk a little about recruitment and training and retention, retention particularly. It is common to all three of you. I want to perhaps leave the issues on job protection to Senator Meighen and Senator Atkins — they have been religiously pursuing it — and I want to touch on augmentation, but first could I ask the general question, how is the morale?

LCol. Trottier: Morale of the troops is very good. We are getting new equipment in, individual equipment. We have just been issued the tactical vests. The soldiers are quite happy with that. The equipment that they are giving us, the clothing, the clothe-a-soldier program, is quite well received down on the armoury's floor. The large-scale exercises are very good also. The soldiers really like that.

LCol. Berthiaume: If I may echo that, Mr. Chairman. Senator, we just completed a weekend training exercise — and the reports back to me are that morale is exceptionally high — very challenging training, considering that they spent the entire weekend in the wind and the rain of Southwestern Ontario. When I hear that, I automatically figure either I must be doing something exceptionally wrong or something exceptionally right,

en particulier, doivent assurer une très forte présence au sein des collectivités avoisinantes. À cette visibilité doit s'ajouter la crédibilité d'un organisme professionnel ayant des responsabilités locales, nationales et internationales bien reconnues.

Nous concurrençons d'autres employeurs pour nos recrues, si bien que nous devons pouvoir continuer de leur offrir des avantages particuliers en ce qui concerne le mode de vie, les compétences et les défis qui caractérisent une carrière militaire. Le salaire et les avantages sociaux ne sont pas suffisants pour les amener au centre de recrutement. Mais une fois qu'ils y sont et qu'ils ont démontré un certain intérêt pour la première réserve, je suis convaincu que nous sommes en mesure de répondre à leurs attentes en leur offrant des possibilités de formation et d'entraînement et de déploiement à la fois intéressantes et stimulantes, comme nous l'avons vu par le passé.

Notre capacité de les maintenir en poste et de les fidéliser est également directement liée à notre présence au sein du milieu local des affaires et à notre acceptation par ce milieu. En leur offrant des carrières stables et l'appui moral des familles et des employeurs, nous sommes en mesure de garder les recrues que nous choisissons parmi des étudiants de niveaux secondaire, collégial et universitaire, et de leur fournir un entraînement de base et avancé, de même que des promotions et des nominations, et donc de maintenir un noyau professionnel solide qui répond aux attentes et aux critères de leurs homologues de la force régulière, tout en assurant une très forte présence au sein de la localité. Pour toutes ces raisons, une bonne partie de mes tâches personnelles et de mes responsabilités consiste à obtenir et à maintenir l'appui de la collectivité et des employeurs qui est si critique pour la vitalité de mon régiment.

Le sénateur Forrestall : Je voudrais vous souhaiter à vous tous la bienvenue et remercier particulièrement le Cdt Ross. J'aimerais vous parler un peu de recrutement, de formation et d'entraînement, mais surtout de la conservation du personnel. C'est une question qui vous concerne tous les trois. Je vais laisser le soin aux sénateurs Meighen et Atkins de vous parler de la protection des emplois — puisqu'ils abordent religieusement la question en interrogeant les témoins — et j'aimerais aussi parler de renforcement, mais pourrais-je tout d'abord vous poser une question générale qui est celle-ci : Quel est le moral des troupes?

Le lcol Trottier : Le moral des troupes est très bon. Nous recevons du nouveau matériel, du matériel individuel. On vient de nous fournir des gilets tactiques. Les soldats en sont assez contents. L'équipement qu'ils nous donnent, les vêtements, et le programme « Habillez le soldat », sont assez bien reçus par les soldats.

Le lcol Berthiaume : Monsieur le président, il en va de même pour nous. Sénateur, nous venons de terminer un exercice d'entraînement de week-end et d'après ce qu'on me dit, le moral des soldats est très, très élevé — dans le cadre duquel les exercices d'entraînement qu'ils avaient à faire étaient extrêmement difficiles, surtout qu'ils ont passé tout le week-end à être exposés au vent et à la pluie dans le sud-ouest de l'Ontario.

but the challenging training is there. As I mentioned in my remarks, we have been blessed with the recent receipt of this joint training facility and a new armoury here in the city of Windsor. We are looking forward to a new replacement training facility in Chatham-Kent as well.

Col. Trottier has mentioned equipment, vehicles and clothing that have come down to us. We have come a long way from what I had heard from the regular force, when I was employed there, of the poor country cousins in the reserves. So I cannot say enough on this point.

Cdr. Ross: I would say morale is good in *York*. I am not quite as enthusiastic as my friends to my right. In order for us to really get the troops enthused and have them do what they want to do — and this is part of retention — we have to get them to sea. That is what sailors want to do. They want to go to sea. Obviously we cannot do that here on Lake Ontario, so our challenge is getting them to sea on the coasts, and I would like to do that a little more often than we do right now. Morale is good, but I think it could be better.

Senator Forrestall: What is the size of your command now?

Cdr. Ross: On the books, 175 people. We average around 90 on a parade night because various people are away on full-time service or excused for other reasons.

Senator Forrestall: I have been trying to resurrect the Halifax Rifles for several years now, and there is a great temptation to do that with you gentlemen here, particularly you, commander. We have thousands of kilometres of coastline, not the least of which is the Arctic, and you have some experience with respect to that.

Is it a viable thought that some of the very historic regiments that we have put down for a while, put to one side for a rest, might be brought back into being, amalgamated with existing units and given the task of coastal defence? Let us say the ground force is supported by the reserves. There has been a suggestion, of course, that the Coast Guard be set up along other lines to undertake some of this work and activity, or the Canadian military. I have some difficulty with putting blue water ships in some of our harbours chasing whatever, and not a properly equipped naval reserve group.

Could I ask each of you to briefly, because we do not have a lot of time, comment on that broad-brush outline that has no foundation in anything other than the wishful thinking of a lot of people?

Cdr. Ross: On the issue of coastal defence, that is certainly what our Kingston Class ships were intended for. A lot of time has been taken up with conducting training, and they are still

Quand j'entends ce genre de choses, je me dis tout de suite ou alors je fais très mal les choses, ou alors je les fais très bien, mais je peux vous garantir que l'entraînement que l'on leur fait faire est difficile. Comme je l'ai indiqué dans mes remarques liminaires, nous avons eu la grande chance de bénéficier récemment d'une installation de formation conjointe et d'un nouveau manège ici dans la ville de Windsor. Nous espérons qu'une nouvelle installation de formation sera bientôt disponible pour remplacer ce qui existe déjà dans le comté de Chatham-Kent.

Le colonel Trottier vous a déjà parlé de l'équipement, des véhicules et des vêtements qui ont été fournis. Nous avons fait beaucoup de progrès depuis le temps où on disait dans la force régulière, dont j'ai fait partie, que les réservistes étaient les cousins pauvres. Donc, je ne peux pas trop insister là-dessus.

Le cdt Ross : Je dirais que le moral des marins du *York* est bon. Je suis peut-être moins enthousiaste que mes amis à ma droite. Pour vraiment enthousiasmer les troupes et les faire faire ce qu'on veut qu'elles fassent — et c'est lié à la question de la conservation du personnel — il faut les envoyer en mer. Voilà ce que les marins veulent faire. Ils veulent aller en mer. Il est évident qu'on n'est pas en mesure de faire ça sur le lac Ontario, alors le défi pour nous consiste à les envoyer en mer sur les côtes, et j'aimerais qu'on puisse le faire plus souvent que ce n'est le cas actuellement. Le moral est bon, mais je pense qu'il pourrait être meilleur.

Le sénateur Forrestall : Et quel est votre effectif à l'heure actuelle?

Le cdt Ross : Officiellement, 175 personnes. En moyenne, nous en avons 90 un soir d'exercice, parce que différentes personnes sont absentes, du fait de servir à plein temps ailleurs ou sont dispensés pour d'autres raisons.

Le sénateur Forrestall : Depuis plusieurs années, j'essaie de ressusciter les Halifax Rifles, et je suis drôlement tenté de faire ma publicité auprès de vous trois, et surtout vous, commandant. Nous avons des milliers de kilomètres de côte, y compris dans la région de l'Arctique, et vous avez déjà une certaine expérience de la navigation dans cette région.

Est-il possible que certains régiments historiques qui ont été abandonnés ou relégués au second plan soient rétablis et éventuellement fusionnés avec des unités existantes, pour assurer la défense de nos côtes? Disons que la force terrestre est soutenue par la Réserve. Il a été proposé, bien entendu, que la Garde côtière soit organisée différemment pour qu'elle puisse effectuer une partie de ce travail, ou encore que ce soit confié aux Forces armées canadiennes. Pour ma part, j'ai un peu de mal à accepter qu'on ait recours à des navires océaniques pour remplir des fonctions de poursuite, alors que notre réserve navale n'est toujours pieus bien équipées.

Pourrais-je donc vous demander à chacun de commenter brièvement — étant donné que nous n'avons pas beaucoup de temps — ce projet général qui ne repose en réalité que sur les vœux pieux de beaucoup de gens?

Le cdt Ross : S'agissant de défense côtière, c'est évidemment ce à quoi étaient destinés nos navires de classe Kingston. Beaucoup de temps a été consacré à l'entraînement jusqu'à présent, et ces

operating off our coasts primarily. I think it would be important to somehow get them back into that active coastal defence role that they are supposed to be playing.

Senator ForreSTALL: Is it, colonel, a role that you feel you could play even here on the lakes, with their enormous coastlines?

LCol. Berthiaume: Senator, I would say first that the missions obviously are assigned to us by the government, through the minister's office, and depending on the priority for security. We are light infantry. We could provide, with the assigned mission of port security or vital point security, defence on land of those facilities. Thereby, I would say, allowing those water-borne forces to do those jobs. It is within port security or our coastal waters, our mandates, our training, and could be considered within domestic operations, I would suspect.

LCol. TrotTrier: As part of our reconnaissance role we do surveillance of large areas. We could also work with the naval force on the water and with the infantry on vital point security and supply communications over a larger area. There is a possibility of that. It is one of our missions now, not strictly on the coastline, but we do observation and screening as a reconnaissance regiment, which would fit into that very well.

Senator ForreSTALL: Could I ask one of you to then — or all three of you because I imagine it is pretty much the same — address the question of difficulties in retention.

LCol. TrotTrier: The biggest problem we have in retention is the ability of the reservists to get time off from their employers to go on all the training. If the soldiers can go on all the training that we provide for them, then they stay in. If they have trouble with their civilian jobs or with schooling, and they cannot go on all the training, obviously we lose some of them along the way. The training is there for them, but not everyone can participate in all of it.

I think we need a lot more employer support. A lot of the younger people are afraid to go to their employers to ask for time off. It is a difficult challenge, trying to get them to ask for the time to do the training that we offer.

Senator ForreSTALL: Chair, with this closing observation, I will let either Senator Meighen or Senator Atkins take a look at another aspect of it, if they care to. When you next hear about this story, it may have taken on a much larger coloration.

navires sont encore en exploitation, notamment au large de nos côtes. Mais je pense qu'il serait effectivement important de leur redonner le rôle actif de défense côtière qu'ils sont censés jouer.

Le sénateur ForreSTALL : Colonel, pensez-vous pouvoir jouer ce même rôle même dans les lacs, qui ont après tout de très longues côtes?

Le lcol Berthiaume : Sénateur, je vous rappelle, tout d'abord, que les missions que nous exécutons nous sont évidemment confiées par le gouvernement, par l'entremise du bureau du ministre, selon la priorité qu'on donne à la sécurité. Nous sommes une unité d'infanterie légère. Si on nous affectait à la sécurité portuaire ou des installations critiques, par exemple, nous pourrions assurer la défense terrestre de telles installations, permettant ainsi aux forces navales d'exécuter ces autres tâches. Je pense que notre mandat et notre entraînement pourraient s'appliquer dans le cadre de certaines opérations intérieures, comme, par exemple, la sécurité portuaire ou la sécurité dans nos eaux côtières.

Le lcol TrotTrier : Dans le cadre de nos activités de reconnaissance, nous assurons la surveillance de grandes zones. Nous pourrions également travailler avec la force navale en mer de même qu'avec l'infanterie pour assurer la défense des points vitaux et la sécurité des communications dans une plus grande zone. Ça, c'est une possibilité. Cela fait déjà partie de notre mission à l'heure actuelle, pas nécessairement sur les côtes, mais nous effectuons des tâches d'observation et de vérification en tant que régiment de reconnaissance, si bien que de telles fonctions cadreraient parfaitement avec notre mandat.

Le sénateur ForreSTALL : Pourrais-je donc demander à l'un de vous deux — ou peut-être vous trois, comme ça doit être à peu près la même chose — d'aborder la question des problèmes que vous rencontrez au niveau de la conservation du personnel?

Le lcol TrotTrier : Le plus gros problème que nous rencontrons en matière de conservation du personnel concerne la possibilité pour les réservistes de faire autoriser des congés par leur employeur afin de pouvoir faire leur formation et leur entraînement. Si les soldats peuvent faire tout l'entraînement que nous offrons, ils restent. S'ils rencontrent des difficultés en raison de leur emploi civil ou de leurs études, si bien qu'ils ne peuvent pas participer à tous les exercices d'entraînement, il est évident que nous en perdons au fur et à mesure. L'entraînement est accessible à tous, mais ce n'est pas tout le monde qui peut participer tout le temps.

Il faudrait que les employeurs nous appuient beaucoup plus. Beaucoup de jeunes ont peur de demander congé à leur employeur. En ce qui nous concerne, il est toujours difficile de convaincre de demander congé pour pouvoir faire l'entraînement que nous offrons.

Le sénateur ForreSTALL : Monsieur le président, en faisant cette dernière observation, je vais aussitôt céder la parole au sénateur Meighen ou au sénateur Atkins qui voudront peut-être explorer d'autres aspects de la question. La prochaine fois que vous entendrez parler de cela, l'éclairage qu'on y apportera sera peut-être bien différent.

Senator Banks: Thank you, gentlemen, for being with us. Today I will address my question to my colleague, the ex-bandsmen. Col. Trottier joined the services in the first instance as a bandsman, the best reason on earth to join the services, I must say, and I bemoan the fact that we do not have the number of military bands, both regular forces and reserve, as we once had in this country, because they are an important face to the public.

However, Col. Trottier, yours is an armoured regiment, and I am asking you a question which has not so much to do with the militia, I think, as the permanent forces, because armoured regiments have now become, as you have said, reconnaissance regiments. It is a two-pronged question. You talked about the exercises on which you go. When you do those exercises, what kind of vehicles are you using, and are they up to date? Do you get to use LAVs? Do you get to use Coyotes? That is the first question, and also with respect to armour, the Canadian Forces have made a decision to get out of heavy armour and to move away from tanks to track vehicles, the Striker system, for example, and you are an armour officer. What is your view on that? I think it is a fait accompli. Nonetheless, I would like to hear your view.

LCol. Trottier: Senator, to answer your first question on the equipment, when we go away to do our training, it depends on the location that we go to. In this area, we do a lot of our training in the United States because it is more cost efficient. The bases are closer here. It takes two hours for us to get to Fort Custer. It is about four and a half hours to go up to Grayling in Northern Michigan. If we go to the United States, we normally get Hummers to train on. Sometimes we bring our own vehicles. We take our vehicles by car carrier to Grayling, which is a large expense for us. It cost \$10,000 two weekends ago when we went up to Grayling to take 10 *Ilitis*, but the Hummers were not available.

There is not enough equipment for the forces due to the financial constraints. Equipment is pooled. Our equipment is pooled. Recce equipment is pooled in Meaford, Ontario, which is about a six-hour drive away. We will draw the equipment from there, utilize it for that weekend, turn it back in, and the next weekend another unit will come. Many times there will be two and three units vying for the same equipment on the weekend on a larger exercise, and there are some problems with that, but generally, although there is not enough equipment for everybody to have their own, the pooling system does enable us to train our soldiers on it quite effectively.

On the second part of your question, on the tanks, the fact that the Leopards are all out in the West now and have been taken away from the units in Ontario, from the RCD —

Le sénateur Banks : Merci de votre présence. Je voudrais adresser ma question à mon collègue, l'ex-fanfariste. Le colonel Trottier s'est joint aux forces armées au départ comme fanfariste, ce qui est à mon avis la meilleure raison de vouloir devenir membre des forces armées, et je regrette que nous n'ayons pas autant de fanfares militaires, à la fois dans la force régulière et dans la Force de réserve, que nous avions autrefois au Canada, puisqu'elles jouent un rôle important auprès du public au niveau de la représentation des forces armées.

Colonel Trottier, votre régiment est un régiment blindé, et j'aimerais vous poser une question qui concerne moins la milice que les forces permanentes, étant donné que les régiments blindés sont devenus des régiments de reconnaissance, comme vous venez de nous le dire. Ma question a deux volets. Vous avez parlé des exercices auxquels vous participez. Quand vous effectuez ces exercices, de quel genre de véhicules vous servez-vous, et sont-ils modernes? Avez-vous la possibilité d'utiliser des VBL? Ou des Coyotes? Voilà ma première question, et sur la question des véhicules blindés, les Forces canadiennes ont décidé d'abandonner les blindés lourds et les chars d'assaut en faveur des véhicules à chenilles, comme le *Striker*, par exemple, alors que vous êtes un officier de l'Armée blindée. Qu'en pensez-vous? C'est un fait accompli, je pense. Mais j'aimerais entendre vos vues sur la question.

Le lcol Trottier : Sénateur, pour répondre à votre première question sur le matériel, quand nous allons ailleurs pour faire notre entraînement, tout dépend de l'endroit où on se trouve. Dans cette région, par exemple, nous effectuons une bonne partie de notre entraînement aux États-Unis, parce que c'est plus économique. Les bases sont plus proches. Le voyage jusqu'au Fort Custer nous prend deux heures, alors que c'est quatre heures et demie pour se rendre à Grayling, dans le nord du Michigan. Quand nous allons aux États-Unis, nous pouvons le plus souvent nous servir de Hummer pour faire l'entraînement. Parfois nous emmenons nos propres véhicules. Nous faisons transporter nos véhicules jusqu'à Grayling à l'aide d'un wagon porte-automobiles, ce qui nous coûte très cher. Il y a deux week-ends, cela nous a coûté 10 000 \$ pour faire transporter 10 *Ilitis* jusqu'à Grayling, mais cette fois-là, les Hummer n'étaient pas disponibles.

Les forces n'ont pas suffisamment de matériel, en raison de contraintes budgétaires. Le matériel est donc partagé. Nous avons une réserve de matériel et tout le monde partage. Le matériel Recce est partagé avec l'effectif de Meaford, en Ontario, situé à six heures d'ici. Nous utilisons par conséquent le matériel qu'ils ont là-bas pendant un week-end, nous le rendons par la suite, et le week-end d'après, une autre unité s'en sert. Bien souvent, deux ou trois unités différentes veulent utiliser le même matériel un week-end pour un exercice de plus grande ampleur, ce qui pose parfois des problèmes, mais il y a généralement suffisamment de matériel pour que tous puissent en avoir et grâce à ce système de partage, nous pouvons entraîner nos soldats relativement efficacement.

Pour répondre à la deuxième question concernant les chars d'assaut, le fait que les Léopards se trouvent tous dans l'ouest à présent et ont donc été retirés des unités ontariennes et des RCD...

Senator Banks: And will not be replaced, as we understand.

LCol. Trottier: They will not be replaced. You are correct, sir. That is a political decision, a budgetary decision that has been made. It is not within my purview to question why it was made; however, I would like to say that all the operations that are ongoing now are coalition based, and you do not have to bring everything to the fight. Now, the MGS is air transportable, whereas the tanks are not. Even the Americans do not transport their tanks to the theatre by air. They transport them on ships, and when we go, we will take the equipment for the things that we do the best, our surveillance equipment. The Coyote is a world-class piece of equipment. The Americans are envious of the Coyote. They are buying into it. We do have good equipment; we just do not have everything because of the cost of trying to support everything that is out there.

Senator Banks: When you say that getting out of heavy armour, tanks in particular, and not replacing the Leopards is a political decision, does it make sense to you that politicians would decide whether the Canadian army will have tanks or not?

LCol. Trottier: This is quite above my level, senator.

Senator Banks: I am just asking a personal opinion, colonel.

LCol. Trottier: Personal opinions that are given in this venue —

Senator Banks: Are public.

The Chairman: You are on the right track, colonel.

Senator Banks: You might want to say "I do not want to answer that."

LCol. Trottier: I would leave that to the area commander and the Vice CDS, whom you will be meeting later, to answer those questions, sir.

Senator Banks: When you go to the central pooling point to get the shared vehicles that you use to train, are there Hummers there?

LCol. Trottier: No, not in Canada, but we go down to the U.S. quite often, and it is more cost efficient for us to use their equipment rather than to bring ours over.

Senator Banks: Right, but in an event which would involve all of us, some North American defence-oriented event, one assumes that probably United States soldiers will be using those Hummers on the day. Since your soldiers will not be training on what they normally use, instead they are training on Hummers, and we do not have any Hummers, what is the connection?

LCol. Trottier: Our soldiers are currently trained on the Ilitis. It is a Jeep-type vehicle, and we are getting eight of the new LUVVs, which are coming in next year, next May/June time frame.

Le sénateur Banks : Et d'après ce qu'on nous a donné à entendre, ils ne seront pas remplacés.

Le lcol Trottier : Ils ne seront pas remplacés. Vous avez raison. Il s'agit là d'une décision politique et budgétaire. Ce n'est pas à moi de remettre en question le fondement de cette décision; cependant, je tiens à dire que les opérations qui sont actuellement en cours sont toutes menées dans le cadre d'une coalition, si bien qu'on n'est pas obligé de posséder toutes les différents types de matériel pour pouvoir participer. Le coffret de guidage de missile est aérotransportable, alors que les chars d'assaut ne le sont pas. Même les Américains n'acheminent pas leurs chars d'assaut par avion. Ils les transportent à bord de navires, et quand nous participons à de telles activités, nous transportons le matériel requis pour remplir les fonctions qui correspondent à notre expertise, c'est-à-dire notre matériel de surveillance. Le Coyote est un véhicule de calibre mondial. Les Américains nous envient nos Coyotes. Ils en achètent eux-mêmes. Nous avons du bon matériel, mais nous n'avons pas tout, étant donné que cela coûte très cher de soutenir toutes les activités.

Le sénateur Banks : Vous dites que la décision d'abandonner les blindés lourds, et notamment les chars d'assaut, était donc de ne pas remplacer les Léopards, est une décision politique, mais trouvez-vous normal que des élus politiques décident que l'Armée canadienne aura ou n'aura pas des chars d'assaut?

Le lcol Trottier : Cette question dépasse mon niveau, sénateur.

Le sénateur Banks : Colonel, je vous demande simplement votre opinion personnelle.

Le lcol Trottier : Mais les opinions personnelles exprimées dans un forum comme celui-ci...

Le sénateur Banks : Sont publiques.

Le président : Vous avez bien raison, colonel.

Le sénateur Banks : Peut-être pourriez-vous simplement dire : « Je préfère ne pas répondre à cette question-là. »

Le lcol Trottier : Je laisse le soin au commandant régional et au vice-chef d'état major de la Défense, que vous rencontrerez ultérieurement, de répondre à ces questions.

Le sénateur Banks : Quand vous avez recours à votre réserve centrale pour obtenir les véhicules partagés que vous employez pour votre entraînement, pouvez-vous avoir des Hummer?

Le lcol Trottier : Non, pas au Canada, mais nous allons aux États-Unis assez souvent, et nous trouvons plus économique d'utiliser leur matériel plutôt que de transporter le nôtre.

Le sénateur Banks : Oui, dans le contexte d'une activité intéressant la défense de l'Amérique du Nord, on peut supposer que les soldats américains devront se servir de leurs Hummer, ce jour-là. Vous dites que vos soldats font leur entraînement avec des Hummer, qu'ils n'auront pas utilisés en temps normal puisque nous n'en avons pas, alors à quoi ça sert?

Le lcol Trottier : Nos soldats font actuellement leur entraînement avec l'Ilitis. C'est un véhicule du type Jeep, et nous allons recevoir huit VULR l'année prochaine, sans doute vers le mois de mai ou juin.

Senator Banks: "We" the pool?

LCol. Trottier: No, this is my regiment. All 17 armoured reserve regiments are now reconnaissance regiments. We used to have five reconnaissance regiments, and now they have broken everyone away from the Cougars because the Cougars are no longer in service.

Senator Banks: Right.

LCol. Trottier: We are getting the LUVWs, and I will be getting 16 of them for myself. Right now they have given us back 15 of the Iltis, which are presently being taken out of the system, so that we still do all our training on the Iltis.

Senator Banks: Those 16 will be yours. They will stay with you?

LCol. Trottier: Yes, they will.

Senator Banks: Well, that will be a vast improvement, will it not?

LCol. Trottier: Yes.

Senator Banks: I am very glad to hear that.

Senator Meighen: Welcome, gentlemen. Col. Trottier, I should start with you because you were the one who said, if I recall correctly, that in terms of retention, sometimes your soldiers were having trouble getting time off from their employers. I ask this question of every reservist, so I may as well try you on for size. As you know, in the United States there is a law that requires employers to maintain the jobs of reservists if they go off for training or on a mission. We do not have such a law in Canada. There are those who say that is the way it should be, because if you had such a law, then a lot of employers might not hire reservists because they know that they would be off on deployment. Where do you come down on the debate?

LCol. Trottier: Senator, legislation is definitely out of my purview. I was in attendance in 1984 at a white paper meeting in Kingston, and it included all the chief warrant officers and senior warrant officers from Ontario. It was a two-week course, and that was the main thrust — whether job-protection legislation was a good thing or a bad thing. The consensus reached at that group was that it was not a good thing because employers would not hire reservists.

Senator Meighen: That goes back to 1984, though.

LCol. Trottier: That goes back to 1984, so this has been on the books for a long time, talk of job legislation, the pros and cons of it. I worked at Ford for 30 years. I always got my time off, but I always had to fight for it, and it did cost me. It cost me in promotions, and I understand why people do not want it.

Le sénateur Banks : Quand vous dites « nous », vous parlez de la Réserve?

Le lcol Trottier : Non, là je parle de mon régiment. Les 17 régiments blindés de réserve sont maintenant des régiments de reconnaissance. Nous avions autrefois cinq régiments de reconnaissance, et à présent, ils ont enlevé les Cougar à tout le monde, puisque les Cougar ne sont plus utilisés.

Le sénateur Banks : Je vois.

Le lcol Trottier : Mais nous allons recevoir les VULR, et pour ma part, je vais en recevoir 16. Ils nous ont rendu 15 Iltis, qui sont en train d'être retirés du système, de sorte que nous continuons à faire notre entraînement avec les Iltis.

Le sénateur Banks : Ces 16 véhicules seront à vous. Resteront-ils chez vous?

Le lcol Trottier : Oui.

Le sénateur Banks : Ce sera une grande amélioration en ce qui vous concerne, n'est-ce pas?

Le lcol Trottier : Oui.

Le sénateur Banks : Je suis bien content de le savoir.

Le sénateur Meighen : Bienvenue, messieurs. Colonel Trottier, je devrais commencer par vous, puisque c'est vous qui avez dit, si ma mémoire est bonne, qu'au niveau de la conservation du personnel, vos soldats avaient parfois du mal à obtenir des congés de leur employeur. Comme je pose cette question à tous les réservistes, autant vous sonder là-dessus aussi. Comme vous le savez, il existe une loi américaine qui exige que les employeurs conservent les postes des réservistes qui doivent s'absenter pour des exercices d'entraînement ou pour participer à une mission. Nous n'avons pas de telle loi au Canada. Certains estiment que c'est mieux ainsi parce que si on adoptait une telle loi, bon nombre d'employeurs refuseraient d'engager des réservistes, sachant qu'ils devraient s'absenter pour participer à des missions. Qu'en pensez-vous?

Le lcol Trottier : Sénateur, les lois ne relèvent pas de mes compétences. J'ai participé en 1984 à des discussions sur le Livre blanc à Kingston, auxquelles ont assisté tous les adjoints-chefs et adjoints supérieurs de l'Ontario. Il s'agissait d'un cours de deux semaines qui portait surtout sur l'idée d'une loi protégeant les emplois et le fait de savoir si ce serait une bonne chose ou une mauvaise chose. À l'époque, le groupe était d'avis que ce ne serait pas une bonne chose, parce que les employeurs n'engageraient plus les réservistes.

Le sénateur Meighen : Mais cela remonte à 1984.

Le lcol Trottier : Oui, cela remonte à 1984, ce qui prouve que voilà longtemps que nous parlons de loi de protection des emplois et des avantages et inconvénients de ce type de loi. Pour ma part, j'ai travaillé chez Ford pendant une trentaine d'année. J'ai toujours réussi à obtenir des congés, mais j'ai dû me battre, et cela m'a coûté cher, notamment au niveau des promotions; voilà pourquoi je comprends très bien pourquoi les gens n'en veulent pas.

The Chairman: Senator Meighen, if I might just intervene on this. I think you are in scope on this one. In terms of the answer, what we are really after is how each area feels about it, because it varies across different parts of the country and we are looking for local points of view on this.

Senator Meighen: Well, exactly. Do you think it would be helpful to you if there was such a law? I am king of Canada, and I create the law right now. Would that be helpful?

LCol. Trotter: I personally do not feel it would be a good thing, senator, because the employers will not hire them. I have soldiers right now who are police officers in Windsor, and we have a great rapport with the chief of police here. He says anybody who wants time off can have time off, but the individual soldiers who are police constables on the beat do not want to ask for time off because their peer group has to cover for them. There are ramifications with their immediate supervisors. Even though it is supported at a higher level, it is not perceived as a good thing for them at this time.

Senator Meighen: Hard to win, is it not?

LCol. Trotter: It is.

Senator Meighen: You have your superiors supporting you, yet their fellow officers do not give them a hand. Is this a ramification of the lack of interest of the Canadian public in the military?

LCol. Berthiaume: May I answer that, senator? It is a combination, I think. We are looking at a number of solutions to the problem of employers and employer support to our reservists. If I may take a short walk down memory lane, when I was still a member of the regular force and working here with the Essex and Kent Scottish, we were training in Fort Knox one weekend, and we took along a group of employers under the auspices of the Canadian Forces Liaison Council. It was the employers' introduction to what we did.

Coming from the regular force as a career infantry officer, and wondering how my trade could lead me into in a second career, other than the fact that I can see hill, take hill and keep hill, sort of thing, I did not know what we were showing these employers and what would be attractive to them. I was pleasantly surprised by the impact of that visit on the employers who participated. Their eyes were wide open. Their jaws dropped, and they could not wait to approach the individual soldiers to say "What are you doing? When are you graduating, and when are you available?"

It was my first lesson in what we provide by way of life skills through our military training — the teamwork, the self-discipline, the physical fitness, the problem solving, the crisis management, all in various contexts, and in fact in worst-case scenario contexts.

Le président : Sénateur Meighen, avec votre permission, je voudrais faire une petite intervention. Je pense que cette question est effectivement de votre ressort. Et ce que nous cherchons comme information, c'est le point de vue de chaque région au sujet d'une telle loi, car les attitudes varient d'une région à l'autre, et nous souhaitons connaître le point de vue des différentes localités à ce sujet.

Le sénateur Meighen : Oui, tout à fait. Pensez-vous que ce serait utile qu'une telle loi existe? Supposons que je sois le roi du Canada, et que je puisse dès maintenant adopter une telle loi. Serait-ce utile que je le fasse?

Le lcol Trotter : Personnellement, sénateur, je ne pense pas que ce serait une bonne chose, car les employeurs ne voudraient plus les engager. J'ai des soldats à l'heure actuelle qui sont policiers à Windsor, et nous avons de très bons rapports avec le chef de police de la ville. Il dit que quiconque veut prendre congé pour le faire, mais les soldats individuels qui sont agents de police ne veulent pas demander congé, parce qu'ils savent que leurs collègues devront couvrir. Il y a des conséquences pour leurs superviseurs immédiats. Même s'ils ont l'aval des cadres supérieurs, ils estiment que ce n'est pas une bonne chose à faire pour l'instant.

Le sénateur Meighen : Ce n'est vraiment pas facile pour vous?

Le lcol Trotter : Non.

Le sénateur Meighen : Les cadres supérieurs vous appuient, mais les agents ne les aident pas à vous appuyer. Est-ce le résultat du peu d'intérêt que les citoyens canadiens portent à nos forces armées?

Le lcol Berthiaume : Puis-je vous répondre, sénateur? C'est un peu des deux, à mon avis. Nous envisageons diverses solutions au problème du manque de soutien chez les employeurs pour nos réservistes. Si vous me permettez de faire un petit retour en arrière, lorsque j'étais encore membre de la force régulière et que je travaillais avec l'Essex et Kent Scottish, nous faisons notre entraînement à Fort Knox un week-end, et nous avions emmené avec nous un groupe d'employeurs sous l'égide du conseil de liaison des Forces canadiennes. C'était l'occasion d'initier les employeurs au travail que nous accomplissons.

Moi qui étais officier d'infanterie de carrière dans la force régulière, et qui me demandais comment mon métier pourrait m'aider à lancer une deuxième carrière — à part ma capacité de voir la position ennemie, de la prendre d'assaut et de la défendre, disons — je ne savais pas exactement ce que nous montrions aux employeurs ni ce qui pourrait les intéresser. J'ai donc été agréablement surpris de constater l'impact de cette visite sur les employeurs qui y ont participé. Ils étaient restés bouche bée, les yeux écarquillés, et ils avaient hâte d'aller parler aux soldats individuels pour leur poser des questions du genre « Que faites-vous? Quand aurez-vous fini vos études, et quand serez-vous disponibles? »

C'est la première fois que j'ai compris ce que nous offrons, du point de vue de la préparation à la vie active, de par l'entraînement militaire — le travail d'équipe, l'autodiscipline, la condition physique, la capacité de régler des problèmes et de gérer

I think back to the question of are legislated requirements the answer? Partly, but I think the important part is we have to sell the product, and as I mentioned in my opening remarks, we have, to use the vernacular, a very fine product in the reserves and in the regular army that we have kept hidden from the Canadian public for the longest time. I know for a fact that the bases that I served in are now part of the community.

We have to sell that product, and that is our mandate. We are doing that through the Canadian Forces Liaison Council. We have instituted an initiative here in the city of a group of friends of the regiment, if you will, and we are calling it Delta Company, because it will provide that delta between what we have and what we do not. Community and business leaders are going out to actively sell our reserve product, our Canadian military product, and we have to sell them on it first. It is from the bottom up, but also with assistance.

I have the benefit of working for an employer with a military leave policy. It has been implemented over the past two years, but as Col. Trottier has mentioned, if I am away, someone else must pick up the slack. There has to be an alternate, and it adds to their workload. Legislation per se will not solve that. It will be different in each venue. Have I gone around in circles?

Senator Meighen: No, that has been very helpful. In fact, I am not persuaded that a law would be helpful. The contrary may be true, and you mentioned the Canadian Forces Liaison Council. They are doing excellent work from what I know, and I am glad to hear you reinforce that, but in terms of the community, I have always been worried about the policy that we have adopted in this country, of hiding you people away at Camp Borden or Petawawa or God knows where, out of the large population centres. Do your soldiers, Col. Trottier, for example, or yours, LCol. Berthiaume, and indeed, Cdr. Ross, come to the armoury in uniform and leave in uniform? Are they, to use the vernacular, hassled?

LCol. Trottier: They do not get hassled. They come in their uniform. Most of the young people today have cars, so it is not like before. I joined in 1967, and for a while during the Vietnam War we could not wear our uniforms on the buses because we got hassled. That does not happen with the soldiers now. They do not get hassled on the street at all as far as —

Senator Meighen: Do you confirm that, Cdr. Ross?

Cdr. Ross: I would concur with that in the case of Toronto. I come from Halifax, and a uniform on the street does not turn any heads. Nobody notices.

des crises, dans tous les différents contextes, notamment dans les pires scénarios possibles. Ça me rappelle votre question sur la nécessité d'une loi. Cela fait peut-être partie de la solution, mais ce qui me semble le plus essentiel, c'est que nous réussissions à vendre notre produit, comme je le disais dans mes remarques liminaires, car nous avons un excellent produit à vendre qu'on parle de la Réserve ou de la force régulière, produit qui reste caché du public canadien depuis fort longtemps. Je sais pertinemment que les bases où j'ai fait mon service font maintenant partie de la collectivité.

Nous devons donc vendre ce produit, et tel est notre mandat. Voilà ce que nous faisons par l'entremise du conseil de liaison des Forces canadiennes. Ici dans cette ville, avec un groupe d'amis du régiment, nous avons pris l'initiative de créer ce que nous appelons la Compagnie Delta, parce qu'elle va créer une sorte de delta ou passerelle entre ce que nous avons et ce que nous n'avons pas. Les dirigeants communautaires et les chefs d'entreprises cherchent à vendre activement le produit que nous offrons dans la réserve, notre produit militaire canadien, mais il faut d'abord les convaincre de sa qualité. Nous effectuons ce travail à la base, mais nous avons aussi de l'aide.

J'ai l'avantage de travailler pour un employeur qui a une politique sur les congés militaires. Cette politique a été mise en oeuvre il y a plus de deux ans, mais comme le colonel Trottier vous l'a dit, si je suis absent, quelqu'un doit faire mon travail. Il faut que quelqu'un me remplace, ce qui ajoute à la charge de travail de tous. L'adoption d'une loi ne réglerait pas ce problème-là. La situation sera différente dans chaque milieu de travail. Est-ce que j'ai juste tourné autour du pot en vous répondant?

Le sénateur Meighen : Non, votre réponse est bien utile. En fait, je ne suis pas convaincu qu'une loi serait utile. Le contraire est peut-être vrai, et vous avez justement parlé du conseil de liaison des Forces canadiennes. Ce dernier fait un excellent travail, d'après ce que je sais de lui, et je suis heureux de vous entendre dire la même chose; mais en ce qui concerne la collectivité, la politique que nous avons adoptée au Canada, qui consiste à vous cacher au camp Borden ou à Petawawa où Dieu sait où, loin des grands centres de population, m'a toujours inquiété. Dites-moi, colonel Trottier, et vous aussi, lieutenant-colonel Berthiaume et le commandant Ross, vos soldats arrivent-ils au manège en uniforme et le quittent-ils en uniforme? Est-ce qu'on leur fait des difficultés?

Le lcol Trottier : Non, on ne leur fait pas de difficultés. Ils arrivent en uniforme. La plupart des jeunes possèdent une voiture de nos jours, et donc, ce n'est pas comme auparavant. Je suis entrée dans les forces armées en 1967, et pendant un certain temps, durant la guerre du Vietnam, il n'était pas possible de porter nos uniformes dans les autobus parce qu'on nous faisait des difficultés. Mais ce n'est plus le cas. On n'embête plus les soldats dans la rue autant que...

Le sénateur Meighen : Pouvez-vous nous le confirmer, commandant Ross?

Le cdt Ross : Je suis d'accord pour Toronto. Pour ma part, je viens de Halifax, et porter un uniforme dans la rue ne suscite aucune réaction. Personne ne remarque quoi que ce soit.

Senator Meighen: Halifax does not turn any heads. What about Toronto?

Cdr. Ross: No, Halifax certainly does. The uniform does not, and in Toronto often people stop to ask, are you a policeman? It is a way, a crude and initial way, to open up a dialogue to some extent, but no, we do not have any problems.

Senator Meighen: We were in Vancouver two years ago and visited the Seaforth Highlanders Armoury. There they said they had no equipment and they could not count on the reservists getting paid. Now has the situation turned around, or are you just lucky down in Southwestern Ontario?

LCol. Berthiaume: Senator Meighen, besides being lucky, or good, the system has changed. Again, if I may go back to when I first arrived on the scene six years ago as a regular force member of the cadre to the unit, our pay was sporadic. It was very much dependent upon an archaic system, an ancient system, and upon the proficiency of those who could input into the system.

There has been a complete revamp to the current pay system, whereby for the last five years here — and I cannot speak for the rest of the country — our soldiers are paid on time, and they receive pay statements on time. Also, any claims in support of temporary duty are acted on in a timely manner, and we have a system in place with the combined orderly room to identify problem areas or exceptions.

Senator Meighen: Having been in the regular force, you would be a good person to answer this question, Col. Berthiaume. I may be wrong, but a few years ago I was clearly of the impression that the relations between the regulars and the reservists were not the greatest. I tend to feel that those relationships have improved quite dramatically in recent years. Do you agree or disagree?

LCol. Berthiaume: I agree, senator, and again from personal experience, on the one hand, we did not have much occasion to work with the reserves from the time that I enrolled through my career and postings in Germany, in Winnipeg, but the situation has changed. Our operational tempo has increased. Our ability to man those has not increased or necessarily kept pace. A dependence on the reserves has come about.

At the same time, and I go back to my experience working with our regimental battle school, we brought training standards and course standards in line, which married up the reserve force levels of proficiency with the regular force. There was always, and there remains, I suppose, the battle cry or suspicion that you never know who will arrive at a concentration or reserve augmentation until they get off the bus.

Le sénateur Meighen : Halifax ne suscite aucune réaction. Et Toronto?

Le cdt Ross : Non, Halifax suscite certainement une réaction. C'est le port de l'uniforme qui ne suscite pas de réaction, alors qu'à Toronto, les gens s'arrêtent souvent pour me demander si je suis policier? C'est une façon, un peu grossière peut-être, d'ouvrir un dialogue, mais pour vous répondre, non, nous n'avons pas de problèmes à Toronto.

Le sénateur Meighen : Quand nous étions à Vancouver il y a deux ans, nous avons visité le manège des Seaforth Highlanders. Ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas de matériel et qu'ils n'étaient pas sûrs que les réservistes soient payés. La situation a-t-elle évolué depuis, ou peut-on dire que vous avez tout simplement beaucoup de chance dans le sud-ouest de l'Ontario?

Le lcol Berthiaume : Sénateur Meighen, en plus d'avoir de la chance, on peut dire que le système a évolué. Quand je suis arrivé sur la scène il y a six ans, en tant que membre de l'effectif organique de la force régulière qui était attachée à cette autre unité, nous étions payés sporadiquement. Tout était fonction d'un système tout à fait archaïque, et de l'efficacité des personnes chargées d'entre les données dans le système.

Le système de paie a donc été complètement réorganisé, si bien que depuis cinq ans — et je ne peux par vous parler des autres régions du pays — nos soldats sont payés à temps et reçoivent leurs fiches de paie à temps. De plus, toutes les demandes de rémunération du service temporaire sont traitées en temps opportun, et nous avons mis en place un système dans la salle des rapports nous permettant de repérer les problèmes ou les exceptions.

Le sénateur Meighen : Comme vous avez été membre de la force régulière, vous êtes bien placé pour répondre à cette question, lieutenant-colonel. Je me trompe peut-être, mais j'avais l'impression il y a quelques années que les relations entre les membres de la force régulière et les réservistes n'étaient pas très bonnes. J'ai maintenant le sentiment que ces relations se sont sensiblement améliorées au cours des dernières années. Êtes-vous d'accord ou non?

Le lcol Berthiaume : Je suis d'accord, sénateur, et encore une fois si je me fonde sur mon expérience personnelle, le fait est que nous n'avions pas souvent l'occasion de travailler avec les réservistes, depuis le moment où je suis entré dans les forces armées et pendant toute ma carrière, qui incluait des postes en Allemagne, à Winnipeg, mais la situation a changé depuis. Notre rythme opérationnel s'est accéléré. Par contre, notre capacité de fournir les effectifs nécessaires ne s'est pas nécessairement accrue et n'a donc pas suivi le même rythme. Par conséquent, nous dépendons de la réserve à présent.

En même temps — et je me fonde sur mon expérience à l'école de combat régimentaire — nous avons fait aligner les normes d'entraînement et celles de l'ensemble de nos cours sur celles de la force régulière, pour que les niveaux de compétence soient les mêmes. Il y a toujours eu et cela continuera d'être le cas sans doute, cette attitude de méfiance, en ce sens qu'on ne savait jamais qui on aurait comme renfort tant qu'ils n'étaient pas sortis de l'autocar.

However, we now fully appreciate, both on the regular and the reserve side, why we cannot forecast who will show up until the bus arrives and they get off. There are more distractions for the reservists than for the regular force counterparts. They must juggle their part-time military career with their full-time civilian career. Their families, when they leave them behind, are not part of a formal support system that exists on all of our Canadian Forces bases, and on top of that, it is just a question of juggling time and more time. That does not surprise me. That has remained constant, but you are quite right, the impression was, "What do we need them for?" The impression now, and from my regular force peers, is "We cannot do without them."

LCol. Trottier: Sir, if I could just add to that. When I came up through the forces, the opportunities for deployments or any operational tasking were very limited. Now the reserves play such a large part in every deployment, and there is no difference. When people go over to visit those on deployments, they cannot tell who is a reservist and who is a regular force member.

My daughter, who was a master corporal, toured in Bosnia three years ago as part of a two-man psychological ops det with a regular force captain, and it just happened that she was a reservist when she got that job, but it could have been a regular force member. They cannot tell the difference because the training is there, and the respect is there on both sides now. I think both sides understand a lot more just because of the sheer numbers of reservists who are going on these deployments and working with the regular force, and the fact that the regular force needs the reservists because they are getting overburdened.

Senator Meighen: That is very encouraging, but surely there are some jobs, maybe in the navy in particular, commander, that require year-round or full-time training to be able to deal with the high-tech nature of military operations today.

Cdr. Ross: Certainly some of it does, and we have a lot of people who are on full-time service. Indeed, over 25 per cent of the naval reserve is on full-time service getting that training. We have people moving in and out of Class B and Class C service regularly. We have also modularized a lot of our training so that people can take it in two-week blocks. We try to do our training up front in the summertime obviously, and do as much as we can to support their taking the training.

Mais à l'heure actuelle, du côté à la fois de la force régulière et de la Réserve, nous comprenons très bien pourquoi il est impossible de savoir à l'avance qui va arriver, tant que l'autocar n'est pas là et qu'ils n'en sont pas sortis. Les réservistes ont à composer avec plus de distractions que les membres de la force régulière. Ils doivent jongler pour concilier leur carrière militaire à temps partiel et leur carrière civile à plein temps. Et leurs familles, quand ils les laissent derrière, ne sont pas visées par le système de soutien officiel qui existe dans l'ensemble des bases des Forces canadiennes, et qui plus est, ils ont constamment à jongler pour trouver du temps, et encore du temps. Donc, je ne trouve pas cela surprenant. C'est une sorte de constante, mais vous avez raison : les gens se disaient : « Pourquoi a-t-on besoin d'eux? » Mais maintenant, mes collègues de la force régulière diront plutôt : « On ne peut plus se passer d'eux ».

Le lcol Trottier : J'aimerais ajouter quelque chose si vous me permettez. Quand j'ai gravi les échelons des Forces canadiennes, les possibilités en matière de déploiement ou de tâches opérationnelles étaient très limitées. À l'heure actuelle, les réservistes jouent un si grand rôle dans le contexte de chaque déploiement qu'il n'y a plus de différence. Quand les gens vont rendre visite aux gens qui sont en affectation quelque part, ils ne sont pas en mesure de savoir qui est réserviste et qui est membre de la force régulière.

Ma fille, qui était caporal-chef, a servi en Bosnie il y a trois ans dans le cadre d'un détachement psychologique de deux personnes chargées d'opérations de renseignement spéciales, avec un capitaine de la force régulière, et il se trouve qu'elle était réserviste lorsqu'on lui a donné cette affectation, mais il aurait pu s'agir d'un membre de la force régulière. Il n'y a pas moyen de faire la distinction entre les deux parce que l'entraînement est le même et il existe un respect mutuel entre les membres de la Réserve et les membres de la force régulière. À mon avis, de part et d'autre, les gens se comprennent beaucoup mieux à présent, ne serait-ce qu'à cause du nombre de réservistes qui partent en affectation et travaillent avec la force régulière, et du fait que cette dernière a besoin des réservistes parce qu'elle ne suffit plus à la tâche.

Le sénateur Meighen : C'est très encourageant, mais on peut supposer que certains emplois, notamment dans la marine, commandant, exigent que l'entraînement soit assuré tout l'année ou à plein temps, étant donné que les opérations militaires reposent beaucoup de nos jours sur du matériel de haute technologie.

Le cdt Ross : C'est vrai pour certains emplois, et nous avons effectivement beaucoup de gens qui travaillent à plein temps. En fait, plus de 25 p. 100 des membres de la Réserve navale travaillent à plein temps et reçoivent donc cette formation. Il y a un mouvement régulier des gens entre la classe B et la classe C. Nous avons également organisé une bonne partie de la formation en fonction de modules, afin que les gens puissent faire ça par bloc de deux semaines. Nous essayons d'assurer cette formation tout de suite pendant les mois d'été, et nous faisons l'impossible pour les aider à recevoir cette formation.

I have written letters to employers, to return to the employee side of it, in the Toronto area asking them to let members go off to take a very important course, a career course they need for promotion and advancement. It is difficult and it is important. We try to make especially our senior courses accessible to our more senior members who do not have a summer off to do summer training; that is how we get everybody trained up.

Senator Meighen: Would all of you support greater involvement of the reservists with a civil power in times of emergency?

LCol. Berthiaume: Yes. Given our community involvement, involvement in domestic operations is a very good fit for our soldiers in a number of ways. Being in the local community, being members of the community, being the on-scene resident experts, we can act literally as the advanced party for any regular force augmentation that is brought to bear in support of a domestic operation in a certain area. We have the experience there.

It is a task that we can do within the normal mandate. We also, though, have to appreciate that when an incident or emergency involves our particular community, we also have distractions in getting our reservists out because, again, they may have an obligation to their employer first. A lot of them are first responders. A lot of them are small-business owners who may have to look after their businesses and families first before they can then volunteer their military experience to assist in a domestic operation in their respective area. However, we have the experience from the ice storms and the floods of offering support elsewhere.

Senator Cordy: I would like to question you about recruitment and retention of reservists, and I notice, Cdr. Ross, that you started a summer youth employment program. Perhaps that is a good way to get people involved in the reserves, but how difficult is it to recruit and how do you set about it?

Cdr. Ross: Recruiting is one of our constant challenges. We have one recruiter in *York*, and that person is expected to go to the job fairs, to the schools, to go out to the public wherever she can and sell the navy. That job is a sales job. That is what they do; as well, they are expected to do the administration, the paperwork involved, and there is a lot of it. They get assistance with that, but that person is very busy.

Il m'est arrivé d'écrire des lettres à des employeurs — et là je reviens sur la question du personnel — de Toronto pour leur demander de donner congé à certains de nos membres pour leur permettre de suivre un cours très important, un cours dont ils ont besoin pour pouvoir profiter de possibilités de promotion et d'avancement. C'est un cours difficile et important. Nous essayons surtout de nous organiser pour que les membres de niveau supérieur qui ne peuvent pas bénéficier de la formation l'été, n'ayant pas l'été de congé, soient en mesure de suivre surtout les cours de niveau supérieur; c'est ainsi que nous réussissons à former tout le monde.

Le sénateur Meighen : Seriez-vous tous favorables à l'idée d'une plus forte participation des réservistes aux opérations d'intervention d'urgence relevant de la responsabilité d'autorités civiles?

Le lcol Berthiaume : Oui. Vu notre forte présence au sein de la collectivité, la participation aux opérations intérimaires correspond tout à fait, à bien des égards, au rôle que peuvent jouer nos soldats. Étant membres de la collectivité, les experts sur place, nous pouvons faire fonction de détachements précurseurs s'il faut envoyer des soldats en renfort pour compléter les membres de force régulière, dans le contexte d'opérations qui se déroulent dans une zone particulière. Nous possédons l'expérience requise dans ce contexte.

C'est le genre de tâche que nous pouvons accomplir dans l'exécution de notre mandat normal. Mais il faut aussi bien comprendre qu'en cas d'incident ou d'urgence touchant notre collectivité, il peut parfois nous être difficile de faire sortir nos réservistes car, encore une fois, ils peuvent avoir des obligations envers leur employeur en premier lieu. Bon nombre d'entre eux sont des agents de secours d'urgence. Bon nombre d'entre eux sont propriétaires d'une petite entreprise et devront donc s'occuper d'abord de leur entreprise et leur famille avant de pouvoir mettre en pratique leur expérience militaire en participant à des opérations dans leur région. Mais s'agissant d'assurer de l'aide ailleurs, nous avons déjà de l'expérience dans ce domaine, ayant prêté main-forte pendant la tempête de verglas et les inondations.

Le sénateur Cordy : J'aimerais vous poser une question sur le recrutement et le maintien de l'effectif des réservistes, et je constate, commandant, que vous avez lancé un programme d'emplois d'été pour étudiants. C'est sans doute une bonne façon d'intéresser les gens à la Réserve, mais j'aimerais savoir si vous trouvez difficile de recruter des réservistes et comment vous vous organisez pour le faire?

Le cdt Ross : Le recrutement constitue l'un des problèmes auxquels nous sommes constamment confrontés. Nous avons un recruteur au NCSM *York*, et cette personne est censée aller aux salons de l'emploi et dans les écoles et rencontrer des citoyens dès qu'elle en a la possibilité pour faire la promotion de la marine. Son travail consiste à nous mettre en valeur. Voilà ce que font ces gens-là; de plus, on s'attend à ce qu'ils se chargent du travail administratif, de la paperasserie, et il y en a beaucoup. Ils ont de l'aide pour faire ce travail, mais la personne dont je vous parle est très occupée.

We do work with our recruiting centre in the local area to get into the high schools. *York* has a band, senator, which is an amazing recruiting tool, and we use them as often as we can. Of course, they want to play, so we have tried to play at opening ceremonies of the Raptors and events like that in the Toronto area. That is another effective tool that we employ.

We can get them in the door, but there are challenges in getting the files through the system. There a lot of delays with security clearance, medicals, things of that nature. An average security clearance will take in excess of a year. So part of the problem is "Okay, thank you very much for your file. We deem you to be suitable," and then we send the file up and it can sit there. While it is sitting there, the member sometimes loses interest or finds another opportunity.

I think that is an issue that we all deal with, and I am not saying we should not do security clearances; do not get me wrong. A good file would be returned in two or three months, but that is not the average, unfortunately.

LCol. Trottier: We have basically the same problems with recruiting — that is, tracking them. There are a lot of programs out there right now that are of great interest to the young people. There is the education reimbursement of \$2,000 a year for every year that they are in up to a maximum of four years. They get \$8,000 out of that. That is a big draw. They also have just started in the last year provisional enrolments, whereby if the candidates meet all the requirements, they are enrolled with a provision that if there is a security problem or a medical problem, then it could be that they have to leave the forces. They have addressed that concern within the last six months.

There is not a lot of medical assistance. There are one or two doctors in Borden who have to do all the medicals for Ontario. They do not have to conduct all the medicals. They just have to sign off on them that everything is okay, but they are trying to do a good job. We have a full-time recruiter. All the units have full-time recruiters now. That costs my unit \$45,000 a year for a master corporal. It is money well spent.

We do not recruit extensively in the summer as we did with the old summertime programs, SYEP, SSEAP, all the different names that they went through for all those years. We find that we are served better in my regiment to have soldiers come in during the fall and winter intake and get full-time employment in the summer. A lot of those we were getting just for the summertime jobs were quitting afterwards, and it was quite a large expense. It

Nous travaillons aussi de pair avec notre centre de recrutement local pour aller dans les écoles secondaires. Le NCSM *York* a une fanfare, sénateur, qui représente un outil de recrutement tout à fait étonnant, et nous y avons recours le plus souvent possible. Bien sûr, les fanfaristes veulent jouer, et nous essayons donc de la faire jouer pour l'ouverture d'un match des Raptors, par exemple, ou pour des manifestations de ce genre dans la région de Toronto. Voilà un outil très efficace auquel nous avons recours pour faire du recrutement.

Même si nous arrivons à leur faire passer la porte, nous rencontrons des difficultés quand il s'agit de faire traiter leurs dossiers. Il y a énormément de retard à cause des habilitations de sécurité, des examens médicaux, et ce genre de choses. Il faut plus d'un an en moyenne pour obtenir une habilitation de sécurité. Alors, l'un des éléments du problème, c'est qu'on dit aux postulants : « Très bien, merci beaucoup pour votre demande. À notre avis, vous avez les qualités requises », mais ensuite le dossier n'est pas traité avant très longtemps. Pendant qu'on attend d'avoir la réponse, cette personne peut décider qu'elle n'est plus intéressée ou trouver d'autres débouchés.

À mon avis, nous nous heurtons tous à cette difficulté-là, et il ne faut pas croire que je laisse entendre par là qu'il ne faut pas exiger des habilitations de sécurité; pas du tout. Un bon dossier nous revient normalement en deux ou trois mois, mais cela ne correspond pas à la moyenne, malheureusement.

Le lcol Trottier : Nous avons essentiellement les mêmes problèmes en matière de recrutement — c'est-à-dire d'assurer le suivi des dossiers. À l'heure actuelle, il y a énormément de programmes qui intéressent les jeunes. Il y a le remboursement de 2 000 \$ par an pour chaque année d'études, jusqu'à concurrence de quatre ans. Cela leur permet de toucher 8 000 \$. Voilà un programme qui attire beaucoup de gens. De plus, au cours de la dernière année, ils ont établi ce qu'on appelle les enrôlements provisoires, ce qui veut dire que si les candidats répondent à toutes les exigences, ils peuvent s'enrôler, la condition étant que si jamais leur dossier pose problème pour des raisons de sécurité ou médicales, on peut les obliger à quitter les Forces canadiennes. Donc, depuis six mois, ils cherchent à répondre à cette préoccupation-là.

Nous n'avons pas énormément de personnel médical. Il y a un ou deux médecins à Borden qui font tous les examens médicaux pour l'ensemble de l'Ontario. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas obligés de faire tous les examens, mais ils doivent signer tous les formulaires pour indiquer que tout va bien et ils essaient de faire du bon travail. Nous avons un recruteur à plein temps. Toutes les unités disposent à présent de recruteurs à plein temps. Voilà qui coûte 45 000 \$ par an à mon unité pour un caporal-chef. Mais c'est de l'argent bien investi.

Nous faisons moins de recrutement l'été qu'autrefois en vertu des programmes d'emploi d'été, comme le PEEÉ ou le PEAC — il y a eu toutes sortes de noms différents au fil des ans. Dans le cas de mon régiment, nous trouvons qu'une meilleure formule consiste à faire entrer les soldats à l'automne ou pendant l'hiver de sorte qu'ils puissent décrocher des emplois à plein temps pendant l'été. Bon nombre de nos recrues acceptaient un emploi

was about \$14,000 a year to send one recruit up to Meaford for training, and if he left after the summer, that was a big chunk out of my budget, so we train them in the fall. Now this is their part-time job during their school year, and things are getting better from the recruiting end.

LCol. Berthiaume: Senator, our situation is much the same, just a couple of additional points. You heard that really the attraction is not a difficult problem. We can get them to the door. There is a problem with the length of time it takes for the files to be processed, and each of us in our own way has developed mechanisms to ensure that contact is maintained, because obviously, a lot of the audience that we are targeting, if they do not see a rapid return or interest, then their next appointment is with McDonalds or Burger King or some other employer during the school year.

We maintain interest through the full-time recruiters that we employ. We have also looked at how and when we recruit. As Col. Trottier has mentioned, our emphasis now is on bringing them in through the fall. That allows us the fall, winter and spring, through on the armoury floor courses, to both give them an introduction to the reserves, the primary reserves and the military; and also for us to see if they really are candidates that we want to spend top dollar on for full employment in the summer, because it is no longer the case that we must keep everyone we recruit. It is a selection process, and we look at that throughout the year.

My final comment is, traditionally, we have looked at high school students, college students and university students. I have been trying to push the envelope since arriving here to look at individuals with full-time jobs who are settled in the community, and we have an outstanding example of that here in Windsor, with the automotive factories. These are individuals with a set schedule who are looking for possibly that additional challenge on an evening, not necessarily a busman's holiday, but an interest beyond what they do on the factory floor, in the office or on the assembly line.

Senator Cordy: Is the military addressing the length of time for processing?

LCol. Berthiaume: It is being addressed, senator, by the recruiting system and the human resource department of DND. They are trying to speed the process up, but at the end of the day, where we have bottlenecks based on medical personnel limitations and so on, I do not anticipate a quick resolution.

d'été mais nous quittaient par la suite, et cela nous coûtait assez cher. On dépensait environ 14 000 \$ par an pour envoyer une recrue à Meaford pour son entraînement, et si cette personne nous quittait à la fin de l'été, voilà qu'une bonne partie de notre budget était déjà utilisée; par conséquent, nous faisons l'entraînement à l'automne maintenant. À ce moment-là, il s'agit de leur emploi à temps partiel pendant l'année scolaire, ce qui améliorerait notre situation en matière de recrutement.

Le lcol Berthiaume : Sénateur, notre situation est sensiblement la même, mais je voudrais ajouter quelques éléments à ce qu'il vient d'être dit. On vous a déjà expliqué qu'il n'est pas particulièrement difficile d'attirer des candidats. Nous arrivons à les faire venir chez nous. Le problème, c'est le temps qu'il faut pour traiter les dossiers, et chacun d'entre nous a créé différents mécanismes, à sa façon, pour s'assurer que les contacts sont maintenus car évidemment, une bonne proportion des personnes que nous ciblons iront tout de suite voir McDonalds, Burger King ou un autre employeur pendant l'année scolaire, si elles n'obtiennent pas des résultats assez rapidement.

Nous arrivons à soutenir leur intérêt grâce aux recruteurs que nous employons à plein temps. Nous avons aussi examiné nos méthodes de recrutement et les périodes pendant lesquelles nous faisons ce recrutement. Comme vous l'expliquait le colonel Trottier, nous essayons maintenant de les faire entrer à l'automne. De cette façon, nous pouvons leur dispenser des cours au manège pendant l'automne, l'hiver et le printemps, de façon à les initier à la Réserve, à la première réserve et aux forces armées; ainsi nous pouvons voir dans quelle mesure ce sont de bons candidats dans lesquels nous pourrions investir beaucoup d'argent pour leur donner des emplois à plein temps pendant l'été — car nous ne sommes plus obligés de garder tous ceux que nous recrutons. Il y a un processus de sélection, et nous réexaminons les candidats durant l'année.

Mon dernier commentaire, c'est que nous avons traditionnellement ciblé les étudiants des niveaux secondaire, collégial et universitaire. Depuis mon arrivée, j'essaie d'élargir ce groupe cible pour y inclure des gens qui vivent dans la collectivité et y travaillent à plein temps — et nous en avons justement un bon exemple ici à Windsor, avec les usines automobiles. Ce sont des personnes qui ont un horaire fixe et qui cherchent peut-être des activités un peu plus stimulantes, mais qui ne cadrent pas nécessairement avec leurs compétences professionnelles; disons qu'ils souhaitent peut-être s'intéresser à des activités autres que celles qu'ils mènent à l'usine, au bureau, ou sur la chaîne de montage.

Le sénateur Cordy : Les Forces canadiennes ont-elles pris des mesures pour régler le problème du long délai de traitement des dossiers?

Le lcol Berthiaume : Les responsables du programme de recrutement et du service des ressources humaines du MDN sont en train de trouver des solutions, sénateur. Ils essaient d'accélérer la procédure de traitement des dossiers, mais là où les problèmes sont causés par notre personnel médical limité, et ce genre de choses, je ne pense pas qu'il sera possible de les régler rapidement.

Senator Cordy: Are older recruits more likely to stay for a longer time?

LCol. Berthiaume: Senator, it is my impression that we are bringing in people who are not necessarily at the end of a school year or their academic program and are looking for employment or careers outside of the city of Windsor or Chatham-Kent. These are people who have their roots in the community. Their families are here. There may be some discussions, heated discussions, with their families on how much time they can now spend with the reserves, but I think we have more of an opportunity to retain those individuals as opposed to the high school population.

Senator Cordy: Do you have such a thing as a leave of absence for reservists? I see people in their early 20s who have more free time than men and women with young children at home, who do not have the free evenings that they once had, and weekends become particularly valuable for families.

LCol. Berthiaume: Senator, within our military units we do. It is called "excused drill and training," and we can do that for three months, six months or a year for our reservists, based on some priorities that they may have with their employment or their family. It is a very good point that if more is required, then this may be a case of saying, "Thank you very much. Let us know when you can come back, and we will start the process over again." I am not personally convinced that they lose that training in the same time period as it took to train them.

Senator Cordy: Well, refresher courses would certainly be less time consuming than starting at the beginning. Colonel, you said that 6 per cent of your budget is for community events, so about \$60,000 a year. Do you use community events for recruitment? You spoke earlier about bands, and I agree wholeheartedly with you. The military marching bands and parades were a great way to show off the military. You do not spend a substantial amount of money, but do you use those events for recruitment?

LCol. Berthiaume: Very much so, senator. In fact, most recently, our Windsor garrison units supported D-Day commemorative activities this past Victoria Day weekend, where not only did we participate with bands and marching troops, but displays, re-enactors, support to re-enactors, and military vehicles that came into town to honour our D-Day veterans. We also have a committee composed of community leaders and representatives from the units that is working towards a similar activity next May in support of the end of the Second World War hostilities.

Le sénateur Cordy: Les recrues plus âgées sont-elles plus susceptibles de rester plus longtemps?

Le lcol Berthiaume: Sénateur, j'ai l'impression que nous recrutons en ce moment des gens qui n'ont pas nécessairement terminé leur année scolaire ou leur programme scolaire et qui cherchent un emploi ou une carrière à l'extérieur de Windsor ou du comté de Chatham-Kent. Ce sont des gens qui sont bien établis dans la collectivité. Leurs familles sont ici. Leur décision de devenir réserviste peut parfois susciter des discussions, même animées, au sein de leurs familles sur le temps qu'il convient de consacrer à la Réserve, mais le fait est que nous pouvons plus facilement garder ces personnes que des étudiants du niveau secondaire.

Le sénateur Cordy: Les réservistes peuvent-ils prendre un congé autorisé? Je constate que des gens au début de la vingtaine ont plus de temps libre que des hommes et des femmes qui ont de jeunes enfants à la maison, et dont les soirées ne sont plus libres, et je sais aussi que les week-ends sont des périodes particulièrement importantes pour les familles.

Le lcol Berthiaume: Sénateur, ce genre de congé existe dans nos unités militaires. Nous appelons cela un congé d'exemption d'exercice et d'entraînement, et nos réservistes peuvent se voir accorder un congé de trois mois, de six mois ou d'un an s'ils ont d'autres priorités relatives à leur emploi ou leur famille. Je trouve très positif qu'on puisse leur dire, si jamais une personne a besoin d'un plus long congé, de pouvoir lui dire : « Merci beaucoup. Dites-nous quand vous pourrez revenir, et nous reprendrons les démarches ». Je ne suis pas convaincu que les compétences acquises pendant la période d'entraînement se perdent complètement au cours d'une période équivalente.

Le sénateur Cordy: De toute façon, des cours de recyclage prennent moins de temps que de refaire l'entraînement depuis le début. Colonel, vous avez dit que vous consacrez 6 p. 100 de votre budget aux manifestations communautaires — soit environ 60 000 \$ par an. Profitez-vous de ces manifestations communautaires pour faire du recrutement? Vous avez parlé tout à l'heure de fanfares, et je suis entièrement d'accord avec vous. Les fanfares et les défilés militaires offraient l'occasion rêvée de mettre en valeur nos forces armées. Il ne s'agit pas d'une dépense importante, mais je me demande simplement si vous profitez de ces occasions pour faire du recrutement?

Le lcol Berthiaume: Oui, sénateur, tout à fait. Dernièrement, les unités de la garnison de Windsor ont joué un rôle important dans les activités de commémoration du jour J pendant le week-end de la Fête de la Reine Victoria, puisque nous avons participé à des fanfares et des manœuvres de parade, de même qu'à des expositions d'objets et des reconstitutions historiques, et nous avons aussi assuré du soutien pour l'utilisation de véhicules militaires qui sont venus en ville pour rendre hommage à nos vétérans du jour J. Nous avons également un comité composé de dirigeants communautaires et de représentants des unités qui essaient d'organiser des activités semblables en mai prochain, pour marquer l'anniversaire de la fin des hostilités de la Deuxième Guerre mondiale.

Another recent example is the official opening of our joint training facility and armoury here in the city of Windsor, where again our bands, our marching contingents from each of the units as well as police services, re-enactors and historical or vintage vehicles had an extensive parade from the old armouries to the new armouries and created a profile in the community in that respect. Every opportunity we have, we do try for that.

LCol. Trottier: Senator, if I just may add that in my unit, I found out that of the top 31 people, my officers and senior NCOs, 27 have former cadet experience. That is why I key most of my efforts to and do a lot of support of the cadet corps. Although we do not get a lot of them, the people who come from the cadets tend to stay. They know what they are getting into. They have already been acclimatized to the unit because I send my soldiers out with them all the time, and we support them quite heavily. That is where we get our best recruits, and they know what they want and they stay for the rest of their lives; 27 out of 31 is a pretty significant percentage.

Senator Cordy: Cdr. Ross, if I read your biography correctly, you have always been a full-time reservist; is that correct?

Cdr. Ross: A little better than half of my time in the reserve has been on full-time service.

Senator Cordy: What is the advantage to being a full-time reservist as compared to a regular force member?

Cdr. Ross: I would say there is little, to be quite honest. Less pay would be one of the disadvantages, if I may so.

Senator Cordy: I assumed the pay would be less. I am just curious as to why —

Cdr. Ross: Certainly, with the pension coming next year, that is a help. Why would I do it?

Senator Cordy: We can generalize if you prefer, and say why would somebody do it?

Cdr. Ross: Well, no, I would rather tell you why I do it. I started doing this in the late 1980s, mid-1980s, and I have thoroughly enjoyed my time. I have been very lucky in that I qualified as a navigating officer just as the Kingston Class ships were coming online. It has been ten and a half years, and it still feels like I am on a summer job. I thoroughly enjoy getting up and going to work. At this point, I do not see any reason to change, to be quite honest. In the reserves, if you get command qualified, you drive a ship. In the regular force, you may not. There are some advantages from that aspect. Some people prefer to be a medium-sized fish in a small pond and some to be a medium-sized fish in a big pond. I chose the small pond.

Un autre récent exemple est l'inauguration officielle de notre installation d'entraînement et de notre manège ici dans la ville de Windsor, car encore une fois, nous avions des fanfares et des contingents effectuant des manœuvres de parade venant de chacune des unités, et nous avons organisé un grand défilé de véhicules anciens qui comprenait également des reconstitutions historiques, et ce entre l'ancien manège et le nouveau, nous permettant ainsi de relever un petit peu notre profil au sein de la collectivité. Chaque fois que nous en avons l'occasion, nous essayons de le faire.

Le lcol Trottier : Je voudrais ajouter, sénateur, que dans mon unité, j'ai su que sur les 31 membres de grade supérieur, soit les officiers et les sous-officiers supérieurs, 27 d'entre eux ont été cadets. Voilà pourquoi j'insiste beaucoup sur le corps des cadets et que j'essaie de lui assurer un maximum depuis. Bien que nous n'en ayons pas beaucoup, ceux qui nous viennent du corps des cadets ont tendance à rester. Ils savent dans quoi ils s'embarquent. Ils ont déjà pu s'habituer aux activités de l'unité, étant donné qu'ils travaillent tout le temps avec mes soldats, et que nous les appuyons beaucoup. C'est là que nous obtenons nos meilleures recrues, et comme ces gens-là savent ce qu'ils veulent, ils restent toute leur vie; 27 sur 31 correspond tout de même à un pourcentage important.

Le sénateur Cordy : Commandant, si j'ai bien lu votre curriculum vitae, vous avez toujours été réserviste à plein temps. C'est bien ça?

Le cdt Ross : Disons que j'ai occupé un poste à plein temps pendant plus de la moitié du temps que j'ai passé dans la Réserve.

Le sénateur Cordy : Quels sont les avantages d'être réserviste à plein temps, par opposition à un membre de la force régulière?

Le cdt Ross : Je dirais qu'il y en a peu; pour être parfaitement sincère avec vous. L'un des désavantages serait une rémunération inférieure, si je peux vous permettre de vous le dire.

Le sénateur Cordy : J'ai supposé que votre rémunération serait inférieure. Je me demande tout simplement pourquoi...

Le cdt Ross : Évidemment, ce sera utile de pouvoir toucher une pension l'année prochaine. Vous me demandez donc pourquoi je fais ça?

Le sénateur Cordy : On peut en parler de façon générale, si vous préférez; disons pourquoi quelqu'un voudrait-il faire cela?

Le cdt Ross : En réalité, je préfère vous dire pourquoi moi, je fais cela. J'ai commencé vers la fin ou le milieu des années 80, et cela m'a toujours beaucoup plu. J'ai eu beaucoup de chance en ce sens que j'ai acquis les compétences requises pour devenir officier de navigation au moment même où les navires de la classe Kingston entraient en service. Cela fait déjà 10 ans et demi, et j'ai toujours l'impression d'avoir un emploi d'été. J'ai envie de me lever le matin pour aller travailler. Donc, pour vous dire la vérité, je ne vois pas de raison de changer pour le moment. Dans la Réserve, si vous acquérez les qualités requises pour être commandant, vous pilotez un navire. Dans la force régulière, pas nécessairement. Donc, sur ce plan-là, il y a certains avantages.

Senator Cordy: Are there many full-time reservists?

Cdr. Ross: Twelve hundred in the naval reserve.

The Chairman: Just to continue the discussion on recruiting and retention, the story that the committee has heard has been replete with delays and blockages, usually with people pointing at Camp Borden and what goes on there. My question for the three of you is: Is there some form of intermediate step, a probationary position that would work in the reserves, whereby people who look like good prospects in every respect come on, with the full understanding that things have to be signed off on, and it will take a while to do that on a permanent basis, but they are part of the team now and are engaged?

I have heard too many stories of likely prospects coming in, signing up, or at least sniffing around enough to be really interested, and then finding themselves getting discouraged and ending up seeking employment elsewhere, where they could get a pay cheque in a matter of a couple of weeks.

LCol. Trottier: Sir, as I stated previously, there is a provisional enrolment. We are in the midst of a one-year trial on this provisional enrolment, whereby probably within six weeks the soldiers are hitting the floor. This just started in September. Anyone who had contacted the Canadian Forces recruiting centre prior to that was under the old system, but now they are starting to get these people in under the provisional enrolment, and that is —

The Chairman: Did you just say that now, sir? I am sorry then. I apologize. I missed it. If you covered this, I will check the transcripts. Please excuse me.

Cdr. Ross: Can I just interject? That is an army reserve trial. We are not benefiting from that yet in the naval reserve. I know it is being discussed, and it would certainly go a long way in assisting us. If they have people hitting the floor in six weeks, I am envious. I think that is tremendous.

Senator Banks: Is there a danger, and has it been taken care of by the prospective, putative recruit signing off on something, of a liability problem with these probationary recruits? If something happens during the first six weeks of training and they have not been vetted — and boom — who gets the bill?

LCol. Berthiaume: That is a very good question, senator. The way that we address it is they are aware coming in that it is a probationary or conditional enrolment, and we are very limited in

Certaines personnes préfèrent être un poisson moyen dans une petite mare, alors que d'autres préfèrent être un poisson moyen dans une grande mare. Pour ma part, je préfère la petite mare.

Le sénateur Cordy: Y a-t-il beaucoup de réservistes à plein temps?

Le cdt Ross: Il y en a 1 200 dans la Réserve navale.

Le président: Pour poursuivre la discussion sur le recrutement et la conservation du personnel, le comité s'est fait dire qu'il y a constamment des retards et des obstacles, et les gens en général critiquent la base des Forces canadiennes Borden et ce qui se passe là-bas. La question que je vous pose à vous trois est celle-ci : Pourrait-on créer une échelon intermédiaire, c'est-à-dire un poste de stagiaire pour la Réserve, afin de pouvoir faire entrer des gens qui ont l'air d'avoir de bonnes capacités, la condition étant que tous finissent par être approuvés par les autorités militaires, mais comme cela peut prendre un certain temps avant qu'ils obtiennent un poste permanent, ce serait un moyen de les intégrer dans l'équipe et de leur permettre de commencer tout de suite?

J'ai entendu parler de trop de bons candidats qui sont venus s'enrôler ou au moins ont fait savoir qu'ils étaient intéressés, pour ensuite se décourager et finir par décrocher un emploi ailleurs, où ils seraient en mesure de toucher leurs chèques de paie rapidement.

Le lcol Trottier: Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, nous avons ce que nous appelons des enrôlements provisoires. Nous mettons à l'épreuve ce système dans le cadre d'un projet pilote d'un an, et grâce à ce type d'enrôlement provisoire, au bout de six semaines, les soldats commencent leur service. Ce projet a commencé en septembre seulement. Quiconque aurait contacté le centre de recrutement des Forces canadiennes avant cela était forcément visé par l'ancien système, mais on commence maintenant à faire entrer les gens à l'aide de ce système d'enrôlement provisoires, etc...

Le président: Vous venez de nous expliquer cela? Mes excuses. Je suis désolé d'avoir manqué votre explication. Puisque vous en avez déjà parlé, je vais me contenter de lire le compte rendu. Je vous présente mes excuses.

Le cdt Ross: Pourrais-je faire une observation? Ce projet pilote concerne la Réserve de l'armée de terre. Dans la Réserve navale, nous n'en bénéficions pas pour l'instant. Je sais qu'il est question qu'on participe au même projet, et il est clair que ce genre de mesure nous aiderait énormément. Je dois dire que s'il est vrai que les nouvelles recrues commencent au bout de six semaines, je les envie beaucoup. Je trouve ça formidable.

Le sénateur Banks: Pourrait-il y avoir un problème de responsabilité à l'égard de ces recrues stagiaires, et a-t-on cherché à prévenir ce problème potentiel en faisant signer des documents aux candidats, au cas où certains d'entre eux soient du genre putatif? Si quelque chose se produit pendant les six premières semaines d'entraînement et qu'aucune vérification n'a encore été faite, qui doit payer?

Le lcol Berthiaume: C'est une très bonne question, sénateur. Pour prévenir ces difficultés, nous leur indiquons dès leur arrivée qu'il s'agit d'un enrôlement conditionnel ou provisoire, et que

what we can and cannot do training-wise and experience-wise with these provisional recruits. Short of arriving at the doorstep, coming in the door and being given periods of instruction, we minimize the dangers to them.

We cannot take them into the field. I will not deploy them. I will not employ them in field tasks nor, obviously, issue a weapon and live ammunition. That is the extreme edge of that scenario and we do have concerns about liability. We try to cover it as they come through the door, and it is an agreement between the employer and the provisional employee. At the end of the day, will that prevent us from having to go to court? That is a good question.

Senator Banks: Do you pay them as though they were working at McDonalds, or a little more?

LCol. Berthiaume: The average pay for a new recruit is in the neighbourhood of \$100 per day. It goes up in small increments, based on their qualifications and confirmation, so for a recruit coming in for a half evening or a half day on a Tuesday evening, a Thursday evening or a Wednesday evening, it is \$50 to \$55 before taxes.

Senator Banks: Same thing in the navy?

Cdr. Ross: Same thing.

Senator Atkins: Would you be in favour of re-establishing the COTC?

LCol. Berthiaume: I must admit that I am a direct entry officer in the regular force, so I did my university degree and then joined. Other than the Royal Military College experience, which I am aware of through four years of staff duty there, I cannot personally comment on the COTC and the advantages or disadvantages of that.

Senator Atkins: You do not want to comment on it?

Cdr. Ross: I do not know anything about the program.

Senator Atkins: About the COTC?

Cdr. Ross: I was UNTD.

Senator Atkins: It is the same thing.

The Chairman: Then rephrase the question.

Senator Atkins: Colonel?

LCol. Trottier: Sir, I think it was a very good program. My brother-in-law went through that. He went to the University of Windsor. He did not attend RMC, but they paid for his schooling. He had to give them five years of service. He is now a vice-president of an oil company in Calgary. He did not stay in after his five years. He got out and got his law degree, but it is an excellent program and I think it should be expanded.

nous sommes très limités dans ce qu'on peut leur donner en matière d'entraînement, de formation et d'acquisition d'expérience. Sans nécessairement faire commencer leur instruction dès leur arrivée, nous cherchons à minimiser les dangers pour eux.

Par exemple, on ne peut pas les emmener sur le terrain. Je refuse de leur donner des affectations. Je ne peux pas leur assigner des tâches sur le terrain ni leur donner des armes et des munitions chargées. Ça c'est le scénario le plus extrême, et nous avons effectivement certaines préoccupations en ce qui concerne la responsabilité. Nous essayons de nous protéger dès qu'ils passent la porte, en leur faisant signer quelque chose qui représente un accord entre l'employeur et l'employé stagiaire. Mais en fin de compte, ce document nous protégera-t-il contre la possibilité d'aller en justice? Ça, c'est une bonne question.

Le sénateur Banks : Vous leur offrez un salaire comme celui qu'on toucherait chez McDonalds, par exemple, ou un peu plus?

Le lcol Berthiaume : Le salaire moyen d'une nouvelle recrue est de l'ordre de 100 \$ par jour. Il progresse par échelon, selon les qualifications de l'intéressé et selon qu'ils sont confirmés ou non, de sorte qu'une recrue qui fait une demi-soirée ou une demi-journée un mardi, jeudi ou mercredi soir touchera entre 50 \$ et 55 \$ avant impôt.

Le sénateur Banks : C'est pareil dans la marine?

Le cdt Ross : C'est pareil.

Le sénateur Atkins : Seriez-vous en faveur du rétablissement du CTCU?

Le lcol Berthiaume : J'avoue que je suis entré directement dans la force régulière comme officier, c'est-à-dire que je suis entré tout de suite après avoir obtenu mon diplôme universitaire. À part mon expérience au Collège militaire royal, puisque j'y ai été officier d'état major de service pendant quatre ans, je ne peux pas vraiment me prononcer sur le CTCU et les avantages ou les inconvénients de ce cours.

Le sénateur Atkins : Vous ne voulez pas vous prononcer là-dessus?

Le cdt Ross : Je ne suis pas du tout au courant de ce programme.

Le sénateur Atkins : Vous n'êtes pas au courant du CTCU?

Le cdt Ross : J'étais rattaché à la DUIN.

Le sénateur Atkins : C'est pareil.

Le président : Dans ce cas, reformulez votre question.

Le sénateur Atkins : Colonel?

Le lcol Trottier : À mon avis, c'était un très bon programme. Mon beau-frère l'a suivi. Il a étudié à l'Université de Windsor. Il n'a pas fréquenté le CMR, mais on lui a payé ses études. Il a dû ensuite leur donner cinq ans de services. Il est maintenant vice-président d'une société pétrolière à Calgary. Il n'est pas resté après ses cinq ans. Il a quitté les forces armées pour faire son droit, mais j'estime que c'est un excellent programme et qu'il conviendrait de l'élargir.

Senator Atkins: Would you ever encourage any of your recruits to go to RMC?

LCol. Trottier: Yes, senator, we encourage them to continue with their education. Reservists can attend RMC, but right now it is on a post-graduate basis. I do not think that is an option that is available to them at this time. Is it?

Cdr. Ross: I do not have anybody from *York*, but when I was in Halifax, I had a colleague whose son was attending RMC. He was getting paid in the summers as a reservist, and he did training with his friends from RMC, but when he finished, he did not have to give them any time. What he paid for his education was less than you would pay at Dalhousie, for instance, but he was not paid to attend the university itself.

LCol. Berthiaume: Senator, my degree program was at a civilian university, the University of Windsor, but I did spend four years as a member of the staff, so I spent a longer time at Royal Military College than I did at the University of Windsor. I would encourage not only a reservist, but any Canadian youth, if they have an opportunity to go to the Royal Military College, to do that. Its four-pillar degree program is outstanding; it is exceptional. It is difficult, but the product at the end is phenomenal, as I know from personal experience.

Senator Atkins: Cdr. Ross, on one of our tours we went to the training centre in Quebec City. Do you send any recruits to that centre?

Cdr. Ross: We do, sir. They do various trades training at Fleet School Quebec, and we send people there in summer and through the winter. That is one of the schools, and obviously we have Fleet School Esquimalt and an operations school in Halifax.

Senator Atkins: They have a very impressive operation there.

Cdr. Ross: It is a centre of excellence, sir.

Senator Atkins: Yes. Colonel, you talked about taking your regiment down to an American base and training them on Hummers. Is there any other American equipment that you use when you are down there?

LCol. Trottier: We use all their weapons systems, which are basically the same systems that we use, the C7s, the C9s — machine guns. They have the same types of weapons, so we use their weapons and ammunition. We use their vehicles. We use all their maintenance equipment. They are quite amenable to us using it as long as we get qualified. We will normally qualify up at Fort Custer, which is two hours away, during the year prior to the big deployment, so that when we go down, we do not have to spend our valuable training time there training them up on the vehicles.

Le sénateur Atkins : Est-ce que vous inciteriez vos recrues à étudier au CMR?

Le lcol Trottier : Oui, sénateur, nous les encourageons à poursuivre leurs études. Les réservistes peuvent étudier au CMR, mais uniquement dans le cadre de programmes de deuxième et de troisième cycles. Sinon, je ne pense pas qu'ils puissent le faire pour le moment, n'est-ce pas?

Le cdt Ross : Personne de *York* n'y étudie actuellement, mais lorsque j'étais à Halifax, le fils d'un collègue étudiait au CMR. Il était payé l'été comme réserviste, et il faisait son entraînement avec ses amis du CMR, mais après avoir fini, il n'était pas obligé de travailler pour eux. Ses études lui ont coûté moins cher que ce qu'on paierait normalement à l'Université Dalhousie, par exemple, mais on ne lui a pas payé ses études universitaires proprement dites.

Le lcol Berthiaume : Sénateur, j'ai fait mes études universitaires dans une université civile — l'Université de Windsor, mais j'y ai travaillé pendant quatre ans à titre d'officier d'état major, si bien que j'ai passé plus de temps au Collège militaire royal qu'à l'Université de Windsor. J'encouragerais non seulement les réservistes, mais tous les jeunes — d'étudier au Collège militaire royal, s'ils ont la possibilité de le faire. Son programme des quatre piliers menant à un grade est excellent; c'est un programme exceptionnel. Mon expérience personnelle me fait dire que c'est un programme difficile mais qui donne un résultat tout à fait phénoménal.

Le sénateur Atkins : Commandant Ross, dans le cadre d'un de nos voyages, nous avons visité le centre de formation de Québec. Envoyez-vous des recrues dans ce centre?

Le cdt Ross : Oui. L'École navale de Québec offre différents types de formation dans les métiers, et nous y envoyons des gens en été et en hiver. Ça c'est l'une des écoles qui existent, mais nous avons évidemment l'École navale d'Esquimalt et l'École d'opérations navales à Halifax.

Le sénateur Atkins : C'est très impressionnant ce qu'ils font là-bas.

Le cdt Ross : Oui, c'est un centre d'excellence.

Le sénateur Atkins : Oui. Colonel, vous disiez tout à l'heure que vous emmenez votre régiment dans une base américaine pour leur permettre de s'entraîner avec des Hummer. Y a-t-il d'autres types de matériel américain que vous employez quand vous y êtes?

Le lcol Trottier : Nous nous servons de tous leurs systèmes d'armes, qui sont essentiellement les mêmes que les nôtres, les C7, les C9 — les mitrailleuses, quoi. Ils ont le même type d'armes que nous, alors nous nous servons de leurs armes et de leurs munitions. Nous nous servons aussi de leurs véhicules et de tout leur matériel d'entretien. Ils sont tout à fait disposés à nous permettre de nous en servir, à condition de nous qualifier. Nous nous qualifions normalement à Fort Custer, qui se trouve à deux heures d'ici, au cours de l'année qui précède à un déploiement majeur, de sorte que quand nous sommes sur place, nous n'avons pas besoin de consacrer notre temps si précieux à une formation sur la façon d'utiliser leurs véhicules.

Senator Atkins: So when you go down there, you just take your cadets. You do not have to take any other equipment.

LCol. Trottier: We just take our soldiers down. We went down to Fort Hood, Texas, last year. We took 72 from my regiment and we got the Hummers and all the equipment down there. We flew down to the base, where we had an advance party. They had all our vehicles. They signed them over to us, making sure everybody had their proper driver's licence and qualifications on the vehicles, and they were quite amenable to doing that.

Senator Atkins: It sounds like a good deal.

LCol. Trottier: It was. It is called a "foreign military sale," and they charge us a dollar a day for each vehicle. It was a nominal fee. They did not charge us for the weapons. We had to pay for the ammo, and we also had to pay for the rations, because at the time they would not allow Canadian rations in because of the mad cow disease.

Senator Atkins: If you had to go to Borden, would you get the same —

LCol. Trottier: We would not have the same scale of equipment that they have down there. They just have so much. They are willing to let us use anything we want. They will give us tanks down there if we want, but then we are starting to utilize their personnel, and we get into having to pay for their soldiers. That is not quite as easy to do.

Senator Atkins: Do you find that ex-military dependants make choice recruits?

LCol. Trottier: Yes, sir. A lot of people from the regular force are coming to the reserve units now. In fact, my recruiter just came to tell me before I came down here that a private, a trooper from one of the armoured regiments, just got his offer today. They are giving him three years' time and rank, and they are enrolling him as a private, because in the regular force you have to have four years before you can become a corporal. In the reserves it is only two, so as soon as he hits the door, he will be a corporal.

We do get a lot of regular force. I think they could do a better job, when people leave the regular force, of informing them of the opportunities in the area where they are going. That would benefit the reserves. A lot of regular force people leave without ever hearing about the reserves, especially about the reserve units in the area to which they are relocating.

Senator Atkins: For a recruit who joins the regular forces, the time frame for the basic and advanced basic would be approximately six months? What would it be in the reserves?

LCol. Berthiaume: Senator, if we enrolled a new recruit this fall, they would be fully qualified by the middle of next summer. That is Tuesday evening work, one weekend, possibly two

Le sénateur Atkins : Quand vous y allez, vous emmenez uniquement vos cadets. Vous n'emmenez pas d'autres types d'équipement.

Le lcol Trottier : Oui, uniquement nos soldats. Nous sommes allés à Fort Hood, au Texas, l'an dernier. Nous avons emmené 72 soldats de mon régiment, et là-bas nous avons pu nous servir des Hummer et de tout leur matériel. Nous sommes allés en avion jusqu'à la base, où nous avions un détachement précurseur sur place. Ils avaient tous nos véhicules. Il nous ont fait signer un papier, en s'assurant que chacun avait un permis de conduire en bonne et due forme et les qualifications requises pour se servir des véhicules, et ils étaient tout à fait d'accord pour le faire.

Le sénateur Atkins : C'est un arrangement intéressant, me semble-t-il.

Le lcol Trottier : Tout à fait. C'est ce qu'on appelle une « vente de matériel militaire à l'étranger », et ils nous font donc payer 1 \$ par jour pour chaque véhicule. Ce sont des frais symboliques. Ils ne nous ont pas fait payer les armes. Nous avons dû payer les munitions, de même que les rations, car à l'époque, ils ne nous permettaient pas d'utiliser des rations canadiennes, en raison de la maladie de la vache folle.

Le sénateur Atkins : Si vous deviez aller à la BFC Borden, auriez-vous...

Le lcol Trottier : Nous n'aurions pas accès à autant de matériel qu'ils ont là-bas. Ils en ont tellement. Et ils sont prêts à nous laisser utiliser ce qu'on veut. Ils sont disposés à nous donner des chars d'assaut si on les veut, mais à ce moment-là, nous devons avoir recours à leur personnel, et donc payer leurs soldats. Ce n'est pas si facile à faire.

Le sénateur Atkins : D'après vous, les personnes venant d'une famille militaire font-elles de bonnes recrues?

Le lcol Trottier : Oui. Beaucoup de membres de la force régulière entrent maintenant dans les unités de réserve. En fait, mon recruteur m'a dit avant que je vienne aujourd'hui qu'un simple soldat, un parachutiste d'un des régiments blindés vient de recevoir son offre aujourd'hui même. On lui donne un contrat de trois ans et le rang de simple soldat, parce que dans la force régulière, il faut avoir quatre ans de service avant de pouvoir devenir caporal. Dans la réserve, c'est seulement deux ans, si bien que dès qu'il entrera, il sera caporal.

Il y en a beaucoup qui nous viennent de la force régulière. Je pense qu'ils pourraient mieux faire leur travail dans la force régulière pour ce qui est d'informer leurs membres des possibilités qui existent lorsqu'il la quitte. Ce serait bénéfique pour la Réserve. Beaucoup de membres de la force régulière s'en vont sans jamais entendre parler de la Réserve et surtout des unités de réserve qui existent dans la région où ils s'établissent.

Le sénateur Atkins : L'entraînement de base et avancé d'une recrue qui entre dans la force régulière serait d'une durée d'environ six mois? Et ce serait quoi dans la Réserve?

Le lcol Berthiaume : Sénateur, une nouvelle recrue qui s'inscrit cet automne aura toutes les compétences requises d'ici le milieu de l'été prochain, et ce en faisant son entraînement le mardi soir, et

weekends, per month. It may include the March break period if we have some catch-up to do, and then in June, at the end of school or the course they are writing, that will complete their basic soldier qualification skills. Then the remainder of the summer may get them another qualification if they are available to spend the entire time in a place like Meaford, Petawawa, Borden or Gagetown.

Senator Atkins: Then if they were seconded, they would fit into a regular force at equivalent level?

LCol. Berthiaume: At that level, senator, they should. We send our soldiers off to join their regular force counterparts in preparation for deployment at the start of that deployment training. I am convinced that the quality of training that they have when they join their regular force counterparts is quite high, and even if they are lacking in some training, they will quickly catch up. I have a personal concern not only with the troops that I send, but the fact that they will be joining my son on an Afghanistan tour this coming year.

Senator Atkins: That reflects on your program.

LCol. Berthiaume: It does very much so, senator — the success of our meeting or exceeding the training level and the challenges that we set for ourselves.

LCol. Trotter: Senator, if I could just add, when a reservist goes on deployment, the deployment overseas is six months, but it is like a 13-month contract that they go on because they do six-month pre-deployment training that the regular force is also undergoing. There is a small delta that they have to make up that the regular forces do not, but by the end of the training when they do deploy, they have taken exactly the same training. In fact, the reservists do it twice, because they normally double book now for all the positions and then pick the best people. They do the training up in Meaford, and then they will go to Petawawa, in our case, and do pre-deployment training with the regular force there.

Senator Meighen: I will not keep you much longer, gentlemen; I just have a couple of questions. Somebody talked about the slowness of the paperwork, in some instances, when you are recruiting reserves. Is there the same slowness in the paperwork for a regular joining the reserves?

Cdr. Ross mentioned the pension issue. That was a big problem for a long time in the reserves, and I remember when we were out in Victoria a couple of years ago we heard a lot about that, but from what you said, it seems to have been settled. It is all very well to encourage regulars, when they decide to get out, to join the reserves, but if it takes far too long to go through the administrative work, they will get discouraged, will they not?

peut-être un ou deux week-ends par mois. La période du congé de mars peut aussi être incluse si nous avons du rattrapage à faire, et ensuite en juin, ou à la fin des cours qu'ils suivent, ils auront leurs qualifications de base du soldat. Ensuite, s'ils peuvent passer ce qui reste de l'été à Meaford, Petawawa, Borden ou Gagetown, ils pourront peut-être acquérir d'autres qualifications.

Le sénateur Atkins : Ensuite, s'ils étaient détachés, ils entreraient dans la force régulière au niveau équivalent?

Le lcol Berthiaume : Normalement, oui, sénateur. Nos soldats rejoignent leurs homologues de la force régulière au début de la période d'entraînement en prévision du déploiement. Je suis convaincu que la qualité de l'entraînement dont ils bénéficient au moment où ils sont intégrés avec leurs homologues de la force régulière est très élevée, même s'il leur manque certains types d'entraînement, ils vont vite se rattraper. Je m'intéresse personnellement au sort des troupes que j'envoie là-bas, surtout qu'elles iront en Afghanistan avec mon fils l'année prochaine.

Le sénateur Atkins : Cela a des incidences sur la réputation de votre programme.

Le lcol Berthiaume : Tout à fait, sénateur — c'est-à-dire par rapport à notre capacité d'atteindre ou de dépasser le niveau requis en matière d'entraînement et aux objectifs que nous nous fixons.

Le lcol Trotter : Si vous me permettez d'ajouter quelque chose, sénateur, lorsqu'un réserviste part pour une affectation à l'étranger, cette dernière dure six mois, mais c'est un peu comme un contrat de 13 mois, parce qu'ils sont obligés de recevoir l'instruction préalable au déploiement qui dure six mois, tout comme les membres de la force régulière. Il y a un petit écart qu'ils doivent combler par rapport aux membres de la force régulière, mais à la fin de la période d'instruction qui précède le déploiement, ils ont reçu exactement la même formation que les autres. En fait, les réservistes le font deux fois, parce qu'en temps normal, ils affectent systématiquement deux personnes au même poste, pour pouvoir ensuite choisir les meilleurs. Ils font leur entraînement à Meaford, et dans notre cas, ils vont ensuite à Petawawa pour faire l'instruction préalable au déploiement avec des membres de la force régulière.

Le sénateur Meighen : Je ne vais pas vous garder bien longtemps, messieurs; j'ai encore une ou deux questions à vous poser. Quelqu'un a parlé tout à l'heure des retards accusés relativement au travail administratif qui doit être accompli quand vous recrutez des réservistes. Y a-t-il les mêmes retards lorsqu'un membre de la force régulière entre dans la réserve?

Le commandant Ross a parlé de la question des pensions de retraite. Cela posait de gros problèmes pendant bien longtemps dans la Réserve, et je me souviens que lorsque nous étions à Victoria il y a quelques années, on nous en avait beaucoup parlé; cependant, d'après ce que vous semblez nous dire maintenant, le problème est réglé. C'est bien beau de vouloir encourager les membres de la force régulière qui la quitte à entrer dans la Réserve, mais s'il y a beaucoup trop de retard pour faire faire le travail administratif, ils vont se décourager, n'est-ce pas?

Cdr. Ross: Certainly in my experience that is not a problem. We have had people walk out of the regular force on Sunday and walk into the reserves on the Monday. That can be a fairly seamless transition. Ironically, the difficulty is with reservists wanting to join the regular force. That goes back through the recruiting centre process, and I do not personally understand why. We are getting somebody who is security cleared, who is trained. We have had what we call a bridge watch keeper, somebody qualified to stay on a watch on the bridge, and we have had people who are command qualified going to the regular force, and the files took six to nine months. That is really, I think, the bizarre aspect of that transition.

LCol. Trotter: Sir, if I can just add, if the regular force member knows he wants to go to a reserve unit when he is gets out, it is cut and dried. There is very little time involved.

Senator Meighen: Well, Cdr. Ross has put his finger on the problem that still exists, though going the other way, it would seem.

Windsor obviously is an area that has always been in the forefront, but you seem to be in the forefront in terms of armouries and innovative ways to get a new armoury. I gather you have cooperated with the police department on a new armoury that is a police training centre during the day and an armoury for you in the evening.

This is obviously quite new and innovative. What brought it about? What drove it? Are the old-style armouries no longer suitable, or are they in the wrong location or what?

LCol. Berthiaume: Senator, having been involved in the project right from the start and inheriting that shortly after my arrival here, I would first answer it by saying we were in the right place at the right time with the right needs. We had outgrown our 1901 facility. Technology had outgrown it. The facility was built for musket drill and basic administration, and in fact the only thing that had grown beside it was the parade square, which also doubled as the horses' compound and so on. That is just the history of that old building.

We found ourselves looking for a new facility, not necessarily as large or as grand, but to meet the training needs. We had one classroom for three units in that building but a very large drill hall or drill deck. We had thick walls that just did not lend themselves to computer wiring and so on.

At the same time, Windsor Police Service was looking for a new, central training facility. They had a range in the east end of town that had been condemned. They had purchased and were

Le cdt Ross : Si je me fonde sur mon expérience personnelle, cela ne pose pas problème. Il est arrivé que des gens quittent la force régulière un dimanche et entre dans la Réserve lundi. La transition semble se faire sans heurts. C'est ironique, mais le problème se pose lorsque des réservistes veulent entrer dans la force régulière. C'est à cause de la procédure suivie au centre de recrutement, mais personnellement, je ne comprends pas très bien pourquoi. Ces gens-là sont déjà entraînés et ont une habilitation de sécurité. Il est arrivé qu'une personne de quart à la passerelle — quelqu'un qui est qualifié pour faire le quart à la passerelle — et des gens qui se sont qualifiés comme commandant sont entrés dans la force régulière, et qu'il a fallu entre six et neuf mois pour traiter leurs dossiers. Cet aspect-là de la transition me semble très curieux.

Le lcol Trotter : Si vous me permettez d'ajouter quelque chose, lorsqu'un membre qui quitte la force régulière sait qu'il veut entrer dans une unité de réserve, c'est bien simple. Cela prend très peu de temps.

Le sénateur Meighen : Oui, mais le commandant Ross a mis le doigt sur le problème qui continue d'exister lorsque le mouvement est dans l'autre sens.

Il est clair qu'à Windsor, vous avez été en quelque sorte des chefs de file, et vous semblez certainement l'être en ce qui concerne vos manèges et les moyens novateurs que vous avez trouvés pour obtenir un nouveau manège. Je crois savoir que la police et vous avez collaboré pour obtenir de nouvelles installations qui font office de centre de formation policière le jour, et de manège le soir, pour que vous puissiez en profiter.

C'est quelque chose de nouveau et de novateur. Qui a été à l'origine de ce projet? Et qu'est-ce qui vous a motivé à faire cela? Les manèges de l'ancien style ne conviennent-ils plus, ou se trouvent-ils dans un lieu peu approprié? Qu'est-ce qui vous a motivé à faire cela?

Le lcol Berthiaume : Sénateur, ayant participé au projet dès le départ, puisque j'en ai hérité peu de temps après mon arrivée ici, je vous dirai tout d'abord que nous étions au bon endroit au bon moment et que nous avions les bons besoins. Le manège de 1901 était devenu trop petit. Il n'était pas possible de se servir des nouvelles technologies dans cette installation. Elle avait été construite pour des exercices avec des fusils et pour l'administration de base, et en fait, la seule chose qui y avait été ajoutée était le terrain de parade, qui faisait également office d'enclos pour les chevaux. Voilà donc un peu l'histoire de ce bâtiment.

Nous avons donc commencé à chercher de nouveaux locaux, pas nécessairement aussi grand ou grandiose, mais des locaux qui répondraient à nos besoins en matière d'instruction et d'entraînement. Nous avions une salle de classe pour les trois unités dans ce bâtiment et une très grande salle d'exercice. Les parois étaient très épaisses de sorte qu'il était impossible de mettre le câblage électrique qu'il faut pour pouvoir brancher des ordinateurs, et cetera.

En même temps, le Service de police de Windsor cherchait de nouveaux locaux de formation qui seraient situés au centre. Ils avaient un pas de tir dans l'est de la ville qui n'était plus utilisable.

continuing to purchase training facilities at St. Clair College, as well as any overflow training facilities in conference centres, the Holiday Inn Select, Cleary Auditorium and other locations. They were looking to consolidate. By chance, these needs were commented upon at a social function, and I cannot even confirm if it was over a scotch or not, but from that came a review of the synergies, and no matter which way we looked at it, it was a win-win situation, and the end products remains a win-win situation.

Since opening in June and its official opening in the middle of October, the facility is almost in full use, day and evening, from about 7:30 in the morning until 10 or 11 at night. Of course, we use it on weekends, as do other users. As a city and shared facility, any surplus capacity is also being looked at by other agencies — community support agencies, other levels of government and other needs, including needs of academic communities in the surrounding location. There is an opportunity not only for synergies, but to share the cost of O & M.

This has been an outstanding partnership. We each go our own way, but we all have items that we can share. I cannot say enough about it, but I will get off my soap box at this point.

Senator Meighen: I hope it is well known around the country, because I am sure the age of most armouries is a problem.

LCol. Berthiaume: Senator, this appears to be the way to go, and we have been visited by a number of people, both municipal elected officials and representatives, as well as our area engineers across the country, looking at these types of partnerships. Is it the answer in all communities? It probably is not, or it may be on different scales in different communities, but it works exceptionally well here, and we are looking forward to a long existence in it.

Senator Forrestall: Senator Atkins had asked a question or two on one side of the coin, about transferring — and got some response — from the regular force to the reserves. I wish you well in your recruitment in that area, but can I ask about the difficulties that we have heard about, literally from coast to coast, of reservists who are finding it extraordinary difficult to transfer into the regular force? Do any of you have any comment?

Cdr. Ross: Just to add what we were saying, timely transition into the regular force is a problem for reserve members. I see them as skilled applicants. We have incentives for skilled applicants in recruiting, and here are people that I would certainly consider skilled applicants. They have a security clearance. They have had a medical. They have training. They bring with them skills that they have learned in the military, we want to retain them, and I believe it should be a smoother process than it is now. Obviously it affects me, because it means that my member is going

Ils avaient payé pour utiliser les locaux de formation du Collège St. Clair, de même que d'installations excédentaires dans les centres de conférence, au Holiday Inn Select, l'Auditorium Cleary, et ailleurs. Mais ils voulaient regrouper tout cela. Il se trouve qu'il y a eu une discussions au sujet de ce besoin lors d'une réception sociale, et je ne peux même pas vous dire si c'était avec un verre de scotch à la main ou non, mais à partir de là, la décision a été prise d'examiner la possibilité de synergie, et on a réalisé que tout le monde y trouvait son compte, et cela continue encore d'être le cas.

Depuis l'ouverture en juin et son inauguration officielle à la mi-octobre, ces installations sont utilisées à plein temps, jour et soir, entre 7 h 30 du matin et 10 ou 11 heures du soir. Bien sûr, nous nous en servons le week-end, comme d'autres, d'ailleurs. Comme il s'agit d'installations appartenant à la ville qui sont partagés, il est question de permettre à d'autres organismes — des organismes de soutien communautaire, d'autres paliers de gouvernement, les milieux scolaire et universitaire — d'utiliser toute éventuelle capacité excédentaire. Cela nous permet donc non seulement de travailler en synergie, mais de partager les frais de fonctionnement et d'entretien.

Ce partenariat s'est révélé tout à fait exceptionnel. Chacun fait ce qu'il a à faire, mais il y a certains éléments que nous pouvons tous partager. Je n'ai jamais fini d'en parler, mais je pense que ça suffit comme publicité.

Le sénateur Meighen : J'espère que cette initiative est bien connue dans d'autres régions du pays, parce que je suis sûr que l'âge de la plupart des manèges pose problème.

Le lcol Berthiaume : Sénateur, cette solution semble idéale, et nous avons d'ailleurs reçu la visite de beaucoup de gens, des élus municipaux et autres, de même que de nos ingénieurs divisionnaires, qui envisagent tous d'établir ce type de partenariat. Est-ce la bonne solution pour toutes les collectivités? Probablement que non, encore qu'on peut l'appliquer à des échelles différentes selon les besoins de la localité, mais je dois vous dire que cela donne d'excellents résultats ici, et nous espérons pouvoir en bénéficier pendant très longtemps.

Le sénateur Forrestall : Le sénateur Atkins vous a posé une question ou deux sur l'autre mouvement — et il a obtenu des réponses partielles — c'est-à-dire le passage de la force régulière à la réserve. Je vous souhaite beaucoup de chance dans vos efforts de recrutement, mais j'aimerais demander votre avis sur les difficultés dont on nous a parlé d'un bout à l'autre du pays, concernant les réservistes qui trouvent extrêmement difficile d'être mutés vers la force régulière? Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

Le cdt Ross : Dans le même ordre d'idées que tout à l'heure, les membres de la Réserve ont du mal à faire la transition vers la force régulière en temps opportun. À mon avis, ce sont des candidats qualifiés. Nous offrons certaines incitations aux candidats qualifiés dans le cadre de nos programmes de recrutement, et il s'agit là de gens que je considère sans aucun doute comme des candidats qualifiés. Ils ont une habilitation de sécurité. Ils ont passé un examen médical. Ils ont fait leur entraînement. Ils apportent des compétences qu'ils ont acquises

somewhere else, but it is for the betterment of the navy and the CF overall. It is a problem and something that I think should be addressed.

Senator Forrestall: Where is the roadblock?

Cdr. Ross: Maybe my colleagues have better intelligence than I have, but I do not know, because the main roadblock in recruiting off the street, a civilian, is the medical and security clearance. Those are the most time-consuming administrative parts of the process. The applicant from the reserves has those qualifications already and those ticks in the boxes. Whether it is undermanned recruiting centres, lack of resources such as that, I am not sure. I would be speculating.

LCol. Trotter: Senator, if I may, it takes a long time for the reservist going to the regular force. Every year we have two, three or four who go to the regular force. They get in, but it takes a long time. They have to wait for their offer. I currently have five people in my regiment who are in for component transfers to the regular force. It is not as simple as taking a recruit into the regular force, where you are starting out with basic training.

These people already have qualifications. The staffing has to be done on them. What will they be offered? They get an offer from the regular force on their rank level. Usually, they drop down at least one rank, sometimes two, depending on their qualifications. The largest number of component transfers to the regular force that we have to do is at the master corporal level, and they go in as corporals most of the time. It does take a long time, but they are in the reserves while they are waiting for this process to take place. Most of them have civilian jobs or are going to school. It is really not that big a problem, although they want to get in. They are still in the forces.

Senator Forrestall: Col. Berthiaume, do you have the same problems?

LCol. Berthiaume: Senator, the same, and I would like to echo Cdr. Ross's point, that on the one hand we are losing trained individuals that we have recruited and so on, but at the same time, we encourage it. If that is the direction they wish to take, then we are very pleased and proud that they have chosen that profession, because as far as I am concerned, and I mention this to all my recruits, this is an introduction. This is a part of Canadian society that not everybody sees, and it is not necessarily for everyone.

If they decide to go down that road, be it part-time or full-time, then that is great. My experience on those component transfers from the reserves to regular forces is we have a lot of files going into an office system that can only handle so many at a time, and

dans les forces armées, et nous voulons les garder; par conséquent, le processus devrait mieux se dérouler que ce n'est le cas actuellement. Cela me touche, évidemment, parce que cela veut dire que mon soldat va ailleurs, mais ce sont les Forces canadiennes et la marine qui en profitent dans l'ensemble. Donc, cela pose effectivement problème, et je pense qu'il faut absolument y trouver une solution.

Le sénateur Forrestall : Et où se trouvent les obstacles?

Le cdt Ross : Mes collègues sont peut-être mieux renseignés que moi, mais je ne le sais vraiment pas, car le principal obstacle lorsqu'on veut recruter un civil et l'examen médical et l'habilitation de sécurité. Voilà les aspects du processus administratif qui prennent le plus de temps. Mais un candidat de la Réserve a déjà toutes les qualifications et il est déjà passé par toutes ces étapes. Le problème est peut-être causé par un manque de personnel dans les centres de recrutement, ou un manque de ressources tout simplement, mais je n'en suis pas sûr. Ce serait de la pure conjecture de ma part.

Le lcol Trotter : Sénateur, il est vrai qu'un réserviste qui veut entrer dans la force régulière attend très longtemps. Chaque année, nous en avons deux, trois ou quatre qui entrent dans la force régulière. Ils finissent par y entrer, mais cela prend longtemps. Ils doivent attendre de recevoir une offre. J'ai actuellement cinq membres de mon régiment qui ont demandé une mutation à la force régulière. Le processus n'est pas aussi simple que de faire entrer une recrue dans la force régulière, où l'entraînement de base constitue la première étape.

Ces personnes ont déjà les qualités requises. Mais le processus de dotation doit suivre son cours. Que va-t-on leur offrir? On va leur offrir un certain rang dans la force régulière. Normalement, on leur offre quelque chose à un et parfois deux rangs inférieurs, selon leurs qualifications. La grande majorité des mutations à la force régulière concerne le rang de caporal-chef, et le plus souvent, ils entrent au rang de caporal. Cela prend longtemps, mais ils restent dans la Réserve en attendant que la mutation soit autorisée. La plupart d'entre eux ont des postes civils ou font des études. Donc, ce n'est pas un si gros problème, même s'ils ont hâte d'être mutés. Mais ils continuent d'être membres des Forces canadiennes.

Le sénateur Forrestall : Colonel Berthiaume, rencontrez-vous les mêmes difficultés?

Le lcol Berthiaume : Oui, sénateur, et j'insiste sur le point soulevé par la commandant Ross, c'est-à-dire que nous perdons, d'une part, des personnes qualifiées que nous avons recrutées, mais d'autre part, nous encourageons les mutations. Si c'est cela qu'ils veulent faire, nous sommes très contents et fiers qu'ils choisissent cette profession-là, car en ce qui me concerne — et c'est ce que je dis à toutes mes recrues — c'est une initiation. C'est un aspect de la société canadienne que tout le monde ne voit pas, et cela ne convient pas non plus à tout le monde.

S'ils décident d'opter pour cette carrière-là, à plein temps ou à temps partiel, c'est très bien. Selon mon expérience personnelle, quand il s'agit d'une mutation de la Réserve à la force régulière, il y a beaucoup de dossiers qui doivent être traités par un système

they have difficulty trying to forecast how many they will be dealing with, and therefore what surge capacity needs to be maintained. I cannot fault them for that.

What I can fault is the delays when we have interested soldiers who want to join the regular force. They want to join now. If they have to take certain courses, because of the numbers that we can take at a time, they may only be run once a year. Therefore they may be out of cycle for that, and so on. It is a balancing act, but at the very least we owe the soldiers communication, updates on how their file is progressing, and that is the best that we can do.

Senator Forrestall: Cdr. Ross, we ran across an unusual situation on the West Coast that had to do with a women's clothing issue, work clothing in particular. When it was explained to us, and we saw the difficulty, we agreed. Has that problem been corrected?

Cdr. Ross: I have never had any problems with women's clothing, senator.

Senator Forrestall: It evokes some of the strangest responses, I will tell you that.

The Chairman: The question is do you receive complaints from your women members that their clothing is designed for men and does not fit them properly?

Cdr. Ross: I have no idea.

Senator Forrestall: It has now been corrected, I would assume.

Senator Atkins: Cdr. Ross, are you on pension as a permanent reserve?

Cdr. Ross: Not yet. The pension program for reservists is coming into play next year.

Senator Atkins: Would that have any effect on a reservist applying to the permanent force?

Cdr. Ross: It would not. I am not a pension expert by any stretch of the imagination, but my understanding of the system is once you reach a certain point of reserve service — and five years is in my head, but please do not hold me to that — you are automatically enrolled in the same pension program as the regular force, and you stay there for the remainder of your career. From my understanding, it will be a seamless administrative process.

Senator Banks: Perhaps I misunderstood you. You have been a full-time reservist for, did you say eight years?

Cdr. Ross: Ten years.

Senator Banks: Have you not been pensionable in all that time?

Cdr. Ross: Correct.

Senator Banks: And now you will become pensionable?

administratif qui n'a qu'une certaine capacité, et ils ont du mal à prévoir combien de dossiers ils vont recevoir, et donc quelle capacité supplémentaire peut être requise à certains moments. Je ne peux pas tellement leur faire de reproches pour ça.

Ce que je peux leur reprocher, toutefois, c'est le retard qu'ils accusent lorsque des soldats chez nous veulent entrer dans la force régulière. C'est maintenant qu'ils veulent entrer. S'ils doivent suivre certains cours, ils doivent pouvoir s'organiser, étant donné que nous ne pouvons accepter qu'un certain nombre de personnes à la fois, et que les cours peuvent être dispensés qu'une seule fois par an. Il arrive par conséquent qu'ils soient déphasés par rapport au cycle de formation. C'est une question d'équilibre, mais à mon sens, nous devrions à tout le moins communiquer avec les soldats et les informer de l'état d'avancement de leurs dossiers; c'est tout ce qu'on peut faire.

Le sénateur Forrestall: Commandant Ross, nous avons rencontré une situation inhabituelle sur la côte ouest qui concernait les vêtements de travail des femmes, notamment. On nous a expliqué la situation, et nous étions d'accord pour dire que c'était un problème. Ce problème a-t-il été corrigé depuis?

Le cdt Ross: Je n'ai jamais entendu parler de problèmes concernant les vêtements pour femmes, sénateur.

Le sénateur Forrestall: Je peux vous assurer que cette question donne lieu à des réponses assez étranges, par moment.

Le président: On voudrait savoir essentiellement si vos membres femmes se plaignent de ce que leurs vêtements sont conçus pour des hommes et ne leur vont pas bien?

Le cdt Ross: Je n'en ai aucune idée.

Le sénateur Forrestall: On peut supposer que le problème a été corrigé.

Le sénateur Atkins: Commandant Ross, touchez-vous une pension de retraite en tant que réserviste permanent?

Le cdt Ross: Pas encore. Le programme de pension de retraite à l'intention des réservistes entrera en vigueur l'année prochaine.

Le sénateur Atkins: Cela aura-t-il une incidence sur les réservistes qui demandent à entrer dans la force permanente?

Le cdt Ross: Non. Je ne suis pas un spécialiste des pensions — loin de là — mais d'après ce que j'ai pu comprendre, une fois que c'est cinq ans, mais ne me citez pas — vous êtes automatiquement inscrit au même régime de retraite que les membres de la force régulière, et que cela continue d'être le cas pendant toute votre carrière. D'après ce que j'ai pu comprendre, le processus administratif est parfaitement homogène.

Le sénateur Banks: Je vous ai peut-être mal compris. Vous êtes réserviste à plein temps depuis huit ans, vous dites?

Le cdt Ross: Dix ans.

Le sénateur Banks: Et toutes ces années n'ouvrent pas droit à pension?

Le cdt Ross: Non.

Le sénateur Banks: Et maintenant votre service ouvrira droit à pension?

Cdr. Ross: Yes, sir.

Senator Banks: Is it retroactive?

Cdr. Ross: Yes, if I buy it back.

Senator Banks: But you have to buy it back.

Cdr. Ross: My understanding is — and I do not think everything has been finalized yet — my contributions will be matched by the employer.

LCol. Trotter: Senator, if I could add to that, the pension plan and the severance package are a great retention tool. The soldiers look at that. They are not getting out. They are figuring out how many years they have to serve and how much they will be getting. It is a very good program. Having been in for 38 years, I have maxed out my retirement gratuity at 30 years. It makes no difference for me. I do not think it will be beneficial for me to buy out the pension time because I have not spent that much time on full service. I have never done a tour. It would not be worthwhile for me, but the soldiers down on the floor do look at this, and it is a valuable retention tool.

Senator Banks: You talked before about that \$8,000 as an inducement. Is that their salary, or is that some kind of bonus?

LCol. Trotter: That is an education reimbursement. If they are going to post-secondary school, college or university, the army will give them \$2,000 a year for a maximum of four years towards their education.

Cdr. Ross: That is a great recruiting tool as well. We all need to exploit that.

The Chairman: Gentlemen, thank you very much. We are very grateful to you for coming down here from Toronto on what is undoubtedly a busy working day for you. It is important for us to have an opportunity to have a discussion like this. It is remarkable how much we pick up and how much we learn.

This is a very valuable learning experience for us. It is also valuable to have you as a trio, because we have certainly noticed that each one's information complements the others and gives us something of a contrasting flavour. I will adjourn the meeting, but do not go away because we have a small presentation for you.

The committee adjourned.

Le cdt Ross : C'est exact.

Le sénateur Banks : Y a-t-il rétroactivité?

Le cdt Ross : Oui, si je rachète la pension pour les années d'ancienneté.

Le sénateur Banks : Mais vous devez les racheter.

Le cdt Ross : Je crois savoir — mais je ne pense pas que tout soit final encore — que l'employeur cotisera la même somme que moi.

Le lcol Trotter : Sénateur, si vous me permettez d'ajouter quelque chose à ce sujet, le régime de retraite et les indemnités de départ constituent un excellent outil pour conserver son personnel. Les soldats en tiennent compte. Ils ne partent pas. Ils calculent le nombre d'années de service qu'ils ont à faire et combien ils vont toucher. C'est un très bon programme. Comme je suis membre depuis 38 ans, j'ai atteint le maximum en ce qui concerne ma pension de retraite après 30 ans. Pour moi, cela ne change absolument rien. Je ne pense pas qu'il me soit avantageux de racheter mes services validables étant donné que je n'ai pas vraiment beaucoup travaillé à plein temps. Je n'ai jamais été en affectation. Pour moi, cela ne vaudrait pas la peine, mais je sais que les soldats en tiennent compte, et que c'est un outil qui permet de les garder.

Le sénateur Banks : Vous avez parlé de cette incitation de 8 000 \$. S'agit-il d'un salaire ou d'une prime?

Le lcol Trotter : C'est la somme qu'ils peuvent toucher pour des études. S'ils font des études postsecondaires au collège ou à l'université, l'armée leur donne 2 000 \$ par an pendant un maximum de quatre ans pour les aider à payer leurs études.

Le cdt Ross : Ça, aussi c'est un excellent outil de recrutement. Nous devons tous l'exploiter au maximum.

Le président : Messieurs, merci infiniment. Nous vous sommes très reconnaissants d'être venus de Toronto pour nous voir, un jour de travail sans doute bien chargé. Mais il importe que nous ayons l'occasion de tenir ce genre de discussion avec vous. Nous entendons et nous apprenons toutes sortes de choses.

Pour nous, c'est une expérience d'apprentissage très valable. Et c'était également bien utile de vous inviter tous les trois ensembles, parce que nous avons remarqué que l'information de l'un complétait celle de l'autre, et cela nous a permis de faire des comparaisons. Je vais donc lever la séance, mais ne partez pas tout de suite, parce que nous avons quelque chose à vous remettre en témoignage de notre gratitude.

La séance est levée.

Afternoon

University of Windsor:

Dr. Andrew Richter, Assistant Professor, International Relations and Strategic Studies.

M.C.S. York:

Commander Chris Ross (Res.).

Windsor Regiment:

Lieutenant-Colonel Ron Trottier (Res.).

Essex and Kent Scottish Regiment:

Lieutenant-Colonel Philip Berthiaume (Res.).

Après-midi

Université de Windsor :

M. Andrew Richter, professeur adjoint, Relations internationales et études stratégiques.

NCSM York :

Le capitaine de frégate Chris Ross (Rés.).

Régiment de Windsor :

Lt. Col. Ron Trottier (Rés.).

Essex and Kent Scottish Regiment :

Lt. Col. Philip Berthiaume (Rés.).



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Windsor, Ontario

Morning

City of Windsor:

Mario Iatonna, Municipal Engineer.

City of Detroit:

Shelby Slater, Director, Homeland Security.

Michigan Department of Transportation:

Kirk Steudle, Chief Deputy Director.

Ontario Ministry of Transportation:

Bruce McCuaig, Assistant Deputy Minister, Policy, Planning and Standards Division.

Canadian Chamber of Commerce:

Bob Keyes, Senior Vice-President, International.

Canadian Automotive Partnership Council:

Mark Norman, President of Daimler-Chrysler and Chair of the Infrastructure Committee.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Windsor (Ontario)

Matin

Ville de Windsor :

Mario Iatonna, ingénieur municipal.

Ville de Détroit :

Shelby Slater, directeur, Sécurité nationale.

Ministère des Transports du Michigan :

Kirk Steudle, directeur en chef adjoint.

Ministère des Transports de l'Ontario :

Bruce McCuaig, sous-ministre adjoint, Division des politiques, de la planification et des normes.

Chambre de commerce du Canada :

Bob Keyes, premier vice-président, Affaires internationales.

Conseil du partenariat du secteur canadien de l'automobile :

Mark Norman, président, Daimler-Chrysler et président du Comité de l'infrastructure.

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Thursday, December 2, 2004

Le jeudi 2 décembre 2004

Issue No. 6
Eleventh and twelfth meetings on:
Canada's national security policy

Fascicule n° 6
Onzième et douzième réunions concernant :
La politique de sécurité nationale du Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs :

Atkins	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Lynch-Staunton
Banks	Meighen
Cordy	Munson
Day	

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

TORONTO, Thursday, December 2, 2004
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 8:10 a.m., in the Lombard Room, 89 Chestnut, University of Toronto, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny and Meighen (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Veronica Morris, Communications Officer.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 8:38 a.m., the committee suspended its sitting.

At 8:47 a.m., the committee resumed its sitting in public in the Giovanni Room A, 89 Chestnut, University of Toronto.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

COMPAS:

Conrad Winn, President and CEO.

York University:

David Dewitt, Director, Centre for International and Security Studies;

Martin Shadwick, Research Associate, Centre for International and Security Studies, Professor of Political Science.

The Chair made an opening statement.

Conrad Winn made a presentation and answered questions.

At 9:35 a.m., the committee suspended its sitting.

At 9:39 a.m., the committee resumed its sitting.

David Dewitt made a presentation and answered questions.

At 10:53 a.m., the committee suspended its sitting.

At 11:07 a.m., the committee resumed its sitting.

Martin Shadwick made a presentation and answered questions.

At 12:08 p.m., the committee suspended its sitting.

PROCÈS-VERBAUX

TORONTO, le jeudi 2 décembre 2004
(12)

[Traduction]

Le Comité permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit à huis clos aujourd'hui à 8 h 10, dans la salle Lombard, 89 Chestnut, Université de Toronto, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny et Meighen (7).

Également présents : William Price, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; le major-général à la retraite Keith McDonald, conseiller militaire principal; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, officier de liaison du MDN; le sergent Harold O'Connell, officier de liaison de la GRC; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité étudie son projet d'ordre du jour.

À 8 h 38, le comité suspend ses travaux.

À 8 h 47, la séance publique reprend dans la salle Giovanni A, 89 Chestnut, Université de Toronto.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen sur la nécessité d'une politique de sécurité nationale du Canada (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve au fascicule n° 1 des délibérations du comité du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

COMPAS :

Conrad Winn, président et directeur général.

Université York :

David Dewitt, directeur, Centre des études internationales et de sécurité;

Martin Shadwick, agrégé de recherche, Centre des études internationales et de sécurité, et professeur de sciences politiques.

Le président fait une déclaration.

Conrad Winn fait un exposé, puis répond aux questions.

À 9 h 35, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 39, le comité reprend ses travaux.

David Dewitt fait un exposé, puis répond aux questions.

À 10 h 53, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 07, le comité reprend ses travaux.

Martin Shadwick fait un exposé, puis répond aux questions.

À 12 h 08, le comité suspend ses travaux.

At 12:15 p.m., the committee resumed its sitting with Senator Forrestall assuming the chair.

It was agreed that the Chair be authorized to conduct a fact-finding activity at Pearson airport on December 3, 2004; and

That his findings be reported to the committee.

At 12:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

TORONTO, Thursday, December 2, 2004
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 1:03 p.m., in the Giovanni Room, 89 Chestnut, University of Toronto, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny and Meighen (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Veronica Morris, Communications Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Pollara:

Michael Marzolini, Chairman and CEO.

As individuals:

Brigadier-General J.G. Marc Lessard, Commander, Land Force Central Area, Department of National Defence;

Brigadier-General G.A. Young, (Res), Deputy Commander, Land Force Central Area, Department of National Defence.

The Chair made an opening statement.

Michael Marzolini made a presentation and answered questions.

At 2:18 p.m., the committee suspended its sitting.

At 2:22 p.m., the committee resumed its sitting

À 12 h 15, le comité reprend ses travaux, le sénateur Forrestall occupant le fauteuil.

Il est convenu que le président soit autorisé à exécuter une recherche des faits à l'aéroport Pearson, le 3 décembre 2004.

Il est convenu également qu'il fasse rapport de ses constatations au comité.

À 12 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

TORONTO, le jeudi 2 décembre 2004
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 13 h 3 dans la salle Giovanni, 89 Chestnut, Université de Toronto, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny et Meighen (6).

Également présents : William Price, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; major-général à la retraite Keith McDonald, conseiller militaire supérieur; capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, officier de liaison du MDN; sergent Harold O'Connor, officier de liaison de la GRC; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; Veronica Morris, agente de communications.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen sur la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi se trouve au fascicule n° 1 des délibérations du comité du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Pollara :

Michael Marzolini, président et directeur général.

À titre personnel :

Le brigadier-général J.G. Marc Lessard, commandant, Secteur du centre de la Force terrestre, ministère de la Défense nationale;

Le brigadier-général G.A. Young, (Réserve), commandant adjoint, Secteur du centre de la Force terrestre, ministère de la Défense nationale.

Le président fait une déclaration.

Michael Marzolini fait un exposé, puis répond aux questions.

À 14 h 18, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 22, le comité reprend ses travaux.

Brigadier-General Marc Lessard and Brigadier-General Greg Young each made a presentation and answered questions.

At 3:27 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le brigadier-général Marc Lessard et le brigadier-général Greg Young font chacun un exposé, puis répondent aux questions.

À 15 h 27, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

EVIDENCE

TORONTO, Thursday, December 2, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 8:10 a.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. It is my pleasure to welcome you to the Senate Standing Committee on National Security and Defence. Today our committee is continuing its hearings this week on information we need for development of our paper on Canada's defence policy.

We have before us today Dr. Conrad Winn. Dr. Winn is President and CEO of COMPAS. He is the author of five books and many professional articles. He has taught public affairs and communications for almost three decades at the undergraduate and doctoral levels in Canada and abroad.

Welcome to the committee, Dr. Winn. We are pleased to have you before us. We understand that you have a short statement that you are prepared to make and the floor is yours.

Mr. Conrad Winn, President and CEO, COMPAS: Honourable senators, my statement is short because of the great risk of misusing your time. Let me say that if you run out questions, I do have an agenda of things that I would like to raise, but let me say that I come really with two perspectives. One is from the good fortune of having been asked by media over the years to do a lot of opinion polls. We have them on our website. In fact, one of the strong philosophical principles of COMPAS is that all the original data should be available for anyone to scrutinize because the same number can be interpreted in different ways. The classic example of is the glass half full or half empty.

To the extent that I do teach, and I teach less than full time but I have the rank of full professor, it tends to be about media and its role in forming public opinion. Those are the two perspectives that I bring.

The Chairman: That is very helpful. The committee is particularly interested in getting a better and a clearer understanding of how the public reacts to its security, its defence, and its place in the world, if you will. I think if you understand that is where we are coming from, we will go straight to questioning.

Senator Cordy: Thank you very much. I guess you are used to getting questions, not responses, are you not? One of the things that we know is that in the early 90s and even going back long before that there have been cutbacks in military spending, yet there has not been a great outcry from the Canadian public about

TÉMOIGNAGES

TORONTO, le jeudi 2 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 8 h 10 pour examiner la politique nationale sur la sécurité pour le Canada, afin d'en faire rapport par la suite.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. J'ai le plaisir de vous souhaiter la bienvenue devant le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Aujourd'hui, notre comité poursuit sa semaine d'audiences sur l'information nécessaire à l'élaboration de notre rapport sur la politique canadienne de défense.

Nous accueillons aujourd'hui M. Conrad Winn. M. Winn est président et directeur général de COMPAS. Il est l'auteur de cinq ouvrages et de nombreux articles professionnels. Il a enseigné les affaires publiques et la communication pendant près de trois décennies au niveau du premier cycle et du doctorat au Canada et à l'étranger.

Soyez le bienvenu, monsieur Winn. Nous sommes heureux de vous accueillir. Je crois que vous avez préparé une courte déclaration et que vous êtes prêt à nous la présenter. Vous avez la parole.

M. Conrad Winn, président et directeur général de COMPAS : Honorables sénateurs, ma déclaration est courte car sinon, je risquerais d'abuser de votre temps. Permettez-moi de vous dire que si vous arrivez à cours de questions, j'ai un certain nombre de sujets que j'aimerais vous soumettre, mais en fait, je viens ici dans une double perspective. Tout d'abord, j'ai eu la chance d'être invité par les médias, au fil des années, à faire un grand nombre de sondages d'opinions. Vous pourrez en prendre connaissance sur notre site Web. Un des principes essentiels de COMPAS veut que toutes les données originales soient disponibles à quiconque souhaite les vérifier, car des chiffres identiques peuvent toujours être interprétés de différentes façons. On peut dire par exemple que le verre est à moitié vide ou à moitié, c'est bien connu.

Dans la mesure où je fais de l'enseignement, je n'enseigne pas à plein temps, bien que j'aie le titre de professeur titulaire; mon enseignement porte sur les médias et sur leur rôle de façonniers de l'opinion publique. Voilà les deux perspectives que j'aimerais vous soumettre.

Le président : Ce sera très utile. Le comité s'intéresse particulièrement à mieux comprendre la réaction de la population aux problèmes de sécurité et de défense et à la place du Canada dans le monde, si l'on veut. Dans la mesure où vous comprenez bien le sens de notre démarche, nous pouvons passer directement aux questions.

Le sénateur Cordy : Merci beaucoup. Vous avez l'habitude de vous faire adresser des questions et non pas des réponses, n'est-ce pas? Nous savons qu'au début des années 90 et même bien avant cela, les dépenses militaires ont subi des compressions, sans pour autant susciter un tollé de la part des Canadiens. Ils étaient très

that. Canadians have been quite happy to have money directed in other directions, whether it is health care, education, the children's agenda or whatever. However, if you ask Canadians, "Are you interested in building a strong military," they will say yes. My question is, when you go beyond that answer that most Canadians want a strong military, what do you find?

Mr. Winn: Well, you are asking the most difficult question, and I figured that would be the first one. It is extremely hard to know and to be able to say what Canadians think, for a bunch of reasons. I am still going to try to answer your question, but let me tell you why I think it is so hard. Number one, there is almost no polling, and most of the public opinion research on defence and security issues, including our own, should be taken with a grain of salt.

If you look at the two main clients for public opinion research on foreign affairs and defence and security, they are government and media. The first rule for government is a kind of Hippocratic oath, do not do the client any harm, which means that you rule out all sorts of questions that could be embarrassing. The first rule for media polling is, more headlines per buck, so it is all about getting a very strong headline for dollar invested.

To really understand something as complicated as security and defence, and I think you described it perfectly, you really need to ask a lot of questions and give a lot of information. You cannot do that for government departments because that puts them at risk, and you cannot do that for media because that risks their budget. That is one of the reasons why we know so little.

Another factor is that if you look at the actual behaviour of Canadians, their consumption of the media as an indicator of their interest, it is fair to say that they are delegators. Seventy-five years ago the average household subscribed to 1.2 newspapers. Today newspapers are no longer a mass medium. Fewer than half the households in this country subscribe to newspapers.

Furthermore, if you look at what I personally consider the best newspapers, the *National Post* and the other national newspaper, they are not doing very well. Very few people subscribe, and the bet that they are in the red, both of them, may not be outlandish because when you ask people why they want a newspaper, it is for local issues. It is for, where do I go out on a Friday night? If you have kids, where are the good schools, what school scandals are there, where is there crime, and when is there going to be a transit strike. It is very local, very practical.

This is partly because, in some ways, people are news-evasive. News is negative and depressing. Furthermore, you do not know what to believe. In a nutshell, journalists who cannot be trusted are reporting on politicians who cannot be trusted so it can be

heureux de voir des fonds publics réorientés vers d'autres secteurs, que ce soit la santé, l'éducation, la prise en charge des enfants, et cetera. Pourtant, si l'on demande aux Canadiens s'ils voient un intérêt à la constitution d'une armée forte, ils répondent positivement. Ma question est la suivante : lorsqu'on va au-delà des réponses selon lesquelles la plupart des Canadiens veulent une armée forte, que trouve-t-on?

M. Winn : Vous posez la question la plus difficile, et je me doutais que ce serait la première. Il est extrêmement difficile de savoir ce que pensent les Canadiens, et ce pour diverses raisons. Je vais quand même essayé de vous répondre, mais permettez-moi de vous dire pourquoi cela me semble aussi difficile. Tout d'abord, il n'y a pratiquement pas eu de sondages à ce sujet et l'essentiel des recherches sur l'opinion publique en matière de défense et de sécurité, y compris nos propres recherches, doivent être considérées avec circonspection.

Les deux principaux clients des recherches sur l'opinion publique concernant les affaires étrangères, la défense et la sécurité sont le gouvernement et les médias. La règle d'or de l'administration publique est une forme de serment d'Hippocrate, à savoir qu'il ne faut rien faire qui puisse faire du tort au patient, c'est-à-dire que toutes les questions qui pourraient être embarrassantes sont éliminées. Dans le cas des médias qui font des sondages, la règle d'or est le meilleur rendement possible sur l'investissement, sous forme de manchette la plus percutante.

Pour bien comprendre un domaine aussi complexe que la sécurité et la défense, que vous avez parfaitement décrit, je crois, il faut poser beaucoup de questions et donner beaucoup d'informations. On ne peut pas le faire pour les ministères, car cela les expose à un risque, et on ne peut pas non plus le faire pour les médias, pour ne pas grever leur budget. C'est l'une des raisons pour lesquelles nos connaissances en la matière sont bien modestes.

Ensuite, quand on considère le comportement des Canadiens en prenant leur consommation des médias comme indice de leur intérêt, on peut dire qu'ils délèguent énormément. Il y a 75 ans, la moyenne des ménages était abonnée à 1,2 journal. Aujourd'hui, les journaux ne sont plus des médias de masse. Moins de la moitié des ménages du pays sont abonnés à des journaux.

En outre, si l'on prend des journaux que je considère personnellement parmi les meilleurs, comme le *National Post* et l'autre journal national, ils ne sont pas en grande forme. Ils ont très peu d'abonnés et il y a fort à parier pour que leurs finances soient dans le rouge, car lorsqu'on demande aux gens ce qu'ils attendent d'un journal, ils mentionnent d'abord l'actualité locale. Ils veulent savoir où sortir le vendredi soir. Lorsqu'ils ont des enfants, ils veulent savoir quelles sont les meilleures écoles, ils veulent connaître les scandales dans le monde de l'enseignement, la criminalité et ils veulent être avertis des grèves dans les transports. C'est une information très locale et tout à fait pratique.

Il en est ainsi notamment parce que, dans une certaine mesure, les gens évitent les nouvelles. Les nouvelles sont négatives et déprimantes. En outre, on ne sait plus ce qu'il faut croire. En résumé, des journalistes à qui on ne peut pas faire confiance

awfully depressing for the average person. You do get some consumption of real news but it is highly concentrated. A small number of people are consuming all the news, especially on international stuff. These are basically the subscribers to the two national papers.

When they do consume news, it is in a crisis, and that is why you have the spikes. When you have 9/11, everybody watches. It is like the fire next door or the accident on the highway you are travelling on. Then between 9/11s, no one is paying much attention.

Does that mean that they will not blame government for not having planned for the next 9/11 even if they themselves are not planning for it? Of course.

Then you have some specific factors at play. Why was there no support apparently for defence spending? Well, a key issue was a rising sense of ethics among the electorate about where and how government should be spending. Politicians were often behind the curve, not realizing how quickly ethical standards were changing or norms were changing. What used to be taken for granted as efficiency, the proper way of doing things, like patronage appointments and that kind of thing, was then viewed askance, to some extent driven by post-1960s journalism. You have got a real sense among the public of value for money, and defence was not value for money. It seemed to be just child's play. Why would you need tanks, for what purpose?

Some of this hesitancy to support defence spending was driven by a real sense of propriety in the use of public money and efficiency. It is all part of this rapidly rising ethical standard, to put a charitable spin on it.

Senator Cordy: If you are asking questions and you are a pollster, it is very difficult to get into lengthy discussions and to scratch below the surface because, if I am phoned at home and a pollster on the other end says, "Can I have some of your time," I will say, "How much time?" If it is 30 minutes, I might say, "Sorry, call back another time," meaning please do not call me again. If it is 15 minutes, then I will probably say, sure.

How do you get below the surface? You sort of talked about it a bit, that the Canadian public does not necessarily want to hear all the things. An example of that would be, I am not sure that Canadians understand what peacekeeping is and how peacekeeping has changed over the years. I think Canadians still have the feeling that peacekeeping is sort of: you get there, everything is calm and quiet, and you just wave the flag and say, "We are keeping peace, not peacemaking." In order to be a peacekeeper in 2004, heading into 2005 and going into failed

parlent de politiciens à qui on ne peut pas faire confiance, et tout cela peut devenir très déprimant pour le lecteur moyen. On remarque bien une certaine consommation des véritables nouvelles, mais elle est très concentrée. Un petit nombre de lecteurs consomment toutes les nouvelles, en particulier dans le domaine international. Ce sont essentiellement les abonnés de ces deux journaux nationaux.

La plus forte consommation de nouvelles se produit en situation de crise, et c'est ce qui explique ces pointes d'activité médiatique. Quand des événements comme ceux du 11 septembre se produisent, tout le monde regarde la télévision. C'est comme un incendie dans le quartier ou un accident sur la route qu'on emprunte. Mais entre deux événements du genre, l'attention se relâche considérablement.

Cela veut-il dire que les gens ne vont pas reprocher au gouvernement de ne pas avoir planifié en fonction du prochain 11 septembre, même si eux-mêmes ne font aucune planification? Évidemment pas.

Ensuite, certains facteurs spécifiques entrent en jeu. Pourquoi les dépenses de défense semblent-elles ne bénéficier d'aucun soutien? Le renforcement du sens de l'éthique parmi les électeurs quant aux secteurs dans lesquels le gouvernement devrait investir a sans doute été un élément déterminant. La classe politique s'est souvent tenue en retrait, sans se rendre compte de la rapidité de l'évolution des normes d'éthique. Des façons d'agir autrefois considérées comme normales et efficaces, comme les nominations par favoritisme, ont commencé à être contestées, notamment par la presse dès la fin des années 60. La population a pris conscience de l'optimisation des ressources, et la défense n'a pas été considérée comme une bonne optimisation des ressources. Elle était plutôt considérée comme un jeu d'enfant. À quoi sert-il d'avoir des chars d'assaut?

Cette réticence à soutenir les dépenses de défense était notamment due à une prise de conscience des responsabilités en matière d'emploi des fonds publics et d'efficacité. Tout cela faisait partie, en termes plus charitables, de la montée rapide des normes d'éthique.

Le sénateur Cordy : Quand on est sondeur et qu'on pose des questions, il est bien difficile d'entrer dans de longues conversations et de gratter sous la surface, parce que si un sondeur m'appelle chez-moi en disant : « Pouvez-vous me consacrer un peu de votre temps? », je vais lui dire : « Combien de temps? » Si c'est 30 minutes je vais lui dire : « Je suis désolé, rappelez-moi une autre fois », c'est-à-dire, s'il vous plaît, ne m'appellez plus. Si c'est 15 minutes, je lui répondrai sans doute : « D'accord. »

Comment faites-vous pour aller au-delà de la surface? Vous en avez un peu parlé en disant que la population canadienne ne veut pas nécessairement entendre parler de tout. Par exemple, je ne suis pas certain que les Canadiens comprennent ce que représente le maintien de la paix, ni qu'ils sachent à quel point cette activité a évolué au fil des années. Ils ont toujours l'impression qu'on arrive sur place, que tout est calme et qu'il suffit de hisser le drapeau : « Nous faisons du maintien de la paix, et non pas du rétablissement de la paix. » Pour maintenir la paix en 2004,

states, you have to have fully equipped forces. How do you get into Canadians' feelings about it, or is the Canadian feeling just value for money and they don't want to hear all the details?

Mr. Winn: No, they are susceptible to hearing the details, but it would take very theatrically powerful and persuasive political leaders to communicate directly to people because not only do a minority of people read newspapers, look at how they read newspapers.

Senator Cordy: First paragraph.

Mr. Winn: It is the first page if you are lucky. It would take very, very high levels of skill to reach them because they are really busy, and they do not know how and why their opinion would matter, and these things are awfully complicated.

The best combination is a crisis and theatrically powerful leaders. Then there is a natural setting for the public to pay attention and there is the skill of leaders to speak directly to the public.

There are other factors and there are all sorts of interpretations. There were alternative explanations for the decline of support for defence spending. I have given you several really now, but there were others, too, in fairness. Colonel Macdonald, who used to be on CTV years ago, took the view that it started with the unification of the armed forces. Unification drove out the best-educated officers so that we ended up with a military that was relatively uneducated and, therefore, not astute about public affairs. It did not fund the interest groups that would create the public opinion environment to support defence, unlike, say, Environment Canada, the Women's Bureau or various other domestic-oriented elements of the Federal Government which have had on their payroll for decades groups that, in effect, advocate their own departmental agendas.

Senator Cordy: We heard yesterday that the Canadian military is one of the best-educated in the world, but perhaps what they are not doing is advocating the role of the military.

Mr. Winn: He is not talking about today; he is talking about the origins of it.

Senator Cordy: All right.

Mr. Winn: In any case, it is his theory, not mine. I am trying to be helpful here.

Senator Cordy: You talked about reaching Canadians. How do we reach them? Is it pride in their country? I think even since 9/11 Canadians are becoming more complacent about security of our country and just assuming that it gets done. In the first few months after 9/11, Canadians were quite willing to ensure that we moved very quickly as politicians to pass legislation to better

presque en 2005, et pour intervenir dans un État en déroute, il faut une armée parfaitement équipée. Comment faites-vous pour savoir ce que les Canadiens en pensent? S'intéressent-ils uniquement à l'optimisation des ressources, sans vouloir entendre parler de tous les détails?

M. Winn : Non, ils sont prêts à entendre les détails, mais il faudrait des responsables politiques très convaincants et excellents comédiens pour communiquer directement avec la population, car non seulement une minorité de gens lisent les journaux, mais encore faut-il savoir comment ils les lisent.

Le sénateur Cordy : Ils lisent le premier paragraphe.

M. Winn : La première page, avec un peu de chance. Il faut être très habile pour les rejoindre car ils sont très occupés, ils ne voient pas en quoi leur opinion peut avoir de l'importance, et tout cela est affreusement compliqué.

La meilleure combinaison, c'est une situation de crise et des chefs politiques doués de grand talent de comédien. Ensuite interviennent la tendance naturelle des gens à prêter attention aux événements exceptionnels, et l'habilité des chefs politiques pour s'adresser directement à la population.

Il y a aussi d'autres facteurs, donnant lieu à toutes sortes d'interprétations. On a donné d'autres explications à la diminution de l'appui aux dépenses de défense. Je vous en ai indiqué quelques-unes, mais il y en a d'autres. Le colonel Macdonald, qui passait sur CTV il y a quelques années, considérait que la détérioration avait commencé avec l'unification des forces armées, qui a écarté les officiers les plus éduqués, nous laissant une armée relativement mal éduquée et donc malhabile sur la scène des affaires publiques. Elle n'a pas financé les groupes d'intérêts qui auraient pu infléchir l'opinion publique en faveur de la défense, contrairement, par exemple, à Environnement Canada, à Condition féminine et à d'autres entités du gouvernement fédéral s'intéressant aux affaires intérieures, auprès desquelles ont émergé pendant des décennies des groupes qui faisaient la promotion de leur propre agenda ministériel.

Le sénateur Cordy : On nous a dit hier que les militaires canadiens étaient parmi les plus éduqués au monde mais peut-être ne font-ils pas assez la promotion du rôle de l'armée.

M. Winn : Ce témoin ne parlait pas de la situation actuelle; il parlait de ses origines.

Le sénateur Cordy : D'accord.

M. Winn : Quoiqu'il en soit, c'est sa théorie, et non la mienne. J'essaie simplement de me rendre utile.

Le sénateur Cordy : Vous avez parlé de la difficulté à rejoindre les Canadiens. Comment peut-on les rejoindre? Sont-ils fiers de leur pays? Je pense que depuis le 11 septembre, les Canadiens font preuve de complaisance quant à la sécurité de notre pays en partant du principe qu'elle est assurée. Dans les mois qui ont suivi le 11 septembre, les Canadiens étaient disposés à ce que la classe

protect our country. Now, I think if we were to look at similar legislation, they would talk about privacy issues and a lot of other issues.

Mr. Winn: I think there are two separate issues here. One is where the public stands and where the advocates or activists stand. You can have a huge separation. The activists in a post-9/11 environment would realize it was futile. However, in the present environment they would sense it is not a bad time to speak about privacy, even if the decline in support for such initiatives was modest. You really have to separate out where the public stands from where the activists stand on any given issue. Even if you took the most extreme issue, abortion, which is always portrayed as pro-life versus pro-choice, in fact, the vast majority of the people are in between.

Senator Banks: Dr. Winn, you said that there are some points that you wanted to make sure were made. What are they?

Mr. Winn: I think there are probably three big issues. One is how do we account for a historic shift from a very activist country to a very pacifist country? If you look at any of the wars, from the Boer War through the Korean War, you have evidence of very strong commitment, whether it was governmental commitment, commitment indicated through public opinion or just commitment through voluntary enlistment.

How do we account for this shift? I think there are a number of factors. We talked about a few of them. One is value for money in a real sense; that the government has to prove that its spending is proper. If you have any doubt of the magnitude of this, look at what happened to the Conservative Party. The entire history of party politics since Ms. Kim Campbell has been tumultuous over, basically, spending issues. If you have any doubt that the public gets very excited about misspending, just look at what happened to the evolution of the Conservative Party. I think that is a very important factor. People do not want to support spending if they do not understand it. You have to explain it to them. You have to be able to persuade them that it is not a waste of money, and it is not toys and vehicles for politicians to ride around in, that it has a purpose. There has to be a purpose that is clearly explained to them, and you have to give them alternative purposes.

I think there are other factors, too. One is that public opinion is not only a driver of policy, it is a rationalizer of policy. As Mr. Henry Mayo, the great Canadian political philosopher once said, It is not that man is a rational animal; it is that man is a rationalizing animal. Canadians know we do not have heavy military expenditures and they know that the Americans are our best friends, whether we like it or not, as President Bush quoted or said just recently, and they have a real sense that the Americans will defend us and it is not necessary. The main exception to is being business leaders. We have done a ton of polling of business leaders, in part because we do the weekly poll for the *Financial*

politique agisse très rapidement pour adopter des lois susceptibles de mieux protéger notre pays. Je pense que si on envisageait des lois semblables aujourd'hui, les Canadiens invoqueraient toutes sortes d'objections, notamment en matière de protection des renseignements personnels.

M. Winn : Il y a ici deux questions différentes à considérer. La première concerne l'opinion publique, la deuxième concerne les groupes de revendication. Il y a un fossé entre les deux. Après le 11 septembre, les militants se sont rendus compte qu'il était inutile de revendiquer, mais dans le contexte actuel, ils trouvent que le moment n'est pas mal choisi pour invoquer la protection des renseignements personnels, même si ce domaine n'a connu que de timides revers. Il faut faire la distinction entre l'opinion publique et le point de vue des militants. Même dans les grandes questions qui polarisent les points de vue, comme l'avortement, où l'on dit que les pro-vie s'opposent au pro-choix, la grande majorité des gens sont au centre.

Le sénateur Banks : Monsieur Winn, vous avez parlé de certains arguments que vous tenez à formuler. Quels sont-ils?

M. Winn : Je dirais qu'il y a trois grandes questions dont il faut parler. Tout d'abord, comment explique-t-on la transformation historique qui a fait d'un pays très militant un pays très pacifiste? Qu'il soit question de la guerre des Boers ou de la guerre de Corée, on notait un très fort engagement des Canadiens, que ce soit au niveau gouvernemental, dans l'opinion publique ou sous forme d'enrôlement volontaire.

Comment explique-t-on le changement? Je pense qu'il y a plusieurs facteurs à considérer. Nous en avons déjà invoqué quelques-uns. Le premier est l'optimisation des ressources au sens propre; le gouvernement doit prouver que ses dépenses sont appropriées. Si leur ampleur suscite la moindre interrogation, il arrive ce qui est arrivé au Parti conservateur. Toute l'histoire de la politique depuis Mme Kim Campbell a tourné essentiellement autour des questions de dépenses publiques. Si vous avez le moindre doute quant à l'intérêt très vif que suscitent les dépenses excessives de fonds publics chez la population, regardez ce qu'il est advenu du Parti conservateur. Je crois que c'est un facteur très important. Les gens n'acceptent pas les dépenses qu'ils ne comprennent pas. Il faut les leur expliquer. Il faut pouvoir les persuader que cet argent n'est pas gaspillé, qu'il ne s'agit pas de jouets ni de véhicules dans lesquels les élus vont se promener, que tout cela a un objet bien précis. C'est cet objet qu'il faut clairement leur expliquer, en leur proposant également d'autres objets.

Je pense qu'il y a aussi d'autres facteurs à considérer, notamment le fait que l'opinion publique ne sert pas uniquement à animer la gestion des affaires publiques. Elle sert aussi à la rationaliser. Comme l'a dit un jour un grand spécialiste canadien de philosophie politique, M. Henry Mayo, l'homme n'est pas seulement un animal rationnel; c'est un animal qui rationalise. Les Canadiens savent que nos dépenses militaires ne sont pas très élevées, ils savent que les Américains sont nos meilleurs amis, que cela nous plaise ou non, comme l'a dit récemment le président Bush, et ils sont convaincus que les Américains vont nous défendre et que nos moyens ne sont pas

Post. What you have is a persistent opinion that we put at risk our economy as a whole by being perceived as freeloaders in the military arena by the Americans. There is a real sense that if we do not commit to the military and we do not commit ourselves to a common perimeter, we risk the futures of several generations. However, that is business leaders who focus on simple things such as, we are the world's leading exporter and almost all our exports go to the United States and Ms. Carolyn Parrish is not the poster child of goodwill. For most of the public, they do not think of these issues. They do not think about imports and exports, the trade relationship and its implications. Why should they think about it?

Where do Canadians stand? I think that apart from saying that Canadians are more sympathetic to military spending than they were 20 years ago, it is really very hard to know. What are the impediments to understanding? Let me give you the ABCs of the impediments to misunderstanding where the public stands.

One is, they are ambivalent. All sophisticated people are ambivalent. You ask them the question; any given question can be misleading so often you have conflicting polls that come out. One that says Americans are our best friends and the other that says that anti-Americanism is rising. They are both perfectly compatible. They are both probably totally right. It depends on the situation. They are of two minds. People are much more sophisticated than polls can possibly represent. Polls are like a photo. They are not three dimensional. We are bifurcated. There is no set of policy issues which splits English and French, or Quebec and the rest of the country, more than defence and foreign policy.

Here, what you have is more than a century of passivism in Quebec, reinforced and strengthened by the fact that the Quebec media depend more than ever on French media, with the undercurrent of anti-Americanism that comes through there. Of course, the media in English Canada do not depend on Agence France-Presse very much, so you have bifurcation.

As I have been saying all along, every opinion is contingent. It is contingent on the facts and on the context. It is even contingent on aspects of methodology. For example, if you were to do a survey and say that you were phoning from the Centre for the Study of Free Trade, Trade and Public Welfare, the public good, economic growth or something, and you asked people what they thought of Mr. Brian Mulroney, he would get astronomical scores. If you phoned and said you were doing a poll for the Centre for the Study of Ethics in Government, he might not get astronomical scores. That is just one context.

indispensables. La principale opposition à cette tendance de l'opinion publique est celle des gens d'affaires. Nous avons fait de très nombreux sondages auprès des gens d'affaires, notamment dans le cadre des sondages hebdomadaires du *Financial Post*. On constate un point de vue persistant selon lequel le fait de passer pour des pique-assiette en matière militaire auprès des Américains mettrait en danger l'ensemble de notre économie. Les gens d'affaires sont convaincus que si nous ne nous engageons pas dans le domaine militaire à l'intérieur d'un périmètre commun, nous hypothéquons l'avenir de plusieurs générations. En revanche, ces gens d'affaires se fondent sur des considérations très simples : nous sommes les premiers exportateurs au monde, presque toutes nos exportations s'en vont vers les États-Unis, et Mme Carolyn Parrish n'est pas le porte-étendard de la bonne volonté canadienne. Mais ce sont là des questions qui n'intéressent pas l'ensemble de la population. Le Canadien moyen ne pense pas aux importations ni aux exportations, pas plus qu'à nos relations commerciales et à leurs conséquences. Pourquoi devrait-il s'en préoccuper?

Quelle est l'opinion des Canadiens? On peut considérer qu'ils sont plus favorables aux dépenses militaires qu'ils ne l'étaient il y a 20 ans, mais il est bien difficile d'en dire davantage. Quels sont les obstacles à une bonne perception de l'opinion publique? Je peux vous en nommer quelques-uns.

Tout d'abord, les Canadiens sont ambivalents. Toutes les opinions nuancées sont ambivalentes. Le sondeur pose une question, mais toute question peut être trompeuse, et c'est pourquoi on obtient souvent des résultats de sondage contradictoires. Dans un sondage, on dit que les Américains sont nos meilleurs amis et dans un autre, on dit que l'anti-américanisme est en croissance. Les deux sont tout à fait compatibles. Les deux sont sans doute parfaitement justes. Tout dépend de la situation. Les gens ont une opinion beaucoup plus complexe que les sondages ne peuvent l'indiquer. Un sondage est comme un instantané. Il n'est pas tridimensionnel. Il n'y a pas de question d'affaires publiques qui divise davantage les anglophones et les francophones, ou le Québec et le reste du pays, que la défense et la politique étrangère.

À ce chapitre, on note au Québec plus d'un siècle de passivité, aggravée du fait que les médias du Québec dépendent plus que jamais des médias français, où se manifeste un courant d'anti-américanisme. Naturellement, les médias du Canada anglais dépendent moins de l'Agence France-Presse. Il y a donc une divergence.

Comme je le dis depuis le début, toute opinion est dépendante des faits et du contexte. Elle dépend même de certains aspects de la méthodologie employée. Par exemple, dans un sondage par téléphone réalisé à partir du Centre d'études du libre-échange et du commerce, des affaires publiques et de la croissance économique, si vous sollicitiez des opinions sur Brian Mulroney, il obtiendrait sans doute des scores astronomiques. Par contre, si vous dites que vous faites un sondage pour le Centre d'études de l'éthique dans le secteur public, il n'obtiendrait pas les mêmes scores. C'est simplement un contexte particulier.

We know that the gender of the interviewer has an affect. If you have only female interviewers, you are going to get lower support for defence and you are going to get gigantic support, for example, for affirmative action from the domestic front. There is a bit of a bias there because female interviewers are often the best interviewers.

When leaders speak, you get a different reaction. We know, for example, that when leaders who are popular advocate things, the public goes with them, and when leaders who are unpopular advocate things, the public turns against them.

Then I mentioned the problems of measuring accurately when the two main sponsors, government and media, have constraints on the fulsomeness of their polls.

Then the third big question is, where will Canadian public opinion go in the future? I think the key issues are going to be where Canadian leaders will try to lead them because they are not resistant to argument. It has to be presented to them in a digestible way; we have this alternative, this alternative or this alternative. As public figures, you know that you have to explain it to them 50 times and then another 50 times; explain it to them, tell them how you have explained it to them, and maybe 25 per cent of the public will have heard you.

Those are the key things that I thought I should mention.

Senator Banks: For the sake of argument, let me argue with you for a minute. You say, how can we explain this shift? I am not sure that it is a shift. I read an article the other day that was written by Mr. Stephen Leacock and published in the *University Review* in 1912, in which he said exactly the same thing that many of us are saying now, and articulated a lot of the problems. At the beginning of each of the two great wars, Canada was absolutely unprepared and did not have a large army because people do not flock to the army when there is no perceived danger. It seems to me that Canada has always been a country that is essentially non-belligerent and sees itself as being non-belligerent and peace loving and safe. It has always ramped up as soon as somebody, but only when somebody, punches us in the mouth one way or the other. Is that not historically true? If that is true, then is it the case that there has not been a shift, that we are the same way we have always been, which is complacent until somebody bloodies our nose?

Mr. Winn: There is a lot of merit there. I may not have articulated myself well enough. I think I wanted to say, if there has been a shift. I was not interested so much in imposing my interpretation as being useful by sharing a number of interpretations, like Colonel MacDonald's, for example.

Senator Banks: My second question is, you said that rule one was like the Hippocratic oath; do no harm.

Nous savons aussi que le sexe de l'interviewer a de l'importance. Dans un sondage effectué uniquement par des femmes, l'appui manifesté à la défense obtiendra des résultats inférieurs alors que l'action positive, par exemple, obtiendra un appui massif. Il y a une certaine distorsion de ce point de vue, et c'est dommage, car les femmes sont souvent meilleures pour faire des entrevues.

Quand ce sont des chefs de parti qui s'expriment, la réaction est différente. On sait, par exemple, que les mesures préconisées par un chef qui jouit d'une bonne cote de popularité obtiennent l'adhésion de la population, alors que cette dernière tend à s'opposer aux mesures préconisées par un chef mal-aimé.

J'ai déjà parlé des problèmes de précision de la mesure lorsque les deux principaux commanditaires des sondages, à savoir le gouvernement et les médias, sont soumis à des contraintes qui trloquent leurs sondages.

L'évolution de l'opinion publique canadienne à l'avenir pose une troisième question importante. Le principal élément sera sans doute l'objectif visé par les leaders d'opinion au Canada, car les Canadiens résistent mal aux argumentations. Chaque argument doit leur être présenté sous une forme facilement assimilable : voici les différentes possibilités qui se présentent. Quant aux chiffres, il faut les expliquer 50 fois plutôt qu'une; les expliquer d'abord, dire comment on les a expliqués et en fin de compte, on a peut-être une chance de se faire comprendre par 25 p. 100 de la population.

Voilà les principaux éléments dont je voulais vous parler.

Le sénateur Banks : Aux fins de la discussion, permettez-moi d'apporter la contradiction pendant un instant. Vous vous demandez comment on peut expliquer le changement d'attitude. Je ne suis pas certain qu'il s'agit d'un changement d'attitude. Je lisais l'autre jour un article de Stephen Leacock publié dans la *University Review* en 1912, dans lequel il disait exactement ce que nous disons aujourd'hui, en formulant les mêmes problèmes. Au début de chacune des deux guerres mondiales, le Canada n'était absolument pas préparé et ne disposait pas d'une armée suffisante, parce que personne ne s'intéresse à l'armée lorsqu'on ne perçoit aucun danger. Il me semble que le Canada a toujours été un pays essentiellement pacifique et qu'il se considère comme un pays sûr, non agresseur et partisan de la paix. L'opinion se raffermirait toujours dès que quelqu'un s'avise de nous frapper. N'est-ce pas là une vérité historique? Si c'est la vérité, ne peut-on pas prétendre qu'il n'y a pas eu de changement d'attitude et que nous sommes ce que nous avons toujours été, c'est-à-dire un peu complaisants tant que le premier coup de poing n'a pas été porté?

M. Winn : Votre argument ne manque pas d'intérêt. Je ne me suis peut-être pas bien exprimé. Je me demandais simplement s'il n'y a pas eu un renversement de tendances. Je ne cherchais pas à imposer mon interprétation; je voulais plutôt me rendre utile en vous soumettant plusieurs interprétations, comme celle du colonel MacDonald, par exemple.

Le sénateur Banks : Deuxièmement, vous dites que la règle d'or, c'est comme le serment d'Hippocrate : ne pas faire de tort au patient.

Mr. Winn: Yes.

Senator Banks: Do governments want you, and I am speaking specifically of governments now, any order of government, when they commission you to do a poll —

Mr. Winn: Sure.

Senator Banks: Do they sort of vet the thing to make sure that there are no questions that could do them harm as opposed to a government saying to you, Here is the question and we want to find out the truth?

Mr. Winn: Yes. Sure.

Senator Banks: Yes which?

Mr. Winn: It is the first, of course.

Senator Banks: They engineer the poll to get the desired results?

Mr. Winn: No, they do not. That happens sometimes, of course it does, absolutely, but the vast majority of the situations is, do no harm. So of course they vet the questionnaires and of course it is understood if you want to work with them that you are not going to do their careers harm. Ever since the ancient Greeks, we know what happens to the messenger of bad news.

Ironically, I think access to information has reduced the objectivity of some of this research because government departments live understandably in anxiety that this is going to go out and the journalists are going to do what they best do, which is play Catch 22. Given that, there is at least an understanding, and certainly there is a formal approval process, which rules out questions that on the face of it look as if they could harm reputations.

Senator Banks: That is very informative.

To move to another area, you talked about one reason for a perceived lowering on the public's part for military expenditures had to do with a shift in what you said could be most kindly called an ethical shift. What would be another word for it, if you were being less kind?

Mr. Winn: Paranoia about politicians, and I want to be kind.

Senator Banks: When they are really out to get you, it isn't paranoia.

Mr. Winn: Yes, even paranoids have enemies.

Senator Banks: The ethics that you were talking about were literally where, in sort of your aggregate view, having asked lots of different questions, people do not want to have a military because military harms people?

Mr. Winn: You do have those, but that is not the vast majority of the public.

Senator Banks: Which ethic is involved, I guess, is my question?

Mr. Winn: I think that there has been a consciousness for at least a generation and a half that government money has got to be spent honestly, efficiently and effectively. They are not readily

M. Winn : Oui.

Le sénateur Banks : Est-ce que les gouvernements — et je parle spécifiquement des pouvoirs publics, peu importe l'échelon — vous demandent, lorsqu'ils vous confient un sondage...

M. Winn : Bien sûr.

Le sénateur Banks : Est-ce qu'ils vérifient le questionnaire pour s'assurer qu'aucune des questions ne risque de leur faire du tort, ou est-ce qu'ils vous disent : « Voici le sujet, trouvez la vérité »?

M. Winn : Oui, c'est cela.

Le sénateur Banks : Oui quoi?

M. Winn : C'est la première proposition, évidemment.

Le sénateur Banks : Le gouvernement organise le sondage en fonction des résultats souhaités?

M. Winn : Non. Cela peut parfois arriver, évidemment, mais dans la majorité des cas, il s'agit de ne pas faire de tort. Évidemment, le gouvernement vérifie les questionnaires et il est bien entendu que si l'on veut travailler avec lui, il ne faut pas lui faire de tort. Depuis la Grèce antique, on sait ce qu'il advient du porteur de mauvaises nouvelles.

Curieusement, je crois que l'accès à l'information a été préjudiciable à l'objectivité des recherches, parce que les ministères craignent, à juste titre, que les résultats soient publiés et que les journalistes s'en donnent à cœur joie pour les acculer au pied du mur. Dans ce contexte, on se met au moins d'accord dès le départ sur un processus formel d'approbation en écartant les questions qui, à première vue, risquent de porter atteinte à certaines réputations.

Le sénateur Banks : Voilà des informations très intéressantes.

Passons maintenant à un autre sujet. Vous avez dit que la réticence de l'opinion publique à l'égard des dépenses militaires était due en partie à une tangente que vous qualifiez aimablement d'éthique. Quel autre mot pourriez-vous utiliser, quitte à être moins aimable?

M. Winn : La paranoïa à l'égard de la classe politique, et je tiens à rester aimable.

Le sénateur Banks : Quand ils s'en prennent véritablement à vous, ce n'est pas de la paranoïa.

M. Winn : Si, car même les paranoïaques ont des ennemis.

Le sénateur Banks : L'éthique dont vous parlez tient au fait qu'après avoir posé toutes sortes de questions, vous constatez globalement que les gens ne veulent pas d'armée parce que les soldats détruisent. C'est bien ça?

M. Winn : C'est un point de vue qui existe, mais ce n'est pas celui de la majorité des gens.

Le sénateur Banks : De quelle éthique s'agit-il? Voilà le sens de ma question.

M. Winn : Depuis une génération et demie, on considère que le gouvernement doit consacrer les fonds publics à des activités honnêtes, efficaces et efficaces. Les gens ne sont pas convaincus

persuaded that a large amount of money on defence is purposeful; for what purpose? The media have very limited resources, and they have to face the problem, fight the problem, that their audiences have a very short attention span. Audiences are not going to stay very easily with a news show that discusses defence policy, but a politician who was caught in flagrante doing financial and sexual improprieties all at once, that is a great story. That leads to a generation, two generations, of disparaging politicians and reducing confidence in public leaders and in a sense, government. That is a climate that makes it hard to persuade people to spend money on things where they do not see a clear role.

Senator Banks: If that is so, some of us may be on a wrong track then. One of the things it is fair to say — I will only speak for myself — is that I think our committee, this committee, has arrived at a collective opinion in which we are unanimous that we need to pay more attention and spend more money on the military. We need to do this for reasons of Canada's general national interest. We have said that many times in many ways. We are now concerned about governments of any stripe, of whatever form, being made, if that is the word, to do that, to move in that direction by public opinion. At least, we have been concerned about that. I guess what you have been saying to us is, never mind public opinion, lead, take a decision and explain, and then everything will be okay.

Mr. Winn: From two vantage points, I am not crazy about too much decision-making before explaining. From my professional stance, you have to judge each kind of decision. If a decision is useful for persuading, yes; if a decision is going to get people hostile, no. As a citizen, as a human being, I feel that democracy is really the highest level of civilization; that the most important role of a public figure is not to make decisions but to persuade people that such decisions need to be taken. I think what the Americans sometimes call the "bully pulpit" or the ability to persuade is the most important thing.

Senator Day: Dr. Winn, during your discussion with my colleagues, you have put forward two ideas that I would like you to elaborate on a little bit. For one of them, you were talking about a leader or politician having a theatrical bent or a capability in presumably his or her message. Then we have just been discussing what I would describe as a more logical type of leader, one who explains and uses logic to try and convince or establish his or her point. Which one of those leaders, in your experience through your polling and your observations over the years, is most likely to be successful in achieving and conveying the message here in Canada to Canadians?

Mr. Winn: You need both. There are lots of skills necessary for persuasion apart from logic because I think that the supply of logical people — I know this is going to seem strange — is very large. The supply of persuasive people is much smaller. Theatrical skills are very, very important; the extroverted personality, for

que les montants considérables consacrés à la défense servent à quelque chose. À quoi servent-ils? Les médias ont des ressources très limitées et doivent faire face au problème que leur pose leur auditoire, dont le champ d'attention est très court. Il n'est pas facile de conserver longtemps un auditoire avec une émission où l'on débat de la politique de défense, alors qu'un élu pris en flagrant délit de malversation financière ou de frasques sexuelles permet de faire un excellent reportage. On obtient ainsi une ou deux générations qui vont médire de la classe politique et manifester une baisse de confiance envers les dirigeants et envers le gouvernement. Dans un tel climat, il est difficile de persuader les gens de la nécessité de consacrer des fonds publics à des activités dont la finalité n'apparaît pas très clairement.

Le sénateur Banks : Dans ce cas, nous ne sommes peut-être pas dans la bonne direction. Je parle en mon nom personnel, mais je peux dire qu'à mon avis, notre comité en est venu à un point de vue collectif et unanime selon lequel il faudrait prêter davantage attention à l'institution militaire et y consacrer davantage de fonds publics. C'est ce qu'il faut faire dans l'intérêt national du Canada. C'est ce que nous avons dit de différentes façons. Actuellement, nous craignons que le gouvernement, quelle que soit sa tendance, soit amené par l'opinion publique à prendre une orientation différente. C'est du moins une éventualité qui nous préoccupe. Ce que vous nous dites, c'est qu'il faut gouverner quelle que soit l'opinion publique, donner des explications, et tout se passera bien.

M. Winn : Je ne raffole de l'idée de prendre des décisions avant de donner des explications, pour deux raisons. Du point de vue professionnel qui est le mien, il faut d'abord juger chaque type de décision. Lorsqu'une décision peut servir à persuader, je dirais qu'il faut y aller; mais si une décision ne sert qu'à se mettre la population à dos, je dirais qu'au contraire, il ne faut pas la prendre. Comme citoyen et comme être humain, je suis convaincu que la démocratie représente le niveau le plus élevé de la civilisation; que le rôle le plus important que doit assumer une personnalité, ce n'est pas de prendre une décision, mais plutôt de persuader autrui que ces décisions doivent être prises. Le plus important, à mon avis, c'est ce que les Américains appellent parfois le discours d'intimidation, c'est-à-dire la capacité de persuader.

Le sénateur Day : Monsieur Winn, en réponse à mes collègues, vous avez émis deux idées sur lesquelles j'aimerais que vous reveniez. Dans un des cas, vous avez parlé d'un dirigeant ou d'un politique qui aurait la fibre théâtrale et la capacité de bien transmettre son message. Ensuite, vous avez discuté de ce que je décrirais comme étant un dirigeant plus logique, c'est-à-dire celui qui explique et a recours à la logique pour convaincre la population de ses arguments. D'après votre expérience de sondeur et les observations que vous avez faites au cours des ans, lequel de ces deux dirigeants a plus de chance de réussir à transmettre son message aux Canadiens?

M. Winn : Il nous faut les deux. Mise à part la logique, il faut beaucoup de talent pour convaincre, car même si ce que je vais vous dire peut vous sembler étrange, je suis convaincu qu'il existe en très grand nombre des gens logiques. Par contre, les gens sachant persuader sont beaucoup moins nombreux. La fibre

example. If you look at President Bush's speech, and I've often said that President Bush can probably go down in the annals of debating as one of the worst debaters in political history, but that speech was extraordinary. The literary quality, the allusions to Canadian history, were very persuasive.

I will give you a simple example of using logic for theatrical persuasion. Those who advocate military spending sometimes fall into the trap of saying the Americans do it, we must therefore do it, too. That is not persuasive. What you can say is, which country have we seen a parallel with through much of our history, Australia. We fought shoulder to shoulder with the Australians in this campaign, in that campaign, for freedom here, for human rights there, and like the Australians we have to prepare for certain challenges. That would be an example of using logic in a more persuasive or theatrical way.

Senator Day: Let us move from the issue of leadership to the question of just what is the psyche of the Canadian populace? I see Canadians rallying and an outpouring of sympathy when serious situations happen. If you look at the friendly-fire accident in Afghanistan, and a less serious occurrence also in Afghanistan when the soldiers needed material to help with their outreach in the communities to help rebuild the schools, many, many Canadians rallied to the cause there. Some of my colleagues in Ottawa have put large posters in post offices in their riding and people will come now and sign, sending messages to our armed forces personnel. Does that not suggest that there is a general support for our military that maybe is not being exploited by our leaders?

Mr. Winn: Yes, I think that is fair enough to say.

Senator Day: What do we do then to bring that out? What is the problem and why are our leaders not exploiting that potential? It is there.

Senator Meighen: Just do it.

Mr. Winn: I have some thoughts on that. I am not sure that all strategic thinking — that this kind of setting is the best setting for that, to be honest. It has to do with strategies of persuasion and so forth.

Senator Day: That is as far as you would like to go at this stage? We would like to know what —

Mr. Winn: If you would like to have coffee outside this setting, I am happy to speak with you.

Senator Day: Well, Mr. Chair, do you want to have coffee?

théâtrale est très importante, chez les extrovertis, par exemple. Regardez le discours que nous a fait le président Bush : j'ai souvent dit que M. Bush passerait dans les annales des débats comme l'un des pires orateurs de l'histoire politique, mais le discours qu'il a prononcé était extraordinaire par sa qualité littéraire et par ses allusions à l'histoire du Canada. Il a été très persuasif.

Laissez-moi vous donner un petit exemple de la façon dont on peut user de logique tout en faisant de l'effet théâtral. Ceux qui prônent d'augmenter les dépenses militaires tombent parfois dans un piège et affirment que si les Américains dépensent dans ce secteur, nous devons le faire nous aussi. Je n'appelle pas cela un discours persuasif. Par contre, ce qu'on peut faire, c'est de citer en parallèle un pays que nous avons suivi pendant une grande partie de notre histoire, l'Australie. Nous pouvons dire que nous nous sommes battus aux côtés des Australiens au cours de telle ou telle campagne, pour établir la liberté ici, protéger les droits de la personne là-bas, et dire que tout comme les Australiens, nous devons nous préparer à relever certains défis. Voilà comment on peut être logique tout en étant persuasif et en faisant de l'effet.

Le sénateur Day : Laissons de côté la question de leadership et passons maintenant à la définition de l'âme de la population canadienne. Les Canadiens ont l'habitude de se rallier autour de situations graves et de démontrer beaucoup de sympathie. Rappelez-vous l'accident en Afghanistan sous les tirs amis, et aussi un cas beaucoup moins grave survenu en Afghanistan, alors que les soldats avaient besoin de matériel pour faire de l'action sociale dans les collectivités et pour aider à reconstruire des écoles. De nombreux Canadiens ont répondu à l'appel parce qu'il s'agissait d'une cause à laquelle de nombreux Canadiens se sont ralliés. Certains de mes collègues d'Ottawa ont même suspendu de grandes affiches dans les bureaux de poste de leur circonscription pour que la population aille les signer afin d'envoyer un message de sympathie à notre personnel des forces armées. Cela ne vous convainc-t-il pas qu'il existe dans la population un courant de sympathie générale à l'égard de nos militaires, courant de sympathie qui n'est peut-être pas suffisamment exploité par nos dirigeants?

M. Winn : Oui, je crois qu'on peut dire cela.

Le sénateur Day : Comment faire pour que ce soit exploité? Quel est le problème? Pourquoi nos dirigeants n'exploitent-ils pas ce potentiel qui existe bel et bien.

Le sénateur Meighen : Faisons-le!

M. Winn : J'ai certaines idées là-dessus. Je ne suis pas certain que tout le raisonnement stratégique... Enfin, à vrai dire, ce genre-ci de réunion n'est peut-être pas le meilleur qui soit pour en discuter. Cela a beaucoup à voir avec les stratégies de persuasion, entre autres choses.

Le sénateur Day : Vous ne voulez pas nous en dire plus? Nous aimerions savoir ce que...

M. Winn : Je serais ravi de vous en parler, si vous acceptiez de prendre avec moi un café à l'extérieur de la salle de comité.

Le sénateur Day : Monsieur le président, voulez-vous prendre une tasse de café?

The Chairman: You are heading out for coffee, are you?

Senator Day: I just have one other point that I would like to explore your views on, and that is the lack of a military image in our country nowadays. I think back to the time when our Governors General would often have had a military background. Mr. George Vanier, for example, comes to mind immediately. We tend not to have military images in the public eye in Canada, and we have not had for quite a while. Our armed forces have been depleted so there are not very many people in uniform. Half the time the leaders in the military will tell their officers and men and women not to wear uniforms in particular situations. They do not want them to stand out. A lot of the military bases are away from urban centres, and the huge immigration population that has maybe a different history of the military. Does all that play into decisions that our politicians are making?

Mr. Winn: Sure. Those are factors absolutely, but Canadians do not know any part of their history. History has not been taught for decades and decades so why should they know any more about our military history than about our scientific history? The inventors in Canadian history are extraordinary. How many Canadians know who invented the Philips screw, and all the other things he invented?

The Chairman: Alexander Graham Bell.

Senator Day: No, Mr. Philips.

Mr. Winn: We are really deprived of that tremendously warm feeling to know what extraordinary things Canadians invented, whether it is in hardware or the oil and gas industry, which some argue was essentially a Canadian invention in many ways. We are deprived of knowing this so the fact that we do not know about our military history is no great surprise. We do not know about other aspects of our history either.

Senator Day: On that note, we just lost one of our great historians this last couple of days, Pierre Berton, who has told us a lot about our military history.

I would like to pass on to the next speaker at this stage.

Senator Meighen: Dr. Winn, have you noticed any change whatsoever in terms of perception or approval of the military, given the fact that the operational tempo of our armed forces has been frenetic, not to put too strong a word on it, in the last few years? The newspapers, to the extent they are read, have been full of stories, some very sad, but have certainly been there on the front page in terms of the activities of our military. The stories are there to an extent they were not, I venture to say, when we were sitting with a peacekeeping force in Cyprus for 20 odd years and they vanished from sight. The military has been there. Has there been any shift whatsoever in opinion that you have been able to detect?

Le président : Vous allez prendre un café?

Le sénateur Day : Il y a un autre sujet que j'aimerais aborder avec vous, il s'agit de l'absence d'image de nos militaires aujourd'hui au Canada. Je me rappelle l'époque où nos gouverneurs généraux avaient fait souvent carrière dans les forces armées, et on peut penser immédiatement à M. George Vanier. Les militaires n'ont plus beaucoup de visibilité au Canada, et ce depuis un certain temps. Nos forces armées ont fondu comme neige au soleil, de sorte qu'il n'y a plus beaucoup de gens qui se promènent en uniforme. Une fois sur deux, les dirigeants militaires conseillent à leurs officiers et à leurs soldats de ne pas porter leurs uniformes dans telle ou telle circonstance, pour ne pas se faire remarquer. Beaucoup de nos bases militaires sont situées loin des centres urbains, et il faut dire que la masse de nos immigrants ne se fait peut-être pas la même idée que nous des militaires. Ces facteurs entrent-ils en jeu dans les décisions que prennent nos politiques?

M. Winn : Bien sûr. Ces facteurs entrent certainement en jeu, mais les Canadiens ne connaissent pas non plus assez bien leur histoire. Cela fait des décennies que l'on a cessé d'enseigner l'histoire, et il ne faut donc pas s'étonner qu'ils n'en sachent pas plus de leur histoire militaire qu'ils n'en connaissent de leur histoire scientifique. L'histoire du Canada regorge d'inventeurs extraordinaires, mais combien de Canadiens savent qui a inventé la vis à tête Philips ainsi que bien d'autres choses?

Le président : Alexander Graham Bell.

Le sénateur Day : Non, c'est un M. Philips.

M. Winn : Nous ne savons vraiment pas — même si cela nous ferait chaud au cœur — toutes les choses extraordinaires que les Canadiens ont inventées, que ce soit dans le domaine de la quincaillerie, ou dans l'industrie du pétrole et du gaz que certains affirment même avoir été inventée essentiellement par les Canadiens. Comme nous ne savons rien là-dessus, il ne faut pas s'étonner que nous ne sachions rien non plus de notre histoire militaire. Nous n'en savons pas plus sur les autres pans de notre histoire non plus.

Le sénateur Day : À ce sujet, nous venons tout juste de perdre un de nos grands historiens il y a à peine quelques jours, Pierre Berton, qui nous avait beaucoup parlé de notre histoire militaire.

Je cède maintenant la parole à mon collègue.

Le sénateur Meighen : Professeur, avez-vous remarqué une évolution quelconque dans la perception que les Canadiens ont de nos militaires, étant donné que le rythme opérationnel de nos forces armées a été frénétique, et le mot n'est pas trop fort, depuis quelques années? Dans la mesure où on lit les journaux, ceux-ci regorgent d'histoires dont certaines sont très tristes, et d'articles portant sur les activités de nos militaires qui ont fait la manchette. On peut lire beaucoup d'articles là-dessus, beaucoup plus qu'à l'époque où nous avions une force de maintien de la paix pendant une vingtaine d'années à Chypre, avant qu'elle ne disparaisse dans l'oubli. On parle de nos forces armées. Mais avez-vous constaté une évolution dans l'opinion?

Mr. Winn: Yes, I think there has been a little bit of shift. One of the things that I would like to focus on is what is the central motif of how Canadians look at the world? The central motif is ethics. I know it sounds Sunday-schoolish but it is true. Why is it that there is hardly a poll ever that does not show we want to spend more on health care?

Senator Meighen: Self-interest.

Mr. Winn: I do not think it is self-interest in the sense that most people think of it. First of all, anyone who is under 40 thinks he's going to live forever.

Senator Meighen: And never get sick.

Mr. Winn: Yes.

I do not think it is entirely self-interest. I think it is value of life. We do not murder each other, not because there is a policeman on every corner but because we think that is just an awful idea. We do not get into a lot of brawls, not because there is a security guard everywhere but because we think it is a pretty awful idea.

I think the huge support for health care is driven by that ethical concern, worship of life, and I think the misgivings about defence, or less than huge enthusiasm, is because people do not see the contributions of defence to life. They see it as killing people rather than protecting people.

Senator Meighen: I have one other question on a different line. Why is it that Canadians, at least I take this as so, and correct me if I am wrong, do not perceive that they are in any danger at all, if for no other reason than they are just across the lake from Rochester sitting right here? Precision bombs are sometimes not that precise. Even if we are not in the sights of the terrorists, a slight error could cause great damage in this country, but nobody cares. They think that there is no problem and that we will never be in the sights of terrorists. Why is that?

Mr. Winn: I am not sure they see it as no problem. If you ask people, as we have, to give us the probability on a 100-point scale of various kinds of acts against Canada, you get very high, measurable scores. By high I mean anything in the two digits. If you ask them point blank, they say yes, there is a very high probability.

Senator Meighen: Do you ask them what we should do about it?

Mr. Winn: Occasionally, but we do not have a lot of clients who are interested in knowing. I think there is an awareness, but there is also a sense of that is what they hire public figures for, to give them the options. Public servants are supposed to serve them by giving them the options and spelling them out. That is their feeling.

M. Winn : Certes, on peut parler d'une certaine évolution. Mais l'une des choses sur laquelle je voudrais m'attarder, ce serait la façon dont les Canadiens perçoivent le monde. Comment le perçoivent-ils? Principalement d'un point de vue éthique. C'est vrai, même si cela peut vous sembler naïf. Pourquoi la plupart des sondages révèlent-ils que pour les Canadiens, l'important c'est d'augmenter les dépenses en santé?

Le sénateur Meighen : C'est par intérêt personnel.

M. Winn : Je ne le crois pas, car la plupart des Canadiens n'y pense pas sans arrêt, pour la plupart. D'abord, tous les moins de 40 ans sont convaincus qu'ils sont indestructibles.

Le sénateur Meighen : Et ne tomberont jamais malades.

M. Winn : En effet.

Je ne crois pas que cela soit uniquement par intérêt personnel. C'est à cause de la valeur que nous accordons à la vie. Nous ne nous assassinons pas les uns les autres, pas par peur du policier mais parce que ce ne serait pas une bonne chose. Les Canadiens se tiennent loin des empoignades, pas par peur des gardiens de sécurité qui tapissent les rues, mais parce que cela ne leur semble pas être une bonne idée.

À mon avis, l'appui massif des Canadiens à l'égard des soins de santé vient de leur sens de l'éthique, ainsi que de la révérence qu'ils ont pour la vie. Et leurs hésitations au sujet des questions de défense, ou à tout le moins leur manque d'enthousiasme, vient de ce que pour eux, la défense ne contribue pas nécessairement à la vie. À leurs yeux, les dépenses militaires servent à tuer plutôt qu'à protéger.

Le sénateur Meighen : J'ai une autre question sur un autre sujet. Peut-être ai-je tort et corrigez-moi si c'est le cas, mais je me demande pourquoi les Canadiens se sentent à l'abri du danger, même s'ils se trouvent juste en face de Rochester, de l'autre côté du lac? Le bombardement de précision n'est parfois pas si précis que cela. Même si les Canadiens ne sont pas nécessairement dans la mire des terroristes, une petite erreur pourrait être catastrophique pour le Canada, mais cela ne semble inquiéter personne. Les Canadiens ont l'impression d'être à l'abri de tout et qu'ils ne seront jamais dans la mire des terroristes. Pourquoi?

M. Winn : Je ne suis pas sûr qu'ils se sentent complètement à l'abri. Si vous demandez aux gens, comme nous l'avons fait, de coter sur une échelle de 1 à 100 la probabilité que différents actes soient menés contre le Canada, vous obtenez des résultats très élevés, dans les deux chiffres. Si vous leur posez directement la question, ils vous répondront que la probabilité est très élevée.

Le sénateur Meighen : Leur avez-vous demandé ce que nous devrions faire?

M. Winn : Nous leur posons la question à l'occasion, mais la plupart de nos clients ne sont pas intéressés à le savoir. Je crois que les Canadiens sont sensibles à cela, mais je crois qu'ils pensent aussi que les personnalités sont là pour leur offrir des options. Les fonctionnaires sont censés leur proposer des options et les leur expliquer. Voilà ce qu'ils pensent.

Senator Forrestall: Professor, why is it that American television has been preoccupied probably since 9/11 with violence, courtroom cases and murders? They are serial. They run from six o'clock in the morning until midnight. Is that a phenomenon?

Mr. Winn: Sure. It is called infotainment. It is the marriage of information and entertainment. That gets huge audiences. The O.J. Simpson trial was the perfect example because you just get huge, huge audiences because it is entertainment masquerading as information, and it is very inexpensive. Senator Banks is right, you have to consider cost all the time. The news we get is a balance between cost and audience appeal. It is just like pure entertainment shows. Why are there so many cops-and-robbers shows? Is it because they are so successful at getting audiences? No. The best comedy shows, such as *Seinfeld*, trounce cops-and-robbers shows, but the best comedy shows are so much more expensive and the probability of success is so much less. The same goes for news reporting. You report based on the cost of it. That is why you get so much, for example, on Israel and the Palestinians because it is so inexpensive to cover, and why you do not get the tumult in Southern Thailand, the problems in Malaysia or Indonesia or Nigeria or wherever.

Senator Forrestall: My point is, if there is a committee of senators sitting in Toronto today talking about another white paper in defence and then we go out and get blown up by some terrorist. Could the Canadian Press "spin" that into two, four, five months of four or five hours a day television, radio, and every newspaper story on the first three pages? Does it take that kind of a motivator for the press to create the interest because it would be the press, not the fact that somebody blew up a bunch of senators. You might get a round of applause.

The Chairman: If it does, I am not going there, senator.

Mr. Winn: I think there are all sorts of biases in what journalists do starting with the cost, but the fundamental bias is that they need an audience.

Senator Forrestall: They have a fixed and a variable cost and here, if it affects costs, it is nothing. You do not spend that money anyway. It is their time and it is salaries.

Mr. Winn: Right.

Senator Banks: I just want to make a point in response to your response to Senator's Meighen's question when you referred to ethics. Canadians' ethics, as far as having misgivings about doing certain things because they are unethical, are a constantly moving target. On 10/11 we could have brought in laws to bring back the rack and very nearly did. In fact, if it had not been for the Senate,

Le sénateur Forrestall : Professeur, pourquoi, depuis le 11 septembre à peu près, la télévision américaine ne cesse-t-elle de diffuser des émissions de violence, de procès et de meurtres? Ce genre d'émissions est diffusé sans arrêt de 6 heures du matin jusqu'à minuit. Quel est ce phénomène?

M. Winn : Cela s'appelle de l'info-divertissement qui marie information et divertissement et qui va chercher d'énormes audiences. Le procès d'O. J. Simpson illustre à la perfection ce phénomène, puisqu'il a réussi à attirer d'énormes auditoires, parce que c'était du divertissement déguisé en information, à bon marché. Le sénateur Banks avait raison de dire qu'il faut constamment tenir compte des coûts. Les actualités qui sont diffusées reflètent l'équilibre entre les coûts et l'attrait pour l'auditoire. C'est comme s'il s'agissait purement d'une émission de divertissement. Pourquoi diffuse-t-on à votre avis autant d'émissions de flics et de voleurs? Est-ce parce qu'elles attirent un large auditoire? Non. Les meilleures comédies diffusées, telles que *Seinfeld*, battent haut la main les émissions de flics et de voleurs, mais elles coûtent beaucoup plus cher et ne sont pas une garantie de succès. Il en va de même pour l'information : vous diffusez des nouvelles, en fonction des coûts. Cela explique pourquoi on entend parler d'Israël et des Palestiniens, parce que la couverture des actualités ne coûte pas cher, alors qu'il en coûterait beaucoup plus cher pour faire des actualités sur les tumultes du Sud de la Thaïlande, sur les problèmes de la Malaisie ou de l'Indonésie ou même du Nigeria.

Le sénateur Forrestall : Prenons notre comité qui siège ici à Toronto et qui se penche sur l'opportunité de publier un autre livre blanc sur la défense; supposons qu'à notre sortie, un attentat terroriste nous décrive. La presse canadienne parviendrait-elle à en faire un sujet d'actualité pendant deux, quatre ou cinq mois, ou pendant quatre à cinq heures par jour à la télévision ou à la radio, ou sur les trois premières pages de tous les journaux? La presse a-t-elle besoin de ce genre-là de motivation pour susciter de l'intérêt, parce que tout serait entre les mains de la presse, et cela n'aurait rien à voir avec le fait que quelqu'un a fait sauter une bande de sénateurs, situation qui pourrait éventuellement être bien reçue.

Le président : Si ça saute, je ne vais certainement pas sortir.

M. Winn : Il y a toutes sortes de lorgnettes à travers lesquelles les journalistes choisissent leur sujet, dont les coûts au départ, mais ce qui les motive principalement c'est qu'ils ont besoin d'un auditoire.

Le sénateur Forrestall : Il y a les coûts fixes et les coûts variables, et dans l'exemple que je vous ai donné, si le reportage change les coûts, cela ne donne rien. L'argent ne serait pas dépensé de toute façon. Il s'agit du temps des journalistes et de leurs salaires.

M. Winn : En effet.

Le sénateur Banks : Je voulais reprendre votre réponse à la question du sénateur Meighen sur l'éthique. Le sens de l'éthique chez les Canadiens, qui les fait hésiter à agir dans certains domaines par crainte que cela ne soit éthique, est une cible qui ne cesse de bouger. Le lendemain du 11 septembre, on aurait pu facilement légiférer pour rendre la torture légale, et c'est presque

there would have been laws put in place which allow things to be done under them without review, things which are anathema to Canadians. On that day in that circumstance, there was a little blip, and the same thing happened when those soldiers who were based in Edmonton were sadly killed by friendly fire. On the day after that, there were a whole lot of things that we could have done so that ethical point is a constantly moving one depending on the circumstances.

Mr. Winn: Yes.

The Chairman: Dr. Winn, it is very good of you to come here for the committee. We appreciate your assistance. We have been trying to unravel a puzzle. I think you have helped us focus on some elements of it and we are very grateful for your assistance. We hope to have a chance to talk with you again in the future. Thank you very much for coming today.

Honourable senators, our next witness is Dr. David Dewitt. He is head of the Centre for International and Security Studies at York University. The Centre is affiliated with the security and defence forum. Dr. Dewitt has written extensively on issues including Canadian foreign policy, international security, arms control, conflict management, and peacekeeping.

Welcome to the committee. We are glad to see you here. We understand you have a brief statement to make and we look forward to the opportunity of questioning you after that.

Mr. David Dewitt, Director, Centre for International and Security Studies, York University: Thank you so much for the invitation. I appreciate the opportunity of being here. I was caught off guard a little bit when late last night I found out that my colleague from the centre, Mr. Martin Shadwick, would not be actually preceding me. We were supposed to be coming here together and he was going to give you an introduction on his views, primarily on focusing on classic traditional defence issues, and then I was going to build on that. However, he will be seeing you after me so with some apologies, I had to restructure this a little bit, but nevertheless I am glad that I will have extended time to engage with you in some discussion.

What would you think if, in fact, I were to tell you that it is estimated that there are more than 50,000 aliens in this country but only 18 are accounted for, and those 18 that are accounted for are costing the Canadian economy somewhere between, depending on how you add it up, about \$13 billion and \$42 billion annually? I think that statistic would suggest to you a very serious security problem. It threatens our core values because of its enormity and because it reveals how little we know about these aliens. It threatens our institutions because of the enormous cost and drain on our economy, and for the same reason, it threatens our capabilities.

ce qui est arrivé. D'ailleurs, n'eût été du Sénat, le Parlement aurait adopté des lois qui lui auraient donné les coudées franches, sans que personne n'y trouve à redire, ce qui est en soi une situation qui est anathème pour les Canadiens. Mais ce jour-là, devant les circonstances, les Canadiens ont vu les choses autrement, tout comme ils les ont vues le jour où nos soldats d'Edmonton ont malheureusement péri sous les tirs amis. Le lendemain de cet accident, nous aurions pu intervenir de bien des façons, ce qui illustre à quel point l'éthique est une cible mouvante, qui se déplace en fonction des circonstances.

M. Winn : En effet.

Le président : Monsieur Winn, vous avez été bien aimable de vous présenter à notre comité. Nous vous sommes reconnaissants de votre aide, car nous essayons de démêler l'écheveau. Vous nous avez aidés à concentrer sur certains éléments de cet écheveau, et nous vous en sommes reconnaissants. Nous espérons avoir l'occasion de nous entretenir à nouveau avec vous. Merci beaucoup de votre témoignage.

Honorables sénateurs, nous accueillons maintenant le professeur David Dewitt, qui dirige le Centre d'études internationales et de sécurité de l'Université York, affilié au forum sur la sécurité et la défense. M. Dewitt a beaucoup écrit sur les questions de politique étrangère canadienne, de sécurité internationale, de contrôle des armements, de gestion de conflit et de maintien de la paix.

Professeur Dewitt, bienvenue au comité. Nous nous réjouissons de vous entendre. Je crois que vous avez une brève déclaration à faire, après quoi nous pourrions avoir le plaisir de vous poser des questions.

M. David Dewitt, directeur, Centre d'études internationales et de sécurité, Université York : Merci beaucoup de m'avoir invité à comparaître, et je me réjouis d'être ici. J'ai été un peu désarçonné lorsque j'ai appris, tard hier soir, que mon collègue du centre, Martin Shadwick, ne viendrait pas préparer le terrain pour moi. Nous étions censés comparaître ensemble, et il devait pour sa part faire une introduction du sujet et mettre l'accent principalement sur les enjeux traditionnels en matière de défense, sur lesquels je devais ensuite vous donner plus d'explications. Toutefois, il semble qu'il comparaitra après moi, et c'est pourquoi j'ai dû restructurer quelque peu mon intervention. Je vous fais mes excuses, mais sachez que je suis heureux d'avoir plus de temps pour engager la discussion avec vous.

Comment réagiriez-vous si je vous disais qu'on estime à plus de 50 000 le nombre d'étrangers se trouvant au Canada, mais que de ce nombre, on ne peut en localiser que 18. De plus, ces 18 personnes dont on connaît les faits et gestes coûtent à l'économie canadienne, selon les calculs, de 13 à 42 milliards de dollars par année. Ces chiffres illustrent l'ampleur du problème de sécurité que nous avons. Ce problème est une menace à nos valeurs fondamentales à cause de son énormité et parce qu'il met en lumière la pauvreté d'information que nous avons sur ces étrangers. Ce problème menace nos institutions en raison de ses coûts énormes et met à mal notre économie tout en grevant nos moyens.

Let me suggest it is a fundamental security problem. However, let me also relieve you of one concern in that I am talking about invasive, non-indigenous species, which there are somewhere in the order of 50,000 varieties in North America. Of those 50,000 in Canada we have been able to track approximately 18, and that 18 are costing our economy somewhere between \$13 billion and over \$40 billion a year.

Our scientists know a fair amount about the science of it. Our policy-makers and our academic experts in the social sciences, law, environmental studies, ethics and humanities only barely touch the surface of our knowledge. If that is not a security problem to the Canadian state, to the Canadian people, to the Canadian interests and to our future, it is hard to identify what, in fact, we would classify as a security problem.

I point this out not only because of its profound seriousness and because of the lack of knowledge and intelligence we have on it and our inability to track it, which we can run parallels in all other kinds of security issues, but to point out that your call for this discussion and moving towards a white paper is long overdue and most welcome. It must address the reality, as is implied, I think, by the title of the committee in terms of national security and defence. Not all security issues are necessarily defence issues, and not all security issues are necessarily best handled by the Department of National Defence. It is important to realize that both for the agenda of national security and also for the vitality, vibrancy and credibility of DND. It must be clear to them what their missions, goals, commitments and responsibilities are. They have to be aware of areas of security but, in fact, they do not necessarily take the lead, and they should not be asked to allocate their scarce resources to address these areas.

I think that is an important thing to reflect on. It is a knowledge, an awareness, we should have had many years ago. It has perhaps become more directly relevant since September 11, 2001, when it became increasingly clear to the Canadian government and the Canadian people the diffuseness and the changing nature of what a threat is and what a security challenge is.

In the few minutes, I was asked to take only five or six minutes to make some introductory remarks. There is lots to say. Obviously I will not cover much of it, and hopefully will get to that in discussion. I would like to just pick up a couple of points, I think. I want to suggest that we are a very privileged society in Canada. I think there is a long-standing commitment that continues, even though there is some stress and strain, that as a very privileged society with a particular ethic, we have understood that we have an obligation, a responsibility to play a responsible role in the international security environment, broadly defined. Where that involves issues of harm to people and harm brought on by violence, we have prided ourselves in having an

À mon avis, il s'agit d'un problème de sécurité fondamentale. Toutefois, laissez-moi vous rassurer : je parle ici d'une espèce invasive et non indigène, dont on compte quelque 50 000 variétés en Amérique du Nord. Je répète que nous avons les coordonnées d'environ 18 de ces 50 000 variétés au Canada, mais que ces 18 coûtent à notre économie de 13 à 40 milliards de dollars par année.

Nos scientifiques en connaissent bien l'aspect scientifique. Nos décideurs et nos universitaires des sciences sociales, du droit, des études environnementales, de l'éthique et des sciences humaines ne font que frôler la surface de nos connaissances. Si l'on ne peut pas parler ici d'un problème de sécurité pour l'État canadien, pour les Canadiens, pour les intérêts du Canada et pour notre avenir, il est difficile de savoir ce qui pourrait bien être considéré comme un problème de sécurité.

Si je vous le signale, ce n'est pas uniquement parce que c'est un problème très sérieux et parce que nous n'avons pas de connaissance ni de renseignement là-dessus, et que nous ne pouvons donc pas le suivre, ce qui est aussi le cas pour toutes sortes d'autres problèmes de sécurité. Non, si je vous le signale, c'est pour vous confirmer que la discussion que vous avez aujourd'hui sur l'opportunité de publier un autre livre blanc est la bienvenue et que nous l'attendons depuis longtemps. Votre réflexion doit porter sur les questions de sécurité nationale et de défense, comme l'illustre parfaitement le titre de votre comité. Ce ne sont pas toutes les questions de sécurité qui sont nécessairement des questions de défense, et les questions de sécurité ne sont pas nécessairement traitées de la façon optimale par le ministère de la Défense nationale. C'est une situation qu'il faut bien comprendre, à la fois pour respecter le programme de la sécurité nationale, mais aussi pour assurer la vitalité, la capacité de décision et la crédibilité du MDN. Le ministère doit comprendre parfaitement quelle est sa mission, quels sont ses objectifs, ses engagements et ses responsabilités. Il doit bien connaître les questions de sécurité mais sans nécessairement piloter ces dossiers, pas plus qu'on ne doit lui demander de puiser à même ses maigres ressources pour s'en occuper.

Cette grave situation donne à réfléchir. Cette connaissance de la situation, nous aurions dû déjà l'avoir il y a plusieurs années. Peut-être est-ce encore plus pertinent depuis les événements du 11 septembre 2001, jour où il est devenu de plus en plus clair pour le gouvernement et la population du Canada à quel point la menace à notre sécurité était diffuse et évolutive et à quel point le défi était grand.

On m'a demandé de limiter mes propos à cinq ou six minutes. J'aurais beaucoup à dire. Je ne pourrai évidemment pas aborder toutes les questions importantes, mais j'espère que j'y parviendrai lors de notre discussion. J'aimerais néanmoins aborder une ou deux choses. Il faut d'abord que nous compreniez que nous formons au Canada une société très privilégiée. Cette réalité est assortie d'un engagement de longue main qui doit être maintenu, même en période de tension et de contrainte. Comme société très privilégiée qui s'est dotée d'une éthique bien à elle, nous avons compris depuis longtemps que nous avons des obligations et la responsabilité de jouer un rôle solide dans l'environnement de la sécurité internationale, dans son sens large. Chaque fois que la

expeditionary capability that, when selectively and carefully applied, can bring an appropriate level of intervention, address and redress in issues of security, violence and war.

I think that kind of expectation continues. I was not here to hear Dr. Winn's full representation in terms of Canadian public opinion, but my guess is that there is a long and deep reservoir of admiration and support among the elites and among the Canadian public in general and an expectation that our Canadian military has this role and should be given that capability.

That said, I think there is an enormous frustration, a growing frustration, among the Canadian public, and I think perhaps in the privacy of their own homes among the Canadian military, with the lack of capability and the lack of leadership. However, I would go one step further and put it out to you simply as a hypothesis, that in many cases the Canadian military has been their own worst enemy in making the case for their role in international security.

For a very, very long time, the Canadian military, yes, has faced substantial constraints imposed by finance and treasury. We know the commitment capability gap. I do not have to refer to that in any detail. However, when challenged, the Canadian military has tended to fall back on tried and true statements; a combat-capable, multi-purpose force that has to do everything for everybody at all times and be fully inter-operable.

I think it is long overdue that we recognize that we have to ask the question: Where are we going to provide the value added? Where can we make a difference not just in the broad-brush issues of international security — which are much broader than merely the military, as my opening comment tried to suggest — but if we are here to talk about the role of the military, where can the Canadian military make a difference and how?

My colleagues in the military often cringe when they hear the term, niche role, because of the constraints and limits that places. However, I would like to suggest that this is something we have to address. The military's inability or unwillingness to do that, often for some very good understandable political and other reasons they shy away from that, is something that needs to be overcome.

Indeed, I think it would strengthen both the Canadian military as a combat-capable force and strengthen the political support the Canadian military would have within Canada should we as the Canadian public, the Canadian political leadership and in particular the Canadian military take this on directly. We cannot do everything. What do we do? That which we do we should do extraordinarily well. Do we make a commitment as a combat-capable expeditionary force to do one or two things, and

violence a apporté de la souffrance aux êtres humains, nous nous sommes toujours targués d'utiliser notre capacité expéditionnaire de façon sélective et soignée pour intervenir à un niveau approprié, dans des questions de sécurité, de violence et de guerre.

Cette attente n'a pas disparu. Je n'étais pas présent lorsque M. Winn vous a expliqué l'opinion canadienne, mais j'ai l'impression que l'élite du Canada et la population en général ont une longue et profonde admiration pour les militaires canadiens et s'attendent à ce qu'ils jouent le rôle dont je vous ai parlé et à ce qu'on leur donne cette capacité d'intervenir.

Cela dit, je ressens une frustration énorme et croissante parmi la population, et sans doute aussi dans les foyers des militaires canadiens, devant l'absence de capacité des forces armées et l'absence de vision. Toutefois, j'irais encore plus loin et je vous proposerais l'hypothèse suivante : dans plus d'une circonstance, ce sont les militaires canadiens qui se sont nui le plus à eux-mêmes en ne réussissant pas à nous convaincre du rôle qu'ils pouvaient jouer en matière de sécurité internationale.

Il est vrai que pendant bien longtemps, les forces militaires du Canada ont eu à faire face à des contraintes énormes imposées par les finances et le Trésor. Nous connaissons tous l'écart entre les engagements et les ressources. Je n'ai pas à vous l'expliquer en détail. Toutefois, lorsque mises au défi, les Forces canadiennes ont eu l'habitude de se rabattre sur des arguments éprouvés et réels, à savoir qu'on leur a toujours demandé d'être prêtes à combattre et d'être polyvalentes pour pouvoir réagir dans toutes les circonstances et de façon à assurer l'interopérabilité.

Nous aurions dû depuis très longtemps nous demander ce que nous pouvions offrir comme valeur ajoutée. Autrement dit, demandons-nous comment nous pouvons faire la différence, et pas seulement dans les grandes questions générales de sécurité nationale — qui dépassent de loin l'aspect strictement militaire, comme j'ai voulu le dire au début — car, puisque nous voulons ici parler du rôle des forces armées, demandons-nous dans quels secteurs les militaires canadiens peuvent faire la différence, et comment.

Mes collègues des forces armées sont souvent portés à sourcilier lorsqu'ils entendent parler de créneau, à cause des contraintes et des limites que cela impose. Toutefois, je voudrais vous convaincre que la question doit être posée. Il faut passer par-dessus les hésitations ou l'incapacité des militaires à se poser la question, souvent pour des motifs politiques ou autres parfaitement compréhensibles.

En effet, cela renforcerait à la fois les militaires comme force apte au combat et renforcerait le soutien politique aux forces armées canadiennes au Canada si la population du Canada, de même que ses dirigeants politiques et particulièrement ses dirigeants militaires regardaient les choses en face. Nous ne pouvons intervenir sur tous les fronts. Sur quoi devrions-nous nous concentrer? Seulement sur ce qui nous permet d'exceller. Accepterons-nous de nous engager à être une force

to be in the front line of doing those and not pretend that we should be able to say "ready, aye, ready" always on all things?

That may impose some tremendous challenges in terms of doctrine, education and procurement, but I think that is something we must address.

I think I have taken my five or six minutes, and I have addressed only one point of the many that I would like to, but I should stop here because perhaps I will be able to get those out in the context of whatever questions you might like to raise.

The Chairman: Dr. Dewitt, perhaps you could give us a quick menu of the other points without going into them. That would assist the committee in its questioning.

Mr. Dewitt: Let me point out then a few things that I think we need to take into consideration. I can provide you with a copy of this report that my colleagues and my centre and I did about a year ago on Canadian defence. Certainly we all felt that it was in Canada's interest to recognize that we are not facing any serious traditional military threat and that when we talk about threats to Canadian well-being, we have to look in two terms.

We have to look, one, in terms of our own changing state, the concerns that are driven from within in terms of national priorities and national concerns. Those concerns run from terrorism, transnational crime, addressing the changing nature of the demographic structure of the state, economic espionage, and a whole range of issues dealing with the national well-being and the future of the Canadian people and the Canadian state.

Clearly, our relations with the United States are essential. They are essential not only because of our trade and economic relations, but we have many fundamental issues of ethics and preference in terms of a way of life in common. We have to find a way to pursue these in harmony. At the same time, we have to ensure we explore those areas where we differ.

In terms of national defence and national security issues, we have no choice but to address the demands and expectations that come from our sharing a continent. To pretend they do not exist is foolish. At the same time, that does not mean that we do not have some flexibility and options. I think we all know that those are priority issues that we have to address.

We have issues of hemispheric security and hemispheric international policy and regionalism that deserve our attention.

The questions of UN reform feed into our security definitions, our security concerns and the role of our military, what role our

expéditionnaire apte au combat qui excelle sur un ou deux fronts? Acceptons-nous d'être sur la ligne de front dans ces cas-là seulement, sans prétendre que nous devrions être toujours prêts, comme les scouts, dans n'importe quelle circonstance?

Ce revirement pourrait évidemment poser d'énormes défis en termes de doctrine, d'éducation et d'approvisionnement, mais ce questionnement s'impose.

Je crois que mon temps est déjà écoulé, mais je n'ai abordé qu'un seul des nombreux sujets dont je voulais vous entretenir. Je m'arrêterai ici, car j'espère pouvoir aborder le reste en répondant à vos questions.

Le président : Professeur Dewitt, vous voudrez peut-être nous brosser rapidement le tableau de tous les points que vous vouliez aborder? Cela pourrait aider les membres du comité à vous poser les bonnes questions.

M. Dewitt : J'aimerais vous décrire certains éléments dont nous devons tenir compte. Je puis également vous laisser un exemplaire du rapport sur la défense canadienne que j'ai préparé il y a environ un an avec l'aide du centre et de mes collègues. Nous étions tous d'avis qu'il y allait de l'intérêt du Canada de reconnaître que notre pays ne fait pas face aux graves menaces militaires traditionnelles et que lorsque l'on parle de menaces au bien-être des Canadiens, il faut envisager la question à deux points de vue.

En premier lieu, nous devons envisager la situation en tenant compte de l'évolution de l'État, et des préoccupations qui proviennent de l'intérieur en termes de priorités et de préoccupations nationales. Je songe ici au terrorisme, au crime transnational, à l'évolution de la structure démographique de notre État, à l'espionnage économique et à toute une gamme de problèmes allant du bien-être de la nation jusqu'à l'avenir des Canadiens et de l'État.

Nos relations avec les États-unis sont évidemment essentielles. Elles le sont non seulement en termes d'échanges commerciaux et de relations économiques, mais aussi parce que nous partageons avec eux les mêmes visions d'éthique fondamentales et de préférence en termes de mode de vie. Nous devons donc trouver des façons de mener ces objectifs en harmonie, tout en explorant plus à fond les secteurs sur lesquels nous différons de vision.

En ce qui concerne la défense et la sécurité nationale, nous n'avons d'autre choix que de répondre aux exigences et aux attentes découlant du partage par nos deux pays du même continent. Il serait illusoire de prétendre qu'elles n'existent pas. Mais en même temps, cela ne signifie pas pour autant que nous n'avons aucune marge de manœuvre. Mais il nous faut reconnaître que ce sont là des questions à traiter en priorité.

Ensuite, nous devons faire porter notre attention sur la sécurité et la politique internationale dans notre hémisphère comme région de la planète.

Nos propres définitions et préoccupations en termes de sécurité et le rôle de nos forces armées s'inscrivent dans la question plus

military can play in contributing in a significant way to moving the UN reform further.

In fact, I was just involved with Mr. Paul Heinbecker this morning on a CBC Radio issue of *The Current* addressing aspects of this.

The Chairman: What I was really looking for was UN reform and how the military can help it.

Mr. Dewitt: Yes.

The Chairman: Item 2, if you can give us a quick overview, then you will find the questions will lead to these things.

Mr. Dewitt: Sure. I would focus on multilateralism and that is UN, that is NATO, and that is the question of the coalition of the willing. I have already suggested that a major one is the question of Canadian defence and its niche or specialized capabilities. I think for now that is a good start. Let me stop there.

Senator Day: Dr. Dewitt, thank you very much for being here and sharing with us some of your ideas. We look forward to the continued discussion. We are trying at one time to focus on a defence policy, but from your comments I am wondering, do you agree with me that we really have to start with a clear-stated foreign policy and then from that a security policy, and then from that a defence policy?

Mr. Dewitt: Absolutely. We have all been waiting for the international policy review that is supposed to be forthcoming. I think that is essential. It has been long understood by some, although it is a contested understanding, that security policy, both national and international security policy, is almost a prism that mediates between foreign policy and defence policy. I think that is a position that many of us would take. Until we identify security issues, both domestic and international, and our priorities in that context, and within those security issues which ones are seen to be threatening to us nationally versus as a member of the international community, until those are addressed, I do not think that we can be sufficiently well informed to deal with the development of Canadian defence policy, both national and international.

Senator Day: During the last federal election there was a statement made by the Prime Minister that he envisages an expanded role, an additional role for the reservists in Canada in relation to a type of homeland security that would deal with first-responder-type issues, especially with respect to issues that are nuclear, biological, chemical, et cetera. Can that be dealt with in the abstract, or are we just dealing with silos here where we are not looking at the broader security issue and whether a military-type organization is the best to deal with those kinds of security issues?

générale de la réforme des Nations Unies, puisque nous devons nous demander quel rôle nos forces armées peuvent jouer de façon significative pour contribuer à l'avancement de la réforme de l'ONU.

D'ailleurs, j'en parlais justement ce matin avec Paul Heinbecker à l'émission *The Current*, diffusée à la radio de la CBC.

Le président : Ce qui m'intéressait surtout, c'était la réforme de l'ONU et le rôle que peuvent jouer nos forces armées pour la promouvoir.

M. Dewitt : D'accord.

Le président : Ensuite, si vous pouviez nous donner un aperçu des autres sujets qui vous intéressent, les questions pourraient peut-être être plus pointues.

M. Dewitt : Bien sûr. J'aurais voulu mettre l'accent sur le multilatéralisme, c'est-à-dire les Nations Unies, l'OTAN, à savoir la coalition des partenaires pour une même cause. Je vous ai déjà expliqué qu'il fallait se demander quel créneau pouvait occuper la défense canadienne et dans quoi elle pouvait se spécialiser. Je pense que c'est un bon point de départ, et je m'arrêterai ici.

Le sénateur Day : Monsieur Dewitt, merci beaucoup de votre comparution et de nous avoir fait part de vos réflexions. Nous nous réjouissons de pouvoir continuer la discussion avec vous. Nous voulons mettre l'accent sur une politique de défense, mais après vous avoir entendu, je me demande si vous êtes d'accord sur le fait que nous devrions commencer par une politique étrangère clairement définie, à laquelle se greffera une politique de sécurité, puis une politique de défense?

M. Dewitt : Certainement. Nous attendons tous depuis longtemps l'examen de la politique internationale qui est censé se faire et qui est, à mon avis, essentiel. Même si ce n'est pas admis par tous, d'aucuns disent depuis longtemps que la politique de la sécurité nationale et internationale est en quelque sorte un prisme qui intervient entre la politique étrangère et la politique de défense. C'est sans doute ce que beaucoup d'entre nous confirmeraient. Tant que nous n'aurons pas cerné les problèmes de sécurité nationaux et internationaux et établi nos priorités en fonction de ceux-ci, et tant que nous n'aurons pas décidé lesquels parmi ces problèmes de sécurité nous menacent comme pays plutôt que comme membre de la communauté internationale, nous ne serons pas suffisamment bien informés pour arrêter la politique de défense du Canada, à l'échelle nationale et internationale.

Le sénateur Day : Au cours de la dernière campagne électorale, le premier ministre a dit qu'il envisageait un rôle élargi pour la Réserve du Canada, particulièrement dans le cadre de la sécurité du territoire et pour agir à titre de premier intervenant, surtout dans les cas d'attaque nucléaire, biologique, chimique, et cetera. Peut-on décider cela de façon abstraite? Est-ce que nous n'illustrons pas ainsi le cloisonnement traditionnel qui nous empêche de regarder l'enjeu plus large de la sécurité et de nous demander si une organisation de type militaire n'est pas la mieux placée pour répondre à ce genre de problèmes de sécurité?

Mr. Dewitt: You have raised two important points. Let me deal with the second one first, which is your comment about silos. From an outside critic I was heartened to hear from many of my colleagues who had long service in the Canadian government that one of their greatest concerns are the silos, the extent to which there is so much overlap of concern and interest. Many of the different departments do not coordinate well either in terms of knowing what each is doing, or in terms of policy as well as in terms of operations. Therefore it is important to break down silos.

As I understand it, the new department that Ms. Anne McLellan serves as minister is one significant effort that the Canadian government has undertaken to break down those silos. In terms of the specific issues, the kinds of particular items that you mentioned, you are asking me to stretch beyond my own area of competence. Some of these areas are highly technical and require the technical capability which I understand from some of the reports I have read that Canada has not had in the past and that we have to gear up for.

Certainly the new national security document that was released this past year indicates that it has to be a commitment of this government. To the extent to which that happens, there is obviously going to have to be co-ordination, and the role of the Department of National Defence in that, I think, is essential. Whether or not they are going to take the lead responsibility is something to be sorted out.

Senator Day: You probably are familiar with our report where we were concerned about these various silos within the government. The creation of Ms. McLellan's department was at least in part as a result of our urging and we were very pleased about that.

My concern is that statements being made in relation to the reservists that I just referred to might be moving back into this silo type of situation because it is part of a defence policy, defence thinking, whereas the role is quite a bit broader or potentially a bit broader in relation to security issues generally. That is my concern. That is what I was addressing my comment to.

Mr. Dewitt: I appreciate the concern. I think it is well placed. I guess I would put it back to the representatives of the government in terms of their views and the allocation of responsibilities and where the capabilities are going to come. I would be concerned in terms of it slipping back into DND, as you raised. I would also be concerned about, does that stretch once again the capabilities of the Department of National Defence when they are already constrained in some of their more traditional areas, linked to their expeditionary roles. Does DND, in fact, have the appropriate capabilities to deal with a number of the areas that you have raised?

Senator Day: I would like you to talk a little bit more about your concept with respect to the niche role, because we have had some conflicting points of view on that.

M. Dewitt: Vous avez soulevé deux questions importantes, et je répondrai d'abord à la deuxième, sur le cloisonnement. Étant un critique qui ne fait pas partie du secteur public, je me suis réjoui d'entendre plusieurs de mes collègues qui avaient de longs états de service au gouvernement canadien expliquer que l'une de leurs plus graves préoccupations, c'était justement ce cloisonnement, malgré le grand chevauchement dans les préoccupations et dans les intérêts. En effet, de nombreux ministères n'assurent aucune coordination entre leurs activités, ne savent pas ce que font les autres ni en termes de politiques ni en termes d'opérations. Il est donc essentiel de faire tomber ce cloisonnement.

Si je comprends bien, le nouveau ministère dirigé par Mme Anne McLellan illustre de façon éclatante l'effort déployé par le gouvernement du Canada pour défaire ce cloisonnement. Pour répondre à votre question plus précise, je dois avouer que cela déborde de mon secteur de compétence. Certains des rôles dont vous avez parlé sont très techniques et exigent des capacités techniques que, sur la foi de ce que j'ai lu dans certains des rapports, le Canada n'a jamais eues dans le passé et pour lesquelles il devrait se préparer.

Le nouveau document sur la sécurité nationale publié l'année dernière indique la nécessité d'un engagement de la part du gouvernement. Si cet engagement se concrétise, il faudra assurer une bonne coordination et de ce point de vue, le rôle du ministère de la Défense nationale va être essentiel. Reste à savoir s'il va en assumer la responsabilité ultime.

Le sénateur Day: Vous connaissez sans doute notre rapport dans lequel nous avons dénoncé les services gouvernementaux qui fonctionnent en vase clos. Le ministère de Mme McLellan a été créé en partie en réponse à notre intervention pressante, et nous en avons été très satisfaits.

Les déclarations concernant les réservistes, auxquelles je viens de faire référence, risquent de nous ramener à ce mode de fonctionnement en vase clos, car la Réserve fait partie de la politique de défense, alors que sur les questions de sécurité, les perspectives doivent être un peu plus vastes. Voilà ce qui me préoccupe, et ce à quoi je voulais faire allusion dans mon commentaire.

M. Dewitt: Je comprends votre préoccupation, qui me semble légitime. Je pense qu'il faut renvoyer la question aux représentants du gouvernement et solliciter leur point de vue sur l'attribution des responsabilités et l'utilisation des capacités. Il serait dommage que le problème retombe sur le ministère de la Défense, comme vous le dites. Je crains également que l'on surutilise les capacités du ministère de la Défense nationale, qui subit déjà les contraintes imposées par ses activités plus traditionnelles résultant de ses missions à l'étranger. Est-ce que le ministère de la Défense nationale a la capacité nécessaire pour faire face aux différentes tâches que vous mentionnez?

Le sénateur Day: J'aimerais que vous développiez cette notion de créneau, car nous avons entendu des points de vue contradictoires à ce sujet.

First, let me just finish on this other area where you talk about a lack of leadership within the military. Have you been able to analyze why that might be occurring, and have you had a look at what I would call the NDHQ being politicized? Have you had a chance to think about that in terms of most of the senior military leaders in uniform tend to become much more civil-service oriented in their thinking and in their ability to make decisions and to show leadership? Have you done any thinking in that area?

Mr. Dewitt: I do not think I used the term “lack of leadership.” I did question their range of being able to open up the discussion. I think the reality is that the Department of National Defence is like most other major federal departments. When you rise to the senior positions, your responsibilities become protecting the capabilities of that department to deliver the mission that they have been entrusted to deliver. That takes substantial political skills. It takes the capacity to deal with committees and budgets, and address the challenges that are posed by competing interests around the cabinet table, particularly from finance and treasury. This has been an observation that many have made for a very long time, and it has been made from within the department itself.

I think the extent to which the department has actually been able to perform under enormously difficult circumstances suggests that, in fact, there has been leadership to deliver in areas which it is responsible for.

I would, therefore, suggest not lack of leadership but there is a time that you have to break out and, in fact, stand up to those that put those other constraints and pressures on and say, we can do only so much. The question is, if we want to do it to the very best, not just of our abilities but to the very best of which the task requires, then we have to make some choices. You on the political side are constraining us, are preventing us from making those choices and, therefore, we have to keep muddling through. We have to keep “satisficing.” We have to find a way to make it work.

If there has been a lack of leadership, it is perhaps in being able to, time and time again, challenge the political constraints that the government has placed. My guess is, and it is just a guess, that if you brought the best of the military around the table and said, “Here are the constraints. Here is an opportunity to tell us how you are going to break out of those constraints. You have to make some choices. Tell us what choices you are going to make because you cannot do everything. We no longer expect you to do everything.” Then I think you would force them to start rethinking.

That is where I think they have been circling the wagons to protect what they have during a period of not just constraint but clawing back. I think there is also a mindset that is quite understandable, which is if you have been sitting in the military for the last forty years, your base of operations has been three pillars: continental defence, which requires active and intensive co-operation with the United States and therefore interoperability and integration; NATO, in which your assets are multiplied, the extent to which you can continue your active interoperability with the United States; and then the UN.

Tout d’abord, j’aimerais qu’on termine la discussion sur le manque de leadership au sein de l’armée. Est-ce que vous avez analysé le phénomène et est-ce que vous avez considéré ce que j’appellerais la politisation au QGDN? Avez-vous eu l’occasion de réfléchir au fait que la plupart des militaires de haut rang en uniforme ont de plus en plus tendance à se comporter comme des fonctionnaires dans leur raisonnement, dans leur prise de décision et dans leur rôle de leaders? Est-ce que vous y avez réfléchi?

M. Dewitt : Je ne pense pas avoir parlé de « manque de leadership ». Je me suis interrogé sur l’aptitude des militaires de haut rang à amorcer le débat. En réalité, je pense que le ministère de la Défense nationale est comparable à la plupart des autres grands ministères fédéraux. Plus on monte dans la hiérarchie, plus les responsabilités consistent à protéger la capacité du ministère à s’acquitter de la mission qui lui est confiée. Et pour cela, il faut de grands talents politiques. Il faut savoir faire face aux comités et aux budgets, relever les défis résultant des intérêts concurrents au sein du Cabinet, en particulier ceux des finances et du Conseil du Trésor. C’est ce que l’on remarque depuis longtemps, même à l’intérieur du ministère.

Le simple fait que le ministère ait réussi à fonctionner dans un contexte de difficultés extrêmes montre bien qu’il dispose de leadership pour agir dans les secteurs dont il est responsable.

Au lieu de parler de manque de leadership, je pense qu’il arrive un moment où il faut faire front devant ceux qui voudraient vous imposer des contraintes supplémentaires et dire : on ne peut pas en faire plus. Si l’on veut faire preuve d’excellence, non pas uniquement en fonction de ses capacités mais en fonction des exigences de la tâche, il faut faire des choix. La classe politique nous impose des contraintes, nous empêche de faire ces choix et par conséquent, il faut continuer à progresser vaille que vaille dans la confusion. Il faut trouver une façon de s’en sortir.

S’il y a un manque de leadership, c’est sans doute au niveau de la capacité à contester les contraintes politiques imposées par le gouvernement. Je suppose que si vous réunissiez la fine fleur du commandement militaire autour d’une table en disant : « Voici les contraintes. À vous de nous dire comment vous allez les neutraliser. Vous devrez faire des choix. Dites-nous quels choix vous allez faire, car vous ne pourrez pas tout faire. Nous ne vous demandons plus de tout faire. » Ainsi, ils seraient contraints de modifier leur raisonnement.

Je pense qu’ils ont formé un cercle de chariots pour protéger leurs acquis pendant une période de contraintes aggravées de compressions budgétaires. Il y a aussi un état d’esprit, parfaitement compréhensible, parmi ceux qui ont passé 40 ans dans l’armée, et dont la base opérationnelle repose sur trois piliers : la défense continentale, qui exige une coopération active et intense avec les États-Unis et impose par conséquent l’interopérabilité et l’intégration; l’OTAN, qui multiplie nos actifs, dans la mesure où nous maintenons l’interopérabilité active avec les États-Unis; et enfin, l’ONU.

If you look from the outside, the reputation of Canada and the Canadian military from peacekeepers through to those who have been asked to actively intervene in areas of high conflict, the reputation has been built from the outside looking in on Canada's responsible role in multilateral security through the UN. However, our doctrine, our procurement, and our force deployment, everything is built around the other two pillars.

Now, NATO itself is going through profound changes and we have to clearly examine that. The U.S. position is now going through substantial change. I can well understand why our colleagues in the Department of National Defence are triggering on our relationship with the United States because that is where the technology is, that is where the interoperability is, and therefore it colours the whole range of operations. However, from outside of Canada, our reputation and well-being is based, in fact, on our multilateral, primarily UN, performance, and that performance has been extraordinary.

We have been out of sync. If, in fact, our military leadership looks very carefully at the history of our operations, and where our reputation and name is drawn from and says if that is where we are going to make our commitment, if that is where we are going to make a difference in international peace and security, what does that mean for rethinking our doctrine, our procurement policy, and our force allocations. If we shift away from focusing on NATO and Western Europe and we look at other forms of operation and other areas of inter-operability, does that change what our choices are? Does it change what, in fact, our doctrine on procurement should be?

I am suggesting that is the kind of careful examination, the extent to which the government is going to start building on responsibility to protect, on the ethos around human security. The military does not use that language yet, but, in fact, they do a lot of it already. Are they well positioned to be at the cutting edge of that? Those are the kinds of questions that I think we have to address.

If the Canadian government is going to pull back from the responsibility to protect, and focus primarily on continental issues, that leads to a different outcome. If they are going to continue to push the UN role, in the changing UN and multilateral environment, how do we have to develop our doctrine, and how do we have to invest in the long-term, very substantial procurement choices. I think we have an obligation to do this, and I think our military leadership has been reluctant to because the tradition and the rewards have been skewed in favour of looking at NATO and the Canada-U.S. relationship as the determining factors for how we think our military has to be educated.

Senator Day: Your comments raise many questions. I would just like to ask one specific question, and then I will pass this on to the Chairman.

Quand on regarde de l'extérieur, on constate que la réputation du Canada et de l'armée canadienne, des unités chargées du maintien de la paix jusqu'à ceux qui ont été chargés d'intervenir activement dans des régions à forte intensité de conflits, est fondée sur le rôle du Canada en matière de sécurité multilatérale par l'intermédiaire de l'ONU. En revanche, notre doctrine, nos approvisionnements et nos déploiements reposent sur les deux autres piliers.

Aujourd'hui, l'OTAN passe par de grands changements dont il est impératif de tenir compte. Le point de vue américain change également. Je comprends pourquoi nos collègues du ministère de la Défense nationale insistent sur nos relations avec les États-Unis, parce que c'est là qu'il est question de technologie et d'interopérabilité; par conséquent, ces relations ont une incidence sur l'ensemble de nos opérations. Néanmoins, à l'étranger, notre réputation et notre statut sont fondés sur nos activités multilatérales, essentiellement dans le cadre de l'ONU, et nos résultats ont été extraordinaires.

Il y a eu rupture de synchronisation. Si le leadership militaire étudiait attentivement l'histoire de nos opérations, il verrait d'où vient notre réputation et saurait quels engagements prendre pour intervenir de façon décisive au plan de la paix et de la sécurité internationale, quitte à réorienter notre doctrine, notre politique d'approvisionnement et la répartition de nos forces armées. Si l'on cesse de se concentrer sur l'OTAN et l'Europe occidentale pour envisager d'autres formes d'opérations et d'autres secteurs d'interopérabilité, est-ce que nos choix et notre doctrine en matière d'approvisionnement vont s'en trouver modifiés?

Voilà, à mon sens, le genre d'examen minutieux à partir duquel le gouvernement va pouvoir développer sa responsabilité de protéger et ses principes éthiques en matière de sécurité de l'être humain. Les militaires n'emploient pas encore ce langage mais en fait, c'est déjà ce qu'ils font. Est-ce qu'ils sont en mesure d'occuper les avant-postes? Voilà à mon sens les questions qu'il faut résoudre.

Si le gouvernement canadien n'assume pas sa responsabilité de protéger et met essentiellement l'accent sur les questions continentales, le résultat sera différent. S'il continue à insister sur le rôle des Nations Unies alors que le contexte des Nations Unies et des rapports multilatéraux est en pleine évolution, comment pourra-t-on définir notre doctrine et comment pouvons-nous investir en fonction de choix d'approvisionnement à long terme? Voilà les questions qu'il faut poser et je pense que le haut commandement militaire s'est montré réticent à se les poser, parce que la tradition et les perspectives d'avancement penchaient en faveur de l'OTAN et des relations canado-américaines, considérés comme facteurs déterminants quant à la formation des cadres militaires.

Le sénateur Day : Vos propos soulèvent bien des questions. J'aimerais en poser une avant de céder la parole au président.

We have heard speakers, such as yourself, suggest that NDHQ, the military part of national defence headquarters, should be moved out of Ottawa and let the soldiers in uniform be soldiers and do the military aspect, and then the other aspect of national defence —

Mr. Dewitt: Right.

Senator Day: — the civilian side would be looked after in Ottawa. Have you any comment? Others have said that no, we have to politicize our senior military leaders in uniform more than they already are now.

For whatever the role of the military is going to be for the future, which one of those models do you think would best serve the role that will be determined?

Mr. Dewitt: I am sorry, senator. I do not think that I can give you a well-informed opinion based on significant scholarly research. I can give you an opinion as a Canadian citizen. In that context, with all the difficulties that I know my military colleagues face and frustrations with being in Ottawa, I think that it is terribly important that the civilian leadership within the Department of National Defence and at National Defence Headquarters has access to extraordinarily well-informed and experienced military officers.

Similarly, I think the world is highly politicized, that many of the decisions that are made are decisions that are linked to political preferences and options. I think it is very important that our military leadership be sensitive and aware and always testing themselves against that, against civilian leadership.

I think it is very important, given that our democratic form of government requires the military to be always subservient to civilian leadership, that it be institutionalized and transparent. With all the difficulties I understand and all the frustrations I can appreciate, I think there is a reason to have that parallel structure. That does not say that it cannot be reformed and improved. I am sure it can and should be looked at. However, from a citizen's point of view, I feel comforted actually with that kind of sharing of responsibilities and that exchange of knowledge on a daily basis.

The Chairman: Dr. Dewitt, just on the testimony that you have given with Senator Day, perhaps I did not hear you clearly, but I had the impression that you were saying or you made it sound, at least to me, that the military was driving some of these engagements. Had you said it in the context of politicians are moving the military agenda forward, politicians are causing the military to be deployed, politicians are creating the tempo, then a lot of what you said, I would follow the logic. You described it as though the military was deciding the tempo.

Mr. Dewitt: No. Thank you for wanting clarification. I guess I made that classical academic mistake of assuming a certain degree of a leap of logic in the sense that I certainly come from a position where the military are responding to political orders or requests or demands from the political leadership, the elected leadership of government.

Nous avons entendu des intervenants qui disaient, comme vous, que l'élément militaire du QGDN devrait quitter Ottawa afin que les soldats en uniforme puissent jouer leur rôle de soldat au sein de l'institution militaire, quitte à ce que l'autre aspect de la défense nationale...

M. Dewitt : C'est cela.

Le sénateur Day : ...l'élément civil, soit assumé à Ottawa. Qu'avez-vous à dire à ce sujet? D'autres pensent le contraire, soit qu'il faut politiser davantage le haut commandement militaire en uniforme.

Quel que soit le rôle de l'armée à l'avenir, lequel de ces deux modèles vous semble préférable?

M. Dewitt : Excusez-moi, sénateur, je ne pense pas pouvoir vous donner un point de vue bien informé fondé sur la recherche. Je peux vous donner mon point de vue de simple citoyen. Dans ce contexte, malgré toutes les difficultés rencontrées par mes collègues militaires, qui sont très mécontents d'être cantonnés à Ottawa, je pense qu'il est essentiel que les cadres civils du ministère de la Défense nationale et du quartier général aient accès à des cadres militaires parfaitement informés et de grande expérience.

De plus, je pense que le monde est fortement politisé et que la plupart des décisions sont prises en fonction d'options et de préférences politiques. Il est très important que nos cadres militaires soient sensibles et se positionnent toujours par rapport au cadre civil.

Je crois que c'est très important, étant donné que notre forme démocratique de gouvernement exige que les militaires soient toujours assujettis aux gouvernants civils, selon des modalités institutionnalisées et transparentes. Malgré toutes les difficultés et les frustrations, cette structure parallèle existe pour une raison bien précise. Cela ne veut pas dire qu'il soit impossible de la réformer ou de l'améliorer. Je suis sûr qu'on peut l'envisager, et c'est ce qu'il faut faire. Cependant, en tant que simple citoyen, je suis rassuré par ce partage de responsabilités et par cet échange de connaissances au quotidien.

Le président : Monsieur Dewitt, je n'ai peut-être pas bien compris le sens de votre témoignage quand vous répondiez au sénateur Day, mais j'ai cru percevoir, dans vos propos, l'idée selon laquelle les militaires décidaient de certains engagements. Si vous aviez dit cela en précisant que c'est la classe politique qui détermine le programme des activités militaires, qui décide des déploiements et qui détermine le rythme des activités, j'aurais suivi votre raisonnement. Vous semblez dire que ce rythme est déterminé par les militaires.

M. Dewitt : Non. Je vous remercie de demander cette précision. J'ai fait l'erreur classique des universitaires, qui se permettent certaines ruptures de logique, mais je considère que les militaires doivent répondre à des ordres, des demandes ou des exigences provenant de nos dirigeants politiques, de nos dirigeants élus.

The Chairman: The second point, in the last part of your answer you implied that there was a good and continuous dialogue between the senior levels of the military and the political leadership. Do you really believe that exists?

Mr. Dewitt: Not to the extent that I would like it. That is why I suggested that reform is terribly important. I suggested that it should be there. As a citizen I would want it to be there. I have been involved in some of it, and I have heard the frustrations from both sides on some of it.

Senator Forrestall: Will this white paper need a preamble, and if does, you have almost given us what I think would be embedded in a preamble. If it needs a preamble, in two minutes, what would it be?

Mr. Dewitt: The preamble would acknowledge that there are fundamental changes that have been occurring both in Canadian society, in the Canadian state and in the international community. It would have to identify what is meant by security, and that Canada has a tradition of acknowledging both the government's responsibility to the Canadian citizen and the Canadian state, but also the responsibility and obligation to address the insecurities of peoples world-wide. We have recognized from our privileged position that those sensitivities may well be changing because of the change in demography and the change in sensitivities of the Canadian citizenry. Security challenges are challenges that require multiple instruments of competence to address, of which the Department of National Defence and our military are but one. Terribly important but they cannot be expected to address all areas of insecurity, both the state and internationally. That would be the first cluster of comments.

Senator Forrestall: Let me just deal with this because you are going in an interesting direction and one that we have to consider, accept, reject, modify or do something else.

Would the role of agencies in national security and defence include, for example, recognition that pandemic illness, as we are being warned in recent weeks, is facing us? Would that be, in your judgment, in the category of a threat to Canada?

Mr. Dewitt: Absolutely. It would not be an issue which I would expect the Department of National Defence and the armed forces to be required to address, though they might be asked to provide support in certain areas that I could imagine bringing some of their assets, but it would not be their area of responsibilities.

Senator Forrestall: Would you consider our northern coastline, a question of sovereignty, an area of potential threat?

Mr. Dewitt: Yes, I am less concerned about the narrow area of sovereignty, and more concerned about the shared responsibility of the Arctic rim and the ecology and environment, both short-term and long-term issues. I could get into the science of it if you would like.

Le président : Deuxièmement, dans la dernière partie de votre réponse, vous semblez dire qu'il y a un dialogue interrompu entre le sommet de la hiérarchie militaire et les dirigeants politiques. Pensez-vous vraiment que ce dialogue existe?

M. Dewitt : Pas autant que je le souhaiterais. C'est pourquoi une réforme me semble essentielle. J'estime que ce dialogue devrait exister. C'est ce que je souhaite en tant que citoyen. J'y ai plus ou moins participé et je sais les ressentiments qu'il suscite de part et d'autre.

Le sénateur Forrestall : Faut-il prévoir un préambule à ce livre blanc? Et dans ce cas, vous nous en avez pratiquement livré la teneur. Pouvez-vous nous dire, en deux minutes, ce que devrait comporter le préambule?

M. Dewitt : Il faudrait reconnaître, dans ce préambule, que des changements fondamentaux se sont produits aussi bien dans la société canadienne, au niveau de l'État canadien que dans la communauté internationale. Il faudrait préciser ce qu'on entend par « sécurité », insister sur la tradition canadienne qui reconnaît à la fois la responsabilité du gouvernement envers ses citoyens et envers l'État, mais aussi la responsabilité et l'obligation de remédier aux atteintes à la sécurité des populations du monde entier. Nous avons constaté, de notre point de vue, que ces valeurs peuvent changer à cause des facteurs démographiques et de l'évolution de l'opinion publique au Canada. Les défis à relever en matière de sécurité nécessitent de nombreux outils d'intervention, parmi lesquels figurent l'armée et le ministère de la Défense nationale. Ce sont des éléments très importants, mais on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils puissent résoudre tous les problèmes d'insécurité, que ce soit au plan intérieur ou sur la scène internationale. Voilà les premiers éléments que je peux vous soumettre.

Le sénateur Forrestall : Permettez-moi d'insister, car vous prenez une direction intéressante que nous allons devoir étudier, accepter, rejeter ou modifier.

Le rôle des organismes de sécurité nationale et de défense doit-il comprendre, par exemple, la reconnaissance du fait que nous sommes menacés par cette pandémie dont on nous parle depuis quelques semaines? À votre avis, est-ce que cela fait partie de la catégorie des menaces pour le Canada?

M. Dewitt : Absolument. Ce n'est pas un problème que le ministère de la Défense nationale et les forces armées devraient être tenus de résoudre, même si on peut leur demander d'assumer un rôle de soutien grâce à leur moyen d'intervention, mais les pandémies ne relèvent pas de leurs responsabilités.

Le sénateur Forrestall : Est-ce que vous considérez que notre littoral septentrional et la question de la souveraineté du Canada peuvent constituer une menace éventuelle?

M. Dewitt : Oui; je me préoccupe moins du sujet précis de la souveraineté, mais je m'intéresse davantage au partage des responsabilités dans l'Arctique, à l'écologie et à l'environnement, aux problèmes à court et à long terme. Je pourrais aborder l'aspect scientifique du problème, si vous le souhaitez.

Senator Forrestall: Coastal border defence otherwise?

Mr. Dewitt: Yes. Again that would be a very interesting area to explore because it could usefully use some of the Department of National Defence's assets, but the threat would not be a military threat. It would be linked to all kinds of illicit movement of drugs, weapons, and illegals, and of environmental, ecological questions and the management of resources and security issues.

Senator Forrestall: It is interesting. We have never talked very much about exporting war. In our case that would be defending the homeland to other tiers of operation. Recently we are talking about that publicly. People in your profession and military people are beginning to talk about it and so are many others.

We cannot rely on that anymore.

Mr. Dewitt: I am sorry, I do not understand. We cannot rely on what?

Senator Forrestall: We cannot rely on fighting, defending Canada — I am hesitating — in outer space anymore. We are going to have to defend it here at home from terrorism because that is a threat, a different kind of a threat, a new threat. I am just wondering if recognition that agitation is going to come to Canada in one form or another, and we might as well be prepared mentally for it and the white paper should reflect it?

Mr. Dewitt: There is no doubt that there has been in the past and there will be in the future domestic challenges to domestic security issues. There always has been. They change in kind. Certainly the proliferation of a horizontal type of threat from a global terrorism that challenges the vertical organization of the state, is profound. It requires now increasing capabilities in intelligence and surveillance and the ability to interdict. There are a whole range of potential security challenges that are domestically located. Many of those, I would argue, would not be the responsibility of the Department of National Defence and the Canadian Armed Forces, although some of those assets could be brought to bear. However, I would not want to see the Canadian Armed Forces burdened with those kinds of expectations. At the same time, many of those threats can be addressed not just domestically, but as they arise from abroad. Where they arise, they may arise in a context in which we would want to have the military assets to participate multilaterally in an engagement. Indeed, in the report that has just been released to the UN where they are starting to be transparent about the necessity to discuss a multilateral approach to understanding what prevention and pre-emption might require, that is a role that Canada, as a responsible actor in the international community and a leader in multilateral diplomacy, might wish to have the assets to make a difference in.

Senator Forrestall: Our preamble then generally will be perhaps more necessary with this white paper than it has been recently.

Mr. Dewitt: I agree because I think it is a much more complex environment, both internationally and domestically. More than ever before, and this is the buzz word that everyone knows, in this

Le sénateur Forrestall : En ce qui concerne la défense du littoral?

M. Dewitt : Oui. C'est un domaine d'étude très intéressant, car on pourrait recourir à certains éléments d'actifs du ministère de la Défense nationale, mais la menace dans ce domaine n'est pas d'ordre militaire. Elle est liée à toutes sortes de trafics illicites de drogues, d'armes, de clandestins, et à différentes questions environnementales et écologiques, à la gestion des ressources et aux questions de sécurité.

Le sénateur Forrestall : C'est intéressant. Nous n'avons pas beaucoup parlé de l'exportation de la guerre. Dans notre cas, il faudrait définir le territoire national en fonction d'autres catégories d'opération. On en a parlé publiquement récemment. Les gens de notre milieu et les militaires commencent à en parler.

Nous ne pouvons plus miser sur cette forme de défense.

M. Dewitt : Excusez-moi, je ne comprends pas. Nous ne pouvons plus miser sur quoi?

Le sénateur Forrestall : Nous ne pouvons plus miser sur une défense du Canada — j'hésite un peu — à partir de l'espace. Il va falloir défendre notre territoire ici même contre le terrorisme, car c'est une forme nouvelle et différente de menace. Je me demande s'il ne faudrait pas reconnaître que l'agitation terroriste va finir par arriver au Canada sous une forme ou une autre, qu'il faut s'y préparer mentalement et en parler dans le livre blanc.

M. Dewitt : Il est certain qu'il y a déjà eu et qu'il y aura encore des défis à relever en matière de sécurité intérieure. Ces menaces ont toujours existé, et leur nature change. La prolifération d'une forme horizontale de menace résultant du terrorisme mondial, qui défie l'organisation verticale de l'État, est extrêmement sérieuse. Elle nécessite une augmentation des capacités de renseignements, de surveillance et de répression. Il existe au plan intérieur toute une gamme de menaces potentielles à la sécurité. À mon avis, elles ne relèvent pas de la responsabilité du ministère de la Défense nationale et des Forces armées canadiennes, même si leurs éléments d'actifs peuvent être mis à contribution. Néanmoins, je ne souhaite pas qu'on en impute le fardeau aux Forces armées canadiennes. Par ailleurs, ces menaces ne peuvent pas être traitées uniquement au plan intérieur, puisqu'elles proviennent de l'étranger. Là où elles se manifestent, elles apparaissent dans un contexte où la participation de l'armée canadienne dans un engagement multilatéral peut-être souhaitable. Dans le rapport qui vient d'être déposé aux Nations Unies, on invoque de façon transparente la nécessité d'envisager une approche multilatérale pour comprendre les besoins de prévention, et c'est un rôle que le Canada peut être amené à assumer en tant qu'acteur responsable de la communauté internationale et en tant que leader d'opinion de la diplomatie multilatérale.

Le sénateur Forrestall : Par conséquent, notre préambule dans l'ensemble sera sans doute davantage nécessaire dans le cas de ce livre blanc qu'il ne l'a été récemment.

M. Dewitt : Je suis d'accord, parce que je considère que l'environnement est beaucoup plus complexe, tant sur le plan international que national. Plus que jamais, et ce sont des mots à

world of globalization and the porousness of borders and interdependencies, it is both difficult but necessary to understand both the separateness and the connections of security outside and inside, and where the roles and responsibilities ally.

Although I and many of my colleagues in my centre are often seen to be among the leading critics of Canada's international security policy, I want to go on record saying that I think that not only with me personally, but within Canada, there is an enormous reservoir of admiration and support for the Canadian Armed Forces. I think the challenge is that there is frustration over how they are used and what is expected of them given the resources that are available and the changing nature of both international and domestic security. I think that has to be sorted out before anyone on the defence side can be expected to give a proper assessment, self-critical review and forward-looking posture, and that is a very tough thing to do.

Senator Meighen: Dr. Dewitt, thank you for being here. I think you have raised some tremendously fundamental questions and questions, even going so far as to put in my mind anyway, a seed of doubt about whether we are going in the right direction on this committee.

I think you have underlined, as I hear you, the interconnection of so many elements that we face as Canadians. We were in Windsor yesterday considering matters obviously of national security and international trade in connection with bottlenecks at the Ambassador Bridge and whatnot. It was frustrating when one realized that notwithstanding Minister McLellan's appointment, which we advocated and were pleased to see, but to put it crudely, and I do not say this critically, she does not have the ability to blow up silos. If it is a Department of Transport matter, by gosh, it has to be the Department of Transport that does it. If somebody wants to do harm to the Ambassador Bridge and they are coming from the Canadian side, they can get right to the middle of the bridge and nobody has checked them.

However, I cannot conceive in my mind, I confess, of the appropriateness of giving even somebody as important as the Deputy Prime Minister the right to blow up silos, and to be a sort of a super king or queen and say, "Right, Department of Transport, you are not doing this. I am going to order this, I am going to order that and I am going to make this work in this fashion." Have you any thoughts as to how we can get around the silos, how we can meld the silos, and how we can blow them up if necessary?

Mr. Dewitt: That is an enormously challenging and very important question of which I have little expertise. Let me try a few things. As Dr. Winn referred to in his earlier testimony, we do not teach much history anymore unfortunately, but recent history suggests at some levels interdepartmental co-operation has actually worked.

la mode connus de tout le monde, en cette ère de mondialisation et compte tenu de la porosité des frontières et de l'interdépendance qui existe, il est à la fois difficile mais nécessaire de comprendre le caractère distinct de la sécurité externe et interne et les liens que cela suppose, de même que le partage des rôles et des responsabilités.

Bien que moi-même et un grand nombre de mes collègues au centre sommes souvent considérés parmi les principaux critiques de la politique du Canada en matière de sécurité internationale, je tiens à préciser que non seulement dans mon cas personnel mais au Canada, il existe je crois un fort sentiment d'admiration et de soutien pour les Forces armées canadiennes. Le problème, je crois, est attribuable à la frustration suscitée par la façon dont elles sont utilisées et par les attentes que l'on a à leur égard compte tenu des ressources disponibles et de l'évolution de la sécurité tant à l'échelle internationale qu'à l'échelle nationale. Je crois que c'est un problème qu'il faut régler avant que tout membre de la défense puisse être en mesure de faire une évaluation correcte, une autocritique, et d'adopter une démarche prospective, et il s'agit là d'une entreprise très difficile.

Le sénateur Meighen : M. Dewitt, je tiens à vous remercier d'être ici. Vous avez soulevé des questions tout à fait fondamentales et vous avez même semé le doute dans mon esprit quant à l'orientation adoptée par le comité.

Je crois que vous avez souligné les liens étroits qui existent entre un grand nombre d'éléments avec lesquels nous devons composer ici au Canada. Hier, nous étions à Windsor pour étudier les problèmes de sécurité nationale et de commerce international que provoquent les goulots d'étranglement au pont Ambassador. Il est frustrant de constater que malgré la nomination de la ministre McLellan, que nous avons recommandée et que nous avons été heureux de constater, mais pour parler franchement et il ne s'agit pas d'une critique, elle n'est pas en mesure d'éliminer le cloisonnement. S'il s'agit d'une question qui relève du ministère des Transports, et bien il faut que ce soit le ministère des Transports qui s'en occupe. Si quelqu'un veut causer des dommages au pont Ambassador et qu'il arrive du Canada, il peut se rendre jusqu'au milieu du pont sans avoir subi la moindre vérification.

Cependant, j'avoue que je ne peux même pas concevoir qu'il soit approprié de donner même à quelqu'un aussi important que le vice-premier ministre le droit d'éliminer le cloisonnement, et de lui confier le pouvoir suprême de dicter aux autres ministères, par exemple au ministère des Transports, ce qu'il peut faire et ne pas faire et d'ordonner ceci et cela. Avez-vous réfléchi à la façon dont nous pourrions contourner ce cloisonnement, comment nous pourrions l'éliminer si nécessaire?

M. Dewitt : Il s'agit d'une question extrêmement complexe et très importante dont je ne suis pas vraiment bien au courant. Laissez-moi essayer. Comme M. Winn l'a indiqué dans son témoignage, malheureusement nous n'enseignons plus beaucoup l'histoire, mais l'histoire récente semble indiquer qu'à certains niveaux la coopération interministérielle a été en fait efficace.

Many years ago there was the Interdepartmental Committee on External Relations, ICER, chaired by the-then — I believe it was Under-Secretary of State for External Affairs who at that time was Allan Gotlieb. As Canada's international undertakings started to take up the interest of more and more departments, environment, agriculture, immigration and trade and so forth, there was a recognized need for this interdepartmental committee. Now, I think there is some criticism of how it worked or failed to work. However, the effort to bring on a regular basis senior bureaucrats together to check, to inform one another, to engage one another, and to share information — the fact that the Department of Foreign Affairs and the Department of National Defence have exchanges where they have members of their respective departments sit on relevant committees — that is not inconsequential. Obviously, that has to be looked at and considered whether that is a model that has to be expanded and the development deepened with some capability.

I am somewhat constrained in what I can say because I have a conflict of interest with Ms. Anne McLellan's department. I cannot go into this. It would be inappropriate but my sense is that budgetary and finance issues obviously constrain as well. Departments are not willingly going to relinquish areas of responsibility because of what it does to their complement both in terms of personnel and their budgets. Others are not going to willingly take on new areas of responsibilities if it does not come with those capabilities.

Can you realistically break that down? Probably you cannot. I think it would be very hard. Can you get interdepartmental committees and teams? I think that is something to look at carefully, interdepartmental operational teams. I chair a program at a university in Washington, D.C.; so I am in touch with people on a regular basis. My colleagues in the United States are not very happy with their new super department. The way I understand it from their external assessments of it, it has created extraordinary difficulties and solved few. The giant bureaucracy is just that. The political and bureaucratic battles —

Senator Meighen: You are talking about the Department of Homeland Security?

Mr. Dewitt: That is right. Exactly. Many of us questioned from the outset whether that is an appropriate model. I think there is increasing evidence to suggest that it should be questioned. However, I do not have an answer for you other than I think there has to be the goodwill and serious commitment to bring people from the various departments together to work on these things. There has to be, however, a recognition that these things are not manageable unilaterally. It is curious. We in Canada have had the rhetoric for years about trying to preach to our friends, not just our American friends but our friends world-wide, that most major problems cannot be and should not be handled unilaterally. We

Il y a de nombreuses années, un comité interministériel sur les relations extérieures, le CIRE, a été mis sur pied et était présidé par, je crois, le sous-secrétaire d'État aux affaires extérieures, qui, à l'époque, était Allan Gotlieb. Au fur et à mesure que les initiatives internationales du Canada ont commencé à susciter l'intérêt d'un plus grand nombre de ministères, qu'il s'agisse de l'Environnement, de l'Agriculture, de l'Immigration, du Commerce et ainsi de suite, on a reconnu la nécessité d'établir ce comité interministériel. Je crois que son fonctionnement ou plutôt son manque d'efficacité a suscité certaines critiques. Cependant, il ne faut toutefois pas nier l'importance de réunir régulièrement de hauts fonctionnaires pour qu'ils puissent vérifier de l'information, mettre de l'information en commun, dialoguer — entre autres le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Défense nationale procèdent à des échanges où les membres de leurs ministères respectifs siègent à des comités pertinents. De toute évidence, c'est une option qu'il faut envisager. Il faudrait déterminer s'il s'agit d'un modèle dont la portée devrait être élargie et qu'il faudrait assortir de certaines capacités.

Mes propos sont soumis à des contraintes, car je suis en conflit d'intérêts avec le ministère de Mme Anne McLellan. Je ne peux pas entrer dans les détails. Ce serait inapproprié, mais, selon moi, les questions budgétaires et financières constituent évidemment des contraintes également. Les ministères ne sont pas prêts à céder certaines de leurs responsabilités à cause des conséquences que cela pourrait avoir sur leur personnel et leur budget. D'autres ne sont pas prêts à assumer de nouvelles responsabilités si elles ne s'accompagnent pas d'effectifs et de fonds.

Peut-on espérer, de façon réaliste, apporter des changements à cet égard? Probablement pas. Je crois que cela serait très difficile. Peut-on mettre sur pied des comités et des équipes interministérielles? Selon moi, il convient d'étudier attentivement la possibilité de créer des équipes opérationnelles interministérielles. Je suis responsable d'un programme offert par l'université à Washington, je communique donc régulièrement avec de nombreuses personnes. Mes collègues américains ne sont pas satisfaits de leur nouveau super ministère. D'après ce que je comprends de leurs évaluations extérieures, ce ministère a créé d'énormes difficultés, mais en a réglées très peu. C'est exactement l'essence même d'une bureaucratie gigantesque. Les tracasseries politiques et bureaucratiques...

Le sénateur Meighen : Vous parlez du Department of Homeland Security ou ministère de la Sécurité intérieure des États-Unis?

M. Dewitt : Oui, c'est exact. Plusieurs d'entre nous se sont demandés dès le départ s'il s'agissait d'un modèle approprié. De plus en plus de faits, de données, d'éléments tendent à démontrer que ce modèle doit être remis en question. Néanmoins, je ne peux vous offrir que la réponse suivante : il faut un engagement sérieux et beaucoup de bonne volonté pour rassembler des gens issus de plusieurs ministères afin qu'ils travaillent ensemble sur ces questions. Toutefois, il faut absolument reconnaître que ces enjeux ne peuvent être gérés unilatéralement. C'est curieux. Au Canada, pendant des années, nous avons affirmé à nos amis, et par cela j'entends non seulement nos alliés américains mais nos

have to find ways to do it collaboratively, cooperatively and in a sustained way. We should give the same message domestically. That is increasingly the situation we face. There are some interesting parallels to draw, but unfortunately, I wish I could offer you an answer but I cannot.

Senator Meighen: I suspect there is no absolute answer even if you could tell us all about your conflict of interest. I think what you have suggested is very helpful and I suspect also it goes along the lines that this committee has been thinking.

Mr. Dewitt: With respect, one thing again, this may already be happening and I am not aware of it. If the government in its wisdom struck a number of high-level committees or commissions that brought people who were knowledgeable about the workings of government from inside, and also well-respected people from outside who without fear could be critical and bring their knowledge and skills to bear and could have access to the kind of unfettered information that is required, then I think you might develop a better understanding and some interesting but probably highly contestable suggestions about how to address this.

The fear I have is that like almost every royal commission I have ever taken the time to look at, when they are really exciting and really challenging, they gather dust because they are bureaucratically or politically sensitive and that recreates a dislike for movement.

The Chairman: A concern has been raised, Dr. Dewitt, and perhaps you could assist us. You mentioned that you have a conflict of interest with the department that is run by Ms. Anne McLellan.

Mr. Dewitt: Right.

The Chairman: Is it possible for you to clarify that for the committee, and indicate how that might impact?

Mr. Dewitt: Certainly. With the change of responsibilities in a number of departments that department took over an area in which my wife is a principal employee.

The Chairman: Thank you very much.

Senator Meighen: Just to clarify, and I think I am over generalizing what you said, but you referred to a lack of leadership or ability on the part of the military leadership to challenge constraints placed upon them by the political leadership. What has caused that? I tend to share your view. We have had a frustration in this committee, to put it in the vernacular, getting the military leadership to tell us what it is like and how it is. They are very reluctant to do it. We all know of a long-standing tradition in this country and other countries that the military leadership is not there to direct the political

amis du monde entier, que les principaux problèmes ne pouvaient ni ne devaient être résolus unilatéralement. Nous avons toujours prôné des solutions issues de la collaboration et de la coopération soutenues. Nous devrions véhiculer le même message dans notre pays. Nous sommes de plus en plus confrontés à cette situation. Nous pourrions tracer des parallèles intéressants. J'aimerais être en mesure de vous répondre, mais malheureusement, ce n'est pas le cas.

Le sénateur Meighen : J'imagine que vous nous diriez qu'il n'y a pas de réponse absolue même si vous pouviez tout nous dire au sujet de votre conflit d'intérêt. Il me semble que vos suggestions sont très utiles et je crois également qu'elles sont plutôt conformes aux réflexions de notre comité.

M. Dewitt : Sauf votre respect, j'aimerais ajouter quelque chose. Il est possible que cela se produise déjà et que je n'en sois pas au courant. Si le gouvernement, dans toute sa sagesse, créait un comité composé à la fois de membres qui connaissent les rouages du gouvernement de l'intérieur et de personnes reconnues qui ne sont pas des fonctionnaires, qui peuvent exprimer des critiques sans crainte de représailles mettre à profit leurs connaissances et leurs compétences, et qui ont un accès total aux renseignements nécessaires, alors un tel comité permettrait de mieux comprendre ces enjeux et offrirait des solutions intéressantes qui feraient sans doute l'objet d'importants débats.

Je crains malheureusement que les travaux d'un tel comité demeurent sans suite, comme c'est le cas pour les rapports de presque chaque commission royale que j'ai examinés. Lorsque ces rapports sont réellement intéressants et percutants, ils sont écartés, car ils sont trop polémiques d'un point de vue bureaucratique ou politique et cela engendre une réticence face au changement.

Le président : Monsieur Dewitt, une préoccupation a été soulevée et vous pourrez peut-être nous apporter votre aide à cet égard. Vous avez dit être en conflit d'intérêts avec le ministère dont Mme Anne McLellan est responsable.

M. Dewitt : C'est exact.

Le président : Pourriez-vous nous donner des éclaircissements là-dessus et nous indiquer quelles pourraient être les répercussions de cette situation?

M. Dewitt : Certainement. En raison des changements aux responsabilités qu'assument certains ministères, le ministère de Mme McLellan s'occupe maintenant d'une équipe dont ma femme est l'une des employés principale.

Le président : Merci beaucoup.

Le sénateur Meighen : Soyons clairs. Je fais peut-être des généralisations à outrance de vos propos, mais vous avez dit que les hautes instances militaires n'avaient pas assez de leadership ou n'étaient pas en mesure de s'opposer aux contraintes auxquelles les soumettent les dirigeants politiques. Comment expliquer cela? Je souscris à votre opinion. Le comité a connu cette frustration, si je peux m'exprimer en termes simples, lorsqu'il a essayé de convaincre les militaires hauts gradés de nous dire exactement ce qui se passe. Ils sont très réticents à exprimer le fond de leur pensée. Nous connaissons tous cette longue tradition qui existe

leadership but rather the reverse. Has an exaggerated sense of that caused it? What can be done to encourage the military leadership, once the context has been established by the politicians, to vigorously discuss alternatives as to how to carry it out?

Mr. Dewitt: Let me give you first a general response and then a specific one. The general response is that literature, not literature focusing on Canada but literature focusing on such complex organizations, especially within democratic governments, suggests that people who rise to the top in these kind of organizations rise to the top because they are seen to be both capable and reasonably safe. They are safe in the sense of supporting tradition, supporting expectation, and being sympathetic to those who make those decisions to allow them to rise to the top.

Senator Meighen: Excuse me, are you referring to the military specifically, or would you extend that to political leadership or other areas?

Mr. Dewitt: It refers to complex organizations, especially bureaucratic organizations, where you have to move through a combination of performance, recognition and evaluation in moving up. It is a combination of achievement and ascription, and that is not taking away the merit, but the merit often comes because the person is less likely to rock the boat. There have been all kinds of studies on that and all kinds of commentary on that.

I think on the Canadian side specifically that has to be a principal factor. I think your reference to tradition is a very strong one. However, I also think that it is done in all honesty and with great integrity by the military leadership who understand that part of their role is not only to support the requests of the government to the best of their ability but to look out for the well-being of the military as a professional organization. That means its budget, which deals with everything from pensions to procurement, and its relations with its principal allies that have been determined by political leadership. Those principal allies are first, the United States and second, the more significant actors in NATO.

If that is the constraint and the set of expectations, then you are going to move in a particular direction. You are not going to raise other kinds of questions, especially if, in fact, asking about specialized skills and knowledge, capabilities in a niche or limited range of roles might, in fact, take you away from some of our traditional areas of operation.

dans notre pays et ailleurs selon laquelle ce ne sont pas les hautes instances militaires qui disent au gouvernement quoi faire mais plutôt l'inverse. Une adhésion excessive à cette tradition est-elle à l'origine de la situation que vous évoquez? Si le contexte est clairement établi par les politiciens, quelle solution encouragerait les hautes instances militaires à participer à des discussions animées sur des options permettant de concrétiser ce changement?

M. Dewitt : Je vais vous donner d'abord une réponse générale puis une réponse précise. De façon générale, les auteurs, non seulement ceux qui écrivent sur le Canada mais aussi les spécialistes qui s'intéressent à des organisations complexes, surtout au sein de gouvernements démocratiques, suggèrent que les dirigeants qui atteignent le sommet de la hiérarchie de ce genre d'organisation sont promus parce qu'ils sont perçus comme étant à la fois compétents et rassurants. Ils sont rassurants dans la mesure où ils donnent l'impression qu'ils appuient les traditions, qu'ils souscrivent aux attentes et qu'ils sont favorables aux gens qui prennent les décisions leur permettant d'occuper les postes les plus élevés.

Le sénateur Meighen : Pardonnez-moi, mais parlez-vous seulement du personnel militaire ou vos observations s'appliquent-elles à la sphère politique ou à d'autres secteurs d'activités?

M. Dewitt : Ces conclusions portent sur les organisations complexes, tout particulièrement les organisations bureaucratiques, où les promotions dépendent d'une combinaison de facteurs de rendement, de reconnaissance et d'évaluation. Les critères comprennent à la fois les succès professionnels et les attributions de l'employé. Cela ne signifie pas que le mérite ne compte pas, mais le mérite découle souvent du fait que l'employé est peu susceptible de créer des remous. Il y a eu toutes sortes d'études qui ont été effectuées et de commentaires qui ont été publiés sur cette question.

Du point de vue canadien, je crois qu'il s'agit là d'un facteur primordial. Vous avez fait référence à la tradition et c'est un élément très important. Toutefois, je crois que les hautes instances militaires ont fait preuve d'honnêteté et de beaucoup d'intégrité, car elles comprennent que leur rôle consiste en partie à appuyer les demandes émanant du gouvernement au meilleur de leurs capacités et à faire en sorte que les forces armées, comme organisation professionnelle, se portent bien. Il leur incombe donc de s'occuper du budget des forces armées, ce qui inclut à la fois les pensions, l'approvisionnement et les relations avec nos principaux alliés tel que déterminé par les dirigeants politiques. En fait, ces principaux alliés sont d'abord les États-Unis et ensuite les membres les plus importants de l'OTAN.

Si vous êtes soumis à de telles contraintes et à de telles attentes, vous allez orienter vos activités en conséquence. Vous n'allez pas soulever d'autres questions, surtout si vous risquez de vous voir retirer de certains domaines traditionnels d'activité parce que vous vous interrogez sur certaines connaissances et compétences spécialisées, sur certaines capacités associées à un créneau spécialisé ou à des rôles très limités.

I honestly believe that I can disagree with the people I have met, and I have enormous respect for their integrity and efforts, but I think they are constrained by tradition, profession, and a sense of obligation and responsibilities. I think they are partially wrong, however.

Senator Meighen: If I may end on this note, but I do not think time will allow us to get to the bottom of it; the niche role versus the non-niche role and what is niche? Maybe there is no bottom of this barrel. We have now decided to abandon the heavy armour and main battle tank concept. That has “niche-ified” us to some extent. A long time ago we decided we would not have aircraft carriers anymore. How far do you want to niche us?

I will give you my theory. I think we should have a highly sophisticated, in every sense of the word including education and whatnot, highly mobile, highly trained, and highly intelligent armed forces that we can adapt whether your philosophy carries the day or the present philosophy carries the day. The Americans are not looking for us to provide lots of people. They are looking for us for political gain for themselves. They are looking for us to pull our weight in a sort of general moral sense, in the sense of our collective homeland, North America. I think that if we had that — what I would call somewhat niche-ified armed forces — we could do that as well as doing the things that you said, and I think correctly — I was intrigued by it — brought us accolades from external sources, such as work in the UN and whatnot. However, if we do not have that sort of force, it does not have to be huge in numbers, how the heck could we get to Rwanda quickly and prevent what went on?

Mr. Dewitt: I think there are multiple ways to find a niche. Let me give you two examples, and the second will be my preference at this moment for the Canadian niche. One example to which we are often compared is Australia. Australia has a niche, fully combat-capable. It has a niche because of its geopolitical location, where it has defined its strategic and security interests to lie and how it is going to operate. That is a niche which I do not share for Canada. It is a niche, in fact, that Canada has been playing for a very long time in terms of its force structure, but the difference has been we have been willing to be a global actor and argue that we have global interests. Using the old phrase some people have alluded to that former Canadian diplomat, Mr. John Holmes, used, “Canada is a regional power without a region.” Well, Australia is a regional power in a region and it has regional responsibilities. We made a decision long ago —

Senator Meighen: And threats.

Je crois sincèrement que je peux exprimer mon désaccord avec le gens que j’ai rencontrés, et j’ai beaucoup de respect pour leur intégrité et pour leurs efforts, mais je crois qu’ils sont soumis à des contraintes du fait de la tradition, de leur profession, de leur sens des responsabilités et des obligations qui leur incombent. J’estime néanmoins qu’ils sont en partie dans l’erreur.

Le sénateur Meighen : J’aimerais conclure avec cette observation, mais je crois que le temps ne nous permettra pas d’aller au fond de cette question. Que signifie un rôle spécialisé par opposition à un rôle non spécialisé et qu’est-ce que la spécialisation? Peut-être qu’il n’y a pas de réponse définitive. Nous avons maintenant décidé d’abandonner le concept de blindé lourd et de char de combat principal. Dans une certaine mesure, cela nous a confinés à un créneau spécialisé. Il y a longtemps, nous avons décidé que nous ne voulions plus de porte-avions. Jusqu’où voulez-vous que nous nous spécialisons?

Je vais vous faire part de ma théorie. Je crois qu’il nous faut des forces armées très sophistiquées, et cela s’applique à tous les aspects du travail militaire y compris l’instruction du personnel, qu’il soit très mobile, fort bien formé, hautement intelligent, afin que ces forces armées puissent s’adapter à la théorie dominante, qu’il s’agisse de la vôtre ou de la pensée actuelle. Les Américains ne nous demandent pas de fournir beaucoup de personnel militaire. Ils veulent que nous les aidions à réaliser des gains politiques. Ils n’exigent pas que nous fassions notre part d’un point de vue moral plus général, pour notre patrie collective, l’Amérique du Nord. Je crois que si nous avions les forces armées que j’ai décrites, et que je qualifierais de forces armées quelque peu spécialisées, nous pourrions atteindre ces objectifs et effectuer le travail que vous avez décrit, comme de la collaboration avec les Nations Unies par exemple. Ce travail nous a valu, si je ne m’abuse, des félicitations de sources externes, ce qui m’a intrigué. En revanche, si nous ne nous dotons pas d’une telle force armée, dont l’effectif n’a pas besoin d’être énorme, comment pourrions-nous par exemple nous rendre au Rwanda rapidement et prévenir ce dont nous avons été témoins?

M. Dewitt : Je crois qu’il y a plusieurs façons d’identifier un créneau. Permettez-moi de vous donner deux exemples et je privilégie le second en ce qui concerne la spécialisation des Forces armées canadiennes. On nous compare souvent à l’Australie. Ce pays a une force qui est à la fois spécialisée et apte au combat. La spécialisation découle de sa situation géopolitique, qui a déterminé les intérêts stratégiques et de sécurité du pays ainsi que ses activités. C’est une spécialisation qui ne peut s’appliquer au Canada. En fait, le Canada s’est basé sur ce facteur pendant longtemps pour façonner la structure de ses forces armées, mais, à la différence de l’Australie, nous nous sommes toujours perçu comme un acteur sur la scène mondiale et nous avons affirmé avoir des intérêts mondiaux. Je vais reprendre une citation attribuée à un ancien diplomate canadien, M. John Holmes, qui a dit que le Canada était une puissance régionale sans région. Alors l’Australie est une puissance régionale qui a une région et des responsabilités régionales. Nous avons pris une décision il y a longtemps...

Le sénateur Meighen : Et des menaces.

Mr. Dewitt: — from 1947 with the Gray Lectures on, from Louis St. Laurent's statement on, that we had global responsibilities, and we were going to be a global actor. Having a niche like Australia does not work for us because we are prepared to deal globally. However, if we were going to have the same force structure, which we have tried to have, or a similar one, over all these years, we find that we are increasingly beyond our capacity to sustain it. We make the decision, politicians make the decision, that the government is not going to provide the budget to have 120,000 or 150,000 armed forces, and the fighter aircraft, the tactical support, the strategic air lift and the blue water capabilities that would go along with it. You cannot have it both ways, although we have been trying to, and our military have done a marvellous job of trying to act that way.

I would run a different niche to the definition for Canada. It sounds very similar to what you said. I would say a niche capability for Canada is to define what the principal security challenges are in the international community, and to Canada domestically. Within those what are the threats? Once we identify those, what threats are addressed by agencies other than the Canadian military? Once we are able to clear our minds of that, then the issue is, for me as a Canadian citizen, I want my Canadian military to have the best of everything in terms of training, equipment, doctrine, and capability to go out and do the best job possible in the safest circumstances for their own well-being. That does not mean, as you have already said, we have gotten rid of all kinds of equipment. Should we invest a whole lot more in the kinds of air assets, let us say helicopters that can lift, whether it is JTF2 or is it —

Senator Meighen: Strikers?

Mr. Dewitt: — the Dart, in and out of hostile environments to secure an area, to hold it, and to bring and allow others to come? Do we want to be in the forefront of the kind of thing we did and continue to do in Afghanistan? For that we need particular kinds of assets; we do not need other kinds. There are different kinds of missions we could all identify.

I would put my preference into looking carefully in terms of Canada continuing its long tradition of being an expeditionary force in a multilateral environment, dealing with increasingly complex and difficult security challenges where there is everything from ongoing serious violence to post-conflict reconstruction. It would also involve the security reform that has to go with that, security sector rebuilding and construction that has to go with that, and ask what kinds of capabilities we need there. For me, rapid, light, highly combat-capable individual soldiers, properly organized, with the best of equipment, with the ability to be

M. Dewitt: ... à partir de 1947, avec les conférences Gray, et depuis la déclaration de Louis St. Laurent sur nos responsabilités à l'échelle mondiale et sur le fait que nous allions devenir un acteur mondial. La spécialisation qui s'est effectuée en Australie ne correspond pas à notre contexte, car nous sommes prêts à jouer un rôle sur la scène internationale. Toutefois, si nous avions adopté la même structure pour nos forces, ce que nous avons tenté de faire, ou une structure similaire, au cours de toutes ces années, nous aurions constaté une érosion graduelle de notre capacité à maintenir cette structure. Les politiciens et nous décidons que le gouvernement ne dégagera pas les fonds nécessaires pour nous doter de forces armées composées de 120 000 ou 150 000 membres du personnel, d'avions de chasse, d'appui tactique, de capacité stratégique d'aérotransport, et de la marine hauturière dont tout cela s'accompagne. On ne peut avoir le beurre et l'argent du beurre, même si nous avons tenté de le faire et que notre personnel militaire s'est montré à la hauteur de la tâche.

Je proposerais une spécialisation toute différente pour le Canada. Elle ressemble beaucoup à ce que vous avez décrit. Selon moi le créneau du Canada pourrait consister en la détermination des principaux défis auxquels la communauté internationale et le Canada sont confrontés en matière de sécurité. Quelles menaces sont associées à ces défis? Une fois ces éléments cernés, il s'agit de déterminer quelles seront les menaces dont s'occuperont des agences autres que les Forces armées canadiennes. Une fois ces questions réglées, une préoccupation demeure à mes yeux de citoyen canadien : je veux que les Forces armées canadiennes disposent de ce qu'il y a de mieux en ce qui concerne la formation, l'équipement, les théories sous-jacentes, et la capacité de faire le meilleur travail possible dans des circonstances qui soient aussi sécuritaires que faire ce peut. Comme vous l'avez dit, cela ne signifie pas qu'il faille se débarrasser de toutes sortes d'équipements, comme cela s'est produit. Nous devrions investir bien davantage dans nos aéronefs, par exemple des hélicoptères qui ont des capacités d'aérotransport que ce soit pour la force opérationnelle interarmée 2 ou ...

Le sénateur Meighen : Vous voulez parler des Strikers?

M. Dewitt : ...le Dart, qui permet d'entrer et de sortir des milieux hostiles pour assurer la sécurité d'une région, pour la protéger et pour y faire entrer d'autres militaires? Voulons-nous demeurer à l'avant-garde eu égard aux activités que nous avons menées et continuons de mener en Afghanistan? Si c'est le cas, il nous faut des types d'équipement et de matériel précis sans nécessairement en acquérir d'autres. Il y a différentes catégories de missions sur lesquelles nous pourrions tous nous entendre.

Pour ma part, je penche pour la thèse selon laquelle le Canada, fidèle à sa longue tradition, agirait comme corps expéditionnaire dans un contexte multilatéral, tout en composant avec des défis de plus en plus complexes et difficiles en matière de sécurité qui comprend à la fois un contexte de violence grave et soutenue ainsi que la reconstruction après un conflit. La mise en pratique de cette thèse s'accompagnerait nécessairement de réformes au chapitre de la sécurité, y compris la réédification de notre secteur de la sécurité et toutes les mesures de construction que cela suppose. Il faudrait également s'interroger sur les capacités dont

interoperable with allies means that no, we do not necessarily need submarines. We have to ask that question. What are the threats there? What are security issues or aircraft carriers or the heavy artillery? There could be an argument, I imagine, where we could say, we do not need to place the F-18s with the next generation of fighter aircraft because we are going to make our assets the assets that get our people there and on the ground and protected.

Someone could come back and say what we do need. We actually do need some fighter aircraft because we need to have that tactical support. We need that kind of training and interoperability. I think that is a discussion that needs to take place but not the old discussion in a context of a different war that was expected but never came.

I guess the controversial thing to say on this would be my colleagues who are F-18 pilots say, look at what we did in Iraq or over the former Yugoslavia. Absolutely. My response to them would be, if our 18 or 12 fighter aircraft had not been in either Iraq or over Yugoslavia, would we have been missed? Would that air campaign have taken place? Probably. We would not have been missed the same way. If we had different assets, could we have provided just as important a contribution but in a more sustained way or in a way that is more sustainable from our perspective because it is more fungible into other areas of international peace and security?

That is a controversial hypothesis to put forward, and I am not prepared to take a definitive position on it, but I would love to see it properly examined by people from within the military, experts from outside, and really have a serious, well-informed engagement and look at the consequences of making those decisions. Look at the consequences not just in the short-term but in the long-term because, as we know, procurement is a 15- or 20-year issue because it is not just procuring the equipment, it is then making sure you have the personnel who can fly and service those planes. If you do not have them, who are you going to have? You are going to have other people doing other things. That is the kind of serious study we need to encourage.

Senator Meighen: Well, thank you very much, Dr. Dewitt, I appreciate that. The only caveat I put on it, and it is not a serious one, is you have got to make a lot of judgments under that scenario, and human beings have a nasty habit of being wrong in their judgments, so there has got to be an element of flexibility or adaptability.

Mr. Dewitt: Absolutely. That is why we are doing it in a multilateral context. When we do these studies, we do it with our American and NATO friends, and with others in the growing international community that have military assets that are

nous devons nous doter à cet égard. Selon moi, si nous formons des soldats rapides, légers, très aptes au combat et adéquatement organisés, et si nous les dotons du meilleur équipement, et si nous adoptons des mesures d'interopérabilité avec nos alliés, alors, non, nous n'avons pas besoin de sous-marins. Il faut se poser ces questions. Quelles sont les menaces auxquelles nous sommes confrontés? Quels sont les enjeux de sécurité qui exigent des porte-avions ou de l'artillerie lourde? On pourrait peut-être soutenir qu'il n'est pas nécessaire de remplacer les F-18 par une nouvelle génération d'avions de chasse, car nous allons limiter notre flotte à l'équipement qui permette d'envoyer nos militaires sur le terrain et de les protéger.

D'aucuns pourraient réfuter cet argument et préciser ce dont nous avons besoin. Ainsi, on pourrait dire qu'il nous faut des avions de chasse, car nous avons besoin d'un appui tactique. Ce type de formation et d'interopérabilité est nécessaire en vertu de cet argument. Je crois qu'il faut discuter de ces questions mais pas sous l'optique traditionnelle liée à un contexte où l'on attendait une guerre tout à fait différente qui ne s'est jamais produite.

On pourrait avancer un argument polémique que mes collègues qui sont pilotes de F-18 soutiendraient : voyez ce que nous avons fait en Irak et dans l'ancienne Yougoslavie. Absolument. Je leur répondrais : si nos 18 ou 12 avions de chasse n'avaient pas été déployés en Irak ou en Yougoslavie, qu'est-ce que cela aurait changé? Cette campagne aérienne aurait-elle eu lieu? Probablement. Notre absence n'aurait pas été regrettée de la même façon. Si nous avions d'autres atouts, aurions-nous été en mesure de fournir une contribution tout aussi importante mais de façon plus soutenue ou, de notre point de vue, en assurant la viabilité de notre participation, car celle-ci est mieux adaptée à d'autres aspects du travail de maintien de la paix et de la sécurité sur la scène internationale?

Il s'agit d'une hypothèse qui porte à controverse, et je ne suis pas prêt à me prononcer en définitive, mais j'aimerais que cette théorie soit examinée à la fois par des militaires, par des spécialistes de l'extérieur afin que nous étudions sérieusement et que nous débattions des conséquences de telles décisions. Il faut évaluer les effets à court terme et aussi à long terme, car nous savons que l'approvisionnement se planifie sur un horizon de 15 ou 20 ans; il ne s'agit pas seulement d'acquérir le matériel, il faut également s'assurer que l'on dispose d'un personnel qui puisse piloter et entretenir ces aéronefs. Sans ce personnel qualifié, qui fera ce travail? Il faudra embaucher d'autres personnes pour assumer d'autres tâches. Voilà le genre d'études sérieuses que nous devons préconiser.

Le sénateur Meighen : Merci beaucoup, monsieur Dewitt, je comprends tout à fait votre point de vue. Je n'ajouterai qu'une mise en garde, qui est sérieuse : votre scénario exige que beaucoup de gens se fient à leur jugement pour prendre des décisions, et les êtres humains ont la mauvaise habitude de se tromper lorsqu'ils exercent le jugement, alors il faut inclure un élément de souplesse.

M. Dewitt : Absolument. Voilà pourquoi nous agissons dans un contexte multilatéral. De telles études sont généralement effectuées en collaboration avec nos alliés américains et avec les membres de l'OTAN. Nous sollicitons également la participation

involved in these overseas kinds of things. Then, if we make a decision, that decision is not made in isolation of knowing what other countries are planning to do and how we fit. It is a very complex area. I am just saying let us open the box and ask those tough questions and explore them knowledgeably rather than ideologically. Thank you.

The Chairman: A military bureaucracy's function is very good. Have you got a paper? Have we missed the paper where you have been describing a niche approach that you can share with the committee?

Mr. Dewitt: I wrote something that began that discussion that was published in 2000.

The Chairman: Have you expanded on it since then?

Mr. Dewitt: Not in detail, though I have been slowly working on it so I may have something for you in a little while.

The Chairman: The observations one has to make are that the military's posture arguably is a holding strategy until funds come. They think they can walk and chew gum.

Mr. Dewitt: Yes.

The Chairman: They are just hoping that some day there is going to be the political will to allow them to do that. The proposal, it took until the very end of your presentation to bring the time factor in that we have to address lag times in many cases of 13, 15 years. All this discussion assumes that we are not dealing with a dynamic situation with our allies. The debate takes place now and it is a static situation. You have a photograph now, you go through the tradeoffs, and 15 years later when the equipment arrives, suddenly the other members of the coalition are someplace else doing something else. Really the net result of where you are going is you are ending up with a government with significantly fewer options, and really that is the exercise we are in when we are talking about niches. We are saying we are going to give the government fewer options to exercise its foreign policy. We can do that, but it will have consequences.

I would argue that one of the things this committee will try to do is to demonstrate to the government the options they are going to lose if they do not fund appropriately. However, to go the whole route on the analysis, is it really worth the effort given so many of the factors are going to change over the period of time it will take to put it into effect?

Mr. Dewitt: The easy response is the classic one in the world of defence and security. You always go with the worst case and the worst case analysis leads you to a particular kind of mindset and particular set of expectations because the worst case means that it gives you the greatest range of options.

d'un nombre croissant d'États de la communauté internationale qui disposent d'un capital militaire et qui sont prêts à participer à ces missions à l'étranger. Ainsi, les décisions ne sont pas prises unilatéralement, sans savoir ce que prévoient les autres pays ni quel rôle nous pourrions jouer. C'est un domaine fort complexe. Je dis simplement qu'il faut nous donner l'occasion de réfléchir à tout cela, de s'interroger sur ces questions et de les étudier en toute connaissance de cause plutôt qu'en fonction de principes idéologiques. Merci.

Le président : La bureaucratie militaire fonctionne très bien. Avez-vous un document? Avons-nous omis laissé de côté le document où vous décrivez cette démarche de spécialisation, document que vous pourriez remettre au comité?

M. Dewitt : J'ai écrit un texte qui a lancé cette discussion. Il a été publié en 2000.

Le président : Avez-vous précisé votre pensée depuis?

M. Dewitt : Pas dans les détails, bien que je m'y consacre lentement alors j'aurai peut-être un texte à vous remettre dans quelque temps.

Le président : Il semble que la position qu'aient adoptée les forces armées en est une de retenue jusqu'à ce que les fonds soient débloqués. Ils estiment qu'ils peuvent faire les deux à la fois.

M. Dewitt : Oui.

Le président : Ils espèrent simplement qu'un jour il existera une volonté politique leur permettant de le faire. En ce qui concerne votre proposition, il a fallu attendre la toute fin de votre exposé pour entendre parler du facteur temps, c'est-à-dire qu'il faut tenir compte des retards et des délais qui peuvent souvent faire prendre de 13 à 15 ans. Toute cette hypothèse présuppose que nous ne nous trouvons pas dans un contexte de relation avec nos alliés qui est en constante évolution. Ces questions sont débattues maintenant et la situation est statique. Vous avez un instantané des conditions actuelles, vous évaluez les choix et faites des compromis, et quand l'équipement arrive 15 ans après, les autres membres de la coalition ne sont plus du tout dans la même situation. Au bout du compte, le gouvernement se retrouve donc avec beaucoup moins d'options, et c'est là l'essence même de l'exercice que nous entreprenons dès que nous parlons de spécialisation. Cela revient à restreindre l'éventail de possibilités dont dispose le gouvernement pour mettre en œuvre sa politique étrangère. Nous pouvons le faire, mais cela aura des conséquences.

Selon moi, l'un des objectifs de notre comité est d'expliquer au gouvernement quelles options seront perdues s'il n'affecte pas les fonds nécessaires. Toutefois, si l'on va au bout de cette analyse, on peut se demander si cet effort en vaut vraiment la peine considérant que les circonstances ne seront plus les mêmes lorsque les changements entreront en vigueur.

M. Dewitt : Je peux vous donner la réponse qui vient le plus facilement et qui est répandue dans le milieu de la défense et de la sécurité. On part toujours du pire scénario, ce qui crée un état d'esprit et une série d'attente particuliers car, si l'on envisage le pire, on doit considérer le plus vaste éventail de possibilités.

The Chairman: This brings you back to keeping all the capabilities.

Mr. Dewitt: That is right. That is why I suggested that for us to undertake this exercise in a serious way, we have to recognize that we are not a unilateral actor; that we do not act in this realm outside of our borders on our own. It requires a degree of coordination and collaboration, and at least awareness with our principal allies. That gives us, in a sense, a greater set of assets within which we place our own particular range of options. If there is a worry of the direction that our allies are going, that would change the calculation. I agree that a government never wants to reduce its options. It wants to keep its options open and flexible.

To make the argument that trying to stay apace with the revolution in military affairs and having a full range of armament across all services to do all things is possible but both the financial costs and the political costs are unlikely to be desirable from any government's point of view for the foreseeable future. Then the challenge is to make a realistic assessment of what the alternatives are.

The Chairman: I accept that. Do you accept that it would be a fair test of your hypothesis to look back 15 years and take a look at where our allies were then and see, had we made these tradeoffs then, where we would be now?

Mr. Dewitt: I will say two things. It would be foolish not to look back and do that because that would be closing your mind to a whole range of possibilities.

Second, if you did that, I think the position that I am taking would be strengthened.

The Chairman: I am looking forward to your paper.

Senator Cordy: My first question was, can you give us your vision of the future of the military, but I think you have done that quite well. For clarification purposes, I think when we have heard the term "niche" used by other presenters, it was, in fact, do without this or do without that. However, when I hear your interpretation of niche, it is actually for Canada to find its niche within the international community instead of trying to be everything to everybody.

Mr. Dewitt: That is right.

Senator Cordy: Would that be a shortened version of your definition?

Mr. Dewitt: Absolutely. Yes.

Senator Cordy: You mentioned NATO, and NATO has certainly changed in the past number of years just with enlargement. NATO troops are now going to places that we never would have envisioned them to go, and NATO is

Le président : Nous revenons donc à l'idée voulant qu'il faut maintenir toutes les capacités.

M. Dewitt : C'est exact. C'est pourquoi j'ai suggéré que cet exercice doit être mené de façon sérieuse. Nous devons reconnaître que nous ne sommes pas un acteur unilatéral et qu'à l'extérieur de nos frontières, nous ne pouvons pas agir de notre propre chef. Nous devons collaborer et coordonner nos activités avec celles de nos alliés dans une certaine mesure, ou, du moins, être au courant de leurs activités. Dans une certaine mesure, cela nous donne accès à davantage d'atouts qui constitueront la base de la série d'options que nous envisagerons pour nous. Si l'orientation que privilégient nos alliés nous inquiète, cela changera la donne. Vous avez raison de dire qu'un gouvernement ne veut jamais restreindre l'éventail de ces possibilités. Les gouvernements veulent envisager toutes les options qui s'offrent à eux et rester souples.

Si nous voulons nous adapter au même rythme que la révolution dans le domaine militaire, et si nous voulons conserver toutes les catégories d'armement dans tous les services pour mener toutes les missions, alors, bien que cela soit possible, les coûts financiers et politiques ne seront pas perçus par le gouvernement comme étant acceptables dans un avenir rapproché. Il faut donc relever le défi qui consiste à évaluer de façon réaliste les autres solutions.

Le président : Je suis d'accord. Diriez-vous qu'une bonne façon de mettre votre hypothèse à l'épreuve serait de revenir 15 ans en arrière, d'examiner la situation de nos alliés à cette époque, et de se demander où nous en serions si nous avions fait ces compromis à ce moment-là?

M. Dewitt : Je vous dirai deux choses. Tout d'abord, il serait mal venu de ne pas se reporter en arrière et faire cette analyse, car nous excluons alors toute une série de possibilités.

Ensuite, je crois que ma thèse serait confirmée par une telle analyse.

Le président : Je suis impatient de lire votre document.

Le sénateur Cordy : J'allais d'abord vous demander si vous pouviez nous donner un aperçu de l'avenir des forces armées selon vous, mais je crois que vous y aviez très bien répondu. J'aimerais avoir un éclaircissement. Lorsque le mot créneau a été utilisé par les autres intervenants, il voulait dire que les forces armées devraient se priver de certaines capacités. Toutefois, pour vous le mot créneau semble signifier que le Canada doit trouver sa spécialisation au sein de la communauté internationale au lieu de tenter de jouer tous les rôles.

M. Dewitt : C'est exact.

Le sénateur Cordy : Pourrait-on dire que c'est là une version abrégée de votre définition?

M. Dewitt : Absolument. Oui.

Le sénateur Cordy : Vous avez parlé de l'OTAN, c'est une organisation qui a beaucoup changé au cours des dernières années à cause de son élargissement. Les troupes de l'OTAN sont maintenant déployées là où on n'aurait jamais imaginé qu'elles

developing a rapid response force that again may take us to crises around the world. What are the implications of the changes in NATO for Canada if, in fact, there will be implications?

Mr. Dewitt: As you know, Canada has been for a very long time in the forefront of trying to argue the necessity to have a rapid reaction capability. The extent to which NATO is now addressing that I think is long overdue, and is a good thing. That said, obviously, it is in our interest to be able to play a responsible and active role in that, indeed a leadership role.

The extent to which NATO is moving beyond its traditional area of responsibility, that obviously is a politically charged reality. I expect that if I were involved both in NATO reform and in the debates emerging in the UN, I would want to look at the changing nature of what might loosely be called — and I say loosely because they are of such different types — regional organizations or regional institutions. Some of these have military capabilities and some of are traditionally called alliances but no longer are alliances in that old-fashioned term of collective defence.

NATO has moved from a collective defence posture to something else. I can imagine some people arguing that it is a vision that the UN should look at as providing a highly competent military capability to provide peace and security in areas where it is needed. There is a lot of political work that has to be achieved between NATO and the United Nations to make this seen not as an extension, a 21st century equivalent, of colonialism or imperialism.

I think Canada has a very important political role to make sure that NATO goes down this direction very carefully and sensitively. Putting those political issues aside and I do so reluctantly, it is a very important area, but it does provide enormous opportunity, and it provides an opportunity for Canada in terms of our military roles. We clearly made some decisions over the last 15 years about our competence to contribute to NATO. We withdrew significant assets and we have not replaced them. On the other hand, we have been active and responsible actors in the European theatre, those out of area for NATO.

So ultimately what is our role? If our political leadership decides that we will continue to be an active and responsible partner in NATO, and I hope they do, then we have to be in the forefront of rethinking NATO's role as possibly a specialized institution that can bring military assets to bear world-wide. Should it be done? That is where I think it is highly charged politically. Does it come from a NATO decision only, or does it always have to be in the context of a particular relationship with the United Nations? I could see various arguments being made. So long as it is within the NATO theatre, it is NATO's decision.

pourraient aller. En outre, l'OTAN se dote actuellement d'une force d'intervention rapide qui peut envoyer nos militaires dans des régions en crise dans le monde entier. Quelles sont les conséquences des changements que vit l'OTAN pour le Canada si ces conséquences existent?

M. Dewitt : Comme vous le savez, le Canada est depuis très longtemps l'un des plus ardent défenseur de l'utilité d'une capacité d'intervention rapide. Il est grand temps que l'OTAN prenne des mesures à cet égard, et c'est une bonne chose. Cela étant dit, il est évident qu'il est dans notre intérêt de pouvoir jouer un rôle responsable et actif dans cette force, voire même un rôle de premier plan.

La mesure dans laquelle l'OTAN va au-delà de ses domaines traditionnels de responsabilités tient à une réalité politique évidemment complexe. Si je participais aux travaux de réforme de l'OTAN et aux débats qui émergent au Nations Unies, je voudrais étudier la nature en pleine évolution de ce qu'on pourrait appeler de façon générale des organisations ou des institutions régionales, et je dis de façon générale, car il en existe différents types. Certaines d'entre elles ont des capacités militaires et d'autres ont toujours été qualifiées d'alliances, mais ne sont plus des alliances au sens ancien de ce mot qui signifiait défense collective.

L'OTAN s'est éloignée de cette position de défense collective pour s'orienter vers autre chose. Certains soutiendront que l'ONU devrait envisager de fournir une force militaire hautement compétente pour apporter la paix et la sécurité là où c'est nécessaire. Beaucoup de travail politique doit s'effectuer entre l'OTAN et les Nations Unies afin qu'une telle initiative ne soit pas perçue comme un prolongement ou un équivalent pour le XXI^e siècle du colonialisme ou de l'impérialisme.

Selon moi, le Canada doit jouer un rôle politique important pour assurer que l'OTAN s'engage sur cette voie de façon prudente et délicate. J'hésite à laisser de côté ces questions politiques, car elles sont très importantes, mais si nous le faisons, nous constatons qu'il y a là une occasion formidable, notamment pour le Canada et son rôle militaire. Il est clair que nous avons pris des décisions au cours des 15 dernières années en ce qui concerne notre capacité à contribuer à l'OTAN. Nous avons retiré du matériel et de l'équipement que nous n'avons pas remplacés. En revanche, nous avons été des acteurs actifs et responsables dans le théâtre européen, dans les zones qui ne sont pas du ressort de l'OTAN.

Alors, au bout du compte, quel est notre rôle? Si nos dirigeants politiques décident que nous demeurons un partenaire actif et responsable au sein de l'OTAN, et j'espère qu'il le feront, alors nous devons apporter une contribution de premier plan à la redéfinition du rôle de l'OTAN qui pourrait devenir une institution spécialisée capable de déployer sa force militaire dans le monde entier. Une telle initiative devrait-elle être mise en pratique? Selon moi, c'est-là où les débats risquent de susciter des tensions politiques. Une telle décision doit-elle être prise par l'OTAN uniquement, ou doit-elle avoir lieu dans le contexte d'une

As soon as it moves outside the NATO theatre, it has to be through a process of a relationship with the UN and under UN charter. One can explore that. I think it will have to be.

I personally would argue that the future of NATO is one of the driving forces for redefining the Canadian military. If NATO is going to be truly effective, it needs to have not just combat-capability but extraordinary flexibility. It has to have that capacity to move quickly and effectively, and to be self-sustaining. For Canada to play a role in that, we have to have a different military.

The Chairman: Dr. Dewitt, this has been a very instructive morning. I can tell you that the committee has found your testimony to be provocative, challenging and interesting. We even agree with some of it. I would like to say on behalf of the committee that we would like to engage with you more, and we would like to see the material that you have written. If you have other material that is coming forward within the time frame that the committee is examining these issues, we would be very pleased if you would share it with us.

I want to thank you very much for coming down and for sparing the time to assist us in the course of this study.

Mr. Dewitt: I appreciate this opportunity and your willingness to listen to perhaps some heretical comments, but I understood that was the purpose, to try to open things up a little.

The Chairman: We think it is good sport and so we are delighted that you have come.

Honourable senators, our next witness is Dr. Martin Shadwick. He has lectured in international relations, and Canadian foreign and defence and security policy at the Political Science Department, York University. His areas of specialization include defence procurement, alternative service delivery, peace support operations and Maritime security. He is the author of several articles and columns on Canadian defence and security policy.

We are very pleased to have you before us. We understand that you are going to give us an abbreviated version of the document we have here, and then we look forward to asking you questions. You have the floor, sir.

Mr. Martin Shadwick, Research Associate, Centre for International and Security Studies, Professor of Political Science, York University: Mr. Chairman, I very much appreciate the opportunity to offer some analysis of Canada's national interests, and more to the point, the place of defence and the place of the Canadian Forces in helping to advance and protect those national interests.

certain relation avec les Nations Unies? Plusieurs arguments pourraient être avancés. Si l'on reste dans le théâtre de l'OTAN, c'est à l'OTAN qu'il appartient de prendre une décision. Si l'on quitte le théâtre de l'OTAN, toute décision doit être prise par l'entremise d'un processus qui relève du lien avec les Nations Unies et qui obéisse à la charte des Nations Unies. On peut se pencher là-dessus. Je crois que cela devrait être le cas.

Personnellement, je dirais que l'avenir de l'OTAN est un des éléments moteurs de cette redéfinition des forces armées canadiennes. Pour que l'OTAN soit vraiment efficace, il lui faut non seulement une capacité combattante, mais aussi une souplesse extraordinaire. Elle doit pouvoir intervenir rapidement et efficacement, et le faire de façon durable. Pour que le Canada puisse jouer un rôle à cet égard, il faut que les forces armées aient une configuration différente.

Le président : Monsieur Dewitt, voilà une matinée qui a été fort instructive. Je peux vous dire que les membres du comité ont trouvé votre témoignage à la fois intéressant et provocant et qu'il appelle à la réflexion. Nous sommes mêmes d'accord avec une partie de ce que vous avez dit. Au nom du comité, laissez-moi vous dire que nous aimerions pouvoir nous entretenir davantage encore avec vous, et aussi que nous voudrions voir ce que vous avez écrit. Si vous publiez autre chose d'ici la fin de notre étude, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous le faire parvenir.

Je tiens à vous remercier d'être venus et d'avoir pris le temps de nous aider à conduire cette étude.

M. Dewitt : Je vous remercie de m'en avoir donné l'occasion et aussi d'avoir bien voulu écouter certains propos peut-être un peu hérétiques, mais j'avais l'impression que c'était cela le but, essayer de sortir un peu des sentiers battus.

Le président : Nous pensons que c'est de bonne guerre et nous sommes donc ravis que vous soyez venus.

Honorable sénateurs, notre prochain témoin est le professeur Martin Shadwick, qui a enseigné les relations internationales, la politique étrangère et la politique de défense du Canada au Département de sciences politiques de l'Université York. Ses spécialités sont les marchés publics de la défense, les autres modes de prestations de services, les opérations de maintien de la paix et la sécurité maritime. Il a signé plusieurs articles et chroniques sur la politique canadienne en matière de défense et de sécurité.

Professeur, nous sommes ravis de vous recevoir. Je crois que vous allez nous lire une version abrégée du texte que nous avons déjà reçu, après quoi nous nous empresserons de vous poser des questions. Vous avez la parole, monsieur.

M. Martin Shadwick, agrégé de recherche, Centre des études internationales et de sécurité, professeur de sciences politiques, Université York : Monsieur le président, je vous suis très reconnaissant de me permettre de vous livrer une petite analyse des intérêts nationaux du Canada, mais plus particulièrement de la place qu'occupent la défense et les Forces armées canadiennes dans la recherche et la protection de ces intérêts nationaux.

I will focus my attention on four interconnected areas of study. First, the nature of the defence review and the quality of the defence policy debate that we have had in recent years in Canada; second, Canadian public opinion on the national defence and security; third, the Canadian Forces structure options that are available to Canada; and fourth, some of the potential financial ramifications of the various force structure options that we have.

Time constraints preclude including some important issues in my prepared remarks and, indeed, even in the text — things like strategic mobility, maritime sovereignty and security — but I would be delighted to address any number of those issues during the questioning period.

By way of introduction, it is no less true for being obvious that recent years have brought forth a flood tide in some respects of reports, studies and critiques dealing with Canadian defence policy and national security issues. These reports, as I note in the text, have come from parliamentary committees, academic constituencies, think tanks and other non-governmental organizations. Heightened media attention to issues of national security and defence, of course, has been reflected in countless editorials and seemingly miles and miles of videotape in recent years.

This outpouring of literature and other indicators of heightened awareness in defence is, in part, reminiscent of the sort of policy debate that we saw leading up to Mr. David Collenette's white paper on defence in December, 1994, which, in fact, yesterday celebrated its tenth birthday. This went unremarked; so I thought I would sneak it in at this juncture.

I am wondering though if the debate we have had this time in the public domain has been of high quality. Have we truly engaged Canadians in a debate on, and meaningful discussion of, Canadian defence and security issues? I would argue that the debates we have had in recent years has fallen short of the modest levels that we saw even 10 years ago. The reports from 10 years ago tended to be more multi-purpose, looking at the fundamentals of Canadian defence and security policy, and often offering very specific suggestions for Canadian Forces structure approaches by Canada.

The reports this time around that we have had since, let us say, 2,000 have tended to zoom in on narrower areas, interoperability, for example, the Canada/U.S. defence relationship. It has been relatively unclear what selections the various editorialists are making in terms of where defence policy as a whole should go, or where Canadian Forces structure should go.

I think part of this, of course, reflects the uncertainties introduced by 9/11 because reports that were immediately pre-9/11 became less relevant clearly by the events of that particular day. Also, the quality of the documents that we have

Je vais axer mon propos sur quatre champs d'études intimement liés. Pour commencer, la nature de l'examen de la défense et la qualité du débat sur la politique de défense auxquels nous nous livrons depuis quelques années au Canada; en deuxième lieu, ce que pensent les Canadiens de la défense nationale et de la sécurité; troisièmement, les options en matière de structuration des forces armées entre lesquelles le Canada peut choisir; et enfin certaines répercussions financières possibles des différentes options qui s'ouvrent à nous en matière de restructuration.

Le temps m'a empêché d'inclure certains éléments importants dans le texte que j'ai préparé et aussi dans celui que je vais vous livrer, des éléments comme la mobilité stratégique, la souveraineté maritime et la sécurité, mais je serais ravi d'en parler pendant la période réservée aux questions.

En guise d'introduction, malgré l'évidence de la chose, il est néanmoins exact de dire que depuis quelques années, il y a eu une véritable marée de rapports, d'études et d'autres critiques concernant la politique de défense du Canada et des dossiers de la sécurité nationale. Tous ces rapports, comme je le dis dans mon texte, ont été produits par des comités parlementaires, des milieux universitaires, des groupes de réflexion et autres organismes non gouvernementaux. La polarisation de l'attention des médias sur les questions de sécurité nationale et de défense a bien entendu produit de multiples éditoriaux et des kilomètres d'enregistrement vidéo pendant le même laps de temps.

Ce dégoûtement de textes et d'autres indicateurs de la sensibilisation accrue à l'endroit de la défense rappelle en partie le genre de débat de politique qui a eu lieu avant le dépôt, par M. David Collenette, de son Livre blanc sur la défense en décembre 1994, Livre blanc qui a d'ailleurs fêté hier son 10^e anniversaire. La chose est passée inaperçue, et j'ai donc pensé que je pourrais profiter de l'occasion pour y faire allusion.

Or, je m'interroge et je me demande si le débat qui a cours cette fois-ci dans le domaine public a été de bonne tenue. Avons-nous vraiment interpellé les Canadiens dans un débat et une discussion véritable sur les questions de défense et de sécurité pour le Canada? Je soutiens que les débats de ces dernières années n'ont pas atteint le niveau pourtant modeste que les mêmes débats avaient atteint il y a dix ans encore. Les rapports d'il y a dix ans avaient souvent été plus polyvalents en ce sens qu'ils examinaient les éléments fondamentaux de la politique canadienne en matière de défense et de sécurité et, souvent aussi, qu'ils offraient des suggestions très précises sur les options qui s'ouvriraient au Canada pour la structuration de ses forces armées.

Cette fois-ci, les rapports qui nous parviennent, disons 2 000, ont plutôt été axés sur des questions beaucoup plus étroites, par exemple l'interopérabilité, les rapports canado-américains en matière de défense. On ne sait pas grand chose de ce que les éditorialistes préconisent en fait d'orientation de notre politique de défense ou encore de structuration de nos forces militaires.

À mon avis, cela traduit en partie, c'est certain, les incertitudes attribuables aux attentats du 11 septembre étant donné que les rapports immédiatement antérieurs à cet attentat étaient devenus obsolètes. Par ailleurs, la qualité même des documents que nous

seen, studies, reports and so on, in recent times also perhaps reflect some uncertainty about the nature, scope and mechanisms of the Chrétien government's second look at defence policy in recent years. They also reflect a great deal of uncertainty, I think, as to what form that was going to take; a single holistic document looking at security and defence very broadly or separate policy statements on defence, foreign affairs, developing systems and so on. There was also debate over whether we would see a full-fledged policy review or something more of an in-house program review with the relevant departments, thereby narrowing the opportunities for external input into the process.

Similarly, were we ever scheduled to receive new white papers on defence, we received a glorified series of press releases, or as I like to say at the minimalist level perhaps not a white paper but a white paragraph, something really condensed.

This is not to denigrate Ottawa's efforts to engage Canadians in debate. We have seen some interesting use of online consultations this time around, ministerial consultations with interested stakeholders. As I note in the text, this has had some effect. There is no Canadian that I know of over the age of 18 that is unaware of the fact that you must be put the word "aging" in front of Sea King; we have reached that level. That does not mean to suggest, though, that Canadians fully grasp and appreciate the scope of the security and defence challenges that face the country. It is not clear what choices Canadians would make as to where we should head with defence and, indeed, whether they are prepared to pay for the options which at times they indicate they would prefer at this time.

It is conceivable that the enhanced and more broadly based public support for security and defence which is apparent in recent public opinion polls can be translated into increased defence spending or increased support for defence spending.

Unfortunately for the proponents of a new deal for defence, seemingly stellar polling numbers are no guarantee of financial largesse from Canadians or from their governments. Canadians remain a decidedly fickle lot even post-9/11. They, by all indications, continue to aspire to a global role for Canada in national security terms but are reluctant to pay for it. It is as simple as that. There is a basic paradox — one could say hypocrisy but paradox might be a better way of looking at it — a disconnect between what Canadians say they wish and what they seemingly are willing to pay for.

There are, I think, signs of change. It is interesting to note in recent weeks how little attention was paid to the signing of the contract for Cyclone Helicopters to replace the Sea King

avons pu voir dernièrement, de ces études et de ces rapports, traduit peut-être aussi une certaine incertitude quant à la nature, à l'envergure et au mécanisme de ce second regard du gouvernement Chrétien sur la politique de défense. Tous ces textes concrétisent également une certaine dose d'incertitude, du moins c'est ce que je pense, quant à la forme que cela allait revêtir : un document holistique unique examinant la question de la sécurité et de la défense sur un plan très large, ou encore des énoncés de politique distincts sur la défense, sur les affaires étrangères, sur le développement de systèmes et ainsi de suite. On s'est également demandé s'il y aurait un examen de politique complet ou plutôt un genre d'examen de programme à terme faisant intervenir les différents ministères compétents, ce qui aurait dès lors réduit les possibilités de participation depuis l'extérieur.

Dans un même ordre d'idée, alors que nous devions recevoir les nouveaux livres blancs sur la défense, nous avons plutôt reçu une série de communiqués de presse ronflants, ou comme j'aime le dire, peut-être pas un livre blanc, mais un paragraphe blanc, quelque chose de très condensé.

Je ne dis pas cela pour dénigrer ce qu'a fait Ottawa pour faire intervenir la population dans le débat. Il y a eu cette fois-ci, nous l'avons vu, certaines consultations en ligne intéressantes, des consultations entre le ministre et les parties intéressées. Comme je le remarque dans mon texte, ces consultations ont produit certains résultats. Je ne connais aucun Canadien de plus de 18 ans qui ignore le fait que le Sea King fait immédiatement penser à quelque chose de vieux, nous en sommes rendus à ce point-là. Cela ne veut pas pour autant dire que les Canadiens connaissent et comprennent parfaitement l'ampleur des problèmes de sécurité et de défense de leur pays. On ne sait trop au juste ce que les Canadiens choisiraient de faire pour notre défense, pas plus qu'on ne sait s'ils seraient prêts à payer le prix des options qui semblent parfois, à les entendre, retenir leur préférence pour l'instant.

Il est concevable que la montée et la généralisation du soutien populaire pour la défense et la sécurité qui ressort des derniers sondages pourraient se traduire par une augmentation des dépenses militaires, voire par une meilleure acceptation de celles-ci.

Malheureusement pour ceux qui prêchent un nouveau pacte pour la défense, les résultats apparemment éclatants des sondages ne sont pas pour autant les garants de la générosité financière des Canadiens ou de leur gouvernement. Même après les événements du 11 septembre, les Canadiens demeurent décidément inconstants. Selon tout ce que l'on peut voir, ils continuent à aspirer, pour le Canada, à un rôle planétaire en matière de sécurité nationale, mais ils rechignent à l'idée de payer pour cela. C'est aussi simple que cela. Il y a ici un paradoxe primaire — on pourrait dire que c'est de l'hypocrisie, mais le mot paradoxe décrit peut-être mieux la chose — un hiatus entre ce que les Canadiens disent vouloir et ce qu'ils semblent être prêts à payer pour l'avoir.

Mais il y a à mon avis des signes de changement. Il est intéressant de constater, depuis quelques semaines, à quel point la signature du contrat d'achat des hélicoptères Cyclone pour

helicopters, unlike the crescendo of controversy that greeted the selection of the EH-101 Cormorant back in the early 1990s. Perhaps Canadians are understanding that security comes with a price. However, I would suggest as a cautionary note when we look at the newer public opinion polling data, that it was not that long ago, in the late 1990s, admittedly pre-9/11, that one public opinion poll, when it gave Canadians a choice between increased defence spending and increased spending on subsidies for film and television production in Canada, Canadians voted for the latter. It is one thing for defence to lose out to increased spending on health care and education, but to lose out to increased film and television subsidies strikes me as a quintessentially Canadian comment. We are either extraordinarily frugal or we have an extraordinarily relaxed approach to issues of national security and national defence. I think we have to remember the weakness in the constituency for defence in this country.

In terms of Canadian Forces structure and defence economics, there are many variations that we can, in theory, at least look at in Canada. I would suggest that we confront basically three whole options perhaps as we look at mapping out our defence force structure options for down the road. Arguably there is a notional fourth option of having no military at all. I think it would require a rather brave approach to endorse that option at this time for any number of reasons, not least the likely reaction from the United States. There is even the question of whether the no-military option would, in fact, save all that much money because there are core functions that DND currently performs that would have to devolve to other government departments and the private sector. New entities would have to be created, and when you add up the cost of doing that, it is not as if you somehow take the defence budget and reduce it to zero. You are still looking at substantial expenditures, even if there was no military, but I will put that aside.

Very quickly. I think there are, as I said, three core options. One is to, in effect, try to replicate in the current context the basic themes and messages of the 1994 white paper on defence. Although it is now of course out of date, it has at least aged rather more gracefully than its three immediate predecessors, the white papers of 1971, 1987, and indeed 1964 had a very short shelf life. Canadian white papers on defence tend to implode very soon after their release. The '94 white paper, although overtaken by events, has aged rather more gracefully in some respects.

That is option one, to follow through with the basic message and intent of the 1994 white paper, appropriately updated to deal with the changed geo-strategic environment, and deliver on the promises of the type found in the 1994 white paper.

remplacer les Sea King a peu attiré l'attention, contrairement aux barrages de critiques qui ont accueilli le choix du EH-101 Cormoran au début des années 1990. Peut-être les Canadiens comprennent-ils maintenant que la sécurité a un prix. Mais je dirais à titre de mise en garde lorsque nous analysons les résultats des derniers sondages qu'il n'y a pas très très longtemps encore, à la fin des années 90 — certes, c'était avant le 11 septembre — un sondage qui demandait aux Canadiens de choisir entre une augmentation du budget de la défense et une augmentation des subventions à la production cinématographique et télévisuelle au Canada, les Canadiens avaient choisi les secondes. Tant pis si la défense perd des plumes au profit des dépenses en matière de santé et d'éducation, mais réduire les budgets de la défense pour pouvoir augmenter les subventions à l'industrie du cinéma et de la télévision me semble vraiment la quintessence de l'attitude canadienne. Ou bien nous sommes extraordinairement économes, ou bien nous avons une attitude extrêmement détendue à l'endroit de la sécurité et de la défense nationales. Nous devons je crois nous souvenir de la faiblesse de la population à l'égard de la défense au Canada.

En ce qui concerne l'économie de la défense et la structure des Forces armées canadiennes, il y a plusieurs variations sur le thème que nous pourrions, en théorie du moins, envisager au Canada. Je vous dirais qu'il y a en fait trois options complètes qui nous interpellent lorsque nous nous employons à tracer nos options pour la structure à venir de nos forces militaires. Certes, on pourrait soutenir qu'il y en a une quatrième, en théorie, celle de sa passer d'armée. Mais je pense qu'il faudrait une certaine dose de courage pour défendre cette option à l'heure actuelle, et cela pour plusieurs raisons dont la moindre n'est pas la réaction que pourraient avoir les États-Unis. Il y a même la question de savoir si l'option armée zéro nous permettrait vraiment de faire toutes ces économies étant donné que le MDM assume actuellement certaines fonctions qui devraient être confiées à d'autres ministères ainsi qu'au secteur privé. Il faudrait pour cela créer de nouveaux organismes, et lorsqu'on fait le total de la facture, cela ne reviendrait pas tout simplement à réduire le budget de la défense à zéro. Il resterait quand même des dépenses considérables, même s'il n'y avait aucune armée, mais je n'en dirai pas plus long.

En deux mots, comme je vous le disais, il y a à mon avis trois options primaires. La première consiste à essayer de copier, dans le contexte actuel, les grands thèmes et les grands messages du livre blanc de 1994 sur la défense. Même si ce livre blanc est maintenant dépassé, c'est certain, au moins a-t-il mieux vieilli que ses trois prédécesseurs immédiats, ceux de 1971, de 1987 et aussi celui de 1964 qui n'a guère duré. Au Canada, les livres blancs sur la défense ont toujours tendance à imposer sitôt publiés. Celui de 1994, même s'il est maintenant dépassé par les événements, a relativement mieux vieilli que les autres à certains égards.

Voilà donc l'option n° 1, donner suite aux messages et aux intentions de 1994 en les actualisant de façon convenable en fonction de l'évolution de l'environnement géostratégique, et donner suite aux promesses du même genre qu'on trouvait déjà dans le livre blanc de 1994.

A second option would reaffirm the requirement for a combat-capable defence establishment, but opt instead of the multi-purpose combat-capable defence establishment, sort of niche combat-capable defence establishment that has been discussed in a wide variety of the literature. The risk, of course, and I will come back to it later, is the great difficulty in picking the niches that are most useful. The great risk is that we would load up on capabilities that proved not to be needed but not have key capabilities that do prove to be needed. That is option two.

Option three is a little more convoluted. It comes in two forms, option 3a and 3b if you will.

Both would be unabashedly Canada-centric in their orientation. The first would be essentially a constabulary type of military, an aid of the civil power army, a coast guard of the air, a navy that looked more like a coast-guard-type of establishment. This could be the type of force essentially geared to home defence, sovereignty protection, fisheries, surveillance, disaster relief, and the standard constabulary- or gendarmerie-type of role. It would have perhaps some capability for traditional peacekeeping overseas, to the extent that traditional peacekeeping survives to this day, but certainly not the more robust forms that have become the norm, post-Cold War.

There is a variation on this constabulary, Canada-centric model that would add in some credible combat capability for North American defence. In effect, I suppose what this comes down to is sort of a constabulary model 3a. Constabulary model 3b is more like a constabulary with an attitude because you have included, really, some core combat capability.

Once you get past those core options, it seems to me you still run into some interesting other questions, and I will run through those very quickly to leave time for discussion. For example, should the overall Canadian Forces structure of the future be asymmetric in nature? In other words, should all three services be receiving equal shares of the defence pie, or are there other variations? For example, do we pick bureaucratic winners, that two of the three services would be enshrined as the core combat edge of the Canadian Forces. The third service would be forced presumably into a life raft at gun point, and forced to fall down to the level of a constabulary, so asymmetrical here. Two would be combat capable, able to go overseas. The third becomes more of a constabulary-type force. You can fill in the blanks, your own preferences, as to who gets into that particular life raft.

La deuxième option consisterait à réitérer la nécessité d'avoir une force apte au combat, mais en optant plutôt pour une force polyvalente, le genre de créneau dont on parle un peu partout dans les textes de référence. Le risque bien sûr, et j'y reviendrai dans quelques instants, c'est qu'il est fort difficile de choisir les créneaux les plus utiles. Le risque majeur est que nous multiplions des capacités qui se révéleraient inutiles en négligeant celles qui apparaîtraient indispensables. Voilà donc pour la deuxième option.

La troisième option est un peu plus complexe, car il y en a deux versions, l'option 3a et l'option 3b, si vous préférez.

Les deux versions de cette option seraient résolument égocentriques. La première version verrait la création d'une force armée de type constabulaire, une armée qui serait l'auxiliaire du pouvoir civil, une garde côtière de l'air, une marine qui ressemblerait davantage à un genre de garde côtière. Ce genre d'armée serait essentiellement là pour assurer la défense du territoire, la protection de notre souveraineté, la surveillance des pêches, la surveillance en général, l'intervention en cas de catastrophes naturelles, bref les fonctions classiques d'une force constabulaire du style gendarmerie. Cette force aurait peut-être quelques capacités lui permettant de jouer un rôle traditionnel de force de maintien de la paix à l'étranger, dans la mesure où ce genre d'opération traditionnelle a encore cours aujourd'hui, mais ce ne serait certainement pas une de ces formes plus robustes qui sont devenues la norme depuis la fin de la guerre froide.

Il y a une variante à cette option constabulaire et égocentrique qui serait assortie d'une capacité combattante crédible pour la défense de l'Amérique du Nord. En fait, j'imagine que cela reviendrait à une sorte de troisième version de ce modèle constabulaire. Ce modèle 3b serait une force constabulaire qui aurait plus d'aplomb parce qu'elle aurait certaines capacités combattantes de base.

Une fois que l'on dépasse ces options primaires, il n'en demeure pas moins à mon avis que d'autres questions intéressantes se posent alors, et je vais brièvement les passer en revue pour laisser un peu de temps pour la discussion. Par exemple, la structure globale des Forces canadiennes de demain devrait-elle être essentiellement asymétrique? En d'autres termes, les trois armées devraient-elles se partager également le gâteau budgétaire ou y aurait-il d'autres variantes? Par exemple, allons-nous couronner des gagnants bureaucratiques, les deux armées sur un total de trois qui concrétiseraient le potentiel combattant fondamental des Forces canadiennes? À ce moment-là, on peut imaginer que la troisième armée serait contrainte à la pointe du couteau d'embarquer dans les radeaux de sauvetage en se trouvant réduite à une simple force constabulaire, tellement asymétrique. Deux des trois armées seraient aptes au combat et pourraient être envoyées outre-mer. La troisième armée serait davantage une force de type constabulaire. Vous pouvez vous-même remplir les espaces laissés en blanc et suivre vos propres préférences lorsqu'il s'agit de déterminer laquelle des trois doit embarquer dans les canaux de sauvetage.

To what extent should asymmetries exist within individual services? In other words, should the Army force structure so overwhelmingly favour the infantry at the expense of artillery and armour? In the Air Force, should tactical fighter requirements take precedence over airlift requirements or vice versa?

To what extent is it desirable or feasible to retain key skill sets and the requisite equipment at the cadre level, either for operational training, or as a basis for expansion in time of crisis, or to provide a limited home defence and expeditionary capability? I would suggest for later discussion that, if we go the niche route, we have to choose those niches with extraordinary care and in some cases seek to retain at least a cadre of capability. We may let the tanks go on a large scale, but keeping some nucleus of capability for operational training and other reasons might be a prudent fall-back position rather than completely eliminating selected capabilities. Obviously, there are limits as to how far you can shave the ice cube in that sense. For example, submarines, if this question gets re-opened; going down to a one-submarine navy does not strike me as a viable option. The overhead for maintaining one submarine would make this a total non-starter, but there may be other ways in which you can retain a small cadre of capabilities. Keeping a small number of main battle tanks, for example, might fit within that category.

There are, of course, other perennial issues: division of labour between the regulars and reserves; the extent to which one can use the private-sector alternative service delivery in a defence context; the question of the degree of interoperability with the United States; and the impact of the evolution of military affairs. There is a very long list and I will spare you the recitation.

The other pivotal variable, of course, is the financial side. Regardless of which option we choose, where is the money to come from, and how much money are we likely to be talking? Clearly, as this committee well knows, this has been a difficult decade or so for the Canadian Forces. The Chrétien government, in its later years, became much more generous in its funding of defence, but if you go back and look at the immediate extra monies for national security post-9/11, very little of that actually flowed through to DND. We were funding other law-enforcement-related agencies, and very little actually went to DND. Even in those cases, it went to things like Joint Task Force 2 or the communications security establishment and so on rather than the core combat capabilities of the forces.

Dans quelle mesure devrait-il y avoir des asymétries au sein des différentes armées? Autrement dit, la structure des forces armées devrait-elle nettement privilégier l'infanterie aux dépens de l'artillerie et de l'arme blindée? En ce qui concerne la force aérienne, les exigences en matière d'avions d'appui tactique devraient-elles prendre le pas sur les exigences en matière de transport aérien ou l'inverse?

Dans quelle mesure est-il souhaitable ou faisable de conserver un ensemble de compétences clés et l'équipement nécessaire au niveau cadre, que ce soit pour l'entraînement opérationnel ou comme base d'expansion en temps de crise, ou pour assurer une capacité limitée en matière de défense territoriale et d'opérations expéditionnaire? Je proposerais comme sujet de discussion ultérieur que si nous décidons de nous spécialiser dans des créneaux serrés particuliers, nous devrons choisir ces créneaux avec beaucoup de soin et dans certains cas chercher à conserver au moins des capacités de base polyvalentes. Nous pouvons peut-être nous débarrasser de nos chars d'assaut, mais il serait prudent de conserver certaines capacités de base pour l'entraînement opérationnel et pour d'autres raisons plutôt que d'éliminer complètement certaines capacités. De toute évidence, il y a des limites à ce sur quoi on peut rogner. Par exemple, en ce qui concerne les sous-marins, si on revient sur cette question, une marine n'ayant qu'un seul sous-marin ne me semble pas être une option viable. C'est absolument impensable compte tenu des frais généraux qu'entraînerait l'entretien d'un sous-marin. Mais il existe peut-être d'autres façons dont vous pouvez conserver certaines capacités essentielles. Conserver un petit nombre de chars de combat principaux, par exemple, pourrait relever de cette catégorie.

Il y a bien entendu d'autres questions qui reviennent perpétuellement : la répartition des tâches entre les forces régulières et les forces de réserve, la mesure dans laquelle on peut recourir à différents modes de prestation de services du secteur privé dans un contexte de défense; la question du niveau d'interopérabilité avec les États-Unis; et l'incidence de l'évolution des affaires militaires. La liste est très longue et je m'abstiendrai de vous la réciter.

L'autre variable importante c'est bien entendu l'aspect financier. Indépendamment de l'option que nous choisirons, d'où proviendront les fonds et quel en sera le montant? De toute évidence, comme ce comité le sait bien, les dix dernières années ont été difficiles pour les Forces canadiennes. Le gouvernement Chrétien, au cours de ses dernières années, a été beaucoup plus généreux dans le financement de la défense, mais si vous examinez les fonds supplémentaires qui ont été fournis immédiatement au chapitre de la sécurité nationale après les événements du 11 septembre, le MDN n'en a reçu en fait qu'une très faible part. Nous finançons d'autres organismes d'application de la loi et le MDN n'en a reçu qu'une très faible proportion. Même dans ces cas, ces fonds ont été consacrés à des initiatives comme la Deuxième Force opérationnelle interarmées ou au centre de la sécurité des télécommunications plutôt qu'aux capacités essentielles de combat des forces.

There may be some hope here for the future. One suspects certainly that Mr. Paul Martin's government will prove at least theoretically less dogmatic in its attitudes to defence, perhaps a little friendlier to defence than Prime Minister Chrétien's government was. Certainly if one takes at face value Prime Minister Martin's, I think, very interesting speech at Gagetown in April of this year, it could suggest a different mindset at work in the government of Canada.

Similarly, it is imperative throughout, regardless of how much money is available for defence, that we spend smarter. We are still not getting, it seems to me, the best value for our defence dollar. The problem that you run into is that closing things like surplus bases, and we still have an ample inventory of surplus bases, is a politically difficult thing to do. They exist, in part, for political and socio-economic reasons, and cannot instantly or easily be dispensed with. However, there are monies within the available pot right now of the defence envelope that could conceivably be redirected to areas of greater import.

My apologies, I will speed this up. One quote that has stuck in my mind about defence economics in Canada comes from the Subcommittee on National Defence of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs way back in May of 1983, which made, I think, a trenchant observation about Canadian defence spending.

...the current Canadian level of expenditure on defence does little more than buy the country the worst of two worlds. While the expenditures are large enough to represent a significant charge on the national exchequer, they are too small to produce worthwhile results.

That is a 21-year old quote, but I think it is still relevant in today's context, or at least in defence economics context.

Whether there is a white knight out there to rescue the Canadian Forces is an interesting debating point. Certainly when the Trudeau government re-thought its defence policies in the mid-1970s, the fact that we had tremendous pressure from our European allies to spend more on defence at a time when we were seeking the contractual link with the Europeans as part of our trade diversification strategy, that had very tangible benefits for the Canadian Forces. A great deal of the equipment that we now have today is equipment that was purchased in the 1970s as a result of the volte-face by the Trudeau government in 1975.

Now, it is difficult to see that scenario unfolding again today. The European card really cannot be played in the post-Cold War environment. There is the American card to be played, and certainly the Americans seem to be almost constitutionally bound to hector us to spend more money on defence at required intervals. The difficulty now, though, is that American pressure to

Il existe peut-être un certain espoir pour l'avenir. On croit certainement que le gouvernement de M. Paul Martin s'avèrera du moins en théorie moins dogmatique dans ses attitudes envers la défense, peut-être un peu plus favorable à la défense que ne l'était le gouvernement du premier ministre Chrétien. Si l'on se fit au discours très intéressant prononcé par le premier ministre Martin à Gagetown en avril dernier, on pourrait en déduire l'existence d'une mentalité différente au sein du gouvernement du Canada.

De même, il est absolument essentiel qu'indépendamment de l'importance des fonds consacrés à la défense, que nous dépensions de façon plus intelligente. Il me semble que nous n'arrivons toujours pas à optimiser le budget de la défense. Le problème, c'est que fermer des bases excédentaires, et elles sont encore très nombreuses, n'est pas une mesure facile à prendre sur le plan politique. Elles existent en partie pour des raisons politiques et socio-économiques et il est impossible de s'en débarrasser instantanément ou facilement. Cependant, il existe des fonds disponibles à l'heure actuelle dans le budget de la défense qui pourraient être réacheminés vers des secteurs de plus grande importance.

Je m'excuse, je vais accélérer le rythme. Il y a une citation qui m'est restée à l'esprit à propos de l'économie de la défense au Canada et qui provient du Sous-comité de la défense nationale du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, lequel, en mai 1983, a fait une observation cinglante à propos des dépenses militaires du Canada.

... le niveau actuel des dépenses militaires ne permet au pays que d'obtenir le pire des deux mondes. Bien que les dépenses soient suffisamment importantes pour représenter un changement important sur l'échiquier national, elles sont trop insuffisantes pour permettre de produire des résultats valables.

Il s'agit d'une citation qui date d'il y a 21 ans, mais je crois qu'elle demeure pertinente dans le contexte d'aujourd'hui, ou du moins dans le contexte de l'économie de la défense.

Quant à savoir s'il existe un preux chevalier prêt à sauver les forces canadiennes, cela pourrait faire l'objet d'un débat intéressant. Il ne fait aucun doute que lorsque le gouvernement Trudeau a revu ses politiques de défense au milieu des années 70, le fait que nous subissions de fortes pressions de nos alliés européens pour consacrer plus d'argent à la défense à une époque où nous cherchions à établir des liens commerciaux avec les Européens dans le cadre de notre stratégie de diversification du commerce, cela s'est traduit par des avantages très tangibles pour les Forces canadiennes. Une grande partie de l'équipement que nous avons aujourd'hui est de l'équipement que nous avons acheté dans les années 70 par suite du volte-face du gouvernement Trudeau en 1975.

Il est difficile d'envisager que le même scénario se répète aujourd'hui. Il n'est pas vraiment possible de jouer la carte de l'Europe dans le contexte de l'après-guerre froide. On peut jouer la carte des États-Unis et il ne fait aucun doute que les Américains semblent de par leur nature obligés de nous sermonner pour que nous consacrons plus d'argent à la défense de façon régulière. Le

spend more on defence can be seen as arguably counterproductive to some degree in terms of raising the hackles of Canadians about being lectured to by Washington on how much they should spend on defence. This is difficult particularly at a time when the public image of the United States in Canada has been damaged by its foray into Iraq and unilateralism as a guiding principle in American foreign policy.

I will pass over very quickly some comments about the strategic landscape because they are in the text. However, I would certainly draw your attention, if it is a document that you have not previously seen, the excellent monograph written by the British strategic analyst Mr. Colin Gray in 1994 entitled, "Canadians in a Dangerous World." He deliberately avoided offering force structure prescriptions for Canada, but he posed a series, I think, of interesting observations about things to think about when one is pondering national defence and national security.

They are listed, and I will not go through them other than to mention some of the general aspects that cover what he called the "hard cases." Prepare for the worst. Invest in high-leverage forces, as he called it. Invest in emerging trends in military effectiveness. That is a reference, in effect, to the Revolution in Military Affairs, RMA. Seek flexibility in quality and/or quantity. Flexibility was one of the key notes of the message that he was trying to get out. Exploit sunk costs. If there are ways to direct how we use the current inventory of equipment, re-rolling equipment, seek those out wherever it makes sense to do so. I think finally, and most importantly, build fault-tolerant, balanced forces to the greatest extent possible. Hedge your bets because you cannot predict the future.

There is a great deal of inherent criticism that the militaries of the world tend to be inherently cautious and conservative, and that when they try to protect, say, their fleets of tanks, fighter planes, ships or whatever rice bowl it is, that they do so out of a tradition, a misplaced tradition perhaps. That happens. Bureaucracies tend to protect things that they have grown up with and have become familiar with. That is true in every walk of life and every area of professional endeavour. However, the militaries of the world, I think, are also similarly being cautious and hedging their bets because they are the ones who get to pay arguably the biggest price if we err and make incorrect decisions on what niches to go after, and what equipment to buy. The militaries may be conservative and bureaucratic, but I think they are also being prudent and cautious in trying to keep as many options available militarily as they possibly can.

Finally, looking at our defence landscape and the way ahead, the purely constabulary option, to my mind, is effectively a

problème toutefois c'est que les pressions exercées par les Américains pour que nous consacrons plus d'argent à la défense peuvent être considérées comme allant à l'encontre du but recherché jusqu'à un certain point puisqu'elles peuvent susciter la colère des Canadiens qui refusent de se faire sermonner par Washington sur le montant qu'ils devraient consacrer aux dépenses militaires. Cela est particulièrement difficile à une époque où l'image publique des États-Unis au Canada a été ternie par son incursion en Irak et par l'unilatéralisme en tant que principe directeur de la politique étrangère américaine.

Je passerai très rapidement sur certains commentaires à propos du paysage stratégique parce qu'ils se trouvent dans le texte. Cependant, j'aimerais attirer votre attention, si vous n'avez pas déjà eu l'occasion de consulter ce document, sur l'excellente monographie rédigée par l'analyste stratégique britannique M. Colin Gray en 1994 et intitulée « *Canadians in a Dangerous World* ». Il a délibérément évité de prescrire un modèle pour ce qui est de la structure des forces au Canada, mais il a présenté une série de réflexions intéressantes sur les aspects à envisager lorsque l'on se penche sur la défense nationale et la sécurité nationale.

Vous en trouverez la liste et je me contenterai de mentionner certains des aspects qui portent sur ce qu'il appelle les cas difficiles. Préparez-vous pour le pire. Investissez dans des forces polyvalentes. Investir dans les tendances de pointe sur le plan de l'efficacité militaire. On y mentionne en fait la révolution dans les affaires militaires ou RAM. Visez la flexibilité en ce qui concerne la qualité et la quantité. La flexibilité était l'un des principaux aspects du message qu'il tâchait de transmettre. Exploitez les coûts irrécupérables. S'il existe des moyens de déterminer comment utiliser l'inventaire actuel de l'équipement, de recycler l'équipement, privilégiez ces moyens chaque fois qu'il est logique de le faire. Je crois qu'enfin et surtout il faut dans la mesure du possible établir des forces équilibrées qui tolèrent les fautes. Il faut se couvrir parce qu'il est impossible de prédire l'avenir.

On reproche aux militaires en général d'avoir tendance à pêcher par prudence et conservatisme et lorsqu'ils tâchent de protéger disons leurs flottes de chars d'assaut, d'avions de combat, de navires ou quoi que ce soit, ils le font par tradition peut-être mal placée. C'est possible. Les bureaucraties ont tendance à protéger ce qu'ils connaissent et ce à quoi ils sont habitués. Cela vaut pour tous les aspects de la vie et tous les secteurs des milieux professionnels. Cependant, je crois que les militaires sont aussi prudents et essaient de prévoir les risques parce que se sont eux qui paient le plus cher si nous faisons erreur et que nous prenons des décisions incorrectes quant aux créneaux dans lesquels nous voulons nous spécialiser et quant à l'équipement que nous voulons acheter. Les militaires sont peut-être conservateurs et bureaucratiques, mais je crois qu'ils sont aussi prudents et qu'ils tâchent de conserver autant d'options que possible sur le plan militaire.

Enfin, pour ce qui est de l'état de notre système de défense et de ce qui nous attend, opter strictement pour des forces de quasi-

non-starter. Indeed, I think quite rightly, it was rejected by the 1994 white paper on defence in quite eloquent terms.

The variation on the constabulary option that would provide some combat capability for home defence is relatively more credible, but I am not sure that it is all that compelling. The niche option would ensure the survival of at least some expeditionary combat capability within the Canadian Forces. Again, I want to sound a cautionary note about the dangers and difficulties of picking niches. Just as an illustrative example, you will recall the celebrated resignation of the of Vice-Admiral Chuck Thomas in the early 1990s when he suggested after the first Gulf War that, in effect, the bureaucratic winners for the Canadian Forces structure of the future should be the Navy and the Air Force, in part, based on the Gulf War experience. That is where the core combat capability should remain and that the Army should devolve into a form of constabulary. After the events of Oka, that was not an unreasonable argument for him to advance.

The problem is that if we had done that for the rest of the 1990s, we would not have had the sort of force structure that was capable of responding to a remarkably diverse range of calls for our services globally, certainly in the Army. There is a clear danger there, I think.

My personal preference, to wrap this up, is that some variation on the multi-purpose, combat-capable type of mantra found in the 1994 white paper to my mind still looks reasonably compelling from a strategic perspective in a world that we cannot easily predict. The problem is, that requires money, perhaps not massive increments of additional money. I see no need to go on an American-style spending binge on defence even to fulfill the sort of mandate that was mapped out by the 1994 white paper on defence, but it is difficult to imagine very much money being made available. There are a plethora of competing and urgent demands upon the public purse in Canada. There is the question of public support being a little bit soft on defence in certain areas, certainly when it comes down to signing the cheques. My hunch would be that the multi-purpose, combat-capable vision of the 1994 white paper, although strategically the most flexible and leaves the most options available for Canada, is probably not affordable. I would like to say something else about that but I think that is a reality. My suspicion, therefore, is that we are more likely to wind up not with the niche model but with what I have called the niche-plus model or, if you will, the multi-purpose model minus. Somewhere in there is how this will ultimately shake out, but however we go, we have to exercise great prudence in making our strategic choices or niches for the Canadian Forces.

gendarmerie, à mon avis, ne nous mènera effectivement nulle part. Du reste, je pense que c'est avec raison que cette idée avait été rejetée, en des termes assez éloquentes, dans le Livre blanc sur la défense de 1994.

La variante de l'option en faveur des forces de quasi-gendarmerie qui assurerait une certaine capacité de combat pour la défense territoriale est relativement plus crédible, quoi que je ne suis par certain qu'elle soit tout à fait convaincante. L'option de spécialisation assurerait la survie tout au moins d'une certaine capacité de combat du corps expéditionnaire au sein des Forces canadiennes. Encore là, je tiens à faire une mise en garde contre les dangers et les difficultés liés au choix de spécialisations. Par exemple, vous vous rappellerez la fameuse démission du vice-amiral Chuck Thomas au début des années 90 quand il avait laissé entendre après la première guerre du Golfe qu'en effet les vainqueurs bureaucratiques de la structure des Forces canadiennes de l'avenir devraient être la marine et l'armée de l'air grâce, en partie, à l'expérience de la guerre du Golfe. C'est à cela que devrait s'en tenir la capacité de combat de base et l'armée de terre devrait se transformer en une force de quasi-gendarmerie. Après les événements d'Oka, ce raisonnement se justifiait.

Le problème, c'est que si nous nous étions tenus à cela pour le reste des années 90, nous n'aurions pas eu la structure des forces nécessaires pour répondre à la grande diversité de mandats confiés à nos forces à l'échelle internationale, tout au moins pour ce qui est de l'armée de terre. Il y a donc là manifestement un danger, à mon avis.

Je préférerais pour ma part, pour conclure, qu'une variante de l'option ou du mantra contenu dans le Livre blanc de 1994, à savoir une force polyvalente et apte au combat paraisse encore raisonnablement convaincante sur le plan stratégique dans un monde aussi imprévisible que le nôtre. La difficulté, c'est qu'il faut de l'argent, mais peut-être pas un apport massif de nouveaux fonds. Je ne vois pas la nécessité d'aller dépenser sans compter en matière de défense comme le font les États-unis et cela même pour remplir le type de mandats proposés dans le Livre blanc de 1994, et de plus il est difficile d'imaginer qu'on puisse disposer de vraiment beaucoup d'argent. Au Canada, on ne sait plus où donner de la tête tant abondent les demandes concurrentielles et urgentes de fonds publics. Sans compter que dans certains milieux le soutien public laisse un peu à désirer en ce qui concerne la défense, quand vient l'heure notamment de remettre un chèque. Je dirais que cette vision d'une force polyvalente et apte au combat du Livre blanc de 1994, bien qu'elle offre le plus de souplesse sur le plan stratégique et permette le plus d'options possibles au Canada, n'est probablement pas abordable. J'aimerais être en mesure de dire autre chose à ce sujet, mais je pense que c'est la réalité. Je pense bien, par conséquent, qu'il est bien plus probable que nous finissions par avoir non pas un modèle de spécialisation, mais ce que j'appelle un modèle de spécialisation amélioré ou, si vous voulez, le modèle polyvalent de base. Voilà plus ou moins comment tout cela se terminera, mais quoi qu'il en soit, nous devons user de la plus grande prudence dans nos choix stratégiques ou nos choix de spécialisations pour les Forces canadiennes.

The Chairman: If the funding level stays the same, it is going to be niche-minus, let us not kid ourselves.

Senator Banks: The nature of war has changed from the nice neat time when my army would face off against your army. We would line up and spend the night and I will see you tomorrow afternoon. We all had the same sort of guns, and the only difference was really our numbers and uniforms. That is growing increasingly so from, I guess, Waterloo. Now, the kind of threats that have to be faced, dealt with, and conceived of for response by a military force, have fanned out and become myriad, so there are a whole lot of niches, if you wanted to slice up the loaf that we have to deal with. If we went to a niche, whether it was niche-plus, niche-minus or niche-whatever, it means that there are going to be some slices in the loaf that we are not going to have, by definition. We do not have them now but we cannot have them all. What worries me about it is who is going to do that for us? Who is going to fill that gap? If we say we are not going to have CF-18s anymore because we are going to have a really good JTF2 expanded times 10 on a bunch of fast ships that could go someplace in the world with helicopters aboard it. We are going to pass, on the air potential. Who is going to do our air then? The fact that we do not have it doesn't mean that we do not need it so how do we do that; by some alliance?

I am mindful of the fact that the Australians learned not to rely upon, for example, Great Britain to provide the sea power that they did not have because things elsewhere became a higher priority. Great Britain's navy, which was presumed always to be the bulwark against any invasion of Australia went away because there was other stuff to do, and they were left exposed. I hate to be cynical but even in the event of our signing an undertaking with an ally that, if we get rid of our F-18s, for example, and that ally will supply theirs when we need them, I assume that other nation's interests, in the event of an incident, are going to preclude us getting them, never mind an agreement. If we go to niches because we cannot have the whole loaf, are you not worried about who is going to fill the gap? I am worried about who is going to fill the gap.

Mr. Shadwick: Yes, I am quite worried. I share your concerns in that regard. It is partly, I suppose, a question of sovereignty. One wanted to have the capabilities in-house but also be dependent upon allies who, even with the best will in the world, might not be willing to make certain capabilities available to us at the time when we needed it.

Senator Banks: Right.

Mr. Shadwick: We should seek as much self-sufficiency as we can reasonably aspire to. Even Mr. Colin Gray, the British analyst, pointed out in that monograph that I referred to a moment ago, in addressing this issue in part the following: "Canadians will always care more about Canadians than will non-Canadians." What he meant by that was that if you needed assistance in a given crisis for helicopters or air lift or whatever it

Le président : Si le niveau de financement demeure inchangé, ce sera le modèle de spécialisation de base, ne nous y trompons pas.

Le sénateur Banks : Les types de guerre ont bien changé depuis la belle époque où mon armée allait affronter la vôtre. Nous formions des lignes, passions la nuit et nous nous retrouvions le lendemain après-midi. Nous avions tous le même type de fusil, tout ce qui nous distinguait au fond c'étaient nos matricules et nos uniformes. C'est de plus en plus le cas, je pense, depuis Waterloo. Maintenant, le type de menaces auxquelles nous faisons face et auxquelles doit réagir la force militaire se sont élargies et multipliées, si bien qu'il y a tout un ensemble de spécialisations, si l'on veut partager cette tâche qui nous attend. Si nous optons pour une spécialisation, qu'elle soit de base, améliorée ou autre, cela veut dire qu'il y aura des parts de cette tâche que nous n'aurons pas. Nous ne les avons pas maintenant et nous ne pouvons pas les avoir toutes. Ce qui me préoccupe, c'est de savoir qui le fera pour nous? Qui comblera cet écart? Si nous disons que nous n'aurons plus de CF-18 parce que nous allons avoir une très bonne FOI 2 dix fois plus puissante sur un grand nombre de navires rapides ayant à leur bord des hélicoptères et intervenir quelque part dans le monde. Nous allons rater l'occasion, pour ce qui est de notre capacité aérienne. Qui donc alors va s'occuper de notre capacité aérienne? Ce n'est pas parce que nous n'en avons pas que nous n'en avons pas besoin, alors que faire, penser à une alliance?

Je sais bien que l'Australie a appris à ne pas compter sur, par exemple, la Grande-Bretagne pour assurer la puissance maritime qu'elle n'avait pas parce que des événements survenus ailleurs étaient devenus prioritaires. La marine de la Grande-Bretagne, dont on avait toujours présumé qu'elle était le rempart contre toute invasion de l'Australie, ne pouvait plus être appelée à la rescousse parce qu'elle avait autre chose à faire, et l'Australie est restée sans protection. Je n'aime pas jouer les cyniques, mais même si nous signons une entente avec un allié et selon laquelle, si nous nous dessaisissions de nos F-18, par exemple, et que cet allié nous fournisse les siens en cas besoin, je suppose qu'en cas d'incident ce sont les intérêts de cette autre nation qui l'emporteraient et nous en serions ainsi privés même s'il y ait eu entente. Si nous optons pour les spécialisations parce que nous ne pouvons pas tout avoir, ne craignez-vous pas de savoir qui le fera à notre place? Je m'en inquiète quant à moi.

M. Shadwick : Oui, je suis assez préoccupé. Je comprends bien vos inquiétudes. C'est en partie, je pense, une question de souveraineté. On souhaitait avoir des capacités à l'interne et aussi compter sur des alliés qui, malgré les meilleures intentions du monde, pourraient ne pas être en mesure de mettre certaines capacités à notre disposition quand nous en aurons besoin.

Le sénateur Banks : C'est juste.

M. Shadwick : Nous devrions viser la plus grande autosuffisance qu'il nous est raisonnablement possible d'atteindre. Même M. Colin Gray, l'analyste britannique, signalait dans cette monographie dont je viens tout juste de parler, quand il traitait en partie de cette question : « Les Canadiens se préoccupent toujours davantage des Canadiens que ne le feraient des non-Canadiens ». Ce qu'il voulait dire par

was, it is rather nice to be able to call upon your own people. They will give priority to meeting the needs and taking care of their fellow Canadians, and even friendly countries will naturally tend to give preference to their own national requirements. The ability to call upon their resources even with memorandums of understanding that air lift will be available or sea lift will be available or whatever it might be, makes one very uncomfortable to be beholden to them for too wide a range of resources and capabilities. Air lift, in particular, is one of the areas where we have to give very careful consideration. The great beauty of air lift is that because of its great flexibility, no matter which of these four structure options we wind up opting for, air lift of some sort fits into the equation. It is a given in any scenario, whether it is disaster relief or war situations, but I share your basic concern.

On this question of niches and capabilities, the word "niche" in a Canadian defence context has become popular in recent years. I should say for the record that I am considering taking up a petition to have the word banned, along with the word "transformation." If I hear that word once more in a DND document, I think I will leave the defence analytical field.

The Chairman: We just do not want it used as a verb anymore.

Mr. Shadwick: Very good. We have, of course, been shedding roles in areas for many years. Even if you go back to the mid-1950s when we were spending 43 per cent of all federal monies on defence — I mean it was an astonishing number — the Air Force was still unable to get back into the bomber business, for example. The aircraft carriers have been gone for more than 30 years at this point.

We have been shedding things quite steadily. The Army in recent years was going all wheeled, getting rid of the heavier armour and cutting back on artillery. Even at the tail end of the Mulroney period, we made, to my mind, a terrible mistake in eliminating the three basic categories of tactical helicopters; observation helicopters, utility transport helicopters and medium transport helicopter. Instead, we bought a fleet of 100 Griffons. Not to appear anti-Griffon, but my most quotable remark about the Griffon is that it is the world's finest constabulary helicopter. That doesn't necessarily mean it was the way for us to go. Anecdotaly, at the time we got rid of our Chinook medium transport helicopters. To my mind, we are the only country that has had Chinook helicopters in its fleet, and has got out of operating them.

là, c'est qu'en temps de crise si vous avez besoin d'aide, d'hélicoptères ou de transport aérien ou de quoi que ce soit, il serait bien de pouvoir compter sur ses propres forces. Elles répondront en priorité aux besoins de leurs concitoyens canadiens et s'occuperont d'eux, car même des pays amis auront naturellement tendance à accorder la priorité à leurs propres intérêts. Malgré des protocoles d'entente sur la mise à disposition de transport aérien ou d'une capacité de transport maritime, le fait de dépendre autant au plan des ressources et des capacités vous place dans une situation inconfortable. Le transport aérien, en particulier, est un des secteurs qui mérite de notre part un examen très attentif. Ce qu'il y a de bien dans le transport aérien, c'est qu'étant donné sa grande flexibilité, peu importe laquelle de ces quatre options de structure nous retiendrons, le transport aérien quelle qu'en soit la nature en fait partie. Il va de soi dans tous les cas, qu'il s'agisse de secours en cas de catastrophe ou de situation de guerre, mais je partage vos grandes inquiétudes.

À propos des spécialisations et des capacités, le mot « spécialisation » dans le contexte de la défense canadienne a gagné en popularité dans les dernières années. Je dois dire publiquement que je songe à lancer une pétition pour qu'on le bannisse, de même que le mot « transformation ». Si je le retrouve une fois de plus dans un document de la Défense nationale, je pense que je vais tout simplement renoncer au travail d'analyste de la défense.

Le président : Nous ne voulons simplement plus le voir à la forme verbale.

M. Shadwick : Très bien. Nous avons bien sûr renoncé à certains rôles depuis de nombreuses années. Au milieu des années 50, nous consacrons 43 p. 100 de tous les fonds fédéraux à la défense — c'était énorme — et malgré cela la force aérienne n'était toujours pas en mesure de ravoier des bombardiers, par exemple. Les porte-avions sont choses du passé depuis plus de 30 ans maintenant.

Nous avons abandonné des choses de façon constante. L'armée de terre au cours des dernières années allait se contenter de véhicules sur roues, se défaire des gros blindés et réduire l'artillerie. Même à la toute fin de l'administration Mulroney, nous avons à mon avis commis une terrible erreur en supprimant les trois catégories essentielles des hélicoptères tactiques; des hélicoptères d'observation, des hélicoptères polyvalents de transport et des hélicoptères de transport moyen. Nous avons au lieu de cela acheté un parc de 100 hélicoptères Griffon. Pour ne pas donner l'impression que je suis contre les hélicoptères Griffon, le mieux que je peux dire au sujet du Griffon, c'est qu'il est le meilleur hélicoptère constabulaire au monde. Cela ne veut pas nécessairement dire que c'était ce que nous devions faire. Soit dit en passant, à l'époque, nous nous étions débarrassés de nos hélicoptères de transport moyen de type Chinook. À mon avis, nous sommes le seul pays qui avait des hélicoptères de type Chinook, et nous y avons renoncé.

Every other country has been loading up on helicopters of that size. The only other country that got rid of their Chinook fleet was Vietnam, and it had rather different reasons, lack of spare parts from the Americans amongst others.

In getting rid of capabilities, the selection has to be careful. Also, while we are talking niche, that may well in some cases mean adding niches that do not currently exist in the Canadian Forces. It can work as a downward process, devolving, getting rid of things, but there may be some other niches that we very much need to look for.

Senator Banks: Let me go there for a minute. To use another word, specialization, we have developed certain specializations at which we seem to be pretty good. We seem to have really good snipers. Everybody says so at least. JTF2 seems to be very highly regarded in the world and it has the respect of our allies. Are there some specializations that we should pursue that we happen to be really good at, or well placed to pursue, that would equal those?

Mr. Shadwick: JTF2 and special forces are various flavours. I am sure we will get some slice of that additional 5,000-person increment. That clearly would be one area. Air lift is a niche that I would like us to resuscitate. One of the embarrassing things about the deterioration in our air lift capabilities in the past decade was that during the 1950s, 1960s, 1970s and, indeed, even into the 1980s, we had, in effect, made air lift a special priority for the Canadian Forces. We had more air lift capacity than a country of Canada's population and overall military capability would reasonably be expected to have. Even today, as battered as our Hercules fleet is, we have 32 of them. Admittedly, not all of them are flyable.

The Chairman: Nineteen of them.

Mr. Shadwick: Nineteen. The 32 Hercules, remarkably enough, gives Canada the world's fourth largest fleet of Hercules aircraft. Now, if they were all brand new C130J models that would be most impressive. The official centennial year history of the Canadian Forces in 1967 actually singled out airlift as something that Canadians had built up and given special priority to because of the size of the country, our NATO commitment, and our peacekeeping commitments.

Senator Banks: But you could not put a Bison Armoured Vehicle in one?

Mr. Shadwick: Not easily.

Senator Forrestall: You have to take the turret off?

Mr. Shadwick: Yes, and some other accoutrements. We have let that go unfortunately. That was an area where we had international recognition of that capability. We had to give it over

Des tas d'autres pays ont acquis en grand nombre des hélicoptères de cette taille. Le seul autre pays à s'être défait de ses hélicoptères Chinook a été le Vietnam, et c'était pour des raisons différentes, entre autre une pénurie de pièces de rechange fabriquées aux États-Unis.

Quand on renonce à des capacités, il faut le faire prudemment. En outre, puisque nous en sommes à parler de la spécialisation, il peut dans certains cas s'agir d'ajouter des spécialisations qui n'existent pas pour l'instant dans les forces canadiennes. Il peut s'agir d'un processus en aval, d'un transfert, d'un renoncement à certaines choses, mais il pourrait très bien y avoir d'autres spécialisations qu'il nous faut vraiment examiner.

Le sénateur Banks : Parlons-en justement. Pour employer un autre mot, l'expertise, nous avons acquis certaines expertises où nous semblons exceller. Nous semblons avoir de très bonnes unités de tireurs d'élite. C'est du moins ce que tout le monde dit. La FOI 2 semble être très respectée dans le monde et par nos alliés. Devrions-nous viser certains domaines d'expertise où nous excellons ou sommes bien placés pour exceller et qui seraient équivalents?

M. Shadwick : La FOI 2 et les forces spéciales sont diversifiées. Je suis sûr que nous obtiendrons une part de ce supplément de 5 000 personnes. Ce serait certainement un secteur. Le transport aérien est une spécialisation que j'aimerais voir renaître. Ce qui est gênant au sujet de l'effritement de notre capacité de transport aérien au cours des dix dernières années, c'est que pendant les années 50, 60, 70 et même pendant les années 80, nous avions fait du transport aérien une priorité particulière des Forces canadiennes. Nous avions une capacité de transport aérien supérieure à celle que peut se permettre un pays ayant la population du Canada et la capacité militaire globale qu'on peut raisonnablement attendre d'un pays comme le nôtre. Même aujourd'hui, en dépit de l'état lamentable de nos avions Hercules, nous en avons 32. Bien sûr, ils ne sont pas tous en état de voler.

Le président : Dix-neuf.

M. Shadwick : Dix-neuf. Les 32 avions Hercules, fait assez remarquable, font que le Canada possède la quatrième plus grande flotte de Hercules au monde. Bien sûr, s'ils étaient tous du tout nouveau modèle C130J, ce serait très impressionnant. L'histoire officielle de l'année du centenaire du Canada en 1967 qui traite des Forces canadiennes mentionnait en fait que le transport aérien était quelque chose que les Canadiens avaient construit et considéré comme particulièrement prioritaire en raison de l'étendue du pays, de notre engagement envers l'OTAN et de nos engagements en matière de maintien de la paix.

Le sénateur Banks : Mais est-ce que vous ne pourriez pas y mettre un véhicule blindé Bison?

M. Shadwick : Pas facilement.

Le sénateur Forrestall : Il vous faudrait enlever la tourelle?

M. Shadwick : Oui, et aussi d'autres pièces. Nous avons malheureusement renoncé à ce secteur. C'était un secteur où cette capacité que nous avions était internationalement reconnue.

to other countries that did not have it, including some rather important European countries. We have squandered that niche, and I think that is one that needs to be resuscitated.

Senator Banks: Do we need Globe Masters per se or do we need a bunch of new Y-model Hercules?

Mr. Shadwick: In a perfect world, if the Airbus A400 existed today at the quoted price and at the quoted performance characteristics and we could get them in a reasonable time frame, within a year or two, I would opt for a mix of A400s and C-27Js for search and rescue, and lighter transport at the lower end of the spectrum. The sad reality is, of course, as you senators are aware, the A400 will not be available for export to Canada for probably close to a decade before we could get them in reasonable numbers. We need help before that because by that point the Hercules fleet will have more or less expired if it has not already in some ways reached that point already. Even the newest of our Hercules, 10 years from now, are not going to be young aircraft. The oldest of our H model Hercules are pushing 30. I find that astronomical, remarkably difficult to believe, but it is true.

If the A400 is not a short-term option at least, it seems to me that the C-17 option may be the way to go, combined with the best of our remaining Hercules. I know Boeing has put forth a report indicating to keep, I guess it was the 13, C130H Hercules models and buy four or five C-17s. It is not in there but it is my understanding that Boeing would also envisage that we buy a twin-engine, turbo-prop, search-and-rescue aircraft to squeeze out the Hercules from the search-and-rescue role.

Senator Banks: Yes.

Mr. Shadwick: Whether a fleet of 13 Hercules plus three, four or five C-17s would quite do is probably an open question. The C-17 end would be fine, but 13 Hercules do not have a lot of flexibility. Perhaps we need a little bit larger fleet, 15 or 16 aircraft. If the Boeing proposal is built around the C130H Hercules that we would retain, the trouble is, as I remarked a moment ago, our oldest C130Hs are themselves getting on. That is an issue that would have to be addressed. We have to have something between a C-27 and a C-17.

Senator Banks: Let me move away from that for a minute and ask you a question in a different area.

We were talking about the fanning out of capabilities of our armed forces. At the tail end of World War II, we had very substantial forces in all what were then the three traditional areas. We had a big Army and had a big Navy and an Air Force out of all proportion to our population. The technological capabilities that were required to do those things then were, relative to what is required now, small. The training to get somebody operational even in any of those three forces was less than it is now. You have

Nous avons dû la céder à d'autres pays qui ne l'avaient pas, notamment d'importants pays européens. Nous avons abandonné cette spécialisation, et je pense que s'en est une que nous devrions retrouver.

Le sénateur Banks : Avons-nous besoin de Globe Masters comme tel ou nous faut-il un bon nombre de nouveaux avions Hercules du modèle Y?

M. Shadwick : Idéalement, si l'airbus A400 existait aujourd'hui au prix indiqué et était doté des caractéristiques de rendement indiquées et que nous pouvions l'obtenir dans un délai raisonnable, d'ici un an ou deux, j'opterais pour une combinaison d'airbus A400 et de C-27J pour la recherche et le sauvetage, et pour un système de transport léger pour le reste. Malheureusement, bien sûr, comme les sénateurs le savent bien, l'airbus A400 ne pourra être exporté au Canada en nombre raisonnable d'ici probablement près d'une décennie. Nous avons besoin d'aide avant cela, parce d'ici là la flotte des Hercules sera plus ou moins périmée s'il ne l'est pas déjà. Même nos Hercules les plus récents ne seront plus dans dix ans de nouveaux avions. Les plus anciens de nos Hercules du modèle H vont avoir 30 ans. Je trouve que c'est incroyable, extrêmement difficile à croire, mais c'est pourtant vrai.

Si le Airbus 400 n'est pas une bonne option à court terme du moins, il me semble qu'il faut choisir l'avion de transport C-17, qui s'ajoutera aux Hercules en meilleur état qui nous restent. Je sais que Boeing a soumis un rapport indiquant qu'il convenait de conserver les 13, si ce chiffre est exact, Hercules modèle C130H et d'acheter quatre ou cinq C-17. En outre, je crois comprendre, et ce n'est pas inclus dans le rapport, que Boeing nous conseille également d'acheter un aéronef biturbine à turbopropulseurs pour les missions de recherche et sauvetage afin d'exclure les Hercules de ce type de missions.

Le sénateur Banks : Oui.

M. Shadwick : La question de savoir si une flotte de 13 Hercules ainsi que trois, quatre ou cinq C-17 serait suffisante demeure sans réponse. Les C-17 joueraient un rôle très utile, mais les 13 Hercules n'offrent pas beaucoup de souplesse. Peut-être qu'il nous faut une flotte un peu plus importante de 15 ou 16 aéronefs. Si la proposition de Boeing est axée sur les Hercules C130H que nous pourrions éventuellement conserver, alors nous nous heurtons à une difficulté car, comme je l'ai déjà dit, nos plus anciens C130H se font vieux. C'est un problème auquel nous devons nous attaquer. Il nous faut un aéronef qui se situe entre le C-27 et le C-17.

Le sénateur Banks : Permettez-moi de m'éloigner de ce sujet quelques instants et vous poser une question d'un tout autre ordre.

Nous parlions du déploiement des capacités de nos forces armées. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, un nombre très important de nos militaires étaient actifs dans ce qu'il convenait d'appeler les trois secteurs traditionnels. Nous avions une grande armée de terre, une grande marine et une grande force aérienne qui constituaient une proportion exagérée de notre population totale. Les capacités techniques requises pour le travail militaire étaient à l'époque beaucoup moins importantes qu'elles ne le sont

studied this a lot and we have looked at this problem a lot too. We hear constantly that we spend a lot of money recruiting and training people in the forces and then teach them, train them, qualify them to be, you know, electronic technicians. Then somebody comes along and says, "Oh, those are really good electronic technicians," after their first term of agreed service and offers them twice as much money as we could possibly pay them and they go, as I would, in that circumstance. Are we paying our people enough, our men and women enough? Do we have to get more competitive? Are we short in that area, too?

Mr. Shadwick: I think we can get more competitive. In some respects, though, one is fighting a losing proposition there. It is difficult to match in every area of vocational skills or professional skills what the private sector can do.

Senator Banks: If we can match, do we end up with a bunch of people who cannot qualify and are not going to continue? Are we relying on love of country?

Mr. Shadwick: In part we are. The danger, too, is that if we feed these people back into the economy, of course, that could count as a marvellous DND contribution to the Canadian economic development. The pool of trained people released into the society each year has a dollar value on it.

Senator Banks: Released is not exactly the word you want to use.

Mr. Shadwick: It seems to me, though, it goes beyond the purely financial. In dealing with the people side of the forces, if the men and women in the armed forces know and appreciate that Canadians know and appreciate the sacrifices they make, the challenges they deal with, the stress on families, et cetera, that Canadians put value on what the men and women in the Canadian Forces do and are trying their level best to provide reasonably modern equipment for them, that is worth an awful lot. It is not simply what is in the pay packet. I think it is a broader range of things that the men and women of the forces need, to serve. I think they sense that a little more now than they did perhaps 15 years ago. However, a lot of the truth is in the actual hardware that is available to the forces. An 18-year old who is asked to drive a vehicle that is twice his or her age, is going to take that as a sign that Canadians are not terribly interested in his or her day-to-day challenges.

I think it goes way beyond the money. There are intangibles here that count a lot as to whether people stay in the forces. The other downside, too, of course, to losing people at a high rate is a huge percentage of the forces' cadre of trainers are tied up permanently training, and then losing people very quickly. It is depressing and demoralizing for that reason as well.

actuellement. Le personnel de ces trois composantes des Forces canadiennes était moins formé qu'il ne l'est aujourd'hui. Vous avez bien étudié cette question et cela nous a également semblé problématique. On entend constamment dire que nous dépensons beaucoup d'argent pour recruter, instruire et former le personnel militaire afin d'obtenir par exemple des techniciens en électronique qualifiés. Puis arrive un autre employeur qui estime que ce sont d'excellents techniciens et leur offre, après la fin de leur premier contrat, un salaire deux fois plus élevé que ce que nous pouvons verser et ils quittent les forces armées dans ces circonstances, ce que je ferais également. Rémunérons-nous suffisamment notre personnel militaire? Faut-il être plus concurrentiel à cet égard? Y a-t-il des lacunes là aussi?

M. Shadwick : Je crois que nous pouvons être plus concurrentiels. En revanche, dans une certaine mesure, c'est une bataille perdue d'avance. Il est difficile d'être à la hauteur de ce que le secteur privé peut offrir aux travailleurs de tous les métiers, de toutes les professions.

Le sénateur Banks : Si nous offrons des salaires aussi élevés que dans le secteur privé, allons-nous nous retrouver avec des employés qui ne sont pas qualifiés et qui ne veulent pas continuer? Nous fions-nous à l'amour de la patrie?

M. Shadwick : En partie. Si ces personnes quittent les forces armées et participent à l'économie, évidemment, cela sera perçu comme une précieuse contribution de la Défense nationale au développement économique du Canada. Le personnel bien formé qui est libéré dans la société chaque année a un prix.

Le sénateur Banks : Libéré n'est pas le mot qui convient ici.

M. Shadwick : Il me semble que cette question va au-delà des considérations financières. En ce qui concerne l'aspect humain des forces armées, si le personnel militaire sait et apprécie le fait que les Canadiens connaissent et apprécient les sacrifices des membres des forces armées, les défis auxquels ils sont confrontés, le stress que cela crée pour les familles, et cetera, et si les Canadiens accordent de la valeur aux efforts du personnel militaire et si le Canada essaie de son mieux de leur fournir un équipement raisonnablement moderne, alors tout cela est très précieux. Il ne s'agit pas uniquement du salaire. Je crois que les militaires ont besoin d'un éventail beaucoup plus vaste d'éléments pour faire leur travail. Je crois qu'ils s'en rendent compte davantage aujourd'hui qu'il y a 15 ans. Néanmoins, une grande partie du problème réside dans l'équipement et le matériel qui est réellement disponible pour les forces armées. Si l'on demande à une personne de 18 ans de conduire un véhicule qui a deux fois son âge, elle va en déduire que les Canadiens ne se soucient pas particulièrement des défis quotidiens qu'elle doit relever.

Je pense que cela va bien au-delà de la compensation financière. Il existe des impondérables ici qui sont critiques dans la décision de rester ou non dans l'armée. Il existe un autre inconvénient, bien sûr, au nombre élevé de départs, c'est qu'un grand pourcentage de l'équipe d'entraîneurs des forces armées sont occupés de façon permanente à la formation, puis ils perdent les gens qu'ils viennent de former très rapidement. Cela les déprime et les démoralise pour cette raison également.

The Chairman: Thank you, Senator Banks. You were not suggesting that we get older drivers?

Mr. Shadwick: No.

The Chairman: Thank you.

Mr. Shadwick: Although I must say that when I first had the opportunity to testify before a Parliamentary committee back in 1972, Senator Forrestall as an MP, was present on that occasion. As an 18-year-old, I actually talked about raising the retirement age in the forces. I think I was the only 18-year old who ever talked about raising retirement ages.

The Chairman: Senators like hearing talk of raising retirement ages.

Senator Forrestall: I remember that and some other questions that we were discussing in 1972. Since then, I have spent 10 or 15 years trying to replace the Sea King with obviously qualified success in one respect.

Could I ask you to shift gear just a little bit and give some thought to The Reserves and how they might fit into a projected force. Could I ask you to look at it in a couple of ways, first of all, border patrol and defence, and coastal patrol and defence? We heard yesterday, interestingly enough, from the commander of the naval reserve squadron here in Toronto. He said that yes, the reserve fleet, a relatively inexpensive fleet to modify for lot of things, could hold the Halifax Rifles and patrol coastal areas at their own initiative or at other requests. Could, you, sir, just address it from those couple of angles?

Mr. Shadwick: Certainly. I think there is great potential for The Reserves, all branches of the reserve establishment, in home defence and homeland-security-related missions. The specifics can be challenging, but in very broad terms I think there is a tremendous potential there. They are an important resource for all sorts of reasons. I think we can avoid what happened in the late 1950s. You will recall that in the late 1950s, The Reserves were basically re-rolled or re-tasked into a national-homeland-defence-type model, but it basically meant reconstruction and re-opening cities after nuclear attack.

The net result of giving The Reserves that role in the late 1950s was devastating. It was so esoteric, too horrifying a role and people fled the reserves in huge numbers. The idea of being part of a flying column of trucks heading into a devastated Toronto held no appeal for anyone at all.

This time, though, the Homeland-defence-type of roles have a much greater sense of immediacy in the sense that the threat is not in the short term nuclear, but 9/11 showed the vulnerabilities of society to attack of various forms. The more that we can watch the backs of the Americans in the North American context, the better, as one journalist put it the other day. I think it is the sort of role that this time The Reserve would pleasantly embrace, unlike

Le président : Merci, sénateur Banks. Vous ne suggériez pas que nous obtenions des conducteurs plus âgés?

M. Shadwick : Non.

Le président : Merci.

M. Shadwick : Je dois dire, que lorsque j'ai eu la première fois l'occasion de témoigner devant un comité parlementaire en 1972, le sénateur Forrestall était présent en tant que député. J'avais 18 ans et j'ai en fait parlé de relever l'âge de la retraite dans les forces armées. Je pense que j'étais le seul jeune homme de 18 ans qui n'ait jamais parlé de relever l'âge de la retraite.

Le président : Les sénateurs aiment qu'on parle de relever l'âge de la retraite.

Le sénateur Forrestall : Je m'en souviens et je me rappelle également d'autres questions que nous avons discutées en 1972. Depuis, j'ai passé 10 ou 15 ans à essayer de faire remplacer les Sea King, avec manifestement un succès mitigé d'une certaine façon.

Est-ce que je pourrais vous demander de changer légèrement le sujet et de songer aux réserves et de la façon dont elles peuvent s'intégrer à une projection des forces armées. Pourrais-je vous demander de considérer cette question de deux façons, tout d'abord du point de vue de la patrouille frontalière et de la défense, puis du point de vue de la patrouille côtière et de la défense? Hier, et c'est intéressant, nous avons entendu le commandant de l'escadron de la réserve navale, ici à Toronto. Il a dit que oui, la flotte de réserve, une flotte qui pourrait être modifiée pour beaucoup de choses à relativement peu de frais, pourrait couvrir les zones des Halifax Rifles et des patrouilles côtières de leur propre chef ou selon les ordres. Pourriez-vous, s'il vous plaît, en parler de ces deux points de vue?

M. Shadwick : Certainement. Je pense qu'il existe un fort potentiel pour les réserves pour toutes les branches de l'institution des réserves, pour des missions de défense du territoire ou de sécurité intérieure. Les détails peuvent présenter des défis, mais, d'une manière générale, je pense qu'il existe d'énormes potentiels là. Ces réserves représentent une ressource importante pour toutes sortes de raisons. Je pense que nous pouvons éviter ce qui s'est produit à la fin des années 50. Vous savez, qu'à la fin des années 50, on a donné aux réserves en fait un tout nouveau rôle et une toute nouvelle tâche dans le cadre d'un modèle de défense du territoire national, mais en fait cela signifiait la reconstruction et la réouverture des villes après une attaque nucléaire.

Le fait de donner ce rôle aux réserves vers la fin des années 50 a eu un résultat dévastateur. C'était un rôle si complexe et si horrible que les gens ont quitté les réserves en grand nombre. L'idée de faire partie d'une colonne de camions se dirigeant vers un Toronto dévasté ne motivait absolument personne.

Cette fois-ci, cependant, les rôles de type de sécurité intérieure donnent une impression beaucoup plus forte d'imminence du danger, dans la mesure où la menace n'est pas nucléaire à court terme, mais parce que le 11 septembre a montré les vulnérabilités de notre société à une attaque sous diverses formes. Plus nous pouvons surveiller le dos des Américains, dans un contexte nord-américain, mieux c'est, comme le disait, l'autre jour, un

the 1950s. It is a more immediate threat. It is something that is much easier to relate to than the idea of going into cities after nuclear devastation: the practical realities of it, the equipment that would be required in some cases, a role that would have visibility in Canadian cities and towns to some extent and a role that would seem to address a variety of weaknesses in our current capabilities. The short answer is yes, there is great potential.

Senator Forrestall: Could I jump, since we are running out of time? Another area to be tackled in the early and late 1960s or early 1970s was the concept of spreading the national defence budget into one dealing with hygienic affairs and the second one with capital. The second one allowed the field commanders the opportunity of projecting requirements, organizing selection process and the ability to respond to the latest with some degree of intelligence as to where they could be and under what circumstance vis-à-vis equipment. The other part of the budget was the fixed costs of paying allowances and housing, food, training and so on.

Is there any merit in that, do you think, to try and save the lives — enormous difficulty that we seem to have since the days when we rented tanks. Not that that is not a solution. Maybe we might be far better off renting everything in this. I do not know the answer to that. However, we seem to have been caught up in an inability to deliver to the force leaders the requirements, the capital requirements that they needed when they needed it.

Mr. Shadwick: This is indeed a complex issue. I think I would address it at two levels. One is whether it is possible to have greater discretionary funding, signing authority devolve downward to some extent so that urgent operational requirements could be addressed much more quickly as they are identified in the field. In that way, one does not subject even a minor purchase of equipment to the vagaries and the delays of a wider procurement process. Obviously, you cannot give a general signing authority for a fleet of F-18 replacements on the general's own authority, but there are all sorts of lower-end, less expensive equipment. One example is self-defence weaponry for our frigates and destroyers when they are sent overseas so that somebody lower down could have signing authority to buy small-calibre weapons to help protect the ships and enforce protection capacity without having to get 10 million people to sign off at NDHQ.

On a wider scale, the defence procurement in Canada, this is indeed a depressing area. We must do better. Mr. Alan Williams, Assistant Deputy Minister at DND, has certainly identified some of the difficulties and is moving to expedite the procurement cycle for new hardware, but we have a long way to go. Not buying any equipment at all, by the way, is not the ideal way of fixing that

journaliste. Je pense que c'est le type de rôle que les réserves, cette fois, accepteraient avec plaisir, contrairement à ce qui s'est passé dans les années 50. Il s'agit d'une menace beaucoup plus imminente. C'est quelque chose qui est beaucoup plus facile à comprendre que l'idée d'aller dans des villes dévastées par une bombe nucléaire : le côté pratique des choses, l'équipement qui, dans certains cas, serait nécessaire, un rôle qui aurait une certaine visibilité dans les villes canadiennes jusqu'à un certain point et un rôle qui semblerait répondre à diverses faiblesses de nos capacités actuelles. Donc, la réponse brève est oui, il y a un fort potentiel.

Le sénateur Forrestall : Puis-je intervenir, puisqu'il ne nous reste presque plus de temps? Un autre domaine qu'il fallait régler au début et à la fin des années 60 ou au début des années 70, était le concept de répartition du budget de la Défense nationale en une opération touchant aux affaires sanitaires et l'autre touchant au capital. Cette seconde opération donnait aux commandants d'unité la possibilité de faire une projection des besoins, d'organiser le processus de sélection et, pour ce dernier, leur donner la capacité de réagir, avec une certaine intelligence, et de décider des postes et des circonstances, par rapport aux équipements. L'autre partie du budget allait aux frais fixes pour payer les allocations, le logement, la nourriture, la formation et ainsi de suite.

Y a-t-il un mérite à tout cela, pensez-vous, d'essayer de sauver des vies — avec les difficultés qu'apparemment nous avons depuis l'époque où nous louions des chars d'assaut. Non pas que cela ne soit pas une solution. Peut-être serait-il plus avantageux de tout louer dans l'armée. Je ne sais pas la réponse à cette question. Cependant, il semble que nous soyons pris dans une incapacité à livrer aux chefs des forces armées ce dont ils ont besoin et le capital dont ils ont besoin, lorsqu'ils en ont besoin.

M. Shadwick : Il s'agit effectivement d'un problème complexe. Je pense que je voudrais en parler à deux niveaux. Le premier, c'est de savoir s'il est possible d'obtenir des fonds discrétionnaires plus importants, un pouvoir de signer qui serait passé vers les inférieurs jusqu'à un certain point, de sorte que les besoins opérationnels urgents puissent être comblés beaucoup plus rapidement, à mesure qu'ils sont déterminés sur place. De cette façon, on ne soumet pas même un achat peu important d'équipement aux caprices et aux délais d'un processus d'acquisition plus large. Manifestement, de sa propre autorité, un général ne peut pas donner son pouvoir de signer pour remplacer une flotte de F-18, mais il y a toutes sortes d'équipements moins coûteux et bas de gamme. Un exemple serait l'armement d'autodéfense pour nos frégates et nos destroyers, lorsqu'ils sont envoyés à l'étranger, afin qu'un inférieur hiérarchique puisse avoir le pouvoir de signer pour acheter des armes de petit calibre pour protéger les bâtiments et assurer la protection, sans avoir à obtenir 10 millions de signatures au QGDN.

À plus grande échelle, cependant, le processus d'acquisition de la Défense nationale canadienne est certainement déprimant. Nous devons faire mieux. M. Alan Williams, sous-ministre adjoint au ministère de la Défense nationale, a déjà déterminé quelques-unes des difficultés et travaille à l'accélération du processus d'acquisition pour de nouveaux matériels, mais nous

particular problem. It expedites things tremendously if you do not buy anything. It speeds up the process. However, when we do wish to buy things, we must do much better. The Sea King helicopter has become the poster boy for delay and procrastination in procurement. However, think of the case of the Ilitis, for example. I am now moving out of the fleet, thankfully. This is not rocket-science-type technology. We are talking a jeep-type vehicle. This is not too difficult. Your typical yuppie knows how to walk into a dealership and pick out a sport utility vehicle, SUV, without too much difficulty. However, if you look at the elapsed time between when DND identified the requirement for an Ilitis replacement and the arrival of the last of the G-wagons that would replace the Ilitis, that timeline took longer than World War II.

Now, that means that if in September, 1939 we had gone looking for a new jeep, it would still not have been available for D-Day or the liberation of the Netherlands. If we cannot do better on jeep-type vehicles, the hope for doing better on the joint support ships or whatever higher-end piece of military hardware one wishes to acquire, we are in very serious trouble. Even with Mr. Williams' estimate of speeding up the process for some items of equipment, we are going to have to do better than that. This is an embarrassment, quite frankly, particularly when you are dealing with a low-end piece of technology.

I might add, because I have the opportunity, I know that the G-wagon in the fleet is a far superior vehicle to the Ilitis, there is no question about that. I would submit though that perhaps we still need a vehicle a little bit up-market of the G-wagon and the Cougar, something that is a true armoured-like reconnaissance vehicle of some description, which is the way a lot of our allies are going. A lot of our allies have G-wagons but they also put another vehicle in between it and their 8-wheeled or tracked reconnaissance vehicle.

Senator Forrestall: I have described it as having had a double-barrel shotgun.

The Chairman: Colleagues, I have a dilemma. We are at the end of our time. Senator Atkins has a short question perhaps and Senator Day also has a short question, so perhaps if we could deal with them both, and then we would wrap it up.

Senator Atkins: I have been sitting here this morning listening to the debate between multi-purpose and niche-type. When you think about the kind of challenges that our Canadian military forces have been given, whether it is Afghanistan or Haiti, are we training our troops properly to address an enemy that we have a hard time identifying?

avons encore un long chemin à faire. Par ailleurs, ne pas acheter d'équipement du tout, n'est pas le moyen idéal de résoudre ce problème particulier. Tout s'accélère très rapidement, si vous n'achetez rien du tout. Le processus est accéléré. Cependant, lorsque nous souhaitons acheter du matériel, nous devons beaucoup mieux le faire. Les hélicoptères Sea King sont devenus l'image même du retard et de la procrastination en termes d'acquisition. Cependant, pensez au cas du Ilitis, par exemple. Heureusement, je me retire de la flotte à l'heure actuelle. Ce n'est pas une technologie géniale. Nous parlons d'un véhicule de type jeep. Ce n'est pas trop difficile. N'importe quel jeune cadre des grandes villes sait se rendre chez un concessionnaire pour choisir un véhicule utilitaire sport, un VUS, sans trop de difficulté. Cependant, si vous considérez le temps qui s'écoule entre le moment où le ministère de la Défense nationale a déterminé qu'il avait besoin de remplacer un Ilitis, et l'arrivée des derniers des G-wagons pour remplacer le Ilitis, ce délai a duré plus longtemps que toute la Deuxième Guerre mondiale.

Ce qui veut dire que si en septembre 1939 nous étions allés chercher une nouvelle jeep, elle n'aurait toujours pas été disponible au Jour J ou lors de la libération des Pays-Bas. Si nous ne pouvons pas faire mieux pour ce qui est des véhicules de type jeep, comment ferions-nous mieux pour les navires de soutien interarmées ou tout autre équipement militaire plus haut de gamme que nous souhaiterions acquérir, et alors nous avons un sérieux problème. Même avec la recommandation de M. Williams visant à accélérer le processus pour certaines pièces d'équipement, nous devons faire mieux que cela. Cela nous embarrasse, bien franchement, tout particulièrement, lorsqu'il s'agit d'une pièce de technologie bas de gamme.

J'aimerais ajouter puisque j'en ai l'occasion, que je sais que le G-wagon de la flotte est un véhicule bien supérieur au Ilitis, c'est tout à fait évident. Cependant, je proposerais que peut-être nous avons encore besoin d'un véhicule un peu plus haut de gamme que le G-wagon et que le Cougar, quelque chose qui soit un véritable véhicule de reconnaissance de type blindé d'une description quelconque, qui corresponde à l'orientation prise par beaucoup de nos alliés. Beaucoup de nos alliés possèdent des G-wagons, mais ils ont également un véhicule intermédiaire entre le G-wagon et le véhicule de reconnaissance à 8 roues ou chenillé.

Le sénateur Forrestall : Je l'avais décrit comme quelque chose comportant un fusil à deux canons.

Le président : Chers collègues, je suis face à un dilemme. Nous n'avons presque plus de temps. Le sénateur Atkins a une petite question et le sénateur Day a également une petite question. Peut-être pourrions-nous parler de ces deux questions, puis lever la séance.

Le sénateur Atkins : Ce matin, j'ai écouté ce débat entre la polyvalence et la spécialisation. Quand vous pensez au type de défis que nos forces armées canadiennes ont dû relever, que ce soit en Afghanistan ou à Haïti, la question se pose : formons-nous nos troupes correctement afin qu'elles fassent face à un ennemi que nous avons des difficultés à identifier?

Mr. Shadwick: I agree with your characterization of the dilemma. The problem now is that the threats are so diffuse, so different from the Cold War training which was a set piece. We knew how to do that very well by 1989. I am not quite sure how one addresses this. One can fall back on the old line, which I think is in part true, that, if you train for the worst-case scenarios, you can automatically adjust to lower-threat conflict situations and that a good, multi-purpose, well-trained soldier is inherently flexible. On the other hand, if we are talking niches, we almost have to get into niche training to some extent as well to go along with the equipment sets and the skill sets. It is a lot to ask of anybody in the forces now to be able to be trained to the full spectrum of missions to which we might assign people. Clearly, we will have to build in as much core training, if you will, that is flexible, and then expand it by modules in the training curriculum to deal with specific scenarios as much as we can.

In a sense, though, fortunately it is a dilemma that is not confined to us, and benchmarking what our allies are doing, the Australians and the Netherlands, for example, would be instructive.

Senator Atkins: The experience they are going through in Iraq?

Mr. Shadwick: Yes.

Senator Atkins: Are we going to learn anything from that in terms of how we prepare our forces for any future engagements?

Mr. Shadwick: I certainly hope so and I think the lessons would be sobering. They are certainly sobering for the Pentagon. The Americans are so short of line infantry that they have to use combat engineers not so much as combat engineers but as line infantry, military police units serving more as line infantry. These people have had to be re-roled. Questions have arisen within the American defence establishment, just how fast can you turn a combat engineer who admittedly knows how to use a rifle as part of his or her basic training, but can you really re-role them that quickly that they become credible infantry in urban warfare sort of situations? If they face the problem, we certainly face it as well.

Senator Atkins: It raises so many other questions in terms of procurement of equipment and where we are going.

Mr. Shadwick: It raises, too, parenthetically, the question of alternative service delivery and how we have been outsourcing certain DND functions and capabilities. We have let go certain skill sets that in a sense represented pools of talent that we can draw upon in emergency situations. Once a function is ASDed, if I can turn that into a verb, or privatized, which flows rather more

M. Shadwick : Je suis d'accord avec la façon dont vous définissez ce dilemme. Le problème à l'heure actuelle vient du fait que les menaces sont diffuses, tout est si différent de la formation à la guerre froide qui était quelque chose de bien défini. En 1989, nous savions nous en tirer très bien. Je ne sais pas vraiment comment il faut faire pour s'en tirer. Nous pouvons nous rabattre sur cette vieille idée, qui, selon moi, est en partie vraie, à savoir, si vous formez les soldats pour les pires cas de figure, vous pouvez automatiquement vous adapter aux situations de conflits où la menace est moindre, et à savoir également, qu'un bon soldat polyvalent et bien entraîné est en soit un soldat flexible. D'autre part, si nous parlons de spécialisations, nous allons presque devoir nous lancer, jusqu'à un certain point, dans une formation spécialisée, ainsi que l'adapter aux séries d'équipements et aux séries de compétences. C'est beaucoup demander à un soldat des forces armées à l'heure actuelle, d'être formé à tous les types de missions qui pourraient être confiées aux soldats. Manifestement, il va falloir y intégrer, autant que possible, une formation de base, disons, flexible, puis la développer par modules à l'intérieur d'un plan de formation, afin de pouvoir réagir à des cas de figures précis, et ce, autant que possible.

Ce qui est heureux, cependant, c'est que ce dilemme n'est pas uniquement le nôtre et que nous pouvons nous référer à ce que nos alliés font de leur côté, tant les Australiens que les Néerlandais par exemple tout cela serait riche en enseignement.

Le sénateur Atkins : Vous voulez parler de l'expérience qu'ils ont à l'heure actuelle en Irak?

M. Shadwick : Oui.

Le sénateur Atkins : Allons-nous en tirer des leçons, particulièrement sur la façon de préparer nos soldats pour leurs engagements futurs?

M. Shadwick : Je l'espère et ce serait une leçon d'humilité. Cela a été une vraie leçon d'humilité pour le Pentagone. Les Américains ont si peu d'infanterie de ligne qu'ils ont dû utiliser le génie d'assaut non pas en tant que génie d'assaut mais en tant qu'infanterie de ligne, les unités de police militaire servant également davantage d'infanterie de ligne. Ils ont dû réaffecter les rôles des soldats. La hiérarchie militaire américaine a dû se poser plusieurs questions. À quelle vitesse réellement peut-on transformer un soldat du génie d'assaut, qui certes sait utiliser un fusil, car cela fait partie de sa formation de base, mais à quelle vitesse pouvez-vous le transformer en un soldat d'infanterie de ligne crédible dans une situation de combat en zone urbaine? Si les Américains doivent faire face à ce problème, nous aurons certainement à y faire face aussi.

Le sénateur Atkins : Cela pose tant d'autres questions, par exemple en ce qui concerne l'approvisionnement des équipements, ou notre orientation générale.

M. Shadwick : Entre parenthèses, cela pose également la question de la diversification des modes de prestation des services (DMPS) et comment nous avons sous-traité certaines fonctions et capacités du ministère de la Défense nationale. Nous avons dû sous-traiter certaines séries de compétences qui d'une certaine façon représentaient un bassin de candidats compétents

elegantly, the odds of getting those skill sets back into the forces are almost zero because protective interests go around the privatized functions.

Sadly, we in the academic community have not done this. I do not think any of the committees have done it in great deal. We have not looked at the full ramifications of alternative service delivery, ASD, in a defence context to see if we have made the right choices. Are there areas that we haven't privatized that we could? Just as importantly, are there areas that we have privatized that perhaps we should not have and, indeed, have we saved very much money in the cases that we have? Certainly the Auditor General has suggested that in some cases the financial savings that were projected from ASD have, in fact, not been realized. If, at the same time we have lost flexibility in our defence capability, we are getting the worst of both words. We are not saving them money and we are losing capability.

Senator Day: I will not ask you to expand on your comments further with respect to defence procurement problems at this time, but we agree with you, and we have had Mr. Alan Williams, Assistant Deputy Minister, National Defence in to speak to our committee. That is a review from within. Has there been any formal review from without, yourself or anybody else, where there has been a publication of that study that we could take advantage of the reading of that?

Mr. Shadwick: There have been some and I should be able to put together some of the graphic data for you enumerating some of the literature that has appeared. The sad reality, though, is the number of people in the country who have studied these areas in depth is quite modest. They tend to be political scientists who, sometimes with great risk, get involved in economics, because we are not known for mathematical finesse sometimes. The economists at the universities in Canada tend not to be interested in defence economics at all. But certainly there are a number of studies that I would be happy to —

Senator Day: If you could. It may well be an area that we may want to talk to you again. However, if you could refer us to some publications, that would be very helpful. Also, the other area that I have a lot of interest in the one you have just described. There hasn't been a lot of study on outsourcing and alternate service delivery. If there is anything that you can get us started on, that would be very helpful.

Mr. Shadwick: I would be happy to do that as well. It, sadly, is much the same tale, in fact, probably even worse. For all the ASD initiatives that have taken in the past 15 years, there has been remarkably little study in academia or elsewhere on the pros and cons. It is almost as if it is because privatization became the

que nous pourrions appeler en cas de situations d'urgence. Une fois qu'une fonction a été diversifiée ou bien privatisée, les chances de faire en sorte que ces soldats réintègrent l'armée sont pratiquement nulles, car ces fonctions privatisées et ce secteur privé protègent ses propres intérêts.

Malheureusement, nous, dans le secteur universitaire, n'avons pas fait cela. Je ne pense pas non plus que les comités l'aient beaucoup fait. Nous n'avons pas sérieusement considéré l'ensemble des ramifications et des répercussions de la diversification des modes de prestation des services, DMPS, dans le contexte de la Défense, pour voir si nous avons fait les bons choix. Existe-t-il des domaines que nous n'avons privatisés et que nous pourrions privatiser? Les questions tout aussi importantes, existe-t-il des domaines que nous avons privatisés et que peut-être nous n'aurions pas dû privatiser? Et dans ce cas, avons-nous épargné beaucoup d'argent? La vérificatrice générale a certainement suggéré que, dans certains cas, les économies financières projetées par l'utilisation de DMPS, n'ont pas en fait été réalisées. Si, nous avons en même temps perdu la flexibilité de notre capacité de défense, nous sommes perdants sur toute la ligne. Nous n'avons pas économisé d'argent à la Défense et nous perdons notre capacité de défense.

Le sénateur Day : Je ne vous demanderai pas maintenant de développer davantage vos commentaires en ce qui concerne les problèmes d'acquisition de la défense, mais nous sommes d'accord avec vous, et M. Alan Williams, sous-ministre adjoint, Défense nationale, est venu parler à notre comité. Il s'agit d'un examen interne. Y a-t-il eu d'autres examens formels faits de l'extérieur par vous-mêmes ou par quiconque, pour lesquels une étude a été publiée, étude dont la lecture nous serait utile?

M. Shadwick : Il y en a eu plusieurs et je pourrais sans doute rassembler quelques données graphiques, énumérant les documents qui ont été publiés. Cependant, il est triste que le nombre de personnes au Canada ayant étudié ces domaines en profondeur soit si limité. Ce sont souvent des politologues qui, parfois à leurs risques et périls, s'occupent d'affaires économiques, parce qu'en fait nous ne sommes pas connus pour notre finesse dans les mathématiques. Les économistes universitaires canadiens, d'une manière générale, ne s'intéressent pas du tout à l'économie militaire. Mais il existe un certain nombre d'études et je serai certainement heureux de...

Le sénateur Day : Oui si vous pouviez. Il est possible que ce soit un domaine dont nous aimerions nous entretenir avec vous de nouveau. Cependant, si vous pouviez nous donner les références de certaines publications, cela serait très utile. L'autre domaine qui m'intéresse beaucoup, est celui que vous venez de décrire. Il n'y a pas eu beaucoup d'études menées sur l'impartition ou sur la diversification des modes de prestation de services. Si vous pouvez nous suggérer un point de départ, cela serait très utile.

M. Shadwick : Je serais très heureux de faire cela également. Malheureusement c'est toujours la même histoire et peut-être même pire. Pour toutes les initiatives des MPS prises au cours des 15 dernières années, il y a eu extrêmement peu d'études à l'université ou ailleurs sur les avantages ou les inconvénients.

flavour of the decade in the 1990s in all areas of public policy and all levels of government. It was sort of taken as a given that you could automatically apply it to DND.

My reservation has always been that DND is not like other departments. The mandate is so fundamentally different that what might work for Transport Canada or another entity of government is fine, but that it may not translate into a DND context at all.

Senator Day: I agree.

Mr. Shadwick: On procurement, very quickly, and related issues, the whole question of the future of the Canadian defence industrial base, which is something I edited out of my remarks, how much defence capability do Canadians wish us to retain? There question relates to, how much defence industrial capacity do we wish to retain as opposed to buying off the shelf? That is a difficult question. It is wrapped up, of course, in pork barrelling and other socio-economic imperatives and so on. Where do we build these new joint support ships, assuming, for example, that indeed we should build them?

I cannot resist making one quick comment about joint support ships. I would like to see the concept work, to be honest. I am worried about that program because no navy in the world has ships like the joint support ship. There are some similarities but nothing exactly like what we are talking about for those three joint support ships. This means one of two things. Either we have invented a better mousetrap or we are about to get ensnared in one. I am willing to be convinced about the joint support ship design concept at the moment. It could conceivably be made to work, but I would feel more comfortable if other navies had done some pioneering. That said, our Navy has not had a bad track record of pioneering. Maritime helicopters on small frigates were basically a Canadian invention when the rest of the world scoffed at us, and yet we made it work. Virtually every naval vessel and coastguard vessel in the world has a flight deck and hangar.

The Chairman: We have the document you left with us. I have had a request that if you have additional information, there has been some discussion of you assisting us with your notions of a preamble. If there is something that would supplement the document you have already given us, we would be very grateful for that.

On dirait presque que c'est parce que la privatisation est devenue la mode dans les années 90 dans tous les domaines de la politique publique et à tous les paliers de gouvernement.

Quant à moi, j'ai toujours pensé que le ministère de la Défense nationale n'était pas comme les autres ministères. Son mandat est fondamentalement si différent que ce qui pourrait fonctionner pour Transports Canada ou pour une autre entité gouvernementale ne s'appliquerait pas du tout à la Défense nationale.

Le sénateur Day : Je suis d'accord.

M. Shadwick : En ce qui concerne l'acquisition, très brièvement, et ce qui s'y rapporte, toute la question de l'avenir de l'infrastructure industrielle de la défense canadienne, que je n'avais pas incluse dans mes remarques, et combien de moyens de défense les Canadiens veulent-ils que nous conservons? Cette question se rapporte à la question de la capacité industrielle dans le domaine de la défense que nous souhaitons conserver par rapport à celle que nous souhaitons acheter dans le commerce? C'est une question difficile. Elle a rapport bien sûr avec tout ce qui est de l'assiette au beurre et d'autres considérations socioéconomiques, et cetera, et cetera. Où allons-nous construire ces nouveaux navires de soutien interarmées, en supposant, bien sûr, que nous allons effectivement devoir les construire?

Je ne peux m'empêcher de faire une remarque rapide au sujet de ces navires de soutien interarmées. Pour être honnête, j'aimerais que ce concept voie le jour. Ce programme me préoccupe parce qu'aucune marine du monde ne possède de navires comme ce navire de soutien interarmées. Il existe des navires similaires, mais rien qui ne ressemble à ce dont nous parlons quand nous parlons de ces trois navires de soutien interarmées. Ce qui signifie l'une de deux choses. Soit nous avons inventé un meilleur piège à souris, soit nous allons nous faire prendre dans l'un d'entre eux. À l'heure actuelle, je suis prêt à me laisser convaincre de l'opportunité de ce concept d'un navire de soutien interarmées. Il est concevable que ce navire fonctionne, mais je me sentirais plus à l'aise s'il avait déjà fait ses preuves dans les marines d'autres pays. Cela dit, la marine canadienne ne se débrouille pas si mal en terme d'innovation. Les hélicoptères maritimes sur des petites frégates étaient une invention canadienne; le reste du monde se moquait de nous, pourtant nous avons fait en sorte que ça marche. Pratiquement tout navire de guerre ou garde-côte du monde possède un pont d'envol et un hangar.

Le président : Nous avons le document que vous nous avez laissé. J'ai une demande à vous faire, si vous avez d'autres informations, nous avons pensé que votre connaissance des préambules nous sera peut-être utile. Si quelque chose peut compléter le document que vous nous avez déjà remis, nous vous en serions très reconnaissants.

Thank you on behalf of the committee for appearing before us. We appreciate you taking the time to come and talk to us and assisting us in a study that we are going to be at for the next number of months.

The committee adjourned.

TORONTO, Thursday, December 2, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 1:03 p.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This is the Senate Standing Committee on National Security and Defence, and the committee is here to receive testimony relating to Canadian defence policy.

We have before us Mr. Michael Marzolini, who is Chairman and CEO of Pollara. He provides research-based counsel on corporate image, strategic positioning, public affairs, marketing and communications to a wide range of companies, institutions and industry associations in North America.

I can say, as a personal aside, I had the benefit of his excellent services when I was active in the tobacco wars and he was very helpful to me through a poll that was commissioned giving us insights to assist us with legislation in getting young people to stop smoking.

The purpose of today's hearing is significantly different. What we are looking for are insights into how Canadians see themselves in the world, how Canadians relate to the military. I think it is fair to say that the committee feels probably that politicians in Canada have generally got it right over the last couple of decades and that accounts for the relatively low level of public spending on military matters.

The issues that are of interest to us are if politicians are accurately reading Canadians, in that, if they do not have a great interest in these matters, then how should the question be forged? How should Canadians be approached? Is it a question of Canadians being concerned about the threats and vulnerabilities that they see? Is it a question of national pride? Is it a question of altruism and a desire to reach out to assist other countries and create a stable world? What are the issues that connect with Canadians that would cause them to see a value in having a military?

It is around these issues that we hope you can assist us this afternoon, Mr. Marzolini. I understand that you have a brief opening statement, and then we hope to have the chance to ask you questions.

Au nom de ce comité je vous remercie d'avoir comparu. Nous apprécions que vous ayez pris le temps de venir nous parler et nous aider dans cette étude qui nous prendra certainement un certain nombre de mois.

La séance est levée.

TORONTO, le jeudi 2 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit ce jour à 13 h 3 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale et pour faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense tient cette réunion pour recueillir des témoignages au sujet de la politique de défense du Canada.

Nous accueillons aujourd'hui M. Michael Marzolini, président et PDG de Pollara. Il mène des recherches d'opinion sur l'image des entreprises, le positionnement stratégique, les affaires publiques, le marketing et les communications, et dispense des conseils à un large éventail d'entreprises, d'institutions et d'associations industrielles d'Amérique du Nord.

À titre personnel, j'ajoute que j'ai pu bénéficier de ses excellents services quand j'étais impliqué dans les guerres du tabac et qu'il m'a beaucoup aidé grâce à un sondage commandé pour nous aider dans notre étude de la loi visant à faire cesser le tabagisme chez les jeunes.

L'audience d'aujourd'hui est sensiblement différente. Son objectif est de voir comment les Canadiens se voient sur la scène internationale et quelle est leur relation avec l'armée. Je crois pouvoir dire que le comité a le sentiment que les politiciens canadiens ont généralement bien interprété l'opinion publique depuis une vingtaine d'années, ce qui explique le niveau relativement faible des dépenses publiques consacrées à la chose militaire.

Ce qui nous intéresse en particulier aujourd'hui, c'est de savoir si les politiciens sentent bien l'opinion publique et, s'il est vrai que les Canadiens ne s'intéressent pas beaucoup à la chose militaire, comment devrait-on formuler la question? Comment devrait-on s'adresser à la population? Le problème vient-il de la manière dont les Canadiens perçoivent les menaces et vulnérabilités du pays? Est-ce une question de fierté nationale? Est-ce une question d'altruisme et de souci d'aider les pays étrangers afin d'assurer la stabilité du monde? Quelles sont les questions qui préoccupent vraiment les Canadiens et qui pourraient les amener à considérer que leur armée a une certaine valeur?

C'est là-dessus que nous espérons obtenir votre aide cet après-midi, monsieur Marzolini. Je crois comprendre que vous souhaitez faire une déclaration liminaire, après quoi nous vous poserons quelques questions.

Mr. Michael Marzolini, Chairman and CEO, Pollara: Thank you very much, senator. It is a pleasure to be here this afternoon and thank you very much for your invitation.

National security and defence are issues that I have been involved with for more than 30 years, so I am hopeful that I can be of some use to this committee. Before I became an opinion pollster, which was about 25 years ago, I was a soldier and served as a peacekeeper, and was also trained in counter-terrorism in advance of the 1976 Olympics. My company, Pollara, is currently Canada's largest domestically owned public opinion firm. We have 925 employees and seven offices across Canada. We are unique in that we manage, and not just measure, public opinion. We provide data-driven strategies for changing public opinion, whether for marketing efforts or aimed at changing the public policy environment.

Public opinion is civilization's most powerful currency. It starts and ends wars, develops new markets for products and services and impacts on every decision made by both the government and the private sector. Now, over the term of the Chrétien government, I provided the Prime Minister with regular strategic counsel, mainly on domestic issues, but also on many international conflicts. Our initiatives in Kosovo, Afghanistan, the war on terrorism as well as Iraq were areas in which I tracked the feelings and opinions of Canadians and made recommendations that were not always accepted. We regularly examined attitudes towards military spending, toward our own Armed Forces and all internal and external threats to Canada.

While Pollara has in the past 12 years produced about 14,000 pages of reports and tables reflecting Canadian values towards national security and defence, I will try to précis some of these in a few sentences.

Overall, three quarters of all Canadians believe that the world is a more dangerous place today than it was 10 years ago. They are very concerned about terrorism, far more so than global warming and climate change, crime or illegal drugs. Their greatest fear is terrorists with nuclear weapons, and indeed, 63 per cent of Canadians believe there will be a terrorist attack in the future with such devices, although not in Canada. Nine out of ten expect further suicide attacks in the United States, and a small majority say it could be likely in Canada, too.

Of course, the future is a long time, but if we look at the short term, some of our recent polling reported in *Maclean's* earlier this fall reveals that almost half of Canadians believe it very likely that there will be a major terrorist attack on U.S. soil within the next six months. Only 15 per cent believe that such an attack is likely in Canada during this same time period.

M. Michael Marzolini, président et directeur général, Pollara : Merci beaucoup, sénateur. Je suis très heureux d'être avec vous cet après-midi et je vous remercie sincèrement de votre invitation.

La sécurité nationale et la défense sont des questions auxquelles je m'intéresse depuis plus de 30 ans et au sujet desquelles j'espère pouvoir être utile à votre comité. Avant de commencer à faire des sondages d'opinion, il y a environ 25 ans, j'étais soldat et j'ai été agent de maintien de la paix; j'ai également reçu une formation au contre-terrorisme en préparation des Jeux olympiques de 1976. Aujourd'hui, ma firme, Pollara, est la plus grande firme d'opinion publique du Canada à propriété canadienne. Nous avons 925 employés et sept bureaux répartis dans tout le pays. Nous sommes uniques dans la mesure où nous gérons l'opinion publique, nous ne faisons pas que la mesurer. Nous proposons à nos clients des stratégies, fondées sur les données que nous avons recueillies, pour changer l'opinion publique, qu'il s'agisse d'efforts de marketing ou de modifier l'environnement des politiques publiques.

L'opinion publique est la monnaie la plus puissante de la civilisation. Elle provoque des guerres et y met fin, elle engendre de nouveaux marchés pour des produits et des services, et elle influence chaque décision que prennent les gouvernements et les entreprises. Durant le mandat du gouvernement Chrétien, j'ai régulièrement fourni des avis stratégiques au premier ministre, surtout sur des questions intérieures mais aussi sur maints conflits internationaux. Ainsi, j'ai suivi l'évolution de l'opinion publique canadienne au sujet de nos initiatives au Kosovo et en Afghanistan, ainsi que sur la guerre contre le terrorisme et la guerre en Iraq, et j'ai fait des recommandations qui n'ont pas toujours été acceptées. Notre firme a régulièrement étudié les attitudes de l'opinion publique à l'égard des dépenses militaires, à l'égard de nos forces armées et à l'égard de toutes les menaces internes et externes pouvant exister au Canada.

Bien que Pollara ait produit près de 14 000 pages de rapports et de tableaux sur les valeurs canadiennes relatives à la sécurité nationale et à la défense au cours des 12 dernières années, je vais tenter de synthétiser tout cela en quelques phrases.

Globalement, trois quarts des Canadiens pensent que le monde est plus dangereux aujourd'hui qu'il y a 10 ans. Ils sont très préoccupés par le terrorisme, beaucoup plus en tout cas que par le réchauffement de la planète, les changements climatiques, la criminalité ou les drogues illégales. Leur plus grande crainte concerne les terroristes armés d'armes nucléaires, et 63 p. 100 croient qu'il y aura inévitablement une attaque avec de telles armes à l'avenir, mais pas au Canada. Neuf sur dix s'attendent à d'autres attentats-suicides aux États-Unis, et une petite majorité dit qu'il y en aura probablement aussi au Canada.

Bien sûr, l'avenir, c'est très loin mais, si nous restons dans le court terme, certains de nos sondages les plus récents présentés dans *Maclean's* cet automne révèlent que près de la moitié des Canadiens pensent qu'il est très probable qu'il y aura une attaque terroriste grave sur le territoire américain dans les six prochains mois. Seulement 15 p. 100 pensent qu'une telle attaque est probable au Canada durant la même période.

Interestingly, whether they believe an attack is imminent or not, only 1 out of every 15 Canadians, that is, about 7 per cent, have modified their behaviour to take this into account. Only this small portion will avoid flying in an airplane, taking subway or commuter trains or going through tunnels or over bridges. We very much continue to have in this country an attitude of "It cannot happen here," and this attitude has increased the further we have evolved in time from 9/11.

Still, Canadians do recognize that we have a responsibility to participate in the war against terrorism, though by a 2 to 1 ratio, we do not believe that such a war can ever be won. The acceptance of this responsibility is a driver of their very real concern about the lack of military funding.

In our 20 years of tracking support for public spending in all areas, support for increased military spending peaked in 2003, with 56 per cent of Canadians saying the government should spend more on our Armed Forces. This has since dropped to 50 per cent, likely as a result of the helicopter and other purchases made in the past year, with some additional pressure from the unpopularity of the war in Iraq. I also feel that it is likely that in our next survey, we might find that the submarine issue has impacted on this as well. However, this is still three times what it was back in 1996, and it continues to be a higher spending priority than social assistance programs, R&D, job retraining and many other government priorities.

Last month, in the special Remembrance Day poll for *Maclean's* magazine, we reported that 63 per cent of Canadians believed the Canadian military to be underfunded, with the largest portion saying it is significantly underfunded. This number is greater than 70 per cent across the rest of Canada, but declines to just 41 per cent in Quebec, where a slight plurality believes the military has enough funding.

This regional view, of course, has often been reflected in all of the public opinion material on all of these topics and has resulted in a problematic political overlay to giving this issue priority. Indeed, in surveys we have conducted within the Armed Forces, we found that the rank and file strongly believe that the government is out of step with public opinion as it applied to them.

We know from our yearly polls for DND that 9 out of 10 Canadians believe that the forces are doing a good job. Some 92 per cent of Canadians have a very positive impression of the troops, and they use terms like "dedicated," "committed," "loyal" and "patriotic" to describe them, which leads to the internal view that they are unappreciated by government and confusion as to why some of their greatest achievements, such as their action at

Facteur intéressant, que les Canadiens croient ou non à l'imminence d'une attaque, seulement un sur 15, soit environ 7 p. 100, a changé son comportement en conséquence. C'est seulement cette petite proportion de la population qui évite maintenant de voyager en avion, d'emprunter le métro ou les trains de banlieue, ou d'emprunter des tunnels ou des ponts. Dans l'ensemble, nous continuons dans notre très grande majorité à croire que « ça ne peut pas arriver ici », et la proportion de Canadiens qui tombent dans cette catégorie augmente régulièrement à mesure qu'on s'éloigne du 11 septembre.

Cela dit, les Canadiens comprennent que nous avons la responsabilité de participer à la guerre contre le terrorisme mais, dans une proportion de 2 contre 1, ils ne croient pas que l'on puisse gagner une telle guerre. C'est l'acceptation de cette responsabilité qui fonde l'inquiétude très réelle des Canadiens à l'égard du sous-financement de leur armée.

Depuis 20 ans que nous faisons des sondages d'opinion dans tous les domaines, l'appui à l'accroissement des dépenses militaires a atteint une crête en 2003, alors que 56 p. 100 des Canadiens disaient que le gouvernement devrait consacrer plus d'argent à l'armée. La proportion est aujourd'hui retombée à 50 p. 100, probablement suite aux achats d'hélicoptères et d'autre matériel militaire l'an dernier, avec une certaine pression additionnelle causée par l'impopularité de la guerre en Iraq. Je pense qu'il est également probable que nous découvrirons une incidence du problème des sous-marins lors de notre prochaine enquête. Malgré tout, cette proportion est quand même trois fois supérieure à ce qu'elle était en 1996, et l'accroissement des dépenses militaires continue d'être une priorité plus élevée aujourd'hui que les programmes d'assistance sociale, la R et D, la formation professionnelle et maintes autres priorités du gouvernement.

Le mois dernier, dans un sondage spécial réalisé pour le magazine *Maclean's* à l'occasion du jour du Souvenir, nous avons révélé que 63 p. 100 des Canadiens pensent que leur armée est sous-financée, le groupe le plus important disant qu'elle est gravement sous-financée. Ce chiffre dépasse 70 p. 100 dans le reste du Canada mais il tombe à 41 p. 100 seulement au Québec, où une légère pluralité pense que l'armée reçoit assez d'argent.

Cette différence régionale apparaît souvent dans les sondages d'opinion concernant ce type de question et constitue une source de problèmes, sur le plan politique, quand on veut faire une priorité de la défense. De fait, lors d'enquêtes que nous avons effectuées au sein même des forces armées, nous avons constaté que les soldats ont la ferme conviction que le gouvernement n'est pas en phase avec l'opinion publique au sujet de l'armée.

Les sondages annuels que nous effectuons pour le MDN nous indiquent que 9 Canadiens sur 10 pensent que les forces font du bon boulot. Quelque 92 p. 100 des Canadiens ont une opinion très positive des soldats auxquels ils attribuent des adjectifs tels que « dévoués », « engagés », « loyaux » et « patriotiques », ce qui débouche sur l'opinion interne qu'ils ne sont pas appréciés par leur gouvernement et les amène à s'interroger sur la raison pour

the Medak Pocket or what they accomplished in Afghanistan, go largely unrecognized by politicians and the media.

On a related personal note, I was amused two years ago to be presented with a peacekeeping medal only 26 years after the event. I could not fail to think that if Parliament had authorized this medal sooner, many thousands of Canadians who are no longer with us might have appreciated it.

However, funding and appreciation aside, there is no clear answer among Canadians as to the best way for Canada to play a significant role in world affairs. In a poll we conducted last month and reported in the media, we found that Canadians were split between two options. Half believed that we can be a major world player through "only diplomatic and alternative efforts." The other half believed that to do this we must definitely strengthen our Armed Forces. Now, this latter view is supported by a good-sized majority of Canadians in every province outside of Quebec, where almost 7 in 10 believe that we can be a world player only through diplomatic means.

This regional difference is, of course, not new. There has always been less support in Quebec for most defence initiatives. However, in the last three years, this gap has widened considerably. This is most apparent in Quebec's strong opposition to Canada's participation in Iraq and to missile defence, which is less defined in the rest of Canada. However, it is noteworthy that a majority of Quebecers did support in very strong numbers Canada's involvement in Afghanistan, indicating some flexibility in their view due to events.

Over the last few years, the public's desired role for the Canadian Forces has been evolving slowly away from peacekeeping and towards defending Canadian sovereignty, as well as combating terrorism within Canada. There is strong support for the use of our forces to combat terrorism abroad and even for using lethal force in restoring peace to war-torn countries, but this is tempered with an understanding that our resources may not run to such measures outside of our own country.

Indeed, since the events of 9/11, our more traditional role of peacekeeping has taken a back seat in public priority. We now prefer a military with the ability to monitor and defend Canadian or North American air space in cooperation with the United States and to fight a war alongside our NATO allies to maintain international peace and security, as well as stopping ethnic cleansing and genocide. We have tested each of these issues and they are, right now, a higher priority than peacekeeping.

laquelle certains de leurs plus grands accomplissements, comme dans l'enclave de Medak ou en Afghanistan, sont en grande mesure passés sous silence par les politiciens et les médias.

Sur une note personnelle, j'ai été amusé, il y a deux ans, de recevoir une médaille pour le maintien de la paix avec seulement 26 ans de retard. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que, si le Parlement avait autorisé cette médaille plus tôt, des milliers de Canadiens qui ne sont plus avec nous aujourd'hui l'auraient sans doute appréciée.

Quoi qu'il en soit, laissons de côté les budgets et les remerciements et constatons qu'il n'y a pour les Canadiens aucune réponse claire quant à la meilleure manière pour le pays de jouer un rôle notable sur la scène mondiale. Dans un sondage que nous avons effectué le mois dernier et qui a été présenté dans les médias, nous avons constaté que les Canadiens sont partagés entre deux possibilités. Une moitié pense que nous pouvons être un acteur mondial important « seulement par des efforts diplomatiques et similaires », alors que l'autre moitié estime que, si c'est ce que nous voulons, nous devons absolument renforcer notre armée. Cette dernière opinion est partagée par une majorité de bonne taille dans toutes les provinces sauf au Québec où près de sept résidents sur 10 pensent que nous ne pouvons être un acteur mondial que par la voie diplomatique.

Cette différence régionale n'a évidemment rien de nouveau. La plupart des initiatives de défense ont toujours recueilli moins d'appui au Québec. Toutefois, l'écart s'est considérablement creusé au cours des trois dernières années, ce qui ressort le plus clairement de la ferme opposition de la province à la participation du Canada à la guerre en Iraq et au bouclier antimissile, opposition qui est moins bien définie dans le reste du Canada. Il convient toutefois de souligner qu'une très nette majorité de Québécois a appuyé l'intervention du Canada en Afghanistan, ce qui témoigne d'une certaine flexibilité de l'opinion québécoise selon les événements.

Depuis quelques années, le rôle que le public souhaite pour les Forces canadiennes passe lentement du maintien de la paix vers la défense de la souveraineté du pays et la lutte intérieure contre le terrorisme. On enregistre un appui solide pour l'utilisation de nos forces contre le terrorisme à l'étranger, ce qui va même jusqu'à l'utilisation d'une force létale pour rétablir la paix dans les pays déchirés par la guerre, mais cette opinion est atténuée par la compréhension que nos ressources ne sont peut-être pas suffisantes pour prendre de telles mesures en dehors de notre territoire.

De fait, depuis les attentats du 11 septembre, notre rôle plus traditionnel sur le maintien de la paix est passé au second plan dans l'ordre des priorités publiques. Nous préférons aujourd'hui une armée capable de surveiller et de défendre l'espace aérien canadien ou nord-américain, en coopération avec les États-Unis, et de mener une guerre à côté de nos alliés de l'OTAN pour maintenir la paix et la sécurité internationales ainsi que pour mettre fin à l'épuration ethnique et au génocide. Nous avons fait des études sur chacune de ces questions et toutes sont actuellement jugées plus prioritaires que le maintien de la paix.

Countering terrorism in Canada or in Canadian embassies abroad ranks even higher and the most important role for our military is perceived to be an ability to wage war to protect Canadian territory, including the far North. This is a significant change from the expected and desired peacekeeping role that Canadians wanted for our military back in the 1990s. Since 9/11, the public has taken a more global and less introspective view of our place in the world. Our view of participating in the Iraq conflict aside, Canadians recognize the world is now more dangerous, that our military must be better prepared and equipped, both to protect our interests and to contribute to international stability.

I thank you all very much. I am pleased to answer your questions. We have a good deal of material on a lot of topics, from the submarine purchases to the forces' salary levels to Iraq, and also on whether Canadians think that Osama bin Laden will ever be captured, a poll we did last month. I look forward to the discussion.

The Chairman: Thank you very much for a very enticing menu, Mr. Marzolini. I wonder if you could comment briefly on the words "lethal force." I think the sense of some members of the committee is that those are two words that one associates with the Canadian Forces with difficulty; that Canadians in the past have not seen the Canadian Forces as people who go out to administer lethal force, if necessary. Do you have any work that would enlighten us on that?

Mr. Marzolini: I believe it is in the public domain, although I do not want to quote it directly, but in September of 2002 there was a study for DND that used exactly that term, "lethal force." I have made a practice since then of asking a very blunt question, because Canadians' opinions on some of these issues are very much shaped by what they hear in the media, and we do not want there to be any misunderstanding of what we mean.

The question that we have repeatedly asked in the last few years, both privately and as part of our regular reports, and also a few years ago for a DND survey — which again I will not quote but it should be accessible under access to information — is "For each operation, can you tell me whether you strongly support, somewhat support, somewhat oppose or strongly oppose the use of lethal force to restore peace to war-torn countries or regions?" On that we have a total of 69 per cent supportive and 29 per cent in opposition, with the remaining 2 per cent without any opinion. We have seen the support for this generally increasing as time has gone on, from 2001 to 2002.

There have been a lot of benchmarks in Canadians' attitude towards the Canadian Forces. The first one was in 1997, which was when the surge for spending increases actually took place. It

Lutter contre le terrorisme au Canada ou dans les ambassades canadiennes est jugé encore plus prioritaire, et l'on considère que le rôle le plus important de notre armée doit être de pouvoir mener une guerre pour protéger le territoire canadien, y compris dans le Grand Nord. C'est là un changement profond par rapport au rôle attendu et souhaité d'agent de maintien de la paix que les Canadiens souhaitaient pour notre armée dans les années 90. Depuis le 11 septembre, le public canadien a adopté une vue plus mondiale et moins introspective de notre place dans le monde. Mis à part notre opinion de la participation au conflit en Irak, les Canadiens comprennent que le monde d'aujourd'hui est plus dangereux et que notre armée doit être mieux préparée et mieux équipée tant pour protéger nos intérêts que pour contribuer à la stabilité internationale.

Je vous remercie beaucoup de votre attention et je serai très heureux de répondre à vos questions. Nous avons apporté beaucoup de documents sur beaucoup de sujets différents, allant des achats de sous-marins aux salaires des soldats et à notre rôle en Irak, ainsi que sur la question de savoir si les Canadiens pensent qu'on réussira jamais à mettre la main sur Oussama ben Laden, question que nous avons étudiée le mois dernier. J'attends vos questions avec beaucoup d'intérêt.

Le président : Merci beaucoup de nous avoir présenté un menu aussi alléchant, monsieur Marzolini. Je me demande si vous pourriez préciser brièvement l'expression « force létale ». Je crois en effet que certains membres du comité pensent que ce sont là deux mots que l'on associe difficilement aux Forces canadiennes parce que les Canadiens, dans le passé, n'ont pas considéré que leurs soldats étaient des gens qui pouvaient aller exercer une force létale. Pouvez-vous nous éclairer là-dessus?

M. Marzolini : En septembre 2002, une étude a été effectuée pour le MDN — je pense qu'elle est dans le domaine public mais je ne veux pas la citer directement — où l'on utilisait exactement cette expression, « force létale ». J'ai délibérément décidé depuis lors de poser une question directe là-dessus car l'opinion des Canadiens sur certains de ces sujets est fortement influencée par ce qu'ils entendent dans les médias, et nous ne voulons pas qu'il y ait de malentendu à cet égard.

La question que nous posons sans cesse depuis quelques années, à la fois dans les sondages privés et dans ceux que nous publions régulièrement, et c'est une question que nous posons aussi depuis quelques années dans un sondage du MDN — que je ne citerai pas directement, je le répète, mais il devrait être accessible par le truchement de l'accès à l'information — est celle-ci : « Pour chaque opération, pouvez-vous nous dire si vous êtes très favorable, relativement favorable, relativement opposé ou très opposé à l'utilisation d'une force létale pour rétablir la paix dans les pays ou régions déchirés par la guerre? » Pour cette question, nous avons un total de 69 p. 100 de répondants favorables et de 29 p. 100 en opposition, les 2 p. 100 restants étant sans opinion. Nous avons constaté que l'appui à cet égard a généralement augmenté entre 2001 et 2002.

Il existe beaucoup d'indicateurs pour mesurer l'attitude des Canadiens à l'égard des forces armées. Le premier est un sondage de 1997, réalisé à l'époque d'une hausse marquée des dépenses.

had nothing to do with the war on terrorism or any of those issues. It had more to do with media reports of the plight of the troops serving within the forces and being unable to make ends meet on the salaries that they were getting; plus the usual Sea King stories did a lot to increase that.

However, in terms of a new view of what Canadians are looking for from the actual structure of the Canadian Forces, this has mainly changed in the last three years, certainly toward the blunt issues of lethal force. We have used a lot of different terms on that, but we find that that one separates the wolves from the sheep in terms of the answers that were given.

The Chairman: As a professional, how many more questions about lethal force would you have to ask in different ways before you could feel you would have a good understanding or grasp of how Canadians thought about the subject?

Mr. Marzolini: Well, they certainly do understand it. In any major survey, we would want to ask a lot of questions around it and get a sense of the drawbacks, emotions and feelings on those, but this is very much like the capital punishment question. Everybody knows that in Canada, 70-odd per cent of people are in favour of capital punishment, however, fewer than 6 out of 10 Canadians are in favour of the death penalty. They are in favour of capital punishment and they are against the death penalty. The wording is the difference. "Death penalty" assumes something that is less bureaucratic, less institutional and more personal. It is something for which they may have to take some responsibility.

It is the same with use of lethal force. This is a term heard on police shows. People are familiar with it. They know that it entails violence, it likely entails death, and certainly, if we were looking at the worst-case scenario for this question, this would be the wording that we would use to get it.

Senator Atkins: Some of the information you are passing on in your presentation is a little mind-boggling. Can I ask you a couple of practical questions about research? In recent times, when doing political research, you will ask the question "What is the most important issue facing Canadians today?" When you ask that question, you get health, you get the economy, you get education, and then way down at the bottom you get defence. How do you equate that with this kind of information? Is it because the questionnaire that you are using is primarily on issues of military interest?

Mr. Marzolini: I think those questions do a disservice to all but the top issues. Those questions, on what in your opinion is the most important issue facing Canada today, are generally measuring what is top of mind. What did people watch on the news last night? It is not necessarily what they are concerned about. We have asked that question to find out exactly that, and we get 1 or 2 per cent of people saying that defence issues are the most important in the country. This has been done in the past, and I believe there has been some disservice done to this issue, but

Cela n'avait rien à voir avec la guerre contre le terrorisme ni avec aucun des problèmes similaires. C'était surtout relié à des rapports de presse portant sur la détresse des soldats incapables de joindre les deux bouts avec les salaires qu'ils touchaient. Il y avait aussi à l'époque des articles traditionnels concernant le Sea King.

Toutefois, en ce qui concerne ce que les Canadiens attendent aujourd'hui de la structure réelle des Forces canadiennes, cela a changé essentiellement durant les trois dernières années, tout au moins en ce qui concerne la question brutale de la force létale. Nous avons utilisé beaucoup d'expressions différentes à ce sujet mais nous constatons que celle que je viens de citer permet de séparer clairement les loups des agneaux.

Le président : Combien d'autres questions sur la force létale devriez-vous poser de manière différente avant d'arriver à la conclusion que vous avez une bonne compréhension de l'opinion des Canadiens à ce sujet?

M. Marzolini : Les Canadiens comprennent bien le sujet. Dans n'importe quelle grande enquête, nous voudrions poser beaucoup de questions là-dessus de façon à nous faire une bonne idée des réactions, des émotions et des sentiments, mais c'est en grande mesure comme pour la peine capitale. Chacun sait qu'il y a au Canada environ 70 p. 100 de gens qui sont favorables à la peine capitale mais moins de six Canadiens sur 10 sont en faveur de la peine de mort. Ils sont en faveur de la peine capitale mais ils sont contre la peine de mort. La différence vient de la terminologie employée. « Peine de mort » donne l'idée de quelque chose qui est moins bureaucratique, moins institutionnel et plus personnel. C'est une chose pour laquelle ils seraient peut-être obligés d'accepter une certaine responsabilité.

C'est la même chose avec la force létale. C'est une expression qu'on entend dans les séries policières à la télévision. Les gens savent ce que c'est. Ils savent que c'est une question de violence, que ça provoque probablement la mort et, certainement, si nous utilisons le scénario le pire pour cette question, c'est la terminologie que nous utiliserions.

Le sénateur Atkins : Certaines des informations que vous venez de nous donner sont un peu renversantes. Puis-je vous demander des précisions d'ordre pratique? Dans vos sondages d'opinion sur la politique, vous demandez depuis un certain temps : « Quelle est la préoccupation la plus importante des Canadiens aujourd'hui? » Parmi les réponses, on vous parle de la santé, de l'économie, de l'éducation puis, très bas dans la liste, de la défense. Comment pouvez-vous concilier cette information avec ce que vous venez de dire? Est-ce parce que le questionnaire que vous utilisez porte essentiellement sur des questions d'ordre militaire?

M. Marzolini : Je pense que ces questions sont un peu inutiles sauf en ce qui concerne les toutes premières préoccupations. En effet, quand on demande aux gens quel est le problème le plus important auquel le Canada fait face aujourd'hui, ils vont généralement vous répondre en disant la première chose qui leur vient à l'esprit. Autrement dit, la chose dont ils ont entendu parler hier soir aux nouvelles. Ce n'est pas nécessairement ce qui les préoccupe eux, personnellement. Nous avons déjà posé cette question pour savoir exactement ça et, quand nous l'avons fait,

the answers to this question right now, aside from health care being at 40 per cent, show concerns about national defence and the Armed Forces are at 1 per cent and national security at 1 per cent. Now, that does not mean that 2 per cent of Canadians are concerned about that issue. That 2 per cent would put those issues above all others, including health care and personal economic situations that they are facing, in order to give that issue priority.

If we asked a much more intelligent question, which more people should be asking but it is more expensive for pollsters, which is why it does not get asked as often, is "How concerned are you about each of the following issues..." Then we get this issue ahead of many others, and I do not have the ranking right now, but I know that in terms of spending priorities, it is ahead of research and development and job retraining and social assistance programs in general. People are very concerned about these issues.

This is like the environment. Environment consistently gets 2 per cent of mentions across Canada in terms of the most important issue, but when we ask people how concerned they really are, it is second only to health care in terms of the real latent concern. Therefore, you have salient concern, which is reflecting what people see in the media, and you have latent concern, which is what is really on their minds. It is just not top of mind.

Senator Atkins: When you are framing a questionnaire, you are obviously doing so on the basis of how you will satisfy the client's interests in the subject?

Mr. Marzolini: No, we write our questions to get to the truth of what public opinion is. I look at public opinion as basically sacred. We do not skew it. We do not try to make it appear a little more attractive in any way. Public opinion is about the only thing you cannot take away from people. You cannot tax it, you cannot change it. Well, we can try to modify it. Certainly, I believe that skewing public opinion, framing a question that makes it appear that public opinion is a certain way, is a terrible disservice to the public.

Now, we have taken criticism in our company because we design strategies to change the way people are thinking about issues. We did that with the deficit in 1995, when nobody thought it was important. The government thought it was important, so we looked at ways of bringing that issue to the public and making it important to them. I do not believe the government should ever follow polls blindly.

Polls are an indicator of what public needs and wants are, but when the people in Parliament make decisions, it should be a case of the pollsters then using public opinion to look at problems with

nous avons obtenu 1 ou 2 p. 100 de gens qui ont dit que les questions de défense sont les plus importantes pour le pays. Cela s'est fait dans le passé et je pense que ce n'est pas très utile; quoi qu'il en soit, si l'on posait cette question aujourd'hui même, à part la santé qui obtiendrait 40 p. 100, on constaterait que la défense nationale et les forces armées sont à 1 p. 100, et la sécurité nationale à 1 p. 100 aussi. Ça ne veut pas dire que 2 p. 100 de Canadiens seulement sont préoccupés par ce sujet mais qu'il y a ces 2 p. 100 qui placent ces questions avant toutes les autres, même avant la santé et leur situation économique personnelle, afin d'en faire la toute première priorité.

Si l'on posait une question beaucoup plus intelligente, que l'on devrait poser plus souvent mais qui coûte très cher aux firmes de sondage — et c'est pourquoi on ne la pose pas souvent — c'est celle-ci : « Quel est votre degré de préoccupation au sujet de chacune des questions suivantes... ». Quand on fait cela, cette question passe avant beaucoup d'autres; je n'ai pas le classement avec moi mais je sais que, du point de vue des priorités de dépense, la défense passe avant la recherche et le développement, avant le recyclage professionnel et avant les programmes d'assistance sociale, de manière générale. Les gens sont donc très préoccupés par la défense et la sécurité.

C'est comme pour l'environnement. L'environnement obtient toujours 2 p. 100 des mentions dans tout le Canada comme étant la préoccupation la plus importante mais, quand nous demandons aux gens quel est leur vrai degré de préoccupation, il passe au deuxième rang, après la santé seulement. Cela veut dire qu'il y a la préoccupation saillante, qui reflète ce que les gens voient dans les médias, et la préoccupation latente, qui exprime ce qu'ils ont vraiment en tête. La défense n'est tout simplement pas la chose qu'ils ont continuellement en tête.

Le sénateur Atkins : Quand vous préparez un questionnaire, vous le faites évidemment dans le but de satisfaire les intérêts de votre client, n'est-ce pas?

M. Marzolini : Non, nous rédigeons nos questions dans le but d'obtenir la vérité sur ce que pense le public. À mes yeux, l'opinion publique est sacrée. Nous ne la faussons pas. Nous n'essayons pas de rendre les choses plus attrayantes qu'elles ne le sont. L'opinion publique, c'est à peu près la seule chose que l'on ne peut pas enlever aux gens. On ne peut pas la frapper d'impôt, on ne peut pas la modifier. Bon, c'est vrai, on peut essayer de la modifier mais j'estime que fausser l'opinion publique, formuler une question qui va donner l'impression que le public pense telle ou telle chose, ça cause un tort considérable au public.

Notre firme a déjà été critiquée pour avoir conçu des stratégies destinées à changer ce que pensent les gens de telle ou telle chose. Nous l'avons fait avec le déficit, en 1995, quand personne ne pensait que c'était important. Le gouvernement pensait que ça l'était et nous avons donc étudié les méthodes qui nous permettraient de porter la question à l'attention du public et de la rendre importante. Je ne pense pas qu'un gouvernement doive suivre aveuglément les sondages d'opinion.

Les sondages sont un indicateur de ce que le public réclame et désire mais, quand les députés doivent prendre des décisions, les firmes de sondage devraient faire leur travail pour examiner les

those decisions and work out ways of selling the issues. For example, the deficit had to be sold to the public. They knew nothing about it. In fact, only 20 per cent of Canadians knew what a deficit was in 1993, and that made things difficult for all governments that had to deal with it.

Certainly we do not set out to gild the lily in terms of the questions. We may set out to test arguments that will move people from one side to the other or to draw a line in terms of the actual worst results that we may get on a survey. It is a little like underestimating a budget surplus. You do not want to go overboard in terms of what you are reporting. Therefore, we will not use a term like "the use of lethal force" in the wording of a question, knowing that that is a big hurdle for people to cross, but if they do cross it, then that is significant.

Senator Atkins: In your experience since you have been in the polling business, have you sensed that there has been a shift in the Canadian population that has some impact on the kind of results you get?

Mr. Marzolini: There have been many impacts. September 11 was the biggest, and certainly I have never seen changes in people's attitudes that rapid.

I was, however, very concerned about some of the media polls that were done that week. If you remember, within 48 hours of the World Trade Center bombing, *The Globe and Mail* had taken a survey that basically showed that 70-odd per cent of Canadians were willing to let people read their email, have access to their private written mail, and they were in favour of carrying identity cards to be presented to anybody. They were willing to put all sorts of basic rights on hold. That is as a result of asking those questions within 48 hours of the crisis. When a crisis appears, the opinions are formed by thinking about what is the answer to this problem — "Well, these options that this pollster is giving me, like allowing all of our mail to be read, carrying ID cards and having retinal scans everywhere we go, that is an answer. I am in favour of that because I do not have any other answer." I warned many people in government at that time that those were very dangerous polling results, certainly if decisions had been taken on them. I think the aftermath, at least in Canada, might have been quite different. However, we generally lost about 5 or 6 per cent of resolve on that issue for every two weeks after that, declining down to a point where we were basically back to normal in January.

The Chairman: I take your point that if the government had acted on the poll that was taken immediately after the tragedy, they would have not come up with sound legislation. However, how do you contrast that with the fact that people's opinions crystallize around shocking events, causing them make judgments

problèmes que peuvent poser ces décisions, afin de trouver des solutions pour les faire accepter. Par exemple, il a fallu faire accepter l'élimination du déficit par la population. Le public n'en savait rien. En fait, seulement 20 p. 100 des Canadiens savaient en 1993 ce qu'était un déficit, ce qui compliquait singulièrement la tâche du gouvernement qui voulait l'éliminer.

Cela dit, nous ne voulons certainement pas dorer la pilule à nos clients. Nous pouvons interroger la population sur tel ou tel argument visant à faire pencher l'opinion d'un côté ou de l'autre, ou à fixer une limite en ce qui concerne les résultats les pires que l'on puisse jamais obtenir durant telle ou telle enquête. C'est un peu comme sous-estimer un excédent budgétaire. Il ne faut pas exagérer quand on fait ça. Tout ceci pour dire que nous n'utiliserons pas une expression comme « l'utilisation d'une force létale » lorsque nous rédigeons une question, car nous savons que c'est un gros obstacle à franchir pour la plupart des gens mais, s'ils le franchissent, c'est très révélateur.

Le sénateur Atkins : Depuis que vous faites des sondages d'opinion, avez-vous perçu un glissement d'opinion ayant une incidence sur le genre de résultats que vous obtenez?

M. Marzolini : Il y a eu beaucoup d'événements qui ont eu une incidence, le plus gros étant certainement le 11 septembre, qui a clairement provoqué les changements les plus rapides que j'aie jamais vus dans l'opinion publique.

Je dois cependant préciser que j'ai été très inquiet par certains des sondages d'opinion que j'ai vus cette semaine-là. Souvenez-vous, 48 heures après les attentats du World Trade Center, le *Globe and Mail* publiait un sondage montrant que 70 p. 100 des Canadiens, à peu près, acceptaient qu'on lise leur courriel ou leur courrier privé et étaient en faveur d'obliger les gens à porter une carte d'identité pour la montrer à pratiquement n'importe qui. Ils étaient prêts à suspendre toutes sortes de droits fondamentaux. Voilà ce qu'on obtient quand on pose des questions de ce genre 48 heures après une crise. Quand il y a une crise, les opinions sont formées en se demandant quelle serait la solution à ce problème-là — « Eh bien, les solutions que me propose ce sondeur d'opinion, comme lire le courrier des gens, porter des cartes d'identité ou installer des systèmes de contrôle rétinien un peu partout, c'est une bonne réponse. Je suis en faveur de ça parce que je n'ai pas d'autre réponse ». À l'époque, j'avais prévenu beaucoup de gens au gouvernement en leur disant que ces résultats de sondages étaient très dangereux, surtout s'il s'agissait de prendre des décisions à partir de ça. Les mois suivants ont donné des résultats très différents, tout au moins au Canada. Ensuite, nous avons perdu environ 5 à 6 p. 100 de gens en faveur de telles mesures toutes les deux semaines, pour retomber en janvier au point où nous étions au départ.

Le président : Donc, si le gouvernement avait agi sur la base de ce sondage effectué immédiatement après la tragédie, vous nous dites qu'il n'aurait pas nécessairement produit une bonne législation. Cela dit, comment comparez-vous cela au fait que l'opinion des gens s'est cristallisée en fonction d'événements

they will carry for a certain time after that, and if governments do not seize those opportunities, they then miss significant chances to effect change in how society thinks about things?

Mr. Marzolini: There is a fine balance in trying to work out where public opinion is. We are not in the business of predicting public opinion, but there are clues as to where and how fast it is going. I was in Washington in March 2002 just a week after our soldiers were bombed in that friendly fire incident. I was trying to urge people in the White House that they did not need to try to build support in public opinion on Iraq. The American government has never had a good understanding of public opinion, and that was very clear on Desert Storm, Desert Shield. They were trying to build support in public opinion when they did not need to.

In the case of September 11, a blank cheque was written. In fact, there was strong support for Afghanistan in many countries, including Canada. It was 76 per cent in favour of our involvement in that. It was going down by a few per cent almost every week after September 11th. The blank cheques came in the first week, and we were losing anywhere from 8 per cent to 12 per cent support for that blank cheque, depending on the month. In the United States, they were not losing it. They did not start to lose it until the second year, and then on a much slower basis than here. If they had made the decision that they knew they would make in March of 2002, they would not have had the opposition problems right around the world that they wound up with.

Senator Atkins: If you were making a recommendation to the DND, what would you suggest is the way to raise the profile and the awareness of the military among the public?

Mr. Marzolini: Sorry, raise the image?

Senator Atkins: Yes, and the profile.

Mr. Marzolini: That is a point I think I made in my remarks. Herodotus, Suetonius and Rudyard Kipling have reflected at different times that the troops, the common soldiers, are always poorly regarded in peacetime. However, the impression of the members serving in the Canadian Forces has been incredibly positive. The public has a great deal of respect for them. I think that is your leverage right there. They may feel that the Canadian Forces are top heavy, that they may be bureaucratic, that they are shackled by government or underfunded and all those types of attitudes, but the linchpin of everything is the serving men and women, who are greatly respected, admired and seen to be doing the very best job possible with what they have.

Senator Atkins: How do you tell the public that?

choquants, qui les ont amenés à porter certains jugements qu'ils ont conservés pendant un certain temps ensuite, ce qui veut dire que les gouvernements qui n'ont pas sauté sur l'occasion ont pu rater une occasion extraordinaire d'effectuer des changements quant à la manière dont la société voit ces choses?

M. Marzolini : Il y a un équilibre délicat à trouver quand on veut connaître l'état de l'opinion publique. Notre rôle n'est pas de prédire l'opinion publique mais il y a des indicateurs qui nous disent dans quel sens elle évolue, et à quelle rapidité. Je me trouvais à Washington en mars 2002 juste une semaine après que nos soldats aient été bombardés dans cet incident de tir ami. J'essayais de convaincre les gens de la Maison-Blanche qu'ils n'avaient pas besoin d'essayer d'encourager l'opinion publique à appuyer leur position sur l'Irak. Le gouvernement américain n'a jamais bien compris l'opinion publique, et c'est ressorti très clairement de la Tempête du désert et du Bouclier du désert. Il a essayé de développer un appui dans l'opinion publique alors que ce n'était pas nécessaire.

Dans le cas du 11 septembre, on lui a donné un chèque en blanc. En fait, l'opération menée en Afghanistan a bénéficié d'un appui considérable dans beaucoup de pays, y compris au Canada. Nous étions 76 p. 100 à appuyer notre participation à cette opération. La proportion a baissé de quelques points pratiquement chaque semaine après le 11 septembre. Le chèque en blanc a été signé la première semaine, et on a perdu ensuite entre 8 p. 100 et 12 p. 100 d'appui par semaine, ce qui n'a pas été le cas aux États-Unis, où c'est seulement la deuxième année que l'appui a commencé à baisser, et beaucoup moins lentement que chez nous, d'ailleurs. Si le gouvernement américain avait pris en mars 2002 la décision qu'il savait qu'il allait prendre, il n'aurait pas eu les problèmes d'opposition dans le monde entier qu'il a ensuite rencontrés.

Le sénateur Atkins : Si vous deviez recommander des mesures au MDN, pour rehausser le profil et la visibilité de l'armée dans le public canadien, que lui diriez-vous?

M. Marzolini : Veuillez m'excuser, rehausser l'image?

Le sénateur Atkins : Oui, et le profil.

M. Marzolini : Je crois que j'en ai parlé dans ma déclaration liminaire. Hérodote, Suétone et Rudyard Kipling ont dit l'un après l'autre que les soldats, les bidasses, sont toujours mal considérés en temps de paix. Par contre, l'opinion que nous avons des gens qui servent dans les Forces canadiennes est incroyablement positive. Le public leur voue un respect considérable, et je pense que c'est là que réside votre levier. Les Canadiens pensent peut-être qu'il y a trop d'officiers dans les Forces canadiennes, que celles-ci sont trop bureaucratiques, qu'elles sont menottées par le gouvernement ou sous-financées, mais l'assise même de cette institution se compose d'hommes et de femmes qui sont généralement très respectés et admirés et dont nous pensons qu'ils font le meilleur travail possible avec ce qu'ils ont.

Le sénateur Atkins : Comment dire cela au public?

Mr. Marzolini: I think the public has told us that they already know that. It is a case now of leveraging that good regard in terms of support for better equipment, which there already is, and perhaps more political support. Perhaps the shutting down of the Somalia inquiry was an issue. It might be that some of the changes of the last 10 or 12 years, or maybe going further back, are reflected in this, but many Canadians do not believe, and certainly the people within the services do not believe, that the government has always given proper backing to the forces.

Certainly the level of support for increased funding has been rising for eight years now and shows no sign of going below where it has been. It is just important that the pollsters reflect that accurately by asking direct questions on it, by asking people straightforward questions on funding and not some of the spin polls that we have seen in the past that say only 2 per cent say that national defence and security are the most important issues, so these are not spending priorities. I have seen polls conducted both for media and pressure groups and presented that way in Ottawa. I could table them if I had them, but I think they are easy to find.

Senator Atkins: However, that seems to be one of the problems, in that the further away you get from 9/11, the less urgency there appears to be in the minds of the public, which makes it more difficult for government to implement measures for addressing the entire issue of terrorism.

Mr. Marzolini: Yes, and it is further exacerbated by the current views of about 80 per cent of Canadians on the U.S. administration, which impacts on the missile defence issue far more than the issue itself impacts on the issue.

Yes, the blank cheque was there on September 11. The United States could have done whatever they wanted in order to fix things, and certainly in this country we were questioning within three months the treatment of al-Qaeda prisoners, whether to hand them to the Americans or what to do with them in terms of our own sovereignty and everything else. It is a complex issue and impacts on a lot of things. The further away from that you get, yes, the more difficult it does become.

I am trying to make the point that there is a lot of support there now, whether it is residual or has been there for a long time. It is certainly strong enough to base decisions on without offending the majority of people in every province, except, of course, in Quebec, which has some sensitivity to those issues and it may take a little time to work through them with the public there.

M. Marzolini : Mais le public nous a déjà dit que c'est ce qu'il pense. Il s'agit maintenant d'utiliser cette excellente opinion comme levier pour engendrer plus d'appui à l'égard d'un meilleur équipement, ce qui existe déjà, et peut-être aussi plus de soutien politique. Il se peut que l'interruption de l'enquête sur la Somalie ait joué un rôle à cet égard. Il se peut que certains des changements intervenus au cours des 10 ou 12 dernières années, ou peut-être même avant, se reflètent dans la situation actuelle, mais beaucoup de Canadiens ne croient pas — et c'est incontestablement l'opinion des soldats eux-mêmes — que le gouvernement ait toujours donné aux Forces canadiennes l'appui qu'il aurait dû.

Il est clair que l'appui à un accroissement du budget augmente depuis huit ans et rien n'indique qu'il soit sur le point de baisser. Il importe seulement que les sondeurs d'opinion reflètent ce phénomène exactement en posant des questions directes à ce sujet, c'est-à-dire en interrogeant directement les gens sur le financement de l'armée, pas en essayant d'embobiner la population, comme nous avons vu des sondages le faire dans le passé, indiquant que seulement 2 p. 100 des Canadiens pensent que la défense nationale et la sécurité sont les préoccupations les plus importantes de la population et qu'il n'y a donc aucune raison d'en faire des priorités budgétaires. J'ai vu des sondages effectués à la fois pour les médias et pour des groupes de pression qui ont été présentés de cette manière à Ottawa. Je vous les remettrais si je les avais mais je pense qu'ils sont faciles à trouver.

Le sénateur Atkins : Cela semble toutefois être l'un des problèmes, dans la mesure où, plus on s'éloigne du 11 septembre, moins il semble y avoir d'urgence dans l'esprit des gens, ce qui fait qu'il est de plus en plus difficile au gouvernement de mettre en oeuvre des mesures pour réagir à toute la problématique du terrorisme.

M. Marzolini : Oui, et la situation est exacerbée par l'opinion actuelle d'environ 80 p. 100 des Canadiens à l'égard de l'administration américaine, ce qui a un impact sur la question du bouclier antimissile beaucoup plus que la question elle-même n'a d'impact sur la question.

Oui, il y avait un chèque en blanc le 11 septembre. Les États-Unis auraient pu faire ce qu'ils voulaient pour régler le problème alors que, chez nous, seulement trois mois après, nous remettons en question la manière dont étaient traités les prisonniers d'al-Qaeda en nous demandant s'il fallait les remettre aux Américains ou ce que nous devons faire du point de vue de notre souveraineté et de tout le reste. C'est une question complexe qui a un impact sur beaucoup d'autres choses. Plus nous nous éloignons de cette date, plus ça devient difficile.

L'argument que j'essaie de présenter c'est qu'il y a actuellement beaucoup d'appui dans la population, que ce soit un appui résiduel ou un appui qui existe depuis longtemps. Il est certainement assez fort pour justifier certaines décisions sans choquer la majorité des gens dans chaque province, sauf au Québec, bien sûr, dont les résidents témoignent d'une certaine sensibilité à l'égard de ces questions et où il faudrait sans doute faire un peu plus d'effort pour rallier le public.

Senator Meighen: Mr. Marzolini, your fame has preceded you. I enjoyed listening to you for the first time. I have not, unfortunately, had an opportunity to do so before this. Senator Atkins knows far more about this than I do and has asked the questions that I wanted to ask, but given that you have said the support base is there, how do you explain the political lag? Or perhaps it is not a lag; perhaps, in your experience, it takes a long time for politicians to catch up with public opinion. Is that what we are seeing here, or is it just a no-win situation in the minds of most politicians, so why the heck get out in front on this issue when they do not have to?

Mr. Marzolini: I think there are a lot of factors that impact on the way the politicians handle that issue, and certainly foreign relations has been a factor there in the last two or three years. In terms of the lag between politicians and public opinion, there usually is, and probably should be, some sort of a lag. I think that is part of an effort to avoiding the blind following of public opinion as in mob rule, and actually making considered decisions based on study and knowledge. However, in terms of where the lag is now, I believe that the issue is still ahead of the politicians. There is still not the buy-in at the political level.

Senator Meighen: But there is the buy-in at the public level?

Mr. Marzolini: There is, but remember that for the last three years, the federal government — and I am almost getting into the area of analyzed opinion — has been more reactive than proactive in the way it follows issues. There seems to be no strong motivation to put issues like bank mergers or patent protection of drugs or whatever on the table. It has been driven more by way of management and trying not to scare the horses. That is a style of government we have seen for a few years, and as such there have not been a lot of new issues opened up or really explored, this being one of them. There is also that Quebec side to the issue, which makes it one that many politicians do not really want to tackle, head on at least. Certainly the public is well ahead of elected members on this. There is support, and certainly I noticed in a survey that you had circulated that it looked like there was more support for the equipment side than the manpower side in terms of what was really necessary to raise the force to the level where it could do its job. Aside from that, I really cannot comment on why the government has lagged behind public opinion. I think the government has had a good reading from various pollsters. You had one in this morning and he would have likely reflected this as well. It is not a secret that the public are behind the forces and want more funding for them. It may not be the top of mind issue in the country, but it is certainly, in terms of latent concern, very important to them.

Le sénateur Meighen : Monsieur Marzolini, votre célébrité vous précède. C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous écouter. Le sénateur Atkins connaît beaucoup mieux que moi la question des sondages d'opinion et il a posé beaucoup des questions qui m'intéressaient. Cela dit, puisque vous affirmez que l'appui existe dans la population, comment expliquez-vous le décalage politique? Au fond, ce n'est peut-être pas un décalage. Votre expérience vous a peut-être montré qu'il faut longtemps aux politiciens pour rattraper l'opinion publique? Est-ce que c'est ça l'explication ou est-ce qu'il s'agit d'un domaine au sujet duquel la plupart des politiciens pensent qu'ils n'ont de toute façon jamais rien à gagner et qu'il n'y a donc aucune raison pour eux de prendre des risques politiques inutiles?

M. Marzolini : Je crois que de nombreux facteurs influent sur la manière dont les politiciens réagissent à ce problème, et il est clair que les relations étrangères sont l'un de ces facteurs depuis deux ou trois ans. Pour ce qui est du décalage entre les politiciens et l'opinion publique, il y a généralement un certain décalage, et c'est probablement légitime. Je pense que les politiciens veulent éviter de suivre aveuglément l'opinion publique comme des moutons de Panurge et qu'ils tiennent en fait à prendre leurs décisions après mûre réflexion. Toutefois, en ce qui concerne le décalage actuel, je pense que les politiciens sont encore en retard sur l'opinion publique. Ils n'ont pas encore embrassé le problème.

Le sénateur Meighen : Alors que le public est prêt à agir, lui?

M. Marzolini : En effet, mais n'oubliez pas que, depuis trois ans, le gouvernement fédéral — et j'entre presque ici dans le domaine de l'opinion analysée — est plus réactif que proactif dans la plupart des cas. Le gouvernement ne semble pas du tout tenir à mettre sur la table des questions comme les fusions de banques, la protection des brevets de médicaments, ou d'autres questions similaires. Le gouvernement est plus axé sur la gestion quotidienne des choses et il tient avant tout à ne pas effrayer les chevaux. C'est le type de gouvernement que nous avons depuis quelques années, ce qui explique pourquoi il n'y a pas beaucoup de nouveaux problèmes qui sont mis en relief ou vraiment analysés en profondeur, et celui-ci en est un. Il y a également la problématique québécoise à cet égard, qui fait que c'est un problème que bon nombre de politiciens ne tiennent aucunement à aborder, en tout cas pas de front. Il me paraît incontestable que le public est bien en avance sur les élus à cet égard. Il y a un appui dans la population, et j'ai constaté dans une enquête que vous avez distribuée qu'il semble y avoir plus d'appui dans la population pour le côté équipement des forces militaires que pour le côté personnel quand on demande aux gens ce qu'il faudrait faire pour permettre aux forces de s'acquitter correctement de leurs tâches. À part ça, je n'ai pas vraiment de commentaires à faire sur la raison pour laquelle le gouvernement est à la traîne de l'opinion publique. Je pense qu'il sait fort bien analyser les divers sondages dont il prend connaissance. Vous en avez vu un ce matin et le gouvernement l'a certainement analysé en détail. Ce n'est un secret pour personne que le public appuie les forces armées et qu'il veut qu'elles soient mieux financées. Ce n'est peut-être pas la première chose qui vient à l'esprit des gens quand on les interroge mais c'est certainement une préoccupation latente qui est très importante pour eux.

Senator Meighen: In many ways that is very encouraging, because you gave us the example of deficit reduction, which you said had very little share of the public mind and very little support. Yet political authorities decided in 1995 they would ride with issue, and you devised a strategy, or somebody did, and they were quite successful. Therefore the corollary would be, would it not, that here we have an issue that has much greater support in the public mind, so surely it would be that much easier to derive a strategy to ride with it and meet public expectations?

Mr. Marzolini: The public will is there. The political will has to be worked on.

Senator Meighen: I think the problem is at the top, obviously, not the bottom.

Mr. Marzolini: This issue also benefits from being easily understandable. It is still a fact that the majority of Canadians do not know how many millions are in a billion. Most would say 100, maybe 10,000, maybe a million, but only 40 per cent know how many millions are actually in a billion. Therefore, on any issues to do with taxation and spending, that becomes a major concern. Plus, only 20 per cent of Canadians could select a proper description of a deficit out of five different options, which, of course, is only random selection, so that was very difficult.

Here these issues are more salient. People have heard the Sea King stories, they have heard the submarine stories, they understand the need for additional funding, for more support, and it is not a great leap for them to get over those barriers.

Senator Meighen: Did you see any marked change in the days and months following the friendly fire incident in Canadians' appreciation of the dangers for our forces going abroad?

Mr. Marzolini: I was concerned, when we went into the field about 48 hours after that, that Canadians would lose the stomach for a continued role and that would impact on related issues. I was quite surprised to find that it was the opposite, that it strengthened the resolve.

Senator Meighen: I would think.

Mr. Marzolini: It is as if we have now spent blood, so we are there to stay. It is not a case of we can go whenever we like. We have made a commitment. It has been a major commitment, and now we have to do what is right by those who have died, stick around and do the job. I found that very heartening and positive on the part of Canadians.

Senator Meighen: Are Canadians unique in any particular respects that your polling has demonstrated to you? In other words, if you asked the same question, would you generally get the same answers in other Western democracies? For instance,

Le sénateur Meighen : Ce que vous dites est très encourageant, dans un certain sens, car vous nous avez donné l'exemple de la réduction du déficit qui, au début, préoccupait fort peu la population et recueillait très peu d'appui. Pourtant, les autorités ont décidé en 1995 de prendre le taureau par les cornes et vous avez conçu une stratégie, ou quelqu'un l'a fait, qui s'est avérée très efficace. Ma question est donc celle-ci : comme vous avez maintenant un problème qui jouit d'un appui beaucoup plus grand dans l'opinion publique, ne serait-il pas en fait beaucoup plus facile de formuler une stratégie pour aller de l'avant et répondre aux attentes de la population?

M. Marzolini : Le public sait ce qu'il veut. C'est la volonté politique qui manque.

Le sénateur Meighen : Le problème vient donc du haut, pas du bas.

M. Marzolini : Un autre avantage est que cette question est facilement compréhensible. Certes, la majorité des Canadiens ne sait pas encore combien de millions il y a dans un milliard, la plupart des gens vous diront une centaine, d'autres 10 000, peut-être un million, mais seulement 40 p. 100 savent combien de millions il y a réellement dans un milliard. Donc, lorsqu'il s'agit de questions d'impôts et de dépenses, c'est un problème non négligeable. De plus, seulement 20 p. 100 des Canadiens sont capables de choisir une bonne description d'un déficit quand on leur propose cinq possibilités, ce qui reflète évidemment une sélection aléatoire, et cela explique pourquoi c'était très difficile.

Dans le cas présent, les problèmes ont beaucoup plus de relief. Les gens ont entendu parler du Sea King, ils ont entendu parler des sous-marins, ils comprennent que l'armée a besoin de crédits additionnels, et ils n'ont pas un grand saut à faire pour franchir ces barrières.

Le sénateur Meighen : Avez-vous constaté un changement notable dans la manière dont les Canadiens saisissent les dangers auxquels sont exposés nos soldats à l'étranger dans les jours et les mois qui ont suivi l'incident du tir ami?

M. Marzolini : Quand nous sommes allés interroger la population, dans les 48 heures qui ont suivi, j'ai eu peur que les Canadiens perdent absolument tout désir de continuer cette opération et j'ai été très surpris d'enregistrer en fait tout le contraire, c'est-à-dire que leur résolution en a été renforcée.

Le sénateur Meighen : C'est ce que j'aurais pensé.

M. Marzolini : C'était comme si les gens pensaient : maintenant que nous avons versé notre sang, continuons. Il ne s'agit pas d'aller là-bas quand ça nous plaît. Nous avons pris un engagement. C'était un engagement majeur et notre devoir est maintenant de terminer le travail par respect pour ceux qui sont morts. J'ai trouvé cela très encourageant et positif de la part des Canadiens.

Le sénateur Meighen : Les Canadiens ont-ils des caractéristiques particulières que vous auraient révélées vos sondages? Autrement dit, si vous posiez la même question dans d'autres démocraties occidentales, obtiendriez-vous les mêmes

everybody is concerned about health care, surely, and that could be affected by the efficacy of the particular system in the particular country, but would that not likely be the number one issue in other countries, since everybody has a self-interest in it?

Mr. Marzolini: That is the topic of a few good books, and I do not know if I could go through the issues one by one and look at the differences between this country and others. It is fair to say that we are all basically made the same and there are a lot of regional impacts from political systems. I am sure they are not talking about health care in Ukraine this week. It is really too complex to address. I hate to sound like Kim Campbell in saying it is too short a time to discuss the issue.

Senator Meighen: No.

Mr. Marzolini: I believe Michael Adams, President of Environics and a very fine pollster, had written a couple of books on that, *Sex in the Snow* and some others.

Senator Day: Senator Kenny said in his opening remarks that we had the impression that during the 1990s, the politicians got it right in reading the Canadian public; the Canadian public did not want to spend money on the military and therefore politicians did not. I think I am hearing you say that it was not just the effect of September 11, 2001, but there might have been an inherent support for the military even before that?

Mr. Marzolini: It was a pendulum effect. We expected a peace dividend when the Berlin Wall came down. We expected that we would not need to keep a large portion of our army in Germany, there would not be the expenses and we would not need to keep buying new jets. It was a period when the term "peace dividend" was circulating quite widely and people expected to get some relief in terms of spending in that area. However, in all situations like that you get the reverse of the coin after a few years, and that is what you were seeing. The public were thinking that it had not been a priority for five or six years, and they start reading the stories about the Sea Kings falling apart and the stories in, I believe it was the *Toronto Star* and other publications, saying there are families of those who serve in the forces who are going to food banks. That bothered a lot of people.

We talked about the deficit earlier. The deficit was very much a media-driven issue. The most important thing that happened was publication of an article in the *New York Times*, or it might have been the *Wall Street Journal*, describing Canada as the Brazil of the North. It basically said this country was an economic basket case. When that happens, people start paying attention. If the Americans say we are not up to scratch, then we tend to examine the issue a little more and be a little more sensitive on it. That is what we did with the deficit. There have been messages from south of the border that the NATO commitment is not being met, but they have not made a huge impact on public opinion. However, the sight of people who are greatly admired and

réponses? Par exemple, tout le monde est préoccupé par la santé, ce qui peut influencer sur l'efficacité du réseau dans tel ou tel pays, mais est-ce que ce serait la priorité numéro un dans d'autres pays?

M. Marzolini : Cela pourrait faire l'objet de plusieurs bons livres et je ne sais pas si je peux ici examiner ces questions l'une après l'autre pour faire ressortir les différences entre le Canada et les autres. Je pense qu'on peut dire que nous sommes tous foncièrement semblables et qu'il y a beaucoup d'impacts régionaux dans les systèmes politiques. Je suis sûr qu'on ne parle pas du système de santé en Ukraine cette semaine. C'est vraiment trop complexe comme sujet. Je ne voudrais pas faire comme Kim Campbell et dire que les élections ne sont pas le bon moment pour en parler.

Le sénateur Meighen : Certes.

M. Marzolini : Je crois que Michael Adams, président d'Environics et excellent sondeur d'opinion, a publié quelques livres là-dessus, dont *Sex in the Snow*.

Le sénateur Day : Le sénateur Kenny a dit tout à l'heure que nous avons eu l'impression que les politiciens avaient bien senti l'opinion publique, dans les années 90. Les Canadiens ne veulent pas qu'on consacre d'argent à l'armée et les politiciens n'en ont donc pas consacré. Si je vous comprends bien, vous dites que ce n'est pas seulement l'effet du 11 septembre 2001 et qu'il existait un appui inhérent à l'armée avant cela.

M. Marzolini : C'est l'effet du pendule. Nous attendions un dividende de la paix à l'effondrement du mur de Berlin. Nous pensions que nous n'aurions pas besoin de laisser une grande partie de notre armée en Allemagne, qu'il n'y aurait plus les mêmes dépenses et que nous n'aurions pas besoin d'acheter de nouveaux chasseurs. C'était une époque où l'expression « dividende de la paix » était souvent utilisée et où les gens s'attendaient à une certaine réduction des dépenses dans ce domaine. Toutefois, comme c'est toujours le cas dans ce genre de situations, il y a eu un retour du pendule et on en voit l'effet aujourd'hui. Les gens pensent que cela n'a pas été une priorité pendant cinq ou six ans puis ils commencent à lire des articles sur les Sea King qui tombent du ciel et d'autres disant que des familles des soldats sont obligées d'aller à la soupe populaire, comme il y en a eu dans le *Toronto Star* et ailleurs, et cela commence à les inquiéter sérieusement.

Nous parlions tout à l'heure du déficit, qui a été en grande mesure un sujet propulsé par les médias. Le facteur le plus important a été la publication d'un article dans le *New York Times*, ou peut-être bien dans le *Wall Street Journal*, décrivant le Canada comme le Brésil du Nord. On y disait essentiellement que notre pays était fini sur le plan économique. Quand on lit ça, ça fait réfléchir. Si les Américains disent que nous valons rien, nous avons tendance à réfléchir un peu plus sérieusement parce que c'est un sujet sensible pour nous. C'est cela qui est arrivé avec le déficit. Il y a eu des messages aux États-Unis disant que nous ne respectons pas notre engagement de l'OTAN mais ça n'a pas eu beaucoup d'impact sur l'opinion publique. Par contre l'idée que

respected by Canadians, that is, those who are currently serving, going to food banks was an issue that really woke people up.

There were some small fluctuations between then and the expectation of a peace dividend. There were the hazing incidents in the parachute battalion. I forget what the new name was, but the battalion that was disbanded, that was unfortunate in terms of the Airborne Regiment.

Senator Day: Yes.

Mr. Marzolini: I have a friend who served with the Airborne back in the Second World War and he was quite upset by that. It was not handled that well. There were other hazing incidents.

The image, the PR for the forces, was not great in the early 1990s.

Senator Day: Somalia.

Mr. Marzolini: Somalia, yes.

Senator Day: Am I correct in interpreting your comments as saying that there is an inherent and fundamental support for the Canadian Forces across the country? It may be higher in some areas, higher in the Maritimes, in Ontario, than it would be in Quebec, for example, but that inherent support is there?

Mr. Marzolini: It has always been there. Even Quebecers have a very positive view of those who serve. The support, as you say, has always been higher in Atlantic Canada. It is also pretty good in the West and in Ontario. Quebec goes up and down, depending on the situation, but as I mentioned in the opening remarks, Quebec's attitude can be driven by events. They were very supportive of Canada's initiative in Afghanistan, so certain issues will move them one way, but public opinion is always a moving picture.

Senator Day: It does not take a September 11, 2001, or the friendly fire incident in Afghanistan to rally that opinion a little. You can notice a change even as you describe the living standards and the necessity for a soldier in Victoria to work off the base on his time off in order to pay for his housing. That kind of issue also rouses the sleeping giant that exists.

Mr. Marzolini: Every attitude changes over time. That is why we track surveys over time. For example, I talked a little about the blank cheque at the beginning of an issue and the way it dwindles down, and here we have a tracking. This is a quarterly tracking survey of concern over Canada's security from terrorist attacks. That is this line here. It started at 43 per cent in the first quarter of 2002 and declined last month to 29 per cent. That is not quite a regular decline, but it moves along and that is the level of concern. Canada-U.S. border security, this line here, nobody really cares about that much in terms of whether it is a concern or not. One of the reasons they do not care too much about it is that they believe it will actually get a lot better, and it is part of the attitude that it cannot happen here. For the expectations of Canada-U.S. border security, we have currently 65 per cent believing that will improve significantly or slightly. Canada's security from terrorist attacks

des gens que nous admirons beaucoup et que nous respectons, nos soldats, dépendent des banques d'alimentation, ça a réveillé beaucoup de monde.

Il y a eu des petites fluctuations entre ça et l'attente du dividende de la paix. Il y a eu les incidents de bizutage dans le bataillon de parachutistes. Je ne sais plus quel en était le nom mais le bataillon a été démantelé, ce qui a été regrettable du point de vue du régiment aéroporté.

Le sénateur Day : En effet.

M. Marzolini : J'ai un ami qui a fait partie du régiment aéroporté durant la Deuxième Guerre mondiale et il était très mécontent de ce qui s'est passé. L'affaire n'a pas été bien traitée. Il y a eu d'autres incidents de bizutage.

L'image des forces armées n'était pas brillante au début des années 90.

Le sénateur Day : La Somalie.

M. Marzolini : La Somalie.

Le sénateur Day : Ai-je raison de penser que votre position est qu'il existe au Canada un appui inhérent et fondamental en faveur des forces armées? Il est peut-être plus élevé dans certaines régions que dans d'autres, par exemple dans les Maritimes et en Ontario qu'au Québec, mais ce soutien inhérent existe bien, n'est-ce pas?

M. Marzolini : Il a toujours été là. Même les Québécois ont une opinion très positive des soldats. Comme vous le dites, l'appui a toujours été plus élevé dans les Maritimes, et il est également excellent dans l'Ouest et en Ontario. Au Québec, il fluctue selon les situations mais, comme je l'ai dit dans mes remarques liminaires, l'attitude du Québec dépend des événements. Les Québécois ont fortement appuyé l'initiative du Canada en Afghanistan, ce qui montre que leur position peut varier, comme c'est toujours le cas avec l'opinion publique.

Le sénateur Day : On n'a pas besoin d'un 11 septembre 2001 ou d'un incident de tir ami en Afghanistan pour rallier cette opinion. On perçoit les changements dès que l'on décrit le niveau de vie des soldats et la nécessité pour un soldat de Victoria d'avoir un deuxième emploi en dehors de la base, dans son temps libre, pour pouvoir payer son logement. Ce genre de situation réveille le géant qui dormait.

M. Marzolini : Chaque attitude change avec le temps et c'est pourquoi nous suivons l'évolution de l'opinion au cours des mois. Par exemple, je parlais tout à l'heure du chèque en blanc donné au moment des événements, puis de l'atténuation progressive, et nous avons des données qui le confirment. Nous effectuons une enquête de suivi trimestrielle sur les préoccupations du Canada à l'égard du risque d'attaques terroristes. C'est cette ligne-ci. Elle commence à 43 p. 100 au premier trimestre de 2002 et elle est tombée à 29 p. 100 le mois dernier. Le déclin n'est certainement pas régulier mais il est incontestable. Pour ce qui est de la sécurité à la frontière entre le Canada et les États-Unis, qui est cette ligne-ci, personne n'est très préoccupé par ça, comme vous pouvez le constater. L'une des raisons en est que les gens pensent que la situation va inévitablement s'améliorer à ce chapitre, et c'est pourquoi vous voyez que nous avons actuellement 65 p. 100 des

in general, 63 per cent believe it will improve significantly or slightly over the next year, that our security will improve. This is actually lower than it was shortly after the September 11 attack, when it was about 73 per cent.

Canadians have a great deal of confidence in their government and in their forces to react to these problems.

Senator Day: That is the next area I will get to; do Canadians have that complacency because they have not been shown otherwise, even though we have talked about it for a long time? When you poll or analyze public opinion, do you look at their support of the Canadian Forces, that it does not touch them quite as closely, as they are also supportive of education and health care, and in order of priority, they want the government to spend money on things such as transportation, things that hit them on a daily basis, as opposed to the military, which is off to the side somewhere?

Mr. Marzolini: We try to look at everything in a holistic way. My survey process involves at least two or three major surveys a day. I do not always get to see all of them but I try to look at all of them. It is like studying history and saying, now when the Romans were doing this, the Chinese were doing this, and how does it all come together at some point? Certainly we look at every issue and try to tie them together. Many times, you cannot tie them together. There are different priorities, and when support for one area appears to go down, it may not be that the support has actually gone down; it may be that another issue is taking support from it. I know that is not easy to follow and I have not explained it well. There is a pattern in it, but it is not overwhelmingly clear.

Senator Day: Could it be that politicians are looking at a finite amount of funds and saying, "Well, there is support there for the military, but if we let that sleeping giant lie, we can deal with other things, and we will be okay there as long as attention is not raised on that, which we are certainly not intending to do?"

Mr. Marzolini: Then again, you are asking me to comment on the relationship between what government is thinking and what the public is thinking.

Senator Day: I do not mean to interrupt you, but I would like to try to get some appreciation for why the political realm has not reacted to the clear public support that exists, in spite of the efforts of a number of other groups and various committees, including the Senate committee, who have tried to raise that issue. We know there is an inherent level of support, but the political level has not reacted to it, and basically, has gotten away with not reacting to it.

Mr. Marzolini: That has been curious and I wondered about that occasionally. I know the memo that Eddie Goldenberg wrote in 1975 to Mr. Chrétien, wondering, speculating, about do we

gens qui pensent qu'elle va s'améliorer considérablement ou légèrement. En ce qui concerne la sécurité du Canada contre des attaques terroristes, de manière générale, 63 p. 100 des gens pensent qu'elle s'améliorera considérablement ou légèrement au cours de l'année prochaine, ce qui est en fait un peu plus faible que peu après l'attaque du 11 septembre, où le chiffre était de 73 p. 100 environ.

Les Canadiens font extrêmement confiance à leur gouvernement et à leurs forces armées pour réagir à ce genre de problèmes.

Le sénateur Day : C'est la question suivante que je voulais aborder. Les Canadiens font-ils preuve de complaisance parce qu'on ne leur a jamais rien montré d'autre, même si nous parlons de cela depuis longtemps? Quand vous sondez l'opinion publique sur son appui aux Forces canadiennes, est-ce que le manque d'appui vient du fait que ça ne la touche pas de près, ce qui n'est pas le cas de l'éducation ou de la santé, par exemple, et est-ce pour cela que les Canadiens veulent que le gouvernement consacre de l'argent à des choses qui les touchent quotidiennement, comme le transport, plutôt qu'à l'armée, qui est très éloignée de leur vie quotidienne?

M. Marzolini : Nous essayons de tout examiner de manière holistique. Mon processus d'étude comprend au moins deux ou trois enquêtes par jour. Je ne les vois pas toutes mais j'essaie d'en voir le maximum. C'est comme étudier l'histoire et dire, quand les Romains faisaient ceci, les Chinois faisaient cela, et comment tout s'intègre-t-il? Nous essayons d'examiner chaque thème et de relier le tout ensuite. Bien souvent, ce n'est pas possible. Il y a des priorités différentes et, quand l'appui baisse dans un domaine, ce n'est pas nécessairement parce que le degré d'appui a effectivement baissé mais plutôt parce qu'une autre question a pris plus d'importance. Je sais que ce n'est pas facile à suivre et que je ne me suis pas très bien expliqué. Il y a une certaine cohérence dans tout cela mais elle n'est pas toujours parfaitement claire.

Le sénateur Day : Est-il possible que les politiciens, confrontés à des ressources limitées, disent : « La population appuie peut-être l'armée mais, si nous laissons ce géant dormir, nous pourrions nous occuper d'autre chose et tout ira bien tant que personne n'attirera l'attention là-dessus, ce que nous n'avons certainement pas l'intention de faire nous-mêmes? »

M. Marzolini : Encore une fois, vous me demandez de faire une remarque sur la relation qui existe entre ce que pense le gouvernement et ce que pense le public.

Le sénateur Day : Je ne veux pas vous interrompre mais j'essaie de comprendre pourquoi le corps politique n'a pas réagi à un appui évident du public, malgré les efforts de nombreux groupes et comités, comme le comité du Sénat, qui ont tenté d'attirer l'attention sur cette question. Nous savons qu'il existe un niveau d'appui inhérent mais le corps politique n'y a pas réagi et, au fond, il s'en est toujours très bien sorti.

M. Marzolini : C'est cela qui est curieux, et je me suis de temps en temps posé la question. Je me souviens de la note d'Eddie Goldenberg adressée en 1975 à M. Chrétien où il se demandait si

really need a Canadian Armed Forces. It was perhaps reflective of the views of some about the necessity. To me, as it is to a great majority of the public, it is a no-brainer that you need some sort of strong military in order to be a world player. Although clearly, half of all Canadians believe that you do not, and that you can fulfill that through diplomatic and alternative means.

Senator Atkins: The memo was in 1995?

Mr. Marzolini: No, that was 1975.

Senator Day: Way back.

Mr. Marzolini: I remember it because I was in the forces at the time, and it is probably an inappropriate line, but when it was made available under access to information a number of years ago, I was heard to exclaim, "Goldenberg was still screwing around with my career even back then."

The Chairman: I would like to just follow up, if I may, on Senator Day's comment, because it is fundamental to part of the work plan that we have developed for this committee. That is the level of confidence you have that there has been a higher level of public support than the politicians have appreciated. Essentially, you are saying that the politicians have not got it right, and you seem to be suggesting that we should not be focusing on what causes Canadians to arrive at the point of view they are arriving at, but simply on inside the beltway. Empirically, we know that focusing on inside the beltway does not work. It does not move the cabinet. It does not move the situation. We are looking at an alternative course of action, simply because we have not been successful with the course of action we have been following to date.

If politicians had read our first report, we would not be sitting here today; or they would have read our third report and we would not be sitting here today; or they would have read our sixth report and we would not be sitting here today.

So help us out some more on this, if you will, Mr. Marzolini. The dots are not connecting. We all understand that if this was a popular issue, politicians would be gravitating towards it. Can you shed any light on why they have not so far?

Mr. Marzolini: First, it is not as if the government has been totally out to lunch on this issue. They have not. In 1993, when the decision was made to terminate the purchase of the Cormorant or the EH-101 helicopter — I think it was a \$5.3 billion or \$5.8 billion expense — it was basically casting the die, and it was not an unpopular move because it was decisive. However, selling that decision meant referring to it as the Cold War helicopter.

The Chairman: The gold-plated helicopter.

Mr. Marzolini: Gold-plated, but Cold War, anti-submarine, when that is probably not what we really need. It was sort of discrediting it and tying it in with a peace dividend, the fact that you did not have the Berlin Wall, the evil empire on the other side of the world waiting to create conflict. Therefore, there were about four or five years when actually, the federal government

nous avons vraiment besoin de forces armées. C'était peut-être le reflet d'une opinion assez répandue. Pour moi, comme pour la grande majorité de la population, il est absolument évident que l'on a besoin d'une force militaire quelconque pour être un acteur sur la scène mondiale. Par contre, il est clair que la moitié des Canadiens ne partagent pas cette opinion et pensent que l'on peut obtenir ce résultat par des voies diplomatiques ou autres.

Le sénateur Atkins : C'était une note de 1995?

M. Marzolini : Non, de 1975.

Le sénateur Day : C'est très vieux.

M. Marzolini : Je m'en souviens parce que je faisais partie des Forces canadiennes à l'époque et, quand la note a été rendue publique par le truchement de l'accès à l'information, il y a quelques années, je me souviens que je me suis dit : « Goldenberg me mettait déjà les bâtons dans les roues à cette époque-là ».

Le président : Si vous me le permettez, je voudrais revenir sur le commentaire du sénateur Day car je pense qu'il concerne un aspect fondamental de notre plan de travail. J'aimerais savoir si vous avez la conviction absolue qu'il y a dans la population un degré de soutien plus élevé que celui qu'imaginent les politiciens. Vous nous dites au fond que les politiciens n'ont pas bien senti la population et vous semblez suggérer que nous devrions nous concentrer sur ce qui amène les Canadiens à arriver au point de vue auquel ils arrivent, mais simplement de l'intérieur du cénacle. Empiriquement, nous savons que se concentrer sur l'intérieur du cénacle ne marche pas. Ça ne fait pas changer le Cabinet, ça ne fait pas avancer notre objectif. Nous sommes donc à la recherche d'une autre solution, tout simplement parce que nous n'avons pas réussi avec la méthode suivie jusqu'à présent.

Si les politiciens avaient lu notre premier rapport, nous ne serions pas ici aujourd'hui; s'ils avaient lu notre troisième rapport, nous ne serions pas ici aujourd'hui; s'ils avaient lu notre sixième rapport, nous ne serions pas ici aujourd'hui.

Donc, s'il vous plaît, monsieur Marzolini, venez nous aider. Notre message ne passe pas. Si ce thème était populaire, les politiciens s'en seraient déjà emparés. Pouvez-vous nous dire pourquoi ils ne l'ont pas fait?

M. Marzolini : Premièrement, il ne faut pas penser que le gouvernement soit complètement inconscient à ce sujet, ce n'est pas le cas. En 1993, quand on a pris la décision de supprimer l'achat des Cormorant ou des EH-1001 — ce qui représentait une dépense de 5,3 ou 5,8 milliards de dollars, si je me souviens bien — c'était essentiellement un coup de dés qui n'a pas été impopulaire parce que ça reflétait une décision franche. Toutefois, pour faire passer la décision, il a fallu dire que c'était un hélicoptère de la guerre froide.

Le président : L'hélicoptère plaqué or.

M. Marzolini : Plaqué or, peut-être, mais de la guerre froide, anti-sous-marin, alors que ce n'est probablement pas ce dont nous avons besoin. On l'a en quelque sorte discrédité et on a relié ça à un dividende de la paix, au fait qu'il n'y avait plus de Mur de Berlin ni d'empire du mal à l'autre bout de la planète attendant la moindre occasion pour provoquer un conflit. Il y a donc eu

was very much in line with public opinion on that. When it started to shift in 1997 toward higher spending, it was a reaction not to any huge need or an emotional picture of torches and pitchforks being carried through the streets of the cities; it was a feeling that clearly we have to do something for people who serve, because the equipment is now pretty out of date and their salary levels are not all that good. We like these people, they are doing a lot for us and we do not recognize them sufficiently. We are concerned but not upset with their status.

The Chairman: I think we understand that, and it was probably best epitomized by the pizza delivery story — that is it, we have to do something about these people.

Mr. Marzolini: September 11 gave it a new imperative, especially on the equipment side. Is there a political gain to be had by making this a top issue and going forward with it? I think it is dangerous for most politicians, and I am speaking now as a political strategist, not necessarily as a pollster — but as a pollster as well — to be a single issue candidate, and on one that defines you so clearly, also taking into account the divisions across the country on these issues, which I think you reflected.

I read the *Toronto Sun* article on missile defence, which I thought was very accurate in terms of the divisions across the country on the issues and also some of the fallacies that exist. The public sees this as an important issue. They are not getting overly upset about it. There is a lot they have to be upset about, and concern from the public is a finite resource. They can be concerned about health care, they can be concerned about transportation and they can be upset with their latest Air Canada flight, as they likely have good reason to be. However, there are a lot of things that concern them, and by the time it comes to defence and national security, yes, there is a lot of concern there, but there is not a lot of energy. Is it enough to cause people to vote a certain way if it is positioned? Probably not on its own, but I would certainly recommend anybody of any party going to the public to have a policy of buttressing the equipment and personnel of the Canadian Forces. It would make good political sense. It would not make good political sense to be a single issue candidate on it or to go overboard and appeal to various parts of the country by looking like a warmonger.

The Chairman: You appear to have done some work on the public reaction to the phrase “peace dividend.” Have you done corresponding work on the concept of “insurance policy” and the analogy that you pay for home insurance or fire insurance or car insurance, and the money you spend on the military is country insurance?

environ quatre ou cinq années où le gouvernement fédéral a été parfaitement sur la même longueur d’onde que le public. Quand la situation a commencé à changer en faveur d’une augmentation des dépenses, en 1997, ce n’était pas en réaction à un besoin fondamental ou au fait que les gens étaient descendus dans la rue avec des fourches et des torches mais parce que nous avons eu clairement le sentiment qu’il fallait faire quelque chose pour les Canadiens sous l’uniforme parce que leur équipement était vraiment complètement désuet et que leurs salaires n’étaient pas très bons. Nous aimons ces gens-là, ils font beaucoup pour nous et nous ne les récompensons pas adéquatement. Nous sommes préoccupés par leur statut mais pas très troublés.

Le président : Je crois comprendre cette ligne de pensée, dont le meilleur exemple a sans doute été l’histoire du livreur de pizzas — il faut faire quelque chose pour ces gens.

M. Marzolini : Le 11 septembre a donné une nouvelle impulsion, surtout en ce qui concerne l’équipement. Y a-t-il un gain politique à faire en faisant de cette question l’une des grandes priorités de demain? Je pense qu’il est dangereux pour la plupart des politiciens, et je dis ceci en tant que stratège politique, pas nécessairement en tant que sondeur d’opinion — mais comme ça aussi — de se concentrer sur un seul thème qui finit par vous définir totalement, alors qu’il y a de profondes divisions dans le pays.

J’ai lu l’article du *Toronto Sun* sur la défense antimissile et j’ai pensé que son auteur exprimait fort bien les divisions qui existent dans le pays sur cette question, ainsi que certaines des idées fausses qui sont répandues. Pour le public, la question est importante mais elle ne lui cause pas particulièrement d’inquiétude. Les gens ont beaucoup d’autres préoccupations et ne peuvent pas prêter attention à tout. Ils peuvent être préoccupés par la santé, par les transports, ou par leur dernier vol sur Air Canada, et à juste titre dans ce cas. Par contre, il y a beaucoup de choses qui les préoccupent et, quand on en arrive à la défense et à la sécurité nationale, ils vous diront que ça les préoccupe, certes, mais ils n’ont pas beaucoup d’énergie à y consacrer. Est-ce que cela peut suffire pour les amener à voter d’une certaine manière? Probablement pas si c’est le seul facteur à prendre en compte mais, lors des prochaines élections, je recommanderais certainement aux candidats d’avoir une politique axée sur le renforcement de l’équipement et du personnel des Forces canadiennes. Ce serait sans doute utile sur le plan électoral. Par contre, il ne serait sans doute pas utile pour un candidat de faire de cette question son seul thème électoral ou de défendre d’arrache-pied sa position à ce sujet car il risquerait de passer pour un va-t-en guerre.

Le président : Vous semblez avoir étudié les réactions de la population sur le « dividende de la paix ». Avez-vous fait des études similaires sur la notion de « police d’assurance », l’analogie étant que le citoyen paie une police d’assurance contre l’incendie ou pour son automobile, et que l’argent consacré à l’armée permet au pays en entier de s’acheter une police d’assurance?

Mr. Marzolini: We do other work for the car insurance industry, and that is not an easy topic these days. I do not think you would want to make comparisons between this issue and car insurance, at least not in Atlantic Canada.

The Chairman: Only to the extent that people understand the logic that you need to have insurance for a car or you need to have a police department or you need to have a fire department if you do not want your house to burn down.

Mr. Marzolini: That would be the type of research we would be doing if we were devising a strategy to sell it. We have not done that. We have not been asked to, so we have not done that type of work. I would dearly love to do research like that. In fact, I have often said that if I had no clients, I would still poll just because I love to see the results of different questions and answers that people give to them. That is an interesting area for further research that I had not considered.

My rates are very reasonable and I can certainly send you a proposal.

The Chairman: This is a free commercial.

Senator Day: I am just wondering if you are satisfied that the public has an understanding of the term "peacekeeping"? Does it include peacemaking, or is it a more traditional policing-type activity?

Mr. Marzolini: We have asked a lot of questions on peacekeeping in different ways. We have not done focus groups on what people who are not correct in their views of peacekeeping might actually think it is. However, I think everybody has seen the films, the news reports over the years, and I would think their knowledge of peacekeeping, if not of what actually goes on there, is actually quite good, but is probably based on more the 1960s, 1970s type of peacemaking. I am not talking about early Cyprus but later Cyprus, the Sinai, and acting as a buffer but not taking a major active role such as at the Medak Pocket, when Canadian troops acted proactively rather than just reactively. I believe that is not generally known to most Canadians.

Senator Day: Would Canadians refer to the activity in the former Yugoslavia as peacekeeping?

Mr. Marzolini: The later part to some extent, not the early part, and that was a very difficult one in terms of looking at Canadian support, because support was lower for that than for any other initiative. I think it was down around 56 per cent. Canadians did not really understand much about the issue, or who were the good guys and who were the bad guys. They are used to watching a lot of movies and they like to understand things in black and white. There seemed to be too many players on that field.

They do not usually see peacekeeping as overly dangerous. When I told people about the number of Canadian casualties in Cyprus during the Turkish invasion of 1974, they looked at me in amazement and said, "I did not know that we actually lost

M. Marzolini : Nous faisons d'autres recherches sur le secteur de l'assurance automobile, qui n'est pas un sujet facile ces jours-ci. Je ne pense pas qu'il soit productif de faire des comparaisons entre l'assurance automobile et la sécurité du pays, en tout cas pas dans les provinces maritimes.

Le président : Il s'agirait simplement de faire comprendre aux gens le lien logique qui existe entre une police d'assurance individuelle et la nécessité d'avoir un service de police ou un service de pompiers et une armée.

M. Marzolini : C'est le genre de recherche que nous ferions si nous voulions également formuler une stratégie pour faire accepter cette idée. Nous n'avons jamais fait ça. Personne ne nous a demandé de le faire. J'adorerais faire une recherche de cette nature. De fait, je dis souvent que, si je n'avais pas de clients, je continuerais à faire des sondages d'opinion car j'aime beaucoup voir les résultats. Le thème que vous soulevez pourrait certainement produire des recherches fort intéressantes, et je ne l'avais jamais envisagé.

Mes tarifs sont très raisonnables et je pourrais certainement vous envoyer une proposition.

Le président : Je vous offre le sujet gratuitement.

Le sénateur Day : J'aimerais savoir si vous croyez que le public comprend bien la notion de « maintien de la paix »? Est-ce que cela comprend l'établissement de la paix ou est-ce que c'est une activité plus traditionnelle de type policier?

M. Marzolini : Nous avons fait beaucoup de recherches sur le maintien de la paix, sous de nombreuses formes différentes. Nous n'avons pas organisé de groupes de réflexion pour voir ce que pensent vraiment ceux qui n'ont pas une bonne compréhension du maintien de la paix. Toutefois, je pense que tout le monde a vu les films et lu les articles, au cours des années, et je pense que la plupart des gens savent généralement ce qu'est le maintien de la paix, mais leur idée correspond probablement plus à ce qui se faisait dans les années 60 ou 70. Je ne parle pas ici du début de l'intervention à Chypre mais plutôt de la fin, de l'action au Sinaï, d'être un tampon mais de ne pas jouer un rôle actif comme dans l'enclave de Medak, lorsque les troupes canadiennes ont été proactives plutôt que simplement réactives. Je crois que cela n'est généralement pas très connu des Canadiens.

Le sénateur Day : Les Canadiens pensent-ils que ce qui s'est fait dans l'ex-Yougoslavie, c'était du maintien de la paix?

M. Marzolini : Probablement que oui pour la fin de l'intervention, mais pas pour le début, et je peux dire que l'appui à cette intervention a été plus faible que pour n'importe quelle autre. Je crois qu'il se situait à 56 p. 100 environ. Les Canadiens n'ont pas vraiment compris ce qui se passait là-bas, ni qui étaient les bons et les méchants. Ils ont l'habitude de voir beaucoup de films et ils aiment les situations claires. Là-bas, il semblait y avoir beaucoup trop d'acteurs pour qu'on s'y retrouve.

En règle générale, les Canadiens ne pensent pas que le maintien de la paix soit particulièrement dangereux. Quand je parle aux gens du nombre de victimes canadiennes à Chypre, durant l'invasion turque de 1974, ils me regardent avec étonnement et me

peacekeepers.” They do not really see it as a dangerous, aside from maybe land mines or types of explosives. They do not realize there are heated exchanges going on.

That is why we use terms like “lethal force.” How far do you want this to go? We generally get a little uncomfortable in this country, unlike in the United States, with people who have taken a human life.

I once had to advise somebody who could have been a very good mayor that because he had shot a perpetrator in another role, it would make it very difficult to sell that to the population, who get nervous about the use of guns, the use of any type of force, whether lethal or non-lethal. It is not something that they want to see, necessarily, in their politicians. We do not have many people in the Commons right now who have fought in any sort of a battle. I believe in the Senate, Stan Waters had a very strong record on that, but it is not part of our culture.

People do not necessarily join the army when they are 16 or 18 as they do down there, which was also why, during the last U.S. election, the swift boat veterans’ attacks on John Kerry were so effective; but I am rambling again.

Senator Banks: Welcome, Mr. Marzolini. We do not see you as often as we once did. I hope we will again. I will pursue that a little. You must understand, and I have to say this up front, that we, the members of the committee, are not just prospective clients, notwithstanding. You are right, because you said in your opening remarks that public relations, public perceptions, public opinion can literally start wars. The Spanish American War started because of political opinion.

Mr. Marzolini: USS *Maine*.

Senator Banks: Yes.

Mr. Marzolini: Havana Harbour.

Senator Banks: And there have been other examples.

Mr. Marzolini: Well, everything is public opinion. Religion is public opinion.

Senator Banks: Right. I was surprised, because I did not know this, to hear you say that your firm, by way of example — and I suspect you may be unique in this respect — not only determines what public opinion is but undertakes sometimes to change it. You can make people believe anything. Joseph Goebbels is as effective proof of that, I think, as anybody.

Mr. Marzolini: You can change opinions. You cannot change their values or what makes them who they are. There is a limit. You can persuade them that one hamburger is different from another or one type of car might be better for them or to vote a certain way and not another way, but you really cannot get to the inner person. You cannot change their values. They are very strongly held opinions. I will not change somebody’s views on

disent : « Je ne savais pas que nous avions perdu des agents de maintien de la paix là-bas ». Ils ne pensent pas que c’est une activité dangereuse, sauf en ce qui concerne d’éventuelles mines terrestres ou d’autres types d’explosifs. Ils ne réalisent pas qu’il peut y avoir des échanges très dangereux.

Voilà pourquoi nous utilisons des expressions comme « force létale ». Jusqu’où pensent-ils que nous devrions aller? En règle générale, au Canada, et ce n’est pas le cas aux États-Unis, nous ne sommes pas très à l’aise avec les gens qui causent des pertes de vie.

Il m’est arrivé de devoir conseiller quelqu’un qui aurait pu être un excellent maire mais qui, parce qu’il avait dû tirer sur un criminel dans un autre emploi, aurait eu beaucoup de mal à être accepté par la population, qui s’inquiète rapidement quand il s’agit d’utiliser des armes à feu ou n’importe quel type de force, létale ou non. Ce n’est pas quelque chose que les gens veulent voir chez leurs politiciens. Aujourd’hui, il n’y a pas beaucoup de gens à la Chambre des communes qui ont vu la moindre bataille. Au Sénat, je crois que Stan Waters a un passé remarquable à ce chapitre, mais ça ne fait pas partie de notre culture.

Les gens n’entrent pas nécessairement dans l’armée à l’âge de 16 ans ou 18 ans, comme aux États-Unis, et c’est probablement pourquoi, lors des dernières élections américaines, l’attaque des anciens combattants du Vietnam contre John Kerry a été tellement efficace. Mais je m’écarte du sujet.

Le sénateur Banks : Je vous souhaite la bienvenue, monsieur Marzolini. Nous ne vous voyons plus aussi souvent qu’autrefois. J’espère que ça changera. Je voudrais continuer dans le même ordre d’idées. Vous devez comprendre, et je l’admetts dès le départ, que nous, membres du comité, ne sommes pas des clients potentiels. Vous avez eu raison de dire dans vos remarques liminaires que les relations publiques, les perceptions du public et l’opinion publique peuvent littéralement déclencher des guerres. La guerre hispano-américaine a éclaté à cause de l’opinion politique.

M. Marzolini : Le USS *Maine*.

Le sénateur Banks : C’est ça.

M. Marzolini : Le port de la Havane.

Le sénateur Banks : Et il y a d’autres exemples.

M. Marzolini : Vous savez, tout relève de l’opinion publique. La religion, c’est l’opinion publique.

Le sénateur Banks : C’est vrai. J’ai été surpris de vous entendre dire, parce que je ne le savais pas, que votre firme, et c’est un exemple — mais vous êtes sans doute unique à cet égard — non seulement analyse l’opinion publique mais, parfois, essaie de la changer. On peut faire croire n’importe quoi aux gens. Joseph Goebbels en est l’une des preuves les plus évidentes, je crois.

M. Marzolini : On peut changer l’opinion des gens mais pas leurs valeurs ni ce qu’ils sont au fond d’eux-mêmes. Il y a une limite. On peut les convaincre qu’un hamburger est différent d’un autre ou qu’une automobile est meilleure qu’une autre, ou de voter d’une certaine manière plutôt qu’une autre, mais on ne peut pas vraiment atteindre le fond même de la personne. On ne peut pas changer les valeurs des gens. Ils tiennent très fermement à leur

capital punishment or abortion in an election campaign, but if new information is put forward, they may decide that a different type of health care system or higher funding for the forces is more important, because that is an opinion. You can work on that.

Senator Banks: Well, I do not agree that you cannot, but I accept that you will not.

Mr. Marzolini: Well, I am not good enough.

Senator Banks: I am curious to know what the process is, because you have had a more than grazing attachment to a lot of the things you are talking about — the peace dividend, and the concept, as you mentioned, of making the general public attitude with respect to the deficit, ongoing deficit, the annual deficit and the big one, different than it was. I am curious as to what the process is. Since it has already been done, you would not be giving anything away. What is the process by which you did that? Simply, your having identified that as a problem or as an issue that would be susceptible of good use in an election, were you then commissioned to talk about how to do that?

Mr. Marzolini: Well, I had to do a bit of selling on that issue in internal discussions because I knew that people in office felt that it would be important, and we knew it to be important, but it was something that the public could not be convinced was important.

Senator Banks: You knew it should be important.

Mr. Marzolini: Well, I do not believe that that would be an opinion. I think any view of economics, when you are \$580 billion in debt, and given the percentage going towards servicing the debt and taxes, et cetera, would say it was an issue. I have always not held many political opinions myself because I am a pollster. I do not want to be tainted by too many different opinions, but I think it is pretty straightforward that getting out of the hole at that point did not mean spending more money that the public did not have. Therefore, it was a case of selling the idea to people in office — you can do this, and no, the support is not there, but we can build it so that the people will not necessarily stand up and applaud you, but will accept what you are doing. We tried things with workbooks, we did exercises; we took people through the making of a budget, what goes into it, and tried to look at the economic literacy aspect.

I mentioned earlier that only 40 per cent of Canadians know how many millions are in a billion. Deficits and debts were nothing to them. We had to sell those issues as a crisis. We had to look at prods in the media. If you had heard from an American politician that we were an economic basket case, would this influence your decision about whether these people are on the right track? We would look at the hot buttons and the leverage that would impact on people. Some things they would not be influenced by and some things they would. It was a case of using

opinion. Je n'arriverais jamais à changer l'opinion de quelqu'un sur la peine capitale ou l'avortement durant une campagne électorale mais, si je communique de nouvelles informations, certains décideront peut-être qu'il est plus important d'avoir un système de santé différent ou d'accroître le financement des forces armées, parce que ça, c'est une opinion. On peut travailler là-dessus.

Le sénateur Banks : Je ne suis pas d'accord avec vous quand vous dites qu'on ne peut pas mais j'accepte que vous ne le ferez pas.

M. Marzolini : Je ne suis pas assez bon.

Le sénateur Banks : J'aimerais connaître un peu mieux le processus car vous avez fait plus qu'étudier en passant les choses dont nous parlons — le dividende de la paix et l'idée, que vous avez mentionnée, d'amener le grand public à attacher beaucoup d'importance au déficit et à son élimination. J'aimerais saisir comment cela s'est fait. Comme c'est terminé, vous ne révélez rien de secret, je suppose. Quel processus vous a amené à faire ça? Est-ce qu'on vous a demandé de faire ça parce que vous aviez constaté, durant vos enquêtes, que c'était un problème ou un thème qui serait utile lors des élections?

M. Marzolini : Eh bien, nous avons dû essayer de convaincre certaines personnes, lors de discussions internes, parce que je savais que les gens au pouvoir pensaient que ce serait important, et nous savions que ça l'était, mais ils n'arrivaient pas à en convaincre le public.

Le sénateur Banks : Vous saviez que ce serait important.

M. Marzolini : Ce n'était pas une question d'opinion. Sur le plan économique, quand vous avez 580 milliards de dette et que le service de cette dette vous coûte un pourcentage élevé des impôts que vous récoltez, le problème est clair. Je n'ai pas beaucoup d'opinions politiques très ancrées moi-même, puisque je suis un sondeur d'opinion. Je ne veux pas que mes résultats soient faussés par de nombreuses opinions différentes mais je pense qu'il était assez facile de comprendre qu'éliminer le déficit exigeait que le gouvernement ne vive plus au-dessus de ses moyens. Il s'agissait donc de faire accepter cette idée par les gouvernants — vous pouvez faire ça mais la population ne vous appuie pas pour le moment; nous pouvons faire en sorte, non pas nécessairement que les gens vous ovationnent mais au moins qu'ils acceptent ce que vous allez faire. Nous avons fait toutes sortes d'exercices et de répétitions, nous avons amené des gens à préparer un budget, pour qu'ils comprennent ce que cela implique et quelles sont les données économiques de base.

J'ai dit plus tôt que 40 p. 100 seulement des Canadiens savent combien il y a de millions dans un milliard. Le déficit et la dette, ça n'avait aucun sens pour eux. Nous avons dû faire passer l'idée qu'il y avait une crise. Nous avons dû chercher des relais dans les médias. Si vous aviez entendu un politicien américain dire que nous étions finis sur le plan économique, cela vous amènerait-il à penser que les réformes envisagées vont dans le bon sens? Nous avons cherché les facteurs susceptibles de stimuler la population. Il y a certains facteurs qui permettent d'agir sur la population, et

those, not to manipulate public opinion, but to educate people in the right manner so that they would accept the importance of the issue and their views would be a little more relevant.

I remember after one of the budgets I was quite disappointed to see somebody I much admire, former Finance Minister Michael Wilson, giving an interview in which he said "Well, in our government we never went after the deficit because we never had public support for it." I look at that as a difference in philosophy of government. You should do what is right and then boost the PR side to influence public opinion and sell the decision.

Senator Banks: In fact, Mr. Wilson's opinion on what ought to be done was not that much different from Mr. Martin's.

Mr. Marzolini: Right.

Senator Banks: The difference was that Mr. Martin was permitted to do it and Mr. Wilson was not. Therefore, is it correct to say that people in the know in the government, including yourself and people like you, knew at the time that the issue of the deficit could be made into a saleable item?

Mr. Marzolini: It was saleable.

Senator Banks: But people had not figured it out yet?

Mr. Marzolini: The public was not yet aware of the issue.

Senator Banks: Right.

Mr. Marzolini: On that issue the public was basically where they are now on this issue. Support is there to be garnered. In fact, it is a lot more salient on this issue because there is support right now for the actions that we have discussed. We have to mobilize it and use it to head in the right direction.

Senator Banks: I am glad to hear that because we have been barking up that tree. That is a happy confirmation.

In the last of your pieces that we were given today, from last month, December to November, table 1, which is on page 6, points out that the support of Canadians with respect to focusing more on U.S. relations as opposed to relations with other countries has gone down a lot between April and November of last year. Is that attributable, in your view, to anything in particular; did this poll, this survey, find out whether there was a reason for that or does it just simply give the result?

Mr. Marzolini: I was just looking at this survey for the first time today. I did not actually put this together as a compendium of our polling on this because it was done for a private client and we do not usually discuss that or make it available, but there has been more of a focus outside of the United States and on other countries for a couple of years now, and most of that is related to

d'autres, non. Il s'agissait donc d'utiliser les bons instruments, non pas pour manipuler l'opinion publique mais pour l'éduquer de la bonne manière, afin qu'elle en arrive à accepter l'importance du problème et la nécessité d'agir.

Je me souviens qu'après l'un des budgets, j'avais été très déçu de voir quelqu'un que j'admire beaucoup, l'ex-ministre des Finances Michael Wilson, donner une entrevue dans laquelle il a dit : « Notre gouvernement ne s'est jamais attaqué au déficit parce que nous n'avons jamais eu l'appui du public pour ça ». Je considère qu'il s'agit là d'une philosophie différente du rôle du gouvernement. Je pense que le gouvernement doit faire ce qui est bien et se servir des relations publiques pour tenter d'influencer l'opinion afin qu'elle accepte sa décision.

Le sénateur Banks : En fait, l'opinion de M. Wilson sur ce qu'il fallait faire n'était pas très différente de celle de M. Martin.

M. Marzolini : Exactement.

Le sénateur Banks : La différence, c'est que M. Martin a été autorisé à le faire alors que M. Wilson ne l'a pas été. Est-il donc exact de dire que les gens qui savent de quoi il s'agit, au sein du gouvernement, ainsi que des gens comme vous-même, saviez à l'époque que l'élimination du déficit était une politique qui pouvait être vendue à la population?

M. Marzolini : C'était vendable.

Le sénateur Banks : Mais les gens ne l'avaient pas encore réalisé?

M. Marzolini : Le public n'avait pas pris conscience qu'il y avait là un vrai problème.

Le sénateur Banks : Très bien.

M. Marzolini : Sur cette question, l'opinion publique en était essentiellement au point où elle en est aujourd'hui au sujet de la défense. L'appui est là, il faut le mobiliser. En fait, c'est encore plus vrai cette fois-ci parce qu'il y a déjà dans la population un appui pour les mesures dont nous avons parlé. Il faut maintenant le mobiliser et s'en servir pour aller dans la bonne voie.

Le sénateur Banks : Je suis heureux de vous l'entendre dire car, pour le moment, nous prêchons dans le désert. Je suis content d'entendre votre confirmation.

Dans le dernier de vos sondages, qu'on nous a donné aujourd'hui, du mois dernier, de décembre à novembre, au tableau 1, page 6, vous précisez que l'appui des Canadiens envers l'idée de se concentrer plus sur les relations avec les États-Unis plutôt que sur celles avec d'autres pays a beaucoup baissé entre avril et novembre de l'an dernier. D'après vous, est-ce attribuable à un facteur particulier? Ce sondage vous a-t-il permis de voir quelle est la raison de ce phénomène, ou vous êtes-vous limité à fournir le résultat?

M. Marzolini : J'ai vu ce sondage pour la première fois aujourd'hui. Ce n'est pas moi qui ai préparé ce condensé de nos sondages sur cette question, car ils ont été réalisés pour un client privé et, généralement, nous n'en discutons pas publiquement, mais on a mis plus l'accent sur les pays autres que les États-Unis depuis plusieurs années, et la réaction est reliée à la manière dont

the perceptions of the public on the Bush administration. We have done surveys showing that this is not anti-Americanism, it is not anti their way of government, but it is anti their policy in the Middle East and it is anti-George Bush. That has been turning people away from thinking we have to spend more time on our U.S.-Canada relationship and towards spending more time on the European-Canadian relationship. I think a lot of this, though, is emotional, and not necessarily something they would consider as time goes on. Certainly during the Clinton administration they would have had totally different views on this. Unfortunately, there have been a lot of cases where personal relationships have made a difference to foreign affairs, and I think this is one of them.

Senator Banks: Just to finish with the previous question, we do have at the moment a fertile field upon which someone could with success sow something?

Mr. Marzolini: I would not like to say that six times quickly, but I think you are absolutely right.

The Chairman: Mr. Marzolini, on behalf of the committee, I would like to thank you very much for your presentation today. You have been of great assistance to us in getting a better understanding of how the public views the military, and you have given us a number of what I would describe as clues, or thoughts, to help us in our further studies. I hope that we can call on you in the future as our study continues. Your perspective on and understanding of public opinion is very valuable to us and we appreciate you coming.

Honourable senators, we have before us now BGen. Lessard, a regular force officer, and Commander of Land Force Central Area since July 2003. He joined the Canadian Forces in 1978, served overseas in Cyprus and has been deployed on two tours to the former Yugoslavia. During his career he commanded the Combat Training Centre as well as Canadian Forces Base Gagetown. He was also the Commandant of the Canadian Land Force Staff College and Deputy Commander of the Striking Fleet Atlantic, in Norfolk, Virginia.

Accompanying him is BGen. Young. Gen. Young is a reservist and Deputy Commander of Land Force Central Area. He joined the 48th Highlanders of Canada as an infantryman in June of 1964. He was promoted to his current rank and received his appointment as deputy commander on August 15, 2001. BGen. Young is also a teacher with the Etobicoke Board of Education.

Welcome to the committee, gentlemen. We are looking forward to hearing from you. I apologize very much for being late, but we are delighted that you are here. I understand, Gen. Lessard, you will make an initial statement and Gen. Young will follow.

Brigadier-General J.G. Marc Lessard, Commander, Land Force Central Area, Department of National Defence: Honourable senators, it is my pleasure to appear before you today.

le public perçoit l'administration Bush. Nous avons fait des enquêtes indiquant qu'il ne s'agit pas d'anti-américanisme, ce n'est pas une opposition à leur type de gouvernement mais c'est une opposition aux politiques américaines au Moyen-Orient et une opposition à George Bush. C'est cela qui a amené les gens à se détourner de l'idée que nous devrions consacrer plus d'efforts à nos relations avec les États-Unis et à en consacrer plus à nos relations avec l'Europe. Tout ceci est cependant très émotif et ce n'est pas nécessairement quelque chose qui se confirmera avec le temps. À l'époque de Clinton, les gens avaient certainement une opinion totalement différente à ce sujet. Hélas, il est souvent arrivé que les relations personnelles exercent beaucoup d'influence sur les affaires étrangères, et je pense que c'est le cas ici.

Le sénateur Banks : Pour finir sur la question précédente, nous avons en ce moment un champ fertile que quelqu'un pourrait ensemencer avec succès?

M. Marzolini : Ce n'est peut-être pas l'image que j'utiliserais mais je pense que vous avez absolument raison.

Le président : Au nom du comité, monsieur Marzolini, je vous remercie très sincèrement de votre témoignage d'aujourd'hui. Vous nous avez beaucoup aidés à mieux comprendre la manière dont le public perçoit la chose militaire, et vous nous avez fourni beaucoup d'indices ou d'idées qui nous aideront dans la suite de nos travaux. J'espère que nous pourrions à nouveau faire appel à vous à l'avenir. Votre compréhension de l'opinion publique pourrait nous être extrêmement utile plus tard. Je vous remercie à nouveau.

Honorables sénateurs, nous accueillons maintenant le brigadier-général Lessard, officier des forces régulières et commandant du Secteur du centre de la Force terrestre depuis juillet 2003. Il est entré dans les Forces canadiennes en 1978, a servi à Chypre et a été déployé à deux reprises dans l'ex-Yugoslavie. Durant sa carrière, il a commandé le Centre d'instruction au combat ainsi que la Base des Forces canadiennes de Gagetown. Il a également été commandant du Collège d'état major de la Force terrestre canadienne et commandant adjoint de la Flotte d'intervention de l'Atlantique à Norfolk, en Virginie.

Il est accompagné du brigadier-général Young, qui est membre de la Réserve et commandant adjoint du Secteur du centre de la Force terrestre. Il est entré dans l'armée comme fantassin dans le 48th Highlanders of Canada en juin 1964. Il a été promu à son rang actuel et a été nommé commandant adjoint le 15 août 2001. Le brigadier-général Young est également enseignant au Conseil scolaire d'Etobicoke.

Je suis heureux de vous accueillir devant le comité, messieurs. Je regrette que nous soyons un peu en retard mais nous sommes ravis de vous accueillir. Je crois comprendre que vous allez faire une déclaration liminaire, général Lessard, après quoi le général Young nous dira également quelques mots.

Le brigadier-général J.G. Marc Lessard, commandant, Secteur du centre de la Force terrestre, ministère de la Défense nationale : Je suis très heureux de pouvoir m'adresser à vous aujourd'hui, honorables sénateurs.

My mission is to generate and maintain a designated state of readiness, combat-capable, multi-purpose land force to meet Canada's defence objectives, both at home and abroad.

I have four primary responsibilities: to train and force generate soldiers, formed units, task forces or brigades for deployment on international operations; to command and force employ formed units, task forces or brigades on domestic operations within the province of Ontario; to manage departmental infrastructure in support of LFCA units and non-LFCA units garrisoned on my bases; and finally, to provide general logistical support to LFCA units and non-LFCA units garrisoned on my bases.

LFCA is one of the four regional formations that comprise the field force of Canada's army, and it consists of nine subordinate formations. These are: the 2nd Canadian Mechanized Brigade Group, garrisoned at Canadian Forces Base Petawawa. It is a regular force brigade group and is the primary source of soldiers for international and domestic operations; 31 Canadian Brigade Group headquartered in London, a primary reserve brigade group with units dispersed throughout Southern Ontario; 32 Canadian Brigade Group headquartered here in Toronto, a primary reserve brigade group with units in the Greater Toronto Area; 33 Canadian Brigade Group headquartered in Ottawa, also a primary reserve brigade group with units in three regions, the St. Lawrence corridor, the National Capital Region and the Sault St. Marie—North Bay corridor.

Another formation is 2 Area Support Group headquartered here in Toronto, comprising the five bases and area support units, one general support battalion and area level speciality units.

There is a Land Force Central Area Training Centre garrisoned in Meaford delivering entry level individual soldier training and basic leadership training through the conduct of formal courses.

The Canadian Parachute Centre, garrisoned in Trenton, is responsible for all parachute and air-mobile-related individual training for the army through the conduct of formal courses. The Canadian Parachute Centre will be transferred to the command of the Combat Training Centre in Gagetown in April, 2005, in order to consolidate army level schools under a single command. They will, however, remain garrisoned in Trenton.

The 3rd Canadian Ranger Patrol Group, headquartered at Canadian Forces Base Borden, commands 15 Canadian ranger patrols and 15 junior Canadian rangers, all of which are located in Northern Ontario, north of the 50th parallel.

The Regional Cadet Support Unit Central, also located at Canadian Forces Base Borden, conducts a cadet program in Ontario to provide leadership and citizenship training to some 17,000 cadets annually. The Regional Cadet Support Unit Central commands 267 cadet units across the province.

Ma mission est de produire et de maintenir une force terrestre polyvalente, prête au combat, conformément aux objectifs de défense du Canada, à l'intérieur et à l'extérieur du pays.

J'assume quatre responsabilités principales : former et organiser les soldats au sein d'unités, de groupes d'intervention ou de brigades pouvant être déployés sur des théâtres internationaux; commander et organiser des unités formées, des groupes d'intervention ou des brigades pour des opérations intérieures en Ontario; gérer l'infrastructure ministérielle à l'appui du SCFT et des unités non SCFT en garnison sur mes bases; et, finalement, assurer un appui logistique général aux unités SCFT et aux unités non SCFT en garnison sur mes bases.

Le SCFT est l'une des quatre formations régionales composant la Force terrestre de l'Armée canadienne, avec neuf formations subordonnées. Ce sont : le 2^e Groupe-brigade mécanisé du Canada, en garnison à Petawawa : c'est un groupe-brigade des forces régulières qui est la principale source de soldats pour les opérations internationales et intérieures; le 31^e Groupe-brigade du Canada, basé à London, qui est un groupe-brigade de la réserve primaire ayant des unités dispersées dans le sud de l'Ontario; le 32^e Groupe-brigade du Canada, basé ici-même, à Toronto, qui est un groupe-brigade de la réserve primaire ayant des unités dans la région métropolitaine de Toronto; le 33^e Groupe-brigade du Canada, basé à Ottawa, qui est également un groupe-brigade de la réserve primaire ayant des unités dans trois régions, soit le couloir du Saint-Laurent, la région de la capitale nationale et le couloir Sault-Sainte-Marie—North Bay.

Une autre formation est le 2^e Groupe de soutien de secteur, basé à Toronto, qui comprend les cinq unités des bases et unités de soutien de secteur, un bataillon de soutien général et des unités spécialisées de secteur.

Il y a aussi un Centre d'instruction du Secteur du centre de la Force terrestre basé à Meaford et assurant la formation des nouvelles recrues et la formation générale au leadership, au moyen de cours formels.

Le Centre de parachutisme du Canada, basé à Trenton, est responsable de l'entraînement de tous les parachutistes et des unités aéromobiles de l'armée, au moyen de cours formels. Ce centre sera placé sous le commandement du Centre d'instruction au combat de Gagetown en avril 2005, de façon à regrouper toutes les écoles de l'armée sous un même commandement. Il restera cependant basé à Trenton.

Le 3^e Groupe de patrouille des Rangers canadiens, basé à Borden, commande 15 patrouilles de Rangers canadiens et 15 groupes de Rangers junior, qui sont tous basés dans le nord de l'Ontario, au nord du 50^e parallèle.

L'Unité régionale de soutien aux cadets (Centre), également basée à Borden, exploite un programme d'instruction de cadets en Ontario pour dispenser une formation au leadership et à la citoyenneté à quelque 17 000 cadets chaque année. L'Unité commande 267 unités de cadets de toute la province.

Since February of 2003, LFCA has force generated 2,690 soldiers for deployments abroad on international operations, the preponderance of which were to Afghanistan and Bosnia. In both cases, Land Force Central Area was staffed with force generation and reintegration of our soldiers upon their return to Canada.

Land Force Central Area is funded with \$237 million to conduct its training and operations for this fiscal year. The area comprises 3,600 regular force soldiers, 5,500 primary reservists and 1,500 civilian employees. Central Area has again been tasked as a primary force generator for task forces for deployment to Afghanistan on Operation ATHENA Rotation 3, in February of 2005, and to Bosnia on Operation BRONZE, Rotation 1, in March of 2005, both of which are undergoing training as we speak. Central Area will also force generate Operation ATHENA, Rotation 4, in August of 2005.

I would now like to elaborate upon the primary reserves within Central Area. Land Force Central Area has 43 primary reserve units, grouped primarily into three brigade groups, as previously mentioned. There are also three specialty units within the 2nd Area Support Group, specifically, a civil-military cooperation unit, a military police unit and an intelligence unit. The 2nd Canadian Mechanized Brigade Group commands a single primary reserve unit, which fulfills a role of ground-based air defence. A significant number of individual reservists are also employed on full-time duty with units and headquarters throughout the area. LFCA is further supported by three medical reserve units grouped under our operation control, as well as by units of the communications reserve throughout the province. The collective footprint of our primary reserve units touches some 42 communities across Ontario.

As stated, Land Force Central Area currently has a reservist strength of 5,500, which is expected to grow to an approximate strength of 5,800 in the next fiscal year. Of these soldiers, 340 have been deployed on international operations in the past 18 months, to areas such as Bosnia, Afghanistan, the Congo, the Golan Heights and Sierra Leone. Although the preponderance of deployments has been in the form of individual augmentation to existing task forces, or as individual military observers, the numbers do include a composite reserve light infantry company that deployed to Bosnia as a formed sub-unit this past year. An additional 160 reservists will deploy in the new year, some to Bosnia and others to Afghanistan.

In summary, Land Force Central Area has been and will remain focused on generating units and individuals for overseas missions while completing the army's transformation plans. These two priorities will ensure that Central Area remains committed to combat readiness.

Depuis février 2003, le SCFT a mis sur pied une force de 2 690 soldats destinés à être déployés sur des théâtres internationaux, en grande majorité en Afghanistan et en Bosnie. Dans les deux cas, le SCFT a eu la responsabilité de mettre sur pied les forces nécessaires et d'assurer la réintégration des soldats à leur retour au Canada.

Le Secteur du centre de la Force terrestre est doté d'un budget de 237 millions de dollars pour cette année. Il comprend 3 600 soldats de la force régulière, 5 500 membres de la réserve primaire et 1 500 employés civils. Encore une fois, le Secteur du centre a été chargé de mettre sur pied une force primaire pour des groupes d'intervention devant être déployés en Afghanistan, pour la 3^e rotation de l'opération ATHENA, en février 2005, et pour la 1^{ère} rotation de l'opération BRONZE en Bosnie, en mars 2005, et l'entraînement se donne en ce moment. Le Secteur du centre mettra également sur pied la force requise pour la 4^e rotation de l'opération ATHENA, en août 2005.

Je voudrais maintenant donner quelques précisions sur la réserve primaire du Secteur du centre. Le Secteur du centre de la Force terrestre regroupe 43 unités de la réserve primaire, constituant essentiellement trois groupes de brigade, comme je l'ai déjà mentionné. Il y a également trois unités spécialisées, à savoir une unité de coopération civilo-militaire, une unité de police militaire et une unité de renseignement. Le 2^e Groupe-brigade mécanisé du Canada commande une seule unité de la réserve primaire, qui exerce un rôle de défense aérienne basée au sol. Un nombre important de réservistes sont également employés à temps plein au sein d'unités et de quartiers généraux dans la région. Le SCFT bénéficie en outre de l'appui de trois unités médicales de réserve, regroupées sous notre contrôle opérationnel, ainsi que d'unités de communications réparties dans la province. L'empreinte collective de nos unités de la réserve primaire touche 42 collectivités de l'Ontario.

Comme je l'ai dit, le Secteur du centre de la Force terrestre regroupe actuellement 5 500 réservistes, dont le nombre devrait passer à environ 5 800 lors du prochain exercice budgétaire. Sur ce nombre, 340 ont été affectés à des opérations internationales au cours des 18 derniers mois dans des régions telles que la Bosnie, l'Afghanistan, le Congo, les Hauteurs du Golan et le Sierra Leone. Bien que la prépondérance des déploiements ait pris la forme d'une augmentation individuelle de groupes d'intervention existants ou d'observateurs militaires individuels, il y a eu également une compagnie mixte d'infanterie légère de réserve qui a été déployée en Bosnie comme sous-unité formée l'an passé. De plus, 160 réservistes seront déployés à la nouvelle année, certains en Bosnie et d'autres en Afghanistan.

En résumé, le Secteur du centre de la Force terrestre a été et reste focalisé sur la mise sur pied d'unités et d'individus pour des missions d'outre-mer, tout en complétant les plans de transformation de l'armée. Ces deux priorités garantiront que le Secteur du centre aura toujours la préparation au combat comme mission centrale.

I would now like to introduce my deputy commander, BGen. Greg Young, who will elaborate upon the nature and role of the primary reserves within Central Area. Thank you very much.

Brigadier-General G.A. Young, (Res), Deputy Commander, Land Force Central Area, Department of National Defence: Honourable senators, it is my pleasure to appear before you here today.

As deputy commander and the senior serving reservist within Land Force Central Area, my role is to advise and support the commander in his mission, with particular emphasis on the management, training and employment of the primary reserve component. BGen. Lessard has asked me to elaborate on the nature and role of the primary reserves within LFCA.

You are aware of the Land Force Reserve Restructure, or LFRF, project currently under way. One of the first and most essential steps in the project was to clearly define the role of the primary reserve. As authorized by the Chief of the Defence Staff, the role consists of three essential elements: augmentation to the regular force, providing both complementary or depth capabilities and supplementary capabilities in which the reserve will be the primary or sole provider of that capability; a framework for mobilization or force expansion — each reserve unit has been given a clearly defined mission or task that it would be expected to undertake should there be a requirement to expand the force to meet a declared emergency. This element of the role requires that the army reserve maintain a larger command and control structure than the size of the force would normally dictate; to maintain a Canadian Forces presence within the communities throughout Canada, thereby promoting a closer link with the people of Canada.

Building upon our strong militia heritage, Land Force Central Area has aggressively prosecuted its assigned tasks under the LFRF project and we have achieved a high degree of success.

Our increased-strength targets have been met, and we are well poised for the next rounds of growth. We have established or are in the process of establishing army reserve elements in seven new communities throughout the province. We are taking the opportunity to relocate units out of the downtown core of major urban centres, moving them to where the target population resides.

We have successfully met the challenge of new reserve capabilities; 90 per cent of our original civil-military cooperation, or CIMIC, detachment, initiated just three years ago, has deployed on international operations. We have recently completed the recruiting of personnel that has doubled the size of this detachment and will add another 30 personnel over the next year.

J'aimerais maintenant vous présenter mon commandant adjoint, le brigadier-général Greg Young, qui vous donnera des précisions sur la nature et le rôle de la réserve primaire du Secteur du centre. Merci beaucoup.

Le brigadier-général G.A. Young, (Réserve), commandant adjoint, Secteur du centre de la Force terrestre, ministère de la Défense nationale : C'est un grand plaisir pour moi de témoigner aujourd'hui devant vous, honorables sénateurs.

À titre de commandant adjoint et de premier officier de réserve d'active du Secteur du centre de la Force terrestre, mon rôle consiste à conseiller et à appuyer le commandant dans sa mission, en mettant particulièrement l'accent sur la gestion, l'entraînement et l'emploi de la composante de la réserve primaire. Le brigadier-général Lessard m'a demandé de vous donner des précisions sur la nature et le rôle de la réserve primaire au sein du SCFT.

Vous êtes au courant de la restructuration de la Réserve de la Force terrestre, ou RRFT, actuellement en cours. L'une des étapes essentielles du projet a été de définir clairement le rôle de la réserve primaire. Son rôle, tel qu'il a été entériné par le chef d'État-major, contient trois éléments essentiels : augmentation de la force régulière, en offrant des capacités complémentaires ou approfondies et des capacités supplémentaires qui émaneront essentiellement ou uniquement de la Réserve; un cadre de mobilisation offrant des capacités complémentaires ou approfondies et des capacités supplémentaires qui émaneront essentiellement ou uniquement de la Réserve; un cadre de mobilisation ou d'expansion de la force — chaque unité de la Réserve a reçu une mission ou tâche clairement définie qu'elle est censée assumer s'il devient nécessaire d'augmenter la force pour faire face à une crise officielle. Cet élément exige que la Réserve de l'armée de terre maintienne une structure plus vaste de commandement et de contrôle que ne l'exigerait normalement la taille de la force, pour maintenir une présence des Forces canadiennes au sein des collectivités du Canada de façon à favoriser des liens plus étroits avec la population.

En tirant parti du patrimoine solide de la milice, le Secteur du centre de la Force terrestre s'est attaqué vigoureusement aux tâches qui lui ont été attribuées dans le cadre du projet RRFT, avec un degré élevé de succès.

Nous avons atteint les objectifs fixés en matière d'accroissement des forces, et nous sommes bien positionnés pour les étapes d'accroissement futures. Nous avons établi ou sommes en train d'établir des éléments de la réserve dans sept nouvelles collectivités de la province. Nous profitons de cette occasion pour transférer les unités en dehors des centres-villes des grands centres urbains, pour les installer là où réside la population visée.

Nous avons relevé avec succès le défi des nouvelles capacités de la Réserve; 90 p. 100 du détachement d'origine de coopération civilo-militaire, COCIM, mis sur pied il y a à peine trois ans, a été déployé pour des opérations internationales. Nous venons d'achever le recrutement de personnel qui a permis de doubler la taille de ce détachement et nous y ajouterons 30 nouvelles personnes l'an prochain.

The demand for geomatics capability is rapidly expanding as the army moves to digitized command and control systems. Based on a small trial conducted in Ottawa, we have clearly demonstrated that reservists are capable of providing this capability.

Using borrowed legacy equipment, we have demonstrated that reservists can provide support to municipal first responders at chemical, biological, radiation and nuclear incidents.

We look forward to the new challenges of information operations and psychological operations that we will face in the next round of growth.

I do not wish to paint too rosy a picture, for our success has been based mainly on the can-do attitude of our soldiers and their commanders. Many challenges in the areas of recruiting, equipment, infrastructure and training remain. We are faced with a number of conundrums.

There is a widening technology gap between regular and reserve soldiers. As we move to more advanced, and, consequently, more expensive systems, the availability of these systems for reserve training is lessened. Skill fade is a major obstacle, as most of these new technologies require constant hands-on refresher training. The training differential between regulars and reservists is growing, generating an increased pre-deployment training bill for reservists augmenting regular units on operations. This is not a uniquely reserve problem, as the regular component is also currently forced to share equipment for training. The best example I can provide is that of the new family of radios, which we refer to as TCCCS. Land Force Central Area has insufficient radios to conduct proper training to support domestic operations, with a significantly higher percentage of these shortages being within the reserve component. In response to domestic operations of a humanitarian or disaster relief nature, the ability to provide formed bodies with integral communications is a paramount factor.

Much of the infrastructure to support the reserves in LFCA was constructed in the early 1900s, when the army was still riding horses and drill was an important part of battle tactics. Armouries built in the 1950s and 1960s used the same basic design as the old armouries, but employed the construction standards of the day. Most of our armouries are inefficient from both an operating and training perspective. The cost to bring these armouries to required standards for such things as barrier-free access and cabling systems to handle modern computer systems is extremely high. LFCA has embarked on an aggressive reconstruction plan using innovative and cost-effective approaches.

In June of this year, a new facility was opened in Windsor using a unique financing arrangement. We teamed with the City of Windsor Police Service to build a combined armoury and

La demande de capacité géomatique augmente rapidement à mesure que l'armée de terre évolue vers des systèmes numérisés de commandement et de contrôle. Sur la base d'un petit essai effectué à Ottawa, nous avons clairement démontré que les réservistes sont capables de fournir cette capacité.

Au moyen de matériel classique emprunté, nous avons démontré que les réservistes peuvent offrir un soutien aux premiers intervenants municipaux en cas d'incidents chimiques, biologiques, radiologiques ou nucléaires.

Nous sommes tout à fait prêts à relever les nouveaux défis des opérations d'information et des opérations psychologiques auxquelles nous serons confrontés dans la prochaine phase d'expansion.

Je ne veux pas donner une image trop rose de la situation car nous devons essentiellement notre succès au dynamisme de nos soldats et de leurs commandants. Il nous reste encore de nombreux défis à relever en ce qui concerne le recrutement, l'équipement, l'infrastructure et l'instruction. Nous faisons face à un certain nombre de sérieuses difficultés.

Ainsi, il existe un écart technologique croissant entre la force régulière et la force de réserve. À mesure que nous évoluons vers des systèmes plus avancés et, par conséquent, plus dispendieux, leur disponibilité pour l'instruction de la Réserve est réduite. L'étiollement des compétences est un obstacle majeur, étant donné que la plupart de ces nouvelles technologies exigent un recyclage constant en situation réelle. La différence de niveau d'instruction entre les réguliers et les réservistes s'accroît, ce qui débouche sur une facture d'instruction avant déploiement plus élevée pour les réservistes appuyant les unités régulières en opérations. Ce problème ne vaut pas que pour la Réserve, il touche également la force régulière dont les membres sont obligés de partager l'équipement pour l'instruction. Le meilleur exemple est celui de la nouvelle famille de récepteurs radio, que nous appelons STCCC. Le Secteur du centre de la Force terrestre n'en a pas suffisamment pour dispenser une instruction adéquate à l'appui des opérations intérieures, et c'est la Réserve qui souffre de plus en plus de cette carence. En cas d'opérations intérieures de secours ou d'aide humanitaire, il est crucial de pouvoir déployer des corps dotés de communications intégrales.

Une bonne part de l'infrastructure requise pour appuyer les forces de réserve du SCFT remonte au début des années 1900, lorsque les soldats étaient encore à cheval et que les exercices répétitifs étaient un volet important des tactiques de bataille. Les manèges construits dans les années 1950 et 1960 étaient conçus de la même manière que les anciens manèges, mais avec les normes de construction de l'époque. La plupart de nos manèges sont inefficients du point de vue des opérations et de l'instruction. Si l'on voulait les rénover en fonction des normes d'aujourd'hui, pour l'accès sans obstacle ou les systèmes de câblage qu'exigent les ordinateurs, le coût serait extrêmement élevé. Le SCFT vient de lancer un programme agressif de reconstruction employant des méthodes novatrices et efficaces.

En juin de cette année, un nouvel établissement a été ouvert à Windsor, dans le cadre d'un arrangement de financement unique. Nous nous sommes associés à la police de Windsor pour

police training facility. We are currently pursuing similar arrangements with Toronto, Halton Regional Police Services and Mississauga Emergency Services. In smaller communities, we are downsizing our footprint, constructing smaller, purpose-built armouries and disposing of obsolete structures.

Approximately half of the LFCA reservists are infantry. Twenty-five per cent of those are other combat arms, such as artillery, reconnaissance and engineers. The remaining 25 per cent are maintenance, logistics and specialty troops. This force mix allows LFCA to meet both its augmentation tasks in support of international operations and to provide for domestic response capabilities.

In the last few years, the army reserve has experienced a significant growth in strength and capability and has demonstrated great potential to support both international and domestic operations. However, despite this recent and ongoing regeneration, the reserve remains a fragile institution that must be carefully managed and resourced if it is to realize that potential and successfully accomplish the roles which it has been assigned.

In particular, reserve support to international and domestic operations has increased and is anticipated to continue to increase in both size and capability. In order to successfully meet these challenges, the reserve will have to be adequately resourced and current reserve personnel policies reviewed in order to provide programs, such as the employer support program, that will allow the real potential of the reserve to be tapped.

That concludes my statement. We are now prepared to answer your questions.

The Chairman: We heard a strong endorsement of the new Windsor Armoury from the Essex and Kent Scottish Regiment and the Windsor Regiment yesterday afternoon. We did not get a chance to see it, but they certainly seemed to think it works pretty well.

I think we have visited most of your facilities over the past three years and we have seen the good, the bad and the ugly. We have reported on it in our reports, and we certainly concur that a lot of effort needs to go into improving your infrastructure. It is sorely in need of assistance.

[Translation]

Senator Meighen: My questions are for General Young since they relate mostly to the militia. In your presentation, you mentioned a few points that are of concern to me.

construire un établissement mixte faisant office à la fois de manège et de centre d'instruction de la police. Nous étudions actuellement des ententes similaires avec la police régionale de Toronto et de Halton et avec les services d'urgence de Mississauga. Dans les plus petites collectivités, nous réduisons notre empreinte en construisant des manèges plus petits et plus spécialisés et en nous débarrassant des structures désuètes.

Environ la moitié des réservistes du SCFT sont des soldats d'infanterie. Vingt-cinq pour cent font partie d'autres armes de combat, comme l'artillerie, la reconnaissance et l'ingénierie, et les 25 p. 100 restants sont affectés à l'entretien, à la logistique et aux troupes spécialisées. Cette combinaison de forces permet au SCFT de s'acquitter de ses tâches d'augmentation à l'appui des opérations internationales et d'assurer une capacité de réponse intérieure.

Ces dernières années, la réserve de terre a connu une forte croissance en effectif et en capacité et elle a démontré un potentiel considérable de soutien des opérations internationales et intérieures. Toutefois, malgré cette renaissance récente et continue, elle reste une institution fragile qu'il faut gérer attentivement et doter de ressources si l'on veut qu'elle soit à la hauteur de son potentiel et qu'elle accomplisse avec succès les tâches qui lui sont attribuées.

En particulier, l'appui de la Réserve aux opérations internationales et intérieures a augmenté, et on s'attend à ce qu'il continue d'augmenter en taille et en capacité. Pour relever ces défis avec succès, la Réserve devra être dotée de ressources adéquates et ses politiques actuelles de gestion du personnel devront être révisées afin d'instaurer des programmes, comme le programme de soutien des employeurs, qui permettront d'utiliser le vrai potentiel de la Réserve.

Ceci met fin à ma déclaration. Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions.

Le président : Hier après-midi, nous avons entendu un appui vigoureux au nouveau manège de Windsor de la part du Régiment écossais Essex et Kent et du Régiment de Windsor. Nous n'avons pas eu l'occasion d'aller le visiter mais on a dit beaucoup de bien.

Je pense que nous avons eu l'occasion de visiter la plupart de nos établissements au cours des trois dernières années, ce qui nous a permis de voir le bon, le mauvais et l'horrible. Nous l'avons dit dans nos rapports et nous sommes certainement d'accord avec vous quand vous dites qu'il faut améliorer les infrastructures. Elles en ont sérieusement besoin.

[Français]

Le sénateur Meighen : Mes questions s'adressent au général Young, car elles concernent particulièrement la milice. Dans votre présentation, général Young, vous avez soulevé plusieurs points qui me préoccupent.

[English]

Senator Meighen: Listening to you, Gen. Young, I underlined things that I wanted to ask you. I will just go through and raise, as long as the chair lets me have the floor, the questions that concern me.

On the first page, how far have you progressed in defining areas where the reserve will be the primary or sole provider of a capability? The navy was often cited as being way ahead of you fellows because they gave the coastal patrol vessels over to the reserves. I think it goes a back a few years; the army saw the reservists as the hewers of wood and drawers of water, and there was not always the warm, friendly relationship that you alluded to between the regulars and the reservists. It seems to have improved markedly, and I am just wondering how far along you are in the roles that have been given over to the reservists.

BGen. Young: At this point, that capability, meaning it is exclusively found in the reserves, is limited to CIMIC, our civil-military cooperation units.

Senator Meighen: Can you explain what that is? That was another question.

BGen. Young: They are units that work in small teams, two-man or four-man teams, and their task is to be the liaison in theatre between a task force and the civilian population. They are involved in a lot of tasks such as rebuilding of schools, digging wells, that sort of thing. That capability currently resides exclusively in the reserves. We are supplying all of the CIMIC detachments for the task forces in both Bosnia and Afghanistan.

Senator Meighen: Who would be on the team? Would it be a reservist and a regular?

BGen. Young: No.

Senator Meighen: Or two reservists or two regulars, or what?

BGen. Young: The capability rests exclusively with the reserves, but that does not mean that there might not be an occasion when a team cannot meet its full complement and they might have to take in a regular member. However, the intent is — and we have come pretty close to fulfilling that — that those teams are completely staffed with reservists, top to bottom.

Senator Meighen: That is the one role that has certainly been defined and put into action?

BGen. Young: There are several others that are in the process of being developed. These are new capabilities, as you can appreciate. Psychological ops is another one that has been assigned to the reserves, but it is in the process of being defined in terms of doctrine. Info ops is another one that our area is to take over in a year. I am not sure that one will be exclusively reserves, but there will be a heavy reserve presence.

[Traduction]

Le sénateur Meighen : En vous écoutant, général Young, j'ai pris note de plusieurs questions que je souhaite vous poser et je vais le faire tant que le président me laissera la parole.

Tout d'abord, où en êtes-vous dans la définition des secteurs dont la Réserve sera le pourvoyeur de capacité primaire ou unique? On dit souvent que la marine est en avance sur vous parce qu'elle a donné les navires de patrouille côtière à la Réserve. Je pense que cela remonte à plusieurs années. Quant à l'armée de terre, elle a traditionnellement considéré les réservistes comme des coupeurs de bois et des tireurs d'eau, c'est-à-dire qu'elle n'a pas toujours eu avec elle la relation chaleureuse et amicale à laquelle vous avez fait allusion. Les choses me semblent s'être améliorées considérablement mais je voudrais savoir jusqu'où vous êtes allés en ce qui concerne les rôles confiés aux réservistes.

Le bgen Young : Pour l'heure, cette capacité, c'est-à-dire celle qu'on trouve exclusivement dans la Réserve, est limitée aux COCIM, les unités de coopération civilo-militaire.

Le sénateur Meighen : De quoi s'agit-il?

Le bgen Young : Ce sont des unités opérant en petites équipes de deux ou quatre hommes dont la tâche consiste à assurer la liaison sur les théâtres entre un groupe d'intervention et la population civile. Leurs membres font des choses telles que reconstruire des écoles ou creuser des puits. C'est une capacité qui existe exclusivement dans la Réserve. Nous fournissons tous les détachements de COCIM pour les groupes d'intervention en Bosnie et en Afghanistan.

Le sénateur Meighen : Comment sont constituées les équipes? Y a-t-il un réserviste et un régulier?

Le bgen Young : Non.

Le sénateur Meighen : Ou alors deux réservistes ou deux réguliers?

Le bgen Young : Non, cette capacité appartient exclusivement à la Réserve, mais cela ne veut pas dire qu'il ne puisse pas y avoir des cas où une équipe ne peut pas obtenir son effectif complet, auquel cas elle pourrait faire appel à un membre régulier. Toutefois, l'objectif — et nous sommes très près de l'avoir atteint — est que ces équipes soient complètement constituées de réservistes, de haut en bas.

Le sénateur Meighen : Voilà donc un rôle qui a été clairement défini et mis en application?

Le bgen Young : Plusieurs autres sont en cours de définition. Vous comprendrez qu'il s'agit de nouvelles capacités. Par exemple, les opérations psychologiques ont été attribuées à la Réserve, mais on est en train d'en définir la doctrine. Les opérations d'information sont un autre secteur que nous assumerons dans un an. Je ne suis pas certain qu'il s'agira exclusivement de réservistes mais ils seront fortement présents.

Senator Meighen: Do the roles or the areas where the reserves are the primary or sole provider of the capability tend to be ones that result from what you referred to as the growing technological gap between the regulars and the reservists? Is it based on, "Oh gee, the reservists cannot be trained to the high degree the regulars are, so therefore they have to be assigned a role which is a little less technologically dependent?"

BGen. Young: The only one I can speak to is CIMIC, because that is the one that we have developed, and I think the short answer is no. CIMIC was a capability almost perfectly designed for the reservists, who in that function bring to the table their civilian skills, which is a perfect fit in theatre in terms of the liaison between them and the civilian community.

Senator Meighen: Exactly.

BGen. Young: It is also a requirement that does not generate a large bill in terms of personnel. The teams are quite small. The capability of reservists, who obviously have other occupations, to meet those demands is quite good. It is not a technological issue in the case of CIMIC.

Senator Meighen: However, if I were a reservist, could I be a radio operator, be promoted and given equal responsibilities with a regular?

BGen. Young: Absolutely. The question really is ensuring that the reservists, who are obviously only part-time, have an opportunity to get the training that they might be deficient in before they are deployed, and we do that.

Senator Meighen: In that respect, I gather there is a still a challenge, for purposes of training, in getting to the reserve units the proper equipment, both in terms of volume and quality?

BGen. Young: Yes. I think the short answer is yes.

Senator Meighen: Yes.

BGen. Young: We have taken steps to alleviate that by pooling equipment, by redesigning how we train, and it has been very effective, but at the end of the day, we could probably do with a little more equipment.

Senator Meighen: You will not want to answer this, but is that because the regulars do not want to let it go, or is it because there is a shortage of equipment per se?

BGen. Young: Well, I would not want to comment on the latter.

Senator Meighen: You would not want to say there is a shortage of equipment?

BGen. Young: I would be willing to say that it is probably realistic to assume that the army has a budget that only allows it to purchase —

Senator Meighen: That may be.

BGen. Young: Yes.

Le sénateur Meighen : Est-ce que les rôles dont les réservistes sont les fournisseurs essentiels ou uniques ont tendance à être des rôles résultant de ce que vous avez qualifié d'écart technologique croissant entre la force régulière et la Réserve? Est-ce qu'on se dit : « Comme les réservistes ne peuvent pas recevoir une instruction de niveau aussi élevé que les réguliers, on va leur donner un rôle qui est moins dépendant de la technologie »?

Le bgén Young : Le seul rôle dont je puisse parler est le COCIM, car c'est celui qui a été complètement développé, et ma réponse est non. Le COCIM a une capacité presque parfaitement conçue pour les réservistes qui, dans cette fonction, apportent leurs compétences civiles, lesquelles s'intègrent parfaitement sur les théâtres du point de vue de la liaison avec la communauté civile.

Le sénateur Meighen : Exactement.

Le bgén Young : C'est aussi une fonction qui n'exige pas beaucoup de personnel. Les réservistes, qui exercent évidemment d'autres professions, sont parfaitement bien placés pour répondre à ce besoin. Dans le cas du COCIM, ça n'a rien à voir avec la technologie.

Le sénateur Meighen : Toutefois, si j'étais réserviste, pourrais-je être un opérateur radio, avoir une promotion et assumer des responsabilités égales à celles d'un soldat régulier?

Le bgén Young : Absolument. Le vrai problème est de s'assurer que les réservistes, qui sont évidemment des soldats à temps partiel, ont la possibilité d'obtenir l'instruction qui leur manque avant leur déploiement, et c'est ce que nous faisons.

Le sénateur Meighen : À cet égard, je suppose qu'il est toujours difficile de fournir aux unités de réserve l'instruction et l'équipement voulus, à la fois en volume et en qualité?

Le bgén Young : En bref, oui.

Le sénateur Meighen : Bien.

Le bgén Young : Nous avons pris des mesures pour remédier à cela en regroupant l'équipement et en transformant les méthodes de formation, ce qui a été très efficace mais, en fin de compte, nous pourrions probablement faire bon usage d'un équipement supplémentaire.

Le sénateur Meighen : Vous ne voudrez sans doute pas répondre à la question suivante mais la raison en est-elle que le force régulière ne veut pas prêter son équipement ou qu'il n'y a pas assez d'équipement?

Le bgén Young : Je ne peux répondre au sujet de votre deuxième raison.

Le sénateur Meighen : Vous ne voulez pas dire s'il y a pénurie d'équipement?

Le bgén Young : Je suis prêt à dire qu'il est probablement réaliste de supposer que l'armée a un budget qui ne lui permet d'acheter que...

Le sénateur Meighen : C'est bien possible.

Le bgén Young : En effet.

Senator Meighen: Do you have enough equipment in terms of volume?

BGen. Young: We have enough to meet our task, meaning we train with the amount that has been allocated to us.

Senator Meighen: I understand that, but could you train more people if you had more equipment?

BGen. Young: Sure.

Senator Meighen: You have enough equipment now for the people who are joining the reserves?

BGen. Young: We do.

Senator Meighen: You have enough equipment now to go overseas?

BGen. Young: Enough to train our soldiers to deploy with task forces that are properly equipped, yes.

Senator Meighen: Well, that is very good to hear.

The Chairman: Then what you are telling us is, when we are writing our report, you do not need any more equipment?

BGen. Young: No, I am not saying that.

The Chairman: Well, we want to know what you are saying.

Senator Meighen: Before you answer, let me explain this is one of our difficulties. We hear that you do not have the highest-quality equipment possible. We hear you do not have enough equipment, but we have difficulty in getting you to say it. Surely it does not go against military doctrine for you to tell me that you could do with more equipment in order to provide better training?

BGen. Young: I would agree with your last comment. The equipment that we have now is certainly limited.

Senator Meighen: In what way?

BGen. Young: It is limited in quantity. I am talking from my own experience, which is with reserve units. If you took the number of reserve units we have, and I think the general referred to something like 43, if you are talking about could we provide every unit in its home station with its full complement of equipment to deploy on an operation, for example, the short answer is no. Would it be nice to have that complement of equipment in each of those locations? The short answer would be yes. However, we have sufficient equipment pooled in facilities like our area training centre. I am not trying to suggest that this means we could not do with more, but there is sufficient equipment for the reserves, the same equipment that the regulars use for the most part, pooled centrally in a location to which units that may not hold it in the same quantities at home station can come and train.

Le sénateur Meighen : Avez-vous assez d'équipement?

Le bgén Young : Nous en avons assez pour assumer notre tâche, ce qui veut dire que nous dispensons de l'instruction avec ce qui nous a été attribué.

Le sénateur Meighen : J'entends bien mais pourriez-vous entraîner plus de réservistes si vous aviez plus d'équipement?

Le bgén Young : Bien sûr.

Le sénateur Meighen : Mais vous avez actuellement assez d'équipement pour les membres qui se joignent à la Réserve?

Le bgén Young : C'est cela.

Le sénateur Meighen : Vous avez assez d'équipement pour aller outre-mer?

Le bgén Young : Assez pour entraîner nos soldats, pour les déployer au sein de groupes d'intervention qui sont correctement équipés.

Le sénateur Meighen : Je suis heureux de vous l'entendre dire.

Le président : Êtes-vous donc en train de nous dire que, dans notre rapport, nous n'aurons pas à dire que vous avez besoin de plus d'équipement?

Le bgén Young : Non, ce n'est pas ce que j'ai dit.

Le président : Nous voudrions savoir ce que vous voulez dire.

Le sénateur Meighen : Avant que vous ne répondiez, je voudrais vous expliquer l'une de nos difficultés. Nous avons entendu dire que vous n'avez pas l'équipement de la meilleure qualité possible. Nous avons entendu dire que vous n'avez pas assez d'équipement mais nous avons du mal à en obtenir conformation de votre part. J'ose quand même croire qu'il n'est pas contraire à la doctrine militaire de dire que vous pourriez avoir plus d'équipement pour donner une meilleure instruction?

Le bgén Young : Je suis d'accord avec cette dernière remarque. L'équipement que nous avons actuellement est certainement limité.

Le sénateur Meighen : De quelle manière?

Le bgén Young : Il est limité en quantité. Je parle ici de ma propre expérience, avec les unités de réserve. Si vous prenez le nombre d'unités de réserve que nous avons, et le général en a mentionné 43, et considérez que nous devrions pouvoir donner à chaque unité son établissement d'attache avec un équipement complet en vue d'un déploiement, ce ne serait pas possible. Serions-nous heureux d'avoir un équipement complet dans chacun des établissements? Oui. Cela dit, nous avons suffisamment d'équipement, regroupé dans des installations telles que notre centre d'instruction. Je ne veux pas dire que nous ne saurions que faire d'équipement supplémentaire mais simplement dire qu'il y a assez d'équipement pour la Réserve, et que c'est le même équipement que les forces régulières utilisent, dans l'ensemble, qui est regroupé centralement dans un établissement que peuvent utiliser pour l'instruction les unités qui n'en disposent peut-être pas dans leur établissement d'attache.

Senator Meighen: Well, I am dumbstruck. You go ahead. This is a whole new world.

The Chairman: We understand that you are feeling constraints from elsewhere. However, this committee has had extensive experience. When we go into the field, we talk to the people who are driving the equipment. We talk to the people who are fixing the equipment, and they do not tell us the same things we hear from the people who are running the show. We have had testimony this week about people going down to the United States, where for a dollar a day, they get a Humvee and opportunities to train that they feel are significantly better than in Canada. When we wander around, and we do a lot of wandering around — and we have done a lot of wandering around in your neck of the woods — we do not hear people saying “We have everything we want.”

Now you are both here, and we will put the same questions to both of you. We want to know what you need and what you want, and as it is a parliamentary committee, you have parliamentary privilege.

Senator Meighen: You can start with radios, which, you say in your own testimony —

BGen. Lessard: If I may?

The Chairman: You may, general, because we would like the straight goods, please.

BGen. Lessard: I will let Gen. Young, if he wishes, continue to talk about specific equipment — and I assume that is the thrust of your question right now on the reserves — since he knows the reserves in Ontario quite well.

The issue of equipment is much more than reserves or Central Area. It is the Canadian army. I cannot speak for the air force or the navy, but there has been a paradigm shift. When I joined in 1972, you had your equipment. You trained with your equipment. Today, equipment costs a lot of money. We cannot afford to give equipment to every unit, so there is a deliberate shift right now within the army to what we call “managed readiness.” The equipment goes to our training centre in Wainwright. We know that units have predictability for two reasons. People know at least two years in advance when they will deploy on a task force somewhere in the world, but also, we concentrate the equipment — I am talking now mostly about regular force — some of which is extremely expensive, in those units that are undergoing high-readiness training.

If your question is do we have all the equipment we would wish, the answer is “probably not.” However, if your question is more do we have the equipment it takes to properly train the task forces to go overseas or that are earmarked for domestic operations, the answer is yes.

Le sénateur Meighen : Je suis abasourdi. Continuez, c'est tout nouveau pour moi.

Le président : Je crois comprendre que vous faites face à des contraintes d'une autre origine. Toutefois, notre comité jouit d'une vaste expérience. Quand nous allons sur le terrain, nous parlons aux gens qui utilisent l'équipement, nous parlons à ceux qui le réparent, et ils ne nous disent pas la même chose que ceux qui dirigent la boutique. Nous avons eu cette semaine des témoins qui nous ont parlé de gens qui vont aux États-Unis ou, pour 1 \$ par jour, ils obtiennent un Humvee et des possibilités d'entraînement largement supérieures à celles qui existent au Canada. Quand nous nous baladons, et croyez que nous nous baladons beaucoup — et nous nous sommes beaucoup baladés dans votre coin du monde — les gens ne nous disent pas : « Nous avons tout ce qu'il nous faut ».

Comme vous êtes deux, nous allons vous poser les mêmes questions à tous les deux. Nous voulons savoir quels sont vos besoins et, comme vous vous adressez à un comité parlementaire, vous bénéficiez du privilège parlementaire.

Le sénateur Meighen : Commencez donc par nous parler des récepteurs radio, puisque vous avez dit tout à l'heure...

Le bgen Lessard : Puis-je intervenir?

Le président : Absolument, général, mais dites-nous la vérité, s'il vous plaît.

Le bgen Lessard : Je laisserais le général Young vous donner des précisions sur le matériel spécifique dont il peut avoir besoin, s'il le souhaite — et je suppose que votre question actuelle porte sur la Réserve — puisqu'il connaît fort bien les forces de réserve de l'Ontario.

Le problème de l'équipement va largement au-delà de la Réserve ou du Secteur du centre. Il concerne toute l'armée de terre. Je ne veux pas parler pour l'armée de l'air ou la marine, mais il y a eu un changement de paradigme. Quand je suis arrivé, en 1972, il y avait de l'équipement. On s'entraînait avec son équipement. Aujourd'hui, l'équipement coûte très cher. Nous n'avons pas les moyens de donner de l'équipement à chaque unité et il y a donc en ce moment une transformation délibérée des méthodes au sein de l'armée de terre, sur la base de ce que nous appelons « une préparation gérée ». L'équipement est envoyé dans notre centre d'instruction de Wainwright. Nous savons que les unités bénéficient de la prévisibilité pour deux raisons. Les gens savent au moins deux ans à l'avance quand ils seront affectés à un groupe d'intervention quelque part dans le monde, mais il y a aussi le fait que nous concentrons l'équipement — je parle maintenant essentiellement de la force régulière — dont certains éléments coûtent extrêmement cher, dans les unités qui reçoivent une formation en vue d'un état de préparation élevé.

Si votre question est destinée à savoir si nous avons tout l'équipement que nous souhaitons, la réponse est « probablement non ». En revanche, si votre question est destinée à savoir si nous avons l'équipement dont nous avons besoin pour donner une instruction adéquate aux groupes d'intervention qui vont à l'étranger ou qui sont affectés à des tâches intérieures, la réponse est oui.

I spent the last two days in Petawawa. The training I saw yesterday and the day before, with 12 inches of snow, was second to none, and I have served since 1972, in Germany in the Airborne Regiment. These are the troops leaving for Afghanistan in February.

Senator Banks: I will put the question a different way, and I will ask Gen. Young, because you are directly in command of those 42 separate, disparate, in-different-locations units. I will take Senator Meighen's suggestion as to radios, for example, because everybody has to have a radio. Is it correct that the radio equipment on which those separate units train is pooled in a single location and they generally go there to train?

BGen. Young: In some cases. Not in every case. Every unit is given a basic stock, if you want to call it that. You were in Windsor yesterday. The Windsor Regiment, for example, has a pool of radios and vehicles that they can use for in-location training. Should they require equipment beyond what they hold, if they want to elevate the scale of their training to —

Senator Banks: Operational level? If you were planning to do training at a real operational level, those individual units would not quite have what they would need to do the job. Is what I just said correct?

BGen. Young: If I understand it correctly, you are right. They only hold a fraction of the equipment locally.

Senator Banks: Therefore, here is the question: We have the perception that the equipment that the reserves have with which to train is what we can afford, not what we need. The need would arise, in the event of an operation of any kind, an ice storm, a flood, whatever, to mobilize and go into action tomorrow — not with two months' notice, but tomorrow, allowing those people to do their job. There is not, if I understand it correctly, enough equipment to go around to allow those soldiers to do those jobs. Is that correct operationally, not training wise?

BGen. Young: No. A reserve unit would not hold enough kits to conduct, if I am reading you correctly, an operation.

Senator Banks: Right.

BGen. Young: They would have to be augmented by equipment from outside the unit.

Senator Day: This should save us some time later on, hopefully. I just want to understand. When you say "operation," we are talking now — earlier, Gen. Lessard was talking about deployment internationally — about a domestic operation and the role that you have to play as a reservist in support of the civil authority. You get called out tomorrow because there is a problem. What do you do? Do you send your people off to Petawawa for a few hours of training before they go to provide the support?

BGen. Young: In a domestic operation?

Je viens de passer deux jours à Petawawa. L'instruction à laquelle j'y ai assisté, hier et avant-hier, malgré 12 pouces de neige, était absolument sans équivalent, et j'ai fait partie du Régiment aéroporté en Allemagne en 1972. Je parle ici de soldats qui partiront en Afghanistan en février.

Le sénateur Banks : Je vais formuler la question de manière un peu différente. Général Young, comme vous commandez directement ces 42 unités séparées, disparates, dans des lieux différents, et pour reprendre la question du sénateur Meighen au sujet des récepteurs radio, car tout le monde doit en avoir un, est-il exact de dire que l'équipement radio que ces unités séparées utilisent pour leur instruction est regroupé dans un seul endroit où les soldats doivent généralement se rendre pour recevoir leur instruction?

Le bgén Young : Dans certains cas, pas dans tous. Chaque unité reçoit un stock de base, si je puis m'exprimer ainsi. Comme vous étiez hier à Windsor, je peux dire que le Régiment de Windsor a un stock de récepteurs radio et de véhicules qu'il peut utiliser pour l'instruction sur place. S'il a besoin d'équipement additionnel, par exemple s'il veut relever le niveau d'instruction jusqu'à...

Le sénateur Banks : Un niveau opérationnel? Si vous deviez dispenser une instruction de niveau opérationnel, ces unités n'auraient pas le matériel nécessaire, n'est-ce pas?

Le bgén Young : Si je vous ai bien compris, vous avez raison. Elles n'ont qu'une partie de l'équipement au niveau local.

Le sénateur Banks : Voici donc la question suivante. Nous avons cru comprendre que l'équipement dont dispose la Réserve pour les tâches d'instruction, c'est l'équipement dont on a les moyens, pas celui dont on a besoin. Quand je parle de besoin, il pourrait s'agir d'une intervention en cas de tempête de glace, ou d'inondations, exigeant que l'on entre en action sur-le-champ — pas avec deux mois de préavis mais immédiatement. Selon nos informations, il n'y a pas assez d'équipement à l'heure actuelle pour permettre à ces soldats de faire leur travail. Est-ce vrai, sur le plan opérationnel, pas sur le plan de l'instruction?

Le bgén Young : Non, une unité de réserve n'a pas assez d'équipement pour mener une opération, si je vous comprends bien.

Le sénateur Banks : C'est cela.

Le bgén Young : Elle serait obligée d'obtenir de l'équipement ailleurs.

Le sénateur Day : Je voudrais essayer de nous faire gagner du temps pour plus tard. Quand vous dites « opération », vous parlez — tout à l'heure, le général Lessard parlait de déploiement international — d'une opération intérieure et du rôle que devraient y jouer les réservistes pour appuyer les autorités. Si on fait appel à vous demain matin, à cause d'un problème, que faites-vous? Envoyez-vous vos gens à Petawawa pour quelques heures d'instruction préalable?

Le bgén Young : Pour une opération intérieure?

Senator Day: Yes, you are performing your backup support role to the civil authority in a domestic operation.

BGen. Young: When you talk about domestic operations, you have to remember those could be anything from an ice storm to a flood to a civil emergency of some sort.

Senator Day: I understand that.

BGen. Young: What the reserve unit might be required to supply or do would depend to a large degree on the nature of the crisis.

If I can use, for example, the one that I am most familiar with, which was the ice storm, the requirement was for the reserve to provide organized bodies of troops with a command and control mechanism that could assist first responders, essentially, in maintaining control or moving people from point A to point B. In that scenario, and I was part of it, the reserve units had to provide troops and a limited capability to move themselves into the theatre. They were capable of doing that with some augmentation from the area.

Now, if you are talking about a domestic operation of maybe a higher degree, that might involve terrorism or something like that, those roles have not been clearly defined for the reserve, and if the government, DND, expects the reserve to be able to respond to higher levels of domestic crisis, then as I said in my statement, we would have to be resourced that way, because we do not currently hold the kind of kit that you might need for problem A, B, C or D. Problem A, B, C or D has not even been defined to us yet, so we have a limited capability to respond, but we have done quite well.

Senator Meighen: As an example, does the regular force have all of the Strikers that we have contracted for or are they still being delivered? My last question, just to get it in, is do the reserves train on Strikers?

BGen. Lessard: First of all, the term we use is the LAV III. You are talking about the infantry-carrying vehicle?

Senator Meighen: Yes, the reconnaissance vehicles.

Senator Banks: Sorry, no, you are talking about a mobile.

Senator Meighen: Yes, the Striker.

BGen. Lessard: Just so that we understand each other, a few years back we had the Coyote, which looks very much like the LAV III. The Coyote is a reconnaissance vehicle, and we are fully equipped with the Royal Canadian Dragoons, which is the armoured unit of 2 Brigade in Petawawa. There is one battalion of the LAV III, light armoured vehicle, in Petawawa, the First Battalion of the RCR, and they are fully equipped. The third member of the family, about which the announcement has been made, and which we will receive in 2007 or 2008, is the MGS, or Mobile Gun System.

Senator Meighen: That is it.

Le sénateur Day : Oui, dans le cas où votre rôle est d'appuyer les autorités civiles dans une opération intérieure.

Le bgén Young : Quand on parle d'opération intérieure, il faut comprendre qu'il pourrait s'agir de n'importe quoi, aussi bien d'une tempête de glace que d'une inondation ou d'une crise civile quelconque.

Le sénateur Day : J'entends bien.

Le bgén Young : Ce que l'unité de réserve pourrait être appelée à fournir dépendrait en grande mesure de la nature de la crise.

Si vous me permettez de prendre l'exemple que je connais le mieux, celui de la tempête de glace, le rôle de la Réserve a été de fournir des corps organisés avec des mécanismes de commandement et de contrôle pour prêter assistance aux premiers intervenants, essentiellement pour maintenir le contrôle ou pour transporter des gens d'un point A à un point B. Dans ce genre de scénario, et j'en ai fait partie, les unités de réserve devaient fournir les soldats, avec une capacité limitée de transport sur le théâtre. Elles ont été capables de le faire avec une certaine augmentation locale.

Si vous parlez maintenant d'une opération intérieure de niveau plus élevé, concernant par exemple du terrorisme ou quelque chose comme cela, ces rôles n'ont pas encore été clairement définis en ce qui concerne la Réserve et, si le gouvernement, le MDN, s'attend à ce que la Réserve puisse répondre à des crises de niveau supérieur, alors, comme je l'ai dit dans ma déclaration liminaire, il va falloir nous donner les ressources nécessaires car, à l'heure actuelle, nous n'avons pas la trousse voulue pour faire face au problème A, B, C ou D. Le problème A, B, C ou D n'a même pas encore été défini, ce qui veut dire que nous avons une capacité limitée de réaction, mais nous avons fort bien fait dans le passé.

Le sénateur Meighen : À titre d'exemple, la force régulière a-t-elle tous les Striker qui ont été commandés? Ont-ils tous été livrés? Est-ce que les réservistes peuvent s'entraîner avec des Striker?

Le bgén Lessard : Tout d'abord, l'expression que nous utilisons est VBL III. Vous parlez du véhicule de transport de troupes?

Le sénateur Meighen : Oui, des véhicules de reconnaissance.

Le sénateur Banks : Non, vous parlez ici d'un véhicule mobile.

Le sénateur Meighen : Oui, le Striker.

Le bgén Lessard : Pour qu'il n'y ait pas de malentendu, nous avions il y a quelques années le Coyote, qui ressemble beaucoup au VBL III. Le Coyote est un véhicule de reconnaissance, et nous sommes pleinement équipés avec les Royal Canadian Dragoons, qui est l'unité blindée de la 2^e Brigade de Petawawa. Il y a un bataillon de VBL III, véhicules blindés légers, à Petawawa, le Premier bataillon du RCR, et il est totalement équipé. Le troisième membre de la famille, que l'on a déjà annoncé, et que nous recevrons en 2007 ou 2008, est le MGS, ou Système de canon mobile.

Le sénateur Meighen : C'est ça.

BGen. Lessard: That is basically the same chassis, a turret, with a 105-millimetre gun. That will go to the armoured corps, but out West. There will be none delivered to either 5th Brigade in Valcartier or to the Royal Canadian Dragoons at Petawawa.

Senator Meighen: All right. Well then, would a reservist belonging to a unit in Eastern Canada, unless he or she went west, not have the opportunity to train on that vehicle if things stay as they are?

BGen. Lessard: Well, I think the issue is a little more basic than that because within the Royal Canadian Armoured Corps, the reserves have a reconnaissance role.

Senator Meighen: All right. That would require what vehicle, the Coyote?

BGen. Lessard: Right now, the reserves are undergoing a transition. We are slowly doing away with the Cougar vehicle that we have had for quite a long time. We have the Ilitis now in the transition phase for about 12 months, and you probably know we are phasing in the G-Wagon. The G-Wagon is already in operation in Afghanistan. Slowly, the regular force is getting them in Petawawa, and within the next 12 to 18 months, the regular force and the reserve armoured units will have the G-wagons.

What does this mean? It means the five reserve armoured units within Central Area will have the G-Wagon and will be able to do reconnaissance on this vehicle, the same type of missions as the infantry reconnaissance platoons in Petawawa.

We are sometimes mesmerized by technology. There is no doubt that technology is an enabler. The Coyote is a first-rate vehicle and it has been used with success in Bosnia, Kosovo and Afghanistan. Technology is one thing, but when you are talking about operations, human intelligence is as important, if not more, in the "Three Block War." We sometimes downplay the G-Wagon. It is a state-of-the-art light patrol vehicle. As we know, we will train good troops in the armoured reserve units just as we do in the reconnaissance platoon, the infantry. The human element is as important, if not more important, as some of these high-technology surveillance platforms. Given that the reserve armoured units will have the G-Wagon, this is a task for which I think they can train successfully. It is something they can achieve and it is a task for which we can deploy armoured units with a G-Wagon on any international operation and I think we will have success.

Senator Meighen: I will end on one question at which my colleagues will groan because I ask it everywhere. Have you found the absence of a law in Canada requiring employers to give time off to reservists to serve, such as exists in the United States — now, I do not happen to think it is necessary, but I would like the opinion of somebody in the field — to be any impediment to recruiting?

Le bgén Lessard : C'est essentiellement le même châssis, avec une tourelle et un canon de 105 millimètres. Il sera donné aux corps blindés, mais dans l'Ouest. Aucun ne sera livré à la 5^e Brigade de Valcartier ni au Royal Canadian Dragoons de Petawawa.

Le sénateur Meighen : Très bien. Si tel est le cas, comment un réserviste faisant partie d'une unité de l'Est pourra-t-il obtenir une instruction à moins d'aller dans l'Ouest?

Le bgén Lessard : Je crois que la question est un peu plus fondamentale que cela car, dans le Corps blindé royal canadien, la Réserve joue un rôle de reconnaissance.

Le sénateur Meighen : Très bien. Cela exige quel véhicule, le Coyote?

Le bgén Lessard : Les forces de réserve sont actuellement en période de transition. Nous remplaçons peu à peu le Cougar, que nous avons depuis très longtemps. Nous avons maintenant le véhicule Ilitis, dans la phase de transition, pour une douzaine de mois, et vous savez probablement que nous passons peu à peu au G-Wagon, qui est déjà en opération en Afghanistan. La force régulière en obtient petit à petit, à Petawawa et, dans les 12 à 18 prochains mois, les unités blindées de la force régulière et de la force de réserve en seront équipées.

Qu'est-ce que cela veut dire? Que les cinq unités blindées de réserve du Secteur central auront les G-Wagon et qu'elles pourront mener des opérations de reconnaissance avec ce véhicule, des opérations de même type que celles que mènent les pelotons de reconnaissance d'infanterie de Petawawa.

On accorde parfois trop d'importance à la technologie. Certes, elle permet de faire certaines choses, et le Coyote est un véhicule de première qualité qui a été utilisé avec succès en Bosnie, au Kosovo et en Afghanistan. La technologie, c'est une chose mais, quand on parle d'opérations, l'intelligence humaine est toute aussi importante, si ce n'est plus, dans ce qu'on appelle la « Three Block War » ou guerre de quartier. Nous réduisons parfois le rôle du G-Wagon. C'est un véhicule de patrouille léger à la pointe de l'art et, comme vous le savez, nous formerons de bons soldats des unités de réserve blindées tout comme nous le faisons avec le peloton de reconnaissance de l'infanterie. L'élément humain est aussi important, si ce n'est plus, que les plates-formes de surveillance de technologie avancée. Les unités blindées de la Réserve auront le G-Wagon, il s'agit d'une tâche pour laquelle je pense qu'elles pourront être entraînées avec succès. C'est quelque chose qu'elles pourront faire et c'est une tâche qui nous permettra de déployer des unités blindées avec un G-Wagon sur n'importe quel théâtre international, et je pense que nous le ferons avec succès.

Le sénateur Meighen : Je vais terminer en posant une dernière question qui va faire grogner mes collègues parce que je la pose partout où nous allons. En l'absence d'une loi obligeant les employeurs à donner du temps libre aux réservistes, comme il en existe aux États-Unis — je précise que je ne pense pas qu'elle soit nécessaire mais je voudrais connaître l'opinion d'un spécialiste — avez-vous constaté des obstacles au recrutement?

BGen. Young: That has been the general topic, and the specific question has been near and dear to my heart for a while. I have been in the reserve for 40 years, so I think I have a good feel for the difficulties that arise when you try to generate reserve forces for operations. The current requirements in terms of reservists supporting operations internationally have been met, there is no doubt, up to company level, 140, let's say in a unit. That was not easy to do. It was difficult to generate that number of soldiers who can leave their jobs and their families.

Senator Meighen: Excuse me, for about 13 months, if I remember?

BGen. Young: With the training, a little less than that, but not much when you include identification, selection, processing, training, the actual deployment and then the leave, of course, and the post-deployment processes when they return home. It is pretty close to a year. That is hard. Not everybody can walk away from a civilian job. They tend to be those who are either unemployed or could leave their civilian employ. Quite frankly, a significant number of them are students who are able to take a year off from a community college or their university studies; so it was easier.

We have been able to do that. I am familiar with the American, the British and the Australian systems. They are similar, but there are slight differences in terms of the subtlety or lack of subtlety in how you get the soldier out. It has not hampered us to date, but there is the possibility on the horizon that reserves will be used in greater numbers on operations, and we are in the process, over two weekends, actually, of looking at precisely this issue. How will we generate larger numbers of reserves, not necessarily for longer periods of time, when we do not have any capability other than the soldiers volunteering and being able to put their lives in order, and employers who are supportive of that? It has worked reasonably well so far. The Canadian Forces Liaison Council has been very helpful that way, but at the end of the day, it still depends on the employer agreeing to let the individual go.

Would we require legislation? Personally, I feel some personnel policies need to be reviewed. The American system is attractive because it has the force of legislation and the punitive aspects that go with it. However, there are problems associated with it, which we could get into if we had more time. The British and Australian systems are similar but much more user friendly for both the employer and the employee. I think we need to at least look at some policies, maybe not the American system, but some policies that would make it easier for employers to allow individuals to go.

I think we need to do something, but it is certainly a sensitive topic because there are pitfalls either way. Whether we can keep relying exclusively on volunteers when the requirement is going up is, quite frankly, a question mark right now.

Le bgén Young : C'est une question qui me tient beaucoup à coeur. Je fais partie de la Réserve depuis 40 ans et je crois, par conséquent, que j'ai une bonne idée des difficultés que l'on rencontre quand on veut intégrer des forces de réserve à certaines opérations. Les besoins actuels en matière de réservistes appuyant des opérations à l'étranger ont été satisfaits, cela ne fait aucun doute, jusqu'au niveau de compagnie, 140, disons une unité. Cela n'a pas été facile. Il a été difficile de réunir ce nombre de soldats pouvant quitter leur emploi et leur famille.

Le sénateur Meighen : Pendant 13 mois, si je ne me trompe?

Le bgén Young : Pendant un peu moins longtemps que cela, avec l'instruction, mais c'est quand même à peu près cette période quand on inclut l'identification, la sélection, le traitement, l'instruction, le déploiement, l'affectation elle-même, et les processus suivant le déploiement, après le retour au pays. C'est pratiquement un an. C'est difficile. Tout le monde ne peut pas quitter son emploi civil du jour au lendemain. Le plus souvent, ce sont soit des gens sans emploi, soit des gens pouvant quitter leur emploi civil. Très franchement, beaucoup sont des étudiants qui peuvent prendre une année de congé dans leurs études au collège ou à l'université.

Nous avons pu faire face à ce besoin. Je connais bien les systèmes américain, britannique et australien. Ils sont similaires mais il y a de légères différences en ce qui concerne la subtilité ou le manque de subtilité dans la manière dont on attire le soldat. Cela ne nous a pas entravés jusqu'à présent mais il est possible, c'est ce qui pointe à l'horizon, que les réserves soient utilisées en plus grand nombre dans des opérations à l'avenir, et nous allons précisément consacrer deux fins de semaine à l'examen attentif de cette question. Comment allons-nous réunir un plus grand nombre de réservistes, pas nécessairement pour des périodes plus longues mais dans les cas où nous n'aurons pas d'autres possibilités que d'obtenir des volontaires capables de mettre leur vie ordinaire en suspens et d'avoir l'appui de leur employeur? Nous avons raisonnablement bien réussi jusqu'à présent, et le Conseil de liaison des Forces canadiennes a été très utile à cet égard mais, en fin de compte, tout dépend encore de l'accord de l'employeur.

Faudrait-il une loi? Personnellement, je pense qu'il faudrait réviser les politiques de gestion du personnel. Le système américain est attrayant puisqu'il bénéficie du pouvoir contraignant de la législation et de ses aspects punitifs. En revanche, il pose d'autres types de problèmes, dont nous pourrions parler si nous avions plus de temps. Les systèmes britannique et australien sont similaires mais beaucoup plus souples, autant pour l'employeur que pour l'employé. Je pense que nous devrions revoir au moins certaines politiques, peut-être pas pour adopter le système américain mais pour permettre aux employeurs de libérer plus facilement leurs employés.

Je pense qu'il faut faire quelque chose, mais c'est un sujet délicat car il y a certains écueils. Il est impossible de dire aujourd'hui si nous pourrions continuer de dépendre exclusivement de volontaires lorsque les besoins augmentent.

Senator Meighen: We were told yesterday in Windsor that one way to generate enthusiasm among employers is to take them on a training exercise.

BGen. Young: Oh yes, we have done that quite often.

Senator Meighen: It seems to work?

BGen. Young: Yes.

Senator Meighen: Thank you very much.

The Chairman: Just to finish off that question, obviously, this committee's concern is there will be difficulty in getting hired in the first place if the employer knows that an individual is in the reserves and such a law is passed. It may be subtle, but we are concerned that there may be some discrimination if we did have a law like that.

BGen. Young: As I said, I have had some experience in the United States, and they have that problem, quite frankly. I just came back from the war college, where that topic was discussed. There has been some considerable friction reported in the United States because employers were possibly reluctant to hire someone they know is a reservist. I think that the American system is a little too draconian.

The British system is very attractive. There is legislation, but it is not this compelling type of legislation that once they identify a fellow you have to let him go. I think there is some merit in looking at how they and the Australians do business to come up with a compromise that would be beneficial to both sides.

The Chairman: If this is an area that you are looking into, would it be possible for you to get back to the committee by means of a letter, advising us what sorts of options or flexibilities might improve the system?

BGen. Young: I would not want to mislead you, sir. The group that is meeting in a couple of weeks is looking at the entire issue of how we generate troops for operations. I have no doubt that this topic will come up there, but I do not think it is the working group's mandate to recommend courses of action specifically related to legislation or measures that the department might adopt. It will definitely be discussed in a broad sense.

The Chairman: I understand.

[Translation]

Senator Day: General Lessard, you referred to the civilian-military cooperation groups. This is the first time I hear about this. Where are those groups based? Are there any in the whole of the Central Area or are they concentrated in a specific location? Where do they get their training?

BGen. Lessard: I believe this point was raised by my Deputy, Gen. Young.

[English]

BGen. Young: I would be reluctant to admit that you might have to repeat that in English.

Le sénateur Meighen : On nous a dit hier à Windsor que l'une des manières de susciter l'enthousiasme des employeurs est de les faire participer à un exercice d'instruction.

Le bgén Young : Absolument, nous l'avons souvent fait.

Le sénateur Meighen : Et ça marche?

Le bgén Young : Oui.

Le sénateur Meighen : Merci beaucoup.

Le président : Pour terminer sur ce sujet, l'une des préoccupations du comité est évidemment qu'un employé aura du mal à se faire recruter si l'employeur sait qu'il fait partie de la Réserve et qu'une telle loi est adoptée. Nous craignons qu'il n'y ait une certaine discrimination si l'on adopte une telle loi.

Le bgén Young : Comme je l'ai dit, j'ai une certaine expérience du système américain et je peux vous dire, en toute franchise, que c'est un problème. Je reviens du Collège de la guerre où l'on a discuté de cette question. On signale aux États-Unis des frictions considérables parce que les employeurs sont réticents à engager certaines personnes s'ils savent qu'elles font partie de la Réserve. Je pense que le système américain est un peu trop draconien.

Le système britannique est très attrayant. Il y a une loi mais elle n'est pas aussi draconienne. Je pense qu'il serait utile d'examiner comment les Anglais et les Australiens sont parvenus à un compromis qui est bénéfique aux deux parties.

Le président : Si c'est une question que vous examinez en ce moment, pourriez-vous envoyer plus tard une lettre au comité pour nous dire quelles options ou adaptations permettraient d'améliorer le système actuel?

Le bgén Young : Je ne voudrais pas vous induire en erreur, monsieur. Le groupe qui va se réunir dans quelques semaines va se pencher sur toute la question du recrutement de troupes pour les opérations. Je suis sûr que cette question sera soulevée mais je ne pense pas que le groupe de travail aura pour mandat de recommander des mesures précises concernant explicitement la législation ou l'intervention du ministère. Ce sera discuté de manière très générale.

Le président : Je comprends.

[Français]

Le sénateur Day : Général Lessard, vous avez fait référence aux groupes de coopération civile/militaire. C'est la première fois que j'entends ce terme. Où sont situés ces groupes? Les retrouve-t-on partout dans la région centrale ou plutôt à un endroit spécifique? A quel endroit s'entraînent les membres de ces groupes?

Le bgén. Lessard : Je crois que c'est mon adjoint le général Young qui a soulevé ce point.

[Traduction]

Le bgén Young : J'hésite à reconnaître que vous devriez peut-être répéter cela en anglais.

Senator Day: No, I do not mind at all. We actually have translation, but I will ask the question in English. This civil-military cooperation group is new to me, and so I am interested in knowing where you do the training and whether you have groups throughout the central region or just in a specific area at this time.

BGen. Young: Every land force area across the country has CIMIC teams. I can speak specifically to our area. The CIMIC teams are concentrated in a unit at Land Force Central Area Headquarters. They come from reserve units across the province, but when individuals volunteer for CIMIC, they are posted from their unit, like the Windsor Regiment, that you might have visited.

Senator Day: Yes.

BGen. Young: They are posted to the unit that resides in Toronto. They can do some training locally, but they have to come to Toronto for central CIMIC training, and they are sent on courses at Pearson Peacekeeping College. Foreign courses are also offered for CIMIC operators.

Senator Day: Are they infantry?

BGen. Young: Any arm.

Senator Day: So they could be any particular group.

BGen. Young: Any arm.

Senator Day: They could be communications people, for instance?

BGen. Young: Absolutely. You cannot join a CIMIC unit off the street. You have to be a trained soldier and transfer from an existing unit into CIMIC. It is usually a two-year posting so that they can get experience. They pick up the extra skills, they go on an operation, and then they are posted back to their units and we replace them with new soldiers.

Senator Day: You mentioned in your comments many challenges in the area of recruiting; we have talked about equipment and you have talked about doing some things in infrastructure and training. Do you wish to expand on any of the challenges? In particular, we have not discussed recruiting, so that might be a place to start.

BGen. Young: I am sure it comes as no surprise that recruiting has been a challenge for the reserve force, reserve component, for a considerable number of years. Some of the obstacles were, to be kind, internal bureaucratic processes that tended to slow up applications. Bottlenecks tended to be medical and security review of files.

There has been a pilot program under way for a little less than a year to streamline recruiting for the reserves. The medical has been streamlined a little. It is too early to tell if it has been successful because it was implemented in the middle of a recruiting year, but we are hearing from some of our units in

Le sénateur Day : Ce n'est pas un problème. Nous avons des interprètes mais je vais répéter ma question en anglais. Je n'avais jamais entendu parler du groupe de coopération civilo-militaire et j'aimerais donc savoir où il reçoit son instruction, s'il a des unités dans toute la région du Centre ou simplement dans une région particulière.

Le bgén Young : Chaque force terrestre du pays a des équipes de COCIM. Dans notre secteur, les équipes sont concentrées dans une unité du QG du SCFT. Elles viennent d'unités de réserve de la province mais, quand les gens sont volontaires pour la COCIM, ils sont affectés à partir de leur unité, comme le Régiment de Windsor que vous avez peut-être visité.

Le sénateur Day : Oui.

Le bgén Young : Les gens sont affectés à l'unité qui réside à Toronto. Ils peuvent obtenir leur instruction localement mais ils doivent venir à Toronto pour l'instruction centrale de COCIM et on les envoie suivre des cours au Collège Pearson du maintien de la paix. Des cours étrangers sont également offerts aux opérateurs COCIM.

Le sénateur Day : Pour l'infanterie?

Le bgén Young : Pour toutes les armes.

Le sénateur Day : Ils peuvent donc venir de n'importe quel groupe.

Le bgén Young : De n'importe quelle arme.

Le sénateur Day : Il pourrait y avoir des gens des communications, par exemple?

Le bgén Young : Absolument. On ne peut pas entrer directement dans une unité COCIM. Il faut être déjà un soldat entraîné pour pouvoir être transféré à partir d'une unité existante. C'est généralement une affectation de deux ans, pour l'acquisition d'une expérience. Les membres acquièrent des compétences supplémentaires, ils vont en opérations puis ils sont réaffectés à leur unité et nous les remplaçons par de nouveaux soldats.

Le sénateur Day : Vous avez dit que le recrutement connaît beaucoup de problèmes. Nous avons parlé de l'équipement et vous avez parlé de faire certaines choses en infrastructure et en formation. Pourriez-vous donner des précisions sur les problèmes? En particulier, nous n'avons pas discuté du recrutement et ce pourrait donc être un bon point de départ.

Le bgén Young : Je suis sûr que personne ne sera surpris d'apprendre que le recrutement est un problème pour la Force de réserve, depuis de nombreuses années. Certains des obstacles provenaient, je vais être gentil, de processus bureaucratiques internes qui avaient tendance à ralentir l'enrôlement. Il y avait des goulots d'étranglement portant sur des questions médicales et de sécurité.

Un projet pilote a été lancé il y a un peu moins d'un an pour rationaliser le processus de recrutement de la Réserve. Les contrôles médicaux ont été un peu rationalisés. Il est encore trop tôt pour dire si tous les problèmes ont été réglés étant donné que la nouvelle procédure a été adoptée au milieu d'une

the field that the process has facilitated the intake. Our numbers have increased marginally — and in a significant way over the last two or three years or so. I would not want to say that is because of the streamlined process because we have not had time to analyze it yet. If you asked me the same question in about a year from now, we would probably be able to produce some statistics to indicate whether or not these streamlined processes have really made a difference. Yes, the recruiting process is still problematic, although we have been doing reasonably well in meeting our targets. We are pretty close to 6,000 at the area level.

Senator Day: Is the recruiting done by the regular force recruiting group, or does the reserve handle its own recruiting process?

BGen. Young: It is a little of both. Reserve units are responsible for attraction, so they get the recruits. They will conduct some of the preliminary preparation for the actual documenting process. There is one Canadian Forces Recruiting Centre here in Toronto that is manned by both regulars and reserve, and they attract and process both regular and reserve candidates. It is done centrally there.

Senator Day: In your written and oral presentations you are talked about new facilities. You used a term here that I think, if I understood this correctly, is unfortunate. I would like you to clarify it. It says, "In smaller communities we are downsizing our footprint." Now, were you just talking about the physical size of a building or were you talking about the footprint of the unit?

BGen. Young: No, the actual plant. For example, right now there is quite an old facility in Chatham and we are in the process of looking to build a new one there. I am not insinuating or even suggesting that the military presence would be removed from the community. It is just that if you have a huge, old building, it may be replaced by a possibly smaller but more efficient one.

Senator Day: That makes me feel better.

You were talking about the current mandate of the reserve. You said, "As authorized by the Chief of Defence Staff, the role consists of three essential elements." That is now?

BGen. Young: Yes.

Senator Day: "One of those is a framework for mobilization. Each reserve unit has been given a clearly defined mission or task that it would be expected to undertake should there be a requirement to expand the force to meet a declared emergency." This, presumably, is a domestic operation?

BGen. Young: It could be.

Senator Day: That is one of the roles that you have now, right, it is not coming in the future? Then you talk about using "borrowed legacy equipment." "We have demonstrated that reservists can provide support to municipal first responders, chemical, biological..." et cetera.

BGen. Young: Yes.

année de recrutement mais les unités locales nous disent que les choses ont été simplifiées. Le nombre de recrues a augmenté marginalement — mais de manière très sensible par rapport aux deux ou trois dernières années. Je ne veux pas dire encore que c'est grâce au processus rationalisé puisque nous n'avons pas encore eu le temps d'analyser la situation. Si vous me posez la même question dans un an, je pourrai probablement vous donner des statistiques indiquant si la rationalisation de la procédure a changé les choses ou non. Certes, le recrutement est toujours problématique, bien que nous ayons relativement réussi à atteindre nos objectifs. Nous sommes très proches des 6 000 nouvelles recrues.

Le sénateur Day : Le recrutement est-il assuré par le groupe de recrutement de la force régulière ou est-ce que la Réserve s'en occupe elle-même?

Le bgén Young : C'est un peu des deux. Les unités de réserve se chargent d'attirer des candidats, des recrues. Elles se chargent aussi d'une partie de la préparation préliminaire pour le processus de documentation. Il y a un centre de recrutement des Forces canadiennes à Toronto qui est doté de membres de la force régulière et de la Réserve et qui attire et traite des candidats pour les deux forces. C'est donc une opération centralisée.

Le sénateur Day : Dans votre mémoire et votre déclaration, vous avez parlé de nouvelles installations. Si j'ai bien compris, vous avez employé un mot que je pense regrettable, et j'aimerais que vous le précisiez. Vous avez dit : « Dans les petites communautés, nous révisons notre empreinte ». Est-ce que cela voulait dire la taille physique des établissements ou plutôt l'empreinte de l'unité?

Le bgén Young : Il s'agissait des édifices. Par exemple, il y a actuellement un très vieil établissement à Chatham et nous avons lancé la procédure pour en construire un nouveau. Je ne voudrais certainement pas donner l'impression que la présence militaire va disparaître de la communauté. Il s'agit simplement du fait que nous avons un vieil édifice énorme que l'on pourrait remplacer par un édifice peut-être plus petit mais plus efficient.

Le sénateur Day : Ça me rassure.

Vous parlez du mandat actuel de la Réserve. Vous avez dit : « Son rôle, tel qu'il a été entériné par le chef d'état-major, contient trois éléments essentiels ». Cela vaut pour maintenant?

Le bgén Young : Oui.

Le sénateur Day : « Un cadre de mobilisation ou d'expansion de la force — chaque unité de la Réserve a reçu une mission ou tâche clairement définie qu'elle est censée assumer s'il devient nécessaire d'augmenter la force pour faire face à une crise officielle ». Je suppose qu'il s'agit ici d'une opération intérieure?

Le bgén Young : Ça pourrait l'être.

Le sénateur Day : C'est un de vos rôles actuels, pas un rôle futur? Vous avez parlé ensuite « d'équipement classique emprunté ». « Nous avons démontré que les réservistes peuvent offrir un soutien aux premiers intervenants municipaux en cas d'incidents chimiques, biologiques, radiologiques ou nucléaires ».

Le bgén Young : Oui.

Senator Day: Is that one of the current mandates that you may be required to mobilize for on an emergency basis?

BGen. Young: No, it is not. That comment relates specifically to one of the new capabilities that are currently assigned to the reserve on trial. We conducted a pilot on COLPRO, collective protection. The purpose of the pilot was not to test equipment. The purpose was to see if we could actually raise a body of reserves who could commit themselves to a task like COLPRO. They were all given nuclear, chemical, biological warfare training at Camp Borden. The equipment that they used was legacy equipment, meaning it is existing equipment. We anticipate that if the results of the tests are such that the Armed Forces wish to go ahead with this capability, the COLPRO would be provided with up-to-date equipment. The purpose of the trial was simply to see whether or not we could produce the soldiers with a minimum level of skills, and we did that using legacy equipment.

Senator Day: You say, "In response to domestic operations of a humanitarian or disaster relief nature, the ability to provide formed bodies with integral communications is a paramount factor." That is something you might be required to do tomorrow?

BGen. Young: Yes, the ice storm is an example.

Senator Day: You say, "Land Forces Central Area has insufficient radios to conduct proper training or to support domestic operations, with a significantly higher percentage of these shortages within the reserve component."

Do you wish to change that statement?

BGen. Young: Well, not change it, but maybe put it in context. "Insufficient" meaning if we had to take that unit out of Windsor, the one whose colonel you heard from yesterday, and deploy them with what they had on location, they would not have sufficient numbers of radios. They would have to be augmented with equipment either from the area training centre or maybe the regular force brigade in Petawawa.

Senator Day: Which would obviously slow down their response time, I would think?

BGen. Young: It may very well.

Senator Banks: Following along the same line, is TCCCS the radio system that does frequency hopping? Is that what that means?

BGen. Lessard: It is our new generation of radios that we have had for a couple of years now.

Senator Banks: It is the kind that makes it difficult to intercept because it is doing frequency hopping?

BGen. Lessard: Yes. It is our present new-generation radio.

Le sénateur Day : S'agit-il d'un cas où vous pourriez être obligés de vous mobiliser d'urgence?

Le bgén Young : Non, ce n'est pas ça. Cela concerne explicitement l'une des nouvelles capacités qui sont actuellement attribuées à la Réserve à titre d'essai. Nous avons effectué un essai pilote de COLPRO, la protection collective. L'objectif n'était pas de mettre l'équipement à l'essai mais de voir si nous pouvions effectivement réunir un groupe de réservistes capables de s'engager envers une tâche telle que COLPRO. Ils ont tous reçu une instruction sur la guerre nucléaire, chimique et biologique au Camp Borden. L'équipement utilisé était un équipement classique, c'est-à-dire un équipement existant. Si les résultats de l'expérience sont tels que les forces armées veulent aller de l'avant avec cette capacité, nous prévoyons que COLPRO recevra de l'équipement moderne. L'objectif de l'essai était simplement de voir si nous pouvions ou non produire des soldats ayant le niveau minimum de compétences requis, et nous avons fait cela au moyen de matériel existant.

Le sénateur Day : Vous dites plus loin : « En cas d'opérations intérieures de secours ou d'aide humanitaire, il est crucial de pouvoir déployer des corps doté de communications intégrales ». C'est quelque chose que vous pourriez être appelés de faire demain.

Le bgén Young : Oui, comme pour la tempête de glace.

Le sénateur Day : Vous dites : « Le meilleur exemple est celui de la nouvelle famille de récepteurs radio, que nous appelons STCCC. Le Secteur du centre de la Force terrestre n'en a pas suffisamment pour dispenser une instruction adéquate à l'appui des opérations intérieures, et c'est la Réserve qui souffre de plus en plus de cette carence ».

Voulez-vous modifier cette déclaration?

Le bgén Young : Non, pas la modifier mais plutôt la replacer dans son contexte. « Pas suffisamment » veut dire ici que, si nous devons prendre cette unité de Windsor, celle qui est commandée par le colonel dont vous avez entendu parler hier, pour la déployer ailleurs avec ce qu'elle a, elle n'aurait pas assez de récepteurs radio. Il faudrait lui donner de l'équipement provenant soit du centre d'instruction local, soit de la brigade régulière de Petawawa.

Le sénateur Day : Ce qui ralentirait évidemment son délai de réaction, je suppose?

Le bgén Young : C'est possible.

Le sénateur Banks : Dans le même ordre d'idées, le STCCC est le système radio qui fait du saut de fréquences, n'est-ce pas?

Le bgén Lessard : C'est la nouvelle génération de récepteurs que nous avons depuis quelques années déjà.

Le sénateur Banks : Les communications en sont difficiles à intercepter parce qu'il fait du saut de fréquences?

Le bgén Lessard : Oui, c'est le récepteur radio de nouvelle génération.

Senator Banks: Can you tell me what geomatics is or are?

BGen. Lessard: I will try, but I am definitely not a geomatics expert. It is a sub-branch of the engineers who deal with the storage of data regarding geography — soil composition, rivers, et cetera. It is basically the collection of those data and the portraying of some of the data that various commanders need. We are using that more and more. It requires people with highly developed technical skills. If you are going into a new area of operations, you want to know about the geography, airports, sea ports, and visibility from various mountains. They have an astonishing ability to deliver that information. This is a new capability that we are developing within the reserves and the reserve unit in Ottawa.

Senator Banks: What kind of road would bear what kind of weight when you are going into a new area?

BGen. Lessard: That could be one use, yes.

Senator Banks: Well, given that and the other things that we were talking about, including the TCCCs, you say that the reason that things have been so successful so often so far is the soldiers have been able to bring a can-do attitude to whatever problems they face. Canadians are famous for doing that, for somehow getting the job done. Maybe that is the problem. Maybe one of these days we should say we cannot do that, but the fact is that one way or another, those soldiers get it done.

You point out in this report — and this is something that has been concerning us a little — that there is a widening technology gap and, therefore, a widening gap in the training that is required on the one hand, and available on the other, because I am assuming that most reservists are there for a couple of weekends a month and one or two nights a week. Is that about right?

BGen. Young: That would be right.

Senator Banks: As the technology becomes increasingly widespread through a unit that you send out to do whatever the job is, and as that technology and the demands on it become more and more complicated, will we reach a point at which there is such a disparity that will take so long to make a reserve soldier capable of operating integrally with a regular force unit that we will run into difficulties?

BGen. Lessard: I will answer first, and if Gen. Young has some comments he can carry on. Perhaps a few years ago we had that concern. We were trying to look at all the skill sets for the regular force and the skill sets for the reserve, and there was a delta. We were saying the delta will increase and what relevance will the reserves have?

Well, the reality we are talking about now is the Three Block War, meaning if you go to Afghanistan, you have to be able to do combat ops, stability ops and humanitarian ops, and a lot of it is not high-tech. You can look at the operations we are doing in Afghanistan right now. Some are based on high-technology, but some are based, and I will use the term again, human intelligence — foot-on-the-ground soldiers. If I can refer back

Le sénateur Banks : Pouvez-vous me dire ce qu'est la géomatique?

Le bgén Lessard : Je vais essayer, bien que je ne sois pas un expert. C'est une branche de l'ingénierie qui s'occupe de l'entreposage de données géographiques — composition des sols, rivières, et cetera. Il s'agit essentiellement de recueillir ces données de façon à les présenter aux divers commandements sous la forme qu'ils souhaitent. Nous en faisons de plus en plus. Cela exige des gens ayant des compétences très poussées. Quand on va dans un nouveau secteur d'opérations, il est utile d'en connaître à l'avance la géographie, les aéroports, les ports et la visibilité en fonction des montagnes. La géomatique a une capacité extraordinaire de produire ce genre d'informations. C'est une nouvelle capacité que nous mettons au point à l'intérieur de la Réserve et de l'unité de réserve d'Ottawa.

Le sénateur Banks : Quel genre de route accepterait quel type de charge quand vous allez dans un nouveau secteur?

Le bgén Lessard : Par exemple.

Le sénateur Banks : Considérant ce facteur et les autres choses dont nous avons parlé, dont le STCCC, vous dites que la raison pour laquelle vous avez connu tant de succès, si souvent, c'est que les soldats ne se laissent pas abattre par la difficulté, quelle qu'elle soit. Les Canadiens sont célèbres pour cela, pour faire ce qu'il faut faire. Par contre, c'est peut-être là le problème. Peut-être que nous devrions finir un jour par dire que nous ne pouvons pas faire telle ou telle chose mais, jusqu'à présent, ce n'est pas arrivé.

Vous indiquez dans ce rapport — et c'est quelque chose qui nous préoccupe depuis quelque temps — qu'il y a un écart technologique croissant en ce qui concerne la formation requise et la formation dispensée, car je suppose que la plupart des réservistes ne sont disponibles qu'une ou deux fois par semaine par mois et une ou deux soirées par semaine, n'est-ce pas?

Le bgén Young : C'est ça.

Le sénateur Banks : Plus une unité a recours à la technologie, et plus la technologie devient compliquée, plus nous allons atteindre le point où il y aura une telle disparité que nous aurons de vraies difficultés à cause du temps qu'il faudra pour rendre un soldat de la réserve complètement opérationnel dans une unité régulière.

Le bgén Lessard : Je vais répondre à cette question et le général Young pourra y ajouter des précisions s'il le souhaite. Ce que vous dites était peut-être vrai il y a quelques années. Si l'on comparait toutes les compétences de la force régulière à celle de la réserve, il y avait un delta. Nous pensions que le delta allait augmenter et nous nous interrogeons sur la pertinence de la Force de réserve.

La réalité d'aujourd'hui est que nous parlons de la fameuse « Three Block War », la guerre de quartier, ce qui veut dire que, si vous allez en Afghanistan, vous devez être capable de mener des opérations de combat, des opérations de stabilisation et des opérations humanitaires, c'est-à-dire beaucoup de choses qui n'exigent pas une technologie de pointe. Voyez les opérations que nous menons actuellement en Afghanistan. Certaines utilisent une

to my example of the armoured corps, the regular force will have the new mobile gun system that you asked about a few minutes ago. They will have the Coyote vehicle that you might have seen, with a mast. That requires a lot of technical skills in the regular force. The reserve armoured regiments will have the G-Wagon, which is a modern patrol vehicle, but they will be able to do human intelligence patrolling, things that our infantry battalion regular force are doing. Both are totally complementary. Both are extremely important. The fact that some of the equipment might not be operated by the reserves in no way means that the reserves have a less important role in international or domestic operations.

The only thing is, you have to determine where the reserves can augment and where they cannot. I will give you an example. In Afghanistan we have a reconnaissance squadron of three troops with Coyotes, obviously regular force. The fourth subcomponent is a reconnaissance platoon, regular force infantry with the G-Wagon. In the future, could that reconnaissance platoon be an armoured reserve reconnaissance troop? Absolutely.

You see again the conundrum, which is being solved, between high technology and low technology, and both work.

Senator Banks: However, the augmentation could not be accomplished by putting a reservist into a Coyote?

BGen. Lessard: No, but inside that troop that has the G-Wagon and they operate as one unit.

Senator Banks: Gen. Young, you said close to the end of your remarks that in order to successfully meet the challenges, the reserves will have to be adequately resourced. Can you quantify that in respect of your reserve command, the 32 Brigade Group?

BGen. Young: I can certainly give you a broad answer because that is the way the comment was intended to be taken.

I know what we are capable of now and we have been meeting the requirements that have been put in front of us. In some cases it has been an effort, but we have been meeting them. The comment was more directed towards the future, because I see a future that will involve more reserves, and not only in terms of their use on operations, but the numbers of them. That is fine. I believe the reserve has the potential. There is certainly the attitude there that you identified. Reservists want to serve on operations. However, as the demand increases, my personal opinion is that there will have to be a reassessment of resources. There will have to be a reassessing and matching of capability, as the general mentioned a minute ago. What do you want them to do? Setting them up for a successful achievement of that will inevitably mean re-evaluating resources. It will mean taking a look at employer

technologie de pointe mais d'autres sont essentiellement basées sur, et j'utilise à nouveau l'expression, l'intelligence humaine — les soldats à pied d'œuvre. Si je peux revenir à mon exemple de corps blindé, la force régulière aura le nouveau système de canon mobile dont vous parliez il y a quelques minutes, elle aura le véhicule Coyote que vous avez peut-être vu, avec un mât, et cela exige des compétences techniques très poussées. En ce qui concerne la Force de réserve, elle aura des régiments blindés équipés du G-Wagon, qui est un véhicule de patrouille moderne, mais elle pourra effectuer des patrouilles de renseignement humaines, des choses que notre force régulière du bataillon d'infanterie fait déjà. Les deux sont totalement complémentaires. Les deux fonctions sont extrêmement importantes. Le fait que certains éléments d'équipement ne puissent pas être utilisés par la Réserve ne signifie absolument pas que celle-ci ait un rôle moins important à jouer dans les opérations internationales ou intérieures.

Ce qui compte, c'est de déterminer où la Réserve peut augmenter ses capacités et où elle ne le peut pas. Je vais vous donner un exemple. En Afghanistan, nous avons un escadron de reconnaissance comprenant trois équipes équipées de Coyote, évidemment de la force régulière. Le quatrième élément est un peloton de reconnaissance d'infanterie de la force régulière avec le G-Wagon. À l'avenir, ce peloton de reconnaissance pourrait-il être une équipe de reconnaissance de la réserve blindée? Absolument.

Vous voyez le problème, que l'on parvient à résoudre, entre la technologie avancée et la technologie simple. Les deux sont utiles.

Le sénateur Banks : Toutefois, l'augmentation ne peut pas être réalisée en mettant un réserviste dans un Coyote?

Le bgén Lessard : Non, mais on peut le mettre dans l'équipe qui a le G-Wagon et elle fonctionnera comme une unité.

Le sénateur Banks : Général Young, vous avez dit vers la fin de votre déclaration que la Réserve devra être dotée de ressources adéquates si l'on veut qu'elle puisse relever les défis. Pourriez-vous nous donner des chiffres en ce qui concerne votre commandement, le 32^e Groupe de brigade?

Le bgén Young : Je peux vous donner une réponse générale car c'est dans cet esprit que je formulais cette remarque.

Je sais de quoi nous sommes capables maintenant et je sais que nous avons répondu aux besoins qui nous étaient adressés. Cela a pu exiger un effort dans certains cas mais l'avons fait. Mon commentaire concernait plutôt l'avenir car je pense que l'on aura plus souvent besoin de la Réserve à l'avenir, pas seulement du point de vue du nombre de missions mais aussi du point de vue d'un plus grand effectif. Ce n'est pas un problème car je pense que la Réserve possède le potentiel voulu. L'attitude que vous avez identifiée est certainement positive. Les réservistes veulent participer aux opérations. Toutefois, à mesure que la demande augmente, j'ai l'impression — et c'est un avis personnel — qu'il faudra procéder à une réévaluation des ressources. Il faudra effectuer cette réévaluation pour assurer une concordance de la capacité, comme l'a dit le général il y a une minute. Qu'est-ce que

support programs to get all of the pieces in place, so that if the demand is there for the reserves to step up to the plate in greater numbers, they can meet it.

The Chairman: Generals, thank you both. It was very kind of you to come here today. The committee appreciates very much you taking the time to help us to understand better the challenges that you face. We appreciate the learning experience, the opportunity to get a better understanding of what is going on in your world and try to translate it into our world in a way that eventually makes sense in a report.

We appreciate you coming and we are grateful to you for your participation in this study. We will have a short presentation for you, but first I will adjourn the meeting.

The committee adjourned.

l'on attendra de la Réserve? Si l'on veut qu'elle puisse s'acquitter avec succès de ses tâches, il faudra inévitablement réévaluer ses ressources. Cela veut dire qu'il faudra se pencher sur les programmes de soutien des employeurs, pour obtenir toutes les pièces de l'échiquier de façon à ce que, si la demande apparaît, les réservistes puissent se présenter en plus grand nombre pour y faire face.

Le président : Généraux, je vous remercie tous les deux. Je vous remercie d'être venus devant le comité. Nous sommes très heureux que vous ayez pris le temps de venir nous expliquer les défis auxquels vous êtes confrontés. Nous sommes très heureux d'avoir eu l'occasion de mieux comprendre ce qui se passe dans votre monde, de façon à pouvoir mieux l'interpréter à l'intention du monde civil, dans notre rapport.

Nous vous remercions très sincèrement de votre collaboration. Nous avons une brève présentation à faire mais, avant cela, je vais lever la séance.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Morning meeting

COMPAS:

Conrad Winn, President and CEO.

York University:

David Dewitt, Director, Centre for International and Security Studies;

Martin Shadwick, Research Associate, Centre for International and Security Studies, Professor of Political Science.

Afternoon meeting

Pollara:

Michael Marzolini, Chairman and CEO.

As individuals:

Brigadier-General J.G. Marc Lessard, Commander, Land Force Central Area, Department of National Defence;

Brigadier-General G.A. Young, (Res), Deputy Commander, Land Force Central Area, Department of National Defence.

TÉMOINS

Réunion du matin

COMPAS:

Conrad Winn, président et directeur général.

Université York:

David Dewitt, directeur, Centre des études internationales et de sécurité;

Martin Shadwick, agrégé de recherche, Research Associate, Centre des études internationales et de sécurité, professeur de science politiques.

Réunion de la après-midi

Pollara:

Michael Marzolini, président et directeur général.

À titre personnel:

Le brigadier-Général J.G. Marc Lessard, commandant, Secteur du centre de la Force terrestre, ministère de la Défense nationale;

Le brigadier-Général G.A. Young, (Réserve), commandant adjoint, Secteur du centre de la Force terrestre, ministère de la Défense nationale.





First Session
Thirty-Eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Monday, December 6, 2004

Le lundi 6 décembre 2004

Issue No. 7

Fascicule n° 7

Thirteenth meeting on:
Canada's national security policy

Treizième réunion concernant :
La politique de sécurité nationale du Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Atkins	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Meighen
Banks	Munson
Cordy	Nolin
Day	

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Nolin is substituted for that of the Honourable Senator Lynch-Staunton (*December 6, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs :

Atkins	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Meighen
Banks	Munson
Cordy	Nolin
Day	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Nolin est substitué à celui de l'honorable sénateur Lynch-Staunton (*le 6 décembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, December 6, 2004
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera, at 9:05 a.m., in room 7, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, Meighen, Munson and Nolin (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Grant Dawson and William Price, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer; and Sergeant Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 9:27 a.m., the committee suspended its sitting.

At 9:30 a.m., the committee resumed its sitting in public in room 2, Victoria Building.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No.1, Monday, October 25, 2004, of the Committee's Proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Department of National Defence:

Vice-Admiral Ron Buck, Vice Chief of the Defence Staff.

As an individual:

Major-General (Ret'd) Lewis Mackenzie.

Office of the Auditor General of Canada:

Sheila Fraser, Auditor General of Canada;

Hugh McRoberts, Assistant Auditor General;

Wendy Loschiuk, Principal;

Peter Kasurak, Principal.

Centre for Research and Information on Canada:

Amanda Parriag.

The Chair made an opening statement.

Vice-Admiral Ron Buck made a presentation and answered questions.

At 11:00 a.m., the committee suspended its sitting.

At 11:05 a.m., the committee resumed its sitting.

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 6 décembre 2004
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 9 h 5, dans la salle n° 7 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Cordy, Day, Forrestall, Kenny, Meighen, Munson et Nolin (9).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Grant Dawson et William Price, analystes; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN; et le sergent Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'alinéa 92(2)e, le comité examine son projet d'ordre du jour.

À 9 h 27, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 30, le comité entreprend la séance publique dans la salle n° 2 de l'édifice Victoria.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Ministère de la Défense nationale :

Le vice-amiral Ron Buck, vice-chef d'état-major de la Défense.

À titre personnel :

Le major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie.

Bureau du vérificateur général du Canada :

Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada;

Hugh McRoberts, vérificateur général adjoint;

Wendy Loschiuk, directrice principale;

Peter Kasurak, directeur principal.

Centre de recherche et d'information sur le Canada :

Amanda Parriag.

Le président fait une déclaration.

Le vice-amiral Ron Buck fait une déclaration et répond aux questions.

À 11 heures, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 5, le comité reprend ses travaux.

Major-General (Ret'd) Lewis Mackenzie made a presentation and answered questions.

At 12:56 p.m., the committee suspended its sitting.

At 1:00 p.m., the committee resumed its sitting in camera in room 7, Victoria Building.

At 2:00 p.m., the committee suspended its sitting.

At 2:03 p.m., the committee resumed its sitting in public in room 2, Victoria Building.

Sheila Fraser made a presentation and answered questions with Hugh McRoberts, Wendy Loschiuk and Peter Kasurak.

At 3:30 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:40 p.m., the committee resumed its sitting.

Amanda Parriag made a presentation and answered questions.

At 4:36 p.m., the committee suspended its sitting.

At 4:38 p.m., the committee resumed its sitting in camera in room 7, Victoria Building

At 5:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie fait une déclaration et répond aux questions.

À 12 h 56, le comité suspend ses travaux.

À 13 heures, le comité reprend ses travaux, à huis clos, dans la pièce n° 7 de l'édifice Victoria.

À 14 heures, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 3, le comité entreprend la séance publique dans la pièce n° 2 de l'édifice Victoria.

Sheila Fraser fait une déclaration et, de concert avec Huth McRoberts, Wendy Loschiuk et Peter Kasurak, répond aux questions.

À 15 h 30, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 40, le comité reprend ses travaux.

Amanda Parriag fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 36, le comité suspend ses travaux.

À 16 h 38, le comité reprend ses travaux, à huis clos, dans la pièce n° 7 de l'édifice Victoria.

À 17 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, December 6, 2004

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:05 a.m. to examine and report on the need for a national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Today we will hear testimony relevant to the review of Canadian defence policy. I am Colin Kenny, a senator from Ontario, and I have chaired this committee since 2001.

On my immediate right is the distinguished Senator Forrestall from Nova Scotia, who has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their member of Parliament in the House of Commons and then as their senator. During his tenure in the House, he served as parliamentary secretary to several cabinet ministers, including the minister of transport and the minister of regional industrial expansion.

On my far right is Senator Jane Cordy from Nova Scotia, who is an accomplished educator with an extensive record of community involvement including serving as Chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Senator Cordy is also Chair of the Canadian NATO Parliamentary Association. Beside her is Senator Norm Atkins from Ontario, who came to the Senate in 1986 with more than 27 years in the field of communications. Senator Atkins is former President of Camp Associates Advertising Limited and has served as an adviser to former Premier Davis of Ontario.

On Senator Cordy's other side is Senator Jim Munson from Ontario, who was a trusted journalist and director of communications for former Prime Minister Jean Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has twice been nominated for a Gemini award in recognition of excellence in journalism.

On my far left is Senator Joseph Day from New Brunswick, who holds a Bachelor of Electrical Engineering from Royal Military College in Kingston, Ontario, an LLB from Queen's University and a Masters of Law from Osgoode Hall. Prior to his appointment to the Senate in 2001, Senator Day had a successful career as an attorney. He is also Deputy Chair of the Standing Senate Committee on National Finance and on our Subcommittee on Veterans Affairs.

Beside him is Senator Tommy Banks, from Alberta, who is well known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers, whose musical career has spanned more than 50 years. Senator Banks has received a Juno award and is an Officer of the Order of Canada. He is also Chair of the

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, lundi 6 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 h 5 pour examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. Je suis heureux de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous allons entendre aujourd'hui des témoignages qui porteront sur la révision de la politique de défense du Canada. Je m'appelle Colin Kenny, je suis sénateur de l'Ontario, et je préside le comité depuis 2001.

À ma droite immédiate se trouve l'éminent sénateur Forrestall de la Nouvelle-Écosse, qui est au service de ses commettants de Dartmouth depuis 37 ans, d'abord à titre de député à la Chambre des communes puis comme sénateur. Au cours de son séjour à la Chambre, il a été le secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, dont celui des Transports et celui de l'Expansion régionale et industrielle.

À l'extrême droite se trouve le sénateur Jane Cordy de la Nouvelle-Écosse, éducatrice accomplie qui a longuement servi ses concitoyens, notamment à titre de présidente de la Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Le sénateur Cordy est également présidente de l'Association parlementaire canadienne de l'OTAN. À côté d'elle, le sénateur Norm Atkins de l'Ontario qui a été nommé au Sénat en 1986 après une carrière de plus de 27 ans dans le domaine des communications. Le sénateur Atkins est l'ancien président de Camp Associates Advertising Limited et a été le conseiller de l'ancien premier ministre Davis de l'Ontario.

De l'autre côté du sénateur Cordy se trouve le sénateur Jim Munson de l'Ontario, autrefois journaliste écouté et directeur des communications de l'ancien premier ministre Jean Chrétien avant son entrée au Sénat en 2003. Le sénateur Munson a été mis en nomination deux fois pour un prix Gémeau d'excellence en journalisme.

À l'extrême gauche, le sénateur Joseph Day du Nouveau-Brunswick, bachelier en génie électrique du Collège militaire royal de Kingston, en Ontario, bachelier en droit de l'Université Queen's et titulaire d'une maîtrise en droit de Osgoode Hall. Avant son entrée au Sénat en 2001, le sénateur Day a connu une belle carrière comme avocat. Il est également vice-président du Comité sénatorial permanent des finances nationales et il siège au Sous-comité des anciens combattants.

À côté de lui, le sénateur Tommy Banks de l'Alberta qui est bien connu des Canadiens, l'un de nos musiciens et artistes de la scène les plus accomplis, lui dont la carrière dans le monde du spectacle a duré plus de 50 ans. Le sénateur Banks a reçu un prix Juno et est officier de l'Ordre du Canada. Il est également

Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources and Chair of the Alberta Liberal Caucus.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine security and defence. During the last Parliament, we completed a number of reports beginning with "Canadian Security and Military Preparedness," tabled in February 2002, which examined the major defence and security issues facing Canada. The Senate asked our committee to examine the need for a national security policy. To date, we have released five reports on various aspects of national security: "Defence of North America: A Canadian Responsibility," tabled in September 2002; "For an Extra \$130 Bucks...Update on Canada's Military Financial Crisis, A View from the Bottom Up," tabled in November 2002; "The Myth of Security at Canada's Airports," tabled in January 2003; "Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World," tabled in October 2003; and "National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines," tabled in March 2004.

The committee is now turning its attention to a review of Canadian defence policy. During the next year, the committee will hold meetings in every province to engage with Canadians to determine what their national interests are, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond. The committee will attempt to generate debate on national security in Canada and to forge a public consensus on the need for the military.

This morning's first witness is Vice-Admiral Ron Buck, who became Vice Chief of the Defence Staff on September 3, 2004. His previous appointment was as Chief of the Maritime Staff, from 2001 to 2004. Vice-Admiral Buck's operational career spanned his command of the Canadian Fleet (Pacific) and the Fifth Canadian Destroyer Squadron, which consisted of seven Halifax Class patrol frigates and two Iroquois Class destroyers. He also commanded his own ship, the destroyer-escort, HMCS *Restigouche*. Vice-Admiral Buck holds a Bachelor of Science degree from McGill. He joined the Royal Canadian Navy in 1967.

Vice-Admiral Buck, welcome to the committee. Please proceed.

Vice-Admiral Ron Buck, Vice Chief of the Defence Staff, Department of National Defence: Thank you, Mr. Chairman, I do have a statement.

[Translation]

It is a pleasure to be here to share with the committee a number of considerations with regard to the future roles and missions of the Canadian Forces.

président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, l'environnement et les ressources naturelles, et il préside le caucus libéral de l'Alberta.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent qui ait pour mandat d'étudier la sécurité et la défense. Au cours de la dernière législature, il a publié un certain nombre de rapports, dont le premier était intitulé « L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense », étude qui a été déposée en février 2002 et faisait le point sur les grandes questions de défense et de sécurité auxquelles le Canada est confronté. Le Sénat a ensuite demandé à notre comité d'étudier la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité. À ce jour, nous avons publié cinq rapports sur divers aspects de la sécurité nationale : le premier, « La défense de l'Amérique du Nord : Une responsabilité canadienne », en septembre 2002; le deuxième, « Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes : Une vue de bas en haut » en novembre 2002; le troisième, « Le mythe sur la sécurité dans les aéroports canadiens », en janvier 2003; le quatrième, « Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde », en octobre 2003; et le cinquième, « Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne », en mars 2004.

Le comité examine maintenant la politique nationale de défense du Canada. Au cours de l'année à venir, il tiendra des audiences dans chacune des provinces et consultera les Canadiens afin de définir l'idée qu'ils se font de l'intérêt national, de savoir ce qu'ils considèrent comme étant les principales menaces pour le Canada, et de quelle façon ils aimeraient que le gouvernement y réagissent. Le Comité veut susciter un débat sur la sécurité nationale au Canada et dégager un consensus public sur nos besoins en matière militaire.

Notre premier témoin ce matin est le vice-amiral Ron Buck, qui a été nommé vice-chef d'état-major de la Défense le 3 septembre 2004. De 2001 à 2004, il a été chef d'état-major de la Force maritime. Au cours de sa carrière opérationnelle, le vice-amiral Buck a été commandant de la Flotte canadienne du Pacifique et de la 5^e Escadre de destroyers du Canada, laquelle se composait de sept frégates de patrouille de classe Halifax et deux destroyers de la classe Iroquois. Il a également commandé son propre navire, le destroyer d'escorte NCSM *Restigouche*. Le vice-amiral Buck est bachelier en science de l'Université McGill. Il s'est enrôlé dans la Marine royale canadienne en 1967.

Monsieur le vice-amiral, bienvenue au comité. Nous vous écoutons.

Le vice-amiral Ron Buck, vice-chef d'état-major de la Défense, ministère de la Défense nationale : Merci, monsieur le président, j'ai en effet une déclaration.

[Français]

Je suis heureux d'être ici pour partager avec les membres du comité quelques réflexions concernant les rôles et les missions qui attendent les Forces canadiennes.

[English]

As you know, the government is preparing an international policy statement that will provide for an integrated and coherent international policy framework for diplomacy, defence, development and trade. The articulation of the roles and missions of the Canadian Forces going forward must, therefore, flow from the policy statement and be informed by the recently promulgated national security policy.

It is clear from the many statements that have been made that there is an expectation that the Canadian Forces will continue to have a domestic, continental and international role. The challenge will be in defining the balance among those roles and then defining the resulting breadth and depth of capability that the Canadian Forces will need to meet government expectations. Such expectations, of course, must be balanced against resources assigned.

[Translation]

In defining the Canadian Forces of the future, Canadian imperatives and interests must be considered against the future security environment.

[English]

Global terrorism, proliferation of weapons of mass destruction, failed and failing states and regional hot spots are major emerging aspects of an increasingly threatening security environment. It is perhaps the nexus of terrorism and weapons of mass destruction that we should be especially concerned with, not to mention the possibility that ungoverned regions belonging to failing or failed states serve to harbour such threats. In this context, conflict itself will become ever more complex and dangerous.

While there is a need to deal with threats as far away from Canada as possible, it is also clear that we are no longer isolated from these threats and, thus, both domestically and continentally, we must put greater focus on our air and maritime approaches, including the Arctic.

[Translation]

We will need to work more closely with the United States and many other Canadian authorities to provide an integrated defence and security capability. This includes, but is not limited to, work to enhance the role of the North American aerospace command.

[English]

All of the above will require a more agile and flexible Canadian Forces for the future. We anticipate that to meet government requirements the Canadian Forces, in concert with allies and other international partners, will need a breadth of capability to deal with a range of operations, from humanitarian to stabilization to combat, and possibly simultaneously in the

[Traduction]

Comme vous savez, le gouvernement élabore en ce moment une déclaration de politique internationale qui donnera un cadre intégré et cohérent à notre diplomatie, notre défense, notre développement et notre commerce. L'articulation des rôles et missions des Forces canadiennes doit donc se poursuivre, elle doit s'inspirer de cette déclaration de politique générale et s'appuyer sur la politique de sécurité nationale qui vient d'être énoncée.

Les nombreuses déclarations qui ont été faites démontrent hors de tout doute qu'on s'attend à ce que les Forces canadiennes conservent un rôle intérieur, continental et international. La difficulté consistera à équilibrer ces rôles et ensuite définir l'ampleur et la profondeur des capacités dont les Forces canadiennes auront besoin pour répondre aux attentes du gouvernement. Ces attentes doivent bien sûr s'appuyer sur les ressources qui nous seront imparties.

[Français]

La définition des Forces canadiennes de l'avenir doit tenir compte des impératifs et des intérêts du Canada en ce qui a trait au futur contexte de sécurité.

[Traduction]

Le terrorisme mondial, la prolifération des armements de destruction massive, les États dysfonctionnels et les points chauds régionaux sont les principaux aspects qui marquent un environnement de plus en plus menaçant pour notre sécurité. Mais c'est peut-être la conjonction du terrorisme et des armements de destruction massive qui doit nous préoccuper le plus, sans oublier la possibilité que certaines régions sans gouvernement qui appartiennent à ces États dysfonctionnels abritent certaines de ces menaces. Dans ce contexte, tout conflit devient en soi plus complexe et dangereux.

Même s'il est nécessaire de contrer certaines menaces qui sont fort loin du Canada, il est également évident que notre pays n'est plus à l'abri de ces menaces, et c'est la raison pour laquelle, tant sur le plan intérieur que continental, nous devons nous préoccuper davantage de nos approches aériennes et maritimes, et cela comprend l'Arctique.

[Français]

Nous devons collaborer plus étroitement avec les États-Unis et avec bon nombre d'autres autorités canadiennes, en vue d'assurer une capacité intégrée de défense et de sécurité. Ceci comprend, sans s'y limiter, le renforcement du rôle de commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord.

[Traduction]

Tout cela exigera à l'avenir des Forces canadiennes plus flexibles. Nous croyons que, pour répondre aux attentes du gouvernement, les Forces canadiennes, de concert avec leurs alliés et autres partenaires internationaux, auront besoin de capacités diverses pour divers types d'opérations, humanitaire, stabilisation, combat, et peut-être même ces trois capacités

same operation. We anticipate that, as we construct a more holistic Canadian Forces of the future, there will need to be an enhanced emphasis on common surveillance capabilities, both at home and abroad; greater interoperability, both within the Canadian Forces and with allies, guided by more pervasive joint operational concepts; better deployability, both to and in theatre; and a layered approach to defence with more precise weapons.

As the committee is aware, the government has indicated an intention to grow the capacity of the Canadian Forces by some 5,000 regular force and 3,000 reserve force personnel. As it relates to the 5,000, we will look to enhancing in a major way Canadian Forces deployable capability in a more holistic manner.

[Translation]

As it relates to the 3,000 increase to reserve forces, the reserves will be assigned more precise missions that will give them a greater capability to support either domestic or deployed operations.

[English]

In conclusion, the details of what a Canadian Forces of the future will look like must await the tabling of the government's intentions and, of course, the work of parliamentary committees. However, I would suggest that as we move forward there are a number of thrusts upon which there will need to be work. These include dealing with existing sustainability pressures, growing the force and, finally, modernizing and transforming it. That said, in the final analysis, the future of the Canadian Forces will be driven by Canadian imperatives as articulated in the National Security Policy and the International Policy Statement and by the level of resources that Canadians and the government are prepared to assign. More resources will stabilize and allow the Canadian Forces to move forward.

[Translation]

I am pleased to now take any questions you might have.

[English]

The Chairman: Thank you very much.

Senator Banks: Good morning, Admiral Buck. It is nice to see you again.

You said that more resources would allow better things to be done, and to be done more efficiently and more effectively. Do I take it from that that you feel that the overall budget for defence ought to be increased by Parliament?

VAdm. Buck: As I indicated in my opening words, the breadth and depth of the future Canadian Forces will be very much driven by Canadian government policy, and the balance then must be struck. Whatever policy, thrust and capability the government

simultanément au cours de la même opération. Ce sont des Forces canadiennes plus holistes que nous allons bâtir à l'avenir, et de ce point de vue, nous croyons qu'il sera nécessaire d'accorder plus d'importance aux capacités de surveillance commune, autant chez-nous qu'à l'étranger; il faudra une plus grande interopérabilité, tant au sein des Forces canadiennes qu'avec nos alliés, guidée par des concepts opérationnels communs plus étendus; il faudra une meilleure déployabilité, pour partir en mission ainsi que sur place; et il faudra enfin donner à la défense une approche multidimensionnelle qui s'appuiera sur des armes de plus grande précision.

Votre comité le sait, le gouvernement a fait savoir qu'il comptait augmenter les effectifs des Forces canadiennes de près de 5 000 membres de la force régulière et de 3 000 réservistes. Pour ce qui est des 5 000 réguliers, nous allons tâcher d'augmenter substantiellement la capacité de déployabilité des Forces canadiennes dans une optique plus holiste.

[Français]

Les 3 000 réservistes supplémentaires, pour leur part, seront affectés à des missions précises qui les rendront plus aptes à appuyer les opérations nationales ou de déploiement.

[Traduction]

En conclusion, si l'on veut un portrait détaillé des Forces canadiennes de l'avenir, il faudra attendre que le gouvernement fasse connaître ses intentions et, bien sûr, il faudra attendre que les comités parlementaires achèvent leur travail. Cependant, je peux vous dire d'emblée que certains éléments doivent retenir notre attention dans les années à venir. Je songe entre autres à ce qui menace la viabilité des forces, à leur expansion et enfin, à leur modernisation et à leur transformation. Cela étant dit, en dernière analyse, l'avenir des Forces canadiennes sera façonné par les impératifs canadiens qui ont été articulés dans la Politique de sécurité nationale et la Déclaration de politique internationale ainsi que par les ressources que les Canadiens et le gouvernement voudront bien nous impartir. L'augmentation de nos ressources stabilisera les Forces canadiennes et leur permettra d'avancer.

[Français]

Il me fera maintenant plaisir de répondre à vos questions.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup.

Le sénateur Banks : Bonjour amiral Buck. Heureux de vous revoir.

Vous avez dit qu'il vous faudrait davantage de ressources pour mieux travailler, pour être plus efficaces et efficaces. Faut-il en conclure qu'à votre avis, le Parlement devrait augmenter le budget général de la défense?

Le vAm Buck : Comme je l'ai dit dans mon allocution liminaire, c'est largement la politique du gouvernement canadien qui définira les capacités des Forces canadiennes de demain, et il faut dès lors trouver l'équilibre voulu. Quelles que soient

believes the Canadian Forces should have, it must ensure that the resources it assigns are appropriate. Clearly, additional resources would allow a broader range and depth of capability.

Senator Banks: We agree. I believe that tensions between policy people and operational people are a very good thing. Those tensions are natural and good for the operation of practically any kind of undertaking. However, I have always been concerned about the seeming lack, sometimes, of tension between the military and the Department of National Defence, those being two different entities with two different ideas about how to achieve the objective.

Do you think that the umbilical connections that currently exist between the Armed Forces per se — between you and your immediate superior and the Armed Forces as such — and the political end of the Department of National Defence is a positive thing? It seems to me to reduce almost to invisibility some of those tensions to which I refer.

Vadm. Buck: As you quite rightly point out, senator, the Canadian Forces and the department are two separate entities, but their roles are complementary and they are actually integrated throughout the country. One advantage of that integration is that it allows us to do things more effectively and efficiently. However, the policy role, which belongs to the department, and the military advice role, which belongs to the Chief of Defence Staff, are in fact quite separate and are respected in all ways.

The role of the department in developing policy is to do that in the context of the national imperatives and government intentions. It is then up to the military, under the guidance of the Chief of Defence Staff, to turn that policy into specific defence capabilities. Not only is it efficient in that context, but also separation exists, and we see many nations moving to similar constructs.

Senator Banks: I agree that it is efficient. It is the efficiency with which I have a problem. I would like you to comment on the following general statement.

When we ask senior military officers who are part of the defence establishment in Ottawa about this, we are told that everything is going along well and efficiently, and that there is a concomitance of views on how things ought to go. However, when we visit military people and operational commanders at the bases, they often tell us that things are not quite so nice and that the jobs that the government is giving to our Armed Forces are not being matched with resources that will enable them to do those jobs properly.

I see a disconnect there and a tension which, if maintained to the upper levels of the Armed Forces command, would be a good thing. My question is: Are we being snowed at the bottom level or at the top level?

l'orientation ou les capacités que les Forces canadiennes devraient avoir de l'avis du gouvernement, celui-ci doit s'assurer que les ressources qu'il leur impartit sont convenables. Il est évident que des ressources supplémentaires nous permettraient d'acquérir des capacités plus diverses.

Le sénateur Banks : Nous sommes d'accord. Je crois pour ma part que les tensions entre les décideurs et le personnel opérationnel sont une très bonne chose. Ces tensions sont naturelles et saines dans pratiquement n'importe quelle entreprise. Cependant, ce qui me préoccupe depuis toujours, c'est l'absence parfois apparente de tensions entre les militaires et le ministère de la Défense nationale, étant donné qu'il s'agit deux entités différentes ayant des idées différentes de la manière dont elles doivent atteindre leur objectif.

Croyez-vous que le cordon ombilical qui lie en ce moment les Forces armées en tant que tel — c'est-à-dire vous et votre supérieur immédiat et les Forces armées telles quelles — et les responsables politiques du ministère de la Défense nationale est une bonne chose? Il me semble que ce lien réduit presque à néant certaines de ces tensions que j'ai mentionnées.

Le vadm Buck : Vous avez parfaitement raison de le dire, monsieur le sénateur, les Forces canadiennes et le ministère sont des entités distinctes, mais leurs rôles sont complémentaires et sont en fait intégrés partout au pays. L'un des avantages de cette intégration, c'est qu'elle nous permet d'agir avec plus d'efficacité et d'efficience. Cependant, le rôle de décideur, qui appartient au ministère, et le rôle de conseiller militaire, qui appartient au chef d'état-major de la Défense, sont en fait très distincts et sont respectés à tous égards.

Le rôle du ministère dans l'élaboration des politiques consiste à accomplir cette tâche dans le contexte des impératifs nationaux et des intentions gouvernementales. Il appartient ensuite aux militaires, sous la direction du chef d'état-major de la Défense, de traduire ces politiques en capacités de défense concrètes. Cela est efficient non seulement dans ce contexte, mais le fait est aussi que cette séparation existe, et nous voyons d'ailleurs de nombreux pays épouser une structure semblable.

Le sénateur Banks : Je suis d'accord avec vous pour dire que c'est efficient. Mais c'est justement au niveau de l'efficience que j'ai un problème. J'aimerais que vous me donniez votre avis sur l'idée générale que voici.

Quand on demande leur avis sur cette question aux hauts officiers qui font partie de l'état-major à Ottawa, ils nous répondent que tout va très bien, qu'il y a une concomitance de vues sur la manière de faire les choses. Cependant, quand on rencontre les militaires et les commandants opérationnels dans les bases, ils nous disent souvent que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et que les missions que le gouvernement confie à nos forces armées ne sont pas dotées des ressources qu'il leur faudrait pour bien faire leur travail.

J'entrevois une disjonction ici ainsi qu'une tension qui, si elles étaient maintenues aux échelons supérieurs du commandement des forces armées, seraient une bonne chose. Alors voici ma question : est-ce qu'on nous raconte des histoires en haut ou en bas?

VAdm. Buck: I do not think you are being snowed at either level. I suggest that there clearly are resource pressures. We all understand that. On a day-to-day basis, we make decisions to assign resources to meet the priorities of the day. That being said, the optic from the bottom up is different than from the top down. I have had extensive experience at the other end, and at those levels I made decisions on a day-to-day basis to ensure that I could deliver on the highest priorities of the day but we could not do all things for all people. Resources are limited, and they will always be limited.

Senator Banks: I agree that the view is different from the top than from the bottom. That is a natural tension, too. It is certainly the case that all the people who rise to your position have been operational before they got there. That is how they got there. Your distinguished career has got you where you are now. However, we still see that those tensions are sometimes absent, and that they are a healthy thing.

Senator Day: Congratulations on your appointment as Vice Chief.

In the corporate sense of a president and two vice-presidents, one might be a senior vice-president and the other a junior vice-president. Why do we need two? Does it work well to have a deputy chief and a vice-chief? Is it a natural division of labour and responsibilities?

VAdm. Buck: That is an excellent question, and I am pleased to answer it.

In the construct of the Canadian Forces, the Chief of Defence Staff has control and administration of the Canadian Forces. He is in command of the Canadian Forces. The Vice Chief has several roles. First, according to statute, he acts on behalf of the Chief when the Chief is absent. Second, he is the senior resource allocator in the department and in the Canadian Forces, although not the chief financial officer. I am also the Chief of Staff of the integrated headquarters to which Senator Banks referred. In that context, I am the Chief of Staff to both the Chief of Defence Staff and to the Deputy Minister.

The Deputy Chief of Defence Staff is responsible for the execution of operations, which is a critical and key component in the Canadian Forces. It is also critical and key that, in the event of the absence of the chief, there is an individual separate from the deputy chief to ensure that, on the recommendations of the deputy chief, we go forward and execute the operations as we should. In that context, they are very different roles. Frankly, one individual could not do both roles, nor should they do both roles.

Senator Day: Could you explain your description about being responsible for the allocation of resources? Would that also include a decision being made before the budget is tabled as to how much of the resources would go to operations, how much would go to capital expenditure and infrastructure, that type of decision and balancing?

VAdm. Buck: My staff and I, in conjunction with the commanders of the commands and other assistant deputy ministers, ultimately prepare for the chief and the deputy

Le vAm Buck : Je ne crois pas qu'on vous raconte d'histoire en haut ou en bas. Je dis que nous manquons manifestement de ressources. Nous savons tous cela. Au quotidien, nous prenons les décisions voulues pour impartir les ressources aux priorités du jour. Cela étant dit, l'optique de la base est différente de celle d'en haut. J'ai une longue expérience des deux niveaux, et quand j'y étais, je prenais des décisions au quotidien pour m'assurer de donner suite aux priorités les plus marquantes du jour, mais le fait est qu'on ne peut pas tout faire. Les ressources sont limitées, et elles le seront toujours.

Le sénateur Banks : Je suis d'accord avec vous pour dire que la vue n'est pas la même d'en haut que d'en bas. C'est une tension naturelle aussi. Chose certaine, tous ceux qui comme vous atteignent votre poste ont un passé opérationnel. C'est la raison pour laquelle ils ont été promus. C'est votre brillante carrière qui vous a conduit là où vous êtes. Cependant, on voit encore que ces tensions sont parfois absentes, et pourtant elles sont saines.

Le sénateur Day : Toutes mes félicitations pour votre nomination au poste de vice-chef.

Dans une entreprise, il y a un président et deux vice-présidents, et l'un peut être premier vice-président et l'autre second vice-président. Mais pourquoi en faut-il deux? Est-on bien servi quand on a un sous-chef et un vice-chef? Est-ce une division naturelle du travail et des responsabilités?

Le vAm Buck : Excellente question, je me ferai un plaisir d'y répondre.

Dans la structure des Forces canadiennes, le chef d'état-major de la Défense contrôle et administre les Forces canadiennes. C'est lui qui commande les Forces canadiennes. Le vice-chef a plusieurs rôles. Premièrement, comme le veut la loi, il agit au nom du chef lorsque celui-ci est absent. Deuxièmement, il est le premier répartiteur des ressources du ministère et des Forces canadiennes, même s'il n'en est pas le directeur financier. Je suis aussi le chef d'état-major du quartier général intégré que mentionnait le sénateur Banks, et dans ce contexte, je suis le directeur de cabinet du chef d'état-major de la Défense et du sous-ministre.

Le sous-chef d'état-major de la Défense est responsable de l'exécution des opérations, rôle essentiel des Forces canadiennes. Rôle essentiel aussi dans la mesure où, en l'absence du chef, il y a une personne distincte du sous-chef qui s'assure que, sur la recommandation du sous-chef, on aille de l'avant et exécute les opérations comme nous devons le faire. Dans ce contexte, ce sont des rôles très différents. Franchement, une seule personne ne pourrait jouer les deux rôles, et ce ne serait pas souhaitable non plus.

Le sénateur Day : Vous dites que vous êtes responsable de la répartition des ressources, pouvez-vous expliquer cela? Est-ce que cela comprend aussi les décisions qui sont prises avant le dépôt du budget pour ce qui est des ressources qu'on investira dans les opérations, combien on réservera pour les acquisitions et les infrastructures, ce genre de décisions et d'équilibre?

Le vAm Buck : Mon personnel et moi, de concert avec les responsables des commandements et les autres sous-ministres adjoints, rédigeons les dernières recommandations à l'intention

minister recommendations on exactly that, namely, where we should allocate resources within our resource base. The issue as it relates to how much is allocated to operations, per se, is not inside that quotient because when we execute operations, generally speaking, discrete resources are assigned to do that. Within the remainder of the A base the amount of dollars that would go forward for capital, infrastructure, operations and maintenance or, indeed, day-to-day training activities, are made on the recommendation of my staff and myself.

Senator Day: In your opening comments you stated that there should be a greater emphasis on air and maritime elements of the Canadian Forces. Is that looking forward to what you are anticipating will be the requirements, or is that at the present time, given the current situation?

VAdm. Buck: My comments were addressing specifically the greater emphasis on our maritime and air approaches to North America. This is focused on work that relates to work that this committee has previously done and which is also reflected in the national security policy. This is trying to get at the need to recognize that the Canadian Forces not only have a deployable mission but also a continental and domestic defence mission.

Senator Day: You were not suggesting, were you, that as matters now stand we need a greater emphasis on those two elements?

VAdm. Buck: I am suggesting that we need a greater emphasis on the surveillance and control aspects. Again, much of that is starting to fall into place as a result of the work of this committee.

Senator Day: I am glad to hear that. That leads to my final question with respect to the operational tempo that we have seen since the late 1990s and early 2000s. The last policy statement from the government was the white paper of 1994. We are working on a new policy statement at the present time. As Canadian Forces personnel, how do you do your planning? There is no indication in the 1994 white paper of the level of operational tempo, that is, the requirements for the forces on many different planes. That was not predicted.

Moving forward, do you anticipate that this paper will have something to say about operational tempo? How do you determine whether you have the forces to meet an operational tempo when you do not know what it will be?

VAdm. Buck: You are absolutely correct about the 1994 white paper. It presumed a more stable and secure world, a world in which there was more time to prepare.

Going forward, as we work with government, ultimately whatever set of missions and capabilities the government decides the Canadian Forces should have in the future, we intend to ensure that it is clear to government the number of individuals, if

du chef d'état-major et du sous-ministre où il sera dit exactement où nous allouerons les ressources à l'intérieur de notre base de ressources. Pour ce qui est de savoir combien sera alloué aux opérations en tant que telles, nous ne tenons pas compte de ce quotient parce que lorsque nous exécutons des opérations, de manière générale, nous disposons de ressources discrétionnaires. Pour ce qui est du reste des services votés, soit les montants d'argent que nous réserverons pour les acquisitions, l'infrastructure, les opérations et la maintenance, ou même les activités de formation quotidienne, c'est mon personnel et moi-même qui faisons les recommandations voulues.

Le sénateur Day : Dans votre exposé, vous avez dit qu'il faudrait accorder plus d'attention aux éléments aériens et maritimes des Forces canadiennes. Est-ce que ce sont là des besoins que vous anticipez, ou est-ce déjà le cas en ce moment, étant donné la situation actuelle?

Le vAm Buck : J'ai bien dit qu'il fallait accorder plus d'importance aux approches maritimes et aériennes de l'Amérique du Nord. C'est une activité à laquelle votre comité s'est déjà intéressé et qui est aussi mentionnée dans la politique de sécurité nationale. Il faut ici reconnaître que les Forces canadiennes ont non seulement des missions de déploiement mais aussi une mission de défense continentale et intérieure.

Le sénateur Day : Vous ne disiez pas que les choses étant ce qu'elles sont, il faut accorder davantage d'attention à ces deux éléments?

Le vAm Buck : Je veux dire qu'il faut insister plus sur la surveillance et le contrôle. Encore une fois, tout cela commence à se mettre en place grâce au travail de votre comité.

Le sénateur Day : Je suis heureux d'entendre cela. Cela m'amène à ma dernière question sur le tempo opérationnel que nous avons depuis la fin des années 1990 et le début des années 2000. Le dernier énoncé de politique du gouvernement remonte au livre blanc de 1994. Nous travaillons actuellement à un nouvel énoncé de politique. En tant que personnel des Forces canadiennes, comment établissez-vous votre planification? Il n'est pas question dans le livre blanc de 1994 du niveau de tempo opérationnel, c'est-à-dire des exigences des forces sur de nombreux plans. Ça n'était pas prévu.

Pour aller plus loin, pensez-vous qu'il sera question de ce tempo ou de cette cadence opérationnelle dans ce document? Comment déterminez-vous si vous avez les forces nécessaires pour soutenir une cadence opérationnelle si vous ne savez pas en quoi elle va consister?

Le vAm Buck : Vous avez parfaitement raison au sujet du Livre blanc de 1994. Il s'appuyait sur l'hypothèse d'un monde plus stable et plus sûr, un monde où l'on avait le temps de se préparer.

À l'avenir, quand le gouvernement va déterminer les missions et les capacités des Forces canadiennes pour le futur, nous avons l'intention de bien faire comprendre à ce gouvernement le nombre de personnes qui peuvent être maintenues de façon

you wish, that could be sustained on an ongoing basis. However, that will depend, in part, both on the different capabilities as well as on the resources. It is the full intent to move forward where there is a clarity of understanding of what level of sustainable operations will be possible.

Senator Day: Are you having your input into that aspect of the policy paper as it is being developed?

VAdm. Buck: Yes. It varies somewhat between the three elements: army, navy and air force. From an army perspective, our work suggests that a sustainable rotation rate is approximately one in five. For air and naval, it would probably be about one in four.

Senator Day: Is it your view that the suggested 5,000 additional regular force members and the 3,000 additional reserve force members would be sufficient to meet the operational tempo that we have seen, assuming it continues?

VAdm. Buck: Again, the issue becomes how much you can deploy and for how long you can deploy it. Based on the work that is being done internally in relation to the numbers 5,000 and 3,000, that would grow the deployability capability of the Canadian Forces. However, there will always be a finite limit. No matter what size the forces are, there will be a finite limit. We will always make that clear to government. Those 5,000 members would increase the sustainability levels from where we are today.

Senator Day: Would it get us to where we have an Armed Forces that could sustain the activities you are being asked to participate in and sustain now?

VAdm. Buck: The issue is for the government of the day and the recommendation of the chief of the day. That increase would allow a greater size of capability to put out on a sustainable basis, if you wish to use land forces as an example, on about a one in five ratio. There is always a finite limit. That 5,000 would allow a greater sustainable deployable force.

Senator Day: I understand that it would allow a greater one. Because we have included it in several of our reports, you understand our point that we think you are overextended at the present time.

Senator Banks: Do we have the Canadian Forces that we need or do we have the Canadians Forces that we can afford?

VAdm. Buck: That is a question, senator, for Canadians and the Canadian government.

Senator Banks: Is it not also a question for the Canadian Forces?

VAdm. Buck: The Canadian Forces do not exist because there needs to be a Canadian Forces. The Canadian Forces exist to provide to Canada and to Canadians the defence that Canada, Canadians and the government —

Senator Banks: Can afford or need?

permanente en service. Toutefois, cela dépendra en partie des différences de capacités et de ressources. Nous voulons avoir une parfaite compréhension du niveau d'opérations soutenable.

Le sénateur Day : Est-ce que vous contribuez à développer ce point dans le document de politique en préparation?

Le vAm Buck : Oui. La situation varie entre les trois éléments : l'armée de terre, la marine et l'armée de l'air. Du point de vue de l'armée de terre, nous estimons que le taux de roulement est d'environ un sur cinq. Pour la marine et l'aviation, c'est probablement un sur quatre.

Le sénateur Day : À votre avis, est-ce que les 5 000 membres supplémentaires de la force régulière et les 3 000 membres supplémentaires de la réserve suffiraient pour soutenir la cadence opérationnelle que nous avons actuellement, à supposer qu'elle se maintienne?

Le vAm Buck : Encore une fois, tout dépend de ce que l'on peut déployer et pendant combien de temps. D'après le travail que nous faisons à l'interne sur ces chiffres de 3 000 et 5 000, la capacité de déploiement des Forces canadiennes serait accrue. Toutefois, il y aura toujours une limite. Quelle que soit la taille de nos forces, il y aura une limite. Nous le dirons toujours clairement au gouvernement. Ces 5 000 membres supplémentaires nous permettraient toutefois d'accroître notre soutenabilité.

Le sénateur Day : Est-ce que cela permettrait à nos forces armées de soutenir les activités auxquelles on nous demande de participer actuellement?

Le vAm Buck : Cela dépend du gouvernement au pouvoir et de la recommandation du chef en fonction. Cette augmentation de l'effectif permettrait d'accroître la capacité pour avoir, dans le cas des forces terrestres, par exemple, un ratio d'environ un sur cinq. Il y a toujours une limite. Cet accroissement de 5 000 individus nous permettrait d'avoir une force plus importante à déployer.

Le sénateur Day : Je comprends cela. Comme nous l'avons déjà dit dans notre rapport, vous savez bien que nous estimons qu'on vous en demande trop actuellement.

Le sénateur Banks : Avons-nous les Forces canadiennes dont nous avons besoin ou les Forces canadiennes que nous avons les moyens d'avoir?

Le vAm Buck : C'est aux Canadiens et au gouvernement du Canada de répondre à cette question, sénateur.

Le sénateur Banks : Et pas aux Forces canadiennes?

Le vAm Buck : Les Forces canadiennes n'existent pas parce qu'il faut qu'il y ait des Forces canadiennes. Elles existent pour offrir au Canada et aux Canadiens la défense que le Canada, les Canadiens et le gouvernement...

Le sénateur Banks : Ont les moyens de se payer ou ont besoin d'avoir?

VAdm. Buck: — assess they need. They must be resourced.

Senator Munson: Does the military have the facilities to equip, to train and to house these new 5,000 members?

VAdm. Buck: At the moment, no. Thus, from our perspective, any proposal to move forward with the 5,000 includes a resourcing element. In other words, there is a bill that clearly needs to be paid in terms of personnel, equipment, training and housing, as you have indicated.

Senator Munson: As Vice-Admiral, where would you like to see these 5,000 members, plus 3,000 reservists, placed? Where would be the best spot for them?

VAdm. Buck: At this juncture, until there is a little greater clarity in the international policy statement and, ultimately, the defence piece of that, it would be premature to comment. Again, that is driven very much by what capabilities and/or capacities the government and Canada deem they most require. We will provide military advice, but until there is clarity on where the government would like to take the Canadian Forces, it would be premature to comment.

Senator Munson: You are the military person giving that advice. Obviously, the politicians would have to listen to that advice.

VAdm. Buck: Yes.

Senator Munson: What is that advice?

VAdm. Buck: As the government has not declared or tabled its policy statement, which ultimately will then be brought forward before parliamentary committees, again it would be premature to comment. When that policy statement is tabled, undoubtedly there will be some significant discussion and the final document might actually be quite different. It is a work in progress.

Senator Munson: In your opening statement, you talked about the Arctic and greater concentration. We have heard what some would feel are embarrassing stories and have seen cartoons about what is happening presently in the Arctic.

As a navy person, do you have any specifics or any ideas on how Canada can exercise its sovereignty in the North much better than we are doing now? It seems that in some parts of the world we are not very well thought of in terms of defence and our sovereignty.

VAdm. Buck: Again, the precise answer to that question will have to await the policy statement. However, I would suggest to you that the areas that are of particular interest in the Arctic are enhanced surveillance. That could be air surveillance; it could be, in part, maritime surveillance. Then ultimately there probably would be a need for greater deployability in the Arctic.

Senator Munson: What do you mean by "greater deployability?"

Le vam Buck : ... jugent nécessaires. Elles doivent s'appuyer sur des ressources.

Le sénateur Munson : L'armée a-t-elle les installations nécessaires pour équiper, former et loger ces 5 000 nouveaux membres?

Le vam Buck : Pour l'instant, non. Donc, selon nous, toute initiative en ce sens implique le déblocage de ressources. Autrement dit, il y a naturellement une facture à payer pour le personnel, l'équipement, l'entraînement et le logement, comme vous l'avez-vous dit.

Le sénateur Munson : En tant que vice-amiral, où souhaiteriez-vous situer ces 5 000 membres plus les 3 000 réservistes? Quel serait le meilleur emplacement?

Le vam Buck : Pour l'instant, tant que nous n'avons pas un énoncé de politique internationale plus clair et les paramètres de défense qui en découleront, il serait prématuré de se prononcer à ce sujet. Encore une fois, cela dépend en grande partie des capacités dont le gouvernement du Canada jugera avoir besoin. Nous fournirons des conseils militaires, mais tant que nous ne saurons pas clairement quelles sont les intentions du gouvernement pour les Forces canadiennes, il serait prématuré de faire des commentaires.

Le sénateur Munson : Vous êtes le responsable militaire qui fournit ces conseils. Les politiciens doivent en tenir compte.

Le vam Buck : Oui.

Le sénateur Munson : Et quels sont vos conseils?

Le vam Buck : Comme le gouvernement n'a pas encore présenté son énoncé de politique, qui sera ensuite soumis aux comités du Parlement, il est encore une fois trop tôt pour faire des commentaires. Quand cet énoncé de politique sera déposé, il y aura certainement un débat sérieux et le document final sera peut-être très différent. C'est un travail en devenir.

Le sénateur Munson : Dans votre exposé liminaire, vous avez parlé de l'Arctique et d'une plus grande concentration. Nous avons entendu des histoires que certains jugent assez embarrassantes, et nous avons vu des dessins humoristiques sur la situation actuelle dans l'Arctique.

En tant que représentant de la marine, avez-vous des idées précises sur la façon dont le Canada pourrait exercer plus efficacement sa souveraineté dans le Nord? J'ai l'impression que dans certaines régions du monde, on n'a pas beaucoup d'estime pour notre défense et notre souveraineté.

Le vam Buck : Encore une fois, il faudra attendre l'énoncé de politique pour se prononcer à ce sujet. Toutefois, je vous dirais que le renforcement de la surveillance dans l'Arctique est un domaine particulièrement important. Il peut s'agir de surveillance aérienne ou maritime. Et ensuite, il faudra aussi probablement avoir une plus grande capacité de déploiement dans l'Arctique.

Le sénateur Munson : Qu'entendez-vous par « plus grande capacité de déploiement »?

VAdm. Buck: Greater deployability would probably be largely based on air lift assets of some kind.

Senator Munson: To follow up on other senators' questions, we have recommended that the strength of the forces be increased to 75,000. Do you agree with that?

VAdm. Buck: The size and capabilities that the Canadian Forces should have comes back to a policy issue for the government. Certainly, from a Canadian Forces perspective, if there was an articulation of the need, we would take whatever size the Canadian Forces would then be and build the appropriate range and mix of holistic capabilities.

The Chairman: Supplementary to that, Admiral, if the Canadian Forces had had 75,000 over the past decade, tell us how things would have been different for you and the men and women in the Canadian Forces in terms of dealing with the tempo of operations that the government has demanded of you?

VAdm. Buck: It is clear that with a larger number of personnel, it would be easier to achieve a higher level of sustainability. Again, it would have depended on what that mix of personnel was, how asymmetric or not it was between the three environments, and how it was resourced.

The Chairman: Could you not have organized it so that people could have more reasonable lives and less wear-out, that sort of thing? You talked about a higher level of sustainability. Why not organize it so that people are not stretched in the way they are?

VAdm. Buck: Senator, the question is largely hypothetical because we were not in that circumstance. As I have indicated, the circumstance would have depended on how the Canadian Forces had structured itself and the degree of resources that were provided. Would it have allowed a higher level of sustainability? Yes.

The Chairman: It is hypothetical, inasmuch as it is looking backwards on something that did not happen. I get the impression that I am not getting a clear answer from you, Admiral. What I am saying is, if instead of having 52,000 effective —

VAdm. Buck: You would have had a greater number of effective, very clearly.

The Chairman: If you had had 75,000 effective, describe to the committee how it would have been.

VAdm. Buck: First, a Canadian Forces with a 75,000-sized personnel does not generate 75,000 effective. It would be something less.

The Chairman: We did not say 75,000 personnel; we said 75,000 effective.

VAdm. Buck: Very clearly, you would have been able to sustain a higher level of operational tempo, and within that higher level of operational tempo, indeed in all likelihood there would have been an ability to strike a balance of quality of life at home and away.

Le vAm Buck : Disons qu'il faudrait surtout avoir une forme de pont aérien.

Le sénateur Munson : Pour poursuivre sur les questions d'autres sénateurs, nous avons recommandé de porter l'effectif des forces armées à 75 000. Êtes-vous d'accord?

Le vAm Buck : La taille et les capacités des Forces canadiennes sont encore une fois une question de politique pour le gouvernement. Du point de vue des Forces canadiennes, à partir du moment où un besoin est défini, nous définissons l'éventail et le mélange de capacités holistiques nécessaires.

Le président : Pour compléter cette question, amiral, si les Forces canadiennes avaient eu un effectif de 75 000 individus au cours des dix dernières années, quelle différence cela aurait-il fait pour vous et pour les hommes et les femmes des Forces canadiennes qui ont dû faire face à la cadence opérationnelle que leur a imposée le gouvernement?

Le vAm Buck : Il est certain qu'avec des effectifs plus importants on peut avoir un degré de soutenabilité plus important. Encore une fois, cela aurait dépendu du mélange de personnel, de l'asymétrie ou non entre les trois environnements et des ressources disponibles.

Le président : N'auriez-vous pas pu organiser cela de façon à ce que les intéressés aient une vie plus raisonnable et s'épuisent moins, par exemple? Vous avez parlé d'une plus grande soutenabilité. Pourquoi ne pas organiser les choses de façon à moins épuiser les ressources?

Le vice-amiral : Sénateur, la question est essentiellement hypothétique parce que ces circonstances n'étaient pas réunies. Comme je l'ai dit, cela aurait dépendu de la façon dont les Forces canadiennes se seraient structurées et des ressources fournies. Est-ce que cela aurait donné une plus grande soutenabilité? Oui.

Le président : C'est hypothétique, en ce sens que c'est imaginer ce qui se serait produit si ça s'était produit. J'ai l'impression que vous ne me répondez pas réellement, amiral. Je dis que si, plutôt que d'avoir un effectif de 52 000...

Le vAm Buck : Certes, vous auriez eu un effectif plus important.

Le président : Si vous aviez eu un effectif de 75 000, décrivez au comité ce que cela aurait donné.

Le vAm Buck : Tout d'abord, une armée canadienne qui compte 75 000 personnes ne donne pas un effectif de 75 000. C'est moins.

Le président : Nous n'avons pas parlé d'un personnel de 75 000 mais bien d'un effectif de 75 000.

Le vAm Buck : Certes, on aurait pu soutenir un rythme opérationnel supérieur et, de ce fait, il est très probable que l'on aurait pu améliorer la qualité de vie au Canada et en mission. Là encore, tout dépend du nombre de missions pour

Again, it would depend entirely on the number of missions for which the government of the day would have used those Canadian Forces. In that context, it is hypothetical.

The Chairman: The question was: If you had had the same number of missions over the last decade and had had 75,000 effective, how would the situation have been different?

VAdm. Buck: It would have allowed a more sustainable rate of deployment for our men and women; a sustainable rate of deployment meaning a balance between deploying and returning, training and preparing to go again.

The Chairman: That would have been better?

VAdm. Buck: That would have been better.

Senator Forrestall: I wish to focus on homeland defence and the building requirements that if they are not already on your plate, soon will be, I would imagine.

Can you enlighten us on the role that you may want to extend to the reserve force with respect to homeland defence? I continually refer to the Halifax Rifles. If you wish to increase the size and you wonder where you will get these people, why not look at some of the units that we have stood down? Please comment on the role of reserves and homeland defence and security.

VAdm. Buck: The navy, some time ago, made a decision to assign a specific role to its reserve, in this case the naval reserve, which is maritime coastal patrol and surveillance. From the navy perspective, that is done.

As we look forward to the other elements of Canada's reserves, it would be the intention to ensure that they are given more precise roles that could enhance their ability to support lead agencies both at home and abroad in a number of quite specialized and specific areas.

On balance, the objective would be that once the government has decided on its policy, it would actually have holistic capability at home and abroad. The "at home" piece would involve reservists. It would also involve regular force members in many ways, from time to time, as members of the reserve, depending on which reserve we were discussing, could as well deploy.

The Chairman: Admiral, you talked about the role of the reserves in coastal defence. In the past, you have advised us that the vessels that they have are not really suitable for that role. They are slow and they do not function very well. They are principally training vessels for the reserve, and they are not your preferred vessels for coastal defence. Is that correct?

VAdm. Buck: I believe in my previous testimony, Mr. Chairman, I stated that the maritime coastal defence vessels were designed for several missions. One of the missions was mine warfare, which dictates their design, speed, et cetera. In a layered concept of maritime approaches, in fact, yes, they do have a role and continue to have a role. At the moment, they are

lesquelles le gouvernement du jour aurait utilisé l'armée. Aussi, cela reste hypothétique.

Le président : La question était : si vous aviez eu le même nombre de missions au cours des dix dernières années et que vous aviez eu un effectif de 75 000, en quoi la situation aurait-elle été différente?

Le vAm Buck : Cela aurait permis un taux plus soutenable de déploiement de nos forces; un taux soutenable signifie qu'il y a un équilibre entre le déploiement des troupes et leur retour au pays, l'entraînement et la préparation pour repartir.

Le président : Cela aurait été préférable?

Le vAm Buck : Certainement.

Le sénateur Forrestall : J'aimerais revenir sur la défense intérieure et des besoins que vous aurez, si vous ne les avez pas déjà.

Pourriez-vous nous expliquer le rôle que vous voudrez peut-être confier à la réserve en ce qui concerne la défense intérieure? Je parle toujours des Fusiliers de Halifax. Si vous voulez accroître l'effectif et vous vous demandez où trouver ces soldats, pourquoi ne pas songer à certaines des unités que nous avons laissées de côté? Veuillez nous expliquer le rôle que pourraient avoir les réserves dans le contexte de la défense intérieure et de la sécurité.

Le vAm Buck : La marine, il y a quelque temps, a décidé de confier un rôle spécial à sa réserve, donc à la réserve navale, qui fait de la patrouille et de la surveillance côtière. Pour la marine, c'est fait.

Pour les autres composantes des réserves du Canada, l'intention, pour l'avenir, serait de veiller à leur confier des rôles plus précis qui leur permettraient d'être mieux à même de venir en aide à des organismes responsables, tant au pays qu'à l'étranger, dans un certain nombre de domaines très spécialisés et spécifiques.

Dans l'ensemble, l'objectif serait que lorsque le gouvernement aura décidé de sa politique, nous aurons une capacité générale tant au pays qu'à l'étranger. Au pays, nous ferions appel à des réservistes. Nous aurons aussi des membres de la force régulière et des réservistes, selon la réserve, que nous pourrions déployer de temps à autre.

Le président : Amiral, vous avez parlé du rôle des réserves dans la défense côtière. Par le passé, vous nous avez avisés que les navires à sa disposition ne convenaient pas vraiment à ce rôle. Ils sont lents et ne fonctionnent pas trop bien. Il s'agit essentiellement de navires de formation pour la réserve et ce ne sont pas les meilleurs navires pour la défense côtière, n'est-ce pas?

Le vAm Buck : Je crois avoir dit précédemment, monsieur le président, que les navires de la défense côtière maritime avaient été conçus pour diverses missions. L'une de ces missions était la guerre des mines, qui dicte conception, rapidité, et cetera. Dans un concept de défense maritime par couches, ces navires ont toujours un rôle à jouer. Pour le moment, ils sont essentiellement

largely used for training but that is, in part, because we are going through a recruiting phase to grow ourselves, and so there is a greater training throughput.

The Chairman: Then we did not understand you correctly when you said that they were not optimal and that you would have a different design if you were looking for a vessel for coastal defence?

VAdm. Buck: I was saying that they are a piece of the coastal work. The challenge is, as you get out beyond our 12-mile nautical or territorial limit and you now are into an open ocean area where you potentially need another class of vessel, that can either be fulfilled by existing frigates and destroyers or it could be something in between. Depending on where you are in the maritime-piece will dictate the type, size, speed and ship handling requirements that you need. It is not just one vessel; it is a range of vessels, and it always has been.

Senator Forrestall: I am surprised to hear you say that. Our understanding was that that vessel is not really a terribly suitable one for in-close, tight, up-shore surveillance of our coastal waters. There is a suitable design that can get in and out of shallow harbours. Another vessel designed for a specialty operation might be the answer.

VAdm. Buck: I would suggest, with all due respect, senator, that there are probably about four pieces in the maritime approaches piece. There is a piece that basically allows you to do internal waters such as the Great Lakes and rivers, which would include ports. That is a smaller vessel than the maritime coastal defence vessel. There is a vessel that is needed to do Gulf of St. Lawrence and immediate approaches, and that probably is a vessel somewhat in the range of the coastal defence vessels. Once you get beyond that, you need to make a decision on whether you would wish to have a dedicated class of vessels to that piece of maritime surveillance, or use a multipurpose vessel such as a frigate or destroyer, which has much more capability than is actually required to do that job.

Senator Forrestall: Would it be ideal for you, when you are looking at building or growing the reserves, to recruit men and women who have had training in the reserves and who, for one reason or another, have left — in other words, reaching out and trying to bring them back into the reserve structure?

VAdm. Buck: Very clearly, it would be our objective to recruit as many individuals as possible who have had previous service, whether it be reserve or regular. In fact, if they wish to rejoin the Canadian Forces, it would be possible for them to do so. That is an efficient and effective use of people and training.

Senator Forrestall: Is it too premature to look at the classification of those reserves: how many would be Wednesday and the weekend and how many would be —

VAdm. Buck: That is a complex issue. In fact, as you know, in the Canadian Forces, there is actually more than one reserve. There are a number of reserves. The naval reserve, for example, is very different from the land force reserve, and very different from the communications reserve or the medical reserve. There is no

utilisés pour la formation mais c'est surtout parce que nous traversons une phase de recrutement afin de nous développer et qu'il y a donc plus de formation à donner.

Le président : Alors, nous ne vous avons pas bien compris lorsque vous avez dit que ce n'était pas les meilleurs navires et que vous auriez des navires différents s'il s'agissait d'assurer la défense côtière?

Le vAm Buck : Je disais qu'ils représentaient un élément des activités côtières. Le défi, quand on dépasse la limite de 12 milles nautiques ou territoriaux et que l'on se retrouve en pleine mer, on peut avoir besoin d'une autre catégorie de bateaux, besoin qui peut être soit satisfait par les frégates et destroyers existants soit par quelque chose d'intermédiaire. Selon les circonstances, il y aura un type, des dimensions, une vitesse et des besoins particuliers. Ce n'est pas un bateau unique; c'est une gamme de bateaux et cela a toujours été.

Le sénateur Forrestall : Je suis surpris de vous entendre dire cela. Ayant compris que ces bateaux ne convenaient pas vraiment à la surveillance de nos eaux côtières. Il y a des bateaux qui sont mieux à même d'entrer et sortir dans des ports peu profonds. Un autre bateau conçu pour une activité spéciale pourrait être la solution.

Le vAm Buck : Je vous dirais, en toute déférence, sénateur, qu'il y a probablement environ quatre éléments. Il y en a un essentiellement qui permet d'opérer dans les eaux internes, comme les Grands Lacs et les fleuves, et qui inclurait les ports. C'est un bateau plus petit que les navires de défense côtière. Il y en a un qui sert pour le golfe du Saint-Laurent et ses approches immédiates et ce bateau serait plutôt de l'ordre de ceux de la défense côtière. Au-delà, il faut décider si l'on veut avoir une catégorie de navires dédiés à cet élément de surveillance maritime ou si l'on veut recourir à des navires polyvalents tels qu'une frégate ou un destroyer qui ont une capacité bien supérieure à ce qui est en fait nécessaire pour ce faire.

Le sénateur Forrestall : Pour vous, l'idéal serait-il, lorsque vous parlez de développer les réserves, de recruter des hommes et des femmes qui ont reçu une formation dans les réserves et qui, pour une raison ou une autre, sont partis — autrement dit, d'essayer de les ramener dans la structure de la réserve?

Le vAm Buck : Certes, notre objectif serait de recruter autant de monde que possible avec de l'expérience, dans la réserve ou dans la force régulière. En fait, s'ils veulent se réintégrer dans l'armée canadienne, ils leur seraient possible de le faire. C'est une façon efficace et rentable d'utiliser ces gens-là et la formation qu'ils ont reçue.

Le sénateur Forrestall : Il est trop tôt pour examiner la classification de ces réserves : combien y en aurait-il pour les mercredis et les week-ends et combien...

Le vAm Buck : La question est complexe. En fait, comme vous le savez, dans les Forces canadiennes, il existe en fait plus d'une réserve. Il y en a plusieurs. La réserve navale, par exemple, est très différente de la réserve de la force terrestre qui est très différente de la réserve des communications et de la réserve médicale. Il n'y a

one answer to that question, but there is a particular balance that I would suggest in each of the reserves, depending on how you intend to use them.

Senator Forrestall: There is also the question of location for the additional land force that they worked so hard to put together. Would that force basically be the recipient or the destination of the additional 5,000? How would you train them? Would you use the existing training facilities, for example, in communications, at Kingston? Alternatively, would you train them all over the country and bring them together at the new establishment?

VAdm. Buck: Senator, is your question about land force transformation in the context of the reserves?

Senator Forrestall: No, in the permanent force.

VAdm. Buck: In terms of training capacity, a significant number of the 5,000 undoubtedly will go to the land force, and therefore it would be necessary, both within the land force and in other key elements of the Canadian Forces, where such new personnel might be, to grow in a limited way the training capacity. The training plants at the moment, as I have described, are in fact very full, as I think you well know, so very clearly, in order to do more we would have to grow them to a certain level.

Senator Forrestall: To what degree would bringing 5,000 men and women into the force in the next three years really pose a difficulty with respect to training, capability and sustainability of the groups that we have in the field?

VAdm. Buck: As you know, we are doing a significant recruiting campaign at the moment, and our existing training capacity is quite full. It actually would not be possible to grow by 5,000 or 3,000 in the next three years. It will take a period greater than that.

Senator Forrestall: It would? Could you forecast how long?

VAdm. Buck: It would be my anticipation that we would be looking at a five or so year phase-in.

Senator Forrestall: Would you bring the reserves along at the same rate?

VAdm. Buck: Yes, we would.

The Chairman: Did I understand you correctly, Vice-Admiral, that it will take five years to increase the size of the Canadian Forces by 5,000?

VAdm. Buck: Yes, I did say that.

The Chairman: Why?

VAdm. Buck: Because we have to grow the institution to be able to absorb those individuals. Not only is the Canadian Forces of a finite size, but our training facilities are sized for a force structure of approximately 60,000. If we wish to grow that number, we need to grow the training plant and the recruiting system before we can start actually to accelerate the intake of individuals.

pas de réponse à cette question mais il y a un équilibre particulier à atteindre dans chacune de ces réserves, selon la façon dont on a l'intention de les utiliser.

Le sénateur Forrestall : Il y a aussi la question de la situation de la force terrestre additionnelle qui a été si difficile de constituer. Est-ce elle qui recevrait les 5 000 soldats supplémentaires? Comment les formeriez-vous? Utiliseriez-vous les installations de formation existante, par exemple, en communications, à Kingston? Sinon, les formeriez-vous dans tout le pays et les réuniriez-vous dans ces nouvelles installations?

Le vAm Buck : Monsieur le sénateur, quand vous avez parlé de la transformation de l'armée de terre, pensiez-vous aux réservistes?

Le sénateur Forrestall : Non, l'armée permanente.

Le vAm Buck : C'est vrai qu'un nombre important de soldats parmi les 5 000 dont on a parlé intégreront l'armée de terre. Il sera donc nécessaire, au sein de l'armée de terre mais aussi des autres corps des Forces canadiennes qui accueilleront de nouveaux venus, d'augmenter modérément la capacité de formation. Comme je l'ai déjà précisé, les infrastructures de formation sont actuellement saturées, et vous le savez pertinemment. Pour assurer plus de formation, il faudra donc augmenter la capacité.

Le sénateur Forrestall : Dans quelle mesure l'augmentation de l'effectif des forces armées de 5 000 hommes et femmes au cours des trois prochaines années poserait-elle des difficultés en matière de formation, de capacité et de soutenabilité des groupes qui sont actuellement sur le terrain?

Le vAm Buck : Comme vous le savez, la campagne de recrutement d'envergure que nous avons lancée bat son plein. Parallèlement, nos infrastructures de formation sont saturées. Par conséquent, il serait impossible d'intégrer 5 000 ou même 3 000 personnes aux forces armées au cours des trois prochaines années; ça demanderait plus de temps.

Le sénateur Forrestall : Ah bon? Combien de temps?

Le vAm Buck : D'après moi, je dirais que la période d'intégration durerait environ cinq ans.

Le sénateur Forrestall : Les réservistes seraient-ils intégrés au même rythme?

Le vAm Buck : Oui.

Le président : Vous ai-je bien entendu dire, monsieur le vice-amiral, que l'augmentation de l'effectif des Forces canadiennes de 5 000 recrues prendra cinq ans?

Le vAm Buck : Oui, c'est bien ce que j'ai dit.

Le président : Et pourquoi?

Le vAm Buck : Parce qu'il va falloir que l'institution grossisse pour qu'on puisse absorber les nouvelles recrues. La taille des forces armées est limitée et, de plus, nos infrastructures de formation ont été conçues pour accueillir un effectif d'environ 60 000 personnes. Pour augmenter l'effectif des forces armées, il nous faudra d'abord renforcer les infrastructures de formation et le système de recrutement avant qu'on ne puisse accélérer l'intégration de nouvelles recrues.

The Chairman: I understand that. I understand that, as a result of the cuts that have taken place over the last decade and a half, the training capacity has been reduced. However, I have difficulty understanding why it takes so long to ramp it back up. If you anticipated that the government would sanction not just a one-time-only increase of 5,000 but that over the next five years you would see two or three increases of 5,000, what would you do?

VAdm. Buck: We would ramp to the level required. However, one of the key issues that is important in defence planning is ensuring that you know what end state you are heading to, because that would allow you to appropriately size not only training facilities but also acquire the new equipment that might be needed if roles were to change or become incremental and, as you know, that can be a time-consuming process.

The Chairman: I appreciate that you have been frustrated — “you” being the Canadian Forces — for some time by unstable demands at the political level. You have not had a consistent direction coming from the political level. I am trying to phrase this in the form of a question that is not embarrassing to you, but clearly, you and your colleagues would be able to plan better if you had a better picture of what the political demands will be over the next decade; is that a fair statement?

VAdm. Buck: The Armed Forces is always looking for a clear articulation of what government expects of its Canadian Forces, and a clear articulation and confidence that those expectations will be appropriately resourced.

The Chairman: Would you say that that is how you would sum up what you would like to see out of a Defence white paper?

VAdm. Buck: I believe, first and foremost, that there needs to be clarity of expectation. Once there is clarity of expectation, the Canadian Forces, through the chief, will provide military advice on what that Canadian Forces would look like, and the cost of doing that would be made clear. Ultimately, clarity of expectations and of resources need to be balanced.

Senator Cordy: Congratulations, Vice-Admiral, on your promotion. It is nice to have you back again. We all heard in the Speech from the Throne about the 5,000 new members. Is there, in fact, a plan in place as to when these members will start coming into the forces?

VAdm. Buck: As I indicated to a previous question, there is a cost attached to that. We do not have the resources today to recruit an additional 5,000 or 3,000. Thus, once the government decides to take that decision, that will ultimately require resourcing. That said, we actually have the plans in place, subject to resourcing, to commence that activity.

Senator Cordy: As you said earlier, certainly training is being stretched right now. We were in Gagetown, and they were complaining that someone would be in to train and then they would be called back, so they would only be in for a very short term. We were also on bases where new recruits, in fact, were

Le président : Je le conçois. Je sais également qu'en raison des compressions qu'on a observées à tous les niveaux au cours des 15 dernières années, la capacité de formation a été réduite. Par contre, j'ai du mal à comprendre pourquoi il faudra tant de temps pour ramener cette capacité à niveau. Que feriez-vous si vous appreniez que le gouvernement, ne se contentant pas d'une augmentation ponctuelle de 5 000 recrues, décidait qu'au cours des cinq prochaines années, il y aurait deux ou trois augmentations de cet ordre?

Le vAm Buck : Nous augmenterions notre capacité en conséquence. Par contre, une bonne planification dans le domaine de la défense repose sur la définition des objectifs à atteindre. Ainsi, on sait avec justesse quels sont les besoins en matière d'infrastructures de formation et quels nouveaux équipements seraient nécessaires si les rôles changeaient ou augmentaient. Comme vous le savez, tout cela prend du temps.

Le président : Je sais que la fluctuation des demandes au niveau politique vous frustre — et par vous j'entends les Forces canadiennes. C'est vrai que les attentes au niveau politique n'ont pas toujours été cohérentes. Je vais essayer de formuler ma question pour qu'elle ne vous mette pas dans l'embarras. Peut-on dire que vous et vos collègues seriez mieux en mesure d'assurer une bonne planification si vous saviez quelles seraient les demandes politiques des dix prochaines années.

Le vAm Buck : Les forces armées sont toujours à la recherche d'une définition claire des attentes du gouvernement mais aussi d'un engagement clair à financer de façon adéquate ces attentes.

Le président : C'est ce que vous aimeriez qui figure dans un livre blanc sur la défense, n'est-ce pas?

Le vAm Buck : Il faut avant tout définir les attentes. Ensuite, les Forces canadiennes, par le biais du chef, pourront décrire le nouveau visage des Forces canadiennes, tout en précisant les coûts découlant des transformations. Au bout du compte, il faut qu'il y ait un équilibre entre les attentes claires et les ressources.

Le sénateur Cordy : Je vous félicite, monsieur le vice-amiral, de votre promotion. Nous sommes ravis de vous accueillir à nouveau. La référence aux 5 000 nouveaux militaires dans le discours du Trône n'a échappé à personne. Savons-nous exactement quand ces recrues vont commencer à être intégrées?

Le vAm Buck : Comme je l'ai déjà indiqué dans ma réponse à une autre question, cette augmentation de l'effectif s'accompagne de coûts. Mais nous n'avons pas actuellement les ressources nécessaires pour recruter 5 000 ou même 3 000 nouveaux militaires. Par conséquent, lorsque le gouvernement aura pris sa décision finale, il faudra débloquer des ressources. Mais je peux vous dire que nous avons déjà des plans, sujets aux ressources nécessaires, pour que l'intégration commence.

Le sénateur Cordy : Comme vous l'avez dit, la capacité de formation est saturée. Quand nous étions à Gagetown, il y a quelqu'un qui se plaignait du fait qu'ils attendaient un formateur, qui allait par la suite être rappelé et par conséquent qu'il ne resterait sur place pas très longtemps. Nous avons également

sitting around, I do not want to say "doing nothing," but they certainly were not receiving training. Bringing in that number, even if it is over a few years, will certainly stretch the training resources of the military.

VAdm. Buck: Achieving an increment of 5,000 will cause us to grow the training infrastructure such that we will be able to bring the recruits in at a rate where they are not awaiting training. Again, as I responded to the chair in a previous question, one of the activities we have to put in place is to grow those training capabilities, and that is not just building things; it is also preparing highly trained people to do that training. There is a cycle here that takes time to build.

Senator Cordy: In terms of retention, how many people leave the military each year?

VAdm. Buck: What we call the "structural attrition," or those who leave, is about 4 per cent. That is just based on retirement age. At the moment, we are in the range of 5 or 6 per cent, which, by the standards of most western militaries, is a high retention rate.

Senator Cordy: That would have been my next question. We certainly get the feeling sometimes that people are not staying in as long as they used to stay in. That, in fact, is not the case?

VAdm. Buck: The retention numbers, as I say, are positive, but the demographics of when people retire within their career as opposed to those who wait to retirement age are changing. Many of the women and men who join the Canadian Forces had not intended to make it a lifetime career. Those demographics are changing, and we need to adjust with that.

Senator Cordy: Logistically, when you are bringing in high numbers each year, new ones in addition to those who are replacing the ones who have left, what do you work at first? Do you work at recruitment or training, or is it a combination or a balancing act of both? If you recruit without having training mechanisms in place, or if you have the training in place and not enough recruits out there, how do you go about doing it?

VAdm. Buck: The answer is you need to do both. The challenge, of course, is to do that, and again in both cases you need trained individuals to run your training establishments and to do your recruiting. In the short term, that has an impact on your operational capabilities.

Senator Cordy: We also heard that people who are in the reserves often have difficulty getting into the regular forces. Will you be looking at that as an option?

VAdm. Buck: We clearly are.

Senator Meighen: I apologize to all for arriving late, but I guess you have to count on three hours to get from Toronto to Ottawa in the winter.

constaté que dans certaines bases, il y avait des recrues qui, je ne voudrais pas dire « se tournaient les pouces » mais qui, en tout cas, n'étaient pas en train d'être formés. Il est clair que même si l'intégration dure plusieurs années, on poussera aux limites les ressources en formation des forces armées.

Le vtm Buck : Pour assurer la bonne intégration des 5 000 recrues, nous allons agrandir notre infrastructure de formation pour qu'elle puisse accueillir les nouveaux militaires à un rythme qui ne les obligera pas à attendre pour être formés. Comme je l'ai déjà dit au président, nous devons, entre autres activités, assurer une plus grande capacité de formation, ce qui ne se limite pas à la construction de nouvelles installations; il faudra également que nous ayons des personnes très compétentes pour dispenser la formation. C'est tout un cycle, qui ne se construit pas du jour au lendemain.

Le sénateur Cordy : Pour ce qui est du maintien en poste, combien de militaires quittent les forces armées par année?

Le vtm Buck : Ce qu'on appelle « l'attrition structurelle », à savoir les militaires qui quittent, représente environ 4 p. 100. Ça, ce sont les départs à la retraite. Actuellement, on parle de 5 ou 6 p. 100, ce qui est, par rapport aux forces armées des autres pays occidentaux, un taux de maintien en poste élevé.

Le sénateur Cordy : Justement, c'est ce que je voulais soulever. Des fois, on a l'impression que les militaires abandonnent les forces armées plus tôt que par le passé. Mais vous dites que ce n'est pas le cas?

Le vtm Buck : Comme je l'ai dit, le taux de maintien en poste est bon. Par contre, l'équilibre entre les militaires qui partent au cours de leur carrière et ceux qui attendent la retraite change. Beaucoup des femmes et des hommes qui intègrent les Forces canadiennes n'ont pas l'intention d'y rester jusqu'à la retraite. Les données démographiques changent, et nous allons devoir nous y adapter.

Le sénateur Cordy : Vous accueillez chaque année un grand nombre de recrues, pour remplacer les départs à la retraite mais également pour gonfler votre effectif. Logistiquement parlant, à quoi donnez-vous la priorité? Est-ce le recrutement ou la formation, ou encore les deux ou l'atteinte difficile d'un équilibre entre les deux? Il faut éviter d'avoir des recrues mais des mécanismes de formation inadéquats ou encore d'avoir la capacité de formation nécessaire mais trop peu de recrues.

Le vtm Buck : Il faut agir aux deux niveaux. C'est un véritable défi parce que dans les deux cas il faut s'assurer que les personnes responsables de la formation et du recrutement sont compétentes. À court terme, on ressent les répercussions au niveau des capacités opérationnelles.

Le sénateur Cordy : On nous a répété que les réservistes ont souvent du mal à intégrer les forces armées régulières. Aplanir cette difficulté pourrait-il faire partie de la solution?

Le vtm Buck : Tout à fait.

Le sénateur Meighen : Désolé d'être arrivé en retard. Il faut en fait compter trois heures pour venir de Toronto en hiver.

The Chairman: Only if they are searching you.

Senator Meighen: On the question of training, Vice-Admiral Buck, obviously, you need the money to expand the training resources, but you also need the bodies. If the bodies are deployed, it makes it hard, presumably, to have them in place for training recruits. Would it also be necessary, in order for you to meet even a five-year deadline, to curtail the operational tempo to some extent, or can you provide the bodies given the present tempo?

VAdm. Buck: Based on our current recruiting push, and ensuring that for the level of force size that we have today, we believe, if we constrain deployments to the sustainable level, we could do that.

Senator Meighen: How would one define the sustainable level?

VAdm. Buck: The sustainable level, as I was articulating earlier, for army rotations would be one in five rotations, and for air and naval, one in four.

Senator Meighen: Are we doing that now?

VAdm. Buck: We are, today. In the past, however, various governments have from time to time exceeded that. For example, with respect to Operation Apollo, the campaign against terrorism. I will use the naval example because I know it best. We put out about 99 per cent of our sailors and about all of our ships. The net result of that, after we came off that deployment, was a dip in operational availability, because we were trying to grow our people and catch up on our maintenance. The point is that if you overextend your force, you create a bit of a curve, and the challenge, therefore, is to ensure that when providing military advice to the government, the consideration of what is sustainable is always a part of that decision on whether or not to deploy.

Senator Meighen: Chair, if I could ask one further question, I will not take part in the second round.

The Chairman: No, Senator Cordy actually wants to stay on this subject, so we will go back to her.

Senator Cordy: How much additional money will the forces need in the next budget to put the plan in place for recruitment and training of an additional 5,000 and 3,000 reserves?

VAdm. Buck: It is fair to say that the steady state bill for the 5,000 would need to be ramped up over a period of time, five years approximately. However, it is hard to put a specific dollar value on that at this juncture, until — again — as part of the international policy statement and defence review process, we know exactly where those individuals will be fitted into a larger Canadian Forces.

Senator Meighen: Just on that again, admiral, did I correctly understand you to say that, other than some planning, you cannot move forward on the 5,000 until the resources are allocated?

VAdm. Buck: That is correct.

Le président : Si on vous fouille, oui.

Le sénateur Meighen : Pour ce qui est de l'entraînement, vice-amiral Buck, vous avez besoin d'un financement pour accroître vos capacités d'entraînement mais également pour avoir à disposition des formateurs. Si les formateurs sont déployés, ils peuvent difficilement être sur place pour assurer l'entraînement de nouvelles recrues. Même si vous disposiez de cinq ans, ne serait-il pas nécessaire de ralentir le rythme opérationnel dans une certaine mesure ou bien pensez-vous qu'il soit possible d'avoir des formateurs en place tout en maintenant le rythme actuel?

Le vAm Buck : Étant donné l'accent qu'on met actuellement sur le recrutement et la taille de nos forces armées, nous pensons pouvoir y arriver en limitant nos déploiements à un niveau viable.

Le sénateur Meighen : Qu'entendez-vous par un niveau viable?

Le vAm Buck : Comme je l'ai dit précédemment, par niveau viable on entend une rotation sur cinq pour l'armée de terre, et une sur quatre pour l'armée de l'air et la marine.

Le sénateur Meighen : C'est ce que vous faites actuellement?

Le vAm Buck : Maintenant, oui. Par contre, il est vrai que par le passé divers gouvernements ont à l'occasion dépassé ce ratio. Permettez-moi de citer l'exemple d'Opération Apollo, la campagne contre le terrorisme. Je vous parlerai de la marine, parce que c'est le corps que je connais le mieux. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de nos matelots et presque tous nos navires ont été déployés. Mais au terme de ces déploiements, la disponibilité opérationnelle a chuté parce qu'il fallait qu'on s'occupe de notre personnel et qu'on rattrape le retard du côté de l'entretien. Bref, quand on en demande trop aux forces armées, on crée une espèce de cycle. Quand on conseille le gouvernement au plan militaire, il faut toujours prendre en compte l'aspect viabilité d'un éventuel déploiement.

Le sénateur Meighen : Monsieur le président, si vous me permettez de poser une autre question maintenant je n'interviendrais pas lors de la seconde ronde de questions.

Le président : Désolé, le sénateur Cordy a d'autres questions à poser sur ce sujet et c'est à elle que je vais donner la parole.

Le sénateur Cordy : Quel financement faudra-t-il prévoir au prochain budget pour le recrutement et l'entraînement de 5 000 ou même de 3 000 réservistes?

Le vAm Buck : Pour assurer l'intégration de 5 000 réservistes, il faudra relever la contribution de l'État sur une période d'environ cinq ans. Par contre, à l'heure actuelle, il est difficile de vous donner une somme exacte. Pour cela, il faudra attendre la fin de l'examen de la défense et l'énoncé de politique internationale. C'est alors que nous saurons dans quel corps d'armée ces différentes recrues seront intégrées.

Le sénateur Meighen : Vous ai-je bien entendu dire, amiral, qu'à part des questions de planification, vous ne pouvez commencer à intégrer les 5 000 réservistes avant que les ressources appropriées ne soient attribuées?

Le vAm Buck : Effectivement.

Senator Meighen: And if they were not allocated for another six months, it would delay your five years by six months, presumably?

VAdm. Buck: That is correct.

Senator Atkins: Welcome, Vice-Admiral Buck. The fact of the matter is that the increase of 5,000 is not a slam dunk.

VAdm. Buck: The government has indicated its intention to do so and has committed, through the budgetary process, to direct the Canadian Forces in the manner it wishes to do so. However, within the resources that are assigned to the Canadian Forces today, we do not have the resources to recruit. We cannot afford to recruit incremental beyond our approximately 60,000 authorized strength.

In fact, today, we have more than 60,000 personnel in the forces because we are trying to catch up with some of the attrition, and to return to the trained, effective strength that the chair referred to earlier.

Senator Atkins: When you were describing your responsibilities, you mentioned resource allocation. Does that include the promotion of officers in the military?

VAdm. Buck: It does not. In the military, there is a merit-based system from the most junior private soldier or ordinary seaman to the most senior general or admiral. Individuals are assessed each year. Each year there is an annual merit board process. At more junior levels, it is done against your peers, in the sense that if you are an infanteer of a given rank, you would be assessed against other infanteers.

As you get to more senior levels, it is done more broadly. For example, at the colonel, naval captain level and above, those merit boards look at everyone across the board. However, it is a consistent process throughout the Canadian Forces. I am not responsible for it. That is the responsibility of the Assistant Deputy Minister of Human Resources, Military, and it is an open and consistent process.

Senator Atkins: Is it more a political decision than a military decision?

VAdm. Buck: No, it is not a political decision at all. These are merit boards, chaired by members of the military, assessing military performance.

Senator Atkins: In dealing with budgets, restraint of expenses and so forth, are you examining now the Canadian Forces bases across the country as to whether some should be closed or expanded, or have you dealt with that issue in this whole process of defence review?

VAdm. Buck: As we go forward, until we have clarity in the government's policy, we have not done any detailed planning but have looked at a number of hypothetical scenarios, largely based on ensuring that the operational footprint we would have across

Le sénateur Meighen : Donc, si les ressources ne sont pas attribuées avant six mois, vous accuserez un retard de six mois?

Le vam Buck : Effectivement.

Le sénateur Atkins : Bienvenue, vice-amiral Buck. En fait, il faut bien comprendre que l'intégration de 5 000 nouvelles recrues ne se fera pas du jour au lendemain.

Le vam Buck : Les intentions du gouvernement ont été exprimées clairement et le gouvernement s'est engagé, par le biais du processus budgétaire, à indiquer aux Forces canadiennes la marche à suivre. Par contre, les ressources dont nous disposons actuellement ne nous permettent pas de recruter. Nous ne pouvons pas nous permettre de recruter des militaires supplémentaires au-delà de notre effectif autorisé de 60 000 personnes.

En fait, notre effectif dépasse les 60 000 actuellement parce que nous essayons de compenser les départs et de retrouver notre niveau d'effectifs entraînés et en activité dont a parlé le président.

Le sénateur Atkins : Quand vous décriviez vos responsabilités, vous avez parlé de répartition des ressources. Est-ce que ça comprend la promotion des officiers?

Vam Buck : Non. Les forces armées ont un système fondé sur le mérite qui s'applique à tous, depuis le soldat ou le matelot au niveau d'entrée jusqu'au général ou à l'amiral. Chaque année, un conseil évalue chacun des militaires. Pour les premiers grades, l'évaluation est faite par rapport aux pairs, c'est-à-dire qu'un soldat d'infanterie serait évalué par rapport aux autres soldats d'infanterie.

Aux grades supérieurs, l'évaluation est plus globale. Par exemple, à partir des grades de colonel et de capitaine de la marine, le conseil juge du rendement d'une personne par rapport à l'ensemble des militaires. Mais on peut dire que le processus est appliqué de façon systématique et ouverte à tous les niveaux des Forces canadiennes. Mais ce n'est pas moi qui en assume la responsabilité, c'est plutôt le sous-ministre adjoint chargé des ressources humaines militaires.

Le sénateur Atkins : La décision est-elle plus politique que militaire?

Vam Buck : Non, ce n'est pas du tout une décision politique. Le rendement des militaires est évalué par d'autres militaires qui siègent à un conseil qui n'utilise qu'un critère, le mérite.

Le sénateur Atkins : Pour ce qui est des budgets et du resserrement des dépenses, êtes-vous en train de déterminer quelles bases devraient être fermées ou, au contraire, agrandies? Ou est-ce que cette question a été traitée dans le cadre de l'examen de la défense?

Vam Buck : Comme la politique gouvernementale n'a pas encore été établie clairement, nous n'avons pas effectué de planification détaillée. Par contre, nous nous sommes intéressés à une série de scénarios hypothétiques qui nous permettraient

the country is optimized, both for generating operational capability and ensuring the presence requirements that government would have from a domestic perspective.

Senator Atkins: How do you know what kind of force the military wants when you do not know what the precise missions will be? You do not have a crystal ball. We are sending forces to Afghanistan; we are sending units down to Haiti. Do you see the training between the two as being different, or do you think that whatever training is provided to our military now is sufficient for whatever assignment they are given?

VAdm. Buck: In my opening remarks, I referred to the need for the Canadian Forces to be able to have a capability that ranged from dealing with humanitarian or nation-building scenarios through stabilization, which is actually the situation in Afghanistan, through to combat, and potentially being able to deal with all three components in the same theatre of operations simultaneously. The problem in many of the places where we are deployed, because of the unpredictability to which you just referred, is that we just do not know what will happen. Therefore that range of capability, I believe, is fundamental for the Canadian Forces. If we take away pieces of that, particularly if we were to take away the combat piece, our ability to deploy the Canadian Forces would be hugely limited because we could not afford to put men and women in a field of operations without ensuring that they had the training and tools to deal with what they might face.

Senator Atkins: In this fast-moving world you might not have the same time to address some of these challenges.

VAdm. Buck: That is exactly true. That is why that range of capabilities is a core fundamental. We — and when I say “we” I speak as a member of the senior leadership — believe that that is a fundamental tenet of whatever capability the government ultimately decides Canada should have.

That does not mean, despite the words that I have just used, that we have all the capability that the United States might have, but we do have a core piece of capability that allows us to ensure, within risk limits, that our men and women are properly trained and equipped wherever they might be sent.

Senator Atkins: The problem today is that even when our military is assigned to a theatre, the enemy is unknown.

VAdm. Buck: It is becoming ever more complex, and that makes it more dangerous.

Senator Atkins: I have a question on procurement. What is your view about off-the-shelf purchases of military equipment?

VAdm. Buck: Where there is a piece of equipment that exists of military or commercial design that meets our requirement, we should avail ourselves of those opportunities.

d’optimiser notre présence opérationnelle à l’échelle du pays, à la fois en créant une capacité opérationnelle et en nous assurant d’être suffisamment nombreux pour répondre aux besoins du gouvernement à l’échelle du pays.

Le sénateur Atkins : Comment pouvez-vous juger des besoins des forces armées sans savoir quelles seront précisément les missions? Vous n’avez pas de boule de cristal. Nous déployons des militaires en Afghanistan et en Haïti. Pensez-vous que ces deux missions demandent une formation distincte ou, au contraire, que la formation qui est dispensée par les forces armées actuellement convient, peu importe la mission?

Vam Buck : Dans mes remarques liminaires, j’ai précisé que les Forces canadiennes devaient être en mesure d’assurer toute la panoplie de missions, des missions humanitaires ou de reconstruction de nations, telles qu’en Afghanistan, en passant par les combats. Les forces armées pourraient même être appelées à intervenir à ces trois niveaux au même endroit simultanément. Le problème, en raison de l’imprévisibilité dont vous avez parlé dans bien des théâtres d’opérations, c’est qu’on ne sait pas ce qui va se passer. C’est pourquoi j’estime que cet éventail de capacités est essentiel pour les Forces canadiennes. Si on retirait certaines de ces capacités, et plus particulièrement celles se rapportant au combat, les Forces canadiennes seraient très limitées dans leur déploiement parce qu’on ne peut pas déployer nos militaires sans être sûrs qu’ils ont la bonne formation et les bons outils pour faire face à ce qui pourrait les attendre.

Le sénateur Atkins : Dans notre monde où tout bouge si rapidement, on risque de ne pas avoir beaucoup de temps pour résoudre ces problèmes.

Vam Buck : Vous avez entièrement raison. C’est pourquoi l’éventail de capacités est fondamental. Nous, les hauts gradés, estimons que cet aspect devra obligatoirement faire partie de la structure militaire que choisira le gouvernement.

Cela dit, il ne faudrait pas croire que nous avons les mêmes capacités que les États-unis, mais nous disposons quand même de ressources clés qui nous permettent d’assurer, dans les limites du possible, que nos militaires sont formés et équipés adéquatement, peu importe le théâtre d’opérations.

Le sénateur Atkins : Le problème aujourd’hui, c’est que même lorsque nos militaires sont assignés à un théâtre quelconque, l’ennemi est inconnu.

Le vam Buck : Cela devient encore plus complexe, et c’est encore plus dangereux.

Le sénateur Atkins : J’ai une question au sujet des achats. Que pensez-vous des achats de matériel militaire de série?

Vam Buck : S’il s’agit d’un élément qui est de conception militaire ou commerciale et qui respecte nos exigences, nous devons profiter de cette possibilité.

The Chairman: If that is the case, why are we going into this exercise of designing a new vessel to replace the Provider, Preserver, or Protector class vessel? Why are we going into this two-year exercise? Why are we not looking around and finding some vessel that will do the job?

VAdm. Buck: First and foremost, the design, if you wish. The fact that we are bringing together a series of requirements means that the actual design work, in a sense, is not hugely complex. Yes, it does take some time but the rationale is quite simple: For us to support two separate vessel designs — one that would do the maritime piece largely, or naval piece, and the other that would do just the lift or support to operations elsewhere — is very costly. The question you must also ask is: How frequently would it be used, particularly with respect to the lift piece? Would it be used every day? I would suggest to you that it would not.

I would suggest to you that what we are proposing is actually the cost effective way to maximize the utility of these vessels while understanding that in any event, no matter how much of our own lift we would have, we will still always lease lift capacity, particularly sea lift capacity.

The Chairman: If these are great vessels, why do others not have them, and why can we not buy one of theirs?

VAdm. Buck: In the late 1960s, no one had what we call an AOR — AOR being our existing Preserver and Protector. Everyone had those functions in three or four different ships. That was a unique Canadian design, which virtually every western navy in the world uses today. We may be ahead of others, senator.

The Chairman: Yes, but can we afford to be ahead of others? We may have been ahead in the past. You can make a case that we were ahead with the frigates but we paid 30 or 40 per cent more than we should have for the frigates. No one argued that they were not terrific frigates, just that they were just too expensive. For any number of reasons, they were too costly.

VAdm. Buck: I can assure you that requiring two classes of ship, as opposed to one, will far exceed the resources that we would commit to delivering in this way.

The Chairman: We would be interested in seeing these numbers. Can you provide us with the business case and the comparisons, please?

VAdm. Buck: I will have that information provided, certainly.

Senator Banks: I will return to my original line, partly because of things that have been said here.

I have learned in the last few years that operating an entrepreneurial undertaking is not even remotely the same as operating a government. However, I am frustrated by the fact that, in the circumstance you have described and which I believe

Le président : Si tel est le cas, pourquoi se donne-t-on la peine de concevoir un nouveau navire qui remplacera les navires de la classe Provider, Preserver ou Protector? Pourquoi cet exercice de deux ans? Pourquoi ne pas magasiner et trouver un navire qui fera l'affaire?

Vam Buck : Tout d'abord, c'est une question de conception, si vous voulez. Le fait que nous réunissons une série d'exigences signifie dans un sens que le travail de conception comme tel n'est pas si complexe que cela. Oui, cela prend du temps, mais la raison en est bien simple : pour conserver deux navires de conception différente — l'un qui fait essentiellement le travail maritime ou naval, et l'autre qui n'assure que le transport ou le soutien aux opérations ailleurs —, cela coûte très cher. La question que vous devez également poser est celle-ci : à quelle fréquence va-t-on les utiliser, surtout celui qui assurera le transport? Est-ce qu'on va s'en servir tous les jours? Je peux vous dire que non.

Je vous dirais que ce que nous proposons, c'est en fait une manière rentable d'optimiser l'utilisation de ces navires tout en sachant que, de toute manière, peu important les capacités de transport que nous aurons, nous allons toujours louer des capacités de transport, particulièrement en mer.

Le président : Si ce sont de si bons navires que ça, comment se fait-il que les autres pays n'en ont pas, et pourquoi ne pourrions-nous pas acheter l'un des leurs?

Vam Buck : À la fin des années 60, personne n'avait ce qu'on appelle aujourd'hui une zone de responsabilité — c'est dans cette zone de responsabilité que se trouve le Preserver et le Protector. Toutes ces fonctions étaient réunies sur trois ou quatre navires. C'était là une conception proprement canadienne, qui a été reprise par presque toutes les autres marines occidentales aujourd'hui. Nous sommes peut-être en avance sur les autres, monsieur le sénateur.

Le président : Oui, mais avons-nous les moyens d'être en avance sur les autres? Nous étions peut-être en avance sur les autres par le passé. Vous pouvez faire valoir que nous étions en avance avec nos frégates, mais le fait est que nous avons payé 30 ou 40 p. cent de plus que ce qu'elles coûtaient. Personne n'a dit que c'était de mauvaises frégates, mais le fait est qu'elles ont tout simplement coûté trop cher. Elles ont coûté trop cher pour toutes sortes de raisons.

Vam Buck : Je peux vous assurer que le fait d'avoir deux classes de navire, par opposition à une seule, dépassera de beaucoup les ressources que nous engagerions ici.

Le président : Nous aimerions voir ces chiffres. Pouvez-vous nous fournir votre plan d'affaires ainsi que les comparaisons, s'il vous plaît?

Vam Buck : Je vous ferai parvenir ces informations, bien sûr.

Le sénateur Banks : Je vais revenir à ma première pensée, en partie à cause de ce qui a été dit aujourd'hui.

J'ai appris ces dernières années que la gestion d'une entreprise ne ressemble en rien à la gestion gouvernementale. Cependant, je m'irrite du fait que, dans les circonstances que vous nous avez décrites et que nous commençons tous à comprendre, je crois,

we are beginning to understand, someone is not leaping up and down and pounding on desks and hollering blue murder that things that should be happening, and that everyone agrees should be happening — and that the government agrees should be happening — are not happening. This is going on all the time.

Most Canadians would understand now that the government has committed to adding 5,000 operative, functional people to the Armed Forces, and most Canadians would reasonably understand, on the basis of what has been said, that that is now in train, that it is happening, that the process is in place and that we can expect, within a reasonable amount of time, that those people will be at the front of whatever it is that they need to do.

In fact, that is not the case. I do not think Canadians understand that we are just starting to ramp up and begin this process, and that perhaps in five years we will have those 5,000 new people. Canadians have not been told that. We, on this committee, to some degree at least, have been jumping up and down and hollering and pounding the table and yelling, but we do not have the credibility of operational members, people with experience, who are in the military. People who leave the military holler and jump up and down and scream and pound on desks, saying that it was their experience when they were in the military, and that those frustrations were theirs as well.

My original question to you was about the tension that I think is a healthy and important one that should exist between people, whether they are in my old business in the theatre, in television or in the Armed Forces, who are being given a job and not being given the time, resources and the proper infrastructure to do the job with which they are charged, and who should be jumping up and down and hollering and pounding on the desk. The fact is that the jobs that the Canadian Forces have been given by the government quite properly have, as I think everyone knows, exceeded in those demands the capabilities of the forces. No one is addressing that question. You talked about a graph that we looked at about the need having resulted in a depletion. Senator Meighen also referred to this. We have seen it. We have gone to those operational places and we have been told, "We cannot train the new recruits because the only people who know how to operate this piece of machinery are over in Bosnia operating this piece of machinery."

The only answer is that someone with credibility needs to jump up and down and say, "We have to stop this tap dancing and saying that we must get around to that but we have to wait." It is like doing renovations on your house: you can't get the guy to lay the carpet until the plumber has come. The plumber is saying he has to wait for a piece of equipment. It goes around in circles and we are not addressing the problem. I guess I am making a speech.

The Chairman: Yes, and your question is?

Senator Banks: My question is: Should there not be someone in a position of, as you call it, "senior leadership" in the Canadian Forces who can stand up and holler and pound on the desk and

personne ne défonce les portes en criant au meurtre parce que les choses qui doivent être faites, et tout le monde s'entend pour dire qu'elles doivent être faites — et le gouvernement est d'accord aussi —, ne se font pas. On voit ça tout le temps.

La plupart des Canadiens comprennent aujourd'hui que le gouvernement s'est engagé à ajouter 5 000 membres opérationnels aux Forces armées, et la plupart des Canadiens comprennent aussi, sachant ce qui a été dit, que cette mesure est maintenant en marche, qu'on fait des choses, que le processus est en place et qu'on peut s'attendre, dans un délai raisonnable, à ce que ces personnes soient au cœur de l'action que l'on attend d'elles.

En fait, ce n'est pas le cas. Je ne crois pas que les Canadiens comprennent bien que nous venons tout juste d'amorcer ce processus, et que peut-être d'ici cinq ans, nous aurons ces 5 000 nouveaux militaires. Ce n'est pas ce qu'on a dit aux Canadiens. Nous, au comité, dans une certaine mesure du moins, avons fait tout un tintamarre, mais nous n'avons pas la crédibilité des opérationnels, de ceux qui ont de l'expérience, qui sont dans les forces armées. Les gens qui ont quitté l'armée font leur tintamarre aussi, ils disent que c'est l'expérience qu'ils ont vécue lorsqu'ils étaient dans l'armée, et que ces irritations étaient les leurs aussi.

La première question que je vous ai posée portait sur la tension que je crois saine et importante et qui doit exister entre personnes, que ce soit dans le métier où j'étais, au théâtre, à la télévision, ou dans les Forces armées, à qui on confie une mission mais sans lui donner le temps, les ressources et l'infrastructure nécessaires pour s'en acquitter, et ce sont eux qui devraient faire aujourd'hui tout ce tintamarre. Le fait est que le gouvernement a confié des missions aux Forces canadiennes qui, tout le monde le sait je crois, excédaient de loin leurs capacités. Personne ne traite de cette question. Vous nous avez parlé d'un tableau où les besoins avaient causé un retranchement. Le sénateur Meighen y a également fait allusion. Nous l'avons vu. Nous nous sommes rendus dans ces bureaux opérationnels, et on nous a dit : « Nous ne pouvons pas former les nouvelles recrues parce que les seules personnes qui savent comment fonctionne cet équipement sont en Bosnie. »

La seule solution, c'est qu'une personne ayant la crédibilité voulue fasse tout un tintamarre et dise : « Il faut en finir avec ces pirouettes et cesser de dire qu'on obtiendra un jour le matériel mais qu'il faut attendre. » C'est comme faire des réparations dans sa maison : on ne peut pas faire venir le poseur de tapis avant que le plombier soit passé. Le plombier vous dit pour sa part qu'il doit attendre une pièce. On finit par tourner en rond sans régler le problème. On dirait que je suis en train de faire un discours.

Le président : Oui, et votre question est?

Le sénateur Banks : Ma question est celle-ci : est-ce qu'il ne devrait pas y avoir quelqu'un qui occuperait, comme vous dites, un « poste supérieur » dans les Forces canadiennes et qui pourrait

say, "This is sophistry. If we are to do these jobs, you must give us more resources; you must pay more attention to this." Should that not be part of senior leadership?

VAdm. Buck: The answer to that question depends on the democracy that you are in. If I could highlight the United Kingdom, the United States and Canada, there are some very significant differences.

In Canada, a senior leader of the Canadian Forces is bound, as are other members of the public service, in the sense that we can inform government and have internal discussions with government, but we cannot advocate. The challenge then becomes deciding when individuals wish to change that role and how effective they can be.

In the United Kingdom there is a slightly different framework wherein individuals within the senior leadership are, from time to time, expected to have a debate with government. In the United States, in certain specific cases, it is mandated by law that leadership people do that. Canada is different.

Senator Banks: To pursue that thought, do I understand that senior leadership in the Canadian Forces is constrained?

VAdm. Buck: We are constrained in our public statements.

Senator Banks: From disagreeing with the government?

VAdm. Buck: My position or authority is not to advocate publicly; mine is to explain government policy internally, in discussions with government. We obviously have discussions.

Senator Banks: If you were to have an opinion that a government policy approach or attitude was wrong, you may not say so?

VAdm. Buck: My job is not to debate government policy with government.

The Chairman: Where should Parliament turn to, in order to get professional advice on military matters?

VAdm. Buck: I believe that in the upcoming months, with a policy statement out and a defence piece of that, in terms of discussing the relative merits of one particular solution over another solution, the Canadian Forces has a role to provide you with information that would allow you, with others, to make value judgments. At the end of the day, the fundamental piece that needs to be clear is what is it that we are ultimately trying to achieve with the Canadian Forces? That is, what are the capabilities and how many of those capabilities should we have? If that is not clear, there are many different answers to any question you could pose.

piquer une colère et dire : « Ça suffit. Si vous voulez nous confier ces missions, vous devez nous accorder davantage de ressources; vous devez en faire plus. » N'est-ce pas là le rôle de l'état-major?

Le vAm Buck : La réponse à cette question dépend de la démocratie dans laquelle vous vivez. Si l'on prend le Royaume-Uni, les États-Unis et le Canada, il y a des différences très importantes.

Au Canada, un officier supérieur des Forces canadiennes est bâillonné, comme le sont tous les autres employés de la fonction publique, dans la mesure où nous pouvons informer le gouvernement et tenons des pourparlers à l'interne, mais nous ne pouvons pas réclamer quoi que ce soit. Il s'agit alors pour ces personnes de décider si elles veulent changer de rôle et de savoir dans quelle mesure elles obtiendront les résultats.

Au Royaume-Uni, c'est un cadre légèrement différent où les officiers supérieurs sont tenus, de temps à autre, de débattre avec le gouvernement. Aux États-Unis, dans certains cas précis, la loi oblige les officiers supérieurs à faire cela. Le Canada est différent.

Le sénateur Banks : Dans le même ordre d'idées, dois-je comprendre que l'état-major des Forces canadiennes n'a pas liberté de parole?

Le vAm Buck : Il y a des limites à ce que nous pouvons dire publiquement.

Le sénateur Banks : Vous ne pouvez pas exprimer votre désaccord avec le gouvernement?

Le vAm Buck : Je n'ai pas pour fonction de réclamer des choses publiquement; mon rôle consiste à expliquer la politique gouvernementale à l'interne, suite aux discussions avec le gouvernement. Il est évident que nous discutons.

Le sénateur Banks : Si vous n'étiez pas d'accord avec une approche ou une politique gouvernementale, le diriez-vous?

Le vAm Buck : Ce n'est pas à moi de débattre des politiques gouvernementales avec le gouvernement.

Le président : À qui le Parlement peut-il demander des conseils professionnels sur des questions d'ordre militaire?

Le vAm Buck : Dans les prochains mois, une fois que l'énoncé de politique, qui comprend un volet défense, sera établi, les Forces canadiennes feront leur part en vous donnant les informations dont vous aurez besoin pour juger du mérite de diverses solutions. En bout de ligne, il faut qu'on sache clairement quelle forme devraient prendre les Forces canadiennes. En d'autres termes, il faut qu'on définisse la nature et le nombre des effectifs qu'on veut avoir. Sans le savoir, il est impossible de répondre clairement à vos questions.

Senator Banks: I do not think that the 5,000 is enough. We have already discussed that and it is already in our report. I ask the chairman's question again: Who can we ask, if not you, about why that will not happen sooner? We do not believe that it should take five years.

Let me ask you this: Has the money been voted by Parliament? Has the money been proposed, to your knowledge, by the government to do the things that the government has said that it will do?

VAdm. Buck: The government has announced its intention. It has not announced that it is now implementing that intention.

Senator Banks: Is there a means by which the forces could, by using, for example, applications under Supplementary Estimates to undertake those improvements?

VAdm. Buck: Given where we are in the fiscal cycle, the answer to move it from an intention to an implementation piece would be through the budgetary process.

Senator Banks: Is it anticipated that the Canadian Forces will use the means of a supplementary budget to do that?

VAdm. Buck: We will not do it through a supplementary budget; we will do it through the Main Estimates, but we have made it clear to officials the level and phasing of financing that would be required to phase in the 5,000.

Senator Banks: Do you think we can expect to see those amounts in the budget which is forthcoming?

VAdm. Buck: I do not know.

Senator Munson: I have a brief question. I love terms like "clarity of expectation." Do you have a timetable on your clarity of expectation? You say that you can advise internally.

VAdm. Buck: I would hope that through the next few months there would be an international policy statement, with the defence piece, tabled and that parliamentary committees would then be looking at that. That would allow us, through the budgetary process, as it related to any increase in personnel, to start that process working.

Senator Munson: In the interest of clarity of expectation, when would you like to start hiring?

VAdm. Buck: As soon as I could.

Senator Munson: The allies are leaving Goose Bay. The bases that we have now, can you give us your feelings on base closures and how we can sustain those with allies leaving?

VAdm. Buck: In regard to Goose Bay, we are in negotiation with a number of allies in terms of their continued use of that particular facility.

At the end of the day, decisions about our infrastructure footprint across the country have again become driven by a number of things. They become driven by the utility in its current

Le sénateur Banks : Une augmentation de 5 000 militaires ne sera pas suffisante. Nous l'avons d'ailleurs déjà dit dans notre rapport. Je vais répéter la question qu'a posée le président : si vous n'êtes pas en mesure de le faire alors qui peut nous expliquer pourquoi cette intégration ne peut pas se faire rapidement? Nous pensons qu'elle ne devrait pas prendre cinq ans.

Dites-moi, les crédits ont-ils été adoptés par le Parlement? À votre connaissance, le gouvernement a-t-il proposé le financement nécessaire pour respecter ses engagements?

Le vAm Buck : Le gouvernement a annoncé ses intentions. Par contre, il n'a pas dit qu'il mettrait en œuvre ses intentions.

Le sénateur Banks : Les forces armées pourraient-elles recourir, par exemple, au Budget supplémentaire des dépenses pour effectuer ces améliorations?

Le vAm Buck : Étant donné l'étape du cycle financier à laquelle nous nous trouvons, il faudra passer par le budget pour concrétiser les intentions.

Le sénateur Banks : On peut donc s'attendre à ce que les Forces canadiennes passent par un budget supplémentaire?

Le vAm Buck : Ce ne sera pas par un budget supplémentaire, mais plutôt par le Budget principal des dépenses. Nous avons expliqué clairement aux autorités le niveau et la nature du financement que demande l'intégration de 5 000 recrues.

Le sénateur Banks : Pensez-vous que ces montants figureront dans le budget qui sera déposé prochainement?

Le vAm Buck : Je n'en sais rien.

Le sénateur Munson : Une question, rapidement. J'aime votre façon de vous exprimer : « Les attentes doivent être claires ». Quand, au plus tard, ces attentes claires doivent-elles être formulées? Vous avez dit que vous pourriez prendre les décisions à l'interne.

Le vAm Buck : J'ose espérer qu'au cours des prochains mois il y aura un énoncé de politique internationale, comprenant un volet défense, qui sera déposé et dont les comités parlementaires seront saisis. Ça nous permettrait de lancer notre processus d'augmentation des effectifs par le biais du budget.

Le sénateur Munson : Pour que les attentes soient bien claires, idéalement, quand les premières recrues seraient-elles embauchées?

Le vAm Buck : Aussitôt que possible.

Le sénateur Munson : Les alliés quittent Goose Bay. Que savez-vous sur la fermeture de bases? Étant donné le départ des alliés, comment allons-nous pouvoir assurer la pérennité des bases?

Le vAm Buck : Pour ce qui est de Goose Bay, nous négocions à l'heure actuelle avec divers alliés l'exploitation de cette base.

Plusieurs facteurs expliquent les décisions qui ont été prises relativement à notre présence partout au pays : l'actuelle structure d'une base ou d'une escadrille est-elle toujours utile permet-elle de

construct of a particular base or a wing being able to generate operational capability that we need. Some of that operational capability actually relates to domestic security issues.

The other aspect that needs to be taken into consideration is the government's desire and need, fundamentally, for the Canadian Forces to have a footprint across the country. That is always a delicate balancing act. Clearly, as we look at a defence policy review, there should be elements that ensure that we are appropriately aligned with the new policy.

Senator Munson: Is it possible that Goose Bay could be closed?

VAdm. Buck: Hypothetically speaking, it is possible that any base could be closed, or new ones opened.

Senator Munson: Is it correct to say that this base, more than others, could be closed?

VAdm. Buck: This base must be considered along with others in relation to its utility. That will be something that, to some extent, will depend clearly on its continued use as a flying training centre.

Senator Munson: Is it important for our sovereignty, even if the allies leave Goose Bay, to have Goose Bay remain opened?

VAdm. Buck: That is a question that should remain for discussion through a policy review.

The Chairman: Did I understand you correctly, Admiral, to say that there is the utility part of the equation that you work on and then there are government needs in terms of having some separation across the country?

VAdm. Buck: There is a need for any armed force to have an appropriate presence across its country. That is a delicate balancing act. That is not driven by a government requirement; it is more a need of the forces to have visibility.

I will use the naval example. One of the reasons the navy has naval divisions across the country is that most Canadians do not see the navy. They do not understand it. In a small way, that presence at least allows them to have some understanding. The same is true for the remainder of the Canadian Forces, to some extent.

The Chairman: Do you evaluate the utility of these bases over regular intervals?

VAdm. Buck: We do it as circumstances change. For example, as we introduce the new maritime helicopter there have been some changes to the needs in our current infrastructure. We do that on an ongoing basis but not on a civic-defined cycle.

The Chairman: Do you have a ranking of the utility of the various bases that the Canadian Forces have?

VAdm. Buck: To my knowledge, no, I do not have that.

créer les capacités opérationnelles nécessaires. Certaines de ces capacités opérationnelles ont en fait trait aux enjeux liés à la sécurité nationale.

Ensuite, il faut savoir dans quelle mesure le gouvernement désire et a besoin que les Forces canadiennes assurent une certaine présence à l'échelle du pays. Cet équilibre est toujours difficile à atteindre. Dans le cadre de l'examen de la politique de défense, il faudrait qu'il y ait des éléments qui nous permettent de nous aligner sur la nouvelle politique.

Le sénateur Munson : Est-il possible qu'on ferme la base Goose Bay?

Vam Buck : Théoriquement parlant, n'importe quelle base pourrait être fermée. De nouvelles bases pourraient également être ouvertes.

Le sénateur Munson : Peut-on dire que la base de Goose Bay a de plus fortes chances d'être fermée que d'autres?

Vam Buck : Il faudra qu'on juge de l'utilité de cette base par rapport aux autres. C'est notamment la mesure dans laquelle elle continuera d'être utilisée comme centre d'entraînement au pilotage qui déterminera son utilité.

Le sénateur Munson : Même si les alliés quittent Goose Bay, devrions-nous, pour notre part, y rester afin d'asseoir notre souveraineté?

Le vAm Buck : Ce genre de questions devrait être discuté dans le cadre de l'examen des politiques.

Le président : Avez-vous bien dit, amiral, qu'il faut prendre en compte d'une part l'utilité des bases, et, d'autre part, le désir du gouvernement d'assurer une certaine séparation des activités à l'échelle du pays?

Le vAm Buck : Les forces armées doivent assurer une présence adéquate à l'échelle du pays, c'est un équilibre qui est difficile à atteindre et qui n'a rien à voir avec une exigence gouvernementale; il s'agit plutôt d'un besoin de visibilité.

Permettez-moi de vous donner un exemple de la marine. La marine a des divisions maritimes un peu partout au pays justement parce qu'elle n'est pas très visible aux yeux des Canadiens, qui ont du mal à comprendre ses activités. Cette présence leur permet au moins de les comprendre un peu mieux. Dans une certaine mesure, cela s'applique aux autres corps de l'armée.

Le président : Évaluez-vous l'utilité de ces bases de façon régulière?

Vam Buck : Quand il y a des choses nouvelles. Par exemple, avec l'arrivée des nouveaux hélicoptères maritimes nous avons changé les fonctions de nos infrastructures. L'évaluation se fait donc de façon régulière mais pas selon un cycle défini annuellement.

Le président : Est-ce que vous avez un classement des différentes bases des Forces canadiennes en fonction de leur utilité?

Vam Buck : À ma connaissance non.

The Chairman: Could you prepare one?

Vadm. Buck: I do not think that would be particularly useful from our perspective because, again, those decisions, by and large, are not taken unilaterally by the Canadian Forces. Those are government decisions.

The Chairman: I understand that, and I understand your not wanting to be cross-threaded with the politicians in town. Having said that, how will one achieve a clear understanding of what is important from a military point of view as opposed to what is important in terms of regional and economic development, or because some politician has a great deal of clout in cabinet? How will we find out what the military needs if you will not provide us with a list?

Vadm. Buck: The international policy statement and, ultimately, the defence piece of that and the discussions of the parliamentary committee would be a good venue to accomplish that.

The Chairman: This is a parliamentary committee, and we are asking.

Vadm. Buck: We are not the sole arbitrators of what should or should not be.

The Chairman: We understand that absolutely. We are simply asking if you can tell us, from a military perspective, what the utility is to the Canadian Forces of the various bases that you have?

Vadm. Buck: Without knowing the ultimate intentions of what the government expects in terms of breadth and depth of capability of the Canadian Forces, at home and abroad, it would be premature to do that.

The Chairman: We will not leave this issue, vice-admiral.

Senator Day: I would like to return to the earlier discussion in relation to your comment that we need to concentrate more on the maritime and air approaches. We have had comments in our previous reports with respect to the surface wave radar — the high-frequency radar installations. As well, we have read articles about operational experimentation in Afghanistan with respect to the unmanned aerial vehicles for surveillance purposes. Are these areas that the Armed Forces are pushing ahead with as being part of the menu of matériel and resources that you will have for the future?

Vadm. Buck: First, in respect of high-frequency surface wave radar, the existing two systems have just been certified for operations. The government has announced its intention to extend the coverage of these radars by covering what I will call "the choke points" — both the Atlantic and the Pacific. Those resources have been assigned and are moving through the approval process to enable them to grow that capability.

In respect of unmanned, or uninhabited as I am told, aerial vehicles, at the tactical level we utilized a system in Afghanistan which the army has repatriated to Canada. However, it need to be understood that there is a range of UAVs. Recently, last summer,

Le président : Est-ce que ça pourrait se faire?

Vam Buck : Pour nous, je ne pense pas que ce serait particulièrement utile parce qu'en général les décisions ne sont pas prises unilatéralement par les Forces canadiennes. Elles sont prises par le gouvernement.

Le président : Ça se conçoit, tout comme le fait que vous voulez éviter les rapprochements avec les hommes politiques fédéraux. Cela dit, comment pouvons-nous faire la différence entre une proposition qui serait importante du point de vue militaire et une qui favoriserait le développement économique et régional ou encore qui serait soutenue par un ministre exerçant beaucoup d'influence au sein du Cabinet? Comment sommes-nous censés véritablement savoir ce dont ont besoin les forces armées si vous ne nous donnez pas cette liste?

Vam Buck : Ce sera l'énoncé de politique internationale et, plus précisément, le volet défense, ainsi que les délibérations des comités parlementaires qui vous permettront de déterminer quels sont les besoins exacts.

Le président : Eh bien, nous sommes en comité parlementaire et nous vous posons justement la question.

Vam Buck : Nous ne sommes pas seuls à décider ce qui devrait et ne devrait pas se faire.

Le président : D'accord. Notre question est simple. Pour les Forces canadiennes, quelle est l'utilité militaire des diverses bases?

Vam Buck : Je ne pourrais pas vous répondre car nous ne connaissons pas les intentions finales du gouvernement quant à la nature des capacités des forces armées, ici et à l'étranger.

Le président : Nous allons persister, vice-amiral.

Le sénateur Day : Vous avez dit qu'on devait accorder plus d'importance aux approches concernant la marine et la force aérienne. Dans notre dernier rapport, nous avons fait des observations sur le radar haute fréquence à ondes de surface. De plus, nous avons lu des articles sur les tests opérationnels de véhicules aériens sans pilote en Afghanistan. Est-ce que les forces armées ont l'intention de se doter de ce type d'équipement dans l'avenir?

Le vam Buck : Premièrement, en ce qui concerne le radar haute fréquence à ondes de surface, les deux systèmes existants viennent d'être homologués pour les opérations. Le gouvernement a annoncé qu'il avait l'intention d'élargir la couverture de ces radars en couvrant ce que j'appellerais les « points d'étranglement », l'Atlantique et le Pacifique. Ces ressources ont été débloquées et le processus d'approbation est en cours pour mettre en place cette capacité.

En ce qui concerne les véhicules aériens sans pilote, au niveau tactique nous avons utilisé un système en Afghanistan que l'armée a rapatrié au Canada. Il faut cependant comprendre qu'il existe tout un éventail d'UAV. Récemment, l'été dernier en fait, nous

we performed a major experimentation in the Atlantic with what is called a “medium altitude UAV,” which did a tremendous amount of ocean and coastal approach surveillance. At the end of the day, certainly as it relates to the surveillance segment of Canada and deployed operations, we would wish to identify the pieces that would provide the most cost-effective range of surveillance. That would include the Aurora Maritime Patrol Aircraft, which not only gives us a surveillance capability but also a patrol capability, which is another component.

The short answer is, yes, they are being factored into our planning for the future as we look to modernize and transform the force. However, like everything else, the range and breadth of capability will depend on both the policy statement and, ultimately, the resources assigned.

Senator Day: How long will it be until we see the UAV in operation, or is it still experimental?

VAdm. Buck: Certainly, the system that the army has is no longer experimental. It is part of our order of battle and will continue to be used in operations as we go forward. However, in a major way, we are moving out of the experimentation area and getting to the point where we will try to identify which systems would be best utilized for what purpose and then we will look to the resource priority that that might have.

Senator Day: Are the two high-frequency surface wave radar systems now operational in Newfoundland? Is the information being fed into the operational desk in Halifax?

VAdm. Buck: Yes, that is happening.

Senator Day: If you had the required funding, could you get the West Coast and the others locations operational?

VAdm. Buck: Those monies have been allocated but have yet to go through the final approval process. We will move ahead shortly on extending the system.

Senator Day: If the monies have been allocated, what do you need for final approval?

VAdm. Buck: Ultimately, we need the approval of Treasury Board.

Senator Day: The monies have been allocated by Treasury Board so it simply needs to sign the cheque?

VAdm. Buck: Yes, but there is a process to that.

Senator Day: How long does that take?

VAdm. Buck: It depends on the workload at Treasury Board.

Senator Day: Are we talking about years or weeks to do that?

VAdm. Buck: It would take several months.

Senator Day: After the monies have been allocated, the priority is placed and the equipment is all set, it takes Treasury Board several months to sign the cheque? Is that correct?

avons fait une expérience à grande échelle dans l'Atlantique de ce qu'on appelle un « UAV », qui a fait énormément de travail de surveillance des océans et des côtes. En fin de compte, pour ce qui est de la surveillance du Canada et des opérations de déploiement, nous souhaiterions avoir un dispositif qui nous permettra d'assurer les services de surveillance les plus rentables. Cela inclura l'avion de patrouille maritime Aurora, qui nous donne non seulement une capacité de surveillance mais aussi une capacité de patrouille, qui est un autre élément.

En bref, oui, nous tenons compte de cela dans notre planification en vue de moderniser et de transformer la force pour l'avenir. Toutefois, comme tout le reste, l'éventail des capacités dépendra de l'exposé de politique et des ressources qui seront finalement débloqués.

Le sénateur Day : Dans combien de temps l'UAV sera-t-il opérationnel, ou en est-il encore au stade expérimental?

Le vam Buck : Le système que l'armée utilise a dépassé le stade expérimental. Il fait partie de notre ordre de bataille et nous continuerons à l'utiliser dans nos opérations futures. Toutefois, plus généralement, nous sortons du stade de l'expérimentation pour en arriver à déterminer les dispositifs qui seront les mieux adaptés à tel ou tel objectif, et ensuite nous essaierons de déterminer leur priorité en fonction des ressources disponibles.

Le sénateur Day : Les deux radars haute fréquence à ondes de surface sont-ils opérationnels maintenant à Terre-Neuve? Est-ce qu'ils transmettent des informations au bureau opérationnel de Halifax?

Le vam Buck : Oui.

Le sénateur Day : Si vous aviez le financement nécessaire, la côte Ouest et les autres emplacements pourraient-ils devenir opérationnels?

Le vam Buck : Les crédits ont été débloqués mais la procédure d'approbation n'est pas tout à fait terminée. Nous allons élargir le dispositif très prochainement.

Le sénateur Day : Puisque les crédits ont été débloqués, quelle approbation finale vous faut-il?

Le vam Buck : Il faut que ce soit approuvé finalement par le Conseil du Trésor.

Le sénateur Day : Mais le Conseil du Trésor a débloqué les crédits, donc il n'a plus qu'à signer le chèque?

Le vam Buck : Oui, mais il y a toute une procédure.

Le sénateur Day : Et cela prend longtemps?

Le vam Buck : Cela dépend de la charge de travail du Conseil du Trésor.

Le sénateur Day : On parle d'années ou de semaines?

Le vam Buck : Plusieurs mois.

Le sénateur Day : Une fois que les crédits ont été débloqués, qu'on a établi les priorités et que l'équipement est prêt, il faut encore plusieurs mois au Conseil du Trésor pour signer le chèque? C'est bien cela?

VAdm. Buck: This work occurs internally to ensure that the contractual documentation is complete and that all other terms and conditions of operating in a public sector environment are in place so that we are able to certify that this constitutes good use of taxpayers' dollars.

Senator Day: You have only two systems in operation.

VAdm. Buck: Yes.

Senator Day: We have heard a great deal over the past while about the recruiting activities within the Canadian Armed Forces. Have you contemplated alternate service delivery — outsourcing recruiting so that it could be done in a manner that would alleviate many of these complaints that we have heard over the past several years?

VAdm. Buck: Over a number of years, there has been some discussion of that, but we obviously have not done it and the main reason is that there are a couple of key components to the process that would have to stay inside government in any event. In some cases they are the ones that create the road blocks, one of them being security clearance. We could not — and would not — outsource security clearance.

Senator Day: At one time, medical testing was done internally and now that is done externally in conjunction with the recruiting process. Security clearance is one part that must be done along the way.

VAdm. Buck: Yes, but it is a key process.

Senator Day: I understand, but security clearance could be done by CSIS or by the RCMP once the attracting and the basic testing are complete.

VAdm. Buck: In some cases we utilize capacity in that way. The real challenge is removing artificial impediments. In particular, there was a reference earlier to reservists having difficulty transferring to the regular force.

Senator Day: Yes.

VAdm. Buck: Again, those are internal things that we need to resolve. Important as well about the recruiting piece is "the attraction piece." By that I mean the individual who is doing the recruiting. It is much better if that individual has had operational experience and has credibility in terms of explaining to young men and women the reality of the Canadian Forces.

Senator Day: We are hearing that many operational people in the Canadian Forces are put into this recruiting role even though it is not where they want to be. They do not consider that this advances their career and, therefore, the work they perform is reflective of that lack of commitment.

That is why I suggest that you may want to look at this situation again at a time when you are contemplating at least 8,000 new recruits, once you get the funding for them.

VAdm. Buck: Your comment about individuals not wishing to be in recruiting jobs is interesting. That is always an ongoing challenge because, unfortunately, some individuals believe that by

Le vAm Buck : Il y a un travail à l'interne pour vérifier que la documentation contractuelle est complète et que toutes les autres conditions de fonctionnement dans le contexte du secteur public sont réunies afin de pouvoir prouver qu'il s'agit d'une utilisation légitime de l'argent des contribuables.

Le sénateur Day : Vous n'avez que deux dispositifs fonctionnels.

Le vAm Buck : Oui.

Le sénateur Day : On nous a beaucoup parlé depuis quelque temps du recrutement dans les Forces canadiennes. Avez-vous envisagé une autre façon d'assurer le service — une sous-traitance du recrutement qui vous permettrait de remédier à toutes les plaintes qu'on entend depuis plusieurs années?

Le vAm Buck : Il en est question depuis un certain nombre d'années, mais nous ne l'avons évidemment pas fait principalement parce qu'il y a quelques aspects clés du processus qui doivent de toute façon rester la prérogative du gouvernement. Dans certains cas, ce sont ces aspects qui posent problème, notamment la question des cotes de sécurité. Il n'est pas question de sous-traiter l'évaluation des cotes de sécurité.

Le sénateur Day : Autrefois, les visites médicales se faisaient à l'interne, et maintenant elles se font à l'extérieur, dans le cadre du processus de recrutement. La détermination de la cote de sécurité doit se faire en même temps.

Le vAm Buck : Oui, mais c'est un élément clé.

Le sénateur Day : Je comprends, mais le SCRS ou la GRC pourraient faire cette évaluation de sécurité une fois que le recrutement et les contrôles de base seraient terminés.

Le vAm Buck : Dans certains cas, nous utilisons les capacités de cette façon-là. Le vrai défi, c'est de faire sauter les obstacles artificiels. En particulier, on a parlé tout à l'heure de la difficulté qu'avaient les réservistes de passer dans la force régulière.

Le sénateur Day : Oui.

Le vAm Buck : Encore une fois, ce sont des problèmes internes. Ce qui est important aussi, dans le recrutement, c'est « l'élément d'attraction ». J'entends par cela la personne qui fait le recrutement. Il vaut beaucoup mieux que cette personne ait une expérience opérationnelle et soit crédible quand elle explique en quoi consiste les Forces canadiennes à de jeunes hommes et de jeunes femmes.

Le sénateur Day : On nous a dit qu'on chargeait souvent des membres opérationnels des Forces canadiennes de ce rôle de recrutement même s'ils ne voulaient pas le faire. Ils estiment que cela ne contribue pas à leur progression de carrière et ce manque de motivation se traduit dans le travail qu'ils font.

C'est pour cela que je vous suggère de revoir cette situation si vous envisagez de recruter au moins 8 000 nouvelles recrues une fois que vous aurez le financement.

Le vAm Buck : Votre remarque à propos d'individus qui ne sont pas intéressés par des activités de recrutement est intéressante. C'est toujours un défi car, malheureusement, certains individus

going into those jobs they could be negatively impacting their potential for advancement. We have been trying to demonstrate, through assessments, that that is not the case. The challenge is to have highly motivated individuals do an excellent job of explaining to the young men and women who come to the door what a career in the Canadian Forces is about.

Senator Forrestall: Does the joint support program include a strengthened ice capability for at least one of them?

VAdm. Buck: It includes a first-year ice capability for all vessels of the class.

Senator Forrestall: How would you describe that class?

VAdm. Buck: I would describe it as being able to deal with 0.7 metres of new ice.

Senator Forrestall: That is a couple of feet. I am thinking about sovereignty and, if we had time, I would like to talk to you about reviving the Polar 8 or some version of it, or one of the support ships to a level of year-round capability in the North.

The Chairman: Thank you, Vice-Admiral Buck, for your appearance here. We hope to have you back here again before we complete our review. We appreciate the information that you have given the committee and that you have undertaken to provide to the committee in the future.

We have been joined by Senator Michael Meighen from Ontario. He is a lawyer and a member of the Law Society of Upper Canada and the bar of the province of Quebec. He is currently Chair of our Subcommittee on Veterans Affairs and is also a member of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans.

Our next witness this morning is Major-General (Ret'd) Lewis Mackenzie. General Mackenzie is a research fellow at the Canadian Institute for Strategic Studies. For 33 years, Major-General Mackenzie served in Canada's Armed Forces, retiring in 1993. The former military commander is known for his work as a peacekeeper, having served nine tours in Egypt, Cyprus, Vietnam, Central America and the former Yugoslavia.

Major-General Mackenzie also authored a highly regarded book in 1993 entitled *Peacekeeper: The Road to Sarajevo*, a chronicle of his peacekeeping experiences around the world.

Welcome to the committee, Major-General Mackenzie.

Major-General (Retired) Lewis Mackenzie, As an individual: I must say, Mr. Chairman, that I enjoyed seeing you go through security every second hour on *CBC Newsworld* over the last 24 hours. Also, having appeared a number of times at U.S. Senate committees, I know that witnesses there are placed at a lower elevation and have to look up at the senators. I seem to be seated higher than you are here, and I thank you for this very Canadian layout.

pensent que ce genre d'emploi risque de nuire à leur progression de carrière. Nous avons essayé de leur démontrer, par des évaluations, que ce n'était pas le cas. Le défi, c'est de trouver des gens extrêmement motivés qui vont savoir expliquer parfaitement aux jeunes qui se présentent en quoi consistent les Forces canadiennes.

Le sénateur Forrestall : Le plan interarmées de soutien prévoit-il une capacité renforcée sur la glace pour au moins un des éléments?

Le vAm Buck : Il prévoit une capacité sur la glace pour la première année pour tous les navires de la classe.

Le sénateur Forrestall : Pouvez-vous nous décrire cette classe?

Le vAm Buck : Disons qu'ils doivent pouvoir franchir 0,7 mètre de glace fraîche.

Le sénateur Forrestall : Environ deux pieds. Je songe à notre souveraineté et si nous avions le temps, j'aimerais bien vous demander de nous parler un peu de la possibilité de régénérer le Polar 8 ou une version du Polar 8, ou l'un des navires de soutien pour pouvoir disposer d'une capacité toute l'année dans le Nord.

Le président : Merci, vice-amiral Buck, d'être venu nous rencontrer. Nous espérons vous revoir de nouveau avant de terminer notre examen. Nous vous sommes reconnaissants des informations que vous avez communiquées au comité ou que vous vous êtes engagé à nous transmettre plus tard.

Le sénateur Michael Meighen, de l'Ontario, s'est joint à nous. Il est avocat et membre du barreau du Haut-Canada et du barreau du Québec. Il est actuellement président de notre Sous-comité des affaires des anciens combattants et aussi membre du Comité permanent des banques et du commerce ainsi que du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans.

Notre témoin suivant ce matin est le major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie. Le général Mackenzie est chercheur universitaire à l'Institut canadien des études stratégiques. Pendant 33 ans, il a servi dans les Forces canadiennes et il a pris sa retraite en 1993. Cet ancien commandant militaire est connu pour son travail dans le maintien de la paix, car il a servi à l'occasion de neuf missions en Égypte, à Chypre, au Vietnam, en Amérique centrale et dans l'ex-Yugoslavie.

Le major-général Mackenzie est aussi l'auteur d'un livre très respecté publié en 1993 et intitulé *Peacekeeper : The Road to Sarajevo*, dans lequel il raconte les expériences qu'il a vécues au cours de missions de maintien de la paix à travers le monde.

Bienvenu au comité, major-général Mackenzie.

Le major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie, témoignage à titre personnel : Je dois dire, monsieur le président, que j'ai apprécié de vous voir passer la sécurité toutes les deux heures à *CBC Newsworld* depuis 24 heures. D'autre part, puisque j'ai comparu plusieurs fois à des comités du Sénat américain, je sais que les témoins là-bas sont placés en contrebas et en position d'infériorité par rapport aux sénateurs. Or ici, je crois que je suis assis un peu plus haut que vous, et je vous remercie de cette disposition très canadienne.

Because I was so frustrated over the lack of a white paper, promised to us by Mr. Manley, Mr. Eggleton, Mr. Axworthy and Prime Ministers Chrétien and Martin — and now we will not have that — I sat down one Sunday afternoon and wrote one myself. The original one, written in 1994, was 50 pages and 26,000 words long. I removed the filler, and mine is 700 words, so it will not take long to read it to you.

The 2005 defence white paper contains the assumption that Prime Minister Martin is serious about his “responsibility to protect” doctrine. I certainly endorse that. The second and last assumption is that credit received by Canada across the spectrum of international relations is proportional to the risks associated with the military tasks undertaken.

The international environment has changed. Peacekeeping as understood by the majority of Canadians is no more. As long as nations avoid going to war, which is the current trend, the threats to world peace will continue to be posed by terrorists, thugs, goons, warlords and easily-identified nations hell-bent on producing nuclear weapons.

Recognizing the United Nations Security Council's dysfunctional decision-making dominated by narrow self-interests and rife with catastrophic failures during the past decade, Canada will instead participate with international organizations such as NATO, OSCE, EU, OAS, G8 and the G20 — or L20, more appropriately titled as the Prime Minister has done — and other like-minded coalitions for its contribution to peace and security. The decision will not preclude Canada's participation in UN missions provided they are seen by the government of Canada to be worthy.

With regard to domestic considerations, Canada is on the terrorist hit list. North American security is a primary concern to the U.S., and we will make a viable contribution to new security initiatives in order to protect our sovereignty. To do otherwise will relegate us to spectator status as unilateral decisions are made in Washington that will impact on our future for decades to come.

With regard to force structure, the Canadian Forces will immediately initiate a restructuring that will permit it to be strategically mobile and capable of participating with like-minded nations in operations up to and including combat at sea, on land and in air.

On the domestic front, the reserves will be expanded, particularly in provinces such as British Columbia and Saskatchewan where there is little regular force army presence, with a view to responding within a streamlined chain of command to the provincial premiers' requirements at the time of any crisis, natural or otherwise.

Comme j'étais très mécontent de ne pas avoir le livre blanc que nous avaient promis M. Manley, M. Eggleton, M. Axworthy et les premiers ministres Chrétien et Martin — et il n'en est plus question maintenant — je me suis décidé un dimanche après-midi à rédiger le mien. Le premier, écrit en 1994, faisait 50 pages et contenait 26 000 mots. J'ai enlevé les éléments de remplissage et le mien ne fait que 700 mots; il ne vous faudra donc pas beaucoup de temps pour le lire.

Le Livre blanc de 2005 sur la défense part du principe que le premier ministre Martin prend au sérieux sa doctrine de la « responsabilité de protéger ». Je l'approuve tout à fait. Le deuxième et dernier principe, c'est que le crédit dont jouit le Canada sur l'échiquier international est proportionnel aux risques des tâches militaires qu'il entreprend.

Le contexte international a changé. Les opérations de maintien de la paix telles que les conçoivent la majorité des Canadiens ont disparu. Tant que les nations éviteront la guerre, ce qui est la tendance actuelle, les menaces pour la paix mondiale proviendront des terroristes, des crapules, des seigneurs de la guerre et de certaines nations faciles à identifier qui veulent absolument fabriquer des armes nucléaires.

Étant donné que le processus de décision du conseil de sécurité des Nations Unies ne fonctionne pas et a échoué lamentablement depuis une dizaine d'années à cause de conflits d'intérêts mesquins, le Canada ferait mieux de participer à des organisations internationales telles que l'OTAN, l'OSCE, l'Union européenne, l'OEA, le G8 et le G20 — ou plus exactement le L20, comme l'a dit le premier ministre — ainsi que d'autres coalitions du même genre pour contribuer à la paix et à la sécurité. Cela n'empêchera pas le Canada de participer à des missions de l'ONU à condition que le gouvernement du Canada les juge méritoires.

Pour ce qui est des considérations sur le plan intérieur, le Canada est sur la liste des cibles des terroristes. La sécurité nord-américaine préoccupe les États-Unis au plus haut point, et nous devons contribuer sérieusement aux nouvelles initiatives de sécurité pour protéger notre souveraineté. Sinon, nous nous relèguons à un simple statut de spectateur pendant que Washington prendra des décisions qui influenceront sur notre avenir pendant des décennies.

Pour ce qui est de la structure de la force, les Forces canadiennes doivent immédiatement entamer une restructuration qui leur permettra d'être stratégiquement mobiles et capables de participer auprès de nations aux vues similaires à des opérations pouvant aller jusqu'au combat en mer, sur terre et dans les airs.

Sur le front intérieur, il faudra élargir les réserves, notamment dans des provinces comme la Colombie-Britannique et la Saskatchewan où la présence de l'armée régulière est très ténue, afin de pouvoir répondre au moyen d'une chaîne de commandement rationalisée aux demandes des premiers ministres provinciaux en cas de crise naturelle ou autre.

Within a year, the navy will take delivery of two San Antonio class assault ships, each capable of lifting a battle group of 800 to 1,000 soldiers, their vehicles, logistics, medical and helicopter support. To avoid the 10-year procurement production period, the ships will be leased from the United States.

An amphibious force mounting site will be established at CFB Shearwater. Breakup and sale of this invaluable facility will cease forthwith. A second site will be established on the West Coast in due course.

Two of the navy's four destroyers will be replaced and the current fleet of frigates will be retained along with the four Upholder class submarines. This structure will provide interoperability capabilities with our allies and security for the assault ships when they are under way.

The plan to purchase three joint supply ships to support the navy under way and to be delivered in 10 years will be amended to two ships to be operational within five years.

Army personnel strength will be increased, bringing all units to 110 per cent of their manning levels. Units will not require augmentation prior to deployment. Balanced units with proven structures will deploy on operations, not mission-specific temporary organizations, which is now the case.

The army will convert one of its three existing brigades into a rapid reaction force with three balanced battle groups. Two will be organized, equipped and trained to deploy by sea, and the third by air with parachute and air-landed capabilities. The remaining two brigades will rotate between training and reinforcement to the rapid reaction force and homeland security tasks.

The air force will continue with its upgrading of its F-18 fleet and the replacement of its smart weapons inventory. The C-130 tactical lift fleet will be replaced, cognizant of the needs of the airborne landing requirements of the rapid reaction force. The maritime patrol aircraft fleet's capabilities will be maintained. Negotiations will continue with commercial airlines to provide guaranteed strategic lift when called upon by the Canadian Forces.

National Defence Headquarters will be restructured and deintegrated. The majority of civilian and military staff will be separated. Those who are not will comprise a tiny Department of National Defence staff. The remaining civilian staff will respond to the Deputy Minister of National Defence. The military staff will create a joint operational Canadian Forces headquarters. Overall, the strength of the civilian and military staff will be reduced by 50 per cent by January 2006. In achieving this goal, tasks and functions will not be relocated outside Ottawa. The resulting 3,000 freed-up positions will be assigned to operational units.

D'ici un an, la marine prendra livraison de deux navires d'assaut de classe San Antonio capables chacun de transporter un groupement tactique de 800 à 1 000 soldats avec leurs véhicules, le soutien logistique et médical et les hélicoptères d'appui. Pour éviter le délai de production de 10 ans, ces navires seront loués des États-Unis.

Un dispositif de mise en place d'une force amphibie sera créé à la BFC Shearwater. Le démantèlement et la vente de ces installations inestimables seront immédiatement interrompus. Un second site sera créé en temps utile sur la côte Ouest.

Deux des contre-torpilleurs de la marine seront remplacés et la flotte actuelle de frégates sera maintenue avec les quatre sous-marins de classe Upholder. Cette structure nous garantira une interopérabilité avec nos alliés et nous permettra d'assurer la sécurité des bâtiments d'assaut quand ils seront en action.

Le plan qui prévoit l'achat de trois navires de soutien destinés à appuyer la marine lors des opérations et qui doivent être livrés dans 10 ans sera ramené à deux navires qui seront opérationnels dans cinq ans.

Les effectifs de l'armée seront renforcés, et le niveau de dotation de toutes les unités sera porté à 110 p. 100 de ce qu'il est. Les unités ne nécessiteront pas d'augmentation avant d'être déployées. Des unités équilibrées avec des structures ayant fait leurs preuves se déploieront lors des opérations, et non des organisations temporaires spécifiquement conçues pour une mission, comme c'est le cas actuellement.

L'armée convertira une de ses trois brigades actuelles en force d'intervention rapide avec trois groupements tactiques équilibrés. Deux seront organisés, équipés et entraînés pour le déploiement en mer, et le troisième pour une intervention aérienne avec capacité de parachutage et d'atterrissage. Les deux autres brigades feront un roulement entre la formation et le renforcement de la force d'intervention rapide et des tâches de sécurité intérieure.

L'armée de l'air continuera sa modernisation de sa flotte de F-18 et le remplacement de son stock d'armes intelligentes. La flotte de transport tactique de C-130 sera remplacée, en tenant compte des exigences de transport aérien et d'atterrissage de la force d'intervention rapide. Les capacités de la flotte d'avions de patrouille maritime seront maintenues. On poursuivra les négociations avec les compagnies aériennes commerciales pour fournir aux forces canadiennes un transport stratégique en cas de besoin.

Le quartier général de la Défense nationale sera restructuré et scindé. La majorité des effectifs civils et militaires seront séparés, à l'exception d'un très petit contingent au ministère de la Défense nationale. Les autres membres du personnel civils relèveront du sous-ministre de la Défense nationale. Le personnel militaire créera un quartier général opérationnel mixte des Forces canadiennes. Globalement, l'effectif civil et militaire sera réduit de 50 p. 100 d'ici janvier 2006. Lors de cet exercice, les tâches et fonctions ne seront pas réaffectées à l'extérieur d'Ottawa. Les titulaires des 3 000 postes libérés seront réaffectés à des unités opérationnelles.

With regard to funding, the government undertakes to provide long-term, guaranteed funding for this comprehensive restructuring and reorientation of the Canadian Forces. Specific amounts will be announced once estimates have been completed. Grants in lieu of taxes, military pensions and government-directed programs, such as bilingual education and gender sensitivity training, will continue; however, they will not be paid from DND's budget, freeing up some 3 billion additional dollars for operations and equipment.

In conclusion, the reorganization and reorientation of the Canadian Armed Forces directed herein will provide for enhanced North American security and will permit Canada to play a more meaningful role in the quest for international peace and security. As a leading exponent of the "responsibility to protect" doctrine, Canada will put up, not shut up.

Senator Munson: You have heard the previous witness, VAdm. Buck, speak about clarity of expectation. Once again, I love that phrase. You probably lived through that, too, when you were in the Armed Forces. We also heard him talk about it taking five years to bring in the 5,000 new military people, plus the 3,000 reservists. Did that surprise you in the context of what you were talking about in the joint expeditionary force proposal that you gave to us last spring?

Mr. Mackenzie: Yes, it disappoints me that it would take that long. However, the excuse that everyone is abroad no longer holds. The Prime Minister, on CNN two days ago indicated that we could not deploy to Iraq. He did not use the moral, ethical argument because we were stretched too thin. No, we are not. We have over 1,000 people overseas. We have pulled back. We are in the regeneration/retraining phase. We have a modest contingent in Afghanistan, which might have a provincial reconstruction team added to it. We have pulled out of Bosnia and Cyprus. The PM mentioned that we are in Haiti. However, those are police officers, not military officers.

I am by no means being critical of the justification. It is just that if you do not want to go to Iraq, say you do not want to go to Iraq. We do not want to participate in the war; we do not want to participate in the peace building. We can train people in Jordan to go into Iraq later. It is not because we do not have the people. We have 55,000 people.

I tend to endorse your number much more than 5,000. I think that number was pulled out of the air, according to my friends in low places in DND during the campaign. Those 5,000 should go to existing units to bring them up close to their operational strength. Therefore there are bed spaces for them, there are barracks for them, there is a place for them to go and to be trained, I would hope, more quickly than that.

Pour ce qui est du financement, le gouvernement s'engage à assurer un financement garanti et à long terme pour cette vaste restructuration et réorientation des Forces canadiennes. Les montants précis seront annoncés quand les prévisions budgétaires auront été faites. Les subventions tenant lieu d'impôt, les pensions militaires et les programmes spécifiés par le gouvernement, par exemple, l'enseignement bilingue et la sensibilisation à l'égalité des sexes, seront maintenus; toutefois, cet argent ne sortira pas des caisses du MDN, ce qui libérera environ 3 milliards de dollars supplémentaires pour les opérations et l'équipement.

En conclusion, cette réorganisation et cette réorientation des Forces canadiennes nous permettra de renforcer la sécurité nord-américaine et permettra au Canada de jouer un rôle plus solide dans la recherche de la paix et de la sécurité internationale. En tant que porte-étendard de la doctrine de la « responsabilité de protéger », le Canada ira de l'avant au lieu d'être timoré.

Le sénateur Munson : Vous avez entendu le précédent témoin, le vice-amiral Buck, parler de clarté des attentes. Encore une fois, j'adore cette expression. Vous avez probablement connu cela, vous aussi, quand vous étiez dans l'armée. Il nous a aussi dit qu'il faudrait cinq ans pour intégrer ces 5 000 nouvelles recrues plus les 3 000 réservistes. Est-ce que cela vous a étonné dans le contexte du corps expéditionnaire interarmées dont vous nous parliez au printemps dernier?

M. Mackenzie : Je suis déçu que cela prenne si longtemps. Toutefois, l'excuse selon laquelle tout le monde est à l'étranger ne tient plus. Le premier ministre a dit il y a deux jours sur CNN que nous ne pouvions pas nous déployer en Irak. Il ne s'est pas appuyé sur l'argument moral ou éthique en disant que nous fonctionnions déjà au-delà des limites de nos capacités. Ce n'est pas vrai. Nous avons plus de 1 000 personnes à l'étranger. Nous avons reculé. Nous sommes en phase de régénération et de reformation. Nous avons un modeste contingent en Afghanistan, auquel on pourrait ajouter une équipe de reconstruction provinciale. Nous nous sommes retirés de la Bosnie et de Chypre. Le premier ministre a dit que nous étions présents à Haïti. Toutefois, il s'agit là d'officiers de police et non pas de militaires.

Je ne critique nullement cette justification. Simplement, si on ne veut pas aller en Irak, il faut avoir le courage de le dire. Nous ne voulons pas participer à cette guerre, nous ne voulons pas participer au maintien de la paix. Nous pouvons former des gens en Jordanie pour qu'ils aillent plus tard en Irak. Mais ne disons pas que nous manquons de personnel. Nous avons 55 000 militaires.

J'aurais tendance à être d'accord avec vos chiffres plutôt qu'avec le chiffre de 5 000. Je pense que ce chiffre a été inventé de toutes pièces, selon ce que m'ont dit pendant la campagne mes amis qui ne sont pas bien haut placés au ministère de la Défense. Ces 5 000 recrues devraient être intégrées aux unités existantes afin que ces dernières atteignent leur force opérationnelle. On a donc prévu à leur intention des lits, des casernes, un lieu pour leur entraînement qui, j'espère, sera plus rapide que cela.

Senator Munson: Since you were last with us, have you seen any sign of the government moving forward, or do you feel that it is in a state of inertia?

Mr. Mackenzie: I have been involved with some of the committees that are inputting into this review that is going on. It is my impression that there is a bit of a hold, other than trying to get the military home, get it reconstituted and let it do some collective training. As we will get to in the answers to some of your questions, our problem is that we do not have units that we can send overseas. This "plug and play" of bringing important bits and pieces together and creating mission-specific organizations is totally and absolutely wrong because the only thing for sure is that the mission will change once you get there.

You will all remember, when we were asked to help with election supervision in Afghanistan, the DND spokesman who stood up and said that we do not have people trained for that type of security. The Van Doos were the best trained people over there at the time. The reason we could not perform that function is that we had structured that organization without its service battalion. We gave it a civilian logistics tail that had an umbilical cord 20 kilometres long. Thus they were stuck in Kabul and they could not rush 200 miles out of Kabul to help with election supervision. It was not that the troops were not trained. They were structured mission specific, which in my estimation you should never do when you go overseas. We have tried and proven structures to organizations in all three services. Do not fool around with them because they have flexibility.

Senator Munson: Speaking of Afghanistan, last week General Leslie said that the west will have to be in Afghanistan for 20 years. He spoke to our committee in Kingston. Are we prepared as a country? Do we have the wherewithal to be part of that process for the next 20 years in Afghanistan?

Mr. Mackenzie: That is very much a political decision. Cyprus was peaceful from 1964 to 1993 when we left, except for six months. It is very much a political decision if we stay. In Cyprus, we started with about 900, when I was there in 1965; we were about 700 when I went back in 1971; when I commanded in 1978, we were 600-odd. The force gradually went down. By the way, we still have one person there, the reason being that when they put the slide up on the UN, our flag is still there, but we have one officer in the headquarters in Nicosia.

Senator Munson: I have not seen your statement on the sensitivity and bilingualism programs, \$3 billion? That seems like a lot of money.

Mr. Mackenzie: Government-directed programs are important. It can be sexual harassment, it can be sensitivity, it can be bilingualism; any number of grants in lieu of taxes is a big part of the bill. My pension and probably 40,000 or 50,000 other pensions that are paid all come out of the defence budget. By the

Le sénateur Munson : Depuis votre dernière comparution, avez-vous constaté que le gouvernement s'est attelé à la tâche, ou estimez-vous qu'il est dans un état d'inertie?

M. Mackenzie : J'ai travaillé avec certains des comités qui participent à l'examen en cours. J'ai l'impression qu'on ne fait pas grand chose, sauf si ce n'est de chercher de ramener les militaires au pays, de reconstituer les troupes et de les soumettre à un entraînement collectif. Comme on le verra en répondant à certaines de vos questions, notre problème, c'est que nous n'avons pas d'unités que l'on peut envoyer à l'étranger. Cette formule « prêt à utiliser » qui consiste à réunir d'importants éléments et à créer des organisations spécifiques à une mission n'est absolument pas la bonne car la seule chose dont on peut être certain, c'est que la mission changera dès qu'on arrivera là-bas.

Vous vous rappelez sans doute que, lorsqu'on nous a demandé d'aider à surveiller les élections en Afghanistan, le porte-parole du MDN a déclaré que nous n'avions pas de personnel formé pour assurer ce type de sécurité. À l'époque, là-bas, c'était les Van Doos qui étaient les mieux entraînés pour ce genre de mission. La raison pour laquelle nous ne pouvions remplir cette fonction, c'est que nous avions structuré cette organisation sans son bataillon de services. Nous lui avons donné un élément de logistique civile qui avait un cordon ombilical de 20 kilomètres de long. Ils étaient donc pris à Kaboul et ne pouvaient partir séance tenante pour surveiller les élections à 200 kilomètres de là. Les troupes n'étaient pas entraînées pour cela. Elles étaient structurées pour une mission spécifique, ce qui, à mon avis, ne devrait jamais être le cas lorsqu'on va à l'étranger. Nous avons des structures qui ont fait leurs preuves pour les organisations dans les trois services. Il ne faut pas les perturber parce qu'elles ont de la souplesse.

Le sénateur Munson : En parlant de l'Afghanistan, la semaine dernière le général Leslie a dit que l'Ouest devra rester en Afghanistan pendant 20 ans. Il s'est adressé à notre comité à Kingston. Notre pays est-il prêt? Avons-nous ce qu'il faut pour participer à ce processus au cours des 20 prochaines années en Afghanistan?

M. Mackenzie : C'est là une décision tout à fait politique. La mission de Chypre a été pacifique de 1964 à notre départ en 1993, sauf pour une période de six mois. Si nous restons, c'est là une décision tout à fait politique. À Chypre, lorsque je m'y trouvais en 1965, nous avons commencé avec environ 900 troupes; lorsque j'y suis retourné en 1971, il y en avait environ 700; lorsque je commandais en 1978, il y en avait environ 600. La force a graduellement diminué. Au fait, il y a toujours une personne là-bas, parce que notre drapeau se trouve toujours sur la diapositive des Nations Unies, mais nous avons un officier au quartier général à Nicosie.

Le sénateur Munson : Je n'ai pas vu votre déclaration sur les programmes de sensibilité et de bilinguisme, 3 milliards de dollars? C'est beaucoup d'argent.

M. Mackenzie : Les programmes gouvernementaux sont importants. Il peut s'agir de programmes de harcèlement sexuel, de sensibilité, de bilinguisme; toutes subventions tenant lieu d'impôts représente un gros montant de la facture. Ma pension et sans doute 40 000 ou 50 000 autres pensions qui sont versées sont

time it gets down to the army, navy, air force and headquarters, you have less than 50 per cent of the \$13 billion to run the military.

Senator Munson: What are you suggesting?

Mr. Mackenzie: You are the experts, but I am suggesting it should come from general revenue or wherever it comes from, but not from the DND budget. That is about \$3 billion.

Senator Meighen: I have a follow-up question on Senator Munson's question and your response to the Prime Minister's statement. As I understand it, you said that yes, we do have the folks if the Prime Minister and the political bosses decide we should go to Iraq. Are those bodies not exhausted?

This committee, as you are well aware, made a recommendation that we slow the operational tempo, that we bring people back home for training and rest, and that, surely, would be an argument that we could not rush off to Iraq — or anywhere else for that matter — for a few months, at least.

Mr. Mackenzie: Should, could; those are interesting interpretations. The point being that when we sent 700 of my regiment, the PPCLI, to Afghanistan with the American-led coalition to go into Kandahar, we were told six months later that they had to come home because we did not have anyone to replace them. Within months, the Prime Minister stood up in the House of Commons and said we cannot go to Iraq because we are about to send 2,000 troops to Afghanistan. Do you not think that every soldier saw through that?

If you are making political decisions, then make political decisions. Do not mask them and blame the military, or indicate that we are too thin on the ground. If we wanted to send a unit — which we do not have, by the way; we would have to cobble it together, unfortunately — or if we wanted to create an 800-person battle group to send to Iraq, sure we could do that. It would take us a couple of months to charter the ships; we would have to get some Ukrainian aircraft, and they are running out of spares, but there is a way to do it.

I, personally, do not think that the excuse that was given was because of compassion for the Canadian Forces and not wanting to overwork that force.

Senator Meighen: Nor was it suggested.

Mr. Mackenzie: No, but I do not think that is the reason. The reason was that we do not want to go to Iraq with an army unit. So say that.

Senator Meighen: What do you think? Do you think we should regroup, retrain, reorganize, get the 5,000 in, before we rush off in all directions at the same time?

toutes prélevées sur le budget de la défense. Il reste donc moins de la moitié du budget de 13 milliards de dollars pour administrer l'armée, la marine, la force aérienne et le quartier général.

Le sénateur Munson : Que laissez-vous entendre?

M. Mackenzie : Vous êtes les spécialistes, mais je dis que cela devrait être prélevé sur les recettes générales ou autres, mais pas sur le budget du MDN. Il s'agit d'environ 3 milliards de dollars.

Le sénateur Meighen : J'ai une question complémentaire à celle que vous a posée le sénateur Munson et votre réponse à la déclaration du premier ministre. Si j'ai bien compris, vous avez dit que oui, nous avons les troupes si le premier ministre et les dirigeants politiques décident que nous devrions aller en Irak. Ces troupes ne sont-elles pas épuisées?

Notre comité, comme vous le savez bien, a recommandé de ralentir le rythme opérationnel, de ramener les troupes au pays pour qu'elles se reposent et qu'elles s'entraînent et, sûrement, cela pourrait justifier que l'on ne devrait pas se précipiter d'aller en Irak — où nulle part ailleurs, en fait — avant au moins quelques mois.

M. Mackenzie : Devoir, pouvoir; ce sont des interprétations intéressantes. Le fait est que lorsque nous avons envoyé 700 troupes de mon régiment, le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, en Afghanistan avec la coalition dirigée par les Américains pour aller à Kandahar, on nous a dit six mois plus tard qu'elles devaient revenir au pays car nous n'avions personne pour les remplacer. Quelques mois plus tard, le premier ministre a déclaré à la Chambre que nous ne pouvions aller en Irak car nous nous apprêtons à envoyer 2 000 troupes en Afghanistan. Ne pensez-vous pas que tous les soldats n'ont pas compris ce qu'il voulait faire?

Si vous prenez des décisions politiques, alors prenez des décisions politiques. Ne les déguisez pas en blâmant les militaires, ou en disant que nous ne sommes pas assez nombreux sur le terrain. Si nous voulions envoyer une unité — que nous n'avons pas, soit dit en passant, il faudrait malheureusement concocter une — ou si nous voulions créer un groupe tactique de 800 personnes pour l'envoyer en Irak, nous pourrions certes le faire. Il nous faudrait quelques mois pour nolisier les navires, il nous faudrait trouver un aéronef ukrainien, et il commence à en manquer, mais il y a moyen de le faire.

Personnellement, je ne pense pas qu'on ait donné pour excuse le fait que c'était par souci de compassion pour les forces canadiennes qu'on ne voulait pas surmener.

Le sénateur Meighen : On ne l'a pas laissé entendre non plus.

M. Mackenzie : Non, mais je ne pense pas que ce soit là la raison. La raison, c'est que nous ne voulons pas aller en Irak avec une unité d'armée. Il faut le dire.

Le sénateur Meighen : Que pensez-vous? Qu'il faudrait regrouper, réentraîner, réorganiser, engager les 5 000 recrues, avant de nous éparpiller tous azimuts en même temps?

Mr. Mackenzie: I remember writing a piece on that when your well-respected report came out. Sorry, you cannot take a pause like that; you cannot pull out of everything. Whether a modest, small contribution in Afghanistan now is us paying our dues internationally, I think probably it is not.

Senator Meighen: I will end on this note: I think we knew full well that suggesting — 18 months, was it, or two years?

Mr. Mackenzie: A couple of years.

Senator Meighen: — total respite from operations might be a touch exaggerated but we wanted to make the point, and I think we succeeded in making the point because, as you say, most of our forces are now back here. My only suggestion to you is that perhaps they still do need some period of rest and retraining.

Mr. Mackenzie: Yes. I would certainly challenge the term “rest” because it is not rest. We are talking about bringing them home to train them individually and collectively and, quite frankly, with the shift work done in some of those areas and some of the deployments, it is more restful being there than back here because they tend to get screwed around a fair amount when they come back here, particularly in inverse proportion to their distance from Ottawa.

Senator Atkins: Just for clarification, the government has now announced the purchase of the helicopters. Does that come out of the \$13.5 billion or is that in addition?

Mr. Mackenzie: My understanding is that has to be found within the defence budget.

Senator Atkins: Over a period of time?

Mr. Mackenzie: Absolutely.

I must say that I, like many people in Senator Munson's previous profession, felt deceived right up until at least a week after the reporting of the submarine accident. I was still standing on my hind legs in front of the media, saying that these ships were free to the military — free. It was my understanding that it was in exchange for the use of the training areas in southern Alberta, northern Alberta, Suffield, Wainwright and Goose Bay to the British, and that the original amounts paid by the British as rental fees went into general revenue, not into the defence department. As a result, now that the defence department has to pay cash for the submarines, that is a big whack off the Department of National Defence's budget.

I was explaining to the Canadian public honestly, because that is how I was briefed, that in actual fact this deal was in exchange for training rights, so from the military's point of view, those subs were free. There are costs involved for training and so on, but the subs themselves were free to the military. That is not the case. Where they would have been on the priority list, above or below

M. Mackenzie : Je me rappelle avoir rédigé un article à ce sujet lorsque votre rapport très respecté a été publié. Je regrette mais on ne peut pas faire une pause comme cela; on ne peut pas se retirer de tout. Je ne pense pas que pour faire notre part sur le plan international, une petite contribution en Afghanistan soit suffisante.

Le sénateur Meighen : Je terminerai sur cette note : je pense que nous le savions très bien lorsqu'on a suggéré — 18 mois, était-ce, ou deux ans?

M. Mackenzie : Deux ou trois ans.

Le sénateur Meighen : ...qu'un répit total des opérations était peut-être un peu exagéré, mais nous voulions bien nous faire comprendre, et je pense que nous avons réussi car, comme vous le dites, la plupart de nos forces sont maintenant rentrées au pays. La seule chose que je vous dirais, c'est qu'elles ont peut-être encore besoin d'une période de repos et d'un nouvel entraînement.

M. Mackenzie : Oui. Je ne suis certainement pas d'accord avec le terme « repos », parce que ce n'est pas du repos. On les ramène ici pour les former individuellement et collectivement et, franchement, malgré les longues journées qu'ils font dans certaines de ces régions et ces déploiements, il est plus reposant d'être là-bas qu'ici parce qu'ils se font constamment balloter lorsqu'ils reviennent, et c'est encore plus vrai s'ils sont proches d'Ottawa.

Le sénateur Atkins : À titre d'éclaircissement, le gouvernement vient d'annoncer l'achat d'hélicoptères. Cet achat sera-t-il prélevé sur le budget de 13,5 milliards de dollars?

M. Mackenzie : Je crois comprendre que cette somme doit provenir du budget de la défense.

Le sénateur Atkins : Au cours d'une certaine période?

M. Mackenzie : Absolument.

Je dois dire que, comme bien des gens qui exercent l'ancienne profession du sénateur Munson, j'avais l'impression d'avoir été trompé jusqu'à au moins une semaine suivant la nouvelle de l'accident du sous-marin. J'étais encore debout devant les médias, et je disais que la marine avait obtenu ces navires gratuitement. Je croyais comprendre qu'on les avait obtenus en échange de l'utilisation par les Britanniques des zones d'entraînement dans le sud et dans le nord de l'Alberta à Suffield, Wainwright et à Goose Bay, et que les montants originaux versés par les Britanniques à titre de frais de location avaient été versés dans le Trésor public, non pas dans le budget du ministère de la Défense. Par conséquent, puisque le ministère de la Défense doit maintenant payer comptant pour ces sous-marins, c'est un coup dur pour son budget.

J'expliquais honnêtement à la population canadienne, car c'est ce qu'on m'avait dit, qu'en fait cette transaction était en échange des droits d'entraînement, de sorte que pour les militaires, ces sous-marins étaient gratuits. Il y a des coûts liés à l'entraînement, et cetera, mais les sous-marins comme tels étaient gratuits pour la défense. Ce n'est pas le cas cependant. Je ne sais pas où ils se

the cut-off line for what the military could afford, I do not know, but there is a question.

Senator Forrestall: Mr. Mackenzie, how long have you been retired?

Mr. Mackenzie: It is about 11 years now.

Senator Forrestall: Thank you for your thoughts about Shearwater and about the establishment of a centre to handle this business. I want to talk about these supply vessels and ask you, in your capacity commanding the Canadian Forces on a variety of missions offshore, first, were you ever serviced by one of these vessels?

Mr. Mackenzie: No, never.

Senator Forrestall: Did your unit ever have any need for one?

Mr. Mackenzie: Yes, we certainly could have used one. If I could just address the JSS issue, it has often been described as a vessel that would not only support the navy at sea — which would be its primary responsibility, namely, to supply the navy under way — but also for carrying army equipment. I was taught as a 20-year-old second lieutenant that you never separate yourself on winter exercise from your rucksack and your snow shoes. When you park your army equipment to get it to an operational theatre in a ship, and perhaps you fly in, there is a built-in problem there. In other words, if it is at all possible, keep the soldiers and their equipment together, which is what I am suggesting in the assault ship, in the San Antonio class ship.

Also, it has been stated that that type of ship will carry troops, but not combat troops. It will be carrying the medical staff, and they are very important. It will be carrying the maintainers and the pilots for the helicopters. Those 250 bed spaces will be taken up. We will not put operational troops on there. There may be a few to check below decks to see how the equipment is doing, but it is not a troop carrier, as such.

I am of the opinion that you do not combine the two, and perhaps three, characteristics in one vessel. There are better ways of doing it. If money was the issue, then I thought it was supposed to be the other way around; I thought you were supposed to define the requirement, and if it is justified, then pay for it, not, "Here is money. What can you get yourself within that budget?" I think that takes us into one of the questions that was sent to me.

Senator Forrestall: Admiral Buck has just told us that the vessels — and I am not sure whether it is the three they were contemplating building or all vessels — have a capacity to operate in two feet of new ice.

Mr. Mackenzie: Yes.

Senator Forrestall: I am not sure that that does very much for us, really. I want to shift my questioning, however, because these have a utility that we must look at closely. With respect to northern sovereignty and the growing issue there, in view of the

seraient situés sur la liste de priorités, au-dessus ou en dessous de la limite de ce que pouvait se permettre le ministère de la Défense, mais on se le demande.

Le sénateur Forrestall: Monsieur Mackenzie, depuis quand êtes-vous à la retraite?

M. Mackenzie: Depuis maintenant environ 11 ans.

Le sénateur Forrestall: Merci de nous avoir parlé de Shearwater et de la création d'un centre pour s'occuper de ces activités. Je voudrais parler de ces navires de ravitaillement et vous demander, à titre de commandant des Forces canadiennes lors de nombreuses missions à l'étranger, tout d'abord, avez-vous déjà été ravitaillé par un de ces navires?

M. Mackenzie: Non, jamais.

Le sénateur Forrestall: Est-ce que votre unité en a déjà eu besoin?

M. Mackenzie: Oui, nous aurions pu certes en utiliser un. Si je peux parler du système de surveillance conjointe, on l'a souvent décrit comme un navire qui appuierait non seulement la marine en mer — ce qui serait sa première responsabilité, réapprovisionner un navire en mer — mais également comme un navire qui transporterait l'équipement de l'armée. On m'a enseigné lorsque j'avais 20 ans et que j'étais second lieutenant qu'au cours d'un exercice en hiver on ne se sépare jamais de son sac à dos et de ses raquettes à neige. Lorsqu'on envoie l'équipement de l'armée par navire dans un théâtre opérationnel, et que l'on s'y rend peut-être en avion, il y a un problème. En d'autres termes, si cela est possible, il faut garder les soldats et leur équipement ensemble, et c'est ce que je dis pour ce qui est du navire d'assaut, un navire de type San Antonio.

Par ailleurs, on a dit que ce type de navire transportera des troupes, mais pas des troupes de combat. Il transportera le personnel médical, qui est très important. Il transportera les pilotes d'hélicoptères et les spécialistes de la maintenance de ces derniers. Les 250 lits seront tous occupés. Ce navire ne transportera pas des troupes opérationnelles. Il y en aura peut-être quelques-unes à bord pour vérifier l'équipement, mais ce navire ne transporte pas des troupes comme telles.

Je suis d'avis qu'on ne combine pas les deux et peut-être les trois caractéristiques en un seul navire. Il y a de meilleures façons de s'y prendre. Si l'argent était un problème, alors je pense que cela aurait dû être le contraire; je pense qu'il aurait fallu définir les besoins, et si cela est justifié, alors payez et non pas dire : « Voici l'argent. Que pouvez-vous faire avec ce budget? » Je pense que cela nous amène à l'une des questions qui m'a été posée.

Le sénateur Forrestall: L'amiral Buck vient de nous dire que les navires — et je ne suis pas certain s'il voulait parler des trois qu'on envisageait de construire ou de tous les navires — ont la capacité de manoeuvrer dans deux pieds de glace.

M. Mackenzie: Oui.

Le sénateur Forrestall: Je ne suis pas certain que cela nous aide beaucoup, en réalité. Je veux cependant aborder une autre question, car ces navires ont une utilité que nous devons examiner de près. En ce qui concerne la souveraineté dans le

meltdown that is happening up there, I am told that we do not have to worry about swimming up there for another 50 or 60 years, so within the lifetime of major equipment, we might be able to do something about northern sovereignty.

Rather than starting at the bottom with these, I have started at the top, giving some thought to resurrecting the polar aid plan, which I thought gave us the presence year round, gave us a Canadian corp, a territorial corp, a provincial corp, gave us a hospital with good diagnostic services — a whole lot of things that demonstrated Canadian sovereignty in the North. Do you see a role for a military presence in the North with that kind of capability?

Mr. Mackenzie: First, the second largest country in the world, with a disputable northern tip, from the point of view of sovereignty, surely should have the capability to be able to get there. I am not sure that the ice breaker, to use the term I understand, would need to be military. There are other ways to resolve that issue with the Coast Guard or whatever.

As far as a military presence in the North, I will give you a personal experience of being dropped off around Resolute. I was one of the sovereignty exercise commanders as a young major. It was always a bit humorous because we would land and then strike off with our snowshoes and 10-man toboggans, and we would be gone for about four or five days, really working our butts off. The native population back at Resolute on a Sunday afternoon would say, "Let's us visit the army." They would jump on their snowmobiles and be with us in about an hour and a half. They would ask, "How are you guys doing?" This was deemed to be sovereignty. We did not have a very good experience on the last one we ran last year, if the documentary on television was anywhere near accurate.

My argument is that we should have the capability to get there to be able to react, not necessarily to be parked there but to be able to get there. I do not know whether "legally" is the right terminology, but the military has certainly been tasked to get there in the event of a commercial aircraft crash. There is much more traffic now over the North than there has been in the past. The fact is that we would not be able to get there in time to save anyone, but we could recover the bodies.

I am not so concerned about a 24/7, 365 day a year presence as I am with the ability to get there. Certainly, the air borne, air-landed battle group that I am suggesting and the rapid reaction force would have that capability, providing they had the tactical lift to get them there.

Senator Forrestall: Could you tell us a bit more about the Antonio class ships?

Mr. Mackenzie: It is a ship being used and being built by the Americans as we speak.

Senator Forrestall: Is it in progress now?

nord et le problème croissant à cet égard, en raison de la fonte des glaces que l'on constate, on me dit que nous n'avons pas à nous inquiéter que l'on puisse nager dans ces eaux avant encore 50 ou 60 ans, de sorte que nous pourrions peut-être assurer la souveraineté dans le nord pendant encore tout le temps que durera l'équipement dont nous disposons à l'heure actuelle.

Plutôt que de commencer par le bas, j'ai commencé par le haut, en songeant peut-être à ressusciter le plan d'aide polaire, qui, je pense, nous donnait une présence toute l'année, nous donnait un corps d'armée canadien, un corps d'armée territorial, provincial, un hôpital avec de bons services diagnostiques — toute une série de choses qui démontrait la souveraineté canadienne dans le nord. À votre avis, une présence militaire dans le nord avec ce genre de capacité aurait-elle un rôle à jouer?

M. Mackenzie : Tout d'abord, le deuxième plus grand pays au monde, avec une extrémité nord contestable, du point de vue de la souveraineté, devrait assurément avoir la capacité de se rendre sur les lieux. Je ne suis pas certain que le brise-glace, pour utiliser le terme que je comprends, devrait nécessairement être militaire. Il y a d'autres façons de résoudre cette question, avec la Garde côtière ou autre.

Pour ce qui est de la présence militaire dans le nord, je vais vous relater une expérience personnelle lorsque j'ai été parachuté près de Resolute. J'étais à l'époque un jeune major qui commandait un exercice de souveraineté. C'était toujours un peu drôle car nous atterrissions et nous partions alors en raquettes et en toboggan en groupe de dix, et nous étions partis pendant environ quatre ou cinq jours à travailler d'arrache-pied. La population autochtone à Resolute disait, le dimanche après-midi : « Allons visiter l'armée. » Ils sautaient dans leurs motoneiges et ils nous rejoignaient environ une heure et demie plus tard. Ils nous demandaient : « Comment ça va, les gars? » Voilà ce qui était considéré comme la souveraineté. Nous n'avons pas eu une très bonne expérience à cet égard l'an dernier, si le documentaire à la télévision était le moins du monde exact.

Je soutiens que nous devrions avoir la capacité d'aller sur les lieux pour réagir, non pas nécessairement pour y rester, mais pour pouvoir y aller. Je ne sais pas si c'est vraiment « légal », mais on a confié aux militaires la tâche d'aller là-bas, dans l'éventualité de l'écrasement d'un avion commercial. Il y a maintenant beaucoup plus de trafic dans le nord qu'il n'y en avait par le passé. Le fait est que nous ne serions pas en mesure de nous y rendre à temps pour sauver qui que ce soit, mais nous pourrions retrouver les corps.

Ce n'est pas tant une présence 24 heures sur 24, 365 jours par an qui me préoccupe, que la capacité de nous rendre sur les lieux. Le groupement tactique aéroporté que je propose et la force de réaction rapide auraient certainement cette capacité, pourvu qu'ils aient le transport tactique pour s'y rendre.

Le sénateur Forrestall : Pouvez-vous nous parler un peu plus des navires de type San Antonio?

M. Mackenzie : C'est un navire qui est utilisé et construit par les Américains en ce moment même.

Le sénateur Forrestall : Sont-ils utilisés à l'heure actuelle?

Mr. Mackenzie: Yes. Some of them are afloat. Spain, Italy, Australia and a few other countries that I cannot bring to mind at the present time are also planning on using similar types of ships.

Senator Forrestall: How large a vessel is it?

Mr. Mackenzie: From my self-interest, the army grunt point of view, 800 to 1,000 soldiers and all their kit and equipment.

Senator Forrestall: Is it within range? Certainly it is in terms of availability.

Mr. Mackenzie: Yes, and it could park at your dock in Shearwater tomorrow afternoon, if it had to.

Senator Forrestall: Which is not a bad idea, before we lose that completely.

What do we understand the military to mean today about interoperability? In the old days, it meant whether the hose would fit the hydrant. What does it mean today?

Mr. Mackenzie: It does mean that you can logistically support each other, but even more, it means above all the sharing of information intelligence, the sharing of data, the sharing of targeting systems; the ability for us, for example, to designate a target, identify a target, and for another country that we are serving with to engage that target.

Senator Forrestall: As command and control?

Mr. Mackenzie: Yes. Let me give you an example. When I was a security adviser, one of two to the premier in Ontario, we had a wonderful presentation. The most knowledgeable first responders right now, by way of giving information, are not the folks from New York. They are still working on it. It is the folks who had 10 years to think about it in Oklahoma City. When the first responders showed up there — that is, fire, medical, police and, as was the case in New York, the port authority — they could not talk to each other. They had different procedures. There were power struggles going on because within their terms of reference three of them were responsible for the same thing. They were not very interoperable.

The same thing applies in the military. If we are to go and play with the big boys, and we seem to want to, which I certainly endorse, then we have to work at being able to do it “seamlessly” — a nice expression, but it will never be seamless — that is, move in and enhance their combat capability as opposed to detracting from it, and have a synergistic effect. That, to me, is interoperability.

Senator Atkins: It is always a pleasure to have you here. I am surprised Senator Forrestall did not ask if you would volunteer to be the honorary colonel of the Halifax Rifles.

Senator Forrestall: That supplementary is coming.

Mr. Mackenzie: Oui. Certains d'entre eux sont à flot. L'Espagne, l'Italie, l'Australie et quelques autres pays dont j'ai oublié le nom projettent aussi d'utiliser des types de navires semblables.

Le sénateur Forrestall : Est-ce un grand navire?

Mr. Mackenzie : C'est un navire qui peut transporter de 800 à 1 000 soldats avec tout leur équipement.

Le sénateur Forrestall : Est-il à notre portée? Il l'est certainement pour ce qui est de la disponibilité.

Mr. Mackenzie : Oui, et il pourrait mouiller au quai de Shearwater demain après-midi, s'il le fallait.

Le sénateur Forrestall : Ce qui n'est pas une mauvaise idée, avant que nous le perdions complètement.

Qu'entend-t-on par interopérabilité? Naguère, cela voulait dire que le boyau d'arrosage correspondait à la bouche d'arrosage. Qu'est-ce que cela veut dire aujourd'hui?

Mr. Mackenzie : Cela veut que sur le plan logistique on peut se soutenir mutuellement, mais plus encore, cela veut surtout dire l'échange de renseignements, l'échange de données, l'échange de systèmes de choix des objectifs; la capacité pour nous, par exemple, de désigner une cible, de l'identifier, et pour un autre pays avec qui nous faisons alliance la capacité d'engager cet objectif.

Le sénateur Forrestall : Pour ce qui est du commandement et du contrôle?

Mr. Mackenzie : Oui. Je vais vous donner un exemple. Quand j'étais conseiller en matière de sécurité, l'un des deux conseillers auprès du premier ministre de l'Ontario, nous avions un exposé formidable. Les premiers intervenants les plus avisés maintenant, pour ce qui est de la fourniture d'information, ne sont pas les gens de New York. Ils y travaillent encore. Ce sont les gens qui ont eu dix ans pour y penser à Oklahoma City. Quand les premiers intervenants se sont présentés là-bas — c'est-à-dire les pompiers, les ambulanciers, les services de police et, comme dans le cas de New York, les autorités portuaires — ils ne parvenaient pas à communiquer les uns avec les autres. Ils utilisaient des procédures différentes. On assistait à des luttes de pouvoir parce que selon leur mandat trois d'entre eux avaient la responsabilité d'une même situation. Il n'y avait guère d'interopérabilité.

C'est la même chose dans le domaine militaire. Si nous sommes destinés à travailler au niveau le plus élevé, et nous semblons le vouloir, ce que j'approuve certainement, alors nous devons nous efforcer d'être en mesure de le faire « sans failles » — belle expression, mais il y aura toujours des failles — c'est-à-dire, arriver sur place et améliorer leur capacité de combat plutôt que de la réduire, et avoir un effet de synergie. À mes yeux, c'est cela l'interopérabilité.

Le sénateur Atkins : C'est toujours un plaisir de vous accueillir ici. Je m'étonne que le sénateur Forrestall ne vous ait pas demandé si vous accepteriez d'être le colonel honoraire du Halifax Rifles.

Le sénateur Forrestall : Je vais le faire.

Mr. Mackenzie: I think they do a great job of security at Shearwater.

Senator Forrestall: They do better than that.

Senator Atkins: As an Acadian boy, when I see that X ring, I get a little nervous.

Regarding the battle groups, how many are in a battle group, if it is self-contained?

Mr. Mackenzie: It is a term I would not have used seven or eight years ago, but the Canadian Forces have changed their terminology. That used to mean it was an infantry battalion or armoured regiments that had tanks included.

I asked the question directly to the strategic folks at NDHQ three years ago. A “battle group” can refer to around 1,000 soldiers of any denomination. They do not have to have tanks, in other words. It could be overwhelmingly infantry. It used to be battalion groups and battle groups, but now “battle group” just means somewhere between 800 and 1,000 soldiers.

Senator Atkins: Could they have a company of artillery?

Mr. Mackenzie: They could have a battery of artillery.

Senator Atkins: I asked this question of the admiral, and I will ask it of you: How do you know what kind of force is needed, in our circumstances these days, when you do not know what the precise missions are?

Mr. Mackenzie: That is a great question. Senator, the structures that we have had, not just since during the Cold War but for just about recorded history, are that way because they had flexibility built into them. The mixing and matching was normally done in the field: what was known as “atts” and “dets,” that is, “attachments” and “detachments,” as the short-term mission changed.

I believe General Jeffrey when he answered the question I asked of him. On the day that he announced it to his military, he was gracious enough to include me in the conference call. After he explained how we would take subunits — that is, 100-person companies of artillery and army or whatever — and mix those up depending on the mission, the only question I asked him at the end of the conference was, “General, if you had the money to do it the way we have been doing it for our career, would you be doing this?” His answer was no. It was fiscally driven, but it became flavour of the month. Politicians said it was visionary because it meant that the military could continue to provide contingents to deploy within the budget envelope that they had.

M. Mackenzie : Je pense qu'ils assurent très bien la sécurité à Shearwater.

Le sénateur Forrestall : Ils font même mieux que cela.

Le sénateur Atkins : Comme je suis de l'Acadie, quand je vois cet anneau des diplômés de la St Francis Xavier University, ça ne rend un peu nerveux.

Pour ce qui est des groupements tactiques, combien d'hommes comptent un groupe tactique, s'il est autonome?

M. Mackenzie : Voilà un mot que je n'aurais pas employé il y a sept ou huit ans, mais les Forces canadiennes ont changé de terminologie. Cela signifiait autrefois qu'il s'agissait d'un bataillon d'infanterie ou d'un régiment blindé qui comportait des tanks.

J'ai posé la question directement aux responsables de la stratégie au Quartier général de la défense nationale il y a trois ans. Un « groupe tactique » peut comporter un millier de soldats d'un service ou d'un autre. Autrement dit, il n'est pas nécessaire qu'ils disposent de tanks. Il pourrait s'agir en majorité de membres de l'infanterie. On avait l'habitude de parler de groupes bataillons et de groupes tactiques, mais maintenant quand on parle de groupes tactiques cela veut simplement dire qu'il est question de 800 à 1 000 soldats.

Le sénateur Atkins : Pourraient-ils avoir une compagnie d'artillerie?

M. Mackenzie : Ils le pourraient.

Le sénateur Atkins : J'ai posé cette question à l'amiral, et je vais vous la poser aussi : Comment savez-vous quel type de force il vous faut, dans le contexte actuel, quand vous ne savez pas quelles sont exactement les missions en question?

M. Mackenzie : Voilà une excellente question. Sénateur, les structures dont nous disposons, non seulement depuis la guerre froide mais depuis que l'on écrit l'histoire, sont ainsi conçues en raison de leur flexibilité inhérente. Le brassage et le mixage se faisaient normalement sur le terrain : Ce qu'on appelait les attachements et les détachements, quand les missions à court terme changeaient.

Je crois le général Jeffrey, quand il a répondu à la question que je lui ai posée. Le jour où il a fait cette annonce à son personnel militaire, il a eu la bonté de m'inclure dans cet appel conférence. Après qu'il eut expliqué comment nous prendrions des sous-unités — c'est-à-dire des compagnies de 100 personnes de l'artillerie et de l'armée de terre ou d'ailleurs — et les mélangerions selon la mission, la seule question que je lui ai posée à la fin de la conférence a été celle-ci : « Général, si vous aviez l'argent pour le faire comme nous l'avons fait pour pendant notre carrière, le feriez-vous? » Il a répondu que non. C'était fait pour des raisons financières, c'est devenu la grande tendance. Les politiciens disaient que c'était visionnaire parce que cela signifiait que les militaires pouvaient continuer à fournir des contingents à déployer en respectant l'enveloppe budgétaire qu'ils avaient.

I use the example of our operation in Afghanistan. We parked a “plug-and-play” organization over there that was not capable of doing anything but what it thought it would do for the duration of the tour.

I experienced the same thing in Sarajevo. When the Van Doos/RCR battalion came to the former Yugoslavia in 1992, they had done a reconnaissance beforehand with Cyprus mentality, where we had gone from 1962 to 1992 at that stage, always doing the same thing. People would reorganize their battalions to do sentry work and OPs. The battalion commander went back to Germany and reorganized his battalion to do the patrols and the OP duty in Croatia. Within a month of his being there, I was able to convince the UN to detach that battalion and send it to me in Sarajevo. They had changed their battalion structure and it was not as flexible as it would have been had they had a conventional battalion organization.

You do not leave Canada, go over, check on the mission and say, “This is what we will do,” and then put together a unit and expect it to be able to react in the field with the flexibility of a standard conventional organized unit. As far as who is discovering that now, American senior officers are writing volumes on this subject, saying, “We made a mistake. The units that are doing the best in Iraq by far are the units that we sent there as formed units. We did not bring in a whole bunch of other people to make up an artificial unit for a year and a half.” That is the unit that fought together, trained together, played together, exercised together; their families knew each other; they are cohesive; and, they are the guys who are doing the best job.

We are breaking away from that, thinking we are discovering new ground. I put it to you that we did that for purely financial reasons.

Senator Atkins: Would the kind of training that you experienced as a commander with your troops be different than the kind of training that our troops need today in order to go to Afghanistan? Is it the same training with which you would send troops to Haiti?

Mr. Mackenzie: Absolutely. The general training — by which I mean across the spectrum of infantry, army, artillery, engineers and so forth, the front line — I am talking army now, sharp end guys. They are quite capable of taking on the task.

I hate doing this because I will now get into criticizing the opinion of a colleague of mine who feels totally different on this, General Dallaire. General Dallaire feels, based on his experience with the UN's most disastrous mission in Rwanda, that we need a force that is trained for that type of work. The officers have studied anthropology, philosophy and psychology and understand what is going on in the country. General D'Allaire himself has said that with 5,000 combat troops, he could have

Je prends l'exemple de notre opération en Afghanistan. Nous avions stationné là-bas une organisation prête à utiliser qui n'était pas capable de faire quoi que ce soit d'autre que ce qu'elle pensait qu'elle ferait pour toute la durée de la tournée.

J'ai fait la même constatation à Sarajevo. Quand le bataillon du Royal 22^e Régiment/RCR est venu dans l'ancienne Yougoslavie en 1992, on avait d'abord procédé à une mission de reconnaissance dans l'esprit de Chypre, où nous étions allés de 1962 à 1992, toujours pour faire la même chose. Les militaires réorganisaient leurs bataillons pour effectuer du travail de sentinelle ou pour occuper des postes d'observation. Le commandant du bataillon était rentré en Allemagne et avait réorganisé son bataillon pour effectuer les missions de patrouille et assurer le service aux postes d'observation en Croatie. Dans le mois qui a suivi son arrivée là-bas, j'ai pu convaincre l'ONU de détacher ce bataillon et de me l'envoyer à Sarajevo. Ils avaient changé leur structure de bataillon et il n'était pas flexible comme il aurait dû l'être s'ils avaient eu une organisation de bataillon conventionnelle.

On ne quitte pas le Canada, pour se rendre là-bas, jeter un coup d'œil à la mission et dire : « Voici ce que nous allons faire », puis mettre en place une unité et s'attendre à ce qu'elle puisse réagir sur le terrain avec la souplesse d'une unité organisée conventionnelle normale. Quant à savoir qui s'en rend compte maintenant, des hauts gradés américains rédigent maintenant des ouvrages sur la question et disent : « Nous avons commis une erreur. Les unités qui s'en tirent le mieux en Irak et de loin sont celles que nous avons détachées là-bas en tant qu'unités formées. Nous n'avions pas fait venir des tas d'autres gens pour constituer une unité artificielle pour un an et demi. » C'est l'unité qui a combattu ensemble, qui a reçu sa formation ensemble, qui a joué ensemble, qui a fait de l'exercice ensemble; leurs familles se connaissent; ils ont un esprit de corps et ce sont les types qui font le meilleur travail.

Nous nous éloignons de cette pratique, en pensant avoir découvert quelque chose de neuf. Je vous dirais que nous avons fait cela pour de strictes raisons financières.

Le sénateur Atkins : En tant que commandant de vos troupes est-ce que le type de formation que vous avez reçue diffère de la formation dont nos troupes ont besoin aujourd'hui pour aller en Afghanistan? Est-ce la même formation qu'on donnerait à des troupes déployées en Haïti?

M. Mackenzie : Certainement. La formation générale — et je pense ici à la fois à l'infanterie, à l'armée de terre, à l'artillerie, aux ingénieurs et aux autres, à la ligne de front — je parle de l'armée de terre maintenant, de types aguerris. Ils sont tout à fait capables d'assumer cette tâche.

Cela me déplaît vraiment de faire cela, parce que je vais maintenant critiquer l'opinion d'un des mes collègues qui a une toute autre idée de la question, je parle du général Dallaire. Le général Dallaire estime, d'après son expérience dans le cadre de la plus désastreuse mission de l'ONU au Rwanda, qu'il nous faut une force formée pour ce type de travail. Les officiers ont étudié l'anthropologie, la philosophie et la psychologie et comprennent ce qui se passe dans le pays. Le général Dallaire lui-même a dit

stopped that genocide. He did not need social workers with guns. I know people do not like to hear me use that term because it is hyperbole. However, stay away from that. Combat soldiers would have stopped the genocide; then you bring in the nation-builders. We have this thing backwards.

In Western Sudan right now, those very brave NGOs from all around the world and aid agencies are doing great work, but at the same time, some woman with a baby on her back going out to get some firewood is being raped and murdered. As far as this bit about exporting our values, she does not give a damn about multiculturalism or good governance when she is out looking for firewood in Darfur. She wants to live.

The soldier's job is to protect her, not to go in and beat the living daylight out of the government or the rebel forces — who started this, by the way, in western Darfur — but to protect the innocent people. That is the job of soldiers. Then you bring in the diplomats, the nation-builders and the Lloyd Axworthy-trained election supervisors. They, by the way, are all great people, but do not send them in first. They go in after you stop the killing. For that, we need a military that can do that job; not to get confused with nation-building and establishing a judiciary, a police force and all that. Those jobs are done so much better by civilians. Just do not send them in before the killing stops. Send the soldiers in to stop the killing.

Senator Atkins: Would you argue against the commanders having some sensitivity to the reality?

Mr. Mackenzie: They all do. Look at Leslie, look at Dallaire and look at me. I am not insensitive to the situation, by any stretch of the imagination. Unfortunately, I was there before the diplomats would even think of coming in, even though the killing in a number of those missions had stopped. You have to bring in the nation-builders pretty soon once the killing stops.

I do not think our general officer corps or our senior officers are requested by nations around the world to come and participate, even sometimes when we are not providing troops on the ground, because they were insensitive. I do not think that is an issue, no.

Senator Atkins: Your presentation was very interesting. I like your white paper.

Mr. Mackenzie: It saved about \$5 million and two years of work.

Senator Atkins: You mentioned the airborne?

Mr. Mackenzie: Yes, one of the battle groups having an air landed and air deliverable capability, yes.

Senator Atkins: I asked you this the last time, and I wonder if you have changed your mind. Do you still think we should re-establish the COTC?

qu'avec 5 000 combattants, il aurait pu arrêter ce génocide. Il n'avait pas besoin de travailleurs sociaux qui brandissent des fusils. Je sais que des gens n'aiment pas m'entendre employer ce mot parce que c'est une hyperbole. Toutefois, gardez-vous-en. Des combattants auraient mis un terme au génocide; puis on aurait ensuite fait entrer les bâtisseurs de nation. Nous procédons à rebours.

Dans l'ouest du Soudan actuellement, ces très braves ONG de partout dans le monde et des organisations d'aide font de l'excellent travail, mais en même temps, il arrive qu'une femme portant un bébé sur son dos part à la recherche de bois de chauffe et se fait violer et assassiner en route. Nous parlons nous d'exporter nos valeurs, mais elle n'en a que faire du multiculturalisme ou de la bonne gouvernance quand elle doit aller chercher du bois de chauffe au Darfour. Elle veut simplement vivre.

Le travail du soldat c'est de la protéger, non pas d'arriver là et de tabasser les membres du gouvernement ou les forces rebelles — qui ont déclenché tout cela, cela dit, dans l'ouest du Darfour — mais bien plutôt de protéger les innocents. C'est le travail des soldats. Puis on fait venir les diplomates, les bâtisseurs de nation et les superviseurs d'élections formés à l'école de Lloyd Axworthy. Ils sont, cela dit, tous des gens formidables, mais ne les y envoyez pas d'abord. Ils iront une fois qu'on aura mis fin à la tuerie. Pour cela, il nous faut des militaires qui puissent faire ce travail; il ne faut pas confondre la construction de nation et la mise en place d'un système judiciaire, d'une force de police et tout le reste. Ces choses seront bien mieux faites par des civils. Ne les y envoyez pas avant que la tuerie cesse. Envoyez des soldats pour faire cesser le massacre.

Le sénateur Atkins : Nieriez-vous que les commandants sont quand même sensibles à cette réalité?

M. Mackenzie : Ils le sont tous. Pensez à Leslie, pensez à Dallaire et pensez à moi. Je ne suis pas insensible à la situation, loin de là. Malheureusement, j'étais là avant que les diplomates pensent même à venir, même si la tuerie dans bon nombre de ces missions avait cessé. Il faut faire venir les bâtisseurs de nation peu de temps après la fin de la tuerie.

Je ne pense pas que nos officier généraux ou nos officiers supérieurs soient priés par les nations du monde de venir et de participer à ce qui se passe, même parfois quand nous ne fournissons pas de troupes sur le terrain, parce qu'ils ont été insensibles. Je ne pense pas que ce soit la question, non.

Le sénateur Atkins : Votre exposé était très intéressant. Votre Livre blanc me plaît.

M. Mackenzie : Il a permis d'épargner quelque 5 millions de dollars et deux ans de travail.

Le sénateur Atkins : Vous avez parlé de la force aéroportée?

M. Mackenzie : Oui, un des groupes tactiques ayant une capacité aérotransportée et une capacité d'armes livrables par air.

Le sénateur Atkins : Je vous l'ai demandé la dernière fois, et je me demande si vous avez changé d'idée. Pensez-vous toujours qu'il faudrait rétablir le CTCU?

Mr. Mackenzie: I always say "yes" to that. They would be much more welcome today than they would have been 10 or 15 years ago, but reserve with the potential of moving into regular force, training of officers in civilian universities, absolutely. In the lecturing I do in civilian universities now I find a very receptive audience. For the first time in my life — I have explained it to this committee before — I am seeing support from school kids, from university folks, from columnists, from editorialists, from talk shows to documentaries about support for the military. The weird thing is that nothing has happened because I suppose it still does not buy votes.

The language has been turned against us in some cases. I was so disappointed during the election campaign when defence was being discussed and I thought it was a great thing, and then this assault ship idea morphed into an aircraft carrier and it was run up against health care. All it did was make the public angrier with us, the military folks. They accused us of trying to grab aircraft carriers. No, we are not. We are trying to do what Canadians want us to do and get over there to some of those places and protect some of the people who are being slaughtered.

Defence is a dangerous thing to discuss during an election campaign because it gets polarized. However, I am delighted with the sympathy, bordering on pity, for some of our equipment. I keep explaining to the public that our personal equipment is some of the best in the world. It is just when you consider the transport and fighting vehicles, that equipment is either wanting in quality or in numbers.

The Chairman: Which Prime Minister was it who said that campaigns are not the times to discuss serious politics?

Senator Cordy: I have a follow-up to that question. You talked about the issue being raised for a while during the campaign, but in your white paper today you talked about the fact that peacekeeping has changed as it is understood by the majority of Canadians. I agree wholeheartedly with you.

There are some Canadians who say that we should have more money for our military because we are great peacekeepers and we should, perhaps, just be peacekeepers, or give a substantial amount of money to peacekeeping. Their belief is that peacekeeping means that you go to a country that has peace already there and you are just maintaining that peace. However, when you look at the failed states and the situations that our military are going into, certainly peacekeeping has changed dramatically and it is more of a peace-making.

Would you not agree that you cannot talk about peacekeeping over here as being different from having a well-trained military?

Mr. Mackenzie: I would suggest that it was the intention of successive governments of all political stripes, or at least two of them in my lifetime, to push the peacekeeping aspect, post-Cold

M. Mackenzie: J'ai toujours répondu oui à cette question. Il serait beaucoup mieux accueilli aujourd'hui qu'il ne l'aurait été il y a 10 ou 15 ans, mais une réserve ayant la capacité d'entrer dans la force régulière, de former des officiers dans des universités civiles, certainement. Dans les universités civiles où je donne des cours, je constate que l'auditoire est très réceptif. Pour la première fois de ma vie — je l'ai déjà expliqué au comité — je constate un appui chez les écoliers, les chroniqueurs, les éditorialistes, dans les milieux universitaires, les tribunes de discussions et chez les documentaristes au sujet du soutien aux forces militaires. Ce qui est bizarre, c'est qu'il ne s'est rien passé, je suppose parce que cela ne rapporte pas de votes.

On a déformé nos propos dans certains cas. J'ai été tellement déçu pendant la campagne électorale quand on a parlé de défense nationale et que cela me semblait être une excellente chose, et puis cette idée d'un bâtiment d'assaut a fait place à celle d'un porte-avion et on l'a comparée aux soins de santé. Tout cela n'a fait qu'accroître l'hostilité du public envers nous, les militaires. On nous a accusé d'essayer de nous approprier des porte-avions. Non, ce n'est pas le cas. Nous essayons de faire ce que les Canadiens veulent que nous fassions et nous rendre là-bas, à certains de ces endroits pour y protéger les gens qu'on y assassine.

La défense est un sujet périlleux en campagne électorale parce qu'elle polarise les débats. Cependant, je suis ravi de la compassion, pour ne pas dire la pitié, que suscite la question de certaines pièces de notre équipement. Je ne cesse d'expliquer au public que notre équipement individuel est parmi les meilleurs au monde. C'est seulement dans le cas des véhicules de transport et de combat que l'équipement pose des problèmes soit de qualité ou de quantité.

Le président : Quel premier ministre a dit que ce n'était pas le moment de parler de sérieuses questions politiques pendant une campagne électorale?

Le sénateur Cordy : J'ai une question à ce sujet. Vous avez dit que la question avait été débattue pendant un certain temps durant la campagne électorale, mais dans votre Livre blanc d'aujourd'hui vous dites que les missions de maintien de la paix ont changé par rapport à ce que croit la majorité des Canadiens. Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Des Canadiens disent que nous devrions disposer de plus d'argent pour nos militaires parce que nous excellons dans le maintien de la paix et que nous devrions, peut-être, nous contenter d'être des gardiens de la paix, ou consacrer des sommes substantielles au maintien de la paix. Ils croient que le maintien de la paix signifie que l'on se rend dans un pays où la paix est déjà instaurée et où il suffit donc de la maintenir. Cependant, si l'on pense aux États non viables et aux situations auxquelles nos militaires sont confrontés, il est certain que les missions de maintien de la paix ont grandement changé et qu'il s'agit maintenant bien davantage de rétablir la paix.

Seriez-vous d'accord pour dire que les opérations de maintien de la paix exigent elles aussi une armée bien entraînée?

M. Mackenzie : À mon avis, les gouvernements de toutes tendances qui se sont succédés, dont deux au cours de ma vie, ont voulu mettre l'accent sur le maintien de la paix, après la guerre

War, because it was cheap. In other words, the Canadian public understood that if it is peacekeeping then surely they do not need those really expensive toys. They do not need those ships, guns, aircraft and smart weapons, and things like that. It was probably a political spin that was put on it.

Surely, the Canadian public, or some at least, is realizing that that is not the case. It is even broken down in the Charter. Even the UN does not perpetuate this myth. Chapter 6 refers to blue beret peacekeeping. Chapter 7, which was Somalia, for example, does not. It means rather than the use of deadly force in self-defence, there can be a premeditated use of force to achieve your mission.

However, you are absolutely right. The perception still exists in the public mind that if we are to spend money in the military, let us spend it on peacekeeping, as if that were different; as if you were buying different things than you would if you were to buy it for a combat force. In actual fact, in the case of most of the missions we have been involved with, the potential was there to have to fight your way out. If you have not had to do that too often, then you do not get rid of that capability. Remember that you will be hung from the highest yardarm in the event that a whole bunch of young Canadian men and women are killed because you had not thought about getting them out.

The provincial reconstruction team is a perfect example. If we send a modest force to protect them, like 40 infantrymen, then we had better have a guarantee from the ISAF headquarters in Afghanistan that they have the capability to rescue those people when a warlord really gets angry with them and decides to take them out because they are eating into his profit and power base and he has decided that he does not want those Canadians there. It is fine to send them into that situation provided you have thought about how to get them out. The people who would probably get them out would be the American-led coalition force in Afghanistan, not the NATO one in Kabul.

Senator Banks: When you talked about the \$3 billion being removed from the Department of National Defence budget to pay for those things that are not guns, the same effect could be obtained if \$3 billion were added to the Department of National Defence budget, would it not?

Mr. Mackenzie: Yes, agreed.

Senator Banks: You said that there were financial reasons for sending those multi-sourced groups out to do the job. Why is it cheaper to do that than to send the RCR or the Van Doos or the PPCLI?

Mr. Mackenzie: Because the RCR, the Van Doos and the PPCLI never have units large enough to be able to go as a formed unit so they have to be patched together. In order to make the patching easier, it was decided within the army to remove things from an infantry battalion like, for example, the mortars, the

froide, parce que cela coûtait moins cher. Autrement dit, la population canadienne pensait que les opérations de maintien de la paix ne nécessitaient pas l'acquisition de matériel vraiment coûteux. On n'avait pas besoin de tous ces navires, canons, avions et armes intelligentes, par exemple. C'est probablement de cette façon que les politiciens ont présenté la chose.

Bien entendu, certains Canadiens à tout le moins se rendent compte que la réalité est tout autre. C'est même indiqué dans la charte. Même l'ONU refuse de perpétuer ce mythe. Le chapitre 6 traite des bérets bleus et du maintien de la paix. Le chapitre 7, qui porte sur la Somalie, par exemple, n'entretient pas cette idée erronée. On peut y lire qu'outre le recours à la force mortelle en légitime défense, on peut également utiliser de façon préméditée la force pour accomplir sa mission.

Vous avez cependant parfaitement raison. L'opinion publique croit encore que s'il faut consacrer de l'argent aux forces armées, mieux vaut l'affecter à des opérations de maintien de la paix, comme si c'était différent; comme si dans ce cas on n'aurait pas besoin d'acheter les mêmes équipements que pour une force de combat. En réalité, dans la plupart des missions auxquelles nous avons participé, nous aurions pu avoir besoin de combattre pour nous sortir de là. Voilà pourquoi nous avons jugé bon de conserver cette capacité. Il ne faut pas oublier qu'on vous pendra haut et court si jamais un groupe de jeunes Canadiens et Canadiennes se faisait tuer parce que vous n'aviez pas prévu les moyens de les tirer d'un mauvais pas.

L'équipe provinciale de reconstruction en est un exemple parfait. Si nous envoyons un effectif modeste pour les protéger, disons 40 soldats d'infanterie, nous devons avoir reçu l'assurance du quartier général de la Force internationale d'assistance à la sécurité en Afghanistan qu'elle aura la capacité de les secourir si jamais un seigneur de la guerre devenait furieux parce qu'ils lui font perdre de l'argent et décidait d'éliminer tous les Canadiens à cet endroit. On peut bien mettre des soldats dans cette situation pourvu qu'on ait réfléchi aux moyens de les en tirer. S'il fallait le faire, ce serait probablement des membres de la force de coalition dirigée par les Américains en Afghanistan et non pas la force de l'OTAN à Kaboul.

Le sénateur Banks : Vous avez dit qu'on avait retiré trois milliards de dollars du budget du ministère de la Défense nationale pour payer autre chose que des armes. On obtiendrait le même résultat si on ajoutait trois milliards de dollars au budget de ce ministère, n'est-ce pas?

Mr. Mackenzie : Oui, effectivement.

Le sénateur Banks : Vous avez dit que c'est pour des raisons financières qu'on envoie de tels groupes formés de militaires des différentes organisations. Pourquoi est-il moins coûteux de procéder ainsi que d'envoyer des membres du RCR, du Royal 22^e ou du PPCLI?

Mr. Mackenzie : Parce que le RCR, le Royal 22^e et le PPCLI n'ont pas des unités assez grandes pour pouvoir constituer une unité structurée; voilà pourquoi il faut amalgamer ensemble des militaires de différentes sources. Et pour faciliter ce rapiégage, l'armée a décidé de retirer d'un bataillon d'infanterie, par

anti-tank weapons and the pioneers, the infantry engineers. They were available as building blocks to put together into these temporary structures.

If those units had existed at war establishment, say 900 strong — and hopefully the army's share of the 5,000 will augment the units to such numbers — you would not have had to patch together units. You could merely have said 1RCR is going and will be replaced by 3PPCLI, as an example.

Senator Banks: If the Royal Canadian Regiment were established to the complement you are talking about, would they have all of those capabilities?

Mr. Mackenzie: Yes.

Senator Banks: Would they, as a matter of course, have the mortars that they needed, and the transportation?

Mr. Mackenzie: They would if they were restructured as a conventional infantry battalion, yes. If they did not have them normally, then those add-ons would be in the same base location. In other words, they have been playing hockey against these others; they have been exercising within the same brigade. You would not have to grab a block from Edmonton and marry it up with a block from Petawawa.

I know I use this example all the time when I am being interviewed: The infantry is 2,000 smaller than the Toronto police services, of which I am an honorary chief, and the deployable army somewhere around 15,000. Maple Leaf Gardens seats about 19,000. We are talking about a really small organization. The commander is faced with this dilemma.

Equally serious with respect to the navy, where they have to either tie up a ship or move part of a crew over here to make a war-establishing crew to send off to the Persian Gulf or wherever. They are equally hurting.

Numbers are driven by budgets. Over the last decade, when there has been a request to save a lot of money, then we have had to look at the equipment program. Even if you shut it down, you do not realize the savings very fast. In fact, you can get a tremendous spike in penalties.

You then look at operations and training. You cannot cut back on operations, since the government deploys you. You cannot do very much collective training because many of your troops are overseas. Then you look at personnel. There is a spike in your budget for one year as you are paying people to get out, but after a year you have a dramatic savings in money. I must say that they have chopped the forces dramatically. I left in 1993, and we were around 83,000 then. We are now down to about 60,000 or 55,000 effectives. I suppose they had to find the money somewhere.

exemple, les mortiers, les batteries antichar et les pionniers, les ingénieurs de l'infanterie. C'était des éléments qu'on pouvait mettre ensemble pour former ces structures temporaires.

Si ces unités avaient fait partie du tableau des effectifs de guerre, disons 900 soldats — et j'espère que la part de l'armée de ces 5 000 recrues fera passer l'effectif des unités à ce nombre —, on n'aurait pas eu besoin d'amalgamer des unités. On aurait pu décider d'envoyer un RCR qui serait remplacé par trois TPCLI, par exemple.

Le sénateur Banks : Si le Royal Canadian Regiment avait autant d'effectif que ce que vous évoquez, aurait-il toutes ces capacités?

M. Mackenzie : Oui.

Le sénateur Banks : Aurait-il des mortiers et les moyens de transport dont il aurait besoin?

M. Mackenzie : Oui, si le RCR était restructuré pour en faire un bataillon d'infanterie conventionnel. S'ils ne les avaient pas d'office, ils pourraient obtenir ces éléments complémentaires au même endroit. Autrement dit, ils connaîtraient déjà les gens avec qui ils seraient appelés à travailler; ils auraient fait les exercices avec la même brigade. On n'aurait plus besoin de prendre des effectifs d'Edmonton et de les amalgamer avec un effectif de Petawawa.

Lorsqu'on m'interviewe, je donne souvent l'exemple suivant : l'infanterie compte 2 000 personnes de moins que le service de police de Toronto, dont je suis le chef honoraire, et l'armée déployable compte environ 15 000 membres. Le Maple Leaf Gardens peut recevoir 19 000 spectateurs. Il s'agit donc d'une organisation de très petite envergure. Le commandant est confronté à ce dilemme.

Le problème est tout aussi sérieux pour la marine; il faut soit amarrer un navire au quai, soit faire venir une partie de l'équipage ici pour constituer un tableau des effectifs de guerre afin de pouvoir envoyer l'équipage dans le golfe Persique ou ailleurs. La marine en subit elle aussi les effets.

Ce sont les budgets qui déterminent le nombre de soldats. Au cours de la dernière décennie, on nous a demandé de faire d'importantes économies et nous avons dû revoir le programme d'équipement. Mais même si on abolit le programme, cela prend un certain temps avant de réaliser des économies. Au contraire, on peut devoir faire face à des pénalités considérables.

On cherche alors du côté des opérations et de l'entraînement. On ne peut pas réduire les opérations, puisque c'est le gouvernement qui décide de déployer les forces armées. Les possibilités d'entraînement collectif sont limitées parce que beaucoup de militaires sont à l'étranger. On regarde alors du côté du personnel. Votre budget augmente d'un coup sec pendant une année parce que vous payez les gens pour quitter l'armée, mais par après, vous faites des économies spectaculaires. Je dois dire qu'on a vraiment sabré dans les forces armées. Quand j'ai pris ma retraite en 1993, elles comptaient environ 83 000 membres. Aujourd'hui, nous avons des effectifs d'à peine 55 ou 60 000 militaires. J'imagine qu'il a fallu trouver l'argent quelque part.

Defence, development aid and diplomacy were the three areas of government, the absolute pillars of our international reputation. Those were the three that took cuts of between 23 and 27 per cent of their budgets.

Senator Banks: If the Patricias were properly formed to their disputative complement, they would be able to go out as a unit and do whatever job was required of them, provided it was appropriate, is that correct?

Mr. Mackenzie: Based on our experience over the last 10 years, yes.

Senator Banks: They have just been denuded. You may have been retired, but not perhaps retiring, general.

I have expressed frustration — and others have sometimes agreed — with the constraint that seems to be placed upon the leadership in the military to say something, to be frank and to advise us what needs to be done, and what we are lacking. We do not know because we are not soldiers.

Would you describe to us, when you were there — that is 11 years ago, so things may have changed — by what means, by whom and by what order were you constrained from answering a question about the military?

Mr. Mackenzie: I was not, which is why I got out two years early. God bless these gentlemen and ladies who work at National Defence Headquarters. I avoided that like the plague. That is not something I am proud of. I only served one year in Ottawa, in 36 years, 33 as a commissioned officer. I gave the example at some previous hearing when I came out of Bosnia and preparing to appear before a U.S. congressional committee, I was told by my political bosses — the minister, not the CDS — to make sure that I gave my own personal opinion and to make sure that the congressmen knew that it was my personal opinion. I even mentioned that during the hearing: "This is my personal opinion."

When I was asked to appear before this committee 11 years ago, I was given a list of talking points: "This is how you will respond to the questions." My reaction was, "Send a monkey, you do not need me to go," and I did not. Anyone can read off that stuff. If you want me to give my own personal opinion, then fine, but that was not accepted.

Senator Banks: Were you told that this is what you must say and this is what you must limit yourself to saying?

Mr. Mackenzie: Yes. I do not know if that happens today. In my case, probably because I had been a little outspoken, perhaps they were giving me more guidance, and at that time I had not served in National Defence Headquarters. When I did, it was in the personnel area.

La défense, l'aide au développement et la diplomatie étaient trois secteurs importants pour le gouvernement, les véritables piliers de notre réputation internationale. Et pourtant, on a réduit de 23 et 27 p. 100 leurs budgets.

Le sénateur Banks : Si le PCCLI avait les effectifs voulus, il pourrait en tant qu'unité accomplir toutes les missions appropriées qu'on leur confierait, n'est-ce pas?

M. Mackenzie : Oui, d'après notre expérience des 10 dernières années.

Le sénateur Banks : Ce corps d'armée vient d'être dénudé. Vous avez peut-être pris votre retraite, général, mais vous ne battez pas en retraite.

J'ai parfois exprimé ma frustration, que d'autres ont partagée, face au fait qu'on empêche les chefs des forces armées de nous parler franchement et de nous conseiller sur ce qui doit être fait et sur nos lacunes. Nous ne le savons pas parce que nous ne sommes pas des soldats.

Les événements en question sont survenus il y a 11 ans, et les choses peuvent avoir changé, mais pourriez-vous nous dire qui vous a empêché de répondre à une question au sujet de l'armée, et de quelle façon ou au moyen de quel ordre?

M. Mackenzie : Je n'ai pas subi de telles contraintes, et c'est pourquoi j'ai pu prendre ma retraite deux années plus tôt. Grand merci aux hommes et aux femmes qui travaillent au quartier général de la Défense nationale. J'évitais de telles situations comme la peste. Je n'en suis pas fier, du reste. J'ai été membre des force armées pendant 36 ans, dont 33 à titre d'officier commissionné, mais je n'ai travaillé qu'une année à Ottawa. Au cours d'une audience antérieure, j'ai donné l'exemple suivant : après ma mission en Bosnie, je m'apprêtais à comparaître devant un comité du Congrès américain; mes chefs politiques de l'époque — le ministre, et non pas le CEMD, m'ont enjoint de donner mon opinion personnelle et de bien m'assurer que les membres du Congrès sachent que c'était mon opinion personnelle. J'ai même mentionné expressément pendant l'audience que c'était mon opinion personnelle.

Quand on m'a demandé de témoigner devant votre comité il y a 11 ans, on m'a donné une liste de notes en me disant « Voici ce que vous devrez répondre aux questions. » J'ai répliqué qu'on pourrait aussi bien y envoyer un singe, et j'ai refusé d'y aller. N'importe qui peut lire des notes préparées d'avance. Je suis prêt à donner mon opinion personnelle, mais on ne l'a pas acceptée.

Le sénateur Banks : Vous a-t-on dit : « Voilà ce que vous devez dire et ce à quoi vous devez vous en tenir »?

M. Mackenzie : Oui. Je ne sais pas si les choses se passent encore de la même façon aujourd'hui. Si on m'a donné de telles directives, c'est sans doute parce que je m'étais déjà exprimé assez librement; c'est peut-être pour ça qu'on m'a donné des directives précises et, à l'époque, je n'avais pas encore travaillé au quartier général de la Défense nationale. Quand je l'ai fait, c'était dans le domaine du personnel.

There are a number of issues here. First, just an anecdote. I had a call from Paul Hellyer about 10 years ago and he said, "Can I come and see you?" This is my old minister, so I said, "Certainly, sir." He has a place in Muskoka, so he dropped in. He said, "Will you stop blaming me on television for integrating the headquarters of the Canadian Forces and the Department of National Defence?" He said, "I unified the forces, and I still think it was the right thing to do, but it was Defence Minister Macdonald who did the integration." I was wrong; he was right. Hellyer said, "I think it is totally wrong."

Do not forget, when they integrated the headquarters and civilian bureaucrats and the military were working side by side as equals, they started comparing pay scales. They discovered that the civilian EX pay scales were significantly higher than the general officer colonels working side by side. We bastardized the rank. We started creating many generals and senior officers to get the pay evened out. That is why the number of generals exploded. Thank God, I probably would never have been one. The fact is that the integration was done, then the pay alignment became necessary. Believe it or not, the civilian EXs expanded dramatically, too. We now have that situation, which is why I am suggesting: Do not tell them to go away and streamline things. Tell them they must have a 50 per cent cut within the next year and implement it, if someone has that authority.

The Chairman: Your clarity on that is helpful. It certainly is consistent with the approach this committee takes when we want to get a message through. It is clear that a baseball bat works, but a two-by-four is better.

As to your comment about pay and examining the pay for civilians and military, the subject of pay for the military was raised at that time, but our impression is that there was a corresponding diminution in other benefit that soldiers, sailors and airmen were getting. At the end of the day, perhaps they were not that much better off. There were a number of things that were not as easily measured but were part of a soldier's life that contributed significantly to his or her standard of living.

Mr. Mackenzie: And morale.

The Chairman: That disappeared when they started being classified in a civilian fashion, would you concur with that?

Mr. Mackenzie: I am no expert, Mr. Chairman, but certainly my gut agrees with you. What I was addressing was the very senior level, the two and three-star level and working with EX whatever. Certainly, in regard to that whole cohesiveness, I went through my entire career justifying messes, for example, for junior ranks, NCOs and all that. I now go out and visit a base to give a speech and those messes are all gone; everything is combined. That very much addresses your point.

Il y a plusieurs facteurs en jeu. J'aimerais tout d'abord vous raconter une anecdote. J'ai reçu un appel de Paul Hellyer il y a environ 10 ans, me demandant s'il pouvait venir me voir. C'était mon ministre à l'époque alors, bien sûr, j'ai accepté. Il a une maison à Muskoka, alors il est venu me voir. Il m'a demandé de cesser de lui reprocher à la télévision d'avoir intégré les quartiers généraux des Forces canadiennes et de la Défense nationale. Il a dit : « J'ai unifié les forces, et je pense encore que c'est ce qu'il fallait faire, mais c'est le ministre de la Défense MacDonald qui a réalisé l'intégration. » Il avait raison et j'avais tort. D'après Hellyer, c'était une erreur totale.

Quand on a fusionné ces deux quartiers généraux, les militaires et les civils ont commencé à travailler côte à côte en égaux; ils ont aussi commencé à comparer leurs échelles salariales. Ils ont découvert que les échelles salariales des employés civils de la catégorie EX étaient sensiblement plus élevées que celles des colonels et des officiers supérieurs avec lesquels ils travaillaient. Nous avons faussé les grades. Nous avons nommé beaucoup de généraux et d'officiers supérieurs pour égaliser les salaires. Voilà pourquoi le nombre de généraux a explosé. Dieu merci, je n'aurais probablement jamais obtenu ce grade. Le fait est qu'une fois la fusion réalisée, il a fallu harmoniser les salaires. Croyez-le ou non, le nombre d'employés EX civils a lui aussi augmenté notablement. Nous sommes maintenant aux prises avec ce problème, et voilà pourquoi, à mon avis, il ne faut pas leur demander de simplifier les structures. Il faut leur dire de couper 50 p. cent du budget au cours de la prochaine année et appliquer cette mesure, si quelqu'un en a le pouvoir.

Le président : Merci de vous exprimer aussi clairement. C'est bien là l'approche que notre comité veut prendre pour communiquer des messages. Il vaut mieux exprimer ce qu'on pense d'une façon percutante.

En ce qui concerne vos propos au sujet de la rémunération et de l'échelle salariale des civils et des militaires, la question de la solde des militaires a été soulevée à l'époque, mais nous avions l'impression que l'augmentation de salaire s'accompagnait d'une réduction correspondante des autres avantages auxquels les soldats, les marins et les aviateurs avaient droit. Au bout du compte, ils n'y ont peut-être pas gagné au change. Il y avait d'autres éléments plus difficiles à quantifier dont le soldat bénéficiait et qui contribuaient de façon appréciable à son niveau de vie.

M. Mackenzie : Et à son moral.

Le président : Convenez-vous que cela a disparu lorsqu'on a commencé à classer leurs postes selon les critères civils?

M. Mackenzie : Je ne suis pas un expert, monsieur le président, mais instinctivement je suis d'accord avec vous. Je parlais des officiers de très haut niveau, des majors-généraux et des lieutenants-généraux qui travaillaient avec des EX. En ce qui concerne la cohésion des troupes, je peux dire que j'ai passé toute ma carrière à justifier l'existence de mess pour les officiers subalternes, les sous-officiers, et cetera. Quand il m'arrive aujourd'hui d'aller dans une base pour prononcer un discours,

That was part of the cohesion, the base structure that the army always complained about.

Ninety per cent of my time as a young commander, as a young lieutenant, was dealing with my guys, getting them to Household Finance, getting their loans paid off. That is out of the hands of the platoon commander now. That is now done by "specialists."

I do not have to talk to you about the PMQ rent, how frustrating it is for the military, NCOs and soldiers, to be given a raise and then see it clawed back. We give back twice that amount in PMQ rent increases.

The Chairman: For the people who are watching on television, what does PMQ stand for?

Mr. Mackenzie: PMQ refers to permanent married quarters, built between 1940 and 1945. These are houses that were built by the government, and in which many military families live today.

Senator Banks: For a long time, some of us have contended that military officers, when they move into National Defence Headquarters, become subsumed by bureaucracy. They cease to be soldiers, airmen and naval officers to the extent that they were, and should be. They go through that sort of glass ceiling and become something else and cease to properly represent the services of which they are putatively a part. That may be unfair, but am I barking up the wrong tree?

Mr. Mackenzie: It is explainable, in the case of some. Do not forget that a vast majority of militaries in the world have structures — I use the army as an example — of regiments, brigades and divisions, et cetera, where people come into the headquarters process. I am a graduate of the U.S. Army War College, and my colleagues did this. They would go into the Pentagon and work for a few years, and then touch a station on the cross for leadership in the field and take a brigade. They would come back again to the Pentagon, and then go back out to a division.

We cannot do that because we no longer have that structure. We have very few command appointments in the field. The army lost its only one. When the airborne regiment was changed from a regiment to a battalion, the rank dropped from colonel to full colonel. Thus there are no places for these folks to return to.

Senator Banks: When officers move into the Pentagon on those rotations, they still act, think, talk and appear to us, when we meet them — because we do — like army officers.

je constate que tous les mess ont disparu. Tout le monde est ensemble à présent. Cela répond dans une bonne mesure à votre question. Et pourtant, cela faisait partie de la cohésion, de la structure de base dont l'armée s'est toujours plainte.

Quand j'étais un jeune commandant, un jeune lieutenant, je passais le plus clair de mon temps à m'occuper de mes gars, à les aider à payer les emprunts qu'ils avaient contractés auprès de compagnies de finance. Aujourd'hui, ce ne sont plus les commandants de peloton, mais des « spécialistes » qui s'occupent de ces choses.

Quant aux logements familiaux, je n'ai pas besoin de vous dire combien il est frustrant pour les militaires, sous-officiers et soldats de voir leur augmentation de salaire disparaître parce qu'elle a été récupérée. Ils doivent payer deux fois le montant de l'augmentation de salaire en augmentation de loyer pour leur logement familial.

Le président : Pourriez-vous donner plus d'explications à ce sujet, à l'intention des téléspectateurs?

M. McKenzie : Il s'agit de logements familiaux permanents, construits entre 1940 et 1945. Ces maisons ont été construites par le gouvernement et elles abritent beaucoup de familles de militaires aujourd'hui.

Le sénateur Banks : Certains d'entre nous prétendent depuis longtemps que les officiers se transforment en bureaucrates lorsqu'ils commencent à travailler au quartier général de la Défense nationale. Ils cessent d'être des soldats, des aviateurs et des officiers de la marine, alors qu'ils devraient le rester. Ils franchissent le plafond de verre et deviennent autre chose; dès lors, ils cessent de représenter fidèlement les services dont en principe ils font partie. Mon opinion peut vous sembler injuste, mais ai-je raison?

M. Mackenzie : C'est tout à fait compréhensible, dans certains cas. La grande majorité des organisations militaires dans le monde ont une structure. Prenons l'exemple de l'armée : elle comprend des régiments, des brigades, des divisions, et cetera, dont sont issus les gens qui vont travailler au quartier général. Je suis diplômé du U.S. Army War College, et c'est ce que mes collègues ont fait. Ils allaient travailler au Pentagone pendant quelques années, puis ils acceptaient de commander une brigade sur le terrain. Ensuite, ils revenaient au Pentagone, et retournaient à la tête d'une division. Ils faisaient pour ainsi dire leur chemin de croix.

Nous ne pouvons plus procéder de cette façon parce que nous n'avons plus cette structure. Il y a très peu de postes de commandement sur le terrain. L'armée a perdu le seul qu'elle avait. Quand le régiment aéroporté est devenu un bataillon, le grade de son commandant est tombé à celui de colonel. Il n'y a donc pas de postes que ces officiers pourraient reprendre.

Le sénateur Banks : Quand, par suite de telle rotation, des officiers vont travailler au Pentagone, ils pensent, parlent et agissent encore comme des officiers de l'armée. Et c'est ainsi qu'ils nous apparaissent quand nous les rencontrons, à l'occasion.

Mr. Mackenzie: They know that they will have to go back. They know that their reason for existence is out there in the field.

I was interested to see the back and forth between the chairman and the admiral on that issue. The admiral was being very careful. When I was asked to address this issue by some senior officers on a number of occasions at staff college, I tried to explain it this way: Think of the end of your career as a ravine such that if you go down it, you will die. I always thought that General Jeffrey, for example, would walk to the edge of the ravine with his comments, stop and then back up. The troops really admired him for that. If you stay 20 feet back from the ravine and play it safe, the soldiers understand, so it is possible. How long has it been since we fired someone? In the case of General Boyle, they would not even call it a firing. He volunteered to leave and received his pension at 100 per cent.

You can take a risk and criticize the system, in my estimation, and get away with it. A good example of that occurred about six years ago — and Senator Atkins might have been there at the time — when we were told that the Canadian Forces was now more operationally effective than we had been ten years earlier. The communique said, “Canadian Forces.” In a brazen kind of comment at the CDA at the Château Laurier, I asked a roomful of retired and serving officers for a show of hands of those in that room who agreed that we were more operationally effective that day than we had been ten years earlier. Not one hand went up. The comment changed to: In some areas, we are more operationally effective. Perhaps that was because of the Coyote reconnaissance vehicle. As a force — because forces needs boots on the ground, or on the ship, or in the air — we were not, and we are not more operationally effective.

Senator Banks: Are U.K. and American military commanders similarly constrained in the capacity of people like us to get advice from senior military leaders and for the public to hear from senior military leaders? You went there and worked with the American situation.

Mr. Mackenzie: No, I think the vice-admiral's answer was comprehensive: There is much more flexibility demanded in the U.S. There was a perfect example of that recently. The Chairman of the Joint Chiefs of Staff was talking about Iraq, although it was not about more troops. He absolutely disagreed with the Secretary of Defence and with President Bush. On CNN, when asked about that, President Bush said that he was obliged to give his personal opinion, and he did. It was an acknowledgment that when you offer unfettered advice then you receive the proper feedback.

Senator Banks: Would that not be better?

M. Mackenzie : Ils savent qu'ils devront retourner sur le terrain. Ils savent que leur raison d'être, ce sont les opérations sur le terrain.

J'ai trouvé intéressant l'échange entre le président et l'amiral sur cette question. L'amiral s'est montré très prudent. Des officiers supérieurs m'ont invité à quelques reprises à parler de ce sujet au collège d'état-major. J'ai alors essayé d'expliquer la situation par l'analogie suivante : imaginez la fin de votre carrière comme un ravin; si vous ne descendez pas dans ce ravin, vous mourez. Le général Jeffrey, par exemple, allait toujours jusqu'au bord du ravin, avant de s'arrêter et de revenir sur ses pas. Les troupes l'admiraient réellement à cause de cela. Si vous vous tenez à 20 pieds du ravin par souci de prudence, les soldats le comprennent. Combien de temps s'est-il écoulé depuis que l'armée a congédié quelqu'un? Dans le cas du général Boyle, il ne s'agissait même pas à proprement parler d'un congédiement. Il a accepté de partir et a reçu sa pension intégrale.

À mon avis, on peut courir le risque de critiquer le système et ne pas avoir à en payer le prix. C'est arrivé il y a environ six ans, et le sénateur Atkins était peut-être là à l'époque. On nous a dit que les Forces canadiennes étaient plus efficaces sur le plan opérationnel qu'elles ne l'avaient été dix ans plus tôt. L'expression « Forces canadiennes » était utilisée dans le communiqué. Lors d'une réunion de l'Académie canadienne de la défense tenue au Château Laurier, j'ai poussé l'impertinence jusqu'à demander aux officiers en service et à la retraite qui remplissaient la salle de lever la main s'ils étaient d'accord pour dire que nous étions plus efficaces sur le plan opérationnel que dix ans auparavant. Pas une seule main ne s'est levée. On a modifié la déclaration pour préciser que, dans certains secteurs, nous étions devenus plus efficaces opérationnellement. C'était peut-être à cause du véhicule de reconnaissance Coyote. En tant que forces armées, nous n'étions pas et nous ne sommes pas plus efficaces sur le plan opérationnel qu'alors, parce que pour l'être, il faudrait avoir des militaires sur terre, à bord des navires ou dans les avions.

Le sénateur Banks : Les commandants militaires britanniques et américains sont-ils assujettis aux mêmes contraintes en ce qui a trait à la possibilité pour les officiers supérieurs de donner des conseils à des personnes telles que nous et aux occasions qu'ont les officiers supérieurs de s'adresser à la population? Vous vous êtes rendu là-bas et vous avez travaillé avec vos homologues américains.

M. Mackenzie : Non, je crois que le vice-amiral a entièrement répondu à la question : on exige beaucoup plus de souplesse aux États-Unis. Nous avons été témoins d'un exemple qui illustre parfaitement cette réalité tout récemment. Le chef de l'état-major interarmées parlait de l'Iraq, sans toutefois réclamer davantage de soldats. Il était en total désaccord avec le secrétaire à la Défense. À CNN, quand on lui a posé la question, le président Bush a dit qu'il était obligé de donner une opinion personnelle, et il l'a fait. Tout cela pour dire que quand on donne un avis sans contrainte, alors on reçoit des observations valables en retour.

Le sénateur Banks : Cela ne serait-il pas préférable?

Mr. Mackenzie: Absolutely, it would be better. Certainly, I will not name names because it does not apply to everyone; it does not even apply to the majority of senior officers in the Canadian Forces. However, there is a habit, unique to Canada, whereby when some senior officers retire and end up transferring into prestigious positions within the bureaucracy of the government, whether as deputy minister or ambassador, the position of senior ambassador to the United States. Do you think someone would make a lot of waves if that is in your future? I am not condemning the majority.

The Chairman: You are not even naming names.

Mr. Mackenzie: If I worked here with only one year to retirement with a good run at being a senior DM, I would like to think that I would restrain myself.

Senator Banks: I have a feeling you might not have restrained yourself.

You mentioned ambassadors. According to the articles we read these days, many people are sensing an increased irrelevance of the United Nations because of the balance that has taken place and the fact that it seems to be rather toothless. You worked for them at one point. What do you think?

Mr. Mackenzie: I wish the piece that I sent in yesterday had been published today. There is a long letter in *The Toronto Star* in this regard. An entire review was done. One of the members of the committee was my boss, one of the best bosses I ever had. He is listed as a diplomat and he is a retired three-star general. Most commentary to date has missed the key point. Nothing, but nothing, within the area of international peace and security will change. Why is that? Because they refuse to address the Charter and the issue of the veto. Thus, 191 members of the UN General Assembly can bring on board the responsibility to protect, et cetera. The Security Council can move from 15 to 24 or 25, depending on which option they choose but at the end of the day it all comes down to the permanent five members.

The Charter provides for the veto, not only on issues of international peace and security but also to the process within the Security Council. In other words, the Charter addresses the makeup of the Security Council and the voting rules. There is no way that the British, the French, the Chinese, the Russians or the Americans will agree unanimously to change those rules. They will not do that and, therefore, they will continue to dither. My comment is that the increased size of the Security Council will simply extend the debate.

Senator Banks: If we are talking about R2P and the like, does it not mean that it will not happen through the United Nations ever again? The only reason it happened once is because Russia walked out of the room.

M. Mackenzie : Absolument, ce serait préférable. Il est certain que je ne nommerai personne car cela ne s'applique pas à tout le monde; cela ne s'applique même pas à la plupart des hauts gradés des Forces canadiennes. Toutefois, il existe, au Canada seulement, une tendance voulant que certains officiers supérieurs se voient offrir, à la retraite, des postes prestigieux au sein du gouvernement, par exemple, des postes de sous-ministre, d'ambassadeur, ou d'ambassadeur principal auprès des États-Unis. Croyez-vous que ces personnes oseront créer des remous si elles entrevoient un tel avenir? Je ne fais aucun reproche à la plupart des personnes concernées.

Le président : Vous refusez même de nous donner des noms.

M. Mackenzie : S'il me restait une année avant ma retraite et que j'avais de bonnes chances d'avoir un poste de sous-ministre principal, je crois que je ferais preuve de retenue.

Le sénateur Banks : J'ai l'impression que vous ne feriez pas preuve de retenue.

Vous avez parlé de postes d'ambassadeurs. Selon les articles que nous avons lus ces derniers jours, de nombreuses personnes estiment que les Nations Unies sont de moins en moins utiles à cause de l'équilibre qui s'est établi et parce que les Nations Unies semblent incapables d'infliger des sanctions. Vous avez travaillé pour cette organisation à une certaine époque. Qu'en pensez-vous?

M. Mackenzie : J'aurais aimé que le texte que j'ai envoyé hier soit publié aujourd'hui. Il y a une longue lettre dans le *Toronto Star* à ce sujet. Un examen complet a été mené. L'un des membres du comité responsable était mon supérieur, l'un des meilleurs patrons que j'aie connus. On indique qu'il est diplomate et il s'agit d'un général trois étoiles à la retraite. La plupart des commentaires formulés jusqu'à maintenant ne mentionnent pas l'élément clé. Pourquoi? Parce que les responsables refusent d'aborder la question de la charte et du droit de veto. Ainsi, les 191 membres de l'Assemblée générale des Nations Unies peuvent invoquer la responsabilité de protéger, et cetera. Le nombre de membres du conseil de sécurité peut passer de 15 à 24 ou 25, selon l'option qui est retenue, mais, au bout du compte, il n'y a que cinq membres permanents.

La charte prévoit le veto, qu'il s'agisse de questions de paix ou de sécurité internationale ou du processus régissant le conseil de sécurité. En d'autres mots, la charte contient des dispositions sur la composition du conseil de sécurité et sur les règles entourant les votes. Il est impossible que les Britanniques, les Français, les Chinois, les Russes et les Américains conviennent à l'unanimité de modifier ces règles. Ils ne le feront pas, par conséquent, ils vont continuer à tourner en rond. Selon moi, une augmentation de la taille du conseil de sécurité entraînera seulement un élargissement du débat.

Le sénateur Banks : Si nous parlons de la responsabilité de protéger et de choses du genre, doit-on en conclure que cela ne se reproduira plus jamais par l'entremise des Nations Unies? La seule raison pour laquelle cela s'est produit une fois, c'est parce que les Russes avaient quitté la salle.

Mr. Mackenzie: It will happen through multinational organizations. We are members of most of those organizations, as is the United States. The only one we are not a member of is the European Union, but we are in OSCE. That is where we will have to turn. I like the idea of the L20 that the Prime Minister is floating. I think 20 leaders at that level will be invaluable. However, the UN will not change.

How many attempts do they need to establish their credibility after Croatia, Bosnia, including Srebrenitz and Rwanda? They even list East Timor as a success story. Those of us commenting remind the UN that it took the slaughtering of a number of UN civilian employees before the Security Council turned to Australia and asked them to lead a rescue mission, of which Canada was a small but important part.

Paradoxically, all the other things added on since 1945, UNHCR, UNICEF, World Health and the World Food Program, are good organizations that do good work, even with their internal problems. It is a growth industry, particularly with refugees in UNHCR. What about peace and security? Some Canadians think that we should have waited for a resolution on Iraq from the UN Security Council. There would never have been a resolution on Iraq because there is always national self-interest, and Russia and France would not give up their billions of dollars in income.

Senator Banks: It is a handy place to stand at the moment, though — at that particular moment.

Senator Day: I would like to just round out or conclude the discussion on the division of the military and the civilian. From whom did you receive your instructions not to give your personal opinion, and that you must follow the political line?

Mr. Mackenzie: That occurred on a number of occasions. The norm would be a representative of the minister or the executive assistant to the Chief of the Defence Staff.

Senator Day: Would the Privy Council office be involved in that as well?

Mr. Mackenzie: No, they would not be directly involved with me, even though I had a friend at PCO at the time.

Senator Day: Is this a standing practice?

Mr. Mackenzie: I do not know, senator, because I left the army in 1993.

Senator Day: At that time, it was a standing practice and was not in writing?

Mr. Mackenzie: It was that way for me.

M. Mackenzie: Cela se produira par l'entremise d'organisations multinationales. Nous faisons partie de la plupart de ces organisations, comme les États-Unis. Nous ne faisons pas partie de l'Union européenne, c'est la seule exception, mais nous sommes membres de l'OSCE. Nous devons nous tourner vers de telles organisations. J'aime bien l'idée du L20 que le premier ministre a exprimée. Selon moi, l'idée de réunir 20 dirigeants de ce niveau est fort précieuse. En revanche, les Nations Unies ne changeront pas.

Combien de fois faut-il essayer de prouver la crédibilité des Nations Unies après la Croatie, la Bosnie, les événements à Srebrenitz et ceux du Rwanda? D'après les Nations Unies, même ce qui est arrivé au Timor-Oriental a été un succès. Ceux qui ont commenté ces événements rappellent aux Nations Unies qu'il a fallu le massacre d'employés civils des Nations Unies avant que le conseil de sécurité ne demande à l'Australie de mener une mission de sauvetage au Timor-Oriental dans laquelle le Canada a joué un rôle mineur mais important.

Par ailleurs, tous les autres organismes qui se sont ajoutés depuis 1945, comme le HCNUR, UNICEF, l'Organisation mondiale de la santé et le Programme alimentaire mondial, sont tous de bons organismes qui font du bon travail, même s'ils ont des problèmes internes. Ces organismes prennent de plus en plus d'ampleur, surtout à cause du nombre de réfugiés dont s'occupe le HCNUR. Que dire de la paix et de la sécurité? D'après certains Canadiens, nous aurions dû attendre que le conseil de sécurité des Nations Unies adopte une résolution au sujet de l'Irak. Il n'y en aurait jamais eu une parce que les divers pays protègent toujours leurs propres intérêts et que la Russie et la France n'auraient pas accepté de perdre leurs milliards de dollars de recettes.

Le sénateur Banks: Cela aurait été une bonne position à prendre à ce moment-là, cependant.

Le sénateur Day: Je voudrais clore la discussion sur la division entre le côté militaire et le côté civil. De qui venaient vos directives de ne pas donner votre avis personnel et de suivre la ligne de pensée politique?

M. Mackenzie: Cela s'est produit à quelques reprises. D'habitude, cela venait d'un représentant du ministre ou de l'adjoint exécutif du chef d'état-major.

Le sénateur Day: Le Bureau du Conseil privé s'en mêlait-il aussi?

M. Mackenzie: Non, il n'avait pas directement affaire à moi, mais j'avais un ami au Conseil privé à l'époque.

Le sénateur Day: Est-ce ainsi que se passent les choses d'habitude?

M. Mackenzie: Je l'ignore, sénateur, parce que j'ai quitté l'armée en 1993.

Le sénateur Day: À l'époque, c'est ainsi que se passaient les choses et cela ne faisait pas l'objet de communication écrite?

M. Mackenzie: C'était comme cela pour moi.

Senator Day: We will follow up on that further, but it is helpful for us to understand that. Is it your view that separating the military from the civilians at National Defence Headquarters would prevent those instructions from flowing down to the general officers in the Armed Forces?

Mr. Mackenzie: Based on the vice-admiral's current explanation, it likely would not prevent that, but at least it would give the forces an ability to lobby on their own behalf to provide unfettered advice to the political leadership of the country. Currently, they are cheek-by-jowl on a daily basis. I would imagine that at Vice-Admiral Buck's level, the staff would sit around and go through how they would address particular issues. I truly feel for them because they have to operate within the fiscal and policy constraints.

Vice-Admiral Buck talked about that fine line. You reach that fine line when the admiral is asked whether he agrees with this policy. That is the fine line.

Senator Day: It seems to me that we are talking about two different things. One is separating the military and civilians, and the other is this tradition or standing rule that the general officers cannot criticize the political side.

Mr. Mackenzie: Yes.

Senator Day: They are really two separate things, and separation will not solve that problem, will it?

Mr. Mackenzie: No, and I was not suggesting a separation for that reason. Take it out of my hands and put it in the hands of the experts. Doug Young turned to four people: Jack Granatstein, Des Morton, David Bercuson and — the name of the fourth I cannot remember — and asked for recommendations on how to increase the efficiency of the Canadian Forces structurally. They came back with hundreds of recommendations, but the number one recommendation in each of their papers, which are still available, was to de-integrate National Defence Headquarters. We no longer have a Canadian Forces headquarters. I think the law of the land requires it, but we do not have one. It has been consumed by National Defence Headquarters. The four advisers said to separate the civilian and military functions so that the military guys do what they are told and the civilian side looks after the civilian staff, and at the top there is a tiny, integrated staff doing policy, budgets and that type of thing. Strangely enough, the vast majority of the recommendations of those four gentlemen have been implemented, but not the first one.

I have a couple of friends who became CDS who were very much against integration when they went into the job. Both of them told me that once you get in there, you see that it is much more important to be part of the process and have influence, and that it is not a bad idea, to which my reaction was, "You have been co-opted. I cannot judge because I have not been there, but you have been co-opted."

Le sénateur Day : Nous allons examiner la question d'un peu plus près, mais c'est une bonne chose que nous sachions comment cela se passait. Selon vous, si l'on sépare le côté militaire du côté civil au quartier général de la Défense nationale, est-ce qu'on cessera de donner de telles directives aux officiers des forces armées?

M. Mackenzie : D'après l'explication du vice-amiral, probablement pas, mais au moins les Forces pourraient agir indépendamment pour fournir des conseils non biaisés aux dirigeants politiques. Pour l'instant, il y a un contact permanent entre les deux côtés. Au niveau du vice-amiral Buck, j'imagine que les membres du personnel discutent de la façon de réagir aux différentes situations. Je les plains parce qu'ils doivent respecter les contraintes financières et politiques.

Le vice-amiral Buck a parlé de la ligne de démarcation entre les deux aspects. On atteint cette ligne de démarcation quand on demande à l'amiral s'il est d'accord avec telle ou telle politique.

Le sénateur Day : Il me semble qu'il s'agit de deux choses différentes. Il y a la séparation entre le côté militaire et le côté civil et l'autre la tradition ou la règle tacite selon laquelle les officiers généraux ne peuvent pas critiquer les dirigeants politiques.

M. Mackenzie : Oui.

Le sénateur Day : Ce sont deux choses bien distinctes et le fait de séparer le côté militaire et le côté civil ne résoudra pas le problème, n'est-ce pas?

M. Mackenzie : Non, et ce n'est pas pour cela que je proposais qu'il y ait séparation. Je voudrais que cela soit enlevé du ressort des militaires et confié à des experts. Doug Young comptait sur quatre personnes Jack Granatstein, Des Morton, David Bercuson et je ne me rappelle pas le nom du quatrième et leur demandait conseil sur la façon d'améliorer l'efficacité de la structure des Forces canadiennes. Ils avaient formulé des centaines de recommandations mais la toute première recommandation dans chacun de leur rapport, que l'on peut encore obtenir, était de faire une séparation au quartier général de la Défense nationale. Nous n'avons plus de quartier général des Forces canadiennes. Je pense que la loi stipule que nous devons en avoir un, mais nous n'en n'avons plus. Tout ce qu'il y a maintenant est le quartier général de la Défense nationale. Les quatre conseillers avaient dit qu'il fallait séparer les fonctions civiles et militaires pour que les militaires fassent ce qu'on leur dit et que les civils s'occupent du personnel civil et que l'on devrait avoir en haut de l'échelle un tout petit groupe intégré s'occupant de politique, de budget, et cetera. Curieusement, la grande majorité des recommandations de ces quatre conseillers ont été appliquées, mais pas la première.

J'ai deux amis qui sont devenus CEMD et qui s'opposaient catégoriquement à l'intégration au départ. Les deux m'ont dit qu'une fois sur place, on comprend qu'il vaut beaucoup mieux faire partie du processus et pouvoir exercer une influence quelconque, ce qui n'est pas une mauvaise idée, à quoi je leur avais répondu : « Vous avez été co-optés. Je ne peux pas juger parce que je n'ai jamais été dans cette position, mais vous avez été co-optés. »

Senator Day: Could you comment a bit on the reserve forces? In previous meetings you have had with us, as well as today, you have said that a reserve force should be available for homeland emergency situations, and you talked about more reserves in the Western provinces. During the last election campaign, the government stated that there would be two roles for the reserve forces, one being, as you have discussed, chemical/biological defence and any emergency situations and the other continuing the traditional role of gap-filling for the regular force.

Is that realistic? Does that fit in with your plans, or would you see them going further toward the homeland security situation?

Mr. Mackenzie: Senator, you mentioned historical. In fact, from 1960 until the early 1980s, there was no filling in; there was no total force concept. When we had an overseas commitment, the regular force did it. Then, as the regular force decreased in size and America started talking about total force concept, we went into total force and benefited from reserve personnel serving with us on overseas missions.

The most revolutionary suggestion in my comment regarding the reserves, once again coming from my past position as an adviser on security within Ontario, is that I would like to see the reserve force have a national guard phase in their structure. I do not think a premier, in the event of an unmitigated disaster — which will happen — should have to phone the CDS because he cannot phone the minister or the Prime Minister, on the grounds that that might trigger accusations of political bias — if a Liberal phoned a Tory and did not get a response, whereas a Tory premier did, for example. That is why the premier phones the CDS for help. However, if you are Mel Lastman, you call one of the ex-mayors of Toronto and they get the army to come down and shovel snow.

I am suggesting that the premier should have a dotted line to the regular force reserve units within his province. Sometimes it gets a little complicated. For example, with the Ontario-Manitoba border, it would go to Winnipeg and Western Ontario, but that is detail. The situation now is much slower. I understand they are looking at streamlining that process. The reserves cannot currently recruit the numbers they are authorized to have.

Water follows the easiest route down a hill, and for decades we targeted the student population, because they needed a bit of money. However, they finish university, get jobs, and many of them move away and do not necessarily join the unit at their next location. It tends to be a very mobile population.

Le sénateur Day : Pouvez-vous nous parler un peu des forces de réserve? Lors de réunions précédentes et aujourd'hui aussi, vous avez dit qu'il faudrait une force de réserve pour les cas d'urgence en territoire canadien et vous avez dit qu'il faudrait plus de réservistes dans les provinces de l'Ouest. Pendant la dernière campagne électorale, le gouvernement a déclaré qu'il y aurait deux rôles pour les forces de réserve; le premier, dont vous avez vous-même parlé, soit la défense contre les attaques chimiques et biologiques et les situations d'urgence, et l'autre comme complément pour les forces régulières.

Est-ce réaliste? Est-ce que cela correspond à ce que vous proposez ou pensez-vous que les forces de réserve devraient s'occuper davantage de la sécurité en territoire canadien?

M. Mackenzie : Vous avez parlé de fait historique, sénateur. Entre 1960 et le début des années 80, il n'y avait pas de remplacement ou de concept de force totale. Quand nous avions un engagement à l'étranger, les forces régulières s'en occupaient. Plus tard, à mesure qu'on a réduit les effectifs des forces régulières et que les États-Unis ont commencé à parler du principe des forces totales, nous avons opté aussi pour ce principe et cela nous a permis d'obtenir que des réservistes servent avec les forces régulières pour les missions à l'étranger.

L'aspect le plus révolutionnaire de ma proposition relative aux forces de réserve, à cause de ce que j'ai appris quand j'étais conseiller en matière de sécurité en Ontario, c'est que, selon moi, c'est qu'il devrait y avoir un élément de garde nationale au sein des forces de réserve. Selon moi, un premier ministre provincial, s'il y a une grande catastrophe, il y en aura certainement, ne devrait pas être obligé de téléphoner au CEMD, vu qu'il ne peut pas téléphoner au ministre ou au premier ministre de crainte de susciter des accusations de préjugés politiques, par exemple, si un libéral téléphonait à un conservateur et n'obtenait pas de réponse alors qu'un premier ministre provincial conservateur avait obtenu une réponse favorable. C'est pour cela que les premiers ministres provinciaux téléphonent au CEMD. Cependant, si vous vous appelez Mel Lastman, vous n'avez qu'à téléphoner à l'un des anciens maires de Toronto pour obtenir que l'armée aille faire le déneigement.

Selon moi, le premier ministre provincial devrait avoir une ligne directe de communication avec les unités de réserve des forces régulières de la province. Cela peut devenir un peu compliqué. Par exemple, à la frontière entre l'Ontario et le Manitoba, il faudrait communiquer avec Winnipeg et avec l'ouest de l'Ontario, mais ce n'est qu'un détail. Le processus est beaucoup plus lent à l'heure actuelle. Je crois savoir que l'on veut simplifier les choses. Les forces de réserve ne sont pas maintenant en mesure de recruter autant de membres qu'elles pourraient en avoir.

On opte toujours pour la solution la plus facile et, pendant plusieurs décennies, nous avons ciblé les étudiants parce qu'ils ont besoin d'argent. Par ailleurs, une fois qu'ils ont terminé l'université et trouvé un emploi, bon nombre d'entre eux déménagent et ne joignent pas nécessairement leur unité la fois suivante. La population étudiante est très mobile.

Overseas deployments are very attractive to the type of people the military wants, the gung-ho person who wants to serve their country overseas. They will have a hard time expanding. They have played around with recruiting for years. Sometimes regular force recruiting officers would handle it. You could probably fill this room with the paper required to process someone, which all of us were told to sort out, and we never did.

Senator Day: Have you thought about outsourcing the recruiting activity? Many armed forces have outsourced jobs such as cooks, athletic directors and physical training instructors and stayed with the core. What about outsourcing recruiting?

Mr. Mackenzie: Based on my limited experience in dealing with the reserves, because I only commanded the army in Ontario for about six months before retiring, I still think the units are a good outsource. By that I mean the unit is the spirit, the affair of the heart, the history and the uniform, and therefore people come in to the unit. They come into the Fort York Armouries or go over to Jarvis Street and join my first regiment, The Queen's Own Rifles. It becomes competitive. The units are out looking for folks to recruit. The important thing is to do it quickly and get the first paycheque into their hands within a couple of weeks.

Senator Meighen: Do you have an opinion on whether the absence of a law such as that which exists in the United States with regard to employers and their relationship with reservists is detrimental to our efforts to recruit reservists in Canada?

Mr. Mackenzie: Senator, it is not working in the States. Over 50 per cent of those folks who served extended tours in the National Guard and the Reserve had their own businesses and, as a result, their businesses are gone now. One of the great problems facing the American military is that so many of these people are coming home to find that their spouse has not been able to keep the business going.

One is a victim of one's experience. Two Australian senior officers with whom I served overseas told me not to do it. They said that if two people are looking for a job, one of whom is in the reserve and one of whom is not, the person who is not in the reserves will be hired because the company will not have the obligation to maintain his seniority and welcome him back after a mission. That is a fairly strong argument.

As usual, there is probably a Canadian compromise, and we have tried that with the liaison councils. They are great. I imagine that the number one culprit is still the Department of National Defence. In the government, particularly in DND, fewer people are let off to go and do reserve training. That certainly was the case when I left.

Les déploiements outre-mer sont très attrayants pour le genre de personnes que veulent les forces armées, c'est-à-dire les gens dynamiques qui veulent servir leur pays à l'étranger. Les forces armées auront du mal à prendre de l'expansion. Cela fait des années qu'elles essaient de recruter. Parfois, c'était les agents de recrutement des forces régulières qui s'en occupaient. On pourrait probablement remplir cette pièce avec tous les documents qu'il faut pour recruter quelqu'un et on nous demandait toujours de nous en occuper, mais nous ne le faisons jamais.

Le sénateur Day : Avez-vous pensé à charger quelqu'un de l'extérieur du recrutement? Bon nombre de forces armées ont chargé d'autres organismes de recruter des gens comme des cuisiniers, des moniteurs des sports et des instructeurs de culture physique et se sont occupés uniquement des effectifs militaires. Pourquoi ne pas charger un organisme externe du recrutement?

M. Mackenzie : Je n'ai pas tellement d'expérience avec les forces de réserve parce que je n'ai commandé l'armée en Ontario que pendant six mois environ avant ma retraite, mais je pense malgré tout que les unités sont une bonne source de recrutement pour les forces. Je veux dire par là que l'unité est l'esprit de l'armée, que c'est une affaire de cœur qui représente une histoire et un uniforme et que cela attire des gens. Ils vont au manège de Fort York ou à la rue Jarvis pour s'enrôler dans mon premier régiment, le Queen's Own Rifles. Cela devient une rivalité. Les unités essaient de recruter des gens. Ce qui compte, c'est de le faire rapidement et de remettre le premier chèque aux recrues dans l'espace de quelques semaines.

Le sénateur Meighen : À votre avis, l'absence d'une loi comme celle qui existe aux États-Unis pour les employeurs et leurs relations avec les réservistes nuit-elle à nos efforts pour recruter des réservistes au Canada?

M. Mackenzie : Sénateur, cela ne marche pas aux États-Unis. Plus de 50 p. 100 des gens qui ont effectué des missions prolongées à la garde nationale et dans la réserve avaient leur propre entreprise, et ces entreprises ont périclité à cause de cela. L'un des grands problèmes de l'armée américaine, c'est que bien souvent ces gens-là, quand ils rentrent chez eux, s'aperçoivent que leur épouse n'a pas été capable de continuer à faire tourner l'entreprise.

On est victime de sa propre expérience. Deux officiers supérieurs australiens avec lesquels j'ai servi à l'étranger m'ont dit de ne pas le faire. Ils m'ont dit que si deux personnes cherchaient un emploi, et que l'un des deux fait partie de la réserve et pas l'autre, c'est celui qui ne fait pas partie de la réserve qui va être engagé parce que l'entreprise ne sera pas obligée de maintenir son ancienneté et de le reprendre après une mission. C'est un argument assez convaincant.

Comme d'habitude, il y a probablement un compromis canadien et nous avons essayé cela avec les conseils de liaison. C'est une excellente formule. J'imagine que le coupable n° 1, c'est encore le ministère de la Défense nationale. Au gouvernement, et particulièrement au MDN, on laisse très peu de gens partir et faire de la formation dans la réserve. En tout cas, c'était le cas quand je suis parti.

That is a long-winded way of saying that it requires very close study. It could not be draconian, but there might be something within what we are currently doing with the liaison councils that could increase their effectiveness. There could be carrots as opposed to sticks.

Senator Meighen: It has been put to us that, in terms of recruitment and international kudos for Canada, and in terms of a meaningful role for the Armed Forces, all this has generally happened in our international operations. Yet, today, many people are preoccupied with interoperability which, as I understand it, means with the Americans. Can we do both, or should we put an emphasis on one place versus the other?

Mr. Mackenzie: I think we must be more selective. My numbers will be close. I think we are deployed in, perhaps, 13 or 14 areas right now. The last time I checked, 10 were in single digits. Why have a guy here, or two guys there and four guys over there just so you can say when interviewed, "We're in 13 different missions around the world." We have less than 250 on UN operations right now. The largest component is somewhere around 160 on the Golan Heights, where we went in 1973. At the time, I was in Cairo with the other half of the mission. Do we need one in Sarajevo and one in Cyprus, as I mentioned before?

The indication that we will be wedded to Afghanistan for quite a while is a wise move, but let us not just structure the units for the mission that is going on there right now, because it will change.

Once again, to put in a plug for the amphibious force, one of its greatest advantages is that it slows down the requirement for decision-making here in Ottawa within the government. Why? Because if the government decides to send us somewhere now, it takes three months for us to get there.

There have been rumblings that we might go into western Sudan. If that were the case, the force could go over and park itself in international waters. The troops are trained to keep fit and maintain their skills while aboard ship. If the government decides to deploy them there, they could be there within a number of hours. Would that not be nice?

A number of Canadians got sucked in with our speed of response in Yugoslavia, which was a high profile deployment in 1992. Guess why they were there in six hours? Because they came from within Germany. Boy, did those guys in the old brigade know about trains. They roared down to the trains and zipped down to Croatia. They were there before the Brits, the French and everyone else. Canadians felt rightly proud. That was the last time we were able to do that. Now, we would have to patch them together in Canada and get them across on subsequent rotations.

We should streamline our interoperability with America. It is a matter of equipment as much as training. The F-18s are being upgraded and converted now. The army does a great deal of training with the U.S. within budget constraints. The navy is the

Disons que c'est une façon un peu détournée de dire qu'il faudrait revoir cela de près. Il ne faut pas nécessairement prendre des mesures draconiennes, mais simplement il y aurait peut-être un moyen de renforcer l'efficacité de ces conseils de liaison. On pourrait se servir de carottes au lieu du bâton.

Le sénateur Meighen : On nous a dit que tous les éloges internationaux que le Canada a reçus pour son recrutement et la pertinence du rôle de ses forces armées s'inscrivaient généralement dans le cadre des opérations internationales. Or, de nos jours, beaucoup de gens se soucient d'interopérabilité, ce qui signifie, je crois, le lien avec les Américains. Pouvons-nous faire les deux ou faut-il insister plus sur un aspect que sur l'autre?

M. Mackenzie : Je pense qu'il faut être plus sélectif. J'ai des chiffres assez proches de la vérité. Je crois que nous sommes déployés dans 13 ou 14 régions actuellement. La dernière fois que j'ai vérifié, dans 10 cas, il y avait moins de 10 personnes. Nous avons un gars ici, ou deux ou quatre là-bas, ce qui permet de dire lorsqu'on est interviewé : « Nous avons 13 missions différentes à travers le monde ». Or, nous avons moins de 250 soldats engagés actuellement dans des opérations de l'ONU. Le contingent le plus important, ce sont environ 160 soldats sur les hauteurs du Golan où nous sommes allés en 1973. À l'époque, j'étais au Caire avec l'autre moitié de la mission. Est-ce que nous avons besoin d'en avoir une à Sarajevo et une autre à Chypre, comme je vous le disais tout à l'heure?

Il est juste de dire que nous sommes ancrés pour un bon moment en Afghanistan, mais ne structurons pas les unités uniquement pour cette mission particulière, car les choses vont changer.

Encore une fois, pour revenir sur la question de la force amphibie, l'un de ses grands avantages, c'est qu'elle évite au gouvernement à Ottawa de devoir prendre des décisions rapides. Pourquoi? Parce que si le gouvernement décide de nous envoyer quelque part maintenant, il nous faut trois mois pour y arriver.

Il a été question d'aller dans l'ouest du Soudan. Si c'était le cas, notre force pourrait aller là-bas et s'installer dans les eaux internationales. Les troupes sont entraînées et peuvent s'entretenir à bord des navires. Si le gouvernement décide de les déployer, elles pourraient débarquer en quelques heures. Est-ce que ce ne serait pas fantastique?

Certains Canadiens ont été sidérés de voir avec quelle rapidité nous sommes intervenus en Yougoslavie quand nous nous sommes déployés avec force publicéité là-bas en 1992. Vous savez pourquoi nous sommes intervenus en l'espace de six heures? Parce que les troupes venaient de l'Allemagne. Et ces gars-là de la vieille brigade s'y connaissaient en trains. Ils se sont précipités dans les trains qui ont foncé sur la Croatie. Ils sont arrivés avant les Britanniques, les Français et tous les autres. Les Canadiens en ont été fiers à juste titre. C'est la dernière fois que nous avons pu faire cela. Maintenant, il faudrait qu'on aille chercher ces troupes un peu partout au Canada pour les envoyer là-bas par roulement.

Il faut rationaliser notre interopérabilité avec l'Amérique. C'est une question d'équipement aussi bien que de formation. Nous sommes en train de moderniser et de convertir les F-18. L'armée fait énormément de formation avec les États-Unis compte tenu

best at it. They are doing the best job because they have had more practice doing it with STANAVFORLANT, NATO and operating with U.S. forces in the Persian Gulf and the Arabian Sea. Let us not spread ourselves so thin.

I am not making my point very well, because spreading your forces with one here and two or three over there is not spreading yourself thin, but I do not think we should send in these single-digit contingents.

We are making a big deal about training the African Union peacekeepers. First, they do not need training. I just came back from the area, which includes Kenya and Uganda, two months ago. I was lecturing at the Uganda War College. They are quite capable of doing the job on their own, thank you very much. However, they do need equipment and lift.

Senator Meighen: But we cannot supply that, can we?

Mr. Mackenzie: No. When I say "lift" I mean trucks so that they can drive there from some neighbouring countries such as Uganda.

I can see us training people to supervise elections, setting up a judiciary in Kosovo and that sort of thing. However, there is not a lot of training required to turn soldiers into peacekeepers.

One of the problems in our own country, and internationally now, is going to a concept of regional organizations, which I held dear and lectured on for years, particularly with the U.S. in the first few years after my retirement. I have totally changed my mind, 180 degrees. I have watched some of the African contingents providing peacekeepers in Sierra Leone, for example, where they became part of the problem. Pearson's idea of neutrality, coming from outside and being benign to the problem, was a good one. Having worked with both Japan and Korea on peacekeeping in their own countries, I can never see them working together on a peacekeeping mission in Southeast Asia.

Rather than saying, "Well, we will train Africans to look after African problems," I would much rather see contingents from Sweden, Norway, Fiji and places like that, if we are talking of pure peacekeeping. If it is "keep the peace or I will kill you," then it does not make much difference who is there. You can send in a formed combat organization to do that type of work.

Senator Meighen: Much has been made about the growing technological gap between the United States and everyone else. From the first responders right up to the military apparatus, we talk a lot about the capability of units to talk to each other. To what extent is this technological gap making it difficult to talk to the Americans? What are the implications for Canada, let alone the rest of the world's military forces? Should we say, "You will

des contraintes budgétaires. C'est la marine qui fait le meilleur travail. Elle le fait, parce qu'elle a plus d'expérience de ces activités dans le cas du STANAVFORLANT, de l'OTAN et auprès des forces américaines dans le golfe Persique et la mer d'Arabie. Ne nous éparpillons pas trop.

Je ne m'exprime pas très bien, car envoyer un soldat ici et deux ou trois là-bas, ce n'est pas s'éparpiller trop, mais disons que je pense qu'il ne faudrait pas envoyer ces contingents de moins de 10 personnes.

Nous parlons beaucoup de formation des casques bleus de l'Union africaine. Premièrement, ils n'ont pas besoin de formation. Je suis revenu tout récemment de cette région, qui inclut le Kenya et l'Ouganda, il y a deux mois. J'enseignais au Uganda War College. Ces gens-là sont parfaitement capables de faire le travail eux-mêmes, merci beaucoup. Cependant, ils ont besoin d'équipement et de transport.

Le sénateur Meighen : Mais nous ne pouvons pas le leur fournir, n'est-ce pas?

M. Mackenzie : Non. Quand je parle de « transport », je parle de camions pour aller sur place à partir d'un pays voisin comme l'Ouganda.

Je pense que nous pouvons former des gens pour surveiller les élections, mettre sur pied un pouvoir judiciaire au Kosovo et ce genre de choses. Mais il ne faut pas beaucoup de formation pour apprendre à des soldats à maintenir la paix.

L'un des problèmes que nous avons au Canada et sur le plan international maintenant concerne la notion d'organisations régionales, un de mes sujets favoris dont j'ai fait la promotion pendant des années, notamment aux États-Unis au cours des premières années de ma retraite. J'ai maintenant changé d'avis du tout au tout sur la question. J'ai examiné des contingents africains qui assuraient le maintien de la paix au Sierra Leone, par exemple, quand ils ont commencé à contribuer au problème. L'idée de neutralité de Pearson, l'idée d'arriver de l'extérieur en étant neutre par rapport au problème, était excellente. Mais après avoir travaillé auprès du Japon et de la Corée sur l'idée de maintien de la paix dans ces deux pays, je ne peux pas les imaginer travailler ensemble à une mission de maintien de la paix en Asie du Sud-Est.

Au lieu de dire qu'on va apprendre aux Africains à s'occuper des problèmes de l'Afrique, je préférerais qu'on envoie là-bas des contingents de Suédois, de Norvégiens et de Fidjiens, si l'on parle strictement de maintien de la paix. S'il s'agit de dire : « Restez en paix ou je vais vous tuer », peu importe qui on envoie. On peut très bien envoyer une organisation de combat faire ce travail.

Le sénateur Meighen : On parle beaucoup de l'écart technologique entre les États-Unis et tous les autres pays. On parle aussi de la capacité de communiquer à tous les niveaux, des premiers intervenants jusqu'à l'appareil militaire. Dans quelle mesure cet écart technologique rend-il difficile cette communication avec les Américains? Qu'est-ce que cela entraîne pour le Canada, sans parler des forces militaires du reste du

do your own thing anyway. Good luck to you. Go and do it. We will not fuss too much about trying to keep up with you and we will do this and this?"

Mr. Mackenzie: This is not World War II or Korea, where our contribution and the contribution of other nations makes a really big difference to the combat power. We are talking about politics here. We are talking geopolitics. We are talking about showing support in high risk areas.

We have fought in three wars — Gulf War I, Serbia-Kosovo and Afghanistan, with zero casualties, no fatalities, to enemy fire. People look at that and say, "Those guys are attached to a string tied to their political leadership back home." They are right.

It is the message of political support you send by providing these sharp-end people. They will make it work because America will have the combat power that makes the difference on the ground. There are ways to do that. Liaison officers could be used. We can be lent radio sets, as they have in other missions, or whatever. There are ways around these things. They would never reject our presence by thinking that we did not have the right communications equipment.

I have said this before, and perhaps even to this committee: For 11 years I have lectured at the United States Army Joint Flag Officers Warfighting Course, not on how to fight wars. They asked me to lecture their two, three and four star generals on the complications of commanding a large multinational force with 30 nations present. I have worked out a good relationship with them.

When two ministers went to Afghanistan, the Americans were patting them on the back saying, "You have great guys. You are making a great contribution here." At least that is what the public heard. What I heard from the commander of that particular force is that we were a pain in the ass. He said, "You have these outstanding soldiers with great personal kits, but the day you arrived you had to borrow vehicles from us to get around." We traded a sewage treatment truck for rations. We were borrowing sniper ammunition and that type of thing. They love the quality of our people as individuals and in small groups, but we could do a better job by sending in someone who is self-contained and interoperable.

Senator Meighen: Without having to get into the stratosphere of high tech?

Mr. Mackenzie: We could, that is right.

The Chairman: You commented about sending troops on a vessel. Troops do not do well on ships for a long period of time, do they?

Mr. Mackenzie: You can ask the United States Marine Corp, and the Brits on their way to the Falklands. It is possible to do that for reasonable periods of time. You will not park out there for months at a time; there are ports to go into. Certainly, you

monde? Est-ce que nous devrions leur dire : « De toute façon, vous allez faire ce que vous voulez. Bonne chance. Allez-y. Nous n'allons pas essayer de rester à votre niveau et nous allons faire ceci ou cela »?

M. Mackenzie : Nous n'en sommes plus à la Seconde Guerre mondiale où à la Corée, à une époque où notre apport et l'apport d'autres nations pouvaient vraiment faire la différence en matière de puissance de combat. Il s'agit maintenant de politique. On parle de géopolitique. On parle d'un appui dans des zones à risque élevé.

Nous avons combattu dans trois guerres — la première guerre du Golfe, la Serbie et le Kosovo et l'Afghanistan, sans avoir une seule victime. Quand les gens voient cela, ils se disent : « Ces gens-là sont reliés par un élastique à leurs dirigeants politiques chez eux ». Et ils ont raison.

C'est le message de soutien politique qu'on envoie en fournissant ces éléments de pointe. Cela marche parce que l'Amérique a la puissance de combat nécessaire pour faire la différence sur le terrain. Il y a des moyens de faire cela. On peut faire appel à des officiers de liaison. On peut nous prêter des postes de radio, comme on l'a fait dans d'autres missions. Il y a des façons de faire ce genre de choses. Ils ne nous rejeteront jamais en pensant que nous n'avons pas le bon matériel de communication.

Je l'ai déjà dit, et peut-être même à votre comité : j'ai enseigné pendant 11 ans au Army Joint Flag Officers Warfighting Course aux États-unis, mais non pas l'art de la guerre. On me demandait d'expliquer à leurs généraux à deux, trois et quatre étoiles les complications qui interviennent dans le commandement d'une force multinationale où 30 pays sont représentés. J'ai établi de bons rapports avec eux.

Lorsque les deux ministres sont allés en Afghanistan, les Américains les ont félicités et leur ont dit : « Vos gens sont formidables. Ce que vous faites ici est important. » Du moins, c'est ce que le public a entendu. Ce que le commandement de cette force m'a dit à moi, c'est que nous étions des emmerdeurs. Il m'a dit : « Vous avez des soldats formidables, très bien équipés, mais le jour de votre arrivée, vous avez dû nous emprunter nos véhicules pour vous déplacer. » Il nous a fallu échanger un camion de traitement des eaux usées pour des rations. Il nous a fallu emprunter des munitions pour les tireurs d'élite, vous voyez le genre. Ils adorent la qualité de nos gens, à titre individuel et en petits groupes, mais nous pourrions mieux faire en envoyant à l'étranger des troupes autosuffisantes et interoperables.

Le sénateur Meighen : Sans avoir à entrer dans la stratosphère de la haute technologie?

M. McKenzie : Oui, c'est vrai.

Le président : Vous avez parlé des troupes qu'on envoie par navires. Il n'est pas bon que les troupes séjournent trop longtemps à bord des navires, n'est-ce pas?

M. Mackenzie : Vous pouvez poser la question au United States Marine Corp, et aux Britanniques qui sont allés aux Falklands. Il est possible de faire cela si un séjour à bord est raisonnable. Le voyage ne peut pas durer des mois; il faut jeter

would have to be able to maintain your physical fitness and your weapon skills, which the Brits did well on their way to the Falklands. It is possible, but not for months at a time.

The Chairman: If you are sending them there in rough weather, you know they will not arrive physically fit.

Mr. Mackenzie: There is medication for that. If you can't take a joke, don't put on a uniform. It is part of the profession.

The Chairman: Do you not think that a government could commit a task force to sea and then not have them go forward with the mission without enduring all sorts of political grief back at home?

Mr. Mackenzie: Yes, I think that would be possible. We have taken braver decisions than that in the past. It took us three weeks to get to Haiti in our own hemisphere. That force could have been there — I am no sea person — within a week easily with a formed unit ready for a worst case scenario rather than the habit of the UN, for money, because of best case scenario, namely, that we think things will go the way we anticipate and sometimes they do not turn out that way.

Senator Cordy: You mentioned Shearwater. I am from Nova Scotia. I totally agree with what you are saying. In the mid 1990s when we had the G8 in Halifax, the leaders of all the countries were able to land in Shearwater and then take a vessel from Shearwater to downtown Halifax which, from a security perspective, was the best way to do it.

Last week, George Bush arrived in Halifax and the plane was unable to land in Shearwater because the runway was in such poor condition. The runway is gone, and you have alluded to the fact that we are hopeful that the water access will not be gone. I concur fully with what you are saying. It is a very sad situation to see the deterioration in government land such as that, with access to the downtown area of the city so immediate, and such access to the ocean through Halifax harbour.

Mr. Mackenzie: We have obviously failed. A whole hockey sock of retired senior officers from all three services agreed — a highly unusual event — that Shearwater should be saved as a mounting base. The Canadian Land Company — which does great work, do not get me wrong — has been given that property. You have now confirmed that the President of the United States could not land there, not because the airport was in such rough shape but probably because it is being broken up; it is being destroyed. That is a tragedy. That is a \$1-billion facility if you had to rebuild the entire base: the jetty, the barracks, et cetera, which is exactly what you would need if you were to implement what we are recommending. Even if it does not involve what we are recommending; even if it is moving troops from Gagetown to Halifax to put them on a chartered ship to send them off, that facility has a mounting base that is unmatched.

l'ancre, des fois. Chose certaine, vous devez être en mesure de conserver votre condition physique et vos compétences dans le maniement des armes, ce que les Britanniques ont réussi à faire en route vers les Falklands. C'est possible, mais pas pendant des mois.

Le président : Si on les envoie par mauvais temps, on sait qu'ils n'arriveront pas en bonne condition physique.

M. Mackenzie : Il y a des médicaments pour ça. Si vous n'avez pas le sens de l'humour, pas la peine d'endosser un uniforme. Cela fait partie du métier.

Le président : Si le gouvernement envoyait une force opérationnelle par mer pour ensuite lui retirer sa mission, ne croyez-vous pas qu'il y aurait un prix politique élevé à payer pour cela?

M. Mackenzie : Oui, je pense que ce serait possible. Nous avons pris des décisions plus audacieuses que celle-là par le passé. Il nous a fallu trois semaines pour débarquer à Haïti dans notre propre hémisphère. Cette force aurait pu s'y rendre — je ne suis pas marin — aisément en une semaine, avec une unité formée et prête à parer le pire, au lieu de s'en tenir à l'habitude des Nations Unies, pour des raisons d'argent où l'on imagine toujours les scénarios les plus optimistes, on s'imagine que les choses vont se passer comme on veut, et parfois ce n'est pas le cas.

Le sénateur Cordy : Vous avez mentionné Shearwater. Je suis de la Nouvelle-Écosse. Je suis parfaitement d'accord avec vous. Au milieu des années 90, lorsque le Sommet du G-8 s'est tenu à Halifax, les chefs de tous ces pays ont pu atterrir à Shearwater, et de là se rendre en bateau de Shearwater jusqu'au centre-ville de Halifax, ce qui, du point de vue de la sécurité, était la meilleure façon de procéder.

La semaine dernière, George Bush est arrivé à Halifax, et son avion n'a pas pu atterrir à Shearwater parce que la piste d'atterrissage était en trop mauvais état. La piste est hors d'usage, et vous avez mentionné le fait qu'on espère ne pas perdre l'accès à la mer. Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites. Il est très malheureux de voir se détériorer ainsi une propriété gouvernementale, qui donnait accès immédiatement au centre-ville, ainsi que l'accès à l'océan par le port de Halifax.

M. Mackenzie : Il est évident que c'est un échec. Une pléthore d'officiers retraités des trois armes ont convenu — et cela est en soi fort inhabituel — que l'on devrait conserver Shearwater comme base de préparation. La Canadian Land Company — qui fait un beau travail, comprenez-moi bien — a fait l'acquisition de cette propriété. Vous venez de confirmer que le président des États-Unis n'a pas pu atterrir là-bas, non pas parce que l'aéroport est en si mauvais état, mais parce qu'on est en train de le démanteler; on fait table rase. C'est une tragédie. S'il fallait reconstruire toute la base, il vous en coûterait 1 milliard de dollars : la jetée, les casernes, et cetera, ce qui est exactement ce qu'il vous faudrait si vous deviez mettre en œuvre ce que nous recommandons. Même si on ne met pas en œuvre nos recommandations; même s'il ne s'agit que de déplacer des troupes de Gagetown à Halifax, les faire monter à bord d'un navire nolisé pour les envoyer à l'étranger, cette installation demeure une base de préparation inégalée.

In the official questions that came to me, I was asked about the paper that I submitted to the Prime Minister, endorsed by all these other officers. It went to the Prime Minister, the Leader of the Opposition, the chairs of the Commons and Senate defence committees and the Minister of National Defence. I received two responses. One was a form letter, a thank you from the previous minister. The other response I received was from your chairman with a handwritten note underneath the typing, thanking me and assuring me that he would distribute the paper to the committee. Those were the only two responses. The rest did not even acknowledge receiving it. This was serious work, put in over six months by a large number of senior officers. You would think that at least it would be acknowledged. I went to see the defence critic, at his request, and he had not seen that paper. It had not been passed on from his predecessor.

The Chairman: If Shearwater was active with the runway functioning, could you also justify Greenwood?

Mr. Mackenzie: Greenwood, in my estimation, is much more important for maritime surveillance, as opposed to a mounting base for an amphibious force. There is ample justification there. As you know even better than I, that requirement is higher.

The Chairman: Understandably, but how many air bases do you need in a single province?

Mr. Mackenzie: This is not an air base, sir. This is a location that could be used in the event that we were deploying a rapid reaction by air, or bringing people into the Shearwater area to get on their ship and depart if they are not there permanently. We have temporary air traffic control capability that could do it, but I am sure the civilian side of the house would have continued to use the airport as an alternative to a fairly weather sensitive international airport up the road. I am from just outside of Truro so I know the area with the fog along the Fundy coast.

Senator Cordy: I would like to refer to the same paragraph in your report where it talks about procurement. You talk about the 10-year plan and that perhaps we should lease. How do we make procurement more efficient? We have a cost perspective and a time perspective. The length of time, which increases the amount of money that is spent, is horrendous, to my way of thinking.

Mr. Mackenzie: It is very much so, which is one of the reasons I avoided serving at National Defence Headquarters. There have been many excellent papers written on the subject and a lot of excellent recommendations, even in the reports to which I referred, of Granatstein and Bercuson, et cetera. There has been much study done on the procurement side, which is outside the Department of National Defence directly. Surely there is great potential there for streamlining. However, it has not happened and, if anything, is eating up more manpower within the military.

Dans les questions officielles qui m'ont été adressées, on m'a interrogé sur le document que j'avais soumis au premier ministre, et qui avait été approuvé par tous ces autres officiers. Le texte a été envoyé au premier ministre, au chef de l'opposition, aux présidents des comités de la défense des Communes et du Sénat et au ministre de la Défense nationale. J'ai reçu deux réponses. L'une était une lettre type, un mot de remerciement de l'ancien ministre. L'autre réponse que j'ai reçue m'est venue de votre président, avec une note manuscrite sous le texte dactylographié, me remerciant et m'assurant que le texte serait remis aux membres du comité. Ce furent les deux seules réponses. Les autres ne m'ont même pas envoyé d'accusé de réception. C'était pourtant un travail sérieux, qui avait coûté six mois de travail à un grand nombre d'officiers supérieurs. On se serait imaginé qu'on aurait à tout le moins reçu un accusé de réception. Je suis allé voir le porte-parole en matière de défense, à sa demande, et il n'avait pas vu le texte. Son prédécesseur ne le lui avait pas transmis.

Le président : Si Shearwater reprenait du service et que la piste d'atterrissage était opérationnelle, pourriez-vous justifier aussi Greenwood?

M. Mackenzie : À mon avis, Greenwood est beaucoup plus importante pour la surveillance maritime, par opposition à une base de préparation pour une force amphibie. Sa justification est toute trouvée. Vous le savez sans doute mieux que moi, cette exigence est supérieure.

Le président : Je comprends, mais combien de bases aériennes faut-il dans une seule province?

M. Mackenzie : Il ne s'agit pas d'une base aérienne, monsieur. C'est un emplacement qui pourrait être utilisé dans le cas où l'on déploierait une force de réaction rapide par voie aérienne, ou si l'on envoyait des gens à Shearwater pour qu'ils s'embarquent et partent, s'ils n'y sont pas d'une manière permanente. Nous avons des installations temporaires de contrôle du trafic aérien qui peuvent faire l'affaire, mais j'ai la certitude que le côté civil de la maison aurait continué d'utiliser l'aéroport comme remplacement à l'autre aéroport du coin qui résiste mal aux mauvais temps. Je suis de la région près de Truro, je connais donc bien la région, avec son brouillard le long de la côte de Fundy.

Le sénateur Cordy : J'aimerais discuter du même paragraphe dans votre rapport où il est question d'acquisition. Vous parlez de ce plan de 10 ans, et vous dites qu'on devrait peut-être louer. Comment va-t-on rendre les acquisitions plus efficaces? C'est une question de coût et de temps. Le temps qu'il faut, qui augmente les coûts, est une aberration pour moi.

M. Mackenzie : Absolument, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai évité de servir au quartier général de la Défense nationale. Il y a eu de nombreux excellents textes qui ont été écrits sur la question, et on a fait un tas d'excellentes recommandations, même dans les rapports que j'ai mentionnés, Granatstein, Bercuson, et cetera. On a longuement étudié la question des acquisitions, qui échappe au contrôle direct du ministère de la Défense nationale. Il est sûr qu'il y a là un grand potentiel de rationalisation. Cependant, cela ne s'est pas fait et, chose certaine, cela mobilise plus de monde au sein des forces.

Back in the forties and fifties, if we needed to buy a tank we had three or four people running the project, or so I was told by the general in charge at that time. Now if we wanted to buy a new tank, you would need a theatre to hold all of the people involved in the process.

I wish I could answer your question but I answer it only by saying that there are much better minds than mine who have looked at the problem and have made significant recommendations.

Senator Banks: The questions I have deal with incredulity. How could that possibly happen? In the cartoons, the answer is because it is the military. However, that cannot always be the answer.

The advantage of Shearwater is the proximity of sea and air capability. It is virtually in the same place. If we do a lot of the things that we now say we will do, then we will have to rebuild that facility. This week we will tear it down; next week we will have to rebuild it again, at God knows what cost.

The second point of incredulity concerns what you have talked about — and I am sure many of those stories are apocryphal — namely, Canadian Forces going to other places and they do not have any toothpaste or they have two crates of left-handed mittens, or the snipers do not have any bullets that fit their guns.

How can that happen? How can we send a small or large expeditionary force someplace without the trucks they need to drive around in and without the bullets to fit their guns? How can that happen?

Mr. Mackenzie: Patching together temporary organizations aggravate the situation. You have used the example of 1 RCR. If you send a unit such as 1 RCR somewhere, there is enough expertise within that organization and it is stable. The worst thing you could do before you have to do something complicated is reorganize. They would not have to reorganize. They could do that. They have a transport officer who knows how to get things on to planes and they have logisticians and a service battalion. They know the system will fail them so they take extra toothpaste, that type of thing, until it gets sorted out at the other end.

I served with an organization in 1973 where they patched together a service company, and the contingent was an unmitigated disaster. That is why I was sent there. Even as a major, I was alleged to have had a great deal of UN experience, and the general there at the time was not coping with the challenge. I was sent over there almost as a “gestapo” to report back to NDHQ on morale and a few things like that, because we had had a couple of people killed and the autopsies did not go well in downtown Cairo. That was a temporary unit. The commanding officer was fired, and the general was replaced by Don Holmes, rest his soul, who did a great job.

Dans les années 40 et 50, si on avait besoin d'acheter un char d'assaut, trois ou quatre personnes s'occupaient du projet, en tout cas c'est ce que m'a dit le général qui en était chargé à l'époque. Aujourd'hui, si on veut acheter un nouveau char d'assaut, l'auditorium d'un théâtre ne suffirait pas à contenir toutes les personnes qui prennent part à la décision.

J'aimerais répondre à votre question, mais je me contenterai de dire qu'il y a des gens beaucoup plus intelligents que moi qui ont étudié le problème et qui ont fait des recommandations importantes.

Le sénateur Banks : Mes questions ont pour thème l'incrédulité. Comment diable est-ce arrivé? Dans les bandes dessinées, on répond que c'est à cause des militaires. Cependant, cette réponse ne peut pas toujours suffire.

L'avantage de Shearwater, c'était la proximité des capacités maritime et aérienne. C'est virtuellement au même endroit. Si l'on met en œuvre bon nombre de nos intentions, il nous faudra rebâtir cette installation. Alors cette semaine, on la démantèle; et la semaine prochaine, il faudra la reconstruire, et Dieu sait à quel prix.

Mon incrédulité tient aussi à ce dont vous avez parlé — et j'ai la conviction que bon nombre de ces histoires sont apocryphes — notamment, cette histoire où les Forces canadiennes vont à l'étranger et elles n'ont même pas de pâte dentifrice, ou elles ont deux caisses de mitaines pour gauchers, ou alors les tireurs d'élite n'ont pas de munitions pour leurs fusils.

Comment cela est-il possible? Comment peut-on envoyer une force expéditionnaire de petite ou de grande taille quelque part sans les camions qu'il lui faut pour se déplacer ou sans munitions pour les fusils? Comment cela est-il possible?

M. Mackenzie : La fusion d'organisations temporaires aggrave la situation. Vous avez mentionné l'exemple du RCR. Si vous envoyez une unité comme le RCR quelque part, il y a suffisamment de savoir au sein de cette organisation, et elle est stable. Le pire qu'on puisse faire au moment d'entreprendre une mission compliquée, c'est de se réorganiser. Cette unité n'a pas besoin de se réorganiser, ou elle peut le faire elle-même. Elle a un officier du transport qui sait comment envoyer des choses par avion et elle a des logisticiens et un bataillon des services. Ces gens savent que le système ne les soutiendra pas, et c'est la raison pour laquelle ils emportent plus de tubes de pâte dentifrice qu'il ne leur en faut, ce genre de choses, et ils se débrouillent à l'arrivée.

En 1973, j'ai servi au sein d'une organisation où l'on avait fabriqué de toutes pièces une compagnie des services, et le contingent a échoué lamentablement. C'est la raison pour laquelle j'avais été envoyé là-bas. Même si je n'étais que major, on me prêtait une longue expérience des Nations Unies, et le général sur place à l'époque n'arrivait pas à maîtriser la situation. J'ai été envoyé là-bas presque comme un agent de la Gestapo pour faire un rapport du QGDN sur le moral et quelques autres éléments de ce genre, parce que nous avions eu quelques tués et les autopsies ne s'étaient pas bien passées au centre-ville du Caire. Il s'agissait d'une unité temporaire. L'officier commandant a été congédié, et le général a été remplacé par Don Holmes, Dieu ait son âme, qui a fait un travail superbe.

If the units are big enough, they can be given the task, and they know who to phone at brigade quarters to ensure that they are properly prepared before they go overseas.

The Canadian Airborne regiment — and the investigation never got to that phase — had their mission changed just before they left. They were supposed to be this touchy-feely peacekeeping force, and I advised them, “No, this is now Chapter 7. The U.S. is leading the coalition, and you will be fighting your way in, and you will probably have to secure under fire an airhead when you get over there.” That is what happened, but they were not fired back at because they were well organized and tough, and people left the battlefield and gave them the airfield.

I notice, in the questions I was given, the question on transformation. Your interpretation of transformation was this plug-and-play concept. I am getting a briefing from General Hillier in Toronto tonight. A number of us will get a briefing on transformation. I hope I am not putting words in his mouth, but transformation to me is taking this unbelievable information gathering and targeting system and using it to reduce the number of people that are involved because of the increased capability of the weapon systems. The special forces guy on horseback calls in a B-52 and designates a target two miles away, and the missile goes through the window of a house.

Perhaps I am wrong, but I do not think transformation should be sold as patching together units because that is more efficient, because it is not. I just do not think it is more efficient. It addresses your issue of how they can show up with trucks, because they were loaded up in Edmonton, and the personnel were flown over there and jumped off, and their trucks were coming a few chalks behind, or not even that. They were coming by ship. There is another expression, “with military efficiency,” which I prefer.

Senator Banks: That is an oxymoron; right?

Senator Day: Thank you, general, for your 2005 defence white paper. It is a good place for us to start. In the first part of your white paper, general, you start with a certain number of assumptions, and that is, I think, where we all have to start. If you look at what happened in terms of deployment following the 1994 white paper, there were a great deal more deployments following that white paper than were ever contemplated at the time of the white paper. What we would have to make assumptions on here is tempo of deployment, or how frequent will our forces be required to go offshore again for the next 10 years.

Mr. Mackenzie: I would make the point, though, senator, that with the 1994 white paper, if we could have done what it said, we would have had no problems with the deployments that we had over the following 10 years. That white paper said that we should be able to sustain indefinitely 5,000 troops overseas. The major contingent that we had deployed a couple of years ago was 700 Patricias in Kandahar, and at that time we said we could

Si les unités sont suffisamment imposantes, on peut leur confier la mission, et ces gens savent qui appeler à la brigade pour s'assurer qu'ils seront bien préparés avant de partir outre-mer.

Le Régiment aéroporté du Canada — et l'enquête ne s'est jamais rendue là — avait vu sa mission modifiée juste avant son départ. Il devait constituer une force de maintien de la paix genre scout, et je leur avais dit : « Non, c'est le chapitre 7 qui s'applique maintenant. Les États-Unis dirigent la coalition, et vous devrez vous battre pour y prendre pied, et vous devrez probablement prendre possession d'une tête de pont aérienne sous le feu de l'ennemi lorsque vous serez là-bas. » C'est ce qui est arrivé, mais l'ennemi n'a pas riposté parce qu'ils étaient bien organisés et résolus, et l'ennemi a quitté le champ de bataille et leur a cédé la piste aérienne.

Dans les questions qui m'ont été remises, je note la question sur la transformation. Votre interprétation de la transformation tenait à cette notion du prêt à l'emploi. Je vais assister ce soir à un briefing du général Hillier à Toronto. Nous serons plusieurs à assister à un briefing sur la transformation. J'espère ne pas mettre de mots dans sa bouche, mais pour moi, la transformation, c'est le fait d'utiliser ce système incroyable de cueillette d'information et de ciblage pour réduire le nombre de personnes agissantes étant donné la capacité accrue des systèmes d'armement. Le gars des forces spéciales monté sur son cheval fait venir un B-52 et désigne une cible à deux milles de là, et le missile entre par la fenêtre d'une maison.

Je me trompe peut-être, mais je ne crois pas que la transformation devrait être présentée comme l'amalgame d'unités disparates au nom de l'efficacité, parce que ce n'est pas efficace. Je ne crois tout simplement pas que ce soit plus efficace. Cela répond à votre question de savoir comment ils ont pu se présenter là-bas avec des camions, parce que ceux-ci ont été chargés à Edmonton, et le personnel a été envoyé là-bas par avion et parachuté, et leurs camions suivaient derrière, ou même plus près. Ils ont été envoyés par bateau. Il y a une autre expression que je préfère, « avec une efficacité toute militaire ».

Le sénateur Banks : C'est un oxymoron, n'est-ce pas?

Le sénateur Day : Merci, général, pour votre Livre blanc sur la défense de 2005. C'est pour nous un bon point de départ. Dans la première partie de votre livre blanc, général, vous partez d'un certain nombre d'hypothèses qui sont les mêmes pour tous, j'imagine. Si l'on voit ce qui s'est fait en matière de déploiement depuis le livre blanc de 1994, il y a eu beaucoup de déploiements que l'on envisageait à l'époque où l'on a rédigé ce livre blanc. Il nous faut maintenant établir des hypothèses sur le rythme des déploiements, sur la fréquence avec laquelle nos forces devront aller outre-mer au cours des 10 prochaines années.

M. Mackenzie : Je vous ferais remarquer, cependant, monsieur le sénateur, qu'avec le Livre blanc de 1994, si l'on avait pu faire ce qui y était dit, nous n'aurions eu aucune difficulté avec les déploiements que nous avons eus au cours des 10 années qui ont suivi. Ce livre blanc disait que nous devrions être en mesure de soutenir indéfiniment la présence de 5 000 soldats outre-mer. Le plus gros contingent que nous ayons déployé il y a quelques

not keep them there for more than six months, or replace them. If we could sustain 5,000 troops overseas, I would be delighted. I am talking army. At that time, we had four ships, and 95 per cent of the navy was on a rotational deployment.

Senator Day: Rather than trying to predict how many deployments will occur over the next five years, the admiral who was just here said that we will set some sort of objective standard. He said that for every month away, a soldier should be back in Canada for five months. If he is a sailor, for every month away he should be back in Canada for four months. Is that, one in five and one in four, a reasonable type of objective standard to set?

Mr. Mackenzie: It will not happen. There will be a call from the Hill, and we, under responsibility to protect, will deploy him no matter what his standard is. That is how it works. They will have waivers, like the army and the navy do. You do not have to deploy. After you have done a tour, you get a year at home, but you can sign a waiver, and you also get peer pressure. I am the idiot who volunteered for nine of these things, because you do not want people to come home and say, "You should have been there, Lew." You want to be in the first group, as much as possible.

I would like to think that soldiers and sailors and air people are still like that. The guys and gals will continue to volunteer and do these things, and the government will continue to task them. What the military needs is personnel and equipment to be able to respond without having to patch organizations together.

Senator Day: Respond to what? We do not know what it will be, so how can we prepare to respond?

Mr. Mackenzie: I would say it will be a growth industry, because R2P is important, and I certainly agree with it — responsibility to protect. Having made an international point of stressing the idea of responsibility to protect — bless him for doing so — the Prime Minister will have to put out occasionally, and he will put up with diplomacy and increasing foreign aid and with the military.

Senator Day: When you recommend a 75,000 to 80,000 strong force and a number of other factors, do you have in mind that there will be an increase in the number of deployments over the next 10 years as there has been in the past?

Mr. Mackenzie: Yes. My figures are very close to yours. I see six or seven in the army, three in the navy and two in the air force. You have concurrent infrastructure increases, which comes out somewhere around 75,000 to 80,000. If you have 80,000, you only have 75,000 deployable. In other words,

années de cela était les 700 Patricia à Kandahar, et on disait à l'époque qu'on ne pourrait pas les garder là plus de six mois, ou les remplacer. Si l'on pouvait maintenir 5 000 soldats outre-mer, j'en serais ravi. Je parle bien sûr de l'armée. À l'époque, nous avions quatre navires, et 95 p. 100 de la marine était déployée par rotation.

Le sénateur Day : Plutôt que d'essayer de prédire combien de déploiements se feront au cours des cinq prochaines années, l'amiral que nous avons entendu aujourd'hui a dit que nous allons établir une norme objective quelconque. Il disait que pour chaque mois passé à l'étranger, le soldat devrait rentrer au Canada pour cinq mois. S'il s'agit d'un marin, pour chaque mois passé en mer, il devrait rester au Canada quatre mois. Cette moyenne d'un sur cinq et d'un sur quatre est-elle à votre avis une norme objective raisonnable?

M. Mackenzie : Il n'en adviendra rien. Quelqu'un de la colline téléphonerait, et nous, avec cette responsabilité de protéger, nous allons déployer cette personne peu importe la norme. C'est comme ça que ça marche. Ils vont brandir des formulaires de désistement, comme c'est le cas dans l'armée et la marine. Vous n'êtes pas obligés d'accepter un déploiement. Après votre mission à l'étranger, vous avez droit à une année chez vous, mais vous pouvez toujours signer un formulaire de désistement, et il faut aussi compter avec les pressions des camarades. Moi je suis l'imbécile qui s'est porté volontaire neuf fois pour ce genre de choses, parce qu'on ne veut pas que les collègues rentrent au pays et disent : « Tu aurais dû être là, Lew. » On veut être du premier groupe qui part, autant que possible.

Il me plaît de penser que les soldats, les marins et les aviateurs sont encore comme ça. Les gars et les filles vont continuer de se porter volontaires et de faire ce genre de choses, et le gouvernement va continuer de leur confier des missions. Ce qu'il faut aux forces armées, c'est du personnel et du matériel pour pouvoir réagir sans avoir à fusionner des organisations.

Le sénateur Day : Réagir à quoi? On ne sait pas ce qui va se passer, alors comment peut-on se préparer à réagir?

M. Mackenzie : Je vous répondrai que c'est une industrie d'avenir, parce que la responsabilité de protéger est un principe important, et je suis évidemment d'accord avec cette responsabilité de protéger. Étant donné qu'il s'est engagé sur la place publique internationale à faire valoir la responsabilité de protéger — que Dieu l'en remercie — le premier ministre devra parfois livrer la marchandise, et il devra recourir à la diplomatie et augmenter l'aide étrangère ainsi que les crédits militaires.

Le sénateur Day : Quand vous recommandez une armée de 75 000 ou 80 000 militaires, et divers autres facteurs, est-ce que parce que vous croyez que le nombre de déploiements va augmenter au cours des 10 prochaines années au même rythme que par le passé?

M. Mackenzie : Oui. Les chiffres que j'ai sont très proches des vôtres. J'en entends six ou sept dans l'armée de terre, trois dans la marine et deux dans l'aviation. Il y a les augmentations parallèles au niveau des infrastructures, et ça donne à peu près 75 000 à 80 000 hommes. Si vous avez 80 000 militaires, il

a bunch of people will be on retirement leave and that type of thing. That is based upon the assumption that the demand will go up and not down.

We could be doing the same thing today as we were doing in 1992 when we had 10,000 deployed. Many people forget that we had a brigade in Germany in an air group, plus 600 in Cyprus, almost 2,000 in Bosnia, about 500 in Cambodia, and 1,400 in Somalia. That was a major activity period. That could happen today. We could be in Sierra Leone with a battalion; we could have a battalion group in Darfur; we could have a battalion in Iraq and we could have more than we have now in Afghanistan. The demand is out there. Obviously, we will not fulfil everyone's request. However, it will become harder to say no when it is not just the UN that is asking; for example, when NATO comes calling, or OSCE or whatever.

The Chairman: But it will take us five years to recruit 5,000 more troops?

Mr. Mackenzie: Yes.

The Chairman: General, thank you very much on behalf of the committee. It has been an interesting discussion. We appreciate your comments. It helps give focus to the work we are doing on reviewing Canada's defence capability. We hope to have the opportunity to communicate with you again in the future and perhaps, if you have the time, to have you come and appear before us again.

Mr. Mackenzie: Thank you, and I really appreciate your doing this because this is as close to a white paper as you can get, which is badly needed.

The Chairman: To the members of the public watching this broadcast, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance contacting members of the committee.

The committee suspended.

The committee resumed.

The Chairman: Before proceeding with our next witnesses, I would like to introduce, on my far right, Senator Pierre Claude Nolin from Quebec. Senator Nolin chaired the Special Senate Committee on Illegal Drugs that issued a comprehensive report calling for the legalization and regulation of cannabis in Canada. He is the Deputy Chair of the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

At the end of the table is Senator Michael Meighen from Ontario. He is a lawyer and a member of the Law Society of Upper Canada, and the bar of the Province of Quebec. Currently, he is Chair of our Subcommittee on Veterans Affairs. He is also a

n'y en a que 75 000 qui sont déployables. Autrement dit, il y aura des tas de gens qui vont prendre leur retraite, ce genre de choses. Cela est fondé sur l'hypothèse que la demande va croître et non diminuer.

Nous pourrions faire aujourd'hui ce que nous faisons en 1992 quand 12 000 soldats étaient déployés. Beaucoup de gens oublient que nous avions une brigade en Allemagne dans un groupe aérien, plus 600 soldats à Chypre, près de 2 000 en Bosnie, environ 500 au Cambodge et 1 400 en Somalie. C'est une période d'activité intense. Cela pourrait arriver aujourd'hui. Nous pourrions être en Sierra Leone avec un bataillon; nous pourrions avoir un groupe-bataillon au Darfour; nous pourrions avoir un bataillon en Iraq et nous pourrions avoir un plus gros contingent en Afghanistan. La demande existe. Il est évident que nous ne répondrons pas aux vœux de tout le monde. Par contre, il sera plus difficile de refuser quand ce ne sera pas seulement l'ONU; par exemple, lorsque la requête viendra de l'OTAN ou de l'OSCE.

Le président : Mais il faudra cinq ans pour recruter 5 000 soldats de plus?

M. Mackenzie : Oui.

Le président : Général, merci beaucoup au nom du comité. La discussion a été fort intéressante. Nous vous remercions de vos observations. Elles nous aident à préciser notre travail d'examen des capacités de défense du Canada. Nous espérons avoir l'occasion de communiquer de nouveau avec vous à l'avenir et, si vous en avez le temps, de vous réinviter à nouveau.

M. Mackenzie : Merci, et j'apprécie sincèrement ce que vous faites parce que c'est ce qui se rapproche le plus d'un livre blanc, dont on a cruellement besoin.

Le président : Je m'adresse maintenant aux téléspectateurs. Pour toute question ou réaction, veuillez consulter notre site Web à www.sen-sac.ca. Vous y trouverez les comptes rendus des délibérations du comité ainsi que la date des prochaines réunions du comité. Vous pouvez également communiquer par téléphone avec le greffier du comité au numéro 1-800-267-7362 pour obtenir un complément d'information ou de l'aide pour contacter les membres du comité.

La séance est suspendue.

La séance reprend.

Le président : Avant de passer aux prochains témoins, j'aimerais vous présenter, à mon extrême droite, le sénateur Pierre Claude Nolin du Québec. Le sénateur Nolin a présidé le Comité sénatorial spécial sur les drogues illicites qui a publié un rapport complet réclamant la légalisation et la réglementation du cannabis au pays. Il est vice-président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Au bout de la table se trouve le sénateur Michael Meighen de l'Ontario. Il est avocat et inscrit au barreau du Haut-Canada et au barreau du Québec. Il est actuellement président de notre Sous-comité des anciens combattants. Il est aussi membre du

member of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans.

This afternoon's first witness is Ms. Sheila Fraser, Auditor General of Canada since her appointment on May 31, 2001. Ms. Fraser joined the office of the Auditor General as Deputy Auditor General, Audit Operations, in January 1999. Before joining the office, Ms. Fraser enjoyed a fruitful and challenging career with the firm of Ernst & Young, where she became a partner in 1981. She earned a Bachelor of Commerce degree from McGill University in 1972 and became a chartered accountant in 1974.

Ms. Fraser, we are pleased to see you before us again. Would you be good enough to introduce your colleagues? We understand you also have a brief set of introductory remarks. Please proceed.

Ms. Sheila Fraser, Auditor General of Canada: Thank you, honourable senators, for inviting us today to discuss our audits applicable to national security and defence. With me today are Assistant Auditor General Mr. Hugh McRoberts; and Mr. Peter Kasurak and Ms. Wendy Loschiuk, principals in our office responsible for audits related to national security and national defence respectively.

Recently we provided a letter to the committee listing a series of issues from previous and current audits, to which my opening remarks today will refer.

The main issue facing the government in respect of national security is not what to do but how to do it. The 2001 budget established the overarching goals of keeping Canada safe, keeping terrorists out and keeping Canada's border open to legitimate travellers and trade. Our audit found that nearly all of the \$7.7 billion allocated in the 2001 budget for improved security was spent furthering these goals.

What is more difficult is to develop structures to direct government efforts. When we began our audit, at least 16 agencies were involved in delivering or directing national security programs. Our audit found that the most common failures were a result of stove-piping responsibility or, simply, the complexity caused by so many agencies being involved. Better coordination among intelligence and security agencies was needed. We found that the government did not have a management framework that would guide investment, management and development decisions and allow it to direct complementary actions in separate agencies or to make choices between conflicting priorities.

Comité sénatorial permanent des banques et du commerce ainsi que du Comité sénatorial des pêches et des océans.

Le premier témoin cet après-midi est Mme Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada depuis sa nomination le 31 mai 2001. Mme Fraser est entrée au Bureau du vérificateur général comme vérificatrice générale adjointe, Opérations de vérification, en janvier 1999. Avant d'entrer au Bureau, Mme Fraser a eu une carrière remplie et exigeante à la maison Ernst & Young, où elle est devenue associée en 1981. Elle a obtenu un baccalauréat en commerce de l'Université McGill en 1972 et est devenue comptable agréée en 1974.

Madame Fraser, c'est avec plaisir que nous vous accueillons à nouveau. Auriez-vous l'amabilité de nous présenter vos collègues? Je crois aussi savoir que vous avez un court texte. La parole est à vous.

Mme Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada : Merci, mesdames et messieurs les sénateurs de nous avoir invités à venir discuter de nos travaux de vérification portant sur la sécurité nationale et la défense nationale. Je suis accompagnée aujourd'hui de Hugh McRoberts, vérificateur général adjoint, ainsi que de Peter Kasurak et de Wendy Loschiuk, directeurs principaux de notre bureau qui sont responsables des vérifications de la sécurité nationale et de la défense nationale.

Dans une lettre que nous avons récemment fait parvenir au comité, nous avons dressé une liste de sujets qui font ou ont fait l'objet d'une vérification. Ma déclaration d'ouverture portera sur certaines de ces questions.

La question principale à laquelle le gouvernement doit répondre en matière de sécurité nationale n'est pas « Que faut-il faire? », mais bien « Comment le faire? ». Le budget de 2001 énonçait clairement les buts fondamentaux en la matière, soit assurer la sécurité du pays, en interdire l'accès aux terroristes et laisser nos frontières ouvertes aux voyageurs légitimes et au commerce. Notre vérification a permis de constater que presque toute la somme de 7,7 milliards de dollars prévue au budget de 2001 pour le rehaussement du niveau de sécurité a été consacrée à la réalisation de ces buts.

Le plus difficile est de mettre en place des structures permettant de bien orienter les efforts du gouvernement. Au moment où nous avons commencé notre vérification, on comptait au moins 16 organismes chargés d'exécuter ou de diriger des programmes de sécurité nationale. Les manquements les plus courants que nous avons constatés s'expliquaient par la gestion en vase clos des responsabilités ou simplement par la complexité de l'entreprise en raison même du nombre d'organismes concernés. Une meilleure coordination entre les organismes de renseignement et les organismes de sécurité s'imposait. Nous avons constaté que le gouvernement ne disposait pas d'un cadre de gestion lui permettant d'orienter les décisions d'investissement, de gestion et de développement, de diriger les interventions complémentaires dans les divers organismes et de choisir entre des priorités concurrentes.

[Translation]

We also found deficiencies in the way intelligence is managed across the government. A lack of coordination had led to gaps in intelligence coverage as well as duplication. The government as a whole has not adequately assessed intelligence lessons learned from critical incidents or followed-up on improvement plans.

The government made structural changes to address these issues and adopted its first-ever national security policy.

The government had failed to improve the ability of security information systems to communicate with each other. Projects that would have helped deal with increased demand for fingerprint identification has not been funded by the public security and antiterrorism initiative. The real-time identification system project has since received additional funding, but it may have difficulty in completing its work within the amount allocated to it. As well, integrating IT projects across several organizations will be challenging.

Criminal intelligence data have not been used to screen applicants before clearance to restricted areas at airports. This means that security clearances were issued without checking applicants for criminal association. A memorandum of understanding signed by the RCMP and Transport Canada to facilitate information sharing is the basis for improvement, but procedures and information systems must be updated to move forward.

Border watch lists used to screen visa applicants, refugee claimants, and travellers seeking entry into Canada were in disarray. The Canada Border Services Agency and the RCMP committed themselves to improving the updating of watch lists. It may be opportune to now inquire as to the extent of progress made in these matters.

The government has responded to the challenge by adopting its first national security policy to direct the development of an integrated security system. It has also consolidated many security agencies into the new department of Public Safety and Emergency Preparedness Canada under a single minister. Legislation is now before Parliament to define the roles and powers of these new institutions.

[English]

Mr. Chairman, this committee may wish to consider whether the government is making adequate progress in integrating security programs. I shall be reporting on additional elements of the 2001 budget initiative, including emergency preparedness, marine security and air transport security, in the spring of next year.

I will turn now to national defence. My office has a long history at the Department of National Defence, and I appreciate this opportunity to talk about some of our work. As you know,

[Français]

Nous avons également constaté qu'il y avait des lacunes dans la gestion des renseignements à l'échelle du gouvernement. Un manque de coordination a laissé des vides dans le champ d'application des activités de renseignement et créé du double emploi. Dans l'ensemble, le gouvernement n'a pas bien évalué les enseignements à tirer en matière de renseignements, d'accidents critiques, ni fait de suivi à l'égard des plans d'amélioration.

Le gouvernement a effectué des changements structurels pour donner suite à nos constatations, et il a adopté sa première politique en matière de sécurité nationale.

Le gouvernement a failli à la tâche de rendre les systèmes d'information sur la sécurité plus aptes à échanger les uns avec les autres. L'initiative de la sécurité publique et de l'antiterrorisme n'a pas financé les projets qui auraient contribué à faire face à la demande accrue d'identification par les empreintes digitales. On a depuis investi d'autres fonds dans le système d'identification en temps réel, mais il pourrait être difficile de mener les travaux à terme avec le montant alloué. De même, il serait difficile d'intégrer des projets de technologie de l'information entre tous les organismes.

Les renseignements criminels n'ont pas été utilisés pour filtrer les demandeurs de cote de sécurité donnant accès aux zones réglementées des aéroports. On a donc accordé les cotes sans vérifier si les intéressés avaient des liens avec le monde criminel. Notre protocole d'entente, conclu par la GRC et Transports Canada afin de faciliter l'échange d'information, est nécessaire à toute amélioration. Mais les procédures et les systèmes d'information doivent être mis à jour pour aller de l'avant.

Il existe un grand désordre en ce qui concerne les listes de surveillance servant au filtrage des demandeurs de visa et de statut de réfugiés, ou des voyageurs qui demandent à entrer en territoire canadien. L'Agence des services frontaliers du Canada et la GRC se sont engagés à améliorer la mise à jour de ces listes de surveillance. Il y aurait peut-être lieu de se renseigner maintenant sur les progrès faits à cet égard.

Le gouvernement s'est attaqué à la tâche en adoptant sa première politique en matière de sécurité nationale en vue de mettre sur pied un système de sécurité intégré. Il a également regroupé plusieurs organismes de sécurité au sein du nouveau ministère de la Sécurité publique et de la protection civile, qui relève d'un seul ministre. Un projet de loi visant à définir les rôles et les pouvoirs de ces institutions a été déposé au Parlement.

[Traduction]

Monsieur le président, le comité sera peut-être intéressé de savoir si le gouvernement marque des progrès en ce qui concerne l'intégration des programmes de sécurité. Au printemps prochain, je rendrai compte de mes travaux sur d'autres éléments de l'initiative du budget de 2001, c'est-à-dire la protection civile, la sécurité maritime et la sécurité aérienne.

Je vais maintenant passer à la défense nationale. Au fil des ans, mon bureau a souvent examiné le ministère de la Défense nationale et je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous entretenir

we recently reported on the upgrades to the CF-18 fighter aircraft, and perhaps I could talk about those findings first. From my earlier statements, I believe that senators know that, overall, we are satisfied with the results that the Department of National Defence has achieved thus far in this program. Phase I is within cost and the aircraft currently coming off the production line are meeting the expectations of the department. In fact, upgraded aircraft are now being flown at CFB Cold Lake, Alberta, and at CFB Bagotville, Quebec. Of course the program is not without its problems, and we found that there are delays in two of the upgrades: the simulator acquisition and the cockpit display. Staff shortages and problems in project approvals contributed to these delays.

The Department of National Defence needs to improve its project and risk management in order to better cope with problems that can cause delays. In that sense, the upgrade of the CF-18 is not unlike other major equipment projects that we have looked at.

[Translation]

For example, in 1998 we looked at six major equipment purchases at National Defence and found then that the department needed to improve project management and the way it identified and managed risks.

We revisited our 1998 work two years later and were encouraged by how improvements were being made. But in 1998, in 2000 and again in 2004 we have consistently found that National Defence cannot ensure that the right people with the right skills are available for major equipment projects. Nevertheless, the CF-18 project team worked very hard to get phase I of the modernized aircraft into operation. Phase II, however, could be more challenging to manage. I would like to see the department strengthen its ability to manage the difficulties that it could reasonably expect to encounter in phase II or in any major acquisition project. Senior management needs better information on how well projects are performing and on whether risks are being addressed.

Phase II should be completed by 2009. After that, the air force expects to get at least eight years of flying time with its upgraded fighters. If the upgraded aircraft are not in service by 2009, the air force will not be flying these aircraft for the expected eight years. The longer these aircraft can be used in their modernized version, the more value the air force will get out of them.

Therefore, National Defence should be assuring this committee that it will be able to deliver fully-upgraded aircraft on time.

de quelques-uns de nos travaux. Comme vous le savez, nous avons tout récemment fait rapport sur le programme de modernisation des avions de chasse CF-18. Il serait peut-être approprié que je parle d'abord de nos constatations à ce sujet. D'après les déclarations que j'ai déjà faites, vous savez probablement que je suis, dans l'ensemble, satisfaite des résultats obtenus à ce jour par le ministère dans le cadre de ce programme. La phase I du programme respecte les budgets et les avions qui sortent de la chaîne de montage répondent aux attentes du ministère. En fait, les avions modernisés sont actuellement utilisés aux bases des Forces canadiennes Cold Lake, en Alberta, et Bagotville, au Québec. Bien sûr, le programme n'est pas sans problème. Nous avons constaté qu'il y avait des retards dans deux projets de modernisation — c'est-à-dire l'acquisition de simulateurs et l'utilisation d'écrans dans les postes de pilotage. Les retards sont attribuables à une pénurie de personnel et à des problèmes d'approbation des projets.

Le ministère de la Défense nationale doit donc améliorer la gestion des projets et des risques s'il veut être en mesure de régler les problèmes qui retardent la mise en œuvre des projets. Dans ce sens, le programme de modernisation des CF-18 ne diffère pas des autres grands programmes d'équipement que nous avons vérifiés.

[Français]

Par exemple, en 1998, nous avons examiné six grands projets d'acquisition de biens d'équipement du ministère de la Défense nationale et avons constaté que le ministère devait améliorer la gestion du projet et la manière dont il ressentait et gérait les risques.

Deux ans plus tard, nous avons effectué un suivi de la vérification de 1998. Nous avions alors été encouragés par les améliorations qui avaient été apportées. Pourtant, en 1998, en 2000 et de nouveau en 2004, nous avons chaque fois constaté que le ministère ne peut s'assurer que les personnes appropriées, avec les compétences requises, sont disponibles pour mener à bien ces grands projets d'équipement. Néanmoins, l'équipe du programme de modernisation des avions de chasse CF-18 a travaillé très fort pour mettre en œuvre la phase I du programme. Cependant, la phase II pourrait être plus difficile à gérer. J'aimerais donc que le ministère renforce ses capacités de gestion pour affronter les difficultés auxquelles il peut raisonnablement s'attendre au cours de la mise en œuvre de la phase II de ce programme ou de tout autre grand projet d'acquisition. La haute direction doit disposer d'une meilleure information sur le déroulement des projets et le traitement effectif des risques.

La phase II devrait être terminée en 2009. Par la suite, la force aérienne prévoit pouvoir voler pendant au moins huit ans avec les avions de chasse améliorés. Cependant, si les avions modernisés ne sont pas mis en service en 2009, la force aérienne ne pourrait pas les utiliser pendant la période prévue de huit ans. Or, plus la durée d'utilisation des avions de chasse, dans la version modernisée, est longue, plus la force aérienne les rentabilisera.

C'est donc dire que le ministère devrait garantir au comité qu'il sera en mesure de livrer les avions complètement modernisés en temps voulu.

Once these aircraft are fully modernized and delivered to the squadrons, there should be assurances that the air force will optimize their use. That is, there should be pilots to fly them, technicians to keep them maintained, spare parts and funding.

[English]

We have expressed concern before about the shortage of maintenance technicians for the Canadian Forces. In 2001, in our chapter on in-service equipment, we reported that there were too few technicians for the jobs required, and many that were available did not have the qualifications needed. In 2002, in our chapters on recruiting and retention and on the NATO flying-training contract, we reported on the shortage of pilots. I am still concerned, but am encouraged by the department's response that it is putting additional funding into training for more technicians and recruiting more pilots.

We have reported on other concerns that affect acquisition at DND. In 1998, we looked at six major acquisitions at National Defence and the capital budget for buying equipment. In 2000, we looked to see if National Defence had taken action on our 1998 recommendations and were encouraged by some improvements. In 2003, we reported on the Challenger jet purchase. I would be happy to talk about any of these findings.

We have also expressed concern in the past about information provided to Parliament on the readiness of the Canadian Forces. National Defence faces many challenges and impact readiness. For example, we have reported in several audits on the recruiting and retention problems that the Canadian Forces are facing, and how a lack of people, especially skilled people, can affect operations. The impacts of aging equipment that become more costly to maintain but less and less operational is another area where better information could aid Parliament.

Mr. Chairman, your committee has taken great interest in determining whether the Canadian Forces can do the job that they are being asked to do and whether they can transform to meet new demands. These are questions that we have asked in the past and will continue to pursue. We are looking now at one aspect of transformation and will be reporting our findings in April, 2005.

Mr. Chairman, that concludes my opening statement. My colleagues and I would be pleased to answer any questions that the committee may have.

The Chairman: Thank you very much, Ms. Fraser. I cannot tell you how much we value your work and appreciate receiving your reports and letters. They assist us a great deal and we are grateful for them.

Une fois que les avions de chasse modernisés auront été livrés aux escadrons, il faudrait veiller à ce que la force aérienne puisse les utiliser de façon optimale. Autrement dit, il devrait y avoir des pilotes, des techniciens d'entretien, des pièces de rechange et des fonds.

[Traduction]

Nous nous sommes déjà inquiétés de la pénurie de techniciens d'entretien d'aéronefs au sein des Forces canadiennes. En 2001, dans notre chapitre sur l'équipement en service, nous avons indiqué qu'il y avait trop peu de techniciens pour effectuer les travaux nécessaires, et que ceux qui étaient disponibles n'étaient pas suffisamment qualifiés. En 2002, dans nos chapitres sur le recrutement et le maintien du personnel militaire et sur le contrat pour le programme d'entraînement en vol de l'OTAN, nous avons mentionné une pénurie de pilotes. Je reste préoccupée par la situation, mais je suis encouragée par la réponse donnée par le ministère, qui affirme qu'il consacre davantage de fonds à la formation d'un plus grand nombre de techniciens et au recrutement de pilotes.

Nous avons signalé d'autres problèmes qui ont une incidence sur le processus d'acquisition au ministère. En 1998, nous avons examiné six grands projets d'acquisition de biens d'équipement du ministère et le budget consacré aux dépenses en capital pour l'achat de biens d'équipement. En 2000, nous avons vérifié si le ministère avait donné suite à nos recommandations de 1998 et nous avons été encouragés de constater des améliorations. En 2003, nous avons fait rapport sur l'achat d'aéronefs Challenger. Je serai heureuse de vous faire part de nos constatations.

Nous avons aussi déjà exprimé des inquiétudes au sujet de l'information fournie au Parlement sur l'état de préparation des Forces canadiennes. Le ministère de la Défense nationale doit surmonter de nombreuses difficultés qui ont une incidence sur l'état de préparation. Ainsi, dans plusieurs rapports de vérification, nous avons parlé des problèmes de recrutement et de maintien du personnel militaire des Forces canadiennes et des effets, sur les opérations, de l'insuffisance de personnel, en particulier de personnel compétent. La désuétude grandissante de l'équipement, qui devient de plus en plus coûteux à entretenir et de moins en moins utilisé, est un autre secteur où une meilleure information pourrait aider le Parlement.

Monsieur le président, le comité montre un vif intérêt pour les Forces canadiennes. Il veut savoir si les Forces sont en mesure d'accomplir ce que l'on attend d'elles et si elles peuvent s'adapter pour répondre aux nouveaux besoins. Nous avons déjà posé ces questions et nous continuerons de les poser. Nous examinons en ce moment un aspect de cette adaptation et nous ferons rapport à ce sujet en avril 2005.

Monsieur le président, c'est ainsi que se termine ma déclaration d'ouverture. Mes collègues et moi-même serons heureux de répondre à vos questions.

Le président : Merci, madame Fraser. Je ne saurais vous dire combien nous prisons votre travail et apprécions de recevoir vos lettres et rapports. Ils nous sont d'un grand secours et nous vous en sommes reconnaissants.

The first questioner we have today is Senator Day.

Senator Day: I would like to talk, first of all, about the acquisition process at National Defence. In your presentation, you referred to looking at, in 1998, six major equipment purchases. You studied those and followed up a couple of years later to see if your recommendations had been followed, and you were encouraged that some advances were being made.

We hear countless current stories, not those going back three, four or six years, of delays, frustrations and how long it takes to acquire equipment. Do you have any more current information with respect to acquisitions? What are your findings? Are you seeing improvements?

Ms. Fraser: The most recent audit we did on the CF-18 illustrates the problem that you mention. As we mention, in fact, in our report, it will have taken 14 years from the time the problem was identified until the first phase of that is completed. The department itself has recognized that the process is too long, and has indicated that it is undertaking a study and has set an objective of reducing the time for procurement to 11 years, which some would still argue is perhaps long.

We have in that report a schedule which shows, in particular for the CF-18s, the various delays. I will ask Ms. Loschiuk to comment as well. Many delays are, perhaps, outside the direct control of the people managing those specific projects.

Ms. Wendy Loschiuk, Principal, Office of the Auditor General of Canada: We found that, in the case of the CF-18, there were delays in trying to move projects and components of projects through the process, just getting them approved. Part of that was due to the fact that there were so many approval levels in the department. Many of the projects had to go through several levels, and that is something that the department, too, has recognized and wants to address.

Outside the department there were also delays. Some of those delays were in dealing either with Public Works and Government Services Canada or getting approvals at Treasury Board. We did not particularly look into those. It was a little bit outside of our scope.

Senator Day: I believe that Scott Brison, the minister responsible for Public Works, has at least started a study with respect to acquisition that probably will deal with Public Works and Government Services as opposed to the military.

Were you able to highlight specific items that caused delays within the NDHQ, and did you identify or distinguish between the people in uniform, the military side, and the civilian side of National Defence Headquarters?

Ms. Loschiuk: I have to answer that we did not particularly distinguish between military or civilian. We simply looked at the overall acquisition process for the CF-18 upgrades. We found a couple of issues that the department needs to address in just trying to manage internally the projects themselves, so that they could

Les premières questions aujourd'hui viendront du sénateur Day.

Le sénateur Day : Tout d'abord, j'aimerais discuter du processus d'acquisition à la Défense nationale. Dans votre exposé, vous dites avoir examiné six grandes acquisitions d'équipement en 1998. Quelques années plus tard, vous avez vérifié si vos recommandations avaient été suivies et vous dites avoir été encouragée par les progrès réalisés.

Nous avons vent de quantité de cas actuels — et non de cas qui remontent à trois, quatre ou six ans — de retard et de frustration causés par la longueur du processus d'acquisition. Avez-vous de l'information plus récente au sujet des acquisitions? Qu'avez-vous constaté? Voyez-vous des améliorations?

Mme Fraser : La vérification la plus récente que nous avons faite sur le CF-18 illustre bien le problème que vous évoquez. Comme nous le disons dans notre rapport, il aura fallu 14 ans entre le moment où le problème a été constaté et la fin de la première phase. Le ministère lui-même admet que le processus est trop long et nous a indiqué qu'il entreprend actuellement une étude et s'est fixé pour objectif de raccourcir la période d'acquisition à 11 ans, ce que d'aucuns estimeront encore trop long, peut-être.

Le rapport comprend une annexe qui illustre les divers retards, en particulier dans le cas du CF-18. Je demanderais également à Mme Loschiuk d'en parler. Il se peut qu'un grand nombre de ces retards soient indépendants de la volonté des gestionnaires de chacun des projets.

Mme Wendy Loschiuk, directrice principale, Bureau du vérificateur général du Canada : Dans le cas du CF-18, nous avons constaté des retards quand on a essayé de faire avancer des projets et des composantes de projet tout au long du processus, ne serait-ce que pour les faire approuver. Le problème tenait en partie au fait qu'il y avait trop de niveaux d'approbation au ministère. Beaucoup de ces projets ont dû passer par plusieurs niveaux, un problème que le ministère aussi admet et veut corriger.

Il y a aussi des retards à l'extérieur du ministère. Certains sont survenus dans les tractations avec Travaux publics et Services gouvernementaux Canada ou avec le Conseil du Trésor pour l'obtention des approbations. Nous ne les avons pas examinés de très près. Cela débordait un peu le cadre de la vérification.

Le sénateur Day : Le ministre des Travaux publics, Scott Brison, a au moins entrepris une étude au sujet des acquisitions qui portera sur son ministère plutôt que sur celui de la Défense.

Avez-vous pu cerner des points précis à l'origine des retards au QGDN et avez-vous pu faire des distinctions entre les militaires et les civils?

Mme Loschiuk : Je dois vous dire que nous n'avons pas fait de distinction particulière entre les militaires ou les civils. Nous nous sommes contentés d'examiner le processus global d'acquisition des CF-18 améliorés. Nous avons constaté quelques problèmes que le ministère doit régler, ne serait-ce que pour gérer lui-même

move forward faster. The department needs better information so that it can assess what is happening, if it is on target to move things through more quickly.

The second thing we found is that sometimes the people who were working internally on the projects did not have the experience or the skills that perhaps would have smoothed things out for them and made things go faster. That is sometimes simply a factor of just not having the people, or enough people, available in the department to assign to the projects.

Senator Day: You have done a value-for-money type look at the National Defence Headquarters. Could it be that better value for money might come from acquisitions being done by people whose business it is to know how to manage projects, as opposed to someone who will be there for three years, or two years doing another job and then back in the field doing what he or she has been trained to do virtually all of his or her adult life?

Ms. Loschiuk: In this particular case, the CF-18 is an example of an extremely complex, long-term acquisition, and many people rotate through a project such as this. Consistency would certainly help. More experience and skills would certainly help keep the project going. All of the things you have mentioned were certainly weaknesses that we noticed. With multi-billion dollar, multi-year, multi-phased projects such as this, those are all weaknesses that certainly should be addressed.

Senator Day: You mention the project management, and I just asked a question on that issue and I appreciate your answer. You also refer to the way in which the department has identified and managed risks. Could you elaborate on that and tell me what we are talking about here?

Ms. Fraser: On project management, I will add that we did make comments and recommendations in that chapter on the number of people assigned overall in the department to managing projects. They currently have a limit on the total number of people assigned to project management, irrespective of the number or complexity of the projects going on. That is one issue.

In there as well is the expertise of project management, and I would say that that is linked, in a way, to the risk management. We are particularly concerned with Phase 2, even though the department has done a very good job in spite of a lot of difficulties in getting Phase 1 to come in on cost and within time. Some projects are behind schedule, and Phase 2 will be even more complex and difficult. Someone should be identifying all of the potential risks and how they will be countered, should they arise. Some of them can be reasonably expected to occur.

There needs to be better identification of risks and the measures that will be taken to try to either alleviate them or minimize those risks. There are questions of skilled personnel and funding. The simulators, for example, are an issue. They will be late, and then the pilots will have to train on the planes rather

le projet à l'interne et pour pouvoir agir plus rapidement. Le ministère a besoin d'une information de meilleure qualité pour pouvoir déterminer ce qui se passe, s'il est dans les temps et, sinon, pour pouvoir accélérer les choses.

La deuxième chose que nous avons constatée, c'est que parfois les gens qui travaillaient à l'interne à des projets ne possédaient pas l'expérience ou les compétences qui leur auraient permis d'aplanir les difficultés et d'accélérer les choses. Parfois, cela tient simplement au fait que l'on n'a pas les gens qu'il faut, ou suffisamment de gens, au ministère, à affecter à ces projets.

Le sénateur Day : Vous avez fait une vérification d'optimisation des ressources au quartier général de la Défense nationale. Serait-il possible d'optimiser les ressources si les acquisitions étaient effectuées par des gens dont le travail est de savoir comment gérer les projets, par opposition à quelqu'un qui sera là pendant trois ans, ou deux ans à faire un autre travail et qui retournera ensuite sur le terrain faire ce qu'il a été formé pour faire pendant la quasi-totalité de sa vie adulte?

Mme Loschiuk : Dans ce cas particulier, le CF-18 est un exemple d'acquisition à long terme extrêmement complexe et beaucoup de gens se succèdent tout au long d'un projet comme celui-ci. Il est certain que la stabilité aurait du bon. Une plus longue expérience et davantage de compétences contribueraient certainement à faire avancer le projet. Tout ce que vous avez relevé sont des points faibles que nous avons notés. Dans un projet pluriannuel, multiphasé de plusieurs milliards de dollars comme celui-ci, ce sont autant de points faibles à corriger, c'est sûr.

Le sénateur Day : Vous parlez de gestion de projet et je viens de poser une question sur ce point et je vous remercie de votre réponse. Vous parlez aussi de la façon dont le ministère repère et gère les risques. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur la question et me dire de quoi il s'agit ici?

Mme Fraser : En ce qui concerne la gestion de projet, je dirai que nous avons formulé des observations et des recommandations dans ce chapitre sur le nombre de personnes affectées globalement au ministère à la gestion des projets. Le nombre d'employés affectés à la gestion de projet est actuellement plafonné, quels que soient le nombre ou la complexité des projets en cours. C'est un des problèmes.

Il y a aussi la connaissance de la gestion des projets, et je dirais que cela est relié en quelque sorte à la gestion du risque. Nous avons des inquiétudes en particulier en ce qui concerne la phase 2, même si le ministère a fait du bon travail malgré le nombre de difficultés qu'il a eues à la phase 1 à finir à temps sans dépassement de coûts. Certains projets sont en retard, et la phase 2 sera encore plus complexe et difficile. Il faudrait que quelqu'un recense tous les risques potentiels et la parade à employer au besoin. Il est raisonnable de s'attendre à ce que certaines de ces éventualités surviennent.

Il faut mieux recenser les risques et les mesures à prendre pour les atténuer ou les minimiser. Il y a des problèmes de qualification du personnel et de financement. Par exemple, les simulateurs font problème. Ils seront en retard. Les pilotes devront donc s'entraîner sur les avions plutôt que sur les simulateurs, ce qui

than on the simulators, which then gives rise to other challenges. We were just saying that with all the complexities that come into it, there needs to be much better identification of that and better management of it.

Senator Day: Fundamentally, is procurement within the Canadian Forces — other than what they are procuring in terms of equipment or services — basically the same as any other type of procurement in a complex organization?

Ms. Fraser: I would presume so. Obviously, it is complex. It often involves very large projects as well, with unique suppliers. There is sort of a rigour that must come in with that. There is, as well, the whole management of a number of components in what are some very large projects.

Senator Day: Are we only hearing these stories of delays within the Canadian Armed Forces, although the same delays might be taking place in other government departments, such as Natural Resources, for example, but they are just do not appear in the news as much?

Ms. Fraser: I would presume there are probably delays in other large projects as well.

Mr. Hugh McRoberts, Assistant Auditor General: The changing nature of federal government operations is such that, increasingly, the Department of National Defence remains one of the few departments that is doing these things on a regular basis. In the past, major projects of this type that I have audited in other departments have also shown similar difficulties and problems. That is, to some extent these are the problems that come with big, complex projects.

Senator Day: We heard from Vice-Admiral Buck this morning that a particular piece of equipment had been approved, the money had been allocated, they know what they want and they have made the request. There are two of the same already up and running. It is not a matter of making the equipment work or testing to see if it will work. All they need is Treasury Board approval. He said they can expect it to take four to six months to sign off on this equipment. Why would you ever have that kind of delay built into a system?

Ms. Fraser: All I can say is that that is an excellent question. Perhaps the Treasury Board should be responding to it.

Senator Day: Have you not found that happening in any of your other investigations?

Ms. Fraser: We have certainly found that, and I think you will see in the CF-18 project that there were very long delays in getting approvals from the Treasury Board. We did not go in to investigate why that occurred. There was a bit of a presumption in some places that it was a question of funding, and that perhaps the funding was not in place. Given a certain envelope, which we also mention in that report has remained fairly fixed at about \$2 billion a year for capital expenditures, it was a question of setting priorities and which

présente d'autres difficultés. Nous disions à l'instant qu'avec toutes les complexités qui surgissent, il est nécessaire de mieux les recenser pour mieux les gérer.

Le sénateur Day : Essentiellement, les acquisitions au sein des Forces canadiennes — outre l'équipement et les services — se font essentiellement de la même manière que dans toute autre organisation complexe?

Mme Fraser : J'imagine que oui. Chose certaine, c'est complexe. Souvent, il s'agit de projets très grands à fournisseur unique. Cela doit donc s'accompagner d'une certaine rigueur. Il y a aussi toute la gestion d'un certain nombre de composantes dans ce qui constitue de très grands projets.

Le sénateur Day : N'entend-on parler de retard au sein des Forces canadiennes alors qu'il se produit la même chose dans d'autres ministères, comme celui des Ressources naturelles, sauf que cela ne fait pas autant la manchette?

Mme Fraser : J'imagine qu'il y a sans doute des retards aussi dans d'autres grands projets.

M. Hugh McRoberts, vérificateur général adjoint : L'évolution des opérations du gouvernement fédéral est telle que, de plus en plus, le ministère de la Défense nationale est l'un des rares à faire ce genre de choses de manière courante. Par le passé, quand j'ai fait la vérification de grands projets de ce genre dans d'autres ministères, j'ai constaté des difficultés et des problèmes semblables. Il s'agit donc dans une certaine mesure de problèmes indissociables de grands projets complexes.

Le sénateur Day : Ce matin, le vice-amiral Buck nous a parlé d'une pièce d'équipement qui avait été approuvée : l'argent avait été affecté, ils savent ce qu'ils veulent et ont présenté leur demande. Il y en a déjà deux pareils qui sont en service. Le problème n'est pas de faire fonctionner l'équipement ou de le tester pour voir s'il va fonctionner. Tout ce qu'il faut, c'est l'approbation du Conseil du Trésor. Il dit s'attendre à ce que cela prenne entre quatre et six mois pour obtenir le feu vert. Pourquoi intègre-t-on ce genre de retard dans un système?

Mme Fraser : Tout ce que je peux dire, c'est que c'est une excellente question. Peut-être que le Conseil du Trésor devrait y répondre.

Le sénateur Day : Cela ne s'est produit pour aucune autre de vos enquêtes?

Mme Fraser : Nous l'avons certes constaté, et je crois que vous verrez que, concernant le programme du CF-18, il y a eu de longs retards avant d'obtenir les diverses autorisations du Conseil du Trésor. Nous n'avons pas fait enquête sur ce qui a justifié ces retards. Dans certains cas, on a présumé que c'était une question de financement, que peut-être le financement n'avait pas été prévu. Compte tenu de l'existence d'une enveloppe financière, et nous signalons également dans ce rapport qu'elle est restée fixée à environ 2 milliards de dollars par année pour les dépenses en

projects would be funded and which ones would not. You seem to indicate in this case that the funding was in place?

Senator Day: That is what we were told.

Ms. Fraser: We get the impression that for some of the CF-18 components the funding had not been approved, and that might have been part of the reason for the delays.

Senator Day: Do you have a plan to study some other acquisitions, like you did back 1998? Do you have a few more picked out that you can follow through from beginning to end?

Ms. Fraser: I will ask Ms. Loschiuk to tell you about what she is working on.

Ms. Loschiuk: We have some of our audit work now under way to look at transformation in the department and how the department is going about defining its systems needs. We also plan to do some follow-up work on areas that we have already investigated to see how well they have responded in acquiring pilots and technicians, and fixing some of the problems in their recruiting and retention programs. That is what we have immediately planned.

Senator Day: From what we have seen, there will be plenty of opportunity to see how they are doing because they will still be working on these things.

The Chairman: The question that comes back to the committee time and time again is, as we see funds being rationed to the department, we see them undertaking projects at a much slower pace. Do you have a sense of what the costs are of going about things in that way? Intuitively, we feel that there are a great many inefficiencies working into the system as the projects get drawn out. Can you support that with your studies?

Ms. Fraser: We have not looked specifically at that issue. I would say, though, in the matter of the CF-18s, the experience with the simulators indicates that there will be additional costs because the simulators will be delayed. That is a clear example of what you describe.

On the other hand, we can perhaps point to some advantage to this is that Canada is doing the upgrades of the CF-18s at about the same time as is Australia and the U.S. There are some joint projects with Australia. There are also lessons being learned from the U.S. and Australian experience. There could be benefits from having been slightly behind or at the same time as these other two countries. However, we have not done any analysis to see what that might be.

One of the concerns we have is that when you are talking about basically upgrades in technology, if it takes 14 years to do that, you must then start to question how you will be able to do that effectively for high technology projects if it is taking such a long time.

capital, il s'agissait d'établir les priorités et de décider quels travaux seraient financés et quels autres ne le seraient pas. Vous semblez dire que, dans ce cas-ci, le financement était déjà autorisé?

Le sénateur Day : C'est ce que l'on nous a dit.

Mme Fraser : Nous avons l'impression que pour certaines des composantes du programme du CF-18, le financement n'avait pas été approuvé, ce qui expliquerait en partie les retards.

Le sénateur Day : Avez-vous fait le projet d'étudier d'autres acquisitions, comme vous l'avez fait en 1998? En avez-vous d'autres que vous avez choisies et que vous pourriez suivre du début jusqu'à la fin?

Je vais demander à Mme Loschiuk de vous parler des dossiers sur lesquels elle travaille.

Mme Loschiuk : Nous effectuons actuellement des travaux de vérification pour examiner la transformation du ministère et pour voir comment il définit ses besoins en systèmes. Nous prévoyons également faire des travaux de suivi sur des questions que nous avons déjà examinées pour voir dans quelle mesure les responsables du ministère ont réussi à obtenir les pilotes et les techniciens qu'il leur faut et à corriger certains de leurs problèmes des programmes de recrutement et de conservation du personnel. Voilà ce que nous avons prévu pour l'immédiat.

Le sénateur Day : D'après ce que nous avons constaté, vous aurez amplement l'occasion de voir comment ils se débrouillent, parce qu'ils vont continuer de travailler sur ces questions.

Le président : Nous constatons, au sein de ce comité-ci, qu'une chose se produit de plus en plus souvent : à mesure que les fonds sont rationnés, nous voyons que le ministère entreprend ses travaux à un rythme de plus en plus lent. Combien cela coûte-t-il de faire les choses de cette façon? Le savez-vous? Intuitivement, nous trouvons qu'il y a dans le système un très grand nombre d'obstacles à l'efficacité à mesure que les travaux s'étirent. Vos études vous permettent-elles d'appuyer cette thèse?

Mme Fraser : Nous n'avons pas examiné cette question en particulier. Toutefois, concernant les CF-18, je pense pouvoir dire que l'expérience des simulateurs indique qu'il y aura des coûts supplémentaires parce que l'obtention des simulateurs va être retardée. C'est un exemple clair de ce que vous décrivez.

Cela dit, il faut peut-être signaler certains avantages à faire les choses ainsi. Le Canada effectue les mises à niveau des CF-18 presque en même temps que l'Australie et les États-Unis. Il y a d'ailleurs des travaux effectués en collaboration avec l'Australie. On tire également des leçons de l'expérience des États-Unis et de l'Australie. Il peut y avoir des avantages à avoir un léger retard ou à faire les choses en même temps que ces deux autres pays. Toutefois, nous n'avons fait aucune analyse pour voir quels seraient ces avantages au juste.

Lorsqu'on parle de mise à niveau technologique, cela soulève certaines préoccupations. Par exemple, s'il faut 14 ans pour faire cela, on peut commencer à se demander comment on peut travailler efficacement à des programmes de haute technologie s'il faut tant de temps.

The Chairman: The Aurora refit comes to mind. I do not know whether you have examined that, but that clearly is something that is being dragged out over a number of years and it looks as though it will be far more expensive than it should have been.

Ms. Fraser: We have not specifically looked at that.

The Chairman: Will you put it on your list?

Ms. Fraser: We can consider it.

Senator Forrestall: I am not sure that the genesis of the questions is within your purview, but you speak about delays in getting on with, for example, the CF-18 programs. Casting my mind back a few years, we had a lot of trouble with the Sea King. Indeed, it goes back to the Argus, when someone woke up one day and said that perhaps we need some engineering capability here. In this case, it was in Nova Scotia, whoever finished out that bit of work.

The engineering capability would allow Shearwater, which is a few miles away, to take in a Sea King helicopter, for example, and they could do everything, tear the entire electrical harness out, repair it and put it back in, saving time and money. There were a number of people who had to make decisions, slipping these plans across the border and back across the border — in other words, exporting them, involving export permits, and importing them, involving import permits — and taxation.

Do you know, in the course of your look at the CF-18s — because I honestly do not know — whether we have any of the several engineering certificates allowing us to do work, including upgrades and modifications, to the CF-18s?

Ms. Loschiuk: In terms of the maintenance work that is going on with the CF-18s, certainly some of it is being contracted out.

Senator Forrestall: Is that contracted out to Canadians or back to the U.S.?

Ms. Loschiuk: I would have to verify that for you, but I believe it is. Let me get back to you on that one and verify exactly who it is that is doing that work. I believe it is a company in Calgary, but I would have to verify that.

Senator Forrestall: They obviously would have to have engineering certificates to qualify them to do that type of work. That is what I was wondering. If they have that certification, is that broadly enough established within programs, such as sophistication for that type of purchase, to tighten things up, to make doing business in terms of the Department of National Defence and those whom they have to employ to maintain these very complex pieces of machinery cheaper or less costly in terms of time delays?

Le président : Cela me fait penser au carénage de l'Aurora. Je ne sais pas si vous avez étudié cela, mais il s'agit manifestement d'un programme que l'on étire sur un très grand nombre d'années, et il semble bien que cela va coûter beaucoup plus cher que ce qu'il aurait fallu payer.

Mme Fraser : Nous n'avons pas particulièrement examiné cette question.

Le président : Voulez-vous l'ajouter à votre liste?

Mme Fraser : Nous pouvons y songer.

Le sénateur Forrestall : Je ne suis pas sûr que la genèse des questions relève de vos attributions, mais vous parlez de retards dans la progression des travaux concernant, par exemple, le programme des CF-18. Je me reporte à un bon nombre d'années plus tôt. Nous avons eu beaucoup de difficultés avec les Sea King. En fait, cela remonte même au Argus, lorsqu'un beau jour quelqu'un s'est réveillé et a déclaré qu'il faudrait peut-être que nous ayons ici la capacité de faire des travaux d'ingénierie. Dans ce cas-là, c'est en Nouvelle-Écosse que cela s'est produit, chez ceux qui ont fini ces travaux-là, qui qu'ils soient.

Cette capacité de faire des travaux d'ingénierie permettrait à Shearwater, qui n'est qu'à quelques milles, de prendre en charge un hélicoptère Sea King, par exemple, et de faire toutes les réparations nécessaires, y compris remplacer entièrement le harnais électrique, ce qui économiserait temps et argent. Il y a eu un certain nombre de personnes qui ont dû prendre des décisions, expédier des plans de l'autre côté de la frontière, se les faire renvoyer — ce qui revient à les exporter et à les importer et nécessite des permis d'exportation et d'importation — sans compter les questions de fiscalité.

Je vous pose la question parce que, franchement, je ne connais pas la réponse. Savez-vous si nous sommes détenteurs des divers certificats d'ingénierie qui nous permettraient de faire du travail sur les CF-18, y compris des mises à niveau et des modifications?

Mme Loschiuk : Pour ce qui est des travaux d'entretien des CF-18, il y en a assurément certains qui sont donnés en sous-traitance.

Le sénateur Forrestall : Sont-ils donnés en sous-traitance à des Canadiens ou à des entreprises américaines?

Mme Loschiuk : Je vais devoir vérifier cela, mais je crois que c'est une entreprise canadienne. Permettez-moi de faire une vérification pour savoir qui fait ce travail et de vous en informer ensuite. Je crois qu'il s'agit d'une entreprise à Calgary, mais je tiens à le vérifier d'abord.

Le sénateur Forrestall : Ils doivent évidemment détenir les certificats d'ingénierie qui les qualifient pour ce type de travail. Je me posais la question. S'ils détiennent cette accréditation, est-ce généralisé dans tous les programmes, et disposons-nous des compétences de pointe pour tel ou tel type d'achat, pour corriger les choses, pour que le ministère de la Défense nationale et ceux qu'il doit employer pour assurer l'entretien de ces machines très complexes puissent effectuer les travaux à bon prix ou du moins à moindre prix, grâce à la réduction des retards?

You say at one point, Mr. McRoberts — I could not help reading it — that the impact of ageing equipment has become more costly to maintain but less operational. That is another area where better information could have assisted Parliament. If you were not doing so, you could not have described the Sea King better. However, my questions have to do with these permits. Those were the areas that I had questions on immediately. Perhaps I will participate in a second round later.

Ms. Fraser: On the question of readiness, that issue was raised in our December 2001 report where we actually pulled together some information overall about the readiness of the forces and recommended that that kind of information be provided to Parliament. There are the detailed maintenance records, but not an overall picture of what is the state of readiness of the various equipment in the forces, and that Parliament should be aware of what is the expected, useful life of these things and the choices that will have to be made eventually about replacement. That information was not forthcoming, however.

Senator Forrestall: It had to do with the old business of whether we should have a separate capital budget for National Defence planning purposes, if nothing else, and interoperational maintenance purposes.

The Chairman: Ms. Fraser, I thought you were referring to issues like 19 out of 33 Hercules being unserviceable at any time?

Ms. Fraser: Yes.

The Chairman: That crossed my mind.

Senator Meighen: My memory may fail me, and the chair could perhaps correct me, but I think it was at least two years ago that this committee pointed out that security clearances were being issued at airports without a check being made of criminal association. Your March report found that this intelligence data was still not being used to screen applicants for clearance. The only thing you found was that there had been some memorandum of understanding found between the Department of Transport and the RCMP. Without being too dramatic about it, can I conclude that, notwithstanding our report and notwithstanding your report, still nothing concrete has happened?

Ms. Fraser: We have not done a specific follow-up. I will ask Mr. Kasurak to add to my comments. At the time just after our audit, the minister indicated that he would be going through and doing a complete screening on individuals. However, if that has been done and what the results were, you would have to ask the department.

Mr. Peter Kasurak, Principal, Office of the Auditor General of Canada: We have not done the follow up, so we do not know exactly how far this file has progressed. Subsequent to the signing of a memorandum between the two departments, additional

Vous dites quelque part, monsieur McRoberts — je n'ai pas pu m'empêcher de le lire — que le vieillissement du matériel le rend plus coûteux à entretenir et moins fonctionnel. Voilà encore un autre élément où de meilleurs renseignements auraient aidé le Parlement à mieux faire son travail. On ne saurait mieux décrire les Sea King, si ce n'était pas là-dessus que portaient vos observations. Cela dit, mes questions portent sur ces permis. C'était là les questions que je tenais à poser pour l'instant. Je participerai peut-être à un deuxième tour un peu plus tard.

Mme Fraser : Pour ce qui est de l'état de préparation, cette question a été soulevée dans notre rapport de décembre 2001. Nous y avions recueilli des renseignements d'ensemble sur l'état de préparation des Forces canadiennes et avions recommandé que cette sorte d'information soit communiquée au Parlement. Il existe des dossiers détaillés des travaux d'entretien, mais pas d'image d'ensemble de l'état de préparation des divers matériels dont disposent les forces armées. Nous avions trouvé que le Parlement devrait savoir quelle est la durée de vie utile prévue pour ce matériel et connaître les choix sur lesquels il sera appelé à se prononcer quant à son remplacement. Toutefois, cette information n'était pas facile à obtenir.

Le sénateur Forrestall : C'est une vieille histoire. Il s'agit de décider s'il nous faut un budget d'immobilisations distinct pour la planification de la Défense nationale, à tout le moins, ainsi que pour les travaux d'entretien interopératoires.

Le président : Madame Fraser, je crois que vous nous avez parlé de problèmes tels que le fait que, sur 33 appareils Hercules, il y en a toujours au moins 19 qui sont inutilisables?

Mme Fraser : Oui.

Le président : C'est ce qui m'a passé par l'esprit.

Le sénateur Meighen : Mon souvenir est imprécis, et le président pourrait peut-être corriger ce que je dis. Je crois qu'il y a au moins deux ans que le comité a signalé que, dans les aéroports, on accordait des cotes de sécurité sans vérifier les liens éventuels à des activités criminelles. Dans votre rapport de mars, vous dites que l'on ne se sert toujours pas des données provenant des services de renseignement pour vérifier les antécédents des demandeurs d'emploi avant de leur accorder une cote de sécurité. Vous avez dit avoir uniquement trouvé un protocole d'entente entre le ministère des Transports et la GRC. Sans vouloir insister trop lourdement, puis-je en conclure que malgré notre rapport et le vôtre, rien de concret ne s'est encore produit?

Mme Fraser : Nous n'avons pas fait de suivi sur cette question précise. Je vais demander à M. Kasurak de fournir de plus amples détails. Juste après notre vérification, le ministre a déclaré qu'il allait faire une vérification complète des antécédents. Toutefois, cela a-t-il été fait? Quels ont été les résultats? Il faut poser la question au ministère.

M. Peter Kasurak, directeur principal, Bureau du vérificateur général du Canada : Nous n'avons pas fait de suivi et nous ne savons donc pas jusqu'où ce dossier a évolué. Après la signature du protocole entre les deux organismes, D'autres renseignements

police data has been made available to the Department of Transport. I am not sure how many layers of the onion they have been able to communicate.

One of the problems is that much of this data does not actually belong to the RCMP; it is pooled police data from all police agencies in Canada. The current rules are that to have access one must be a police agency. If not, everyone must agree that their information is releasable to non-police agencies. It is a big, bureaucratic hurdle to overcome to get everyone to agree that their data would go to the Department of Transport. I believe that is still being worked on.

One of our additional concerns with this aspect is not simply the availability of data to the Department of Transport but also the extent to which the Department of Transport has been willing to use it, and in their response to us they said that they were taking what we felt was a rather narrow approach to their ability to screen people, even if they had all the information. They said that, in their eyes, unless such individuals posed a direct danger to an aircraft, they would not screen them out and, therefore, people who had drug charges against them, for instance, would not automatically be denied a restricted area pass.

We were not in agreement with their legal appreciation. We also were not entirely in agreement with their appreciation of the risk. There are at least two problems: first, to get the information to the Department of Transport intelligence officers who do the screening; second, how the Department of Transport conceives of its roles in screening individuals for passes.

Senator Meighen: That is very helpful, if not somewhat alarming. One could make the comment not entirely facetiously that if the Department of Transport is charged with worrying about transportation matters and the RCMP is charged with security matters, why the heck is the RCMP not in charge of checking security at airports? I do not know whether or not that crossed your mind? Can you comment on that?

Mr. Kasurak: There is a quick answer: The Aeronautics Act gives that responsibility directly to the Minister of Transport. That is the short answer. Whether that is the best solution is not something that we look at.

Senator Meighen: It would certainly remove the bureaucratic hurdle of having to get everyone to sign off before the information in the hands of the RCMP could then be given to the Department of Transport.

Mr. Kasurak: That may be, but perhaps not. The RCMP gets this information. It is police intelligence information. Some of it is created on its own, naturally, but much of it comes from different police forces. The RCMP, unfortunately, ends up, at least to a certain extent, as the meat in the sandwich. They are the

provenant des corps policiers ont été mis à la disposition du ministère des Transports. J'ignore toutefois le degré de profondeur des dossiers que l'on a pu transmettre.

Un des problèmes, c'est qu'une bonne partie de ces données n'appartient en fait pas à la GRC. Il s'agit d'un assemblage de données provenant des divers corps policiers au Canada. Les règles actuelles stipulent que pour y avoir accès, il faut soi-même appartenir à un service de police. Sinon, chaque source de données doit accepter que les informations qu'elle a fournies puissent être communiquées à un organisme non policier. C'est donc un obstacle bureaucratique énorme à surmonter que d'obtenir de toutes les sources que leurs données soient transmises au ministre des Transports. Je crois qu'on travaille encore à obtenir cela.

Cela dit, nous ne nous préoccupons pas uniquement de la disponibilité des données pour le ministère des Transports. Nous nous soucions aussi de la mesure dans laquelle le ministère des Transports se montre prêt à s'en servir. Dans la réponse que le ministère nous a fournie, nous avons trouvé qu'il adoptait des méthodes plutôt étroites qui limitent sa capacité de vérifier la cote de sécurité des employés, même s'il dispose de tous les renseignements voulus. Les responsables nous ont dit que, selon eux, si ces personnes ne posent pas un risque direct pour un aéronef, il ne les rejette pas nécessairement. Par conséquent, par exemple, on ne refuse pas automatiquement un laissez-passer de zone réglementée à une personne qui a déjà été accusée de possession de drogues.

Nous n'étions pas d'accord quant à leur évaluation juridique de la situation. Nous n'étions d'ailleurs pas tout à fait d'accord non plus quant à l'évaluation du risque. Il y a au moins deux problèmes : tout d'abord, transmettre les renseignements aux agents des services de renseignement du ministère des Transports qui effectuent la vérification; Deuxièmement, la perception qu'a le ministère des Transports de son rôle de vérification pour les fins de la délivrance des laissez-passer.

Le sénateur Meilhac : C'est une réponse très utile, même si elle est un peu effrayante. On peut dire, presque sans blaguer, que si le ministère des Transports est responsable des questions touchant le transport et que la GRC est responsable des questions de sécurité, pourquoi diable n'est-ce pas la GRC qui est responsable d'assurer la sécurité dans les aéroports? Je ne sais pas si cela vous est passé par l'esprit. Pouvez-vous nous en parler?

M. Kasurak : Il existe une réponse toute simple: la Loi sur l'aéronautique confie cette responsabilité directement au ministre des Transports. C'est la réponse la plus brève. Est-ce la meilleure solution? Il ne nous appartient pas d'examiner cela.

Le sénateur Meighen : Cela éliminerait certainement l'obstacle bureaucratique qui consiste à obtenir l'assentiment de chaque service de police avant que les renseignements de la GRC puissent être transmis au ministère des Transports.

M. Kasurak : Peut-être, mais pas sûr. La GRC obtient ces renseignements des services de police. Bien sûr, elle obtient une bonne partie de ces renseignements par ses propres moyens mais tout le reste de divers autres corps policiers. Malheureusement, dans une certaine mesure la GRC se retrouve dans la situation peu

custodians of data that has come from every police force in Canada. If they give it out to someone and then it is disclosed unintentionally or wrongfully, their information sources would dry up. The level of cooperation that they have been able to achieve of everyone pooling their data would be at risk.

Simply transferring the responsibility someplace else may not be the solution. The big barrier seems to be assuring the people who collect the information that the Department of Transport is a reliable user.

Senator Meighen: My point is that if the security checks were carried out by the RCMP, they would not have to transmit that information to Transport Canada.

Mr. Kasurak: Yes, I am sorry; I missed the point of the question.

Senator Meighen: I will move to another subject, because we have a long list of senators who wish to ask questions.

Ms. Fraser: I believe that your office conducted a financial audit of the airport security charge; is that correct?

Ms. Fraser: That is correct.

Senator Meighen: Could you share what the principal findings of that audit were? Also, do you have a list of what was spent in each department and agency, and at what airport?

Ms. Fraser: We essentially audited a statement that was prepared that indicates that the revenues collected under the security charge for the year ended 2003, which is really the first year it was in operation, and then a statement of expenses that shows 2002 and 2003, because the expenses started earlier than the 2003 fiscal year. This was a financial audit.

We do not have a breakdown of expenses in very great detail. That was expressly done as a result of concerns from the Department of Transport about the whole question of the detail of information that they could give. In this statement, we have a note that says that operating expenses represent mainly salary, overhead and professional services. There is not a lot of detail given as to the nature of the expenses. It is simply operating expenses, amortization of fixed assets, grants and contributions.

Senator Meighen: Do we have any assurance that the money collected from the travelling public is being collected for the security of the travelling public?

Ms. Fraser: Our statement shows two amounts. I will go through them briefly. Revenues of roughly \$443 million were collected, which includes the security charge, goods and services tax, penalties and interest. On a cash basis, the total disbursements were almost \$302 million and the cash collected

enviable de la tranche de jambon au milieu du sandwich. Elle est la gardienne de données qui proviennent de tous les services de police du Canada. Si elle les transmet à quelqu'un et qu'elles sont rendues publiques involontairement ou par mégarde, les sources d'information tarissent. Dès lors, cela compromet la coopération qui avait permis de rassembler toutes ces données en un même lieu.

La solution n'est peut-être donc pas simplement de transférer la responsabilité à un autre organisme. La grande difficulté est d'assurer aux gens qui collectent l'information que le ministère des Transports est un utilisateur fiable.

Le sénateur Meighen : Ce que je voulais surtout dire, c'est que si les vérifications de sécurité étaient effectuées par la GRC, on n'aurait pas à transmettre ces renseignements à Transports Canada.

M. Kasurak : Oui, pardon. J'avais mal compris la question.

Le sénateur Meighen : Je vais passer à un autre sujet, parce qu'il y a une longue liste de sénateurs qui souhaitent poser des questions.

Madame Fraser, je crois que votre bureau a effectué une vérification financière du droit pour la sécurité des passagers du transport aérien. Est-ce exact?

Mme Fraser : C'est exact.

Le sénateur Meighen : Pouvez-vous nous dire quelles ont été les principales constatations de cette vérification? Avez-vous également une liste de ce que l'on a dépensé dans chaque ministère et organisme, et dans quel aéroport?

Mme Fraser : Essentiellement, nous avons vérifié un état des comptes qui a été préparé et qui précise que les recettes perçues au titre de ce droit pour l'année se terminant en 2003, autrement la première année d'application de ce droit, suivi d'un état des dépenses parce que les dépenses ont commencé avant l'exercice financier de 2003. Il s'agissait d'une vérification des états financiers.

Nous n'avons pas une ventilation très détaillée des dépenses. Cette vérification a été conduite expressément du fait des préoccupations du ministère des Transports quant aux détails des renseignements qu'il pouvait fournir. Dans cet état des comptes, une note précise que les dépenses d'exploitation représentent principalement les traitements, les frais généraux et les services professionnels. On ne fournit pas beaucoup de détails sur la nature des dépenses. Ce sont uniquement les dépenses d'exploitation, l'amortissement des immobilisations, les subventions et les contributions.

Le sénateur Meighen : Avons-nous la moindre assurance que l'argent recueilli auprès des voyageurs sert effectivement à la sécurité des passagers?

Mme Fraser : Notre état des comptes fournit deux montants. Je vais brièvement passer cela en revue. On a recueilli environ 443 millions de dollars, ce qui inclut le droit pour la sécurité, la taxe sur les produits et services, les amendes et les intérêts. Selon la comptabilité de caisse, le total des débours a été de près de

was \$374 million. On a cash basis, it is fairly close. On an expenditure basis, when those fixed assets are capitalized and then amortized over the life of the asset, the expenditure is much lower. The expenditure total would be about \$249 million as compared to revenues on an accrual basis of \$443 million.

Senator Meighen: There is still a gap.

Ms. Fraser: There is a large gap. Initially the way it was set up, the Government of Canada was still using largely a cash basis of accounting for fixed assets, and I suspect that that may have influenced the way in which the charge was established rather than collecting the revenues over the life of the asset. That is obviously something the government will have to look at.

The Chairman: Ms. Fraser, has it become clear to you or your officials who is in charge of security at airports?

Mr. Kasurak: As the committee is aware, air transport security is extremely distributed, but we have reached the conclusion that ultimately the Minister of Transport is responsible. He exercises both the policy setting and the regulatory functions. Even though the minister and the Department of Transport do not actually deliver every security function or program, ultimately the minister and the Department of Transport are responsible. That is different than being the manager of it. It is difficult to say who is the manager, or if there is a "manager" of it, because it is a distributed function. There is accountability that all comes back to the minister, but he does not manage things directly. That is the structure that has been put in place.

The Chairman: Is "distributed function" government code for "no one?"

Mr. Kasurak: No. Perhaps it means that it has been chopped up into little pieces and everyone has a bit of it. However, in terms of being ultimately accountable for the whole thing, I would say that the minister is ultimately responsible because he sets the policy and describes which piece goes where, and to what standards each piece must perform, and then regulates and enforces the regulations.

The Chairman: You are talking on the basis of something that you have audited. You have followed through on the regulation and the enforcement of them?

Mr. Kasurak: Yes. This has been a subject in our audits of air security. We have had to look into this aspect.

The Chairman: Are you satisfied that the regulations are being appropriately managed and enforced by Transport Canada?

Mr. Kasurak: You can see in this chapter that we found that there are gaps and that stove-piping has occurred. We reported what we found in this particular report. Certainly, for things like the screening of people receiving restricted area passes to work at

302 millions de dollars et le montant recueilli a été de 374 millions. Selon le principe de la comptabilité de caisse, les deux chiffres sont assez rapprochés. Selon la méthode de comptabilité axée sur les dépenses, lorsque ces immobilisations sont capitalisées puis amorties sur la durée de vie de l'avoir, la dépense est beaucoup plus basse. Le total des dépenses serait d'environ 249 millions de dollars comparativement aux recettes, selon la comptabilité d'exercice, de 443 millions de dollars.

Le sénateur Meighen : Il y a toujours un écart.

Mme Fraser : Il y a un grand écart. Initialement, le gouvernement du Canada utilisait encore de façon générale la comptabilité de caisse pour les immobilisations et je soupçonne que cela peut avoir influé sur la façon de percevoir ce droit. On aurait pu choisir plutôt de collecter les recettes pendant la durée de vie du bien. C'est évidemment une question sur laquelle le gouvernement devra se pencher.

Le président : Madame Fraser, avez-vous, vos adjoints et vous, établi clairement qui est responsable de la sécurité aéroportuaire?

M. Kasurak : Comme le comité le sait, la sécurité du transport aérien est très largement répartie mais nous en sommes venus à la conclusion qu'au bout du compte, c'est le ministre des Transports qui est responsable. Il s'occupe à la fois d'établir les grands principes et de faire appliquer la réglementation. Même si le ministre et le ministère des Transports n'assurent pas en fait chaque fonction ou chaque programme de sécurité, en dernière analyse, ce sont le ministre et le ministère des Transports qui sont responsables. C'est autre chose qu'être le gestionnaire. Il est difficile de dire qui est le gestionnaire, ou s'il y a un « gestionnaire », parce que la fonction est très largement répartie. Il y a cependant une responsabilité qui revient au ministre, mais il ne gère pas les programmes directement. C'est ainsi qu'est faite la structure qui a été établie.

Le président : Dans les offices gouvernementales, « fonction répartie » veut-il dire « personne ne s'en occupe »?

M. Kasurak : Non. Peut-être que cela veut dire qu'on l'a coupée en petits morceaux et que chacun en a eu une partie. Cependant, quant à savoir qui est responsable de toute l'affaire en dernière analyse, je dirais que le ministre est ultimement responsable parce que c'est lui qui établit la politique et décrit quelle pièce va où et quels critères doivent être respectés par chaque élément, et c'est lui qui prend des règlements et les applique.

Le président : Vous parlez de quelque chose que vous avez vérifié. Vous avez fait une vérification du règlement et de sa mise en application?

M. Kasurak : Oui. Il en a été question dans nos vérifications de la sécurité aérienne. Nous avons dû nous pencher sur cet aspect.

Le président : Êtes-vous convaincus que le règlement est bien géré par Transports Canada?

M. Kasurak : Comme vous pouvez le constater dans ce chapitre, nous avons trouvé qu'il y a des lacunes et qu'il s'est produit un certain cloisonnement. Nous avons signalé dans ce rapport particulier ce que nous avons constaté. Il est certain que

airports, there has been stove-piping. For other issues as well, we found the same sort of thing. No, we are not completely satisfied that the system works perfectly and, indeed, we plan to report further on this particular issue. Basically, what we looked at in this report was the screening of individuals working at airports, but even there we see this problem.

The Chairman: In the course of examining the screening, did you examine whether anyone looked at the passes?

Mr. Kasurak: No, we did not look at that issue in this audit. It was simply the issuing of the passes.

The Chairman: Did you look at whether passes were necessary to get airborne?

Mr. Kasurak: Not directly. It was looked at briefly, but we did not report on that.

The Chairman: Have you had an opportunity to examine the relationship between CATSA and Transport Canada?

Mr. Kasurak: We have not reported on that in this chapter but, as I say, we have additional work coming.

Senator Munson: Auditor General, I have a basic question to start with. Is Canada getting value for money from the Department of National Defence and our Armed Forces?

Ms. Fraser: That would be a judgment better made by a parliamentary committee rather than the Auditor General.

Senator Munson: After listening to you, we will make that judgment.

Ms. Fraser: We provide you with the information to make that assessment. I do not think it would be appropriate for me to make that assessment, but I can say that they obviously perform a very important and necessary function in our country.

Senator Munson: In your statement you said that in 2000 you looked to see whether National Defence had taken action on your 1998 recommendation and that you were encouraged by some improvements. That does not sound like a ringing endorsement to me.

Ms. Fraser: They did implement some of the recommendations that we made and they started to make some improvements, but many of the issues that we are still finding today, such as project and risk management, are still lacking. We even recommended that they have an overall management plan with timelines. That is sort of basic to managing a large, complex project, and they do not have that in place. Elements of project management include having people with more expertise and keeping people with that expertise for longer periods in the project teams. Perhaps there would need to be more resources assigned to project management

pour la vérification de sécurité des gens qui reçoivent des laissez-passer de zones réglementées, par exemple, il y a eu un certain cloisonnement. Dans d'autres dossiers également, nous avons constaté la même chose. Non, nous ne sommes pas entièrement convaincus que le système fonctionne parfaitement; en fait, nous prévoyons faire un autre rapport sur cette question précise. Essentiellement, nous nous sommes penchés dans ce rapport-ci sur le contrôle de sécurité des gens qui travaillent dans les aéroports, mais même dans ce domaine limité, nous constatons ce problème.

Le président : Dans le cadre de votre examen du contrôle de sécurité, avez-vous vérifié si quelqu'un regarde les laissez-passer?

M. Kasurak : Non, nous n'avons pas examiné cela dans le cadre de cette vérification. Nous avons simplement examiné la délivrance des laissez-passer.

Le président : Avez-vous vérifié si l'on exigeait un laissez-passer pour aller du côté piste?

M. Kasurak : Pas directement. On s'est penché brièvement là-dessus, mais nous n'avons pas fait rapport sur cette question.

Le président : Avez-vous eu l'occasion d'examiner les relations entre l'ACFTA et Transports Canada?

M. Kasurak : Nous n'avons pas fait rapport là-dessus dans ce chapitre, mais, comme je l'ai dit, nous travaillons à d'autres rapports.

Le sénateur Munson : Madame la vérificatrice générale, j'ai une question fondamentale pour commencer. Est-ce que le Canada en a pour son argent du ministère de la Défense nationale et de nos forces armées?

Mme Fraser : Il incombe à un comité parlementaire de se prononcer là-dessus, plutôt qu'au vérificateur général.

Le sénateur Munson : Après vous avoir écoutée, nous allons rendre ce jugement.

Mme Fraser : Nous vous fournissons l'information voulue pour faire cette évaluation. Je ne pense pas qu'il conviendrait que je fasse moi-même cette évaluation, mais je peux dire qu'ils accomplissent évidemment une fonction très importante et nécessaire dans notre pays.

Le sénateur Munson : Dans votre déclaration, vous avez dit qu'en 2000, vous avez vérifié si la Défense nationale avait pris des mesures pour faire suite à votre recommandation de 1998 et que vous avez constaté certaines améliorations encourageantes. Cela ne m'apparaît pas un appui enthousiaste.

Mme Fraser : Ils ont bel et bien donné suite à certaines recommandations que nous avions formulées et ils ont commencé à apporter des améliorations, mais beaucoup des problèmes que nous constatons encore aujourd'hui, par exemple, dans la gestion de projet et du risque, subsistent. Nous leur avons même recommandé de mettre en place un plan global de gestion assorti d'un échéancier. C'est assez élémentaire quand on veut gérer un grand projet complexe, mais ils n'ont pas mis cela en place. Parmi les éléments de la gestion de projet, citons le fait d'avoir des gens en place qui possèdent une plus grande expertise

as well rather than having an overall limit in the department, irrespective of the number and complexity of the projects. More attention still needs to be paid to project management within the department.

Senator Munson: In order that Canadians can understand that, what does “lacking project management” mean? Does it mean that money is not being well spent?

Ms. Fraser: It could potentially mean that money is not being well spent. These are very large, complex projects. The CF-18 upgrades is a \$2.6-billion project, and there is a project management office established to manage that. As was mentioned earlier, many people tend to rotate out after a couple of years. To be able to understand a project that will go on for a decade or more costing \$2.6 billion, you need people to stay for more than two or three years. You need continuity throughout a project. You need people who understand when things are supposed to happen and, if they are not happening, why they are not happening.

For example, we found that with some of the tools that are being used alterations could be made so that you would never know what was the planned date and what was the actual date. It was always actual updates, so you never knew if you were falling behind, to what extent, and what the causes of that were.

They need to use all the information and tools available to ensure that the projects are coming in on time and within costs. As we have said, the air frames of the CF-18s are expected to be good only to 2017. If phase two is delayed past 2009, there will be a shorter period in which to recover that investment. There definitely is a potential for not getting value for money if that time period shrinks from what was initially planned.

Senator Munson: Senator Meighen talked about your March 2004 report. In your chapter on security and intelligence management you noted that the border watch list used to screen visa applicants, refugee claimants and travelers seeking entry into Canada was in disarray and the Canada Border Services Agency and the RCMP had committed themselves to improving their procedures. What progress has been made?

Ms. Fraser: Again, we have not done a specific follow-up, but Mr. Kasurak may have some information to share with you.

Mr. Kasurak: Although we have not looked at the effectiveness of the efforts that have been taken, there have been a number of them. The passport office and the Canadian Border Services Agency have signed an MOU that allows data about lost and stolen passports to go directly to the primary inspection line. We

et de garder ces gens-là en poste pendant de plus longues périodes dans les équipes du projet. Peut-être faudrait-il affecter davantage de ressources à la gestion du projet, au lieu d'avoir une limite globale pour l'ensemble du ministère, peu important le nombre et la complexité des projets. Il faut encore accorder davantage d'attention à la gestion des projets au sein du ministère.

Le sénateur Munson : Pour que les Canadiens comprennent bien, que veut dire exactement « lacune dans la gestion de projet »? Est-ce que cela veut dire que l'argent n'est pas bien dépensé?

Mme Fraser : Cela pourrait vouloir dire que l'argent n'est pas bien dépensé. Ce sont des projets complexes et de très grande envergure. La mise à niveau des CF-18 est un projet de 2,6 milliards de dollars et on a créé un bureau de gestion du projet pour s'en occuper. Comme on l'a dit tout à l'heure, de nombreuses personnes changent d'affectation après deux ou trois ans. Pour être en mesure de comprendre un projet qui s'étalera sur une décennie ou plus et qui coûtera 2,6 milliards de dollars, il faut rester plus que deux ou trois ans. Il faut une certaine continuité tout au long d'un projet. Il faut compter sur des gens qui comprennent ce qui se passe, ce qui est censé se passer et, si les choses ne se passent pas comme prévu, quelle est la raison du problème.

Nous avons constaté, par exemple, qu'avec certains outils qui sont utilisés, on peut apporter des modifications de telle manière que l'on ne saurait jamais quelle était la date prévue et quelle est la date réelle. On faisait toujours des mises à jour de sorte que l'on ne savait jamais si l'on prenait du retard, dans quelle mesure et quelles en étaient les causes.

Ils doivent utiliser toute l'information et tous les outils disponibles pour s'assurer que les projets sont réalisés à temps et sans dépassement de coûts. Comme nous l'avons dit, on prévoit que les cellules des CF-18 seront bonnes seulement jusqu'en 2017. Si la phase 2 est retardée au-delà de 2009, cela raccourcira d'autant la période pendant laquelle on pourra recouvrer cet investissement. Il est certain qu'il y a possibilité qu'on n'en ait pas pour notre argent si cette période diminue par rapport à ce qui était prévu initialement.

Le sénateur Munson : Le sénateur Meighen a parlé de votre rapport de mars 2004. Dans votre chapitre sur la gestion de la sécurité et du renseignement, vous avez fait observer que la liste de surveillance aux frontières utilisée pour faire un contrôle préalable des demandeurs de visa, du statut de réfugié et des voyageurs qui demandent à entrer au Canada était un fouillis et que l'Agence des services frontaliers du Canada et la GRC s'étaient engagées à améliorer leurs procédures. Quels progrès ont été réalisés?

Mme Fraser : Encore une fois, nous n'avons pas fait un suivi spécifique, mais M. Kasurak pourra peut-être vous donner des renseignements là-dessus.

M. Kasurak : Bien que nous n'ayons pas examiné l'efficacité des efforts qui ont été déployés, on a effectivement fait des efforts. Le Bureau des passeports et l'Agence canadienne des services frontaliers ont signé un protocole d'entente permettant de transmettre directement à la ligne d'inspection primaire les

still cannot advise on how quickly or how often that is updated, but the old problem of not getting to the primary line seems to have been solved.

The passport office has assumed responsibility from the RCMP for data entry of those lost and stolen passports into CPIC, which we think is a step forward in terms of improving the timeliness and the integrity of that data. The RCMP has told us that it is looking at the automated link between Interpol and the watch list. This was a major block in terms of lost time when we did our audit, that the link was manual.

Canada Border Services Agency has told us that they have been able to search all air passenger names against CPIC for outstanding warrants since the spring of 2003. They have also told us that they have conducted a quality assurance project, and that to us is one of the most important things that needed to be done. It not only was the stove-piping of the information systems and the blockages in getting information from one agency to another that caused problems with the watch list, it was that there was nobody minding the store, overall. Every agency looked at its own particular little piece. If the border services agency is now taking care of quality assurance overall, it will automatically lead to improvements because there will not be gaps of someone not filing the information for months, as was occurring before.

One area that we have remained concerned about, based on the responses to our report, is with CSIS. During the audit, we identified blockages within CSIS where their tracking system had lost a case file electronically and nobody had picked it up, or where desk officers had become very busy with more urgent projects and routine things such as maintenance of watch lists had backlogged on their desks and this caused delays. The response we received from CSIS did not offer us any specific commitments as to how they would address any of these problems. One of our elements of concern now is whether there will be any changes made internally.

A fair bit has been done here, Mr. Chairman, but at this point we have not gone back and followed up, and we cannot give you a categorical answer that this has all worked, but there has been a lot of activity.

Senator Munson: We will have to rely on you to ask CSIS.

The Chairman: Just on this subject, have you noticed that there is a significant difference between the efficiency at airport border crossings and at land border crossings in this regard?

Mr. Kasurak: Mr. Chairman, we did not study that issue.

renseignements sur les passeports perdus et volés. Nous ne pouvons toujours pas dire à quelle fréquence et dans quel délai cette liste est mise à jour, mais l'ancien problème empêchant que les renseignements parviennent à la ligne primaire semble avoir été résolu.

Le Bureau des passeports a assumé la responsabilité qui incombait auparavant à la GRC de l'entrée des données sur les passeports aériens et volés dans le CIPC, ce qui nous apparaît une amélioration sur le plan de la rapidité et de l'intégrité des données. La GRC nous a dit qu'elle se penche actuellement sur le lien automatisé entre Interpol et la liste de surveillance. C'était là un obstacle majeur en fait de perte de temps quand nous avons fait notre vérification, parce que le lien se faisait manuellement.

À l'Agence des services frontaliers du Canada, on nous a dit qu'on a été en mesure de faire des recherches sur tous les noms de voyageurs aériens en comparant avec les données du CIPC pour déceler les mandats en vigueur depuis le printemps 2003. On nous a dit également avoir mené à bien un projet d'assurance de la qualité et, à nos yeux, c'est là l'une des mesures les plus importantes qui s'impose. Ce n'était pas seulement le cloisonnement de l'information et le blocage de l'information entre une agence et une autre qui causaient le problème de cette liste de surveillance, c'était aussi qu'il n'y avait personne pour s'occuper du dossier dans son ensemble. Chaque agence s'occupait de son propre petit domaine. Si l'Agence des services frontaliers a maintenant pris en charge l'assurance de la qualité, cela débouchera automatiquement sur des améliorations parce qu'il n'y aura plus de lacunes, comme cela arrivait auparavant quand quelqu'un ne transmettait pas les renseignements pendant des mois.

Il y a un secteur qui continue de nous préoccuper, compte tenu de la réaction suscitée par notre rapport, et c'est le SCRS. Pendant la vérification, nous avons décelé des blocages au sein du SCRS lorsque leur système de suivi avait perdu un dossier électroniquement et que personne ne s'en était aperçu ou que des agents étaient tellement occupés à des projets urgents que des tâches courantes comme la mise à jour des listes de surveillance s'accumulait sur les bureaux, ce qui causait des retards. La réponse que nous avons reçue du SCRS ne renfermait aucun engagement précis quant à la manière dont on prévoyait remédier à ces problèmes. L'une de nos préoccupations actuellement est de savoir si des changements seront apportés à l'interne.

Bien des mesures ont donc été prises, monsieur le président, mais pour le moment, nous n'avons pas fait de suivi et nous ne pouvons pas vous donner une réponse catégorique à la question de savoir si tout cela a fonctionné, mais il y a eu beaucoup d'activités.

Le sénateur Munson : Nous devons nous fier à vous pour le demander au SCRS.

Le président : Sur le même sujet, avez-vous remarqué s'il y a une différence importante en fait d'efficacité entre un poste frontalier aéroportuaire et un poste frontalier terrestre?

M. Kasurak : Monsieur le président, nous n'avons pas étudié cette question.

The Chairman: It is an important distinction. At airports, people almost invariably have passports that they swipe. We have recently received testimony about the difficulty of inputting information at land border crossings. Therefore, if you are not inputting who the individual is, you are not going to pick up on the warnings.

Ms. Fraser: We did some work on the land crossings. That was something that was mentioned. The licence plates of the cars were being read, and there was an error rate of something like 30 per cent. I might not be correct, but there was a high error rate even with the automatic readers. You are right; it identifies the vehicle, but not the people within the vehicle.

The Chairman: The time it takes to input the information and to decide whether to send someone to secondary or not is very short. Additionally, we have heard anecdotally that when there is a 100 per cent inspection in some of the fast programs, if you will, some of the expedited programs, there is a very high level of non-compliance. Have you had any opportunity to examine that?

Mr. Kasurak: We have not looked at that.

Ms. Fraser: We did not look at that specifically. We did look at immigration and customs. These were audits that were done in 2003. We recommended that there be evaluations done of the primary inspection line, because the last evaluation that had been done, I believe, was over ten years old, and the results then were not particularly good. We would have expected them to have had regular evaluations going on. The department agreed, but I must admit I do not know if they have done that or not. That was certainly an area that we raised in that audit.

The Chairman: The same would apply to the inspection of containers coming in. The impression this committee has is that there are no sensitivity tests of the appropriate level of inspection. We continually hear that the level of inspection is determined by how much money they have left over to conduct the inspections. Do you have any information on that that you wish to share with the committee?

Ms. Fraser: We have not specifically looked at that. I will ask Mr. Kasurak to respond.

Mr. Kasurak: Our impression is rather that the system capacity to inspect is a limiting factor. If one of the destuffing terminals backs up and is filled with containers that are being inspected, they simply cannot inspect any more. Yes, overall, what you are saying is correct, that there are system capacity issues that affect how people stream containers in for additional inspection.

The Chairman: But they are driven by cost, not by need?

Mr. Kasurak: Yes, by the physical limits of the system, which itself is determined by how big you built it in the first place.

Le président : C'est une distinction importante. Dans les aéroports, les gens ont presque invariablement des passeports que les agents vérifient électroniquement. Nous avons entendu récemment des témoignages sur la difficulté d'entrer les données dans les postes frontaliers terrestres. Par conséquent, si l'on n'entre pas dans le système le nom de la personne en question, on ne peut pas réagir aux alertes.

Mme Fraser : Nous avons fait du travail sur les postes frontaliers terrestres. C'est quelque chose qui a été mentionné. On lit les plaques d'immatriculation des voitures et le taux d'erreur était d'environ 30 p. 100. Je me trompe peut-être, mais le taux d'erreur était élevé, même avec des lecteurs automatiques. Vous avez raison; cela identifie le véhicule, mais pas les gens à bord du véhicule.

Le président : Le temps qu'il faut pour entrer le renseignement et décider d'envoyer quelqu'un à la ligne secondaire est très bref. De plus, nous avons entendu des anecdotes selon lesquelles lorsque le taux d'inspection est de 100 p. 100 dans certains programmes accélérés, si l'on peut dire, il y a un taux très élevé de non-conformité. Avez-vous eu l'occasion d'examiner cela?

M. Kasurak : Nous n'avons pas examiné cela.

Mme Fraser : Nous n'avons pas examiné cela précisément. Nous avons examiné l'immigration et les douanes. Des vérifications ont été faites en 2003. Nous avons recommandé que l'on fasse des évaluations de la ligne d'inspection primaire, parce que la dernière évaluation date, je crois, de plus de 10 ans et les résultats n'étaient pas particulièrement bons. Nous nous serions attendus à ce que l'on fasse régulièrement des évaluations. Le ministère a donné son accord, mais je dois admettre que j'ignore s'ils l'ont fait. Chose certaine, c'est une question que nous avons soulevée dans cette vérification.

Le président : La même observation s'applique à l'inspection des conteneurs. Notre comité a l'impression qu'il n'y a pas de critères de sensibilité pour le niveau approprié d'inspection. Nous entendons constamment dire que le niveau d'inspection est déterminé par le montant d'argent qu'il leur reste pour effectuer des inspections. Avez-vous des renseignements là-dessus dont vous pourriez faire part au comité?

Mme Fraser : Nous n'avons pas examiné ce point précis. Je vais demander à M. Kasurak de répondre.

M. Kasurak : Nous avons plutôt l'impression que c'est la capacité d'inspection du système qui est un facteur limitatif. Si l'un des terminaux de dépotage est rempli de conteneurs que l'on est en train d'inspecter, ils ne peuvent tout simplement pas en inspecter plus. Oui, dans l'ensemble, ce que vous dites est juste, à savoir qu'il y a des problèmes de capacité systémique qui influent sur le nombre de conteneurs désignés pour subir une inspection plus complète.

Le président : Mais les décisions sont dictées par le coût, pas par le besoin?

M. Kasurak : Oui, par les limites physiques du système, qui sont elles-mêmes déterminées par l'ampleur qu'on lui a donnée initialement.

The Chairman: Or how many people you have on shift?

Mr. Kasurak: Yes.

The Chairman: We can think of a port that has a VACIS machine that operates eight hours a day and vehicles cross that port 24 hours a day.

Senator Cordy: This may be a question that you may not be able to answer at this time. We have been to some land crossings and have heard from customs officers. They mentioned that at the primary inspection line, they may see someone they think is undesirable or who may be carrying undesirable goods and they want to send them to the secondary inspection line. However, to do that, they put a paper on the windshield. How do you give a heads-up to the secondary line personnel? If you wrote on the yellow paper "suspected terrorist" and put it on the windshield, it is highly unlikely the trucker would go to the secondary line. Yet there does not seem to be a way of communicating quickly between the primary inspection line and the secondary inspection line. Have you looked into that or are you aware of that?

Ms. Fraser: The only similar issue we noted in one of our reports was at the border inspection at Windsor. If someone was sent to the secondary inspection, it was actually a mile or more from primary and they had to drive through the city. There was no way of ensuring that someone who had been told to report to secondary in fact ever went to secondary. There are issues like that, and there are problems in the communication between the primary and the secondary, but we have not done any further work on that specific issue.

Senator Atkins: They do sometimes send a person with that vehicle if they are really suspicious of it.

Ms. Fraser: Yes.

Senator Atkins: We were in Windsor last week. I want to ask a question about value for money, again in terms of border security. We heard that there is a real shortage of staff at Windsor, to use an example. We heard that there were probably vacancies for 80 full-time employees, and for some reason they are not filling those spots. Are we getting value for our money? Is the money going to this department so that they do not have an excuse not to fill those roles? I am told that really does cost money to the economy and to our overall security.

Ms. Fraser: Again, Mr. Chairman, that really is a question for parliamentarians to decide that. It would require a much more extensive evaluation of government programs and the results than is perhaps currently available. When we looked at many of the programs at the border crossings, one of the things that we were saying is we have not done evaluations of effectiveness. That is crucial to saying, "Is all this effort being successful or not?"

Le président : Ou par le nombre de personnes qui travaillent dans un port donné.

M. Kasurak : Oui.

Le président : On peut songer à un port où une machine VACIS fonctionne huit heures par jour alors que des véhicules arrivent à ce port 24 heures par jour.

Le sénateur Cordy : Vous ne pourrez peut-être pas répondre à ma question tout de suite. Nous sommes allés visiter des postes frontaliers terrestres et nous avons discuté avec des agents des douanes. Ils nous ont dit qu'à la ligne d'inspection primaire, ils peuvent voir quelqu'un qu'ils pensent indésirable ou qui transporte peut-être des matières indésirables et ils veulent les envoyer à la ligne d'inspection secondaire. Cependant, pour ce faire, ils mettent un papier sur le pare-brise. Comment avertir les gens qui travaillent à la ligne secondaire? Si l'on écrit sur ce papier jaune « terroriste présumé » et qu'on met le tout sur le pare-brise, il est fort improbable que le camionneur aille à la ligne secondaire. Pourtant, il ne semble y avoir aucun moyen de communiquer rapidement entre la ligne d'inspection primaire et la ligne d'inspection secondaire. Avez-vous examiné cela ou êtes-vous au courant de cela?

Mme Fraser : Le seul problème semblable que nous avons relevé dans un de nos rapports est celui de l'inspection frontalière à Windsor. Si quelqu'un a été envoyé pour subir une inspection secondaire, il y a en fait un mille ou plus entre l'inspection principale et la personne doit traverser la ville. Il n'y a pas moyen de s'assurer que quelqu'un qui s'est fait dire de se présenter à l'inspection secondaire s'y rend vraiment. Il y a des problèmes comme ceux-là, et il y a des problèmes de communication entre l'inspection primaire et secondaire, mais nous n'avons fait aucun travail de plus sur cette question précise.

Le sénateur Atkins : Ils envoient parfois quelqu'un avec le véhicule s'ils suspectent vraiment quelque chose.

Mme Fraser : Oui.

Le sénateur Atkins : Nous sommes allés à Windsor la semaine dernière. Je veux poser une question à propos de l'optimisation des fonds, encore une fois au sujet de la sécurité à la frontière. On nous a dit qu'il y a une véritable pénurie de personnel à Windsor, pour prendre cet exemple. On nous a dit qu'il y avait sans doute 80 postes à temps plein qui sont vacants, et qui pour une raison ou pour une autre ne sont pas comblés. En obtenons-nous pour notre argent? Est-ce que l'argent va à ce ministère pour qu'il n'ait pas un prétexte pour ne pas combler ces postes? On nous dit que cela coûte vraiment de l'argent à notre économie et à notre sécurité dans son ensemble.

Mme Fraser : Encore une fois, monsieur le président, c'est aux parlementaires de trancher. Il faudrait une évaluation beaucoup plus approfondie des programmes du gouvernement et des résultats que cela n'est sans doute possible actuellement. Quand nous avons examiné un grand nombre de programmes aux passages frontaliers, une des choses que nous disions c'est que nous n'avons pas fait d'évaluation d'efficacité. Or, c'est essentiel pour répondre à la question de savoir : « Tout cet effort donne-t-il des résultats? »

You mentioned the HR issues. In several of our audits we have noted difficulties related to human resources management and practices in recruiting and training when there was a whole question about the students who were working there were not getting the level of training that one would expect. Even people who have been on staff for a long time were not getting the kind of regular training, especially with new and different circumstances, that perhaps they received when they began as customs officers. You expect them to have regular, ongoing training. That training was not there. The department indicated at the time that it would be doing more in that area. We have not gone back to see if that has actually come to pass.

Senator Atkins: Just for your information, we were also told that there is not the appropriate equipment in the booths to do a proper inspection. Further, we were told, or at least I assume we were, that there is a fund of \$300 million that is available for infrastructure. Do you think that the investment that they are applying these days in an interim period before they make a decision on a third crossing is being appropriately spent?

Ms. Fraser: I do not know if I can really answer. We looked broadly at the expenditures, found that it was being spent on areas of high importance, but I am not sure that we looked at that particular fund, and that is one of the 32 initiatives, I think.

Mr. Kasurak: There had been no allocations made to that at the time we did the audit.

Senator Atkins: As a committee, we are all feeling very frustrated that there is not more urgency towards clearing a way to build that third crossing.

Just one thing I would ask on the CF-18s. Why is it that, in terms of component parts, they do not go back to the manufacturer? That would clear the way for faster turnover in terms of fulfilling the orders.

Ms. Loschiuk: One of the problems, I think, with the CF-18s that we have is that they are the A and B version, which are the first ones. They were built in the early 1980s. Really, the parts are not made any more in some cases, and that also provides a difficulty for the Canadian Forces in ensuring that it will have spare parts into the future to get it to 2017, or even past that. That is one of the issues. However, because the plane is so old, those parts really no longer meet the needs of today's Canadian Forces. A lot of work had to be done to address many of the deficiencies, and really the only way to do that was to get new, upgraded, updated parts. The technology has changed so much since we bought the aircraft that it really was a question of getting all new components in there.

Senator Atkins: Is the modern CF-18 different from the one we have?

Ms. Loschiuk: Yes. There are many versions of the CF-18 out there today. The one that we will end up with will have new mission computers, new navigational systems, cockpit displays,

Vous avez parlé des problèmes de ressources humaines. Dans plusieurs de nos vérifications nous avons relevé des problèmes de gestion des ressources humaines et des pratiques de recrutement et de formation quand s'est posée la question des étudiants en poste là-bas qui ne recevaient pas la formation à laquelle on s'attendrait. Même ceux qui sont en poste depuis longtemps ne recevaient pas le genre de formation régulière, surtout si l'on considère les circonstances nouvelles et différentes, qu'ils ont peut-être reçue lorsqu'ils ont commencé comme agents des douanes. On s'attend à ce qu'ils reçoivent une formation régulière et constante. Cette formation n'était pas là. Le ministère a indiqué à l'époque qu'il ferait davantage dans ce domaine. Nous ne sommes pas retournés voir si cela s'est fait.

Le sénateur Atkins : Sachez que l'on nous a dit aussi qu'il n'y a pas dans les guérites le matériel voulu pour faire une inspection en bonne et due forme. De plus, on nous a dit, en tout cas je pense qu'on nous l'a dit, qu'il y a un fonds de 300 millions de dollars à l'intention des infrastructures. Pensez-vous que l'investissement qu'ils font ces temps-ci, en période intérimaire, avant de prendre une décision au sujet d'un troisième passage, va au bon endroit?

Mme Fraser : Je ne sais pas si je peux vraiment vous répondre. Nous avons examiné en général les dépenses, constaté qu'elles allaient aux secteurs de haute importance, mais je ne suis pas sûre que nous ayons examiné ce fonds en particulier, et c'est une des 32 initiatives, je crois.

M. Kasurak : Il n'y a pas eu d'affectation à cela au moment où nous avons fait la vérification.

Le sénateur Atkins : Comme comité, nous sommes très frustrés qu'il n'y ait pas un plus grand sentiment d'urgence et qu'on ne trouve pas le moyen de construire ce troisième passage.

Il n'y a qu'une chose que je voudrais savoir à propos des CF-18. Comment se fait-il que pour les pièces ils ne s'adressent pas au fabricant? Cela accélérerait l'exécution des commandes.

Mme Loschiuk : Un des problèmes, je crois, au sujet des CF-18 que nous avons c'est qu'ils sont les versions A et B, les premières. Ils ont été construits au début des années 80. Pour être honnête, dans certains cas, il ne se fait plus de pièces et cela aussi cause des difficultés aux Forces canadiennes quand elles doivent s'assurer de disposer de pièces de rechange jusqu'en 2017 ou au-delà. C'est un des problèmes. Toutefois, étant donné l'âge avancé de l'avion, ces pièces ne répondent plus aux besoins actuels. Il a fallu faire beaucoup pour combler un grand nombre des lacunes et, honnêtement, la seule façon de le faire a été d'obtenir de nouvelles pièces mises à niveau. La technologie a tellement changé depuis que nous avons acheté l'appareil qu'il a en fait fallu obtenir de toutes nouvelles pièces.

Le sénateur Atkins : Le CF-18 moderne est-il différent de celui que nous avons?

Mme Loschiuk : Oui. Il y a aujourd'hui de nombreuses versions du CF-18. Celle que nous finirons par avoir aura de nouveaux ordinateurs de mission, de nouveaux systèmes de

weapons management systems, radars, radio and protection. A lot of new stuff is going into that aircraft that will bring it up to being a much better aircraft for today's requirement.

The Chairman: Thank you, Senator Atkins. I will try not to step on your question next time.

Senator Banks: However, this is not, Ms. Loschiuk, the first line? They are AB machines. We jumped over CD. We are now going to have EF, but a lot of people are at GH, right? We will not be up to date?

Ms. Loschiuk: The aircraft can only be brought up so far. It is still an A, B aircraft with a lot of new electronics and avionics inside it, but you are right; it will not perform as well as the EF or even the G, which is a completely different aircraft.

Senator Banks: Is this the last shot?

Ms. Loschiuk: That is right. After this, there is not much more you can do with the aircraft.

Senator Banks: I will go to a slightly different place because I love auditors.

Ms. Fraser: I am glad to hear that!

Senator Banks: My tongue is partly in my cheek. You are the most prominent, of course, of auditors. I am wondering if there is not a public business equivalent of white coat fever — this is a hypothetical question which I will explain. I wonder if sometimes we do not get an almost adverse reaction to the one we desire. If we put in place such — I hesitate to use the word — fear by the necessity of protecting one's backside — let us say — at those different levels Ms. Loschiuk was talking about, do we put inefficiencies into the system? I almost quivered when I heard Ms. Loschiuk say, "What we found is the people who were doing those approvals need more information." No, no, please, no more information. That means it will take longer and longer. As we heard, the process was made inefficient by how long it took to get it, and it has made it inefficient. Do you think there is any chance of a pendulum swing?

Ms. Fraser: I do not think the process is terribly inefficient, and that it needs to take months to get approvals on things, quite frankly. I see some of my colleagues would love to respond to this question. I agree with you that we have to ensure that we do not stifle innovation and creativity in the system by a lot of unnecessary rules, but it is not inherently the process that is inefficient. Mr. Kasurak and Ms. Loschiuk will respond.

Mr. Kasurak: I will respond as the voice of the past. I was the defence auditor from about 1988 until about 2001. I only wish that I had had the power to scare people like the vice-chiefs. They did not seem to be very intimidated by me. I think the real problem was not regarding information, was not that there was

navigation, des écrans d'habitacle, des systèmes de gestion d'armes, des radars, des radios et de la protection. Beaucoup de nouveaux dispositifs seront incorporés à l'appareil, ce qui le rendra beaucoup plus à même de répondre aux besoins d'aujourd'hui.

Le président : Merci beaucoup, sénateur Atkins. Nous essaierons de ne pas empiéter sur votre question la prochaine fois.

Le sénateur Banks : Mais, madame Loschiuk, ce n'est pas la première série, n'est-ce pas? Ce sont des appareils A et B. Nous sommes passés par-dessus les versions C et D. Nous allons maintenant avoir E et F mais beaucoup de pays sont déjà à G et H, n'est-ce pas? Nous n'aurons pas la dernière version?

Mme Loschiuk : Il y a des limites à la mise à niveau possible de l'appareil. C'est encore un appareil de version A ou B bourré de nouveau matériel électronique et d'avionique, mais vous avez raison; il ne volera pas aussi bien que les versions E et F ou même G, qui est un tout autre appareil.

Le sénateur Banks : C'est sa dernière chance?

Mme Loschiuk : Oui. Après ceci, il n'y a pas grand-chose d'autre que l'on peut faire avec cet avion.

Le sénateur Banks : Je vais aborder un sujet légèrement différent parce que j'ai une passion pour les vérificateurs.

Mme Fraser : Comme ça me réjouit!

Le sénateur Banks : Je dis cela un peu sourire en coin. Vous êtes évidemment la plus en vue des vérificateurs. Je me demande s'il n'y a pas dans les affaires publiques l'équivalent de la fièvre de la blouse blanche — c'est une question hypothétique que je vais expliquer. Je me demande parfois si l'on n'obtient pas la réaction contraire à celle que l'on souhaite. Si l'on instaure — j'hésite à employer le mot — un climat de crainte issu de la nécessité de protéger ses arrières — pour être poli — aux divers niveaux dont Mme Loschiuk parlait, ne craint-on pas des inefficiences dans le système? J'ai presque frissonné quand j'ai entendu Mme Loschiuk dire avoir constaté que ceux qui donnent les approbations ont besoin de plus d'informations. Non, non, je vous en prie, pas plus d'informations. Cela signifie que ça va prendre encore plus de temps. Comme on l'a entendu, le processus est devenu inefficace à cause du temps qu'il faut pour l'obtenir et c'est ce qui a rendu le processus inefficace. Pensez-vous qu'il y a des chances que le pendule aille dans l'autre direction?

Mme Fraser : Je ne pense pas que le processus soit trop inefficace, et qu'il faille des mois pour obtenir des approbations, pour être honnête. Je vois que certains de mes collègues brûlent d'envie de vous répondre. Comme vous, je pense qu'il faut s'assurer de ne pas étouffer l'innovation et la créativité dans le système par une foison de règles inutiles, mais ce n'est pas le processus en soit qui est inefficace. M. Kasurak et Mme Loschiuk vont vous répondre.

M. Kasurak : Je vais être la voix du passé. J'ai été vérificateur à la Défense de 1988 environ jusqu'à 2001 à peu près. J'aurais aimé avoir le pouvoir de faire peur aux vice-chefs d'état-major. Je n'avais pas l'air de les intimider beaucoup. Le vrai problème, ce n'est pas l'information ni son abondance, mais plutôt qu'il y a des

too much information, but that there were some things management simply did not really want to know, for instance, the information that we assembled when we looked at equipment readiness. It was there. It was not very good. It was not maintained very well, but could have been made usable, but people did not really want to know that and see it all there in black and white. Therefore, you would rather have some sort of benign neglect of some problems that would be very difficult to solve.

Senator Banks: Why would they not want to know that?

Mr. Kasurak: It would create a problem that they might not have the resources to solve, or they might have to address the so-called "iron rice bowl" problems where now you have to redistribute the way the world is made up, and that would cause pain throughout the organization. Those are the sorts of things that I see as causing blockages and delays, rather than information overload.

Senator Banks: Is that not almost a definition of inefficiency of a kind? — At least ineffective.

Mr. Kasurak: Yes, it is.

Ms. Loschiuk: I think what we found — and I will speak post 2001 — is that perhaps more information, you are right, is not quite the solution. Better information is the problem.

Senator Banks: Paying attention to information?

Ms. Loschiuk: Paying attention to it or having information provided to the individual that highlights the implications of a problem, that they would understand that this is leading to a cost overrun, or this is leading to a delay that will prevent us from achieving X or Y. That kind of information would be much more useful to senior management such that they could understand that the project is not proceeding as originally planned. However, that is not available to allow senior management to look at some of these projects and determine how to proceed: whether to stop, provide additional resources, pull back or push harder.

The department has made some changes recently. They recognize that they have too many committees looking at too many things in respect of their acquisition process and, as a result, there are too many delays. Those committees do not have the information, or the project will remain idle. In some cases, people sitting on one committee might approve something but when the same people sit on another committee, they may look at it in a different way and decide not to approve it. Many of those things are recognized in the department, and they are trying to address them.

Senator Banks: You have identified some problems, including people sticking their heads under the bed covers because they do not want to see the boogeyman in the closet. We all know that auditors, in general, and Auditors General, might say that too much money has been spent, but is it sometimes the case that auditors might say that not enough money has been spent quickly enough to achieve these objectives?

choses que la direction ne voulait tout simplement pas savoir; par exemple, les renseignements que nous avons rassemblés au sujet de l'état de préparation du matériel. L'équipement était là; il n'était pas de très bonne qualité ni très bien entretenu mais aurait pu être utilisable mais les gens ne voulaient pas vraiment le savoir, ni le voir noir sur blanc. C'était donc une sorte de manque d'intérêt pour des problèmes qui auraient été très difficiles à résoudre.

Le sénateur Banks : Pourquoi faisaient-ils la sourde oreille?

M. Kasurak : Cela aurait créé un problème alors qu'ils n'avaient pas ce qu'il fallait pour le résoudre ou encore ils auraient dû s'attaquer aux problèmes du « bol de riz en fer » et devoir rediviser le monde, ce qui aurait causé des souffrances dans toute l'organisation. À l'origine des blocages et des retards, il y a quantité d'autres facteurs que la sursaturation d'informations.

Le sénateur Banks : Est-ce que ce n'est pas ça la définition de l'inefficacité? De l'inefficience, en tout cas.

M. Kasurak : Oui.

Mme Loschiuk : Je pense que nous avons constaté — je parle pour après 2001 — que davantage d'information, vous avez raison, n'est pas vraiment la solution. Ce qu'il faut, c'est de l'information de meilleure qualité.

Le sénateur Banks : Y prêter attention?

Mme Loschiuk : Y prêter attention ou donner à la personne l'information qui lui montre les conséquences d'un problème pour qu'elle comprenne que cela va conduire à un dépassement de coûts ou à un retard qui empêchera de réaliser telle ou telle chose. Ce genre d'information serait beaucoup plus utile à la haute direction qui comprendrait ainsi que le projet n'avance pas comme prévu. Or, il n'existe pas d'information permettant à la haute direction d'examiner certains de ces projets pour décider de la suite des événements : arrêter; accorder des moyens supplémentaires; faire marche arrière ou mettre les bouchées doubles.

Récemment, le ministère a apporté des changements. Il admet qu'il a trop de comités qui examinent trop de choses dans le domaine des acquisitions et qu'il y a par conséquent trop de retard. Ces comités ne disposent pas de l'information, ou le projet fait du surplace. Dans certains cas, des gens qui siègent à un comité vont approuver quelque chose mais lorsque les mêmes gens siègent à un autre comité, ils examinent la chose sous un angle différent et ne donnent pas leur approbation. Le ministère reconnaît beaucoup de ces choses et essaie de les corriger.

Le sénateur Banks : Vous avez repéré certains problèmes, dont celui de ceux qui font l'autruche et ne veulent pas voir le danger. Nous savons tous que les vérificateurs, en général, et les vérificateurs généraux, diront peut-être que trop d'argent est dépensé mais arrive-t-il que les vérificateurs disent qu'on a dépensé trop peu ou pas assez rapidement pour atteindre les objectifs?

By reference I will mention one thing: a piece of radio communications equipment for use in the field. We found that by the time the Canadian Army actually got that piece of equipment, it was a very large boat anchor for all intents and purposes because it did not work, and it never will work. It was obsolete when we took delivery of it. That was because of the slowness of the procurement process. We did not spend enough money fast enough. Do you sometimes tell people to spend more money faster?

Ms. Fraser: That is a delicate thing for us to say because we have to respect Parliament, and Parliament determines funding allocations.

Senator Banks: Forgive me. You do not hesitate to say that a department has spent too much money on something so why would you hesitate to say, for purposes of efficiency not for propriety, to spend more faster?

Ms. Fraser: We have done that in cases that indicate shortages of personnel or equipment. We even pointed out in the CF-18 audit that even though the total budget of National Defence has increased, the spending on capital has remained steady and has dropped from 19 per cent to 15 per cent of the budget. We deliver the messages but we cannot say specifically that a department should spend more, faster. We have often said, in hearings even before this committee, that there is a gap between the expectations of National Defence and the funding allocated to it. There are two ways to address that but the gap exists, and we see it consistently in all the audits that we do.

Senator Banks: Allow me to ask whether you have an opinion about another gap that we see. In the past, Ms. Fraser, you have made reference to the 1994 white paper, for example, which we have looked at carefully, and currently we are looking at another one. We all agree, and I think you would agree, that the 1994 white paper, as the expression of the will of Parliament and of the government's intentions, was right and good. Had it been in place, it would have resulted in certain lacks of inefficiency, to use a double negative. There was a spending shortfall. There was an expressed intent, an expressed will and jobs were given at this level to get these things done. However, the resources were not there to do them and that has resulted in inefficiencies and worse than inefficiencies, sometimes in tragedies. Is that a good comment?

Ms. Fraser: I will point to one of the challenges that we noted in our opening statement: human resources and skilled personnel. When we performed the audit we noted that a large number of personnel are approaching retirement. Following them, there is a very large dip. While there are more people coming in, there is a serious issue to be addressed: How will National Defence deal with the looming shortage of personnel? I think many departments face the same thing, as do many companies. During the time of program review and during that economic cycle, many simply stopped recruiting staff. Many departments did the same thing, so there is a group of employees moving close to retirement and there is a group of employees at the bottom end

Je pense à une chose. Du matériel radio de campagne. Quand l'armée canadienne a fini par le recevoir, ça ne pouvait plus servir que comme ancre de bateau parce que ça ne marchait pas et ne marchera jamais. C'était désuet dès sa réception. Tout ça à cause des lenteurs des acquisitions. Autrement dit, on n'a pas dépensé suffisamment et assez vite. Vous arrive-t-il de dire aux gens de dépenser plus et plus vite?

Mme Fraser : Il est délicat pour nous de répondre parce que nous devons respecter le Parlement et c'est lui qui affecte les fonds.

Le sénateurs Banks : Pardon. Vous n'hésitez pas à dire que le ministère a dépensé trop d'argent pour quelque chose alors pourquoi hésiteriez-vous pour des raisons d'économie et d'opportunité à dire qu'il faut dépenser plus et plus vite?

Mme Fraser : Nous l'avons fait dans des cas de pénuries de personnel ou de matériel. Nous avons même dit dans la vérification sur le CF-18 que même si le budget total de la Défense nationale avait été augmenté, les dépenses en capital étaient restées stables et étaient même passées de 19 à 15 p. 100 du budget. Nous donnons des messages mais nous ne pouvons pas dire carrément qu'un ministère devrait dépenser plus et plus vite. Nous avons souvent dit, lors d'audiences même devant le comité, qu'il y a un écart entre ce que l'on attend de la Défense nationale et les fonds qui lui sont alloués. Il y a deux façons de corriger cela, mais cet écart existe et nous le voyons systématiquement dans toutes les vérifications que nous faisons.

Le sénateur Banks : J'aimerais savoir si vous avez un avis au sujet d'un autre écart que nous observons. Par le passé, madame Fraser, vous avez fait allusion au Livre blanc de 1994, par exemple, que nous avons examiné soigneusement et nous sommes en train d'en examiner un autre actuellement. Nous sommes tous d'accord pour penser — vous aussi je crois — que le Livre blanc de 1994 comme expression de la volonté du Parlement et du gouvernement avait dit et vu juste. S'il avait été appliqué, on se serait épargné des inefficiences. On a lésiné. Une volonté et des intentions nettes ont été formulées et des ordres ont été donnés. Par contre, les moyens n'ont pas été mis à disposition, ce qui s'est soldé par des inefficiences et parfois pire encore : des drames. Je suis loin de la vérité?

Mme Fraser : Je vais rappeler un des problèmes que nous avons évoqués dans notre déclaration liminaire : les ressources humaines et le personnel qualifié. Au moment de la vérification, nous avons constaté qu'un grand nombre d'employés approchaient de la retraite. Après eux, il y a une baisse très nette. Même s'il y a de nouvelles recrues, il y a un problème grave à régler : comment la Défense nationale fera-t-elle face à la pénurie de personnel qui se dessine? Beaucoup de ministères sont aux prises avec le même problème, ainsi que de nombreuses entreprises. À l'époque de l'examen des programmes, au moment de ce cycle économique, beaucoup ont tout simplement cessé d'embaucher. Beaucoup de ministères ont fait pareil, si bien qu'il

because departments have begun to recruit. However, in the middle there is a large gap in the skill sets. Many of these skills are unique and take a long time to develop.

Yes, I think program review had a significant effect on the accomplishment of the objectives and expectations of that department, like many other departments.

Senator Banks: The government has announced increases in the Armed Forces. Is the government adequately funding programs to make those resources available and the increases doable?

Ms. Fraser: I will give you the answer to that following our planned audit on recruitment and retention in 2006. We will be looking at that whole initiative and how successful they are at bringing people in and keeping those people in the forces.

Senator ForreSTALL: I hope it is not too late.

Senator Atkins: When you talk about the skill sets that are about to retire, is it not a fact that they are retiring and being hired back on contract, in many cases?

Ms. Fraser: I cannot answer that. I do not know that we have the data to affirm or deny that theory. Certainly we will look at what they have been doing on recruiting. Our question is how to deal with the looming shortage of people that is coming?

Senator Cordy: Ms. Fraser, some of the audit work on the CF-18s was done at Bombardier. The question has come up in the media over the past several days about funding to Bombardier. As auditors, what do you think of the made-in-Canada premium when contracts are awarded for, let us say, military equipment? Should we be willing to pay more if it is made in Canada? If so, how much more should we be willing to pay?

Ms. Fraser: That is clearly a policy decision on which we cannot comment. We can look to ensure that the procurement is done in accordance with the contracting rules. In the case of the CF-18s, yes, it was. They respected the contracting rules and regulations. There were some sole sources, as one would expect, but they were done appropriately. We would not comment on such a government policy.

Senator Cordy: I was interested in how an auditor would react to the question.

The Chairman: As a supplementary, in the course of your audit, can you quantify it?

Ms. Fraser: I do not think so.

Il y a un groupe d'employés qui approchent de la retraite et un autre groupe au bas de l'échelle parce que les ministères viennent de recommencer à embaucher. Dans le milieu, par contre, il y a un grand creux de compétences. Beaucoup de ces compétences sont uniques en leur genre et mettent du temps à acquérir.

Oui, je pense que l'examen des programmes a eu un effet considérable sur l'atteinte des objectifs et des attentes de ce ministère, comme de beaucoup d'autres.

Le sénateur Banks : Le gouvernement a annoncé des augmentations dans les forces armées. Le gouvernement finance-t-il suffisamment les programmes pour que ces ressources soient disponibles et que les augmentations soient chose faisable?

Mme Fraser : Je vous répondrai après la vérification que nous comptons faire en 2006 sur le recrutement et le maintien des effectifs. Nous allons examiner l'initiative dans son ensemble et la mesure dans laquelle elle réussit à attirer des gens et à les conserver dans les forces.

Le sénateur ForreSTALL : J'espère qu'il n'est pas trop tard.

Le sénateur Atkins : Quand vous parlez de l'ensemble des compétences qui vont partir à la retraite, n'est-il pas vrai qu'ils prennent leur retraite puis sont souvent embauchés à nouveau à contrat?

Mme Fraser : Je ne peux pas répondre. Je ne crois pas que nous ayons les données pour confirmer ou infirmer cette théorie. Chose certaine, nous allons examiner ce qu'ils font en matière de recrutement. La question qui se pose est de savoir comment faire face à la pénurie de personnel qui s'annonce.

Le sénateur Cordy : Madame Fraser, une partie du travail de vérification des CF-18 a été faite chez Bombardier. Depuis quelques jours, les médias posent des questions au sujet du financement de Bombardier. Vous les vérificateurs, que pensez-vous de la prime « made-in-Canada » pour les contrats d'équipement militaire, par exemple? Faut-il accepter de payer plus pour des produits de fabrication canadienne? Si c'est le cas, de quel ordre devrait être cette prime?

Mme Fraser : Il s'agit évidemment là d'une décision gouvernementale sur laquelle nous ne pouvons pas nous prononcer. Nous pouvons vérifier si l'acquisition se fait en conformité avec les règles de passation de marchés. On a fait appel à quelques fournisseurs uniques, comme on pourrait s'y attendre, mais cela s'est fait dans les règles. Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur une politique gouvernementale comme celle-là.

Le sénateur Cordy : J'étais curieux de voir comment un vérificateur allait répondre à la question.

Le président : Question supplémentaire. Votre travail de vérification permet-il de quantifier cette prime?

Mme Fraser : Je ne pense pas.

Ms. Loschiuk: It is difficult for us to determine the cost of one contract as opposed to another contract if it could have been with another company. Some years ago there was an attempt to quantify a similar idea but it was too difficult. We do not have that kind of information. It is just not available to us.

Senator Cordy: This morning a witness talked about the lands in Shearwater, Nova Scotia. When the military was downsized in the 1990s, CFB Shearwater was downsized. There is still a wing in Shearwater but much of the land has been turned over to Canada Lands. I was on the Port Development Commission in Halifax so we were concerned in terms of the Port of Halifax having the land. However, just in terms of the military owning the land — the term used this morning was that it was an “amphibious” force mounting site — Shearwater would be a wonderful place to do that because it had a runway and in fact when the G8 was in Halifax, all of the world leaders flew into Shearwater. It was wonderful from a security perspective because a naval vessel transported them over to downtown Halifax, whereas when President Bush came last week, his plane was unable to land in Shearwater because the runway is rundown and breaking up.

Looking at Canada Lands, for example, if they were — and this would be a worse case scenario — to sell the lands and we had housing along the waterfront on that particular land, we could never get it back. That would mean land that leads to Halifax Harbour, which leads to the ocean, would then be gone.

Do you ever look at lands that have been given to Canada Lands and suggest that perhaps we should be holding on to this property? It is certainly easier to keep it and maintain it than it would be to start all over again in 10 or 20 years time.

Ms. Fraser: Again, the decision as to whether land has been declared surplus and what to do with it, the only work we would do would be to look to see what sort of analysis has been done and whether the various considerations have been taken into account. We have not done that specifically.

The only area where we have been commenting, and we have been commenting for four or five years, is with respect to Downsview in Toronto, where there was a corporation created to develop a park. The land is still, for the most part, held by National Defence and there are a number of issues about the park not being explicitly approved by Parliament though it is a major expenditure, the way in which the land is to be transferred into Downsview Park, the whole structure of the park and the corporation. Part of the land was sold from National Defence to Downsview Park with a non-interest bearing note which is repayable several years from now. That land was then sold and the corporation is now financing its operations on the proceeds of that sale. We are saying that this is not sustainable, that you cannot continue like this, and that you must resolve this issue. We have been raising this whole issue for four years in a row, saying that the government must do something about this. First, if there is to be a park, there should be explicit approval from Parliament, we believe, and you have to resolve the issue about Downsview Park and how it is to operate.

Mme Loschiuk: Il est difficile pour nous de déterminer le coût d'un marché par opposition à un autre s'il avait pu être avec une autre compagnie. Il y a quelques années, on a cherché à calculer la chose, mais ça a été trop difficile. Nous n'avons pas ce genre de renseignements. Ce n'est pas quelque chose que nous avons.

Le sénateur Cordy: Ce matin, un témoin a parlé des terrains de Shearwater en Nouvelle-Écosse. Quand il y a eu compression des forces dans les années 90, on a fait pareil pour la base de Shearwater. Il y a encore une escadre, mais une grande partie des terrains ont été cédés à la Société immobilière du Canada. Je faisais partie de la Commission de l'aménagement du port de Halifax et nous voulions obtenir ces terrains. L'armée était propriétaire des terrains — on a dit ce matin que c'était un site de préparation de forces amphibies — Shearwater serait l'endroit idéal pour cela parce qu'elle a une piste d'atterrissage et de fait, lorsque le G-8 a été tenu à Halifax, tous les dirigeants mondiaux ont atterri à Shearwater. C'était idéal du point de vue de la sécurité puisque c'est un navire qui les a transportés jusqu'au centre-ville de Halifax, alors que lorsque le président Bush est arrivé la semaine dernière, il n'a pas pu y atterrir parce que la piste est en mauvais état et se désagrège.

S'agissant de la Société immobilière du Canada, par exemple, si elle devait — c'est le pire scénario — vendre les terres et si nous avions des logements sur la rive, nous ne pourrions jamais les récupérer. Cela signifierait que les terres qui mènent au port de Halifax, qui mènent à la mer, disparaîtraient.

Avez-vous déjà examiné le cas des terres cédées à la Société immobilière du Canada pour lui suggérer de conserver ces terrains? Il est certainement plus facile de les conserver et de les entretenir que de tout recommencer dans 10 ou 20 ans.

Mme Fraser: Encore une fois, la décision quant à savoir si les terres sont excédentaires... La seule chose que nous puissions faire serait de voir quelle analyse a été faite et si divers facteurs ont été pris en compte. Ce n'est pas quelque chose que nous avons fait.

Le seul point sur lequel nous avons fait des observations — et nous le faisons depuis quatre ou cinq ans — c'est le cas de Downsview à Toronto, où une société a été créée pour aménager un parc. Le terrain est pour l'essentiel toujours détenu par la Défense nationale et il se pose un certain nombre de questions au sujet du fait que le parc n'a pas été expressément approuvé par le Parlement même s'il s'agit d'une dépense considérable, la façon dont le terrain est censé être incorporé au parc de Downsview, la structure du parc et la société. Une partie du terrain a été vendue par le Défense nationale au parc de Downsview au moyen d'un bon ne portant pas intérêt et qui est remboursable dans plusieurs années d'ici. Le terrain a ensuite été vendu et la société finance désormais son activité grâce au produit de cette vente. Nous nous disons que ça ne peut pas durer et que la question doit être réglée. Quatre années de suite nous avons soulevé le problème en disant que le gouvernement doit faire quelque chose. D'abord, s'il doit y avoir un parc, il doit y avoir une approbation expresse du Parlement, à notre avis, et il faut régler la question du parc de Downsview et de son fonctionnement.

That is the only one we have ever really looked at because we do the audit of Canada Lands and it came up through that audit.

Senator Cordy: However, you would not say you should not get rid of this land?

Ms. Fraser: No.

The Chairman: Ms. Fraser, you and your colleagues have been very helpful to the committee. We value your reports and we appreciate you appearing before us and assisting us with your studies.

For those viewers watching at home, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

Good afternoon, it is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Today our committee is hearing testimony relating to its review of defence policy.

My name is Colin Kenny. I am a senator from Ontario and I chair the committee. On my immediate right is the distinguished senator from Nova Scotia, Senator Michael Forrestall. Senator Forrestall has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as a member of the House of Commons and then as their senator after his tenure in the House. In the House he served as parliamentary secretary to several cabinet ministers, including the Minister of Transport and the Minister of Regional and Industrial Expansion.

On the far right of the table is Senator Pierre Claude Nolin, from Quebec. He chaired the Senate's Select Committee on Illegal Drugs that issued a comprehensive report calling for the legalization and regulation of cannabis in Canada. Currently he is the deputy chair of the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Beside Senator Nolin is Senator Jane Cordy from Nova Scotia. She is an accomplished educator with an extensive record of community involvement, including serving as vice-chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. She is also chair of the Canadian-NATO Parliamentary Association.

Beside Senator Cordy is Senator Jim Munson from Ontario. Senator Munson was a trusted journalist, and former director of communications for Prime Minister Jean Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has twice been nominated for a Gemini Award in recognition of his excellence in journalism.

On my left is Senator Tommy Banks from Alberta. He is well known to Canadians as one of our most versatile musicians and entertainers. His musical career has spanned over 50 years. He has received a Juno Award and is an Officer of the Order of Canada.

C'est le seul cas que nous avons vraiment examiné parce que c'est nous qui faisons la vérification de la Société immobilière du Canada et la question a surgi à cette occasion.

Le sénateur Cordy : Vous ne diriez pas toutefois que nous devons nous débarrasser de ces terrains?

Mme Fraser : Non.

Le président : Madame Fraser, vous et vos collègues ont été d'un grand secours au comité. Nous prisons vos rapports et nous vous sommes reconnaissants de comparaître devant nous et de nous aider dans nos travaux.

Je m'adresse maintenant aux téléspectateurs. Si vous avez des questions ou des observations, veuillez consulter notre site Web à www.sen-sec.ca. Vous y trouverez les délibérations du comité ainsi que l'horaire des réunions. Vous pouvez également communiquer avec le greffier du comité au numéro 1-800-267-7362 pour un complément d'information ou de l'aide pour contacter les membres du comité.

Bonjour. J'ai le plaisir de vous souhaiter la bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. La séance d'aujourd'hui porte sur l'examen de la politique de défense.

Je m'appelle Colin Kenny. Je suis sénateur de l'Ontario et je préside le comité. À ma droite immédiate se trouve le distingué sénateur de la Nouvelle-Écosse, le sénateur Michael Forrestall. Le sénateur Forrestall a servi les habitants de Dartmouth pendant 37 ans, d'abord comme député de la Chambre des communes puis comme sénateur. À la Chambre, il a été secrétaire parlementaire de plusieurs ministres, y compris le ministre des Transports et celui de l'Expansion régionale et industrielle.

À l'extrême droite de la table se trouve le sénateur Pierre Claude Nolin du Québec; il a présidé le Comité sénatorial spécial sur les drogues illicites qui a publié un rapport complet en faveur de la légalisation et de la réglementation du cannabis au Canada. Il est actuellement vice-président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

À côté du sénateur Nolin se trouve le sénateur Jane Cordy de la Nouvelle-Écosse. Éducatrice accomplie, elle a de longs antécédents de participation à la vie de sa localité, notamment comme vice-présidente de la Commission d'aménagement du port de Halifax-Dartmouth. Elle est aussi présidente de l'Association parlementaire du Canada-OTAN.

À côté du sénateur Cordy se trouve le sénateur Jim Munson de l'Ontario. Le sénateur Munson a été journaliste et directeur des communications du premier ministre Jean Chrétien avant d'être appelé au Sénat en 2003. Deux fois il a été préselectionné pour un prix Gémeaux d'excellence en journalisme.

À ma gauche se trouve le sénateur Tommy Banks de l'Alberta. Il est bien connu des Canadiens pour être l'un de nos musiciens et artistes les plus polyvalents. Sa carrière musicale couvre plus de 50 ans. Il a reçu un prix Juno et a été fait officier de l'Ordre du

He is also chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources and is the chair of the Alberta Liberal caucus.

Beside Senator Banks is Senator Joseph Day from New Brunswick. He holds a Bachelor of Electrical Engineering from the Royal Military College, in Kingston, an LLB from Queens University and a Master of Laws from Osgoode Hall. Prior to his appointment to the Senate in 2001, he had a successful career as an attorney. He is also deputy chair of the Standing Senate Committee on National Finance and our Subcommittee on Veterans Affairs.

To the left of Senator Day is Senator Michael Meighen from Ontario. He is a lawyer, and a member of the Law Society of Upper Canada and of the Bar of the Province of Quebec. Currently, he is chair of our Subcommittee on Veterans Affairs. Senator Meighen is also a member of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce and the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans.

Our committee is the first permanent Senate committee mandated to examine security and defence. During the last Parliament we completed a number of reports beginning with "Canadian Security and Military Preparedness." This study, which was tabled in February 2002, examined the major defence and security issues facing Canada.

The Senate then asked our committee to examine the need for a national security policy. Thus far, we have released five reports on various aspects of national security: First, "Defence of North America: A Canadian Responsibility," tabled in September, 2002; second, "Update on Canada's Military Crisis: A View from the Bottom Up," tabled in November 2002; third, "The Myth of Security at Canada's Airports," tabled in January 2003; fourth, "Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World," tabled in October 2003; fifth, and most recently, "National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines," tabled in March 2004.

The committee is now turning its attention to a review of Canadian defence policy. During the next year, the committee will hold meetings in every province and engage with Canadians to determine what their national interests are, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond. The committee will attempt to generate debate on national security in Canada and to forge a public consensus on the need for a military.

Our next witness is Dr. Amanda Parriag. Ms. Parriag was co-director of the 2004 edition of the Centre for Research and Information on Canada's, *A Portrait of Canada: A Survey of Canadian Public Opinion*. She is also the principal consultant for Parriag and Associates. She has extensive experience as a researcher and consultant in a wide range of social and

Canada. Il est aussi président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles ainsi que président du groupe parlementaire libéral de l'Alberta.

À côté du sénateur Banks se trouve le sénateur Joseph Day du Nouveau-Brunswick. Il a un baccalauréat en génie électrique du Collège militaire royal de Kingston, un baccalauréat en droit de l'Université Queen's et une maîtrise en droit de Osgoode Hall. Avant sa nomination au Sénat en 2001, il a fait une brillante carrière d'avocat. Il est aussi vice-président du Comité sénatorial permanent de la défense nationale et de notre Sous-comité des anciens combattants.

À sa gauche se trouve le sénateur Michael Meighen de l'Ontario. Il est avocat et membre du Barreau du Haut-Canada ainsi que du Barreau du Québec. Il est actuellement président du Sous-comité des anciens combattants. Le sénateur Meighen est aussi membre du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce ainsi que du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans.

Notre comité est le premier comité sénatorial permanent chargé d'examiner la sécurité et la défense. Pendant la dernière législature, nous avons produit un certain nombre de rapports, à commencer par « l'État de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense ». Déposé en février 2002, le document a examiné les principaux enjeux de la défense et de la sécurité pour le pays.

Le Sénat a ensuite demandé au comité d'examiner la nécessité d'une politique de sécurité nationale. Jusqu'à présent, nous avons publié cinq rapports sur divers aspects de la sécurité nationale : D'abord, « La défense de l'Amérique du Nord, une responsabilité canadienne », déposé en septembre 2002; deuxièmement, « Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes, une vue de bas en haut », déposé en novembre 2002; troisièmement, « Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens », déposé en juin 2003; quatrièmement, « Les côtes du Canada : les plus longues frontières mal défendues au monde », déposé en octobre 2003; cinquièmement, tout récemment, « Les urgences nationales : le Canada, fragile en première ligne », déposé en mars 2004.

Le comité porte maintenant son attention sur un examen de la politique de défense du Canada. Dans l'année qui vient, le comité tiendra des réunions dans toutes les provinces et dialoguera avec les Canadiens pour déterminer ce que sont leurs intérêts nationaux, ce qu'ils perçoivent comme étant les principales menaces pour le Canada et la façon dont ils souhaiteraient que l'État réponde. Le comité cherchera à lancer un débat sur la sécurité nationale au Canada et dégager un consensus dans la population sur la nécessité de disposer de forces armées.

Notre témoin suivant est Mme Amanda Parriag. Mme Parriag est codirectrice de l'édition 2004 du document du Centre de recherche et d'information sur le Canada intitulé *Portrait du Canada : une enquête de l'opinion publique canadienne*. Elle est aussi consultante principale de Parriag and Associates. Elle a une vaste expérience d'attachée de recherche et de

public policy issues. She received a Ph.D. in psychology from Carleton University in 2001.

Please proceed.

Ms. Amanda Parriag, Centre for Research and Information on Canada: Honourable senators, I am pleased to be here today on behalf of the Centre for Research and Information on Canada, or CRIC. CRIC is the research and communications branch of the Canadian Unity Council and is responsible for tracking and analyzing public information about the federation.

Today, I will present data primarily from the Portraits of Canada survey completed in October of this year which highlights Canadians' perceptions of national security, defence issues and our relationship with the United States.

Portraits of Canada is a national survey that has been conducted annually since 1998. This survey gives us precise information on a number of issues relative to Canadian unity and allows us to track attitudes and perceptions over time. This year, Gina Bishop and myself are the survey co-directors.

Let me begin by highlighting some issues of national interest as they relate to this topic. Despite our shared border and close economic ties, a majority of Canadians disagree that Canadians and Americans share the same basic values. Canadians also think that people in their province have more in common with other Canadians than with people in nearby American states.

Overall, Canadians are relatively content with their life, and feel little threat from terrorists in the post 9/11 world. Perhaps because of this, we are becoming more accepting of immigrants over time. For example, the proportion of Canadians who say that we should accept about the same number of immigrants as we accept now has increased from 52 per cent in September 2003 to 56 per cent in June 2004. The proportion of Canadians who say that we should accept fewer immigrants has decreased from 32 per cent in September 2003 to 23 per cent this year. The number of those who say that we should accept more immigrants has increased from 12 to 18 per cent in the same time period.

Canadians are generally not fearful of terrorist attacks. Our data right after September 11, 2001, in comparison to June 2004, tells us that Canadians are unchanged in their perception that Canada will be the victim of a major terrorist attack in the next two years. In 2004, 42 per cent said that it was likely that Canada would be the victim of a terrorist attack and a majority of 56 per cent said that this was unlikely. Perhaps because of this, Canadians do not prioritize increasing military spending. This is one of the lowest priorities for the new federal government, as seen in this year's Portraits of Canada survey.

consultante dans tout un vaste éventail de questions sociales et de politique gouvernementale. Elle a reçu son doctorat en psychologie de l'Université Carleton en 2001.

Vous avez la parole.

Mme Amanda Parriag, Centre de recherche et d'information sur le Canada : Mesdames et messieurs les sénateurs, je suis heureuse d'être ici aujourd'hui au nom du Centre de recherche et d'information sur le Canada, le CRIC. Le CRIC est l'organe de recherche et de communications du Conseil de l'unité canadienne et a pour tâche de suivre et d'analyser l'information publique concernant la fédération.

Aujourd'hui, je vous présente principalement des données tirées de l'enquête Portraits du Canada, terminée en octobre dernier, qui fait ressortir les perceptions des Canadiens quant à la sécurité nationale, la défense et notre relation avec les États-Unis.

Portraits du Canada est une enquête annuelle nationale, menée depuis 1998. Cette enquête fournit des renseignements précis sur un certain nombre de questions touchant l'unité canadienne et nous permet de suivre l'évolution des attitudes et des perceptions. Cette année, Gina Bishop et moi-même avons été les codirectrices de l'enquête.

Tout d'abord, je voudrais souligner certains enjeux d'intérêt national relativement à cette question. Nous avons beau avoir une frontière commune et des liens économiques étroits, une majorité des Canadiens rejettent le précepte selon lequel les Canadiens et les Américains partagent les mêmes valeurs fondamentales. Les Canadiens croient également que les habitants de leur province ont plus en commun avec d'autres Canadiens qu'avec les habitants des États américains limitrophes.

Dans l'ensemble, les Canadiens se disent relativement contents de leur vie, et se sentent peu menacés par les terroristes en cette époque ultérieure au 11 septembre 2001. En raison de cela, peut-être nous devenons, au fil du temps, plus accueillants à l'endroit des immigrants. Par exemple, la proportion des Canadiens qui dit que nous devrions accepter environ le même nombre d'immigrants que nous en acceptons maintenant, est passé de 52 p. 100 en septembre 2003 à 56 p. 100 en juin 2004. Le pourcentage des Canadiens qui disent que nous devrions accepter moins d'immigrants a diminué, passant de 32 p. 100 en septembre 2003 à 23 p. 100 cette année. Le nombre de ceux qui disent que nous devrions accepter plus d'immigrants a augmenté, passant de 12 à 18 p. 100 pendant la même période.

En général, les Canadiens ne craignent pas les attaques terroristes. Une comparaison entre les données recueillies tout de suite après le 11 septembre et celles obtenues en juin 2004 nous révèlent que les Canadiens n'ont pas changé de perception quant à l'affirmation que le Canada sera victime d'un grand attentat terroriste au cours des deux années suivantes. En 2004, 42 p. 100 ont dit qu'il était probable que le Canada soit victime d'un attentat terroriste et une majorité, 56 p. 100, a déclaré que cela était peu probable. C'est ce qui explique peut-être que les Canadiens n'accordent pas la priorité à une augmentation des dépenses militaires. D'après le sondage Portraits du Canada de cette année, cela représente l'un des dossiers les moins importants pour le nouveau gouvernement fédéral.

Moving from background issues, let me now examine several key policy areas where Canadians feel that they are distinct from Americans. Our difference in values is seen in the perceptions that Canadians and Americans hold toward the United Nations. Canadians, at 80 per cent, are more likely than Americans, at 58 per cent, to agree that the United Nations contributes a great deal to world peace. Canadians also feel more strongly than Americans that when the United Nations needs peacekeeping troops, their country should provide some of its soldiers.

The differential value placed on the United Nations by the two countries is seen in our data which shows that 55 per cent of Canadians opposed our participation in the American-led invasion of Iraq. This opposition would have been converted to strong majority support, at 81 per cent, if the United Nations were to request military participation in Iraq.

Related to this, Canadians were more supportive of peaceful rather than military-based means of reconciling the United States' demands for Iraqi removal of weapons of mass destruction. In 2003, 67 per cent of Canadians agreed, and 32 per cent disagreed, that it was possible for the United States and its allies to compel the Iraqi regime to get rid of its weapons of mass destruction by using peaceful means rather than military force. Americans, on the other hand, were divided. Forty-six per cent agreed and 44 per cent disagreed that it was possible to use peaceful means in this regard.

The values difference persists in Canadians' perceptions of our participation in the missile defence shield. As of October of this year, a majority of 52 per cent of Canadians oppose our participation in the United States' missile defence system. Only 46 per cent support our participation in this system.

Across the country, Quebecers are most opposed to our participation in this system and Newfoundlanders are least opposed. You should note, though, that strong support is almost half of strong opposition, regardless of where you look in the country. From the survey results, it appears that Canadians will not be easily convinced that the missile defence shield is a valuable security asset for our country.

I will now move to policy areas where Canada and the United States have common ground. This year's Portraits of Canada survey confirms the result from previous years, where a majority of Canadians say that a common border security policy, when deciding who can and cannot enter Canada or the United States, is a good idea because it will increase the security of both countries. Only 36 per cent this year say that this is a bad idea because it will give the United States some say in our border security policy. In fact, majorities in every province and territory see a common border security policy with the United States as a

Quittons un peu la toile de fond pour passer maintenant à plusieurs grandes orientations pour lesquelles les Canadiens s'estiment distincts des Américains. On constate la différence de nos valeurs dans les attitudes des Canadiens et des Américains à l'endroit de l'Organisation des Nations Unies. Les Canadiens, à hauteur de 80 p. 100, sont plus susceptibles que les États-Uniens, à hauteur de 58 p. 100, de reconnaître que l'ONU contribue considérablement à la paix mondiale. Les Canadiens déclarent également plus fermement que les Américains que lorsque l'ONU a besoin de forces de maintien de la paix, leur pays devrait offrir les services de ses soldats.

Nos données montrent bien la différence des valeurs accordées par les deux pays à l'ONU. Cinquante-cinq pour cent des Canadiens se disent opposés à notre participation à l'invasion de l'Irak qu'ont dirigée les Américains. Cette opposition se serait transformée nettement en appui majoritaire, soit 81 p. 100, si les Nations Unies avaient demandé une participation militaire en Irak.

Toujours dans la même sphère, les Canadiens appuyaient plus le recours à des moyens pacifiques plutôt que militaires pour répondre à l'exigence des États-Unis de suppression des armes de destruction massive en Irak. En 2003, face à la proposition qu'il était possible que les États-Unis et leurs alliés forcent le régime irakien à se débarrasser de ses armes de destruction massive par des moyens pacifiques plutôt que par une intervention militaire, 67 p. 100 des Canadiens se sont dits d'accord, et 32 p. 100 en désaccord. De leur côté, les Américains étaient divisés. Quarante-six pour cent d'entre eux ont accepté qu'il était possible de se servir de moyens pacifiques pour obtenir le résultat souhaité, mais 44 p. 100 étaient en désaccord.

La différence entre nos valeurs se maintient quant à la perception qu'ont les Canadiens de notre participation au bouclier antimissile. En octobre dernier, une majorité des Canadiens, 52 p. 100, s'est dit opposée à notre participation au système de défense antimissile des États-Unis. Seulement 46 p. 100 ont appuyé notre participation à ce système.

Au Canada, les Québécois sont ceux qui s'opposent le plus à notre participation à ce système, tandis que les Terre-Neuviens s'y opposent le moins. Notez cependant que le soutien ferme est pratiquement la moitié de l'opposition ferme, où que l'on soit dans le pays. D'après les résultats du sondage, il semble qu'on aura beaucoup de difficulté à convaincre les Canadiens que le bouclier antimissile constitue un dispositif de sécurité utile pour le Canada.

Passons maintenant aux orientations pour lesquelles le Canada et les États-Unis trouvent un terrain d'entente. Le sondage Portraits du Canada de cette année confirme les résultats des années antérieures, une majorité des Canadiens déclarant qu'une politique commune de sécurité des frontières, pour décider de l'identité de ceux qui peuvent ou ne peuvent pas entrer au Canada ou aux États-Unis, est une bonne idée parce que cela va accroître la sécurité des deux pays. Cette année, seulement 36 p. 100 des Canadiens déclarent que c'est une mauvaise idée parce que cela donne aux États-Unis la possibilité d'intervenir dans l'élaboration

good idea, primarily amongst Newfoundlanders, New Brunswickers and Nova Scotians. The exception is in Yukon, where residents are divided on the issue.

Taken together, what does this data say about our relationship with the United States? In terms of Canada's general ties with the United States, although 41 per cent of Canadians this year would like to see our ties remain the same, another 24 per cent, up 9 points from 2003, would like to see more distant ties, while 34 per cent, down 10 points from 2003, would like to see closer ties with the United States. These results could be influenced by many issues but are being interpreted as a reflection of the strained Canada-U.S. relations in recent months over trade issues related to mad cow disease and softwood lumber.

Finally, last year, 42 per cent of Canadians said that having closer relations with the United States was a high priority for the new Prime Minister. This year, we see this proportion drop to 37 per cent who say that this is a high priority for the new federal government. It appears that, overall, while we might have difficulties in our relationship with the United States, most Canadians do want to preserve this relationship.

Canada has international priorities that go beyond those centred in North America. When we asked Canadians this year about the importance of six different international objectives for Canada, 91 per cent said that participating in United Nations peacekeeping is very or somewhat important. On the next tier, 84 per cent see assisting in efforts to reduce the spread of AIDS in Africa as important, and 81 per cent place importance on participation in the activities of NATO. Another 75 per cent of Canadians see participation in the war against terrorism as important, and 72 per cent place importance on participation in NORAD. Only 43 per cent of Canadians see taking part in the U.S. missile defence system as important, placing this international objective on the lowest tier.

Taken together, this data suggests that Canadians are not supportive of some American foreign policies. It appears that the Canadian public will not want to adopt U.S. policies that contradict their values. Canadians remain unconvinced of the need for increased military spending or participation in the U.S. missile defence shield while they do share the American concern with border security. We have a foreign policy agenda that is different and separate from that of the United States and would like this agenda to continue to represent the values of Canadians.

de notre politique de sécurité des frontières. En fait, dans chaque province et chaque territoire, une majorité des habitants considèrent qu'une politique commune de sécurité des frontières est une bonne idée, cette tendance étant plus marquée à Terre-Neuve et Labrador, au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse. L'exception est le Yukon, où les opinions sont divisées.

Dans l'ensemble, qu'est-ce que ces données révèlent sur notre relation avec les États-Unis? Pour ce qui est des liens généraux du Canada avec les États-Unis, bien que 41 p. 100 des Canadiens sondés cette année préféreraient que nos liens restent inchangés, 24 p. 100, soit neuf points de plus qu'en 2003, voudraient que nous ayons des liens plus distants tandis que 34 p. 100, soit 10 points de moins qu'en 2003, voudraient qu'il y ait des liens plus étroits avec les États-Unis. Ces résultats pourraient être influencés par beaucoup de choses, mais sont interprétés comme témoignant de la tension des derniers mois dans les relations canado-américaines relativement à des problèmes commerciaux liés à la maladie de la vache folle et au bois d'œuvre.

Enfin, l'an dernier, 42 p. 100 des Canadiens ont déclaré que l'établissement de liens plus étroits avec les États-Unis devait être une des grandes priorités du nouveau premier ministre. Cette année, ce pourcentage tombe, seulement 37 p. 100 des Canadiens déclarant qu'il s'agit d'une haute priorité pour le gouvernement fédéral. Bien qu'en général nous puissions avoir des difficultés relationnelles avec les États-Unis, il semble que la plupart des Canadiens veulent protéger cette relation.

Le Canada a des priorités internationales qui dépassent la seule Amérique du Nord. Cette année, lorsque nous avons posé aux Canadiens des questions au sujet de l'importance de six objectifs différents pour le Canada, 91 p. 100 ont déclaré que participer aux missions de maintien de la paix de l'ONU était très important ou d'une certaine importance. Pour l'échelon suivant, 84 p. 100 considèrent qu'il est important de participer aux efforts visant à réduire la propagation du sida en Afrique, et 81 p. 100 accordent de l'importance à notre participation aux activités de l'OTAN. Il y a également 75 p. 100 des Canadiens qui considèrent importante la participation à la guerre contre le terrorisme et 72 p. 100 qui trouvent importante notre participation à NORAD. Seuls 43 p. 100 des Canadiens considèrent important que le Canada participe à la mise en place du système américain de défense antimissile, ce qui place cet objectif international au plus bas échelon.

Dans leur totalité, ces données montrent que les Canadiens n'appuient pas certains des éléments de politique étrangère des États-Unis. Il semble que la population canadienne refuse d'adopter des politiques américaines qui entrent en contradiction avec ses valeurs. Les Canadiens restent sceptiques quant à la nécessité d'augmenter les dépenses militaires ou de participer au bouclier américain de défense antimissile, mais ils partagent la préoccupation des Américains à l'endroit de la sécurité des frontières. En matière de politique étrangère, nous avons des orientations différentes et distinctes de celles des États-Unis et nous voudrions que ces orientations continuent de représenter les valeurs des Canadiens.

Senator Cordy: You said that 91 per cent of Canadians think that we should help out with UN peacekeeping. This morning, we heard from a witness who said that peacekeeping has changed dramatically. In years gone by, peacekeepers went into situations where there was already peace. Now, with failed states, warlords and whatever, there is no peace when our peacekeepers go in. In fact, they are peacemaking and not peacekeeping.

Did you ask Canadians how they define “peacekeeper?” Do they have the old definition or a new definition, or are Canadians aware that peacekeeping has changed over the years?

Ms. Parriag: We have not focused specifically on the differences between the definitions ourselves. Other survey research indicates that, to some degree, Canadians are simply not aware that our role might have changed. In fact, when we asked about increased spending on the military, only 29 per cent of Canadians said that this was a high priority for the new government, at the same time as 91 per cent said that this was an important international objective. To us, that represents a real disconnect in their thinking of military versus peacekeeping and, to extend it, peacemaking. This is something we will have to examine further.

Senator Cordy: I would be interested in seeing the data on that. There is a saying that soldiers should not be doing peacekeeping but that the only ones who can do peacekeeping are soldiers. Therefore, you need a very well-trained military in order to do peacekeeping effectively. That is certainly what we have heard, and what I believe.

You also said that people are very content with their lives and have little concern about the threat of terrorism. I believe that immediately after 9/11 we, as legislators, could have passed almost any legislation, regardless of whether it trampled on privacy issues or the rights of the individual. I think that immediately following 9/11 Canadians would have accepted just about anything because of the fear. Is it true that your indicators show that Canadians have become much more laid back about it?

Ms. Parriag: Actually, we were surprised by the results we obtained. We have data from a survey done in October 2001 and the same survey done in June 2004. We found that Canadians were completely unchanged in their fear of a terrorist attack. Forty-two per cent said that it was likely that Canada would be the victim of a terrorist attack, and 56 per cent said that this was unlikely.

Senator Cordy: This was in the fall of 2001?

Ms. Parriag: Yes. The month after September 11, Canadians did not seem to be particularly fearful. However, they did seem to be open and welcome to initiatives that the United States was

Le sénateur Cordy : Vous avez dit que 91 p. 100 des Canadiens trouvent que nous devrions offrir nos services pour les missions onusiennes de maintien de la paix. Ce matin, nous avons entendu un témoin dire que le maintien de la paix a changé du tout au tout. Dans le temps, les Casques bleus étaient postés à des endroits où la paix régnait déjà. Maintenant, avec les États non viables, les seigneurs de la guerre et tout le reste, il n’y a aucune paix lorsque nos soldats de la paix interviennent. En fait, ils établissent la paix au lieu de la maintenir.

Avez-vous demandé aux Canadiens comment ils définissent « soldat de la paix »? Se servent-ils de l’ancienne ou de la nouvelle définition, où sont-ils même conscients que le maintien de la paix a changé au fil des ans?

Mme Parriag : Nous ne sommes nous-mêmes pas attardés particulièrement sur les différences entre les définitions. D’autres sondages révèlent que, dans une certaine mesure, les Canadiens ne sont simplement pas conscients du fait que notre rôle peut avoir changé. En fait, lorsque nous avons posé des questions au sujet d’une augmentation des dépenses militaires, seuls 29 p. 100 des Canadiens ont déclaré que cela devait être une grande priorité pour le nouveau gouvernement, alors que 91 p. 100 déclaraient que c’était un objectif international important. Selon nous, cela représente une véritable disjonction dans la réflexion sur les forces armées, le maintien de la paix et, pour pousser plus loin, le rétablissement de la paix. C’est une question que nous devons examiner plus avant.

Le sénateur Cordy : J’aimerais bien voir les données là-dessus. Selon une maxime, le maintien de la paix n’est pas le travail des soldats mais ils sont les seuls à pouvoir le faire. Seules des forces armées très bien préparées peuvent maintenir efficacement la paix. C’est certainement ce que l’on nous a dit, et c’est ce que je crois.

Vous avez également dit que les Canadiens sont très satisfaits de leur vie et on peu de préoccupations quant à la menace du terrorisme. Je crois que, tout de suite après le 11 septembre, nous, les législateurs, aurions pu adopter pratiquement n’importe quelle mesure législative, qu’elle piétine ou non le droit à la protection des renseignements personnels ou les droits des personnes. Je crois qu’au lendemain du 11 septembre, les Canadiens auraient accepté à peu près n’importe quoi, en raison de leur peur. Est-il exact que vos indicateurs montrent que les Canadiens sont beaucoup moins préoccupés aujourd’hui?

Mme Parriag : En fait, nous avons été surpris par les résultats obtenus. Nous avons les données provenant d’un sondage effectué en octobre 2001 et du même sondage en juin 2004. Nous avons trouvé que les Canadiens n’ont absolument pas changé d’attitude quant à leur crainte d’une attaque terroriste. Quarante-deux pour cent ont dit qu’il était probable que le Canada serait victime d’un attentat terroriste, et 56 p. 100 ont dit que cela était peu probable.

Le sénateur Cordy : C’était à l’autonomie 2001?

Mme Parriag : Oui. Un mois après le 11 septembre, les Canadiens ne semblaient pas particulièrement craintifs. Toutefois, ils semblaient accueillir avec bienveillance les

putting forth in terms of their own security. Canadians were onboard in terms of being supportive, but we do not seem to have felt that we ourselves were at risk of a terrorist attack.

Senator Cordy: Is there a feeling that, because of the proximity to the United States, if anything happens the United States will take care of us, or did you read between the lines on that?

Ms. Parriag: There is support for being a part of NORTHCOM. When we asked after September 11 about NORTHCOM, a majority of Canadians said, "We should join to increase our own security." Another majority said, "We should join to ensure a say in the United States North American Security Policy." There seemed to be a desire to increase our security — sort of, in a general sense, and a perception that the United States would do the brunt of the work. They would get it organized, and we would get on board. Now we have not run that question on NORTHCOM since that time, so I would think that support might have decreased, but we cannot know for sure. On another note, you can see that support for NORAD is at least 7 in 10 this year. NORAD is high, NORTHCOM we are not sure about, and the common border security is another issue again.

Senator Cordy: There seem to be contradictions. I am not saying it is the fault of the people who did it. Canadians do not seem to be totally sure of what they want, if these are the results. They do not want spending on military, but 91 per cent think we should do peacekeeping with the UN. They believe in NORAD at 70 per cent, and NORTHCOM, but are really low on ballistic missile defence with the Americans, with the Americans putting in the money and Canada going along with them. Is that true?

Ms. Parriag: We do find that there are some contradictions in here. However, it seems that the contradictions come from areas where Canadians have their values that are in conflict with the various initiatives. For example, when it comes to peacekeeping, it is now an ideal for Canadians and one of the things that makes us Canadian. In fact, we asked a question last year about the things and events that some people say make them proud to be Canadian, and 70 per cent said Canada's peacekeeping made them proud to be Canadian. Therefore, it seems to have gained prominence far and beyond what they actually do.

It is the sort of ideal that is very different from "Where should we be spending our money?" Should we spend our money on purchasing so-and-so for the military? They really seem to make a distinction, and see a difference, between those two issues.

initiatives que préconisaient les États-Unis pour leur propre sécurité. Les Canadiens étaient tout à fait prêts à les appuyer, mais nous ne semblons pas avoir trouvé que nous risquions nous-mêmes de faire l'objet d'un attentat terroriste.

Le sénateur Cordy : A-t-on le sentiment que, du fait de la proximité des États-Unis, s'il se produit quelque chose, les États-Unis prendront soin de nous, ou a-t-il fallu lire entre les lignes pour établir notre position à ce sujet?

Mme Parriag : Les Canadiens appuient le fait de faire partie de NORTHCOM. Après le 11 septembre, lorsque nous avons posé des questions au sujet de NORTHCOM, une majorité des Canadiens a déclaré « nous devrions nous y associer pour accroître notre propre sécurité ». Une autre majorité a déclaré « nous devrions nous y associer pour pouvoir intervenir dans l'élaboration de la politique étasunienne de sécurité pour l'Amérique du Nord ». Il semblait y avoir un désir d'accroître notre sécurité, en quelque sorte, associé à une perception selon laquelle les États-Unis feraient le gros du travail. Ils organiseraient tout cela, et nous y adhérierions. Nous n'avons plus posé cette question sur NORTHCOM depuis lors, et je crois donc que le soutien peut avoir diminué mais nous ne pouvons pas en être sûrs. Par ailleurs, on peut constater que l'appui pour NORAD est au moins à 7 sur 10 cette année. NORAD est en hausse, nous ne sommes pas sûrs quant à NORTHCOM, et la sécurité commune à la frontière constitue encore une autre question.

Le sénateur Cordy : Il semble y avoir des contradictions. Je ne dis pas que c'est la faute des sondeurs. Si ce sont bien là les résultats, les Canadiens ne semblent pas tout à fait sûrs de ce qu'ils veulent. Ils ne veulent pas de dépenses pour les forces armées, mais 91 p. 100 croient que nous devrions nous occuper de maintien de la paix avec l'ONU. Les Canadiens sont 70 p. 100 à croire au NORAD et à NORTHCOM, mais sont nombreux à résister à l'association avec les Américains pour le système de défense antimissiles balistiques, même si ce sont les Américains qui le financent et que le Canada n'a qu'à suivre. Est-ce exact?

Mme Parriag : Nous trouvons effectivement qu'il y a des contradictions. Toutefois, il semble que les contradictions découlent d'orientations pour lesquelles les Canadiens ont des valeurs qui entrent en conflit avec les diverses initiatives. Par exemple, lorsqu'il s'agit de maintien de la paix, cette idée constitue désormais un idéal pour les Canadiens et l'une des caractéristiques qui fait de nous des Canadiens. En fait, l'an dernier, nous avons posé une question sur les choses et les événements qui, selon certains, justifient que nous soyons fiers d'être Canadiens, et 70 p. 100 des répondants ont dit que les activités de maintien de la paix du Canada les rendaient fiers d'être Canadiens. Par conséquent, cela semble avoir atteint une importance qui dépasse de loin l'importance réelle de cette activité.

C'est la sorte d'idéal qui est diamétralement opposé à l'idée de savoir où nous devrions dépenser notre argent. Devrions-nous dépenser notre argent pour acheter tel ou tel matériel pour les forces armées? Eh bien, les Canadiens semblent vraiment établir un monde de différence entre ces deux questions.

Senator Banks: I will pursue exactly what Senator Cordy was just saying that, depending on how questions are phrased and what the context is and how much the people understand what they are answering, we have seen on comedy shows examples of people answering questions with absolute self-confidence and certainty that they obviously had no idea about, not the least of which was with respect to a certain personage. Would you please comment on or defend the findings on the basis of that fact?

I will give you some examples. You asked, "Could the U.S. and its allies bring about the removal of weapons of mass destruction in Iraq by peaceful rather than other means?" However, the resolutions that demanded the removal of weapons of mass destruction were from the United Nations. It was a succession of United Nations resolutions in which the United States said, "We will enforce whether you like it or not" that demanded the removal of those things.

Would that not — or may that not effect the answer that a person would give to that question?

Ms. Parriag: You are right that we need to be careful in how we phrase these questions. This is the eternal debate that pundits have been having for eons. How do you ask the questions while being sure not to bias the answers?

Even if Canadians do not know the ins and outs of NORTHCOM or NORAD or missile defence, you are certainly able to gauge an idea of their attitudes. They may not know the ins and outs of a UN resolution or the exact means of removing the Iraqi regime, militaristic or non-militaristic, but they can have an attitude towards what is appropriate for our country.

Senator Banks: If you ask the question of someone, "Do you think we ought to join NORTHCOM?" That implies (a) that we can join NORTHCOM, which we cannot, and (b) they might have some idea about what NORTHCOM is. Did you determine that the people whom you were asking understood the nature of the question?

Ms. Parriag: We always have the option. We always offer the option of saying you do not know, and it is true, people really want to give you an answer rather than saying that they do not know. However, we tend to look at the proportion of responses for "don't know": and for none of these questions did we get particularly high proportions of people saying that they did not know.

Senator Banks: Does that not obviate whatever the findings are, because Canada cannot join NORTHCOM? It is a division that is made up by the United States and they put these people in charge of different parts of the world. It has nothing to do with us, unless I misunderstood it completely.

The Chairman: You understand it exactly.

Le sénateur Banks : Je voudrais poursuivre exactement sur la lancée du sénateur Cordy. Cela dépend de la façon dont les questions sont exprimées, du contexte et de la mesure dans laquelle les répondants comprennent les questions. Nous avons déjà vu, dans des émissions comiques, des gens qui répondent à des questions en toute confiance et avec aplomb, alors qu'ils n'ont aucune idée de ce dont on parle. On a particulièrement vu cela au sujet d'un certain personnage. Pourriez-vous, s'il vous plaît, défendre vos constatations en tenant compte de cet aspect?

Je vais donner des exemples. Vous avez demandé si les États-Unis et leurs alliés peuvent obliger le gouvernement irakien à se défaire de ses armes de destruction massive en utilisant des moyens pacifiques plutôt que la force militaire. Toutefois, les résolutions exigeant la suppression des armes de destruction massive étaient des résolutions onusiennes. Il y a eu une série de résolutions des Nations Unies qui exigeaient la suppression de ces armes et c'est au sujet de ces résolutions que les États-Unis ont déclaré leur intention de les appliquer que les autres pays le veuillent ou non.

Cela ne pourrait-il pas influencer sur la réponse qu'une personne pourrait fournir à cette question?

Mme Parriag : Il est vrai que nous devons faire attention à la façon dont nous libellons ces questions. C'est l'éternel débat auquel se livrent les spécialistes depuis des lustres. Comment poser des questions sans orienter les réponses?

Même si les Canadiens ne connaissent pas les tenants et les aboutissants de NORTHCOM, du NORAD ou de la défense antimissile, on va certainement pouvoir avoir une idée générale de leurs attitudes. Ils ne savent peut-être pas tous des résolutions de l'ONU ni des moyens exacts, militaires ou non, de suppression du régime irakien, mais ils peuvent avoir une certaine attitude à l'endroit de ce qu'il convient à notre pays de faire.

Le sénateur Banks : Si vous demandez à quelqu'un « croyez-vous que nous devrions adhérer à NORTHCOM? », cela signifie a) que nous pouvons adhérer à NORTHCOM, ce qui est faux, et b) que les répondants peuvent avoir une certaine idée de ce qu'est NORTHCOM. Avez-vous établi si les gens à qui vous posez la question en comprenaient bien le sens?

Mme Parriag : Nous proposons toujours l'option de répondre « je ne sais pas ». Il est vrai cependant que les gens tiennent vraiment à fournir une réponse plutôt que de dire qu'ils ne savent pas. Toutefois, nous avons tendance à bien examiner la proportion de réponses « je ne sais pas » et, pour aucune de ces questions n'avons-nous obtenu un pourcentage particulièrement élevé de gens qui disaient ne pas savoir comment répondre.

Le sénateur Banks : Mais cela ne rend-t-il pas vos constatations insignifiantes, puisque le Canada ne peut pas adhérer à NORTHCOM? C'est un organisme créé par les États-Unis, où l'on confie à certaines personnes la responsabilité de s'occuper de diverses régions du monde. Cela n'a rien à voir avec nous, à moins que je n'y comprenne rien.

Le président : Vous comprenez parfaitement.

Senator Banks: We cannot apply to join NORTHCOM nor will we ever be asked to join it. Therefore, was the question that was asked of Canadians, "Should we join NORTHCOM?" Was that the question?

Ms. Parriag: Do you want the exact wording? I will find it for you. I will give you the NORTHCOM question first.

Senator Banks: You understand the nature of why I am asking the question?

Ms. Parriag: Yes.

Senator Banks: It is like saying, "Do you want to become a Viking?" Sure.

The Chairman: I thought we were Vikings.

Ms. Parriag: What we said is that the United States recently announced the creation of a new military command structure called NORTHCOM to look after the security of all of North America. It is expected that Canada will be asked to join NORTHCOM, which would mean that the Canadian Armed Forces would work more closely with those of the United States. The question was something like, "Which of the following statements about NORTHCOM is closer to your own view?" and then we have two different sets of statements.

Senator Banks: You put the question quite fairly. I do not know that we will be asked to participate in NORTHCOM — we will see — but with respect to NORAD, do you see a disconnect between the NORAD answers that you got, which were mostly in the affirmative on the one hand, and the ballistic missile defence questions that you got, which were an entirely opposite result? Is there not a disconnect there? Were they the same people that were asked that question?

Ms. Parriag: They were the same people.

Senator Banks: How can the people have those two opinions?

Ms. Parriag: We cannot entirely say for sure, obviously, because we did not ask them, "Why do you feel this way?" Upon reflection, it appears that there is a terminology issue. One is called ballistic missile defence and the other one is called NORAD. One sounds very militaristic, and Canadians are not generally militaristic. What do Canadians know about missiles? This is a completely foreign issue. I think it is just phrased in such a way, or the name is unfortunate, that it really turns people off.

Senator Banks: It is marketing. We just have to paint it pink and everything will be okay.

Le sénateur Banks : Nous ne pouvons pas présenter une demande d'adhésion à NORTHCOM, et on ne nous demandera jamais d'y adhérer. Est-ce donc bien la question que l'on a posée aux Canadiens : « Devrions-nous adhérer à NORTHCOM? » Est-ce cette question-là qu'on a posée?

Mme Parriag : Vous voulez le libellé exact? Je vais vous le trouver. Je vais d'abord vous donner la question sur NORTHCOM.

Le sénateur Banks : Vous comprenez pourquoi je pose la question?

Mme Parriag : Oui.

Le sénateur Banks : Cela revient à dire « Voulez-vous devenir Viking? » Bien sûr.

Le président : Je croyais que nous étions des Vikings.

Mme Parriag : Ce que nous avons dit c'est que les États-Unis avaient récemment annoncé la création d'une nouvelle structure militaire de commandement appelée NORTHCOM, pour s'occuper de la sécurité de toute l'Amérique du Nord. Nous disions que l'on s'attendait qu'on demande au Canada d'adhérer à NORTHCOM, ce qui signifierait que les forces armées du Canada travailleraient en plus étroite collaboration avec celles des États-Unis. La question était à peu près celle-ci : « Lequel des énoncés suivants au sujet de NORTHCOM se rapproche-t-il le plus de votre propre point de vue? » Ensuite, nous propositions deux séries différentes d'énoncés.

Le sénateur Banks : Vous avez posé la question de façon assez honnête. Je ne sais si l'on nous demandera de participer à NORTHCOM — nous verrons bien — mais pour ce qui est du NORAD, trouvez-vous qu'il y a contradiction entre, d'une part, les réponses que vous avez obtenues au sujet du NORAD, c'est-à-dire une majorité favorable et, d'autre part, les réponses obtenues aux questions sur la défense antimissile balistique, pour lesquelles le résultat était carrément à l'opposé? N'y a-t-il pas disjonction? Est-ce aux mêmes personnes qu'on a posé ces questions?

Mme Parriag : Ce sont les mêmes personnes.

Le sénateur Banks : Comment ces personnes peuvent-elles avoir ces deux opinions?

Mme Parriag : Nous ne pouvons évidemment pas le savoir avec certitude, parce que nous ne leur avons pas demandé pourquoi elles réagissent de telle ou telle façon. Cela dit, après réflexion, il semble qu'il y ait un problème de terminologie. Dans un cas on parle de défense antimissile balistique, dans l'autre on parle de NORAD. La première expression semble très militariste et, en général, les Canadiens ne sont pas très militaristes. Que savent les Canadiens sur les missiles? Il s'agit d'un domaine qui leur est tout à fait étranger. Je crois que c'est un nom malheureux, et que cela est exprimé de telle façon que les gens en éprouvent du dédain.

Le sénateur Banks : C'est une question de marketing. Il suffirait de peindre cela en rose et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Senator Meighen: As a former chairman of the council, I am glad to see you are continuing the good work. All this is very important. Senators Cordy and Banks have really explored the areas I was interested in. I do not think I have too much else, except — and you may have touched on this directly — how many years approximately have you been doing these annual surveys?

Ms. Parriag: The surveys started in 1998. At that time we did two, so in fact this is the seventh survey.

Senator Meighen: Do you have a survey of your surveys? Have you got something that shows the changing opinions on the same questions?

Ms. Parriag: Absolutely. Wherever we have a question that we have tracked over time, we keep that tracking.

Senator Meighen: Is there any question that would relate to the area that is of interest to us that has shown some great change?

Ms. Parriag: I alluded to one of them very rapidly when I was giving my opening statements, the one on Canada's ties with the United States. We found it particularly interesting that last year there was a real push towards having closer ties with the United States. We thought that was a reflection of the general tumultuous relationships we had had on a number of different levels last year with the United States.

This year, there is a real push towards the status quo but there is a decline in those who would like closer relations and an increase, 9 and 10 points respectively, in those who would like more distant relations. It could be a reflection of a number of different issues that have taken place between the two countries within the last year. We will have to watch this to see what happens.

It is important to note the plurality position of Canadians is such that we want our relationship with the United States to remain the same. However, there is some movement in the minorities who want our relationship to become closer or more distant. We will keep our eyes on that.

Senator Meighen: Is sentiment dependant on the particular headlines of the day?

Ms. Parriag: The question we asked was general in nature. We asked only whether people would like our ties to the U.S. to be closer, more distant or the same. As with any public opinion poll, the context makes a difference. We did the poll this year between September 15 and 16, depending on which region of the country we were polling in, and October 3 and 4. A number of things were taking place at the time that might have affected perceptions of the Canada-U.S. relationship.

Senator Meighen: You are in a fascinating business. I admire your ability to remain non-cynical about the issue. A few years ago, we were all sitting around in committees debating the merits

Le sénateur Meighen : En ma qualité d'ancien président du conseil de l'unité canadienne, je suis heureux de voir que vous continuez de faire du bon travail. Tout cela est très important. Les sénateurs Cordy et Banks ont vraiment examiné les questions qui m'intéressaient. Je ne pense pas avoir grand-chose d'autre à dire sauf — et vous en avez peut-être déjà parlé — pour savoir depuis combien d'années environ vous menez ces sondages annuels?

Mme Parriag : Les sondages ont commencé en 1998. À l'époque, nous en faisons deux. Il s'agit donc, en fait, du septième sondage.

Le sénateur Meighen : Avez-vous une étude sur vos sondages? Y a-t-il un document qui montre l'évolution des opinions sur les mêmes questions?

Mme Parriag : Absolument. Chaque fois qu'il y a une question que nous avons suivie au fil des ans, nous gardons les résultats de ce pistage.

Le sénateur Meighen : Y a-t-il une question liée au domaine qui nous intéresse et pour laquelle on a connu un changement marqué?

Mme Parriag : J'ai fait allusion très rapidement à l'une d'elles lors de mon exposé. Il s'agit des liens du Canada avec les États-Unis. Nous avons trouvé particulièrement intéressant que, l'an dernier, il y ait eu une véritable poussée en faveur d'un rapprochement avec les États-Unis. Nous avons pensé que cela résultait des relations généralement tumultueuses que nous avons eues l'an dernier avec les États-Unis dans plusieurs dossiers.

Cette année, nous sentons une véritable poussée en faveur du statu quo, mais il y a diminution du nombre de ceux qui voudraient des relations plus étroites et augmentation, 9 et 10 points respectivement, de ceux qui voudraient des relations plus distantes. Cela peut être le résultat d'un certain nombre de problèmes distincts qui sont survenus entre les deux pays au cours de l'année écoulée. Nous allons devoir surveiller tout cela et voir où cela nous amène.

Il est important de souligner qu'une pluralité des Canadiens souhaite que notre relation avec les États-Unis reste inchangée. Toutefois, parmi les minorités qui souhaitent que notre relation soit plus étroite ou plus distante, il y a un certain déplacement de l'opinion. Nous allons continuer de surveiller cela.

Le sénateur Meighen : Le sentiment est-il tributaire des manchettes du jour?

Mme Parriag : La question que nous avons posée était de nature générale. Nous avons seulement demandé aux gens s'ils souhaiteraient un rapprochement avec les États-Unis, plus de distance ou le statu quo. Comme c'est le cas de tout sondage d'opinion publique, le contexte a son influence. Cette année, nous avons procédé à ce sondage les 15 et 16 septembre et les 3 et 4 octobre, selon la région du pays que l'on visait. Divers événements qui se sont produits à l'époque auraient pu influencer la perception de la relation canado-américaine.

Le sénateur Meighen : Vous faites un travail fascinant. J'admire votre résistance au cynisme dans ce domaine. Il y a quelques années de cela, nos divers comités débattaient des

of a common currency or a currency union with the United States. Today, we do not hear a word about that. Funnily enough, the dollar has gone up by 20 basis points.

Ms. Parriag: We have a data point for that, from a few years ago, whereby the majority of Canadians said they did not want to have a common currency with the United States. When we suggested that we would use the U.S. dollar as the common currency, the proportion who did not want this union of currency increased dramatically. Common currency is simply a non-starter for Canadians. That is probably why you do not hear about it these days.

Senator Meighen: Are you saying it was a non-starter back one and a half years when the dollar was at U.S. 63-cents? Perhaps only the academic circles became excited about that prospect.

Ms. Parriag: No, this survey was of the general population in 2003 and included the North, where they were saying that this is a bad idea. Our dollar was rising at the time.

Senator Meighen: You may not be able to answer this next question. I think you used the phrase, "Canadians are not militaristic." What does that mean? Does it mean that Canadians are not interested in military matters or not interested in their military? Does it mean that they do not have designs on other peoples' lands or possessions? What does it mean?

Ms. Parriag: From the data gathered, we have found that Canadians approve of multilateral approaches to a number of issues including, for example, Iraq. Canadians take a great deal of pride in peacekeeping but do not necessarily prioritize spending on the military. It appears from the data that Canadians are more reserved, and when I say "more or less militaristic" I was meaning in comparison to the United States.

Senator Meighen: You do not see much change in that over the years that you have been polling?

Ms. Parriag: Even right after September 11, when passions were high and we were being supportive of the United States, we were not willing to remove or reduce our Charter of Rights and Freedoms in order to enhance issues of security. We were only slightly more restrictive in terms of immigration policies and we still did not jump on the military action bandwagon.

Senator Meighen: In the immediate aftermath of the friendly fire incident in Afghanistan, did you notice any change?

Ms. Parriag: I do not have any data to speak to on that at this time.

Senator Meighen: Might you have the data at a later date?

Ms. Parriag: I might have it after.

avantages d'une monnaie commune ou d'une union monétaire avec les États-Unis. Aujourd'hui, plus un mot à ce sujet. Chose curieuse, le dollar a augmenté de 20 points de base.

Mme Parriag : Nous avons une donnée simple à ce sujet, qui remonte à il y a quelques années de cela, lorsque la majorité des Canadiens ont dit qu'ils ne voulaient pas de monnaie commune avec les États-Unis. Lorsqu'on disait que le dollar américain servirait de monnaie commune, la proportion de ceux qui ne voulaient pas de cette union monétaire augmentait de beaucoup. L'idée d'une monnaie commune ne plaît tout simplement pas aux Canadiens. C'est probablement la raison pour laquelle vous n'en entendez probablement pas parlé ces temps-ci.

Le sénateur Meighen : Vous dites que cette idée ne plaisait pas il y a un an et demi de cela, à l'époque où notre dollar valait 0,63 \$ US? Les milieux universitaires devaient bien être les seuls à être ravis de cela.

Mme Parriag : Non, ce sondage avait été fait auprès du grand public en 2003 et comprenait le Nord, où les gens disaient que c'était une mauvaise idée. Notre dollar augmentait en valeur à l'époque.

Le sénateur Meighen : Vous ne pourrez peut-être pas répondre à ma prochaine question. Je crois que vous avez employé l'expression « Les Canadiens ne sont pas militaristes ». Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que ça veut dire que les Canadiens ne s'intéressent pas aux questions militaires ou ne s'intéressent pas à leur armée? Est-ce que ça veut dire qu'ils ne convoitent pas les terres ou les possessions des autres peuples? Qu'est-ce que ça veut dire?

Mme Parriag : D'après les données réunies, nous avons constaté que les Canadiens approuvent les approches multilatérales dans un certain nombre de contentieux, par exemple, l'Irak. Les Canadiens sont très fiers des opérations de maintien de la paix mais ils ne jugent pas nécessairement prioritaires les dépenses militaires. Les données semblent indiquer que les Canadiens sont plus réservés, et quand je dis « plus ou moins militaristes », j'avais en tête la comparaison avec les États-Unis.

Le sénateur Meighen : Constatez-vous de grands changements dans vos sondages au fil des ans?

Mme Parriag : Même après le 11 septembre, quand les passions étaient exacerbées et que nous soutenions les États-Unis, les Canadiens ne tenaient pas à supprimer ou atténuer notre Charte des droits et libertés en faveur d'une sécurité rehaussée. Nous étions seulement un peu plus sévères en matière de politique d'immigration, et nous ne nous sommes pas joints à ceux qui voulaient en découdre.

Le sénateur Meighen : Avez-vous remarqué un changement quelconque dans les jours qui ont suivi l'incident du feu ami en Afghanistan?

Mme Parriag : Je n'ai pas de données à ce sujet pour le moment.

Le sénateur Meighen : En aurez-vous plus tard?

Mme Parriag : Plus tard, ça se peut.

Senator Meighen: We will ask you then.

Senator Day: I always find these analyses of surveys quite fascinating. We heard comments on other surveys a while back and their conclusion was that there is an inherent support for the military in Canada that is quite strong but that political leadership does not seem to have caught on to that to the extent that the public wants more money spent on the Armed Forces.

You have indicated that Canadians are highly supportive of peacekeeping. Can we take that a step further and say that you would agree that Canadians tend to be supportive of the military as an element of our society?

Ms. Parriag: I do not know that our data necessarily shows that.

Senator Day: Have you ever compared the support for the military generally between Canada and the United States?

Ms. Parriag: No, we have not done that.

Senator Day: I would guess that we would probably see greater inherent support for the military in the United States than in Canada, but that is only an observation. Without having polled, you do not have other material that would support or refute that statement?

Ms. Parriag: No.

Senator Day: Your use of the Canadian flag suggests to me that you are a Canadian agency. Is that a wrong impression?

Ms. Parriag: That is correct.

Senator Day: How do you obtain your funding?

Ms. Parriag: The Canadian Unity Council is a non-profit, non-partisan organization. We rely on grants and donations from a number of different bodies.

Senator Day: Do you take orders such that if I wanted a survey done on a particular subject, I could pay you money and you would do that for me?

Ms. Parriag: No.

Senator Day: That is not part of your mandate?

Ms. Parriag: No. We survey particularly on issues of the Canadian federation. We have a research agenda and we follow that agenda. Part of our mandate is to disseminate our information as widely as possible. If you wanted particular information that we happen to have, we would certainly give it to you.

Senator Day: Who decides on the questions you will ask for any particular survey?

Ms. Parriag: With the Portraits of Canada Survey, we had a research committee that was made up of various individuals from the polling industry, as well as people within the Centre for Research Information on Canada. Our regional managers also

Le sénateur Meighen : Nous vous demanderons alors d'aller voir.

Le sénateur Day : Je trouve ces analyses de sondages toujours fascinantes. On entend des commentaires sur les sondages qu'on a faits précédemment et où l'on concluait que les forces militaires du Canada bénéficiaient d'un soutien inhérent et très fort mais que les autorités politiques ne semblaient pas avoir compris que le public veut qu'on dépense davantage pour les forces armées.

Vous avez dit que les Canadiens sont très favorables aux opérations de maintien de la paix. Peut-on faire un pas de plus dans ce sens et dire que les Canadiens ont tendance à voir l'armée comme étant un élément de leur société?

Mme Parriag : Je ne sais pas si nos données démontrent nécessairement cela.

Le sénateur Day : Avez-vous déjà comparé le soutien à l'armée de manière générale entre le Canada et les États-Unis?

Mme Parriag : Non, nous n'avons pas fait cela.

Le sénateur Day : J'imagine qu'on constaterait probablement un soutien inhérent plus grand à l'armée aux États-Unis qu'au Canada, mais ce n'est qu'une observation. Sans avoir fait le sondage, vous n'avez pas d'autre élément qui vous permettrait de soutenir ou de réfuter cette affirmation?

Mme Parriag : Non.

Le sénateur Day : Votre utilisation du drapeau canadien m'indique que vous êtes une agence canadienne. Est-ce que je me trompe?

Mme Parriag : C'est exact.

Le sénateur Day : Comment obtenez-vous votre financement?

Mme Parriag : Le Conseil de l'unité canadienne est une organisation sans but lucratif et non partisane. Nous vivons des subventions et des dons qui nous proviennent de diverses instances.

Le sénateur Day : Si je voulais vous faire faire un sondage sur un sujet en particulier, est-ce que je pourrais vous en commander un et vous payer pour ça?

Mme Parriag : Non.

Le sénateur Day : Cela ne fait pas partie de votre mandat?

Mme Parriag : Non. Nous faisons des sondages qui portent particulièrement sur la fédération canadienne. Nous avons un programme de recherche, et nous nous y tenons. Une partie de notre mandat tient à la diffusion la plus vaste possible de nos informations. Si vous voulez des informations que nous possédons déjà, nous vous les communiquerons sûrement.

Le sénateur Day : Qui décide des questions que vous allez poser dans un sondage?

Mme Parriag : Dans le cas du sondage Portraits du Canada, nous avions un comité de recherche qui était composé de diverses personnes de l'industrie du sondage, ainsi que des personnes présentent au Centre de recherche et d'information du Canada.

had input to the questions. In large part, we are guided by the issues of the day — emerging issues that need to be covered, as well as issues of the federation that we need to track over time because we think they will remain important, regardless of whether they are in the news, such as Senate reform.

Senator Day: We were surprised when you talked about NORTHCOM — Northern Command of the United States military structure. We thought that perhaps you had misspoken and had meant to say NORAD. However, your question clearly stated that the United States was about to set up a division of its military called Northern Command or NORTHCOM?

Ms. Parriag: Yes.

Senator Day: It was to be responsible for North American defence. Is that what the wording said?

Ms. Parriag: The United States recently announced the creation of a new military command structure called NORTHCOM, which will look after the security of all of North America.

Senator Day: If you called people up and told them that a body called NORTHCOM was to be created to look after the defence of all of North America and did they think that we should be part of it, what kind of answer do you think you would get from people?

Ms. Parriag: It could have gone a number of different ways. We could say that security is not an issue for us. Other polling data that shows Canadians do not believe they are at risk of a terrorist attack might indicate that Canadians would generally reject being part of NORTHCOM.

Senator Day: Was that question developed in consultation with a political or military person who might know what NORTHCOM would truly be doing?

Ms. Parriag: No. We need to pose these questions to the general public. We would not want to give a paragraph of information, first of all, but, as you said, many people may not know what NORTHCOM is and so we give a little information.

Senator Day: The only other question, just in conclusion, is how much of your budget do you receive by way of a grant from the federal government?

Ms. Parriag: You would have to talk to Michel Desjardins.

Senator Day: Is this not public information?

Ms. Parriag: I actually do not know.

Senator Day: If I went to your website, would I be able to find out?

Ms. Parriag: I cannot say, because my focus has been to co-direct Portraits of Canada, but Mr. Desjardins is open about much of what we do and the processes behind what we are doing, so you could certainly ask.

Nos gestionnaires régionaux ont également contribué à la facture des questions. Dans une large mesure, nous sommes guidés par les sujets d'actualité — les dossiers émergents qui doivent être analysés ainsi que les questions concernant la fédération que nous devons suivre au fil des ans parce que nous pensons qu'elles demeurent importantes, que la presse en parle ou non, par exemple la réforme du Sénat.

Le sénateur Day : Nous avons été surpris de vous entendre parler du NORTHCOM — le commandement du Nord de la structure militaire des États-Unis. Nous avons pensé que vous vous étiez peut-être trompés et que vous vouliez parler de NORAD. Cependant, votre question indiquait clairement que les États-Unis s'apprêtaient à créer une division militaire appelée le Commandement du Nord ou NORTHCOM?

Mme Parriag : Oui.

Le sénateur Day : Cette entité devait être responsable de la défense de l'Amérique du Nord. C'est bien ce que disait le libellé?

Mme Parriag : Les États-Unis ont récemment annoncé la création d'une nouvelle structure de commandement militaire appelée le NORTHCOM, qui verra à la sécurité de toute l'Amérique du Nord.

Le sénateur Day : Si vous appeliez des gens et leur disiez qu'une instance appelée le NORTHCOM était sur le point d'être créée pour voir à la défense de toute l'Amérique du Nord, et que vous leur demandiez si nous devrions en faire partie, quel genre de réponses obtiendriez-vous des gens à votre avis?

Mme Parriag : On pourrait obtenir diverses réponses. Les gens pourraient dire que la sécurité ne les préoccupe pas. D'autres sondages démontrent que les Canadiens ne croient pas au risque d'une attaque terroriste, et cela pourrait vouloir dire que les Canadiens de manière générale n'accepteraient pas de faire partie du NORTHCOM.

Le sénateur Day : Cette question a-t-elle été mise au point en consultation avec un dirigeant politique ou militaire qui saurait vraiment ce que va faire le NORTHCOM.

Mme Parriag : Non. Nous devons poser ces questions au grand public. Nous ne voulons pas leur donner tout un paragraphe d'information, au départ, mais comme vous dites, beaucoup de gens ne savent peut-être pas ce que c'est que le NORTHCOM et nous leur donnons donc peu d'information.

Le sénateur Day : Ma seule autre question, en guise de conclusion, c'est quel part de votre budget est fait de subventions du gouvernement fédéral?

Mme Parriag : Il faudrait vous adresser à Michel Desjardins.

Le sénateur Day : Cette information n'est pas publique?

Mme Parriag : Je l'ignore tout simplement.

Le sénateur Day : Je ne pourrais pas la trouver sur votre site Web?

Mme Parriag : Je ne saurais vous le dire, car j'étais la codirectrice des Portraits du Canada, mais M. Desjardins est au courant de ce que nous faisons et de la procédure suivie. Vous pouvez donc lui poser la question.

The Chairman: You told me earlier that you do not have dogs on your website.

Ms. Parriag: I do not have dogs on my website yet.

The Chairman: They are a good idea.

Senator Nolin: Some of our colleagues would be interested to know that one of our colleagues, Senator Fraser, before being summoned to the Senate, was a director of that centre.

Ms. Parriag: It is a good place to be, obviously.

Senator Nolin: Of course, I am from Quebec, and my question will be focused on why Quebec is so different.

Ms. Parriag: I knew you were from Quebec and I did a little bit of background checking into why Quebec is so different before I came. What are you thinking of particularly?

Senator Nolin: First, the relationship with the U.S., which is quite an evolution from when you look at data going back 15, 20 years, Quebec has always been very close to the United States. With respect to the question about being world citizens, was it defined and why is Quebec so different from the rest of the country in responding to that question? Those are two areas of interest for me.

Ms. Parriag: When we do national surveys, time after time we will see that the responses in Quebec are different from those in the rest of Canada. In fact we have, as a matter of course, in our survey data often a set of data for Quebec and then compare that to the rest of Canada because the responses are often different.

When it comes to the relationship with the United States, in looking at other survey data on values we have found that there is a divergence in the values of Quebecers and the values of Americans. It is well exemplified in some survey research that has been done by Michael Adams at Environics Research Group. He has tested different statements: One of them is "the father is the master in his own home" and he asks whether you agree or not with that statement. In the United States as a whole, you will find that agreement has been going up and in Canada, agreement has been going down. In Quebec, it has been going down to a much larger degree.

There is also a divergence in terms of religious beliefs. The United States has become more conservative and religious over time, definitely within the last 30 years, and in Quebec that has become less so. We think that a difference in values is definitely driving a difference in perceptions. Essentially, Quebecers are saying that they do not see anything in common with these people.

Senator Nolin: That is quite recent for Quebecers, and of course you focus on two specific areas.

Ms. Parriag: Right.

Senator Nolin: I was reading a piece written by a journalist in *The Globe and Mail* recently about why Quebec is more different, we Quebecers see ourselves as more different from the U.S., and it

Le président : Vous m'avez dit plus tôt qu'il n'y a pas de chiens sur votre site Web.

Mme Parriag : Il n'y en a pas encore.

Le président : C'est pourtant une bonne idée.

Le sénateur Nolin : Nos collègues seront contents d'apprendre qu'avant d'être nommé au Sénat, le sénateur Fraser a été directeur de ce centre.

Mme Parriag : On y est très bien.

Le sénateur Nolin : Je suis du Québec et ma question va porter sur ce qui fait du Québec un endroit différent.

Mme Parriag : Je savais que vous étiez du Québec et j'ai fait un peu de recherche, avant de venir, sur ce qui fait la différence du Québec. À quoi pensez-vous en particulier?

Le sénateur Nolin : Tout d'abord à nos relations avec les États-Unis, qui ont considérablement évolué depuis 15 ou 20 ans. Le Québec a toujours été très proche des États-Unis. À propos de votre question concernant les citoyens du monde, est-ce que cette notion a été définie et pourquoi le Québec est-il si différent du reste du pays sur ce point? Voilà deux sujets qui m'intéressent.

Mme Parriag : Quand nous faisons des sondages nationaux, nous constatons d'une fois à l'autre que les réponses provenant du Québec diffèrent de celles du reste du Canada. Dans nos résultats de sondages, nous avons souvent un ensemble de données pour le Québec, que nous pouvons comparer avec celles du reste du Canada, car les réponses sont souvent différentes.

En ce qui concerne les relations avec les États-Unis, les résultats des sondages sur les valeurs nous ont permis de constater que les valeurs des Québécois diffèrent de celles des Américains. C'est ce qu'indiquent les recherches effectuées par Michael Adams, du Environics Research Group. Il a testé différentes affirmations, notamment « le père est maître chez lui », en demandant au répondant s'il était d'accord ou non. Dans l'ensemble des États-Unis, les réponses positives sont plus nombreuses qu'au Canada. Au Québec, elles sont encore beaucoup moins nombreuses.

On note aussi des divergences en matière de croyances religieuses. Les Américains sont devenus plus conservateurs et plus religieux depuis 30 ans, alors que les Québécois le sont moins. Nous pensons que cette différence dans les valeurs entraîne une différence dans les perceptions. Pour l'essentiel, les Québécois disent ne ressentir aucun point commun avec les Américains.

Le sénateur Nolin : C'est une tendance très récente chez les Québécois, et vous mettez l'accent, évidemment, sur deux domaines spécifiques.

Mme Parriag : C'est exact.

Le sénateur Nolin : J'ai lu récemment un article du *Globe and Mail* sur ce qui rend le Québec différent. On y disait que les Québécois se trouvent différents des Américains, et que c'est une

is recent. If you go back 10 years, it was not that way. What has changed? Of course, it is not family values or religious values that have changed over the last 10 years, so what has changed?

Ms. Parriag: I know that if we were to take, say, the last four or five years, when it comes to military issues Quebecers tend to be less concerned overall. In the United States, there has been a focus on military issues and security issues, and so forth. You would definitely see a divergence there.

In terms of the missile defence question, when you take Quebec out of the overall results, support in Canada increases to majority support for missile defence and opposition decreases to below 50 per cent. Therefore, responses in Quebec are really driving perceptions on this issue. From what we have seen, when there is a need for military support that coincides with Quebecers' values, yes, they are on board, otherwise they do not support this issue and the United States has been very much supporting this issue.

Senator Nolin: I want to focus now on the "world citizens" attitude. What is so strange in that question? First, how was the question put to the people?

Ms. Parriag: I will find it for you.

For that question, we asked: "Do you agree strongly, agree somewhat, disagree somewhat or disagree strongly with the following statement: I feel I am more a citizen of the world than a citizen of my own country."

Senator Nolin: Without more explanation, and even on a very bold statement without giving any explanation on what it means, do you have important differences between Quebecers and the rest of the country?

Ms. Parriag: Absolutely.

Senator Nolin: That is Canada versus the U.S.?

Ms. Parriag: Yes.

Senator Nolin: How do you explain all that?

Ms. Parriag: I would explain the differences between Quebec and the rest of Canada to be a reflection of the attachment that Quebecers feel, for example, to Europe, that Canadians would not necessarily feel, in comparison, to the same degree. I was speaking about this question with some Quebecers on Thursday, and they were saying that they feel at home in Europe, and just as at home there as in Quebec. There is definitely an affinity there, so that makes sense.

In terms of the difference between Canada and the United States, 69 per cent of Canadians disagree that they are more citizens of the world than a citizen in their own country, but 58 per cent of Americans disagree with that statement. Both of them have majorities that disagree that they are citizens of the world, although Canada disagrees to a larger extent.

I want to call your attention, while I am explaining this, to the fact that 9 per cent of Americans cannot respond to that question.

Senator Nolin: Of course, they need more explanation.

tendance récente. Il y a 10 ans, ce n'était pas ainsi. Qu'est-ce qui a changé? Les valeurs familiales et religieuses n'ont certainement pas changé en 10 ans. Alors, qu'est-ce qui a changé?

Mme Parriag : Je sais que si nous prenons les 4 ou 5 dernières années, les Québécois semblent moins se préoccuper des questions militaires. Aux États-Unis, on a beaucoup mis l'accent sur les questions militaires et les questions de sécurité. On constate donc une divergence très nette à ce niveau.

Sur la défense antimissile, si on écarte le Québec de l'ensemble des résultats, le Canada accorde un appui majoritaire à la défense antimissile, moins de 50 p. 100 des répondants affirmant qu'ils sont contre. Par conséquent, ce sont les réponses des Québécois qui déterminent la tendance sur cette question. D'après ce que nous avons vu, les Québécois sont d'accord lorsqu'un besoin militaire coïncide avec leurs valeurs; autrement, ils n'accordent pas leur appui sur cette question, contrairement aux Américains.

Le sénateur Nolin : J'aimerais parler maintenant de l'attitude du « citoyen du monde ». Qui a-t-il de curieux dans cette question? Tout d'abord, comment la question était-elle posée?

Mme Parriag : Je vais vous trouver la formulation.

Pour cette question, nous avons demandé : « Êtes-vous fortement en accord, en accord, en désaccord, ou fortement en désaccord... Je sens que je suis davantage un citoyen du monde qu'un citoyen de mon propre pays. »

Le sénateur Nolin : Sans autre explication, et même sur une affirmation très catégorique dont le sens n'est pas davantage expliqué, est-ce qu'on note des différences importantes entre les Québécois et le reste du pays?

Mme Parriag : Oui, absolument.

Le sénateur Nolin : Le Canada par rapport aux États-Unis?

Mme Parriag : Oui.

Le sénateur Nolin : Comment expliquer vous cette différence?

Mme Parriag : La différence entre le Québec et le reste du Canada traduit l'attachement des Québécois pour l'Europe, que les Canadiens n'éprouvent pas nécessairement au même degré. J'ai abordé cette question avec des Québécois jeudi dernier et ils me disaient qu'ils se sentent autant chez eux en Europe qu'au Québec. Il y a donc indiscutablement une affinité à ce niveau.

En ce qui concerne la différence entre le Canada et les États-Unis, 69 p. 100 des Canadiens ne sont pas d'accord pour dire qu'ils se sentent plus citoyen du monde que citoyen de leur propre pays, mais 58 p. 100 des Américains sont en désaccord. Le désaccord est majoritaire dans les deux cas, mais la proportion des Canadiens en désaccord est plus forte.

J'aimerais attirer votre attention, pendant cette explication, sur le fait que 9 p. 100 des Américains ne peuvent pas répondre à cette question.

Le sénateur Nolin : Ils auraient certainement besoin d'explications supplémentaires.

Ms. Parriag: I do not know; I just find it interesting. Maybe it is a concept that is a little bit foreign in the United States, even though they have this melting pot ideal and this idea that they welcome people from all around the world, and so forth. Perhaps it is a concept that is more foreign to them. I am not 100 per cent sure what is driving the differences there.

Senator Munson: Governments pay attention to polls. I know this from having worked for government for a short period of time.

Ms. Parriag: We are glad to hear that.

Senator Munson: Sometimes they pay too much attention, though, to the detriment of what could be effective laws or policy, and it may be unpopular, yet governments will look at a poll and say: that is a poll therefore I will not make a decision and just go with what Canadians are telling me.

How do you feel about the role of pollsters and their role in dealing with governments and how governments manage themselves? In this town, when there is a poll, people jump and listen to it, and sometimes they deliver policy based on the last poll.

Ms. Parriag: Pollsters have a responsibility to ask questions that are unbiased and fair, precisely because of what you have just said: People pay attention to the results. I do think that the government needs to pay attention to polls, particularly when they are national polls that reflect the views of Canadians across the country, as opposed to a regional poll, when it is an issue that is a national issue. If it is an emerging issue, there is a responsibility on the part of the government to see what happens to it over time. For example, with this missile defence issue, we have seen that polarization amongst those who are strongly opposed and those who are strongly supportive has increased within the last two years. That is something to which governments should pay attention, as much as the overall numbers for support and opposition to the system, because that indicates that Canadians' views on this issue have some staying power and it is not just a flash in the pan or something influenced by context. Governments must be responsible in how they look at the data. They do not only have to take the pollsters' interpretation of the data, they must also look at data from different sources in conjunction with the context within which the data was gathered. For example, if we gathered data right after September 11, you would want to follow up those data points over time to ensure that those are solid opinions and not just opinions driven by emotion at that time.

Senator Munson: Those who are watching CPAC are paying attention to us sometimes. In summation, what single message is coming out of your poll today that you are telling us that government should pay attention to? Is there a general theme or specifics that you would like to get across?

Mme Parriag: Je ne sais pas; je trouve cette particularité intéressante. C'est peut-être une notion plus ou moins étrangère aux États-Unis, malgré l'idéal du « melting pot » et malgré le principe voulant que les États-Unis accueillent des gens venus du monde entier, et cetera. La notion de citoyen du monde leur est peut-être étrangère. Je ne suis pas totalement certaine de ce qui sous-tend cette différence.

Le sénateur Munson: Les gouvernements s'intéressent aux sondages. Je le sais, parce que j'ai travaillé pour le gouvernement pendant quelque temps.

Mme Parriag: Nous sommes heureux de l'apprendre.

Le sénateur Munson: Parfois, ils s'y intéressent trop, et c'est au détriment des mesures efficaces qui pourraient être prises en matière de législation ou d'orientation officielle; si ces mesures risquent de mécontenter la population, les gouvernements vont considérer les sondages et dire : Voilà le résultat des sondages; il n'y aura pas de décision, et le gouvernement s'en tiendra à l'opinion des Canadiens.

Que pensez-vous du rôle des sondeurs, de leurs rapports avec les gouvernements et de la façon dont les gouvernements assurent leur propre gestion? Dans cette ville, on s'empresse de lire les résultats des sondages, et l'orientation officielle est parfois choisie en fonction des plus récents sondages.

Mme Parriag: Les instituts de sondage sont tenus de poser des questions neutres et équitables, précisément pour la raison que vous venez d'évoquer : les gens s'intéressent aux résultats des sondages. Je pense qu'il est normal que le gouvernement s'intéresse aux résultats des sondages, notamment des sondages nationaux qui reflètent le point de vue de l'ensemble des Canadiens sur les questions d'envergure nationale, par opposition aux sondages régionaux. Lorsque la question est nouvelle, le gouvernement doit suivre l'évolution des opinions dans le temps. Par exemple, sur la question de la défense antimissile, on a constaté une polarisation plus forte, au cours des deux dernières années, entre ceux qui y sont fortement opposés et ceux qui y sont fortement favorables. Voilà un élément auquel les gouvernement doivent prêter autant attention qu'au total des opinions favorables ou défavorables, car il indique que l'opinion des Canadiens sur la question présente une certaine persistance; ce n'est pas un embrasement soudain, ni une opinion déterminée par un contexte particulier. Le gouvernement doit faire preuve de responsabilité dans l'analyse des données. Il ne doit pas s'en tenir à l'interprétation des instituts de sondages, il doit considérer des données provenant de sources différentes, en fonction du contexte dans lequel les données ont été recueillies. Par exemple, si l'on avait recueilli des données immédiatement après le 11 septembre, il faudrait faire un suivi dans le temps pour vérifier si les opinions exprimées immédiatement après ont persisté, et si elles n'étaient pas déterminées par l'émotion du moment.

Le sénateur Munson: Ceux qui regardent CPAC s'intéressent parfois à nous. En résumé, quel est le message qui se dégage de vos récents sondages, et auquel le gouvernement devrait prêter attention? Y a-t-il un thème général ou particulier que vous souhaitez mentionner?

Ms. Parriag: In terms of the data that I have talked to you a bit about today, Canadians are supportive of policies that reflect their values. It is very important for governments to be aware of that. Overall, we do not feel fearful. We are not a country that feels threatened. We are aware of the United States. We would like to work with them on issues that we have in common. When it comes to common border security, that coincides with our values, we are on board with them; however, when there are issues that we do not support because they conflict with our values, Canadians are not on board.

Senator Banks: Supplementary to Senator Munson's question, the Canadian sample in this case — this was a survey that you commissioned through Environics — was 2,012 people?

Ms. Parriag: It was 3,202 people.

Senator Banks: April 2003?

Ms. Parriag: No, this is this year, from September to October of this year, 3,202.

Senator Banks: I am always amazed at how effective and how right polling is with a relatively small sample. If you watch elections, after the first few polls come in, that is usually it.

The Chairman: Nineteen times out of twenty.

Senator Banks: Still, Alberta has 10 to 12 per cent of the population, give or take a nickel. Therefore, about 30 people in Alberta were asked these questions, and it is upon that basis that these Alberta-specific figures were arrived at. In all of the time that you have spent doing this work, are you confident that that is a sufficient sample from which to extrapolate the views of Quebec, for example, or of Alberta, for another example?

Ms. Parriag: We actually talked to 300 people in Alberta in this survey.

Senator Banks: How would it be weighted that crazy?

Ms. Parriag: We would be weighting it down.

Senator Banks: You are right; you said 3,000, so that is 300. Is that a sufficient sample from which to arrive at an opinion?

Ms. Parriag: The margin of error for this survey overall is 1.7 per cent, 19 times out of 20. However, when you go into the smaller regions, for example, Alberta, the margin of error climbs. If we want to look at differences between the attitudes and perspectives of Albertans as opposed to those in other regions, the differences would have to be much larger in order for us to be confident that they were statistically significant.

Senator Banks: Why would that be so if the percentage is approximately the same in Quebec or Ontario as it is in Alberta? Did you say rural areas?

Mme Parriag: En ce qui concerne les données dont je vous ai parlé aujourd'hui, les Canadiens appuient les politiques conformes à leurs valeurs. Il est très important que les gouvernements en soient conscients. Dans l'ensemble, nous ne sommes pas craintifs. Nous ne pensons pas que notre pays soit menacé. Nous sommes conscients des États-Unis, et nous aimerions collaborer avec les Américains sur les questions d'intérêt commun. En ce qui concerne la sécurité à la frontière, elle coïncide avec nos valeurs et nous sommes d'accord avec les Américains; mais il y a des mesures auxquelles les Canadiens n'accordent pas leur appui, parce qu'elles entrent en conflit avec leurs valeurs.

Le sénateur Banks: Pour poursuivre la question du sénateur Munson, quel était l'échantillon de ce sondage que vous avez réalisé par l'intermédiaire d'Environics? Deux mille douze personnes?

Mme Parriag: Non, 3 202 personnes.

Le sénateur Banks: En avril 2003?

Mme Parriag: Non, cette année, en septembre et octobre.

Le sénateur Banks: Je suis toujours surpris de voir à quel point un sondage effectué auprès d'un échantillon relativement modeste peut donner des résultats efficaces et précis. Lors des élections, on est généralement fixé après la publication des premiers sondages.

Le président: Dix-neuf fois sur vingt.

Le sénateur Banks: Or, l'Alberta représente 10 à 12 p. 100 de la population canadienne, à quelques décimales près. On a donc posé ces questions à une trentaine d'Albertains, et c'est à partir de leurs réponses qu'on a produit des chiffres spécifiques à l'Alberta. Quand vous effectuez ces sondages, êtes-vous certains que l'échantillon à partir duquel vous extrapolez le point de vue du Québec ou de l'Alberta est suffisant?

Mme Parriag: En réalité, nous avons consulté 300 Albertains pour ce sondage.

Le sénateur Banks: Comment se fait-il que la pondération soit aussi bizarre?

Mme Parriag: C'est une pondération à la baisse.

Le sénateur Banks: Vous avez raison; vous avez dit que l'échantillonnage était de 3 000 personnes. C'est donc 300 pour l'Alberta. Est-ce un échantillon suffisant pour déterminer la tendance de l'opinion?

Mme Parriag: Dans ce sondage, la marge d'erreur est de 1,7 p. 100 19 fois sur 20. Cependant, pour une région plus petite comme l'Alberta, la marge d'erreur augmente. Si l'on veut voir les différences entre les attitudes et les perspectives des Albertains par opposition aux habitants des autres régions, il nous faudrait des différences plus importantes avant qu'on puisse les considérer avec confiance comme statistiquement importantes.

Le sénateur Banks: Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi si les pourcentages albertains sont approximativement les mêmes que ceux du Québec ou de l'Ontario? Est-ce que vous parlez du secteur rural?

Ms. Parriag: No. Sorry.

Senator Banks: I have no doubt that you are right, but if you have gone to about 10 per cent of the people who live in Canada and live in Alberta, you surveyed 3,000 people, give or take a nickel, in Canada. You surveyed 300 people in Alberta. That is the right number. My arithmetic was wrong. Why would that be less statistically significant than the however many people you would have surveyed in Quebec, which would be 700 and something?

Ms. Parriag: We surveyed 1,000 in Quebec because we wanted a bit of an over-sample, but you are right that we did weight it down to 700. It is just that the more people that you have, the more you are reducing your margin of error.

Senator Banks: Regardless of the fact that it is the same proportion of the population?

Ms. Parriag: Yes. You can over-sample and disproportionately sample. That means you drive down your margin of error.

The Chairman: To clarify that, to get an accurate reading in Alberta of the same accuracy as you have nationally, you would probably have to have a sample closer to 1,500 or 2,000, would you not?

Ms. Parriag: Exactly, yes. If we wanted to have a survey in Alberta that had a margin of error of 1.7 per cent, we would not be surveying only 300 people, if it were simply an Alberta survey.

The Chairman: In fact, we are talking about a much larger error of probability in the Alberta sample that we have in this document.

Ms. Parriag: Yes.

The Chairman: It is Statistics 101. She has done it; we have not. Let us leave it.

Senator Banks: Thank you.

The Chairman: Would you comment for the committee on vulnerabilities and threats that Canadians perceive? Have you done any work on that?

Ms. Parriag: We have done some work on Canadians' perceptions of threats. We found that Canadians do not necessarily perceive a threat in terms of security overall. For example, we have fairly relaxed immigration policies. A majority of Canadians say that we should not be restricting people, for example, from Islamic countries simply because they might pose a terrorist threat, and that sort of thing.

We tend to see threats of the non-security kind, like threats from the United States in terms of them taking over our identity or that sort of thing. We have asked questions on, for example, the harmonization of a number of different policies with the United States, saying that it would probably be better for our economy, for example, if we harmonized our immigration policy

Mme Parriag: Non. Excusez-moi.

Le sénateur Banks : Je ne doute pas que vous ayez raison, mais vous avez consulté environ 3 000 Canadiens, dont 10 p. 100 d'Albertains, soit 300 personnes en Alberta. C'est le chiffre exact. Je me suis trompé dans mon calcul. Cet échantillon serait-il moins important statistiquement que l'échantillon des personnes sondées au Québec, qui sont au nombre d'environ 700?

Mme Parriag : Nous avons sondé 1 000 personnes au Québec, car nous souhaitions disposer d'un échantillon plus important, mais vous avez raison de dire qu'il y a eu pondération pour obtenir 700 personnes. Plus l'échantillon est important, plus il faut diminuer la marge d'erreur.

Le sénateur Banks : Indépendamment du fait que ce soit la même proportion de la population?

Mme Parriag : Oui. On peut prendre un échantillon plus important et hors de proportion. Il va simplement faire diminuer la marge d'erreur.

Le président : Disons, pour préciser les choses, qu'afin d'obtenir une lecture aussi exacte à l'échelle de l'Alberta qu'à l'échelle nationale, il faudrait probablement un échantillon de 1 500 ou 2 000 personnes, n'est-ce pas?

Mme Parriag : Oui, exactement. Si l'on voulait faire en Alberta un sondage comportant une marge d'erreur de 1,7 p. 100, on ne pourrait se contenter d'un échantillon de 300 personnes dans le cadre d'un sondage portant strictement sur l'Alberta.

Le président : En fait, nous parlons ici d'une erreur de probabilité beaucoup plus grande dans l'échantillon albertain que ce qui est indiqué dans ce document.

Mme Parriag : Oui.

Le président : C'est le cours de statistiques 101. Mme Parriag l'a suivi, pas nous. Restons-en là.

Le sénateur Banks : Merci.

Le président : Pouvez-vous dire au comité quelles sont les vulnérabilités et les menaces qui perçoivent les Canadiens? Avez-vous fait des recherches à ce sujet?

Mme Parriag : Nous avons travaillé sur les menaces perçues par les Canadiens. Nous avons constaté que les Canadiens ne perçoivent pas nécessairement de menaces en matière de sécurité. Par exemple, nous avons des politiques d'immigration assez souples. La majorité des Canadiens considèrent qu'il ne faut pas, par exemple, refuser les immigrants des pays islamiques, car il pourrait en résulter une menace terroriste.

On constate en revanche des menaces qui ne relèvent pas de la sécurité, par exemple les menaces que pourraient faire peser les États-Unis sur notre identité. Nous avons posé des questions, par exemple, sur l'harmonisation de nos politiques avec celles des États-Unis, en disant qu'il serait sans doute préférable, pour notre économie, d'harmoniser nos politiques d'immigration et nos

or tax policy, that sort of thing. A majority of Canadians in each instance, whether it is immigration or taxes or health care, do not support harmonization of policies with the United States.

Related to all of this, when it comes to our sovereignty in the Arctic, there is a bit of concern that within the next 10 years we might lose our sovereignty over the Arctic to the United States, but over all, Canadians do not seem fearful.

The Chairman: How about issues relating to national pride? Have you done any work on that? Can you find any correlation between that and attitudes towards the military?

Ms. Parriag: Participation in World War I and World War II: 61 per cent of Canadians say that that makes them proud to be Canadian. Canada's peacekeeping: 70 per cent say that makes them proud to be Canadian. Canada not being in the Iraq war: 49 per cent cite that as a source of pride. What was the original question that you asked?

The Chairman: I asked whether you had examined Canadians' pride in their country and whether there was any relationship between their pride of place and defence spending, the army or the Canadian Forces. Did they associate one with the other in any respect?

Ms. Parriag: What we are seeing is that pride is coming from issues other than defence. First, the vastness and beauty of the land; second, the UN ranking of Canada as number one; and third, assisting U.S. planes on September 11. Those are the three things that we found Canadians said made them proud to be Canadian last year. Peacekeeping was high, but as we have talked about here today, Canadians do not seem to connect peacekeeping and the military necessarily with a straight line. Participation in the different world wars is also up there. In terms of the military, Canadian are proud that we were not in the Iraq war, and more intensely so in Quebec.

Senator Meighen: Were these prompted responses?

Ms. Parriag: These were prompted responses, yes.

The Chairman: Did any of your work relate to the level of funding of the military?

Ms. Parriag: How do you mean?

The Chairman: Do Canadians feel that the military is appropriately funded? Do they feel that more resources should be put into military spending?

Ms. Parriag: We have not gone into that level of detail. The question that we asked this year in terms of our priorities was simply should there be increased spending on the military.

The Chairman: Did any of your inquiries relate to the over-tasking of the military in terms of the amount of work or assignments that the military was getting?

régimes fiscaux. Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'immigration, de fiscalité ou de santé, la majorité des Canadiens ne souhaitent pas l'harmonisation avec les politiques des États-Unis.

Dans un contexte voisin, certains craignent que d'ici 10 ans, le Canada perde sa souveraineté sur l'Arctique au profit des États-Unis, mais dans l'ensemble, les Canadiens ne semblent pas craintifs.

Le président : Et qu'en est-il de la fierté nationale? Avez-vous fait des recherches à ce sujet? Existe-t-il une corrélation entre la fierté nationale et l'attitude vis-à-vis de l'armée?

Mme Parriag : Sur la participation à la Première et à la Seconde Guerre mondiale, 61 p. 100 des Canadiens se disent fiers d'être Canadiens. Sur les opérations canadiennes de maintien de la paix, 70 p. 100 des Canadiens se disent fiers d'être Canadiens. Sur la non-participation du Canada à la guerre en Irak, 49 p. 100 des Canadiens y voient une source de fierté. Quelle était votre question initiale?

Le président : Je vous demandais si vous aviez fait des recherches sur le sentiment de fierté des Canadiens à l'endroit de leur pays, et s'il existe une relation entre la fierté nationale et les dépenses consacrées à la défense et aux forces armées canadiennes. Y a-t-il un rapport entre les deux?

Mme Parriag : Nous constatons que la fierté se manifeste ailleurs que dans le domaine de la défense. Tout d'abord, c'est l'immensité et la beauté du pays; en deuxième lieu, c'est le premier rang accordé au Canada par les Nations Unies, en troisième lieu, c'est l'aide accordée aux passagers des avions américains le 11 septembre. Voilà les trois sujets sur lesquels les Canadiens sont fiers d'être Canadiens l'année dernière. Le maintien de la paix est en bonne position, mais comme nous l'avons vu aujourd'hui, les Canadiens ne se sentent pas nécessairement de liens directs avec le maintien de la paix ou l'institution militaire. La participation aux conflits mondiaux est également un élément important. En ce qui concerne l'armée, les Canadiens sont fiers de ce que nous n'avons pas participé à la guerre en Irak, et c'est encore plus vrai au Québec.

Le sénateur Meighen : Est-ce que c'était des réponses guidées?

Mme Parriag : Oui, c'était des réponses guidées.

Le président : Avez-vous fait des recherches sur le niveau de financement de l'armée?

Mme Parriag : Que voulez-vous dire?

Le président : Est-ce que les Canadiens estiment que l'armée est bien financée? Pensent-ils qu'il faudrait consacrer plus de ressources aux dépenses militaires?

Mme Parriag : Nous n'avons pas atteint ce niveau de détail. Cette année, en matière de priorité, nous avons demandé s'il fallait augmenter les dépenses militaires.

Le président : Avez-vous posé des questions sur le trop grand nombre de missions attribuées à nos forces armées?

Ms. Parriag: No, it did not. I should also note that at the time we fielded this survey, this was before the incident with Chris Saunders and so forth. Responses might be different now than they were when we were in the field.

The Chairman: On behalf of the committee, thank you very much for appearing before us. The information you have brought us is useful. I am sure it will be of assistance to us as we continue with our examination of Canada's defence needs. Thank you very much for coming; it is much appreciated.

For members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

The committee continued in camera.

Mme Parriag : Non. Je signale également que nous avons réalisé ce sondage avant l'incident dont Chris Sanders a été victime. Aujourd'hui, les réponses seraient peut-être différentes.

Le président : Au nom du comité, je vous remercie d'avoir comparu devant nous. L'information que vous nous avez soumise nous sera utile dans la poursuite de notre étude des besoins du Canada en matière de défense. Merci beaucoup de votre présence, qui est fort appréciée.

Je signale aux téléspectateurs que s'ils ont des questions ou des commentaires, ils peuvent consulter notre site Web : www.sen-sec.ca. Ils y trouveront les témoignages ainsi que la confirmation de l'horaire des audiences. Par ailleurs, ils peuvent joindre le greffier du comité en appelant au 1-800-267-7362 pour obtenir des renseignements, de l'aide ou pour prendre contact avec les membres du comité.

La séance se poursuit à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Department of National Defence:

Vice-Admiral Ron Buck, Vice-Chief of the Defence Staff.

As an individual:

Major-General (Ret'd) Lewis Mackenzie.

Office of the Auditor General of Canada:

Sheila Fraser, Auditor General of Canada;

Hugh McRoberts, Assistant Auditor General;

Wendy Loschiuk, Principal;

Peter Kasurak, Principal.

Centre for Research and Information on Canada:

Amanda Parriag.

TÉMOINS

Ministère de la Défense nationale :

Le vice-amiral Ron Buck, vice-chef d'état-major de la Défense.

À titre personnel :

Le major-général (à la retraite) Lewis Mackenzie.

Bureau du vérificateur général du Canada :

Sheila Fraser, vérificatrice générale du Canada;

Hugh McRoberts, vérificateur général adjoint;

Wendy Loschiuk, directrice principale;

Peter Kasurak, directeur principal.

Centre de recherche et d'information sur le Canada :

Amanda Parriag.



